



**HAL**  
open science

# Histoire, Littérature et Mémoires mises en perspective dans le roman *Inés y la alegría* d'Almudena Grandes

Marie Pierre Carassus

► **To cite this version:**

Marie Pierre Carassus. Histoire, Littérature et Mémoires mises en perspective dans le roman *Inés y la alegría* d'Almudena Grandes. Littératures. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2022. Français. NNT : 2022PAUU1110 . tel-04324812

**HAL Id: tel-04324812**

**<https://theses.hal.science/tel-04324812>**

Submitted on 5 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR

ED SSH- École doctorale Sciences Sociales et Humanités de l'Université de  
Pau et des Pays de l'Adour ED 481 (Laboratoire ITEM EA 3002)



**HISTOIRE, LITTÉRATURE ET MÉMOIRES**

**MISES EN PERSPECTIVE**

**DANS LE ROMAN *Inés y la alegría***

**D'ALMUDENA GRANDES**

**Thèse de Doctorat Domaine Hispanophone**

Présentée et soutenue publiquement à Pau, le 4 Juillet 2022

par Madame Marie-Pierre CARASSUS

**Directeur de thèse** : Madame Dolores THION SORIANO MOLLÁ.

**Co-Directeur de thèse** : Monsieur Christian MANSO

**Composition du jury** : Madame Géraldine GALEOTE, Madame Christine RIVALAN-GUÉGO, Monsieur José Manuel PEDROSA.

**Rapporteurs** : Madame Géraldine GALEOTE, Monsieur José Manuel PEDROSA.

Date : 4 juillet 2022

HISTOIRE, LITTÉRATURE  
ET MÉMOIRES

MISES EN PERSPECTIVE  
DANS LE ROMAN

*INÉS Y LA ALEGRÍA*

D'ALMUDENA GRANDES

# Table des matières

<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>6</b>
<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE.....</b>	<b>7</b>
a. Parcours historique de la Guerre civile espagnole .....	8
b. De la mémoire historique à la mémoire citoyenne .....	18
c. Mémoire culturelle et mémoire individuelle .....	27
d. Mémoire et Littérature, la voie d'Almudena Grandes .....	31
e. A propos d' <i>Inés y la alegría</i> .....	47
<b>PREMIERE PARTIE : LA MEMOIRE HISTORIQUE DANS LE ROMAN .....</b>	<b>65</b>
<b>CHAPITRE I/ UNE RECONSTITUTION HISTORIQUE .....</b>	<b>82</b>
SECTION I.- L'HISTOIRE DANS LE ROMAN.....	87
1. Origines du projet.....	87
1.1 Un hommage à Galdós .....	87
1.2 Histoire et fiction.....	104
2. Naissance du projet. ....	106
2.1 Épisodes de la Guerre civile.....	106
2.2 Le premier épisode.....	119
SECTION 2- MISE EN LUMIERE D'UN FAIT HISTORIQUE .....	125
1. Un pacte de lecture honnête.....	125
1.1 Une fiction et un événement historique .....	125
1.2 Une version personnelle de l'Histoire .....	133
2. Un événement historique à écrire.....	138
2.1 Un événement historique méconnu pour une version plus juste.....	138
2.2 Les faits historiques.....	147
<b>CHAPITRE II : LA MEMOIRE HISTORIQUE AU SERVICE DE LA JUSTICE .....</b>	<b>177</b>
SECTION 1-UNE CRITIQUE POLITIQUE ET SOCIALE .....	181
1. Analyse critique des faits.....	181
1.1 Retour sur la préparation de l'opération .....	181
1.2 Une reconstruction littéraire, scientifique et humaine destinée à agir .....	201
2. Retour critique sur l'épisode .....	206
2.1 Le cas Jesús Monzón.....	206
2.2 Le système oligarchique .....	221
SECTION 2-LA MISE EN FICTION DE CETTE CRITIQUE .....	227
1. Récit des faits historiques.....	227
1.1 Récit des histoires de l'Histoire avant et pendant l'opération.....	227
1.2 Les histoires de l'Histoire après.....	261
2. Incarnation fictionnelle de la critique.....	282
2.1 Le poids des conséquences .....	283
2.2 Le sacrifice pour le collectif .....	303

**DEUXIÈME PARTIE : LA MÉMOIRE COLLECTIVE DANS LE ROMAN.....316**

**CHAPITRE I/ L'HISTOIRE A L'ÉCHELLE HUMAINE.....329**

SECTION 1- AU CŒUR DE L'HISTOIRE .....	335
1. L'histoire de l'invasion vécue de l'intérieur.....	335
1.1 L'intrahistoire .....	335
1.2 L'opération vécue par les combattants.....	367
2. Rencontre entre Histoire et fiction pour incarner la société.....	399
2.1 Inés à la rencontre de l'Histoire .....	399
2.2 Une fresque de la société.....	411
SECTION 2-L'HISTOIRE RECONSTRUITE À ÉCHELLE HUMAINE .....	415
1. Un repère temporel humain.....	415
1.1 "Antes, durante, después, punto y seguido" .....	415
1.2 Une vie sous le Franquisme.....	418
2. L'Histoire à l'échelle d'Inés et de Galán.....	421
2.1 Leur vie jusqu'à et pendant l'invasion.....	421
2.2 Après l'invasion, leur vie continue. ....	433

**CHAPITRE II/ L'IDENTITÉ CULTURELLE.....441**

SECTION 1- LE PEUPLE ESPAGNOL.....	449
1. Le peuple à sa juste valeur .....	449
1.1 Une mise en avant du peuple.....	449
1.2 Un exemple au quotidien .....	455
2. L'humanisme républicain .....	460
2.1 Unis pour le même combat.....	460
2.2 La lutte avant tout .....	463
SECTION 2- LE ROMAN AU SERVICE DE L'ESPAGNE .....	468
1. Un sentiment d'appartenance.....	468
1.1 L'identification à une terre.....	468
1.2 La nostalgie de l'Espagne .....	479
2. L'Espagne dans les veines.....	498
2.1 Les régionalismes .....	498
2.2 Des personnages hauts en couleur .....	514

**TROISIÈME PARTIE : LA MÉMOIRE INDIVIDUELLE DANS LE ROMAN .....523**

**CHAPITRE I/ LA MÉMOIRE PERSONNELLE À TRAVERS LA CONCEPTION DE LA SOCIÉTÉ**

**ESPAGNOLE.....532**

SECTION 1.- L'HUMANISME REPUBLICAIN .....	534
1. Un passage de témoin : dire l'humanité.....	534
1.1 Dire sa préoccupation .....	534
1.2 L'Histoire à cœur ouvert.....	542
2. El final de esta historia es un punto y seguido .....	557
2.1 Une histoire qui continue.....	557
2.2 Une histoire de choix.....	583
SECTION 2.- LA FEMME EN ESPAGNE .....	599
1. Les femmes dans la guerre .....	599

1.1	Les oubliées de l’Histoire.....	599
1.2	La littérature au secours de l’Histoire .....	602
2.	Le rejet de l’éducation traditionnelle .....	605
2.1	Le cheminement libérateur d’Inés .....	606
2.2	Le libre arbitre .....	624
<b>CHAPITRE II/ LA MÉMOIRE PERSONNELLE À TRAVERS LE CONCEPT DE LA FEMME ET DE LA JOIE .....</b>		<b>636</b>
SECTION 1.- INÉS, UNE FEMME .....		639
1.	Femmes fortes.....	639
1.1	L’Histoire à hauteur de femmes.....	639
1.2	L’Histoire à hauteur d’Inés. ....	652
2.	Une combattante.....	682
2.1	L’engagement dans la lutte .....	682
2.2	Une lutte au quotidien .....	697
SECTION 2- LA JOIE, UNE PHILOSOPHIE.....		707
1.	Le devoir de vivre.....	707
1.1	Une vie de résilience .....	707
1.2	Les clefs de la résilience .....	713
2.	La philosophie de la joie .....	761
2.1	Le paradoxe de la vie : l’imbrication du tragique et de la joie .....	762
2.2	Inés, l’incarnation de cette philosophie. ....	773
<b>CONCLUSION.....</b>		<b>784</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>		<b>795</b>
<b>ANNEXES .....</b>		<b>802</b>

# REMERCIEMENTS

Au moment de conclure ce travail de recherche, je tiens à témoigner mes remerciements les plus sincères à toutes les personnes qui m'ont apporté leur aide et qui ont contribué, directement ou indirectement, à l'élaboration de cette thèse de doctorat.

Ces remerciements s'adressent tout d'abord aux membres du Jury de cette thèse Madame Géraldine GALEOTE, Madame Christine RIVALAN-GUÉGO ainsi que Monsieur José Manuel PEDROSA qui me font l'honneur de soumettre à leur expertise ce modeste travail de recherche dans le domaine de la littérature hispanique contemporaine.

Je souhaite faire part de ma reconnaissance à l'ensemble du corps professoral de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, pour la richesse et la qualité de son enseignement ainsi que pour son engagement, tout au long de mon parcours universitaire.

Mes remerciements sont tout particulièrement adressés à Monsieur Christian Manso et Madame Dolores Thion Soriano Mollá, directeurs de cette thèse, pour l'intérêt qu'ils ont porté à ma recherche. Je leur sais gré de leur aide, de leur accessibilité, de leur disponibilité, de leur sollicitude, de leur humanité. Je tiens à leur témoigner toute ma gratitude pour avoir cru en moi alors que c'est justement cela qui me faisait principalement défaut. Je leur en suis infiniment reconnaissante ; sans cela cette thèse n'aurait jamais vu le jour.

Je souhaite également exprimer ma gratitude à mes proches qui m'ont apporté leur soutien, leur compréhension et leurs encouragements.

# INTRODUCTION GÉNÉRALE



## a. Parcours historique de la Guerre civile espagnole

La démarche d'investigation choisie pour introduire ce travail de recherche s'est premièrement centrée sur un bref parcours historique de la période de la Guerre civile.

L'Histoire est une reconstruction des faits et des événements passés élaborée par différents chercheurs, à partir des sources les plus diverses. Cette construction est également étroitement liée à l'époque à laquelle elle est entreprise. Elle permet de tenter de décrypter le passé, de le faire revivre et de le restituer selon les conceptions contemporaines, les méthodes historiographiques en cours, les sources disponibles. L'Histoire joue un rôle politique, social et culturel indéniable. Grâce à elle, l'être humain s'inscrit dans le temps et la durée qu'il peut ainsi conceptualiser. Cela lui permet aussi de développer son identité socio-politique et culturelle nécessaire au devenir d'un citoyen se voulant éclairé et également d'appartenir à un groupe socio-culturel propre à définir son évolution.

Le XX<sup>e</sup> siècle représente une période historique particulièrement agitée et lourde de conséquences pour l'ensemble du genre humain. Ce siècle est crucial dans la construction de nos sociétés actuelles ; il constitue, de ce fait, une période d'étude inévitable dans l'Histoire de l'humanité. En effet, au cours de celui-ci, la planète a été en proie à de tragiques conflits internationaux. Le début du siècle s'est inscrit dans un grand cycle de bouleversements initié en 1914, par le déclenchement de la Première Guerre Mondiale et suivi par les Révolutions Russes de 1917 qui assombrissaient l'univers en son entier. L'Europe fut le théâtre de l'imposition de régimes dictatoriaux, de guerres fratricides, de génocides, d'exterminations sans précédent. Ces crimes contre l'humanité rendirent indispensable l'analyse de semblable période, autant que possible, à la lumière de l'humain.

Au cours de la fin du XIX<sup>e</sup>, l'historiographie était dominée par la pensée de l'école méthodique, liée à *La Revue Historique*<sup>1</sup>, considérant l'Histoire comme une science, une discipline fondée sur des documents, sur l'honnêteté intellectuelle, la rigueur. La construction de l'Histoire était basée strictement sur les faits et plutôt centrée sur les variables démographiques, économiques et politiques, les mobilisations et actions

---

<sup>1</sup> *La Revue Historique*, Presses Universitaires de France.

collectives. Cette conception s'est avérée insuffisante face à ces phénomènes collectifs traumatiques du XX<sup>e</sup> siècle. Le champ de l'histoire a dû s'élargir pour analyser, cerner, ces phénomènes entraînant une évolution de l'histoire de l'École des Annales vers l'avènement de la nouvelle histoire sociale dans les années 1970-1980. Cette dernière faisait entrer, de façon prégnante, dans l'analyse historique l'histoire des mentalités, les facteurs culturels, la psychologie collective des sociétés comme l'a analysé François Dosse dans son ouvrage critique *L'Histoire en miettes*<sup>2</sup>. L'Histoire a tendu désormais à une nouvelle histoire portée en France par les pionniers Jacques Le Goff, Georges Duby et Pierre Nora<sup>3</sup>.

Désormais l'accent était mis sur les représentations collectives et les structures mentales des sociétés. Selon Rafael Cruz et Manuel Pérez Ledesma, dans leur étude *Cultura y movilización en la España contemporánea*<sup>4</sup>, la nouvelle histoire sociale a permis de comprendre que la culture est un élément moteur dans l'Histoire, qu'elle fait partie des conditions nécessaires à toute action collective :

*La movilización de los individuos "no sólo depende de disparidades estructurales objetivas, de la disponibilidad y despliegue de recursos tangibles, de las cualidades organizativas de los líderes, de las oportunidades políticas (...) sino también de la manera como se interpretan esas variables."*<sup>5</sup>

Les individus perçoivent, comprennent et interprètent leur existence sociale et celle des autres à travers leur bagage composé de diverses entités telles que les discours politiques (langages, idéologies, histoire et moyens de communication), les codes culturels (culture populaire, croyances, représentations, mythes et pratiques rituelles), les formes et les rituels de mobilisation, les identités collectives et également l'être humain dans son individualité dont les émotions sont parties prenantes. En effet, les

---

<sup>2</sup> Dosse, F., *L'Histoire en miettes : des Annales à la nouvelle histoire*, La Découverte, Paris, 2005.

<sup>3</sup> Jacques Le Goff, Georges Duby et Pierre Nora introduisent dans l'Histoire une histoire sérielle des mentalités, l'histoire des idées et des sensibilités et même l'étude de la vie quotidienne. La nouvelle histoire ouvre et élargit le champ d'investigation et l'humain trouve sa place dans l'Histoire.

<sup>4</sup> Cruz, R. et Pérez Ledesma, M., & (eds.), *Cultura y movilización en la España contemporánea*, Alianza Editorial, Madrid, 1997. Dans cette étude, les auteurs revisitent les grands conflits historiques à la lueur de la nouvelle histoire sociale qui met en avant le rôle de la culture- au sens large englobant identités et mémoire collective- dans les grands mouvements sociaux et les mobilisations.

<sup>5</sup> *Ibid.* (Cruz, Pérez, & eds, 1997), p. 19.

émotions sont, en quelque sorte, des activateurs des ressources culturelles pour interpréter la réalité.

L'étude historique désormais élargie par l'étude des mentalités et des croyances collectives et de l'aspect humain de l'histoire permettait d'accéder aux clés essentielles de la compréhension de l'Histoire. Cette histoire, dite culturelle<sup>6</sup>, prend en compte et analyse des processus variés de saisie de ces réalités par les individus et les groupes. Elle s'attache aux phénomènes de perception par une conscience individuelle et aux représentations collectives au sein des sociétés humaines.

Cette nouvelle façon d'aborder l'Histoire a eu des répercussions dans les domaines de l'édition et de la communication qui ont développé une curiosité pour l'Histoire. Parallèlement, l'Histoire a continué de s'ouvrir à d'autres sciences humaines telles que la psychologie, la sociologie et l'ethnologie.

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature constitue une alliée de l'Histoire grâce à ses capacités de description, d'information et donc, de représentation, de dénonciation, si nécessaire. Cette conception de la littérature s'est particulièrement développée au cours de ce siècle avec des auteurs comme Honoré de Balzac ou Emile Zola, en France, Benito Pérez Galdós, Emilia Pardo Bazán, en Espagne. Ces auteurs défendaient l'ancrage de la littérature dans la société, en tant que miroir qui la donnerait à voir telle qu'elle est ; la littérature permettait de dépeindre une fresque de son organisation sociale, des individus qui la composent et de ses mœurs. Ces auteurs étaient également convaincus que la littérature avait le pouvoir de changer les choses, d'agir dans la société. En Espagne, Benito Pérez Galdós partageait cette conception et pensait de même que, grâce à la littérature, il pouvait faire l'éducation politique de ses concitoyens et changer la façon de penser et d'agir du peuple en éveillant sa conscience nationale. Comme l'exprime clairement son discours d'intronisation à la Real Academia Española en 1897, la société constitue la matière du roman et le roman est son reflet, reproduisant tout ce

---

<sup>6</sup> Sirinelli, J. (2005). Réflexions sur l'histoire et l'historiographie du XX<sup>e</sup> siècle français. *Revue historique*, 635, pp. 609-625, [Disponible à l'adresse URL : <https://doi.org/10.3917/rhis.053.0609>], (Consulté le 11 août 2021).

qui caractérise l'être humain dans une création qui soit un juste équilibre entre exactitude et beauté<sup>7</sup>.

Cette littérature qui peignait une fresque romanesque de la société tendait à la lutte dans le but de faire changer la société. Elle a pris son essor sous la forme des romans historiques qui permettaient de remplir ces fonctions alliant l'Histoire et la Littérature, les faits historiques et une image de la société à un moment-donné. Benito Pérez Galdós a inventé un nouveau genre, l'*Episodio Nacional* qui répond à ces différents besoins, comme a pu l'expliquer María Ermitas Penas Varela au sein du groupe de recherche consacré à Galdós, *Grupos de Estudios Galdosianos (GREGAL)*.

Dans son étude, *Le roman historique*, Georges Lukacs situe le début de l'ère du roman historique classique à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement de l'ère industrielle et la naissance du capitalisme. Le roman historique est né de la nécessité de trouver un moyen d'affronter les difficultés engendrées par cette nouvelle ère. De plus, ces romans adoptent une nouvelle forme avec l'arrivée de la période impérialiste : *Son propos serait à peu près : exprimer à travers des destinées individuelles (c'est en cela qu'il est roman) « exemplaires » les problèmes d'une époque donnée (c'est en cela qu'il est historique) du « passé.*<sup>8</sup>

Selon Georges Lukacs, à partir de 1848, « *le roman historique deviendra un refuge contre la réalité insupportable, voire un alibi.* »<sup>9</sup>. Vers la fin du siècle, avec l'essor des mouvements sociaux, des idéologies socialisantes et du syndicalisme, un nouveau type de roman historique, ancré dans un idéal humaniste et anti-impérialiste militant voit le jour. Le roman historique tend désormais progressivement vers un humanisme démocratique, *Chaque écrivain est le fils de son époque.*<sup>10</sup>

---

<sup>7</sup> Pérez Galdós, B., *La sociedad presente como material novelable*, Discurso ante la Real Academia Española, con motivo de su recepción, 1897.

<sup>8</sup> Lukacs, G., *Le roman historique*, Petite bibliothèque Fayot, Paris, 2000 ; [1965, Ferenc Jànossy], p. 4.

<sup>9</sup> *Ibid.*, (Lukacs, *Le roman historique*, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 4.

<sup>10</sup> *Ibid.*, (Lukacs, *Le roman historique*, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 288.

Dès lors, les romans historiques sont à nouveau, comme à l'époque classique, centrés sur le peuple et ses destinées : *Ce contact direct entre les vies individuelles et les événements historiques est la chose la plus décisive de toutes. Car le peuple fait directement l'expérience de l'histoire. L'histoire est son essor et son déclin, la chaîne de ses joies et de ses peines.*<sup>11</sup>

L'homme vit directement l'histoire. Le fait historique impacte collectivement le peuple mais également chaque individu.

Le roman historique se place au service de la démocratie, du peuple, de l'humain pour assurer sa défense contre les dérives impérialistes et les attaques fascistes :

*Ici, le roman historique, en tant qu'arme artistique puissante pour la défense du progrès humain, a une grande tâche à remplir, celle de restaurer ses forces réellement motrices de l'histoire humaine telles qu'elles furent en réalité, pour les rappeler à la vie au profit du présent. C'est ce qu'a fait le roman historique classique. Le roman historique contemporain des humanités antifascistes se fixe la même tâche quant à son contenu. Et il défend les principes du progrès humain contre les calomnies et les déformations de l'impérialisme, contre les tentatives fascistes de les anéantir.*<sup>12</sup>

Ces romans historiques au service du peuple, de la Démocratie, contre toutes tentatives d'anéantissement de celle-ci, ouvrent de sérieuses perspectives d'investigation.

Mu par une proximité temporelle, géographique et culturelle <sup>13</sup>, le choix de cette recherche s'est porté vers les romans historiques consacrés à la Guerre civile

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, (Lukacs, Le roman historique, 1965), p. 325.

<sup>12</sup> *Ibid.*, (Lukacs, Le roman historique, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 363.

<sup>13</sup> Les Hautes-Pyrénées furent une terre d'accueil lors de la « *Retirada* » des Républicains espagnols en France, suite à la défaite de ces derniers dans la Guerre civile qui opposa les Espagnols. L'exode massif eut lieu fin 1938 surtout début 1939, conséquemment à la chute du dernier front, celui de Catalogne. Les Pyrénées dans leur ensemble constituèrent une terre d'accueil, les principales et les plus connues sont les zones des Pyrénées orientales et des Pyrénées Atlantiques puisque sont créées des zones de regroupement et des camps dans lesquels sont concentrés les réfugiés. Néanmoins, de façon moins officielle, moins organisée, mais à échelle humaine, les Hautes-Pyrénées accueillirent de nombreux réfugiés. Depuis de nombreuses années déjà, pour des raisons économiques, des travailleurs espagnols venaient apporter leur aide aux travaux agricoles dans cette zone, favorisée par sa proximité et son économie agricole. Naturellement, dès 1936, les Espagnols, déjà familiarisés avec celle-ci et ayant parfois même des proches installés là, ont afflué dans cette zone. De nombreux

espagnole.<sup>14</sup> Cet événement, particulièrement tragique, dépasse toute forme d'entendement du fait de la violence qui en a émané. Il laisse un traumatisme tel, que le cours de l'Histoire de l'Espagne en est éternellement empreint. Pour l'Espagne, Il y a un avant et un après, plus jamais identique.

L'ouvrage de Julián Casanova *España partida en dos*<sup>15</sup> permet de saisir l'ampleur de cette fracture et ses conséquences. En 1930, l'Espagne était secouée par de grands troubles politiques et sociaux principalement dus à l'émergence d'une volonté ouvrière, agricole et régionaliste d'améliorer les conditions de vie de la classe populaire. Cela aboutit en 1931 à la fin de la Monarchie, coïncidant avec l'exil d'Alphonse XIII et l'instauration de la Deuxième République Espagnole. La Constitution fut élaborée et des réformes de la politique, de l'armée, de l'église et de l'école furent entreprises. Mais ces dernières suscitèrent de grands mécontentements au sein des différents partis de droite qui luttaient pour préserver la suprématie des classes dirigeantes et l'inaliénabilité de l'Espagne, de l'Armée qui ne voulait pas voir son pouvoir mis à mal, de l'Église qui refusait une laïcisation de la société. Conséquemment, malgré des débuts prometteurs au cours de ce que l'on appelle le « Bienio réformateur », la République pâtit de ces problèmes politiques et sociaux ; elle dut supporter des oppositions de plus en plus fortes et la situation s'aggrava graduellement de 1934 à 1936 durant le « Bienio negro ». La dure répression des mouvements ouvriers et agricoles fut un des symptômes de la montée de la crise, cristallisant l'opposition entre partisans d'une réforme républicaine du système espagnol et défenseurs du système monarchique. L'Espagne voyait

---

témoignages ont été recueillis, y compris dans ma ville natale, Bagnères de Bigorre, ce qui n'est pas indifférent au choix de cette thèse. Côtayer quotidiennement et personnellement cette Histoire fut un moteur de motivation et d'intérêt puissant.

A ce propos notons que Monsieur José Manuel Pedrosa, Docteur en philologie hispanique, qui enseigne la théorie de la littérature et la critique littéraire à l'*Universidad Complutense de Madrid* (en 1999), puis à l'*Universidad de Alcalá* (depuis 2007) a procédé au recueil de témoignages dans cette ville en 2014 à l'occasion de mes premières recherches à ce sujet. Cet éminent professeur parcourt le monde à la recherche de témoignages de ceux qui ont vécu ce traumatisme de la Guerre civile afin de faire entendre leurs voix. Il a de ce fait procédé à des entretiens de témoins dans la ville de Bagnères de Bigorre, qui fut, comme nous l'avons évoqué, ville d'accueil de très nombreux réfugiés espagnols, du fait de sa situation géographique et l'opportunité d'emplois qui la caractérisait, avec la construction des barrages hydroélectriques en particulier.

<sup>14</sup> Mon mémoire de Maîtrise en 2003 sous la direction de Madame Pascale Peyraga portait sur une œuvre littéraire de María Teresa León, *Juego Limpio*, dont le théâtre est également la période la Guerre civile espagnole. Mon mémoire de Master 2 en 2015 consistait à une première approche de cette même œuvre *Inés y la alegría* d'Almudena Grandes.

<sup>15</sup> Casanova, J., *España partida en dos, Breve historia de la guerra civil española*, eBook, Crítica, Planeta, Barcelona, 2013.

s'opposer deux conceptions du monde. D'une part, se trouvait une oligarchie puissante et privilégiée qui regroupait principalement les grands propriétaires, les grandes familles, les monarchistes, une partie de l'armée ainsi que l'Eglise catholique. Tous souhaitaient perpétuer le système monarchique qui permettait de préserver leurs intérêts propres. Cette oligarchie se trouvait apeurée par la volonté de la Seconde République espagnole de laïciser la société, de limiter l'interventionnisme militaire qui faisait force de loi jusqu'alors, de diminuer le pouvoir de la classe dirigeante au profit des classes populaires et par ce qui était considéré comme une menace communiste. D'autre part, toutes les classes populaires se rassemblaient, les ouvriers agricoles, les ouvriers de l'industrie ou encore les intellectuels fervents défenseurs d'une société républicaine, dans l'espoir de fonder une société démocratique plus juste. Force est de constater que deux visions antithétiques de la société se faisaient front, rendant un conflit de plus en plus inéluctable, comme l'explique très clairement Julián Casanova :

*La Guerra civil española se manifestó en un violento combate político sobre los principios básicos en torno a los cuales debía organizarse la sociedad y el Estado. Para los españoles ha pasado a la historia por la tremenda violencia que generó, pero, pese a lo sangrienta y destructiva que pudo ser, la Guerra civil española debe medirse también por su impacto internacional, por el interés y la movilización que provocó en otros países. Porque la guerra en España reforzó las tendencias maniqueas de esa época, la creencia, como apunta Piers Brendon, "de que el mundo era el escenario de un duelo cósmico entre el bien y el mal."<sup>16</sup>*

Dans ce contexte d'opposition entre ces deux conceptions de la société, des élections eurent lieu. Elles virent le Front Populaire, rassemblant tous les partis de gauche unis contre ce qu'ils considéraient comme une volonté d'établissement du fascisme, remporter la victoire. Les partis de droite considérèrent cette victoire comme une menace communiste planant sur l'Espagne. Le climat était délétère. Les milices ouvrières, impatientes de mettre en œuvre les réformes populaires, commencèrent à affronter les milices nationalistes anti-communistes. L'ordre n'était plus assuré et les complots militaires se multipliaient. A la suite de l'assassinat du député monarchiste Calvo Sotelo le 13 juillet 1936, les généraux, exilés en divers points du pays en raison de

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, (Casanova, 2013), pp. 243-244.

leurs tentatives de renversement de la République, passèrent à l'offensive les 17 et 18 juillet, afin de s'emparer du pouvoir par la force. Le gouvernement républicain, surpris par le soulèvement, ne réagit pas à temps, ni de façon adéquate. Il s'évertua à des conciliations qui échouèrent. Le pays sombra dans la Guerre civile mettant face à face les Nationalistes, dirigés par Francisco Franco, qui rassemblèrent les Conservateurs, les Phalangistes, les Monarchistes, et de l'autre, et les Républicains, qui alliaient tous les défenseurs de la République, les Socialistes, les Communistes, les Anarchistes. Rapidement, l'Espagne se trouva coupée en deux, opposant les régions fidèles à la République, à celles déjà conquises par les Nationalistes. Les combats, particulièrement féroces et au cours desquels nombre d'exactions furent commises dans les deux camps, durèrent trois ans. Le camp nationaliste parvint à la victoire, ayant conquis tout le territoire espagnol. La guerre fit de nombreuses victimes, près de 500 000 selon les estimations. Dès lors, l'Espagne allait vivre sous la dictature franquiste jusqu'en 1975, date de la mort de Franco.

Cette guerre, d'autant plus cruelle qu'elle fut fratricide, laissa un traumatisme, une empreinte indélébile et de profondes cicatrices. Elle eut des répercussions qui perdureront jusqu'à nos jours. Face à cette dictature en place, les Espagnols non franquistes, restés en Espagne, choisirent pour certains de prolonger la lutte. Ils s'engagèrent dans des maquis pour mettre en place des actions de résistance et essayer de renverser le régime. Ils furent poursuivis, parfois arrêtés, voire condamnés à mort. Beaucoup d'autres se virent contraints au silence. Pour nombre d'autres encore, la seule solution possible fut l'exil, qui culmina en 1939, lors de la grande fuite en France, à travers les Pyrénées, connue sous le nom de « *La Retirada* ». Conséquemment à l'effondrement militaire en Catalogne face aux armées franquistes, en janvier-février 1939, environ 500 000 Espagnols rejoignirent le sud de la France.

Cet exil fut définitif pour certains. Ils mirent leur passé, en abîme, laissant leurs descendants sans histoire, ou en veille, dans l'attente de jours meilleurs. Pour d'autres, ce fut un exil provisoire. Ces derniers survivaient dans la sauvegarde coûte que coûte de leur histoire en Espagne, n'attendant qu'une chose, revivre dans leur pays et rendre leurs racines à leurs enfants.



Après la fin de la Dictature franquiste, vint le temps de la Transition entre le régime autoritaire, mis en place depuis tant d'années par Franco, et le désir collectif de rétablir un régime démocratique. Cette transition démocratique eut cours jusqu'à l'arrivée au pouvoir du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol de Felipe González en 1982, lequel symbolisait le changement et l'ouverture démocratique. La société espagnole et sa démocratie naissante avaient la dure tâche de se reconstruire, malgré ce traumatisme passé d'opposition violente et cette conception duelle de la société. Pour ce faire, un processus consensuel de pacification fut mis en place, basé sur la mise sous silence du passé récent. Ce qui visait à « apaiser » les relations entre les deux "camps". Cette "omission" volontaire fit force de loi de longues années, afin de faciliter la transition démocratique, dans un climat de relative pacification. Alberto Medina Domínguez rappelle que cet effacement apparaissait comme « *la única forma de construir un espacio de convivencia que cancele definitivamente la maldición de las dos Españas* ». <sup>17</sup> et, en ce sens, la mémoire devenait un empêchement au consensus. Néanmoins, cette mémoire n'avait pas disparu, elle était juste tue, cachée ; elle se perpétuait sous une autre apparence, celle de la mélancolie, d'où la nécessité de revenir explicitement, juridiquement, moralement sur ce passé. Le Roi d'Espagne avait fait le choix d'accorder sa grâce pour tous les faits commis antérieurement au 22 novembre 1975, laissant ainsi tous les crimes impunis et les coupables amnistiés. Symboliquement, il officialisa son choix en adoptant la « *Ley de Amnistía* » le 30 juin 1976 <sup>18</sup> et le confirma l'année suivante en élargissant encore cette Loi <sup>19</sup>. De nombreux auteurs dénoncèrent très clairement ce processus en Espagne de confusion volontaire entre amnistie et amnésie. Paloma Aguilar Fernández explique qu'en effet, à partir de 1975, l'Espagne, encore empreinte du Franquisme, décréta qu'elle choisit de faire bénéficier de l'amnistie les responsables et acteurs principaux de la Guerre civile et que pour ce faire l'oubli est de mise : *No en vano las palabras amnistía y amnesia tienen la misma raíz y, en buena medida, la transición se construyó sobre la memoria silenciosa y domesticada del pasado, fingiendo un olvido que no existía, pero cuya apariencia resultaba tranquilizadora.* <sup>20</sup>

---

<sup>17</sup> Medina Domínguez, R., *Exorcismos de la memoria Políticas y poéticas de la melancolía en la España de la transición*, Ediciones Libertarias, Madrid, 2001, p. 16.

<sup>18</sup> Real Decreto, *Ley de Amnistía*, Ley del 30 de junio de 1976, n°10/76. B.O.E. 3 y 4/8/1976.

<sup>19</sup> Real Decreto, *Ley del 14 de marzo de 1977*, ampliación Primera Ley.

<sup>20</sup> *Op. Cit.*, (Cruz, Pérez, & eds, 1997), p. 335.

Cette confusion entre amnistie et amnésie est également soulignée par Nicolás Sartorius et Javier Alfaya dans leur étude sur la mémoire sous la dictature de Franco<sup>21</sup>, dénonçant et spécifiant la différence entre l'amnistie politique qui aspirait à la réconciliation et l'amnésie historique qui sous-tend l'oubli :

*Porque a lo largo de estos veintidós últimos años de democracia se ha producido un doble proceso con un doble objetivo: por un lado, olvidar la dictadura, como si el conjunto de la sociedad española hubiese padecido un fenómeno de amnesia colectiva sobre su más reciente pasado; por otro, rebajar todo lo posible el nivel de tiranía de aquel régimen y relativizar al máximo los efectos devastadores que tuvo para la sociedad española. Porque se ha confundido amnistía política con amnesia histórica, reconciliación con olvido.*<sup>22</sup>

Josefina Cuesta, quant à elle, précise que cette assimilation entre « amnistie » et « amnésie » se fit au détriment de la justice et du pardon :

*La «amnesia» (no recordar oficialmente) puede acompañarse de una “amnistía” (un perdón general, en el ámbito de la justicia), incluso, de una ruptura total con un pasado que intenta “borrarse” oficial y definitivamente. Se ha llegado a la situación de “punto final”, en muchos casos, en detrimento del juicio, de la justicia, también del perdón. Reparemos en que amnesia y amnistía no son intercambiables.*<sup>23</sup>

Ce retour historique sommaire a permis de mettre à jour cette entrave à une justice indispensable du fait de l'empêchement de la Mémoire, ainsi que, par conséquent, la nécessité de laisser place à la Mémoire historique mais également citoyenne.

---

<sup>21</sup> Sartorius N., Alfaya J., *La memoria insumisa sobre la dictadura de Franco*, Espasa e Hoy, Madrid, 1999.

<sup>22</sup> *Ibid.*, (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 13.

<sup>23</sup> Cuesta J., *La Odisea de la Memoria, Historia de la Memoria en España Siglo XX*, Alianza Editorial, Madrid, 2008, p. 83.

## b. De la mémoire historique à la mémoire citoyenne

Selon cette auteure, cela a eu pour effet d'entraver une véritable mémoire officielle et de statuer sur une rupture avec le passé :

*La memoria puede ser obstaculizada a nivel oficial por las leyes de punto final o por decisiones similares. En estos casos, aunque permanezca vivo el recuerdo personal o de grandes o pequeños grupos, se impide la memoria oficial, pública, y su circulación en el espacio público; en definitiva, sus efectos sociales y jurídicos, y en alguna medida, se impone una cierta ruptura con el pasado. Los gobiernos y los poderes públicos no dejan de ser imponentes máquinas de memoria o de olvido institucionalizado.*<sup>24</sup>

Josefina Cuesta insiste sur cette capacité des organismes dirigeants à créer une mémoire officielle et à en empêcher d'autres et par là-même à établir comme vérité absolue ou comme mensonge une mémoire qui n'est en réalité que le produit d'un choix orienté. Et cette mémoire subjective ne peut évidemment pas faire consensus.

Dans leur étude *La memoria novelada, Hibridación de géneros y metaficción en la novela española sobre la guerra civil y el franquismo*, Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez reviennent sur cette position de choisir la mise sous silence pour "favoriser la paix" et dénoncent le fait que cela ne restait qu'un semblant de cohésion :<sup>25</sup>

*A priori, el consenso con respeto a este asunto otorgó al silencio el privilegio de convertirse en una forma de actuación pacificadora, no conflictiva; en ese contexto, el olvido se institucionalizó en España, generando con ello esa apariencia de cohesión que, como consecuencia, debía devenir un modelo de responsabilidad política frente a un pasado traumático que, con el acuerdo, se trataba de eludir definitivamente.*<sup>26</sup>

Ce choix semblait donc être favorable à une pacification du conflit, nonobstant, ce consensus freina la révision du passé et permit à tous les responsables de cette guerre de bénéficier d'une protection tacite. Les responsables franquistes, encore bien ancrés

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, (Cuesta, 2008), pp. 44-45.

<sup>25</sup> Lauge Hansen, H., Cruz Suárez J. C., & (eds), *La memoria novelada, Hibridación de géneros y metaficción en la novela española sobre la guerra civil y el franquismo (2000-2010)*, Perspectivas Hispánicas Peter Lang, Bern, 2012.

<sup>26</sup> *Ibid.*, (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), p. 21.

dans la vie politique postfranquiste, se sont vus ainsi, en toute impunité, placés sous une sorte d'immunité. Les victimes, quant à elles, demeuraient sans aucune reconnaissance, quelle qu'elle fût, et étaient condamnées au silence :

*Desde esta perspectiva, el silencio no era sólo una manera de frenar la posible revisión del pasado reciente de España, sino que, además, propiciaba una suerte de escudo protector tras el que se parapetaba la impunidad de todos aquéllos que ilegítimamente habían ocupado posiciones de poder en el régimen dictatorial que acababa de extinguirse. Con el paso de los años, la verdadera madurez democrática española iba a poner a prueba los discursos operativos durante la transición.*<sup>27</sup>

Cette réouverture du passé sous-tend logiquement et simplement la notion de justice, et non pas celle de revanche, pour les nombreuses victimes de la Dictature. Il était éthiquement impossible pour la société espagnole de faire l'impasse sur ce travail de Mémoire. Cet exercice d'introduction s'est, de ce fait, poursuivi en ce sens consacrant un temps de réflexion qui débute par une succincte définition de la Mémoire, ainsi que de ses fonctions, de façon générale pour tendre vers une caractérisation de celle-ci dans le cadre de l'Espagne de la Transition.

La question de la mémoire est issue de la tradition millénaire. La mythologie grecque faisait déjà état de son importance en tant que détentrice de tous les secrets, dans toutes les dimensions spatio-temporelles. Elle est Mère de tous les arts :

*Dans la mythologie grecque, la déesse de la mémoire, Mnémosyne, est la fille de l'union incestueuse d'Uranus, dieu du Ciel, et de sa mère Gaia, la Terre. Elle connaît les secrets de la beauté mais aussi ceux du savoir : devant elle, dans un éternel présent, se dressent les trois faces du temps. Ainsi, Mnémosyne connaît tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera. En s'unissant pendant neuf nuits à Zeus elle lui donna neuf filles, les Muses de l'Hélicon : Calliope, Clio, Erato, Euterpe, Melpomène, Polymnie, Terpsichore, Thalie et Uranie. L'éloquence, l'histoire, la musique, l'art des fêtes et du chant, la géométrie, la danse, la*

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), p. 21.

*comédie, l'astronomie, et ainsi tous les arts doivent leur naissance à la mère des Muses, la mémoire*<sup>28</sup>

La mythologie permet de saisir les différentes dimensions qui s'unissent au sein de l'entité de la Mémoire qui est à la fois spirituelle et concrète, passé, présent et futur et à l'origine de toutes formes d'expression artistique. La Mémoire porte en elle toutes les voix et leur offre une possibilité d'expression à travers tous les espaces spatiaux-temporels.

Ce n'est pas un hasard si l'Histoire débute avec l'apparition de l'écriture car c'est à partir de ce moment-là que l'Homme peut garder une trace de sa vie et commencer à écrire son histoire. Dès lors, la conservation du souvenir occupe une place centrale qui ne cessera de croître, que ce soit dans la sphère individuelle ou collective. La multiplicité de la mémoire, sa conservation et son utilisation n'ont cessé d'être au cœur des préoccupations humaines. Le concept de mémoire est un concept relatif et difficile à cerner avec précision. En effet, il est défini et interprété différemment selon les différentes disciplines et selon les époques

*Considerando la polisemia de dicho término, resulta sin embargo interesante constatar que, desde la Antigüedad, el concepto de "memoria" ha comprendido tanto la facultad de la repetición reproductora ("anamnesia") como la capacidad creadora (mnémotécnica) de organizar nuevamente lo vivido e "inventarse" así un nuevo pasado propio. Esa actividad creadora la desarrollan de manera particular los artistas, por lo que volvemos así a nuestro tema central: el valor y las funciones de la memoria y del recuerdo dentro del discurso estético*<sup>29</sup>.

En termes de jurisprudence, selon la définition de l'Académie française, la Mémoire est considérée comme : " la possibilité de "réhabiliter la mémoire d'un défunt, faire

---

<sup>28</sup> PETIT L., « Histoire du concept de mémoire », dans *La mémoire*, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », Paris, 2006, pp. 11-22, [Consultable à l'adresse URL : <https://www.cairn.info/la-memoire--9782130536956-page-11.html>], (Consulté le 28 février 2019).

<sup>29</sup> Beisel, I., & (ed.), *El arte de la memoria: incursiones en la narrativa española contemporánea*, ask, Mannheim, 1997, préface.

annuler, par voie de révision, le jugement qui l'a condamné". C'est précisément cette dimension qu'une telle recherche prend pour terrain d'investigation.

La Guerre civile a mis fin de façon antidémocratique à la deuxième République espagnole. Le Franquisme vainqueur de cette guerre a condamné au silence et à l'injustice tous les républicains espagnols. Rester dans cette nébuleuse de la mise sous silence devait favoriser la pacification entre franquistes et républicains au sein de l'Espagne de l'après-guerre mais au prix de l'écrasement de tout un pan de la société au profit de l'autre. Cela ne pouvait logiquement pas perdurer éternellement:

*¿Vivir entre el recuerdo, donde el dolor y el rencor perviven, eternamente agazapados, esperando que la Justicia en su balanza repare algo del hueco de las vidas truncadas, o alivie la estremecedora cicatriz del sufrimiento sordo; o el silencio de la historia donde, bajo su losa blanca, se entierra el tiempo de la muerte y el crimen, de la ignominia y la barbarie en permanente círculo de la tortura, ¿el tiempo del rapto oscuro de la libertad? Asentada en la úlcera del recuerdo, la inmovilidad del péndulo de la justicia, o aceptada en la ignorancia del pasado \_como si nada hubiese ocurrido\_ se instala indiferente la ceguera de víctimas, la impune reconciliación para el futuro.<sup>30</sup>*

Le traumatisme est resté là, tapi ; la population l'a intériorisé mais n'a pas oublié et, de ce fait, il a empêché les différents acteurs de se retrouver sur un terrain consensuel propice à une intégration réciproque :

*Después de más de medio siglo de investigación histórica, no se ha soldado por completo un consenso integrador sobre el trauma de la guerra civil, no se ha consumado un verdadero reencuentro entre diversas posturas; lo que induce a pensar que tampoco se ha realizado un profundo reencuentro entre los diversos actores sociales que mantienen esas perspectivas.<sup>31</sup>*

L'absence de vérité et de justice laissait le traumatisme larvé, il n'était pas surmonté, ce qui représentait un obstacle pour la construction collective de la société contemporaine et l'établissement d'une démocratie sereine. Les blessures devaient réapparaître un jour ou l'autre pour espérer l'apaisement. Peu à peu, le passé a été réouvert, requestionné, revisité à la lumière d'une pluralité de sources dans lesquelles

---

<sup>30</sup> *Op. Cit.* (Cuesta, 2008), p. 11.

<sup>31</sup> *Ibid.* (Cuesta, 2008), p. 15.

la mémoire individuelle a été incluse. La mémoire individuelle correspond à la mémoire d'une personne appartenant à une société à qui il est donné de vivre, individuellement et collectivement, différents événements personnels et collectifs, historiques. Cela englobe la mémoire personnelle de sa vie, son histoire en tant qu'individu, mais également sa mémoire en tant que membre d'un ensemble et d'une histoire collective.

Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, la société espagnole s'est penchée à nouveau attentivement sur son histoire. La troisième génération en particulier -la génération des petits-fils et petites-filles de celles et ceux qui ont vécu la Guerre civile-, s'est saisie de cette problématique et a bousculé l'ordre établi, obligeant la société espagnole à revenir sur ce passé proche et à en revisiter la version imposée par les "vainqueurs". Force est de constater que d'un point de vue politique, sociétal, culturel, les débats sur la Guerre civile et ses lendemains ne demandaient qu'à être rouverts et, d'un point de vue humain, familial, générationnel, de même. Les questionnements étaient d'actualité et laissaient place à une grande réflexion, un grand débat, sur toute cette période de la Guerre civile et, plus généralement, sur le XX<sup>e</sup> siècle espagnol. Les grandes démocraties européennes se livraient, d'ailleurs, à de similaires réflexions, mues par les événements tout aussi traumatiques liés à la Seconde Guerre Mondiale, aux régimes autoritaires subis et à l'Holocauste ayant frappé la population juive. Le temps était venu pour l'Espagne de se tourner vers son passé, afin de le questionner et de réécrire l'histoire, au vu des avancées considérables de la recherche historique et de la fin d'une version imposée par le régime franquiste ou simplement d'une histoire passée sous silence. Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Suárez expliquent que la dissipation de la crainte d'un nouveau coup d'état lors de l'entrée de l'Espagne dans la Communauté Européenne en 1986 et le retour de la droite au pouvoir en 1996 furent parties prenantes dans le processus démocratique qui s'affirma alors. Par conséquent, cela signifiait que le moment était venu d'ouvrir une réflexion sur le passé. Qui plus est, l'apparition de théories révisionnistes historiographiques de l'extrême droite rendait la réinterprétation de l'Histoire plus que nécessaire.

Tout cet élan visant à mettre un terme à la passivité adoptée face à ce passé aboutit, en 2007, à une prise de conscience gouvernementale concrétisée par une législation à

travers l'adoption de la "*Ley de Memoria Histórica*"<sup>32</sup>. Celle-ci visait à rendre justice aux victimes et à permettre à leurs familles de recevoir le soutien et la reconnaissance qui leur étaient dus. Cette loi a été l'œuvre du Président du Gouvernement José Luis Rodríguez Zapatero. Elle a fait l'objet de nombreuses controverses. D'une part, certains étaient opposés à rouvrir ce qu'ils considéraient comme de vieilles plaies. Ils estimaient, par exemple, qu'en s'attaquant aux symboles franquistes dans les lieux publics, cela nuisait au patrimoine historique. Ou encore, ils jugeaient que le Gouvernement cherchait ainsi à prendre une sorte de revanche sur le passé, comme en témoignait la presse de l'époque dans cet article du quotidien « *El Mundo* » de 2007 :

*El secretario general del PP, Ángel Acebes, ha acusado hoy al presidente del Gobierno, José Luis Rodríguez Zapatero, de estar "obsesionado con el pasado" al promover una Ley de Memoria Histórica que "olvida la Transición y rememora la Guerra Civil. "La Ley de la Memoria Histórica es la prueba del nueve de la voluntad de Zapatero de dividir y enfrenar a los españoles. Zapatero quiere rememorar lo peor de nuestra historia, que es la Guerra Civil, y olvidar lo mejor, que ha sido la Transición y los pactos de la concordia entre españoles.*<sup>33</sup>

De plus, cette loi ne satisfaisait pas pleinement les victimes non plus. Néanmoins, elle avait le mérite d'exister et elle représentait le début d'une réouverture du passé, qui se poursuit encore de nos jours. En atteste le site internet « *Asociación para la recuperación de la memoria Histórica* » [*Association pour la Récupération de la mémoire historique*]<sup>34</sup> qui continue à interroger le passé, à rassembler des informations et les communiquer de façon à faire la lumière sur le passé et rendre la reconnaissance due aux victimes. Lauge Hansen et Cruz Suárez insistent à ce propos sur l'utilité et

---

<sup>32</sup> Ministerio de Justicia, *Ley de la Memoria Histórica*, "LEY 52/2007, de 26 de diciembre, por la que se reconocen y amplían derechos y se establecen medidas en favor de quienes padecieron persecución o violencia durante la guerra civil y la dictadura". (Formato PDF. Tamaño 190 Kb), [Disponible à l'adresse URL : <https://ley memoria.mjusticia.gob.es/cs/Satellite/LeyMemoria/es/memoria-historica-522007>], (Consulté le 28 novembre 2018).

<sup>33</sup> El mundo.es, *Polémica por la Ley de Memoria histórica "El PP acusa a Zapatero de 'olvidar la Transición y rememorar la Guerra Civil'*, Madrid, actualizado lunes 08/10/2007, [Disponible à l'adresse URL: <https://www.elmundo.es/elmundo/2007/10/08/espana/1191860210.html>], (Consulté le 07 novembre 2018).

<sup>34</sup> *Asociación para la Recuperación de la Memoria Histórica*, Association pour la Récupération de la mémoire historique, [Disponible à l'adresse URL : <http://memoriahistorica.org/>], (Consulté le 07 novembre 2018).



l'importance de cette association qui rétablit la vérité historique, rend justice aux victimes et contribue à la mémoire culturelle de cette époque donnée. Les membres de cette association sont parvenus à remettre en question l'acceptation tacite de l'injustice et ont permis d'initier une réparation :

*Por otro lado, alrededor del cambio de milenio surgió la Asociación para la Recuperación de la Memoria Histórica, organización que se encargó de abrir las primeras fosas comunes y reclamar el derecho a saber “la verdad” sobre lo que pasó con las víctimas desaparecidas después de la guerra (Labanyi 2007, 95-97; Moreno-Nuño 2006, 69-82). La aparición de un grupo de personas que decididamente se atrevió a iniciar un proceso de restablecimiento de los valores mínimos de justicia social – como puede ser el simple hecho de dar nombre a unos huesos y, así, entregarlos, ya investidos con ese discurso, a sus descendientes\_ rompía la cierta pasividad con la que la sociedad española cohabitaba con un pasado al que se negaba a cuestionar.*

Cette prise de conscience a, qui plus est, influencé le paysage politique et a conduit à une reconnaissance officielle légale concrétisée par l'instauration d'une loi sur la Mémoire historique permettant, entres autres, l'identification des victimes :

*Esa toma de conciencia progresiva por parte de determinados grupos sociales, puso sobre el tapete un asunto central a la hora de trazar el mapa sobre el que España debía mirar su historia reciente. En toda lógica, cuando el PSOE volvió al poder en 2004 se vio obligado a apoyar estas iniciativas. El tema quedaba así inscrito dentro de ámbito político y, con ello, se ampliaba la dimensión del debate público con respecto a las acciones emprendidas. Siguiendo esa línea, se comenzó a elaborar el proyecto de la ley de la recuperación de la memoria histórica, finalmente aprobada por el parlamento a finales de 2007. La ley autoriza, entre otras cosas, el apoyo estatal a la exhumación de las fosas comunes y la identificación de las víctimas, proceso que sigue realizándose y que sigue despertando interés público y - por lo tanto- también atención política. A pesar de la crisis económica a finales de la última década haya emergido como el tema de principal atención política y social, la cuestión de la memoria cultural de la Guerra civil y la Postguerra sigue siendo una preocupación significativa para una amplia capa de la población del país.<sup>35</sup>*

---

<sup>35</sup> *Op. cit.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), pp. 22-23.

La question de la mémoire culturelle de la Guerre Civile reste une problématique primordiale pour la société espagnole. Pour Josefina Cuesta, cette loi révèle clairement que la plaie de la Guerre civile ne s'est pas refermée et que pour ce faire elle a besoin de mémoire et de justice: "Los debates en torno a la mal denominada "ley de memoria histórica" revelan que el pasado no ha muerto, que sigue vivo, y en muchos casos sangrante, y que la generación de los nietos no renuncia al esclarecimiento de la verdad, a una memoria, negada, y a una justicia, impedida".<sup>36</sup>

Cette préoccupation acquérait, peu à peu, une dimension publique notoire. En effet, de pair avec l'engouement des milieux politiques et intellectuels, il existait un réel intérêt public croissant pour cette cause. Le peuple espagnol montrait un fort désir de se tourner vers son passé et vers tout ce qui fait la spécificité et la richesse de son pays. Dès lors, toutes les conditions, idéologiques, politiques, sociales et culturelles étaient réunies, pour laisser place à cette investigation du passé. Cette grande réflexion sur l'Histoire nationale devait permettre, grâce à une meilleure connaissance du passé, de mieux comprendre sa réalité politique, culturelle et sociale actuelle. L'Histoire, en retraçant ce que nous fûmes, définit ce que nous sommes aujourd'hui et ce que nous serons demain.

Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez nomment ce mouvement « surgimiento del interés por la memoria », en réaction au pacte de silence et d'oubli adopté par tous explicitement, ou tacitement, durant la période de Transition. Selon ces auteurs, ce pacte apposé sur la période de la Guerre civile et celle de la Dictature est dû, soit au fait qu'un certain temps s'avérait nécessaire pour dépasser le traumatisme, soit au fait que pour préserver la tentative de pacification vers le processus démocratique, tous préféraient retarder la confrontation avec la réalité.

A la suite de la mort de Franco, les langues commencèrent progressivement à se délier et les voix refirent surface, désireuses de faire entendre leurs versions de la Guerre civile vécue depuis le camp républicain pour apporter une version plus juste de l'Histoire. La liberté d'expression reconquise éclot de toutes parts selon une multiplicité

---

<sup>36</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p. 444.

de propositions, que ce soit dans les domaines scientifiques, historiographiques et même artistiques :

*De manera progresiva a lo largo de la postguerra y especialmente a partir de los años sesenta, la presencia de la memoria histórica se va haciendo mucho más visible y extendida: se destierran memorias, los olvidados y desaparecidos hablan, novelistas, autores, artistas, directores de cine se embarcan en la busca de la memoria perdida, enfrentándose al pasado desde una perspectiva de resistencia.<sup>37</sup>*

La mémoire espagnole cherchait, de ce fait, à travers le récit des faits, écartés définitivement du prisme de la vision franquiste, à obtenir justice et réparation comme l'explique José F. Colmeiro. Cette quête de la mémoire historique cherchait à pallier ce préjudice collectif et individuel. D'un point de vue collectif, sociétal, l'objectif premier était précisément de réécrire l'Histoire pour tout le pan de celle-ci écrit uniquement du point de vue du régime franquiste ou passé sous silence. Cette démarche tentait de rétablir une version plus juste, plus réaliste, plus neutre, de ce qu'il s'était réellement passé pendant la Guerre civile. Ainsi idéalement, cela devait créer la possibilité de partager une vision plus objective des faits et donc de se résoudre à adopter une vision moins dichotomique de la société espagnole dans le but de pouvoir en pacifier les relations. Cette mouvance nécessaire et vitale pour nombre d'Espagnols traduit une volonté de réhabilitation des êtres humains floués, exilés, maltraités, un besoin de justice, un désir fort de rendre hommage à tous ceux qui avaient donné leur liberté, et parfois leur vie, pour essayer de sauver la démocratie espagnole. Cet exercice vital de « re-visitation » de l'Histoire récente devait permettre l'émergence d'une mémoire réparatrice, salvatrice, venant panser les plaies laissées par cette Guerre civile qui déchira l'Espagne en deux et dont les séquelles se font parfois sentir jusqu'à nos jours.

En effet, cette quête du passé et ce désir de mémoire prenaient forme sous la réécriture de l'Histoire pour de multiples raisons, à la fois d'ordre collectif et individuel permettant à travers une version plus juste de réparer les injustices commises envers

---

<sup>37</sup> Colmeiro, J. F., *Memoria histórica e identidad cultural De la postguerra a la postmodernidad*, Memoria rota Exilios Heterodoxias, Anthropos, 2005, España, p. 63.

tous les Républicains espagnols mais également à titre personnel aux familles, aux individus et à leurs descendants, car cette mémoire fait partie, parfois essentiellement, du fondement même de l'identité d'une personne. Cette Guerre civile a touché, certes, les citoyens mais également les individus en tant que tels. Elle a opposé des frères de sang ; elle en est d'autant plus complexe socialement, culturellement et émotionnellement. Elle a touché tous les Espagnols, selon un degré d'implication divers mais de façon certaine pour tous. La Guerre civile aura profondément et durablement marqué ses acteurs, mais aussi tous les Espagnols, leur famille, leurs descendants et même la conscience internationale, en particulier la France et l'Amérique latine, qui furent des terres "d'accueil". Cette Guerre civile continue d'avoir des répercussions dans la vie de tous les Espagnols y compris celle de ceux qui n'avaient pas directement vécu la Guerre civile.

### *c. Mémoire culturelle et mémoire individuelle*

Au-delà de la défense du régime démocratique, c'est également la déconstruction d'une identité espagnole pervertie par le Franquisme et la reconquête de l'identité espagnole réelle dont il s'agit. Selon Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez, la primauté de cette mémoire du passé tient aussi en partie à une perte de repères, liée au démantèlement de la société traditionnelle et de ses structures. En effet, d'après eux, que ce soit au niveau national, local ou familial, le cadre structurel traditionnel tend à disparaître, créant par là même un manque de repères, d'identité à laquelle se rattacher. Les traditions, les régionalismes, les langues régionales ont tendance à s'amenuiser, emportant avec eux ce qui faisait les spécificités de chacun. C'est une problématique que les Français, habitants de la zone bascofone en Aquitaine, ou occitanophone en Gascogne, dans le Languedoc, la Provence, l'Auvergne ou encore le Limousin, partagent avec l'Espagne. En effet, ces régions possédaient également une forte identité culturelle et une langue régionale qui vont diminuant. Néanmoins, il est à noter que, depuis quelques années, l'engouement pour la mémoire du passé se fait jour également. Nous constatons un regain d'intérêt pour la langue

occitane par exemple, tout comme les Basques ou les Catalans qui ont à cœur de sauver leur langue et, à travers elle, leurs traditions, leur identité.

Josefina Cuesta rejoint l'idée que la société actuelle, en proie à des mutations profondes dues à la mondialisation, l'industrialisation principalement, est en perte de repères, en perte d'identité et que, pour y remédier, elle se tourne vers son passé, ses origines en quête de ce qui constitue son essence, son identité :

*Las mutaciones de la sociedad actual y la aceleración del tiempo histórico, que aquellas reflejan -como señala P. Nora- parecen llevar aparejado, un impulso de cohesión con y en el pasado, de arraigo en los orígenes, no ajeno a la búsqueda de determinadas señas de identidad contenidas en este pasado colectivo. La globalización, los fenómenos de alcance planetario, la uniformidad de los hábitos y del consumo - en el mundo industrializado- las fracturas sociales, culturales y de otro género, de nuestras sociedades e, incluso, las desestructuraciones y las fracturas individuales y de grupos, parecen acarrear consigo una cierta necesidad de enraizamiento, de continuidad, de sucesión, de encadenamiento; necesidad que la memoria viene a llenar en muchos casos.*

38

La mémoire collective permet d'assurer une continuité face aux ruptures qu'elles soient individuelles et/ou collectives, elle est le fil conducteur qui retrouve les racines pour permettre aux branches de pousser. Cette reconstruction de la mémoire collective dans le roman *Inés y la alegría* fait l'objet de la deuxième partie de cette étude.

Cette thématique de l'impact de la Guerre civile sur les individus et leur descendance est cruciale dans la construction de l'identité collective et individuelle. Cette problématique touche tout particulièrement le sud-ouest de la France puisque nombreux sont les exilés républicains qui se sont réfugiés à cet endroit dans un premier temps puis installés définitivement. Ils se sont vus obligés de renoncer à leur terre d'origine, à leur nationalité et d'embrasser, avec un degré plus ou moins important de renoncement et d'imprégnation, une autre culture. De nos jours, de nombreux descendants de ces exilés Espagnols, nés en France, sont soucieux de cette

---

<sup>38</sup> *Op. cit.* (Cuesta, 2008), pp. 39-40.

problématique et avides de renouer avec leurs racines, selon une démarche de quête identitaire à la fois collective et individuelle.<sup>39</sup>

Cela représente également un devoir moral, idéologique, éthique comme l'explique Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez :

*En el caso de la memoria cultural de la guerra civil y el franquismo, las relaciones familiares juegan un papel de primera categoría para un arte significativo de la llamada generación de "nietos de la guerra", y en estos casos sí que podemos hablar de una postmemoria. Pero es también evidente que se sienten moralmente obligados a investigar el pasado, y para ellos no es una relación de filiación, sino que son cuestiones de carácter ideológico y ético las que los llevan a sentirse afiliados con la causa. En este caso el concepto de "acto afiliativo" de Sebastián Faber resulta más acertado (Faber 2010). La novela considerada como acto filiativo es, en este caso, una novela que se propone desempeñar un acto performativo a partir del cual se trata de recuperar una parte de la historia con el propósito de rescatar las experiencias de las víctimas de la guerra y de la represión de la postguerra.<sup>40</sup>*

Ce que Sebastian Faber appelle « acte affiliatif »<sup>41</sup> traduit cette nécessité de faire le récit de ces événements historiques de la Guerre civile. Cela est une évidence, presque un devoir, pour les descendants de ceux qui l'ont vécue. Pour nombre d'entre eux, il s'agit d'un acte de transmission et de perpétuation de la mémoire familiale, de filiation nécessaire.

José Cubero, en tant qu'historien spécialisé sur la Guerre civile espagnole, a étudié ce phénomène et l'a explicité. Il est rattaché à cette génération d'enfants exilés

---

<sup>39</sup> Il serait d'ailleurs très intéressant de s'enquérir du vécu de leurs aïeux, et de ces derniers, tant que cela est encore possible, afin de sauvegarder leur histoire passée, qui concerne l'Histoire de tous les Espagnols. Nous avons eu la chance de les rencontrer. Se pencher sur tous ces simples Hommes, plongés dans le tourment de la guerre, qui ont dû fuir leur pays et apprendre à vivre hors de chez eux, renonçant, plus ou moins, à leurs traditions, à leurs langues, à leur culture semble aussi nécessaire que bénéfique, pour ceux qui témoignent, comme pour ceux qui reçoivent leurs témoignages.

<sup>40</sup> *Op.cit.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), p. 31.

<sup>41</sup> Faber, S., *La literatura como acto afiliativo. La nueva novela de la Guerra Civil*, Contornos de la narrativa española actual (2000-2010): un diálogo entre creadores y críticos, coord. por María del Palmar Álvarez Blanco, Antonio Dorca, 2011, pp. 101-110.

ou nés en exil puisqu'il est né en France de parents espagnols réfugiés. Parmi cette génération, il y aurait comme deux « écoles », ceux qui ont été bercés par la culture espagnole de leurs parents, par la langue et l'envie de retour ; et d'autres dont les parents, cherchant probablement à les protéger et à se protéger, toujours avec la crainte de représailles, ont passé sous silence leur culture, leur passé, celui de l'Espagne en guerre. José Cubero résume très simplement sa situation représentative de ces derniers, en avant-propos de son étude *Les Républicains Espagnols*<sup>42</sup> :

*Je suis fils de réfugiés, né en France. Curieusement, mes parents ne m'ont jamais parlé de la guerre d'Espagne, ne m'ont pas élevé dans le culte du retour, n'ont pas entretenu de liens avec ceux qu'ils ont laissés ou sont restés de l'autre côté des Pyrénées. Ma première langue a été celle de l'Espagne, celle de ma mère, mais dans l'ignorance totale de l'Espagne elle-même.*<sup>43</sup>

Cet avant-propos est précédé de la mention "À mes parents retrouvés" et c'est là une des grandes problématiques propres à cette génération. C'est aussi celle de cette Littérature qui à la fois tend à reconstruire cette période, afin de rétablir la vérité historique et de rendre hommage à tous ceux qui ont lutté pour leur pays, leur démocratie mais également aux individus dont la vie, et celles de leurs descendants, a été en quelque sorte tracée par cet événement traumatique. En effet, partir à la rencontre de ce passé c'est aussi retrouver ses racines, sa langue, sa culture, ses traditions, par la rétribution de leur dû ; c'est aussi « *retrouver ses parents* ». En effet, chaque individu a besoin de savoir d'où il vient, quelles sont ses racines, sa langue, sa culture d'origine pour trouver un enracinement salutaire indispensable à une expansion individuelle. C'est également la matière qu'il transmettra à son tour à sa descendance.

Josefina Cuesta explique que la mémoire, comme elle a été empêchée, falsifiée, n'a pas pu s'apaiser. Elle n'a pas été reconnue, l'injustice n'a pas été condamnée et, par conséquent, une pacification de la douleur et un surpassement du traumatisme n'était

---

<sup>42</sup> Cubero, J., *Les Républicains espagnols*, Cairn, Pau, 2013.

<sup>43</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 7.

pas possible. De ce fait, les fils et petit-fils de la guerre ont de ce fait resuscité ce passé pour enfin pacifier leur relation avec celui-ci :

*Pero la memoria no ha encontrado la paz.*

*Pues la represión inicial del recuerdo de los guerrilleros y de otros grupos silenciados ha originado que éste sólo se haya divulgado o publicado con más fuerza a fin de siglo, fruto de escritos de hijos o nietos.*

*[...] España no ha escapado a esta problemática. La sombra de la Guerra Civil, la represión, el silencio y el miedo impuestos por la dictadura, la Transición del consenso, sin amnesia, pero con amnistía, contribuyen a explicar que algunas páginas de aquel pasado no se hayan cerrado aún. Sobre todo para ciudadanos que no han visto reparados todos sus derechos, o aquellos que, como a Antígona, les queda alguien por enterrar, por rescatar de la desaparición.*<sup>44</sup>

Une des solutions qui permettait de réparer quelque peu le préjudice subi par ces femmes et ces hommes était de leur donner voix et quoi de plus approprié que la Littérature pour ce faire.

#### *d. Mémoire et Littérature, la voie d'Almudena Grandes*

Cette littérature offre la possibilité de réécrire l'histoire de la Guerre civile espagnole en proposant de découvrir une autre version de l'Histoire, celle vécue par les vaincus, les victimes, les Républicains espagnols. Ainsi, Histoire et Mémoire individuelle et collective sont sollicitées pour réécrire l'histoire ; cela demande la capacité créatrice de réorganiser le vécu et d'inventer. Ce lien entre Mémoire, Histoire et leur transformation se réalise au sein de ce type de littérature :

*De qué manera transforma o recrea el escritor, gracias a su imaginación, su propia historia personal o/y parte de la historia social en el acto mismo de narrar; de qué modo los autores seleccionados desarrollan la temática de la memoria en su proyección*

---

<sup>44</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), pp. 443-444.



*literaria; hasta qué punto se condicionan mutuamente la imaginación y la memoria en este proceso; y en qué medida la temática de la memoria forma al mismo tiempo parte integrante de una reflexión metanarrativa- [...].*<sup>45</sup>

L'écrivain fait appel à la mémoire individuelle ou historique, et grâce au concours de son imagination, il transforme ou recrée l'Histoire, la sienne ou l'Histoire collective. Cette fictionnalisation de l'Histoire et de la mémoire permet à l'aspect humain de l'histoire d'être bien présent tant au niveau collectif qu'individuel.

Ces romans aspirent à donner une version plus juste de l'histoire dans laquelle l'autre versant de l'histoire trouve sa place, celle qui n'a pas été écrite, qui a été volontairement passée sous silence et n'a pu se transmettre qu'officieusement et oralement bien souvent. Justice, hommage, réparation, expressions finalement qui se rejoignent en un but, celui de mieux vivre, soi-même et ensemble.

Cette nécessité de réparer cette injustice collective et individuelle, donne naissance à un nouveau type de romans que Philippe Merlo-Morat, dans son étude de 2013, nomme les « Romans de la mémoire »<sup>46</sup>. Il définit sous l'expression « roman de la mémoire » les romans qui accordent une place importante à la mémoire et à la récupération de la mémoire par l'écriture pour réparer une « histoire escamotée »<sup>47</sup>. Les romanciers qui écrivent ce type de romans font souvent appel à leur propre mémoire pour contextualiser leur récit, ce qui implique que la période qui sert de cadre temporel à l'œuvre couvre essentiellement le XX<sup>e</sup> siècle, et plus précisément, la période qui remonte à la Guerre civile. D'ailleurs, apparaissent deux catégories d'auteurs parmi ceux qui abordent dans leurs romans cette période et les années qui ont suivi : ceux qui sont nés avant la Guerre civile et qui ont eu une conscience nette des événements et ceux qui sont nés après la guerre, sous le Franquisme, et qui rapportent les faits de manière indirecte, en récupérant les récits des autres, de ceux qui ont vécu la guerre ou l'après-guerre. Ces derniers rapportent les témoignages de leur entourage, leurs parents,

---

<sup>45</sup> *Op.cit.* (Beisel, 1997), préface.

<sup>46</sup> Merlo-Morat, P., *Littérature espagnole contemporaine*. Presses Universitaires de France, Paris, 2013.

<sup>47</sup> *Ibid.* (Merlo-Morat, 2013), pp. 259-272.

grands-parents. Ils font partie de ceux que l'on appelle les auteurs de la génération « innocente ». <sup>48</sup>

La première mouvance correspond à ceux qui sont nés principalement entre 1925 et 1928. Ils sont communément appelés « niños de la guerra » car ils ont effectivement vécu celle-ci et en ont un souvenir conscient direct. Il s'agit de ceux qui sont nés dans les années 1925-1928 et alentour, et qui avaient donc entre 8 et 11 ans lorsque la guerre a éclaté, un âge suffisant pour être conscient de ce qui se passait et de s'en souvenir. Cette génération procède à un travail de sauvegarde la mémoire a posteriori, autrement appelée « post-mémoire ». <sup>49</sup>

De ces « enfants de la guerre » naissent les « petits-enfants » de la guerre qui constituent la seconde mouvance, « los nietos de la guerra ». Ils ont reçu en « héritage » cette histoire et sont porteurs de témoignages, directs ou indirects, qui permettent de redessiner ce que fut cette guerre à travers le regard de ceux qui l'ont vécue.

Les publications consacrées au thème de la Guerre civile se sont multipliées dans tous les domaines, historiographique, journalistique, biographique, autobiographique et, il va de soi, cinématographique et littéraire. La littérature toujours en phase avec son époque, avec les préoccupations contemporaines, a accompagné et servi cette évolution de l'interprétation de l'Histoire de la Guerre civile à travers tous les genres qui la caractérisent :

*En esta dirección, y para ampliar la dimensión del debate público iniciado hace ya años, el mercado editorial español ha ido evolucionando en paralelo al interés que dicho asunto había generado en otras esferas del marco social y político. De esa manera hemos sido testigos de la gran cantidad de publicaciones dedicadas a este tema que han visto la luz en los últimos diez años. Este éxito editorial ha sobrepasado cualquier expectativa, no solamente dentro del campo del discurso historiográfico, sino además dentro de todos los géneros, incluyendo el ensayo periodístico, la novela, la biografía y la autobiografía. No cabe duda de que esta enorme cantidad de material textual ha venido a reforzar y acentuar el grado de intensidad del debate público en torno a la guerra civil. [...] En ese contexto político y cultural se ha producido un crecimiento destacado de los*

---

<sup>48</sup> *Ibid.* (Merlo-Morat, 2013)p. 259.

<sup>49</sup> *Op. Cit.* (Colmeiro, 2005), p. 107.

*discursos artísticos dedicados al tema de la guerra civil, principalmente en la novela y en el cine*<sup>50</sup>

La littérature espagnole s'est emparée de cette problématique et de cette façon a contribué à la sauvegarde ou à la construction d'une mémoire historique et au débat sociétal. Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez décrivent et expliquent ce phénomène qu'ils nomment "boom en la literatura memorialística". Cette littérature permet de servir une volonté de rouvrir le passé de la Guerre civile, de lever le voile du silence, de proposer une relecture des faits empreinte du concept de justice et de sauvegarder la mémoire dans la fiction et l'imagination. Selon José Manuel López de Abiada dans l'étude dirigée par Inge Beisel<sup>51</sup>, la mémoire constitue un pilier de la fiction :

*Y en Beatus ille (y en El jinete polaco, y también en otras obras de Muñoz Molina) la memoria del protagonista es la médula, el venero casi inagotable del que va naciendo la novela. La memoria, por tanto, como "palimpsesto indestructible"<sup>52</sup>. Una memoria que, en nuestra novela, surge transida de elementos autobiográficos, por lo que es, como tal, memoria individual; pero es también \_y no en menor medida\_ memoria colectiva, porque remite a un tiempo y a un espacio "colectivos", a "un pasado producido y mantenido socialmente"<sup>53</sup>. Y es también un buen ejemplo de memoria social, puesto que en Beatus ille el autor aborda aspectos cruciales de la historia española y ofrece una versión diferenciada de la guerra civil, distinta y distante del maniqueísmo manido, de las versiones en blanco y negro que sobrevivieron en tantos casos a la dictadura de Franco.<sup>54</sup>*

---

<sup>50</sup> *Op.cit.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012) pp. 22-23.

<sup>51</sup> *Op.cit.* (Beisel, 1997).

<sup>52</sup> *Ibid.* (Beisel, 1997), L'auteur explique faire référence à la célèbre phrase de Baudelaire : « le palimpseste de la mémoire est indestructible » « Aludo a la conocida frase de Baudelaire : le palimpseste de la mémoire est indestructible. Para más detalles, remito al innovador libro de John E. Jackson : *Mémoire et Création poétique*, Paris (Mercure de France) 1992. Véase sobre todo el capítulo « Une mémoire heureuse. L'exemple de Baudelaire », pp. 127-15. »

<sup>53</sup> *Ibid.* (Beisel, 1997). L'auteure recommande la consultation des pages 191 et 192 pour l'explicitation des faits.

<sup>54</sup> *Ibid.* (Beisel, 1997), p. 30.

Cette mémoire espagnole est par conséquent cathartique ; elle est à la fois justice et identité individuelle et collective et l'un des vecteurs tout à fait approprié et riche de possibilités pour servir ce dessein et ce type de littérature :

*Si admitimos que la literatura es una forma de dejar escrito una experiencia, una visión del mundo, un reflejo de la realidad circundante según es concebida por el autor (siempre implícito en nuestro acercamiento), mientras que la memoria por su parte es el reflejo de la experiencia vivida por el individuo según se plasma en su mente, tenemos que ambos conceptos tienen mucho en común.<sup>55</sup>*

Les auteurs contemporains, désormais libres de mener leurs investigations sur le passé récent et de raconter leur version personnelle de l'Histoire espagnole, ont saisi cette chance. En revisitant, réécrivant et diffusant une autre version de ce traumatique passé, la littérature a permis de donner à connaître une version plus juste que celle écrite uniquement du point de vue franquiste, et ainsi entre autres, de réhabiliter les victimes républicaines et de panser, quelque peu, les plaies de tous ceux qui ont eu à subir la Guerre civile directement ou indirectement, comme en particulier, les générations issues de celle-ci et en ayant également subi les conséquences :

*A la postre, desde la ficción, con esa capacidad suya de representar la realidad en un espacio artificial, se aventura una primera forma de justicia, tan legítima como necesaria, que se anuncia ya en el simple hecho de nombrar el pasado, y en consecuencia, de provocar un eco social que finalmente se contrapone al silencio complaciente que conduce al más severo todavía desarraigo y olvido de un tiempo difícil, de un pasado traumático. Surge, por ello, una novela que, elabora desde unos usos formales adecuados al contexto cultural que las abraza, señala su particular camino para el recuerdo, una geografía ficcional en el que un acto de memoria se despliega para indicar que la justicia, también, se exige desde el hecho literario.<sup>56</sup>*

Dans cette optique, il était nécessaire de diffuser le plus largement possible leur proposition, de toucher le plus d'esprits possibles et de convaincre le plus grand nombre de la véracité de leurs propos. Aussi la littérature semblait-elle être le moyen adéquat

---

<sup>55</sup> *Ibid.* (Beisel, 1997), p. 7.

<sup>56</sup> *Op. cit.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), p. 18.

pour permettre cette diffusion large car elle offrait simultanément un pouvoir de représentation et une possibilité de conviction. La littérature constitue en effet un domaine de prédilection pour remplir ces fonctions. Elle offre un accès tout à fait privilégié à l'histoire qu'elle raconte et, par l'apport d'éléments culturels proches, elle assoit cette histoire dans l'esprit du lecteur. Elle a la capacité de « mettre en image » et d'émouvoir, ce qui lui confère un pouvoir certain. Les capacités de représentation et d'émotion permettent d'accéder directement à l'esprit du lecteur et n'ont plus à prouver leur force de persuasion, comme le réaffirment Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez :

*La asociación de estos elementos nos permite ver el reflejo de los hechos reales dentro del espejo de la novela. Allí, desde su capacidad permanente para cuestionarlo todo, la historia se representa, adquiere un sentido que el hecho real no captura de la misma manera. El producto cultural final produce, así, la voz que legitima dentro del ámbito público: se instala, definitivamente, en los discursos de época que constituyen el tejido de una memoria cultural que necesita su particular revisión histórica.<sup>57</sup>*

La littérature, intrinsèquement liée à son époque et à ses tourments, est venue apporter sa contribution à cette réflexion et la nourrir. Utiliser la littérature, dans toute sa puissance de diffusion, de représentation, de mise en image et finalement de conviction, s'est avéré comme un moyen pour donner à connaître et faire accepter, ou du moins envisager, une autre version de l'Histoire. La littérature a permis d'allier l'aspect scientifique historique à celui de l'imaginaire littéraire. Cette préoccupation est devenue nôtre et nous a conduit à choisir une œuvre appartenant à cette mouvance. Le panorama de la littérature espagnole contemporaine, empreint de cette traumatique période que constitue la Guerre civile espagnole, regorge de ce type de romans. Nombreux sont les auteurs contemporains qui écrivent sur ce thème<sup>58</sup>. Parmi eux, notre choix s'est porté sur Almudena Grandes. Ce choix tient principalement à trois raisons. Les deux premières sont liées à ce que nous venons d'exposer : premièrement la

---

<sup>57</sup> *Ibid.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), p. 39.

<sup>58</sup> N'en citant que quelques-uns: Josefina Aldecoa, Bernardo Atxaga, Max Aub, Juan Benet, Camilo José Cela, Javier Cercas, Dulce Chacón, Rosa Chacel, Rafael Chirbes, Miguel Delibes, Juan Goytisolo, Julio Llamazares, Juan Marsé, Carmen Martín Gaité, Ana María Matute, Antonio Muñoz Molina, José Luis Sampedro, Ramón J. Sender, Francisco Umbral, Juan Eduardo Zúñiga, etc.

mémoire de ceux qui ont subi cette Guerre civile pour défendre la République et deuxièmement les valeurs démocratiques sont à préserver et à faire connaître.

La mémoire de cette période de la Guerre civile, mais aussi de ces hommes et femmes valeureux qui font l'Histoire, constituait pour Almudena Grandes un leitmotiv. L'auteure le clamait sans détours. Dans une note personnelle insérée à la fin d'un de ces romans, elle déclarait : « Para quienes, como yo, padecen una obsesión sentimental casi enfermiza por la guerra civil y la posguerra, [...] »<sup>59</sup> Enfin, Almudena Grandes, était une auteure remarquable, engagée dans la défense des valeurs humanistes indispensables à notre société, qu'elle incarnait au quotidien. Elle œuvrait pour les femmes et leurs droits, ce qui constitue également une problématique d'actualité cruciale.

D'un point de vue universitaire, les études faisant référence au travail d'Almudena Grandes sont nombreuses, mais les thèses qui lui sont entièrement consacrées sont encore restreintes. En France, seule une thèse consacrée à Almudena Grandes a été réalisée à ce jour par Angélique Pestaña Jañez, *Famille et valeurs dans trois romans d'Almudena Grandes : Malena es un nombre de tango, Los aires difíciles et El corazón helado*.<sup>60</sup> En Espagne, quatre thèses ont été consacrées à ce jour à l'œuvre d'Almudena Grandes :

1. María Teresa García-Saavedra Valle, *La obra de Almudena Grandes: su relación con la literatura occidental*<sup>61</sup>
2. Trinidad Gil Fernandis, *En busca de una identidad propia: los espejos de Lulú y Malena (de Almudena Grandes). Dualidades, transgresión y testimonio*.<sup>62</sup>

---

<sup>59</sup> Grandes, A., *El lector de Julio Verne*, Tusquets editores, Barcelona, p. 412.

<sup>60</sup> Pestaña Jañez, A., *Famille et valeurs dans trois romans d'Almudena Grandes : Malena es un nombre de tango, Los aires difíciles et El corazón helado*, Catherine Orsinni Sallet (thèse rédigée sous la direction de), Universidad de Dijon, 2017, [Consultable en ligne à l'adresse URL : file:///C:/Users/user/Downloads/87428\_PESTANA\_2017\_archivage.pdf], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>61</sup> García-Saavedra Valle, M.T., *La obra de Almudena Grandes: su relación con la literatura occidental*, Eugenio Maquena Cuenca (thèse sous la direction de), Jaén, 2009. [Consultable en ligne à l'adresse URL : file:///C:/Users/user/Desktop/tesis%20doctoral%20sur%20AG%20saavedra.pdf], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>62</sup> Gil Fernandis, T., *En busca de una identidad propia: los espejos de Lulú y Malena (de Almudena Grandes). Dualidades, transgresión y testimonio*, José Romera Castillo (thèse rédigée sous la direction de), Uned, 2010, [Consultable en ligne à l'adresse URL : [http://www2.uned.es/centro-investigacion-SELITEN@T/pdf/Trinidad\\_Gil.pdf](http://www2.uned.es/centro-investigacion-SELITEN@T/pdf/Trinidad_Gil.pdf) ou file:///C:/Users/user/Downloads/Trinidad\_Gil(1).pdf], (Consulté le 04 mars 2019).

3. María de la Paz Aguilera Gamero, *La narrativa de Almudena Grandes (1994-2004)*.<sup>63</sup>
4. Célia Maria Gil De Sousa, *Los Personajes Femeninos De Almudena Grandes: Actualidad, Post-Modernidad Y Guerra Civil*.<sup>64</sup>

Pour le moment, aucune ne porte spécifiquement sur les *Episodios de una guerra interminable*.

Almudena Grandes était une romancière et journaliste espagnole reconnue dans le monde entier. Elle est née le 07 mai 1960 à Madrid. Elle a étudié la géographie et l'histoire à *La Universidad Complutense de Madrid* mais, depuis son plus jeune âge, elle se sentait attirée par la création littéraire. Après ses études, elle a commencé à travailler en rédigeant des notices pour des encyclopédies. Elle était mariée au poète Luis García Montero. Elle est décédée le 27 novembre 2021 des suites d'un cancer.

Elle est une des romancières espagnoles les plus solides de la littérature contemporaine ; son œuvre est encensée par les lecteurs et la critique. Elle est celle qui a eu la plus grande projection internationale ; son œuvre a été traduite dans de nombreuses œuvres langues. Elle a reçu, en 1989, le prix *La Sonrisa Vertical* pour son premier roman, *Las edades de Lulú*<sup>65</sup>. Pour récompenser l'ensemble de son œuvre, le prestigieux Prix *Rosone d'Oro* (Italie) lui a été décerné en 1997, faisant d'elle la première femme et la première auteure espagnole à recevoir ce prix. En 2002, elle a reçu également le Prix *Julián Besteiro* des Arts et des Lettres pour l'ensemble de son œuvre. En novembre 2011, lui a été attribué le prix *Sor Juana Inés de la Cruz* qui récompense le travail littéraire dans le monde hispanophone, le *Premio de la Crítica de*

---

<sup>63</sup> De la Paz Aguilera Gamero, M., *La narrativa de Almudena Grandes (1994-2004)*, Rafael Bonillo Cerezo (thèse rédigée sous la direction de), Universidad de Córdoba, 2012, [Consultable en ligne à l'adresse URL : <http://hdl.handle.net/10396/8313>], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>64</sup> Gil De Sousa, C.M., *Los Personajes Femeninos de Almudena Grandes : Actualidad, Post-Modernidad Y Guerra Civil*, Ignacio García Aguilar (thèse rédigée sous la direction de), Córdoba, 2018, [Consultable en ligne à l'adresse URL : <file:///C:/Users/user/Downloads/2018000001789.pdf>], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>65</sup> Grandes, A., *Las edades de Lulú*, Tusquets, Barcelona, 2004 [1989].

Madrid et le Prix Latino-Américain du Roman *Elena Poniatowska* pour *Inés y la alegría*<sup>66</sup>. Elle a publié douze romans.

La presse lui a consacré de nombreux articles. Elle a été au centre des débats. Elle-même était très active dans le milieu. Almudena Grandes publiait une colonne hebdomadaire dans le quotidien « *El País* »<sup>67</sup>, depuis janvier 2008. Selon les propos de Juan Díaz Delgado, dans l'épilogue de la recompilation de nombre d'articles publiés dans *El País* de 2008 à 2018, *La herida perpetua*<sup>68</sup>, cela lui permettait de témoigner de sa préoccupation pour l'Espagne actuelle qui leur était donné de vivre.<sup>69</sup> Elle invitait vivement les lecteurs à mener une réflexion active sur ce qu'ils vivent, à comprendre leur réalité.

Cela lui permettait également de faire vivre sa philosophie de l'Espagne, sa conception des choses, héritée du passé, de la sauver de l'oubli et prolonger cet esprit. En effet, Almudena Grandes faisait référence à ce travail de mémoire qui permet de sauvegarder le passé mais également de comprendre le présent :

*Para esta tarea no hay que olvidar la memoria. A través de ella no solo recordamos lo que ha ocurrido, sino que podemos saber dónde nos hallamos:*

*Los españoles estamos descubriendo que hemos tenido demasiado miedo, mucho miedo de más, un terror semejante a las pesadillas de nuestros cinco años. No es culpa nuestra. Lo hemos heredado, pero si ha florecido, es porque alguien lo sembró. Ese miedo es el responsable de nuestra baja autoestima, el complejo de inferioridad que hace que nos sintamos un caso aparte. Y no es cierto. Tras la Segunda Guerra Mundial, hubo revueltas civiles, ajustes de cuentas, ejecuciones sumarias en todos los países de Europa occidental ("Sin miedo", 9 de julio de 2018).<sup>70</sup>*

---

<sup>66</sup> Grandes, A., *Inés y la alegría*, Tusquets, colección Maxi, Barcelona, 2011.

<sup>67</sup> Grandes, A., *El País*, [Site consultable à l'adresse URL : [https://elpais.com/autor/almudena\\_grandes/a/](https://elpais.com/autor/almudena_grandes/a/)], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>68</sup> Grandes, A., *La herida perpetua* El problema de España y la regeneración del presente, Tiempo de memoria, Tusquets Editores, Barcelona, 2019.

<sup>69</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), épilogue, pp. 373-374.

<sup>70</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), pp. 375-376.



Elle participait également aux programmes de la chaîne de radio « *Cadena SER* » dans une colonne qui lui était consacrée<sup>71</sup>. Sa présence sur internet était importante également. Sous l'égide de son éditeur « *Tusquets editores* », elle était active sur les réseaux sociaux ; elle possédait un compte Twitter<sup>72</sup>, une page Facebook<sup>73</sup> et un site,<sup>74</sup> sur lesquels elle publiait activement son actualité, ses événements, des articles.

Almudena Grandes était véritablement une femme en mouvement. Depuis la publication de son premier roman en 1989, trente ans se sont écoulés et sa production n'avait pas cessé d'évoluer, tout en restant fidèle aux grandes thématiques qui l'habitaient -l'Histoire, la famille, la femme et son évolution, entre-autres. Suite à son décès, de très nombreux hommages lui ont été rendus en Espagne.

Dans sa production, deux grandes phases se détachent dont la première débute avec la parution de son premier roman publié en 1989, *Las edades de Lulú*. Il s'agit d'un roman érotique qui rencontre un grand succès international. Il a été traduit en vingt et une langues, vendu à plus d'un million d'exemplaires et adapté au cinéma par le réalisateur Bigas Luna, sous le même titre<sup>75</sup>. Elle remporte le prix *La Sonrisa Vertical* pour ce premier roman.

Les deux romans suivants la consacrent définitivement comme romancière. Elle publie en 1991 *Te llamaré Viernes*<sup>76</sup>, histoire de la rencontre amoureuse entre deux êtres en marge de Madrid, Benito et Manuela, qui luttent contre leur enfance, la mémoire, leurs passions amoureuses et la mort. En 1994, *Malena es un nombre de tango*<sup>77</sup>, adapté au cinéma par Gerardo Herrero en 1996<sup>78</sup>, fait découvrir au lecteur la vie

---

<sup>71</sup> Cadena Ser, Play Ser, *La columna de Almudena Grandes*, [Site consultable à l'adresse URL: [https://play.cadenaser.com/seccion/hoy\\_por\\_hoy\\_la\\_columna\\_de\\_almudena\\_grandes/](https://play.cadenaser.com/seccion/hoy_por_hoy_la_columna_de_almudena_grandes/)], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>72</sup> Twitter Almudena Grandes, [@AlmudenaGrandes](https://twitter.com/AlmudenaGrandes). Cuenta gestionada por Tusquets editores ([@TusquetsEditor](https://twitter.com/TusquetsEditor)) [Site consultable à l'adresse <https://twitter.com/AlmudenaGrandes>], (Consulté le 04 mars 2019). L'auteure compte 153 010 abonnés ce jour.

<sup>73</sup> [Site consultable à l'adresse : <https://www.facebook.com/AlmudenaGrandes/>], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>74</sup> [Site consultable à l'adresse URL : <http://www.almudenagrandes.com/>], (Consulté le 04 mars 2019).

<sup>75</sup> Bigas, L., *Las edades de Lulú*, 1990.

<sup>76</sup> Grandes, A., *Te llamaré viernes*, Tusquets, Barcelona, 1991.

<sup>77</sup> Grandes, A., *Malena es un nombre de tango*, Tusquets, Barcelona, 2002 [1994].

<sup>78</sup> Herrero, G., *Malena es un nombre de tango*, 1995.

d'une petite fille qui se débat pour trouver sa place dans le monde qui l'entoure, dans le monde de ses aïeux.

En 1996, elle écrit un recueil de nouvelles *Modelos de mujer*<sup>79</sup>; six récits de femmes d'âges différents et dans différentes circonstances autour de la problématique de ne pas se laisser accaparer et happer par le quotidien de la vie.

Elle publie également en 2005, *Estaciones de paso*<sup>80</sup>, une galerie de jeunes désorientés qui luttent pour s'en sortir, ainsi qu'une compilation d'articles publiés dans *El País Semanal Mercado de Barceló*<sup>81</sup>, microcosme de petites histoires témoins des préoccupations et tendances sociologiques de l'époque.

En 2007, Almudena Grandes publie le roman considéré comme le dernier de cette phase, *Atlas de geografía humana*<sup>82</sup>, histoire de quatre femmes qui racontent leur histoire à la première personne au milieu de la confusion idéologique et de la crise générationnelle, adapté au cinéma par Azucena Rodríguez, amie de l'écrivaine.

La deuxième phase débute avec le roman *Los aires difíciles*<sup>83</sup> qui fait le récit d'une intense histoire d'amour entre deux inconnus décidés à reconstruire leur vie. Ce roman a également été porté à l'écran par Gerardo Herrero en 2006<sup>84</sup>. Il a reçu plusieurs prix dont le Prix *Cálamo* pour le Meilleur Livre de l'Année 2002 et le Prix *Crisol* en 2003. Le roman suivant *Castillos de cartón*<sup>85</sup>, adapté au cinéma par Salvador García Ruiz en 2009 embrasse la période de *La Movida* et ses excès, mais aussi aborde la perte de l'innocence. *El Corazón helado*<sup>86</sup>, publié en 2006, est un récit long, complexe, qui raconte à travers la vie de deux familles espagnoles l'histoire récente du pays et le conflit de la nouvelle génération avec la mémoire. Ce roman a remporté un énorme succès ; il a gagné de très importants prix comme le prix *José Manuel Lara*, le prix du *Gremio de Libreros* de Madrid et le prix Méditerranée en 2009.

---

<sup>79</sup> Grandes, A., *Modelos de mujer*, Tusquets, Barcelona, 1996.

<sup>80</sup> Grandes, A., *Estaciones de paso*, Tusquets, Barcelona, 2009 [2005].

<sup>81</sup> Grandes, A., *Mercado de Barceló*, Tusquets, Barcelona, 2003.

<sup>82</sup> Grandes, A., *Atlas de geografía humana*, Tusquets, Barcelona, 2004 [1998].

<sup>83</sup> Grandes, A., *Los aires difíciles*, Tusquets, Barcelona, 2007 [2002].

<sup>84</sup> Herrero, G., *Los aires difíciles*, 2006.

<sup>85</sup> Grandes, A., *Castillos de cartón*, Tusquets, Barcelona, 2004.

<sup>86</sup> Grandes, A., *Corazón helado*, Tusquets, Barcelona, 2009 [2007].

Almudena Grandes n'a eu de cesse de faire évoluer son écriture et progressivement elle a rejoint cette mouvance d'auteurs qui se consacrent à écrire sur la Guerre civile et ses lendemains, ce qui est probablement dû à ses racines et à son goût pour l'humain, doublé de celui pour l'Histoire qu'elle a étudiée au cours de son parcours universitaire. Almudena Grandes fait partie des auteures littéraires les plus talentueuses de son époque. Ses romans historiques sont d'une grande qualité littéraire, tout autant que d'une grande rigueur scientifique, d'où l'intérêt que nous avons choisi de leur porter.

Au lendemain des années 2000, guidée par cette volonté de faire le récit de l'Histoire de l'Espagne contemporaine, Almudena Grandes s'est lancée le défi de donner le jour à un ambitieux projet narratif qui consistait à écrire une série d'épisodes sur la Guerre civile espagnole et plus particulièrement sur des événements significatifs de la résistance antifranquiste, dans un espace temporel élargi à ce qui a précédé et suivi le conflit. Ce projet a vu le jour sous la forme d'un ensemble de six romans, six épisodes de la Guerre civile espagnole. Ces six romans forment un tout, mais peuvent être lus de façon indépendante. La période qu'ils tentent de couvrir débute à la fin de la Guerre civile, après la victoire de Franco, et se prolonge jusqu'au milieu des années 60. La série a débuté en 2010, avec la publication du premier épisode, *Inés y la alegría*<sup>87</sup>. A l'heure actuelle, cinq romans de la série ont été publiés, le dernier est à paraître.

Almudena Grandes a baptisé cette colossale entreprise littéraire *EPISODIOS DE UNA GUERRA INTERMINABLE*, en hommage aux *Episodios Nacionales* de Benito Pérez Galdós (1872-1912)<sup>88</sup>, comme elle l'a officiellement déclaré, y compris dans la note métafictionnelle incluse dans le premier roman<sup>89</sup>. En effet, dans cette dernière, Almudena Grandes déclare très ouvertement son acte d'affiliation à Galdós et elle explique tout ce qu'elle a mis en place pour se rapprocher le plus possible de son œuvre, *Episodios Nacionales*,

---

<sup>87</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>88</sup> Pérez Galdós, B., *Episodios Nacionales*, Cuento.texto completo, e.artnow, 2013.

Il s'agit d'un ensemble de cinq séries dans lesquelles un personnage de fiction sert de fil conducteur aux épisodes historiques objets du récit. La première englobe l'Espagne napoléonienne et la Guerre d'Indépendance à travers le personnage du jeune Gabriel Araceli. La deuxième série concerne le règne de *Fernando séptimo*, le *Trienio Liberal* et la *Década Ominosa* avec le personnage du libéral Salvador Monsalud. La troisième est amenée par le personnage de Fernando Calpena qui guide le lecteur à travers la Première Guerre Carliste et la régence de *María Cristina*. La quatrième correspond au règne de *Isabel Segunda* vécu par José García Fajardo. Dans la cinquième série, non terminée, un narrateur inconnu fait état de la *Revolución Gloriosa*, le règne de *Amadeo de Saboya*, la *Primera República* et les années postérieures.

<sup>89</sup> Grandes, A., *Inés y la alegría*, Tusquets, Colección Maxi, Barcelona, 2011, note de l'auteure.

dont elle s'est inspirée. Cela déterminera en grande partie les choix fictionnels, la structure narrative et la conception idéologique de ses *Episodios*. Elle se propose de construire « une », « sa », version de la mémoire historique de la Guerre civile -avant, pendant et après- selon une conception basée sur les faits eux-mêmes, mais centrée sur ses acteurs, le peuple Espagnol lui-même, ses simples hommes et femmes. Cette construction permet non seulement de rendre l'hommage voulu à Galdós mais également d'atteindre le but poursuivi par ces romans de la mémoire qui permettent à la fois de réécrire et faire connaître l'Histoire et l'Histoire collective espagnole, mais aussi de « réparer » des injustices, de panser certaines plaies pour tous ceux qui eurent à souffrir de la Guerre civile directement ou indirectement. Pour ce faire, elle choisit d'insérer l'Histoire dans le monde de la fiction, des histoires, comme l'avait fait son mentor avant elle.

Dans tous ses romans, le lecteur est confronté à l'histoire de la Guerre civile espagnole sous un aspect différent à chaque fois et en même temps identique de par cette lutte commune de tous pour les idéaux démocratiques, pour les valeurs humanistes, pour l'humain en général, pour l'Espagne elle-même. C'est aussi à chaque fois l'occasion de se lancer à l'aventure de la vie, de la vie d'un personnage qui laisse le lecteur entrer dans son univers, suivre le cheminement de son existence ; lui fait découvrir d'où il est parti et comment il a évolué, en toute conscience et en usant de son libre arbitre, au gré des rencontres, des peines et des joies, poursuivant un même objectif, être quelqu'un de bien, honnête, valeureux, généreux, droit, humain.

Le premier roman de la série intitulé *Inés y la alegría, El Ejército de la Unión Nacional Española y la invasión del valle de Arán*<sup>90</sup> a été publié en 2011. Ce roman fait le récit de l'invasion du Val d'Aran, par les combattants espagnols résistants de l'Union Nationale Espagnole, qui a eu lieu du 20 au 27 octobre 1944, sous le nom de « *Operación Reconquista* ». Cette opération se raconte à l'échelle de vie d'un personnage fictionnel, Inés, qui permet la rencontre entre deux mondes, l'Histoire et la fiction. Inés emporte avec elle le lecteur sur son chemin de vie qui la conduit d'une vie conventionnelle bourgeoise, insipide, à l'aventure de la résistance antifranquiste, dans laquelle elle trouve sa place de résistante, de femme, d'humaniste. Ce roman a reçu en novembre

---

<sup>90</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

2011 le prix hispanophone « *Sor Juana Inés de la Cruz* », ainsi que le « *Premio de la Crítica de Madrid* » et le « *Premio Iberoamericano de Novela Elena Poniatowska* ».

Le deuxième roman, ***El lector de Julio Verne, La guerrilla de Cencerro y el Trienio del Terror***<sup>91</sup>, emmène le lecteur sur les traces de Nino, un enfant de neuf ans, fils d'un garde civil espagnol dans les montagnes de Jaén, qui s'aperçoit que la guerre et ses protagonistes peuvent se présenter sous un jour différent. Au fil des rencontres, il saisit que, pour lui, les ennemis ne seront pas les mêmes que pour son père et chemin faisant dans sa propre vie, il s'engage dans la lutte républicaine aux côtés de personnages haut en couleur qui font écho à des aventures déjà vécues pour le lecteur du premier des épisodes. Dans ce roman, le lecteur découvre un autre aspect de la Guerre civile, celui de la résistance dans les maquis qui ne s'est jamais éteinte dans le cœur de ses protagonistes.

***Las tres bodas de Manolita, El cura de Porlier, el Patronato de Redención de Penas y el nacimiento de la resistencia clandestina contra el franquismo***<sup>92</sup> raconte le quotidien difficile d'une jeune femme de dix-huit ans, Manolita, à Madrid, au lendemain de la guerre. Cette dernière, dont le père et la belle-mère sont incarcérés et le frère caché, se voit obligée de prendre en charge sa sœur et trois autres enfants. Elle va être amenée, pour aider son frère, à rendre visite à un prisonnier qui deviendra un élément essentiel dans sa vie. Comme Inés et Nino, Manolita s'engage dans une voie semée d'embûches mais riche d'enseignements ; elle affronte les difficultés qui lui sont données de vivre et modifie et enrichit sa réflexion au fur et à mesure des rencontres de la vie pour devenir ce qu'elle est vraiment.

***Los pacientes del doctor García, El fin de la esperanza y la red de evasión de jerarcas nazis dirigida por Claudia Stauffer***<sup>93</sup> est un thriller, ou roman d'espionnage. Il s'agit de l'histoire d'un médecin qui, en plein Franquisme, dans l'impossibilité d'exercer sous son identité réelle et s'engage dans la résistance antifranquiste. Ainsi il se retrouve impliqué dans l'infiltration d'un réseau de criminels de guerre et de fugitifs du troisième Reich dirigé depuis l'Espagne. Ce roman a reçu le "*Premio Nacional de Narrativa 2018*". Ce roman a fait découvrir un autre pan de l'histoire de la Guerre civile à travers la

---

<sup>91</sup> Grandes, A., *El lector de Julio Verne*, Colección Andanzas, Tusquets editores, 2012.

<sup>92</sup> Grandes, A., *Las tres bodas de Manolita*, Colección Andanzas, Tusquets editores, 2014.

<sup>93</sup> Grandes, A., *Los pacientes del doctor García*, Tusquets editores, 2017.

découverte de ce réseau de criminels de guerre et, conjointement, il a dressé, une fois encore, le portrait d'un homme simple mais valeureux qui s'engage dans la résistance antifranquiste par conviction humaniste.

*La madre de Frankenstein, Agonía y muerte de Aurora Rodríguez Carballeira en el apogeo de la España nacionalcatólica Manicomio de mujeres de Ciempozuelos, Madrid, 1954-1956.*<sup>94</sup> est paru en février 2020. Dans cet épisode, le récit se situe en 1954, dans l'hôpital psychiatrique pour femmes de Ciempozuelos de Madrid. L'histoire se penche sur un jeune psychiatre, Germán Velázquez, qui se prend de fascination pour une patiente, Aurora Rodríguez Carballeira, une femme parricide, paranoïaque mais très intelligente, ce qui le conduit à faire la rencontre d'une jeune infirmière María avec qui il tisse peu à peu des liens très forts.

Le dernier roman des *Episodios*, *Mariano en el Bidasoa, Los topos de larga duración, la emigración económica interior y los 25 años de paz* est à paraître de manière posthume.

Parallèlement, Almudena Grandes s'éloigne provisoirement du passé pour travailler sur le présent, avec la publication en 2015 du roman *Los besos en el pan*<sup>95</sup>. Ce récit fait vivre les conséquences de la crise à travers un an de vie d'une multiplicité de personnages, issus de différents milieux, de différentes générations, d'un quartier du centre de Madrid. Il sous-tend l'idée qu'il est possible de vivre de belles choses, de beaux moments, même dans les périodes les plus difficiles. Il transpose au présent l'idée forte portée par les *Episodios*, en particulier dans le roman, *Inés y la alegría*<sup>96</sup>, selon laquelle il est possible de trouver la joie en toutes circonstances, dans tant de diverses choses.

En 2019, Almudena Grandes publie *La herida perpetua*<sup>97</sup>, résultant d'une compilation d'articles publiés hebdomadairement dans le quotidien *El País* depuis 2008, dans lesquels elle offre une vision de la réalité politique et sociale actuelle de l'Espagne.

---

<sup>94</sup> Grandes, A., *La madre de Frankenstein*, Tusquets editores, 2020.

<sup>95</sup> Grandes, A., *Los besos en el pan*, Tusquets, Barcelona, 2015.

<sup>96</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>97</sup> *Op. cit.* (Grandes, *La herida perpetua El problema de España y la regeneración del presente.*, 2019). Site web d'Almudena Grandes [Site consultable à l'adresse URL : <http://www.almudenagrandes.com/>], (Consulté le 04 mars 2019).

L'ambitieux projet narratif des *Episodios* pique au vif la curiosité du lecteur. Le premier roman de cet ensemble d'épisodes *Inés y la alegría, El ejército de la Unión Nacional Española y la invasión del valle de Arán, Pirineo de Lérida; 19-27 de octubre de 1944*<sup>98</sup> interpelle dès la lecture du titre avec l'association d'un personnage féminin au terme « joie » et à un épisode de la résistance antifranquiste espagnole.

Tel qu'annoncé précédemment, le roman porte sur l'invasion du Val d'Aran, connue sous le nom « *Operación Reconquista* », par l'armée de l'Union Nationale Espagnole (UNE), du 19 au 27 octobre 1944, dans le prolongement de l'espoir suscité par la victoire française contre l'Allemagne nazie de venir à bout de la dictature franquiste. Il emmène le lecteur au lendemain de la Guerre civile espagnole, sur les traces de ces combattants, ces guérilleros antifranquistes qui aspiraient à établir un gouvernement provisoire dans cette partie pyrénéenne de la Catalogne, entre France et Espagne, pour ensuite reconquérir l'Espagne tombée aux mains des Franquistes à la fin de la Guerre civile. Cette opération se prépara en France sous l'égide de Carmen de Pedro, responsable du Parti Communiste Espagnol en France, puisque ses hauts dirigeants avaient trouvé refuge à l'étranger, et de Jesús Monzón, son compagnon, qui était en réalité la tête pensante de cette opération. En effet, Jesús Monzón organisa l'opération et fut à l'origine du lancement de celle-ci, après en avoir confié le commandement au Colonel Vicente López Tóvar. Ainsi, le 19 octobre 1944 au matin, les guérilleros quittèrent Tarbes et prirent la route du val d'Aran pour tenter l'invasion. Parmi eux se trouvaient un grand nombre de communistes espagnols, exilés sur le sol français et travaillant pour la plupart dans des camps, comme c'est le cas pour le protagoniste narrateur, Galán. Non loin de là, une jeune femme, Inés, attend impatiemment leur arrivée, à l'écoute de la *Radio España Independiente*<sup>99</sup> qui annonce l'invasion imminente. Inés est l'autre narratrice de ce roman. Cette jeune madrilène, issue d'une famille phalangiste dont elle s'est irrémédiablement détachée, est convaincue de son appartenance au camp républicain

---

<sup>98</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

<sup>99</sup> « *Radio España Independiente* » est une radio créée par le Parti Communiste Espagnol au cours de la Seconde Guerre Mondiale, pour lutter contre les régimes dictatoriaux qui sévissaient sur l'Europe, à l'initiative de Dolores Ibárruri, surnommée « *La Pasionaria* ». Elle commence à émettre depuis Moscou le 22 juillet 1941. Elle est plus connue sous le nom de « *La Pirenaica* », nom choisi pour créer une illusion de proximité à ses auditeurs espagnols. Illégale, elle sera l'unique information radiophonique non contrôlée par Franco suite au décret qui délivrait le monopole informatif à « *Radio Nacional de España* ». Elle permettait aux résistants antifranquistes de s'informer de l'avancée des maquis, mais également du contexte international.

et ne vit plus que pour rejoindre les guérilléros et combattre à leurs côtés. Cette décision d'Inés va favoriser la croisée des chemins de ces deux personnages qui vont immédiatement tomber amoureux l'un de l'autre ; c'est l'Histoire qui s'unit à l'histoire.

e. A propos d'*Inés y la alegría*

Le roman d'Almudena Grandes *Inés y la alegría* présente inéluctablement un grand intérêt littéraire, mais aussi historique et culturel, du fait du récit fictionnalisé d'un événement historique relativement méconnu significatif de la résistance antifranquiste espagnole. La présence d'une héroïne, associée dès le titre à la notion de joie de prime abord antithétique avec l'état de guerre, fait naître une hypothèse sur l'existence d'une dimension supplémentaire dans cette œuvre qui serait d'ordre sociologique, psychologique, voire philosophique. En effet, ce roman porte la possibilité de faire un récit juste de l'Histoire espagnole qui contribue au mieux vivre ensemble au sein du peuple espagnol. La mémoire définit la société dans ce qu'elle est, dans ce qu'elle sera, et en cela, elle est indispensable à la vie de la collectivité. Mariant Histoire et fiction, c'est un récit vivant et humain, un voyage culturel et sociologique porteur de la mémoire collective à travers le XX<sup>e</sup> siècle. La mémoire revêt la même importance au niveau individuel en ce qu'elle définit l'identité personnelle. Nous tendons à penser que ce roman est également en capacité d'apporter au lecteur une possibilité à saisir pour vivre mieux avec lui-même. Tout être est à la fois individuel et collectif et la mémoire est l'essence même de cette alchimie. Mémoire historique -réparatrice, hommage-, mémoire collective -sociologique, culturelle-, mémoire personnelle et pourquoi pas mémoire constructive ? C'est le propos que nous nous proposons de soumettre à l'analyse dans cette étude.

Dans ce roman, la mémoire habite la création littéraire et réciproquement ; elle est un vecteur de transmission, de transformation, d'action. Elle est à appréhender dans une nécessaire reconstitution historique d'un épisode de la Guerre civile, empreinte des notions de dénonciation, de vérité, de justice, de réparation. Et de surcroît, cette



mémoire se fait mémoire collective de l'Espagne, des Espagnols, de leur culture, de leur identité et elle déploie toutes ses capacités pour tendre vers une action concrète sur le présent.

Ce roman, aussi riche que complexe, parvient ainsi à marier une fiction narrative de grande qualité et une information historique scientifique rigoureuse. De ce fait, il offre de nombreuses pistes de réflexion selon ces deux axes. L'Histoire est un sujet extrêmement complexe et de ce fait elle est souvent mal connue ; or comment comprendre son présent en ignorant son passé ? La proposition d'Almudena Grandes permet de mettre rigoureusement en lumière l'Histoire récente espagnole ; elle livre une lumineuse retranscription de complexes événements historiques de façon passionnante à travers ces récits

Ce roman questionne l'Histoire à travers la littérature et, à l'avenant, il chemine dans les méandres de la mémoire. La mémoire, à la fois entité collective et individuelle, est intrinsèque à l'être humain. La problématique de la mémoire concerne tous les êtres humains, au niveau collectif -l'Histoire-, comme au niveau personnel- l'histoire de chacun. Partant de ce premier postulat, une investigation sur ce premier roman des *Episodios* d'Almudena Grandes conduit inexorablement sur les chemins entrelacés de l'Histoire, de la Littérature et de la Mémoire collective et individuelle.

Pour accomplir une analyse de ce roman qui embrasse conjointement les domaines de l'Histoire, de la Littérature et de la Mémoire, il fut nécessaire de mener une réflexion sur la méthodologie à adopter. La difficulté principale tenait au fait que cette œuvre ne se centrait pas spécifiquement sur un de ces trois domaines, mais les parcourait tous et naissait de leur union. Cette juste proportion ne pouvait pas être fortuite et exigeait une analyse qui respectât cette spécificité. En outre, à la naissance de ce projet, nous avons pu constater immédiatement que toucher à la fois aux thèmes de l'Histoire, de la Littérature et de la Mémoire expose à une bibliographie incommensurable. Recentrer la recherche sur la relation Histoire et littérature laissait un domaine encore beaucoup trop étendu. Il était indispensable de resserrer encore le champ d'investigation autour de la thématique Histoire, Littérature et Mémoire de la Guerre civile espagnole. Le choix s'est centré sur quelques études littéraires permettant de questionner, nourrir, étayer ou approfondir cette réflexion. Ces études permettent de mieux comprendre la relation entre Littérature, Histoire et Mémoire et leur

utilisation dans le cadre de la Guerre civile espagnole. Néanmoins la réflexion est demeurée, avant tout, guidée par le texte lui-même ; lui rester le plus fidèle possible était une priorité. Qui plus est, cela favorise une interprétation propre qui peut s'éloigner de ce qui peut déjà avoir été analysé de celui-ci et apporter ainsi un nouveau regard. Le texte et la note métafictionnelle de l'auteure ont été de précieux guides de recherche. Inclues dans chacun de ses romans, ces notes ont été une mine d'informations cruciales qui ont guidé la réflexion sur les chemins que l'auteure voulait assurément que nous rencontrions.

Dans un premier temps, l'épisode historique au centre du récit -l'invasion du Val d'Aran par les guérilleros de l'Union Nationale Espagnole- demande une étude historique précise, s'agissant d'un fait complexe, obscur, lourd de conséquences dans l'Histoire espagnole et au cœur même de ce roman. Le recours à des ouvrages historiques a été nécessaires et utile pour comprendre plus précisément les faits et en cerner les tenants et les aboutissants, en particulier les études réalisées par le Laboratoire de l'Arc Atlantique de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, sous la direction de Jean Ortiz, parus aux éditions Atlántica<sup>100</sup> et l'ouvrage de José Cubero *Les Républicains espagnols, la Retirada*.<sup>101</sup>

L'étude de la structure narrative du roman et des techniques régissant celle-ci -sa composition étant induite par les faits historiques, dont elle fait le récit, a fait surgir la nécessité d'orienter la recherche en ce sens dans un premier temps. Ce premier niveau d'analyse permet de faciliter l'accès à la compréhension historique et littéraire de l'œuvre. Cette analyse historique a orienté notre recherche vers la relation entre roman et mémoire qui a nécessité le recours à la lecture d'ouvrages sur celle-ci. Cette prise d'informations a mené la réflexion vers un deuxième niveau d'analyse situé dans les domaines de la construction de la mémoire collective à travers ce type de roman qui unit Histoire et Mémoire. En effet, à travers une reconstruction historique d'un pan de l'après-Guerre civile espagnole, l'auteure reconstitue la vie des hommes, leur culture. Il

---

<sup>100</sup> Ortiz, J., *Sobre la gesta de los guerrilleros españoles en Francia*, Atlantica, Biarritz, 2010  
Ortiz, J. (sous la direction de), *Rouges Maquis de France et d'Espagne Les guérilleros*, 2005.

<sup>101</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013).

s'agit, en somme, de donner vie à une mémoire collective englobant leur mémoire historique, politique, sociale, mais également culturelle.

La lecture de plusieurs études consacrées à cette relation entre littérature et mémoire a précisé et conforté les lignes directrices qui se dégagent naturellement du texte. La littérature apparaissait comme le moyen parfaitement adéquat pour faire vivre la mémoire collective de la Guerre civile espagnole. Au-delà de cette reconstruction de la mémoire collective, notre questionnement, impulsé par le cheminement du personnage principal, Inés, s'ouvrait à une autre dimension suscitée par des aspects humains, sociaux et philosophiques. Des apports de la sociologie et de la philosophie ont confirmé le troisième niveau d'interprétation de cette œuvre, une lecture philosophique et sociale de celle-ci, essentielle.

La réflexion de ce travail de recherche s'orientait vers ces trois dimensions autour de la notion de Mémoire : une mémoire de l'Histoire, une Mémoire de la vie de ces hommes et de ces femmes espagnols, une Mémoire d'une vie porteuse d'universalité et d'intemporalité, de combats passés et présents. D'ores et déjà, le pourquoi de cet investissement mémoriel faisait surface. L'auteure semble poursuivre l'entreprise de faire vivre la Mémoire historique, politique, sociale, culturelle -collective- dans un but d'amélioration du vivre ensemble. Cette création, en effet, touche un pan très large de lecteurs ; ceux qui ont vécu l'évènement, leurs descendants familiaux, tous les républicains en général, les politiques d'hier et d'aujourd'hui, les historiens, les citoyens espagnols principalement mais aussi européens et même mondiaux. Au-delà de cela, elle touche également à l'humain tout simplement, à la femme, et elle a un retentissement y compris à titre individuel.

Ces prémices semblent détacher trois dimensions dans la création qui allie Histoire, Littérature et Mémoire ; une reconstitution historique, une mise en imaginaire et une sublimation des valeurs projetées dans le récit.

Cette hypothèse a été confortée par plusieurs études dont celle de Alberto Rosa Rivero, Guglielmo Bellelli, David Bakhurst, Florentino Blanco, David Travieso et Juan A. Huertas, de l'Université Autonome de Madrid. Ils définissent ce type de projet comme l'action de se souvenir du passé et faire (imaginer) l'Histoire « *Recordar el pasado y*

*hacer (imaginar) Historia* »<sup>102</sup>. C'est notamment ce que se propose de mettre en œuvre Almudena Grandes dans un premier temps dans son roman *Inés y la alegría*<sup>103</sup>. Elle rappelle le passé et fait (imaginer) l'Histoire. Ces entreprises de mémoire sont la construction d'un produit - acte de pensée et de communication- sur le passé collectif, à partir d'une démarche individuelle. Ces actes de mémoire sont considérés comme acte d'identification, fonction morale de la mémoire et acte de pensée et de communication. De là se détachent trois axes dans la construction de cette démarche. Le premier, qu'ils nomment « *Logos* », correspond à la réalité factuelle des événements évoqués. Le second « *Ludus* » consiste à se centrer sur la forme de la narration tandis que le troisième « *Mythos* » témoignerait des valeurs projetées sur les événements. Ces trois étapes, ces trois temps, ont fait écho à la lecture du travail d'Almudena Grandes dans la construction de ce roman -l'Histoire du fait historique, sa mise en forme, la projection des propres valeurs de l'auteure. Ces auteurs qualifient cette démarche de « *acto de pensamiento y de voluntad* », de « *acto tendido hacia el futuro* »<sup>104</sup>, ce qui a renforcé notre idée que cette entreprise de la mémoire visait une action positive effective sur le présent et même sur le futur.

Semblable entreprise d'élaboration et de diffusion du souvenir, même si elle est un produit de l'interprétation, participe à la construction de l'identité collective et individuelle :

*En términos de Bourdieu (1991), podríamos decir que existe un mercado simbólico en el que se ofrece a los consumidores productos del recuerdo, que no pueden dejar de ser una ficción plausible (aunque se basen en rastros documentales o monumentales) de un pasado, inevitablemente interpretado, y de un horizonte futuro deseable. Estos productos -en forma de manuales de historia, de discursos políticos, de noticias o artículos de opinión en la prensa, de películas, novelas o documentales- suministran buena parte de la materia prima con la que los individuos pueden representarse el pasado que se les ofrece; la materia prima - e inevitablemente también la forma- sobre la cual elaborar la idea del ser colectivo e individual, de su pasado, presente y futuro. En*

---

<sup>102</sup> Rosa Rivero, A., Bellelli, G., Bakhurst D., *Memoria colectiva e identidad nacional*, Editorial Bibioteca Nueva, Madrid, 2000, p. 349.

<sup>103</sup> *Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

<sup>104</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 352.

*definitiva, los instrumentos que constituyen el capital simbólico que la cultura pone a su disposición para la elaboración e interpretación de la experiencia propia.*<sup>105</sup>

Il s'agit de recourir à un passé commun afin d'agir pour la collectivité et pour l'individu au présent et au futur.

Cette orientation pressentie s'est vue confirmée par l'étude de José F. Colmeiro<sup>106</sup> qui détache également trois axes de travail dans ce type de roman qui réunit Histoire, Littérature et Mémoire. José F. Colmeiro décline cette réalisation en trois axes également. Le premier temps est le « *Pharmakon* », la mémoire comme remède qui permet le second temps, la « *Catharsis* » qui consiste à solutionner le problème en le mettant en scène dans une manifestation critique. Ces deux étapes conduisent au dépassement du traumatisme « *Superación* » dans le but de mieux vivre individuellement et collectivement.

Ces trois dimensions se laissaient déjà entrevoir dans le titre du roman *Inés y la alegría*<sup>107</sup> à travers la présence d'un récit historique, d'un récit imaginaire par le personnage fictif, Inés, et d'une dimension philosophique liée au sentiment de la joie.

Premièrement l'auteure fait le récit d'un événement précis, l'invasion du Val d'Aran par l'Union Nationale Espagnole en octobre 1944, ce qui constitue la base. Les études historiques ont montré que cet événement était plutôt méconnu et avait fait l'objet d'une version volontairement erronée pour servir des desseins politiques et sociaux. Il était nécessaire -indispensable- de réécrire l'Histoire de cet événement de façon plus objective, plus proche de la réalité historique, politique et sociale des faits. Il s'agit de réécrire une version plus juste de cet événement historique permettant de faire entendre la voix des vaincus et des oubliés du Franquisme et, plus précisément encore dans cet épisode, des guérilleros espagnols qui ont été victimes de malversations politiques de la part de leurs propres dirigeants.

Cela donnera lieu à une première partie consacrée à l'étude de cette reconstruction de la mémoire historique, politique et sociale de l'épisode historique de

---

<sup>105</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), pp. 351-352.

<sup>106</sup> Colmeiro, J.F., *Memoria histórica e identidad cultural. De la postguerra a la postmodernidad*, edición Memoria rota Exilios y Heterodoxias Serie Estudios, Barcelona, 2005, p. 157.

<sup>107</sup> *Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

l'invasion du Val d'Aran. Il sera fait état de l'origine et de la naissance du projet d'Almudena Grandes, de sa mise en pratique ainsi que des buts poursuivis par cette reconstruction historique, politique et sociale. Cette analyse amènera à réfléchir sur le pourquoi de raconter l'Histoire de la Guerre civile espagnole, et de cet événement en particulier. La reconstitution de la mémoire historique dans le roman permet à la fois de réécrire les faits, de les faire vivre et de les analyser avec une distanciation critique. L'étude de la reconstruction de la mémoire historique de cet épisode révèle que la forme du récit, très particulière et complexe, découle du fait historique lui-même et elle en souligne la clef originelle. L'analyse de la structure et des techniques narratives dénote un choix éclairé et éclairant sur le roman, sur l'auteure et sur les faits. Cela donne lieu à une première partie de l'étude : *Première partie : La Mémoire historique dans le roman*. L'analyse de cette reconstruction de la mémoire historique démontre et enseigne l'importance de l'humain dans l'Histoire.

L'auteure reconstruit cette mémoire historique dans le roman à l'échelle humaine ce qui permet de se trouver au cœur de l'Histoire, aux côtés de ceux qui l'ont vécue et, à travers eux, se reconstitue la mémoire collective d'une Espagne républicaine et la perpétuation d'une identité et d'une culture espagnole autour des idéaux hérités des grands auteurs espagnols, tels que Galdós ou Unamuno, défendus par Almudena Grandes.

Almudena Grandes déclare que sa vie a changé grâce à la lecture des *Episodios Nacionales* de Benito Pérez Galdós et que, sans elle, elle ne serait peut-être pas devenue écrivaine : « Don Benito es, además, uno de los autores que más ha influido en mi vida, como lectora y como escritora. Siempre he pensado que, si no hubiera empezado a leerle a los quince años, lo más probable es que ni siquiera hubiera llegado a ser novelista”.<sup>108</sup>

Cette œuvre a bouleversé sa vie, sa vision en tant que citoyenne espagnole du post Franquisme: “Y aquel libro me cambió la vida porque, entre otras cosas, pulverizó la imagen de España que había tenido hasta entonces.”<sup>109</sup> La lecture des *Episodios*

---

<sup>108</sup> *Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), Nota de la autora, p. 719.

<sup>109</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), Nota de la autora, p. 719.

semble avoir joué le rôle d'un véritable détonateur dans la conscience de l'auteure, et ce, finalement, conformément aux souhaits de l'auteur lors de leur écriture.

Cette lecture a non seulement aiguisé sa conscience citoyenne mais elle a constitué une expérience personnelle frappante qui a transformé sa vision entière de la vie, de son pays, de son éducation et, par conséquent, de son écriture. Les *Episodios* bousculent l'éducation espagnole traditionnelle empreinte du carcan catholique en cassant cette image irréprochable qu'elle s'auto-attribue : "Al leer la implacable crónica del morboso y despiadado amor carnal de un sacerdote por una huérfana desamparada, pura ciencia ficción para una niña del tardofranquismo, empecé a sospechar que me había tocado nacer, vivir en un país anormal, una circunstancia que el paso del tiempo convertiría en una de las claves de mi vida, y de mi literatura".<sup>110</sup>

Ecrire n'a rien d'anodin, écrire sur l'Histoire encore moins. Dans son œuvre l'auteur transparaît en tant qu'être social, en tant que citoyen, en tant que personne comme le précise Georges Lukacs dans son étude sur le roman historique qui souligne le fait que toute « [...] la relation de l'écrivain avec l'histoire n'est pas quelque chose de particulier et d'isolé, elle est une donnée importante de sa relation avec l'ensemble de la réalité et particulièrement de la société ». <sup>111</sup>

L'auteur de romans historiques est un être social inscrit dans le présent, dans les problèmes contemporains qui interagissent avec le passé et l'histoire. Selon Georges Lukacs, cette relation de l'auteur à la situation sociale présente est cruciale. Il met en évidence qu'il existe des liens complexes entre l'auteur, son présent et sa relation à l'Histoire lesquels se nourrissent de leur interaction, mais que ce qui prédomine réellement c'est bien cette relation avec les problèmes sociaux dont il est contemporain.

Avec l'avènement de l'ère capitaliste et de la montée du fascisme, l'humanisme démocratique a été foulé aux pieds. En réponse à cette attaque des idéaux démocratiques, des conflits politiques, sociaux, moraux ont éclaté de par le monde et

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, (Grandes, Inés y la alegría, 2011), Nota de la autora, pp. 719-720.

<sup>111</sup> *Op.cit.* (Lukacs, Le roman historique, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 187.

tout particulièrement en Europe. La littérature contemporaine a réagi en développant « le roman historique de l'humanisme démocratique », comme le définit Georges Lukacs, visant à dénoncer ces conflits et défendre les idéaux humanistes :

*Le contraste a ici un but politique et social : la connaissance des grandes luttes du passé, la familiarité avec les grands champions du progrès doivent fournir aux hommes du présent des buts et des idéaux, leur prodiguer courage et consolation au milieu de la terreur sauvage du fascisme, en leur montrant le chemin que l'humanité a parcouru et qu'elle doit poursuivre.<sup>112</sup>*

Nicolás Sartorius et Javier Alfaya soulignent, également, cette nécessité de défendre et de porter les idéaux démocratiques, car ils soupçonnent encore un manque réel d'adhésion à ceux-ci en Espagne, ils déplorent aussi un manque d'une conscience antidictatoriale forte et craignent, de ce fait, une reproduction des mêmes erreurs passées.<sup>113</sup>

Ils dénoncent également la grave absence d'un travail pédagogique d'information sur ce qu'est une dictature auprès des jeunes générations :

*Y lo que todavía es mucho más grave: que desde la implantación de la democracia no se haya llevado a cabo una labor pedagógica a través de los medios de comunicación explicando a las jóvenes generaciones qué fue la dictadura. Ni que el asunto parezca importar demasiado a la mayor parte de nuestros escritores o de nuestros directores de cine. Ni que tampoco se haya debatido de manera seria cuál ha sido la responsabilidad de la sociedad española y que secuelas ha dejado en la España actual la dictadura franquista.<sup>114</sup>*

Pour ces deux auteurs il est clairement nécessaire d'effectuer ce travail de mémoire, non pas pour régler des comptes, mais pour pouvoir surmonter ce traumatisme et tirer les leçons indispensables à la perpétuation des idéaux démocratiques :

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, (Lukacs, Le roman historique, 1965), p. 308.

<sup>113</sup> *Op.cit.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 13.

<sup>114</sup> *Ibid.*, (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 14.



*No se trata de poner en cuestión la reconciliación de los españoles no la concordia que culminó la transición de la dictadura a la democracia. Sería tanto como negarnos a nosotros mismos, a toda una generación de españoles cuya obra ha sido reimplantar la democracia en España., vinculándonos orgánicamente a Europa y desterrando para siempre los enfrentamientos fratricidas. Pero precisamente para que esa historia no vuelva a repetirse bajo otras formas, para que el espíritu democrático no sea solamente un eslogan o algo epidérmico al cuerpo social, sino que impregne hasta el fondo la cultura civil de los españoles, es necesario superar el período amnésico que ha vivido la sociedad española.<sup>115</sup>*

Bien évidemment, rouvrir les blessures du passé peut s'avérer douloureux et déstabilisant, néanmoins cela est indispensable car cette sombre histoire a laissé des traces indélébiles dans la société espagnole et elle a été déterminante dans la construction de l'identité, des mentalités, de la culture politique. Il est nécessaire de revenir sur ce passé, que les responsables affrontent leurs responsabilités afin de pouvoir le surpasser :

*Es comprensible que a ningún pueblo le sea grato escudriñar en los períodos más negros de su historia. Más todavía en este caso, cuando una parte considerable de los ciudadanos ha vivido en edad adulta ese período. Incluso cuando ese olvido aparecía como una parte del pacto entre unos y otros con el fin de pasar página y convivir en democracia. Muchas veces hemos pensado si no sería mejor do hurgar en las heridas, olvidar lo ocurrido en aquellos años. Pero siempre hemos llegado a la conclusión de que sería un error.*

*Porque esos años existieron y han dejado una profunda huella en la mentalidad, en los hábitos y costumbres de los españoles, en su cultura política, en su relación con la democracia, en la conformación del Estado; en resumen, en aspectos importantes de su identidad. Y no es cierto que el gran pacto comprendiese, además de la amnistía, la amnesia. Que sepamos, nadie pactó el olvido, el aquí no ha pasado nada. Aquí, por el contrario, pasó de todo y hasta el último momento, y es ya tiempo de que la sociedad española afronte con todas sus consecuencias sus responsabilidades. De lo contrario no se superará definitivamente ese subdesarrollo civil que se manifiesta de tantas formas.*

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 21.

*El pueblo español no ha arreglado sus cuentas con la dictadura y hasta que no lo haga no lo habrá superado del todo.*<sup>116</sup>

Selon eux, laisser cet épisode traumatique dans l'oubli serait une erreur car il a profondément impacté les mentalités et les coutumes des Espagnols, leur culture politique et leur façon de concevoir la Démocratie et l'Etat. La Guerre civile et ses lendemains ont fondamentalement impacté d'importants aspects de la personnalité de chacun. Afin que le peuple espagnol puisse surpasser ce traumatisme, il faut que justice soit faite au regard de la dictature et de ses représentants.

Il est nécessaire de se souvenir, de revenir sur ce passé de la dictature pour l'analyser, le comprendre, rendre justice et le surmonter. Cette analyse et cette compréhension du passé permettent d'éviter qu'il ne se répète et d'avoir accès à la réalité actuelle de l'Espagne :

*La intelectualidad de esos países, incluyendo a Francia y Austria, por no hablar de los del este de Europa, ha dedicado un gran esfuerzo a interrogarse sobre el porqué de lo sucedido precisamente para vacunarse y para que no se repita. Nada parecido ha ocurrido entre nosotros. Es como si hubiese habido un paréntesis en nuestra historia. Hemos pasado de la Guerra Civil a la Transición democrática dejando un vacío de cuarenta años. Una demostración sin duda de la mala conciencia de sectores determinantes de la sociedad española que se resisten a reconocer su responsabilidad y prefieren centrarse en la Transición democrática, en la que de alguna manera todos colaboramos. Porque ni la transición ni la realidad actual de España son comprensibles si no se analiza lo que fue la dictadura.*

*Y no se trata, repetimos, de revanchismo o de arreglo de cuentas. Se trata de hacer las paces con nuestro pasado, de explicar a las nuevas generaciones lo que sucedió.*<sup>117</sup>

Ce retour sur le passé a également pour mission de contrecarrer l'identité altérée, dénaturée et la culture pervertie construites sous la dictature :

---

<sup>116</sup> *Ibid.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 21.

<sup>117</sup> *Op.cit.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 21.

*Superar las actitudes que tienen su origen en la perversa identidad formada durante la dictadura. Porque es cierto que esta ha sido felizmente superada y es previsible que no vuelva a suceder nada parecido, pero no lo es que la sociedad española haya superado la cultura generada durante el franquismo.*<sup>118</sup>

L'Espagne est face à une mémoire plus que nécessaire -indispensable-. Elle permet non seulement de rétablir la justice pour ceux qui en ont été privés par la Dictature, mais également, au niveau collectif, de retrouver et recréer une identité commune permettant d'affronter une société industrielle en perte de repères, de culture. De surcroît, au niveau individuel, elle rend possible la recréation de liens intergénérationnels, familiaux, culturels, identitaires. La recherche des racines représente la possibilité de trouver un repère fixe et solide auquel se raccrocher face à la déshumanisation, la perte de repères et de racines et à la dépersonnalisation engendrées par la globalisation :

*Ante semejantes desarraigos y ante la condición de la generación presente, arrojada a la universalización del pensamiento único de su realidad total, individuos y colectivos buscan o inventan sus raíces, bucean en sus recuerdos, se sumergen en el pasado, o en el silencio o el vacío, o inventan su tradición. Hacen de la memoria y de las identidades colectivas el mástil al que asirse ante los desafíos de una globalización a la deriva, o pilotada solamente por unos pocos, muy pocos.*

*Más aún, cuando estas sociedades han salido de un trauma pasado \_como una dictadura o una guerra por ejemplo\_ y han de afrontar su propio tiempo con el peso y el poso del pasado.*<sup>119</sup>

C'est dans cette veine que vient s'inscrire l'œuvre des *Episodios de una guerra interminable* d'Almudena Grandes qui portent cette référence aux grandes luttes pour les idéaux humanistes afin de les perpétuer et d'encourager à leur défense, en réaction à la montée du fascisme en Europe et, plus précisément, dans le cas de l'Espagne du Franquisme.

---

<sup>118</sup> *Ibid.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 21.

<sup>119</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p. 12.

Almudena Grandes est profondément ancrée dans son présent et dans les conflits contemporains. Elle fait partie de cette génération des *nietos de la guerra*, elle en a donc souffert les conséquences, plus ou moins directement. Actuellement, elle est impliquée dans la vie politique et sociale de son époque. De ce fait, elle est à même de mener un questionnement au plus près de la vérité historique, comme la suggère Georges Lukacs :

*Mais l'histoire de la littérature prouve que si un écrivain est profondément enraciné dans la vie populaire, si sa création est issue de cette familiarité avec les questions les plus importantes de la vie populaire, il peut pénétrer jusqu'aux profondeurs réelles de la vérité historique.*<sup>120</sup>

L'auteure est étroitement familiarisée avec cette question de la Guerre civile et de la dictature franquiste -tout en ayant une distance temporelle suffisante- pour l'appréhender et être au plus proche de la réalité historique. De plus, Almudena Grandes évoque une crise identitaire et une rupture sentimentale très forte dans le cœur d'une partie importante des Espagnols -à laquelle elle affirme ne pas appartenir- avec l'Espagne, ses institutions, ses symboles. Elle souligne un très grave problème d'identité nationale en Espagne qu'elle impute directement à la mémoire, plus précisément à la gestion de cette mémoire faite pendant la période de la Transition qui n'a pas répudiée catégoriquement et expressément la Dictature et qui n'a pas non plus honoré, comme il se devait, les traditions antifascistes des résistants qui ont lutté contre la Dictature, d'où l'importance de revenir sur cette mémoire en ce sens afin de pacifier les relations entre Espagnols au présent.<sup>121</sup> Par cette quête de vérité historique et ce travail de Mémoire, l'auteure sert la cause collective de la société espagnole et, concomitamment, des individus qui la composent.

---

<sup>120</sup> *Op.cit.*, (Lukacs, Le roman historique, 1965), p. 313.

<sup>121</sup> Grandes, A., «Hay una especie de misteriosa armonía subterránea entre mis columnas y mis novelas», a raíz de #LaHeridaPerpetua un libro para entender la España de Hoy, Entrevista en la cuenta Facebook de la autora, [Consultable à l'adresse URL sur Youtube Librotea El País: <https://www.youtube.com/watch?v=GYNPfWkZRq8>], (Consulté le 28 avril 2021).

Selon Josefina Cuesta, la Mémoire assure précisément le lien entre individu et société: “La memoria revela a la vez aspectos de la identidad individual y de la identidad social, y fija el lugar que ocupan los individuos y los grupos en la sociedad”.

Toute mémoire individuelle est également collective puisqu'elle fait référence à de nombreux éléments que beaucoup d'autres possèdent au même titre, tels que des événements vécus en commun, des personnalités, des lieux, un langage, des coutumes, etc. La mémoire individuelle met en lien avec le passé personnel, mais également, avec celui du groupe, de la société dans lequel elle se situe, la mémoire collective. Ce roman met en lien l'histoire, la littérature et la mémoire, collective et individuelle.

En effet, à la lecture de ce roman, l'idée surgit qu'au-delà encore de sa valeur historique, politique, sociale et culturelle. Cette œuvre d'Almudena Grandes offre une richesse supplémentaire en proposant un aspect idéologique et philosophique qui contribue à l'humain de façon individuelle, quotidienne, présentement et pour l'avenir. C'est ce qui a engagé la troisième partie de la réflexion vers l'aspect de la mémoire individuelle dans ce roman qui élargit sa portée idéologique, sociale, philosophique, humaine pour le lecteur. Cette partie de l'analyse s'ouvre sur la mémoire individuelle dans le roman.

*Inés y la alegría*<sup>122</sup> -comme l'indique le titre- raconte l'histoire d'Inés, personnage narrateur, l'histoire d'une femme qui évolue, qui s'engage, qui se bat, qui vit. A travers elle, c'est un voyage à la découverte de la vie d'une femme pendant la Guerre civile espagnole, mais également, une invitation à une philosophie de vie. Impulsée à travers le personnage d'Inés, la place, l'utilisation et l'implication de la mémoire personnelle d'Almudena Grandes dans cette œuvre agissent en fil conducteur du roman. En effet, Almudena Grandes -en tant qu'auteure, en tant que petite fille de cette Espagne, en tant que femme engagée de son siècle aussi- porte sa mémoire, qu'elle recrée, réutilise, réinvente dans une dimension non pas passéiste mais bien présente, actuelle.

La recherche d'une réalité plus juste apparaît comme une clef de voûte de ce roman tout comme le fait que celle-ci est conduite par une vision personnelle de ce qui

---

<sup>122</sup> *Op. cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

est bien ou pas, de ce qui est juste ou pas et qu'il s'agit, de ce fait, d'un produit idéologique dans une souci de transparence et d'honnêteté :

*Escribir es, un poco, ajustar cuentas con la realidad. Es obligar a la realidad a ser más justa. ¿Un libro puede ser político? Eso depende de la voluntad del autor. Pero un libro siempre es un producto ideológico. Porque escribir es mirar el mundo. Y la mirada de uno está filtrada por nuestra idea del bien y el mal. De lo que es justo e injusto.*<sup>123</sup>

Un livre est toujours un produit idéologique et différentes lectures ont conforté cette idée dont celle de Rosa, Bellelli et Bakhurst, *Memoria colectiva e identidad nacional* ou encore celle de Josefina Cuesta *La Odisea de la memoria Historia de la memoria en España siglo XX*. Dans l'étude précédemment citée, Piero Paolicchi rejoint cette idée que la plongée dans la Mémoire permet de se libérer d'un passé douloureux, ou falsifié, en délivrant une version personnelle de ce que doivent être le présent et le futur :

*[...]el carácter continuamente reconstructivo de la memoria nos abre la posibilidad de liberarnos de la prisión de la historia (o de la memoria) recibida, abriéndonos a la recuperación de eventos olvidados y a distintas interpretaciones de nuestro pasado, que incluirían visiones diferentes de lo que se debe hacer en el presente para preparar un futuro deseable, y esto tanto a nivel individual como colectivo.*<sup>124</sup>

Comme le souligne Josefina Cuesta, toute volonté de mémoire ou de silence est intrinsèquement porteuse d'un projet, d'une identité.<sup>125</sup> Cette implication de la mémoire individuelle et de l'idéologie de l'auteure dans son œuvre a guidé notre analyse vers une réflexion sur celle d'Almudena Grandes dans la sienne.

Au-delà de l'auteure, Almudena Grandes est une femme de son siècle, touchée par les combats qui incombent aux femmes de tout temps, pendant la Guerre civile, après et jusqu'à nos jours. Dans ce roman, l'auteure aborde ce thème non seulement à

---

<sup>123</sup> Dans une interview du quotidien *El País*, réalisée en 2011, aux côtés d'une autre auteure, Almudena Grandes livrait ces propos qui dénotent son état d'esprit -l'écriture permet de régler des comptes avec la réalité-.

<sup>124</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 353.

<sup>125</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p. 83.

travers le personnage d'Inés et des femmes qui croisent ou partagent sa vie. L'ensemble des personnages dans leurs rapports d'altérité lui permettent d'engager une réflexion sur la condition féminine, sur les violences faites aux femmes, sur les préjugés et les injustices dont elles sont victimes et elle œuvre à leur dénonciation et à leur déconstruction. Les femmes étant victimes de nombreuses injustices, simplement par le fait d'être née femmes, ont développé une capacité d'adaptation accrue face aux difficultés et une force de résistance et de lutte incommensurable. De ce fait, le dernier aspect de cette mémoire touche une dimension philosophique qui constitue une force positive et pleine d'espoir car elle fait écho à la capacité de résilience qui guide et permet à l'individu d'avancer dans les périodes les plus sombres de l'Histoire.

En effet, la Guerre civile espagnole a contraint les Espagnols à développer une farouche attitude de survie face à la difficulté. Cette capacité de résilience est liée dans le roman à celle de la joie « *alegría* » -contre toute attente-. Non seulement ces hommes et ces femmes ont survécu à ce traumatisme, mais ils l'ont surpassé grâce à une conception de la vie basée sur une capacité à capter la joie en toutes choses, dans toutes les circonstances.

Notre réflexion a débuté sur la nécessité essentielle de reconstruire la mémoire historique de la Guerre civile et de l'après pour le peuple espagnol et la capacité de la littérature de servir ce dessein. Les différentes études historiques concernant le fait historique de l'invasion du Val d'Aran ont montré qu'Almudena Grandes tendait à reconstruire la mémoire historique de l'événement au plus proche de la réalité et mettait à jour une analyse politique et sociale critique. Elles ont également permis de comprendre que cette reconstruction de la mémoire historique servait de concert la mémoire collective du peuple espagnol, en tant que fédératrice d'une identité commune.

L'analyse du lien indéfectible entre mémoire collective et mémoire individuelle, mais aussi de l'implication de la Mémoire personnelle de l'auteure et de son idéologie dans son écriture ont orienté la troisième partie de notre analyse vers l'investissement de la mémoire individuelle et de l'idéologie de l'auteure elle-même dans son œuvre.

La mise en valeur et la défense de l'humanisme républicain, des femmes et de leur façon d'affronter la vie, avec la joie afférée au cœur, qui transparaissent dès le titre, ont guidé cette réflexion. Dans ce roman, Almudena Grandes met l'Histoire, la Littérature et la Mémoire -collective et personnelle- en perspective pour accompagner son engagement politique, social et idéologique en tant qu'auteure espagnole, en tant que citoyenne espagnole engagée du XXI<sup>e</sup> siècle, en tant que femme pour apporter sa lecture propre du monde passé, présent et futur et inviter ses lecteurs à cheminer sur la voie qui semble être pour elle la meilleure pour les êtres humains de ce monde, celle des choses simples de la vie sources de la joie de vivre au quotidien, quelle que soit l'époque, le milieu, le sexe.

Mettre en perspective signifie, d'un point de vue architectural, représenter les objets sur un plan, de manière qu'ils paraissent à la vue en gardant les distances et les situations ; cela permet d'en saisir toutes les facettes dans le respect de leur réalité, dans toutes les dimensions. Adapté au point de vue du roman historique ou de la mémoire, cela nous semble exprimer l'idée qu'il s'agit de représenter ce passé sous la forme la plus proche possible de la réalité, sous toutes ces facettes, incluant l'épaisseur de l'humain. En peinture, cela tient à la mise en place d'un point de vue particulier, par exemple, en donnant l'impression que l'objet, le paysage sont vus de loin. La prise de distance, la mise en parallèle de quelque chose de proche et d'éloigné fait écho à cette analyse du récent passé espagnol qui nécessite d'être analysé à ce jour avec une prise de distance. C'est également au sens figuré la perspective de quelque chose d'éloigné, mais de probable dans l'avenir. Cela semblait définir cette démarche qui met le passé de la Guerre civile espagnole en perspective grâce à la Littérature, à l'Histoire et à la Mémoire collective et individuelle de façon à ouvrir de nouvelles perspectives probables pour l'avenir.

Ce travail de Mémoire historique, sociale, culturelle à la fois mémoire collective et individuelle, réalisé dans ce roman par Almudena Grandes appelle à s'interroger sur l'identification des intérêts, collectifs et individuels, en jeu dans cette quête.

Intitulée "Histoire, Littérature et Mémoires mises en perspective dans le roman *Inés y la Alegría* d'Almudena Grandes », cette thèse part de l'hypothèse que ce roman



d'Almudena Grandes constitue un vecteur inégalable pour permettre à la mémoire - qu'elle soit historique, collective ou personnelle- de s'exprimer et, conséquemment, de modifier la réalité collective et individuelle pour la rendre meilleure, plus juste, plus acceptable, plus vivable pour la collectivité et pour l'individu. La question finale de cette thèse repose donc sur la capacité du roman « **Inés y la Alegría, El Ejército de la Unión Nacional Española y la invasión del valle de Arán** » d'Almudena Grandes à avoir une influence dans la vie de ses lecteurs que ce soit d'un point de vue collectif, sociétal, ou à titre individuel, personnel, grâce à l'engagement personnel et idéologique de l'auteure dans les sphères de la Mémoire historique, collective et individuelle.

# PREMIERE PARTIE : LA MEMOIRE HISTORIQUE DANS LE ROMAN

Le XX<sup>e</sup> siècle en Europe fut une époque secouée par des événements historiques tragiques sans précédents. La crise économique de 1929, deux Guerres Mondiales, la Guerre froide, la Guerre civile espagnole et le Franquisme, le fascisme italien, le nazisme allemand, les armes de destruction massives, les génocides sont venus marquer l'Histoire à jamais.

Depuis toujours l'expérience se transmet au sein des sociétés, mais la transmission des tragédies de ce siècle a été entravée, voire empêchée, par les politiques autoritaires dictatoriales, les politiques de mise sous silence, la nouvelle organisation sociétale ou même par l'ampleur du traumatisme lui-même.

Selon Enzo Traverso, historien italien actuellement Professeur de Sciences Politiques à l'Université Cornell aux États-Unis, qui recourt à la thèse de Walter Benjamin pour exprimer la différence entre expérience transmise « *Erfahrung* » et expérience vécue « *Erlebnis* », l'expérience transmise est entrée en déclin dans les sociétés modernes, et ce, dû à l'avènement d'une société libérale, individualiste et post-traumatique engendrant une perte de repères, de traditions et un morcellement des existences.<sup>126</sup>

En réponse à cela et comme en réaction à un tel phénomène, une vague mémorielle s'est emparée de ces sociétés dans une recherche à la fois de vérité, de justice et de repères ; alors que longtemps la mémoire a été écartée car perçue comme opposée à l'Histoire. En effet, l'Histoire était considérée comme une analyse extérieure, objective, unitaire des faits passés qui fixe le passé dans un temps révolu, organisé alors que la mémoire était pensée comme une perpétuation du passé dans le présent, selon une intériorité, une sensibilité subjective du vécu, une fluctuation émotionnelle du souvenir, comme l'explique Enzo Traverso.<sup>127</sup>

Comme le rappelle Enzo Traverso, cette antinomie est reprise par Pierre Nora dans les années 1980 qui affirme que « tout les oppose ». <sup>128</sup> Il qualifie la mémoire de « vulnérable », de « manipulable », « affective et magique », à « vocation singulière »

---

<sup>126</sup>Traverso, E., *Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, La fabrique éditions, Paris, 2005, pp. 13-14.

<sup>127</sup> *Ibid.*, (Traverso, 2005), pp. 26-27.

<sup>128</sup> *Ibid.*, (Traverso, 2005), pp. 26-28.

opposée à l'Histoire, « objective », « rétrospective », « vision séculière du passé », « discours critique », « vision séculière du passé ».

Parfois considérées comme un couple antinomique, des chercheurs ont pourtant peu à peu lié cette question de la mémoire à celle de l'Histoire. Enzo Traverso rapproche, justement, cette question de la mémoire à celle de l'Histoire puisque toutes deux concernent l'élaboration du passé. Il explique que l'Histoire naît de la mémoire dont elle s'affranchit en mettant le passé à distance. Il souligne, pour ce faire, que l'Histoire a également ses failles, ses manipulations comme peut l'avoir la mémoire et que toutes deux s'influencent mutuellement. Il évoque un point de rencontre entre Histoire et Mémoire où mémoire personnelle, individuelle, collective sont mises à distance et inscrites dans un ensemble historique plus vaste. Cette multiplicité et interactions des mémoires interagissent. Cela permet, par exemple, de mieux comprendre les comportements des acteurs de l'histoire, sans pour autant les justifier.

L'auteur réaffirme ce lien entre Histoire et Mémoires en stipulant qu'elles permettent de compléter l'Histoire à proprement parler et de l'ouvrir au monde :

*[...] l'historien contribue à la formation d'une conscience historique, donc d'une « mémoire collective » (plurielle et inévitablement conflictuelle, traversant l'ensemble du corps social). Autrement dit, son travail contribue à forger ce que Habermas appelle un « usage public de l'histoire ».*<sup>129</sup>

Nombre d'autres chercheurs partagent cette thèse. Pour Josefina Cuesta, Histoire et Mémoire s'entrecroisent et s'élaborent mutuellement.<sup>130</sup> Il existe un échange réciproque entre passé et présent dans une verticalité bidirectionnelle, descendante et montante à la fois.<sup>131</sup> La mémoire sauvegarde fidèlement le passé ; elle emprunte un chemin mêlé de soif de connaissance et d'engagement dans le but de servir le présent, et le passé.

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, (Traverso, 2005), p. 39.

<sup>130</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p. 13.

<sup>131</sup> *Ibid.*, (Cuesta, 2008), p. 45.

Les concepts de mémoire et Histoire font référence à celui de mémoire collective tel que nous l'avons annoncé précédemment. Il sous-tend ceux de mémoire historique, politique, sociale et culturelle, autant de thèmes d'interrogation contemporains faisant suite aux grands traumatismes du XX<sup>e</sup> siècle. Le concept de mémoire collective n'a pas une acception unique et, selon les différentes études, il est apprécié différemment. Paloma Aguilar Fernández, en tant que chercheuse sur la mémoire historique de la Guerre civile espagnole, prend le parti de parler indistinctement de mémoire collective, historique et sociale considérant le caractère global du concept. De son point de vue, il implique les aspects collectifs, sociaux et historiques :

*En primer lugar, y como cabía esperar, no existe una única y unívoca acepción del concepto "memoria colectiva". Hay algunos autores que utilizan este término; otros, sin embargo, hablan de "memoria histórica", "social", "pública", "dominante", etc. En esta investigación se utilizarán indistintamente las expresiones "memoria colectiva", "histórica" y "social", porque asumimos el carácter global (social o colectivo) de la misma, y su contenido histórico (es la memoria que una comunidad tiene de su propia historia).<sup>132</sup>*

Les auteurs de l'étude *Memoria colectiva e identidad nacional*, Alberto Rosa, Guglielmo Bellelli, David Bakhurst, et en particulier Jedlowski, définissent la mémoire collective comme un ensemble du passé et de tout ce qui a été mis en exergue pour le conserver, le transmettre :

*El foco del capítulo de Jedlowski, enclavado en el ámbito disciplinar de la sociología, se centra en la memoria colectiva entendiéndola como el conjunto de representaciones del pasado que un grupo produce, conserva, elabora y transmite a través de la interacción entre sus miembros. No se trata sólo de las huellas que el pasado ha dejado en nuestro presente, sino de lo que se ha producido precisamente para ser transmitido a generaciones sucesivas. [...]*

---

<sup>132</sup> *Op.cit.* (Fernández Aguilar, 1996), pp. 32-33.

*Las memorias colectivas no son sólo representaciones, son también actitudes prácticas, cognitivas y afectivas que prolongan de manera irreflexiva las experiencias pasadas en el presente, como memoria hábito.*<sup>133</sup>

La mémoire collective ne se résume pas seulement aux faits du passé, mais c'est aussi le choix de ce passé retenu ou délaissé, la façon dont il est conservé et transmis et la possibilité de proposer une autre version que la version officielle, potentiellement motrice de changement dans la constitution identitaire et dans l'action présente et future :

*De este modo, el recuerdo individual del pasado se proyecta hacia las generaciones futuras, de manera que éstas puedan tener accesibles recuerdos de diferentes pasados colectivos. La memoria colectiva toma así una dimensión de zona de desarrollo potencial, permitiendo escapar al determinismo de las historias oficiales, rescatando otros posibles pasados y, en este sentido, alumbrando una faceta ética en la memoria voluntaria no exenta de importantes funciones de cara a la constitución de la identidad del grupo y a la orientación de posibles acciones presentes y futuras.*<sup>134</sup>

Il est une distinction entre mémoire historique et mémoire autobiographique, comme l'explique Paloma Aguilar Fernández, mais il est admis par nombre de chercheurs que la seconde complète la première. La mémoire directe de ceux qui ont vécu un événement et celle de ceux qui ont reçu cet événement en héritage peuvent se recevoir, au même titre, au sein de la mémoire collective. De la même façon, la mémoire collective -adaptable par essence- recueille des témoignages qui ont évolué avec le temps par l'apport de nouvelles informations, d'un nouvel éclairage.<sup>135</sup>

Ainsi existe-t-il une pluralité de Mémoires qui s'adjoignent pour former la mémoire collective vision générale et d'une certaine façon « hégémonique » du passé sur laquelle il y a consensus. Bien que la mémoire d'un événement varie, parvenir à cet accord sur une mémoire collective fait ressortir les valeurs et les apprentissages tirés de

---

<sup>133</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 23.

<sup>134</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 25.

<sup>135</sup> *Op.cit.* (Fernández Aguilar, 1996),p. 32.

telle expérience et en établit les valeurs communes. Ce qui permet de construire les fondations nécessaires pour bâtir une société partagée, stable, pacifiée :

*En la memoria colectiva nos encontramos con que los individuos no sólo tienen en común el objeto recordado, sino que también comparten los valores y aprendizajes asociados al mismo. De esta forma, aunque el contenido de la memoria varíe de un sujeto a otro (la narración de los hechos nunca es igual), sí es posible encontrar algún tipo de consenso alrededor de las enseñanzas que cabe extraer de dicho recuerdo. Cuando ni siquiera existe este acuerdo en la comunidad sobre las lecciones del pasado, nos encontramos con la existencia de una memoria histórica conflictiva sobre cuyos cimientos es casi imposible construir un futuro común, alcanzar la paz social y la estabilidad política.<sup>136</sup>*

Pour les élites politiques, les arrangements avec le passé ne sont pas un obstacle mais ils le sont pour le reste de la société qui peut très difficilement faire table rase des souvenirs surtout s'ils ont laissé des plaies ouvertes :

*Conforme a esta percepción, las élites son más proclives a racionalizar y a revisar sus memorias a la luz de su ideología presente; su pragmatismo político les permite ser más flexibles en la interpretación de su propio pasado. Sin embargo, para el resto de la sociedad los recuerdos personales son algo mucho más difícil de olvidar, e incluso de adaptar al transcurso del tiempo y a las modificaciones del entorno.*

*Tan importante como el recuerdo es el olvido. Para Lummis lo que no se recuerda es siempre un problema mayor que lo que se recuerda. Los silencios expresan de forma latente una autocensura colectiva, la existencia de cicatrices políticas abiertas, de problemas vivos subyacentes en la vida del país. Sin embargo, el olvido puede llegar a ser tan importante como la memoria para cimentar la convivencia pacífica de una nación.<sup>137</sup>*

Cette problématique du choix du passé retenu occupe une place cruciale dans le cadre des grands conflits mondiaux du XX<sup>e</sup> siècle car ce qui est conservé du passé et ce qui est laissé dans l'oubli constitue le fondement de la société présente et future. Dans

---

<sup>136</sup> *Ibid.* (Fernández Aguilar, 1996), pp. 32-33.

<sup>137</sup> *Ibid.* (Fernández Aguilar, 1996), p. 43.

le cadre de l'Espagne, c'est probablement encore plus vrai puisque le régime franquiste a écrit l'Histoire, une histoire faussée et manipulée, pour servir son idéologie ; cette version a eu cours durant toute la Dictature jusqu'à la mort de Franco et bien au-delà. De toutes évidences, la mémoire fait désormais partie des domaines de l'Histoire contemporaine. Après les grands traumatismes de ce siècle et leur refoulement, le temps est venu de l'anamnèse portée par les voix jusqu'alors silencieuses et stigmatisées. En effet, Enzo Traverso rappelle qu'« En Espagne, le souvenir de la Guerre civile a été confisqué et instrumentalisé par la propagande du régime franquiste qui, pendant trente-cinq ans, a organisé l'effacement des traces de sa propre violence tout en stigmatisant celles des républicains. [...] ». Il insiste sur le fait que cette transition amnésique n'a fait que prolonger l'étouffement d'une douloureuse vérité restée camouflée mais bien présente.<sup>138</sup>

Or, comme le souligne Paloma Aguilar Fernández, les études s'accordent pour dire qu'il existe bien une « *mémoire collective traumatique de la Guerre civile (1936-1939)* ». <sup>139</sup> qui a laissé des traces indélébiles dans la société espagnole. Elle souligne que pour certains cela constitue une faiblesse pour la coexistence pacifique, alors que, selon elle, ce fut un moteur pour ouvrir les négociations nécessaires pendant la Transition. La peur de la reproduction du conflit, les stratégies politiques et sociales furent d'autres facteurs importants à l'avènement de cette Transition. Il est important de souligner que les choix stratégiques des acteurs ont été liés à leur perception des événements, elle-même issue des leçons tirées de l'expérience :

*Es la memoria de la colectividad la que nos aporta el marco y la metáfora para entender e interpretar el presente. La memoria colectiva de los países es esencial, ya que las identidades nacionales se edifican sobre la base tanto de tradiciones y recuerdos, más o menos inventados, como de olvidos, más o menos genuinos. Por otra parte, no siempre se dispone libremente de las tradiciones y memorias adecuadas para la construcción o reconstrucción de dichas identidades. En los procesos de cambio, la memoria y las tradiciones históricas juegan un papel fundamental, bien como referencias positivas (evocando acontecimientos gloriosos, o instituciones que funcionaron bien en el pasado) que aportan ejemplos dignos de ser seguidos, bien como referencias negativas*

---

<sup>138</sup> *Op.cit.* (Traverso, 2005), pp. 50-51.

<sup>139</sup> *Op.cit.*, (Fernández Aguilar, 1996), pp. 20 -23.



*(evocando hechos vergonzosos, fantasmas de destrucción, o instituciones que fracasaron estrepitosamente) que indican lo que debe evitarse.<sup>140</sup>*

Paloma Aguilar définit la mémoire collective comme l'élément clef lors de la Transition vers la démocratie en Espagne. Elle stipule que la mémoire collective se constitue conjointement du souvenir que la société a de son histoire et des enseignements qu'elle en a tiré. «Esta variable incluye tanto el contenido de la memoria (recuerdo de acontecimientos históricos específicos) como los valores asociados a su evocación (lecciones y aprendizajes históricos), modificados, frecuentemente, por las vicisitudes del presente».<sup>141</sup>

La mémoire collective englobe les faits historiques tout comme leur analyse politique, sociale. Dans le cadre de l'Espagne, de surcroît, elle est confrontée à une relation complexe entre mémoire et oubli qui sous-tendent le binôme pardon/réconciliation. S'il y a une reconnaissance sincère des responsabilités pour les fautes commises et qu'un pardon sincère en découle alors l'oubli n'est plus nécessaire et la mémoire permet que les événements ne se répètent pas. Cette mémoire favoriserait la justice et empêcherait que les mêmes erreurs puissent se reproduire.<sup>142</sup>

Car lorsque de telles offenses sont commises, sans mémoire pas de justice, et sans justice le pardon ne peut être accordé et la réconciliation est rendue impossible. Parfois, le traumatisme est tel que l'oubli et l'amnésie peuvent s'avérer nécessaires, comme c'est le cas pour la Guerre civile espagnole, avec en ligne de mire la perdurance de la volonté de réconciliation, indispensablement. Car ce pardon par l'oubli n'est qu'un fragile succédané qui ne tient qu'à cette volonté de réconciliation. Le souvenir traumatique ne disparaît jamais réellement:

*En estos casos, el problema queda temporal y provisionalmente sellado, pero es preciso que la voluntad de reconciliación se mantenga activa a lo largo del tiempo para que el rencor y la amargura no aparezcan de nuevo. Lo más frecuente es que no se juzgue a los responsables de la crisis ya que, como este tipo de reconciliación es algo ficticia, en el sentido*

---

<sup>140</sup> *Ibid.* (Fernández Aguilar, 1996), p.24.

<sup>141</sup> *Ibid.* (Fernández Aguilar, 1996), p.25.

<sup>142</sup> *Ibid.* (Fernández Aguilar, 1996), p.47.

*en que está basada en el olvido y no directamente en el perdón, todo aquello que suponga evocar los viejos acontecimientos puede suscitar de nuevo la polémica, que es, precisamente, lo que se trata de evitar (especialmente en los casos de guerra civil, donde el temor a su repetición suele condicionar la actitud de los actores). La memoria juega aquí un papel ambiguo, puesto que, si bien ha sabido sacar de la historia esas lecciones que le han permitido ignorar o, más precisamente, fingir que olvida el problema, al no haber desaparecido realmente el recuerdo, debido a su entidad especialmente traumática, éste puede reemerger de forma inesperada y con resultados imprevisibles.<sup>143</sup>*

La mémoire a un rôle dans la pacification des relations et Josefina Cuesta souligne également l'importance de celle-ci dans la société afin de pouvoir créer un sentiment identitaire d'unification et d'action collective qui trouvent leurs fondements dans le souvenir.<sup>144</sup>

Pour ce faire, mémoire collective et mémoire individuelle ne peuvent pas être en contradiction totale, sous peine de générer un profond malaise et un manque de stabilité. Or en Espagne, c'est le cas pour une grande partie de la population parce qu'il y a un fossé entre l'expérience vécue par les Républicains espagnols, leurs familles, et la version de l'Histoire qui a été écrite sous le Franquisme, et reprise dans les moyens de communication, les médias, la littérature, le cinéma et l'art. Contraints au silence et à l'oubli, leur mémoire ne pouvait pas cohabiter avec cette mémoire collective falsifiée et manipulée.<sup>145</sup>

Paloma Aguilar souligne que la mémoire privée était pour nombre d'Espagnols en opposition complète avec celle de la version officielle. Faire coexister deux versions diamétralement discordantes quant aux faits et aux enseignements à tirer ne peut pas permettre la stabilité politique.<sup>146</sup>

Néanmoins cette contradiction entre mémoire officielle et mémoire privée n'est pas parvenue à annihiler cette dernière. Elle a survécu, cachée, tue, mais bien présente

---

<sup>143</sup> *Ibid.* (Fernández Aguilar, 1996), p. 47.

<sup>144</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p. 40.

<sup>145</sup> *Ibid.* (Cuesta, 2008), p. 26.

<sup>146</sup> *Ibid.* (Cuesta, 2008), p. 64.

au cœur des individus. Comme le note Paloma Aguilar, «la memoria, no por haber sido duramente represaliada, ha sido eliminada».<sup>147</sup> Il est possible de décréter le silence mais pas l'oubli.<sup>148</sup>

Paul Ricoeur, quant à lui, lie à la mémoire et à l'histoire, la notion d'oubli<sup>149</sup>. Concernant les grands traumatismes de ce siècle, il opère le rapprochement entre amnistie et amnésie pour se prémunir du danger de leur confusion. Si une forme d'oubli a pu être utile pour permettre une pacification dans les premiers temps, il est souhaitable que les choses soient dites à présent dans un esprit apaisé de réconciliation :

*En deçà de cette épreuve, l'institution de l'amnistie ne peut répondre qu'à un dessein de thérapie sociale d'urgence, sous le signe de l'utilité, non de la vérité. Je dirai, dans l'Epilogue, comment peut être préservée dans son intégrité la frontière entre amnistie et amnésie à la faveur du travail de mémoire, complété par celui du deuil, et guidé par l'esprit de pardon. Si une forme d'oubli pouvait alors être légitimement évoquée, ce ne sera pas un devoir de taire le mal, mais de le dire sur un mode apaisé, sans colère. Cette diction ne sera pas non plus celle d'un commandement, d'un ordre, mais d'un vœu sur le mode optatif.*<sup>150</sup>

Selon Paul Ricoeur, l'horizon commun de la mémoire, de l'histoire et de l'oubli tend vers le pardon,<sup>151</sup>. Mais ce pardon n'est possible que si le coupable est reconnu, « il ne peut en effet y avoir pardon que là où l'on peut accuser quelqu'un, le présumer ou le déclarer coupable ». <sup>152</sup> , même si certains crimes peuvent être qualifiés d'impardonnables ou inexpiables.

Il s'agit de trouver une « réparation » aux crimes commis voire une reconstitution par la justice des faits réels et surtout une reconnaissance publique des agresseurs et

---

<sup>147</sup> *Ibid.* (Fernández Aguilar, 1996), p. 66.

<sup>148</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p. 84.

<sup>149</sup> Ricoeur, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Editions Points, Paris, 2013.

<sup>150</sup> *Ibid.*, (Ricoeur, 2003), p. 589.

<sup>151</sup> *Ibid.*, (Ricoeur, 2003), p. 593.

<sup>152</sup> *Ibid.*, (Ricoeur, 2003), p. 596.

des victimes.<sup>153</sup> Nicolás Sartorius et Javier Alfaya abondent, également, en ce sens en spécifiant que la récupération de la mémoire historique permet justement cela -cette reconnaissance publique des responsables- indispensable à la conscience citoyenne des générations futures.<sup>154</sup> En effet, il s'agit de comprendre, de rendre justice, d'offrir un espace public de parole et non pas de vengeance. Cela est indéniablement bénéfique pour les victimes, tant au niveau thérapeutique que moral. Cela permet une catharsis salutaire.<sup>155</sup> Finalement, Paul Ricoeur définit le but de ce travail de mémoire comme la recherche de la « mémoire heureuse ».<sup>156</sup>

Même si cette mémoire est douloureuse, permettre le souvenir, le faciliter et s'engager dans une démarche de réconciliation pourrait constituer une possibilité de mémoire apaisée :

*Mémoire empêchée, mémoire manipulée, mémoire commandée, autant de figures du souvenir difficile, mais non impossible. Le prix à payer a été la conjonction entre travail de mémoire et travail de deuil. Mais je crois que dans certaines circonstances favorables, telles que l'autorisation donnée par un autre de se souvenir, ou mieux, l'aide apportée par autrui au partage du souvenir, le rappel peut être dit réussi et le deuil être retenu sur la pente fatale de la mélancolie, cette complaisance à la tristesse. S'il en était ainsi, la mémoire heureuse se ferait mémoire apaisée. [...] A cet égard, l'esquisse d'une théorie de l'attribution, sous la triple figure de l'attribution de la mémoire à soi, aux proches et aux autres lointains, mérite d'être reprise sous l'angle de la dialectique du lier et du délier proposée par la problématique du pardon. En retour, en s'étendant ainsi à la sphère de la mémoire, cette dialectique achève de s'arracher à la sphère spécifique de la culpabilité pour acquérir l'envergure d'une dialectique de la réconciliation.<sup>157</sup>*

A son tour, José Cubero met en évidence la nécessité de la mémoire et exprime l'idée que ce pacte d'oubli équivaut à la disparition de la mémoire et l'absence de justice :

---

<sup>153</sup> *Ibid.*, (Ricoeur, 2003), p. 615.

<sup>154</sup> Sartorius, N., Alfaya, J., *La memoria insumisa sobre la dictadura de Franco*, Espasa e Hoy, Madrid, 1999, p.409.

<sup>155</sup> *Op. cit.* (Ricoeur, 2003), pp. 628-629.

<sup>156</sup> *Ibid.*, (Ricoeur, 2003), p.643.

<sup>157</sup> *Ibid.*, (Ricoeur, 2003), p.645.

*En Espagne, après la mort de Franco et au terme d'une transition démocratique réussie, la loi d'amnistie de 1977 impose pourtant un « pacte d'oubli » qui refoule la mémoire des vaincus. Elle déclare la non-responsabilité pénale des « autorités, fonctionnaires et agents de l'ordre public » dans tous les délits « d'intentionnalité politique » qui auraient été commis sous le Franquisme et garantit ainsi l'impunité pour toutes les mesures de répression, tant au niveau des exécutants que des commanditaires, instances administratives et judiciaires.<sup>158</sup>*

L'histoire de la Guerre civile et de la Dictature a été passée sous silence pendant des décennies et le seul consensus retenu par la société espagnole fut celui de l'amnésie collective volontaire et l'amputation de la mémoire historique qui en découle, laissant totalement à l'abandon l'épopée des Républicains en Espagne, puis en France.<sup>159</sup> Alors même que leur mémoire de lutte pour la République constitue la meilleure arme possible pour lutter contre « cualquier intento de neofranquismo político, histórico y cultural ». <sup>160</sup>

La résistance antifranquiste a particulièrement souffert de cet oubli alors qu'elle constitue le terreau même de la Transition démocratique et de la perpétuation de la démocratie. Nicolás Sartorius et Javier Alfaya partagent une telle analyse. Cet oubli consensuel a sacrifié l'héroïque résistance antifranquiste alors qu'elle est le ciment même de la démocratie, qu'elle a permis à cette culture politique humaniste républicaine de survivre pendant quarante ans d'oppression et ce jusqu'à la société actuelle :

*Un pasar la página, sin embargo, que tuvo sus inconvenientes, aunque en aquellos años, los de la transición, jugara a favor de la estabilidad del país. Significó sacrificar una gran parte de la memoria histórica, reduciendo a cenizas la parte más secreta y heroica de la resistencia antifranquista, y que desde la derecha se llegara a poner en cuestión la propia idea de la resistencia. Para entendernos, la dictadura del general Franco, un régimen que nació y murió matando, se convirtió en la terminología al uso de los “mass media” en el*

---

<sup>158</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), pp. 359-360.

<sup>159</sup> Preston, P., *La guerra civil española*, Barcelona, Debate, 2006, p.24. en (Ortiz, Sobre la gesta de los guerrilleros en Francia, 2010), p. 9.

<sup>160</sup> Reig Tapia, A., in Espinosa Maestre Francisco, *Contra el olvido, Historia y memoria de la guerra civil*, Barcelona, Crítica, 2006, p.7. en (Ortiz, Sobre la gesta de los guerrilleros en Francia, 2010),p. 9.

*“régimen anterior”, y durante bastantes años hablar su verdadero carácter de dictadura terrorista provocaba miradas de reconvención y ahogadas toses nerviosas en sectores situados incluso a la izquierda \_precisamente la víctima principal del franquismo\_. En lugar de una historia de resistencia y de represión, de sufrimiento y de violencia, se fue diseñando una versión “light” de la era de Franco. [...]*

*Una, la tal vez menos conocida, la más sacrificada, a la que debe este país la urdimbre de cultura política que ha sustentado y sustenta la democracia después de casi cuarenta años de dictadura.<sup>161</sup>*

Pour Nicolás Sartorius et Javier Alfaya, ces résistants condamnés à l’exil sont la plus belle richesse de ce pays, « *lo mejor del país* ». Portés par leur farouche volonté de résister, de ne pas céder face au fascisme, de défendre la démocratie, ils ont continué leur lutte en Europe au prix parfois de leur vie. Ainsi, n’hésitent-ils pas à affirmer que “Enrolados en la resistencia europea escribieron algunas de las páginas más bellas y conmovedoras, y también desconocidas, de la historia de nuestro país.”<sup>162</sup>

Ces hommes qui ont lutté pour les idéaux humanistes constituent une richesse oubliée qu’il convient de restituer à l’Espagne. C’est grâce à eux que l’Espagne est aujourd’hui un pays libre.<sup>163</sup>

La solution pour sauvegarder et rendre à sa juste valeur l’apport, le don de soi des guérilleros espagnols et d’éviter le surgissement d’un néoFranquisme est par conséquent de revenir sur ce passé et le communiquer dans toute sa variété et son authenticité. Ainsi, depuis de nombreuses années, ce passé espagnol, refoulé par des intérêts politiques, est rouvert et questionné par nécessité historique mais également sociale et humaine.<sup>164</sup>

---

<sup>161</sup> *Op.cit.* (Sartorius & Alfaya, 1999), pp. 142-143.

<sup>162</sup> *Ibid.* (Ricoeur, 2003), p. 145.

<sup>163</sup> *Ibid.* (Ricoeur, 2003), p. 261.

<sup>164</sup> *Op. cit.* (Cubero, 2013), p.362.

Une anamnèse collective s'est installée. Elle est venue libérer la parole et susciter le débat. Histoire et mémoire sont désormais en relation, également en lien avec les notions de vérité et de justice.

D'un point de vue historique, il est logique et juste de réécrire l'Histoire sans parti pris, objective, scientifique pour rétablir les faits historiques tels qu'ils ont été, sans le filtre imposé jusque-là par la société franquiste. Cela va de pair avec le besoin des citoyens espagnols de réparer l'injustice commise à travers cette manipulation de l'Histoire qui a positionné toute une partie de la société dans l'illégalité de façon injustifiée. Dans le cadre de ce passé post-franquiste, dans ce contexte d'amnésie volontaire du passé traumatique, de pacte du silence, les coupables sont restés impunis et les victimes sans aucune reconnaissance. Avoir recours à la mémoire historique, pour non seulement ne pas oublier mais également rouvrir ce passé pour le questionner et rendre justice, s'avère indispensable. La mémoire historique apparaît ainsi comme une nécessité absolue. De plus, cette Guerre civile a entraîné une déstabilisation profonde de la société, de sa culture, de son identité. Selon José Colmeiro<sup>165</sup>, la société espagnole traverse une crise de la mémoire qui s'impose comme un défi à surmonter. La société espagnole apparaît en perte de repères et reconstruire une mémoire unitaire « nationale » s'avère nécessaire. Pour ce faire, il faut rouvrir le passé proche, l'interroger et le réécrire. Il est nécessaire de « réhistorifier » la mémoire collective pour pouvoir en quelque sorte guérir de ce passé et le surmonter. Ainsi l'explique José Colmeiro, qui insiste sur le développement d'une pensée critique, capable de faire « airear y reavivar la memoria histórica, sacándola del museo y del archivo donde ha sido secuestrada. Sin apenas rastros de una memoria histórica unitaria nacional, ni intergeneracional ni a través del espectro ideológico ni geográfico, ésta parece una labor urgente y necesaria para evitar una sociedad perdida y desidentificada de sí misma. »<sup>166</sup>

---

<sup>165</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005).

<sup>166</sup> *Ibid.* (Colmeiro, 2005) p. 25.

L'auteur fait recours à la métaphore « *fármaco de la memoria* », un remède contre l'oubli, même s'il souligne également les dangers de la mémoire qui peut être salvatrice mais aussi destructrice, selon son utilisation. Il est évident que cette solution doit être utilisée avec juste mesure, de trouver l'équilibre correct pour mener une telle démarche. Enfin, d'un point de vue humain- à hauteur de l'individu- cette Guerre civile espagnole est responsable de tragédies familiales qui s'étendent sur les descendants directs et indirects et, qui de ce fait, ont à cœur de connaître leur passé afin de suturer les plaies infligées à eux -mêmes ou, par ricochets, à leurs descendants.

Paloma Aguilar propose, quant à elle, de régler ses comptes avec le passé « *ajustar cuentas con el pasado* » et de reconstruire la mémoire collective pour réparer l'Histoire, la société espagnole et ses individus. Avec cette mémoire, toutes les dimensions humaines y compris individuelles sont prises en compte. Elle rend au monde un ordre causal et temporel mais aussi un ordre humain qui exprime leurs intentions, leurs ressentis, leurs désirs. Elle détient cette possibilité de rompre avec des versions corrompues oppressantes pour en créer une nouvelle, en accord avec les hommes et les femmes qui constituent le groupe, et qui devient leur identité :

*Es por ello posible ser prisionero de la historia propia o de la de los demás, vivida o narrada, aunque los seres humanos siempre tienen la posibilidad de liberarse de sus historias, de reconstruir nuevas versiones y desarrollarlas hacia un futuro no necesitado del pasado o de leyes inmutables.<sup>167</sup>*

Comme évoqué en introduction, la littérature -à travers ces romans de la mémoire- constitue un moyen privilégié de reconstruire cette mémoire collective, globale, plurielle, riche de sens, intemporelle, fondatrice, identitaire, et qui plus est de la transmettre selon une peinture proche de la réalité, crédible et donc convaincante :

*Si una constitución «constituye» un ser político, los documentos literarios transmiten una visión del origen y del futuro deseado, de los modos de ser que en algún aspecto trascienden a las generaciones y que ayudan a “constituir” a un grupo cultural, definiendo el ser de una nación. Pero esta identidad, esta forma de ser, se da en el*

---

<sup>167</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 30.



*lenguaje, en la literatura, que, en definitiva, es una forma de comunicación que tiene, entonces, una dimensión retórica, y cuya función es persuadir sobre lo que se es y lo que se debe de ser.*<sup>168</sup>

Ce pouvoir de la rhétorique est confirmé par les auteurs de *Memoria colectiva e identidad nacional*. La forme d'une narration -d'autant plus si elle porte sur l'histoire passée- permet de porter une idéologie, une philosophie de l'Histoire, une téléologie: "implica una moral, señala una utopía que hay que alcanzar o un peligro a evitar, de manera que incluye un componente ideológico, una dimensión final, una cierta filosofía de la Historia, si no en el contenido, ciertamente sí en la forma, lo que muchas veces es un recurso retórico mucho más eficaz".<sup>169</sup>

Dans le cadre de cette thèse, l'étude de ce premier roman du projet historico-littéraire d'Almudena Grandes *Inés y la alegría*.<sup>170</sup> plonge, dans un premier temps, le lecteur dans une reconstitution de la mémoire historique de la Guerre civile espagnole qui est l'une des composantes de la mémoire collective correspondante. José Colmeiro définit la mémoire historique comme une conceptualisation critique de faits historiques partagés collectivement et actuels dans l'horizon référentiel du groupe."<sup>171</sup> Le passé de la Guerre civile espagnole constitue un fait historique commun à tous les Espagnols qui demeure à ce jour présent dans tous les esprits et qui impacte leur présent. Il convient à la mémoire historique d'en dresser un bilan critique juste.

A travers ce roman, la lutte anti-franquiste, républicaine, retrouve sa place dans le récit de l'histoire à travers le récit historique d'un épisode particulier et assez méconnu de la Guerre civile espagnole que constitue l'invasion du Val d'Aran par l'Union Nationale Espagnole dans l'espoir de reconquérir l'Espagne.

---

<sup>168</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 32.

<sup>169</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 69.

<sup>170</sup> *Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

<sup>171</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p.18.

Par conséquent, s'impose l'interrogation sur le pacte de lecture proposé, sur ce qui est raconté de l'Histoire espagnole, comment et dans quel but ?<sup>172</sup> Dans un premier temps, il s'agit de comprendre les origines et la naissance d'un tel projet, ses tenants et aboutissants, la place de l'Histoire dans le roman en tant que faits historiques réels sur lesquels porte le récit. Cela mène la réflexion à la fonction d'un tel récit dans la remise en question qu'il implique au niveau historique, politique et social de la société espagnole.

---

<sup>172</sup>*Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011). L'auteure explique dans sa note métafictionnelle ses choix narratifs concernant ce projet et cet épisode en particulier.

# CHAPITRE I/ UNE

# RECONSTITUTION

# HISTORIQUE

Il n'est pas possible de nier que le passé a un poids énorme sur le présent. Une des façons de le garder en mémoire est l'Histoire, dont elle est partie prenante. Elle permet de sélectionner et de retenir ce qui semble essentiel pour les générations présentes et futures :

*La historia es la parte del pasado que, de una forma u otra forma, ha quedado registrada, almacenada en los distintos depósitos de la memoria. Por tanto, la historia es una sección del pasado susceptible de ser recordada a través de documentos y testimonios. El pasado, obviamente, es algo mucho más amplio, inaprehensible e inabarcable.*<sup>173</sup>

Les études de Paloma Aguilar et de Josefina Cuesta ont démontré l'importance de la Mémoire dans la reconstruction du passé, en particulier, lorsqu'il s'agit d'un passé traumatique dont les stigmates entravent la coexistence sereine des différents individus dans la société et empêchent la construction d'un socle accepté par tous, stable et solide, pour une société future.

Une connaissance scientifique de l'Histoire ne suffit pas. Elle ne permet pas de comprendre réellement les choses, leur impact sur la vie présente des citoyens et l'influence que cela aura sur le futur. C'est la raison pour laquelle la construction de la

---

<sup>173</sup> *Op.cit.* (Fernández Aguilar, 1996), p. 35.

Mémoire historique -en tant qu'élaboration collective, réfléchie, admise- apparaît comme indispensable pour affronter le passé et l'assumer sous tous ses aspects, espérer pouvoir surpasser le traumatisme et reconstruire autour d'une identité collective. Josefina Cuesta nuance ces propos en ajoutant que cette connaissance objective, impartiale et scientifique de l'Histoire requiert le recours à la conception présente du passé, précisément la Mémoire.<sup>174</sup>

La Mémoire historique relève, en effet, d'un choix entre ce qui sera retenu et ce dont on se défait en fonction de la conjoncture historique, politique, sociale et culturelle d'une nation à un moment donné en raison également de notre mémoire humaine qui est sélective. C'est ainsi que Paloma Aguilar définit la mémoire historique-collective- :

*La memoria colectiva de un país no contiene todos y cada uno de los episodios pasados que ha vivido el mismo. En cada período de la vida de un Estado, nación o nacionalidad, hay momentos históricos que por su especial pertinencia para el presente se vuelven más importantes y son más susceptibles de influir sobre la coyuntura de ese período concreto. El peso del pasado sobre el presente es obvio, pero no "cualquier" pasado es relevante en "cualquier" presente. A veces se produce una especie de selección natural de la memoria mediante la que sólo reemerge aquello que tiene una relevancia suatoria sobre el presente.*<sup>175</sup>

Ainsi Paloma Aguilar, retient-elle, comme définition de la mémoire historique d'une nation une partie du passé sélectionnée car, par le fait d'une conjoncture particulière, elle a la capacité d'influencer le présent, que ce soit de façon positive ou négative. Le passé influe sur le présent et réciproquement. Depuis le présent, le passé « retenu » est choisi et, en conséquence, ce passé conservé influe sur le présent.

Dans le cadre de l'Espagne, le présent est encore entravé par l'obstacle du traumatisme de la Guerre civile. La mise sous silence a été forcée pour servir la volonté

---

<sup>174</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p. 48.

<sup>175</sup> *Op.cit.* (Fernández Aguilar, 1996), p. 36.

de Transition entre la Dictature franquiste et la Monarchie constitutionnelle, mais ce silence a laissé les blessures béantes, faute d'être reconnues et sanctionnées par la loi. Pour pouvoir avancer au présent et progresser vers le futur, il est nécessaire de réparer les injustices engendrées par la Guerre civile afin de permettre que les plaies se referment et deviennent des cicatrices, avec lesquelles il est possible de vivre et d'aller vers l'avant. La reconstruction de la Mémoire historique de la Guerre civile poursuit ce propos.

Dans l'œuvre d'Almudena Grandes, la présence de l'histoire de la Guerre civile espagnole est une constante thématique et, depuis 2007, avec la publication de *El corazón helado*<sup>176</sup>, elle occupe la place centrale. A travers cette quête du passé, Almudena Grandes pose la question de la détermination, ou tout au moins, de l'influence de ce passé dans la construction de l'identité individuelle et collective, l'identité espagnole du XXI<sup>e</sup> siècle.

La Guerre civile espagnole a marqué et influencé fortement la vie politique, sociale, morale, culturelle, mais aussi familiale de l'Espagne, des Espagnols. Grâce à cette réouverture et réécriture du passé, la mise en question, la correction, la réparation des traumatismes passés peut permettre une guérison partielle, une amélioration du vivre ensemble et avec soi-même.

Pour ce faire Almudena Grandes dans ses *Episodios* reconstruit des épisodes historiques du conflit de 1936 à partir de sources historiques, de témoignages ; ce qui correspondrait à la démarche que pourrait mener un historien, mais ce travail historique voit le jour sous une forme romanesque hybride. Il s'agit, avant tout, d'un roman mais un roman dans lequel une reconstruction historique rigoureuse et scientifique est réalisée et incluse dans la démarche romanesque, à la fois directement dans la fiction, et parallèlement, dans des parties spécifiquement consacrées à l'aspect historique, voire idéologique. Cette démarche parallèlement historique et littéraire a pu être remise en question, accusée de n'être qu'une attitude folklorique à l'égard du passé, dépourvue d'engagement politique et social à l'endroit du présent.

---

<sup>176</sup>*Op.cit.* (Grandes, *Corazón helado*, 2009 [2007]).

David Becerra Mayor, Docteur en Littérature espagnole de l'Université Autonome de Madrid <sup>177</sup>, considère que cette œuvre d'Almudena Grandes ne remplit pas ses fonctions. Selon lui, cette plongée dans le passé depuis le présent représente une fuite face à ce dernier, une façon de ne pas vouloir se confronter aux problématiques actuelles, et non pas une nécessité d'interroger le passé pour modifier le présent. David Becerra Mayor défend la thèse selon laquelle ce roman poursuit un sentiment abstrait et presque « folklorique » d'un sentiment de justice et, selon lui, en aucun cas il ne s'agit d'un engagement politique et social de l'auteure dans les luttes présentes induites par la suprématie d'une classe dominante héritée de cette époque franquiste. Il considère qu'Almudena Grandes sert à la connaissance du passé, mais ne parvient pas à utiliser la Mémoire comme un instrument d'action sur le présent conduisant à reconnaître les victimes et les bourreaux, en tant que tels. Il reproche à l'auteure de mener une lutte « d'acceptation », plutôt qu'une lutte de « transformation radicale ». Il considère que l'Histoire n'est pas utilisée de façon active et engagée et que cela conduit à une liquidation de l'historicité, au profit de l'esthétique de la nostalgie. *Inés y la alegría*<sup>178</sup> ne serait qu'une reconstruction « pop » de l'Histoire dépolitisée et dépourvue d'idéologie, sous-tendue par une succession de tensions humaines individuelles ou personnelles. L'Histoire y serait « réduite à l'individualité », sans conflit de classe ou politique.

José F. Colmeiro avait déjà souligné cette problématique d'une mémoire esthétique sans rentabilité politique chez nombre d'auteurs espagnols du XX<sup>e</sup> siècle :

*La memoria cultural de ese largo período fascista que va de la Guerra civil a la Transición parece dominada por la memoria de la nostalgia sentimental, que olvida la violencia, la culpabilidad colectiva e ideológicamente reviste de inocencia ahistórica el tiempo pasado.*<sup>179</sup>

Ce positionnement interpelle fortement et conduit à s'interroger sur ces romans de la Mémoire afin de déterminer s'ils sont vraiment des romans « déshistoricisés »,

---

<sup>177</sup> Becerra Mayor, D., *Episodios de una guerra interminable' de Almudena Grandes: ¿novelas de la memoria histórica?*, Kamchatka, 12 de noviembre de 2013. [Article consultable à l'adresse URL : <https://ojs.uv.es/index.php/kamchatka/article/view/3162>], (Consulté le 30 mars 2019).

<sup>178</sup> *Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

<sup>179</sup> *Op.cit.* (Colmeiro, 2005), p. 24.

n'ayant qu'une fonction ornementale, ou au contraire s'ils tendent à reconstruire une image du passé historicisée visant à agir sur le présent.

Par conséquent s'avère nécessaire une étude approfondie des faits historiques en question dans le roman *Inés y la alegría*<sup>180</sup> -à savoir l'invasion du Val d'Aran par l'Union Nationale Espagnole (U.N.E.) en octobre 1944- afin de mesurer si le roman d'Almudena Grandes peut contribuer à la construction de la Mémoire historique, politique, sociale -collective- de cet événement et, par extension, de cette période historique de l'après-guerre espagnole et, par là même, faire montre d'un engagement vis-à-vis de problématiques actuelles et agir sur le présent.

---

<sup>180</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

# SECTION I.- L'HISTOIRE DANS LE ROMAN

## 1. Origines du projet

### 1.1 Un hommage à Galdós

Dans les cinq premières œuvres qui composent la série des *Episodios* publiées à ce jour, *Inés y la alegría*<sup>181</sup>, *El lector de Julio Verne*<sup>182</sup>, *Las tres bodas de Manolita*<sup>183</sup>, *Los pacientes del doctor García*<sup>184</sup> et *La madre de Frankenstein*<sup>185</sup>, Almudena Grandes insère une note métafictionnelle dans laquelle elle spécifie le pacte de lecture. Les constantes retrouvées dans chacune tracent la ligne conductrice de son œuvre. Chaque fois, le lecteur découvre les origines, la genèse du roman en question ; quels ont été les éléments déclencheurs, les sources. Le souci de clarté et d'honnêteté prime, mais également la notion d'hommage envers celles et ceux qui ont participé, de près ou de loin, à cette création. Le lecteur prend connaissance de ce qui fait vivre les projets de la narratrice ; ce qui permet la naissance de ses œuvres citant chaque fois des aspects humains cruciaux, vitaux même (sa vie personnelle, sa famille, ses amis, ses rencontres fortuites ou non, des hommes, des femmes qui se livrent), mais aussi culturels (la soif de connaissance et, de ce fait, la « rencontre » avec des personnages historiques qui la touchent par leurs actions positives ou négatives, la littérature, les journaux, les chansons). L'humain en général et sa production quelle qu'elle soit (sociale, historique, artistique, émotionnelle) la touchent ; les liens de sa vie font battre son cœur, font vibrer

---

<sup>181</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>182</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012).

<sup>183</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014).

<sup>184</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017).

<sup>185</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020).



son âme, et c'est ce qu'elle choisit de livrer dans ses œuvres. En faisant ce choix délibéré de rendre le pacte de lecture clairement défini, transparent, humble et honnête, Almudena Grandes s'engage réellement en tant que personne dans sa dimension publique mais aussi privée. Dans l'étude du premier roman de la série que nous avons choisi d'étudier, *Inés y la alegría*<sup>186</sup>, la note de l'auteure a profondément guidé le commencement de la réflexion. Dans cette note, Almudena Grandes spécifie le pacte de lecture qu'elle propose et explique précisément les raisons et les causes pour lesquelles elle a décidé de réaliser ce projet, ainsi que les stratégies narratives. Elle définit scrupuleusement les origines, le pourquoi d'un tel projet, les phases de réalisation ainsi que l'explication de ses principaux choix concernant sa conception.

Dans cette note métalittéraire précédemment citée, Almudena Grandes situe la naissance de son projet des « *Episodios* » dans un acte d'amour et d'hommage à Benito Pérez Galdós. L'auteure prend soin non seulement d'acter ce rapprochement, mais, qui plus est, de l'expliciter précisément, témoignant d'un désir de clarté et d'honnêteté :

*Inés y la alegría es la primera entrega de un proyecto narrativo integrado por seis novelas independientes que comparten un espíritu y una denominación común, «Episodios de una guerra interminable». Su primera palabra no es fruta de una elección casual. Si he querido llamarlas «episodios» ha sido para vincularlas, más allá del tiempo y de mis limitaciones, a los «Episodios nacionales» de don Benito Pérez Galdós, que para mí es, como he declarado en muchas ocasiones, el otro gran novelista –después de Cervantes– de la literatura española de todos los tiempos. »<sup>187</sup>*

Almudena Grandes exprime l'influence que cet auteur a eu sur elle, en tant que lectrice et en tant qu'écrivaine, à tel point qu'elle y rattache même la naissance de sa vocation: « Don Benito es, además, uno de los autores que más ha influido en mi vida, como lectora y como escritora. Siempre he pensado que, si no hubiera empezado a

---

<sup>186</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

<sup>187</sup> *Ibid.*, (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 719.

leerlo a los quince años, lo más probable es que ni siquiera hubiera llegado a ser novelista”.<sup>188</sup>

Elle précise ce qu'elle a trouvé dans sa lecture et qui se révèle l'une des clefs de sa vie et de sa littérature. Dans le roman « *Tormento* » des « *Episodios Nacionales* » de Galdós, Almudena Grandes a acquis la conviction d'être née et de vivre dans un pays anormal :

*Pero recuerdo muy bien, nunca podré olvidarlo, que aquella primera novela que encontré, la primera que leí, se titulaba “Tormento”. Y que aquel libro me cambió la vida porque, entre otras cosas, pulverizó la imagen de España que tenía hasta entonces. Al leer la implacable crónica del morboso y despiadado amor carnal de un sacerdote por una huérfana desamparada, pura ciencia ficción para una niña del tardofranquismo, empecé a sospechar que me había tocado nacer, vivir en un país anormal, una circunstancia que el paso del tiempo convertiría en una de las claves de mi vida, y de mi literatura.*<sup>189</sup>

Pour l'auteure, il était évident de s'inspirer de cet écrivain si important dans sa vie personnelle et professionnelle et ainsi de lui rendre hommage à travers ce projet. D'autant plus que ce dernier est également rattaché à une image de l'Espagne à laquelle Almudena Grandes est profondément attachée :

*Inés y la alegría es, por tanto, la primera entrega de lo que pretende ser al mismo tiempo un homenaje y un acto público de amor por Galdós, y por la España que Galdós amaba, la única patria que Luis Cernuda reconocía como propia, querida y necesaria, cuando escribió un espléndido poema, “Díptico español”, cuyos últimos versos he tomado prestados como cita común de todos mis Episodios. »<sup>190</sup>*

Almudena Grandes introduit pour intertexte la citation d'un extrait d'un poème de Luis Cernuda « *Díptico español, Desolación de la Quimera (1956-1962)* » qui exprime

---

<sup>188</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 719.

<sup>189</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, pp. 719-720.

<sup>190</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 720.

un amour pour la littérature de Benito Pérez Galdós et pour cette empreinte de l'Espagne tant aimée avec ses personnages truculents, son terroir, sa culture.

Dans sa poésie, Luis Cernuda traduit l'idée de transmission par l'Homme de tout ce qu'il porte en lui, hérité de génération en génération et qui deviendra l'ADN de l'Homme futur et il fait observer que cette transmission essentielle a été empêchée en Espagne :

*Lo que el espíritu del hombre  
Ganó para el espíritu del hombre  
A través de los siglos,  
Es patrimonio nuestro y es herencia  
De los hombres futuros.  
Al tolerar que nos lo nieguen  
Y secuestren, el hombre entonces baja,  
¿Y cuánto?, en esa escala dura  
Que desde el animal llega hasta el hombre<sup>191</sup>*

Luis Cernuda porte en lui la transmission essentielle des ancêtres de son pays, à qui il essaie de donner voix à travers sa poésie, dans l'espoir de contrecarrer la voix de certains « compatriotes » -non choisis et subis- qui se sont emparés du pouvoir et de la parole pour imposer la leur. Cette voix que Cernuda défend est celle de l'Espagne de la libre pensée et du libre arbitre. Il témoigne, lui aussi, de cette rencontre avec les romans de Galdós qui constituent un avant et un après dans la vie d'un lecteur car une fois pénétré de son monde, il en devient partie prenante et ses récits et des personnages l'accompagnent différemment à chaque période de sa vie :

*Su amigo, ¿desde cuándo lo fuiste?  
¿Tenías once, diez años al descubrir sus libros?  
Niño eras cuando un día  
En el estante de los libros paternos*

---

<sup>191</sup> Cernuda, L., «Díptico español», *Desolación de la Quimera: La realidad y el deseo*, XI, (1956-1962), 1962.

*Hallaste aquéllos. Abriste uno  
Y las estampas tu atención fijaron;  
Las páginas a leer comenzaste  
Curioso de la historia así ilustrada.*

*Y cruzaste el umbral de un mundo mágico,  
La otra realidad que está tras ésta:  
Gabriel, Inés, Amaranta,  
Soledad, Salvador, Genara,  
Con tantos personajes creados para siempre  
Por su genio generoso y poderoso.  
Que otra España componen,  
Entraron en tu vida  
Para no salir de ella ya sino contigo.*

[...]

*Los bien amados libros, releyéndolos  
Cuántas veces, de niño, mozo y hombre,  
Cada vez más en su secreto te adentrabas  
Y los hallabas renovados  
Como tu vida iba renovándose;  
Con ojos nuevos los veías,  
Como iban viendo el mundo.  
Qué pocos libros pueden  
Nuevo alimento darnos  
A cada estación nueva en nuestra vida.*

Les livres de Galdós apparaissent comme ayant le pouvoir de conserver intact et de transporter, où que ce soit, une fresque vive de l'Espagne et son enchantement, y compris lorsqu'il n'existe plus concrètement :

*En tu tierra y afuera de tu tierra  
Siempre traían fielmente*

*El encanto de España, en ellos no perdido,  
Aunque en tu tierra misma no lo hallaras.  
El nombre allí leído de un lugar, de una calle  
(Portillo de Gilimón o Sal si Puedes).  
Provocaba en ti la nostalgia  
De la patria imposible, que no es de este mundo.*

Dans ces vers, le pouvoir de la littérature qui accompagne tout au long de la vie est prégnant. La littérature de ces grands auteurs entraîne le lecteur dans la découverte du torrent de la vie, de leur vie. De plus, elle est aussi un compagnon fidèle qui emporte avec elle partout l'image de cette Nation Espagne chérie, ses habitants, son terroir, sa culture y compris si cette Espagne n'est plus en l'actuelle Espagne.

Avec cette référence claire à son amour pour Galdós et à l'hommage qu'elle souhaite lui rendre, complétée par cette autre à Luis Cernuda, Almudena Grandes se rattache clairement à un type de littérature capable d'exprimer et de défendre une idéologie, d'impacter le lecteur, d'inviter à l'action et qui incarne une haute idée de l'Espagne, une Espagne chère à son cœur.

Almudena Grandes déclare aspirer à reproduire un projet similaire à celui de Galdós au XIX<sup>e</sup> siècle et prend ainsi le relais de cet élan de défense des idéaux de l'Espagne à travers la littérature historique.

Le propos de Galdós était de réaliser un grand projet de récit portant sur l'histoire nationale espagnole et ses vicissitudes, sous la forme d'une série d'épisodes racontant l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle, la période allant approximativement de 1805 à 1880. Ce qui donna naissance à une série de cinq romans, sous l'appellation des « *Episodios Nacionales* »<sup>192</sup>. Cette œuvre, malgré de nombreuses controverses passées, est considérée comme l'origine de ce type d'écriture qui avait pour fond l'Histoire mais prenait la forme du roman. Pour nombre de critiques -comme Ermitas Penas Varela qui a minutieusement défini les caractéristiques de l'*Episodio Nacional* en tant que récit

---

<sup>192</sup> *Ibid.* Benito Pérez Galdós, 1805-1880.

historique- et de lecteurs, Galdós révolutionna clairement la littérature en l'utilisant pour raconter l'Histoire.

Cette conception qui tient à faire le récit de l'Histoire sous la forme du roman rattache les romans de Benito Pérez Galdós et celui d'Almudena Grandes au genre du roman historique.

L'un comme l'autre sont mus par un désir et un besoin vital de raconter l'Histoire contemporaine, celle qui les touche de près, sans plonger dans l'autobiographie. L'autobiographie se définit généralement comme « un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »<sup>193</sup>. Ni les *Episodios nacionales* de Galdós, ni les *Episodios de una guerra interminable* d'Almudena Grandes ne correspondent à ce schéma narratif. Se pose, alors, la question de l'autofiction, néologisme créé en 1977 par Serge Doubrovsky, critique littéraire et romancier, pour désigner l'essence de son roman *Fils*<sup>194</sup>. L'autofiction est un genre littéraire qui associe deux types de narrations différents, l'autobiographie et la fiction. En effet, il s'agit d'un récit fondé à la fois sur le principe autobiographique (auteur, narrateur et personnage principal sont une même entité), et sur celui de la fiction dans ses modalités narratives et dans les allégations péritextuelles (titre, quatrième de couverture). C'est en quelque sorte un « roman personnel », à la croisée des chemins entre un récit réel de la vie de l'auteur et un récit fictif explorant une expérience vécue par celui-ci. L'autofiction correspond au récit d'événements de la vie de l'auteur, mais sous une forme plus ou moins romancée.

Dans ses récits Benito Pérez Galdós n'est pas le narrateur, ils ne correspondent en rien à l'autofiction. Il a vécu de 1843 à 1920. Il a rédigé ses « *Episodios* » approximativement entre 1872 et 1912, et ceux-ci portent sur l'Histoire d'Espagne de 1805 à 1880. Il n'a, par conséquent, pas pu vivre les événements compris entre 1805 et sa naissance en 1843 et ne peut pas avoir de souvenirs personnels concernant ces premières années. Benito Pérez Galdós et Almudena Grandes ne racontent pas leur vie de façon autobiographique, ni selon une autofiction. Comme le souligne Leopoldo Alas,

---

<sup>193</sup> Lejeune, P., *Le Pacte autobiographique*, Seuil, 1975, nouvelle édition, collection Points 1996, p.14.

<sup>194</sup> Doubrovsky, S., *Fils*, Gallimard, Folio, 2001.

dans son ouvrage critique sur Benito Pérez Galdós<sup>195</sup>, ce dernier n'écrivait pas sur lui : "Uno de los datos biográficos que he podido sonsacarle a Pérez Galdós es que él, tan amigo de contar historias, no quiere contar la suya".

Juan Ignacio Ferreras<sup>196</sup> insiste, lui aussi, sur le fait que Galdós se garde d'inclure directement dans ses œuvres des références biographiques ou des opinions personnelles :

*Sin duda había que trazar aquí la biografía de este autor, pero de alguna manera nos encontramos ante un escritor que suele esconder muy bien sus posiciones personales a la hora de escribir, es decir, que suele mostrarse tan objetivo y tan fuera de su obra, como lo que es, un auténtico realista.*

Néanmoins, Galdós a vécu le pan de l'Histoire qu'il raconte, qui a eu lieu entre 1843 et 1880. Il est possible dans ces conditions que la part autobiographique soit plus présente dans les « *Episodios* » concernant sa propre biographie. En faisant le récit de la vie des autres, de celle de leurs compatriotes espagnols inscrite dans l'Histoire de leur pays, il y a néanmoins une part personnelle, en tant que contemporains de cette Histoire qui les touche de près. Les critiques de Galdós ont, d'ailleurs, montré que certains éléments biographiques auraient constitué une source d'inspiration dans la création de son œuvre. Par exemple, dans une étude sur les « *Episodios Nacionales* » de Benito Pérez Galdós<sup>197</sup>, Hans Hinterhäuser consacre un chapitre à cette recherche des éléments biographiques chez Galdós. Il affirme qu'une part autobiographique apparaît dans la réutilisation de certains faits car leur mise en récit est imprégnée de vie, d'humanité.

Galdós s'intéressait beaucoup à l'Histoire passée et contemporaine. Hinterhäuser cite des événements qui ont fortement marqué et influencé la vie personnelle de l'auteur et qui se retrouvent dans son écriture comme la « *Noche de San Daniel* » ou la « *Sublevación de los sargentos de San Gil* ». Il met en lumière, aussi, l'utilisation par Galdós de la vie de son père au cours de la Guerre d'Indépendance espagnole, comme

---

<sup>195</sup> Alas, L., *Benito Pérez Galdós: estudio crítico-biográfico*, Fundación Biblioteca virtual Miguel de Cervantes, format Kindle, 1<sup>ª</sup> edición: octubre de 2010, p.8.

<sup>196</sup> Ferreras J.I., *La novela en el siglo XIX (desde 1868) (estudios históricos de literatura española)*, eBooks, ACVF Ensayo, Editorial Madrid, 2013, p.408.

<sup>197</sup> Hinterhäuser, H., *Los "Episodios Nacionales" de Benito Pérez Galdós, Estudios y ensayos*, Románica Hispánica, Editorial Gredos, Madrid, 1963, p.72.

source d'inspiration pour les épisodes traitant de cette période. Il explique que la part autobiographique intervient dans la construction des personnages :

*Pero no satisfecho de esas manchas de colorido histórico, procedentes de la paleta de sus recuerdos personales, ha dotado Galdós a algunos de sus personajes novelescos (por lo menos parcialmente) de sus propios rasgos, ha entretejido sus sensaciones y sentimiento en la contextura orgánica de una vida literaria ajena.<sup>198</sup>*

Selon lui, la première référence autobiographique dans un personnage est celle de Santiaguito Ibero, dans la Quatrième Série, en tant que jeune homme fraîchement débarqué à Madrid et perdu dans la société madrilène. Par exemple, dans l'« *Episodio IX* », Galdós propose un récit sur une époque qui correspond à celle où il est arrivé à Madrid, au tout début de sa vie étudiante. Hinterhäuser rappelle que ce personnage se détache fondamentalement de son créateur. Même si à partir de cet épisode, le ton employé diffère et devient plus familier. Pour Hinterhäuser, à partir de ce moment-là Galdós a plus de recul. Il a 44 ans et il se présente, à travers ses créations, un peu comme il aurait aimé être. Toujours selon lui, le deuxième personnage inspiré de la part autobiographique de Galdós est Vicente Halconero, protagoniste de l'« *Episodio XLII* ». Ce dernier porterait une série de caractéristiques de Benito Pérez Galdós (Révolution de 1868, prédominance de la classe moyenne ou encore importance de la mère). La part autobiographique de Galdós s'accroît au fur et à mesure. Elle est très marquée dans la Cinquième et dernière série, principalement à travers son personnage Tito. Il a prêté à celui-ci au moins trois expériences personnelles de sa jeunesse (activité journalistique, collaboration dans les influents journaux progressistes de la capitale et son voyage à Santander en 1872 dans la suite du Roi Amadeo). Ce personnage devient même un reflet de Galdós dans la fiction :

*Finalmente, por el mismo Tito, Galdós en persona se hace introducir en el episodio Amadeo I.<sup>199</sup>*

*[...] se trataba de que Tito, con su excelente memoria, le aconsejara y tomara a su cargo la tarea de escribir para él la crónica del tiempo que vivieron juntos durante el reinado de Amadeo (E, III, 55 y sigs.). Lo autobiográfico pasa ahora a ser el marco*

---

<sup>198</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 73.

<sup>199</sup> *Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 78.



*novelesco en el que se desarrolla la ficción de una crónica narrada en primera persona.*<sup>200</sup>

La part autobiographique est bien présente dans les « *Episodios* » de Galdós, que ce soit dans la réutilisation des événements et des faits historiques ou dans la création des personnages, et ce, de façon croissante au cours de son écriture. Il y a un réel engagement de l'auteur dans son œuvre tant au point de vue de la réécriture de l'Histoire que dans la vie de ses personnages. Galdós a mené et a abouti cette réflexion sur son engagement personnel dans ses « *Episodios* », lui qui s'amuse de cette conception de l'écriture de l'Histoire dans le roman à travers son personnage et narrateur Gabriel Araceli, dans le premier épisode « *Trafalgar* » :

*Sus palabras hicieron en mí grande impresión, pues con ser niño, yo prestaba gran interés a aquellos sucesos, y después, leyendo en la historia lo mismo de que fui testigo, he auxiliado mi memoria con datos auténticos, y puedo narrar con bastante exactitud.*<sup>201</sup>

Même s'il ne s'agit pas de romans autobiographiques, la vie de l'auteur est indéniablement présente dans le récit historique et elle apporte une humanité au récit qui serait difficilement aussi prégnante sans cet engagement autobiographique.

Un roman, quel qu'il soit, implique un pacte de lecture qui se joue entre l'auteur, l'œuvre et son lecteur et qui sous-tend une part dominante d'interprétation, que ce soit du point de vue de l'auteur ou de celui du lecteur. Il va de soi qu'il y a toujours une présence de l'auteur dans ses écrits, parfois très marquée, parfois très infime et indirecte. Les écrits sont le résultat du travail de l'auteur selon sa volonté, plus ou moins consciente, d'ailleurs. Quant au lecteur, il met toujours lui-aussi une part de lui-même dans sa lecture, que ce soit dans son identification aux personnages, dans le plaisir ressenti ou l'inverse, dans son rôle d'interprétation, influencée par tant de paramètres plus ou moins objectifs et conscients. Ce pacte de lecture peut être plus ou moins codifié, plus ou moins explicite. Le genre auquel appartient l'œuvre permet généralement de façon intrinsèque de clarifier le pacte de lecture même si les normes

---

<sup>200</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 79.

<sup>201</sup> *Op.cit.* (Galdós, 2013 [1805-1880]), p. 218.

de chaque genre peuvent fluctuer, être dépassées ou contournées, parfois détournées, cela faisant justement aussi partie du pacte de lecture littéraire. Certains genres, comme les romans policiers, par exemple, sont très normés ; la trame, les codes, les références sont connues des auteurs comme des lecteurs et permettent aux deux parties d'établir un pacte explicite et clairement défini.

Or, dans le cadre du roman historique ce pacte de lecture est très spécifique car il invite le lecteur à la rencontre de l'Histoire officielle mais dans un récit fictionnel. Cela interroge sur la part de rigueur historique dans l'œuvre et celle de création littéraire, selon les buts poursuivis. En effet, lorsque l'on est un romancier, décider d'écrire sur l'histoire conduit à se poser la question, en tout premier lieu, de la particularité du roman historique. En effet, de ce mariage entre Histoire et Littérature découle une complexité inhérente entre le récit de faits historiques réels et l'histoire qui les raconte. De ce fait, les normes de ce genre sont depuis toujours problématiques dans leur définition, que ce soit à cause de la variété, de l'époque ou du style, et sont soumises à une constante évolution depuis l'apparition du genre. Il est néanmoins communément admis que la caractéristique principale du roman historique est que ce sont des romans qui situent leur action (fictive, inventée) dans un passé (réel, historique) plus ou moins lointain, comme le rappelle Carlos Mata dans sa rétrospective sur le roman historique<sup>202</sup>. Ce à quoi il convient d'ajouter le fait que ces romans s'attachent à essayer de reconstruire l'époque dans laquelle se situe leur action, ainsi que le mode vie, comme le souligne Amado Alonso<sup>203</sup>. Ce genre, par nature, est un mélange hybride entre invention et réalité et cela constitue un danger en soi. La forte présence de la trame historique ne doit pas occulter la fictionnalité puisqu'il s'agit avant tout de littérature, d'une œuvre de fiction. Le roman historique recherche cet équilibre entre histoire et fiction.

A fortiori ces œuvres ne sont pas à juger comme des récits historiques. Ainsi le genre des romans historiques a longtemps été considéré comme genre inférieur car le traitement de l'information historique était jugé comme non véridique et fréquemment erroné. Il fut même associé à un danger du fait qu'il laissait penser que l'Histoire, telle

---

<sup>202</sup> Mata, C., *La novela histórica teoría y comentarios*, Edición de Kurt Spang, Ignacio Arellano y Carlos Mata, Ediciones Universidad de Navarra, S. A. (EUNSA), Navarra, 1995, p. 16.

<sup>203</sup> *Ibid.*, (Mata,1995), p. 16.

qu'elle était présentée dans le roman, correspondait à la réalité. D'ailleurs, les premières œuvres qui se sont définies en tant que roman historique avaient d'abord été classées comme des récits véridiques d'événements historiques, avant d'être identifiés en tant qu'œuvres romanesque, comme l'explique María Antonia de Miquel<sup>204</sup>. Ce fut le cas pour le référent le plus ancien du roman historique, un parchemin égyptien du XI<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., tout comme pour les nombreux romans écrits durant l'Antiquité faisant le récit, par exemple, de la Guerre de Troie. Force est de constater que, dès les prémices de ce genre, la frontière entre réalité et fiction était poreuse et difficile à définir. Ces écarts susceptibles d'éloigner le roman de l'histoire tolérés sont rappelés par Madame Dolores Thion Soriano Mollá dans son analyse publiée à l'occasion d'un colloque international du Centre International des Langues de l'Université des Nantes en 2001, « Dans l'imaginaire romantique, la vérité romanesque est en mesure de devancer la vérité historique, surtout parce que le réel n'est pas toujours historique ». <sup>205</sup>

Au commencement, durant le Moyen-Âge, le roman historique visait, plutôt à recréer le plus fidèlement possible une époque, recréer, par exemple, l'histoire antique et épique. Dès lors, le genre fut en perpétuelle évolution. Avec l'avènement du nouveau roman historique, le propos devint différent puisqu'il s'agissait dorénavant de revisiter le passé de façon à pouvoir établir un lien avec le lecteur contemporain. L'évolution du genre suivait son cours. Ce n'est qu'à partir du Romantisme que l'on parle de roman historique tel qu'on l'entend aujourd'hui. Ce nouveau roman historique est apparu avec l'avènement des grands conflits nationaux et internationaux qui touchèrent directement toute la population, telle que la Révolution française, les guerres révolutionnaires, les guerres napoléoniennes. L'histoire n'était plus seulement un phénomène abstrait et lointain, mais un phénomène collectif qui atteignait tout un chacun dans sa vie quotidienne, de façon immédiate et durable. La conséquence de ce contact direct avec l'Histoire a induit la transformation du roman historique qui s'est, lui aussi, rapproché du lecteur contemporain. La chute des Anciens Régimes, le développement du libéralisme et des Démocraties en Europe ont permis de développer les sentiments nationaux d'un peuple qui se sentait concerné par les événements

---

<sup>204</sup> Miquel, M. A., *Cómo escribir una novela histórica*, Guías del escritor, Alba, Barcelona, 2013, Edición en formato digital: enero de 2014, p. 26.

<sup>205</sup> Thion Soriano Mollá, D., *Destins, Destinations, Destinataires*, Université de Nantes, Centre International des Langues, 2001.

politico-historiques, puisque les conséquences de ceux-ci influençaient très fortement sa vie quotidienne. Face aux grands bouleversements historico-sociaux de ce siècle, le peuple prenait conscience de son importance historique, développait un fort sentiment national et, par conséquent, s'intéressait à son passé, en outre, par le biais de la littérature. Le roman historique prenait, alors, tout son sens et la place qui lui était dévolue ne cessait de croître. Le genre était florissant et son évolution se poursuivait. Les bases du genre furent fixées par Walter Scott (1771-1832) avec son roman *Waverley* (1814) qui se situe en Écosse pendant la Révolte des Jacobins de 1745, mélangeant désormais des personnages « vulgaires » avec des faits historiques. Une nouvelle ère débutait faisant se rencontrer fiction et Histoire. Ce roman connut un franc succès et une vague de romans du même type déferla sur l'Europe remportant un succès identique. La deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> fut l'apogée du développement du roman historique du romantisme. De très nombreux auteurs s'inscrivirent dans cette veine en appliquant ce même canon artistique, « autorité et garantie de qualité ou prestige littéraire »<sup>206</sup>. Ils se réclamaient volontairement de cette filiation, en tant qu'œuvre historique originale, et mettaient tout en exergue de sorte à affirmer l'historicité de leur texte (titres, sous-titres et épigraphes étaient choisis avec grand soin pour parvenir à cette fin). En Espagne, pour n'en citer qu'un, Ramón López Soler confiait sa filiation scottienne dans le prologue de son roman.<sup>207</sup> Dans ces romans, le lecteur était invité à suspendre son jugement réaliste et à ne pas se livrer à une vérification en règles. Il lui était demandé, au contraire, « d'accepter les règles de la fiction romanesque et de participer au pacte de fiction ».<sup>208</sup>

Traditionnellement, une distance temporelle relativement importante entre les faits historiques et l'époque de narration était nécessaire -une cinquantaine d'années constituant un minimum-<sup>209</sup>. Mais Benito Pérez Galdós vint marquer une rupture avec cette tradition par l'écriture de ses « *Episodios Nacionales* » faisant le récit historico-fictionnel des événements historiques marquants de l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle qu'il avait lui-même en partie vécus<sup>210</sup>. Cette incursion dans son propre passé lui permettait de

---

<sup>206</sup> *Ibid.* (Thion Soriano Mollá, 2001), p. 309.

<sup>207</sup> *Ibid.* (Thion Soriano Mollá, 2001), p. 309.

<sup>208</sup> *Ibid.* (Thion Soriano Mollá, 2001), p. 311.

<sup>209</sup> *Op.cit.* (Spang, Arellano, & Mata, 1995), p. 19.

<sup>210</sup> *Ibid.* (Spang, Arellano, & Mata), p. 19.

s'impliquer dans son œuvre en tant qu'auteur, en tant qu'Homme, en tant que politique. Il put ainsi prôner la mise en valeur des forces vives espagnoles, l'éveil des consciences politiques et le développement du libéralisme. Son écriture évolua au fil des *Episodios*. Comme le précise Enrique Rubio Cremades, spécialiste reconnu de l'auteur, à partir de la Troisième Série, Galdós s'éloigna des grands personnages historiques pour se centrer sur la collectivité et la vie quotidienne<sup>211</sup>. Le récit consistait alors en un subtil équilibre entre le fait historique qui conditionne le récit, l'anecdote romanesque et le cadre social qui ceint l'ensemble. Les faits historiques cruciaux qui secouaient l'Espagne à cette période-là, telles que les guerres Carlistes et la perte des dernières colonies, eurent une forte influence sur l'écriture de Galdós qui s'enquit des événements pour en tirer les leçons nécessaires et les transmettre à ses lecteurs à travers son récit : « Su actitud, su visión política, haría posible que el propio Galdós advirtiera a sus lectores de los errores presentes a fin de apuntar un nuevo camino más prometedor para los intereses de España. »<sup>212</sup>. A cette fin de conter les histoires de l'Histoire à tous, Galdós prolongea ce travail d'écriture des *Episodios* jusqu'en 1912.

En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, le genre du roman historique fut un peu délaissé, mais ce n'était que pour mieux resurgir, fort de nouveautés et diversifié. En effet, le genre s'était enrichi thématiquement comme techniquement ; le roman historique était alors capable de s'adapter constamment au goût de ses lecteurs, ce qui constituait un atout non négligeable et contribua en partie à son succès.

De nos jours, celui-ci a encore ses lettres de noblesse, comme en témoignent les nombreuses productions actuelles. Parallèlement à l'évolution des romans historiques, les normes le concernant ont fluctué et elles sont restées difficiles à définir encore aujourd'hui. La définition a évolué au fil du temps. L'idée qu'il s'agissait d'une œuvre de fiction, recréant une période historique, dans laquelle se mêlaient personnages fictifs et réels faisait consensus. Par contre, au départ, cette idée s'ancrait uniquement dans un passé lointain. Or, de nombreux romans commençaient à faire le récit d'un passé plus proche remettant en question cette tentative de définition du genre. Les romans

---

<sup>211</sup> Rubio Cremades, E., «*Episodios Nacionales*», 3.<sup>a</sup> serie (I). *Prólogo*, [Article consultable à l'adresse URL : [http://www.cervantesvirtual.com/portales/benito\\_perez\\_galdos/obra-visor/episodios-nacionales-3-serie-i-prologo-1048226/html/e27148f2-2e87-4ef0-9ca4-1edd25a96055\\_2.html#l\\_0\\_](http://www.cervantesvirtual.com/portales/benito_perez_galdos/obra-visor/episodios-nacionales-3-serie-i-prologo-1048226/html/e27148f2-2e87-4ef0-9ca4-1edd25a96055_2.html#l_0_)], (Consulté le 08 septembre 2021).

<sup>212</sup> *Ibid.* (Rubio Cremades).

historiques devaient pouvoir prendre ancrage dans un passé, quel qu'il soit. Ensuite, l'autre point de désaccord concernait la distinction entre des romans qui visaient à dépeindre une époque passée et les romans historiques qui, outre de recréer une période historique, y ajoutent une fiction qui permet en quelque sorte de donner vie, d'animer la trame historique. L'Histoire et la fiction influent l'une sur l'autre et se fondent en une seule entité.

L'intention de l'auteur du roman historique est cruciale ; elle transparaît dans son écriture, dans ses choix, dans sa créativité car contrairement à un récit historique le roman historique laisse une place beaucoup plus importante à l'imaginaire. Le monde qu'il crée est très vraisemblable, mais fictif et construit sciemment en se basant sur une toile de fond et des références ayant existées.

Le juste équilibre entre Histoire et fiction est recherché afin de respecter la trame historique (les faits, les lieux, les dates, les personnages historiques) et, conjointement, de soigner la trame narrative du roman en mélangeant des faits fictifs. Le roman historique tend à l'historicité dans une trame narrative digne de ce nom. Cette conception fait écho au prolégomène de cette analyse et apporte un début de réponse concernant le retentissement de ce type de roman, d'un point de vue historique et collectif, comme individuel. Le lecteur trouve au-dedans, tout à la fois, un récit historique de qualité, mais également de l'intrigue, de l'aventure, capables d'impacter le présent d'un point de vue socio-politique, et une fiction à même d'avoir des répercussions sur le lecteur, de l'émouvoir et de le mouvoir à titre individuel et collectif.

Au moment de se pencher plus précisément sur la capacité de ce type de littérature à avoir des répercussions sur les lecteurs que ce soit au niveau historique, politique, social, émotionnel, la référence de l'auteure à Benito Pérez Galdós a orienté la suite de la recherche sur sa façon de concevoir ses « *Episodios* ».

L'œuvre de Galdós a profondément questionné l'évolution du genre du roman historique. Galdós est à l'origine de ce nouveau type de roman historique consacré à l'Histoire proche. En effet, les « *Episodios Nacionales* » ne traitent pas un passé lointain et caduque, comme de coutume. Ils font le récit d'un passé proche pour en faire ressortir

ce que Galdós appelle *“las raíces vivas de la sociedad actual”*<sup>213</sup> d’où le choix de débiter ses « *Episodios* » avec la bataille de Trafalgar, événement symptomatique de la désintégration de la Vieille Espagne et début d’un siècle très agité.

Le propos de Galdós était novateur et il est l’un des premiers à avoir associé la Littérature et l’Histoire, dans son sens large, incluant la société dans son ensemble avec sa politique, son économie, sa culture, ses traditions, ses hommes et ses femmes. Tout au long de sa vie et de son œuvre, il s’est consacré en parallèle à l’évolution de la société et de la Littérature, et son écriture a témoigné de sa réflexion et de ces évolutions :

*La verdad es que nuestro autor no se deja nunca encerrar en ningún estilo y en ninguna forma; para él, la novela ha de ser algo vivo y cambiante, cree que un autor ha de estar siempre alerta y dispuesto a sacrificar sus mejores logros (por eso, repito, no hay una novela galdosiana, sino que Galdós es la novela española).*<sup>214</sup>

Le fait d’avoir écrit durant une période très étendue a permis à Galdós de mûrir dans sa conception des choses, dans son analyse de la société, mais aussi de la Littérature. Son œuvre a bénéficié de cette évolution graduelle dans le temps. En effet, l’écriture de ses « *Episodios* » a débuté en 1873 et s’est réellement arrêtée en 1912 ; 39 ans se sont écoulés entre le début et la fin. L’étalement dans la durée de l’écriture a permis une évolution, une maturation, ce qui constitue l’une des richesses de l’œuvre de Galdós, toujours selon Juan Ignacio Ferreras. Les deux premières séries furent écrites de 1873 à 1879 et les trois suivantes de 1898 à 1912. Au cours de ce parcours d’écriture composé de 46 livres, Galdós chercha à comprendre l’Espagne, son histoire au sein du roman.

Juan Ignacio Ferreras n’hésite pas à qualifier Galdós, sans doute aucun, de précurseur du genre du roman historique :

*¿Nos encontramos, pues, ante una verdadera novela histórica original? Como se comprenderá fácilmente, siempre puede existir un crítico que, puesto a encontrar, encontrará algún antecedente. Sin embargo, se puede afirmar que Galdós no sigue los*

---

<sup>213</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 20.

<sup>214</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1261.

*modelos de novela histórica de su época, o que los perfecciona, o que construye nuevas variaciones; como se quiera, pero el resultado está a la vista.* <sup>215</sup>

Galdós ouvre le chemin vers une évolution de la société et parallèlement de la Littérature. Il inscrit la Littérature dans la réalité de l'Histoire, dans l'historicité :

*Esta aparente dificultad de acercamiento es exactamente el reconocimiento de una riqueza inusitada; hemos tenido la suerte de poseer un autor que escribió durante largos y largos años, un escritor que vino a tiempo para recoger cuanto se había escrito dentro y fuera de España, y un escritor, por último, que no solamente sintetiza, sino que abre nuevos caminos: seguir su quehacer artístico es también repasar la historia de la novela española moderna o contemporánea; para ello, no nos vamos a basar en la biografía de un hombre, sino en la aparición de una obra, porque detrás de la misma está el hombre. Hablemos, pues, de itinerario, de camino, pero siempre a partir de una novela.*<sup>216</sup>

La genèse du projet galdosien des « *Episodios* » est liée à la prise de conscience de l'impact de l'Histoire sur les Hommes, le retentissement de l'Histoire collective sur les histoires individuelles et vice-versa.

En effet, Hans Hinterhäuser explique que c'est en prenant conscience de l'importance de l'Histoire dans la vie de chaque être humain que Benito Pérez Galdós a décidé de réaliser ce projet, dans lequel Histoire collective et histoires individuelles se rencontreraient et seraient mises en exergue de façon indissociée. Cette prise de conscience a eu lieu en particulier à son arrivée à Madrid, au cœur de l'atmosphère espagnole, bouillonnante et sous-tension, en proie au désir de rupture avec la conception conservatrice qui précède « *La Gloriosa* » : « [...] existe una historia; esta historia consiste en un proceso de continuas transformaciones y determina fatalmente la vida de cada uno. »<sup>217</sup>. Dans ses « *Episodios* », Galdós décidait, par conséquent, de faire le récit de l'Histoire collective, par le biais des histoires individuelles. Ce juste mariage entre Histoire et fiction par le biais des histoires individuelles devient le cœur de la création qui demande à la fois de travailler la matière historique – la vérifier, la

---

<sup>215</sup> *Ibid.* (Ferrerías, 2013), p. 1412.

<sup>216</sup> *Ibid.* (Ferrerías, 2013), p. 1136.

<sup>217</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 27.



collecter, la colliger, la réutiliser dans le roman- par souci de rigueur, de vraisemblance et de respect du lecteur, et de tisser autour une trame narrative, solide et bien conçue. Les détracteurs de ce type de littérature mènent une vive critique contre ces réécritures romanesques de l'Histoire, en particulier contre une absence d'exactitude historique, dont ils jugent la présence incompatible avec la fiction.

## 1.2 Histoire et fiction

Hans Hinterhäuser considère que, pour chaque épisode, une œuvre principale a servi de source ; Galdós possède une grande habileté pour tirer l'essentiel et le plus intéressant de l'immense matière historique, rendant ainsi l'Histoire accessible à tous, selon son souhait : « Galdós, como Lope en otro tiempo, se interesa por el lector popular, y trata de hacer asequible a él la síntesis histórica de cada tema. »<sup>218</sup>. Il ne s'agit pas de juger ni le niveau d'investigation, ni le degré d'exactitude, mais plutôt d'apprécier la mise en œuvre artistique et l'apport populaire dont bénéficié les lecteurs, qui se sont familiarisés ainsi avec leur Histoire nationale. L'enjeu concernait un savant dosage entre vérité historique et récit fictionnel tendant à la véracité. Cette problématique de l'union de l'Histoire et de la fiction se pose également pour les auteurs contemporains de romans historiques, dont fait partie Almudena Grandes.

Pour ce qui est de littérature contemporaine, Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez analysent et décrivent ce phénomène de réutilisation de l'Histoire comme matière d'écriture. Ce qui consiste à chercher, parmi les récits historiques, une partie marginalisée ; de préférence un personnage dans un moment clef de son existence, qui servira de base à toute la trame narrative. Les récits historiques contemporains sont, à leurs yeux, une source idéale et inépuisable pour puiser une trame argumentative.

Revisiter ce passé permet de mettre à jour une source d'écriture mais aussi de réécrire ce passé et, ainsi, de participer à l'élaboration d'un nouveau discours collectif.

---

<sup>218</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 60.

Cela sert à la fois l'inspiration littéraire et les aspirations politiques, sociales et culturelles de réécriture de l'Histoire de la Guerre civile espagnole, évoquées précédemment. Ils nomment ce phénomène « la veine documentaliste », d'où découle le genre de « *docuficción* ». Ce genre hybride met en dialogue les discours littéraires et les autres discours sociaux, historiographiques, journalistiques et politiques en rapprochant le document de la fiction et vice-versa, mariant l'investigation scientifique aux stratégies narratives. Selon eux, ce modèle, décliné selon différentes propositions, est l'un des plus représentatifs des formes narratives actuelles.

Les fictions « documentalistes » ont recours aux documents historiques et aux personnages historiques qu'ils insèrent dans leur corpus. Ces fictions sont le fruit d'une investigation scientifique rigoureuse et d'une documentation de qualité incluses dans la fiction. La fidélité aux sources historiques, la véracité des faits historiques définissent le paramètre principal de ce type de discours. D'après Hans Lauge Hansen, cela permet de créer un univers vraisemblable et authentique, afin d'amplifier l'impact de cette fiction sur le lecteur d'un point de vue social et culturel : « [...] nuestra hipótesis sostiene que la novela actual emplea de este rasgo estilístico en exceso para obtener un aura de «autenticidad» o de «veracidad» con la finalidad de aumentar su impacto social y cultural.”<sup>219</sup> Cette volonté de rigueur historique et de véracité a pour but d'augmenter l'impact social et culturel de ces fictions ; cela rappelle le propos de Galdós qui pensait déjà la Littérature capable d'avoir un solide impact sur ses lecteurs.

Forte de la volonté de construire un projet bâti sur le modèle galdosien, Almudena Grandes conçoit son propre projet alliant Histoire et fiction et donne naissance à ses « *Episodios*. ». Elle choisit, à son tour, un fait historique pour donner naissance à un récit captivant dans lequel le « documentalisme » et la fiction - l'investigation scientifique et les stratégies narratives- s'unissent pour multiplier respectivement leurs forces. Le « documentalisme » nourrit la fiction de ses événements

---

<sup>219</sup> *Op.cit.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), p. 87.

historiques et la fiction sert le « documentalisme », enrichissant le récit grâce à aux possibilités narratives et à l’imaginaire.

Dans sa note métafictionnelle, Almudena Grandes définit son projet comme une fiction insérée dans le récit d'un fait historique réel : “Inés y la alegría” es una obra de ficción inserta en la crónica de un acontecimiento histórico real”.<sup>220</sup> Le fait historique prend vie dans une chronique, un récit de la vie quotidienne de la vie du peuple. Elle explique ensuite dans cette note toute la conception de son projet ; le choix de la période, du fait historique, de la conception, du titre, de la composition, de la structure.

## 2. Naissance du projet.

Une fois la décision prise par Almudena Grandes de réaliser ce projet de raconter l’Histoire espagnole à la manière de Galdós, s’ensuit toute une réflexion autour de la naissance du projet dont elle fait part dans sa note. Dans un premier temps cela concerne l’ensemble du projet rapporté à une époque clairement choisie, la teneur des faits historiques, avant de détailler avec précision la conception de ce premier épisode. Il s’agit pour elle de retracer une genèse, partant d’une conception spirituelle pour aboutir à une réalisation des plus concrète et palpable.

### 2.1 Épisodes de la Guerre civile

Au cours de son projet, Galdós s’était interrompu au vingtième « épisode », pensant qu’ensuite ce passé était bien trop proche de lui pour le disséquer avec la distance nécessaire. Néanmoins, pour diverses raisons sur lesquelles les spécialistes ne s’accordent pas, il reprit l’écriture. Qui plus est, il avait envisagé également que

---

<sup>220</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.722.

quelqu'un prenne sa suite, ce qui paraît logique si l'on en croit sa volonté d'éduquer les masses, comme en témoigne Hans Hinterhäuser : « Otros, sigue diciendo, podrán continuarlos: para ello no les faltarán "hechos históricos y curiosidades políticas y sociales". Pero los personajes novelescos...los guardo como legítima pertenencia mía, y los conservaré para casta de tipos contemporáneos".<sup>221</sup>

Almudena Grandes se propose de se placer dans ses pas. L'auteure débute sa réflexion par le choix de la période historique sur laquelle elle allait mettre en branle son récit. Pour ce faire, elle rappelle qu'un autre écrivain, Max Aub, avait déjà donné une suite au projet de Galdós avec son œuvre « *El laberinto mágico* »<sup>222</sup>. En effet, cette œuvre, d'une importance capitale à ses yeux, avait proposé un ensemble de six romans, dans lesquels il racontait toute la période de la Guerre civile espagnole, depuis les premiers jours du soulèvement militaire jusqu'au tragique final, alors que les Espagnols se trouvaient emprisonnés dans ce labyrinthe qui se resserrait peu à peu sur eux. Les « *Episodios Nacionales* » de Galdós couvraient approximativement la période de 1805 à 1880 et l'œuvre de Max Aub, celle de la Guerre civile à proprement parler. Par conséquent, il semblait naturel, selon son projet, qu'Almudena Grandes débute son œuvre à la fin du conflit. C'est donc tout naturellement que le récit d'Almudena Grandes prend naissance au lendemain du conflit fratricide et se termine, vingt-cinq ans plus tard, au cours de l'année 1964 pour raconter des épisodes de la Guerre civile espagnole et, plus précisément, de la résistance antifranquiste.

Désireuse de prolonger ce projet de Galdós, l'auteure a dû se livrer à une réflexion sur le format de son œuvre dont elle fait part dans sa note.

Benito Pérez Galdós aspirait à recréer une société historique dans sa totalité ; ce que le format classique du roman ne lui permettait pas de faire. Il choisit un modèle, novateur et « hybride », celui de l'épisode. Le choix de l'épisode lui donnait ainsi la possibilité de raconter une longue période de l'Histoire en son entier, incluant une

---

<sup>221</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 19.

<sup>222</sup> Aub, M., *El Laberinto Mágico*, Alfaguara, España, 1978-1979.

recréation aussi fidèle que possible de la société concernée. L'épisode permettait de faire un récit fractionné en plusieurs étapes ce qui rendait son œuvre plus facilement lisible ; cela n'aurait pas été le cas si elle avait vu le jour d'un seul tenant. Ce choix s'imposait ; il écrivit plus de vingt tomes et un ensemble de 46 volumes. Comme le souligne Hans Hinterhäuser, sans ce format fractionné, son œuvre eût été moins accessible pour le plus grand nombre. Or, lorsque l'on se propose d'éduquer, c'est plutôt l'inverse qui est souhaitable.

Le format d'un ensemble d'épisodes permettait par conséquent de servir le but premier, en fournissant une vision concrète, accessible, sur un court et intense moment. Hans Hinterhäuser conforte cette idée de choix du format imposé par l'intention première, puisque Galdós voulait écrire non pas un roman mais "fragmentos característicos de la realidad vital histórica"<sup>223</sup>.

Ainsi, fidèle à cet esprit créé par Galdós et prolongé par Max Aub, Almudena Grandes a tenu à adopter et adapter le modèle formel de l'épisode, conçu par Galdós et réutilisé par Max Aub, comme elle l'explique dans sa postface.

Toutes ces considérations sont reprises par Almudena Grandes qui se lance également dans ce propos éducatif, revendicatif et divertissant, relativement à une période du XX<sup>e</sup> siècle, et de ce fait adopte le même format. C'est la raison pour laquelle elle composera, comme Max Aub, un ensemble de six romans correspondant à divers épisodes. Cependant, à la différence de Galdós, Almudena Grandes ne choisit pas une succession temporelle de grands épisodes historiques, mais une série de « petits » épisodes peu connus du grand public, significatifs à ses yeux pour la société espagnole et pour l'humain en général :

*No se trata, eso sí, de grandes batallas, como Trafalgar o Bailén. Los episodios que yo he podido contar son historias igual de heroicas, pero mucho más pequeñas, momentos significativos de la resistencia antifranquista, que integran una epopeya modesta en apariencia, gigantesca si se relaciona con su duración, y con las condiciones en las que se desarrolló. Porque abarcan, desde perspectivas muy distintas, casi cuarenta años de*

---

<sup>223</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 48.

*lucha ininterrumpida, un ejercicio permanente de rabia y de coraje en el contexto de una represión feroz.*<sup>224</sup>

Ses « petites histoires héroïques », symboles de quarante ans de lutte ininterrompue contre la dictature franquiste, sont les « Episodes d'une guerre interminable ».

Toujours dans l'optique de rester la plus fidèle possible au modèle factuel et formel hérité de Galdós, Almudena Grandes adopte pour son projet le titre « *Episodios de una guerra interminable* ». Ce titre explicite souligne la filiation revendiquée de Galdós grâce au terme « *Episodios* ». « *De una guerra interminable* » situe le thème historique de la guerre et adjoint *ipso facto* la prolongation de l'œuvre de Max Aub dont le récit prenait fin au terme de la Guerre civile, laissant la porte entrouverte au récit des années qui en découlent, vécues sous le régime Franquiste. Cela traduit également une première idée concernant le ressenti de l'auteure face au vécu de cette période puisqu'au terme « *guerra* », elle joint cet adjectif « *interminable* ». Cette association de termes laisse entendre que cette période de l'après-guerre fut aussi longue que pénible, en particulier pour tous ceux qui avaient choisi de rallier le camp de la République. Almudena Grandes laisse supposer l'impression ressentie par ceux qui ont vécu semblable période. Pour renforcer son propos, les épisodes racontés par l'auteure couvrent une longue période de la dictature franquiste montrant que cette Guerre civile a eu des conséquences immédiates, mais aussi sur le long terme, puisque la dictature qui en a émané a été suivie d'une période très dure jusqu'aux années 50. Tout au long de celle-ci, les libertés politiques, culturelles, religieuses ont été très fortement entravées tandis que les opposants politiques furent victimes d'une féroce répression. Almudena Grandes traduit ces longues années d'oppression par l'adjectif « *interminable* » ainsi que par l'étendue temporelle que couvrent ses « *Episodios* ». Ainsi, ils se déploient tout au long de la période allant de 1940, soit un après la fin de la Guerre civile, jusqu'à 1964, période de frémissement d'une petite ouverture lente et progressive provoquée en 1957 par une opposition au gouvernement de plus en plus manifeste d'un groupe de technocrates de l'Opus Dei désireux de venir à bout de l'économie souffreteuse de l'Espagne. Ces nouveaux ministres dessinèrent le « *Plan de*

---

<sup>224</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.720.

*Estabilización* » (1959) qui, en diminuant le protectionnisme et l'intervention de l'État dans l'économie, orientait l'Espagne vers le système libéral qui serait une étape décisive pour l'entrée de l'Espagne, quelques décennies plus tard, dans le Marché Commun.

Ainsi Almudena Grandes venait-elle s'inscrire dans la lignée de Galdós en perpétuant le concept des *Episodes*. C'est ce qu'elle déclare ouvertement dans la postface précédemment citée. Elle affirme vouloir composer, comme l'a fait Benito Pérez Galdós dans son œuvre intitulée « *Episodios nacionales* », une série "d'épisodes" historiques concernant l'Espagne :

*Su primera palabra no es fruta de una elección casual. Si he querido llamarlas «episodios» ha sido para vincularlas, más allá del tiempo y de mis limitaciones, a los "Episodios nacionales" de don Benito Pérez Galdós, que para mí es, como he declarado en muchas ocasiones, el otro gran novelista –después de Cervantes– de la literatura española.*<sup>225</sup>

Le terme « national » apparaissait dans le titre du projet galdosien, mais Almudena Grandes choisit de ne pas le reprendre, qui explicite ce choix. Elle déclare que ce terme a été probablement à jamais galvaudé par le régime franquiste et que la connotation négative qu'il porte à présent ne lui permet pas de le réutiliser, au sens où l'entendait Galdós :

*Me habría gustado hacer aún más explícita esta relación y poder titularlos «Nuevos episodios nacionales», pero Franco y el franquismo han desvirtuado, tal vez para siempre, el adjetivo nacional, que Galdós supo dignificar como nadie.*<sup>226</sup>

La nation est l'ensemble de personnes qui s'identifient à un territoire, une langue, des coutumes, constituant généralement un peuple ou un pays. Le mot « nation » vient du latin « *nātio* », dérivé de "*nāscor*" (*naître*). Une nation se caractérise par l'identité culturelle, sociale, historique et politique d'un peuple. En ce sens l'idée de

---

<sup>225</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), Nota de la autora, p. 719.

<sup>226</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), Nota de la autora, p.720.

nation peut se définir comme un sentiment d'appartenance à un groupe de personnes qui partagent des liens avec lesquels ils s'identifient culturellement. Conformément à la définition élaborée par Ernest Renan, les Etats sont caractérisés par la fusion des populations qui les composent.<sup>227</sup> Pour ce faire, ils doivent avoir des caractéristiques en commun et, ergo, user de l'oubli de certaines autres : « Or l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, aussi que tous aient oublié bien des choses ».<sup>228</sup>

Le fondement d'une nation est motivé par une raison d'être, née d'une fusion d'éléments concourants : « La nation moderne est donc un résultat historique amené par une série de faits convergeant dans le même sens ».<sup>229</sup>

La nation ne peut être considérée comme la résultante d'une union due au principe dynastique, elle n'est pas non plus imputable à des considérations ethnographiques, linguistiques ou religieuses. Pour créer une nation, la communauté des intérêts et la géographie sont des facteurs qui importent mais qui ne sont pas suffisants. L'élément essentiel de la nation est l'Homme et sa volonté d'être uni ; l'Homme est l'âme de la nation :

*L'homme est tout dans la formation de cette chose sacrée qu'on appelle un peuple. Rien de matériel n'y suffit. Une nation est un principe spirituel, résultant des complications profondes de l'histoire, une famille spirituelle, non un groupe déterminé par la configuration du sol.*<sup>230</sup>

Ernest Renan synthétise son propos dans une définition de la nation :

*« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le*

---

<sup>227</sup> Renan, E., *Qu'est-ce qu'une nation ?* Paris, La Sorbonne, 11 mars 1882.

<sup>228</sup> *Ibid.* (Renan, 1882).

<sup>229</sup> *Ibid.* (Renan, 1882).

<sup>230</sup> *Ibid.* (Renan, 1882).



*consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. ».*<sup>231</sup>

Ce concept reste problématique dans le cadre de l'Espagne. Sociologues, politologues, philosophes, intellectuels, littéraires peinent à trouver sa juste définition pour l'Espagne. L'Espagne est un pays blessé historiquement et mutilé dans son histoire du XX<sup>e</sup> siècle par la Guerre civile.

Durant le XIX<sup>e</sup> et jusqu'au début du XX<sup>e</sup>, les intellectuels tels qu'Unamuno ou Ortega Y Gasset se sont penchés sur cette question car, au cours de cette période historiquement et politiquement complexe, cherchait à se construire le régime politique qui devait régir le pays. Les questions qui agitaient les esprits tournaient autour de l'idée de l'Espagne face à la chute de son balbutiant système démocratique et aux affrontements fratricides qui déchiraient le pays :

*Pero tal vez sea Ortega y Gasset quien haya manifestado la gran tragedia del problema; eternamente preocupado por la realidad de España y su futuro, percibía la falta de un concepto positivo de España que transmitir a los españoles, llegando a decir con cierto dramatismo: "Dios mío, ¿qué es España?"*

*Otros españoles, más que dar respuestas han expresado sus sentimientos. Miguel de Unamuno, quien se consideraba "español de nacimiento, de educación, de cuerpo, de espíritu, de lengua y hasta de profesión y oficio", con gran tristeza llegaría a decir: "me duele España". O el romántico Mariano José de Larra, cuya visión de España, oscura y gris, lo llevó a preguntarse: ¿Dónde está España?*<sup>232</sup>

Le terme national est fréquemment rattaché à celui de nationalisme. Le nationalisme correspond à une idéologie ou à un mouvement socio-politique qui naît à l'aube de l'ère contemporaine, à la suite des révolutions libérales ou bourgeoises. Il correspond à une idée de développement et de maintien d'une identité nationale basée

---

<sup>231</sup> *Ibid.* (Renan, 1882).

<sup>232</sup> Caamaño, J., *España, una leyenda hecha realidad. Un precioso collar formado por diversas perlas*, El Debate de Hoy, El primer diario móvil de opinión de España, 08 janvier 2018, [Article consultable en ligne à l'adresse URL: <https://eldebatedehoy.es/historia/nacion-espana-concepto/>], (Consulté le 02 mai 2019).

sur des caractéristiques partagées comme la culture, la langue, l'ethnie, la religion, la politique, les croyances, face à une appartenance au Roi et au système royaliste. Les habitants d'un pays n'étaient plus de simples sujets d'un roi mais les citoyens d'une nation représentant et défendant les intérêts communs. Le nationalisme entendait préserver la culture nationale, impliquant un sentiment d'orgueil au cœur d'une nation, étroitement lié au concept de patriotisme.

Dans le premier de ses « *Episodios Nacionales* », « *Trafalgar* », Benito Pérez Galdós fait surgir chez son jeune narrateur, Gabriel Araceli, lors de la bataille de Trafalgar en 1805, une définition de la Nation intimement liée à l'idée d'union fraternelle autour d'éléments communs à tous. Malgré la longueur de la citation nous nous permettons de reproduire un extrait de Galdós, qui permet de saisir cette conception :

*Por primera vez entonces percibí con completa claridad la idea de la patria, y mi corazón respondió a ella con espontáneos sentimientos, nuevos hasta aquel momento en mi alma. Hasta entonces la patria se me representaba en las personas que gobernaban la nación, tales como el rey y su célebre Ministro, a quienes no consideraba igual respeto. Como yo no sabía más historia que la que aprendí en la Caleta, para mí era de ley que debía uno entusiasmarse al oír que los españoles habían matado muchos moros primero, y gran pacotilla de ingleses y franceses después. Me representaba, pues, a mi país como muy valiente; pero el valor que yo concebía era tan parecido a la barbarie como un huevo a otro. Con tales pensamientos, el patriotismo no era para mí más que el orgullo de pertenecer a aquella casta de matadores de moros.*

*Pero en el momento en que precedió al combate, comprendí todo lo que aquella divina palabra significaba, y la idea de nacionalidad se abrió paso en mi espíritu, iluminándolo y descubriendo maravillas, como el sol que disipa la noche, y saca de la obscuridad un hermoso paisaje. Me representé a mi país como una inmensa tierra poblada de gentes, todos fraternalmente unidos; me representé la sociedad dividida en familias, en las cuales había esposas que mantener, hijos que educar, hacienda que conservar, honra que defender; me hice cargo de un pacto establecido entre tantos seres para ayudarse y sostenerse contra un ataque de fuera, y comprendí que por todos habían sido hechos aquellos barcos para defender la patria, es decir, el terreno en que ponían sus plantas, el surco regado con su sudor la casa donde vivían sus ancianos padres, el huerto donde jugaban sus hijos, la colonia descubierta y conquistada por sus ascendientes, el puerto*

*donde amarraban su embarcación fatigado del largo viaje; el almacén donde depositaban sus riquezas; la iglesia, sarcófago de sus mayores, habitáculo de sus santos y arca de sus creencias; la plaza recinto de sus alegres pasatiempos; el hogar doméstico, cuyos antiguos muebles, transmitidos de generación en generación, parecen el símbolo de la perpetuidad de las naciones; la cocina, en cuyas paredes ahumadas parece que no extingue nunca el eco de los cuentos con que las abuelas amansan la travesura e inquietud de los nietos; la calle, donde se ven desfilar caras amigas; el campo, el mar, el cielo; todo cuanto desde el nacer se asocia a nuestra existencia, desde el pesebre de un animal querido hasta el trono de reyes patriarcales; todos los objetos en que vive prolongándose nuestra alma, como si el propio cuerpo no le bastara.*<sup>233</sup>

La patrie c'est le terroir, la terre, les paysages, la tradition, les ancêtres lointains ou proches, les efforts et sacrifices passés, les croyances, les passe-temps, les loisirs, le foyer, la famille, la cuisine, les contes, les objets, toute transmission en somme, quelle que soit sa forme. Cette idée de perpétuation de l'âme à travers toutes les transmissions possibles symbolise la patrie, l'âme espagnole qui survit aux corps et se transmet de génération en génération.

Avec la conflagration des guerres mondiales et civiles du XX<sup>e</sup> siècle, l'avènement du fascisme, du nazisme, du Franquisme, le terme national a pris une coloration différente, teintée de séparation entre les dignes représentants de la nation et les autres qui en été bannis, exclus. Le terme n'était plus symbole d'union mais de scission, d'exclusion, d'ostracisme. En Europe des mouvements nationalistes se sont développés en ce sens, à l'opposé du concept initial d'union de citoyens.

Dans cette période post-franquiste, le terme d'identité nationale est galvaudé et connoté de façon très négative, comme le confirme José F. Colmeiro :

*Cuando pesa la memoria de una identidad nacional que ha sido usurpada e impuesta autoritariamente, se imposibilita la construcción de una nueva identidad colectiva: la idea de patria suena desfasada, a polvo de cuartel e incienso de iglesia, íntimamente*

---

<sup>233</sup> *Op.cit.* (Galdós, 2013 [1805-1880]), pp. 259 à 262.

*asociada al régimen franquista, y por ello está tan desarraigada en el ideario español postfranquista.*<sup>234</sup>

Le Franquisme et son discours idéologique unitaire a rendu incompatible la notion de « patrie » avec une identité et une mémoire collective partagée qui puisse faire consensus.

Pour Galdós, l'adjectif « *national* » n'avait pas cette connotation péjorative qu'il a prise de nos jours. Galdós avait choisi ce terme pour raconter l'Histoire de son pays, l'Histoire « nationale ». Il s'agissait chez lui d'une sorte de conscience collective commune espagnole, une idée d'inclusion, de partage, de réunion et non pas d'exclusion et de rejet, comme ce fut le cas pour le Franquisme, et pour d'autres courants de pensée, encore bien présents de nos jours.

Juan Ignacio Ferreras explique, à ce propos, que l'adjectif "national" représentait, pour Galdós et ses contemporains de la génération de 68 partageant ses idées progressistes, la capacité d'un groupe social à rassembler politiquement et économiquement toutes les classes sociales du moment :

*El grupo social que acometió la tarea de destronar a los Borbones, y de implantar una nueva estructura nacional, se puede caracterizar someramente a partir de las cuatro siguientes aproximaciones: a) Posee una aguda conciencia de clase que quiere ser nacional. Efectivamente, decir que este grupo posee una conciencia burguesa no quiere decir exactamente nada, pues los moderados liberales y hasta los conservadores también eran burgueses; conciencia de clase nacional significa que, por primera vez en la historia de la España moderna, llega al poder un grupo social capaz de totalizar política y económicamente a toda una nación, porque cree poseer, este grupo, una respuesta para todo el resto de los grupos y clases sociales del momento, amigos o enemigos.*<sup>235</sup>

---

<sup>234</sup> *Op.cit.* (Colmeiro, 2005), p. 178.

<sup>235</sup> *Op. Cit.* (Ferreras, 2013), p. 211.

C'est cette acception du terme qu'il y a lieu d'entendre chez Galdós, en ce sens qu'il existerait une conscience sociale, économique et politique commune en Espagne, capable de dépasser les traditionnels clivages.

Imprégnée de cette conception originelle mais confrontée à cette conception moderne, Almudena Grandes a préféré ne pas utiliser ce terme « national » afin de ne pas prendre le risque d'être en quelque sorte associée à cette dernière, négativement connotée. Par conséquent, elle a conservé uniquement le terme « *Episodios* ». Nonobstant, la conception des « *Episodios* » d'Almudena Grandes est très proche de l'idée de la nation, telle qu'elle a été définie par Ernest Renan, en tant qu'héritage d'un glorieux passé commun, transmis par les ancêtres, que l'on souhaite perpétuer, ensemble :

*La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple.<sup>236</sup>*

Ce passé que l'on partage est d'autant plus fondateur et unificateur qu'il a été difficile :

*On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate : « nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes » est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie.*

*Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. Je disais tout à l'heure : « avoir souffert ensemble » ; oui, la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de*

---

<sup>236</sup> *Ibid.* (Renan, 1882).

*souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun.*<sup>237</sup>

De cette souffrance partagée naît une grande solidarité disposée à en partager encore, à continuer ensemble à consentir des sacrifices.

Même si l'utilisation du terme national est empêchée, Almudena Grandes inscrit et traduit ce concept de nation dans son roman. Il porte cette idée selon laquelle l'illustre passé de l'Espagne et de ses Hommes qui se sont sacrifiés au profit de la communauté constituent le socle sur lequel repose la nation actuelle, qu'il convient de chérir et de préserver :

*Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister.*<sup>238</sup>

Devenant à son tour historienne, éducatrice et artiste à la manière de Galdós, Almudena Grandes se proposait de donner sa version personnelle de l'Histoire espagnole de l'après-guerre, sous la forme d'une fiction « documentaliste », autour de l'épisode historique de l'invasion du Val d'Aran -symbole du sacrifice de quelques milliers d'Hommes pour l'Espagne et sa nation-. Pour ce faire, elle compose son projet « *Episodios de una guerra interminable* » qu'elle a décliné en six romans indépendants : « *Inés y la alegría* » es la primera entrega de un proyecto narrativo integrado por seis novelas independientes que comparten un espíritu y una denominación común, "Episodios de una guerra interminable".<sup>239</sup>

Les six opus, qu'il n'est pas inutile de se rappeler ici, sont les suivants :

- *Inés y la alegría*<sup>240</sup>

---

<sup>237</sup> *Ibid.* (Renan, 1882).

<sup>238</sup> *Ibid.* (Renan, 1882).

<sup>239</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.719.

<sup>240</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

El ejército de La Unión Nacional española y la invasión del Valle de Arán,  
Pirineo de Lérida, 19-27 de octubre de 1944.

- *El lector de Julio Verne*<sup>241</sup>  
La guerrilla de Cencerro y el Trienio del Terror,  
Jaén, Sierra sur, 1947-1949
- *Las tres bodas de Manolita*<sup>242</sup>  
El cura de Porlier, el Patronato de Redención de Penas y el nacimiento  
de la resistencia clandestina contra el franquismo,  
Madrid, 1940-1950
- *Los pacientes del doctor García*<sup>243</sup>  
El fin de la esperanza y la red de evasión de jerarcas nazis dirigida por  
Clara Stauffer,  
Madrid-Buenos Aires, 1945-1954
- *La madre de Frankenstein*<sup>244</sup>  
Agonía y muerte de Aurora Rodríguez Carballeira en el apogeo de la  
España nacionalcatólica,  
Manicomio de Ciempozuelos (Madrid), 1955-1956
- *Mariano en el Bidasoa*<sup>245</sup>  
Los topes de larga duración, la emigración económica interior y los 25  
años de paz,  
Castuera (Badajoz) – Eibar (Guipúzcoa), 1939-1964

À la seule lecture de ces titres, il est aisé de percevoir deux niveaux distincts. Pour chaque épisode, il apparaît premièrement un titre qui laisse penser à une forme romanesque, suivi d'une deuxième partie qui correspond plutôt à un titre historique. Chaque épisode de son œuvre est composé de titres longs explicatifs, bâtis sur la base d'un titre littéraire suivi du titre de l'événement historique, du lieu et de la date. Cette

---

<sup>241</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012).

<sup>242</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014).

<sup>243</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017).

<sup>244</sup> *Ibid.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020).

<sup>245</sup> À paraître.

composition témoigne d'un choix d'écriture, ainsi que de l'état d'esprit de l'auteure qui pose d'emblée les référents nécessaires au pacte de lecture. Elle raconte des histoires romanesques, certes, mais celles-ci prennent place dans un cadre historique bien réel, celui de l'Espagne des années 1940 à 1964, celui du Franquisme, et dans des lieux précis. Les deux titres, apposés ensemble permettent, d'ores et déjà, de saisir la double structure de l'opus, où romanesque s'imbrique dans l'Histoire et vice-versa.

Cette étude a choisi de se consacrer à l'analyse du premier roman de ce projet compte-tenu qu'il ouvre la longue série d'épisodes qui transportent le lecteur sur les traces de la tumultueuse histoire espagnole du XX<sup>e</sup> siècle, à travers des épisodes significatifs de la résistance antifranquiste. Il permet de saisir la teneur du projet, son origine, ses tenants et aboutissants, sa conception, sa structure.

## 2.2 Le premier épisode

Tel qu'annoncé précédemment, Almudena Grandes choisit de se consacrer aux faits « mineurs », moins connus, considérés à tort comme moins significatifs. Ces épisodes sont peu connus, moins auréolés de gloire, modestes et, pour ces raisons, plus louables. Ce choix laisse apparaître une volonté de mettre en avant le peuple, les simples gens, le commun des mortels et ce qu'il leur est donné de vivre, puisque ce sont eux qui ont à supporter les conséquences des "grandes" décisions qui font le cours de l'Histoire.

Le premier épisode "*Inés y la alegría*<sup>246</sup>, *El ejército de La Unión Nacional española y la invasión del Valle de Arán, Pirineo de Lérida, 19-27 de octubre de 1944.*" ouvre une histoire dans laquelle deux cheminements s'entrecroisent. D'une part, nous sommes face à l'Histoire espagnole. Ainsi, il s'agit de relater cet événement historique peu connu, mais « extraordinaire » : l'invasion du Val d'Aran en octobre 1944 par les hommes de

---

<sup>246</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).



l'Union Nationale Espagnole dans l'espoir de reconquérir l'Espagne. D'autre part, en tant que lecteur, nous sommes plongés dans une fascinante histoire romanesque, aux côtés de ces hommes et de ces femmes, acteurs de l'Histoire. En somme, ce roman est une construction duale entre Histoire et histoire ; l'histoire dans laquelle Almudena Grandes souhaite nous transporter, nous les lecteurs. Ainsi, Almudena Grandes fait se dérouler en parallèle l'histoire de l'invasion du Val d'Aran et l'histoire d'Inés, qui rencontre Galán, l'un des combattants de l'Union Nationale Espagnole participant à l'« *Operación Reconquista de España* ».

Almudena Grandes expose les raisons du choix de cet épisode précisément qui peuvent être déclinées en trois axes.

Premièrement, l'auteure a considéré nécessaire de raconter cet épisode de la résistance antifranquiste qu'elle qualifie de stupéfiant, grand, ambitieux, important et qui, malgré cela, est relativement peu connu :

*“Inés y la alegría” cuenta la historia de la invasión del valle de Arán, una operación militar desconocida por la inmensa mayoría de los españoles, que tuvo lugar efectivamente entre el 19 y el 27 de octubre de 1944.*

*En el instante en que tuve noticia de esta asombrosa y quijotesca hazaña, tan grande, tan ambiciosa, tan importante como para poder aceptar sin estupor que sea, al mismo tiempo, tan desconocida, sentí una especie de comezón imaginaria mientras veía a una mujer montada en un caballo, uniéndose a los guerrilleros con cinco kilos de rosquillas.<sup>247</sup>*

Partant de son désir de faire connaître cet épisode historique, Almudena Grandes crée une fiction autour de ce fait épique. Le récit historique officiel de ce fait n'existait pas car ni les autorités franquistes, ni les autorités françaises, ni la direction du Parti Communiste Espagnol ne souhaitaient que ce fait historique soit de notoriété publique. De ce fait, Almudena Grandes s'est emparée du thème et s'est lancée dans un travail d'historienne pour proposer sa version des faits. Elle a accumulé force

---

<sup>247</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 721.

documentation historique et n'a pas hésité non plus à faire usage des interprétations telle que la romancière l'explique :

*Los cuatro paréntesis intercalados entre los capítulos de ficción del libro recogen mi versión personal de aquel episodio, lo que yo he podido averiguar, documentar, relacionar e interpretar, para elaborar lo que sólo pretende ser una hipótesis verosímil de lo que sucedió en realidad. Si me he atrevido a proponer mi propia versión es porque, por motivos que se dejan adivinar en muchas páginas de este libro, nunca ha llegado a existir una versión oficial de lo que ocurrió. Ni las autoridades franquistas, ni la dirección del PCE, han querido abordar en ningún momento la tarea de fijar el relato de este episodio.*<sup>248</sup>

Elle a basé ses recherches sur les rares ouvrages historiques qui relatent cet événement « La invasión del valle de Arán, tan inexistente para la inmensa mayor parte de los ciudadanos españoles en 1944 como ahora mismo, permanece casi igual de ausente en la bibliografía que está al alcance de cualquier lector” .<sup>249</sup>. Qui plus est, ces derniers faisant fi des aspects idéologiques et patriotiques ne pouvaient se targuer que d'une apparence d'objectivité. Ce sont finalement des ouvrages d'historiens spécialistes de la guérilla qui lui ont été utiles : « Me refiero, una vez más, a mi imprescindible amigo Secundino Serrano, en “La última gesta. Los republicanos que vencieron a Hitler”, y a Francisco Moreno Gómez, en “La resistencia armada contra Franco. Tragedia del maquis y la guerrilla”<sup>250</sup> L'auteure a également mis à profit des témoignages de Guérilleros dont elle fait état.

Almudena Grandes cite le premier tome des mémoires de Manuel Azcárate, *Derrotas y esperanzas*, comme son livre de référence pour connaître cette invasion. Elle fait également allusion à celui de Manuel Martorell, *Jesús Monzón, el líder comunista olvidado por la historia*, qui lui a été fort utile pour accéder à certains faits de la vie du leader communiste Jesús Monzón, même si elle ne partage pas toujours son point de vue. D'autres ouvrages qu'elle cite ont contribué à sa recherche comme *Madrid clandestino. La reestructuración del PCE, 1939-1945*, de Carlos Fernández Rodríguez; *La*

---

<sup>248</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p.723.

<sup>249</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 726.

<sup>250</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 727.

*División Azul. Sangre española en Rusia*, du professeur Xavier Moreno Juliá; *Papa espía* de Jimmy Burns Marañón et le livre que Santiago Carrillo a écrit sur la Pasionaria, *Dolores Ibárruri: Pasionaria, una fuerza de la naturaleza*. Almudena Grandes a aussi été aidée dans sa tâche par le poète Ángel González qui lui a fait découvrir le témoignage du dramaturge Jaime Salom, ayant vécu dans le voisinage du père de Franco. Comme le résume l'auteure elle-même, ce roman est le fruit d'une « infinité de petits détails extraits de nombreuses œuvres différentes ». <sup>251</sup>

Même s'il s'agit d'une fiction, elle est guidée par une volonté d'irriguer la fiction littéraire du résultat de l'investigation historique qu'elle a menée. Elle cite toutes ces sources historiques et la liste d'ouvrages qu'elle a rigoureusement étudiés pour forger sa version, ce qui témoigne, même s'il s'agit avant tout d'un roman, d'une volonté d'historicité. Elle énonce clairement qu'il s'agit de sa propre version de l'Histoire ; néanmoins elle s'attache à mettre en exergue la rigueur historique qui imprègne ce récit. Il s'agit, certes, d'une version personnelle de l'Histoire, mais que l'auteure a réalisée selon une rigoureuse investigation scientifique indéniable.

Malgré un travail rigoureux de documentation et d'étude, Almudena Grandes qualifie le fruit de ses recherches et de ses connaissances de version personnelle et d'hypothèse vraisemblable. Ce qui dénote un désir de transparence et d'honnêteté qu'elle complète en précisant quels sont les faits historiques qu'elle a repris, réutilisés ou transformés et ceux qui relèvent de la fiction.

Puisque l'Histoire réelle est à l'origine de l'histoire du roman, Almudena Grandes choisit de définir précisément les règles de composition, stipulant ce qui relève de la réalité historique à proprement parler et ce qui relève de la fiction. Elle définit quels sont précisément les faits tirés de la réalité historique et ceux qui en sont inspirés, mais qui ont été adaptés par nécessité romanesque :

*Es rigurosamente cierto que el 19 de octubre de 1944, cuatro mil hombres que formaban parte de aquel ejército cruzaron los Pirineos e invadieron el valle de Arán, así como que otros cuatro mil habían ido pasando desde finales de septiembre por otros puntos de la frontera, en una maniobra de distracción que tuvo éxito, porque impidió a ejército de Franco concentrar tropas en ningún paso fronterizo concreto. En general, las*

---

<sup>251</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 728.

*operaciones, incluida la lentitud de reflejos del gobierno de Madrid, sucedieran como se cuenta aquí. Sin embargo, a pesar de que Bosost fue en realidad el pueblo donde se estableció el puesto de mando de la invasión, todos los habitantes del cuartel general que ha conocido el lector son invención mía.*<sup>252</sup>

Almudena Grandes définit clairement le cadre de la fiction qui vient peupler, habiter le fait historique. Et au-delà de ce cadre structurel -historique et fictionnel-, l'auteure fixe également un cadre social, idéologique et personnel qui place au cœur du récit les Hommes qui ont lutté dans cette invasion pour défendre les idéaux démocratiques auxquels ils croient et qu'ils incarnent :

*Inés y la alegría es una novela sobre la invasión del valle de Arán, escrita desde el punto de vista de los hombres que, en el mes de octubre de 1944, cruzaron los Pirineos para liberar a su país de una dictadura fascista. No sabían qué intereses, qué cálculos y ambiciones personales se entrecruzaban con su destino, pero nunca dudaron de cuál era su objetivo.*

La voix de ces hommes et de ces femmes est la plus juste, mais aussi de fait la plus émouvante.

*Podría haber escogido otras perspectivas igual de interesantes, como la de Monzón, que tenía su parte de razón, o la del Buró Político del PCE, que tenía la parte de razón que a Monzón le faltaba, pero ninguna otra habría sido tan justa.*

*Ninguna, tampoco, habría podido llegar a emocionarme tanto.*<sup>253</sup>

L'auteure souligne de même l'importance de l'histoire d'Inés, sa protagoniste, qui devait forcément percer dans le mystère de sa psyché et porter avec elle tout un ensemble de significations :

*No sé porque era una mujer, por qué iba a caballo, por qué llevaba cinco kilos de dulces ni por qué tenían que ser rosquillas, pero sé perfectamente que la vi, que la vi así, y que*

---

<sup>252</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 724.

<sup>253</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 729.

*al verla, me puse todavía más nerviosa, como si su historia, que aún desconocía, luchara dentro de mí por salir a la luz.*<sup>254</sup>

Le titre que l'auteure a choisi permet au lecteur d'entrer immédiatement dans cette réflexion entre Histoire et fiction puisqu'il est conçu selon ces deux dimensions. En effet, le titre qui apparaît en premier, *Inés y la alegría*, révèle la dimension de la trame narrative du roman. Ce qui met également à jour deux grandes pistes objet d'étude : le choix d'une héroïne féminine pour traiter un épisode de la Guerre civile et une présence surprenante du thème de la joie associée à la guerre, "alegría", puisqu'à priori le mot "joie" n'est pas celui qui serait attendu dans le titre d'un roman sur l'Après-guerre civile espagnole. Dès le titre, la curiosité est de ce fait piquée à vif et le lecteur est en position d'attente de réponse par rapport à cette joie annoncée. Cela permet d'inciter à la lecture y compris ceux qui ne souhaiterait pas, de prime abord, lire quelque chose de triste, dramatique. En choisissant un titre « positif » malgré le poids de tristesse porté par le choix du sujet, Almudena Grandes inscrit dans l'inconscient du lecteur le fait que, malgré tous ces malheurs qui se sont abattus sur la population espagnole, il reste toujours une lueur d'espoir et que la joie peut permettre d'affronter les pires réalités.

La deuxième partie du titre "*El ejército de La Unión Nacional española y la invasión del valle de Arán, Pirineo de Lérida, 19-27 de octubre de 1944.*" permet de cerner le propos historique. Cette partie est révélatrice puisqu'elle introduit les protagonistes, qui *a priori* devraient évoluer aux côtés de l'héroïne Inés, à savoir les combattants de l'Union Nationale Espagnole mais aussi le fait historique, l'invasion du Val d'Aran, ainsi que le lieu principal et la date.<sup>255</sup> Cela permet d'établir clairement et scientifiquement les référents historiques qui ancrent le texte dans une réalité à découvrir, laissant deviner une volonté de précision et de rigueur scientifico-historique de la part d'Almudena Grandes.

Avec la conception de ces titres, le lecteur perçoit déjà ces deux niveaux distincts qui organisent le roman une fiction à la rencontre de l'Histoire. Et grâce à cette fusion

---

<sup>254</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p.721.

entre Histoire et roman, toute la lumière est faite sur ce si important épisode de la résistance antifranquiste. Il s'agit d'un titre traditionnel. L'auteure suit le modèle du roman historique romantique tel que celui de Walter Scott, ou en Espagne, de López Soler, Manuel Fernandez Gonzalez et autres.

## SECTION 2- MISE EN LUMIERE D'UN FAIT HISTORIQUE

### 1. Un pacte de lecture honnête

#### 1.1 Une fiction et un événement historique

Du modèle générique du roman historique, Almudena Grandes mêle Histoire et fiction, et de ce fait, elle a cherché à trouver une organisation, une répartition, une union heureuse, pour ces deux dimensions. Dans sa note, elle définit et justifie ses choix de conception et explicite le pourquoi de la structure de son roman. Celle-ci est liée à la teneur même du fait historique, elle en découle. En conséquence, la reconstitution de ce fait historique réel semble nécessaire afin de percevoir la rigueur, la véracité qui ont été mises en œuvre dans ce récit historique fictionnel permettant de tendre à une reconstruction de la mémoire historique.

Dans *Inés y la alegría*<sup>256</sup>, il y a à la fois des fondements, des soubassements réels et une fiction afférente à ces faits réels du passé. Ce roman constitue une mise en lumière de l'Histoire nationale espagnole par le biais de la littérature ; théâtre d'une rencontre entre le monde de la réalité historique et celui de la fiction littéraire. Dans la note de l'auteure précédemment citée, nous avons étudié pourquoi Almudena Grandes établit un pacte de lecture honnête dans lequel elle stipule ses choix et les justifie, à commencer par cette composition entre Histoire et fiction. Elle complète son propos en explicitant les choix d'écriture qui régissent sa composition ainsi que la structure narrative qui en découle (le choix du point de vue, des narrateurs, les niveaux d'écriture).

Ce sont des commentaires métalittéraires qui mettent en évidence son besoin de clarifier la conception de son écriture et révèlent un aspect de son œuvre et finalement d'elle-même, basé sur une volonté de rendre son œuvre claire, intelligible et accessible au plus grand nombre, à l'opposé d'autres auteurs de romans historiques qui se réclament d'une élite intellectuelle, à laquelle finalement ils destinent leurs œuvres. Elle précise qu'elle a réalisé une fiction historique. Elle stipule qu'il s'agit avant tout d'une fiction, soulignant la primauté de cet aspect malgré le tenace désir de véracité, d'historicité au vu de la rigueur employée dans la recreation de ce passé, fruit d'une très consciencieuse et scientifique investigation.

L'un des traits le plus saillants de ce roman réside dans la structure narrative que l'auteure a choisi d'adopter pour unir l'Histoire et la fiction. La composition entre Histoire et fiction repose à la fois sur une séparation et une fusion au sein du même roman.

L'auteure prend soin de définir strictement dans sa note<sup>257</sup> la place de l'Histoire et de la fiction et d'expliquer ce choix rappelant l'importance accordée tant à la forme qu'au fond pour ce projet d'écriture tout comme ces prédécesseurs.

La romancière explique qu'elle a décidé de composer son roman -sa propre version de l'Histoire- en prise avec cette dualité Histoire/fiction selon deux niveaux et trois axes qui alternent leur récit. Il y a, d'une part, un niveau qui retrace la trame

---

<sup>256</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>257</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), Nota de la autora.

historico-politique de l'invasion en amont, pendant et en aval de celle-ci. Et, d'autre part, il y a un niveau dans lequel se déroule l'histoire romanesque, dans lequel deux personnages narrateurs, Inés et Galán, donnent vie à l'invasion du Val d'Aran de l'intérieur.<sup>258</sup> Le premier axe correspond à des faits réels de la trame historique, sans intervention de la fiction. Le narrateur est l'auteure elle-même qui retranscrit des faits historiques réels nécessaires à la bonne compréhension du récit. Elle joue le rôle de l'*histor* qui essaye de créer de la véridicité et de l'historicité.

Cet axe est celui des dirigeants politiques, auquel les combattants n'ont pas accès ; le narrateur omniscient fait le récit des événements, vus d'en haut, par le biais des dirigeants politiques qui possèdent beaucoup plus d'informations que les combattants. Cet axe comprend quatre chapitres qui rendent plus explicites la démarche de la romancière et les stratégies narratives dont elle fait usage et apportent un éclairage historique précis et rigoureux sur les raisons de celle-ci.

Au second niveau, qui est le domaine de la fiction narrative, Almudena Grandes a recours à deux narrateurs intradiégétiques qui font eux-mêmes le récit. L'un d'eux est Inés, la protagoniste qui apparaît dès le titre, et l'autre est Galán, le combattant protagoniste. Il s'agit d'une triple énonciation narrative, dans laquelle les narrateurs alternent : « Hay, por tanto, tres narradores. Dos de ellos, Inés y Galán, son personajes de ficción. El tercer narrador es un personaje real, porque soy yo''<sup>259</sup>

Dans sa note métafictionnelle, l'auteure fait très concrètement état de la construction de ce roman choral qui propose de découvrir une même réalité sous des perspectives différentes. En effet, le processus de fusion entre Histoire et fiction dans son roman se réalise également selon une structure précise complexe due à l'événement historique lui-même et à l'idéologie sous-jacente.

Le roman se décline selon ces trois axes, l'axe purement historique et les deux axes historico-fictionnels dans lesquels Histoire et imaginaire se complètent pour donner vie à cette invasion du Val d'Aran car la spécificité de cet épisode historique tient au fait

---

<sup>258</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 722. Elle précise d'ailleurs, dans cette postface, quelles sont ces loyautés et ces fidélités.

<sup>259</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 723.



que les dirigeants historiques concernés ont manipulés les combattants, ils leur ont occulté des informations et en ont inventé d'autres. Il apparaît un fossé béant entre les dirigeants qui sont en possession des informations et les combattants qui en sont tenus à distance. Almudena Grandes avance des explications métalittéraires sur ses choix et les stratégies :

*He desarrollado mi propia versión de la invasión del valle de Arán en una novela que tiene tres ejes, los capítulos cuyo título aparece encerrado entre paréntesis, la historia de Inés, y la historia de Galán.*

*El primer eje narra una secuencia de acontecimientos históricos, que sucedieron en la realidad del periodo dónde se sitúa la historia y conforman un nivel diferente a aquel dónde se sitúa el resto de los capítulos del libro. Es el nivel del poder, las alturas desde las que se decidió la suerte de los guerrilleros.*

*Los otros dos ejes completan una historia de ficción, inventada por mí, aunque los personajes y los hechos en los que intervienen se basan en una historia y unos personajes tan reales como los que se cuentan entre paréntesis. Suceden, eso sí, en otro nivel, el de los peones de la invasión, que ignoran las decisiones que se están tomando sobre su destino en lugares diferentes, a veces muy distantes entre sí y siempre muy por encima de sus cabezas.<sup>260</sup>*

Cette séparation en deux niveaux se révèle nécessaire concernant l'événement lui-même, puisque les combattants de l'UNE étaient tenus à l'écart de l'information dont les décideurs politiques étaient en possession. Le lecteur doit pouvoir comprendre tous les tenants et aboutissants de cette opération pour comprendre l'Histoire et l'histoire sans que l'information passe par les narrateurs internes :

*Si he optado por extraer la trama histórica del cuerpo central del libro-un recurso que seguramente volveré a utilizar, por razones semejantes, en el cuarto y en el sexto de mis «Episodios...»- es porque hoy nadie sabe nada de la invasión. Por una parte, narrativamente resultaba insostenible que dos militantes a pie, como Inés y Galán, tuvieran acceso a una información secreta, y generada en ambientes tan ajenos a sus vidas. Pero, por otra, ningún lector contemporáneo habría podido entenderles, ni*

---

<sup>260</sup> *Ibid.*, Nota de la autora, pp. 722-723.

*entender su historia, si no hubiera estado al corriente de la coyuntura histórica y la trama política que alentaron tras las operaciones del ejército de la Unión Nacional.*<sup>261</sup>

Le niveau des décideurs et celui des combattants se trouvent, donc, séparé puisqu'il fallait communiquer au lecteur des informations indispensables à sa compréhension des faits de l'opération, sans pour autant que celles-ci soient transmises par les narrateurs personnages Inés et Galán qui en ignoraient tout jusqu'à leur supposée existence même.

Il y a séparation entre les décideurs, leurs choix politiques orientés par leurs désirs de toute-puissance et la vie de tous ces gens dans la guerre et le malheur. Les décideurs, les politiques, les puissants ont entre leurs mains le sort de ces pauvres guérilleros, sans s'en soucier guère, puisque ce sont leurs intérêts personnels et politiques qui priment. Cette séparation tient par conséquent à une nécessité de véracité et de vraisemblance et permet de distancier les deux entités si éloignées, et à la fois si proches, puisque les seconds étaient soumis au bon vouloir des premiers, et ainsi de renforcer cette dichotomie existante.

Cette opération avait été lancée par les dirigeants communistes, malgré l'absence de conditions fastes à la réussite de celle-ci, afin de servir leurs intérêts personnels, tout autant que ceux de l'Espagne. Les combattants, convaincus du bien-fondé de cette opération et faisant confiance aux déclarations favorables de leur hiérarchie, avaient accepté de mener l'opération de reconquête du Val d'Aran. Mais les dés étaient pipés ; les dirigeants savaient que les conditions n'étaient pas propices et l'avaient dissimulé aux combattants afin qu'ils acceptent de tenter l'invasion. Ceux qui sont considérés de nos jours comme « *peones de la invasión* »<sup>262</sup>, sont bien loin d'imaginer ce qui se trame dans leur dos, ce qui motive réellement leurs dirigeants et les conditions plus que périlleuses dans lesquelles on les envoie, sans scrupules, au combat, et pire, vers une issue vouée à l'échec. L'Histoire officielle fait état des faits historiques, des dirigeants politiques et militaires, mais s'intéresse peu aux acteurs de

---

<sup>261</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 723.

<sup>262</sup> *Op. cit.* (Panzertruppen), témoignage de Pinocho.

terrain, alors que finalement ce sont eux qui subissent les conséquences des décisions de leurs propres dirigeants.

Puisque les exécutants étaient tout à fait dans l'ignorance de ce que leurs dirigeants manigançaient, sans faire cas de leur existence, il était logique de séparer les deux niveaux. Ainsi, d'un point de vue fictionnel et historique, cela permettait de priver les combattants d'informations, comme dans la réalité. De plus, cela mettait en concordance la forme du roman avec le fond, d'un côté les dirigeants puissants, de l'autre les combattants soumis à leur bon vouloir.

Sans cette construction, les lecteurs ne sachant que très peu, ou rien, de toute cette opération, ni de toute la conjoncture qui l'entourait, auraient aussi été privés d'informations et de ce qui fait le suc de la trame historico-romanesque. Ils n'auraient probablement pas pu comprendre ce qu'il se passait, ce dont il s'agissait, les tenants et les aboutissants de la fiction historique de double niveau et multi-narrateurs qui permet de prendre de la distance face à la fiction et de comprendre ce qui est en train de se nouer.

Malgré la distance réelle qui sépare les deux niveaux, puisque nombre de dirigeants se trouvaient en exil en URSS ou au Mexique, et la disparité spirituelle, puisque les uns étaient animés par un désir de pouvoir politique, quand les autres étaient mus par un devoir de patriotisme et de valeurs démocratiques, les deux niveaux ne sont pas, malgré tout, tout à fait imperméables et il y a quelques occasions où ils sont amenés à se croiser. Ces deux niveaux assurément distincts évoluent séparément mais parallèlement.

Ainsi, Almudena Grandes distingue-t-elle la dimension des grands et puissants décideurs politiques et de leurs agissements historiques réels dans des chapitres qu'elle marque typographiquement par des parenthèses. A l'intérieur de ces chapitres, entre parenthèses, Almudena Grandes intervient en tant que narratrice omnisciente pour pouvoir faire le récit concernant l'invasion du Val d'Aran, mais du point de vue des hauts dirigeants concernés, tels que Franco ou ceux du Parti Communiste Espagnol qui ont accès à l'information dont se trouvent privés les combattants. Elle raconte une série de faits historiques des plus éclairants pour le récit.

Cet axe des chapitres entre parenthèses, dans lesquels l'auteure est narratrice, s'organise selon une structure en quatre temps, avant (*Antes*), pendant (*Durante*) et après (*Después*), (*El final de esta historia es un punto y seguido*) lui permettant d'avoir une vision globale et complète de l'événement, de la réalité. Cela inclut les motivations initiales, la réalisation, et les conséquences à hauteur d'hommes, mais aussi la responsabilité à hauteur des dirigeants. Dans cet axe apparaissent les personnages réels, historiques principaux, tels que Dolores Ibárruri, Jesús Monzón, Carmen de Pedro, Santiago Carrillo ou Franco, qui ne sont pas soumis aux mêmes traitements pendant la Guerre civile. La plupart des grands dirigeants communistes historiques, exceptés Jesús Monzón et Carmen de Pedro, avaient trouvé refuge à l'étranger pendant le conflit et tentaient, depuis leurs retranchements, de remettre la main sur le Parti et sur les combattants restés exposés en Espagne ou en France.

Ces chapitres permettent de mieux comprendre l'invasion du val d'Aran, ainsi que les causes et les conséquences des choix effectués par ces personnalités. Contre toute attente, ces choix se révèlent très dépendants de l'aspect humain, personnel, émotionnel et privé. Ce qui met en exergue l'importance de ces histoires humaines, passionnelles dans l'Histoire officielle. De ce fait, cela conforte le choix d'écriture d'Almudena Grandes qui marie Histoire officielle et fiction, Histoire et histoires, historiques et fictionnelles. Cet axe permet tout autant de montrer que la durée de son récit ne se limite pas au fait historique en lui-même, mais se calque sur la durée d'une vie humaine, pour les personnages historiques, comme pour le peuple.

L'autre niveau -celui des combattants, d'Inés et de Galán- composé de deux axes, se focalise sur l'histoire de l'invasion du Val d'Aran vécue depuis l'intérieur, aux côtés des combattants. Dans celui-ci, Almudena Grandes crée des personnages qui vont incarner les êtres humains acteurs de l'invasion. Aussi, le lecteur vit-il, à leurs côtés, concrètement, leur quotidien dans le camp, comme sur le terrain. Le lecteur est, ainsi, aux côtés des deux narrateurs internes qui retranscrivent ce que vivent les combattants de l'intérieur. Ce schéma narratif est en accord avec le point de vue historique et fictionnel du roman puisqu'il fait ressortir ce fossé existant entre dirigeants et combattants. Le fait d'avoir choisi des narrateurs intradiégétiques renforce cette proximité avec les êtres humains de l'Histoire et ajoute de la vraisemblance.

Ce niveau est celui des combattants, de Galán et Inés, qui ont lutté pour l'Espagne républicaine, ainsi que de leurs proches, de leur descendance, de leurs amis et puis de la population en général. Ce niveau fait place au point de vue des guérilleros, ceux qui décident de s'engager pour leur pays, pour défendre leur démocratie. Les personnages fictionnels qui sont des combattants sont basés sur des personnages historiques réels, les combattants ayant réellement réalisé l'invasion.

Ce double niveau s'établit selon une alternance entre les chapitres entre parenthèses et les chapitres des narrateurs intradiégétiques, chacun révélant une partie de l'information, du récit historique et formant ensemble la fiction historique. Cette structure multiple complexifie et enrichit la lecture, car il faut s'adapter au niveau et aux points de vue des différents narrateurs, et faire, sans cesse, une sorte de synchronisation entre les différents apports des différentes parties.

Le lecteur est éclairé, dans les parties réservées à l'auteure, par le récit des faits historiques. Il comprend progressivement ce qui se déroule et les tenants et les aboutissants et il intègre ces informations à celles qui lui sont délivrées par les combattants, les personnages narrateurs. De ce fait, il est en possession d'éléments essentiels et il est à même de reconstituer le puzzle complet de cette invasion, vu de l'extérieur, d'en haut ; et de l'intérieur d'en bas.

Cette construction spécifique, basée sur la séparation des deux niveaux, trace la ligne conductrice du roman. Définitivement, il y a un fossé profond entre la classe dirigeante, qui oriente l'Histoire, et le peuple, qui finalement la vit, la fait vivre.

Grâce à cette note, le lecteur comprend que le roman, dans son entier, est une fiction historique qui tente de respecter à la fois la fiction et l'Histoire. Cela passe par ces deux niveaux et ces trois axes, celui des décideurs, celui des combattants avec Inés et Galán. Almudena Grandes joue, à la fois, sur deux tableaux -Histoire et fiction- pour reconstituer la mémoire historique de cet événement. Les deux niveaux se complètent ; un niveau nourrit l'autre et vice-versa, pour former la fiction qui reconstruit l'événement historique dans sa totalité.

Les deux niveaux appartiennent à la fiction et sont nourris par la réalité historique. Le roman dans son entier est la somme de ces récits historiques fictionnels qui produisent une fiction historique riche et de qualité, autant historiquement que fictionnellement. Ainsi, Almudena Grandes propose-t-elle un compromis entre l'art romanesque de Galdós, sa liberté, et la préservation de la fidélité historique, sa loyauté.

## 1.2 Une version personnelle de l'Histoire

Almudena Grandes a réalisé conjointement un travail d'investigation scientifique et la construction d'une fiction guidée par la véracité. Elle a souligné néanmoins l'aspect personnel de ce récit. Malgré toute la documentation historique qui sous-tend son roman, afin d'être le plus fidèle possible aux faits, il s'agit de sa vision personnelle des événements.

Un roman historique est l'œuvre d'un auteur ; il choisit les faits, le point de vue, la façon de les traiter et leur reconstruction, qui, aussi proche se veut-elle être de la vérité historique, reste orientée et dirigée par l'auteur. C'est ce que l'auteure rappelle par souci d'honnêteté et de transparence, puisque c'est justement ce qui est reproché aux personnalités historiques et politiques qui sont partie prenante de cet événement. Elle conçoit une œuvre en accord avec ses principes. Cela se matérialise concrètement dans le roman dès les premières pages du chapitre entre parenthèses (*Antes*). En effet, dès l'ouverture du roman l'auteure positionne son récit comme « possiblement réel » et non pas comme une vérité historique.

Ce qui se traduit avec l'emploi répété de mots faisant écho au doute, au probable. Le récit est marqué par une présence du champ lexical du doute « quizás », « tal vez », « lo más probable », « cuya fecha exacta se desconoce », « haya »<sup>263</sup>. Rien que dans la première page, apparaissent six occurrences de la probabilité. Cette présence accrue, dès les premières lignes, donne une impression d'honnêteté envers le lecteur. Cela

---

<sup>263</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 17.

semble signifier, d'ores et déjà, que ce récit qui se veut le plus véridique possible n'en reste pas moins la version personnelle de l'auteure des faits, laquelle porte son empreinte. Le choix de l'événement, l'investigation scientifique qu'elle a effectuée et tous les choix qui ont construit le récit sont son œuvre. De plus, le fait historique lui-même reste un événement difficile à décrypter avec certitude car beaucoup d'éléments sont troubles, non résolus, et il reste une partie nébuleuse non éclaircie par l'Histoire elle-même.

Ainsi, Almudena Grandes rappelle-t-elle au lecteur que ce qu'elle raconte, c'est une réécriture de l'Histoire, qui est elle-même, déjà, une écriture de faits et d'événements ayant eu lieu. L'Histoire reste toujours un récit, avec une part de subjectivité inhérente, fluctuant et évolutif. Malgré toute la rigueur qui peut être mise dans sa construction, selon le respect formel des sources, des méthodes, il y a néanmoins une influence plus ou moins importante de l'auteur et/ou des conceptions socio-politiques de l'époque. C'est encore plus vrai dans le cas de l'Espagne, puisque l'Histoire a d'abord été écrite par les Franquistes pour servir leur idéologie. En tant qu'auteure de ce roman historique, Almudena Grandes se positionne logiquement en tant que responsable de cette création personnelle, néanmoins elle tient à affirmer une position que soutient une rigueur scientifique. L'analyse d'un roman n'a pas pour vocation de vérifier son exactitude historique cependant, dans le cadre du projet que se propose Almudena Grandes, il est induit qu'il y a un respect de l'Histoire réelle -cachée, tue ou manipulée- mais véridique. Le lecteur trouve de front un récit qui aspire et tend à la vérité historique et une fiction à proprement parler.

L'exemple du début du roman est symbolique à ce propos car il fait le récit de ce qu'a pu être la rencontre « fictive » entre deux personnages historiques réels dont le rôle est crucial dans le déroulement de l'invasion du val d'Aran, Jesús Monzón et Carmen de Pedro. Cette rencontre appartient réellement à l'Histoire mais aucune version historique n'en fait état. Par conséquent, lorsqu'Almudena Grandes l'évoque, elle le fait en se basant sur des sources historiques sûres qu'elle complète par la fiction pour les éléments « manquants ». Cette entrée en matière donne le ton et le cadre. Il s'agit bien d'une fiction basée sur l'Histoire réelle qu'elle transfère dans le récit grâce à une investigation scientifique, une démarche « documentaliste ». L'ensemble constitue sa fiction historique, sa version des faits, mais la démarche de donner à connaître et de

défendre des Hommes, des valeurs humanistes et républicaines, prédispose le récit à la recherche de la vérité.

Le pacte de lecture est limpide, Almudena Grandes a tenté de construire un récit le plus véridique possible, le plus fidèle possible à toute la documentation existante afin de lui donner corps littéraire :

*Toulouse, un día de agosto, quizás aún julio, tal vez en los comienzos de septiembre de 1939.*

*Una mujer camina por la calle con los labios apretados, la actitud apresurada, ensimismada a la vez, de quien está en apuros o tiene una larga lista de tareas que cumplir. Se llama Carmen, y es muy joven. Lo más probable es que ese día, cuya fecha exacta se desconoce, no haya cumplido aún veintitrés años.*

*Sin embargo, ha vivido mucho.<sup>264</sup>*

Almudena Grandes a séparé certains faits historiques du récit « fictionnel » pour les raisons précédemment citées d'impossibilité, pour les narrateurs intradiégétiques, d'avoir accès aux informations personnelles, confidentielles, politiques ou privées des personnalités historiques dirigeantes. Même si elles sont séparées, ces deux dimensions appartiennent à la fois à l'univers romanesque et historique. L'auteure a spécifié clairement que même ces passages sur les faits historiques appartiennent entièrement à la fiction et ils restent sa version des faits, malgré une forte volonté de véracité chez elle :

*En ese sentido, y por encima de todo, quiero advertir que Inés y la alegría es, de principio a fin, una novela, y, por tanto, en ningún caso un libro de historia. Los fragmentos de no ficción, pertenezcan a una obra de ficción, y mi intención nunca ha sido, ni será, arrogarme la menor autoridad sobre este tema.<sup>265</sup>*

---

<sup>264</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 17.

<sup>265</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 723.



La clarté du pacte de lecture procure au lecteur une sensation de confiance en l'auteur, ce qui lui permet d'adhérer de façon plus profonde au propos et de se laisser convaincre. Cette honnêteté actée de façon insistante, quant au récit des faits, se vérifie à la mise à l'épreuve concrète du texte qui fait le récit de cet épisode historique.

La distinction entre Histoire - savoir scientifique, contrôlable des faits passés- et mémoire, est tangible et reconnu ; néanmoins la frontière est perméable et il existe des interrelations entre la discipline scientifique et la construction sociale du souvenir. La mémoire est multiple, fragile, partielle, manipulable, mais utile et nécessaire. Elle permet la complétude de l'Histoire et ce roman propose justement cette union entre discipline historique et mémoire individuelle et collective. Le mariage de cette mémoire avec l'Histoire enrichit le récit. L'Histoire généralise les faits et la mémoire singularise, humanise ; leur union donne une version complète de l'Histoire au sein du roman.

Galdós avait déjà investi cette problématique. Au commencement des « *Episodios Nacionales* », son personnage narrateur, Gabriel Araceli, confirme ce propos en expliquant en quoi consiste sa narration. Son écriture est guidée par trois éléments essentiels : les souvenirs empreints des émotions associées, le respect de la ligne conductrice de sa vie -l'amour de la patrie- et le souci de vraisemblance :

*Soy joven; el tiempo no ha pasado; tengo frente a mí los principales hechos de mi mocedad; estrecho la mano de antiguos amigos; en mi ánimo se reproducen las emociones dulces o terribles de la juventud, el ardor del triunfo, el pesar de la derrota, las grandes alegrías, así como las grandes penas, asociadas en los recuerdos como lo están en la vida. Sobre todos mis sentimientos domina uno, el que dirigió siempre mis acciones durante aquel azaroso periodo comprendido entre 1805 y 1834. Cercano al sepulcro, y considerándome el más inútil de los hombres, ¡aún haces brotar lágrimas de mis ojos, amor santo de la patria! En cambio yo aún puedo consagrarte una palabra, maldiciendo al ruin escéptico que te niega, y al filósofo corrompido que te confunde con los intereses de un día. A este sentimiento consagré mi edad viril y a él consagro esta faena de mis últimos años, poniéndole por genio tutelar o ángel custodio de mi existencia escrita, ya que lo fue de mi existencia real. Muchas cosas voy a contar. ¡Trafalgar, Bailén, Madrid, Zaragoza, Gerona, Arapiles!... De todo esto diré alguna cosa, si no os falta la*

*paciencia. Mi relato no será tan bello como debiera, pero haré todo lo posible para que sea verdadero.*<sup>266</sup>

Galdós tenait à l'idée de Nation et de Patrie et la littérature apparaît comme le moyen de faire vivre, survivre et passer à travers les âges ce fil de vie parce qu'elle rend le récit vivant et vraisemblable.

Ces trois principes d'écriture évoqués dans l'œuvre de Galdós se retrouvent chez Almudena Grandes ; elle est, elle-aussi, dirigée par ses souvenirs, ses principes de vie et une exigence de vraisemblance. Les souvenirs, directs et indirects de l'après-guerre, l'inclination pour les valeurs humanistes et pour l'Espagne de Galdós, et une soif de véracité sont les inspireurs et les instigateurs de son écriture.

Cette version personnelle de l'auteure tend à reconstruire rigoureusement et intégralement ce fait historique significatif de la résistance antifranquiste, de l'humanisme démocratique, pour faire toute la lumière sur celui-ci et, conséquemment, que toutes les « leçons » qu'il porte puissent accéder jusqu'au plus grand nombre et agir. L'auteure se donne pour mission d'écrire cet événement historique car il est significatif, symbolique et il induit une remise en question historique, politique et sociale nécessaire présentement et pour le futur :

*Ciento veintinueve, algunos más o mucho menos, los soldados de la UNE que no lograron salir vivos de Arán, murieran para que nadie lo sepa. La Historia con mayúscula de los documentos y los manuales los ha barrido con la escoba de los cadáveres incómodos, hasta esconderlos debajo de la alfombra que marca el sendero que condujo a su patria hacia el futuro, y allí siguen, cubiertos de polvo, rebozados en pelusas.*

*Encima, sobre una sólida arpillera tejida con lana de buena calidad y colores cálidos brillantes, se leen los nombres de los héroes útiles, públicos, confortables, los hombres y mujeres que consagraron su vida a consolidar, junto con su futuro personal, la libertad y la democracia de España.*<sup>267</sup>

---

<sup>266</sup> *Op.cit.* (Galdós, 2013 [1805-1880]), pp. 88-99.

<sup>267</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 484.

## 2. Un événement historique à écrire

### 2.1 Un événement historique méconnu pour une version plus juste

Dans sa postface, Almudena Grandes exprime la principale raison qui l'a poussée à écrire ce premier roman sur l'invasion du Val d'Aran avançant qu'aujourd'hui personne ne sait rien sur l'invasion<sup>268</sup>. L'invasion du Val d'Aran par les guérilleros de l'Union Nationale Espagnole a été oubliée, passée sous silence ou manipulée sous le Franquisme et durant la Transition :

*Inés y la alegría cuenta la historia de la invasión del valle de Arán, una operación militar desconocida por la inmensa mayoría de los españoles, que tuvo lugar efectivamente entre el 19 y el 27 de octubre de 1944.*<sup>269</sup>

Francesca Blockeel et Lessius Hogeschool nomment cette mémoire écrite uniquement par les franquistes « mémoire manipulée » :

*Esos 'lugares de memoria', sin embargo, son todos elementos simbólicos de la memoria del bando vencedor, visto que fueron los vencedores los que durante el franquismo escribieron la Historia. La escribieron y la manipularon en función de sus intereses, por ello es legítimo hablar aquí de 'una memoria manipulada'.*<sup>270</sup>

Ils soulignent à l'avenant l'importance et la nécessité de recourir à la mémoire pour rouvrir le passé de façon à connaître la vérité, atténuer les injustices afin d'être en

---

<sup>268</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, Nota de la autora, p. 723.

<sup>269</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, Nota de la autora, p. 721.

<sup>270</sup> Blockeel, F., Hogeschool, L., *Memoria Histórica y hombre sin nombre de Suso de Toro*, Actas XVI Congreso AIH, Centro Virtual Cervantes, 2005.

mesure de surpasser le traumatisme et également d'éviter qu'un tel affrontement ne se reproduise :

*Para los descendientes de los republicanos, "el recuperar la memoria no significa abrir de nuevo las heridas de la guerra y de la represión, significa tener la posibilidad primero de conocer todo lo que sucedió para dignificar a las víctimas de la dictadura; segundo superar el pasado censurando la apología del totalitarismo, y tercero aprender a no repetir la misma confrontación y los mismos crímenes (Sánchez, 2007).*

*[...] Está claro, pues, que España está luchando con su memoria histórica, sea ella llamada 'memoria manipulada', 'memoria borrada' o 'memoria en litigio' [...].<sup>271</sup>*

Avec ce récit, Almudena Grandes donne à cet événement, conséquent pour l'Histoire de l'Espagne, une existence officielle, reconnue, connue de tous. Cela dénote l'idée de rendre l'Histoire accessible à tous, une des volontés essentielles de Galdós, reprise par Almudena Grandes. Si elle n'est pas connue des Espagnols depuis 1944, elle n'a pas non plus fait l'objet d'études scientifiques et est absente de la bibliographie qui est à portée de n'importe quel lecteur.<sup>272</sup>

Les propos d'Almudena Grandes sont corroborés par les études sur le sujet. Daniel Arasa dans la sienne, *Años 40 : los maquis y el PCE*<sup>273</sup>, exprime cette mise sous silence de ce fait historique, alors même qu'il s'agit de la seule tentative de renversement du régime franquiste :

*Franco y los comunistas coincidieron. Durante decenios, ambos guardaron un silencio sepulcral sobre uno de los más importantes acontecimientos de la postguerra española: el único gran intento armado para derribar el Régimen franquista, producido en otoño de 1944, cuando las potencias del Eje se desmoronaban ante el empuje de los aliados occidentales y soviéticos.<sup>274</sup>*

---

<sup>271</sup> Sánchez, F., "Memoria Histórica y Símbolos franquistas. Cuando destruir es un deber", en *El Inconformista Digital* (<http://www.elinconformistadigital.com>) en *Ibid.* (Francesca Blockeel, 2005).

<sup>272</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), Nota de la autora, p. 726.

<sup>273</sup> Arasa, D., *Años 40: los maquis y el PCE*, Colección Primera Plana, 42, Argos Vergara, 1984, pour la version numérique QualityEbook v0.62.

<sup>274</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 1.

Si Almudena Grandes aspire à faire connaître cet événement inconnu, ou mal connu, de l'Histoire espagnole c'était avant tout pour permettre de réhabiliter ces hommes qui avaient risqué, ou donné, leur vie pour tenter de sauver la Démocratie Espagnole, et dénoncer les malversations politiques afférentes à cet événement. Aussi Almudena Grandes se propose-t-elle de mener cette bataille et de rompre la spirale de cette version erronée. Elle choisit de redonner leur place aux combattants républicains dans celle-ci, à hauteur de leur rôle réel. Elle n'écrit pas l'Histoire puisqu'elle n'en a aucune autorité scientifique, mais elle contribue à l'éveil des consciences et à la reconstitution de la mémoire historique depuis le présent et, tout particulièrement, la mémoire historique à hauteur de ces hommes et de ces femmes :

*En el silencio, perece la memoria de unos cuantos miles de hombres que arriesgaron su vida por la libertad y la democracia de su país. Ellos aportan el único elemento íntegramente positivo de este episodio. Mientras en las alturas, muy por encima del nivel de sus cabezas, los poderosos deciden su suerte, los hombres de la Une no hacen más que lo que creen que tienen que hacer. En el contexto de un conflicto mundial que sigue deparando su trocito de gloria a héroes tan dudosos, tan accidentales como Klaus von Stauffenberg o el falso general Della Rovere, hoy nadie les recuerda porque nadie sabe que existieron, ni el precio que pagaron por ajustar sus acciones a su conciencia.<sup>275</sup>*

La version de l'Histoire est écrite depuis le point de vue des vainqueurs -comme à l'accoutumée- mais elle n'a pas vocation à être éternelle et doit être remise en cause, questionnée, à l'instar d'autres pays européens. Certaines défaites peuvent être bien plus honorables que de grandes victoires. Et c'est précisément le cas en Espagne. Dans le cadre de l'invasion du Val d'Aran par les guérilleros républicains de l'Union Nationale Espagnole, le récit doit être fait pour permettre de le donner à connaître, le mettre en lumière et également rétablir une version plus juste de l'Histoire qui rende à ces Hommes la place qui leur est due, inscrire leurs noms dans l'Histoire.<sup>276</sup>

Pour l'auteure, il est primordial de recentrer l'écriture de l'Histoire sur les Espagnols anonymes qui ont participé à faire l'Histoire. Mourir pour son pays est un

---

<sup>275</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 483.

<sup>276</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 483.

sacrifice ultime qui ne peut pas, de surcroît, être tu. Ces hommes et ces femmes restent dans le plus profond anonymat quand seules les illustres personnalités historiques sont auréolées de gloire. Même si les chiffres concernant les pertes humaines sont incertains et manipulés – cruellement minimisés ou amplifiés selon la position politique-, des Espagnols ont, en effet, perdu la vie au cours de cette tentative de reconquête. Une chose est sûre, cette centaine de combattants morts pour leur pays a été oubliée de l'Histoire :

*Ciento veintinueve, algunos más o mucho menos, los soldados de la UNE que no lograron salir vivos de Arán, murieron para que nadie lo sepa. La Historia con mayúscula de los documentos y los manuales los ha barrido con la escoba de los cadáveres incómodos, hasta esconderlos debajo de la alfombra que marca el sendero que condujo a su patria hacia el futuro, y allí siguen, cubiertos de polvo, rebozados en pelusas.*

*Encima, sobre una sólida arpillera tejida con lana de buena calidad y colores cálidos, brillantes, se leen los nombres de los héroes útiles, públicos, confortables, los hombres y mujeres que consagraron su vida a consolidar, junto con su futuro personal, la libertad y la democracia de España.*

La restitution de cet événement de la guérilla antifranquiste, fut-ce-t-elle romanesque, contribue de façon conséquente à la construction et au partage de la mémoire historique. En revenant sur ce passé manipulé et falsifié, cette reconstitution a des conséquences sur la vision présente et future. Elle invite les responsables politiques à plus d'intégrité et de désintéressement personnel dans l'exercice de leur fonction. A l'inverse, elle réclame plus de reconnaissance et de justice pour les Hommes qui servent leur pays.

Julio Aróstegui et Jorge Marco<sup>277</sup> reviennent sur cette relation entre mémoire et Histoire stipulant leur complémentarité. Le recours à la mémoire historique contribue à la reconstitution d'une histoire plus proche de la réalité des faits, plus juste, en particulier pour ce qui est des « vaincus ». Tel qu'il a été souligné précédemment, la mémoire est une matière première pour l'Histoire. Ce sont deux concepts

---

<sup>277</sup> Aróstegui, J., Marco, J., & (eds.), *El último frente La resistencia armada antifranquista 1939-1952*, Editor digital ugesan64&jasopa1963, 2008, p. 31.

complémentaires. Et la récupération de la mémoire dans l'Histoire est d'autant plus forte -et nécessaire- en ce qui concerne les vaincus qui sont toujours les oubliés de l'Histoire :

*La recuperación de la memoria es directamente proporcional al progreso de la historia, sobre todo cuando se produce una penuria y carencia de fuentes en un tema como éste, que es historia de vencidos, y sobre los vencidos se cierne siempre \_ ley universal\_, la desaparición: desaparición de nombres, de vidas, de fosas, documentos, de mención, de homenajes de reconocimientos y del derecho a la propia historia.*<sup>278</sup>

La mémoire historique permet de pallier l'absence ou l'insuffisance de sources auxquelles la science historique est parfois confrontée. Dans le cadre de l'Espagne, le recours à la mémoire historique, aux souvenirs, aux témoignages est particulièrement nécessaire, voire indispensable parfois, pour évoquer la répression, les pertes humaines et tout ce qui a trait à la guérilla. Pour Aróstegui et Marco, le recours à la mémoire et à l'exercice du souvenir peut constituer une planche de salut pour l'Histoire. Dans le cadre de la Guerre civile espagnole, la mémoire, le souvenir, le témoignage permettent de pallier l'absence de sources concernant les pertes humaines et la guérilla. La littérature donne la possibilité à ces témoins, à ces voix de s'exprimer tout haut et leur offre une tribune de premier choix. Ainsi, la littérature devient un allié précieux de l'Histoire lui offrant une complétude, une exactitude et un retentissement supplémentaires. A l'heure actuelle, les témoins de la Guerre civile disparaissent et emportent avec eux la mémoire directe des faits. La sauvegarde de leur témoignage devient cruciale. Les enquêtes orales sont précieuses et leur transmission indispensable pour l'Histoire. Cette récupération de la mémoire historique est cruciale pour l'Histoire :

*Mientras hubo testigos y supervivientes, escribir sobre la guerrilla fue relativamente fácil. Hoy, tras la muerte biológica de la memoria, el problema se convierte en gravísimo.*<sup>279</sup> *Por todo ello, el verdadero historiador no puede hacer otra cosa que saludar positivamente la actual corriente, aunque tardía, en pro de la recuperación de la memoria histórica.*<sup>280</sup>

---

<sup>278</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 31.

<sup>279</sup> *In op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 31.

<sup>280</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, p. 31.

L'invasion du Val d'Aran et ces hommes ont été oubliés par l'Histoire ; la mémoire historique de cet événement peut contribuer à faire justice et à redresser les torts. En effet le régime franquiste, le Parti Communiste Espagnol, le Gouvernement français avaient condamné cet événement à l'oubli. La dictature franquiste, de façon générale, avait voué aux gémonies les Républicains et les faits historiques les concernant. De plus, les dirigeants franquistes avaient, pour cet événement en particulier, des raisons supplémentaires de le faire oublier puisque cette invasion a surpris le Régime et sa défense réputée indestructible. Dans le but de préserver leur image de défense organisée, sûre et inébranlable, les franquistes avaient préféré qu'il soit effacé de toutes les mémoires. De même, le Parti Communiste prenait parti d'en faire fi. Premièrement, car cette tentative avait échoué. Deuxièmement, car l'historiographie a montré que les principaux dirigeants avaient décidé de lancer l'opération, malgré l'absence des conditions favorables sur lesquelles ils tablaient, et même, de la précipiter dans le but de servir des ambitions et des intérêts personnels, tout en cachant cette version peu avouable aux combattants qu'ils envoyaient risquer leur vie sur le terrain.

La postface et le récit d'Almudena Grandes témoignent de ces allégations. Dans sa note, l'auteure signale cette problématique, ce qu'elle traduit cela dans le roman, en particulier dans le chapitre entre parenthèses (*Después*), dans lequel elle explicite les raisons pour lesquelles personne n'a souhaité que l'information de cette invasion soit divulguée.

L'auteure souligne l'importance de ce fait dans l'Histoire de l'Espagne qui aurait pu être toute autre si l'opération avait réussi à implanter un gouvernement provisoire à Vielha. Elle met aussi en exergue une critique envers les classes dirigeantes, de façon générale, qui convenaient toutes de dissimuler l'existence de cette campagne militaire, dans leurs propres intérêts :

*Después, se hace el silencio.*

*Durante más de sesenta años no hay nada más, sólo silencio, una tácita condena a la inexistencia de una campaña militar que no existe para nada, para nadie. En ese punto*



*confluyen las estrategias de todos los centros de poder que se ven implicados en una operación que pudo haber cambiado para siempre el destino de España.*<sup>281</sup>

La personnalité narcissique de Franco ne pouvait souffrir d'avoir subi un tel affront qui affaiblissait son désir de toute puissance :

*Franco no quiere volver a oír hablar, en lo que le queda de vida, de aquel susto de muerte que revela una de las más tenaces deficiencias de su régimen. Porque ni entonces, ni en lo sucesivo, logra evitar que los Pirineos sean un coladero, una frontera tan simbólica como la verja de un jardín que los comunistas saltan y vuelven a saltar, en una y otra dirección, cuando y como les da la gana.*<sup>282</sup>

Le Parti Communiste Espagnol, quant à lui, avait tout intérêt à dissimuler la façon dont ses dirigeants avaient abandonné la lutte, au profit de leur sécurité personnelle, laissant le parti sans direction, ainsi que leurs agissements afférents. Indiscutablement, ils se devaient de taire la conquête du parti et sa reconstruction par Jesús Monzón :

*La dirección del Partido Comunista de España, por razones igual de evidentes, hace lo que puede, que es casi todo, para que no se hable del valle de Arán, ni de las circunstancias del ascenso de Monzón, ni de las causas que lo hacen posible, ni de su gestión al frente del Partido en Francia y en España, ni de la actuación de los miembros del Buró Político, ni antes, ni durante, ni después de la invasión. Y nadie ha sabido nunca gestionar el silencio con tanta maestría.*<sup>283</sup>

L'auteure glisse également une vive critique plus générale envers le Parti Communiste qu'elle accuse d'être expert dans l'art du mensonge par omission. Ce fait historique remet en profondément en cause le Parti Communiste Espagnol, puisqu'il révèle en son sein l'existence de sombres aspects, de mensonges, de trahisons, de manipulations au profit d'aspirations individuelles carriéristes ou personnelles. Cet

---

<sup>281</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 482.

<sup>282</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011, p. 482.

<sup>283</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011, pp. 482-483.

événement pointe le doigt sur un comportement hautement en contradiction avec l'idéologie communiste prônée.

Almudena Grandes adresse un reproche contondant aux Alliés qui, malgré l'aide que les Républicains espagnols leur avait apportée durant la Seconde Guerre Mondiale et connaissant les agissements illicites de Franco, l'avait conforté à la tête de l'Espagne, en refusant de soutenir la tentative de récupération du pouvoir légal que représentait l'invasion :

*Los aliados, tanto en la época en la que el poder de Hitler bendice su unión como inmediatamente después, cuando su victoria común les permite ya reconocer hasta qué punto son enemigos, se guardan mucho de incluir la invasión en sus relatos de la última etapa de la Segunda Guerra Mundial, y aún más de las crónicas de sus, en teorías, espinosas relaciones con el régimen de Madrid, aquel dictador fascista tan desagradable al que, de una u otra manera, siendo más o menos conscientes de las decisiones que están tomando, apuntalan entre todos en el poder durante el mes de octubre de 1944.<sup>284</sup>*

Il est ainsi clairement établi la volonté de réécrire cet épisode de la résistance antifranquiste espagnole, afin de donner une version plus juste de l'Histoire qui mette tous les dirigeants politiques concernés face à leurs responsabilités et qui rétribue à ses hommes et à ses femmes -oubliés volontairement par les Franquistes, les Communistes, l'Histoire en général- les honneurs qui leur sont dus. La littérature d'Almudena Grandes dans ses « *Episodios* » aspire à la reconstitution, à la sauvegarde et à la diffusion de la mémoire historique de la résistance antifranquiste et de ces guérilleros. José Antonio Vidal Castaño, dans l'étude dirigée par Julio Aróstegui et Jorge Marco<sup>285</sup>, met en avant cette recherche de mémoire historique par les vaincus et par les victimes de la répression franquiste. Il s'agit de réhabiliter les guérilleros antifranquistes, considérés comme des délinquants coupables. Cette tentative d'invasion est cruciale dans l'Histoire de l'Espagne, elle devait être réécrite et partagée. Dans l'étude sur les guérilleros sous la direction de Jean Ortiz<sup>286</sup>, Ferrán Sánchez Agustí, écrivain et historien catalan, confirme l'importance de cet événement historique et présente l'Opération

---

<sup>284</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011, pp. 482-483.

<sup>285</sup> *Op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 133.

<sup>286</sup> *Op.cit.* (Ortiz, ROUGES Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006), p. 217.

« *Reconquista de España* » comme « *le plus grand événement de la résistance antifranquiste* » Cette étude souligne que ces hommes se sont engagés dans la lutte antifasciste parce qu'ils voulaient défendre les idéaux humanistes dans lesquels ils croyaient profondément. Ils partageaient [...] La Foi, parce qu'ils avaient comme point de référence commun que leurs idéaux étaient justes, et qu'ils comptaient sur la solidarité des antifascistes du monde entier. Ils avaient la Foi dans l'organisation et dans la lutte. Ni plus, ni moins !<sup>287</sup>

Elle revêt toute son importance dans l'Histoire espagnole sous bien des aspects - historiques, politiques, sociaux, idéologiques, philosophiques même-. Cet événement historique est symbolique pour la résistance antifranquiste qui, même si elle était minoritaire, n'a jamais cessé la lutte et a combattu pour le collectif, pour la défense des idéaux démocratiques, pour l'Espagne et pour les Espagnols. Cet événement est révélateur de l'impact qu'une « poignée » d'hommes a pu avoir au niveau national, en France et en Espagne, face au Franquisme et il incite donc à l'action, à la lutte, en démontrant que même une minorité peut changer le cours des choses. Il met en valeur ces Hommes car ils incarnent le don de soi, l'altruisme, l'humanisme démocratique, le courage, le sacrifice et l'espoir de la capacité d'agir. La survivance de ces Hommes et de leur Histoire, c'est assurer la rémanence des idéaux humanistes démocratiques qu'ils incarnent et de cette Espagne « chérie », évoquée précédemment. Cette réécriture de l'Histoire, de cet événement historique, est aussi représentative d'une volonté de vérité, de justice et de réparation nécessaire au rassemblement d'une société autour d'une mémoire qui fait l'objet d'un consensus, apaisée et, de ce fait, capable de devenir le ciment d'une nouvelle identité collective, base de la société future.

Afin de tendre vers une mémoire qui puisse faire l'unanimité, il faut reconstruire une mémoire juste, à laquelle l'auteure aspire. Elle confie dans sa note ne rien avoir inventé de tout ce qui apparaît dans les parties « historiques » et elle détaille sa démarche, ainsi que ses sources, dans sa note.<sup>288</sup> Almudena Grandes a accompli une véritable démarche

---

<sup>287</sup> *Ibid.* (Ortiz, *ROUGES* Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006), p. 216.

<sup>288</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), Nota de la autora.

historique d'investigation scientifique pour servir cette quête de vérité, de justice, de réparation.

## 2.2 Les faits historiques

Dans *Inés y la alegría*, nous l'avons déjà évoqué, le lecteur se trouve concrètement face à l'Histoire, face à la mémoire historique de l'invasion du Val d'Aran par l'Union nationale Espagne [U.N.E.], sous la direction du Parti Communiste Espagnol, en octobre 1944, dans l'espoir de créer une base républicaine à Vielha, à partir de laquelle le mouvement populaire se joindrait aux guérilleros pour renverser le Franquisme. L'auteure ramène le lecteur dans le passé pour comprendre et analyser cet événement. Pour ce faire, elle remonte dans ce passé jusqu'en amont de celui-ci et poursuit en aval ; elle replonge sur les chemins des années 30/40 jusqu'aux années 70 de façon à englober l'avant et l'après de cet événement de l'invasion du Val d'Aran, afin de pouvoir comprendre tous les éléments de cette opération.

Ce travail de recherche n'a pas pour but de passer au crible la viabilité historique, ce n'est pas le propos de l'auteure, ni des romans historiques de façon générale. Cependant, cette étude revient sur les faits historiques pour plusieurs raisons. L'investigation scientifique et littéraire de l'auteure permet à tous les lecteurs d'accéder réellement au sens complet de cet événement et d'accomplir une démarche à la fois historique, politique et idéologique pour tirer profit de cette réflexion présentement.

Après l'effondrement de la République espagnole, les principaux dirigeants du Parti Communiste Espagnol [PCE] se sont réfugiés en France, avant de s'exiler à Moscou et à Mexico, livrant 40 000 membres que comptent leur parti à eux-mêmes. Ce sont les cadres moyens et les militants qui ont reconstitué le parti. L'un des principaux acteurs de cette reconstruction est Jesús Monzón. Il a occupé les postes de responsable communiste de Navarre, Gouverneur d'Alicante, de Cuenca et, en 1939, Secrétaire Général du Ministère de l'Intérieur. Monzón réorganise clandestinement le PCE en France. Il met en place une direction provisoire, la Délégation du Comité Central en

France, installée à Marseille et à Aix en Provence. Il est secondé par Carmen de Pedro, secrétaire au Comité Central du PCE, ainsi que par des cadres intermédiaires dont Gabriel Trilla, Jaime Nieto, Félix Llanos, Manuel Azcárate, Miguel Portoles, Juan Antonio Turriel. Il s'appuie également sur deux organismes exécutifs, les « Commissions de Travail » à Paris et Toulouse.

À leur arrivée en France, les Espagnols faisaient l'objet de nombreuses appréhensions, en particulier ils furent victimes de la « peur des Rouges », la peur d'une invasion communiste mondiale. Aussi eurent-ils à subir de nombreuses discriminations et rejets. Ils furent, pour un grand nombre, internés dans différents camps comme celui d'Argelès, du Vernet ou de Gurs, dans des conditions très difficiles. À l'intérieur même de ces camps, les regroupements se faisaient entre camarades de combat ou bien par identités régionales. Le PCE chercha alors à établir des contacts à l'intérieur de ces camps d'internement pour recréer des liens et reconstruire les forces vives du parti.

Le gouvernement Daladier jugea le coût d'entretien global de ces réfugiés trop important et il décida de tirer profit de ces hommes pour les mettre au service de la France. Les mesures obligatoires liées au service militaire furent élargies à tous les hommes de 20 à 48 ans mais sans caractère obligatoire et, de ce fait, à effet limité. Le gouvernement devait pallier l'absence des classes de 1914-1915 mobilisées. Dans ce but, au printemps 1939 furent créées les Compagnies de Travailleurs étrangers [CTE]. Les camps d'internement se vidèrent au profit des 227 CTE rassemblant 15 000 volontaires et 40 000 incorporés parmi les miliciens espagnols, encadrés par des Gendarmes. D'autres, à peu près 6000 engagés, rejoignirent les Régiments de Marche de Volontaires Etrangers [RMVE]. Il s'agissait de bataillons de marche qui remplaçaient la Légion qui peinait à avoir une image attractive en permettant des contrats d'engagement de courte durée. Ils étaient régis selon l'organisation de l'armée française. 40 000 d'entre eux intégrèrent directement l'économie nationale dans les domaines de l'agriculture et de l'industrie. Enfin environ 3000 furent maintenus dans les camps de par leur inaptitude au travail.<sup>289</sup>

A partir de l'été 1939, la France se retrouva engagée dans la Seconde guerre Mondiale et la mobilisation partielle, puis totale, des Français devint indispensable. En

---

<sup>289</sup> (Ortiz, ROUGES Maquis de France et d'Espagne LES GUERRILLEROS, 2006), (Cubero, 2013).

septembre 1939, la guerre est déclarée et le recours à la main d'œuvre espagnole devint une nécessité pour pallier l'absence des engagés sur le front et faire fonctionner l'économie en intégrant les industries, les mines, les carrières, les constructions de barrages et en assurant les tâches agricoles ou les travaux forestiers. Les autorités françaises décidèrent d'avoir recours à cette ressource humaine venue d'Espagne et rendit obligatoire l'enrôlement dans les CTE. De plus, la France devait réaliser d'immenses travaux de fortifications et cette main d'œuvre gratuite lui permettrait de réaliser d'énormes économies.

En juin 1940, les CTE furent supprimées. Sous le régime de Vichy, les Espagnols furent renvoyés dans les camps d'internement mais cette main d'œuvre était devenue indispensable au bon fonctionnement de la France compte-tenu des pertes humaines occasionnées par les combats qui engendraient des réquisitions supplémentaires parmi la population française pour les suppléer. Ainsi, en octobre 1940, les CTE devinrent les Groupes de Travailleurs Étrangers [GTE], dont la grande majorité était espagnole. Le recrutement fut élargi ; il s'étendait, dès lors, sur tous les hommes ayant entre 18 et 55 ans. L'organisation et la discipline y furent également nettement renforcées. Ce durcissement des conditions d'internement poussa les travailleurs à entamer des luttes clandestines au sein même des camps. Les GTE devinrent le principal vivier de recrutement des guérilleros de l'UNE malgré l'étroite surveillance dont ils faisaient l'objet. Ceux qui tenteraient d'échapper aux GTE seraient internés au camp du Vernet en Ariège.

Toutefois, dans ces dures conditions de l'exil, la résistance s'est organisée et une volonté de rassemblement s'est créée autour de la lutte en France contre l'Allemagne. Le PCE organisa dans ce but une réunion à Argelès. D'importantes décisions furent prises, en particulier celle de lutter aux côtés du peuple français contre l'occupation nazie et de récupérer au sein des GTE tous ceux qui seraient susceptibles de s'engager dans la lutte. Pour ce faire, le PCE organisa des évasions de cadres communistes ou espagnols ainsi que de Brigadistes Internationaux des différents camps. Ces évadés devinrent de hauts cadres au sein de la Résistance. Dans l'étude sur les guérilleros sous la direction de Jean Ortiz<sup>290</sup>, Claude Delpla souligne que la Franc-Maçonnerie a joué un

---

<sup>290</sup> *Op.cit.* (Ortiz, *ROUGES* Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006).

rôle essentiel, au cours des années 1939-1941, dans l'installation des premières bases de la Reconquête. Les Francs-Maçons soutenaient financièrement les Réfugiés républicains ; ils montaient, par exemple, des exploitations agricoles ou forestières permettant l'embauche de Francs-Maçons français ou de Républicains espagnols soustraits grâce à cela des CTE. Ces entreprises servirent de refuge et de base organisationnelle à la lutte. Les travailleurs étaient répartis en ce sens. Le premier chantier forestier fut créé en septembre 1940, dans l'Ariège. Le groupe était composé de 16 militants dont le Général Luis Fernández, chef de la « Agrupación de Guerrilleros Españoles » [AGE] et Antonio Valledor, ancien instituteur des Asturies à la tête d'une brigade pendant la guerre. Ce chantier permettait à la fois de légaliser la situation de certains camarades, de les cacher si nécessaire et en même temps de gagner de l'argent nécessaire à la reconstruction du Parti.

La « paralysie » entraînée par le Pacte Germano-soviétique d'août 1939 semblait prendre fin dans la volonté de se mettre en guerre contre le fascisme. Le général Riquelme, en accord avec Monzón, avait installé une Organisation militaire Espagnole dans l'Ambassade du Mexique destinée à assurer un service de renseignements. Dès le début de 1941, des groupes réduits de guérilleros, composés d'anciens cadres militaires ainsi que de volontaires recrutés, se formèrent de façon totalement indépendante des directives du Parti. Les effectifs étaient très réduits et les actions, menées dans l'Aude et dans l'Ariège, très modestes.

A partir de l'invasion de l'Union Soviétique, la résistance communiste s'intensifia. Après l'attaque allemande contre l'URSS, le 22 juin 1941, la Délégation du PCE en France renonça à une politique de front unique au profit d'une unification de tous les fronts espagnols. Cela donna naissance à la « Unión Nacional Española » [UNE], dans le but de regrouper tous les Espagnols, de droite comme de gauche, dans un front commun de résistance contre les dictatures fascistes européennes, pour la liberté et l'indépendance de l'Espagne. Un de ces secteurs se spécialisa dans l'aide à l'Espagne. Une école de formation politico-militaire fut créée dans l'Aude, sous le commandement de Sixto Agudo, afin de fournir des militants pour l'Espagne ainsi qu'une école régionale des cadres près de Carcassonne. Le but était de rassembler tous les Espagnols, quelle que soit leur tendance politique, contre le fascisme, comme l'exprime le Manifeste de l'UNE, en août 1941. Des comités départementaux et locaux furent créés. La propagande se

développa. Cela donna une réelle ampleur à la résistance espagnole et constitua la naissance de la lutte armée clandestine espagnole, malgré les dissidences qui se manifestaient en son sein.

En novembre 1941, l'armée allemande stagnait devant Moscou, ce qui incita les communistes à amplifier la lutte. La Délégation de Marseille décida de prendre les armes. À la mi-décembre 1941, le PCE aurait décidé, selon Claude Delpla<sup>291</sup> d'engager la lutte armée par le biais du XIV<sup>e</sup> Corps, en hommage au « *XIV<sup>e</sup> Corps des Guérilleros Espagnols* », unité de l'armée républicaine pendant la Guerre civile espagnole, qui fut fondée en 1937 et opérationnelle en 1938, sous les ordres du Valencien Domingo Ungría. Ce Corps était spécialisé dans la contre-guérilla sur les arrières des troupes franquistes et ce nom fut choisi comme une continuation de la guerre d'Espagne.

La résistance s'organisa et se développa dans les différents chantiers des GTE, en particulier dans l'Aude et l'Ariège. Cette résistance constitua des maquis de premier niveau. Ils furent complétés par des maquis de second niveau, aussi appelés « chantiers d'en haut », dans lesquels les militants pouvaient se réfugier en cas d'opérations policières. Les maquis de troisième niveau étaient les maquis indépendants, souvent mobiles et situés à distance des lieux d'habitation. Les trois niveaux étaient en lien permanent. Tous les ouvriers, néanmoins, ne devinrent pas guérilleros.

En début d'année 1942, sous l'impulsion de Jaime Nieto, membre de la Délégation du PCE, douze anciens cadres militaires du XIV<sup>e</sup> Corps de Guérilleros en Espagne se réunirent à Toulouse. Une autre réunion, près d'Aurillac, rassembla les guérilleros d'Auvergne. Il s'agissait de préparer depuis la zone libre les conditions d'une guérilla d'ampleur.

La première brigade de guérilleros s'est créée dans l'Aude en mai 1942. Dans un premier temps, l'absence d'armes orienta son action vers des sabotages. Les débuts de la guérilla espagnole urbaine débutèrent à Toulouse en août 1942. En septembre 1942, près de Foix, l'État-Major du XIV<sup>e</sup> Corps fut créé, complété par une Brigade Spéciale constituée des meilleurs éléments répartis en trois bataillons. Les guérilleros déclenchèrent les véritables premières actions de guerre.

---

<sup>291</sup> *Ibid.* (Ortiz, *ROUGES* Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006).



La structure du XIV<sup>e</sup> Corps reprenait celle de l'armée républicaine. Les groupes de guérilleros formaient un détachement. Les détachements d'un département constituaient un bataillon, les bataillons une brigade et plusieurs brigades une division. Il existait, enfin, une Brigade spéciale des Passages et une école des Cadres de la guérilla. Cette résistance avait pour ambition de reconstruire un outil militaire à même de reconquérir l'Espagne, après avoir aidé à la libération de la France.

Le développement de cette guérilla dérangeait fortement les autorités vichyssoises. Aussi en 1942, les forces répressives opérèrent sévèrement contre les républicains espagnols qui commençaient à organiser une activité de résistance. Charles et Henry Farreny, dans l'étude conduite par Jean Ortiz<sup>292</sup>, citent un rapport de 1942 au Commissaire principal chef de la Police judiciaire à Toulouse dans lequel le Mouvement « Reconquista de España », repéré dans le Lot-et-Garonne, est dénoncé et il est fait état de la répression qui s'en est suivie. Dans cette même zone, des exemplaires du journal éponyme avaient également été découverts. Un des acteurs de cette résistance est fréquemment cité également dans cette zone, il s'agit de Cecilio Arregui Giménez, considéré aujourd'hui comme le principal acteur de la UNE qui œuvrait aux côtés de Jesús Monzón pour la reconstruction du PCE. Pourchassé en France, il s'enfuit en Espagne où il sera arrêté à Barcelone en juin 1945 et condamné à trente ans de prison en 1948. Néanmoins, malgré la répression et les arrestations qui se multipliaient, la résistance s'est poursuivie et amplifiée. Les guérilleros de l'UNE perpétuaient leur engagement et s'opiniâtraient à lutter. Ainsi l'UNE parachevait-elle sa réorganisation et multipliait ses capacités d'action.

Dès le début de l'année 1942, l'UNE se constitua dans les Hautes-Pyrénées. L'état-major du 14<sup>e</sup> Corps s'établit pendant quatre mois à Bagnères de Bigorre, sous le commandement de Silvestre Gómez. Dans le Béarn, le premier maquis vit le jour en novembre 1942. Les différentes brigades s'organisaient en Divisions. Progressivement, la Résistance prit forme dans trente-deux départements, structurée en sept Divisions.

L'UNE organisa, entre le 1<sup>er</sup> et le 11 novembre 1942, juste avant l'occupation de la zone sud par l'armée allemande, une conférence nationale, dite « *de Grenoble* » pour tromper l'ennemi, à Montauban puis à Toulouse, au cours de laquelle elle officialisa son

---

<sup>292</sup> *Op.cit.* (Ortiz, *ROUGES* Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006).

existence. Plusieurs organisations antifranquistes refusèrent de rejoindre les rangs de l'UNE. Un bilan fut réalisé au terme d'un an d'activité et les structures définitives furent arrêtées. La direction reposait sur un triumvirat. L'UNE apparaît alors comme la seule réelle organisation de résistance en France comme en Espagne.

A la fin de 1942, le XIV<sup>e</sup> Corps comptait environ 500 guérilleros et 500 combattants en réserve qui luttèrent contre l'invasion allemande de la zone sud. L'année 1943 fut pourtant néfaste pour la guérilla qui subit la répression dans l'Aude et l'Ariège. En avril 1943, l'organisation des guérilleros fut mise à mal avec le démantèlement du chantier d'exploitation du charbon de bois de Aston en Ariège, la chute de Jesús Ríos, premier chef du XIV<sup>e</sup> Corps des Guérilleros Espagnols et la mise en péril d'une école des cadres à proximité. De ce fait, l'état-Major du XIV<sup>e</sup> Corps fut transféré à Bagnères de Bigorre, puis à Gaillac pour s'éloigner de la frontière pyrénéenne. La délégation mit en place à Bagnères de Bigorre et à Tarbes un appareil de passage par Saint-Lary-Soulan appelé « De cara a España » voué à se développer.

Malgré des échecs face à la sévérité de la répression, l'UNE est devenue un organisme redoutable de guérilla en France. La population lui réservait un accueil plutôt favorable et la coopération avec la résistance socialiste, communiste, et les Francs-Tireurs et Partisan Français [FTP] était efficace. Fin 1942 et début 1943, les groupes de guérilleros se renforcèrent. À partir de décembre 1943, le XIV<sup>e</sup> Corps, membre de la Main d'œuvre Immigrée [MOI], faisait partie des FTP. Il rassemblait alors 1300 guérilleros dont la majorité dans la zone pyrénéenne.

L'Allemagne, selon l'organisation Todt, était fortement intéressée par cette main d'œuvre dont elle avait besoin principalement pour parvenir à la construction du mur de l'Atlantique en 1941 mais aussi pour mener à bien l'opération Barbarossa, l'invasion de l'Union Soviétique par la Wehrmacht, le 22 juin 1941. De 1943 à 1944, Hitler intensifia les réquisitionnements de la main d'œuvre espagnole des GTE entraînant par conséquent des désertions et évasions au sein de celles-ci. Le nombre de résistants augmenta donc, notamment dans l'Ariège. Certains d'entre eux, réfractaires à l'UNE, rejoignirent les Mouvements Unis de Résistance [MUR].

La résistance au sein des GTE se développa et s'organisa pour la libération de la France, généralement de façon autonome par rapport aux Forces Françaises de

l'Intérieur [FFI], parfois en lien avec les Francs-Tireurs Partisans [FTP]. Les GTE, créés à l'origine pour servir le régime de Vichy, se retournèrent contre lui et devinrent les centres d'organisation de la résistance préfigurant l'entrée en guerre des maquis. Les résistants entamèrent une lutte contre l'Allemagne nazie. Les espoirs se tournèrent vers la lutte future en Espagne contre le Franquisme. Ce fut le commencement d'une lutte internationale contre le fascisme, contre l'oppression pour défendre des « *idéaux humanistes universels* » et reconquérir l'Espagne, comme en témoigne Jean Ortiz <sup>293</sup>. Faire le récit de cette histoire de l'invasion du Val d'Aran c'est avant toute chose raconter l'histoire de ces Hommes et de leur engagement pour défendre les idées républicaines et humanistes, comme en atteste le témoignage d'un guérillero de la 6<sup>e</sup> brigade, C. Machado, que Jean Ortiz retranscrit :

*Je voudrais vous parler de notre combat pour la République, vous manifester pourquoi nous avons volé à son secours et pris les armes contre les factieux et les envahisseurs, vous dire pourquoi, à notre grand âge, nous luttons encore et toujours, pourquoi nous voulons expliquer aux nouvelles générations à quel point nous nous sommes sacrifiés, au service de lendemains meilleurs pour la classe ouvrière.*<sup>294</sup>

Ce guérillero exprime avec force et justesse avoir lutté pendant des années avec les armes, et aujourd'hui avec les mots.

Dans ces conditions de résistance contre le fascisme, et pour l'Espagne, l'UNE amplifia sa croissance. Dès lors, elle aspira à rassembler et représenter l'ensemble des Espagnols décidés à renverser le Franquisme. Elle imposa son hégémonie au sein de l'exil pour devenir le seul interlocuteur du Gouvernement Provisoire de la République Française [GPRF]. En septembre 1943, l'UNE revendiqua la création en Espagne de la « Junta Suprema de Unión Nacional » [JSUN], provoquant de vives réactions et exacerbant les antagonismes de la Guerre civile. Les oppositions étaient fortes et nombreuses et, plus particulièrement, au sein de la « Confederación Nacional de Trabajadores » [CNT] et de la « Unión General de los Trabajadores » [UGT], qui ne se reconnaissaient pas dans cette fraction du prolétariat espagnol. Deux mois plus tard, le 25 novembre 1943, en réaction à cette hégémonie souhaitée par l'UNE, républicains et

---

<sup>293</sup> *Ibid.* (Ortiz, *ROUGES Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS*, 2006), p. 12.

<sup>294</sup> *Ibid.* (Ortiz, *ROUGES Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS*, 2006), p. 21.

socialistes créèrent au Mexique la « Junta Española de Liberación » [JEL], autour de Prieto. »

Le 21 août l'UNE lança un appel pour en finir avec Franco. Le 25, elle fut officiellement reconnue par le général Chevance-Bertin comme la seule représentante de l'exil espagnol. Le 10 septembre, l'UNE organisa un meeting à Toulouse qui rassembla 5000 personnes. Elle réaffirma sa capacité à rassembler tous les Espagnols et se revendiqua comme le seul organisme représentant la lutte contre le Franquisme pour la reconquête de la souveraineté espagnole. Toujours dans cette optique, lors de son meeting à Tarbes le 8 octobre, l'UNE sollicita sa reconnaissance comme « le gouvernement provisoire de la République espagnole » auprès de Pierre Bertaux, nommé Commissaire de la République pour assurer l'autorité du gouvernement provisoire à Toulouse, mais il refusa. Le triomphe de l'UNE prit effet avec l'appel du général Riquelme, à l'issue de la réunion tenue à Carcassonne, par lequel il invitait chaque espagnol à rejoindre l'UNE. La rivalité entre l'UNE et la JEL fut à son paroxysme.

Au début de 1944, le 14<sup>e</sup> Corps était alors constitué de sept divisions composées de trente et une brigades départementales en zone sud. En mai 1944, l'UNE décida de transformer le XIV<sup>e</sup> Corps, son bras armé, en « Agrupación de Guerrilleros Españoles » [AGE] et reprit son autonomie. L'AGE fut intégrée à l'état-major des Forces Françaises de l'Intérieur [FFI]. L'AGE chercha, désormais, à obtenir la reconnaissance des Alliés pour recevoir leur appui dans sa tentative de renversement du Franquisme. Fin août 1944, l'AGE regroupait quelque dix mille hommes. Elle se réorganisa en quatre Divisions et 11 brigades. Geneviève Dreyfus Armand recourt à un témoignage d'un général FFI, Joan Blázquez Arroyo, dit « César », Commissaire Général de la 60<sup>e</sup> Division de l'Armée de la République à la fin de la Guerre civile pour définir cette organisation :

*Eran unos cuadros militares y políticos de jóvenes y veteranos, con aquel espíritu que había animado nuestro joven Ejército Popular con la indomabilidad que caracteriza a nuestro pueblo y con un gran sentido histórico de la lucha gigantesca en la cual se jugaba el destino de progreso de millones de hombres. Adiestrados en la guerrilla-nuevos Verntallat, Pere Joan Sala, Bach de Roda, Empecinado, Mina- dentro de las FFI, codo a codo con los hermanos franceses, demostraron en tierras de Francia que nuestro pueblo estaba presente, que la República no había muerto y que frente a la desvergonzada intervención franquista con su División Azul al lado de la Alemania nazi, los pueblos*

*hispanicos perseveraron en el camino de la democracia y seguían fieles a los ideales de justicia contra los cuales Franco se levantó.*<sup>295</sup>

Le 6 juin 1944 en Normandie et le 15 août en Provence, les débarquements des Alliés en France marquèrent le commencement de la Libération de la France. La défaite de Mussolini était effective et celle de Hitler, inéluctable. Le 24 août la 2<sup>e</sup> Division Blindée [2<sup>e</sup>DB] du Général Leclerc piétinait aux portes de Paris. Parmi eux, se trouvait la 9<sup>e</sup> Compagnie « La Nueve » composée presque exclusivement d'Espagnols qui combattaient depuis au moins novembre 1942 aux côtés des troupes françaises. Le 25 août, la garnison allemande capitulait. Principalement depuis novembre 1942 jusqu'à la fin de la guerre, 3500 Espagnols ont combattu sous l'uniforme français et aux côtés des Alliés. Un millier d'entre eux ont payé de leur vie cet engagement dans la Libération de la France qui devait être le premier acte de la Libération de leur pays, l'Espagne. A ces soldats engagés dans l'armée française s'ajoutent tous ceux qui combattaient dans la résistance aux côtés des Français.

En 1944, les brigades de guérilleros s'étaient étoffées et organisées et elles caressaient à présent l'espoir de rassembler toute la résistance antifranquiste pour renverser le Franquisme, appuyées par les Alliés. L'UNE s'arrogeait le droit de représenter un vaste front antifranquiste et affirmait que les conditions d'une insurrection nationale étaient réunies. Dès le 7 juin, les républicains espagnols réfugiés en France, regroupés dans la « Unión Nacional Española » [UNE], diffusaient un tract intitulé « Reconquista de España » [Reconquête de l'Espagne].<sup>296</sup>, dans lequel ils assimilaient la lutte contre le nazisme en France à celle contre le Franquisme en Espagne, convaincus que les coups portés à Hitler atteignaient aussi Franco et que la victoire sur Hitler ouvrirait la voie à celle sur Franco. Ils invitaient tous les Espagnols à lutter, à

---

<sup>295</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 45.

<sup>296</sup> Tract de l'Union Nationale Espagnole, *Reconquista de España L'offensive du Val d'Aran (octobre 1944)*, 07/06/1944, [Disponible à l'adresse URL: [espana36.pagesperso-orange.fr/exil/reconquista.html](http://espana36.pagesperso-orange.fr/exil/reconquista.html)], (Consulté le 03/10/2018).

prendre les armes et à se rassembler dans cette Union Nationale pour renverser le Franquisme.

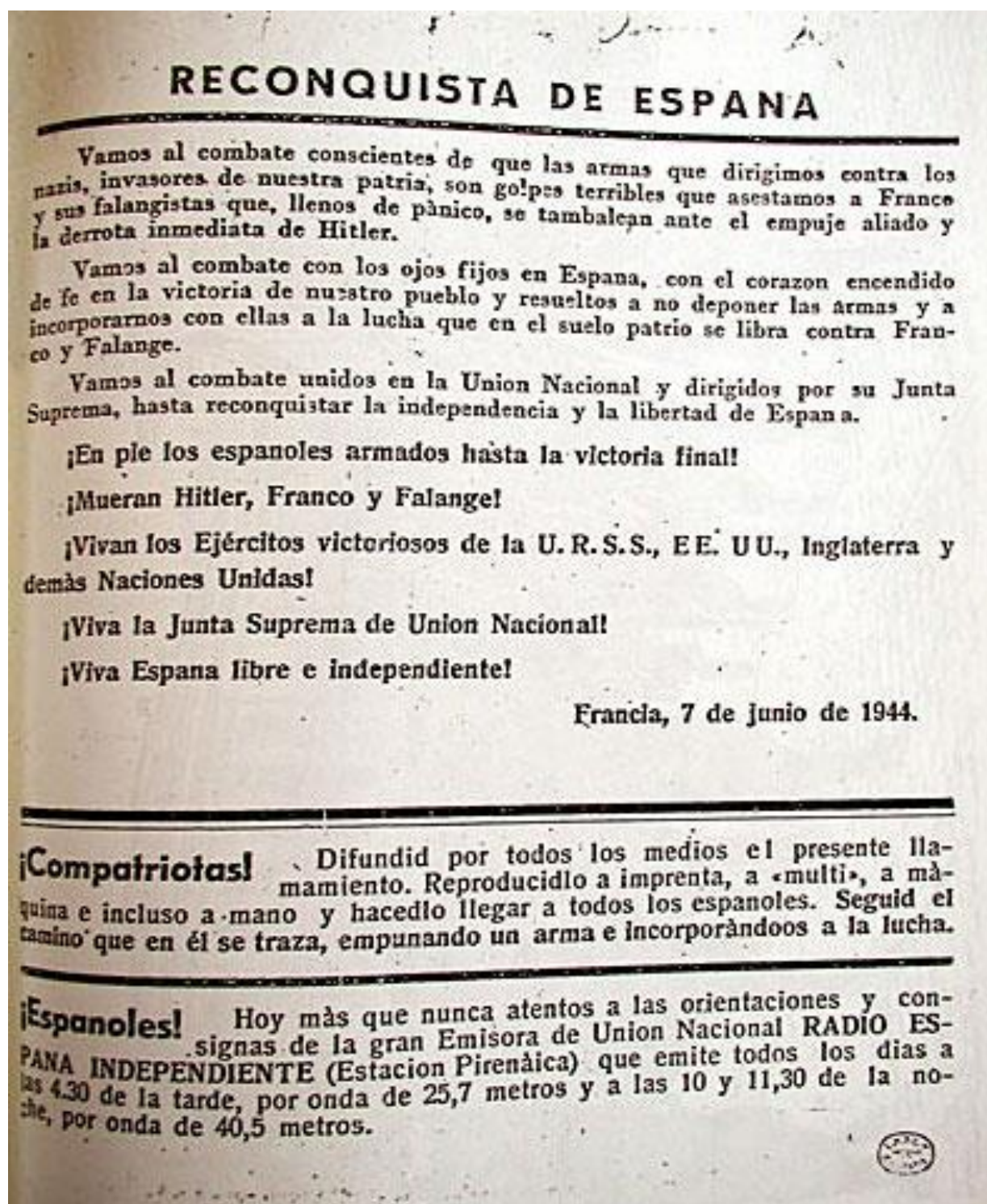


Figure 1 Tract de l'Union Nationale Espagnole, *Reconquista de España L'offensive du Val d'Aran*, octobre 1944 daté du 7 juin 1944.<sup>297</sup>

<sup>297</sup> *Ibid.* (UNE, 1944).

Dès le 21 août, l'UNE lança, depuis Toulouse libérée, un appel à tous les Espagnols pour en finir avec Franco. L'UNE se réclama comme seule représentante de la résistance espagnole en exil et tenta de se faire reconnaître en tant que telle officiellement. L'UNE souhaitait être reconnue comme « Gouvernement Provisoire de la République Espagnole ». Au cours d'une réunion, présidée par Jesús Monzón Reparaz, l'un des principaux responsables du PCE en France, président de la « Junta Suprema », la décision de tenter une opération de reconquête de l'Espagne dans le Val d'Aran fut lancée. Fin août 1944, la frontière était libérée et passait aux mains des FFI. Or les guérilleros faisaient partie des FFI, ce qui leur laissait l'espoir de pouvoir passer la frontière. Mais très rapidement ces attentes furent déçues car les autorités françaises décidèrent d'interdire le passage de celle-ci aux guérilleros. Qui plus est, elles délimitèrent un périmètre de sécurité tout au long des Pyrénées qui proscrivait l'approche des républicains espagnols à moins de 20 kilomètres de la frontière car elle représentait une zone stratégique et un enjeu majeur aussi bien pour les Franquistes que pour les Républicains. En agissant de la sorte, les Français et les Américains laissaient présager une volonté de non-intervention en Espagne. La situation se faisait alors plus pressante pour les guérilleros qui craignaient de ne plus parvenir à franchir cette frontière. Le colonel Rol-Tanguy, chef des FFI parisiens et communistes, autorisa toutefois le transfert de toutes les forces espagnoles, de Paris ainsi que des autres départements français, au long de la chaîne pyrénéenne. André Marty, dirigeant du PCF marqua son opposition. Il aurait préféré que les guérilleros continuent à combattre l'Allemagne, jusqu'à sa capitulation, avant de se lancer dans la reconquête de l'Espagne. Le PCE et l'UNE décidèrent, malgré tout, de lancer l'offensive militaire contre Franco pour inciter la réaction des Alliés à se ranger à leurs côtés et à prendre parti contre lui.

Durant l'été, les guérilleros se regroupèrent au long de la frontière des Pyrénées. Au mois d'août, leur état-major, sous l'égide du Général Luis Fernández, fut transféré de l'Isle-en-Dodon à Montréjeau. Les divisions prirent place ; la 99<sup>e</sup>, sous les ordres de Luis Bermejo, se rassembla autour de Toulouse ; la 102<sup>e</sup> commandée par José Antonio Villedor se trouvait aux alentours de Pau et la 204<sup>e</sup> sous les ordres de López Tovar, se situait autour de Foix. L'opération Reconquête de l'Espagne, destinée à forcer le passage

en Espagne par le Val d'Aran et à entraîner par là-même l'engagement des Alliés et le soulèvement des Espagnols contre Franco, était sur sa lancée.

L'opération devait se dérouler en deux temps. Dans un premier temps il s'agissait de lancer des offensives préliminaires tout au long des Pyrénées, afin de tromper l'ennemi quant à l'ampleur de l'opération et à son lieu de frappe. L'opération principale visait la conquête de Viella, où devait être installé un gouvernement provisoire, qui servirait de base à la reconquête du reste de l'Espagne. Le 12 octobre, le Général Riquelme invitait les militaires espagnols sur les ondes de Radio-Pyrénées à se joindre aux guérilleros pour renverser le régime. Le 14 octobre, avant même que l'ordre général soit donné, 2500 à 3000 hommes quittèrent leur base de Montréjeau, pour traverser la frontière quatre jours plus tard par le col du Portillon et le Pont-du-Roi. Ces guérilleros volontaires avaient, pour nombre d'entre-eux, reçu une formation militaire et idéologique dans des anciennes ou nouvelles écoles de cadres ou dans un centre de formation à la guérilla dirigé par López Tovar à Montréjeau. Ils étaient relativement bien préparés. A la tête de chaque brigade se trouvait un commandant, son chef d'Etat-Major et un commissaire politique. L'Etat-Major, sous les ordres de Luis Fernández, fut transféré à Montréjeau au cours du mois d'août. Certaines divisions se positionnaient à Toulouse, Pau ou encore Foix.

Le 16 octobre 1944 à 10 heures du matin, le colonel Vicente López Tovar signa l'ordre général d'opération depuis son poste de commandement de Chalabre, dans l'Aude. Il figurait à la tête de la 204<sup>e</sup> Division, assisté de son adjoint, son ancien supérieur dans la Résistance, le général Blásquez, et de son chef d'état-major, Alvaro. Cette Division avait été spécialement créée pour la Reconquête de l'Espagne. Elle comptait 3500 à 4000 hommes, organisés en 12 brigades d'un effectif moyen de 300 hommes, et elle était épaulée par d'autres forces constituées par environ 5000 à 6000 hommes, ce qui dresse le total de 10 000 à 11000 hommes. La 204<sup>e</sup> Division devait permettre de créer une zone libérée grâce à cette attaque surprise. La coordination entre les différentes forces devait être assurée par un système de liaison pédestre



L'ordre général d'Opération de l'offensive du Val d'Aran permet de comprendre en quoi consistait exactement cette opération<sup>298</sup>. L'étude de José Cubero consacrée aux Républicains espagnols retranscrit la partie essentielle de l'ordre général.<sup>299</sup>

*Selon l'ordre d'opération n°3, « la division a pour mission, dans sa première phase, l'occupation et la libération du secteur délimité au nord par la frontière française et au sud par la convergence des rivières Cinca et Segre, à l'est par le Segre et à l'ouest par le Cinca. Ce secteur se divise en autant de sous-secteurs que la division a de brigades.*

*L'idée de manœuvre comprend quatre phases :*

- 1. Passage de la frontière et approche des objectifs sur lesquels on va opérer. Pour cela toutes les brigades se feront accompagner par un groupe d'hommes connaissant bien la région.*
- 2. Disperser les forces en ordre de bataille le plus près possible des dits objectifs.*
- 3. Attaque et conquête le jour J à l'heure H des objectifs fixés ; la simultanéité des opérations dont est chargée chaque unité est la garantie du succès.*
- 4. Progression vers l'intérieur de l'Espagne en organisant des zones d'opération vers les points d'appui et de résistance des bataillons. Chaque chef d'unité devra se souvenir que chaque fois qu'il atteint un objectif fixé, non seulement il aura pour lui et son unité l'orgueil du devoir accompli, mais il facilitera grandement la mission des autres unités et assurera ainsi le succès final des opérations.*

*« Ces objectifs atteints nous fournirons la base dont nous avons besoin pour intervenir ensuite avec du matériel lourd. »*

Comme convenu dans le plan de l'opération, la phase préparatoire débutait par des raids préliminaires en territoire espagnol (Navarre, Aragon et Pays-Basque), avec l'engagement de quatre brigades. Ces raids avaient pour objectifs à la fois de préparer l'opération en dispersant les forces franquistes, mais aussi de tenter de soulever les populations des vallées espagnoles (Hecho, Roncal, Irati, Salazar), en les ralliant à leur cause.

---

<sup>298</sup> En annexes, l'ordre général d'opération retranscrit pratiquement dans son intégrité, *In. Op.cit.* (Arasa D. , 1984).

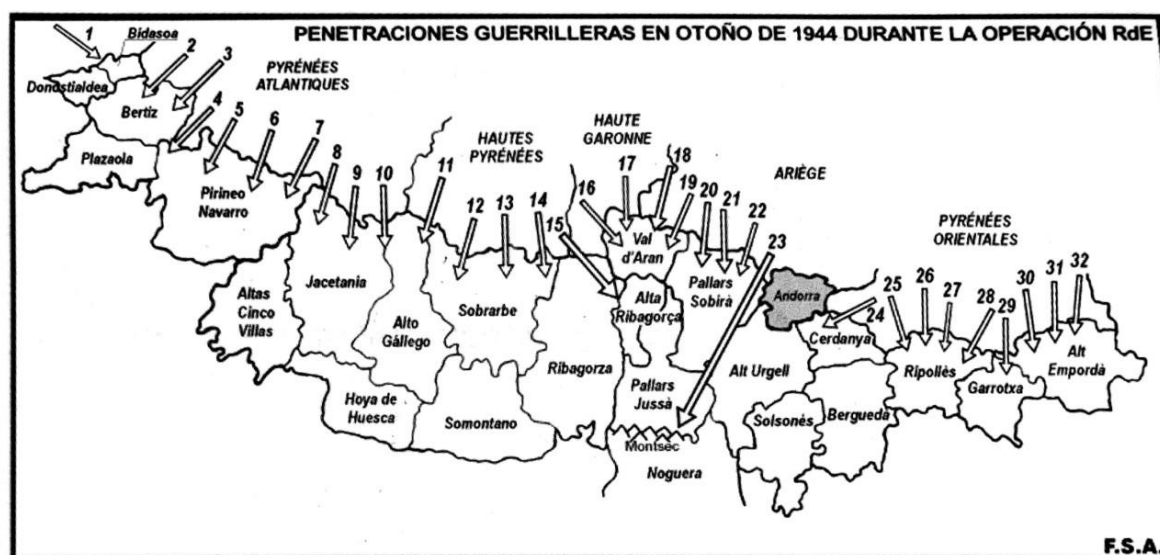
<sup>299</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), pp. 257-258.

Ce premier temps de l'opération a eu lieu entre la mi-septembre et la mi-octobre. Les premières incursions débutèrent le 14 septembre. Entre les 18 et 20 septembre, la Division 204 fut l'une des premières à entrer en Espagne, par l'Andorre. Le 3 octobre 1944, les pré-invasions débutèrent, mobilisant chacune près de deux mille hommes. Des infiltrations eurent lieu, empruntant différentes voies principales de pénétration en Catalogne, Aragon, Guipuzcoa et Navarre. Entre le 3 et 4 octobre, les 250 hommes de la 45<sup>e</sup> brigade, de la Division 102, franchirent le col de Roncevaux, Portillo de Lazar, entre la Sierra de Abodi et celle de Uztarroz. Le 6 octobre, des attaques se produisirent à la frontière basque ; une brigade d'environ 400 hommes franchit la frontière par la forêt d'Iraty. Entre le 7 et le 9 octobre, d'autres brigades s'infiltrèrent en Espagne ; la 153<sup>e</sup> par Roncal, la 21<sup>e</sup> par le Haut-Aragon et la 54<sup>e</sup> par Roncevaux. Jusqu'à la fin du mois, des opérations d'affrontements eurent lieu tout au long des frontières basque, navarroise et aragonaise, avec l'acquiescement des FFI. Ces attaques étaient destinées à disperser les forces franquistes, afin d'empêcher leur concentration au Val d'Aran, et à renforcer les maquis de l'intérieur. Ce point d'appui devait permettre d'empêcher les contre-attaques franquistes dans cette zone et de favoriser la pénétration des renforts alliés espérés en Espagne.

Dans les jours précédents l'opération, les brigades numéros 3, 21, 468 et 402 avaient pour mission de pénétrer aux périphéries. La 3<sup>e</sup>, infiltrée par l'Andorre, prévoyait de couper la route de Lérida, allant de Tresp à Vielha, ainsi que celle de Pobla de Segur-Pont de Suert, et de s'emparer d'une grande zone comprise entre le fleuve Segre, à l'est, et du Ribagorzana, à l'ouest, pour parvenir jusqu'à Tresp. Pendant ce temps, la 402<sup>e</sup> devait s'engager plus au nord, entre les fleuves Segre et Flamisell pour prendre Sort. Les brigades 3a et 402a faisaient leur entrée par le col Vell menant à Lérida. Les brigades 21 et 468 devaient se positionner au nord-est de la Catalogne et de l'Aragon. La 21<sup>e</sup> était chargée d'occuper la zone entre les fleuves Isabena et Cinca, autour de Campo alors que la 468 devait agir dans Bénabarre et ses alentours, entre le fleuve Cinca à l'ouest et Ribagorzana. A la limite de l'Andorre, sur le flanc gauche, pénétrèrent les Brigades 15, 471 et 526. Quant à la 7<sup>e</sup> Brigade, elle servait de brigade de réserve afin de pouvoir assurer une sortie précipitée, et ce conformément aux souhaits de López Tovar qui pressentait l'échec de l'opération. En effet, il avait constaté un certain nombre de failles au cours de la préparation qui laissaient craindre une issue défavorable. Or, compte-

tenu de la géographie des lieux, en cas de réaction de l'armée franquiste, les guérilleros se seraient retrouvés encerclés et piégés dans la zone de Vielha, sans possibilité de fuir, et ils auraient été condamnés de façon certaine. Par conséquent, il avait décidé de mettre en place une solution de repli permettant aux guérilleros de fuir si l'armée franquiste envahissait à son tour la zone.

Ces pré-invasions ou opérations de passage concernèrent toutes les Pyrénées comme le démontrent Daniel Arasa dans son ouvrage *Años 40 : los maquis y el PCE*.<sup>300</sup> ou Ferrán Sánchez Agustí dans son étude *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*<sup>301</sup>, qui permet de se rendre compte concrètement de la physionomie de l'opération et de l'ampleur des pénétrations tout au long des Pyrénées.



#### PIRINEO NAVARRO

Brigadas 10<sup>a</sup>, 35<sup>a</sup>, 45<sup>a</sup>, 53<sup>a</sup>, 54<sup>a</sup>, 127<sup>a</sup>, 153<sup>a</sup>, 227<sup>a</sup>, 264<sup>a</sup>, 522<sup>a</sup>

- 1: Vera del Bidasoa-Cinco Villas-Valle del Bidasoa
- 2: Dancharinea-Puerto de Otsondo-Valle del Baztán
- 3: Col d'Izpegi-Elizondo-Valle del Baztán
- 4: Valcarlos-Puerto de Ibañeta-Roncesvalles-Valle de Orreaga
- 5: Puerto de Larrau-Izalzu-Oxtagabia-Valle de Salazar
- 6: Puerto de Larrau-Portillo de Lazar-Valle del Roncal
- 7: Portillo de Eraice-Valle de Belagua-Valle del Roncal

#### ALTO ARAGÓN

Brigadas B. X, 21<sup>a</sup>, 186<sup>a</sup>, 218<sup>a</sup>, 468<sup>a</sup>, 565<sup>a</sup>, 570<sup>a</sup>

- 8: Valle de Belagua- Vallle de Ansó-canal de Berdún-Sierra de Santo Domingo
- 9: Selva de Osa-Valle de Echo-Valle de Aragués-Canal de Berdún-Sierra de San Juan de la Peña
- 10: Puerto Somport-Valle Canfranc-Val Ancha-Sierra Javiere
- 11: El Portalet-Valle de Tena-Valle de Serrablo-Sierra de Guara
- 12: Puerto de Bielsa-Valle de Ara-Valle del Cinca
- 13: Puerto Urdiceto-Valle Gistaín-Valle Cinca-Valle Puértolas

- 14: Portillo Benasque-Valle Benasque-Valle Vardaji-Valle Lierp
- 15: Portillo de Benasque-Port de Vielha-Valle del Noguera Ribagorzana-Boca Sur del Túnel de Vielha-Valle de la Fueva-Sierra del Montsec de l'Estany

#### PIRINEO LERIDANO

Brigadas 3<sup>a</sup>, 7<sup>a</sup>, 9<sup>a</sup>, 11<sup>a</sup>, 15<sup>a</sup>, 21<sup>a</sup>, 402<sup>a</sup>, 410<sup>a</sup>, 471<sup>a</sup>, 526<sup>a</sup>, 550<sup>a</sup>  
Vide "La invasión del Aran" y "El Pallars invadido".

#### PIRINEO GERUNDENSE

Brigadas 1<sup>a</sup> y Macià

- 24: La Molina-Pla d'Anyella-Alt Llobregat
- 25: Collada de Toses-Ribes de Freser-Ripoll
- 26: Puigmal-Queralls-Ribes de Freser
- 27: Pic de Finestrelles-Vall de Núria-Queralls-Ogassa
- 28: Portella de Manet-Setcases-Vilallonga de Ter-Llanars
- 29: Coll d'Ares-Camprodon-Joanetes-Manlleu
- 30: Maçanet de Cabrenys-Darnius
- 31: La Vajol-Agullana-Darnius
- 32: La Jonquera-Espolla-Sant Climent Sescebes-Masarac

<sup>300</sup> *Ibid.*, (Arasa D., 1984), p. 153. Carte disponible en annexes.

<sup>301</sup> Sánchez Agustí, F., *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*, Biblioteca de los Pirineos, Editorial Milenio 2<sup>a</sup> Edición, Lleida, 2001, p.160.

Figure 2 Carte schématique des pénétrations de guérilleros à l'automne 1944 pendant l'opération Reconquête de l'Espagne.

Le 16 octobre, le Parti exhortait les guérilleros de la Division 204 à se lancer corps et âme dans cette opération, en tant que Sauveurs de l'Espagne. L'ordre général d'Opération n°23, daté du même jour, informait les guérilleros de l'avancée des opérations et les invitait à poursuivre.<sup>302</sup>

L'opération dans le Val d'Aran, à proprement parler, débuta le 19 octobre, à six heures du matin. Le Val d'Aran fut choisi pour mener à bien cette opération de reconquête de par sa position géographique stratégiquement intéressante. Le Val d'Aran, *La Vall d'Aran* en catalan, *El Valle de Arán* en espagnol et *la Vath d'Aran, era Val d'Aran*, comme le laisse deviner ses différentes appellations, est à la croisée des chemins ; il avoisine non seulement la frontière franco-espagnole, mais aussi les régions de la Catalogne, de l'Aragon, de la Provence et du Languedoc. De plus, cette zone est relativement facile d'accès depuis le côté français alors qu'elle est relativement isolée du reste de la péninsule. En effet, côté espagnol, l'accès à cette zone se fait soit par le col de *La Bonaigua*, soit par le col muletier de *Vielha*, impraticables en hiver jusqu'au percement du tunnel de *Vielha*, achevé en 1948. Lors de l'Opération Reconquête, en 1944, le tunnel était en cours de construction mais il n'était pas encore opérationnel. Les troupes franquistes devaient donc être dans l'impossibilité d'accéder à la zone.

L'approche de la frontière ne fut pas aussi aisée que prévu, le récit de José Cubero en témoigne<sup>303</sup>, car les Français, poussés entre autres par les Américains qui craignaient le retour d'Allemands réfugiés en Espagne, avaient finalement établi un service de surveillance des frontières (CMFP Commandement Militaire Frontière des Pyrénées) afin d'empêcher toute approche des Républicains espagnols. En témoigne la consigne donnée, le 21 octobre, d'empêcher tout franchissement clandestin. La 204<sup>e</sup> Division, scindée en trois colonnes, entama l'invasion en projetant de converger au sud de *Viella*, comme le décrit Daniel Arasa.<sup>304</sup>

---

<sup>302</sup> Ordre général d'opération N°23 de l'Opération Reconquista de España, 16 octobre 1944, In Ibid. (UNE, 1944), [Disponible à l'adresse URL : <https://espana36.pagesperso-orange.fr/exil/reconquista.html>], (Consulté le 02/09/2020). Document joint en annexes.

<sup>303</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013).

<sup>304</sup> *Op.cit.* (Arasa D. , 1984). Carte schématique disponible en annexes.

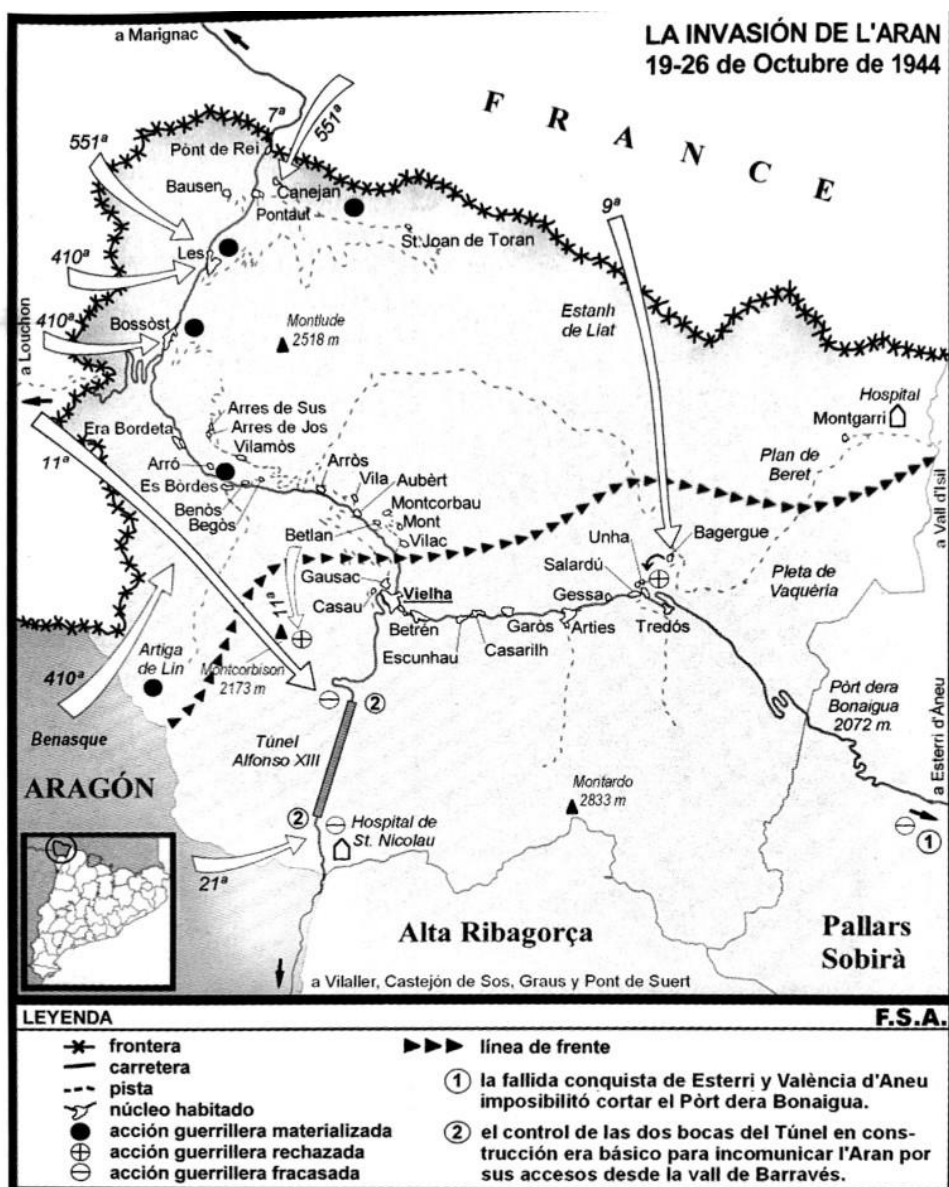
Dans le Haut et Bas Aran, la colonne principale composée des brigades 7, 9, 11, 15, 410, 471, 526 et 551, pénétra par le centre dans le but de prendre *Viella*. Le 19 octobre, les 11<sup>e</sup>, 410<sup>e</sup>, 551<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> brigades s'engagèrent directement dans la vallée. Les brigades 15<sup>e</sup>, 471<sup>e</sup>, 526<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> entrèrent par l'Andorre et cette dernière devait couper la route de Lleida en arrivant jusqu'à Tremp. Les Brigades 11, 410, 551 et 9 s'infiltrèrent dans le Val d'Aran, dans la nuit du 18 au 19 octobre ; les trois premières dans le Bas-Aran et la quatrième dans le Haut-Aran. La Brigade 551 passa par le port de Era Roqueta et se divisa en trois colonnes. Elles parvinrent à s'emparer de la route aux alentours de Pont de Rei. Dans le Bas-Aran, la résistance fut moindre et les guérilleros purent occuper *Les* et *Bossóst*. Les brigades 410 et 551 continuèrent leur avancée et conquièrent quelques villages supplémentaires. L'une se dirigea sur Bausen et Canejan et, provoquant la fuite de la garde civile, s'en empara. La seconde prit la direction de Lès, occupant au passage Porcingles et faisant prisonniers 10 gardes civils. Le contrôle de la ville fut effectif à 15 heures. Enfin, la troisième entrée par les passages d'Estiuera et *Cuma* gagna *Bossóst* où les guérilleros durent affronter la garde civile, retranchée dans sa caserne, qui offrit une dure résistance avant de céder. Cette première incursion fit 6 morts et 20 blessés côté Républicains et 3 morts et 2 blessés côté Franquistes. La 410<sup>e</sup> brigade passa par le port de Tavascan en direction de Las Bordas où, après 15 heures de marche depuis la frontière, elle dut livrer bataille contre la seconde compagnie du bataillon Albuera, soit 110 soldats et 8 carabiniers, jusqu'au 20 octobre au soir. Il y eut à déplorer 6 morts et 20 blessés côté Républicains et 20 morts et 10 blessés côté Franquistes.

Dans la partie inférieure du Val d'Aran, la progression de la division 11 fut très rapide ; elle entra par le Puerto de Benasque en opérant un mouvement tournant vers l'Hospital de Viella afin de couper la route aux renforts de l'armée espagnole. Elle ne put cependant pas conquérir la bouche nord du tunnel. La 21<sup>e</sup> se retira de la bouche sud du tunnel à l'approche de troupes franquistes. Dans la partie du « Haut-Aran », les guérilleros se heurtèrent à une résistance plus intense. La 9<sup>e</sup> brigade passa le port d'Orla en direction de Salardú et occupa Bagergue. Un autre bataillon s'installa sur les collines depuis lesquelles il pouvait contrôler la route Tremp-Vielha. Enfin, le reste de la brigade essaya de prendre le village de Salardú sans succès.

Dans le Haut-Aran, à Es Bordes, les combats furent rudes. La 9e brigade avait pour mission de bloquer l'entrée sud du tunnel de Vielha qui, même s'il était en cours de construction, restait susceptible de laisser un étroit passage. Mais les ouvriers qui œuvraient dans le tunnel refusaient d'obtempérer et l'obstruction du tunnel côté sud échoua. Côté nord, la neutralisation avorta également à cause d'une tempête de neige. La 9<sup>e</sup>, depuis le Puerto de la Bonaigua, s'était lancée dans Salardú, mais les attaques dans le Haut-Aran échouèrent. La 7<sup>e</sup> brigade, quant à elle, était en charge de veiller à « garder la sortie », étant donné que l'éventualité de battre en retraite faisait avoir été fortement envisagée.

Au soir du 19 octobre, les résultats paraissaient encourageants puisque que les guérilleros avaient réussi à prendre quelques villages en limitant les pertes. Ils tenaient quelques villages et la moitié du Val d'Aran. Ils avaient fait également quelques prisonniers. Les débuts de l'opération étaient pour ainsi dire couronnés de succès. La guérilla occupait les localités de Bausen, Canejan, Porcingles, Pradell, Les, Le Portillon, Bossóst, Arrós, La Bordeta, Vilamós, Benós, Las Bordas, Aubert, Betlán, Vilach, Mont, Montcorbau, Vila et Begós. La voie de liaison était établie. Le 19 octobre au soir. L'État-major arrivait à Bossóst, débarrassée des gardes civils par les guérilleros, et y installait son Quartier Général. Les principaux combats eurent lieu à Bossóst et à Salardú le 19, ainsi qu'à La Bordeta et Las Bordas, le 20.

Ferran Sánchez Agustí a réalisé une synthèse du bilan des opérations qui témoigne des avancées des guérilleros mais aussi des échecs <sup>305</sup> :



### LA INVASIÓN DE L'ARAN

16: La Brigada 410ª conquistó Es Bòrdes el 19-J pero la 11ª, por la adversidad climatológica no pudo ocupar la boca norte del Túnel desde donde debía atacar Vielha y la 21ª se retiró de la boca sur cuando se aproximaron tropas que ascendían por el Valle de Barrabés.

17: Las Brigadas 551ª y 410ª convergieron en la conquista de Bossòst y Les el 19-J. La 7ª permaneció en Pont de Rei.

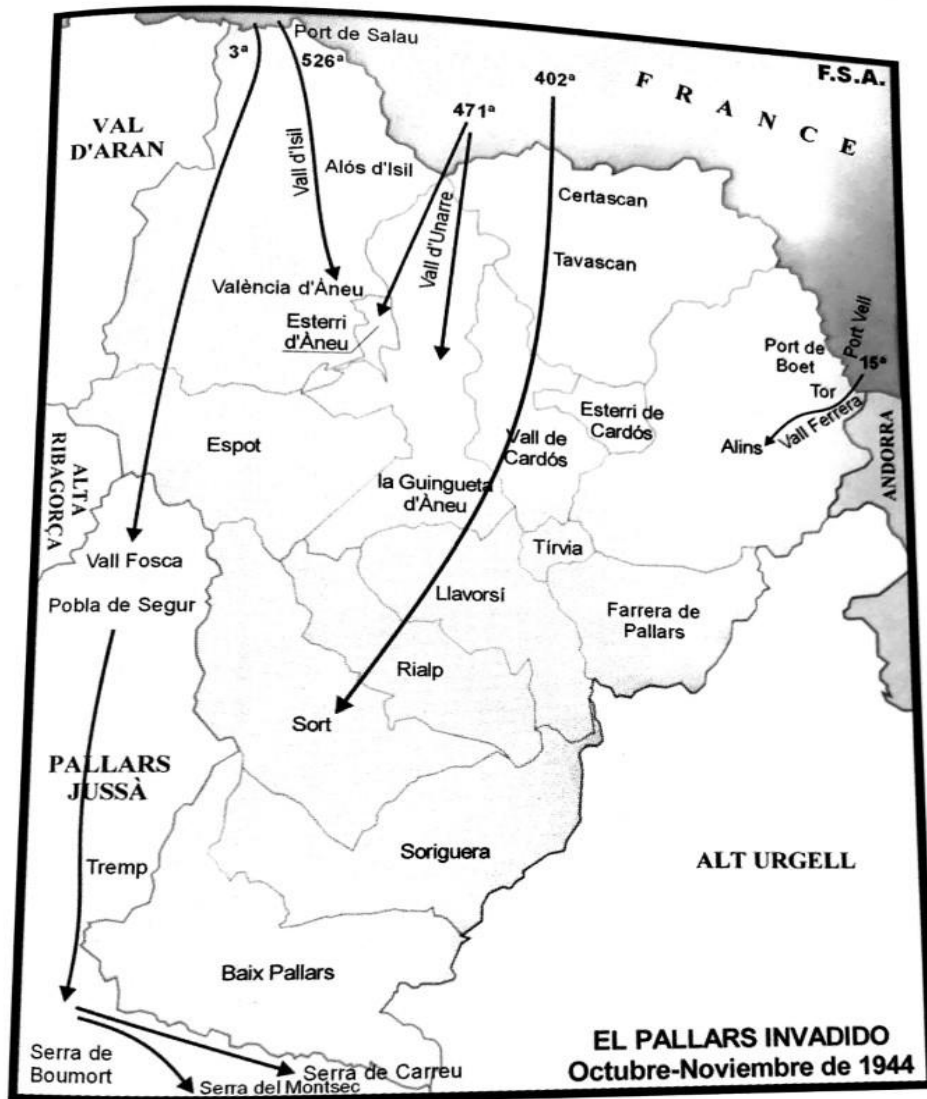
18: La Brigada 551ª entró por Canejan, ocupó el Valle del Toran y descendió hasta el curso de la Garona en la mañana del 19-J.

19: La Brigada 9ª fracasó en su asalto a Salurdú desde Unha y regresó por el mismo camino que había venido desde Francia en la tarde del 19-J.

Figure 3 Carte schématique de l'Invasion du Val d'Aran.

<sup>305</sup> Op.cit. (Agustí, *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*, 2001 (Segunda edición)).

Dans la zone de *El Pallars*, Ferrán Sánchez Agustí témoigne d'une situation identique ; les guérilleros parvenaient à de petites avancées mais subissaient également des échecs qui mettaient en péril le succès de l'opération : <sup>306</sup>



### EL PALLARS INVADIDO

- 20: La Brigada 15ª no pudo ocupar la Vall Ferrera el 19-J.  
 21: La Brigada 526ª ocupó la Vall d'Isil pero la 471ª fracasó en la ocupación de Esterrí d'Àneu.  
 22: La 402 se dedicó a merodear por Vall de Catellbò y las sierras de Sant Joan de l'Erm, Taús, Santa Fe y Aubenç.  
 23: La Brigada 3ª ocupó la Vall Fosca, sectores de la Conca de Tremp y cumplió con la misión más meridional de toda la operación ocupando las tres sierras pre-pirenaicas del Montsec de Meià, Montsec d'Ares y Montsec de l'Estany y parajes confinantes a las mismas desde la última semana de octubre hasta que empezaron a retirarse a mediados de noviembre de 1944.

Figure 4 Carte schématique de l'invasion de la zone de *El Pallars*.

<sup>306</sup> *Ibid.* (Agustí, *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*, 2001 (Segunda edición)).



La 3<sup>e</sup> brigade avait bien gagné Tremp mais les 15<sup>e</sup>, 471<sup>e</sup> et 526<sup>e</sup> n'avaient pas atteint leurs objectifs. Les brigades étaient liées les unes aux autres ; du succès des unes dépendait celui des autres. La garantie de l'opération était, de ce fait, fortement dépendante des moyens de communication. Par exemple, la 471<sup>e</sup>, privée de transmissions, s'était vue contrainte de se disperser et de retourner en France. La 402<sup>e</sup> n'avait pas réussi à rejoindre Sort, l'Etat-Major avait suspendu les 33 officiers en tête de l'opération. Celle qui devait s'emparer de Salardú avait dû s'avouer vaincue face à une défense efficace des Franquistes. La 11<sup>e</sup>, sous les ordres de Narcisse Falguera avait échoué également dans son objectif. À cause des conditions météorologiques très défavorables et d'un blessé, la brigade s'était retardée dans son avancée et alors qu'elle était en position d'attente, elle avait été prévenue par un berger que les troupes du Général Moscardó, informées de leur arrivée, étaient en embuscade. En l'absence de la liaison attendue avec la brigade qui devait attaquer Las Bordas et se joindre à eux, pourvue de peu de munitions et dans des conditions sanitaires très défavorables, ils avaient décidé de rebrousser chemin et de retourner à l'Hospice de France. Le commandement de la brigade fut destitué et remplacé ; un commando de volontaires fut renvoyé en mission au sud de Las Bordas.

Les Brigades 3, 21 et 468 étaient parvenues à mener à bien leur mission dans la vallée du Gallego. La Brigade 468, qui avait traversé la frontière par le Port de Bénasque, était arrivée à proximité de Benabarre et de Campo, permettant de prendre appui dans les zones de Graus et Salinas. Elle contrôlait la route dans ce secteur et protégeait le flanc droit de l'offensive pour empêcher l'avancée des troupes franquistes depuis l'Aragon. La 402, qui était entrée par le puerto de Tabescán, échoua et la plupart de ses officiers furent dégradés. Globalement ces raids ont tourné à la déroute. Les dirigeants communistes à travers la Radio Pyrénées « Radio Pirenáica » les avait préalablement annoncés et, de ce fait, les franquistes en étaient informés et avaient anticipé leur défense. Les conditions étaient très difficiles ; non seulement la population ne coopérait pas mais elle était plutôt encline à dénoncer les guérilleros et à les pourchasser. Ils n'avaient par conséquent pas de soutien, ni humain, ni logistique. De plus, ils avaient perdu toute communication et ne savaient rien de la bonne mise en pratique du plan, si les autres brigades avaient pu atteindre leurs objectifs et si tout s'était déroulé comme prévu. A l'inverse de ce qui était attendu, les troupes franquistes menaient l'offensive,

aussi par endroits, les guérilleros étaient contraints d'abandonner et se replier. Qui plus est, l'invasion ne déclencha point l'insurrection générale de la population tant attendue, sans laquelle le succès de l'opération était grandement compromis.

Les forces franquistes avaient suivi l'opération depuis ses prémices et étaient au fait de son déroulement, comme en témoigne l'étude de Geneviève Dreyfus-Armand :<sup>307</sup>

*El: 6 de septiembre de 1944 el cónsul de Sète informó a Madrid que los refugiados españoles se movilizaban y controlaban numerosas poblaciones: [...]. El EM Central del Ejército, Segunda Sección, en el Boletín de Información [secreto] (Madrid, 3-10-1944), concluía con un resumen muy acorde con la realidad de los proyectos guerrilleros: era posible un ataque al Valle de Aran en fecha próxima o, coincidiendo con la entrada del invierno, incursiones en la región de Canfranc, ocupación por la fuerza de la estación de Radio Andorra y perturbación del paso por el puerto navarro de Velate en la carretera de Pamplona a Bayonne. El general Franco [...] llamó a un oficial de EM y ordenó: "Convocad el Estado Mayor Central para mañana. Sospecho que a los rojos del sur de Francia no les va a faltar asistencia. Van a intentar seguramente un golpe de mano en Cataluña o en el País Vasco. Es cuestión de no ser cogido de improviso." Inmediatamente, varias divisiones fueron enviadas hacia la frontera.*<sup>308</sup>

Les franquistes étaient donc parfaitement au courant de l'attaque et ils avaient en leur possession des informations précises sur les guérilleros :

*Individuos aguerridos con buena moral e ideales principalmente comunistas y alimentados por un fuerte anhelo de desquite. Dotados de bien armamento ligero, escasos de artillería, carentes de aviación y carros y con medios de transporte precarios [...]Municiones abundantes para Infantería, pero difícil el municionamiento por la gran variedad de calibres [...] disponen de ganado y vehículos de tracción hipomóvil [...] de gran capacidad para la guerra de guerrillas y de gran importancia desde el punto de vista político.*<sup>309</sup>

Franco se tenait à l'affût. Il cherchait à savoir si les guérilleros allaient recevoir le soutien de la résistance française, des Alliés, avant de dépêcher massivement ses troupes à la frontière de façon à ne pas provoquer ces derniers. Constatant que le

---

<sup>307</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999).

<sup>308</sup> *Ibid.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 76.

<sup>309</sup> *Ibid.* (Dreyfus-Armand, 1999), pp. 76-77.

soutien des Alliés ne serait pas effectif, il déploya ses troupes, environ onze divisions sous les ordres du lieutenant général Juan Yagüe, tout au long de la frontière.

Le 19 octobre, les forces franquistes se mirent en route au Port de la Bonaïgua. Le général Yagüe détacha six bataillons et prépara une nasse dans laquelle il laissa s'enfoncer les guérilleros. Les franquistes avaient également écarté préalablement toutes personnes susceptibles de venir en aide aux guérilleros et évacué les troupeaux de façon à les priver également de vivres. Près de 100 000 hommes avaient été disposés tout au long des Pyrénées, sur la ligne Gutiérrez, sous les ordres du général Yagüe, capitaine-général de la région de Saint-Sébastien et du lieutenant-général Moscardó, commandant de la région de Barcelone. Le lieutenant-général Moscardó avait auparavant inspecté les lieux et fait renforcer les défenses. Il dépêcha dans l'urgence des renforts qui arrivèrent dans la nuit du 19 au 20 octobre, en se faufilant par l'étroit passage du tunnel. Du côté du port de la Bonaïgua de nouvelles troupes franquistes commencèrent à gravir la route.

Geneviève Dreyfus-Armand retranscrit les témoignages de deux combattants ayant pris part à cette opération qui expliquent qu'ils ont refusé de poursuivre cette tentative suicide sachant que les troupes franquistes les attendaient.<sup>310</sup> A ce moment, 45 000 hommes encerclaient le Val d'Aran susceptibles d'empêcher le repli en France. Environ 4000 guérilleros durent se replier en France par le Pont-du-Roi. Plusieurs centaines de guérilleros tombèrent dans les mains des forces franquistes. La 468<sup>e</sup> brigade ne parvint à rejoindre la France qu'à la mi-décembre 1944. L'offensive fut ainsi stoppée le 23, aux environs de Vielha car à la sortie du tunnel se tenaient, comme prévu par plusieurs dirigeants résistants, une impressionnante armée espagnole, avec à sa tête José Moscardó et une garde civile prête à en découdre. Face à la grande résistance rencontrée, y entrer c'était ne plus en sortir. López Tovar, conscient des conditions adverses, refusa d'attaquer Vielha.

Rafael García Valiño, Chef de l'Etat-Major de l'armée espagnole informé de l'invasion, avait dépêché 50 000 hommes sous la direction du lieutenant-général José Moscardó, commandant de la région de Barcelone et du général Juan Yagüe, capitaine général de la région de Saint-Sébastien, afin de défendre la frontière franco-espagnole.

---

<sup>310</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 78.

Dans la nuit du 19 au 20 octobre, les renforts étaient arrivés à Vielha en se faufilant dans le tunnel avec des mules servant au transport de l'artillerie, contrairement aux plans prévus. Le tunnel n'avait pas été bloqué et, non seulement les Franquistes avaient pu y accéder mais, en plus, ils avaient pu y faire parvenir leur matériel.

De plus, de nouvelles troupes franquistes arrivèrent qui franchirent le port de la Bonaigua sans résistance, contre toutes attentes. Du 21 au 26 octobre, de nombreuses unités vinrent renforcer la garnison locale de Vielha. Les guérilleros se trouvaient alors face au 14<sup>e</sup> et au 21<sup>e</sup> Régiments respectivement d'infanterie et d'artillerie et à diverses forces de la 42<sup>e</sup> Division de Chasseurs de Montagne d'Urgel. L'important déploiement militaire menaçait de cerner les guérilleros. L'arrière-garde de la 42<sup>e</sup> division franquiste réunissait toutes les conditions pour passer à l'offensive.

Grâce à quelques contacts clandestins, López Tóvar s'était aperçu que la population de Vielha ne manifestait aucune velléité de soulèvement ; elle n'était même pas informée de l'existence de cette opération, ni de celle de l'UNE. Les troupes étaient affaiblies par le froid, la neige, le manque de nourriture et de munitions. Il prit la décision de ne pas attaquer Viella malgré la visite sur place de Monzón et de l'état-major de l'AGE et malgré les injonctions du général Fernández. Le constat fut simple pour le colonel Vicente López Tovar : pas de ralliement de population comme prévu, pas de nourriture, d'équipement, de munitions, avancement des troupes empêché par le froid et la neige et attendu de pieds fermes. Il refusa d'attaquer et ordonna la retraite dans la matinée du 28 octobre.

Dans la nuit du 28 au 29 octobre, Santiago Carrillo s'était rendu sur place et avait fait état de la situation sans issue dans laquelle les guérilleros s'étaient retrouvés :

*À la sortie du tunnel de Vielha nous attendait le général Moscardó et plusieurs dizaines de milliers de soldats, des tanks et de l'artillerie ; mise ensemble, une force contre laquelle nous n'avons aucune issue. Rester dans le val d'Aran n'aurait eu aucun sens ; ils nous délogeraient facilement et avancer par le tunnel de Vielha, comme certains l'envisageaient, c'était foncer tête baissée dans un piège.*

Avancer vers Vielha ou se lancer dans le tunnel était impossible. La seule autre issue possible était le port de la Bonaigua qui n'avait pu être pris par la guérilla comme prévu. Sans l'occupation de ce col par les guérilleros, la défense des positions acquises sonnerait la débâcle. Finalement, le 29 octobre la vallée fut évacuée, la retraite se déroule dans des conditions acceptables aidée par les brigades du flanc gauche. 4 000 hommes revinrent à pied en France par le pont du Roi. Des groupes de guérilleros tombèrent aux mains des franquistes. D'autres, détachements isolés, ne parvinrent à regagner la France qu'à la mi-décembre 1944, épuisés comme ce fut le cas pour la 468<sup>e</sup> Brigade. Contraints de regagner la frontière, ils étaient attendus à leur retour. Ils furent appréhendés par des brigades de la gendarmerie française et envoyés au camp de Gurs, selon les instructions préfectorales, avant d'être déportés dans les camps de concentration tels que Buchenwald et surtout Mauthausen.

Le bilan de cette invasion fut perçu comme un échec qui mettait fin aux espoirs des guérilleros. Elle laissa derrière elle des pertes humaines. Les chiffres concernant le bilan humain varient selon les sources. Ceux rapportés par José Cubero<sup>311</sup>, émanant de Ferrán Sánchez Agustí, font état de 700 à 1 000 guérilleros capturés, concernant toutes les toutes les opérations qui eurent lieu tout au long des Pyrénées, 433 morts dont 323 guérilleros, 91 combattants franquistes et 19 civils.<sup>312</sup> L'expédition du Val d'Aran, en elle-même, aurait fait 67 morts, 27 guérilleros, 36 franquistes et 4 civils. Selon Antonio Gascón Ricao, il y aurait eu 32 morts, 216 blessés et 300 prisonniers côté franquiste et 129 morts, 241 blessés et 218 prisonniers côté républicain.<sup>313</sup> Selon les chiffres officiels, l'opération aurait causé la mort de 588 membres de la guérilla. A cela, s'ajoute un nombre indéterminé de prisonniers qui furent remis par la France aux autorités espagnoles.

La lutte continua mais elle changea cette fois de stratégie. Les guérilleros procédèrent à nouveau à des tentatives de renverser le pouvoir franquiste en infiltrant

---

<sup>311</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013).

<sup>312</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 268.

<sup>313</sup> Extrait du compte-rendu des opérations tiré du site Panzertruppen.

[Était disponible à l'adresse :

<http://www.panzertruppen.org/heer/infanteria/armas/matadero.html>], (Consulté en 2015 ; joint en annexes).

en Espagne des petits groupes de liaison destinés à construire des réseaux de lutte clandestine. Parallèlement, les chantiers qui servaient de couverture au développement de la lutte se perpétuèrent. Désormais la stratégie dépendait de la direction du PCE en France, installée à Toulouse, et moins de la AGE. Conséquemment affaiblie, l'UNE fut dissoute en juin 1945. Sous l'impulsion de Dolores Ibárruri, revenue d'exil en mai 1945, qui pensait qu'une coalition nationale était indispensable, le PCE intégra sa « Junta Suprema de Unión Nacional » [*JSUN*] active sur le sol espagnol à l'« Alianza Nacional de Fuerzas Democráticas » [*ANFD*] qui réunissait toutes les forces antifranquistes pour renforcer le gouvernement républicain. La France condamna le régime franquiste mais entretint des relations avec ce dernier et ne reconnut pas le gouvernement républicain officiellement, tout comme les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Les consulats occupés par l'UNE leur furent confisqués. Les guérilleros furent désarmés, ce qui eut pour conséquence de supprimer la possibilité d'une

intervention extérieure. Des accords économiques furent passés avec Madrid. Refusée dans un premier temps, l'Espagne fut intégrée dans l'Organisation des Nations Unies [ONU] en 1950. En 1952, l'Espagne fut admise dans l'Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture [UNESCO]. La France cessa de subventionner le gouvernement républicain en exil installé à Paris. En 1953, L'Espagne et les Etats-Unis nouèrent un pacte défensif, une convention de défense mutuelle et un contrat d'aide économique.

Cette tentative a constitué un élan remarquable, néanmoins elle a souffert de nombreuses défaillances qui l'ont empêchée et ont ruiné les espoirs qui lui étaient afférents. Jean Ortiz fait état de surprenantes erreurs d'appréciation, que ce soit sur une supposée fragilité du Franquisme, sur l'état d'esprit conquérant des Espagnols de l'intérieur, sur une position active de l'UNE en Espagne. Qui plus est, Jean Ortiz souligne également que la tactique d'une pénétration massive des guérilleros était inadaptée. Il eut été préférable de continuer le travail de harcèlement de la Dictature en attendant que les Alliés interviennent aux côtés des combattants républicains.

Néanmoins, plusieurs historiens, dont Ferrán Sánchez Agustí<sup>314</sup>, considèrent que cette opération ne peut pas être qualifiée d'échec car elle inquiéta fortement Franco qui

---

<sup>314</sup> Sánchez Agustí, F., Capítulo 9 en *Op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p.91.

dut dépêcher 100 000 hommes le long de la frontière pour défendre ses positions et qui mobilisa de nombreux soldats pour la construction de ligne de défense, la « Línea Gutiérrez ». Or, elle aurait pu être capitale dans le cas où les Alliés auraient décidé de la soutenir et de s'engager dans la reconquête de l'Espagne. D'un point de vue psychologique et moral, elle incarne aussi la survivance de cet esprit républicain combatif espagnol.

De nombreuses sources différentes témoignent d'une préparation en amont étonnamment défectueuse, ce qui induisait une probabilité non moindre d'échec et de risque pour ces guérilleros. Certains paramètres de l'opération tablaient sur des supputations douteuses voire fausses, d'autres avaient été volontairement sous- ou surestimés, et l'ensemble de ces informations avait été occulté et passé sous silence pour les guérilleros.

La question qui vient forcément à l'esprit est de se demander pourquoi avoir envoyé ces combattants volontaires tenter, malgré tout, semblable invasion. Cela suscite logiquement une interrogation relative aux responsabilités de cet échec et soulève une problématique concernant la classe dirigeante communiste qui a choisi de tenter cette invasion, malgré l'absence de conditions favorables, quitte à sacrifier tous ces hommes. Les études historiques qui ont depuis fait état de cette opération concordent pour désigner comme responsable une lutte de pouvoir au sein du plus haut sommet de l'appareil communiste. Sans cela, cette opération aurait pu représenter une sérieuse potentialité de renversement du régime franquiste. Elle symbolise à la fois l'incarnation de l'humanisme républicain espagnol d'une part et d'autre de la légèreté dont a fait preuve la classe dirigeante communiste, ce qui constitue deux raisons considérables de porter cet événement à la connaissance du grand public. C'est le propos premier auquel s'attache Almudena Grandes avec ce roman. Elle reconstruit tout cet événement depuis l'amont jusqu'à l'aval pour donner à connaître ce fait historique et mettre à jour ses spécificités intrinsèques.

Le lecteur retrouve la vie des guérilleros dans les camps d'internement et la réorganisation clandestine de la lutte au sein de ceux-ci ; le recrutement des guérilleros au sein de ces camps pour intégrer la lutte armée dans la résistance française grâce aux chantiers forestiers, la naissance et la préparation de l'opération avec Jesús Monzón et Carmen de Pedro. Le lecteur vit ensuite aux côtés des combattants toute l'opération, du

début à la fin, de l'intérieur et dans le détail. Parallèlement, il découvre cette opération vécue du côté des dirigeants politiques franquistes et communistes et les dessous de l'opération dissimulés aux combattants. La suite de l'opération donne accès à de nombreuses informations concernant à la fois les faits eux-mêmes mais également les protagonistes, ceux d'en haut qui dirigent et ceux d'en bas, qui luttent pour les idéaux démocratiques.

Toutes les différentes étapes décrites ci-dessus sont reconstruites de façon la plus complète et la plus juste possible ; la reconstruction de la résistance en France sous l'égide de Carmen de Pedro et Jesús Monzón, les agissements des dirigeants communistes réfugiés en Russie, la réorganisation militaire de l'opération avec le recrutement dans les camps ou les Groupements de travailleurs, l'aveuglement dont ont été victimes les combattants ayant placé toute leur confiance en leurs dirigeants, l'opération en elle-même et ses conséquences au cours des années qui ont suivi. Une telle reconstruction, totale et si rigoureusement historique, de ce fait méconnu appelle un questionnement concernant le pourquoi de la reconstruction de la mémoire historique de cet événement.

Comme indiqué dans la note de l'auteure<sup>315</sup>, deux buts principaux sont poursuivis par cette dernière : réécrire une version plus juste de l'Histoire afin de dénoncer les turpitudes des dirigeants politiques communistes et par là-même réhabiliter les guérilleros républicains et leur rendre hommage pour avoir vaillamment et généreusement risqué leur vie dans l'espoir de sauver et rétablir la Démocratie en Espagne.

Grâce au choix de cet épisode historique, Almudena Grandes met le roman au service de la société. Elle dénonce assurément et immanquablement la Dictature franquiste et ses agissements mais également elle incrimine directement et catégoriquement les hauts responsables politiques communistes qui ont volontairement entraîné les leurs dans cet échec.

Au-delà encore, elle impulse une réflexion critique politique, sociale, culturelle et humaine sur le fonctionnement oligarchique de la société espagnole sous le Franquisme mais également sur la manipulation et la mainmise sur la mémoire

---

<sup>315</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), Nota de la autora.



historique et collective de la société espagnole par la pensée dominante franquiste et finalement -par toute la classe dirigeante- imposée illégalement et plus ou moins perpétuée dans la société post-franquiste.

# CHAPITRE II : LA MEMOIRE

## HISTORIQUE AU SERVICE DE

### LA JUSTICE

Dans son étude sur les cadres sociaux de la mémoire<sup>316</sup> Maurice Halbwachs avait soulevé la problématique du lien entre mémoire collective et relations de pouvoir, l'image du passé étant étroitement liée à la pensée dominante. Or une société moderne est constituée par une pluralité de groupes ; on ne peut conséquemment pas considérer à proprement parler qu'il existe une mémoire collective unique. Chaque groupe élabore une représentation en adéquation avec ses valeurs et ses intérêts.<sup>317</sup>

Il y a une dimension conflictuelle, une zone de tension dans l'élaboration de la mémoire collective entre la mémoire « dominante », qui essaie de légitimer l'idéologie de son groupe, et une mémoire Autre qui dénie celle-ci et que la mémoire « dominante » essaie d'annihiler. C'est particulièrement vrai en Espagne entre la mémoire « dominante » construite et imposée par le régime franquiste et celle en opposition des Républicains, manipulée et tue par la force. De ce fait, le travail de mémoire actuel permet de questionner cette « mémoire dominante » afin de préserver le futur des tendances totalitaires qui ont pu secouer l'Europe en ce XX<sup>e</sup> siècle comme l'expliquent les auteurs de *Memoria e identidad nacional*. Ce travail mnésique est actif, volontaire et choisi. Il n'écarte pas ce qui est négatif dans le passé, comme pourrait le faire une mémoire individuelle ou une mémoire commune. Il s'y confronte, non pas dans un but de réparation, mais de responsabilisation face à l'Histoire. Cette prise de

---

<sup>316</sup> Halbwachs, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, Paris, 1994.

<sup>317</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000),p. 127.

responsabilité consiste à comprendre la genèse des événements traumatiques, à mettre cette compréhension à profit comme garde-fou contre toute tendance totalitaire et à orienter sciemment inspirateur le futur. <sup>318</sup>

Dans son étude sur la Mémoire<sup>319</sup>, Josefina Cuesta insiste sur la nécessité de relever conjointement ce défi de la mémoire pour lutter contre ces menaces totalitaires qui continuent de planer sur les démocraties :

*Aquí también ciertas memorias, de determinados grupos e intereses, se empeñan en pervivir suplantando a la historia y las explicaciones, siempre complejas, de los procesos históricos. Transiciones negociadas han desembocado en democracias vigiladas, más o menos amenazadas. Han conseguido la superación de los grandes relatos de “seguridad nacional”, por el de la “reconciliación”. Las sociedades tienen ante sí el reto de reapropiarse colectivamente, negociándolas, las representaciones de los tiempos, de los espacios, de las celebraciones y conmemoraciones, de la sociabilidad y de la propia historia y de las relaciones sociales, secuestradas antaño por el poder dictatorial.”<sup>320</sup>*

Almudena Grandes est une auteure qui se confronte à cette problématique. Elle affirme son engagement en ce sens et expose sa méthodologie à partir de ses sources de réflexion propres. Comme elle l’explique dans un article récent publié dans *El País*, « *Galdós para entender la España de hoy* »<sup>321</sup>, la lecture de Galdós permet selon elle de comprendre non seulement ce qu’il s’est passé auparavant, mais également l’Espagne d’aujourd’hui. Ses lecteurs bénéficient d’une perspective plus ample et plus avertie de la situation actuelle.

---

<sup>318</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), pp. 128-129.

<sup>319</sup> *Op. cit.* (Cuesta, 2008).

<sup>320</sup> *Ibid.* (Cuesta, 2008), p. 17.

<sup>321</sup> Grandes, A., *Galdós para entender la España de hoy*, *El País*, 05/01/2020, [Article consultable à l’adresse URL: [https://elpais.com/cultura/2020/01/03/actualidad/1578059139\\_077727.html](https://elpais.com/cultura/2020/01/03/actualidad/1578059139_077727.html), (Consulté le 15/01/2020).

Antonio Muñoz Molina abonde également en ce sens soulignant la proximité sociale et littéraire de ce dernier. De son point de vue : “Galdós es tan contemporáneo nuestro en su ciudadanía como en su literatura.”<sup>322</sup>.

Tel qu’ Almodena Grandes le met en exergue, écrire c’est œuvrer pour modifier la réalité et la rapprocher de ce qui nous semble approprié, honnête, exact : « *Escribir es, un poco, ajustar cuentas con la realidad. Es obligar a la realidad a ser más justa*”.<sup>323</sup> Aussi, par le biais de l’écriture de ce roman, Almodena Grandes réalise une analyse critique pointue des faits qui remet en cause non seulement Franco et le Franquisme mais également les dirigeants politiques communistes précisément. L’écriture d’une version plus juste l’amène à renvoyer ces derniers face à leurs responsabilités respectives et dans le cas de Jesús Monzón à lui attribuer les responsabilités qui sont les siennes, mais également le laver des fautes qui lui sont injustement imputées par les autres dirigeants communistes.

Cette réparation de l’Histoire grâce à la reconstitution « scientifico-littéraire » de cet épisode choisi conduit Almodena Grandes à élargir sa critique. Elle effectue une remise en question plus générale de ce système oligarchique oppressif et injuste dans lequel les classes dirigeantes de tous ordres agissent impunément pour servir leurs intérêts et leurs ambitions. Elles visent à maintenir un système qui permette de perpétuer leurs privilèges, au détriment des classes populaires qui subissent cette injustice, qu’elle que soit la forme qu’elle adopte. Cette critique historique, politique, sociétale est mise en fiction par le biais des deux niveaux de récit, qui permettent au lecteur de pénétrer directement auprès des dirigeants franquistes et, pas seulement, communistes également, pour constater lui-même les déviations professionnelles et personnelles de ces personnalités dans l’Histoire. Le lecteur chemine également aux

---

<sup>322</sup> Muñoz Molina A., *Admirando a Galdós*, El País, 31/08/2013, [Article consultable à l’adresse URL: [https://elpais.com/cultura/2013/08/28/actualidad/1377702083\\_485658.html](https://elpais.com/cultura/2013/08/28/actualidad/1377702083_485658.html)], (Consulté le 15/01/2020).

<sup>323</sup> Moreno, M., “Christina Rosenvinge: “He leído muchas frases sexistas sobre mí. A las mujeres no se nos reconoce el cerebro que hay detrás.”, *El País* S Moda Celebrities, 29 Décembre 2018. [Consultable à l’adresse URL : <https://smoda.elpais.com/celebrities/christina-rosenvinge-he-leido-muchas-frases-sexistas-sobre-mi-a-las-mujeres-no-se-nos-reconoce-el-cerebro-que-hay-detras/>], (Consulté le 03 janvier 2019). Interview de Christina Rosenvinge et Almodena Grandes réalisée par Mar Moreno pour *El País* autour de la thématique de leur engagement dans l’écriture.

côtés des guérilleros communistes et vit cette fois à hauteur d'Hommes l'impact de l'Histoire, des choix des décideurs politiques dans la vie des citoyens. A travers les personnages narrateurs Inés et Galán, il découvre une humanité qui prime, de la droiture, un sens du sacrifice pour le collectif dans leur vie politique, professionnelle, mais aussi personnelle.

# SECTION 1-UNE CRITIQUE POLITIQUE ET SOCIALE

## 1. Analyse critique des faits

### 1.1 Retour sur la préparation de l'opération

*Inès y la alegría*<sup>324</sup> relate volontairement un événement historique quasiment méconnu et d'apparence mineur, mais il est en réalité significatif et hautement symbolique. En effet, cette tentative de reconquête de la Démocratie espagnole par les combattants républicains engagés volontairement constitue un événement crucial pour comprendre l'attitude des dirigeants franquistes et républicains ainsi que l'organisation sociétale espagnole de l'époque qui tend à perdurer.

Dans ce roman, Almudena Grandes reconstitue les faits historiques à l'aide d'une double structure avec des parties « historiques » dans laquelle elle apporte des éléments liés à cet épisode, nécessaires à la compréhension, et des parties « fictionnelles » dans lesquelles la fiction vient donner vie à cet épisode mêlant personnages fictionnels et personnages historiques.

La critique de l'Histoire qu'Almudena Grandes insère dans son roman, la dénonciation, prend forme avec la reconstitution des faits de façon la plus objective et totale possible. La volonté de reconquête de la Démocratie espagnole par les combattants républicains était naturellement présente parmi eux mais ce sont les dirigeants du Parti Communiste Espagnol qui ont impulsé cette action précisément en tablant sur de supposées conditions extrêmement favorables à celle-ci.

---

<sup>324</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inès y la alegría*, 2011).

L'objectif d'Almudena Grandes, appuyé par les études historiques ayant été réalisées sur ces faits, est de démontrer la manipulation de ces combattants par les hauts dirigeants communistes, afin d'asseoir une primauté communiste sur la reconquête et de se positionner comme leaders dans le cas d'une chute du Franquisme et d'une reconquête républicaine.

Cette critique a été réalisée d'un point de vue historique par plusieurs études comme celles effectuées par Jean Ortiz, *Rouges Maquis de France et d'Espagne Les Guérilleros*<sup>325</sup> et *Sobre la gesta de los guerrilleros españoles en Francia*<sup>326</sup>, José Cubero, *Les Républicains espagnols La retirada*<sup>327</sup>, Geneviève Dreyfus-Armand, *L'exil des Républicains espagnols en France De la Guerre civile à la mort de Franco*<sup>328</sup>, Ferran Sánchez Agustí *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*<sup>329</sup>, Daniel Arasa *Años 40 Los maquis y el PCE*<sup>330</sup>, Julio Aróstegui et Jorge Marco (eds.) *El último frente La resistencia armada antifranquista en España, 1939-1952*<sup>331</sup>, pour n'en citer que quelques-unes. Ces études reviennent sur l'opération et en particulier sur la préparation de celle-ci, les motivations, les commanditaires, les conditions de réalisation. Principalement ; elles interpellent sur les prétendues conditions favorables à la réalisation et au succès d'une telle opération qui ont été présentées comme telles par les dirigeants communistes aux combattants de l'Union Nationale Espagnole, afin qu'ils acceptent de réaliser cette tentative « extraordinaire » et « téméraire ».

Dans son très complet ouvrage à propos des Républicains espagnols, José Cubero, consacre un chapitre entier à cette tentative avortée d'invasion, qui s'intitule, de façon explicite *Le Val d'Aran : le dessous des cartes d'un fol espoir*. Ce titre est empreint d'une connotation péjorative, le fait est que les cartes étaient biaisées. Quant aux termes « fol » et « espoir », ils renvoient côté combattants et population engagés dans cette tentative croyant en la possibilité pour eux de renverser le Franquisme et rétablir la démocratie. Mais l'adjectif associé à cet espoir « fol » trahi l'idée que cette

---

<sup>325</sup> *Op. cit.* (Ortiz, *ROUGES Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS*, 2006).

<sup>326</sup> *Op. cit.* (Ortiz, *Sobre la gesta de los guerrilleros en Francia*, 2010).

<sup>327</sup> *Op. cit.* (Cubero, 2013).

<sup>328</sup> Dreyfus-Armand, G., *L'exil des Républicains espagnols en France De la Guerre civile à la mort de Franco*, Albin Michel, Paris, 1999. (Dreyfus-Armand, 1999).

<sup>329</sup> Sánchez Agustí Ferrán, *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*, Biblioteca de los Pirineos, Editorial Milenio, Segunda edición, Lleida, 2001.

<sup>330</sup> *Op.cit.* (Arasa D. , 1984).

<sup>331</sup> *Op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008)ugesan64&jasopa1963.

tentative était téméraire et exposée à une issue défavorable. Ce fol espoir est justement celui que décrit Almudena Grandes à travers son roman, en particulier à travers Inés qui, à la suite du fameux appel de Radio Pyrénées, caresse cet espoir et nourrit intensément le désir de voir triompher la Démocratie grâce à l'opération « *Reconquista de España* ». Le point de vue de José Cubero apparaît donc implicitement dans le choix de ce titre. Il s'agissait d'une tentative louable, pleine d'espoir de renverser le Franquisme, rétablir la Démocratie mais téméraire et vouée à échouer à cause de cette crapulerie à l'origine de celle-ci. Ce propos est confirmé par d'autres études telles que celle de Geneviève Dreyfus-Armand<sup>332</sup> ou par différents témoignages. Dans l'un d'entre eux paru dans le journal *El País* ans, l'opération est qualifiée de « intento descabellado » soit insensée<sup>333</sup>.

Les études historiques font état de constats qui attestent à la fois de la sincérité, de l'audace et du sens du sacrifice des guérilleros et à l'opposé des motivations personnelles et égocentriques qui ont motivé les commanditaires pour précipiter cette opération malgré l'absence des conditions nécessaires à sa réussite.

L'Union Nationale Espagnole à la tête de cette opération prétendait être représentative et rassembler toute la résistance espagnole, faisant miroiter une puissance, un impact sur les événements qu'elle n'avait pas. En effet, une grosse partie des forces de la résistance ne se reconnaissait pas dans ce parti à dominante communiste et ne partageait pas leur volonté d'action de guérilla immédiate. De nombreux conflits d'intérêts entre les différents groupes en exil souhaitant lutter contre le Franquisme complexifiait la capacité d'unification de la résistance. L'image d'une UNE rassemblant toutes les forces antifranquistes est particulièrement remise en cause par de nombreux historiens : « L'on se souvient que l'UNE avait voulu se donner l'image d'un vaste front antifranquiste ». <sup>334</sup>

Il lui était notamment reproché de compter en son sein même des monarchiques catholiques de la CEDA. Elle était accusée de n'être pas représentative de tous les

---

<sup>332</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999).

<sup>333</sup> *El País*, Archivo, edición impresa, Natalia Junquera, Madrid, Domingo, 18 de octubre de 2009. Archivado en: Francisco Franco PCE Franquismo Historia contemporánea Historia Partidos políticos Política Ciencia, [Article consultable à l'adresse URL : [http://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811\\_850215.html](http://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811_850215.html)], (Consulté le 26/08/2019).

<sup>334</sup> *Op. cit.* (Cubero, 2013), p. 243.



courants politiques qu'elle prétendait rassembler car il ne lui suffisait pas de compter parmi ses rangs un membre d'un quelconque parti pour considérer qu'elle représentait celui-ci. La CNT et l'UGT partageaient cette opinion et déclaraient à propos de celle-ci : « Chez elle, rien n'est représenté sauf le Parti Communiste et quelques individus qui ont intérêt à le servir. ». <sup>335</sup> Nicolás Sartorius et Javier Alfaya soulignent que cette hégémonie communiste sur la résistance antifranquiste a été un bien et un mal car elle a certes impulsé une résistance mais elle a aussi empêché l'unité de toutes les forces antifranquistes.<sup>336</sup>

José Cubero confirme que cette représentativité était fautive. Lors du meeting de l'UNE à Toulouse, de nombreux orateurs, censés représenter les autres partis que le Parti Communiste, ne représentaient en fait qu'eux-mêmes : ils n'avaient été mandatés par quiconque et étaient présents uniquement à titre personnel. En Espagne également la « Junta Suprema de Unión Nacional » [JSUN], fondée par l'UNE, était elle aussi fortement critiquée voire qualifiée de supercherie. La critique principale adressée à l'UNE reposait surtout sur la prédominance de son désir d'hégémonie sur quelque autre projet. Selon José Cubero, comme selon Geneviève Dreyfus Armand, l'UNE souhaitait avant tout placer le Parti Communiste comme parti incarnant à lui seul la résistance et donc comme logique représentant du pouvoir transitionnel en Espagne : « Aussi les tensions allèrent-elles d'autant plus en s'exacerbant entre les composantes de l'exil qu'après le débarquement des Alliés en Normandie, l'UNE s'efforça d'apparaître comme le seul représentant de l'ensemble des républicains, voire des antifranquistes ». <sup>337</sup>

Plusieurs historiens, dont Geneviève Dreyfus Armand, dans son ouvrage *L'Exil des Républicains Espagnols en France*<sup>338</sup>, ont soutenu la thèse selon laquelle cette opération était surtout due à la volonté de l'UNE et du PCE qui souhaitaient conserver et asseoir leur prééminence sur l'exil républicain. Chose qui n'eut pas lieu puisque la défaite entraîna exactement l'effet inverse, l'hégémonie UNE/PCE éclatant, la recomposition de l'exil espagnol en fut précipitée. Le 23 octobre 1944, l'Alliance Démocratique Espagnole, regroupant des républicains, des anarchistes, des socialistes, des nationalistes catalans et des syndicalistes UGT et CNT, se transforma en un Comité

---

<sup>335</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 244.

<sup>336</sup> *Op.cit.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 18.

<sup>337</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), p. 244.

<sup>338</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999).

de France de la Junte Espagnole de Libération, JEL, fondé à Mexico en 1943. Ce groupement rassemblait les deux grandes centrales syndicales et excluait la CEDA et les Monarchistes mais aussi les communistes auxquels il était reproché leur sectarisme et leur prétention à diriger tout mouvement unitaire sur le territoire français –manifestés avec brutalité à la libération- et son alliance avec la droite monarchiste dans la Péninsule. Geneviève Dreyfus Armand explique que l'UNE a fait l'objet d'attaques des autres mouvements de la résistance qui lui reprochait son désir d'hégémonie allant jusqu'à la suppression d'opposants pour y parvenir. Il existait de graves tensions, par exemple, entre l'UNE et l'ADE :

*Les antagonismes entre l'Une et les mouvements espagnols non communistes sont apparus au grand jour à la Libération de la France ; il ne s'agit plus seulement de divergences politiques mais il est imputé à l'UNE la disparition et l'assassinat de récalcitrants et d'opposants. [...] Dans une lettre adressée au gouvernement provisoire de la république française –GPRF- les organisations constitutives de l'ADE – républicains, anarchistes, socialistes, nationalistes catalans et syndicalistes de l'UGT et de la CNT- attirent l'attention des nouvelles autorités françaises sur les manœuvres de la prétendue Union Nationale Espagnole, laquelle, par tous les procédés imaginables, tente d'absorber ses compatriotes réfugiés afin de disposer d'eux.<sup>339</sup>*

En effet, l'UNE installée à Toulouse où elle avait réquisitionné plusieurs bâtiments ainsi que dans quelques autres villes du sud, affichait son désir d'hégémonie et se présentait auprès du gouvernement français dès l'été 1944 comme l'unique organisation qui groupe tous les Espagnols de toutes tendances politiques et croyances religieuses, ainsi que tous les militaires »<sup>340</sup> ou encore comme le seul organisme représentant la volonté de liberté et de souveraineté nationale de leur nation.<sup>341</sup>

En s'assurant d'être le seul parti responsable de la résistance, l'UNE pensait se positionner comme unique parti à la tête du futur gouvernement espagnol provisoire. Concrètement, il est avéré qu'à plusieurs reprises, l'UNE sollicite Pierre Bertaux,

---

<sup>339</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), pp. 176-177.

<sup>340</sup> Wingeate, P., *Jours de Gloire, jours de honte, le parti communiste d'Espagne en France depuis son arrivée en 1939 jusqu'à son départ en 1950*, Histoire et Liberté, Sedes, 1984, p.89 en *Op. cit.* (Cubero, 2013), p. 246.

<sup>341</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), p. 246.

représentant du Gouvernement français à Toulouse en tant que Commissaire de la République nommé par Charles de Gaulle, afin d'être reconnue comme le « *gouvernement provisoire de la République Espagnole* »<sup>342</sup>. Ce dernier refusa clairement de reconnaître cette hégémonie alors qu'officieusement d'autres semblaient la considérer comme acquise entre autres parmi les membres des FFI. Suivant sa logique, l'UNE décida de lancer cette opération qui l'auréolerait du prestige tant attendu et lui ouvrirait la voie vers la direction du gouvernement provisoire. L'UNE triompha avec l'appel du général Riquelme, « numéro un dans le tableau d'avancement de l'Armée espagnole »<sup>343</sup> qui incitait chaque Espagnol à rejoindre l'UNE et son combat. Ainsi, l'UNE se positionnait clairement en tant qu'instigatrice de l'action des résistants espagnols en France, éliminant ainsi ses rivaux du « Partido Socialista Obrero Español » [PSOE] qui avait établi en France le Comité de la « Junta Española de Liberación » [JEL] à laquelle adhéraient la « Unión General de Trabajadores » [UGT] et la « Confederación Nacional de Trabajadores » [CNT] et, dont seuls les Communistes étaient exclus. Ce mouvement de résistance non communiste créa parallèlement en Espagne la « Alianza Nacional de Fuerzas Democráticas » [ANFD].

Il régnait une forte opposition entre Communistes et Socialistes. Les altercations étaient fréquentes et violentes. José Cubero relate, par exemple, le cas de l'anarchiste Ricardo Roy qui fut assassiné ainsi que toute sa famille car il avait refusé de rejoindre les rangs de l'UNE sans que l'on puisse déterminer s'il s'agissait d'une décision politique ou individuelle.<sup>344</sup> Néanmoins, d'autres exécutions ou assassinats entachent le parcours de l'UNE dont à Toulouse celui de Auxiliano Benito, secrétaire du comité du PSOE, qui déclencha de vives émotions et qui faillit déclencher des affrontements armés contre les Communistes si la JEL n'avait pas lancé un appel au calme afin d'éviter de nouveaux déchirements. De tels agissements démontrent que les antagonismes de la Guerre civile se perpétuaient et continuaient de miner la résistance antifranquiste. Nonobstant, c'est sur la base de cette rivalité et tablant sur des conjectures internationales et nationales hasardeuses que l'opération s'est construite, soit principalement en comptant sur l'appui des Alliés ainsi que sur celui de la population locale. L'UNE jugea opportun de lancer l'opération qui en reconquérant l'Espagne devait porter au pinacle le

---

<sup>342</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), p. 246.

<sup>343</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 247.

<sup>344</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 248.

communisme espagnol. Selon José Cubero, ce désir d'hégémonie fait partie des motivations de cette opération. La rivalité entre l'UNE et la JEL est donc un des éléments qui éclaire la décision de « reconquérir » l'Espagne à partir du Val d'Aran.<sup>345</sup> Motivée par des désirs d'hégémonie et toute puissance, l'opération se préparait en prétextant et faisant croire à des conditions favorables. Afin de convaincre les combattants, empreints d'envie et d'espoir, de mettre leur conviction à l'acte, les dirigeants communistes ont prétendu, tout d'abord, que le contexte international était totalement favorable. Ils assuraient que les grandes puissances européennes, sur le point de vaincre le nazisme allemand, allaient s'engager aux côtés des combattants républicains, qui leur étaient venus en aide pour combattre les Allemands en France, afin de renverser cette fois le Franquisme. Or, les études montrent qu'il n'en était rien et que les dirigeants communistes ne pouvaient pas l'ignorer.

S'il est vrai que nombre de chefs FFI affirmaient leur solidarité avec la cause espagnole et étaient prêts à s'engager à leurs côtés pour renverser Franco, il n'en allait pas de même des dirigeants politiques qui priorisaient la capitulation de l'Allemagne nazie. Le contexte international laissait clairement entrevoir une volonté de non-intervention des Alliés. Winston Churchill, Premier Ministre du Royaume-Uni, déclarait ouvertement s'opposer à l'intervention des Alliés en Espagne<sup>346</sup>. Les démocraties occidentales préféraient composer stratégiquement avec le régime franquiste. Le Gouvernement Provisoire de la République Française [GPRF] se mettait en place progressivement à la tête du pouvoir. Soutenir cette action de l'UNE, aurait aussi été lui accorder une part de légitimité dans le gouvernement de la France libérée et engager le pays dans une voie incertaine. Les Alliés n'affichaient pas de velléités à s'engager dans ce conflit. Ils préféraient eux aussi tolérer Franco plutôt que d'asseoir une prédominance communiste. Selon Daniel Arasa, il est possible d'affirmer que les Alliés n'ont jamais fait de promesses concrètes d'aide ; seuls quelques chefs de la résistance avaient émis leur volonté d'engagement à leurs côtés.<sup>347</sup> Selon lui également, cette opération a permis au Franquisme de conquérir une cohésion qui lui faisait défaut et d'être rassuré sur l'absence de danger de soutien des Alliés à la République espagnole.<sup>348</sup> En effet, les

---

<sup>345</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), p. 249.

<sup>346</sup> *Op.cit.* (Ortiz, ROUGES Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006), p. 262.

<sup>347</sup> *Op.cit.* (Arasa D. , 1984), p. 248.

<sup>348</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 249.

Alliés exercent certes une pression contre le régime franquiste mais ne tentent pas d'action radicale contre lui. De plus, l'UNE faisait l'objet d'une mise à l'écart de la part des autres organismes espagnols de la résistance antifranquiste, chez lesquels la crainte d'une hégémonie communiste était plus que présente.

Pour ce qui de l'opération en elle-même, les tentatives préliminaires d'incursion n'avaient pas trompé l'adversaire et, que ce soit en Navarre ou dans la vallée de Roncal, elles avaient échoué. Après ces essais avortés, d'autres tentatives avaient été réalisées dans les régions de Huesca, Lérida et au Pays Basque. Chaque fois ce furent des échecs et les divisions se voyaient dans l'obligation de retourner en France, mais cela ne fut aucunement pris en compte pour le projet à venir. L'échec de ces opérations laissait pourtant présager du funeste sort qui attendait l'Opération Reconquête.

Le 12 octobre, le général Riquelme lançait malgré tout l'appel sur Radio-Pyrénées, tenue par les Francs-Tireurs Partisans [FTP], à tous les militaires espagnols de se joindre aux guérilleros. José Cubero<sup>349</sup> signale à ce propos que bien peu possédaient de poste récepteur que ce soit chez les soldats ou parmi la population. Néanmoins, cet appel est resté dans les mémoires symboliquement comme un espoir de reconquête de l'Espagne et de sa démocratie. C'est peut-être la raison pour laquelle Almudena Grandes utilise celui-ci comme élément déclencheur dans son roman. En effet, c'est à la suite de cet appel radio que la protagoniste Inés va décider de rejoindre les guérilleros et de combattre à leurs côtés, ce qui constitue un point essentiel du roman. Cela permet de voir comment cet appel a pu être reçu et même vécu par ceux qui attendaient un signal d'espoir pour renverser la Dictature franquiste.

Le principal -et le plus convaincant- argument des dirigeants communistes était basé sur une attente de soulèvement de la part de la population. En effet, il était assuré aux combattants que la population n'attendait qu'eux, les bras ouverts, prêts à s'engager dans le combat pour reconquérir la Démocratie. Or, il n'en était rien. Les études en attestent : « Se intentó inventar la realidad en lugar de comprenderla. Las informaciones que provenían de España eran bulos: aseguraban que el régimen había

---

<sup>349</sup> *Op. cit.* (Cubero, 2013).

perdido todos sus apoyos, que el Ejército y sus jefes estaban a punto para la revuelta, que las huelgas se multiplicaban”.<sup>350</sup>

Almudena Grandes retranscrit parfaitement cette trahison dans le roman plaçant le lecteur aux côtés des combattants qui découvrent peu à peu qu'on leur a menti. La population a été écartée de la zone ; le peu qu'il reste ne les attend pas, ne les soutient pas, parfois ne sait même pas qui ils sont. La population apparaît exsangue, apeurée par la répression et par la crainte de voir resurgir la guerre fratricide. Les Espagnols vivaient alors en proie à la misère, la faim, le froid. Ils étaient victimes d'une répression féroce qui instillait la peur et le traumatisme était encore si présent que beaucoup pensaient que la priorité était d'éviter une autre guerre fratricide.

Dans l'étude de Jean Ortiz, Ferrán Sánchez Agustí<sup>351</sup> restitue de nombreux témoignages qui corroborent ces propos. Celui de Père Suñé Bertán (Sallent, 1916-Toulouse, 2000) qui participa à l'opération dans la zone de *Girona* atteste de la primauté de cette peur qui planait sur la population et de la folie téméraire qui a entraîné cette opération : « On nous avait assuré qu'il existait des conditions favorables pour rendre la Démocratie et la Liberté à l'Espagne. Mais la réalité était autre : beaucoup de misère, la répression et partout la peur. Nous étions des quichottes ». <sup>352</sup>

Dans un rapport communiqué par cette brigade, est souligné l'écart entre ce qui avait été dit des conditions favorables de la population qui n'attendait que l'arrivée des guérilleros pour se soulever et la réalité du terrain : « [...] les renseignements qui nous furent notifiés sur l'état d'esprit de la population furent contredits par la réalité que nous rencontrâmes sur le terrain. C'est-à-dire qu'aucun élan de sympathie envers le rétablissement de la République ne fut constaté. »<sup>353</sup>

Le soulèvement populaire tant espéré ne se produisit pas et très peu d'Aranais se joignirent aux guérilleros antifranquistes. La guérilla occupa les localités de Bausen, Canejan, Porcingles, Pradell, Les, Bossòst, Era Bordeta, Vilamós, Benòs, Bòrdes, Aubèrt,

---

<sup>350</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 79.

<sup>351</sup> *Op. cit.* (Ortiz, *ROUGES* Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006).

<sup>352</sup> *Ibid.* (Ortiz, *ROUGES* Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006), p. 223.

<sup>353</sup> *Ibid.* (Ortiz, *Sobre la gesta de los guerrilleros en Francia*, 2010), p. 216.

Betlan, Vilach, Mont, Montcorbau et Vila établissant son état-major à Bossòst le 20 octobre où elle resta jusqu'à la retraite. Ces centres qui avaient été pris totalisaient seulement à peu près 6 000 habitants ce qui, même si toute la population s'était soulevée, représentait bien peu pour lancer un grand mouvement national capable de renverser l'ordre franquiste :

*La verdad fue que nuestra brigada se encontró, al entrar en España con un desierto: se había obligado a la población a replegarse a 70 kilómetros al interior. Ni rebaños teníamos con qué sustentarnos. Allí no había más que la Guardia Civil, la Policía Armada, Somatenes, Falangistas y la Legión Extranjera.<sup>354</sup>*

Force est de constater que, s'il existait une résistance espagnole en Espagne, elle était trop peu nombreuse et soumise à une telle répression qui la gardait sous contrôle, qu'elle ne pouvait provoquer le renversement du régime. A plus fortes raisons, la très grande majorité de la population n'était pas engagée en résistance et n'était pas en mesure de le faire quand bien même nombre d'entre elle l'aurait souhaité. Il semblait donc clair que le soulèvement attendu, et prétendu surtout, n'était qu'un mythe servant à motiver les troupes.

Daniel Arasa adresse une critique sévère au Parti Communiste Espagnol à ce sujet, en soulignant en particulier la monumentale erreur politique de croire que le peuple espagnol était en capacité de se soulever à ce moment-là, alors qu'il était en proie à des difficultés sociales et économiques telles que sa préoccupation première était la survie contre la misère et la faim. De plus la guerre avait tellement meurtri la population que la priorité était de ne pas réenclencher un autre affrontement :

*Si existieron errores en la concepción y ejecución militar, mayores fueron aún desde la óptica política, en especial el considerar que el pueblo español estaba maduro para sublevarse y respondería a las llamadas de insurrección contra el franquismo, que el Ejército estaba dividido y que los soldados se pasarían a los guerrilleros liberadores.*

*El PCE se equivocó al no darse cuenta de que el país, tras la Guerra Civil y las dificultades derivadas de la Guerra Mundial, está pasando unos problemas económicos tan enormes- hambre y miseria por doquier- que entre la gente no hay conciencia de libertad. Tal*

---

<sup>354</sup> *Ibid.* (Panzertruppen), témoignage du commandant Pinocho.

*concienciación no surgirá hasta mediados de los años cincuenta, cuando esté superado el angustioso problema de la supervivencia. [...].*

*El pueblo español ha visto y sufrido demasiado para embarcarse en una nueva aventura bélica, aunque se hable de liberación. Los guerrilleros venían con el criterio de que la Guerra Civil no había terminado cuando lo que el pueblo quería era olvidarla. Incluso los sectores que sienten simpatía por la República no quieren recuperarla por la violencia. Al margen de quien mande, el pueblo español quiere paz, y está satisfecho de no haber participado en la Guerra Mundial.*

*Por ello, los guerrilleros encuentran algunos campesinos que les ayudan, pero la mayor parte de ellos los evitan y a menudo los denuncian.<sup>355</sup>*

L'impossibilité de soulèvement de la population ne fait donc pas l'ombre d'un doute. Daniel Arasa ajoute l'absence d'organisation politique et syndicale apte à agir et à entraîner la population de l'intérieur du pays et l'absence d'informations soumises au contrôle franquiste.

Le problème est que non seulement l'opération reposait sur ce supposé soulèvement de la population, mais, qui plus est, même l'armement et l'alimentation dépendaient de ce facteur puisque les responsables tablaient sur la fourniture d'armes et de nourriture par les populations ralliées à leur cause, comme l'explique le témoignage tiré du site *Panzertruppen*.<sup>356</sup> Les combattants étaient équipés d'armes légères, cependant, ils manquaient cruellement de munitions. Les dirigeants communistes considéraient qu'ils devaient récupérer sur place les munitions nécessaires au fur et à mesure de la constitution des prisonniers ou grâce à la population. Or les armes en possession des franquistes n'étaient pas les mêmes que celles des guérilleros et, de ce fait, ils ne pouvaient pas utiliser les munitions. D'un point de vue logistique, également, des défaillances importantes sont à noter. L'importance du choix du lieu a été signalée à plusieurs reprises d'un point de vue tactique, puisqu'il s'agissait d'un lieu isolé et difficilement accessible en hiver, ce qui a été, à l'évidence, une autre source de difficulté pour les guérilleros. Par exemple, une fois parvenus à la

---

<sup>355</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), pp. 240-241.

<sup>356</sup> *Ibid.* (Panzertruppen), témoignage du commandant Pinocho.



frontière, ils n'avaient quasiment plus aucun moyen de transport. Ensuite, les conditions hivernales précoces ont été peu propices à leurs déplacements ainsi qu'à leurs contacts.

José Cubero précise que pendant tout ce temps, la Radio Pyrénées, continuait de diffuser des informations selon lesquelles de nombreux soulèvements se produisaient en Espagne et que Franco se dirigeait vers les Pyrénées pour se rendre au gouvernement en exil :

*Or pendant l'opération, et indépendamment de son évolution, Radio-Pyrénées continue à diffuser des informations extravagantes que Charlton Haves, ambassadeur des Etats-Unis, rappelle dans ses mémoires. L'Espagne est secouée par les révoltes, annonce la radio. Les forces armées loyalistes – c'est-à-dire républicaines- opèrent en Estrémadure et dans les Asturies alors que Malaga vient de tomber entre leurs mains. Des troubles secouent Barcelone où les combats de rue ont fait 1 500 morts. La situation est identique à Bilbao et à Séville. Les troupes des Espagnols exilés franchissent la frontière pyrénéenne et progressent rapidement en Catalogne et en Aragon. Franco reconnaît que le bal a commencé et il se hâte vers les Pyrénées pour présenter sa reddition au gouvernement espagnol en exil présidé par le républicain Miguel Maura.<sup>357</sup>*

De plus, selon José Cubero d'autres mensonges circulaient selon lesquels une armée rouge, de 60 000, 100 000 voire 150 000 hommes, était en marche pour venir en aide aux guérilleros dirigée par Líster et appuyée par des chars.

La présence de l'armée franquiste de l'autre côté des Pyrénées, dont les dirigeants communistes n'ont pas tenu compte, est un autre point litigieux. José Cubero fait part de ses interrogations quant à l'ignorance de l'existence d'une armée franquiste en place de l'autre côté des Pyrénées attendant l'arrivée des guérilleros<sup>358</sup>. Selon lui, premièrement l'opération était annoncée, deuxièmement les FFI dont les officiers de l'UNE faisaient partie en étaient informés et troisièmement un officier de renseignements des FFI du secteur de Luchon, Daniel Latapie, aurait prévenu les responsables de l'opération. L'UNE et ses dirigeants auraient préféré maintenir l'attaque pour ne pas risquer de remettre en question leur hégémonie alors même qu'ils savaient que l'armée franquiste était sur le pied de guerre. Les études ont démontré que Franco

---

<sup>357</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), p. 267.

<sup>358</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 265.

était au courant de cette opération, il connaissait également le point d'attaque, la frontière entre la France et Lérída ; et le tout en écoutant tout simplement Radio Toulouse.<sup>359</sup> Les services spéciaux français, l'état-major FFI, les émissaires chargés d'analyser les conditions, tous s'accordaient sur un avis défavorable concernant cette opération.

De nombreux témoignages attestent avoir communiqué aux dirigeants communistes combien cette attaque se présentait sous des auspices défavorables. Il y a en outre les témoignages d'émissaires envoyés en Espagne afin d'enquêter sur les conditions matérielles, humaines, politiques d'une telle opération.

Celui de Gérard De Clarens, réalisé par Jean Ortiz le 10 décembre 2005 à Bastillac-Ayros, atteste des conditions tout à fait néfastes. En effet, celui-ci lui explique avoir transmis, par exemple, l'information selon laquelle, d'une part, les Alliés, en particulier les Américains, ne soutiendraient pas cette opération et, d'autre part, que du côté franquiste, l'opération était connue, attendue et sa neutralisation anticipée : « La direction des FFI et les services spéciaux avons essayé, en vain, de faire comprendre aux guérilleros qu'une pénétration en force était vouée à l'échec ».<sup>360</sup>

Un autre témoignage dont fait part Jean Ortiz, réalisé le 20 septembre 1997 à Bagnères de Bigorre, est celui de Odette Chicano, épouse de Antonio Chicano García, andalou d'origine et résistant dans les Hautes-Pyrénées. Ce dernier confirme, en tant qu'émissaire, cette idée selon laquelle les conditions favorables à une insurrection populaire ne semblent pas correspondre à une réalité tangible.

Les études convergent, en ce sens, et les témoignages qui ont pu être recueillis également, comme en témoigne celui du commandant Pinocho<sup>361</sup>. Il est titulaire de la légion d'honneur française pour son activité comme guérillero dans la résistance française, qui est intervenu dans l'*Operación Reconquista*, comme commandant de la

---

<sup>359</sup> *Op.cit.* (Arasa D. , 1984), p. 227.

<sup>360</sup> *Op.cit.* (Ortiz, *ROUGES* Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS, 2006), p. 246.

<sup>361</sup> Site Panzertruppen, *Enviados al matadero*, Site *Portal militar, Comunidad dedicada al Estudio de la Historia militar* [Autrefois consultable à l'adresse: <http://www.panzertruppen.org/heer/infanteria/armas/matadero.html>].

Témoignage joint en annexes.

Lien avec l'article disponible dans la revue *Elmundo.es*, numéro 13 de la *Aventura de la Historia*, [Consultable à l'adresse URL: <https://www.elmundo.es/ladh/numero13/matadero.html>], (Consulté le 20/01/2019).

471e Brigade. Pinocho livre un témoignage qui rejoint celui du colonel López Tovar dans le sens où lui aussi avait des doutes, dont il avait fait part à qui de droit, quant à la faisabilité de l'opération. Il avait le sentiment d'avoir été jeté dans la gueule du loup pour rien. Il affirme : « Este avance sin objetivos militares precisos le parecía suicida a López Tovar, que temía una maniobra envolvente del enemigo si se alejaba de la frontera''.<sup>362</sup>

Comme le colonel López Tovar, le commandant Pinocho doutait de la réussite d'une telle opération et il se demandait comment 3000 hommes allaient pouvoir renverser un régime contre lequel une « armée » beaucoup plus nombreuse avait perdu. Il confirme les propos selon lesquels les dirigeants communistes, installés à l'étranger ou à Madrid, pensaient ou plutôt disaient qu'il s'agissait du bon moment et que le peuple n'attendait que cette petite étincelle pour se soulever. Alors que d'après ses allégations, les populations locales avaient été évacuées en grande partie ainsi que les vivres qui se trouvaient en de telles zones.

Selon son témoignage, intitulé très explicitement « *Enviados al matadero* »<sup>363</sup>, les dirigeants savaient l'opération vouée à l'échec mais ils ont décidé de la lancer quand même. Il témoigne donc de cette tromperie dont les combattants ont été victimes, de ces mensonges qu'on leur a fait croire pour qu'ils acceptent de mener l'opération croyant en des conditions favorables. L'une des phrases, tirée de cette entrevue, résume bien ce que le commandant Pinocho, comme d'autres, pensent avec du recul de cette opération « Ya ves lo tonto que fuimos ».

Geneviève Dreyfus-Armand revient également sur ce personnage de Pinocho dans son étude qui confirme cette tromperie dont il a été victime afin de le convaincre de prendre en charge la 471<sup>e</sup> Brigade de l'Opération Reconquête de l'Espagne.<sup>364</sup> Il a été très critique envers les organisateurs de cette opération, envers les communistes et leurs décisions qui ont anéanti la possibilité de reconquérir l'Espagne. Il fait partie de ceux qui ont refusé que leurs hommes s'enfoncent davantage dans la gueule du loup et cela lui a été fortement reproché.

---

<sup>362</sup> *Ibid.* (Panzertruppen).

<sup>363</sup> *Ibid.* (Panzertruppen), témoignage du commandant Pinocho.

<sup>364</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 125.

D'autres participants à l'opération témoignent de cette sensation d'avoir été envoyé à leur perte. Le témoignage de César Rodríguez, précédemment cité, montre également cette idée d'inconscience de certains combattants lorsqu'ils se sont engagés et à l'inverse de la manipulation de ceux qui les ont incités à partir au combat :

*Hasta que una mañana les reunió un oficial para hablarles de la Operación Reconquista. "Nos dijo que éramos la salvación de la patria, que los españoles estaban hartos del fascismo y que nos recibirían como héroes. Aquella arenga nos llegó al alma. Ahora lo pienso y me río. No es que no nos negáramos, ¡es que no hicimos una pregunta! Mandaban la brigada dos hermanos muy valientes, pero sin idea de tácticas militares", cuenta César. Recibió una ametralladora "de las que los americanos lanzaban en paracaídas" y dos cintas de balas. "Eso eran cinco minutos de disparos" aclara. 300 segundos de munición para reconquistar España.<sup>365</sup>*

Le commandant Pinocchio exprime même l'idée qu'ils ont été volontairement « envoyés à l'abattoir » - « Enviados al matadero » - uniquement pour asseoir le prestige d'une élite dirigeante réfugiée à l'étranger, en mal de reconnaissance et mue par un désir de pouvoir :

*Nos mandaron a España a que nos liquidaran. Persegúan una doble finalidad: realizar una operación de prestigio y eliminarnos para, además de desembarazarse de militantes resabiados difíciles de manejar, reivindicar mártires. Todos los dirigentes del PCE se encontraron con el problema de hacerse con riendas del poder. Mientras nosotros nos batíamos el cobre en la resistencia, ellos estaban fuera, en Moscú o en México. Éramos nosotros los que gozábamos de la confianza de los militantes. Había que desembarazar el terreno de competidores poco partidarios de aceptar sin más ni más una disciplina burocrática.<sup>366</sup>*

Pour corroborer cette affirmation, les propos de López Tovar sont repris confirmant qu'il avait exprimé ses doutes et ses craintes auprès de l'AGE quant à la l'aspect infondé voire la non-existence du soulèvement populaire escompté (en bon colonel, il avait fait mener sa propre enquête et avait conclu que non seulement il n'y

---

<sup>365</sup> *Op. cit.* (Junquera, 2009).

<sup>366</sup> *Ibid.* (Panzertruppen), témoignage du commandant Pinocho.

avait pas de soutien à attendre mais plutôt de l'hostilité, la population craignant de nouvelles représailles ou de nouveaux affrontements entre espagnols.), et avait indiqué le cruel manque d'armement lourd et de munitions. Il raconte qu'il ne fut pas écouté et qu'il reçut juste après l'ordre d'attaquer. Il avait hésité à démissionner mais sachant que l'opération aurait lieu quand même il préféra ne pas mettre en balance son rang de colonel :

*[Respecto a la operación del Valle de Arán] ¿La acción del Valle de Arán? ¡Que gesto tan grandioso! 4000 voluntarios, todos exiliados, comunistas, anarquistas, republicanos, algunos simplemente partidarios sin partido, dejaron familia, hijos, esposas, padres y depositaron su confianza en mi persona. El EM de la División y yo sabíamos que no podíamos enfrentarnos con el Ejército español, ni con ninguno. Nuestro objetivo fue salvarnos todos de aquel desastre, fruto de un disparate ordenado por la Agrupación de Guerrilleros Españoles y el PCE. Como muchos, no me creí nunca que existiese infraestructura interior después del exterminio sistemático de todos los republicanos practicado durante cuatro años por los falangistas pueblo por pueblo al final de la guerra, poca gente podía estar dispuesta a lanzarse a la calle; desde un buen principio estaba convencido de que nos disponíamos a realizar una operación estúpida.*

367

Pour toutes ces raisons, constatant que les conditions n'étaient pas celles qui lui avaient été fournies, López Tóvar refusa d'attaquer Vielha. Dans plusieurs études, il revient sur cette décision et réaffirme le fait que les soi-disant conditions favorables n'existaient pas :

*No quise atacar Viella porque no teníamos suficientes armas para asaltar una posición fortificada y hubiera sido un disparate”, afirma López Tóvar, jefe guerrillero en el valle.*

*Nos habían dicho -continúa-, que en cuanto pisáramos tierra española la zona fronteriza y Barcelona se sublevarían. Los datos que nosotros teníamos de las brigadas que habían penetrado en el primer momento eran los contrarios, es decir, que el pueblo español no estaba en condiciones de rebelarse. Yo mismo, sin conocimiento del mando guerrillero envié a España a algunos de mis oficiales entre ellos a Crespo y Navas, los cuales constataron que a Unión Nacional sólo la conocían algunos militantes del PCE y PSUC, y*

---

<sup>367</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 133.

*que nadie sabía nada de la operación de “Reconquista de España” que estábamos preparando.*<sup>368</sup>

Ce témoignage ne laisse pas de place au doute quant à l’absence de soulèvement imminent de la population et donc au mensonge volontairement diffusé aux combattants afin de les convaincre d’agir de la sorte, de prendre un tel risque :

*El PCE nos había mentido y decidí para el avance. Comprobé que cuanto más alargaba el frente era peor y quise asegurar la retirada. Hubiera podido ocupar Viella y el túnel si hubiera querido, ya que tenía fuerzas de sobra para hacerlo. Sin embargo, el resultado de la batalla estaba decidido desde el momento en que no se produce la anunciada sublevación. Suponiendo que ocupáramos Viella y algunos pueblos más no resolvíamos nada, puesto que igual tendríamos que retirarnos y habiendo sufrido más bajas. Ello sólo hubiera servido para que el PCE hubiera esgrimido a los muertos como héroes y en su propaganda hablara de fuertes combates en España. Además, si continuábamos avanzando, especialmente si cruzábamos el túnel, corríamos aún mayor peligro de que nos cortaran la retirada. Por ello, desde el primer momento, mi mayor preocupación fue de asegurar el repliegue y para ello situé fuerzas en la reserva. Tenía una responsabilidad sobre la vida de aquella gente que había dejado a sus familias. Si hubiera habido insurrección yo me lanzo sobre Viella y no nos paran hasta Lérida o Barcelona.*<sup>369</sup>

López Tóvar livre un témoignage primordial car il souligne à la fois l’engagement de ces hommes pour sauver la démocratie espagnole et l’attitude des dirigeants communistes qui n’agissaient que pour des calculs personnels des plus aléatoires.

Les conditions semblaient, donc, défavorables à tous points de vue, politiquement, humainement, matériellement. Les Alliés n’avaient pas de notoire volonté de s’engager dans le conflit ; les autres partis de la résistance ne soutenaient pas forcément l’UNE ; la population, en proie à la misère, à une répression féroce et une peur de replonger dans le conflit fratricide, n’était pas encline à se soulever aux côtés des guérilleros, et même pire, à simplement les aider ou faciliter leur incursion ; et enfin, les forces franquistes attendaient les guérilleros de pieds fermes. Or, faisant finalement

---

<sup>368</sup> *Op.cit.* (Arasa D. , 1984), p. 169.

<sup>369</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), pp. 169-170.

fi de tous les avertissements et les réticences, les « décideurs » choisirent de poursuivre leur plan et l'opération commença à se mettre en place. Ces défaillances et ces fourberies ont eu raison de la capacité de réussite de l'Opération Reconquête de l'Espagne. L'échec de celle-ci a entraîné d'importantes répercussions au sein du Parti Communiste Espagnol ainsi qu'une vague de représailles, chacun essayant de se tirer indemne de cet échec et conséquemment de faire retomber la faute sur l'autre. Les forces en présence ont essayé de trouver un bouc-émissaire.

Jesús Monzón fut accusé par Santiago Carrillo d'être le seul responsable de cet échec et, conséquemment, il vit sa carrière stoppée net. Il fut capturé à Barcelone en 1945 et emprisonné jusqu'à ce qu'il soit gracié en 1959, date à laquelle il s'exila alors au Mexique. Tandis que ce fut l'inverse pour Santiago Carrillo qui, quant à lui, voyait sa carrière prendre son envol et prenait la tête du Parti Communiste Espagnol. Il décidait alors de stopper toute tentative d'invasion militaire pour faire place à, à partir de 1948, une tactique d'infiltration de l'intérieur. Quant aux dirigeants historiques du PCE, réfugiés en URSS et en Amérique latine, ils accélérèrent leur retour en France. Selon José Cubero, l'UNE chercha à « maintenir la fiction de sa capacité à rassembler tous les partis antifascistes espagnols » mais elle était plus que menacée dans ses « prétentions hégémoniques ». Elle communiqua à travers son journal « *Reconquista de España* ». José Cubero rapporte que les auteurs s'efforcèrent d'expliquer, sans hypothéquer l'avenir, que l'échec était dû au non-soulèvement de la population, non par souhait mais par contrainte. En effet, il était expliqué que les habitants avaient l'intention de se rebeller contre les autorités franquistes, mais ils étaient contraints de se taire, de se soumettre et de se cacher à cause de la terreur brutale exercée par ces derniers et par les agissements de la Phalange. Il était dit aussi que les habitants craignaient un nouveau déchirement entre Espagnols. Dans ce journal, il était enfin précisé que les propos phalangistes concernant leurs prétendus agissements contre les ennemis (curés, soldats, carabiniers, blessés, prisonniers, etc.) étaient faux afin que leur image ne soit pas ternie. Cependant, le mal était fait pour l'UNE ; elle avait perdu ce prestige auquel elle tenait tant et pour lequel elle avait choisi de lancer « Operación Reconquista de España », au péril de la vie des guérilleros. En juin 1945, elle décida de son autodissolution.

Parmi les points problématiques de l'analyse de cette opération, il y a une polémique quant à la personne à l'origine de l'ordre d'opération. Selon José Cubero, c'est en réalité de Luis Fernández qu'émane l'ordre général d'opération, et non pas de Vicente López Tovar. En effet, ce dernier était contre ce projet et ne le portait qu'à contrecœur, se soumettant aux ordres de sa hiérarchie :

*López Tovar, sin embargo, no ve hoy los objetivos con el mismo optimismo que delata el texto anterior y dice que: «Yo redacté la Orden General de Operaciones y la hice cumplir, pero estaba seguro de que no conseguiríamos nada. Por eso al mismo tiempo que tomé las medidas para atacar y ocupar los pueblos preparé la retirada.»<sup>370</sup>*

C'est donc à Luis Fernández qu'incomberait la culpabilité de n'avoir rien anticipé des possibles, voire probables, difficultés. En effet, les défauts d'une telle opération avaient été dénoncés à plusieurs reprises par López Tovar lui-même, tout comme par les émissaires dépêchés sur le terrain. Il apparaissait clairement que le terrain hostile, le manque de matériel (équipements, armement, munitions), le non-soulèvement de la population, l'absence du soutien des Alliés, jusqu'à la prévisible réaction franquiste, étant donné que l'opération avait été rendue publique auparavant, menaçaient de façon certaine le succès de celle-ci.

Les avis divergent également quant à la personne qui prit la décision de renoncer. En effet, Santiago Carrillo est reconnu comme étant celui qui prit la décision de renoncer et il en tira toute la gloire. Pourtant, nous avons pu constater que bien d'autres historiens affirment que c'est en réalité le colonel López Tovar qui décida lui-même de se retirer allant à l'encontre de ce que lui préconisait la direction du parti. Celui-ci souhaitait qu'il tente de prendre Vielha, car il jugeait la situation beaucoup trop dangereuse et la suite des opérations vouée à l'échec :

*Resulta obvio que no podían luchar contra un Ejército. Eran gente fantástica e idónea para la lucha de guerrillas, pero abrir un frente era una cosa muy distinta, no tenían el armamento adecuado, ni artillería ni antiaéreos para afrontar un ataque de la aviación, la intendencia y la retaguardia no estaban organizadas, se estrellaron como quijotes delante de los molinos de viento franquistas que escupían fuego en lugar de*

---

<sup>370</sup> *Op. cit.* (Arasa D. , 1984), p. 122.



*mover muelas para triturar grano o aceitunas. Asaltar Vielha habría costado mucha sangre, la retirada ordenada por Vicente López Tóvar, y no por Santiago Carrillo, fue una decisión acertada.*<sup>371</sup>

Le colonel avait à maintes reprises alerté sur la mauvaise préparation de l'opération et sur une issue défavorable assurée laissant d'ailleurs une voie de secours ouverte dès le début des opérations. Selon José Cubero et d'autres historiens, c'est donc López Tovar qui ordonna la retraite dans la matinée du 27 octobre craignant, que non seulement ils échouent dans leur conquête, mais en plus qu'ils soient pris au piège par l'encerclement franquiste qui était en train de se mettre en place. Se sentant pris au piège, il ne restait pas vraiment d'autre alternative au colonel López Tovar que de renoncer. Ce qui fut fait le 27 octobre, lorsque Santiago Carrillo et l'état-major de la guérilla en France décidèrent de quitter Vielha et d'amorcer une retraite. Il ne s'agit pas de Santiago Carrillo, qui arriva dans la vallée seulement dans la nuit du 28 au 29 octobre. Lorsque Santiago Carrillo vint lui rendre visite, accompagné des dirigeants du parti, la décision était déjà prise et Santiago Carrillo ne répondit rien à l'écoute de celle-ci :

*Se ha escrito con frecuencia que Santiago Carrillo en persona ordenó la retirada. Vicente López Tovar lo niega: - No es cierto que Carrillo diera la orden. Carrillo no intervino para nada. Vino cuando ya nos íbamos a marchar. Estábamos en situación insegura desde hacía seis o siete días y cuando mis oficiales me dijeron que las tropas de Gerona y de Lérida comenzaban a subir hacia la frontera yo di la orden de prepararse para evacuar. Nos vamos antes de que nos cojan. Entonces llegó Carrillo con el jefe del PCE en Francia. Le enseñé el plan. "Comprenderás -le dije- que no quiero atacar. Y me voy". Me dio la mano: "Yo no tengo tiempo de estar aquí. Me voy". Y se fue sin decirme ni sí ni no. »*<sup>372</sup>

Les dirigeants communistes ont décidé de lancer l'opération au mépris probable du défaut de soutien Allié, de l'incapacité de soulèvement de la population et de la mise en place de la défense franquiste. De ce fait, le questionnement central se cristallise autour de la lutte pour la récupération du pouvoir en Espagne par le Parti Communiste Espagnol minée par des querelles intestines visant la personnification de celui-ci. Ces

---

<sup>371</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 80.

<sup>372</sup> *Op. cit.* (Panzertruppen).

affrontements égocentriques ont pesé lourdement sur la réussite possible de cette tentative de reconquête.

## 1.2 Une reconstruction littéraire, scientifique et humaine destinée à agir

La société espagnole a fondé beaucoup d'espoir sur la mémoire pour enrayer la perpétuation de l'héritage franquiste. Cette construction de la mémoire s'appuie sur différents médias que ce soit le journalisme, la politique, l'Histoire, le cinéma, la littérature. La contribution conjointe de ces médias destinée à modifier l'image erronée du Franquisme devrait permettre de mettre en question ce passé franquiste et de briser la normalité qu'il s'est auto-attribuée.

José F. Colmeiro partage la conviction selon laquelle la mémoire n'a pas encore atteint réellement son but de faire le procès de ce passé franquiste et de réduire son poids sur la société présente :

*Por ello la memoria no fue capaz de llegar a su lógico objetivo final de recuperación de la conciencia histórica que vendría a enjuiciar colectivamente el legado del pasado franquista y su peso sobre el presente.*<sup>373</sup>

Selon lui, ce travail de mémoire est une mémoire « fétiche », une supplantation de la mémoire historique critique des événements politiques et historiques, par une version dévaluée qualitativement de la mémoire historique, basée sur la nostalgie, le fétichisme, le sentimentalisme.

Le critique David Becerra Mayor<sup>374</sup>, a avancé l'idée selon laquelle *Inés y la alegría* est un roman dépolitisé, dénué d'engagement idéologique tel que nous l'avons explicité dans la section précédente. Selon lui, cette « histoire en minuscule », cette individualité

---

<sup>373</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p. 21.

<sup>374</sup> *Op. cit.*, (Becerra Mayor, 2013).

constitue un affaiblissement de l'Histoire, voire une négation de l'Histoire et elle ne permet pas d'agir sur le présent pour venir contrecarrer une idéologie dominante héritée de ce passé anti-démocratique. Il reproche à Almudena Grandes de porter atteinte aux catégories objectives et scientifiques de l'Histoire que sont les facteurs économiques, idéologiques et sociaux en les substituant par des facteurs subjectifs et irrationnels qui seraient l'amour, les relations amoureuses, les passions, les émotions, les sensations mais également les ambitions, la jalousie, la vengeance. Autrement dit, il serait reproché à Almudena Grandes de faire entrer une dimension « humaine » dans l'analyse historique. Doit-on considérer que le panel des émotions humaines doit être écarté, voire voué aux gémonies ?

Almudena Grandes prend le pari contraire. Selon elle les émotions humaines, l'amour en particulier, occupent une place importante dans ce qui meut les Hommes et leurs décisions, quelles qu'elles soient. Almudena Grandes ne substitue pas les facteurs objectifs de l'Histoire, elle les complète par l'aspect humain qui intervient également dans tout Homme, y compris chez les grands dirigeants politiques, hommes ou femmes.

Parmi les rares témoignages des participants de l'Opération, celui de César Rodríguez<sup>375</sup> raconte comment il s'est engagé dans l'Opération reconquête à la suite de sa rencontre avec une jeune femme appartenant aux Forces Françaises de l'Intérieur [FFI] dont il était tombé amoureux. Ce qui rappelle quelque peu la rencontre entre les deux protagonistes, Inés et Galán, et ce qui permet de corroborer ce choix d'Almudena Grandes de marier Histoire et humanité, émotions. Les émotions humaines sont partie intégrante des hommes et femmes et bien qu'ils ne soient des professionnels, leurs émotions peuvent influencer leurs décisions de façon directe ou indirecte. La part émotionnelle ne nuit pas à la reconstruction historique, à l'analyse critique du passé ni à la réflexion présente :

*Hacíamos los tanques Tigre para los nazis, pero pasábamos tanta hambre, tanto frío y tanto miedo con los bombardeos que decidimos escaparnos y regresar a España. Tuvimos la suerte de que bombardearon el tren en el que íbamos y nos libramos del control. Luego seguimos a*

---

<sup>375</sup> *El País* España, Reportaje, Junquera, N., 1944: *Operación Reconquista de España. Un superviviente relata el descabellado intento de derrocar a Franco en 1944*, Madrid, 18 de octubre de 2009, [Consultable à l'adresse URL: [https://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811\\_850215.html](https://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811_850215.html)], (Consulté le 22 octobre 2019).

*pie, hasta que llegamos a Dijon (Francia)” cuenta César, de 84 años, desde Almuñécar (Granada).*

*Allí encontraron a una chica “muy guapa y de lo más simpática” que les llevó a su casa y les dio de comer. Nunca pensé que ella era un enlace de las Fuerzas Francesas del Interior” confiesa César. “Nos hicimos novios y ella lo arregló todo para incorporarnos a estas fuerzas llamadas maquis.”*

Certes, le roman d’Almudena Grandes intègre l’humain dans toute sa totalité -émotions diverses comprises- et le place au centre du récit, qui ne perd en rien la dimension historique pour autant. Cette présence n’empêche aucunement de réaliser une analyse critique des faits historiques et de tous les acteurs politiques, bien au contraire. Ne pas inclure l’humain dans le récit reviendrait à considérer les politiciens ou les combattants comme des êtres dénués de toute part humaine. Il semble donc logique de concevoir l’humain dans sa globalité et d’inclure tous ses aspects dans le récit historique.

Grâce à cette approche historique et anthropique, Almudena Grandes élabore une reconstruction critique « scientifico-littéraire » de la mémoire qui n’est pas une simple restitution des faits historiques en littérature, mais plutôt une reconstitution complète, basée sur l’humain dans sa totalité, permettant une réécriture plus juste des faits. Ainsi, Almudena Grandes procède à une analyse critique qui condamne la dictature franquiste à travers le personnage de Franco et de ces représentants franquistes qui parsèment le récit et également remet en question le Parti Communiste Espagnol tout en mettant en exergue un engagement politique puissant des guérilleros et des valeurs humanistes qu’ils incarnent.

La mise en procès du Franquisme, la réhabilitation des guérilleros républicains mais aussi la dénonciation des impostures des dirigeants communistes \_bien qu’Almudena Grandes ait été elle-même membre de ce parti\_ sont des plus prégnantes. Cette démarche témoigne d’une quête de vérité et d’historicité et également d’une volonté d’engagement, à l’égard du passé mais également vis-à-vis du présent pour porter ces idées. L’étude de ce fait passé permet une modification du présent du fait du regard porté sur les dirigeants franquistes comme communistes et sur la réhabilitation

des combattants républicains longtemps décrits comme des bandits de grand chemin, sans foi ni loi.

La littérature, en tant que moyen de diffusion et de persuasion a un rôle à jouer dans cette lutte contre l'image et le poids de ce passé Franquiste par la réécriture de l'histoire selon un autre point de vue. Le roman d'Almudena Grandes s'inscrit dans cette veine, comme nous l'avons évoqué. Elle entend ainsi réattribuer une juste place aux combattants républicains dans le processus de récupération de la Mémoire historique.

Almudena Grandes déclare précisément poursuivre ce dessein de recourir à la mémoire pour agir sur le présent ; elle n'associe pas la mémoire au passé, contrairement à l'Histoire, mais au présent comme elle l'affirme dans une entrevue accordée au journal *Vozpópuli* le 26 septembre 2020 (Borgo, 2020) :

*La Ley de la Memoria Histórica es importante por el hecho de existir y creo que es un error pensar que la memoria tiene que ver solo con el pasado. España no puede seguir siendo un país anómalo a la hora de enfrentarse a su pasado.*<sup>376</sup>

La mémoire permet de savoir qui nous voulons être et à qui nous aspirons à ressembler. C'est une thématique qui se retrouve dans tous ces « *Episodios* ». Chaque individu se retrouve face à la mémoire historique et collective et, à lui de savoir à qui il souhaite ressembler parmi ce dont il a hérité. Elle affirme à l'individu sa capacité de se tenir informé et d'user de son libre arbitre pour choisir qui il veut être.

Pour sa part, Almudena Grandes revendique ouvertement son désir de rapprochement de l'humanisme républicain de Galdós. Le lecteur reçoit en quelque sorte ce témoignage et cette profession de foi de l'auteure et, à présent, la conscience éveillée, aiguisée et avertie, c'est à lui qu'incombe la responsabilité de choisir la part d'influence qu'il accorde à ce témoignage et si celui-ci va modifier sa façon de penser ou

---

<sup>376</sup> Sainz Borgo, K., *Almudena Grandes: "La memoria histórica no tiene que ver sólo con el pasado"*, *Vozpópuli*, 26/09/2020, [Article consultable à l'adresse UFR: [https://www.vozpopuli.com/altavoz/cultura/almudena-grandes-entrevista\\_0\\_1395161722.html](https://www.vozpopuli.com/altavoz/cultura/almudena-grandes-entrevista_0_1395161722.html)], (Consulté le 23 octobre 2020).

son comportement. La démarche a de toutes façons le mérite d'exister et le courage de se proposer. Poussée par une impulsion morale et politique, l'auteure a recours à la mémoire, non pas pour régler des comptes avec le passé, mais pour s'adresser à ses concitoyens et agir au présent. La mémoire est, pour elle, un élément essentiel de la construction de l'identité, pour savoir qui l'on veut être, à qui l'on veut ressembler. Et c'est précisément pour cette raison qu'Almudena Grandes a choisi de raconter cet événement précisément car il fait mémoire d'une lutte humaine pour la Démocratie qui participe à ce que l'Espagne est à ce jour.

*Me interesa dirigirme a los españoles del presente, no a los del pasado», dijo, recordando todo lo que sus personajes hicieron «por ti, para que tú puedas vivir en un país democrático, con libertades y derechos. Es verdad que no lo consiguieron, pero ese fue el horizonte de su lucha y su vida, y eso los españoles contemporáneos no lo saben». No menos importante para ella es el «impulso moral, que me interesa todavía más, y es que a los resistentes contra la dictadura nadie les ha dado las gracias. Esta democracia tiene una deuda profunda con los luchadores por la democracia del pasado».<sup>377</sup>*

De plus, cet épisode met sur le devant de la scène une nébuleuse politique. La version établie au sortir de l'échec de l'opération a été acceptée comme version officielle mais elle a été controversée par la suite permettant de revenir sur les faits pour plus d'exactitude et plus de justice, une des préoccupations de l'auteure. C'est donc sa version des faits historiques, sans autorité scientifique mais avec une autorité morale rendue possible par la réinsertion de l'épisode dans la durée et dans la critique historique.

La réinscription dans la durée et dans la reconstitution de la mémoire historique permet de décrire et d'analyser tout ce qui a eu lieu en amont, pendant l'opération et lors des suites immédiates et lointaines de celles-ci. Cela prend forme en partie grâce aux chapitres entre parenthèses selon les quatre temps « Antes », « Durante », « Después », « El final de esta historia es un punto y seguido. », mais également dans les

---

<sup>377</sup> ZENDA Autores, libros, compañía, Ramos R. Victoria, *Almudena Grandes: «Esta democracia tiene una deuda profunda con los luchadores del pasado»*, *tardes literarias RAE*, 19 octubre 2019, [Article consultable à l'adresse URL: <https://www.zendalibros.com/almudena-grandes-esta-democracia-tiene-una-deuda-profunda-con-los-luchadores-del-pasado/>], (Consulté le 26/10/ 2019).

parties des narrateurs qui illustrent et/ou complètent la partie historique, lui donnent vie, corps et âmes.

Cette réécriture de l'invasion du Val d'Aran met en exergue une réhabilitation de Jesús Monzón, une revalorisation du sens de la lutte et du sacrifice pour le collectif des guérilleros espagnols et une critique acerbe des dirigeants communistes et même au-delà des dirigeants en général, de ceux qu'elle appelle « ceux d'en haut ».

## 2. Retour critique sur l'épisode

### 2.1 Le cas Jesús Monzón

La question des réels hauts-commanditaires de cette opération constitue la problématique centrale car cette tentative représentait malgré tout une opportunité et qu'il était permis de penser que certains éléments auraient pu modifier le cours des choses.

Selon la version de Santiago Carrillo, reconnue comme officielle, il en va uniquement de la responsabilité de Jesús Monzón, considéré comme seul et unique traître, en tant que délégué de la direction officielle du Parti Communiste Espagnol. Ce qui ferait porter toute la responsabilité sur un seul homme pour une telle opération. Certains imputaient la responsabilité à Staline qui avait incité à la rébellion, d'autres à Hitler. Une autre théorie avait cours, selon laquelle, ce seraient les franquistes eux-mêmes qui avaient infiltré le Parti Communiste Espagnol pour tendre un piège à la guérilla et y mettre fin.<sup>378</sup> Pour d'autres encore, il en allait de la responsabilité de Dolores Ibárruri qui assurait, malgré des exhortations à l'action depuis Moscou, n'avoir jamais donné de directives précises en ce sens : « Habla «Pasionaria»: «A través de la

---

<sup>378</sup> *Op. cit* (Arasa D. , 1984), p. 224.

radio difundíamos manifiestos, llamábamos a la lucha contra el franquismo..., pero no fijábamos actuaciones concretas”.<sup>379</sup>

Toutes ces hypothèses ont été réduites à néant et Daniel Arasa affirme que ni Franco, ni Staline, ni Hitler, ni les Alliés occidentaux, ni les autres partis politiques espagnols, ni le Parti Communiste Français ne sont à l’origine de l’opération Reconquête d’Espagne ; il redirige la réflexion vers le Parti Communiste Espagnol.<sup>380</sup> :

Les historiens s’accordent sur le fait que les rouages de la prise de décision d’une telle opération restent « obscurs », mais ils contredisent la thèse défendue par les communistes, la plus répandue, qui accuse et fait porter la totale responsabilité de l’échec à Jesús Monzón Reparaz. La direction du Parti Communiste Espagnol étant en exil et dispersée, elle ne parvenait pas à garder la main sur la direction du parti malgré ses tentatives. Carmen de Pedro avait été choisie pour diriger le parti en France en l’absence des dirigeants exilés. Jesús Monzón Reparaz, devenant l’amant de cette dernière, avait réussi à s’approprier la direction du parti. Cette « anecdote », lourde de conséquences, est reprise dans le roman et fait l’objet d’un des fils conducteurs de la partie « historique ». Dans le roman également, les manœuvres de ce « personnage » - à la fois historique et fictif- pour se hisser à la tête du parti ont été décrites très précisément. Une fois en position de force, Jesús Monzón Reparaz, dit « Mariano », aurait pris la décision de mener cette opération au cours d’une réunion en juin 1944, en tant qu’un des principaux responsables du Parti Communiste Espagnol en France. Mussolini et Hitler étant vaincus, il semblait logique que Franco le soit aussi. Officiellement, Jesús Monzón sera tenu pour unique responsable des faits et ses partisans les plus proches seront victimes de représailles. Le Parti Communiste, rongé par ses luttes intestines, a procédé à des purges, parfois mêmes sanglantes, comme en témoignent Nicolás Sartorius et Javier Alfaya.<sup>381</sup>

Plusieurs études historiques tendent à démontrer que cette thèse, telle qu’elle est présentée faisant incomber toute la responsabilité de l’échec à Jesús Monzón, ne

---

<sup>379</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 233.

<sup>380</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), pp. 229-235.

<sup>381</sup> *Op.cit.* (Sartorius & Alfaya, 1999), pp. 180 et 186.



correspond pas à la réalité historique. Jean Ortiz fait partie de ceux qui expriment leur désaccord quant aux accusations pesant sur Jesús Monzón, lequel selon lui doit être réhabilité.<sup>382</sup>

Le premier point qu'il souligne pour sa défense tient au fait que Jesús Monzón, contrairement aux autres dirigeants communistes, a refusé de s'exiler et a été contraint de réorganiser le PCE en France, sans lien possible avec les membres du Comité Central réfugiés à Moscou. Il ne se serait pas emparé du parti par arrivisme, mais par nécessité. Les membres du parti étaient actifs et prêts à s'engager dans la lutte et seule l'absence de la coupole dirigeante leur faisait défaut. Il fallait donc que quelqu'un assume cette responsabilité pour le bien commun et qu'il s'évertue à mettre en place une organisation adaptée à ces circonstances qui réunisse les Hommes. Les accusations dont il a été victime apparaissent alors injustifiées :

*El núcleo de dirección, en una forzada autonomía, sólo puede contar con sí mismo y acude, por lo tanto, a prácticas horizontales para debatir, dar confianza, y juntar a las bases militantes diseminadas. Después de la guerra, Jesús Monzón será apartado por "oportunismo", e injustamente condenado por Santiago Carillo y la cúpula del PCE.*<sup>383</sup>

Cette thèse attribue à Monzón le travail de reconstruction du Parti Communiste Espagnol, qu'il a accompli pour le Parti, pour ses forces vives encore présentes et dans une autonomie forcée puisque les autres dirigeants s'étaient réfugiés à l'étranger et étaient loin de son champ d'action. La reconnaissance du travail de Monzón pour le Parti s'accompagne également d'un allègement de sa responsabilité dans les manquements concernant l'opération. Selon José Cubero, Jesús Monzón Reparaz ne faisait pas cavalier seul mais il représentait en définitive le désir du PCE d'asseoir son hégémonie sur la résistance en France. De plus, des défaillances dans la préparation ne peuvent pas lui être imputées tout comme le non-respect de certains de l'ordre d'opération, faisant le choix renoncer. L'information de l'armée franquiste de l'opération est probablement liée aux annonces faites par les hauts dirigeants communistes réfugiés à l'étranger sur

---

<sup>382</sup> *Op.cit.* (Ortiz, *Sobre la gesta de los guerrilleros en Francia*, 2010), p. 35.

<sup>383</sup> Martorell, M., *Jesús Monzón: el líder comunista olvidado por la historia*, Pamplona, Pamiela, 2000, p.17. en *Ibid.* (Ortiz, *Sobre la gesta de los guerrilleros en Francia*, 2010) p. 35.

« *Radio Pirenáica* » dans le but de s'adjoindre à un éventuel succès quitte à fragiliser fortement l'opération.

L'étude de Julio Aróstegui et Jorge Marco, *El último frente*<sup>384</sup>, confirme elle aussi à travers l'article de Josep Sánchez Cervelló cette hypothèse selon laquelle Jesús Monzón ne peut pas être tenu comme seul responsable de cette tentative face à la culpabilité avérée du Parti Communiste Espagnol.

La signature du pacte germano-soviétique a entraîné l'illégalité sur le territoire français du Parti Communiste Français et du Parti Communiste Espagnol, qui les accusait d'être antifrançais. La fuite des dirigeants communistes en URSS et en Amérique latine a laissé les militants à l'abandon sans organisme rassembleur. Pendant que Jesús Monzón se battait sur le terrain pour reconstruire le Parti et rassembler ses militants, Dolores Ibárruri et Santiago Carrillo s'attachaient en URSS à s'emparer de la tête du Parti Communiste par tous les moyens et ce au détriment de Jesús Hernández. Enfin, Líster souligne que l'URSS avait tout intérêt à éviter son isolement et à fomenter des actions afin de renforcer les différents Partis Communistes dont l'unité avait été affaiblie par des actes décevants pour leur propres membres. Les différents dirigeants communistes réfugiés en URSS n'avaient, par exemple, émis aucune opposition lors de la signature en 1939 du Pacte Germano-Soviétique, ce qui avait entraîné la déclaration d'illégalité du PCE et du PCF en France. De même, plutôt que de se consacrer à la lutte, les principaux dirigeants se livraient un combat pour la conquête de la tête du parti. La Pasionaria et Santiago Carrillo ourdirent contre Jesús Hernández et Jesús Monzón, contraignant le premier à quitter Moscou et reléguant le second à l'intérieur du pays.

*Justo iniciada la posguerra española se firmó el Pacto germano-soviético entre Molotov y Ribbentrop (agosto 1939), sin que ningún partido comunista lo denunciase, lo que causó entre su militancia bastantes deserciones.*

*Por ello el PCF y el PCE fueron declarados ilegales en Francia en septiembre, acusándolos de actitud derrotista y antifrancesa. Los principales dirigentes del PCE/PSUC emigraron a la URSS y a Latinoamérica y dejaron el partido desballestado, siendo reconstituido por Jesús Monzón. Por otro lado, tras la muerte del antiguo secretario general, José Díaz, se produjo una sórdida lucha por el poder en el seno de la dirección en la URSS, al dividirse*

---

<sup>384</sup> *Op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008).

*entre los partidarios de Jesús Hernández y los de la Pasionaria. En esa lucha, la Pasionaria y Santiago Carrillo - que acabó siendo el responsable del partido en Francia y en España- estaban en el mismo barco e hicieron la vida imposible a Hernández, que hubo de dejar Moscú, mientras que Monzón, que se había hecho con la dirección sin contar con los soviéticos ni con sus superiores orgánicos, fue degradado y enviado al interior, siendo detenido en Tarragona en 1945. .<sup>385</sup>*

Líster réaffirme l'idée selon laquelle c'est bien l'URSS qui avait avantage à provoquer la lutte armée en Espagne, afin de se créer un réseau mondial fort sur lequel compter, et non pas Monzón qui était hors de main-mise.

*El pecado capital de Monzón, según Carrillo, era que de forma aventurera había impulsado la operación del Valle de Arán y la lucha armada en el interior. Pero no sólo no era cierto sino que la URSS no era ajena al deseo de que se incrementasen en España las acciones armadas.*

*Así lo refirió al señalar que, en octubre de 1944, estando al mando de una División en el frente ucraniano, fue llamado a Moscú por Dimitrov, máximo responsable de la IC, que le explicó los proyectos de Stalin en relación a España y que pasaban por potenciar el movimiento guerrillero.<sup>386</sup> Por tanto, la actuación del Valle de Arán iba en la línea de lo que el PCF hacía en Francia, el PCG en Grecia, el PCI en Italia y el PC en Yugoslavia. Es decir, reforzar militarmente a los partidos comunistas para que en el nuevo orden de posguerra fuesen lo suficientemente fuertes para que pudiesen impedir el aislamiento de la URSS, tal y como había sucedido de 1917 a 1939. El problema de Monzón era que en Francia había mantenido contactos orgánicos con los aliados y escapado del pertinente control superior.<sup>387</sup>*

Monzón s'était donc consacré à la lutte de façon autonome, indépendamment de la Direction du parti, devenant, de fait, un dirigeant "de hecho, pero no de derecho".<sup>388</sup>. Par conséquent, le Parti Communiste Espagnol avait besoin de reprendre

---

<sup>385</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 9.

<sup>386</sup> Líster E., *Así destruyó Carrillo el PCE*, Barcelona, 1983, p.28 en *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008)

<sup>387</sup> *Ibid.* (*Así destruyó Carrillo el PCE*, 1983).

<sup>388</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 259.

la main sur la direction du parti, de se réhabiliter et, pour ce faire, il choisit d'imputer l'entière responsabilité de l'échec à Jesús Monzón.

Absents au moment crucial, les dirigeants politiques avaient assuré leur survie grâce à leur fidélité à Staline et à l'URSS et ils devaient, à leur retour, trouver un moyen de récupérer la main sur le parti en discréditant ceux qui en avaient assuré la direction en pleine guerre mondiale en France, dont principalement Jesús Monzón :

*Unas cabezas de turco pagarían las ansias de los miembros del Buró Político de recuperar sus puestos, y se aprovecharía para ello el fracaso de la política de Unión Nacional y, más concretamente, de la invasión de España.<sup>389</sup>*

Il y eut toute une tactique de reconquête du pouvoir et du prestige par les dirigeants communistes qui n'avaient en réalité pas incarné la résistance mais avaient fui se mettre à l'abri. Aussi, les cadres sacrés officieusement par la réalité du terrain pour le combat qu'ils ont durement mené sont une sérieuse entrave. La stratégie de reconquête consista à écarter, coûte que coûte, ces cadres moyens impliqués dans la résistance au profit d'autres qui s'étaient tenus à l'écart de la lutte contre l'Allemagne nazie en France dans le désœuvrement et l'indolence. Cette manœuvre permit aux dirigeants communistes d'avoir une équipe prête à appliquer leurs directives fidèlement et sans opposition aucune et, à ces derniers, de faire oublier leur inaction et de redorer leur image. En fin de compte, ce système considérait comme suspicieux ceux qui avaient risqué leur vie pour la cause commune et, à l'inverse, il mettait sur un piédestal ceux qui s'étaient contentés de se cacher, de ne rien faire et d'attendre.

La décision fut prise d'écarter les cadres issus de la résistance, peu conformistes et qui jouissaient, qui plus est, d'une aura très importante auprès des militants, au bénéfice de cadres inactifs enclins à une obéissance aveugle. Un grand nombre d'entre eux est rapatrié d'Amérique ou d'URSS. Ces nouveaux cadres dociles qui se sont contentés d'attendre à couvert la fin du conflit se voient récompensés par l'attribution de tous les postes à responsabilité du parti. Les cadres moyens furent également substitués par d'autres qui, en grande partie, étaient restés en France sans participer aucunement à la lutte contre les Allemands. Cet arrangement permettait à tous de

---

<sup>389</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 260.

bénéficiaire d'un consensus avantageux, une fidélité aveugle en échange d'une revalorisation de leur image. Ceux qui avaient lutté réellement dans la clandestinité étaient, quant à eux, considérés comme douteux et, à ce titre, écartés alors même que la seule raison de cette destitution était la crainte de leur capacité à penser, à agir par eux-mêmes et à mobiliser les Hommes.

*Así, los “sospechosos” fueron los que se habían jugado la vida en la clandestinidad, y los “seguros” los que se habían permanecido al margen de ella en espera de tiempos mejores.”*

*Un ejemplo de dicha protesta de los cuadros desplazados lo da Luis Bermejo, un jefe guerrillero que llegó a mandar una división: “La lucha clandestina en Francia había producido una hermosa pléyade de cuadros dirigentes del partido, que poco conformistas con las normas de la obediencia ciega que el Buró Político exigía, eran un peligro a la santificación del mismo, sobre todo teniendo en cuenta que gozaban de una autoridad dentro del partido altamente ganada.”<sup>390</sup>*

Bien évidemment Monzón, ayant incarné et organisé ce mouvement de résistance est la cible principale de ce stratagème. Les dirigeants communistes souhaitaient mettre fin à la mainmise qu'il avait sur le pouvoir, ainsi que détruire l'importance qu'il avait prise et la reconnaissance qu'il avait acquise auprès des militants de base, de ceux qui avaient réellement lutté contre le Franquisme au péril de leur vie. Daniel Arasa rapporte le témoignage de Líster qui décrit une véritable purge communiste, réalisée par Carrillo et Antón au cours de laquelle ils auraient expulsé grand nombre de camarades prétextant de fausses accusations de trahison. Ils auraient poussé d'autres à la folie ou au suicide et auraient été jusqu'à éliminer physiquement certains d'entre eux. Rappelons son témoignage malgré la longueur de la citation :

*De todos modos, los casos más lacerantes, y más directamente relacionados con la invasión del maquis, fueron los de los dirigentes Monzón y Trilla. Sus depuraciones son casi inmediatas, mientras que las de otros tardarían varios años, al desencadenarse el cisma del “titismo” [...].<sup>391</sup>*

---

<sup>390</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 263.

<sup>391</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 263.

*Líster, más radical \_por ello mismo hay que quitar siempre un poco de hierro a sus apasionamientos respecto a Carrillo\_, dice que “bajo el reinado de Dolores Ibárruri-Carrillo- Antón, cientos de camaradas fueron perseguidos, maltratados y expulsados del partido bajo acusaciones infames. Muchas familias de comunistas fueron deshechas; los hijos enfrentados con los padres y los padres con los hijos. En Francia, los “delegados gubernativos” de Carrillo y Antón sembraron el terror en nuestras organizaciones con sus listas de camaradas a expulsar. Y cuando algún comité o camarada salía en defensa de los perseguidos se le hacía callar dando a entender o diciendo abiertamente que había contra ellos pruebas muy graves de relaciones con el enemigo, es decir, con los servicios policíacos y de espionaje franquistas, franceses, ingleses o yanquis, que era lo que se entendía en aquella época entre nosotros bajo este término. Una acusación muy grave fue luego la de la agente “fascista” Tito. Líster añade que “Carrillo y Antón ejercían un verdadero terror. Hubo camaradas que al pasar por los interrogatorios llegaron al borde de la locura, y otros, ante las infames acusaciones que se les hacía, al suicidio”. Incluye entre tales víctimas de Carrillo -físicas, morales y aquellas en que se planeó su eliminación física eran, de nuevo, los “paseos” y otra que los liquidaron los propios guías que conducían a aquéllos en el paso del Pirineo.*

*Alguno de los nombres citados, sin embargo, no son unánimemente aceptados como “depurados”.<sup>392</sup>*

Santiago Carrillo s’était lancé dans une campagne d’accusations contre Jesús Monzón afin de détruire son prestige et de l’écarter définitivement du pouvoir. Il lui reprochait de n’avoir pas été à la hauteur, de ne pas avoir respecté les décisions du Bureau Politique, d’avoir agi par ambition personnelle, d’avoir créé des liens avec « l’ennemi » et même d’avoir miné de l’intérieur l’élan révolutionnaire qui était sur le point de faire chuter les fascismes européens.<sup>393</sup>

Selon Santiago Carrillo, Monzón est responsable de cette opération qui ne servait qu’à conquérir du pouvoir et envoyer le parti et les militants à leur perte :

---

<sup>392</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), pp. 263-264.

<sup>393</sup> *Op.cit.* (Arasa D. , 1984), pp.264-271.

*La culminación de esta política fue la aventura del Valle de Arán, en la que se perdieron bastantes y muy buenos camaradas, y en la que el partido en Francia estuvo a punto de ser aniquilado -sigue diciendo Carrillo.*

*Desde Madrid, arrogándose unas funciones que no les competían, estos aventureros enviaban a Francia las órdenes para crear en los Pirineos una cabeza de invasión.*

*Después de liquidar el partido, sustituyéndole por el superpartido de Unión Nacional, Monzón y Trilla organizaban el aniquilamiento físico de nuestros militantes.<sup>394</sup>*

Cette version convenait à toute la nouvelle direction du Parti Communiste Espagnol dont Dolores Ibárruri, qui déclare :

*Las acusaciones contra Monzón las mantendrá la nueva dirección del PCE, cuyo Buró Político estará formado por Dolores Ibárruri (secretario general), Francisco Antón (organización), Santiago carrillo (agitación y propaganda), Vicente Uribe (sindical), Antonio Mije (cuadros); Enrique Líster (guerrillas) y Fernando Claudín (JSU).<sup>395</sup>*

Líster, cependant, exprime une toute autre version où Jesús Monzón est presque sacralisé, selon laquelle, ce qui était réellement reproché à Monzón c'était d'avoir eu le courage de rester sur le terrain, d'honorer son devoir en continuant à lutter sans jamais se départir de son honnêteté et de sa fidélité au parti :

*Mucho mejor es el criterio que Líster tiene de Monzón, del que dice que "había cometido dos "crímenes" que no podía perdonarle el Buró Político, porque constituían una acusación a la propia cobardía de éste: haberse quedado en Francia cumpliendo con su deber y haberse marchado luego a España a seguir cumpliéndolo. El delito de valentía es el que más han odiado Santiago carrillo y compañía. Monzón durante muchos años de cárcel, y a pesar de las infames acusaciones de Carrillo, continuó siendo el mismo militante honesto y fiel al partido que había sido siempre.<sup>396</sup>*

---

<sup>394</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 272.

<sup>395</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 273.

<sup>396</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 273.

Ce dernier accuse également Carrillo et Dolores Ibárruri d'avoir commandité l'élimination de Gabriel León Trilla en déléguant son assassinat à Cristino García<sup>397</sup> et celle de Monzón aurait été prévue par Santiago Carrillo ; le guide qui devait le ramener d'Espagne vers la France à travers les Pyrénées devait se débarrasser de lui. Monzón a été arrêté avant, ce qui lui aurait sauvé la vie.<sup>398</sup> Néanmoins, la version n'a pas pu être confirmée et il semblerait, que dans les faits, Monzón aurait retardé sa venue en France, car il se doutait que quelque chose se tramait, de plus il estimait sa mission à Madrid importante. Cependant, finalement il ne put mener à bien ce qu'il s'était assigné en raison d'un problème de santé. La police le débusqua alors qu'il était caché chez un couple de sympathisants. D'autres de ses compagnons de lutte furent également victimes de ces purges du Parti Communiste, se voyant accusés d'avoir pactisé avec des agents pro-américains et pro-britanniques infiltrés pour les détruire de l'intérieur : Gimeno et sa femme « Anita », Carmen de Pedro et d'autres encore. Manuel Azcárate a été écarté des postes à responsabilité et du Comité Central jusqu'en 1960. Quant à Monzón, il avait été accusé de pactiser avec Noel Field, décrit comme un agent secret américain, alors que comme l'a expliqué Manuel Azcárate, qui a également traité avec lui, il s'agissait en réalité d'un membre d'organisations philanthropiques qui venaient en aide aux réfugiés espagnols<sup>399</sup>. Cet épisode est également repris dans le roman sous cette version.

Daniel Arasa a vérifié les accusations de trahison à l'égard des directives du Parti. Il affirme à son tour que cela est faux, que Monzón les a toujours respectées et qu'il n'a jamais élaboré une théorie politique personnelle, seulement une stratégie.<sup>400</sup> Il décrit Monzón comme un homme de lutte, un meneur, et rejette la culpabilité de l'échec qui lui a été imputée :

*Su mayor aportación teórica era la de que los pueblos debían luchar para liberarse por sí mismos, y como hombre de acción supo ser el motor que organizara plataformas de lucha que agruparan un amplio espectro de fuerzas. Si no logró atraer a algunos partidos*

---

<sup>397</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 273.

<sup>398</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 275.

<sup>399</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 278.

<sup>400</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 280.



*el fracaso es imputable al rechazo por parte de éstos de cuanto significara “comunista”.*<sup>401</sup>

La retranscription du témoignage de Pilar Soler “Elena”, qui fut la compagne de Jesús Monzón, vient confirmer cette thèse du complot destinée à faire de Monzón le bouc-émissaire de l’échec de l’opération. Cette dernière partagea la vie clandestine de Monzón jusqu’au jour de son arrestation, où elle seule parvint à s’enfuir. Elle explique très clairement que le Parti Communiste lui demandait un rapport sur Monzón qui l’accusât des forfaitures qu’il avait lui-même mises au point :

*Cuando les dí el texto me dijeron que no servía. Yo simplemente reseñé allí lo que había visto durante el año que conviví con Monzón, pero me dijeron que debía redactar otro informe. Lo hice pero tampoco les valió. Entonces Ramón Ormazábal me insinuó que yo debía poner en el informe lo que ellos querían que pusiera, no lo que yo había visto. Era el estalinismo.*

*Yo estaba asustada, y, aunque no conocía gran cosa del planteamiento político de Monzón, porque éste contaba pocas cosas, me daba cuenta de que cuanto decían de él los dirigentes del partido en Francia nada tenía que ver con la realidad.*<sup>402</sup>

Peu après son arrestation, Monzón fut totalement abandonné par le Parti qui l’expulsa de son sein en 1947. Il fut condamné au cours d’un Conseil de Guerre à trente ans de prison. Il resta onze ans en tout sous les barreaux et s’en alla ensuite à México où il mourut. Il n’y eut jamais de réhabilitation pour Jesús Monzón alors que ce fut le cas pour Noel Field ou Carmen de Pedro.

Palliant cette injustice, cette étude de Daniel Arasa réhabilite le personnage de Jesús Monzón au détriment de Santiago Carrillo et Dolores Ibárruri qui sont mis en cause et accusés d’avoir utilisé Monzón comme bouc-émissaire :

---

<sup>401</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 280.

<sup>402</sup> *Ibid.* (Arasa D. , 1984), p. 280.

[...] Existe una clara responsabilidad de la dirección del PCE, aunque desconocieron los aspectos concretos de la operación "Reconquista de España". Durante más de cuatro años, el equipo que encabeza Monzón dirige al PCE en Francia y España en condiciones durísimas, y los que están en la URSS y en México, al menos tácitamente, apoyan su gestión. A pesar de todas las dificultades de comunicación, el Buró Político tuvo tiempo cien veces de cambiar los dirigentes de Francia y no lo hizo. Luego, al fracasar la invasión, se quiso buscar cabezas de turco y no sólo se les acusó del fracaso de una operación concreta, lo que sería justo, sino de toda su actuación.<sup>403</sup>

Et cette étude de Daniel Arasa n'est pas la seule à abonder en ce sens. Ferrán Sánchez Agustí revient, lui aussi, sur le cas de Jesús Monzón qu'il nomme « l'oublié », « *el olvidado* ». Il fait également état de la campagne de dénigrement qu'a organisée Santiago Carrillo à son égard, le qualifiant d'aventurier à cause de sa façon de mener la guérilla, d'antistalinien en raison de son amitié pour Noel Field, émissaire international condamné en Hongrie pour -anti stalinisme-, de réactionnaire dû à ses amitiés envers des ecclésiastiques, des membres du coup d'état, des Carlistes, d'agent de l'IS (Service secret d'Intelligence britannique), d'intellectuel de formation bourgeoise. Cet acharnement et ces repréailles de la part des dirigeants communistes auraient été jusqu'à envisager d'attenter à sa vie.

Selon Manuel Martorell dans son étude, *Jesús Monzón, el líder comunista olvidado por la historia*<sup>404</sup>, c'est Dolores Ibárruri qui est l'instigatrice de cette conspiration : « Escribí en mi libro sobre Pasionaria que Jesús Monzón era el personaje barojiano idóneo para poner en marcha un invento conspiratorio que se atribuye muy principalmente a Dolores''<sup>405</sup>.

Ferrán Sánchez Agustí fait référence à plusieurs études auxquelles se référer pour mieux appréhender le cas de Jesús Monzón, dont celle de Manuel Martorell, à laquelle Almudena Grandes fait elle-même référence<sup>406</sup>, stipulant l'apport crucial de certaines informations.

---

<sup>403</sup> *Ibid.* (Arasa D., 1984), p. 284.

<sup>404</sup> *Op.cit.* (Martorell, *Jesús Monzón, el líder comunista olvidado por la historia*, 2000).

<sup>405</sup> *Ibid.* (Martorell, *Jesús Monzón, el líder comunista olvidado por la historia*, 2000), p.4.

<sup>406</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), nota de la autora.

Dans cette étude Manuel Martorell réhabilité l'œuvre de Monzón en lui reconnaissant son engagement, son combat pour reconstruire le Parti Communiste Espagnol en l'absence de ses dirigeants, ses efforts et ses concessions pour rassembler toutes les forces antifranquistes dans le but de renverser le régime au pouvoir, les risques qu'il a pris pour mettre en pratique ses idéaux démocratiques, thèse partagée par Ferran Sánchez Agustí.<sup>407</sup> Ce dernier cite un témoignage d'un FTP asturien, Ángel Álvarez Fernández, Légion d'honneur et sergent de la 11<sup>e</sup> Brigade de GE en Aran, qui tend à réhabiliter Jesús Monzón et l'opération Reconquête de l'Espagne. Selon ce témoignage direct, Monzón a reconstruit le Parti Communiste Espagnol en France, sur le terrain ; il a lutté sans ménager sa peine contre le fascisme alors que Carrillo n'a fait que le détruire depuis qu'il s'est emparé du pouvoir :

*Si el acto decidido por Monzón de atacar, a pesar de las remotas posibilidades de éxito y de las crudas condiciones invernales de aquel otoño de 1944, ¿Qué se diría hoy?! Los guerrilleros se olvidaron de España! [...]*

*Y la osadía del valle de Arán, un honor guerrillero, permitió a Carrillo poner fin a la carrera de Monzón, hizo olvidar la gran realización unitaria que significó UNE en el exilio republicano, diabolizó a su forjador y tomó el control de un partido que se había recuperado espectacularmente desde 1939 luchando contra el fascismo con sangre y sudores en Francia mientras él vivía plácidamente entre la URSS y México. Luego se dedicó durante cuarenta años a destruir al PCE.<sup>408</sup>*

De toutes ces études et témoignages ressort une réhabilitation du personnage de Jesús Monzón et la reconnaissance de l'immense travail de terrain qu'il a brillamment effectué pour réunifier la résistance et pour reconstruire le Parti Communiste Espagne, dans le seul but d'organiser la lutte collective contre le fascisme. A l'opposé, les dirigeants communistes, tels que principalement Santiago Carrillo, mais également Dolores Ibárruri ou Francisco Antón, ont œuvré pour leurs ambitions politiques personnelles au détriment de la lutte collective, des militants combattants, des républicains, du communisme même. A l'opposé, tous les résistants antifranquistes ayant lutté sur le terrain contre le fascisme, incarnent cette idéologie humaniste

---

<sup>407</sup> *Op.cit.* (Agustí, *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*, 2001 (Segunda edición)), p. 165.

<sup>408</sup> *Ibid.* (Agustí, *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)*, 2001 (Segunda edición)), p. 169.

républicaine démocratique. Cet événement est hautement symbolique de cette conception opposant hommes puissants mus par des ambitions personnelles et hommes de terrain qui se sacrifient pour le collectif et l'idéal démocratique.

Oubliés et maltraités par l'Histoire, Jesús Monzón et les guérilleros de l'Union Nationale Espagnole méritaient réparation à laquelle contribuent plusieurs études historiques spécifiques mais aussi de diffusion restreinte. Aux termes de son étude Daniel Arasa considère que le cas de Jesús Monzón devra être réouvert par le Parti Communiste, pour le mal comme pour le bien :

*Algún día el PCE tendrá que plantearse este tema, uno de los más oscuros de su historia. Una historia llena de penumbras a la que ni el más sectario detractor podrá negar un raudal de heroísmo y de entrega, pero a la que el más fervoroso de los apologistas deberá unir un cúmulo de asesinatos y un alud de falsedades e injusticias.<sup>409</sup>*

Almudena Grandes a consulté de nombreuses études historiques sur l'invasion et sur le personnage de Jesús Monzón, afin d'en tirer toutes les informations de première main, comme elle l'explique dans sa note<sup>410</sup>. Elle a ensuite effectué une synthèse de ce qui a semblé être pour elle la vérité, afin de bâtir son roman sur ce substrat historique véridique :

*El libro de Manuel Martorell, "Jesús Monzón, el líder comunista olvidado por la historia", en el que tampoco aparece ninguna foto de Carmen, me ha resultado fundamental, aunque mi versión de Jesús difiera, en algunos aspectos hasta considerablemente, de la suya. Al margen de esas discrepancias, algunos datos concretos, como las circunstancias específicas de su detención, o su relación con Aurora Gómez Urrutia, habrían sido inalcanzables para mí si no hubiera leído este libro, con cuyo autor he contraído una eterna deuda de gratitud.<sup>411</sup>*

---

<sup>409</sup> *Op. cit.* (Arasa D., 1984), p. 285.

<sup>410</sup> *Op. cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), nota de la autora.

<sup>411</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 728.

Ainsi Almudena Grandes reconstruit-elle, donc, ce personnage en prenant pour base une vérité établie mais dans la fiction. Elle dresse un portrait complet et vivant de ce dernier avec ces bons et ces mauvais côtés et elle souligne la prédominance de l'aspect irrésistible de l'homme, donc de l'humain avec tout ce que cela implique :

*Pero Jesús Monzón, para lo bueno y para lo malo, con su descomunal talento, su no menos descomunal ambición, su coraje y su capacidad para levantar lo que Pasionaria elogió, literalmente, como un "hermoso partido" al volver a Francia en 1945, existió, y debió de ser en la realidad un hombre tan irresistible como el que aparece en estas páginas.<sup>412</sup>*

A la différence de ces études, le roman permet tout d'abord de porter ce point historique à la connaissance du plus grand nombre. La réouverture de cet épisode et du cas de Jesús Monzón et des Hommes de l'Union Nationale se démocratise grâce à la création littéraire d'Almudena Grandes. Ainsi, à travers la reconstitution à la fois scientifique et artistique des faits, elle tente de dénouer le vrai du faux ou tout au moins de donner des éléments de réflexion et d'analyse pour diffuser une nouvelle version certainement plus juste. Cette version de l'auteure, à l'instar des études précédemment citées, fait acte de réhabilitation du personnage de Jesús Monzón. Elle a rendu possible la reconnaissance de son travail de reconstruction du Parti, l'impact qu'il a eu sur les Hommes et le respect mutuel qui était leur bien commun.

La reconstitution de la mémoire historique du fait, par le biais de la littérature, est mise au service de la justice pour dénoncer un système autoritaire et individualiste pas toujours enclin à un engagement humain des hommes de terrain pour le collectif.

Le monde historique et politique rencontre celui de la fiction car Almudena Grandes s'est saisie de cet épisode de l'invasion du Val d'Aran, du cas de Jesús Monzón, de la réalisation de ces Hommes d'un point de vue historique et politique, en effectuant une véritable recherche d'historienne. Elle a transposé son étude dans le roman en cherchant un format qui puisse à la fois respecter la rigueur historique, faire une critique

---

<sup>412</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), nota de la autora, p. 726.

de ce passé communiste, rétablir la vérité historique -même s'il elle ne s'accorde aucune légitimité- le tout dans un récit qui ouvre l'accès de ce passé historique de façon accessible et agréable au grand public.

Almudena Grandes revient dans le roman sur les causes de l'échec de cette opération, militaires, mais surtout politiques. Elle met ainsi en exergue ce que les études historiques, à propos de cette tentative d'invasion, ont depuis démontré et soutenu, à savoir que c'est l'opportunisme tactique des dirigeants communistes du Parti Communiste qui expliquerait les failles gravissimes concernant cette opération. Les conditions *sine qua non* de sa réussite tenaient principalement à un soulèvement imminent du peuple espagnol et comptaient sur l'appui allié consécutif. Or ces éléments n'avaient aucun fondement, ne présentaient aucune plausibilité.

Grâce à cette reconstitution scientifique et littéraire de l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran, l'auteure dénonce le sacrifice de ces guérilleros espagnols empreints d'altruisme et de courage au profit d'une lutte de pouvoir communiste.

## 2.2 Le système oligarchique

Almudena Grandes a souhaité perpétuer la lignée de Galdós. Or, comme le souligne l'étude de Juan Ignacio Ferreras, ce dernier conçoit la vie en général selon une conception dualiste qu'elle soit morale, sociétale, politique, et de ce fait son œuvre est également basée sur cette conception duale :

*Como vemos, todo es dualista; en todas estas tendencias existen siempre dos grupos de protagonistas bien definidos que encarnan los dos polos de la moral, el bueno y el malo, lo moral o lo inmoral. Este dualismo generalizado en la novela no es una casualidad digamos artística, sino también el fiel reflejo de una sociedad dividida, dualista también, en la que luchan, simplificando mucho, dos partidos bien caracterizados: los progresistas y los tradicionales (absolutistas, católicos, neos, etcétera).<sup>413</sup>*

---

<sup>413</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1154.

Il y a clairement une remise en question à la fois du Franquisme et de son principal dirigeant Francisco Franco, mais également du Parti Communiste Espagnol et de ses principaux dirigeants, mus par un désir de puissance, d'hégémonie et, non pas, par la défense des intérêts communs. Il s'agit d'une vraie dénonciation d'un système corrompu au service d'une oligarchie politique et non pas de la Nation dont ils sont censés servir les intérêts. Cela pousse le lecteur à s'interroger sur cette problématique et il peut la reporter sur l'actualité pour s'interroger sur la représentativité des dirigeants politiques, leur engagement pour la cause commune, leur transparence, leur honnêteté, leur loyauté. Une attitude critique ou du moins alerte sur la gestion d'un pays par les dirigeants politiques est, par conséquent, réveillée.

La présence de l'aspect humain, de l'aspect émotionnel, n'amoindrit pas la critique politique, au contraire, elle contribue à la perception de ses dirigeants en tant que personne égale, non supérieure, soumise aux mêmes perturbations émotionnelles, aux mêmes contradictions. La prise en compte de la part d'humanité des personnages politiques ne les dispense pas de leurs responsabilités, au contraire, cela vise à la prise de conscience de ces paramètres pour en tenir compte dans la gestion de chacun.

La reconstitution de la mémoire historique de cet événement précis incarne parfaitement l'opposition sociale qui découle de ce système oligarchique remis en cause dès la fin du XVIII<sup>e</sup>. Après que la Révolution Française a sonné la révolte contre la Monarchie en France, sous Napoléon, face à l'autorité de Ferdinand VII, lors des Guerres Carlistes et tout au long des années instables et agitées qui suivirent au cours de la Première République de 1873, de la Restauration bourbonnienne de 1874 et de la dictature instaurée du Général Primo de Rivera en 1923, une vague de protestations a crû. La proclamation de la Seconde République en 1931 répondait à la contestation populaire montante de ce système oligarchique en Espagne. La nouvelle constitution libérale adoptée prenait des mesures en faveur des paysans, des femmes, des autonomies, mettait fin aux titres de noblesse et amoindrissait le pouvoir du clergé et de l'armée, ce qui entraîna un fort mécontentement de la part de ces derniers et cristallisât l'opposition entre ces deux entités opposées, la noblesse, le clergé et l'armée d'une part et les classes populaires de l'autre. Issus de cette tradition millénaire, ces

conflits de classes se perpétuèrent tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et culminèrent au cours de la Guerre civile.

Les déclarations d'Almudena Grandes dans l'actualité soulèvent cette problématique dans la société actuelle. Dans la partie préliminaire de la recompilation de ses articles parus dans *El País* intitulée *La herida perpetua*<sup>414</sup>, Almudena Grandes a fait référence à sa toute première colonne, publiée le 7 janvier 2008 dans *El País*. L'écrivaine explique avoir réalisé une déclaration de principes presque complète. Cette déclaration éclaire volontairement le lecteur non seulement sur l'auteure mais aussi sur la personne. L'honnêteté de principe semble être une base de son œuvre et de sa personne, comme le rappelle les notes qu'Almudena Grandes inclut dans ses romans. Aussi Almudena Grandes se réclame-t-elle par exemple très clairement républicaine et de gauche ; il s'agit d'une auteure engagée déclarée : « En esa columna estaba yo, mujer republicana, española, de izquierdas, anticlerical, plebeya, peleona y partidaria de la felicidad ». <sup>415</sup>

Almudena Grandes ose soulever les problèmes et s'y confronter. Dans cette note préliminaire, Almudena Grandes fait également référence à une thèse doctorale qui analyse son œuvre depuis la perspective de la philosophie anthropologique de Juan Díaz Delgado. Ce dernier lui a permis de remarquer qu'elle écrit surtout sur l'Espagne conçue comme un problème, un pays bipolaire et anormal et qu'elle aspire à œuvrer pour rechercher des solutions aux maux dont il souffre. :

*El problema de España, las razones que la han convertido en un conflicto para millones de españoles, la anormalidad de este país bipolar que solo logra comportarse como los demás cuando la selección nacional juega un mundial de fútbol, el amor y el desamor que nos parten continuamente por la mitad, los orígenes, el desarrollo, los relatos contrapuestos, las soluciones posibles para curar esta herida que sangra demasiado, desde hace demasiado tiempo, y nos hace demasiado daño, constituyen el tema de este libro.* <sup>416</sup>

---

<sup>414</sup> Grandes, A., *La herida perpetua*, El problema de España y la regeneración del presente, Tusquets editores, Barcelona, 2019.

<sup>415</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), p. 11.

<sup>416</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), p. 13.



Il apparaît clairement qu'Almudena Grandes agit en tant qu'auteure engagée socialement et politiquement. Qui plus est, elle ajoute une autre dimension importante soulignée dans ce roman qui tient à la nécessité de revenir de façon critique sur ce passé afin, depuis le présent, de libérer le futur : « Porque si no analicemos los errores que se cometieron en el pasado, nunca encontraremos la manera de extirparlos del futuro ». <sup>417</sup>

Aussi dans ce roman, Almudena Grandes met en fiction cette société duale opposant les puissants aux opprimés ; elle est vivement dénoncée pour réparer cette injustice passée mais également pour éviter de la perpétuer indéfiniment, au présent et au futur.

L'étude détaillée du texte de ce roman, *Inés y la alegría*, tend à contredire les propos de David Becerra Mayor. En effet, à travers celle-ci, s'établit la ferme conviction qu'il s'agit, au contraire, d'une critique sociale et politique forte, d'un engagement politique, social, éthique, moral et humain qui impactent la lecture du passé, du présent et participent à la création du futur. Selon la définition de José F. Colmeiro, ce roman peut ainsi être positionné en tant que créateur de mémoire historique de la Guerre civile espagnole :

*La memoria histórica, por otro lado, constituiría una parte de la memoria colectiva y se caracteriza por una conceptualización crítica de acontecimientos de signo histórico compartidos colectivamente y vivos en el horizonte referencial del grupo.* <sup>418</sup>

En effet, au-delà de cette rupture de l'oubli volontaire et forcée, elle éclaire l'histoire d'un jour nouveau, permis par la distance temporelle et l'avancée des recherches historiques. Almudena Grandes dénonce également les rouages d'une société duale injuste entre oppresseurs et opprimés, qui revêt différentes appellations au cours de l'histoire mais continue à fonctionner selon ce système binaire. Elle questionne ce système pyramidal hérité du Moyen-Âge dans lequel la base constituée d'hommes et de femmes simples sont en quelque sorte mis au service des puissants, quels qu'ils soient et exploités, sacrifiés au profit de ceux-ci. Elle met à jour cette

---

<sup>417</sup> *Ibid.* (Grandes, La herida perpetua, 2019), p. 13.

<sup>418</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p. 18.

opposition sociétale et ces conséquences et la dénonce clairement, tel que nous l'analyserons dans ce chapitre.

Ce roman constitue, qui plus est, une critique vive et forte de ce grand parti traditionnel qu'est le parti Communiste dont elle dénonce le fonctionnement à travers les agissements de ses dirigeants, contraires à l'intérêt collectif. Cette remise en cause a des conséquences sur la lecture de ce passé mais également dans le présent puisqu'elle contribue à démystifier la notion même de communisme, essentiellement en tant que doctrine qui prône la mise en commun des moyens de production, la suppression des classes sociales. De même, elle met en question la figure du leader. Les dirigeants tels que Dolores Ibárruri qui jouissent d'une image dorée dans la culture populaire, se voient ici bousculés, contredits. Ils apparaissent non plus comme des héros mais comme des gens « normaux » avec leurs failles, leurs émotions leurs contradictions. Il en va de même pour Santiago Carrillo. Jesús Monzón est décrit de façon différente. Certes, sa responsabilité est clairement évoquée dans cette opération mais d'autres éléments sont convoqués montrant les faits plus complexes qu'ils n'avaient été présentés. Quant à Franco, le recours à sa vie personnelle participe, lui aussi, à démystifier son personnage, à la vulgariser et de ce fait à amoindrir sa puissance symbolique auprès du grand public.

Cette fiction qui met l'Histoire en scène différemment de ce qu'aurait pu faire une étude historique à travers une vision plus factuelle prend forme par le biais des histoires de l'Histoire. Ces histoires de l'Histoire mettent à jour un aspect, volontairement caché, qui consiste à prendre en compte la part d'humain dans la politique, dans la vie, dans l'Histoire en général. Elles permettent de comprendre que les grandes décisions, touchant parfois le monde entier, ne sont pas toujours prises uniquement objectivement et qu'elles sont parfois influencées par des conflits d'intérêts, des caractères personnels, des amitiés ou des inimitiés, des amours, des relations sexuelles. C'est ce que souligne Almudena Grandes à plusieurs reprises avec ces histoires de l'Histoire. Elle le répète même à l'envi, comme un refrain lancinant. Dans ces parties non-fictionnelles, le lecteur découvre principalement deux histoires de l'Histoire, l'histoire d'amour entre Carmen de Pedro et Jesús Monzón et celle entre Dolores Ibárruri et Francisco Antón. Ce sont deux histoires cruciales pour l'Histoire espagnole puisque, sans ces deux histoires d'amour, l'opération *Reconquista de España*

n'aurait peut-être pas eu lieu. Le lecteur suit l'évolution de ces deux histoires, au fil des parties non-fictionnelles, intercalées. Il découvre ainsi leur origine et leur influence sur l'Histoire de l'invasion du val d'Aran mais également leur évolution dans le temps, bien après l'opération. Comme dans le niveau fictionnel, cela montre que l'Histoire ne s'arrête pas à des faits isolés et dans un temps limité mais elle s'inscrit dans un temps à l'échelle humaine. Cette critique politique et sociale s'incarne également dans un récit fictionnel qui met à jour le poids des conséquences de l'Histoire sur les Hommes et l'ampleur du sacrifice des guérilleros espagnols.

# SECTION 2-LA MISE EN FICTION DE CETTE CRITIQUE

## 1. Récit des faits historiques

### 1.1 Récit des histoires de l'Histoire avant et pendant l'opération

La mise en fiction de la critique historique, politique, sociale induite par le choix de cet épisode prend forme dans le roman de deux façons différentes. Elle se décline sous la forme d'un récit de faits historiques significatifs qui retracent la vie des personnages politiques liés à l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran pour éclairer les événements avant, pendant et après l'opération dans les parties que l'auteure définit comme des parties entre parenthèses, typographiquement ainsi que du point de vue du signifié. Dans les autres parties, ce sont les narrateurs qui permettent au lecteur de découvrir ces mêmes événements vécus de l'intérieur par les combattants.

Dans les chapitres que l'auteure qualifie de « entre parenthèses », même s'il s'agit d'une fiction, c'est un récit d'événements et de faits historiques concernant l'invasion du Val d'Aran qui ont réellement eut lieu. L'identité et les faits et gestes en temps et en heure des personnages historiques qui participent au récit ont été scrupuleusement respectés :

*Sin embargo, y aunque hubiera dado cualquier cosa por haber sido capaz de crear un argumento tan fascinante, ninguno de los elementos que integran la*

*abrumadora trama política que se desarrolla en los capítulos titulados entre paréntesis proviene de mi fantasía. Los acontecimientos que se narran en ellos, desde al amor de Dolores Ibárruri por Francisco Antón, hasta el complejo itinerario sentimental de Carmen de Pedro y su boda con Agustín Zoroa, sucedieron en la realidad, en las mismas fechas y lugares que aquí se citan. Para contarlos, he procurado mantener el mismo equilibrio entre lealtad y libertad que en el resto del libro, aunque me he visto obligada a interpretar en mayor medida, dado la pudorosa naturaleza del velo que, por diversas razones, todas las cuales se apuntan en la novela, el PCE ha corrido sobre los acontecimientos de Arán y la trayectoria de sus actores principales, un pudor que la historiografía española en general ha respetado hasta ahora. Pero Jesús Monzón, para lo bueno y para lo malo, con su descomunal talento, su no menos descomunal ambición, su coraje y su capacidad para levantar lo que Pasionaria elogió, literalmente, como “un hermoso partido” al volver a Francia en 1945, existió y debió de ser en la realidad un hombre tan irresistible como el que aparece en estas páginas.<sup>419</sup>*

D'un point de vue formel, ces quatre chapitres réunis représentent 124 pages réparties de façon égale, en 31 pages chacun. Ce sont des chapitres plus brefs. Ce qui permet de ne pas rebuter le lecteur par un apport d'informations historiques trop pesante, voire rébarbatives. Une trentaine de pages suffisent pour donner une information historique complète, tout en respectant une certaine mesure. Elle créent un rythme -des pauses- dans l'intrigue de forme pédagogique.

Ces chapitres, comme l'indiquent leurs titres, proposent un récit qui couvre toute la durée de l'opération en retraçant la préparation en amont de l'opération, les actions, réactions et décisions pendant l'opération et l'après proche et plus lointain. En effet, le récit fait également état des conséquences sur les moyen et long termes pour tous les acteurs concernés par cette opération.

Ces parties permettent de retracer une période étendue allant approximativement de 1936, jusqu'après la mort de Franco. Le lecteur découvre à travers elle les informations qui aident à comprendre l'invasion du Val d'Aran, telles que des éclaircissements sur les acteurs, les enjeux, les tenants et les aboutissants.

---

<sup>419</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 726.

Elles sont intercalées comme des intermèdes historiques réguliers et s'imbriquent avec les chapitres des narrateurs internes. Le fait qu'elles soient intercalées permet de compléter la fiction, d'apporter des précisions ou des informations nouvelles au fur et à mesure. En effet, certaines informations sont communiquées, dès le début, et d'autres doivent être différées, d'où l'intérêt de ce format.

Dans ces chapitres, Almudena Grandes propose un récit bien éloigné des traditionnels récits historiques, auxquels le lecteur peut s'attendre. En plus des nécessaires éléments sur les faits historiques, Almudena Grandes ajoute toutes sortes d'informations fort utiles à la compréhension des faits concernant la vie « privée » des personnages historiques fictionnalisés de cette opération. L'auteure démontre que ces faits de l'ordre de la personne humaine influencent leurs agissements en tant qu'homme ou femme politique. Ces aspects ne sont pas pris en compte bien évidemment dans les études historiques et pourtant, dans le cadre de l'invasion du Val d'Aran, ils sont cruciaux.

Le lecteur découvre des aspects privés et intimes aussi bien de *La Pasionaria*, que de Franco ou de Monzón. La sphère privée est mise en avant, ce qui montre l'aspect foncièrement, viscéralement "humain" de n'importe quelle personne, qu'elle soit politique ou non, connue ou non, d'un camp ou de l'autre. En donnant des informations différentes, nouvelles, sur cet événement, cela contribue également à amplifier l'intérêt du lecteur pour l'Histoire, en la rendant plus humaine, a fortiori plus captivante. Le récit produit est plus vivant, plus électrisant, plus romanesque mais néanmoins, véridique. Almudena Grandes le spécifie, d'ailleurs, dans sa note. Elle revendique ne rien avoir inventé de ces parties historiques ; elle ajoute au simple fait historique les dimensions individuelle, personnelle et intime, réelles des personnages historiques :

*Sin embargo, y aunque hubiera dado casi cualquier cosa por haber sido capaz de crear un argumento tan fascinante, ninguno de los elementos que integran la abrumadora trama política que se desarrolla en los capítulos titulados entre paréntesis proviene de mi fantasía. Los acontecimientos que se narran en ellos, desde el amor de Dolores Ibárruri por Francisco Antón, hasta el complejo itinerario sentimental de Carmen de*

*Pedro y su boda con Agustín Zoroa, sucedieron en la realidad, en las mismas fechas y lugares que aquí se citan.*<sup>420</sup>

Cette propension, et capacité, à lier les aspects personnels aux personnages politiques faisait partie des procédés employés par Galdós qui savait déjà souligner, par la mise en avant des faiblesses, des manies, des défauts. Tous les hommes sont mis sur un pied d'égalité et cette caractérisation démystifie, voire décrédibilise parfois, les hommes au pouvoir. En ce qui concerne Almudena Grandes, il en va de même et il n'y a rien d'étonnant à ce que l'auteure réemploie cet efficace procédé.

Dans la première partie entre parenthèses « *Antes* », le lecteur découvre les prémices de deux histoires d'amour cruciales- l'histoire naissante entre Carmen de Pedro et de Jesús Monzón et celle entre Dolores Ibárruri et Francisco Antón. En effet, c'est parce que Dolores Ibárruri a choisi de ne pas accorder à Jesús Monzón l'exil, réservé à d'autres dirigeants communistes, que celui-ci a décidé d'agir par lui-même et également pour son propre compte. Il est à noter qu'il aurait pu s'enfuir mais il a refusé et a choisi de continuer la lutte sur le terrain, aux côtés des combattants. C'est également parce qu'elle a préféré confier la direction du Parti à une secrétaire docile, naïve et influençable -Carmen de Pedro- que Jesús Monzón a pu s'en emparer, en séduisant cette dernière. En choisissant cette femme, Dolores Ibárruri espérait ainsi se protéger tout simplement d'une éventuelle rivalité de Carmen de Pedro. Conséquemment, Jesús a donc usé de son charme pour conquérir Carmen, et ce dans le but de s'emparer du pouvoir, de prendre la tête du parti et de tenter cette invasion. Enfin, c'est probablement son histoire d'amour passionnelle avec Francisco Antón au moment des faits que Dolores Ibárruri a manqué de discernement au moment de choisir à qui transmettre le pouvoir. Elle n'a eu de cesse de multiplier les démarches pour arracher son amant de l'enfer des camps de travail français du régime de Vichy, et en a sûrement perdu son bon sens politique.

---

<sup>420</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 725-726.

Ces deux histoires montrent à quel point l'Histoire est une histoire d'individus et de personnes à part entière, objectivement et subjectivement. Les deux sphères influencent leurs décisions quelles qu'elles soient, bien loin d'un professionnalisme et d'une neutralité utopique. Sans ces deux histoires, l'Histoire de l'invasion aurait été tout autre. Ce sont les histoires de l'Histoire, l'intrahistoire qui passe souvent inaperçue dans les versions officielles. Par le récit de l'intrahistoire et de l'humanisme, Almudena Grandes amène le lecteur à prendre conscience des manipulations qui peuvent être faites de notre passé.

Ces histoires, qui ont influencé l'Histoire, sont donc celles qui débute le roman, pour insister sur l'origine de celles-ci sur le cours de cet épisode. Le premier chapitre (*Antes*) s'ouvre sur la fausse rencontre fortuite entre Carmen de Pedro et de Jesús Monzón, laissant supposer dès les premiers instants qu'une machination se met en route :

*Allí, bajo uno de los soportales, semiescondido en la entrada de una tienda, simulando mirar con interés un escaparate que exhibe una cuidada selección de paraguas, o de quesos, o de libros que no le interesan en absoluto, él la está esperando.*

*Hace ya varios días que la sigue a distancia sin ser descubierto. Sabe dónde vive, con quién se relaciona, a qué hora suele salir de casa y por qué camino, dónde come, con quién, a qué hora vuelve, y que vuelve sola. Podría haberla abordado el día anterior, o al día siguiente, con el mismo aplomo, la misma asombrosa naturalidad con la que decide que no, que va a ser hoy, mira tú por dónde, mientras estudia un momento su reflejo en el cristal, corrige levemente el ángulo del ala del sombrero sobre su frente, se mete las manos en los bolsillos y da la vuelta de pronto, para cruzar la plaza con los ojos fijos en el suelo y una apariencia de la prisa que no tiene, cortando la trayectoria de la mujer en línea recta hasta que consigue tropezar con ella.<sup>421</sup>*

Le descriptif de la rencontre se poursuit laissant deviner à la fois le fait que le personnage féminin *Carmen* tombe dans le piège et va tomber amoureuse de Jesús :

---

<sup>421</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 20



*-Excusez- moi -y al tenerla delante, sólo al tenerla delante, levanta la cabeza, la mira a los ojos, abre la boca en una mueca ensayada para expresar un asombro sin límites—. ¡Carmen!*

*-Jesús... -ella tarda un instante en reconocerle, mira a su izquierda, a su derecha, detrás de él, comprueba que está solo, vuelve a mirarle, le ve sonreír, sonríe por fin.*

*- ¡Carmen, qué sorpresa! -él alarga sus manos hacia ella, toma las suyas, la besa tal vez en la mejilla—. ¿Cómo estás?*

*No es fácil describir a este hombre, y difícil compararle con sus camaradas, con sus compatriotas, con sus contemporáneos. Fácil de amar y difícil de olvidar, por dentro, pero también por fuera. Alto, corpulento, con hombros anchos, manos grandes, algún indicio, tal vez, de una futura obesidad que ahora no nos interesa porque es incompatible con su condición de refugiado político en Francia, en agosto, quizás julio, tal vez septiembre de 1939, Jesús Monzón Reparaz es, en este instante, sobre todo un hombre acogedor, grande como una casa. Guapo de cara no, porque su cabeza parece asentarse directamente sobre el tronco, prescindiendo del cuello, y el pelo escasea ya sobre su frente. Y, sin embargo, a veces, cuando sonríe pero no del todo, sus ojos se iluminan con un destello oblicuo, sesgado en el mismo ángulo que adoptan sus labios, para que toda su inteligencia, que es mucha, y su malevolencia, que no es menos, lo eleven a un plano muy superior a aquel donde se agota la belleza blanda y carnosa, redondeada, a menudo pueril, de la mayoría de los hombres guapos. Entonces, no sólo es un hombre atractivo. Entonces puede llegar a ser irresistible, y lo sabe.<sup>422</sup>*

A l'issue de la lecture de ce passage, le lecteur détient déjà de nombreuses informations. Premièrement, il sait que cette rencontre, en apparence anodine, va changer le cours des choses, le cours de l'Histoire. Jesús Monzón le sait aussi, mais pas la malheureuse Carmen. Le lecteur prend également connaissance du fait que Jesús est très séduisant, intelligent, et qu'il avance avec un total aplomb tout en cachant ses intentions. Ce qui laisse augurer que cette Carmen va s'éprendre de lui et que lui souhaite l'utiliser pour servir ses ambitions personnelles, ce qui sera le cas.

---

<sup>422</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 20-21.

Almudena Grandes intègre également une dimension métafictionnelle, puisqu'elle présente ces informations historiques comme probables, mais pas certaines, du fait que les sources sûres ne se peuvent vérifier :

*Así fue o, al menos, así pudo ser. Lo único que puede afirmarse con certeza es que Carmen de Pedro y Jesús Monzón, que hasta este momento han sido simples conocidos, de vista y poco más, se encuentran en Francia, probablemente en Toulouse y en apariencia por azar, en un día cualquiera del verano, agosto, quizás julio, incluso septiembre, de 1939. Los detalles se desconocen, porque seguramente él se encargó de que nadie fuera testigo de un encuentro que cambió muchas cosas, y estuvo a punto de cambiarlas todas.*<sup>423</sup>

Une rencontre entre ces deux personnages historiques a bien eu lieu et Carmen est bel et bien tombée amoureuse de Jesús. La fiction retrace cette vérité historique et lui donne vie sous la forme de cette rencontre.

Les dirigeants communistes, dont Dolores Ibárruri, fuirent la Guerre civile et partirent se réfugier en Russie. Jesús Monzón resta et continua la lutte. C'était à l'époque un éminent dirigeant en charge du Parti Communiste d'Espagne en Navarre ; Negrín lui avait proposé la responsabilité du Secrétariat Général du Ministère de la Défense mais la guerre empêcha sa prise de fonction. Or, Dolores Ibárruri choisit de ne pas l'inclure dans la liste des personnes qui seraient mises à l'abri, ce qui a probablement dû l'affecter tout en aiguissant passionnément son ambition :

*Pero en la dirección general del PCE sigue sin pintar demasiado, hasta el punto de que, al poco tiempo de llegar a Francia, a Dolores Ibárruri sólo se le ocurre contar con él para ponerle de ayudante de su secretaria, mientras esta, que ya es Irene Falcón, se ocupa de confeccionar la lista de los dirigentes españoles que serán invitados a residir en la Unión Soviética, una selección en la que nunca se incluye el nombre del primer secretario general de los comunistas navarros. Es fácil imaginar la amargura que tal encargo infiltra en el amor propio de un hombre acostumbrado a mandar, tan capaz, tan consciente de su talento y, en definitiva, tan soberbio como Jesús Monzón.*<sup>424</sup>

---

<sup>423</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 20-21.

<sup>424</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 23.

Carmen de Pedro fut choisie pour rester en France et se vit confier par Dolores Ibárruri la charge du Parti Communiste Espagnol en France. Jesús Monzón entreprit de séduire Carmen au point de se voir confier progressivement le pouvoir absolu. Une fois à la tête du Parti Communiste Espagnol en France, Jesús Monzón reconstitua une structure forte et efficace au sein de celui-ci. Et par voie de conséquences, il décida de lancer cette tentative d'invasion devant permettre de reconquérir l'Espagne. Cette « histoire d'amour » n'est aucunement un élément insignifiant dans l'histoire de l'opération puisque sans celle-ci, rien n'aurait été semblable. Tous ces faits sont des faits historiques réels ; nous les avons déjà présentés dans le chapitre précédent, qui réapparaissent dans le roman ; ils prennent vie et de l'ampleur au sein de la fiction.

Ainsi, cette histoire est-elle le point de départ de cet épisode et elle est fondamentalement liée à celle qui touche Pasionaria. De ce fait, Almudena Grandes établit le parallèle entre ces deux histoires, en les imbriquant par le biais d'une sorte de refrain qui reviendra, plus ou moins à l'identique, à de très nombreuses reprises. Ce refrain chante le pouvoir ravageur des passions amoureuses et de l'excitation des cinq sens. Cela se fait moyennant une métaphore filée comparant ces passions sensuelles à une sorte de lave bouillonnante, qui emporterait tout sur son passage. Et ce déchaînement de passions n'entre jamais en compte dans la grande et noble Histoire, alors que, pourtant, ce sont ces passions qui guident les Hommes et les Femmes. Almudena Grandes l'exprime de la manière suivante :

*La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales. O quizás no, y es sólo que el amor de la carne no aflora a esa versión oficial de la historia que termina siendo la propia Historia, con una mayúscula severa, rigurosa, perfectamente equilibrada entre los ángulos rectos de todas sus esquinas, que apenas condesciende a contemplar los amores del espíritu, más elevados, sí, pero también mucho más pálidos, y por eso menos decisivos. Las barras de Carmín no afloran a las páginas de los libros. Los profesores no las tiene en cuenta mientras combinan factores económicos, ideológicos, sociales, para delimitar marcos interdisciplinarios y exactos, que carecen de casillas en las que clasificar un estremecimiento, una premonición, el grito silencioso de dos miradas que se cruzan, la piel erizada y la casualidad inconcebible de*

*un encuentro que parece casual, a pesar de haber sido milimétricamente planeado en una o muchas noches en blanco. En los libros de Historia no caben unos ojos abiertos en la oscuridad, un cielo delimitado por las cuatro esquinas del techo de un dormitorio, no el deseo cocinándose poco a poco, desbordando los márgenes de una fantasía agradable, una travesura intrascendente, una divertida inconveniencia, hasta llegar a hervir en la espesura metálica del plomo derretido, un líquido pesado que seca la boca, y arrasa la garganta, y comprime el estómago, y expande por fin las llamas de su imperio para encender una hoguera hasta en la última célula de un pobre cuerpo humano, mortal, desprevenido. Los amores del espíritu son más elevados, pero no aguantan ese tirón. Nada, nadie, lo aguanta. Ni siquiera elle, porque ya era inmortal, pero todavía estaba viva.*<sup>425</sup>

La fin de cette citation introduit l'histoire de Dolores Ibárruri, et de son inconditionnel amour pour Francisco Antón, sans la nommer, renforçant cette impression d'être face à une personne comme une autre, soumise aux mêmes passions. En effet, l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran a été rendue possible par une autre passion amoureuse, celle de Dolores Ibárruri et de Francisco Antón. Le lecteur découvre que *La Pasionaria* était tombée éperdument amoureuse de celui-ci avant de devoir s'exiler en Russie, accompagnée malgré elle de son mari, et non pas de son amour. Aussi, une fois en sécurité à Moscou, elle ne cessa de penser à son amant resté prisonnier dans le camp du Vernet en France. Egarée par cette passion amoureuse, elle consacra son énergie, son pouvoir, ses relations politiques, à le faire libérer et de ce fait elle négligea la réflexion quant à la transmission provisoire à la tête du Parti. Ainsi avait-elle confié cette tâche à Carmen de Pedro, qui ne réunissait pas les capacités politiques, ni humaines, pour assumer semblable responsabilité. Cette dernière tomba dans le piège du séducteur Jesús Monzón, lequel prit habilement le pouvoir au sein du parti et devint le commanditaire de cette opération. Cette histoire d'amour entre Dolores Ibárruri et Francisco Antón est la principale raison pour laquelle *La Pasionaria* a manqué de discernement lorsqu'elle a confié le pouvoir à Carmen de Pedro, propulsant par ricochet Monzón au pouvoir :

---

<sup>425</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 23-24.

*En la primavera de 1939, antes de irse a Moscú, Dolores Ibárruri, máxima autoridad del PCE fuera de la Unión Soviética, donde ya estaba José Díaz, a quien sucedería como secretaria general en 1942, deja el destino del partido, y de las decenas de miles de comunistas españoles que malviven en Francia, en manos de otra mujer que, en aquel momento, en plena resaca de la derrota, todavía no está enamorada de nadie. Es una pésima decisión, pero en ese momento, en su cabeza sólo hay sitio para una cosa.*

*-Que cuide de Antón- encomienda a Luis Delage, en cuyas manos deja el encargo de transmitirle el poder-.<sup>426</sup>*

De cette transmission du pouvoir mal pensée, découlent les amours tumultueuses de Carmen de Pedro et Jesús Monzón, teintées de naïveté et de faiblesses chez Carmen, de manipulations chez Jesús : « Pobre Carmen, que no se le resiste ni cinco minutos, porque es muy poca mujer para Jesús Monzón y no mucho más lista, pero sí lo suficiente como para suponer que en su vida se va a ver otra”.<sup>427</sup>

La *Pasionaria* est souvent considérée comme une icône, une puissance mystique, presque une vierge dépourvue de toutes passions et relations autres que professionnelles. Elle est considérée comme entièrement consacrée à la cause du prolétariat. Or, avec Almudena Grandes, ce n'est pas cette image superficielle et surfaite d'entité dévouée corps et âme au communisme qui transparaît. En effet, Almudena Grandes la présente plutôt à l'image d'une femme comme une autre, soumise aux passions, aux sentiments et, encline à agir pour satisfaire ses désirs, plutôt que de se sacrifier pour la cause commune, contrairement aux combattants. En effet, la *Pasionaria* apparaît sous un jour nouveau. Almudena Grandes la désacralise, en quelque sorte, faisant d'elle une femme comme les autres, peut-être même moins forte et moins intègre que peuvent l'être les femmes des combattants. Ainsi, le lecteur découvre-t-il son péché d'orgueil l'ayant poussée à choisir une personne incompétente pour pallier son absence. Ensuite, il se rend compte que ce qui a préoccupé le plus la *Pasionaria*, pendant son exil russe, alors que la Guerre civile voyait disparaître la démocratie au

---

<sup>426</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 33.

<sup>427</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 38.

profit du Franquisme, ce fut de sauver son amour Francisco Antón des camps vichystes, dans lesquels il était enfermé, parmi tant d'autres qui n'eurent pas la chance d'être secourus par l'amoureuse ardeur de la *Pasionaria*. Ainsi, la *Pasionaria* préféra mettre en danger le bon fonctionnement du Parti, et son efficacité dans la résistance, plutôt que de risquer de perdre son autorité. Elle choisit aussi d'annoncer publiquement l'invasion, quitte à ce que les Franquistes en soient informés, pour ne pas être écartée de l'origine de l'opération, en cas de succès. Elle fit le choix également de s'exiler et de se consacrer à son amour, quitte à user de ses relations pour le sauver, plutôt que de se consacrer à la lutte. Tous ces éléments historiques réels constituent le fil conducteur de l'opération côté dirigeants que l'on retrouve dans la narration d'Almudena Grandes dans ces parties entre parenthèses.

Afin de ramener dans l'Histoire officielle de ceux d'en haut la part d'humain oubliée dans les récits historiques, et qui pourtant affecte les prises de décisions car le pouvoir des émotions est au-delà du rationnel, l'auteure introduit les histoires de l'Histoire rythmées par la présence de refrains qui signalent et soulignent cette spécificité. Le deuxième refrain vient unir les histoires de ces deux femmes -Carmen de Pedro et Dolores Ibárruri- dans un même emportement passionnel qui les a conduites à leur perte. En effet, Carmen se verra rapidement délaissée par Monzón, une fois qu'il sera parvenu à ses fins et elle se verra condamnée à porter la responsabilité de cette prise de pouvoir et de cette invasion ratée. La *Pasionaria*, de la même façon, se verra abandonnée par Francisco Antón, qui aura le courage de mettre fin à leur liaison, malgré les risques qu'il pouvait encourir.

Almudena Grandes signifie clairement l'importance de ces histoires d'amour qui ont influencé fortement leur vie au point d'être leur raison d'exister et celle de leur décadence et de leur disgrâce :

*No puede perder el tiempo durmiendo, pero nadie adivina jamás el origen de su legendaria resistencia.*

*Sólo existe una dicha más grande en la vida que enamorarse, y es enamorarse bien. Por eso ocurre tan pocas veces. Lo que le sucedió primero a Dolores Ibárruri, a Carmen de Pedro después, es peor, pero mucho más frecuente. Porque ellas no se*

*enamoraron ni bien ni mal, sino peligrosamente, de dos hombres muy distintos pero igual de peligrosos, cada uno a su manera, por sus propios y diferentes motivos. La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales, vulnerables, frágiles, ineptos, incapaces de ver más allá del objeto amado, sometidos sin remedio al poder sin forma ni estructura que gobierna los deseos invencibles.*<sup>428</sup>

Le passage introduit par ce refrain témoigne d'une réflexion sur l'importance de l'amour dans la grande Histoire immortelle. Cette idée lancinante est un leitmotiv dans le roman. L'auteure insiste fortement sur le pouvoir incommensurable de l'amour qui entraîne tout sur son passage. Cet extrait amène également une pensée sur ce qu'est l'amour, au quotidien, au long terme, et confirme la primauté de celui-ci dans la vie de tout un chacun et ce tout au long de la vie. L'auteure livre à travers cela une confession sur l'évolution de l'amour au fil des années dans sa quotidienneté, dans ses changements et ses adaptations qui permettent de mener une longue vie commune heureuse. Carmen et la *Pasionaria* n'ont pas eu cette chance et ont seulement été emportées par une ravageuse passion, lourde de conséquences pour elles, mais aussi pour les autres :

*La Historia inmortal es, a menudo, una historia de amor, y esta, la de dos mujeres que no pudieron amar al mismo hombre durante muchos años seguidos, que no tuvieron tiempo de hartarse de sus ronquidos, que no llegaron a repetir miles de veces las mismas preguntas inútiles, ¿pero qué trabajo te cuesta dejar la toalla en el toallero en vez de tirarla en el suelo del baño, vamos a ver?, que no renegaron, que no amenazaron, que no se rindieron en medio de una bronca aburrida ya, de puro idéntica a tantas y tantas broncas anteriores, y que tampoco les vieron envejecer. No tuvieron tiempo de experimentar esa extraña ternura del cuerpo conocido que se va arruinando al ritmo de la ruina del propio cuerpo, ese cuerpo que siempre parece el mismo al abrazarlo en la cama, por las noches, pero que no lo es, porque ha cambiado, y su perfil es distinto al de antes, es distinta la textura de la piel, la progresiva blandura de la carne, el volumen que ocupa entre las sábanas, y sin embargo sigue siendo el mismo, porque conserva la memoria de la cintura fina, las caderas redondas, las piernas esbeltas, el vientre liso, los pechos firmes que el propio cuerpo también ha ido perdiendo sin darse cuenta.*<sup>429</sup>

---

<sup>428</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 28.

<sup>429</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 29.

Almudena Grandes témoigne de la force de l'amour dans la vie de tous les êtres humains et ce sous toutes ces formes, l'amour de toute une vie, celui d'une passion amoureuse passagère, mais ravageuse, l'amour interdit, dangereux, irrésistible comme ce fut le cas pour Dolores Ibárruri :

*Ninguna de las dos llega tan lejos, pero eso no impide que las dos sean salvajemente felices mientras tanto. Esa es la condición del amor, y la clandestinidad distinta y semejante que envuelve sus dos historias sería más dulce que amarga, al menos al principio. A Dolores, tan religiosa de jovencita, el secreto la uniría más aún al hombre prohibido que ha despertado en ella una pasión dormida desde los ayunos y las vigiliyas, los sacrificios y las mortificaciones que la consagraron al Sagrado Corazón de Jesús, mientras se cargaba de razones para abandonar su divinidad por una causa universalmente humana. Tantos años después, vuelve a vivir esa pasión de una manera semejante, pero sin dolor, eso sí, sin culpa, porque es demasiado inteligente, su vida demasiado excepcional, para dejarse arrastrar por los prejuicios que siguen atenazando a quienes la rodean. Y sin embargo, en los brazos de Antón vuelve a probar el vértigo de la tentación, la dulzura del pecado, la placentera agonía del abandono, la renuncia anonadada de una entrega más allá de la cual no hay retorno posible.<sup>430</sup>*

Le fait est qu'une telle figure historique ait pu prioriser sa passion amoureuse sur son engagement politique recentre l'humain au cœur de l'Histoire. De plus, ce choix révèle des aspects socio-politiques importants. Il met à jour des problématiques genrées existantes au sein des partis politiques, auxquelles le Parti Communiste ne fait pas exception. Cette « anecdote » montre combien ce parti peut faire preuve de puritanisme mais également de turpides agissements, comme lorsque ses dirigeants adoptent des arrangements avec la réalité par pur intérêt. A force d'exemple, en ce qui concerne cet amour de la *Pasionaria*, le Parti le condamna fortement, mais préféra taire son opposition, non par respect, mais pour préserver son image et celle de son icône. Il n'est nulle sincérité ou fraternité dans leurs relations. Notons que les femmes du Parti Communiste sont dénoncées comme bien plus intransigeantes encore :

---

<sup>430</sup> *Ibid.* Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 29.



*Ellos, sus camaradas, tan rígidos, tan serios, tan responsables los hombres que comparten con ella, casi todos a sus órdenes, la dirección del Partido, no llegan a comprender nunca cómo una figura tan grande ha caído por su propia voluntad en una trampa tan pequeña. Las mujeres, quizás porque lo entienden mejor, son aún más intransigentes, pero todos lo toleran igual, a regañadientes, con una sola e inconforme disciplina. Nadie osa oponerse a Dolores, y si alguno se atreviera, todos correrían el riesgo de airear aquel asunto grave de verdad, una bomba mortífera que conviene manejar con guantes, de puntillas, entre algodones. El remedio es peor que la enfermedad, y por si acaso, mejor callarse.*<sup>431</sup>

Ne serait-ce que dans ce chapitre, ce refrain vient à se répéter encore à trois reprises montrant ainsi cette prédominance de leurs relations amoureuses passionnelles dans la vie de ces deux femmes politiques puisque leurs histoires d'amour les ont poussées vers la satisfaction de leurs désirs, au détriment de leur engagement politique et social :

*La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales, y la gran rareza de aquella época se cruza al mismo tiempo en el amor de la gran Pasionaria y en el de la mínima Carmen de Pedro.*<sup>432</sup>

L'auteure remet en question le fait que l'Histoire officielle écarte la dimension humaine du domaine de l'Histoire et, au contraire, elle souligne cette suprématie des sentiments sur les compétences intellectuelles, cette capacité infaillible des émotions amoureuses à tout emporter sur leur passage :

*La Historia con mayúscula desprecia los amores de la carne mortal, la carne débil que la distorsiona, la desencaja, la desordena con una saña que no está al alcance de los amores del espíritu. [...] Ese día, en la otra punta del continente, una mujer enamorada, poderosa y enamorada, ambiciosa y enamorada, inteligente y enamorada, disciplinada y enamorada, legendaria pero, sobre todas las cosas, enamorada y por lo tanto débil, obsesionada, incauta, vulnerable, tiembla más que el mundo.*<sup>433</sup>

---

<sup>431</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 28-29.

<sup>432</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 35.

<sup>433</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 36.

Cet appariement perpétuel entre les aptitudes politiques de Dolores Ibárruri et la réitération de l'adjectif "amoureuse" envoie au lecteur un message très clair lui signifiant que cette femme a beau avoir toutes les qualités nécessaires aux grands dirigeants politiques, elle est malgré tout totalement en proie à l'émotion humaine la plus forte et la plus incontrôlable qu'est l'amour. A ce moment de l'Histoire, son amour est tout ce qui compte pour elle ; c'est ce qui domine son esprit et ce pour quoi elle est prête à tout, y compris bafouer ses principes en sollicitant les faveurs de Staline, afin qu'il intervienne auprès des Allemands nazis pour sauver son amant :

*La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales. Pasionaria nunca ha sido tan mortal como cuando cruza el despacho de Stalin y le mira a los ojos.*<sup>434</sup>

Ce procédé de répétition permet de mettre en avant cette idée d'obsession amoureuse, d'insister sur sa prédominance et également cela exerce une emprise sur le lecteur en accentuant son pouvoir de conviction. L'auteure réutilisera également ce procédé de répétition pour le personnage de Carmen et soulignera ô combien elle fut faible, naïve et influençable, faisant fi de tous ses principes :

*Pobre Carmen. Al encontrarse con Jesús [...]. Pobre Carmen, tan bajita, cuando aquel hombre tan grande [...]. Pobre Carmen, mientras él [...]. Pobre Carmen, que no se le resiste [...]. Pobre Carmen que no es muy lista [...].*<sup>435</sup>

*"Jesús decide [...] y Carmen es feliz. Jesús extiende [...] y Carmen es feliz. Jesús se reúne [...] y Carmen es feliz. Jesús decide [...] y Carmen es feliz. Jesús convierte [...] y Carmen es feliz. Jesús piensa [...] y Carmen sigue siendo feliz. Jesús sigue [...], pero Carmen no lo sabe, y nunca ha sido tan feliz.*<sup>436</sup>

Dans cet extrait, il y a à la fois un parallèle et une scission entre les personnages de Carmen et de Jesús Monzón. Parallèle car leurs chemins se croisent et s'unissent mais

---

<sup>434</sup> *Ibid.* Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 36.

<sup>435</sup> *Ibid.* Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 37-38.

<sup>436</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 41-42.

scission car tout les oppose. Elle est petite, faible, ingénue ; lui est grand, puissant, maître des décisions.

Dans la première partie de cet extrait, Carmen apparaît en premier accompagnée de l'adjectif "*pobre*" de façon ironique pour montrer qu'elle a été faible, ingénue, insignifiante face à Jesús Monzón, qu'elle s'est soumise, entraînant les autres avec elle, à cette passion.

Dans la deuxième partie, c'est Jesús qui apparaît en premier. Il mène la danse, il agit pour son compte dans l'ombre, et Carmen est contente. Elle est aveuglée par cette ravageuse passion et elle ne se rend pas compte qu'elle est victime d'une machination du séducteur Monzón. Cette répétition de "Jesús" en début de chaque phrase semble être un clin d'œil faisant de lui une sorte de Dieu capable d'accomplir tous les miracles, de la même façon que la *Pasionaria* est une vierge Marie, immaculée conception. Ces procédés stylistiques sont mis au service de la fiction et de l'Histoire. Ils permettent de montrer l'importance des histoires d'amour dans l'esprit humain et, de ce fait, dans les décisions historiques, prises par des êtres humains, avant d'être politiques. Almudena Grandes a su montrer que cette part d'humanité prédomine quasiment toujours et influence les décisions de tout homme et de toute femme, y compris celles des grands dirigeants. De ce fait, ces histoires officieuses ont une influence importance sur l'Histoire officielle, qui touche tous les Hommes de façon générale. Ces deux histoires d'amour auront raison de l'Histoire puisque sans elles, le cours des choses aurait été totalement différent et l'invasion du Val d'Aran n'aurait peut-être pas eu lieu ou plus tard, et l'issue aurait pu être différente.

Selon le critique David Becerra Mayor, le fait d'intégrer la dimension humaine dans le récit historique nuit à l'historicité. Il remet en cause le fait que l'individualité puisse avoir un rôle primordial dans le cours de l'Histoire :

*La Historia, reducida a la individualidad, depende entonces del gesto de un individuo situado en el momento y lugar oportuno. Del acierto de su gesto -heroico o fatal- dependerá el devenir histórico.*<sup>437</sup>

---

<sup>437</sup> *Ibid.* (Becerra Mayor, 2013), p. 258.

Or, dans cet épisode c'est bien le cas. Sans la dimension humaine des rencontres amoureuses entre Carmen de Pedro et Jesús Monzón et entre Dolores Ibárruri et Francisco Antón, l'Histoire de l'épisode « *Reconquista de España* » n'aurait peut-être même pas existé.

Dans ce roman, Almudena Grandes met en avant cette version cachée de l'Histoire qui tient simplement au fait que les grands dirigeants, comme n'importe quel être humain, sont des hommes de chair et d'os. Ils sont sujets aux emportements passionnels, aux stimulations du corps, des sens et que c'est justement cela qui a le plus d'impact sur l'humain. Il s'agit d'une conception des choses essentielle qui considère l'humain, dans son entier, sans dissocier le corps de l'esprit. Cela revient à concevoir l'Histoire, dans son entier, en prenant bien en compte toute la dimension humaine, y compris relationnelle, amoureuse, amicale, sensuelle, sexuelle et émotionnelle. Au demeurant, la conception des personnages historiques dans les romans a fait l'objet d'une réflexion, car ils appartiennent à l'Histoire, mais ils sont avant tout des êtres humains.

Georges Lukacs a analysé ce traitement des grandes personnalités historiques dans le roman. Selon lui, ces personnages historiques ne sont pas traités comme des êtres prédestinés dont on souligne à outrance la vocation historique ; la place du hasard est réduite mais préservée. Le roman historique amène une réflexion artistique sur le pourquoi de l'avènement d'une grande personnalité politique :

*Sa figuration donc, avec la structure compliquée de son action, donne une réponse artistique à la question de savoir pourquoi à ce moment-là ce fut précisément cet individu concret qui obtint le rôle de dirigeant : il paraît être en mesure de donner une réponse aux divers problèmes de la vie populaire ; ses brillantes qualités comme ses limites et ses restrictions d'être humain ont été tissées de la même matière que le mouvement populaire lui-même. Le hasard n'est pas supprimé ici ; on ne fait même aucune tentative pour le supprimer. La fiction reflète simplement d'une manière profonde et authentique comment la nécessité et le hasard s'entrelacent dans la vie historique. Le hasard n'est donc réduit ici que dans le sens où l'histoire elle-même le réduit. Il est réduit par le fait*

*qu'on nous montre sur le plan humain comment les forces historiques de cette période se sont concentrées dans le destin de cet individu particulier.*<sup>438</sup>

Dans son roman, Almudena Grandes redonne à ces histoires humaines toute leur place et le poids qu'elles ont eu dans le cours des événements. Elles témoignent de la puissance dévastatrice de ces relations passionnelles et de la soumission involontaire inévitable des humains à celles-ci. Aussi, tout au long du roman, au fil des chapitres entre parenthèses, ces histoires singulières se tissent en parallèle avec celle de l'Invasion, qui en découle sans le savoir. Ainsi, dans le deuxième chapitre entre parenthèses (*Durante*), Almudena Grandes continue le récit historique en faisant état de faits personnels liés aux protagonistes historiques réels, principalement Jesús Monzón, Carmen de Pedro, Dolores Ibárruri, Santiago Carrillo, Augustín Zorua et Francisco Franco. Le lecteur découvre des réactions, des agissements qui trahissent les intérêts politiques mais aussi personnels qui meuvent ces dirigeants. Ce récit met à jour les aspects sombres de ces personnalités historiques qui agissent avant toutes choses pour servir leurs ambitions politiques ou satisfaire leurs besoins personnels, bien au-delà de l'intérêt général.

Le récit s'immisce expressément dans la vie « privée » du dictateur Francisco Franco, au sein de sa propre famille, et révèle le comportement d'un homme cruel, capable de commettre n'importe quel méfait pour parvenir à ses fins. Cette intromission dans la vie privée de Franco est motivée non pas par un désir de voyeurisme, de scandale ou par démagogie mais par la nécessité de faire ressortir des éléments qui, même s'ils sont de l'ordre du privé, sont partie intégrante de sa personnalité et influencent la vie politique de ce dernier.

De façon générale, tous dictateurs se préoccupent excessivement de maîtriser leur image publique dans les moindres détails pour faire figuration. Des éléments non désirables qui échapperaient à leur filtre entacheraient cette effigie arrangée qu'ils s'efforcent de construire et de diffuser. Franco a usé de cette pratique et se donnait l'image de Père de la Nation. L'Histoire a aujourd'hui contrecarré cette version et les éléments appartenant à sa vie privée y contribuent également fortement. C'est la raison pour laquelle le récit d'Almudena Grandes fait montre de ces éléments privés qui

---

<sup>438</sup> Op.cit. (Lukacs, *Le roman historique*, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), pp. 360-361.

participent à briser cette image factice et lèvent le voile sur le véritable visage de cet homme. Ainsi, par exemple, le lecteur peut précisément découvrir la rupture de cette image dorée par sa propre sœur Pilar qui se livre à des révélations « tragi-comiques » sur la vie privée du général Franco :

*Después de erigirse a sí misma en defensora incondicional de todos los Franco, por más que ninguno se lo haya pedido, y en lugar de optar por la única aptitud que le parecería sensata a cualquier niño espabilado, esto es, pasar por alto todas la situaciones delicadas o decididamente escabrosas en las que se hayan visto envueltas todas las personas de su entorno, Pilar se dedica en sus memorias a pasar revista a todos los rumores, escándalos y conflictos de su familia, con una única excepción. Ella misma los plantea, los desmenuza y los analiza, proporcionando toda la información que su hermano Paco logró ocultar durante cuatro décadas de dictadura, para intentar desmontarlos después con sus propios argumentos, una asombrosa fuente de ineptitud sólo comparable con su vehemencia y, por encima de cualquier otra consideración, una mina de oro.<sup>439</sup>*

Almudena Grandes ajoute une réflexion métafictionnelle à ce témoignage pour expliquer qu'elle le restitue malgré le peu de confiance en son auteure car c'est une source précieuse d'informations que, faute de capacités intellectuelles suffisantes, elle n'a pu inventer :

*Es muy verosímil que, como afirman sus detractores, la hermana del Caudillo sea, en el trance de escribir para la posteridad, una mujer fantasiosa, a la que le entusiasma darse más importancia de la que tiene en realidad, pero es igual de improbable que, considerando la pésima calidad de los argumentos que es capaz de fabricar, tenga la imaginación imprescindible para inventarse la información que proporciona.<sup>440</sup>*

Le témoignage de cette dernière, malgré elle, ne fait en réalité que décrédibiliser son frère divulguant son inhumanité même au sein de sa propre famille. Cela trahit par

---

<sup>439</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 228-229.

<sup>440</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 229.

exemple la responsabilité de l'assassinat de son propre cousin, ami d'enfance, pour avoir rejoint en tant qu'officier l'aviation loyale à la légalité de la République :

*Para explicar, a su vez, el disgusto que se lleva Paco cuando manda fusilar, en las primeras horas de la sublevación de 1936, a su primo Ricardo de la Puente Bahamonde, que antes de convertirse en un oficial de Aviación leal a la legalidad republicana, fue el compañero de juegos más querido por el Caudillo en su infancia, argumenta que a su hermano le hacen una encerrona de la que no tiene más remedio que salir sufriendo, sacrificándose por amor a España.<sup>441</sup>*

Même si cela n'était pas le but recherché, bien au contraire, puisque sa sœur cherchait à défendre Francisco Franco et à le laver de tous soupçons, ce témoignage est une véritable dénonciation de la cruauté de Franco personnifiée dans l'assassinat dont il est coupable sur son frère Ramón, fautif à ses yeux de participer à la défense de la République :

*Pero ni siquiera esta inefable combinación de estolidez y cinismo iguala su versión del accidente aéreo que le cuesta la vida a su hermano Ramón, alias Chacal, héroe del vuelo transoceánico del "Plus Ultra", anarquista y republicano de primera hora, diputado del grupo Radical Socialista en 1931, amigo de Ignacio Hidalgo de Cisneros, de Francesc Maciá, de Blas Infante, a quien el presidente de la República, Manuel Azaña, envía de agregado militar a Washington en 1935 porque teme que lidere un golpe militar de extrema izquierda, y encarnación suprema del traidor en la guerra civil española. En aquella contienda, traidores hay muchos. Como él, que da el bandazo en el instante en que se entera de que su hermano se ha convertido en el jefe de los rebeldes -ni un minuto antes, ni uno después, ninguno.<sup>442</sup>*

Pensant couvrir ses forfaitures, sa sœur ne fait en réalité que les mettre en relief. Elle veut faire passer le meurtre de son frère de la part de Francisco Franco pour un accident et ce faisant elle assoit, à l'inverse de son dessein, la certitude de sa culpabilité :

*Quizás por eso, la muerte que halla, junto con todos sus compañeros de tripulación, el 28 de octubre de 1938, cuando despegaba del aeródromo de Palma de*

---

<sup>441</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 229.

<sup>442</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 230.

*Mallorca para bombardear por su propia voluntad el puerto de Valencia, a pesar de que las condiciones meteorológicas son tan malas que el mando ha suspendido todas las operaciones, representa un misterio apasionante para cualquiera, excepto para su hermana. Ella afirma en primer lugar que lo matan los masones \_ ¿Quién, si no? \_ , y luego aporta el testimonio de un compañero de Ramón para cuadrar el círculo del accidente perfecto, un primoroso encaje del azar en el que ya no se sabe adónde ha ido a parar la masonería internacional. Así, el teniente coronel Franco, que se mete en una nube por su propia voluntad, en una época en las que los aviones no están dotados de instrumentos capaces de garantizar la travesía de las nubes sin contratiempos, no muere de un disparo de bala, como indicaría el agujero perfectamente limpio y redondo que tiene en la sien izquierda cuando rescatan su cadáver del mar, el resto de su cara limpia hasta del menor arañazo, sino de mala suerte. En el traqueteo de una turbulencia, su cabeza va a golpear en un tornillo del fuselaje al que le falta, precisamente, la tuerca. Y es este fatal tornillo lo que, en un avión donde todos los tripulantes llevan al menos una pistola encima le perfora los sesos.<sup>443</sup>*

Les extraits de ce témoignage révèlent la personnalité barbare et inhumaine de Franco capable des pires crimes pour servir ses intentions. Ils font preuve également de l'importance de ne pas écarter ces faits personnels de l'Histoire officielle, car ils sont tout à fait significatifs et permettent de mieux cerner les personnalités historiques et leurs agissements.

Forte d'exemples, Almudena Grandes réinvestit d'autres déclarations qui concordent en ce sens. Elle livre les propos, qui lui ont été rapportés par le poète Ángel González, de Jaime Salom qui a grandi dans une maison madrilène proche de celle du père de Franco. Elle explique ce réinvestissement romanesque dans sa note métafictionnelle et précise que ce témoignage a constitué sa source première d'informations pour le personnage du père de Franco.<sup>444</sup> Ce témoignage prend vie dans le récit incarné dans le personnage du père de Franco qu'elle recrée :

---

<sup>443</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 230.

<sup>444</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), Nota de la autora.



*-Ese caudillo es un chulo y un cabrón - le gustaba gritar casi todas las noches, con varias copas encima, por los bares de uno de los barrios más céntricos y populosos de Madrid, a espaldas de la Gran Vía-. ¡Si lo sabré yo, que soy su padre!*

*Las bocazas de la familia Franco, la que cuenta más de lo que se debe y de lo que no se debe contar, tiene mucho cuidado en pasar de puntillas por la personalidad de este intendente general de la Armada, liberal de toda la vida, librepensador, anticlerical, mujeriego, "bon vivant", lector de Galdós, de Pardo Bazán, de Blasco Ibáñez, que no desprecia nada tanto la moral burguesa, y representa todo aquello contra lo que se va a sublevar su hijo el 18 de julio de 1936.*

*- ¿Paquito, jefe del Estado? ¡No me hagas reír!<sup>445</sup>*

Ce témoignage "paternel" augmente la décredibilisation de Franco, renié, moqué et critiqué par son propre père. Le père de Franco apparaît ici -contrairement au portrait réalisé par sa fille- comme empreint de cet esprit populaire, républicain, libéral, des idées de Galdós également. Il pense totalement différemment de son fils et cela annihile la conception de déterminisme familial, idée lancinante dans ce roman qui sera développée par la suite.

Almudena Grandes oppose les deux figures, le fils et le père, comme un symbole de ces deux Espagnes qui se sont affrontées durant cette Guerre civile, Franquistes contre Républicains. Elle fait montre que l'Espagne n'est pas ce que les franquistes ont voulu en faire, une histoire de concept espagnol, de race, d'ordre préconçu immuable sans libertés, sans joies, sans couleurs. Au contraire, elle explique que c'est le père, à l'opposé, qui précisément représente l'Espagne. Il incarne viscéralement l'esprit espagnol, tout ce qui en fait sa spécificité. Et elle choisit avec soin les qualificatifs qui selon elle font cet esprit, « guérillero », anarchiste, arrogant, insoumis, individualiste, sentimental, bourreau de l'ordre établi et enclin à donner sa vie pour sa liberté :

*Sin embargo, cuando este general bajo y barrigón, que pasará la vida obsesionado por la idea de España, la esencia de lo español, el concepto mismo de los españoles, los atributos de su raza y otra considerable porción de tonterías no mucho mejor estructuradas que el pensamiento de su hermana, tiene al espíritu español*

---

<sup>445</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 231.

*delante, reniega de él. Guerrillero y anárquico, arrogante e indómito, individualista y sentimental, verdugo de lo establecido y dispuesto a dar la vida por su libertad, el Cid Campeador y Don Juan Tenorio a partes iguales; si el genio español ha existido alguna vez, el padre de Francisco Bahamonde, Asia a un lado, al otro Europa, y allá, en el frente, Estambul, lo encarna con mucha más propiedad que él mismo.*<sup>446</sup>

Almudena Grandes rattache le père de Franco à l'esprit de l'Espagne de Galdós qui lui est si cher, mélange de sentiments politiques républicains et tout simplement humains. Aussi, l'attitude de Franco à la mort de son père est également brièvement évoquée. Elle montre combien Franco est, avant toute chose, préoccupé par l'image publique qu'il renvoie et non pas en proie aux sentiments humains attendus en de pareilles circonstances. Il régit sa vie, selon son bon vouloir, par profit, sans attachement ni sensibilité : « Por eso, al conocer la noticia de su muerte piensa, antes que nada, en el qué dirán, y le pide a su hermana que le vista de uniforme para llevarlo al Pardo, donde tiene la intención de velarle toda la noche como el hijo amoroso que nunca ha sido ». <sup>447</sup>

Franco apparaît comme quelqu'un de froid, intéressé, hypocrite et capable du pire. Le récit raconte comment il s'est débarrassé de son frère aîné qu'il a envoyé à Lisbonne et de son beau-frère qu'il a destitué du poste de responsable des Affaires Extérieures en septembre 1942. Almudena Grandes souligne que Franco n'a ni amis, ni amantes ; il n'a que sa sœur et un cousin auprès de lui. Concomitamment à la découverte de sa personnalité intime, le lecteur découvre ses agissements politiques, et plus précisément, sa façon de vivre les événements liés à cette invasion. Ainsi, Almudena Grandes fait-elle le récit de la réaction de Franco, de son entourage et de ses alliés, face à l'invasion. En constatant la panique que cette invasion a suscitée chez lui, elle tend à souligner l'importance de ce fait historique dans la propre Histoire qu'il est en train de composer : « “Fuera de sus casillas”, escribe literalmente su hermana, que no se molesta

---

<sup>446</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 231-232.

<sup>447</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 232.

en ocultar que esa expresión, tan ambigua, es intercambiable en este caso por otras más específicas, como muerto de miedo, por ejemplo.<sup>448</sup>

L'auteure dénonce également le fait qu'en éliminant tout ce qui lui est contraire, Franco s'est retrouvé entouré des hommes les plus soumis, certes, mais des moins judicieux et des moins efficaces. Ce qui signifie que ce système de terreur qui vise à paralyser quelconque opposant, neutralise également les membres de son propre camp, d'où la faille qui a permis aux Guérilleros de pénétrer en territoire espagnol pour venir inquiéter la dictature :

*Pero más probable parece que el terror, la feliz estrategia a la que Franco ha recurrido para afianzarse en el poder, no recorra sólo las calles, las casas, las fábricas, sino también los cuarteles, desde los dormitorios de la tropa hasta los despachos de los mandos. ¿Quién le pone el cascabel al gato? ¿Quién se arriesga a llamar al Pardo, a contar lo que está pasando, a pedir refuerzos, a reconocer que no está capaz de resolver en solitario esta situación? Nadie se atreve; ni en Viella, ni en Lérida, ni en el mismísimo Ministerio del Ejército de Madrid. Y el 19 de octubre de 1944 lo imposible, lo inconcebible, lo inexplicable, se convierte en un hecho consumado.*

*Francisco Franco afronta la crisis más grave por la que atravesará a lo largo de sus casi cuatro décadas de gobierno, sintiéndose tan sólo como de costumbre, y como de costumbre dividido entre la ineptitud de sus subordinados y la necesidad de apoyarse necesariamente en ellos. Es lo que tienen los dictadores, que primero ponen mucho cuidado en eliminar de su entorno a cualquier persona con el talento suficiente para hacerles sombra, y después echan de menos su brillantez.<sup>449</sup>*

L'auteure fait le choix de raconter des « anecdotes » mais qui font assurément sens. Almudena Grandes sème des « détails » qui permettent au lecteur de déduire lui-même le message qu'elle souhaite faire passer. Le ton n'est ni moralisateur, ni péremptoire et elle laisse le lecteur construire le sens qu'elle lui suggère. En choisissant, elle distille ces messages.

---

<sup>448</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.234.

<sup>449</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.235.

Le sens est donné à construire par des exemples significatifs et choisis à propos. Ces anecdotes sont tirées des membres de l'entourage de Franco, ce qui renforce la vraisemblance aux yeux du lecteur et assoit la confiance, d'autant plus qu'Almudena Grandes cite ses sources. L'assemblage par le lecteur des éléments choisis contribue à dresser une vive critique de Franco et de son gouvernement et de la dictature qu'il a mise en place. Cette technique permet de mettre en fiction l'Histoire de la dictature, du dictateur et plus spécifiquement celle entourant cet événement de l'invasion du Val d'Aran.

En effet, en faisant état de l'invasion elle-même, Almudena Grandes dénonce, par des éléments choisis sciemment, plusieurs faits cruciaux concernant les acteurs de celle-ci, les Franquistes et les dirigeants politiques communistes :

*Parece inverosímil que en una dictadura militar tan perfecta, tan admirablemente ajustada a su naturaleza, con el permiso de Stalin, ha desencadenado sobre los españoles una de las represiones más concienzudas y sangrientas jamás registradas en tiempos de paz, pueda haberse cometido un error como este. Pero el caso es que el 19 de octubre de 1944 Franco tiene un ejército enemigo dentro de sus fronteras. ¿Qué ha pasado? Es difícil comprenderlo. La maniobra de distracción de la UNE ha sido todo un éxito. Desde el 20 de septiembre, en grupos al principio pequeños, de unos cincuenta hombres, luego mayores, de hasta doscientos, los rojos españoles van pasando la frontera como con cuenta gotas, desde Irún hasta Puigcerdá, insistiendo en el Pirineo aragonés. En la fase inicial, el plan militar de Monzón ha sido ejecutado, pero ni siquiera eso basta para explicar el desconcierto, la parálisis, la ineficacia del ejército franquista ante una invasión tan cantada que hasta la Pirenaica la anuncia para primar, en teoría, la agitación de la población civil sobre los intereses estratégicos de las tropas invasoras.<sup>450</sup>*

En un seul détail "con el permiso de Stalin", Almudena Grandes fait une critique de l'attitude de Staline qui a abandonné les Espagnols à leur propre sort, les membres du Parti Communistes, les combattants des idéaux et toléré la mise en place d'une féroce répression contre eux. Almudena Grandes est guidée par une idéologie communiste et ce n'est pas pour autant qu'elle ne remet pas en cause les agissements

---

<sup>450</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 234-235.

de ce parti, bien au contraire. Elle dénonce tout au long du roman le fossé qui sépare les dirigeants communistes et leurs agissements opposés à l'idéal communiste des combattants espagnols qui eux les incarnent. Avec cet autre « En la fase inicial, el plan militar de Monzón ha sido ejecutado », le lecteur comprend que seule la première partie du plan a été correctement exécutée.

L'auteure n'hésite pas également à souligner plusieurs faits concernant Dolores Ibárruri qui témoignent que La Pasionaria a effectué ses choix et a agi pour servir uniquement ses intérêts personnels, qu'ils soient de l'ordre de l'intime ou du politique. L'auteure dénonce que, dans le cadre de cet épisode historique, Dolores Ibárruri a commis une énorme erreur en privilégiant la satisfaction de sa vie intime au détriment de la collectivité :

*La secretaria del Partido Comunista de España, probablemente la única personalidad española que Franco considera a la altura de sí mismo, habrá tenido su propio empacho de rabia. Ella también se habrá llevado las manos a la cabeza antes de gritar y torturar su mesa a puñetazos delante de sus íntimos, con la seguridad de que ninguno de ellos va a atreverse a contarlo después. Lo que ha ocurrido es, en gran medida, culpa suya, y lo sabe. Ella escogió a Carmen de Pedro, delegó toda la responsabilidad en sus manos y, desde la otra punta de Europa, se desentendió después, sin haber llegado a calibrar en ningún momento ni la debilidad ni la falta de ambición de su subordinada. Tampoco la capacidad de maniobra de un seductor tan implacable como Jesús Monzón, aunque tal vez nada le hace tanto daño como comprender que el gran acierto de su vida, volver a tener a paco Antón sano, salvo y entre sus brazos, ha sustentado, al mismo tiempo, uno de los mayores errores de su carrera política.<sup>451</sup>*

Ce fait historique réel est fictionnalisé dans la partie (*Antes*) avec la rencontre entre Jesús Monzón et Carmen de Pedro et il est complété par des apports historiques. Le lecteur ne peut que prendre en compte, et déplorer, ces aspects individualistes des personnalités politiques au moment de leurs décisions politiques. L'auteure ose désacraliser cette figure politique communiste essentielle qu'est La Pasionaria et -ce

---

<sup>451</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 236.

faisant- elle éveille un esprit critique envers tous les hommes et toutes les femmes politiques et leurs agissements qui influencent le cours de l'Histoire.

Les faits relatés mettent également en exergue l'une des raisons de l'échec imputable au fait que la radio du Parti diffusant en réalité depuis Moscou, « *La Pirenaica* », avait annoncé l'invasion et ainsi avait informé les Franquistes eux-mêmes de celle-ci. Cette réalité historique réapparaît dans le roman. La radio avait ébruité à tous vents l'invasion imminente du Val d'Aran prétextant impulser le soulèvement de la population civile. Le but recherché était, en réalité, moins glorieux. Il s'agissait d'y adjoindre les dirigeants communistes en exil, Dolores Ibárruri principalement, dans le cas d'un succès de l'opération. Dans le cas d'un échec, cela les aurait quand même associés à un désir d'action. Ce choix a été fait pour servir des ambitions politiques personnelles, au détriment du succès de l'opération et de la sécurité des combattants. Ce jeu trouble et égocentrique des dirigeants politiques est dénoncé tout au long du roman que ce soit dans les parties entre parenthèses ou dans les parties narratives.

Cet élément, constaté d'un point de vue historique, est réinvesti dans la fiction. A la fois dans les parties des narrateurs car les combattants sont confrontés à l'arrivée de l'armée franquiste prévenue de l'invasion, et dans la partie du récit des faits historiques puisque l'auteure en témoigne comme dans cet exemple : "la ineficacia del ejército franquista ante una invasión tan cantada que hasta la Pirenaica la anuncia para primar, en teoría, la agitación de la población civil sobre los intereses estratégicos de las tropas invasoras".<sup>452</sup>

L'idée que Dolores Ibárruri a fait le choix d'annoncer l'invasion à « *La Pirenaica* » par intérêt personnel est réaffirmée dans ce chapitre :

*Dolores comprende que lo último que le conviene es poner todos sus huevos en la misma cesta. Por eso, reparte el capital de su poder en, el menos, cuatro sobres distintos. Es verosímil pensar que el primero escriba Pirenaica. Sabemos con certeza que Radio España Independiente anuncia la invasión, y eso permite calcular las diversas ventajas*

---

<sup>452</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 235.

*que reporta a la secretaria general del PCE la decisión de airear una operación militar que ha sido cuidadosamente mantenida en secreto por sus organizadores. Mucho ojo, porque lo sé todo y os estoy vigilando, sería la principal, pero no la única. El entusiasmo con el que sus locutores celebran el heroico arrojo de los guerrilleros de la Unión Nacional le permitirá aparentar ante todos los españoles, los del exilio y los del interior, que elle ha liderado, esta operación, en el caso, en absoluto descartable todavía, de que acabe teniendo éxito. Para los oyentes de la Pinenaica, ella es una figura universal y Jesús Monzón un completo desconocido, de manera que no tendrán duda alguna de a quién deban agradecerle su victoria, si es que llega. Y si llega, siempre podrá sostener ante el propio Monzón que su intervención, con su correspondiente efecto agitador sobre las masas, ha sido tanto o más decisiva que el envío de tropas al interior.*<sup>453</sup>

Les agissements de *La Pasionaria* trahissent un besoin propre de contrôle, de domination de la part de celle-ci qui mérite d'être souligné, en accord avec cette lignée d'analyse des personnages historiques que se propose l'auteure. En ébruitant sciemment cette invasion, *La Pasionaria* souhaite réaffirmer sa toute-puissance sur le parti et se réclame presque douée d'omniscience. En cas de succès de l'opération, elle s'assure d'être la bénéficiaire des éventuelles louanges. Almudena Grandes apporte, par le biais de cette « anecdote », une contribution personnelle qui contrecarre l'image usuelle de ce personnage presque sacralisé.

Almudena Grandes fait aussi état des luttes de pouvoir au sein du parti qui ont contribué à l'échec de l'opération. Elle dénonce le fait que ce qui motivait les dirigeants communistes en exil était la récupération du pouvoir à la tête du Parti Communiste Espagnol au détriment de Monzón. Lui, en le reconstruisant en France aux côtés des combattants, avait acquis une position dominante confortée par ses pairs :

*Que Carrillo esté haciendo partido en Orán, y no en Francia ya liberada, donde la colonia comunista es incalculablemente más importante; sólo se explica por la necesidad de la dirección de consolidar sectores afines, leales a los dirigentes que han permanecido ausentes durante cinco años, antes de asaltar la fortaleza monzonista del principal núcleo del exilio. No necesitan poner un pie en Francia para calcular que esta va a ser*

---

<sup>453</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 238-239.

*una tarea muy peliaguda, pero tampoco es demasiado importante que sea Zoroa, o no, quien informa a Carrillo de la invasión, y este quien le pasa, o no, el recado a su secretaria general. Al parecer, la misión con la que Zoroa ha sido enviado a Madrid consiste, más que en evaluar la situación, en intentar removerle la silla a Monzón.*<sup>454</sup>

A ses yeux, Dolores Ibárruri est soucieuse de récupérer le pouvoir et la tête du parti et pour ce faire écarter Monzón et minimiser son œuvre. Tous ces éléments, confirmés par l'analyse des faits historiques réels, sont réinvestis dans la fiction. Tous les éléments historiques que les combattants n'étaient pas en mesure de connaître sont introduits dans les parties entre parenthèses. Quant à la découverte progressive de la tromperie dont ils ont été victimes, elle est fictionnalisée dans la narration interne.

Les dirigeants communistes avaient fui et étaient partis se réfugier et se mettre en sécurité à l'étranger. Les militants avaient dénoncé cet abandon. Ecarté de ce salut par la fuite, Jesús Monzón avait choisi de rester sur le terrain et de continuer la lutte. Il avait vaillamment reconstruit le parti auprès des combattants, avait réorganisé la lutte jusqu'à l'acmé que représentait l'invasion du Val d'Aran. Malgré les faits, les dirigeants communistes ne reconnaissent ni le mérite de Monzón, ni leurs propres responsabilités dans son ascension fulgurante :

*Dolores sabe que su figura, la de la dirección que preside, no es precisamente popular en otoño de 1944 entre los comunistas españoles exiliados en Francia. El meteórico ascenso de Monzón nunca habría sido posible si los militantes no se hubieran sentidos abandonados, víctimas del sálvese quien pueda de la dirección del Partido, esos gerifaltes que se apresuraron a ponerse cómodamente a salvo de la intemperie en las que les iba a tocar sobrevivir a duras penas a los demás. Ni ella ni ningún otro dirigente de su equipo estarán dispuestos a reconocer jamás los méritos personales del creador de la poderosa organización que van a heredar en Francia, pero tampoco pueden no ser conscientes de las circunstancias en las que he prosperado tanto talento.*<sup>455</sup>

---

<sup>454</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), pp. 237-238.

<sup>455</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 240.



Almudena Grandes ajoute que, selon toute vraisemblance, il s'agissait d'une décision du Komintern lui-même à laquelle ils ont été obligés de se soumettre. Etant donné les si mauvaises conditions auxquelles ont été soumis les militants restés en France, ces arguments sont difficiles à accepter.

La primauté d'une course au pouvoir, impliquant le désintérêt le plus total pour l'intérêt collectif de la part des dirigeants communistes, est une des clefs de la reconstitution historique dans ce roman. Clairement, l'auteure s'attache à le démontrer que ce soit dans le récit des faits historiques « vue d'en haut » ou dans les récits des narrateurs « vue d'en bas » : « Lo único que le interesa a Dolors Ibárruri, símbolo universal de aquella lucha, es desplegar su influencia, su prestigio, para encumbrar en el poder al hombre que ha usurpado previamente su cargo de dirigente suprema de los comunistas españoles ». <sup>456</sup>

Concernant l'opération en elle-même, Almudena Grandes se plaît à contrecarrer l'idée selon laquelle il s'agissait d'une fausse vue de l'esprit, d'un projet écervelé en introduisant une information attestant que Carrillo préparait une opération du même type en Andalousie :

*Aunque después, la dirección del PCE intenta ridiculizar por todos los medios la invasión de Arán, tachándola de chapuza quimérica, improvisación irresponsable y lamentable brindis al sol, lo cierto es que Carrillo está montando una operación tan parecida que ya ha comprado las lanchas necesarias para transportar a la costa andaluza a los hombres a quienes está formando en una escuela de guerrilleros desde hace meses.* <sup>457</sup>

En somme, dans ce récit du premier chapitre, Almudena Grandes passe au crible de son propre jugement cette opération. Elle démontre que cette tentative d'invasion offrait réellement une possibilité de réussite. Elle avait été soigneusement par Jesús Monzón. Tous les dirigeants concernés par ce fait historique, les Franquistes, le PCE, le Kremlin, les Britanniques choisirent de minimiser et décrédibiliser la tentative d'invasion

---

<sup>456</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 242-243.

<sup>457</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 239.

pour défendre leurs propres intérêts. Depuis, les analyses historiques ont montré que Franco avait été inquieté par cette opération. La Pasionaria et Carrillo avaient également été tracassés et importunés par celle-ci ou, plus exactement, par le fait qu'un homme engagé, téméraire et charismatique se soit imposé comme le réel dirigeant du Parti et le meneur des partisans. Quant aux Américains et aux Britanniques, ils ne voyaient pas non plus cela d'un bon œil.

Cet effort de reconquête a réellement eu un impact ; elle a fait bouger les lignes, ce qui n'a pas été du goût des dirigeants espagnols comme des étrangers, ni même de ceux du propre Parti Communiste qui préféraient de toute évidence l'immobilisme et conserver leur poste à la tête du parti plutôt que de saisir une opportunité de renverser le Franquisme. L'auteure s'arrête longuement sur cette analyse historique et politique dans la fiction afin de rendre à cet essai d'invasion toute l'importance qui lui est due :

*En octubre de 1944 Hitler sigue resistiendo en Berlín y la guerra en el Pacífico está todavía en una fase que dista de ser terminal. Jesús Monzón ha estudiado este escenario con suma atención, y en él confía, más que en ningún otro factor, para lograr el éxito de su operación. Cuando se consuma su fracaso, los centros de poder que han intervenido en esta crisis, El Pardo, el Buró Político del PCE, el Kremlin, la diplomacia británica, confluyen en una única estrategia. Como si se hubieran puesto de acuerdo, todos coinciden en minimizar la invasión de Arán, en presentarla como una extravagancia, una aventura descabellada, una bobada intrascendente. Sin embargo, el 19 de octubre de 1944 Franco pierde los papeles, Pasionaria se tira de los pelos, Carrillo se precipita a cruzar el Mediterráneo, la embajada británica en Madrid se prepara para lo peor y Roosevelt, que no cultiva el antifranquismo con pasión, pero tampoco de boquilla, como otros, todavía está vivo. Acciones mucho más insignificantes que una invasión militar de estas dimensiones han puesto en marcha antes, y seguirán desencadenando después, crisis internacionales de primera magnitud.<sup>458</sup>*

L'auteure reconstitue la personnalité de Monzón tout au long de sa vie, ce qui lui permet de réhabiliter son œuvre, de faire reconnaître toutes ses qualités sans pour autant taire ses défauts et effacer des décisions qu'il a mal planifiées. Ainsi, par exemple, imaginant une conversation entre Dolores Ibárruri et Staline, elle émet une critique

---

<sup>458</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 241.

envers Jesús Monzón à propos de la précipitation de cette opération. Elle souligne le fait que Jesús Monzón avait probablement brusqué cette opération dans une tentative lui aussi de conquête du pouvoir à la tête du Parti Communiste Espagnol, compromettant par la même les capacités de réussite qui auraient été meilleures avec un appui international rendu possible par la fin de la Seconde Guerre Mondiale :

*Pasionaria no necesitaría mentir ni una pizca para explicarle al líder soviético que la invasión no la ha montado ella, que nadie le ha informado de antemano de lo que va a suceder, y que, en primer término, se trata de un asalto al poder en el seno del propio PCE.*

*Tampoco tendría por qué mentir al afirmar que, en su opinión, y en la de cualquiera que se pare a pensarlo dos veces, es una operación prematura, que les complica las cosas a los aliados cuando menos les conviene, y compromete la posibilidad de intentar una acción más importante y mejor coordinadas, con apoyo militar internacional, una vez finalizada la guerra mundial. La única razón que Monzón la haya desencadenado en este momento consiste en que él es el único que no puede esperar. La eficacia de su golpe de mano reside, precisamente, en que el 19 de octubre de 1944 ella está en Moscú, Azaña muerto y enterrado, los dirigentes del PSOE repartidos por el apacible mundo neutral, la CNT-FAI reducida a una mera leyenda sin apenas operatividad, y ningún otro interlocutor, ningún control, ningún competidor posible en el caso de que aquella aventura logre el objetivo de herir a muerte el franquismo.<sup>459</sup>*

Le lecteur découvre que Jesús Monzón s'était assuré d'avoir toutes les cartes en main pour que l'invasion réussisse, et cela devait le propulser au sommet de la gloire, à la tête du Parti et des libérateurs de l'Espagne. Monzón avait calculé que l'installation d'un Gouvernement provisoire à *Viella* obligerait les Franquistes, comme les Alliés et les dirigeants communistes à se ranger à l'évidence. Staline qui avait préféré ne pas s'engager pour la défense de la Démocratie espagnole se verrait obliger de féliciter cette conquête, tout comme Dolores Ibárruri. Les Alliés ne pourraient décemment pas refuser la reconnaissance de celui-ci. De plus, si Franco venait à déployer ses forces armées contre ces défenseurs de la République, les Alliés ne pourraient pas ne pas défendre cette reconquête du pouvoir et cette prise de position en faveur des Républicains leur ferait courir le risque que Franco, sorti vainqueur de cet affrontement mais courroucé

---

<sup>459</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 241.

<sup>459</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 242.

contre ce soutien allié, ne vienne s'unir à l'Allemagne nazie. Cette analyse d'Almudena concernant le personnage de Jesús Monzón le met assurément en valeur mais il s'agit, comme l'auteure le rappelle, de sa propre version des faits, de sa proposition, qu'elle argumente. Ces affirmations sont extraites d'un passage qui réitère onze fois la conjonction « parce que » afin d'asseoir le fait que les probabilités de réussite étaient bien réelles, mais également soumises à l'engagement de l'armée des Alliés aux côtés des guérilleros, ainsi qu'au soulèvement de la population :

*Y porque existe una solución fácil, limpia, cómoda y práctica para neutralizar, en poco tiempo y con total garantía de felicidad, todas estas amenazas.*

*El ejército aliado cuenta en Europa Occidental con gran cantidad de unidades en situación de reserva, que ya no juegan ningún papel pero aún no han sido desmilitarizadas. Basta con mandarlas a España, y así, de un plumazo, se resuelven todos los problemas al mismo tiempo. Sus jefes saben ya, por experiencia propia, que en el instante en que su ejército pone un pie en cualquier país ocupado, por muy tibia que haya sido la respuesta antifascista de su población hasta ese momento, empiezan a salir guerrilleros, resistentes y voluntarios hasta de debajo de las piedras. [...]. En el contexto histórico de la inevitable victoria sobre Alemania, no es previsible que la campaña española resulte muy larga, ni demasiado costosa, aunque cualquier precio es barato a cambio de que Franco no entre en la guerra a destiempo. Y si España vuelve a ser el bastión marxista de Occidente, como teme Churchill, ya habrá tiempo para arreglarlo después, porque un mal menor nunca debe paralizar la consecución de un bien mayor.<sup>460</sup>*

Les qualités de calculs, d'anticipation, de planification de Monzón sont clairement réaffirmées mais elles sont concomitamment associées à un péché d'orgueil. Monzón, fort de la certitude d'avoir l'avantage sur tous ces adversaires, a commis une erreur fatale. Il a fait croire aux guérilleros que cette victoire était presque acquise et ne dépendait plus que d'eux-mêmes, de leur engagement en tant que fer de lance. Pour ce faire, il n'a pas hésité à les tromper en prétextant des conditions totalement favorables qui ne l'étaient pas réellement. Mais Monzón a failli en agissant de la sorte car les guérilleros, s'apercevant de cette duperie, ont refusé d'appliquer le plan à la lettre et de risquer leur vie alors même qu'ils avaient été trompés sur la réalité. Il est raisonnable

---

<sup>460</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 253.

de penser que, sachant les conditions réelles et les risques encourus, certains auraient accepté, malgré tout, de courir le danger et de tenter l'invasion :

*Todo eso sabe Monzón, y sin embargo, no lo sabe todo.*

*El 19 de octubre de 1944, en su casa de Ciudad Lineal, el creador de la Unión Nacional Española se siente Dios, tan autosuficiente como el entrenador de un equipo de fútbol que le lleva un montón de puntos de ventaja a sus rivales. Tantos, que se atreve a mentir a sus propios jugadores, a engañarles, a esconderles la prensa, a fabricar sus propias noticias y a falsear los resultados de la tabla de clasificación, para convencerles de que sólo dependen de sí mismos.*

*Pero los seres humanos no son máquinas, y hasta el mejor delantero falla un penalti.*

*Eso es lo único que no se le ocurre pensar a Jesús Monzón.”<sup>461</sup>*

Ces faits historiques dont Almudena Grandes fait le récit, sont de nature à recréer la mémoire historique de cet événement de l'invasion du Val d'Aran. Ce récit permet d'inclure des dimensions qui n'interviennent habituellement pas dans l'Histoire officielle et qui pourtant facilitent et éclairent ô combien la compréhension. Intégrer ces aspects politiques dans la fiction mais dans des chapitres séparés permet à l'auteure de communiquer au lecteur toutes les informations qui lui sont nécessaires pour recevoir le récit des narrateurs avec suffisamment de connaissances et de recul pour le comprendre et l'analyser correctement. La découverte d'aspects plus intimes des différents personnages politiques est partie prenante dans la construction de leur portrait et dans l'interprétation de leurs choix et de leurs actes. Cet aspect humain apporté par ce récit d'Almudena Grandes complète et/ou réécrit une version de l'Histoire tronquée et/ou manipulée.

Ces deux chapitres proposent une critique politique grâce à la mise en fiction de faits historiques réels. Dans *(Antes)* et *(Durante)*, une critique politique du Franquisme et du dictateur Francisco Franco est dressée en s'appuyant sur des faits moins connus du grand public tels que des aspects révélateurs de la cruauté de sa personnalité.

---

<sup>461</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 253.

Almudena Grandes permet de redéfinir une version plus juste guidée par une critique politique des grands dirigeants communistes, en particulier Dolores Ibárruri, en remettant en cause cette volonté de domination du Parti qui a nui au Parti lui-même et à ses militants, à l'opération *Reconquista de España*, à la Démocratie. Jesús Monzón a également fait l'objet d'une approche critique qui ne vit, cependant, pas mis sous le boisseau l'immense travail qu'il a accompli pour la reconstruction du Parti Communiste Espagnol. Cette critique basée sur des faits réels prend vie dans la fiction en amont et pendant l'opération, mais également en aval, car les suites de l'opération sont également très éclairantes pour les faits eux-mêmes, ainsi que pour les personnages. Cette façon de concevoir l'Histoire montre qu'elle ne se limite pas à une date et à un événement, qu'elle a des conséquences et qu'elle est à échelle humaine, une histoire d'Hommes et de Femmes. Autrement dit l'avant et l'après des faits historiques sont à prendre en compte, dont les conséquences que ces faits ont dans la vie des personnages historiques mais également dans celle de tous les hommes et de toutes les femmes.

## 1.2 Les histoires de l'Histoire après

La critique politique à laquelle se livre Almudena Grandes concernant cette opération s'applique à faire toute la lumière sur celle-ci. C'est la raison pour laquelle, par le biais d'un minutieux examen des faits historiques qui suivent l'opération, à travers deux chapitres (*Después*) et (*El final de esta historia es un punto y seguido*), elle met à jour tous les retentissements politiques et humains de l'invasion du Val d'Aran dans la vie des personnages historiques, ainsi que dans celle des personnages qui représentent l'ensemble des participants.

Dans la partie intitulée (*Después*), Almudena Grandes revient sur l'après-invasion pour se donner la possibilité, en circonscrivant tous les détails, d'insister sur les conséquences de cette opération au niveau politique. Grâce à cela, elle met en exergue toute une lutte intestine au sein du Parti Communiste visant à en conquérir la tête, ce qui donne lieu à de nombreux manèges et turpitudes. Le retour sur l'après-invasion

s'applique également à mettre en relief l'impact de cette opération pour les hommes, tant au niveau des dirigeants politiques qu'à celui des guérilleros, de leurs familles et de leurs descendances. Les conséquences dans la vie de chacun des acteurs politiques, militaires ou civils trouvent une place de choix. L'Histoire impacte chaque humain, collectivement et dans son individualité. Cette conception permet de voir que l'Histoire de l'invasion ne se limite pas au fait historique et ne s'arrête pas avec la défaite. Les conséquences de cet événement se prolongent dans le temps que ce soit d'un point de vue concret, réel, historique ou fictionnel, avec une création véridique de ce qui a pu succéder chez tous les humains touchés, de près ou de loin, par cette Guerre civile Espagnole.

Le chapitre (*Después*) permet ainsi d'effectuer un retour sur le personnage central dans cette opération de Dolores Ibárruri à partir de son retour à Toulouse et de faire un bilan de sa vie et de son expérience. L'auteure met l'accent sur son intimité familiale. Elle fait référence à la perte de ses enfants. En effet, Dolores Ibárruri a dû endurer la perte de ses cinq enfants ; l'un avant la naissance, trois filles immédiatement après leur naissance, quant au seul qui survécut, il mourut sur un champ de bataille russe à Stalingrad en 1942, abattu par un tir allemand. Ces informations personnelles démontrent que les personnages politiques, historiques, ont également une vie privée qui compte, comme pour tout un chacun. Dans le cas de *la Pasionaria*, ces informations contribuent à apporter un nouvel éclairage sur son engagement passionnel dans sa globalité, en politique comme en amour. Les éléments qu'Almudena Grandes choisit de reprendre dans le récit montrent que Dolores Ibárruri a eu son lot de tristesse et de souffrance ; ce qui la rapproche de toutes les mères espagnoles, de tous les Espagnols. Dans tous les chapitres, l'auteure démontre que les hommes et les femmes politiques, les grands dirigeants de ce monde, sont avant tout des individus comme les autres, en proie aux émotions joyeuses mais aussi aux peines, aux douleurs, aux risques et aux périls familiaux, amicaux, professionnels et même passionnels qui ébranlent tous les êtres humains. Dans ce chapitre précisément, le récit se centre sur le retour à Toulouse de *la Pasionaria*, en mai 1945, peu après la capitulation de Berlin et plusieurs mois après l'échec de l'invasion. Il met en scène ce retour après la bataille, soulignant le double-jeu de cette dernière qui manœuvre habilement dans la tourmente pour récupérer le

prestige perdu pendant son exil. Dolores Ibárruri, mue par une sournoise intention autolâtre, va à la rencontre du colonel López Tovar dans le seul but de se voir exonérée de ses manquements et, ainsi, de redorer son image au contact de ce militaire engagé, courageux et droit qui avait été choisi pour mener à bien l'opération. Elle ose lui faire cet affront alors que personne n'avait accordé de crédit à sa parole lorsqu'il affirmait son opposition à l'opération. Et ceci, compte-tenu des conditions qu'il savait défavorables et que les dirigeants politiques communistes l'avaient contraint à la réaliser malgré tout. Pasionaria apparaît comme une personne très intelligente, mais très calculatrice voire manipulatrice :

*Dolores ha llegado a Toulouse levitando sobre el suelo, su inmaculada candor de Virgen María del proletariado internacional a salvo de las salpicaduras de cualquier sucio charco de este mundo. Sólo después de dejar esto muy claro para todos los hombres de traje oscuro, todas las mujeres muy bien peinadas, elige a un militar, y no a un político, para absolver en público de sus pecados al PCE de Francia, el admirable capital del que, en este instante, acaba de apropiarse.<sup>462</sup>*

Le fait d'agir pour ses intérêts personnels au détriment des masses apparaît comme une caractéristique commune à cette classe dirigeante communiste, contrairement aux combattants ou aux militaires, ces hommes de terrain dont l'auteure souligne l'intelligence, l'intégrité, l'honnêteté et la droiture. L'Histoire étant une histoire d'humains, chacun possède une personnalité et un ressenti propres qui influent sur leurs actes dans l'Histoire. Les dirigeants agissent pour servir leurs propres intérêts quitte à tromper, mentir, trahir et, à l'opposé, les combattants se consacrent à l'intérêt commun et sacrifient leurs intérêts personnels au profit du collectif. C'est en tous cas la lecture des faits que propose Almudena Grandes.

Dans le cadre de l'invasion du Val d'Aran, c'est exactement cette opposition politique qui est en jeu. Dans cette tentative de Reconquête de l'Espagne, les combattants ont été envoyés au front, en leur faisant miroiter des conditions totalement favorables à la réussite de l'opération. Une fois en Espagne, les combattants ont compris véritablement le piège dans lequel ils avaient été envoyés, en simple tribut

---

<sup>462</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 474.



d'une lutte pour le pouvoir au sein du Parti Communiste Espagnol. Le mariage de l'Histoire et de la fiction dans le récit historique qui humanise et projette le récit historique également à hauteur des combattants permet de traduire tout cela.

Dans les parties des narrateurs, immergé au cœur des combattants, le lecteur découvre que les chefs de l'UNE, ayant senti et compris le piège dans lequel ils étaient tombés, avaient choisi de faire marche arrière face à l'arrivée imminente de l'armée franquiste. Ce fait se traduit dans le personnage fictionnel du chef Lobo, symbole des personnages réels, qui comprend progressivement que les conditions favorables supposées n'étaient qu'un leurre. Dans les faits, comme dans la fiction, il n'a plus aucune liaison avec le siège à Toulouse et il ne sait pas ce qu'il est advenu de Pinocho et de la prise du tunnel, condition sine qua non de la réussite et de la poursuite de l'opération.

Dans le récit historique des faits des parties entre parenthèses, Almudena Grandes se réfère à ce véritable personnage historique qui lui a permis de retranscrire ces faits dans la fiction. Le commandant Emilio Álvarez Canoso, « *Pinocho* », se sentant trahi et floué, avait décidé de ne pas attaquer et de faire demi-tour. Il a expliqué par la suite que malgré les conditions plus que précaires et dangereuses, il aurait eu la témérité de tenter l'opération. Mais les dirigeants de son propre parti avaient choisi de lui mentir, aussi avait-il refusé de se laisser tromper, de se sacrifier et de servir les intérêts de dirigeants malveillants :

*Pero los jefes del ejército de la UNE han descubierto muy pronto que les han engañado, y sienten que han entrado no ya en España, sino en una ratonera cuyo fondo no alcanzan a divisar. Y el día 21, Emilio Álvarez Canosa, Pinocho, uno de los mandos guerrilleros más experimentados, más condecorados y prestigiosos de las fuerzas españolas integradas en la Resistencia francesa, respira el aire del túnel de Viella, decide que no le gusta, y se da la vuelta.*

*Si le hubieran ordenado que cruzara los Pirineos para asestar un golpe de audacia, en condiciones dudosas y con plena conciencia del peligro que implica, lo más probable es que hubiera asumido el riesgo de atacar el túnel. En los últimos años, en Francia, él y muchos de sus compañeros han afrontado peligros semejantes. Pero ni a Pinocho, ni a los demás, les han propuesto una operación de esas características. Nadie les ha advertido que se trata de una oportunidad irrepitable pero sin garantías, una aventura que pueda culminar en una gesta heroica con las mismas probabilidades que*

*tiene un buen jugador de billar de hacer una carambola difícil. Ellos juegan bien al billar, pero esperaban algo muy distinto, una marea humana de aliento y gratitud que les llevara en volandas si no hasta, al menos sí hacia Madrid. Eso es lo que les han prometido, y lo único que encuentran es miedo. Asombro, recelo, pánico. El fin de sus esperanzas. El fracaso de sus vidas. Una encerrona intolerable, imperdonable.*<sup>463</sup>

Grâce à la prise de recul qui se loge dans les parties entre parenthèses, le lecteur comprend que si ces hommes n'avaient pas été trompés, ils auraient probablement pris tous les risques possibles pour réussir cette téméraire tentative. Si le plan n'a pas été suivi à la lettre et s'ils ont fait marche arrière, c'est parce que leurs dirigeants politiques les ont abusés pour les pousser à agir. De même, les parties entre parenthèses complètent les faits qui se vivent de l'intérieur avec les narrateurs et elles permettent de formuler clairement le fait que les dirigeants communistes agissaient principalement pour assouvir leur désir de conquête de la tête du parti et non pas pour l'Espagne, pour les Espagnols, pour la Démocratie. La prédominance de cette préoccupation première de lutte pour le pouvoir au sein du PCE pendant l'opération est sans cesse réaffirmée.

Almudena Grandes confirme que les dirigeants du Parti ne souhaitaient pas particulièrement voir la reconquête aboutir, sous peine de perdre du prestige puisqu'ils n'en étaient pas les commanditaires. Reprendre la direction du parti, la confier à Santiago Carrillo et, par conséquent, en chasser Monzón était devenu leur objectif principal.

Almudena Grandes fait état du retour en Espagne de ces dirigeants pour mettre fin à l'opération. Cela fait écho à la version racontée par Inés et Galán, donnant ainsi la version la plus complète possible des faits, considérée par tous les acteurs, et mettant en dialogue Histoire réelle et fiction :

*Él ha abandonado sus ocupaciones para emprender un viaje accidentado, urgente e imprevisto, con el primordial propósito de afirmar la autoridad del Buró Político sobre la dirección monzonista. Abortar la invasión representa un objetivo secundario. Lo fundamental es que la militancia francesa en general, y el ejército de la*

---

<sup>463</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 463.

*UNE en particular, advierta sin margen de duda posible que quienes nunca deberían haber dejado de hacerlo, han vuelto a mandar en el Partido. Por eso decide que no le conviene cruzar los Pirineos a solas.*

*El 26 de octubre de 1944 Santiago Carrillo entra en la España a la cabeza de una comitiva integrada por la flor y nata del monzonismo francés, Manolo Azcárate, Manuel Gimeno y, por supuesto, Carmen de Pedro. Si alguien no hubiera afirmado ya, antes de aquel día, que una imagen vale más que mil palabras, cualquier oficial de la UNE podría haber exclamado, sin ser ni siquiera consciente de estar componiendo una frase feliz, al contemplar los rostros sumisos, humillados, de quien aún es oficialmente la compañera de Jesús Monzón, y de sus dos colaboradores más cercanos, flanqueando a Carrillo en el instante de atravesar la puerta del cuartel general.<sup>464</sup>*

Le dernier point souligné concerne les choix de ces dirigeants face au cas de Monzón. Lui, malgré l'échec de la tentative, il avait conservé un réel prestige parmi les guérilleros. En outre, le parti qu'il avait rebâti autour de lui était beaucoup plus solide que ce qu'ils imaginaient.

Au Val d'Aran, Carrillo avait constaté que les conditions étaient défavorables à la réussite du fait de l'absence de l'appui des Alliés, de l'ignorance dans laquelle avait été tenus les locaux, des informations que possédaient les Franquistes. Alors qu'à Toulouse, il tire profit de cet échec pour tenter de discréditer totalement Monzón puisqu'il veut récupérer la tête du parti. Il essaie de le faire passer pour un mégalomane, un conspirateur, un arriviste assoiffé de pouvoir qui les a sacrifiés pour arriver à ses fins. Il pensait ainsi ruiner le prestige de Monzón. Mais l'organisation que celui-ci avait reconstruite au sein du parti était solide et les partisans restaient totalement loyaux envers lui. Les combattants doutaient de la véracité de la version des comités revenus de l'Est lorsqu'ils les entendaient vitupérer Monzón :

*Pero Carrillo, que se ha asegurado la docilidad de sus camaradas insumisos volcando sobre ellos reproches de una extrema gravedad, se comporta como un poli bueno con los mandos militares que acataron con entusiasmo las órdenes de aquellos. Si en Toulouse ha hablado de irresponsabilidad, y de responsabilidades, de inconsciencia, de ambición, de deslealtad, de las graves consecuencias de una chapuza tramposa y*

---

<sup>464</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 464.

*prematura, en Arán se limita a pintar un paisaje realista de la situación. Los aliados no apoyan, los españoles ignoran lo que está pasando aquí, el ejército de Franco, en cambio, lo sabe tan bien que ya se ha puesto en marcha, habéis sido víctimas de la megalómana conspiración de un arribista, un aventurero sediento de poder y dispuesto a trepar a cualquier precio, incluido el de vuestro exterminio, ya sabéis que me parecéis admirables, que contáis con todo mi apoyo, con el apoyo de Dolores, y... El último que salga, que apague la luz.*

*Así fue. En Arán se apaga una luz que permanecerá desconectada durante más de treinta años, para que, en Toulouse, las aguas del partido hegemónico del exilio republicano español vuelvan a su cauce. La recanalización resulta mucho más complicada, más arriesgada y dificultosa, que la interrupción de las operaciones de Arán, tanto que ni siquiera hay expulsiones. Por un lado, el partido que Monzón ha creado en Francia es mucho más importante de lo que se intuía desde Moscú, y está más que consolidado. Por otro, el fracaso de Arán no basta para arruinar su prestigio ni siquiera entre los militares, que saben muy bien que están furiosos, pero no seguros de quiénes son en realidad los deudores de su furia.<sup>465</sup>*

La fiction retranscrit ces dessous de l'Histoire, elle les dénonce ; ainsi permet-elle une autre lecture de l'Histoire et éveille le jugement critique des lecteurs.

Ce roman permet de réparer cette injustice dont a été victime Monzón et a contrario de mettre les dirigeants politiques communistes face à leurs responsabilités, démontrant avec force d'exemples qu'ils ne sont mus que par cupidité.

Carmen de Pedro est particulièrement étrillée. Elle a été capable de toutes les bassesses pour se voir gratifiée des faveurs de Monzón. Elle n'a pas hésité à mentir, à tromper les guérilleros, à leur cacher la vérité pour les inciter à agir et à réaliser l'invasion au péril de leur vie. L'auteure donne une preuve, une fois de plus, de la manipulation des dirigeants communistes ; ils n'ont pas attaqué Monzón de front immédiatement, par crainte de son influence, mais ils préparèrent leur vengeance en tapinois, froidement, et sur le moyen terme. Almudena Grandes met en avant le fait que la rupture n'est pas publique car Carmen de Pedro ne le souhaite pas. Elle est prête à tout pour lui, en son nom, pour peu qu'il conserve sa place à la tête du pouvoir et, surtout,

---

<sup>465</sup>*Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 465.

qu'elle garde un mince espoir de le récupérer. Quant à la direction du PCE, elle n'officialise pas la scission seulement par intérêt propre dû aux circonstances, ainsi qu'au fait que Monzón jouit d'un tel prestige qu'il est inconcevable de l'attaquer de front :

*Después, aquella mujer sucesivamente insignificante, todopoderosa e insignificante otra vez, demuestre que se siente tan unida de por vida a Jesús Monzón, que miente, engaña, conspira y sostiene por él, para él y en su nombre, la caprichosa aventura en la que ocho mil hombres se van a jugar la vida para que uno solo conserve una oportunidad de mantenerse en el poder, para que una sola mujer tenga una oportunidad de recuperar el amor de ese hombre.*

*La vieja y la nueva, eterna dirección del PCE, decide no tomar represalias sobre el equipo de Monzón pero, como se verá cinco años más tarde, esta es sólo una decisión provisional, aconsejada por las circunstancias. Incluso después del fiasco de Arán, e incluso estando ausente, Jesús es demasiado fuerte, demasiado popular y prestigioso, como para atacarle de frente.<sup>466</sup>*

Dans ce récit d'Almudena Grandes, tous les dirigeants sont confrontés à leurs responsabilités : Dolores Ibárruri, Santiago Carrillo, Jesús Monzón selon un degré différent, quant à Carmen de Pedro elle est particulièrement mise sur la sellette. Ce jour de retour à Toulouse, objet du récit, est également l'occasion de revenir sur le cas de Carmen de Pedro qui est aux côtés de Dolores, aussi surprenant que cela puisse paraître, puisqu'elle est l'artisane principale de la réalisation de cette tentative d'invasion :

*Aunque resulte difícil de creer, Carmen de Pedro, aquella chica tan vulgar, la insignificante mecanógrafa del Comité Central que recibió el Partido de manos de Dolores Ibárruri hace cinco años, para entregárselo a Jesús Monzón en el instante en que él en el verano de 1939, más bien ¡Él! — decide posar sus ojos sobre ella, forma hoy parte, tácita o expresa, del sonriente cortejo que acompaña a Pasionaria por las calles de Toulouse. Este es uno de los detalles más inverosímiles, más asombrosos y rocambolescos de una historia real que supera con creces la capacidad de fabulación de cualquier autor contemporáneo de thrillers políticos. Porque lo interesante no es que Carmen vuelva a estar en gracia con el Buró Político del PCE, seis meses después de haber*

---

<sup>466</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 469-470.

*sostenido como una fiera la invasión del valle de Arán, y con ella, los intereses políticos de Monzón, desde la sede de Toulouse. Lo verdaderamente increíble es por qué. O, para ser más precisos, gracias a quién.*<sup>467</sup>

Le lecteur découvre ainsi que Carmen de Pedro s'est sauvée du tourment et que sa vie a connu un nouveau tournant et ce grâce à une nouvelle liaison amoureuse, qu'elle entretenait avec Agustín Zoroa. Ce dernier était pressenti pour remplacer Monzón, à la tête de la direction du parti de l'intérieur. En s'unissant à lui, Carmen pouvait ainsi échapper à son triste sort, retardant sa relégation définitive aux oubliettes qui sera effective en 1950. Les histoires de l'Histoire continuent et, partant, Almudena Grandes souligne l'aspect dramaturgique de la réalité, confirmant l'idée selon laquelle les histoires de l'Histoire n'ont rien à envier à la fiction pour intensifier l'action. Le refrain réapparaît, à deux reprises, pour souligner les revirements de l'Histoire, dus aux histoires humaines qui la ponctuent. Carmen et Agustín se marient, laissant derrière eux l'aventure monzoniste et prévenant Carmen de l'opprobre publique, ou du moins de celle de ses camarades :

*La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales. Cuando se cruza con el amor de la carne de un hombre en la trayectoria de una mujer despechada, no hace ya cosas raras, sino rarísimas. Antes de que termine 1944, Agustín Zoroa y Carmen de Pedro se casan en Toulouse.*<sup>468</sup>

Cet épisode est traité à la fois d'un point de vue historique et d'un point de vue fictionnel lorsque Carmen se rend au restaurant d'Inés la protagoniste, en compagnie de son nouvel amant Agustín Zoroa et qu'ils sont reçus par les femmes de combattants qui n'hésitent pas à lui faire endosser ses responsabilités.

Le refrain rappelle concurremment la part d'humain dans l'Histoire et les agissements égotistes des dirigeants qui agissent subrepticement pour leurs seuls intérêts. Le fatalisme de l'Histoire est rappelé avec "La Historia inmortal hace cosas raras

---

<sup>467</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 461-462.

<sup>468</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 471.

cuando se cruza con la naturaleza de los cuerpos mortales” ; ce qui met en exergue la valeur inexorable du hasard, lequel peut faire changer le cours de l’Histoire :

*La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con la naturaleza de los cuerpos mortales, pero el deseo no es la única atribución de la carne capaz de trastornarla. Antes de que el azar vuelva a complicar la relación de los cuerpos con la Historia, Agustín Zorúa goza en Toulouse, durante los tres primeros meses de 1945, de los beneficios de una ley no escrita que se ha respetado, y se seguirá respetando escrupulosamente mientras dure el exilio antifranquista. En la clandestinidad, las lunas de miel son sagradas. Agustín sigue siendo el elegido para reemplazar a Jesús, porque una esposa más o menos afortunada no es suficiente para cambiar los designios del Buró Político, en un país repleto de fervientes monzonistas más o menos emboscados.<sup>469</sup>*

Ce chapitre met en évidence que les dirigeants communistes continuent leurs manigances et leur double jeu. Ainsi la *Pasionaria* et le PCE ne sanctionnent pas Monzón, espérant ainsi ne pas s’attirer les foudres des chefs de l’UNE, qui lui conservent encore, malgré tout, leur fidélité. Cette fois, les histoires de l’Histoire tiennent à ce perpétuel double jeu, utilisé par les dirigeants communistes pour servir leur quête de conquête du pouvoir. Par conséquent, l’après-invasion se poursuit avec le récit de la convocation de Monzón et les siens, par Dolores Ibárruri. Monzón prend à sa charge toutes les responsabilités de cette invasion pour protéger les siens, sa compagne, Azcárate et Gimeno, et par la même occasion les mérites d’une telle opération : « Yo soy el único responsable de todo, lo bueno y lo malo, que se haya hecho en Francia ».<sup>470</sup>

Toujours dans cette quête de vérité, d’exactitude et de complétude historique, Almudena Grandes, revient sur l’épisode de la réunion en France avec les dirigeants communistes à laquelle Monzón était convoqué et qui n’a pas eu lieu. Cet événement, en effet, a fait l’objet de versions erronées, falsifiées faisant reposer toute la culpabilité sur Monzón. Aussi Almudena Grandes cherche-t-elle à découvrir la vérité qu’elle tente de mettre à jour dans ce chapitre.

Le lecteur découvre que Monzón refuse une telle confrontation, non par peur, mais parce qu’il ne veut pas impliquer ses compagnons de fortune et sa compagne, Pilar

---

<sup>469</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 471.

<sup>470</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 476.

Soler, dans cette "histoire". Pour la protéger, ils ont fortement songé à prendre la fuite. Almudena Grandes souligne alors une fois de plus le lien entre Histoire et amour.

Carmen de Pedro rejette tous les torts sur Monzón et n'hésite pas à le discréditer en bloc. La *Pasionaria*, quant à elle, envoie Carrillo à sa place s'attaquer à Monzón pour ne pas risquer d'entacher son image. Monzón conserve intacte son aura et jouit toujours d'une forte zone d'influence. La *Pasionaria* ne peut définitivement pas s'attaquer directement à lui sans risquer de s'attirer les foudres, ou tout du moins la réprobation, des combattants. Cette attitude sournoise et biaisée d'agir en tapinois souligne, une fois encore, cette facette de *La Pasionaria*, calculatrice et manipulatrice. Finalement Monzón, par le truchement de Carrillo, sera arrêté en juin 1945, à Barcelone, avec tous ses compagnons qui le soutenaient. Seule sa femme pu s'extraire de ce piège en usant d'un subterfuge. Elle parvint à s'enfuir de la maison où ils s'étaient réfugiés, de façon rocambolesque, en faisant semblant d'être une servante sortant le pot de chambre. Elle s'exilera en France mais elle réaffirmera sa fidélité à Monzón ; ce faisant elle tombera, comme Carmen de Pedro, dans l'anonymat. L'arrestation de Monzón donna lieu à de nombreuses commentaires sur la façon dont elle eut lieu. Il fut condamné à mort, avant de voir sa peine commuée, grâce à l'intervention d'un évêque, ami de la famille, en trente ans de prison. Finalement, le plus probable, est que la part d'humain soit intervenue dans le cours de l'Histoire. En effet, Monzón souffrait, au moment de s'enfuir, était victime d'un furoncle à l'anus, qui l'empêcha de rejoindre son contact. L'Histoire tient à parfois peu de choses, une part d'humain incontrôlable.

Almudena Grandes présente l'Histoire de l'invasion comme « conclue » par ce retour à Toulouse de Dolores Ibárruri. Néanmoins, elle laisse, de concert, entendre que cette Histoire et ces histoires continueront longtemps d'avoir des conséquences. L'Histoire est terminée uniquement d'un point de vue officiel car, en réalité, il n'y a pas de point final à celle-ci comme le corrobore le titre du dernier chapitre entre parenthèses (*Esta historia es un punto y seguido*). Cela confirme la nécessité de raconter cette Histoire de l'invasion du Val d'Aran et ces histoires qui la composent, afin qu'elles ne tombent pas dans l'oubli et que ce roman puisse offrir une sorte de réparation au triste sort réservé à ces Hommes : "Así termina en Toulouse este día de primavera de



1945 que parece poner punto final a una historia cuyas consecuencias aún se dilatarán algunos años, antes de esfumarse por completo de la memoria colectiva”.<sup>471</sup>

Le roman d’Almudena Grandes, objet de notre étude, offre la possibilité de rompre ce cruel et injuste silence auxquels furent condamnés l’Histoire de l’invasion du Val d’Aran et ses combattants. Par ce récit, l’auteure rend un vibrant hommage à ces véritables humbles héros de l’Histoire et conjointement elle s’inscrit en faux contre une prétendue oblativité de toute classe dirigeante. Elle amoindrit l’image de la toute-puissance de Franco en révélant les sombres aspects de sa personnalité et en montrant combien cette tentative d’invasion l’a ébranlé. Elle ternit également la figure des Alliés qui ont privilégié leurs seuls intérêts au détriment de la défense de la Démocratie et de ses valeurs, tout comme celle des dirigeants communistes qui se livraient en réalité seulement à une lutte intestine pour la tête du Parti. Avec ce récit, le lecteur est éclairé sur toutes les dimensions et sur la portée de cette invasion.

Almudena Grandes, qui sait jongler à la perfection entre Histoire et fiction, entre Histoire et histoires, témoigne ainsi de ce lien indéfectible entre l’Histoire et ses hommes, mais également entre L’Histoire et l’histoire qu’elle raconte. Tout se répond et se complète en parfaite synergie pour un sentiment de véracité accru. Almudena Grandes détient un pouvoir de conviction démultiplié, servant son propos premier de raconter sa version de cette histoire et de la sauvegarder, telle qu’elle pense qu’elle a existé dans les mémoires, à hauteur de ces hommes. Dans les parties où ce sont les personnages qui sont narrateurs, elle met à l’honneur en permanence ces hommes et leur combat sans oublier les morts, les blessés, leurs familles. La partie fictionnelle incarne, pour les sauver de l’oubli, ces Hommes fiers d’avoir participé à cette tentative, des Hommes loyaux, des Hommes engagés et des histoires d’amour et d’amitiés indestructibles.

A partir de l’étude des protagonistes et des acteurs de l’Histoire, Almudena Grandes démontre que l’Histoire n’est pas un simple déroulement de faits objectifs et

---

<sup>471</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 475.

maîtrisables. Franco n'était ni immortel, ni invincible, et l'Histoire aurait pu être autre. Ces guérilleros sont la preuve qu'il est possible d'agir pour changer l'Histoire. Ils sont également une incarnation d'un humanisme républicain à travers leur courage, leurs valeurs, leur droiture, leur engagement et leur abnégation. Ils invitent à perpétuer la lutte pour ces idéaux. C'est au demeurant l'attitude qu'ils adoptent, ils continuent la lutte clandestinement depuis la France après cette tentative d'invasion avortée.

Les Pyrénées sont une allégorie de cette part d'incontrôlable dans l'Histoire qui tient à l'humain, à la nature, au hasard de la vie. Ces Pyrénées, qui paraissent si infranchissables, se dressent comme une frontière. Mais elles sont aussi le lieu de tous les passages et par conséquent la négation de l'imperméabilité qu'auraient souhaité les franquistes. Ce rôle des Pyrénées influence, sans doute, sur les hommes qui les habitent ou qui les ont côtoyées, ainsi que sur le cours des choses. Cela souligne, une fois de plus, que l'Histoire n'est pas un enchaînement neutre et cartésien de faits politiques, mais que l'humain et l'imprévisible gardent toute leur place dans son déroulement. L'intérêt du roman d'Almudena Grandes réside, par conséquent, dans le mariage de ces deux dimensions, pour offrir une version humaine de l'Histoire. Dans ce passage, Almudena Grandes glisse un indice pour le lecteur, selon une méthode dont elle use fréquemment. Elle laisse entendre ce qu'il va se passer après pour les combattants, puisqu'elle introduit l'idée que cette frontière restera perméable après l'invasion et qu'elle laisse l'imaginaire du lecteur envisager des passages clandestins en Espagne des combattants. Et c'est justement ce qu'il va se produire, après leur retour à Toulouse et Galán en fera la démonstration :

*Franco no quiere volver a oír hablar, en lo que le queda de vida, de aquel susto de muerte que revela una de las más tenaces deficiencias de su régimen. Porque ni entonces, ni en lo sucesivo, logra evitar que los Pirineos sean un coladero, una frontera tan simbólica como la verja de un jardín que los comunistas saltan y vuelven a saltar, en una y otra dirección, cuando y como les da la gana.<sup>472</sup>*

---

<sup>472</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 482.

De la même façon que les dirigeants franquistes ou communistes, les Alliés ne souhaitaient pas plus que les circonstances de cette invasion s'éventent et ils ont fermé les yeux sur la situation :

*Los aliados, tanto en la época en la que el poder de Hitler bendice su unión como inmediatamente después, cuando su victoria común les permite ya reconocer hasta qué punto son enemigos, se guardan mucho de incluir la invasión en sus relatos de la última etapa de la Segunda Guerra Mundial, y aún más de las crónicas de sus, en teoría, espinosas relaciones con el régimen de Madrid, aquel dictador fascista tan desagradable al que, de una u otra manera, siendo más o menos conscientes de las decisiones que están tomando, apuntalan entre todos en el poder durante el mes de octubre de 1944.*  
."473

Mais le récit de l'auteure est là pour rappeler combien ce qui est important ce sont ces Hommes capables de se battre pour la liberté de tous :

*En el silencio, parece la memoria de unos cuantos miles de hombres que arriesgaron su vida por la libertad y la democracia de su país. Ellos aportan el único elemento íntegramente positivo de este episodio. Mientras en las alturas, muy por encima del nivel de sus cabezas, los poderosos deciden su suerte, los hombres de la UNE no hacen más que lo que creen que tienen que hacer. En el contexto de un conflicto mundial que sigue deparando su trocito de gloria a héroes tan dudosos, tan accidentales como Klaus von Stauffenberg o el falso general Della Rovere, hoy nadie los recuerda porque nadie sabe que existieron, ni el precio que pagaron por ajustar sus acciones a su conciencia."*474

Ces hommes sont tombés dans l'oubli le plus total et pourtant ce sont de véritables héros qui ont risqué, et donné leur vie parfois, pour la liberté collective et la démocratie. Or ils ont été volontairement oubliés alors que cet épisode, même s'il s'est conclu par une défaite, est tout à l'honneur de l'Espagne et des Espagnols :

*La Historia con mayúscula la escriben siempre los vencedores, pero su versión no tiene por qué ser eterna. Algunos países europeos, como Polonia o Hungría, han sabido*

---

<sup>473</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 483.

<sup>474</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 483.

*integrar el fracaso de sus luchadores por la libertad en el patrimonio de su orgullo nacional, asumiendo que ciertas derrotas, lejos de implicar deshonor, pueden ser más honrosas que muchas victorias. Pero España es un país anormal, que circula a su aire, a trompicones, en dirección contraria a la del resto de las naciones del continente. Por eso, aunque parezca mentira, nadie se ha tomado nunca el trabajo de hacer un censo de los invasores de Arán, una lista con los nombres de los hombres que entraron y otra con los nombres de los que salieron, ni de comparar ambas.*<sup>475</sup>

Almudena Grandes insiste sur le fait que ces Hommes se sont battus pour des valeurs humaines et la liberté collective, dans un esprit de droiture, de loyauté, de courage, d'altruisme et de sacrifice, contrairement à tous les dirigeants, quels qu'ils soient. D'où la nécessité de faire lumière sur leur histoire et l'intérêt de ce roman, afin qu'ils sortent de l'anonymat et qu'ils restent gravés dans les mémoires. 129 soldats de l'Union Nationale Espagnole ont payé de leur vie leur engagement pour la Démocratie Espagnole et Mémoire doit être faite de leur sacrifice :

*Ciento veintinueve, algunos más o muchos menos, los soldados de la UNE que no lograron salir vivos de Arán, murieron para que nadie lo sepa. La Historia con mayúscula de los documentos y los manuales los ha barrido con la escoba de los cadáveres incómodos, hasta esconderlos debajo de la alfombra que marca el sendero que condujo a su patria hacia el futuro, y allí siguen, cubiertos de polvo, rebozados en pelusas.*

*Encima, sobre una sólida arpillera tejida con lana de buena calidad y colores cálidos, brillantes, se leen los nombres de los héroes útiles, públicos, confortables, los hombres y mujeres que consagraron su vida a consolidar, junto con su futuro personal, la libertad y la democracia de España.*"<sup>476</sup>

L'Histoire se souvient des « héros » officiels qu'elle proclame, selon la version qu'elle souhaite écrire, et elle fait fi de ses véritables héros de terrain qui donne leur vie pour la Démocratie. L'oubli volontaire de ces hommes de l'invasion constitue une histoire de l'Histoire cruciale, lourde de sens y compris au présent et pour le futur.

---

<sup>475</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 483.

<sup>476</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 484.

Almudena Grandes met à l'honneur le sacrifice de ces hommes pour reconquérir la Démocratie. Elle pointe du doigt, qui plus est, leur condamnation à l'oubli pour ne conserver dans l'Histoire écrite officiellement que les noms de dirigeants et de héros « douteux » qui ont utilisé ces combattants pour étancher leur soif de pouvoir. C'est en quelque sorte une double peine pour ces Hommes de l'invasion. En mettant à jour ces rencontres entre Histoire immortelle et histoires de mortels, Almudena Grandes écrit une version de l'Histoire intégrale à l'échelle des humains qui l'ont vécue. Ainsi, permet-elle de corriger la version écrite par les vainqueurs et les dirigeants, ayant fait sciemment le silence sur ces combattants anonymes.

Rompre ce silence jeté sur l'opération « *Reconquista de España* » est l'un des leitmotivs du roman et, mettre cet épisode sous la lumière de l'actualité, cela permet également de remettre en cause et de faire une critique forte d'un système dualiste entre dirigeants tout-puissants et simples combattants, et en particulier au sein du Parti Communiste, qui est censé être le Parti qui pourfend ce système précisément. Cette conception oligarchique est pointée du doigt et critiquée par ce récit historique.

Ce dernier chapitre entre parenthèses (*Esta historia es un punto y seguido*) confirme à quel point ce sont les histoires humaines qui importent dans l'Histoire. Ces histoires touchent les humains, ceux qui les vivent, comme ceux qui les découvrent. Almudena Grandes montre que ces histoires de l'Histoire se prolongent dans la vie des protagonistes en faisant le récit de la véritable histoire d'amour de Jesús Monzón. Dans (*El final de esta historia es un punto y seguido*), le lecteur découvre l'évolution de la vie des personnages historiques impliqués dans l'opération « *Reconquista de España* » et également l'issue de leurs histoires d'amour ; Jesús Monzón, Carmen de Pedro, Agustín Zoroa, Dolores Ibárruri, Francisco Antón.

Le lecteur apprend que Jesús Monzón était amoureux, en 1935, d'une jeune fille nommée Aurora Gómez Urrutia, fille d'un professeur républicain fidèle d'Azaña. Ainsi, brisait-il ainsi le cercle familial bourgeois dont il était issu, comme le personnage de Inés. La guerre ayant entraîné l'arrestation du père d'Aurora pour ses positions républicaines, Jesús avait mis tout en œuvre pour sauver leur amour et s'enfuir avec elle et leur fils récemment né, en 1937. Ensuite, histoires toujours, Monzón avait choisi de confier leur

fils, Sergio, à sa famille politique communiste en Russie, ce qui signifiait le refus de l'éducation franquiste qu'auraient pu lui donner ses propres parents. Tel un coup du sort, cela coûta la vie à son fils, car il décéda des suites d'une maladie contractée lors du voyage. Aurora, qui s'opposait à ce voyage, ne lui pardonna pas. Se voyant privée de son fils, elle avait quitté Jesús et s'était réfugiée à Paris. Monzón qui était déjà en contact avec Carmen, ne l'avait pas retenue. Aurora avait finalement repris contact avec Jesús, bien des années plus tard, alors qu'elle menait une vie paisible avec son mari. Ce qui les avait conduits à renouer une relation amoureuse, aboutissant, le 13 mars 1959, par un mariage par procuration puisque Jesús Monzón n'était pas encore libéré. Leurs retrouvailles eurent lieu en 1960, à Pampelune, moment à partir duquel ils purent mener une vie commune heureuse, en leur exil de Mexico.

A propos de Monzón, Almudena Grandes fait référence à la légende grecque de Jason et la Toison d'Or. Ce dernier, grâce à son pouvoir de séduire les femmes, était parvenu à conquérir La Toison d'Or. Il avait conquis Medea qui, par amour pour lui, avait trahi père et mère et lui avait offert la Toison d'Or, la bien le plus précieux de son peuple. Jason avait tenu sa parole et s'était marié avec Medea, mais il y avait bien d'autres femmes à enjôler. Dans cette Histoire immortelle, faite d'histoires de mortels, Jason, doté de son pouvoir de séduction, sera toujours vainqueur. Pour Jesús, digne héritier de Jason, il en sera toujours de même.

Almudena Grandes poursuit son récit de ces histoires troubles du Parti Communiste qui continuent. Carmen, dotée d'aucun pouvoir, ne fut pas aussi chanceuse que Monzón. Elle devint veuve en 1947, lorsque Zoroa fut condamné à mort par un tribunal franquiste, aux côtés de Cristino García Granda, assassin de Gabriel León Trilla, ami de Monzón. Le contentieux de Monzón n'était toujours pas réglé. Aussi, tous ces collaborateurs furent-ils inquiétés. Noel Field fut incarcéré en Hongrie, par le régime soviétique et condamné pour avoir collaboré avec la CIA., après un aveu prononcé sous la torture. Ce qui confirme cette inhumanité de tous les dirigeants autoritaires, de droite comme de gauche. Manolo Azcárate fut également inquiété et contraint à ne pas s'engager outre mesure, pour la défense de Monzón, afin de préserver ses intérêts. C'est finalement l'insignifiante Carmen de Pedro qui vendait la peau de Jesús Monzón, avant

d'être condamnée à l'exil à Moscou. Finalement seul Monzón fut expulsé et tous ses proches collaborateurs bénéficièrent de la clémence des autorités. L'histoire veut même que Gimeno fut sollicité par le Parti, pour participer, en Espagne, à la réconciliation nationale. Monzón lui-même, l'avait été également avant sa sortie de prison, probablement car les dirigeants le craignaient toujours autant et que ces amis lui étaient restés tout à fait fidèles. Mais Monzón refusa de réintégrer le PCE et vécut une vie paisible, en exil, à Mexico, puis au Venezuela, en tant que professeur dans une école fondée par l'Opus Dei. Il resta toujours communiste dans son cœur mais sans parti. Pour poursuivre ces histoires de l'Histoire, Almudena Grandes informe le lecteur que, ni Monzón, ni Antón, n'ont écrit leurs mémoires, par respect pour les autres, pour le Parti. Ils auraient probablement fait fortune grâce à de tels récits, mais ils y ont renoncé, affirmant ainsi une solide personnalité morale. De ce fait, les détails de ces passionnelles histoires se cantonnent dans le mystère.

Almudena Grandes reprend l'exemple de Francisco Antón qui a eu le courage d'avouer à la *Pasionaria*, son amour pour une autre, en toute franchise. Il espérait lui éviter toutes les médisances et les calomnies qui l'auraient frappée, s'il n'avait agi ainsi. Il affronta avec dignité son procès, que la *Pasionaria* instruisit comme vengeance. Mais, en agissant de la sorte, c'est plutôt elle qui fit les frais du préjudice. En effet, lors de ce procès, elle s'est comportée comme ce contre quoi elle était censée lutter, une femme réactionnaire, conservatrice, étriquée, mesquine, malveillante, prouvant une fois de plus qu'elle n'incarnait pas et n'était pas habitée par les principes qu'elle prônait. Antón vécut exilé en Pologne, mais heureux, aux côtés de sa femme et de ses enfants. Dolores finit seule et recluse, gardant seulement une image de façade, correspondant à celle qu'elle a toujours voulu donner, de vierge adorée du prolétariat. Elle recroisa le destin d'Antón en constatant qu'il œuvrait pour le printemps de Prague, ce qui lui donna l'occasion de se réjouir d'avoir connu un tel homme. Ce dernier ne se départira jamais de sa loyauté à son égard et jamais il ne lui nuira. Une fois encore, Almudena Grandes, rend hommage à la loyauté, la franchise, le courage des hommes simples et droits, à l'opposé de ce jeu pernicieux dont usent les dirigeants, y compris les communistes, qui prônent le contraire.

La part de l'humain négligée sciemment dans la grande Histoire officielle est tout sauf négligeable. Ce roman réaffirme sans cesse, par l'exemple, cette assertion. Au cours

de cet épisode de l'Histoire, l'incontrôlable tourment causé par les sentiments amoureux et le désir ardent de satisfaction de l'égo ont joué un rôle prépondérant.

La transmission insuffisamment pensée de la tête du Parti de Dolores Ibárruri à Carmen de Pedro, la faiblesse ingénue de cette dernière face au stratagème de Monzón -quitte à faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'asseoir à la tête du Parti-, les forfaitures auxquelles s'est livrée la *Pasionaria* pour sauver son amant -privant le Parti d'un représentant solide en Europe qui aurait limité cette conquête illicite du pouvoir par Monzón- font partie intégrante de l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran. Sans tout cela, il est probable que celle-ci n'eût pas même vu le jour. Or, tous ces agissements sont imputables aux irrésistibles sentiments humains, sans ceux-ci, rien n'aurait été semblable.

Aussi Almudena Grandes intègre-t-elle dans l'histoire interne cette dimension humaine qui inclut l'amour et le sexe :

*Las barras de carmín no afloran a las páginas de los libros. El amor de la carne mortal se desvanece en esa versión oficial de la historia que termina siendo la propia Historia, con una mayúscula severa, rigurosa, perfectamente equilibrada entre los ángulos rectos de todas sus esquinas, que apenas condesciende a contemplar los amores del espíritu.*

*La Historia con mayúscula desprecia los amores del cuerpo, la carne débil que la distorsiona, la desencaja, la desordena con una saña que no está al alcance de los amores del espíritu, más prestigiosos, sí, pero también mucho más pálidos, y por eso menos decisivos.*

*En los libros de Historia no caben unos ojos abiertos en la oscuridad, un cielo delimitado por las cuatro esquinas del techo de un dormitorio, ni el deseo cocinándose poco a poco, desbordando los márgenes de una fantasía agradable, una travesura intrascendente, una divertida inconveniencia, hasta llegar a hervir en la espesura metálica del plomo derretido, un líquido pesado que seca la boca, y arrasa la garganta, y comprime el estómago, y expande por fin las llamas de su imperio para encender una hoguera hasta en la última célula de un pobre cuerpo humano, mortal, desprevenido.*



*Los amores del alma son mucho más elevados, pero no aguantan ese tirón. Nada, nadie lo aguanta.*<sup>477</sup>

Dans l'intrigue, Grandes accorde une place importante aux histoires d'amour passionnelles, celle entre Carmen de Pedro et Jesús Monzón, et celle entre la *Pasionaria* et Francisco Antón, qui ont entraîné et défini le cours de l'Histoire de l'invasion du val d'Aran. Cela met en relief la primauté de l'histoire individuelle qui prime dans l'Histoire collective. Ce qui confirme chez Almudena Grandes l'intérêt porté à l'intrahistoire.

Il en va de même pour Galdós pour lequel l'important dans l'Histoire était l'historicité liée à l'intrahistoire, autrement dit, l'Histoire mais à l'échelle de l'Homme inscrit dans son temps. Almudena Grandes souligne ici l'organisation du temps basée sur la vie des Hommes et non pas sur un événement historique isolé. En effet, l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran commence bien avant la date d'octobre 1944, et finit bien après. Nous pourrions même dire, des siècles avant et des siècles après, puisque réellement la scission des deux Espagnes est héritée d'un lointain passé. Néanmoins, il serait impossible de retracer tout l'historique d'un pays. Ce qui apparaît le plus logique pour un romancier, c'est de prendre le temps d'une vie d'Homme comme repère, comme échelle de temps et c'est précisément ce que fait Almudena Grandes. L'échelle de temps d'Almudena Grandes, dans ce roman, est le temps d'une vie, celle des hommes et des femmes nés aux alentours de 1910 et décédés de nos jours. Plus concrètement encore, l'échelle de temps est celle d'Inés, et de Galán, dont la vie nous est contée, de leur jeunesse jusqu'à leur vieillesse. Selon les nécessités du récit, contemporain de la Guerre civile, la partie de leur vie la plus détaillée est celle qui a lieu approximativement entre 1936, début de la Guerre civile, et 1976, date de leur retour en Espagne. Néanmoins, à part le tout début et l'extrême fin, presque toute leur vie est retracée, parfois très succinctement, comme leur jeunesse. Par conséquent, le lecteur comprend que l'opération d'invasion du Val d'Aran est bel et bien terminée, mais les histoires liées des acteurs de celle-ci continuent, que ce soit celles des personnages fictionnels Inés et Galán, comme celles des personnages historiques, en particulier celles de Dolores Ibárruri, Carmen de Pedro et Jesús Monzón. Le lecteur est tenu en haleine jusqu'à la fin.

---

<sup>477</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 699-700.

En somme, Almudena Grandes met fin à cette parenthèse historique, en rappelant l'importance, le poids, de ces histoires humaines, émotionnelles, corporelles, de chair et d'os. Elles influencent totalement le cours de l'Histoire. Ces dernières histoires, anodines en apparence, sont en réalité tout à fait déterminantes car ceux qui font l'Histoire sont avant tout des êtres humains, soumis aux passions de l'esprit et surtout du corps. Or celles-ci sont totalement irrésistibles pour quiconque. Tous les Hommes et toutes les Femmes sont soumis à ces passions, ces manifestations du corps ou de l'inconscient, même si certain(e)s parviennent mieux à réguler leurs émotions. Ces éléments complètent, par ailleurs, l'intrigue romanesque et attirent les lecteurs.

Avec Almudena Grandes, c'est l'amour de l'Histoire et des histoires d'amour qui sont ainsi mises à l'honneur. Ces histoires, dans lesquelles amour et hasard s'entremêlent, définissent l'échelle du temps, qui est avant tout à la taille d'une vie. Elles constituent les histoires de l'Histoire : "La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales, pero más allá del inmutable, azaroso milagro que labran dos miradas al cruzarse, los seres humanos somos tiempo, historia con minúscula".<sup>478</sup> Grâce à l'humain, qui définit le temps, l'Histoire est écrite, réécrite et inscrite dans l'éternité. Ce temps humain se transmet, de génération en génération. Ainsi Almudena Grandes, symbole de l'échelle du temps de cette génération de l'après-guerre, permet à l'échelle humaine précédente de passer dans la postérité. Elle rend aux combattants, et à tous ces Hommes et ces Femmes, la place et les honneurs qu'elle considère leur être dus.

Réhumaniser l'Histoire était une nécessité pour comprendre réellement cet épisode de l'invasion du Val d'Aran car la part d'humain dans les décisions politiques prises à ce sujet est prédominante. Les dirigeants communistes se sont illustrés par leurs fourberies au profit de la satisfaction de leur ambition personnelle et réinvestir cette part humaine dans l'Histoire permet de le constater. De même, ce récit représente une critique de la classe dirigeante dans son ensemble pour les mêmes raisons.

Cette critique qui ressort de ces parties entre parenthèses, appuyée par la réalité historique, s'incarne également dans les parties où la narration est interne. En effet, cette manipulation des guérilleros et de leur élan humaniste républicain par les

---

<sup>478</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 670.

dirigeants communistes, s'illustre grâce aux deux narrateurs qui donnent vie à ce récit historique.

## 2. Incarnation fictionnelle de la critique

Almudena Grandes fait le choix de revenir sur l'épisode en particulier de la résistance antifranquiste sous une forme romanesque construite à partir d'un récit historique rigoureux, documenté qui se décline à la fois dans les parties historiques et dans les parties narratives. Elle rend l'intrigue à la fois critique et vivante. Quand bien même elle ne s'accorde aucune autorité historique, ce choix permet une divulgation de l'information, une vulgarisation de l'Histoire -sans connotation péjorative-, sa diffusion et, qui plus est, de façon agréable pour le lecteur. Il y a donc, sans conteste, une reconstruction historique qui est offerte aux lecteurs remettant en cause le passé à travers la critique du Parti Communiste Espagnol, ou plus précisément de ses hauts-dirigeants, mais également le présent. La romancière interpelle le lecteur sur la question des systèmes oligarchiques, de la lutte de classe, de la corruption politique teintée de satisfaction personnelle plus que d'engagement altruiste. Pour les auteurs de *Memoria colectiva e identidad nacional*<sup>479</sup>, "[...] no puede haber futuro sin memoria", il ne peut pas y avoir de futur sans mémoire.<sup>480</sup>

Avec ce roman, Almudena Grandes déclare ouvertement donner la voix, longtemps tue, à ces hommes et femmes républicains pour donner sa version de l'Histoire, sans prétendre avoir autorité scientifique. Elle participe en quelque sorte à cette négociation de l'interprétation commune du passé dans l'espoir de favoriser un consensus facilitateur pour l'identité collective. Cela permet également de reconvoquer l'idéal démocratique et humaniste hérité de ces hommes au présent, peut-être de

---

<sup>479</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000).

<sup>480</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 82.

modifier le futur selon ces idéaux humanistes issus de la mémoire collective, mais également, sur les enseignements tirés du passé. Aussi Almudena Grandes revient-elle sur les conséquences humaines de cet épisode au niveau des individus.

## 2.1 Le poids des conséquences

La mise en fiction permet de mener un retour réflexif sur les responsables de l'échec selon un autre point de vue. La double focalisation proposée étaye les informations historiques délivrées dans les chapitres entre parenthèses et donne au lecteur un sentiment de véracité puisque les faits « vécus » par les combattants confortent le récit historique et vice-versa. Ces multiperspectives augmentent fortement le pouvoir de conviction sur le lecteur car elles présentent la réalité comme étant une vérité relative.

Dans le niveau des narrateurs, les guérilleros et leur entourage s'interrogent eux-aussi sur cette opération, sur les commanditaires, sur les raisons de l'avoir précipitée malgré l'absence de conditions favorables. Par contre, cette fois, cette quête n'a pas pour but la vengeance ou de tirer profit d'une quelconque façon que ce soit. Il s'agit d'un besoin de comprendre et d'une soif de vérité. Leur problématique est très différente. Pour eux, c'est la déception d'avoir été trompés, enterrant l'espoir pour eux et des milliers d'Espagnols de voir triompher la justice et la démocratie. Ils réfléchissent à la même problématique mais, en ce qui les concerne, dans l'intérêt collectif et non pas pour en tirer profit individuellement, contrairement aux dirigeants politiques. Les combattants, ne cherchent pas un coupable sur qui déverser leur colère, ils cherchent simplement à comprendre, dans un esprit de justice.

La critique inhérente à cet épisode concerne principalement les prévarications des dirigeants politiques communistes au détriment des guérilleros sacrifiés lors de cette tentative d'invasion avortée. Explicitée dans les parties historiques entre parenthèses, elle se concrétise dans la fiction, elle prend vie. L'auteure se livre à un véritable feed-back, elle donne lieu à un examen critique concret des agissements, et des conséquences que cela entraîne, des différents protagonistes historiques tels que

Carmen de Pedro, Jesús Monzón, Dolores Ibárruri et les combattants, à qui Almudena Grandes donne un nom et un visage.

Par le biais de cet habile procédé, l'auteure complète l'analyse historique par un retour sur expérience. Ainsi, livre-t-elle un récit tangible de l'attitude de Carmen de Pedro et de ses menées qui ont tant nui à la tentative de reconquête et aux guérilleros qui permet de confirmer les faits.

Comme évoqué précédemment, Carmen de Pedro n'hésite pas à tromper les combattants et à les envoyer au combat malgré les conditions très défavorables, espérant ainsi sauver sa relation avec Jesús Monzón. Monzón, quant à lui, n'a aucun scrupule à manipuler les sentiments de Carmen de Pedro, pour parvenir au pouvoir. Ce qui gouverne ces dirigeants tient à une volonté de pouvoir et de bien-être personnel. Ce qui prime pour eux, c'est la satisfaction immédiate de leurs désirs. Et cela a des conséquences directes sur les combattants, qui croient risquer leur vie pour défendre la cause commune, alors qu'ils servent en fait des intérêts et des ambitions personnels. Ce sont précisément ces forfaitures qui sont mises à jour dans le récit interne. Les conséquences de la trahison de Carmen de Pedro sont, par exemple, symbolisées par des « anecdotes » qui illustrent la critique de cette dernière.

Almudena Grandes insère le personnage historique au contact de la fiction afin de la mettre concrètement devant ses responsabilités. La fiction sert l'Histoire. Almudena Grandes utilisera également ce procédé lorsqu'elle permet la rencontre entre Jesús Monzón et le combattant et narrateur Galán, de façon à ce que ce dernier puisse lui faire part de son ressenti après l'opération, de sa colère face à lui également. La fiction permet de créer une version de l'Histoire « améliorée », d'aucuns diront édulcorée- plus en accord avec les valeurs humanistes. Cela apporte en outre une sorte de compensation aux combattants qui peuvent ainsi dialoguer avec leurs dirigeants et exprimer tout ce qu'ils sont généralement obligés de taire. Pour l'exprimer, l'auteure crée une rencontre entre Carmen de Pedro et les femmes de guérilleros dans le restaurant d'Inés. Ses camarades et associées, Montse et Angelita, s'insurgent contre Carmen, l'incrimine et l'oblige à faire face aux exactions qui lui sont imputables.

« L'anecdote » fait le récit de la venue de Carmen de Pedro au restaurant d'Inés à Toulouse, en février 1945, plusieurs mois après l'échec de l'opération. Inés était à la

tête de ce restaurant avec quatre autres femmes de combattants, Amparo, Angelita, Lola et Montse. Carmen était accompagnée de son nouveau mari, Agustín Zoroa, autre membre éminent du Parti qui devait, provisoirement, la décharger de ses responsabilités dans l'échec de l'invasion. En venant au contact d'Inés, célèbre pour son engagement sans faille et son honnêteté, celle-ci espérait redorer son image. Mais, elle n'obtint pas l'effet escompté. Cette visite impromptue provoqua la colère des femmes qui l'interpelèrent sans ménagement quant à la débâcle du Val d'Aran et la contraignirent à faire face à sa culpabilité. La mise en présence postérieure aux faits donne la possibilité de mettre à jour de façon manifeste et palpable toute la souffrance, la violence qui a été imposée à ces combattants et à leur famille, pour satisfaire de vils désirs de pouvoir et de séduction :

*En febrero de 1945, en la Taberna Española de Toulouse cocinaba la mujer de un oficial del ejército de la Unión Nacional, que era yo. Había dos camareras fijas en la misma situación y, tras la barra, cogiendo reservas, asignando mesas, poniendo copas y haciendo cafés, la mujer de uno de los jefes de aquel ejército. Entre todos los locales que servían comidas en aquella ciudad, ninguno era menos propicio para que Carmen de Pedro fuera a comer con su flamante marido. Cuando Montse llegó al restaurante y vio a Lola abrazando a Carmen, y a ella tan sonriente, tan feliz, tan recién casada, se hizo evidente que ninguno habría sido tampoco más peligroso.*

*-Hace falta tener poca vergüenza."<sup>481</sup>*

Le passage, dont fait partie cet extrait, offre une sorte de retour sur l'opération du Val d'Aran, sur les responsabilités et leurs conséquences vécues de l'intérieur. De plus, il fait état des dures conditions de vie de ces femmes par la suite, condamnées à gérer leurs vies et leurs familles seules, puisque leurs maris continuent à lutter contre le Franquisme, depuis la France. En outre, Inés et Montse sont enceintes, mais elles doivent faire face aux difficultés de la vie sans le soutien des hommes. Galán est reparti en Espagne clandestinement et el Zurdo a fait de même peu de temps après. Ce qui induit à constater les conséquences de l'Histoire de l'invasion du val d'Aran sur les hommes et les femmes, conformément aux dimensions de l'intrahistoire et de

---

<sup>481</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 522.

l'historicité. Il s'agit de l'illustration de l'Histoire vécue de l'intérieur et, à l'avenant, de l'Histoire vécue à l'échelle d'une vie humaine, et pas seulement au moment du fait historique.

Ainsi, Inés se souvient de l'épisode de l'invasion et de tout ce que cela a entraîné comme tristesse, comme douleur et comme malheur pour ceux qui étaient là pour vivre l'Histoire :

*Mientras la escuchaba comprendí que, por muchos años que llegara a vivir, por muchas cosas graves, importantes, trascendentales, que pudieran pasarme después de aquel día, nunca llegaría a olvidar aquel momento. Y que si era verdad que la memoria se vaciaba en un instante antes de la muerte, si era verdad que proyectaba a toda velocidad las imágenes fundamentales de una vida antes de apagarse para siempre, algún día volvería a verlo todo como lo estaba viendo entonces desde la puerta de la cocina, Montse de pie, en el centro del comedor, con el abrigo puesto, sus ojos como alfileres, como agujas, como clavos tenaces y oxidados crucificando a Carmen en el madero de su culpa, y Angelita detenida entre dos mesas, con una bandeja en la mano, antes de soltarla y acercarse a Montse, antes de abrazarla desde atrás, colocando una mano sobre su hombro para que ella la apretara con la suya sin decir nada, sus dos cabezas juntas, sus dos pares de ojos perforando el aire al mismo tiempo, tan quietas que parecían una sola estatua, una escultura clásica y terrible, la efigie de una hidra con dos cabezas y el don de petrificar cualquier superficie sobre la que se posara su mirada*

482

De tels passages fictionnels mettent en lumière les sentiments, les émotions, les pensées, les valeurs humaines de ceux qui ont réellement pris part à cette invasion. Sans cette modalité du roman historique, il ne serait pas possible d'intégrer ces dimensions dans l'Histoire, de les décrire, de leur donner vie et de les faire vivre. Or être témoin de ces réactions permet au lecteur de prendre vraiment conscience de la dimension, de l'impact de cette opération dans la vie humaine de ceux qui l'ont vécue. De plus, cela plaît aussi au lecteur d'aujourd'hui.

La partie des narrateurs humanise concrètement l'Histoire. L'opération "Reconquête de l'Espagne", doit être perçue à travers des hommes et des femmes qui

---

<sup>482</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 522-523.

se sacrifient pour les autres, pour l'Espagne, pour la démocratie et l'humanisme. C'est ce dont témoigne Inés en les faisant vivre dans sa mémoire et dans la transmission de son témoignage lorsqu'elle raconte les décès, les blessés, les larmes :

*Eso fue lo que vi, eso y el cementerio de Bosost, los apresurados entierros del último día, Miguel Silva Macías, 1923- 1944, las lágrimas del Zurdo, las lágrimas de Comprendes, las lágrimas de un Sacristán que ya no tenía pies ni dos tobillos, la cabeza vendada y una voz que no parecía la suya, vete, Román, vete, marchaos de una vez, dejadme aquí. En aquel instante, volví a contemplar todas aquellas lágrimas, y las de Galán, tan sigilosas que apenas había llegado a verlas reflejadas en el espejo de una cómoda.*<sup>483</sup>

Almudena Grandes donne des visages, des réactions humaines individuelles pour faire vivre l'Histoire comme lorsqu'Inés exprime ses souvenirs :

*Nunca podría olvidar ese momento, nunca, Angelita, que se había jugado la vida tantas veces en la Francia ocupada antes de conocerme, y Montse, que ni siquiera sabía qué era ella exactamente cuando la conocí, plantadas como un solo árbol inmenso en el centro de la taberna, mientras tres hombres de aspecto corriente, pantalones oscuros, chaquetas de mezclilla, tres jerséis de punto sobre tres camisas blancas, dos con corbata y uno sin ella, asentían con la cabeza y el cuerpo tenso, las piernas preparadas para saltar, cada uno desde una mesa distinta. Carmen ni siquiera sabría quiénes eran, yo sí. Yo les conocía, y sabía lo que significaba para ellos la violencia de aquella escena tan lenta, tan quieta, silenciosa como el aire que sucede por un instante al trueno, a los relámpagos que arrastran las tormentas, el Ninot, que había entrado en Arán con Pinocho, el Tranquilo, que había pasado por el Aneto para desplegar a sus hombres en la sierra de Alcobierre, y al fondo, en la mesa de la familia, el Gitano, que quiso volver de España con sus camaradas después de que, en nombre de aquella mujer, le hubieran prohibido ir con ellos.*<sup>484</sup>

La narration interne revient sur la personnalité de Carmen de Pedro, comme cela a lieu dans le récit des faits historiques, mais en les illustrant, en offrant des exemples

---

<sup>483</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 523-524.

<sup>484</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 523-524.



concrets de celle-ci. La narratrice Inés, personnage fictif, offre une grande liberté créative à Almudena Grandes. Inés fait part de sa réflexion sur cette dernière et l'image qui en ressort correspond à celle qui est donnée par l'auteure dans le récit des faits historiques. Il s'agit d'une construction en miroir entre la description historique du personnage et ses agissements concrets qui se font écho. Carmen apparaît ainsi de façon appuyée comme ingénue, dépourvue de finesse d'esprit, lâche, opportuniste :

*Yo pensaba lo mismo que los demás, que Carmen era culpable, tan culpable como Monzón aunque fuera mucho más tonta, aunque se lo hubiera jugado todo por él, para él, que nunca la habría correspondido de la misma manera, porque nunca la había amado con la intensidad enloquecida, terminal, suicida, del amor que recibía. [...]*<sup>485</sup>

Carmen de Pedro incarne ces personnalités politiques qui agissent par intérêt personnel et par calcul. Grâce à ce procédé de fictionnalisation interne de l'Histoire, Almudena Grandes met en scène les menées de cette dernière et les dénonce. Elle crée cette rencontre entre femmes de combattants et femme dirigeante, censée permettre à Carmen de Pedro d'être lavée de ses turpitudes et d'être considérée comme ces autres femmes communistes intègres, loyales et droites mais, à l'inverse, cela rend possible son inculpation aux vues de sa culpabilité dans l'échec de l'invasion :

*Para eso había venido, para eso había escogido la mesa más visible, para eso había estado haciéndole carantoñas a Zoroa entre plato y plato, y se había atrevido a saludarme a mí, que entonces era todavía, y sobre todo, la cocinera de Bosost, la hermana de un falangista que había llegado galopando , con tres mil pesetas y una sombrerera llena de rosquillas, al cuartel general del Lobo, la que hacía migas para desayunar y, por las noches, unas sopas de ajo que estaban como para cantarles coplas, la que había cazado a Galán, primero follando como ya no follaban las mujeres en España, y después, errando el tiro para acertarle a una campana que acabó salvándole la vida. Esa era yo, y era famosa, tanto como para expedir certificados públicos de salvación. Eso creía ella y para eso había venido, para decirme, mírame, ¿ves?, ya no soy la misma de hace tres meses, ya estoy en gracia otra vez, soy una más de vosotras, igual que vosotras, la buena esposa de un buen comunista.*<sup>486</sup>

---

<sup>485</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 525.

<sup>486</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 525-526.

Cette mise en fiction offre une possibilité de face à face entre les responsables malintentionnés de la tentative et ceux qui l'ont réalisée pour servir leur pays, ces femmes, ces hommes, ces combattants. C'est l'occasion d'honorer les combattants pour leur sacrifice et de mettre les dirigeants face à leur culpabilité. La fiction offre une compensation légère que la réalité ne permet pas forcément :

*Cuando volví a la cocina, ya sabía que nunca podría olvidar la humillación que vi en sus ojos, la súplica que acechaba detrás de aquel aplomo flamante e imposible, la desolación culpable que lo arruinó en una fracción de segundo, y su vergüenza, una vergüenza que le correspondía sólo a ella, de la que nadie podría nunca absolverla y que logró conmoverme, sin embargo. Nunca llegaría a entender bien a aquella mujer. Nunca comprendería su cobardía, la indigna solución que le permitió escapar del callejón sin salida al que la había llevado su amor, aquella boda apresurada que resolvió un desengaño con otro engaño, después de haber renunciado a Jesús sin pelear, sin habérselo echado siquiera a la cara. Siempre sospeché que, cuando se casó con Zoroa, Carmen seguía enamorada de Monzón, que habría vuelto a sacrificar cualquier cosa, su posición, su salvación, su futuro, si él la hubiera llamado a su lado. Eso era lo que pensábamos algunos, otros, que ni siquiera la había movido el despecho, que había actuado por puro oportunismo. Pero aquel día, yo adiviné otra parte de la verdad mientras Montse y Angelita, y el Ninot, y el Tranquilo, y el Gitano, la miraban de lejos, de perfil. Estaba tan cerca de ella que logré ver su miedo como si fuera un bulto, una excrecencia, un tumor sólido y maligno asomando a su rostro, la sombra de un pánico brutal que jadeaba como un animalillo inválido, aterrorizado, solo, desde el fondo de sus ojos, pobre Carmen.<sup>487</sup>*

Créer cette rencontre après l'invasion n'est pas anodine, elle permet de concrétiser cet écart de taille entre combattants et dirigeants. Pour ce qui de la critique politique et sociale, cela renforce cette idée de fossé spirituel entre ces dirigeants et ces hommes et ces femmes.

---

<sup>487</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 526.

La suite de cette anecdote est également significative. Agustín Zoroa souhaitait laver sa femme de tout soupçon et exigeait une réparation publique à l'affront qu'elle avait reçu, faisant preuve là encore d'un ego surdimensionné :

*En aquellos momentos, para el horno en el que se cocía la dirección del Partido, el cabreo de Agustín representaba un pan barato, un riesgo insignificante en comparación con la empanada que podría desencadenar el cabreo de los camaradas del Zurdo, los hombres que, en su ausencia, defenderían a su dama para arrastrar consigo la indignación de todo el Ejército de la Unión Nacional, de López Tovar hacia abajo, y devolver relieve, contraste, color, a la memoria de las víctimas de Arán, aquellos cadáveres que flotaban en el limbo de las responsabilidades que a nadie le convenía asumir.*

*Son cosas de mujeres, le dirían, una agarrada sin importancia, nada grave, pero cuando las cosas fueron de hombres, se resolvieron de la misma manera.*

Nonobstant, les dirigeants n'accédèrent pas à sa requête par peur des réactions des combattants républicains. Ce à quoi ils ne se privèrent pas d'ajouter une remarque sexiste : « son cosas de mujeres ».

Almudena Grandes utilise cette mise en fiction pour montrer que les dirigeants continuent à œuvrer pour préserver leur image ou leurs intérêts, quand les combattants continuent à lutter pour leur cause et pour leurs camarades, quitte à employer parfois des méthodes, plus directes, qui enfreignent les règles.

Lobo, le chef des combattants, se bat par exemple pour faire rapatrier les deux officiers de leur groupe, Sacristán et Pasiego, restés en Espagne du fait de leur blessure, alors que les grands dirigeants n'en ont que faire. Ce passage est crucial car en rendant possible la mise en contact des deux niveaux, de l'Histoire et de l'intrahistoire, il illustre, dans la fiction, la séparation indéfectible entre les dirigeants et les combattants et la scelle définitivement. Ces histoires fictionnelles qui donnent vie à l'Histoire contribuent à l'intensification de l'intérêt ainsi qu'à la construction du sens :

*Si el Sacristán había logrado volver a Toulouse sano y salvo, fue porque, menos de una semana después de la retirada, el Lobo acompañó a su jefe a una reunión donde nadie le esperaba y exigió un plan de evacuación para los dos oficiales que había dejado en España. Después de escucharle con mucha educación, los políticos le miraron, le sonrieron, y le dijeron, camarada, en estos momentos, eso no es prioritario. El Lobo les devolvió la sonrisa, sacó la pistola de su cartuchera, la puso encima de la mesa con un gesto apacible, hasta amistoso, calculadamente pacífico, pero la puso encima de la mesa, y arrimó una silla para sentarse en ella. Pues yo siento discrepar, camaradas, opinó por fin, pero a mí me parece que en estos momentos no hay nada más prioritario. Y un mes y medio más tarde, el Pasiego volvió a coger al Sacristán en brazos para abordar la lancha que los recogió de madrugada, en una cala desierta al norte de Cadaqués, y los llevó hasta el pesquero francés que los desembarcaría en un pueblecito cercano a Perpiñán unas horas más tarde.*<sup>488</sup>

Les rencontres entre personnages historiques et personnages fictionnels sont employées à plusieurs reprises. Elles donnent lieu de mettre manifestement l'Histoire au contact de la fiction, laquelle permet d'imaginer ce qui a pu se passer réellement mais qui est passé sous silence dans l'Histoire, comme les échanges entre combattants ou ceux qui ont eu lieu entre certains combattants et Monzón. Grâce à cette immersion fictionnelle dans l'Histoire, le lecteur accède à une compréhension plus précise des événements, à une réalité plus palpable, comme c'est le cas pour les personnages historiques dont la personnalité se révèle plus précisément au contact de différentes anecdotes significatives. Par le biais de cette intrahistoire, l'auteure offre au guérillero Galán, le narrateur, la possibilité de rencontrer Monzón à plusieurs reprises à Madrid lorsque ce dernier est en préparation de l'opération. Le lecteur découvre ainsi la personnalité de Monzón à travers ses échanges, sa façon d'agir, de penser, l'effet qu'il produit sur les autres, hommes ou femmes. Ces éléments apparaissent aussi dans le récit des faits historiques. Ainsi, cela donne au lecteur l'impression de pouvoir constater, vérifier, par lui-même que ce qui est dit dans les parties entre parenthèses est véridique et vice-versa :

---

<sup>488</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 527.

*De esta extraña manera conocí a Jesús Monzón. En aquella casa escondida, sentado a una mesa que parecía un sueño, un espejismo en el que acunar mis anhelos de paria prisionero, hablé con el máximo dirigente de mi partido como nunca había hablado con ningún insignificante responsable de radio, sin presiones, sin recelos, sin suspicacias, sin esa escenografía de interrogatorio policial a la que estaba acostumbrado. Y enseguida me di cuenta de que estaba hablando para un hombre que sabía escuchar, un hombre que no necesitaba secretarios, guardaespaldas, ningún pedestal simbólico sobre el que encaramarse, para afianzar su autoridad que le pertenecía tanto como su nombre de pila, y que nadie se atrevería nunca a discutirle. Cuando me interrumpía, me pedía perdón, cuando se equivocaba, lo reconocía, cuando algo le hacía gracia, se reía con ganas, pero en ningún momento recurrió a los trucos de manual soviético, sonrisas paternales y palmadas en la espalda, que utilizaban los dirigentes a quienes yo conocía para inspirar la confianza en sus subordinados.<sup>489</sup>*

A travers ces échanges, Monzón apparaît comme quelqu'un de très charismatique, à l'écoute des autres, sincère et simple. Il semble ne pas se sentir supérieur aux combattants. Cela entraîne une confiance de ces derniers en retour. Monzón apparaît à l'opposé des traditionnels dirigeants communistes qui agissent à couvert, avec outrecuidance et mépris mais feignent, qui plus est, une proximité, une familiarité avec les militants pour essayer de gagner leur confiance. La narration interne permet, dans le cas de ce personnage, de réparer l'Histoire, de le réhabiliter en mettant à jour ce qu'il était réellement, au quotidien, sur le terrain. La mise en fiction par la narration interne permet d'avoir accès à une autre facette du personnage absente des récits historiques traditionnels mais basée sur la réalité historique et de révéler l'action concrète de Monzón pour la lutte et les relations qui l'unissaient aux guérilleros.

Grâce à ce lien fictionnel entre Galán et Monzón, le lecteur découvre une version probable de ce qu'a pu être la préparation de l'opération par Monzón auprès des combattants. Cela met en relief sa capacité d'intellectualisation de la situation et d'action, ainsi que celles d'influence et de rassemblement :

*Monzón era una máquina de ideas, que solían ser interesantes hasta cuando eran malas. Solía enlazar un proyecto con otro a tal ritmo que la frecuencia de nuestros*

---

<sup>489</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp.151-152.

*encuentros le impedía mantenerme al corriente de su producción, así que muy pronto empezó a hablar más que yo. Me contaba cómo veía la guerra, cómo veía al Partido, la situación en España y los caminos que podrían abrirse antes o después de la victoria aliada, que daba por descontada cuando nadie que yo conociera estaba aún seguro de ella. Si no tratábamos de cuestiones que tuvieran que ver directamente con la guerrilla, ni siquiera me hacía preguntas. Eso no significaba que no tuviera informadores. Los tenía, y los conocíamos, pero a mí nunca me obligó a opinar sobre la conducta o la actitud de mis camaradas, más allá de su nivel colectivo de moral, que era un tema que le obsesionaba. Yo se lo agradecí mientras le explicaba nuestra situación, hombres, armas, expectativas, y desmenuzaba en voz alta sus planes militares para que analizáramos juntos si eran viables, o no, y por qué.*

*Jesús Monzón era demasiado inteligente como para confundir las cosas, y la clase de lealtad que podía recibir de cada uno. Yo estaba seguro de que no era el único guerrillero al que había reclutado como asesor de aquella pintoresca manera, pero también de que sabría mantener una relación distinta, la que más le conviniera, con cada uno de nosotros. A mí me trató siempre como a un amigo, hasta el punto de que, durante todas las horas que pasamos juntos, hablando, en aquella casa, no llegó a pronunciar el nombre de Carmen de Pedro ni una docena de veces.<sup>490</sup>*

Monzón apparaît comme un homme extrêmement intelligent, rusé, débordant d'idée, captivant, intéressant et fidèle en amitié. Et tous ces attributs lui sont donnés par Galán que le lecteur apprécie, en qui il a confiance, ce qui renforce le pouvoir de conviction de semblables allégations. Galán, qui continue la lutte en accomplissant des missions clandestines en Espagne, a l'occasion de rencontrer Jesús Monzón à la demande de ce dernier en 1945, lors du premier voyage clandestin de Galán pour inspecter les guérillas du nord. Monzón lui fait demander de venir à Madrid et Galán n'hésite pas à prendre le risque de se rendre au rendez-vous par fidélité et loyauté à cet homme. Ils se retrouvent avec grand plaisir et beaucoup d'émotion : « No te he llamado para comprometerte. Sólo quiero hablar contigo, saber cómo estás los que vinisteis... Vosotros sois los únicos que me importáis. Quiero saber cómo os sentís, después de lo de Arán, y entender lo que pasó".<sup>491</sup> Cette rencontre post-invasion entre Galán et

---

<sup>490</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 154.

<sup>491</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 604.

Monzón permet aux combattants, à travers Galán, de dire à Monzón ce qu'ils ont sur le cœur et vice-versa. La réaction de ce dernier renforce le portrait fait de lui dans le récit des faits historiques comme un homme qui assume ce qu'il est, ce qu'il a fait et qui respecte ces combattants malgré tout. Leur relation reste forte, intacte et loyale malgré l'épisode du Val d'Aran :

*Yo tenía muchas cosas que agradecerle a Jesús Monzón Reparaz. Nunca llegaría agradecerle ninguna tanto como su actitud en aquella cita. Ni siquiera aquellas francesitas que me habían hecho tanto bien, me resultaron tan preciosas como la certeza de que no pretendía utilizarme para conspirar contra la dirección, para sonsacarme información o convertirme en el vehículo de sus amenazas. Tampoco podría agradecerle nunca que aquella noche de abril de 1945 me dejara hablar sin interrumpirme, durante el largo tiempo que necesité para decirle la verdad, que estábamos furiosos, decepcionados, porque nos había mentado, porque nos había engañado, porque nosotros no nos merecíamos que nos hubiera tratado así.*

*\_Tu juego le ha costado la vida a muchos hombres \_le recordé, y aquel Rioja excelente se volvió áspero en mi paladar, agrio al bajar por mi garganta \_. Yo perdí a un soldado que quería como a un hermano pequeño.*<sup>492</sup>

Cette rencontre fictive concède une réparation posthume aux combattants car elle rend possible l'expression de leur voix au sujet de cette opération. Elle permet aux guérilleros de pouvoir formuler à leurs dirigeants le mal qu'ils leur ont fait en agissant ainsi. Le personnage de Galán a l'opportunité de mettre en mots et de dire ce que les guérilleros auraient probablement aimé pouvoir exprimer. C'est une façon de provoquer une prise de conscience des dirigeants, une bonne fois pour toutes, de leurs agissements et de leurs bévues et également de rendre hommage à tous ceux qui ont risqué ou perdu leur vie pour défendre la cause de la Démocratie espagnole. La libération de la parole soulage le personnage narrateur et, avec lui, tous les guérilleros :

*Tenía veintiún años y se empeñó en morir como un héroe ¿sabes? No fue el único, en Arán murieron muchos más, pero yo le quería como a un hermano pequeño. Tenía*

---

<sup>492</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 604.

*veintiún años y murió por nada, para nada \_le miré a los ojos y empecé a sentirme mejor\_. Por ti. Por tu culpa, Jesús.*

*\_¿Has terminado ya? \_y no me sentí mejor por haberlo tratado tan mal, sino porque él había sabido encajarlo.<sup>493</sup>*

Cet échange constitue la possibilité de montrer la personnalité de Monzón et de lui donner également la parole, la possibilité de s'exprimer qu'il n'a pas eue. Ainsi, peut-il présumer du fait que son plan n'a pas été respecté que ce soit par Pinocho, personnage historique réel, ou par Lobo, personnage fictif qui incarne un des autres commandants de l'opération :

*Bueno, pues, de todas formas, me voy a arriesgar...Mis órdenes no se cumplieran, Galán \_en algunos momentos, yo había levantado mucho la voz, pero él me habló siempre en un tono controlado y suave, muy tranquilo\_. Pinocho no tomó el túnel. Se dio la vuelta por su cuenta y se volvió a Francia el día 21. El Lobo no atacó Viella. López Tovar presume de que ordenó la retirada antes de que Carrillo se la ordenara a él... \_hizo una pausa para componer algo parecido a una sonrisa\_. Perdona que te lo diga, pero os comportasteis como un ejército de aficionados, un batallón de señoritas histéricas. <sup>494</sup>*

Les échanges fictionnels semblent traduire une volonté de justice au sein de laquelle chacun peut s'exprimer librement, qui faute d'avoir réellement existée, trouve place a posteriori dans la fiction historique

Et Galán de retorqueur ô combien les guérilleros se sont retrouvés dans le flou, en l'absence totale d'informations et face à la constatation que les conditions attendues n'étaient pas réunies pour pouvoir réussir l'attaque, comme cela avait été prévu au préalable. Cette rencontre offre surtout la possibilité à Galán de dire quelque chose qui a été véritablement exprimé par les combattants, à savoir qu'il n'était pas nécessaire d'user de subterfuges et de travestir la réalité pour inciter les guérilleros à tenter cette téméraire opération de reconquête ; ils se seraient risqués sans hésiter à l'entreprendre

---

<sup>493</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 605.

<sup>494</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 605-606.



en connaissant les piètres conditions réelles, pour la Démocratie et parce qu'ils avaient confiance et foi en Monzón Si Monzón leur avait dit que l'idée venait de lui, que cela était très risqué et comportait seulement une infime part de réussite, ils se seraient tout de même lancés à corps perdu dans cette tentative de reconquête. Ceci traduit une réalité puisque Pinocho a réellement dit cela comme le rapporte l'auteure mettant en exergue ce manque de renseignements :

*\_ Porque no teníamos información \_ [...]\_. Porque no sabíamos nada de lo que estaba pasando a veinte kilómetros. Porque nos sentíamos abandonados, vendidos, solos en el puto culo del mundo. Por tu culpa, Jesús, y no me vengas ahora con que las mentiras de Carmen, esa patraña de la huelga general revolucionaria que estaba a punto de estallar, eran fundamentales para el éxito de la operación \_ya había abierto la boca, pero volvió a cerrarla a tiempo\_.<sup>495</sup>*

L'auteure témoigne du mensonge qui a entouré cette tentative de reconquête et du poids de celui-ci dans l'Histoire. En sachant la vérité, en étant informés des mauvaises conditions et du peu de chance de mener à bien cette tentative, les guérilleros auraient pris le risque et auraient essayé de parvenir à leurs fins, peut-être même encore plus :

*Si nos hubieras contado la verdad, que las cosas estaban mal, que había una oportunidad entre cien, que había que intentarlo a pesar de que lo más fácil era que no sirviera para nada, y que la idea era tuya, y sólo tuya, yo habría venido igual, ¿sabes? Estoy seguro que la mayoría de nosotros habríamos venido igual. Y, a lo mejor, Pinocho habría tomado el túnel. A lo mejor, el Lobo habría tomado Viella. Pero lo habrían hecho sabiendo a lo que se exponían, lo que podían ganar y lo que podían perder, y no sintiéndose como una manada de ovejas que van derechas al matadero sin saber ni siquiera por qué.*

*Le di una oportunidad, una pausa que no se atrevió a rellenar.*

*\_ Eso deberías haber hecho, decirnos la verdad \_volví a esperarle, pero siguió callado\_. ¿No tuviste cojones? \_y yo mismo respondí a esa pregunta\_. Pues, ahora, te jodes.<sup>496</sup>*

---

<sup>495</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 606.

<sup>496</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 606.

Dans cet échange crucial, les valeurs humaines les plus louables telles que la justice, la sincérité, la loyauté, le sens du sacrifice, mais surtout la vérité et l'honnêteté qui animaient ces Hommes sont mises en avant. L'engagement loyal, fidèle et même indéfectible des guérilleros auprès de Monzón est sans cesse réaffirmé. La réaction de Monzón face à sa mise en accusation par Galán converge en ce sens puisqu'il n'hésite pas, de façon exemplaire à reconnaître ses torts. Grandes utilise la métaphore des yeux, symboles d'intelligence et de vérité :

*Puede que tengas razón \_y me miró a los ojos, como yo le había mirado antes\_. Aunque han pasado siglos desde la última vez que alguien tardó veinte días en viajar desde Santander hasta Madrid.*

*\_ Desde luego. Pero hace seis meses, ese viaje era mucho más corto, y tú lo sabes.<sup>497</sup>*

Grâce à ce procédé, l'auteure pallie quelques failles de l'Histoire. Elle offre à Monzón la possibilité de reconnaître ses erreurs, d'exprimer ses regrets quant à ses agissements et de tendre la main à nouveau la main à ses guérilleros, lesquels, par le biais de Galán, sont en mesure de lui témoigner encore et pour toujours leur solide et éternel soutien :

*\_ Puede que tengas razón \_ repitió, y alargó la mano hacia la mesa, cogió la segunda botella, me la enseñó\_. ¿Tú crees que merece la pena que la abramos?*

*Claro que sí. Esa, y las que hagan falta.*

*En ese momento, mientras me admiraba de la elegancia de aquella fórmula, el procedimiento que había escogido para que los dos tuviéramos la ocasión de garantizarnos mutuamente nuestra lealtad, sentí más que nunca que la invasión de Arán hubiera fracasado.<sup>498</sup>*

La confession de Galán donne à penser que cette tentative aurait pu réussir sans ces turpitudes, laissant quelques regrets, mais teintés d'espoir. Car l'espoir naît de cet échange. Jesús Monzón explique pourquoi il a agi ainsi, cela lave ses péchés et restaure la foi en quelques rares hommes ou femmes, capables de s'engager pour l'altérité en toute droiture et loyauté et de ne jamais renoncer à la lutte pour un monde plus juste.

---

<sup>497</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.606.

<sup>498</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 607.

Cela infuse également dans l'esprit du lecteur que des liens loyaux indéfectibles peuvent survivre à tout :

*Mientras despachábamos la segunda botella, Jesús habló más que yo, y volví a lamentar varias veces aquella derrota mientras él desmenuzaba para mí, en orden, con mucha paciencia, todas las razones que le habían impulsado a cometer el error que acababa de reprocharle. Yo le escuchaba con atención, pero me daba cuenta de que no necesitaba tantas palabras para admitir que confiaba en aquel hombre. Que le quería, que le admiraba, que creía en él. Monzón me gustaba, seguía gustándome más que ningún otro dirigente para el que hubiera trabajado en mi vida, aunque los dos supiéramos que la suerte estaba echada. Pero él era valiente, un jugador tan audaz que no daba todas las bazas por perdidas.<sup>499</sup>*

Cet espoir en l'Homme humaniste, loyal, engagé se construit tout au long de ce roman, ainsi que dans les autres épisodes. Il est l'une des conséquences positives de cette opération et peut prétendre à être conservé dans les mémoires au même titre que les faits eux-mêmes. Cette narration depuis l'intérieur, cette incarnation de l'Histoire est véritablement la démonstration de la nécessité de garder les hommes dans l'Histoire en mémoire. L'auteure cible particulièrement le cas de Jesús Monzón de par sa prédominance dans l'Histoire de l'opération de reconquête en tant qu'homme politique loyal à la cause républicaine jusqu'au bout et engagé mais aussi en tant que personnalité riche, complexe, insaisissable. Démonstration est faite du charisme de ce dernier et des sentiments forts et indéfectibles qu'il provoque chez les autres, l'amour, l'attachement fidèle, la loyauté suprême, le respect, la confiance chez les femmes comme chez les hommes comme en témoignent les nombreux exemples dans le roman.

Lola, l'une des associées du restaurant en témoigne elle aussi, auprès d'Inés qui ne peut adhérer à de tels propos car, ayant vécu les choses de l'intérieur, il est plus difficile pour elle de regarder ce personnage avec davantage de distance. Néanmoins, Lola exprime très bien l'idée que quoi que fasse Monzón, c'est une personnalité extraordinaire, dans le sens hors du commun et dans celui d'exceptionnel. Lola dénonce le traitement injuste auquel Monzón a été soumis par le Parti, contrairement aux autres jeunes hommes de bonne famille qui n'ont, eux, nullement été inquiétés. Elle met en

---

<sup>499</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 606.

exercer le sens aigu de l'équité qui animait Monzón au point de ne s'accorder aucun traitement de faveur et de mettre en balance tous les privilèges de naissance dont il jouissait. Monzón a renoncé aux faveurs dont il aurait pu bénéficier de par ses origines familiales pour s'engager dans la cause républicaine au sein du Parti Communiste :

*Bueno, que a mí siempre me pareció muy injusto cómo trataba el Partido a Jesús, porque con otros de buena familia no lo hicieron. Además, creo que fue un error, y gravísimo, encima \_asentí con la cabeza, y ella se animó\_. Porque, vamos que sea comunista yo, que nací en Torrebrea, en una choza con el suelo de tierra, pues... ¿Qué mérito tiene? Pero él tenía mucho que perder, y lo perdió todo, y no quisieron tenérselo en cuenta. Para Jesús, habría sido muy fácil quedarse en Pamplona, a pegarse la gran vida, o venirse aquí en el 36, con el dinero de su familia, pero él se quedó, hizo la guerra con la República hasta el final, cruzó la frontera igual que los demás, y... No sé si me entiendes.*

*\_ Claro que te entiendo. Yo soy de una familia muy rica, de falangistas de Madrid.*

*\_ ¿Ves? \_me sonrió\_. Ahí lo tienes, y eso...<sup>500</sup>*

Et Inés de rétorquer qu'elle a fait de même en délaissant sa vie cossue au sein d'une famille bourgeoise franquiste pour se mettre en accord avec ses principes et œuvrer pour la défense des valeurs humanistes et pour la Démocratie. Elle dresse un bilan succinct de ce tragique épisode qui ne peut passer sous silence la responsabilité de Monzón qui a entraîné le sacrifice et la mort de nombreux camarades. Elle clame ce sentiment de trahison dont sont accablés les guérilleros face aux turpitudes dont ce dernier a été capable dans le but de s'emparer du pouvoir :

*\_ Sí \_la interrumpí sin devolverle la sonrisa, porque yo había estado en Arán, y sabía que las cosas no eran tan fáciles-, pero yo no he organizado ninguna conspiración para quedarme con el poder dentro del Partido, no me he metido en ninguna cama para trepar, no he engañado a nadie, no me he ido a Madrid a mentir a los que no estaban aquí, no he montado una invasión para que coincidiera con una huelga general revolucionaria que me he inventado yo misma, no han matado a ningún camarada por mi culpa, no he dejado al Sacristán en una silla de ruedas, no soy la responsable de que un montón de guerrilleros estén encerrados en las cárceles de Franco, y eso sin contar*

---

<sup>500</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 536-537.

*con los que ni siquiera llegaron a estar presos porque los fueron asesinando por el camino, así que...*<sup>501</sup>

Lola résume ce que fut Monzón en soulignant ô combien cette personnalité était atypique et exceptionnelle, dans le bon comme dans le mauvais. Ce qui éclaire le lecteur sur le pourquoi d'un tel engagement humain à ses côtés grâce à cette sorte d'aura, cette emprise qu'il avait sur ces hommes et ces femmes :

*\_ Que sí, que sí... Que sí \_ y levantó las manos en el aire, los dedos embadurnados de harina y de huevo, como si la estuviera apuntando con una pistola\_, que tienes razón, que sé que tienes razón. No te estaba comparando con él, sólo quería decir... Mira, Inés, no es fácil hablar de Jesús. Ni siquiera es fácil entenderle, porque era muchas cosas a la vez. La verdad es que yo no he conocido nunca a nadie como él, ni para lo bueno, ni para lo malo. A nadie.*

Dans ce passage, le caractère humain, humble et généreux d'Inés transparaît. Elle laisse parler Lola, elle l'écoute sincèrement et prend ses arguments en compte. Et Lola de poursuivre pour donner un portrait de Monzón qui sans taire sa responsabilité dans l'opération, en souligne tous les points positifs et l'importance de son œuvre :

*\_ Jesús Monzón era la hostia, esa es la verdad. Pero la rehostia era, qué quieres que te diga. Carmen se enamoró de él, sí, y yo también, y Manolo, y Gimeno, y Domingo, Y Ramiro, y Comprendes, y el Sacristán, y tu marido. Tu marido más que ninguno, por cierto, eso lo sabes, ¿no? \_hizo una pausa para mirarme, yo asentí con la cabeza y ella siguió adelante, más tranquila\_. Todos nos enamoramos de Jesús. No como Carmen, desde luego, pero confiábamos en él, le admirábamos, le queríamos, le necesitábamos, para qué te voy a mentir. Cuando él empezó a ocuparse de todo, nosotros estábamos solos y jodidos como nunca, abandonados, perdidos... Carne de cañón, ¿lo entiendes?, así nos sentíamos, unos miserables españolitos de mierda, desamparados del todo, por todos, esperando a que los nazis nos cazaran uno por uno, para matarnos o para regalarnos a Franco, a ver si se divertía un rato matándonos él mismo. Eso éramos, carne de cañón, hasta que llegó Jesús y dijo que no.*

---

<sup>501</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 606.

Lola décrit très bien ce que probablement ressentait les espagnols républicains exilés à ce moment-là et l'immense espoir que Jesús Monzón a rallumé. Elle témoigne du fait que c'est précisément lui qui leur a redonné la force de vivre et l'envie de se battre :

*Y Lola, que había empezado a hablar en un murmullo aunque siguiéramos estando las dos solas en aquella cocina, levanta voz un instante antes de que la emoción se la quebrara, y siguió hablando, recordando en un tono distinto, claro y desafiante, con los ojos húmedos, un gesto estremecido.*

*\_ Cuando ya estábamos medio muertos, de miedo, de asco, de desesperación, llegó Jesús y nos dijo que no, que ni hablar, que estábamos vivos y muy vivos, que teníamos mucho que hacer y que íbamos a hacerlo sin pensar en el pasado ni en el futuro, pensando sólo en el día siguiente. Y eso para nosotros fue...*

*\_ cerró los ojos mientras movía la cabeza, pero encontró las palabras precisas para explicármelo\_. Como resucitar, así fue, como volver a vivir, como recuperar la fe, la confianza todo, en el peor momento de nuestra vida.<sup>502</sup>*

Des clefs sur l'humain naissent de ces conversations intradiégétiques. Et celles-ci mettent l'accent sur la capacité extraordinaire de quelques hommes, intelligents, audacieux, courageux, meneurs nés, à impulser la lutte, la résistance et finalement la vie. Certes il y a toujours une part d'égoïsme dans les agissements de chacun, mais ce qui prédomine c'est le courage d'agir et d'emporter les autres avec soi. Almudena Grandes le montre à partir des réflexions du personnage de Lola :

*¿Qué Jesús Monzón trabajaba para él? Pues sí, no te digo que no, pero ¿es que no es eso lo que hacen todos, siempre? Aunque fuera en su propio beneficio, Jesús trabajaba para el Partido, y lo levantó, nos levantó del suelo cuando más hundidos estábamos, y lo hizo todo él solo. Con dos cojones, además, porque aparte de saber lo que él sabía, hacía falta tener muchos cojones para organizar a los comunistas españoles aquí, en Francia, con los nazis hasta en la sopa. Él nos demostraba todos los días que le sobraba lo que le faltó a los demás cuando salieron corriendo. Y te podría decir otra cosa...<sup>503</sup>*

---

<sup>502</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 538.

<sup>503</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 538.

Lola réaffirme les responsabilités de Monzón, elle ne nie point ses turpitudes avec Carmen de Pedro et son irrégulière et incongrue prise du pouvoir, mais elle argue avec force et vigueur qu'il a usé de celui-ci exactement de la façon dont il le fallait. Elle revendique avec beaucoup d'émotions que tout ce qu'est le Parti Communiste à ce jour, en France et en Espagne, relève du mérite de Jesús Monzón dont il fut la clef de voûte :

*Lo que nos diferencia de los socialistas, de los anarquistas, de los republicanos, es que cuando estábamos igual de perdidos, igual de derrotados, abandonados a nuestra suerte en un país extranjero, ocupado por extranjeros, nosotros tuvimos un Monzón, y ellos no. Eso fue lo que pasó, y ahora, que digan lo que quieran. Porque él usurpó el poder, sí, desde luego, nadie puede negarlo. Él enamoró a Carmen para usurpar el poder, y en cierto modo, hasta la chuleó, aunque eso era lo que a ella le gustaba, eso que tampoco se te olvide, ella habría dado cualquier cosa por seguir así con él toda la vida, porque desde el principio, desde que vivían aquí, Jesús le ponía los cuernos que daba gusto y a Carmen todo le parecía bien, hacía como que no se enteraba, como si no viera nada, ni oyera nada, que supiera. Yo comprendo que no es manera de llegar al poder, pero lo que hizo después con aquel poder, fue exactamente lo que había que hacer, y lo mejor que nos podría haber pasado. A cada cual, lo suyo, ¿no? Pues esa es la verdad.<sup>504</sup>*

C'est une véritable ode à Monzón qui est ainsi produite où il est fait clairement état de sa présence réelle à côté des guérilleros. Il est à nouveau fait mention qu'il a eu la force, l'intelligence et le courage de tout reconstruire seul pour continuer la lutte pendant que les dirigeants avaient fui pour se mettre à l'abri. Lola -et à travers elle parle la voix de nombreux guérilleros- reconnaît que la façon dont il s'est emparé du pouvoir n'est pas correcte, toutefois elle allègue qu'il a sauvé le Parti en France, en Espagne mais également ces militants exilés et perdus, vides de tout espoir qui n'avaient plus de raisons de vivre.

*Inés y la alegría* propose cette incarnation fictionnelle critique, en revenant sur la totalité de ce qui concerne cette opération, fait certes état des responsabilités des

---

<sup>504</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 539.

dirigeants politiques communistes et de Jesús Monzón, mais bien plus que cela, elle réhabilite ce personnage en mettant en lumière tout ce qui est extraordinairement positif chez lui. Monzón apparaît comme le sauveur de ces exilés républicains aux yeux de nombre d'entre eux et Galán, qui incarne un combattant ayant vécu l'opération et ses affres, témoigne de l'admiration et de la fidélité qu'il continue et continuera à lui porter. Cette plongée au cœur de l'humain donne une importance accrue aux meneurs d'hommes, tels que Jesús Monzón, ainsi qu'aux hommes et aux femmes qui s'engagent à leurs côtés pour la défense de la cause commune.

## 2.2 Le sacrifice pour le collectif

Inés participe grandement à la mise en valeur du sacrifice des guérilleros espagnols pour le collectif, pour la République Espagnole, pour l'humanisme démocratique. De nombreuses anecdotes incarnent l'esprit loyal et altruiste des combattants dans la narration interne. Cette narration permet de donner un visage au rêve de république qui animait tous ces combattants à l'opposé de l'attitude opportuniste et individualiste des dirigeants communistes. Le fossé qui sépare dirigeants et combattants s'illustre dans ces histoires de l'Histoire. Il y a les histoires des dirigeants, qui ont des conséquences directes sur toute la population, sans que cela ne les affecte réellement. Dans la sphère des hauts dirigeants politiques, les histoires de l'Histoire ont un retentissement certain, des conséquences importantes, pour la vie de chacun des individus, puisque ces histoires influencent les décisions politiques les concernant. Les dirigeants semblent privilégier leur bonheur personnel, à celui des Hommes qu'ils représentent, et pour lesquels ils seraient censés être au service.

*La Pasionaria* préfère mettre en danger le bon fonctionnement du parti, et son efficacité dans la résistance, plutôt que de risquer de perdre son autorité. Elle choisit d'annoncer publiquement l'invasion, quitte à ce que les Franquistes en soient informés, pour ne pas être écartée de l'origine de l'opération, en cas de succès. Elle préfère également s'exiler, se consacrer à son amour et user de ses relations pour le sauver,



plutôt que de se consacrer à la lutte. De même Carmen de Pedro n'hésite pas à tromper les combattants et à les envoyer au combat malgré les conditions très défavorables, espérant ainsi sauver sa relation avec Jesús Monzón.

Ce qui gouverne ces dirigeants tient à une volonté de pouvoir et de bien-être personnel. Ce qui prime pour eux, c'est la satisfaction immédiate de leurs désirs personnels. Et cela a des conséquences directes sur les combattants, qui croient risquer leur vie pour défendre la cause commune, alors qu'ils servent en fait des intérêts et des ambitions personnels. De façon totalement opposée, les histoires de vie des combattants témoignent qu'ils privilégient la cause commune, leur engagement politique et humaniste loyal, à leur intérêt personnel. Dans leurs décisions, c'est l'intérêt collectif qui prime sur leurs histoires personnelles, et ils agissent en ce sens.

Dans le récit fictionnel, les récits de vie des personnages montrent clairement que les « histoires » des combattants sont, avant toute chose, guidées par l'altruisme et l'honnêteté. Elles permettent de constater qu'ils favorisent l'enjeu collectif au détriment de leur satisfaction individuelle. Ils font en sorte que leurs histoires personnelles ne nuisent pas à l'intérêt collectif, même si lors des histoires d'amour, aucun ne peut résister aux passions dévastatrices. Un exemple frappant est celui de Galán qui sacrifie Inés, et son amour, lorsqu'il pense que cette dernière les a trahis. Il privilégie le groupe et la cause qu'ils défendent, à son bonheur personnel, à l'excès même puisqu'il ne cherche pas à la défendre, malgré son amour. Une fois à nouveau réunis et après leur retour en France, Galán aurait pu se satisfaire de cette nouvelle vie plus confortable et plus paisible. Mais il fait le choix de rester engagé pour la cause et de lutter, quitte à risquer de tout perdre y compris sa vie. Ainsi devient-il un résistant clandestin qui réalise de dangereux allers et retour en Espagne pour mener à bien sa mission. Au cours de l'un d'entre eux, il frôle la mort et la longue convalescence, caché en Espagne, à laquelle il est contraint, le prive de moments exceptionnels et cruciaux en famille. Il ne voit pas naître ses trois premiers enfants Virtudes, Miguel et le troisième, Fernando, qu'Inés appelle ainsi car lors du sixième passage au cours duquel Galán a bien failli perdre la vie, Inés pensait qu'il ne reviendrait peut-être plus : « Le he puesto Fernando, por si no volvías... »<sup>505</sup> Galán n'a pas eu la chance de partager leur vie quotidienne pendant de

---

<sup>505</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 563.

très longs mois, il ne les a pas vu grandir et faire leurs premiers pas dans la vie. C'est la raison pour laquelle, il ressentira le besoin d'un quatrième enfant, afin de connaître le bonheur d'en voir naître au moins un. L'exemple d'Inés, accouchant et élevant ses enfants sans Galán, est typique de ce sens du sacrifice des combattants et de leurs femmes.

Les autres combattants font de même. Comme Inés, les femmes se sacrifient à la défense de la cause commune et font passer le respect de l'engagement de leur mari avant tout, d'où une solidarité sans faille entre elles. L'exemple d'Angelita est à ce point notable. Il est significatif de ce sacrifice de toutes. Lorsqu'elle apprend que son conjoint Comprendes va repartir en Espagne pour combattre à nouveau, elle est effondrée mais elle se résigne à le laisser repartir pour prendre part à l'invasion. Elle est immensément triste, mais elle ne le retient pas, elle ne s'en donnerait jamais le droit, comme elle le dit elle-même :

*-Bueno, pues bajo yo, ¿comprendes? Pero antes dime qué te pasa -se acercó a ella e intentó abrazarla, pero Angelita desarboló el intento de dos manotazos—. No entiendo por qué estás enfadada...*

*- ¿No lo entiendes? Míralos, Sebastián -y nos señaló con un movimiento de la mano—, y mírate tú, anda. Cualquiera que os viera pensaría que acabáis de quedar para ir de putas, y no es eso, ¿sabes? No es eso. Tú no te vas a España, Sebas. Tú te vas a la guerra, otra vez a la guerra. Acabas de volver y te vas otra vez, ahora que estamos tan bien, los dos juntos, en nuestra casa, tan contentos, ahora te vuelves a ir y yo me quedo aquí sola, con mi barriga y un negocio recién abierto, a pensar todo el tiempo en si estarás vivo o estarás muerto, si te han pegado un tiro ya o si te lo van a pegar dentro de un rato, otra vez lo mismo, la misma pesadilla que no se termina nunca... -su voz empezó a ahogarse en un llanto que cayó sobre nuestro ánimo como una tormenta de granizo en una mañana de primavera—. Y lo peor es que ni siquiera voy a pedirte que te quedes. Lo peor es que no puedo pedirte... Tú te vas, y yo lo entiendo, pero no quiero que te vayas, ¿me oyes? No quiero.*<sup>506</sup>

---

<sup>506</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 159.

Loin de construire une vision dichotomique, Almudena Grandes donne à voir des exemples qui montrent que ces hommes et ces femmes font également parfois des choix peu éclairés qui nuisent aux autres, à la différence que cela est totalement indépendant de leur volonté. Il arrive malgré tout que leurs agissements aient des conséquences néfastes pour les autres, principalement lorsque l'amour aveugle la raison. Par exemple, lorsqu'Inés tombe amoureuse de Pedro Palacios, un de leurs dirigeants communistes rencontré à Madrid pendant la Guerre civile, et qu'il la dénonce aux autorités franquistes, tous ses camarades en pâtissent. Ils sont tous arrêtés. À cause de cet amour pour Pedro Palacios, Inés, mais aussi son amie Virtudes et les autres, finiront emprisonnés et même condamnés à mort, dans le cas de Virtudes. Nonobstant, cela ne découle pas de la volonté d'Inés, mais d'une odieuse trahison. Bien au contraire, Inés refuse de dénoncer Virtudes pour sauver sa propre peau, démontrant ainsi tout son courage, son intégrité et ses valeurs. Dans un autre registre, la fuite d'Inés a des conséquences néfastes pour sa belle-sœur Adela, puisque son frère l'en tiendra pour responsable. Mais Inés a mis tout en œuvre pour l'éviter et, grâce à Inés, Adela se sortira des griffes de son frère. Parmi ce type de personnes, si les décisions peuvent parfois nuire à d'autres ce n'est jamais intentionnellement.

Les histoires d'amour qui les animent sont sincères et ne sont pas intéressées contrairement à ce qu'il apparaît au niveau supérieur. Ces histoires d'amour entraînent d'autres histoires, de famille, d'amitié, filiales, fraternelles qui ponctuent tout le récit au niveau fictionnel. De ce fait, elles aiguïsent l'intérêt du lecteur, d'un bout à l'autre du roman. Qui plus est, cela oblige le lecteur à adopter une attitude active, puisqu'il doit mémoriser les différentes histoires et recomposer chacune, au fil du récit. En effet, ce récit est ponctué d'interruptions, soit par le niveau historique, soit par le changement de narrateur, ce qui induit une reconstruction chez le lecteur. Les points de vue se complètent et donnent peu à peu une vision globale. Au sein même d'une partie, le récit peut être interrompu par la présence d'une autre "histoire", qui touche d'autres personnages que les narrateurs ou encore par des interruptions spatio-temporelles. L'histoire d'Inés et de Galán qui constitue l'essence même du roman n'est pas contée de façon linéaire. Le récit subit d'incessants allers retours dans le passé plus ou moins proche et livre les éléments graduellement telles les différentes pièces d'un puzzle que le lecteur thésaurise afin de pouvoir le reconstituer patiemment. Pas à pas, le lecteur

reconstitue le récit au fur et à mesure que les informations lui sont révélées. Ce type de récit astreint le lecteur à une reconstruction progressive multiple d'une réalité. Ce qui accroît puissamment le pouvoir de conviction, la sensation de véracité et qui, de surcroît, captive totalement l'attention du lecteur.

Les guérilleros de l'invasion, tous autant qu'ils sont dans ce récit, consacrent littéralement leur vie à cette lutte pour les idéaux communistes, pour l'humanisme républicain. Le personnage de Galán incarne spécifiquement cette lutte de toute une vie de ces guérilleros communistes qui n'ont jamais baissé les bras et jamais cessé de défendre les idéaux démocratiques et humanistes. En effet, après l'invasion, Galán et d'autres de ses camarades, sont devenus des militants clandestins œuvrant pour le Parti Communiste. Galán faisait des allers-retours clandestins sous fausse identité en Espagne pour accomplir des missions pour le parti. Cela leur a permis de garder un pied en Espagne, de conserver un lien à l'intérieur. C'était en outre, pour l'homme de lutte qu'incarne Galán, une façon de rester fidèle à ses idéaux, de continuer la résistance, de contrecarrer la défaite et, somme toute, de survivre :

*Desde el fracaso de Arán, trabajaba para el Partido como enlace entre la dirección del exilio y la organización del interior. Fue mi manera de quedarme dentro, el camino que elegí para no ponerme malo sólo de pensar en volver a rendirme, como había dicho Comprendes cuando nos despedimos en Bosost. El trabajo clandestino me gustaba, me mantenía ocupado, excitado y en tensión, el estado ideal para un soldado. Era una vida peligrosa, pero buena para mí. Para Inés, que tenía que tirar sola de todo, el trabajo, la casa, los niños, era inofensiva y mucho peor, aunque nunca me pidió que la dejara. No habría podido hacerlo sin traicionarse a sí misma, y yo lo habría entendido, tal vez ni siquiera la hubiera querido menos por eso. Sin embargo, una parte esencial de la emoción, de la excitación de mi trabajo, consistía en pensar en ella, íntegra, sólida, duradera como una roca de granito, caliente y mullida como su cuerpo sobre el colchón de plumas que me esperaba al otro lado de la frontera. Yo me marchaba, pero me la llevaba conmigo. Nunca estuve tan enamorado de mi mujer como cuando la dejaba en Toulouse para convertirme en otro hombre, que cada vez tenía nuevos apellidos, otra dirección, una edad distinta, pero que siempre la amaba más que yo. Nunca la quise tanto.*<sup>507</sup>

---

<sup>507</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 542.

Inés, solide et tendre à la fois, se sacrifie elle aussi pour les idéaux auxquels ils croient tous, pour l'Espagne, pour les Espagnols restés sous le joug franquiste et elle ne demande pas à Galán d'arrêter cette vie de clandestin. Tous deux consacrent leur vie à cette lutte. Galán passe la frontière cinq fois entre février 1945 et mai 1948. A la suite de l'embuscade dont il est victime et au cours de laquelle il frôle la mort de très près, il ne peut plus se rendre physiquement clandestinement en Espagne. Il monte alors une entreprise d'importation de produits espagnols en France, au sein d'un réseau communiste qui lui permet de continuer la lutte et de servir le Parti. Lorsque le Parti fait appel à lui pour investir dans son entreprise, il refuse dans un premier temps, car il ne se reconnaît plus dans ce parti de dirigeants intéressés et faux, comme il l'explique à son ancien chef de guerre Lobo :

*Tomé aire y se lo expliqué lo mejor que pude. Yo era comunista, siempre había sido comunista, y me iba a morir siendo comunista. Me había jugado la vida por el Partido durante muchos años, y en caso de extrema necesidad, lo más fácil era que me la volviera a jugar. Pero ni ese era el caso que se estaba dando, ni me gustaban las cosas que se estaban pasando. La organización de combate a la que le había afiliado cuando era casi un niño, no se parecía a aquel ministerio de oficinistas vestidos de gris, que sólo sabían guardarse las espaldas mientras cuchicheaban por las esquinas.<sup>508</sup>*

Mais son chef Lobo continue à croire en la nécessité du parti et Galán aussi malgré tout. Aussi décide-t-il de continuer la lutte aux côtés des militants car il le juge nécessaire pour le collectif et pour lui-même. Il est chez lui à la fois une vive critique de son parti et une déclaration d'amour fidèle à ses idéaux communistes auxquels beaucoup croient pour le bien collectif. C'est une question de vie ou de mort pour lui, pour ces hommes quitte à sacrifier leur vie :

*Si no podía seguir trabajando dentro, y eso era lo mismo que optar por el suicidio, prefería seguir pagando una cuota proporcionada con mis ingresos y mantenerme en el discreto anonimato de la base.*

---

<sup>508</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 578.

*\_Mañana, en cuanto llegue al despacho, yo mismo llamaré a Miranda. Estoy dispuesto en colaborar en todo lo que haga falta, a poner la agencia entera a disposición del Partido \_ resumí\_. Pero no quiere deberles favores. Prefiero que ellos me los deban a mí.*

*El Lobo asintió con la cabeza, y me atreví a decirle algo que no le había contado ni siquiera a mi mujer.*

*\_ No sé si lo entenderás, pero a veces pienso que, si viviera en España, me marcharía del Partido mañana mismo.*

*\_Claro que lo entiendo\_ y mientras removía un antiácido en medio vaso de agua, sonrió\_. Si viviera en España, yo me habría marchado ayer.*

Galán veut, doit, continuer à se battre aux côtés des communistes mais ne veut pas être associé à cette coupole dirigeante qui n'incarne pas du tout l'esprit communiste, bien au contraire. Il ne veut rien leur devoir. Galán et ses camarades choisissent de perpétuer la lutte, certes, pour le Parti, mais aussi et surtout pour les générations futures qui leur redonnent espoir en établissant un lien entre eux :

*Ninguno de los dos nos marchamos nunca, ni las cosas volvieron a estar tan mal como en la primera mitad de los años cincuenta. No fue sólo la muerte de Stalin. Fue más bien las huelgas de tranvías, las de estudiantes, unas protestas que iban adquiriendo consistencia, un relieve suficiente como para aparecer en la prensa francesa, y sobre todo, las visitas cada vez más frecuentes de comunistas españoles de veinte años, que nos miraban, y nos tocaban, y nos reverenciaban como si fuéramos imágenes de santos. Ellos, más que el cambio de la línea política de una dirección que fue capaz de pasar del estalinismo a la reconciliación nacional como si no hubiera pasado nada, nos devolvieron la ilusión que habíamos perdido entre delirios y cuchicheos, pero ninguno de mis camaradas sacó tanto partido de su perseverancia como yo.<sup>509</sup>*

S'ajoute une critique rétrospective quant à l'attitude du Parti Communiste pendant la Transition qui a finalement abandonné la lutte au profit d'intérêts carriéristes personnels. Mais Galán exprime l'idée que, pour lui, le Parti ce sont ces gens qui incarnent au quotidien l'idéal. Constater que leur lutte a marqué les générations

---

<sup>509</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 579.

suivantes, qu'ils l'ont prise à leur charge et vont la perpétuer est pour ces hommes le plus beau des cadeaux. D'une génération à l'autre, l'esprit du communisme, de l'humanisme républicain survit et se transmet à quelques-uns. L'espoir perdure.

Galán consacre sa vie entière à lutter, pour les autres et également pour lui-même, pour ne pas perdre tout à fait l'Espagne, pour ne pas s'avouer vaincu, pour faire perdurer les idéaux humanistes démocratiques, pour survivre. Sa vie tient à cela et c'est ce qu'il est amèrement amené à constater lorsque sa vie de combattant clandestin prend fin de manière forcée :

*Mi carrera de clandestino había terminado. En mayo de 1949, rompí por última vez el cerco, y con él, cualquier posibilidad de que mi vida siguiera siendo la mejor, la peor de las posibles. Al salir como un acerico de aquella confitería de la plaza de Canalejas donde no había metido la pata ni había hecho el ridículo, me convertí al mismo tiempo en un héroe y en un montón de cenizas. La primera condición me mantuvo ocupado menos de un mes. La segunda hizo de mí un cesante. Quemado a los treinta y cinco, tenía tres hijos que mantener, una mujer que nos mantenía a los cuatro, ningún oficio y menos beneficio. Hacía más de quince años que no bajaba a una mina y, aparte de eso, lo único que sabía hacer era la guerra.<sup>510</sup>*

Cette confiance de Galán illustre le poids, l'influence, le déterminisme de l'Histoire sur sa vie personnelle, sur sa famille. Cela montre également combien la vie de ces hommes et ces femmes engagés dans la lutte a été aussi dure que passionnante.

Au moment de dresser un bilan de sa vie qui tenait à cette clandestinité jusqu'à ce jour, Galán se sent devenu inutile et il saisit l'occasion pour dresser parallèlement un portrait peu flatteur du Parti qui fait état de l'abandon de la lutte armée mais surtout d'exactions honteuses. Galán fait référence au fait que le Parti décide, cinq ans après, de s'attaquer à Monzón et de perpétrer l'assassinat de Gabriel León Trilla, le bras droit de Monzón en Espagne, en recourant à Cristino García Granda, un résistant et un militant comme eux à qui on avait exigé de le faire et qui avait transmis à d'autres l'ordre

---

<sup>510</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 568.

de l'exécuter. Cristino avait été arrêté, fusillé et la France avait fermé ses frontières en représailles de l'assassinat d'un héros de la résistance française :

*El Partido celebró mi regreso, me organizó un par de homenajes, publicó un reportaje sobre mi fuga en "Nuestra bandera", y me despidió entre sonrisas paternas y palmaditas en la espalda. No esperaba otra cosa. Cuando descanses, y te recuperes, ven por aquí, a ver que podemos hacer por ti... Descansé, me recuperé, me cansé de descansar, de recuperarme, y no fui.*

[...]

*En otras circunstancias, habría seguido trabajando para el PCE. No durante mucho tiempo, porque después de haber sido clandestino durante cinco años, las tareas burocráticas me interesaban aún menos que antes, pero seguramente habría acabado refugiándome en su seno hasta que me saliera algo mejor. En aquel momento ni me lo planteé. Ellos tampoco vinieron a buscarme. En el Partido, las cosas no habían cambiado como en mi casa. Algunos aspectos de esa evolución, como el abandono de la lucha armada, un cambio de estrategia imprescindible desde que los vencedores de la segunda Guerra Mundial nos dejaran tirados una vez más, eran tan comprensibles como el crecimiento de mis hijos. Pero otros eran mucho más difíciles de aceptar.<sup>511</sup>*

Ces parties de narration interne permettent de porter un regard critique sur toute l'opération et sur les responsabilités de tous y compris celle de Jesús Monzón. Néanmoins, comme dans les parties « historiques », la critique est surtout orientée à l'égard des dirigeants communistes. Jesús Monzón, et d'autres, ont commis, certes, des erreurs mais ils se trouvaient en première ligne, ne baissaient point les bras, à l'instar des autres dirigeants. C'est précisément cette attitude des dirigeants qui est remise en cause dans le récit des faits historiques, tout comme dans les parties des narrateurs internes, chacune des versions complétant et renforçant l'autre :

*Lo demás, que Trilla fuera un traidor, que por eso, y no por miedo, se negara a venir a Francia a informar, que resultara demasiado peligroso para la organización del interior como para dejarlo vivo y expulsarlo sin más, nunca nos lo creímos. Nosotros no. A nosotros nos sobraban elementos para comprender aquella lógica sangrienta y, más allá*

---

<sup>511</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 570.



*de la teoría, los cadáveres de los camaradas a quienes habíamos enterrado con nuestras propias manos antes de retirarnos de Arán. Nuestros muertos eran las víctimas de Trilla, las víctimas de Monzón. Y sin embargo, quienes los desenterraron del limbo de los héroes incómodos para agitarlos como una bandera ante nuestras narices, los habían sacrificado con la misma alegría si eso les hubiera servido para ganar la partida que perdió Jesús. Por eso, todavía me gustó menos que los utilizaran para aplacarnos. Pero nosotros éramos militares, la guerra esa nuestro oficio. En la guerra, se mata y se muere. La guerra es cruel, y siembra crueldad, es temible, y siembra miedo, es arbitraria, y siembra arbitrariedades. La guerra es también, a veces, el precio de la libertad, de la justicia, del futuro. Por eso, en la guerra hay que tragarse cosas que en la paz dan arcadas. Y en septiembre de 1945 estábamos en guerra. En enero de 1950, no.<sup>512</sup>*

Ce point de vue interne constitue une focalisation idéale pour concevoir une vive critique des dirigeants communistes. Aucune position n'est plus adaptée que de découvrir leurs agissements à travers le regard de ceux qui ont été effectivement à leurs contacts et ont subi les conséquences directes de leurs supercheries. La dénonciation de l'assassinat d'opposants en est un exemple. Cette méthode, utilisée au sein des propres communistes, fait l'objet ici d'une accusation de la part des guérilleros qui ne la cautionnent absolument pas. Ils ne sont pas dupes et en dénonçant cette pratique répréhensible, ils éveillent les consciences de façon générale.

Faire raconter cette Histoire par les guérilleros eux-mêmes amène à révéler la fourbe duplicité des dirigeants communistes. Chaque « anecdote » dont ils font part contribue à renforcer cette impression qui devient une conviction. Ils soulignent notamment que ces mêmes dirigeants ont essayé de tirer profit des erreurs de Jesús Monzón ou de Carmen de Pedro, alors qu'ils auraient sans aucune hésitation sacrifié l'ensemble des guérilleros si cela avait pu leur être utile pour décrocher la victoire. Pour la mise en récit Almudena Grandes a recours au souvenir, à la mémoire individuelle.

*En enero de 1950, no hacía falta putear a Carmen de Pedro. No después de haber bendecido su boda con Zoroa, de haber vuelto a admitirla en la dirección como a la esposa de un dirigente, de haber comprobado el entusiasmo con el que se apresuraba a arrastrar a Jesús por el barro a la menor insinuación. Quizás, precisamente por su*

---

<sup>512</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 572-573.

*deslealtad, lo mereciera, pero no hacía falta. Monzón había jugado y había perdido. Había perdido y había pechado con las consecuencias.[...]. Aunque seguían faltándome huevos para decirlo en voz alta, yo era además, de los que opinaban que otros tenían más pecados que hacerse perdonar*

*Pero, por más que no se hubiera arrepentido, a pesar de que no se hubiera sometido ni humillado en ningún grado ante sus enemigos, la figura de Jesús Monzón no implicaba ningún riesgo para la organización, ni en Francia ni en España. No existía ninguna razón objetiva para putear a Carmen de Pedro, para humillarla en público, para divertirse un rato zarandeando por dentro y por fuera, hasta llegar a la ropa interior, a una mujer que ya no tenía un marido que la defendiera. Aquel proceso no era más que teatro, un auto sacramental alrededor de una hoguera encendida, la, escenificación pública de un poder que nadie discutía. No hacía falta. Y menos, cuando no habían tenido cojones para venir a por nosotros.<sup>513</sup>*

Le narrateur Galán est un facilitateur efficace pour permettre la mise en fiction de toute cette critique de la coupole communiste, excepté Jesús Monzón qu'il détache très distinctement de cette dernière. Ainsi Galán contribue-t-il fortement à la réhabilitation du personnage de Jesús Monzón car il montre que malgré la tromperie du Val d'Aran, Jesús Monzón a été loyal ; il n'a dénoncé personne, il n'a eu recours à aucun moyen pour servir sa propre personne, pour diminuer sa condamnation, par exemple. Toutes les bassesses et les procédés malsains du Parti communiste Espagnol relatés par les guérilleros eux-mêmes, investis corps et âmes pour la cause, renforce davantage le poids de la critique. Carrillo, Dolores Ibárruri sont saisis dans toute l'ampleur de leur forfaitures grâce à cette conception et le personnage de Monzón également mais il est, d'une certaine manière, réhabilité en raison de son œuvre pour le Parti Communiste. Il est distingué des autres dirigeants car, certes, il a fait croire aux combattants que des conditions d'attaque étaient très favorables alors que ce n'était pas le cas, mais c'est aussi lui qui a reconstruit le Parti Communiste Espagnol en France et en Espagne, lui qui a impulsé la lutte, lui qui a redonné espoir aux espagnols exilés en France. De plus en tant que personne, il ne s'est jamais départi de sa loyauté et est resté intègre, il n'a pas

---

<sup>513</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 573-574.

abusé de son pouvoir pour s'attirer une quelconque faveur au moment de son arrestation et a assumé ses actes.

Sans le narrateur fictionnel Galán, certains faits n'auraient pas pu exister pour le lecteur dans un récit historique classique ou auraient été difficilement imaginables, comme la rencontre entre les combattants et Jesús avant et après l'invasion, par exemple. Cette mise en fiction d'Almudena Grandes rend possible la dénonciation des concussions des dirigeants communistes, la reconnaissance des accomplissements de Jesús Monzón ainsi que le dévouement et l'abnégation des guérilleros et permet au lecteur de vivre ces moments.

Almudena Grandes a construit son roman selon une organisation structurelle bâtie sur la mise en présence de personnages réels historiques et fictifs qui permet une humanisation, une individualisation de l'histoire.

Cette analyse de la reconstitution de la mémoire historique de l'opération « *Reconquista de España* » dans ce roman conduit à constater que le lecteur est mis face à une version de l'histoire scientifiquement conçue, rigoureusement argumentée permettant de dénoncer les forfaitures des dirigeants communistes et, à l'opposé, de saluer les guérilleros espagnols, des résistants antifranquistes et même antifascistes, qui n'ont jamais cessé la lutte pour les idéaux démocratiques, républicains, humanistes, pour l'Espagne, pour les Espagnols, pour le collectif humain. Ce récit intradiégétique fait vivre au lecteur l'incarnation de ses idéaux dans ses Hommes dans leur engagement politique, social et quotidien.

Cela renvoie également à une critique plus globale et intemporelle qui remet en question un système oligarchique d'exploitation des masses par les dirigeants. L'auteure, en dénonçant cette problématique dans le passé, la remet à jour et invite intrinsèquement à une réflexion nouvelle et à une action.

Almudena Grandes a distingué et intégré cet événement historique en tant qu'incarnation symbolique d'un idéal humaniste républicain. Conséquemment, elle a choisi de devenir la passeuse de ce témoignage de l'Histoire de l'Espagne, de l'Homme républicain et de le transmettre à son tour, par le biais de reconstruction de la mémoire historique en littérature. Cette transmission permettant peut-être d'œuvrer pour une

version de l'Histoire qui ferait consensus et qui faciliterait la construction conjointe d'une identité collective apaisée et forte rassemblée autour de valeurs humaines et culturelles communes.

# DEUXIÈME PARTIE: LA MÉMOIRE COLLECTIVE DANS LE ROMAN

Almudena Grandes s'est lancée dans cette plongée dans le passé de l'Espagne du XX<sup>e</sup> siècle marqué par la Guerre civile et reconstitue des événements choisis par ses soins car ils lui semblent importants, significatifs, symboliques au moment des faits, mais également a fortiori présentement, raison pour laquelle elle les convoque.

Elle considère que cette invasion du Val d'Aran devait être connue de tous pour de multiples raisons. Tout d'abord, comme évoqué précédemment, ce fait a été caché, volontairement tu, ou son Histoire a été manipulée et falsifiée par les différentes puissances en jeu -les Français, les Alliés, les Franquistes, les Communistes également-. Le mettre sur le devant de la scène permet de réparer cette injustice d'une Histoire faussée. Il offre également une tribune pour dénoncer les agissements des dirigeants du Parti Communiste censés incarner des idéaux humanistes et qui, à l'inverse, agissent par ambition personnelle et intérêt individuel. Cette critique s'étend de façon plus globale envers les classes dirigeantes en général de façon antithétique avec le comportement des classes populaires dans lesquelles les valeurs d'entraide, de solidarité, de fraternité, de respect, d'altruisme existent réellement. C'est précisément ce qui est mis en valeur à travers ce roman puisque ce fait est symbolique et significatif de la résistance antifranquiste menée par les guérilleros espagnols pour le collectif, pour la Démocratie, pour l'humanisme républicain, pour les Espagnols.

Cet événement passé est lourd de significations et Almudena Grandes le choisit sciemment. Elle transmet un message à travers ce choix. Si l'auteure juge si important de réécrire cette histoire de l'invasion du Val d'Aran pour réparer l'Histoire, c'est que cette réécriture a un impact sur le présent. Revenir sur ce fait induit un message qu'elle porte jusqu'au présent -l'impératif d'une Histoire juste et vraie, la nécessité d'avoir un regard critique sur les classes dirigeantes et le besoin de se souvenir de ces Hommes incarnant l'humanisme républicain pour attester que cela est possible, existe, et s'en inspirer.

Il n'y a pas de présent sans passé, l'état présent et le futur découlent de ce que le passé a laissé en héritage. C'est un état de fait que posent les auteurs de *Memoria e identidad colectiva* :

*Cualquier estado presente es una huella de lo sucedido en el pasado. Nuestro presente es lo que el pasado nos ha legado para construir el futuro con los recursos que el propio*

*pasado nos dejó. En este sentido, el pasado nos resulta relevante en tanto que susceptible de hacérsenos presente ahora.*<sup>514</sup>

Selon eux, l'Histoire est un « *produit de l'action accumulée de l'homme* », autrement dit une somme de la vie de l'Homme. La mémoire collective composée de l'ensemble de ces vies, constitue le terreau de la vie future :

*Lo que nos conduce a una hipótesis que no por vieja deja de asombrarnos una y otra vez: la Historia, entendida ahora como el curso de las acciones humanas a través del tiempo, es un producto de la acción acumulada del hombre. Podemos no creer en los relatos trascendentales, pero en el diálogo entre los pequeños relatos que se entrecruzan en los recuerdos colectivos está el germen realizativo de lo que será el futuro.*

*Nuestros actos del presente, entre los cuales están lo que decidimos recordar, tienen una inevitable dimensión moral; no sólo describen lo que se hizo, lo que fuimos, lo que somos y cómo lo somos, sino que también abren algunas perspectivas sobre nuestro ser futuro, a la vez que restringe posibilidades de lo que podemos llegar a ser. La memoria\_ y aún más cuando está colectiva\_ no es sólo una condición necesaria de la identidad, sino que también es un requisito para la preparación del futuro. Aunque todos los recuerdos sean actos situados, realizados desde un cierto punto de vista \_y en ese sentido estén inevitablemente sesgados\_ lo menos que podemos exigir a los interlocutores que participan en la memoria social es que no inventen ni cultiven mitos sobre el pasado, ni tampoco pretenden silenciar las voces que evocan incómodos recuerdos. No es tolerable el intento de imponer recuerdos u olvidos obligatorios. Puesto que un futuro compartido en paz sólo es posible desde una memoria colectiva consensuada, resulta imprescindible negociar interpretaciones comunes del pasado desde la voluntad de una reconciliación en el presente.*<sup>515</sup>

Il n'y a pas de présent sans passé et, par conséquent, sans mémoire. La mémoire est une nécessité pour construire une identité sur laquelle se bâtira le futur. En raison de quoi, pour évoluer dans un futur en paix, il est indispensable que la mémoire soit juste et soit le résultat d'un consensus.

---

<sup>514</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 43.

<sup>515</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 82.

Paolo Jedlowski défend fermement cette thèse en affirmant qu'une mémoire ne peut-être collective -incarnation de l'identité de l'ensemble- que si elle est l'objet d'une élaboration commune qui fait consensus ; c'est à cette seule condition qu'il peut y avoir mémoire collective :

*Sin embargo, lo que hace una memoria propiamente colectiva no es tanto el carácter común de sus contenidos, sino más bien el hecho de que sean elaborados en común, esto es, sean el producto de una interacción social, de una comunicación capaz de elegir en el pasado lo que es relevante y significativo en relación con los intereses y con la identidad de los miembros de un grupo.<sup>516</sup>*

Cette conception donne lieu à une définition de la mémoire collective en tant que sélection, interprétation et transmission de faits passés selon le point de vue d'un groupe socialement déterminé : « En el plano teórico, esto significa que conviene entender la memoria colectiva como la selección, la interpretación y la transmisión de ciertas representaciones del pasado producidas y conservadas específicamente desde el punto de vista de un grupo social determinado.<sup>517</sup> »

Dans cette même étude, Darío Páez, José Valencia, Nekane Basabé, Karmele Herranz et José Luis González attribuent à la mémoire collective la capacité de participer à la défense de l'identité sociale et à la cohésion sociale :

*La memoria colectiva se define como la transmisión oral o informal del pasado del grupo de pertenencia del sujeto. Esta historia informal constituye una de las fuentes de la identidad social y cumple funciones de defensa de la identidad social (visión nostálgica del pasado como algo positivo al cual referirse y que sirve para diferenciarse de los otros grupos), así como funciones de cohesión social (lección moral que refuerza la identidad grupal y orienta la conducta social).*

*[...] La relación entre identidad social y memoria colectiva es estrecha. Partiendo de esta constatación, la memoria colectiva puede concebirse bien como un atributo de la identidad bien como una estrategia de construcción de la identidad o bien como un proceso que refleja la identificación étnica. La identidad étnica y nacional está asociada*

---

<sup>516</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 126.

<sup>517</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 126.



*a una “comunidad imaginada”, con un pasado compartido y futuro común (Anderson, 1991).*<sup>518</sup>

La mémoire collective est profondément liée à l'identité sociale, qu'elle soit vue comme un attribut de celle-ci, comme son outil de construction ou comme ce qui permet de refléter l'identification. La mémoire collective résultant d'une construction collective ayant clairement déterminé ce qu'il y a lieu de concevoir comme le passé commun permet de cerner au mieux l'identité nationale, la vie collective pacifique présente et son prolongement dans le futur. Les auteurs précisent que l'identité nationale suppose un nom propre commun, un lien avec un territoire historique ou lieu d'origine, un ou plusieurs éléments qui définissent une culture partagée publique (religion, coutumes, langage) et des mémoires historiques partagées d'un passé commun, une mémoire collective.

La mémoire constitue un remède contre l'oubli, mais elle est aussi une composante essentielle de la société, de son identité. Pour pouvoir rassembler, il est nécessaire de créer une idée fédératrice de l'ensemble de la population dans sa majorité et cela passe par la création d'une identité collective en tant que consensus sur lequel se retrouve la majorité et qui sert de base de construction à la société.

La mémoire collective occupe un rôle central dans le processus de construction de l'identité collective. Elle légitimise les mémoires personnelles d'un groupe social déterminé, qui s'insèrent et prennent sens dans ce système construit selon les intérêts, les croyances et la problématique du moment :

*La memoria colectiva se hace necesaria como construcción ideológica para dar un sentido de identidad al grupo, a la comunidad, a la nación, hasta tal punto que se llega si es preciso a “inventar” la memoria para mantener y reforzar esa continuidad.*<sup>519</sup>

Paloma Aguilar Fernández, dans l'étude *Cultura y movilización en la España contemporánea*, décrit la mémoire collective comme “[...] el recuerdo, vivido o transmitido a través de múltiples fuentes, que tiene una sociedad dada de

---

<sup>518</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 386.

<sup>519</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p. 17.

*acontecimientos cruciales y recientes de la vida de su país.*<sup>520</sup>. Elle précise sa définition en expliquant que cette mémoire est un consensus qui se construit et se modifie dans le temps, que les sources sont diverses et que ce qui est vécu prime par rapport aux faits historiques en tant que tels. La mémoire historique est une construction collective consensuelle multiple, évolutive, dans laquelle l'humain est au centre du processus en tant que créateur mais aussi en tant qu'acteur de l'Histoire. En tant qu'élaboration humaine basée sur l'humain et pour l'humain, elle témoigne de son importance pour celui-ci. La récupération de cette mémoire permet de recréer une identité collective indispensable sur laquelle bâtir les fondations d'une société en perpétuelle évolution.

La création d'une mémoire collective est indispensable pour forger une identité collective apte à agir pour les intérêts communs, comme l'explique Rafael Cruz dans son étude *Cultura y Movilización en la España contemporánea* :

*La existencia de estas y otras identidades colectivas facilitan la movilización, al permitir la emergencia de un sentimiento compartido de pertenencia que puede desembocar en la búsqueda conjunta y pública de objetivos. [...] Los actores "negocian" la realidad, crean un "nosotros" y comparten emociones, todo lo cual sirve para activar la solidaridad de un grupo y crear un sentimiento compartido de pertenencia que facilita la acción.*<sup>521</sup>

La mémoire collective est en partie composée de la mémoire historique, qui sous-tend la mémoire politique, sociale et idéologique, comme la première partie de l'étude a permis de le constater. Ce ne sont pas les seules composantes de cette mémoire collective nécessaire à la création de l'identité du groupe. La mémoire historique y contribue grandement mais il convient de l'inclure dans cette dimension plus large qu'est la mémoire collective et donc d'adjoindre à la dimension historique, toutes les autres les facettes d'une société, ce que l'on peut définir comme la mémoire culturelle. José F. Colmeiro, reprenant les postulats de Maurice Halbwachs et Pierre Nora, définit le concept de mémoire historique comme imbriqué dans celui de l'identité culturelle : « [...] la construcción de la memoria histórica y la formación de la identidad cultural son procesos paralelos y mutuamente implicados. »<sup>522</sup> Les auteurs de *Memoria*

---

<sup>520</sup> *Op. cit.* (Cruz, Pérez, & eds, 1997), p. 328.

<sup>521</sup> *Ibid.* (Cruz, Pérez, & eds, 1997), p. 31.

<sup>522</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p. 28.

*colectiva e identidad nacional* expliquent que rendre accessible l'expérience accumulée par le groupe au-delà du temps limité d'une vie rend possible la culture.<sup>523</sup> José F. Colmeiro définit la mémoire collective comme la construction symbolique résultant d'une collectivité, d'un groupe social. Il précise la notion en la définissant comme «el conjunto de tradiciones, creencias, rituales y mitos que poseen los miembros pertenecientes a un determinado grupo social y que determinan su adscripción al mismo.»<sup>524</sup>

Paolo Jedlowski insiste, quant à lui, sur l'impérieuse nécessité de la transmission du patrimoine culturel qui englobe les savoirs quotidiens et spécialisés, les arts et le langage même, les connaissances et les coutumes dans la société : « [...] la conservación del patrimonio cultural se impone como necesidad vital para la sociedad, como una condición para su permanencia en el tiempo, [...]. La mémoire culturelle est, partant, également une composante de la Mémoire collective indispensable pour l'identité d'une société.

Constitutive de l'identité de la société, la mémoire collective n'est pas seulement une mémoire du passé. La mémoire collective tisse les fils du temps passé jusqu'au présent et se prolonge vers le futur. Grâce à la mémoire, l'être humain peut comprendre son présent et le faire évoluer. L'idée de mémoire est au-delà des espaces spatio-temporels. Cet exercice de mémoire collective constitue par conséquent un véritable acte d'engagement vis-à-vis du passé mais à l'avenant une implication dans le présent et un investissement pour le futur, comme le confirme José F. Colmeiro : « Así la memoria se convierte en un instrumento de la crónica de un pasado olvidado y suprimido, y también en desafío al tiempo presente. »<sup>525</sup>

Dans le cadre de l'Espagne, la mémoire collective a été empêchée. Il est admis que la mémoire écrite uniquement d'un point de vue franquiste par les Franquistes a été falsifiée, tronquée, manipulée. Elle ne résulte absolument pas d'un choix collectif

---

<sup>523</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 44.

<sup>524</sup> *Ibid.* (Colmeiro, 2005), p. 15.

<sup>525</sup> *Ibid.* (Colmeiro, 2005), p. 66.

faisant consensus, en conséquence elle ne peut pas constituer une mémoire collective. Dès lors, elle ne permet pas la création de l'identité nationale et le rassemblement du groupe sociétal autour de celle-ci pour vivre un présent apaisé et envisager un futur pacifique. Selon certains critiques, dont José F. Colmeiro, la société espagnole souffre, à travers cette perte de la mémoire, d'une perte d'identité :

*En los albores del siglo XXI, la pérdida de la memoria se presenta ahora, sin embargo, como síndrome crónico de una pérdida de identidad que rebasa lo meramente coyuntural, funcionando como metáfora de una crisis cultural más amplia caracterizada por el desarraigamiento, el simulacro de identidades, el vacío del pasado y la falta de memoria histórica.*<sup>526</sup>

La construction de la mémoire collective permet de fédérer un groupe autour de son identité et de la perpétuer. Selon les auteurs de *Memoria histórica e identidad nacional*, le passé traumatique dû aux guerres peut aussi être un élément fédérateur et fondateur :

*Una de las fuentes centrales de la memoria colectiva son las guerras. Las guerras no sólo pueden "crear" un país, sino que también pueden configurar comunidades étnicas, dando cohesión grupal a una nación y/o removiendo sentimientos que constituyen el núcleo de una comunidad dada.*<sup>527</sup>

En effet, la mémoire du passé représente soit un facilitateur, soit un obstacle quant à la création d'une identité collective. Dans le cas de l'Espagne, son passé traumatique récent constitue un frein à la création d'une identité collective sur laquelle la majorité s'accorderait car le conflit de la Guerre civile a scindé l'Espagne en deux, deux conceptions diamétralement opposées entre un national-catholicisme conservateur et une mouvance libérale-progressiste aspirant à la Démocratie. Mais la mémoire est une matière vivante soumise à de constantes évolutions et en cela elle laisse la possibilité d'être retravaillée et peut œuvrer au changement.

---

<sup>526</sup> *Ibid.* (Colmeiro, 2005), p. 248.

<sup>527</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 393.

Pour construire cette mémoire collective nécessaire à l'identité espagnole, il est impératif de reconstituer à la fois la mémoire historique -politique, sociale, idéologique- et la mémoire culturelle, somme toute humaine.

La littérature en tant que création humaine, autour de l'humain et pour l'humain correspond parfaitement au propos. La littérature « de la mémoire » permet précisément une reconstruction de la mémoire collective englobant tous les aspects de l'humain dans l'Histoire sans se limiter à la reconstruction historique et/ou politique. Elle complète celles-ci par une reconstruction plus large qui englobe d'autres dimensions de la mémoire comme la mémoire culturelle et individuelle. Elle élargit les possibilités en facilitant une focalisation différente. Elle peut donner la voix à tous ceux que l'Histoire officielle laisse de côté, le peuple, les expériences individuelles, les sans-voix, les vaincus, les minorités, les femmes aussi.

Alliant souvenir, mémoire personnelle ou empruntée et imagination, la littérature permet de recréer la mémoire collective, elle ajoute à la mémoire historique le récit d'une expérience vécue pleinement et intensément. Grâce à cette littérature de la mémoire qui participe à la création d'une identité collective unificatrice ; la société espagnole peut aspirer à surpasser le traumatisme historique personnel et collectif de la Guerre civile et de l'après-guerre. La difficulté, mais aussi la richesse, de ces romans tient dans ce mariage réussi entre une mémoire historique juste et une capacité à recréer une mémoire collective incluant tous les aspects d'une société basée sur l'humain. Ces romans favorisent une union entre Histoire et Littérature, parcourent les méandres de la mémoire collective -historique, politique, sociale, idéologique et culturelle- et proposent aux lecteurs de parcourir un chemin initiatique entre passé, présent et futur, dans l'espoir d'un vivre-mieux autour d'une identité sociale commune acceptée comme telle.

De nombreux auteurs espagnols se sont engagés dans cette mouvance. José F. Colmeiro étudie, par exemple, les romans de Carmen Martín Gaité qui répondent à cette problématique :

*Pero para contar su historia, descubrirá que no importa tanto la exactitud de los datos históricos y las fechas, ya que estos son solamente como las "piedrecitas blancas" de*

*Pulgarcito, meros sucedáneos de las “huellas de su paso” (196) que no pueden sustituir las vivencias reales de su pasado”*<sup>528</sup>

Cette littérature permet à l’humain d’entrer dans l’Histoire pour en faire une littérature juste, proche de la réalité et impactante au présent et pour le futur :

*Efectivamente, como ella misma reconoce, “De esa época lo sabía todo” (138), pero lo que quería captar en su libro eran las vivencias privadas y anónimas desde su perspectiva de mujer, más que los hechos y las fechas históricas, no las “piedrecitas” que ordenan y fijan el camino sino las “miguitas” que no dejan rastro en los libros de historia.”*<sup>529</sup>

En analysant les romans de Carmen Martín Gaité, José F. Colmeiro évoque ce subtil équilibre à trouver entre Histoire et Littérature, passé et présent, mémoire et oubli :

*Para superar los fantasmas es necesario un verdadero acto catártico de purificación, de cura, de regeneración. Es preciso romper con las normas convencionales, desatar de verdad los recuerdos de la historiografía, dejando suelta la creatividad, la imaginación, la “loca de la casa” galdosiana, mezclando memoria y fantasía, transgrediendo los límites del tiempo y del espacio y las fronteras genéricas.*<sup>530</sup>

Grâce à cette union entre Histoire et fiction, la mémoire de l’Espagne se reconstruit à travers ces romans. Almudena Grandes s’inscrit, elle aussi, dans cette veine en reconstituant non seulement la mémoire historique sous toutes ces dimensions (politique, sociale, idéologique) mais également la mémoire collective à travers la mémoire culturelle, la mémoire des Hommes.

Focalisant le récit sur la mémoire collective des hommes et des femmes pendant la Guerre civile, l’histoire de l’invasion du Val d’Aran est reconstruite de l’intérieur, depuis le point de vue de ceux qui la vivent réellement, à hauteur de ces hommes et de ces femmes, des hommes politiques célèbres et au-delà de tous les simples citoyens. Almudena Grandes se réclame de l’héritage de Galdós, ce qui relie son travail à ces romans classiques de l’humanisme démocratique qui s’attachent à la défense et la

---

<sup>528</sup> *Op. cit* (Colmeiro, 2005), p. 171.

<sup>529</sup> *Ibid.* (Colmeiro, 2005), p. 160.

<sup>530</sup> *Ibid.* (Colmeiro, 2005), p. 175.

perpétuation des valeurs humanistes. Le travail des écrivains de romans historiques est guidé par la réalisation de cette union entre le contenu historique et le contenu idéologique qu'il souhaite exprimer, et la forme selon laquelle l'exprimer. L'écrivain qui adopte cette position choisit de mettre les grandes figures politiques au second plan pour laisser toute sa place à la vie populaire dans toute sa richesse et sa variété en tant que base du changement dans l'Histoire.

La vie qu'il est donnée de vivre à l'écrivain guide son écriture. Dans le cas d'Almudena Grandes, il s'agit bien d'une reprise de l'héritage classique, portée par ses convictions humanistes, qu'elle transpose à la contemporanéité de la Guerre civile espagnole dans une lutte pour une nouvelle démocratie.

Almudena Grandes se charge de cette problématique ; elle porte cette idéologie humaniste démocratique en choisissant un contenu historique issu de la lutte antifasciste. Elle relie ce passé au présent, à l'Histoire présente. Il s'agit d'une littérature de protestation héritée du passé mais étroitement liée aux problèmes du présent. Georges Lukacs a souligné combien ces littéraires humanistes étaient étroitement liés au peuple :

*Ainsi le retour aux traditions du roman historique de type classique n'est pas en premier lieu une question esthétique-artistique. C'est plutôt une conséquence nécessaire de la victoire décisive et complète de l'esprit de la démocratie révolutionnaire, de la liaison concrète et étroite des humanistes importants avec la destinée du peuple.*<sup>531</sup>

De plus, cette littérature qui œuvre pour la mémoire collective est un vecteur identitaire de l'individu. Les auteurs de l'étude *Memoria Nacional e identidad colectiva* ont mis en évidence ce lien indéfectible et synallagmatique entre l'Histoire, la mémoire collective, et l'identité individuelle :

*Finalmente, las memorias colectivas son poderosas herramientas de construcción de significado tanto para la comunidad como para los individuos que la componen. Los individuos se definen a sí mismos en parte por sus propios rasgos, pero también por los grupos a los que pertenecen, así como por sus circunstancias históricas. Las memorias colectivas proporcionan un telón de fondo o un contexto para la identidad de mucha*

---

<sup>531</sup> *Op.cit.* (Lukacs, Le roman historique, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p.386.

*gente (cfr. Baumeister, 1986). La historia nos define al igual que nosotros definimos la historia.*<sup>532</sup>

Dans ce type de littérature, les personnalités historiques sont nécessairement présentes mais ce sont les simples individus qui sont au cœur de l'Histoire.

Almudena Grandes construit son roman en accordant une grande place à la vie populaire laquelle est perçue comme le réceptacle interne des bouleversements historiques de la Guerre civile espagnole. L'ensemble constitue une peinture réaliste de cette époque de la Guerre civile. De plus, les personnages historiques y apparaissent à la fois selon leur aspect historique, certes, mais tout autant humain, personnel, c'est-à-dire comme les simples citoyens qui ont fait l'Histoire.

En outre, centrer le récit sur l'humain permet aussi de le centrer sur les sentiments, les émotions dont on sait aujourd'hui la fonction cognitive cruciale.

*Tal vez la capacidad de las narrativas para construir y preservar la identidad [...] esté muy relacionada con su poder de producir emociones compartidas en un grupo. [...] Los sentimientos no son, pues, un subproducto de la experiencia, sino que tienen un papel cognitivo fundamental. Son la función psicológica más temprana para la asimilación de una situación actual a una experiencia anterior.*<sup>533</sup>

Tout est dans la juste mesure dans les romans historiques afin d'avoir une image du peuple la plus juste possible, sans minimiser son importance dans l'évolution de l'Histoire et en faisant état de sa richesse et en l'alliant à la force des événements historiques.

Dans cette optique, Almudena Grandes reconstitue la vie populaire contemporaine à cet événement historique grâce à toute une galerie de personnages. Aussi, cette histoire reconstruite à hauteur des hommes et des femmes permet-elle également de tisser au fil du récit l'identité culturelle espagnole dans toutes ses dimensions -politique, sociologique, culturelle, personnelle, assure-t-elle sa réaffirmation, sa conservation et sa diffusion pour susceptible de rassembler les

---

<sup>532</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 254.

<sup>533</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 78.



Espagnols, autant que faire se peut, autour d'une mémoire collective, humaine, tendant au consensus qui facilite le mieux vivre ensemble.

# CHAPITRE I / L'HISTOIRE A

## L'ÉCHELLE HUMAINE

L'Histoire fait l'humain et l'humain fait l'Histoire. Almudena Grandes choisit de rendre à l'humain la place qui lui est due dans l'Histoire, une Histoire qui se vit, qui se ressent, qui construit, qui s'écrit, qui se transmet. Chaque humain a une place dans l'Histoire, il la vit et il y participe aussi. Chacun peut contribuer à l'écriture de l'Histoire à des degrés qui seront différents, selon le pouvoir décisionnel dont il jouit, mais tout aussi importants. En agissant, les hommes et les femmes font l'Histoire ; et même si leurs actes n'impactent qu'un nombre restreint de personnes, voire même un seul individu, ils participent à changer le cours des choses et du futur. D'où l'importance de chacun et de l'usage de son libre-arbitre.

Dans son roman *Le jour avant le bonheur* qui se déroule à Naples pendant la Seconde Guerre Mondiale, Erri de Luca traduit cette influence prépondérante de l'humain dans l'Histoire. Elle voit le jour à travers une rencontre entre un jeune orphelin et un homme qui le recueille, le prend en affection et lui transmet sa façon de voir la vie qui ne va pas s'en rappeler la rencontre entre *Nino* et *Pepe el Portugués* dans le second roman des *Episodios : El lector de Julio Verne*<sup>534</sup>. De surcroît, les thèmes des rencontres qui comptent dans une vie, l'amour des échanges, l'amour de la lecture, de la langue aussi -la richesse du napolitain- parcourent ce roman comme ceux d'Almudena Grandes. L'idée que la guerre peut faire ressortir chez les humains le pire, mais aussi le meilleur, guide l'écriture qui porte ce message que l'humain est capable de s'unir pour le bien

---

<sup>534</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012).

« Quand ils deviennent un peuple, les gens sont impressionnants. »<sup>535</sup>. L'union humaine a la capacité de changer les choses, de faire bouger les lignes : « Six personnes dotées de nom, prénom, âge, métier, stoppaient la reconquête allemande de la ville. [...] Quand six personnes surgissent toutes à la fois alors on gagne. »<sup>536</sup>

Le personnage de *Don Gaetano* livre à son protégé des clefs de vie, comme *Pepe el Portugués* à *Nino*, et comme lui il lui signifie l'importance de l'humain dans l'Histoire, il lui décrit les effets de la guerre sur l'Homme qui la vit pour qu'il prenne conscience que ce sont les hommes et les femmes du peuple qui subissent directement les décisions des classes dirigeantes qui choisissent d'entrer en guerre pour des conflits d'ambition. Il amène le jeune homme à prendre conscience que chaque humain dispose d'un libre arbitre pour choisir ce qu'il veut être et faire et que ses choix peuvent avoir un retentissement immense dans l'Histoire, dans la vie de l'Autre. Aussi est-il crucial, vital, d'agir en être responsable :

*Je te raconte tout ça parce qu'un jour, si tu deviens président, et qu'on veut te faire signer une guerre, après avoir débouché le capuchon de ton stylo, au moment de mettre ton nom sur la feuille, tu te souviendras brusquement de tout ça et, qui sait, peut-être que tu diras : je ne signe pas ».*<sup>537</sup>

Ces signaux d'avertissements glissés au cours d'une conversation fictive « perdue dans un livre » ressemblent peut-être à une goutte d'eau dans la mer, mais le fait est qu'ils traduisent et portent une réalité cruciale, capitale, essentielle pour que perdure l'humanisme dans l'Histoire. Ces passeurs de messages y croient et transmettent leurs convictions à qui le veut bien. C'est aussi le propos d'Almudena Grandes à travers ces « *Episodios* ».

Le critique David Becerra Mayor reproche à l'œuvre d'Almudena Grandes de réduire l'Histoire à sa dimension humaine, au détriment de ce conflit de classe. Selon

---

<sup>535</sup> De Lucca, E., *Le jour Avant le bonheur*, Folio Gallimard, Imprimé en Espagne, 2010 pour la traduction française, traduit de l'italien par Danièle Valin, p. 39.

<sup>536</sup> *Ibid.* (De Lucca, 2010 Pour la traduction française), pp. 41-42.

<sup>537</sup> *Ibid.* (De Lucca, 2010 Pour la traduction française), p. 47.

lui, cette dimension humaine, individuelle nuit à l'historicité alors que c'est justement ce qui a manqué à l'Histoire du XX<sup>e</sup> siècle. L'Histoire c'est l'humain, ce n'est pas une politique détachée de l'humain, sans action de l'humain et sans conséquences sur l'humain. Ce que nous nous efforçons de soutenir, preuves à l'appui, dans notre travail de recherche.

L'invasion du Val d'Aran en est un exemple parfait, comme le démontre l'auteure. Grâce à ce choix, elle contribue à replacer l'humain dans l'Histoire pour une Histoire qui en tienne définitivement compte dans ses choix.

L'auteure justifie ce propos et l'explique dans sa note. Les éléments humains dont elle fait état n'entrent habituellement pas dans les récits historiques mais ils en font pourtant partie intégrante et, dans le cas de cet épisode, ils sont même déterminants :

*Sin embargo, y aunque hubiera dado casi cualquier cosa por haber sido capaz de crear un argumento tan fascinante, ninguno de los elementos que integran la abrumadora trama política que se desarrolla en los capítulos titulados entre paréntesis proviene de mi fantasía. Los acontecimientos que se narran en ellos, desde el amor de Dolores Ibárruri por Francisco Antón, hasta el complejo itinerario sentimental de Carmen de Pedro y su boda con Agustín Zoroa, sucedieron en la realidad, en las mismas fechas y lugares que aquí se citan.*<sup>538</sup>

Avec ce roman, Almudena Grandes propose au monde de la recherche historique d'intégrer la dimension humaine qui n'empêche en rien la rigueur historique mais la complète car elle est partie intégrante de l'Histoire, elle en est même la moelle. Dans cette quête de reconstruction de la mémoire collective, l'humain est au cœur.

Dans le prolongement de ces concepts de mémoire historique et culturelle qui ont guidé cette littérature contemporaine de la Guerre civile, découle ainsi celui de mémoire des Hommes, plus petite entité de la chaîne vitale et pourtant pièce indispensable de la perpétuation de l'humanité. D'autres chercheurs et auteurs partagent cette idée de sauvegarde de l'Histoire de l'Espagne dans sa dimension

---

<sup>538</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), Nota de la autora, pp. 725-726.

historique, mais aussi culturelle et humaine, à travers la mise en fiction de l'histoire des hommes et des femmes d'Espagne. Dans le roman précédemment cité, Erri de Lucca fait précisément dire au jeune homme, devenu au fil du récit le narrateur, la force de cette transmission d'Hommes à Hommes :

*Don Gaetano me passait le relais d'une histoire.*

*C'était un héritage.*

*Ses récits devenaient mes souvenirs.*

*[...] Il m'avait transmis une appartenance. J'étais un habitant de Naples, par compassion, colère et honte aussi de celui qui est né trop tard.*<sup>539</sup>

Cette Histoire rejoint celle des enfants et petits-enfants de la Guerre civile Espagnole à qui cette appartenance a aussi été transmise directement ou indirectement, un héritage qu'ils portent bien souvent par compassion, à laquelle peuvent se mêler tristesse, colère ou honte. Porteurs de ce passé qui pèse, ils peuvent encore agir -en l'empêchant de mourir, en le faisant vivre, en le transmettant-. C'est le propos de la littérature de nombre d'auteurs espagnols, dont Almudena Grandes.

Le narrateur d'Erri De Lucca met en lumière ce poids et cette force de la transmission en faisant référence à la transmission que permet l'école publique et gratuite. Il raconte comment lors de leçons sur l'Histoire Antique de la Grèce, il a perçu le poids de la transmission grâce à l'écriture et à sa diffusion : « Leurs écritures absorbaient les tragédies, les transformaient en matière narrative pour les transmettre et ainsi les dépasser ».<sup>540</sup>

José Cubero, professeur agrégé d'histoire, fils d'immigrés républicains espagnols vivant en France dans le sud-ouest, rejoint ce propos et travaille justement selon l'idée directrice que l'Histoire, c'est avant tout celle des hommes et des femmes. Cet historien a étudié méticuleusement l'histoire des Républicains espagnols réfugiés concernant cette région dont il a publié les recherches dans un ouvrage intitulé *Les républicains*

---

<sup>539</sup> *Op.cit.* (De Lucca, 2010 Pour la traduction française), pp.146-147.

<sup>540</sup> *Ibid.* (De Lucca, 2010 Pour la traduction française), p. 148.

*espagnols*<sup>541</sup>. Il a effectué des recherches et produit des écrits sur les épisodes relatifs aux mouvements d'hommes et de femmes relatifs à la frontière espagnole, dont l'événement le plus marquant est précisément l'invasion du Val d'Aran par les Républicains espagnols réfugiés en France.

Son étude fait montre d'un état d'esprit hautement concerné par la nécessité de sauvegarder la mémoire nationale collective et, selon lui, cela passe par la sauvegarde des "lieux de mémoire" au sens large. Cela consiste à tirer de l'oubli et à préserver toutes les traces du passé, quelles qu'elles soient, et en particulier à mettre l'accent sur les expériences individuelles, familiales, locales, rejoignant par la même Pierre Nora et son ouvrage, *Les lieux de mémoire*<sup>542</sup> :

*Si notre mémoire nationale est menacée de disparition, notre mémoire locale l'est bien davantage. Beaucoup de ses supports disparaissent où se dégradent. L'école a, depuis longtemps, cessé de l'entretenir.*

Selon cette entreprise de Pierre Nora, il est grand temps de commencer un inventaire des "lieux", où cette mémoire s'est incarnée. En donnant au mot "lieux" le même sens large que l'initiateur de l'enquête nationale, du plus matériel et concret comme les monuments aux morts et les Archives nationales, au plus abstrait et intellectuellement construit, comme la notion de lignage, de génération, ou même de région, d'« *homme mémoire* ».

"*Homme mémoire*" ou Homme, riche de son histoire, porteur de l'Histoire. Cette notion "*homme mémoire*" ne va pas sans rappeler justement le concept qui consiste à raconter l'Histoire à travers l'histoire de ceux qui l'ont vécue. Il s'agit de s'intéresser aux histoires de l'Histoire, à l'intrahistoire, afin de sauver l'Histoire nationale qu'elles constituent, et, qui plus est, dans le but de rendre l'Histoire plus humaine, telle que mise en œuvre par Galdós au XIX<sup>e</sup> siècle et prolongée au XX<sup>e</sup> par Almudena Grandes dans ses « *Episodios* » avec cette littérature qui permet de raconter l'Histoire vécue de l'intérieur. Il n'est rien de plus passionnant que de l'entendre de la bouche de ceux qui l'ont vécue mais le temps étant en train d'emporter avec lui les derniers témoins de l'Histoire de la

---

<sup>541</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013).

<sup>542</sup> Nora, P., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984, t.1 p. VII.

Guerre civile Espagnole, il convient de se tourner vers un autre moyen, un autre type de transmission. De nos jours, cette transmission passe fréquemment par la production littéraire de la génération des « *nietos de la Guerra civil* ».

Dans le roman *Inés y la alegría*, le lecteur plonge au cœur de l'Histoire ; il vit l'invasion du Val d'Aran de l'intérieur aux côtés des combattants. Grâce au personnage d'Inés qui part à la rencontre de l'Histoire, une fresque de la société espagnole contemporaine aux faits se dessine tout au long de la lecture. L'Histoire est vécue à l'échelle de la vie humaine, en particulier à l'échelle de la vie des personnages Inés et Galán qui comprend l'avant-invasion et l'après jusqu'au retour en Espagne, à la fin du Franquisme.

# SECTION 1- AU CŒUR DE L'HISTOIRE

## 1. L'histoire de l'invasion vécue de l'intérieur

### 1.1 L'intrahistoire

Almudena Grandes poursuit ce propos de faire mémoire à travers l'Homme dans ses « *Episodios de una guerra interminable* », dont le premier romane la série *Inés y la alegría*<sup>543</sup> comme il a déjà été signalé à plusieurs reprises. Dans la section précédente, nous avons montré comment ce roman s'inscrit dans cette construction de la mémoire historique, composante nécessaire inscrite dans une démarche plus globale de construction de la mémoire collective englobant également la mémoire culturelle et la mémoire personnelle, à échelle humaine. Pour ce faire, elle déclare ouvertement dans sa note métalittéraire avoir pris pour modèle moral et formel Benito Pérez Galdós, maître du genre, et ses *Episodios* qui unissent Histoire et fiction au sein de la littérature basée sur l'inclusion de l'intrahistoire dans l'Histoire.

Dans le cadre de cet épisode de la Reconquête du Val d'Aran, l'intrahistoire permet de vivre les événements au cœur de l'invasion. Cela constitue un intérêt à la fois historique et littéraire. Vivre les choses de l'intérieur est un vecteur d'intérêt, d'intensité pour le lecteur. Cela permet de matérialiser également, dans le cadre spécifiquement de cette invasion, l'écart entre les dirigeants communistes et les guérilleros. La composition qui accorde une grande place à l'intrahistoire offre une capacité d'incarner la société dans sa totalité ; du plus haut dirigeant jusqu'au simple individu, de toutes les

---

<sup>543</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).



catégories sociales, de tous les bords politiques, de tous les milieux. L'ensemble permet de recréer une histoire intégrale qui reflète au plus près la réalité au service d'une quête de vérité et de justice ainsi qu'une mémoire collective pour faire consensus et à laquelle adhérer et se rattacher, pour pouvoir se stabiliser autour d'une identité collective commune.

Pour les auteurs de romans historiques classiques, les destinées du peuple sont au centre du roman historique et la clef réside dans la rencontre entre événement historique et vies individuelles :

*Ce contact indirect entre vies individuelles et les événements historiques est la chose la plus décisive de toutes. Car le peuple fait directement l'expérience de l'histoire. L'histoire est son essor et son déclin, la chaîne de ses joies et de ses peines. Si l'auteur de romans historiques réussit à inventer des êtres et des destins dans lesquels les contenus socio-humains importants, les problèmes, les courants, etc. d'une époque apparaissent directement, alors il peut présenter l'histoire d'« en bas », du point de vue de la vie populaire. Et la fonction dramatique des grandes figures historiques représentées par les classiques est celle-ci : quand ces problèmes et ces courants ont été rendus concrets de sorte que nous pouvons en avoir directement l'expérience, la figure historique élève leur aspect historiquement typique à un niveau supérieur en les concentrant et en les généralisant. Par ce moyen on ne reste pas pris dans le simple caractère immédiat de la vie populaire, dans la simple spontanéité des mouvements populaires, dont l'exemple typique est les romans d'Erckmann-Chatrion. Pour cette raison, comme nous l'avons déjà montré, les grandes figures historiques des classiques sont seulement des figures secondaires, mais absolument indispensables pour que le tableau historique soit complet.<sup>544</sup>*

Convaincue du génie artistique et humain de Galdós, Almudena Grandes a choisi de reprendre sa façon de concevoir le roman historique et l'a adaptée pour en faire sa version personnelle. Galdós semblait concevoir la littérature comme basée à la fois sur le plaisir de lire et l'utilité de celle-ci pour informer et faire transmettre des idées. En effet, la littérature lui permettait de présenter une vision de l'Histoire plus attrayante et

---

<sup>544</sup> *Op.cit.* (Lukacs, *Le roman historique*, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), pp. 325-326.

plus convaincante dans un univers fictif, tout en donnant à voir concrètement les faits historiques.

Selon Hans Hinterhäuser, Galdós était doté d'un talent novateur certain. Il avait, d'une part, saisi l'importance de l'instruction pour un bon fonctionnement et une évolution favorable de la société, et, d'autre part, il avait compris que la littérature était une puissante "arme" pour servir ce dessein. Ainsi, avait-il créé un nouveau type de littérature historique qui avait, à la fois, la capacité de distraire, d'informer, d'éduquer et de convaincre. Ces trois axes auraient servi de base au processus de création de Galdós en tant qu'historien, en tant qu'éducateur politique et, cela va de soi, en tant qu'artiste :

*Es el fin que nos proponemos en el presente trabajo. Galdós como historiador, como educador político, como artista; es decir, los Episodios Nacionales como Historia, como mensaje político y como novela: estos son los tres estudios que no sólo resultan de la "naturaleza de las cosas", sino que también, como veremos, reflejan el proceso creador en nuestro autor.*<sup>545</sup>

Hinterhäuser souligne aussi que, pour Galdós, la littérature, par sa capacité de donner à connaître, d'instruire, pouvait modifier la façon de penser des gens. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la société était déjà organisée selon un dualisme manichéen et Galdós aspirait à amener le peuple vers la sublimation de cette dichotomie, pour parvenir à un état supérieur qui permettrait de vivre en paix ensemble. Le XX<sup>e</sup> siècle fut, plus que jamais, le théâtre de cette dualité fratricide. Aussi ce propos novateur était porteur d'espoir. Face au désenchantement né après l'échec de la Révolution de 1868, Galdós a senti la nécessité d'intervenir dans l'éducation politique des masses qu'il jugeait incapables de s'emparer du pouvoir qui leur revenait, d'où cette dimension pédagogique politique présente dans ses romans. Étant donné qu'il n'était pas enclin à devenir homme politique ni homme d'action, il sublima cette conscience historique naissante dans l'écriture, d'où la naissance de ses « *Episodios Nacionales* ». Hans Hinterhäuser rapporte des propos de Galdós lui-même, inclus dans son épilogue de l'édition illustrée (ce qui ne va pas sans rappeler la note métafictionnelle d'Almudena Grandes), que la littérature lui

---

<sup>545</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 21.

permet de faire passer, de façon agréable et efficace, ses messages et ses enseignements politiques :

*Presentar en forma agradable los principales hechos militares y políticos del período más dramático del siglo, con objeto de recrear (y enseñar también, aunque no gran cosa) a los aficionados a esta clase de lecturas.*<sup>546</sup>

La littérature agit sur son temps ; elle a un pouvoir d'action et d'influence indéniable : « Creo que la literatura debe ser enseñanza, ejemplo. Yo escribí siempre... con el propósito de marcar huella... »<sup>547</sup>, nous dit également Almudena Grandes.

Hinterhäuser explique que pour Galdós, porté par une vision libérale-progressiste et par une forte volonté pédagogique, la société était capable d'évolution. Aussi, souhaitait-il contribuer à celle-ci, moyennant la littérature, qui lui ouvrirait l'accès au plus grand nombre et pénétrerait d'autant plus facilement l'esprit des gens. Grâce à elle, il espérait dépasser l'inévitable dualité du monde pour parvenir à une unité pacifique.

Dans le cadre de l'Espagne de l'après-Guerre-Civile, marquée voire traumatisée profondément et durablement, une littérature qui informe, éduque dans le plaisir et la distraction s'avère un atout majeur, à travers la construction d'une mémoire collective et humaine, pour œuvrer à une amélioration du vivre ensemble autour d'une identité collective qui fasse consensus. Almudena Grandes reprend le flambeau et tente à son tour de contribuer à l'amélioration du vivre ensemble de la société espagnole autour d'une identité collective qui aspire à réécrire l'Histoire en prenant en compte la vie républicaine cette fois-ci.

Compte-tenu des avancées de l'historiographie concernant cette période, cela passe pour l'auteure par la réécriture de l'Histoire d'un épisode de la Guerre civile espagnole centré sur la résistance antifranquiste par les républicains espagnols, victimes de dénigrement et d'un oubli total. La réécriture qui réhabilite les Républicains, victimes non reconnues et condamnées à l'oubli, leur permet de bénéficier, a posteriori, d'une certaine reconnaissance et de perpétuer l'idéologie humaniste républicaine. Ainsi, pour

---

<sup>546</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 31.

<sup>547</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 31

raconter l'Histoire selon ce principe, l'auteur de ces romans historiques ne peut se contenter de relater les faits bruts, comme le ferait un manuel d'Histoire. Il est nécessaire de reconstruire la mémoire complète du pays à une époque donnée. Ceci implique de ne pas sauvegarder uniquement sa mémoire historique, mais également tout un autre pan de la mémoire caractéristique d'un pays qui concerne ses aspects culturels, ses traditions, ses mœurs. Pour restituer l'Histoire d'un pays, il est indispensable de restituer cette culture plurielle qui le caractérise et en font sa richesse. Ainsi, se forme le concept de mémoire culturelle qui associe à la mémoire historique la mémoire sociale, la mémoire des hommes et de leur société, comme le corrobore les propos de Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez dans *La memoria novelada*<sup>548</sup> :

*Como la discusión pública en España a menudo se refiere a la "memoria histórica", conviene aclarar que el concepto de "memoria histórica", según la distinción útil de José Colmeiro, se caracteriza por una conceptualización crítica de acontecimientos de signo histórico compartidos colectivamente y vivos en el horizonte referencial de un determinado grupo (Colmeiro 2005, 18), mientras que la "memoria colectiva o cultural" es un concepto más amplio que además de la mencionada memoria histórica comprende las tradiciones, creencias, rituales y mitos de este grupo (15)."*

En ce qui concerne Benito Pérez Galdós et Almudena Grandes, qui partagent ce propos de mémoire culturelle sans le nommer, il s'agissait de reconstruire une image totale et complète de l'Espagne, de la société incluant sa mémoire historique mais également sa mémoire, politique, sociale et culturelle à une époque donnée, le XIX<sup>e</sup> siècle pour Galdós et le XX<sup>e</sup> pour Almudena Grandes.

Quoi de mieux que la littérature pour dépeindre et même donner à vivre une société à un moment donné. La littérature a justement la capacité de représenter les choses, plus que tout autre moyen. Elle permet, par les mots, de "peindre" une société, de la mettre "en image". Le récit historique peut aussi d'une certaine façon remplir cette fonction mais la littérature a le pouvoir supplémentaire d'y incorporer la part d'humanité riche de toutes sortes d'émotions. La création d'un univers fictif permet de recréer la société dans son entier avec la mise en scène de la vie des personnages, de leurs relations, leur façon de vivre, leurs traditions, leurs spécificités. Les auteurs

---

<sup>548</sup> *Op.cit.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012), p. 29.

littéraires connaissant parfaitement ce pouvoir des mots ; ils avaient une voie royale qui s'ouvrait devant eux pour laisser libre cours à leur expression et pour accéder au mieux à l'autre, au lecteur.

Dans l'ouvrage précédemment cité, Elina Liikanen, s'est penchée précisément sur cette contribution de la littérature à la mémoire culturelle dans ce sens où les nouveaux romans historiques sont créés en lien avec les "*discours sociaux de l'historiographie, le journalisme et le débat politique.*" Il s'agit d'une littérature bien ancrée dans sa société, empreinte de ses débats politiques, sociétaux et culturels. La littérature a l'avantage de ne pas juste retranscrire des faits bruts mais de recréer une image vivante de l'époque avec tous ces « détails » qui la caractérisent, de créer des univers vraisemblables. Pour ce faire, elle réalise une peinture de la société dont elle fait le récit, incluant une représentation de toutes les couches de la société, la description de ses mœurs, de son quotidien.

Galdós fait dire à son narrateur Gabriel Araceli, lui-même, dans le premier Episode *Trafalgar*, la nécessité des détails dans la construction de son récit et dans le rappel de sa mémoire :

*Me parece que aún estoy viendo a aquella respetable cuanto iracunda señora con su gran papalina, su saya de organdí, sus rizos blancos y su lunar peludo a un lado de la barba; Cito estos cuatro detalles heterogéneos, porque sin ellos no puede representársela mi memoria.*<sup>549</sup>

Initiée avec le roman historique de Walter Scott, la vaste peinture des mœurs et des circonstances des événements est mise en avant, en particulier grâce aux personnages qui sont choisis et créés pour être des incarnations humaines des différents types historico-sociaux. Grâce à cela, les extrêmes des luttes sont mises en contact. De plus, les personnages historiques ne sont pas traités de façon romantique. Ils ont un rôle mineur dans la composition. Les personnages les plus importants sont historiquement inconnus, semi-historiques ou non historiques.

---

<sup>549</sup> *Op.cit.* (Galdós, 2013 [1805-1880]), pp. 101-102.

Pour Scott et les romans dans cet esprit, il s'agit de « figurer la réalité historique telle qu'elle était réellement, de sorte qu'elle pût être humainement authentique et pourtant susceptible d'être revécue par le lecteur postérieur. Il s'agit d'une concentration de la caractérisation ».<sup>550</sup>

Georges Lukacs, faisant référence à Balzac, explique que ce travail consiste à reconstruire les humains en incluant la présence de toutes les raisons qui ont motivé ou influencé leurs agissements :

*Il n'importe donc pas dans le roman historique de répéter le récit des grands événements historiques, mais de ressusciter poétiquement les êtres humains qui ont figuré dans ces événements. Il importe de nous faire revivre les mobiles sociaux et humains qui ont conduit les hommes à penser, sentir et agir précisément comme ils l'ont fait dans la réalité historique. Et c'est une loi de la figuration littéraire, qui paraît, au premier abord, paradoxale, mais ensuite tout à fait évidente, que pour rendre sensibles ces mobiles sociaux et humains de conduite, les événements extérieurs insignifiants, les circonstances mineures \_vues de l'extérieur\_ sont plus appropriées que les grands drames de l'histoire mondiale.<sup>551</sup>*

Les romans historiques dans leur forme classique poursuivent une « démonstration artistique de la réalité » comme le définit Georges Lukacs. En l'occurrence, celle-ci repose essentiellement sur la représentation des différents degrés de réactions et d'impact face aux événements, les uns les subissant directement, les autres qui les influencent et les tracent :

*C'est la figuration de la large base que constituent les événements historiques dans leur enchevêtrement et leur complexité, dans leurs multiples interactions avec les personnages. La différence entre individus « qui entretiennent » et individus « mondialement historiques » est exprimée dans ce rapport vivant avec la base existentielle des événements. Les premiers ressentent les moindres oscillations de cette base existentielle comme des bouleversements directs de leur vie individuelle, les autres rassemblent les traits essentiels des événements en motifs pour leurs propres actions et*

---

<sup>550</sup> Op. cit, (Lukacs, Le roman historique, 1965), p. 43.

<sup>551</sup> *Ibid.* (Lukacs, Le roman historique, 1965), pp. 43-44.

*pour influencer et guider les actions des masses. Plus les individus « qui entretiennent » sont proches de la terre et moins ils sont appelés à un rôle historique dirigeant, plus se font sentir distinctement et tangiblement dans leur vie quotidienne et leurs réactions psychiques directes les ébranlements de la base existentielle. Certes de telles réactions deviennent facilement unilatérales et même fausses. Mais la composition du tableau d'ensemble historique dépend précisément d'une action réciproque riche, nuancée, graduelle entre les différents degrés de réactions à l'ébranlement de la base existentielle. Elle doit révéler artistiquement la connexion entre la spontanéité pleine de vie des masses et la conscience historique des personnalités dirigeantes.*

*De tels rapports sont d'une importance décisive pour la connaissance de l'histoire.<sup>552</sup>*

Ainsi, s'agit-il de réaliser une composition qui soit un juste équilibre entre classe dirigeante et masse pour être au plus proche de la réalité et de la justesse. La variété et la richesse de la vie populaire doivent être représentées à juste titre, de même que l'immense fossé qui la sépare de celle de la classe dirigeante :

*Les romanciers historiques classiques ont été grands précisément parce qu'ils ont rendu justice à cette variété de la vie populaire. Walter Scott décrit les luttes de classes les plus variées (insurrections royalistes réactionnaires, lutte des Puritains contre la réaction des Stuarts, lutte de classe de la noblesse contre l'absolutisme naissant, etc.), mais il montre toujours en outre la variété richement articulée des réactions à ces luttes de la part des masses populaires. Chez Scott, aussi, les gens issus du peuple connaissent très précisément l'abîme qui sépare dans la société le « haut » du « bas ». Mais ces deux mondes sont réellement deux mondes vastes, vastes aussi en ce sens qu'ils embrassent la vie entière d'êtres humains aux aspects variés. Ainsi leurs interactions produisent des heurts, des conflits, etc., dont la totalité comprend réellement toute la sphère des luttes de classe d'une époque.*

*Et seule cette variété différenciée, riche, complète peut donner un tableau véritable et correct de la vie populaire aux époques critiques de l'évolution humaine.<sup>553</sup>*

Les grandes transformations de l'histoire sont décrites ainsi que les transformations de la vie populaire subséquentes. Il s'agit de montrer comment

---

<sup>552</sup> *Ibid.* (Lukacs, Le roman historique, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 45.

<sup>553</sup> *Ibid.* (Lukacs, Le roman historique, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 235.

d'importants changements historiques affectent la vie quotidienne, les effets matériels et psychiques de ceux-ci, les pensées, les sentiments, les modes de conduite de cette base. Il y a une insistance sur la vie populaire en tant que base réelle des événements historiques.

Une forte croyance en l'héroïsme du peuple est présente dans la forme classique du roman historique. La mise en avant de cette forte potentialité d'héroïsme du peuple qui n'attend que l'occasion de le démontrer est essentielle :

*L'important pour ces grands écrivains c'est de révéler artistiquement les énormes potentialités d'héroïsme humain qui existent toujours à l'état latent dans le peuple et qui, à chaque grande occasion, à chaque profond bouleversement de la vie sociale ou même de la vie la plus personnelle, apparaissent « soudain » avec une force colossale à la surface. La grandeur des périodes de crise de l'humanité repose dans une large mesure sur le fait que de telles forces cachées sommeillent toujours et partout dans le peuple et qu'elles n'attendent que l'occasion de se manifester. La nécessité épique d'une récession de telles figures après qu'elles ont accompli leur mission héroïque souligne justement le caractère général de ce phénomène. [...]*

*Au contraire, ils voulaient montrer que les possibilités d'un tel élan humain, d'un tel héroïsme sont répandues dans les masses populaires, que d'innombrables gens vivent leur vie sans élan jusqu'à la fin, parce qu'ils n'ont rencontré aucune occasion qui ait pu susciter une telle tension de leur force.<sup>554</sup>*

Cette idée que le drame révèle l'héroïsme de l'homme est bien évidemment présente chez Almudena Grandes. Dans sa note, elle fait référence à l'héroïsme des combattants dont elle fait le récit :

*No se trata, eso sí, de grandes batallas, como Trafalgar o Bailén. Los episodios que yo he podido contar son igual de heroicas, pero mucho más pequeñas, momentos significativos de la resistencia antifranquista, que integran una epopeya modesta en apariencia, gigantesca si se relaciona con su duración, y con las condiciones en las que se desarrolló. Porque abarcan, desde perspectivas muy distintas, casi cuarenta años de lucha*

---

<sup>554</sup> *Ibid.* (Lukacs, Le roman historique, 1965), p. 55.



*ininterrumpida, un ejercicio permanente de rabia y de coraje en el contexto de una represión feroz.*<sup>555</sup>

La mise en exergue de cet héroïsme de la lutte antifranquiste est renforcée par la mise en opposition à l'Espagne démocratique, ennuyeuse « *aburrida* », qui lui est donnée de vivre :

*Una determinación tan firme que durante muchos años pareció un suicidio, pero sin la cual \_por mucho que no quiera reconocerse oficialmente\_ nunca habría llegado a ser posible la España aburrida, democrática, desde la que yo puedo permitirme el lujo de evocarla. Por eso estoy segura de que, si hubiera vivido en esta época, Galdós habría comprendido mi elección.*<sup>556</sup>

Ces termes qualifiant l'Espagne démocratique « d'ennuyeuse » ont fait l'objet d'une critique de la part de David Becerra Mayor, reprochant à Almudena Grandes ces termes qui, selon lui, rendent invisibles les conflits présents imposés par la société capitaliste et font, de ce fait, le terreau de l'idéologie dominante. Cela laisserait croire, ou même penser, qu'il n'y a plus aucun conflit de nos jours et, de ce fait, cela maintiendrait le peuple dans une inaction, un immobilisme qui favoriserait la perpétuation du système :

*En ellas, la autora de 'Inés y la alegría' se coloca en una situación de privilegio respecto al pasado por medio del sintagma "lujo de evocarla" en relación con la definición que ofrece de su presente y de su "España, aburrida y democrática". Con la utilización de estos dos objetivos -aburrida y democrática- Grandes se está situando de lleno en el núcleo de la ideología del capitalismo avanzado que concibe nuestro universo político y social como perfecto y cerrado, carente de conflicto Después de haber interiorizado y asumido el carácter aconflictivo de nuestro presente, la autora se puede permitir el lujo de no hablar de su tiempo histórico – un presente en el que no pasa nada- para mirar hacia un tiempo pasado donde todavía reside la acción, el conflicto, un futuro todavía por construir y, en definitiva, la posibilidad de escribir una novela. La vuelta al pasado no se concibe como necesidad, la memoria no funciona como un instrumento imprescindible para cuestionar nuestra relación con el pasado ni para enfrentarnos al presente, sino*

---

<sup>555</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 720-721.

<sup>556</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 720-721.

*como “lujo”, como accesorio, como un “excedente” de nuestro presente en el que nunca pasa nada.*<sup>557</sup>

Les termes employés par l’auteure semblent plutôt mettre en valeur le passionnant héroïsme humain que les drames historiques ont fait naître de tout temps et, en particulier, durant la Guerre civile pour l’Espagne. Almudena Grandes a exprimé dans son roman l’idée que la guerre fait ressortir ce qu’il y a de meilleur et de pire en chacun des êtres humains. Erri De Lucca abonde également en ce sens dans son roman *Le jour avant le bonheur* « parce qu’en temps de guerre les gens sortent le pire et aussi le meilleur d’eux-mêmes ». <sup>558</sup> Georges Lukacs exprime lui aussi cette idée que les grands conflits révèlent les attitudes héroïques :

*L’homme dans sa lutte avec les pouvoirs objectivement plus puissants du monde extérieur social, dans l’extrême tension de toutes ses forces en ce combat inégal, révèle d’importantes qualités qui autrement seraient demeurées cachées. La collision élève le héros dramatique à une grandeur dont auparavant il ne soupçonnait pas en lui-même la possibilité et dont la réalisation produit l’effet entraînant et exaltant du drame.*<sup>559</sup>

Dans le troisième roman, Almudena Grandes confirme à nouveau cette idée que les situations dramatiques font ressortir des sentiments extrêmes, dans le bon comme dans le mauvais sens : « La guerra había hecho aflorar lo mejor, pero también lo peor de todos nosotros, hasta convertirnos en personas diferentes de las que habríamos seguido siendo en la paz. »<sup>560</sup> La guerre change les gens. Elle a changé Inés, la protagoniste du premier roman qui a quitté le camp familial traditionnel bourgeois franquiste pour prendre les armes aux côtés des Républicains et devenir une femme courageuse et engagée. La guerre change également Nino, protagoniste du deuxième roman, qui devient, lui aussi, un homme engagé, loyal, courageux et rejoint la lutte pour la démocratie. Manolita, protagoniste du troisième roman, devenue orpheline, s’acharne pour survivre et faire vivre sa famille et devient une personne forte qui ne se reconnaît

---

<sup>557</sup> *Op.cit.* (Becerra Mayor, 2013), p. 245.

<sup>558</sup> *Op.cit.* (De Lucca, 2010 Pour la traduction française), p. 21.

<sup>559</sup> *Ibid.* (Lukacs, Le roman historique, 1965), p. 134.

<sup>560</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 33.

pas elle-même : « Había muchas cosas de mí que yo misma no sabía ». <sup>561</sup> Elle s'engage dans la lutte et découvre ce dont elle est capable qu'elle n'aurait jamais imaginé ; au début du roman elle était surnommée « *La señorita conmigo no contéis* ».

La guerre fait surgir ce qu'il y a de pire mais également parfois ce qu'il y a de meilleur en chacun. Les situations extrêmes poussent les gens à bout, parfois jusqu'au plus bas et, pour d'autres, elles font ressortir des comportements exemplaires, de courage, de force, de loyauté, de générosité, de sacrifice qui sans cela n'auraient pas vu la jour. C'est ce que le personnage de Manolita exprime :

*Así se manifestó, por segunda vez en un solo día, un carácter que yo nunca había creído tener, como si el infierno de Porlier no hubiera sido bastante, cómo si sólo después de bajar hasta el último peldaño del subsuelo, [...] hubiera brotado en mi interior un aprecio por mí misma que no había sentido antes.* <sup>562</sup>

Les termes d'Almudena Grandes qui reliaient l'Espagne actuelle aux adjectifs ennuyeuse et démocratique faisait plutôt référence a priori à la chance que les Espagnols actuels ont de pouvoir vivre dans une démocratie -non en proie au terrible conflit qu'a constitué la Guerre civile- et souligner, par la même, l'importance du combat de ces hommes et de ces femmes héroïques qui ont permis cette situation apaisée et ce régime -même imparfait et encore injuste-. Selon toute vraisemblance, il s'agissait plus exactement de saluer l'héroïsme de ces combattants et peut-être d'exprimer une pointe d'amertume de ne pas faire partie de ces hommes et de ces femmes qui ont connu le pire mais ont aussi pu donner le meilleur d'eux-mêmes et le meilleur de leur pays, comme l'auteure le dit elle-même. Enfin, porter aux nues le combat de ces guérilleros, de ces humanistes républicains c'est déjà acter un engagement en faveur de cette idéologie et participer à sa défense dans l'actualité, ce qui sous-entend que cela est nécessaire et agit en ce sens. C'est précisément le propos de ces « *Episodios* » d'Almudena Grandes, faire mémoire, témoigner pour agir au présent.

---

<sup>561</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 268.

<sup>562</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 271.

Selon les trois conceptions de la littérature décrites précédemment, l'œuvre de Galdós constitue un reflet, une peinture de la société qui était la sienne mais également comporte un aspect pédagogique d'éducation et une dimension de plaisir qui tient à sa capacité, à son art de raconter cette société, de la faire vivre à travers les êtres humains qui l'ont vécue, leurs mœurs, leurs traditions, leurs cultures. Et c'est justement cette orientation qu'Almudena Grandes se propose de reprendre et de prolonger puisque, comme lui, elle souhaite offrir une œuvre romanesque plaisante, captivante, distrayante pour tous lecteurs, mais aussi par là-même informer ceux-ci sur l'Histoire espagnole, donner à connaître une version inconnue ou mal connue, et ainsi convaincre de l'existence et de la vraisemblance de cette autre version et finalement éduquer les citoyens de façon à ce que tous puissent vivre bien ensemble malgré le traumatisme passé qui les unit. Cette conception permet de laisser entrevoir les principales clefs de son œuvre qui, prolongeant cet esprit d'une entité nationale à construire voulue par Galdós, se livre à l'exercice de rétablir une vérité historique, mettre en lumière des épisodes oubliés ou méconnus et ce à l'échelle des hommes et des femmes qui ont vécu l'évènement espérant ainsi informer ses contemporains et peut-être les rendre plus tolérants, moins dichotomiques et pourquoi pas plus fraternels.

Dans un article publié dans « *InfoLibre* », Almudena Grandes confie à la journaliste Eva Gruss vouloir revenir aux « *Episodios* » de Galdós, fondamentaux pour comprendre ce pays<sup>563</sup>. Elle décrit également succinctement le pourquoi de cet amour pour Galdós et les enseignements qu'elle en a tiré dans son écriture concernant l'importance de la structure de ces romans et le point de vue humain, l'histoire d'en bas :

*Galdós ha influido en mí como lectora, en mí como escritora, me ha enseñado cosas que son fundamentales para mi oficio. Para decir solo dos: a construir las novelas como casas [en las que la estructura es el elemento más importante] y en segundo lugar me ha enseñado algo fundamental a mí y a todos, que es a contar la historia desde abajo”,*

---

<sup>563</sup> Gruss, E., “Almudena Grandes regresa a los ‘Episodios’ de Galdós, fundamentales para comprender este país”, *infoLibre*, 27/07/2019, [consultable à l'adresse URL: [https://www.infolibre.es/tags/personajes/almudena\\_grandes.html](https://www.infolibre.es/tags/personajes/almudena_grandes.html)], (Consulté le 05/11/2019).

*desde la perspectiva de la gente de a pie. Una fórmula que la autora utiliza ahora, como buena alumna, en sus propias novelas.*

En effet, ces deux éléments se retrouvent dans le roman *Inés y la alegría*<sup>564</sup> à travers une structure du roman très précise et complexe et un récit historique construit à partir de l'histoire des simples Hommes, l'intrahistoire.

Finalement, ce positionnement tendrait à se rapprocher de celui d'un professeur d'histoire "idéal" qui aurait le don de transmettre l'Histoire et les valeurs humaines propres à son pays de façon passionnante et captivante dans le but de créer une société meilleure. Cette conception tridimensionnelle d'information, d'éducation et de plaisir est utile en tant que grille de lecture de l'œuvre d'Almudena Grandes. Ce choix d'écriture et ces trois dimensions transmettent forcément, en partie, leur façon de penser, leur réinterprétation de l'Histoire, leur point de vue politique, philosophique, humain laissant entrapercevoir leurs personnalités.

Avec Almudena Grandes, les forces du « *Placere* » et « *Docere* » sont réunies pour offrir une œuvre littéraire complète qui porte à la fois une dimension d'information sur la Guerre civile espagnole, une dimension éducative visant à amoindrir la dichotomie espagnole héritée de celle-ci, à perpétuer les valeurs humanistes de la société espagnole. Et à celles-ci, s'ajoute une autre dimension, divertissante, avec une histoire humaine riche, émouvante, passionnante portée par ses personnages : « Il obtient tous les suffrages celui qui unit l'utile à l'agréable, et plaît et instruit en même temps ». <sup>565</sup>

Les romans historiques sont conséquemment difficiles à concevoir et à écrire car ils doivent être aussi vraisemblables que la réalité et aussi passionnants que l'imaginaire. Dans un roman historique, il convient de trouver un bon compromis entre restitution de faits historiques réels et faits fictifs, entre Histoire et fiction afin que l'un n'écrase pas l'autre. Le récit historique, dans son désir de véracité, ne doit trop peser sur la trame narrative et celle-ci ne doit pas se voir favorisée au point de dénaturer le récit historique. Tout étant question de dosage et d'alchimie, chose complexe s'il en est. Il s'agit comme l'explique Hinterhäuser, de parvenir à résoudre le conflit entre la libre expression du moi

---

<sup>564</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>565</sup> Horace, Art poétique, III, pp. 342-343

et la détermination du matériel historique. Hinterhäuser, rapportant les propos de Klemperer, explique que résoudre ce conflit c'est parvenir à la poésie historique :

*Pero la armonía necesaria no puede realizarse más que por una sublimación de lo "objetivo" por medio de lo "subjetivo": [...] el impulso que, al fin y al cabo, lleva un autor hacia la poesía histórica es completamente solipsista y vitalista: "el afán del poeta de vivir él mismo agitado y realmente en la agitación y en la realidad de los sucesos y caracteres históricos."<sup>566</sup>*

Pour Georges Lukács, le roman historique doit être considéré différemment, sans être dichotomique entre la science et la littérature soit entre concept et forme, connaissance et art. De ce fait, se pose alors un dilemme afin, à la fois, de respecter des événements historiques dont le récit peut parfois s'avérer très lourd à la lecture et de produire un texte plus attrayant, vivant, humain. Par conséquent, il s'agit de trouver un ou des moyens pour parvenir à cette fusion réussie entre Histoire et fiction. Pour produire un roman historique, mêlant harmonieusement Histoire et fiction.

Galdós, dans ses *Episodios*, a élaboré un modèle particulier. En effet, il a choisi de construire un univers historique qui soit vraisemblable. Il a recréé tout un environnement, dans lequel il a fait évoluer à la fois des personnages historiques, ainsi que des personnages fictifs, permettant cette union entre Histoire et fiction. Pour ce faire, il a eu recours aux concepts « *d'historicité* » et « *d'intrahistoire* ». Pour Galdós comme pour Almudena Grandes, l'Histoire c'est avant tout ce qu'il est donné à vivre au peuple, aux Hommes et aux femmes, composant la société, à une époque donnée. Il s'agit par conséquent, par le biais de la littérature, de respecter cette conception basée sur l'humain. Cela passe par une retranscription du vécu de ces hommes et femmes qui font l'Histoire d'un pays, à un moment donné.

Pour ces deux auteurs, ce qui prime dans l'Histoire, ce ne sont pas uniquement les grandes décisions qui dirigent le pays et orientent sa politique, allant parfois jusqu'aux pires extrémités que sont les guerres, c'est aussi les conséquences humaines,

---

<sup>566</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 225-226.

culturelles qui touchent les populations. Et c'est ce qu'il convient de donner à voir, à vivre, le quotidien, les relations familiales, les traditions, les émotions. En d'autres termes, cela revient à mettre en scène l'Histoire à travers les histoires individuelles ; ce que l'on appelle « *intrahistoire* », comme la définit Unamuno.

La littérature peut aisément dépeindre la société dans son entier grâce à l'infinie possibilité offerte par la création de personnages. Galdós avait déjà très clairement perçu cela et il avait mis un soin tout particulier au choix et à la création de ses personnages afin de représenter toutes les classes sociales qui la composent et de faciliter les rencontres entre elles, permettant la mise en contact des personnages issus de la classe dirigeante avec ceux issus du peuple. Ainsi, grâce à la création de personnages et d'actions, la rencontre entre ces deux mondes si opposés peut se réaliser pour mieux en comprendre le fonctionnement.

L'Histoire et ses décideurs viennent à la rencontre des hommes et des femmes du peuple, de leur quotidien. C'est précisément ce que permet le roman et ce que Galdós, et Almudena Grandes après lui, ont mis en œuvre, grâce à leurs créations respectives. La problématique est tout de même quelque peu différente, puisque le XIX<sup>ème</sup> siècle était celui des grands faits et des grands hommes et que, depuis le libéralisme, la situation a changé.

Unamuno, avec son œuvre *L'essence de l'Espagne*<sup>567</sup>, ouvre une nouvelle ère qui invite à connaître le caractère castillan du peuple, l'âme populaire espagnole qui, selon lui, constitue la véritable essence de l'Histoire, celle qui perdure au fil des siècles, malgré toutes les vicissitudes de l'Histoire. Il introduit cette notion d'intrahistoire, de l'histoire interne du peuple en tant que substance de l'Histoire et expression de sa tradition authentique.

Héritière de toute cette évolution sur la considération du peuple espagnol et sa place au sein de l'Histoire, Almudena Grandes a su trouver son créneau, en réinvestissant ces concepts hérités du passé, et en les actualisant dans une fiction qui permet cette rencontre entre héritage historique et vie quotidienne des hommes et des femmes du XXI<sup>-ème</sup> siècle. Pour Galdós, cette fusion reposait principalement sur le

---

<sup>567</sup> Unamuno, M., *L'Essence de l'Espagne*, NRF Essais, Gallimard, 1999.

rapprochement de la vie du lecteur et celle des personnages, inscrits dans l'action historique d'une époque :

*En resumen, en los Episodios, se distinguen muy netamente, debido al impulso inicial, dos acciones, dos planes de acontecimientos, personajes y significaciones; relacionarlos entre sí de modo que el lector olvidara el dualismo y realizara la historicidad de cada existencia (también de la suya), debió de ser la primera preocupación artística de nuestro novelista.<sup>568</sup>*

Hans Hinterhäuser apporte des précisions sur ce point, en détaillant en quoi consiste cette connexion entre roman et Histoire, et quels sont les moyens pour y parvenir. Selon lui, il s'agit d'établir une connexion entre ce qu'il appelle la "grande Histoire" et "les événements de l'homme moyen". Pour ce faire, il est nécessaire que les personnages du roman vivent l'Histoire comme leur histoire :

*La conexión activa de ambos planos comienza allí donde los personajes novelescos consideran sus propias y privadas aspiraciones en paralelismo con los acontecimientos de la vida oficial en los que participan.<sup>569</sup>*

Hinterhäuser explique aussi que, ce qui importe, ce sont les histoires de l'Histoire, la « petite histoire », l'histoire interne car c'est elle qui comporte l'aspect humain, significatif, riche, passionnant. Ce critique stipule que Galdós milite pour l'introduction de cette partie de l'histoire, celle vécue par les hommes, trop souvent oubliée et que pour Galdós allier ces deux dimensions de l'Histoire était primordial : « Desde el principio, había intentado Galdós exponer la historia oficial y privada, la grande y la pequeña historia en su paralelismo, en sus interferencias y en sus mutuas relaciones dialécticas ». <sup>570</sup>

---

<sup>568</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 232.

<sup>569</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 238.

<sup>570</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 108.



Réaffirmant cette idée, Hans Hinterhäuser rapporte directement les paroles de Galdós qui confirme cette idée que tout est important et signifiant dans la société, pas seulement les faits et personnages historiques célèbres :

*Si en la historia no hubiera más que batallas; si sus únicos actores fueran las personas célebres, ¡cuán pequeña sería! Está en el vivir lento y casi siempre doloroso de la sociedad, en lo que hacen todos y en lo que hace cada uno. En ella nada es indigno de la narración, así como en la Naturaleza no es menos digno de estudio el olvidado insecto que la inconmensurable arquitectura de los mundos...*<sup>571</sup>

Selon Galdós, la vraie Histoire c'est précisément celle vécue par les hommes et les femmes. Au fur et à mesure de ces « *Episodios* », cette idée se fait de plus en plus prégnante. La part consacrée au peuple est de plus en plus grande, au dépend de l'Histoire externe des décideurs, considérée comme superficielle. Le lecteur est face à « l'intrahistoire » qui fait l'apologie de l'histoire privée et personnelle, face à l'Histoire officielle. L'individuel prime sur le collectif qui est une somme de ces individualités. Ce rapport à l'individu touche le lecteur. Il s'agit de s'intéresser à l'Histoire, sous toutes ses dimensions, l'Histoire intégrale. Cette Histoire ne se borne pas à l'Histoire officielle des grands faits et personnages historiques ; elle inclut l'Histoire vécue de l'intérieur, par les populations, tel que Guizot en France le revendique. Par conséquent, ces récits proposent une histoire vivante, touchante et palpitante.

Galdós a su mettre en pratique cette conception de « l'intrahistoire » en essayant de combiner, dans la juste mesure, l'Histoire externe et l'Histoire interne, pour parvenir à une réalisation esthétique incarnée par un roman historique fait d'Histoire et d'Humain. Pour ce faire, afin de pouvoir fournir une version vivante de l'Histoire telle qu'elle a été vécue par la population, Galdós a d'ailleurs dû mener une profonde recherche, parmi les annales oubliées, comme celles des us et coutumes, ou bien, parmi la littérature anecdotique et personnelle, comme les mémoires, les collections épistolaires.

Pour mettre en forme son propos, Benito Pérez Galdós a été amené à choisir la forme des « *episodios* » lui permettant de construire un déroulement progressif de

---

<sup>571</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 108-109.

l'Histoire, à travers celui des histoires que constitue la vie de ses personnages. Leurs histoires donnent naissance à des péripéties qui créent de l'intérêt et du suspense et complète le déroulement de l'Histoire. Cette mise en fiction de la société va unir en son sein des personnages historiques mais également des personnages fictionnels afin de pouvoir représenter l'ensemble de la société et les liens qui se jouent entre monde d'en haut et monde d'en bas. Pour ce qui est de la figuration, les personnages historiques ne sont pas poétisés mais décrits comme des êtres humains dotés de vertus et de faiblesses ; la grandeur historique est combinée avec d'authentiques qualités humaines. Les personnages historiques sont humanisés en individualisant les traits de caractères, tout en restant dans la mission historique de la personne concernée. A noter que les personnages historiques occupent des places secondaires dans le roman historique classique :

*[...] la pratique de Scott et de Pouchkine consistant à faire de ces personnages des figures secondaires repose sur une profonde justesse historique, une profonde fidélité à la vie, à savoir la possibilité concrète de figurer la vie populaire dans l'extension réelle de sa totalité historique.<sup>572</sup>*

Le positionnement des personnages historiques comme personnages principaux ne permettrait pas, en effet, de faire figurer l'ensemble de la société de l'époque et empêcherait toute la partie de la vie populaire d'apparaître. Néanmoins la présence des personnages secondaires est nécessaire pour parvenir à une peinture historique complète : « Autant l'« individu mondialement historique » comme personnage central fait obstacle à une figuration historique et humaine concrète des mouvements populaires actuels, autant, comme figure secondaire, il aide l'écrivain à porter ceux-ci à leurs sommets historiques concrets ». <sup>573</sup> De cette rencontre entre personnages historiques et fictionnels naît la fiction historique.

Dans la Première Série de ses « *Episodios* », Galdós développe, parallèlement aux événements historiques, l'action romanesque. Pour exemple, Rafael del Moral, dans son

---

<sup>572</sup> *Ibid.* (Lukacs, Le roman historique, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 235.

<sup>573</sup> *Ibid.* (Lukacs, Le roman historique, 2000 [1965, Férenc Jànossy]), p. 239.

anthologie commentée de la « *Primera Serie Episodios Nacionales* »<sup>574</sup>, explique cette construction mêlant Histoire et histoires. Il y a fusion entre le récit des faits historiques que vit l'Espagne entre 1805 et 1812 et la vie d'un jeune narrateur, Gabriel Araceli :

*Galdós escribía con ganas y sin límites, y con una excepcional habilidad para tejer argumentos. La unidad de la amplia novela sin título que es la Primera Serie de los Episodios Nacionales la establece un gran argumento, el de conflicto que vive España entre 1805 y 1812, y un pequeño, pero sólido guión, el de los logros sociales (y también amorosos, según los lectores) de ese muchacho nacido en Cádiz, Gabriel, que con su esfuerzo consigue un mundo colmado de felicidad, el máximo que puede desear cualquier ciudadano de origen humilde.*<sup>575</sup>

Il définit justement comment le récit s'organise dans cette série autour de l'Histoire de Gabriel, orphelin, d'un milieu humble, en quête d'ascension sociale et à la conquête de sa bien-aimée, Inés. Le prénom de l'héroïne d'Almudena Grandes se nomme curieusement Inés et il est probable que ce choix soit une marque de déférence supplémentaire à Galdós. Il y également parallèlement une intrigue qui se ferme à chaque fin de roman. C'est cette histoire qui amène le lecteur à vivre Trafalgar lorsque cet événement est donné à vivre au narrateur :

*El principal argumento de ficción es el que enlaza, un episodio tras otro, los amores entre un narrador-protagonista huérfano, de origen humilde, (Gabriel), que una acción tras otra va ganando un puesto en la sociedad, por una parte. Y por otra la hija ilegítima (Inés) de una condesa (Amaranta) y un plebeyo afrancesado (Luis de Santorcaz). De este esquema solo escapa Trafalgar. La meta de alcanzar a Inés es un revulsivo de su carrera militar, única vía para abandonar su humilde origen y condición.*

*La mujer deseada, Inés, en clara denuncia social, tiene dos familias, y no tiene apellido. En la primera, es la hija ilegítima de la condesa Amaranta y de un desconocido. Poco a poco, un acontecimiento tras otro, iremos conociendo la filiación de la enigmática muchacha, su origen y reconocimiento, los planes para su futuro, casi siempre sin contar con su amado, mientras avanzan y se afianzan los méritos militares de Gabriel. Guerra*

---

<sup>574</sup> Del Moral, R., *Episodios nacionales Primera serie Benito Pérez Galdós*, Antología comentada, Edición de Rafael del Moral, Mare Nostrum Comunicación, 2005.

<sup>575</sup> *Ibid.* (Del Moral, 2005), Introducción, IV. Argumentos de ficción, p.27.

*contra Napoleón, contra la desventura social, por una parte, y paz junto a Inés, como recompensa, una vez superadas las difíciles pruebas.*

*Además de este amplio y extendido argumento, cada uno de los episodios desarrolla otra intriga que se cierra en cada uno de las diez novelas.*

*Generalmente descubrimos a unos personajes nuevos que ganan en protagonismo, nos alcanza su perfil, a veces completo a veces caricaturados, y nos ofrece un desenlace más o menos definitivo, pero suficiente como para olvidarlo en el siguiente episodio.<sup>576</sup>*

Pour introduire cette intrahistoire et donner vie aux histoires de l'histoire dans son roman, Galdós avait choisi premièrement de créer un univers vraisemblable. Afin de permettre au lecteur de vivre les événements au plus près de la réalité, il a dépeint la société de façon la plus vraisemblable possible. Pour ce faire, il a choisi d'abandonner le traditionnel narrateur omniscient et d'utiliser un narrateur-personnage intradiégétique, faisant vivre au lecteur les faits de l'intérieur et permettant d'incarner concrètement les différentes classes sociales. Le narrateur-interne ne sait que ce qui est à sa portée, contrairement au narrateur omniscient ; cela le rend plus vulnérable, plus humain. Ce qui permet aussi de créer une proximité avec le lecteur et ce qui contribue à la véracité du récit, puisque le récit est alors présenté comme un témoignage de quelqu'un qui a vécu les faits. Le lecteur de Galdós et de ses « *Episodios* » vivra aux côtés de ses narrateurs les tumultes du XIX<sup>e</sup> siècle, sur fond épique. Il en va ainsi dès la première série d'épisodes, composée de dix titres, narrés à travers le personnage narrateur Gabriel Araceli qui grandit au fil du récit, avec au départ l'Espagne dominée par la France, jusqu'à la Guerre d'Indépendance Espagnole de 1805 à 1814. De même, dans la deuxième série, de dix titres également, dans laquelle le héros-narrateur Salvador Monsalud, fils illégitime et soldat du roi José I de España, fait le récit de l'Histoire d'Espagne, du début du règne de Fernando VII (1814-1820), du Trienio Liberal (1820-1823) et de la Década Ominosa (1823-1833). Les séries suivantes, écrites plus tard, à partir de 1898, après que Galdós eut décidé de reprendre l'écriture à la suite des tragiques événements de 1898, correspondent au même schéma de narration, avec le personnage-narrateur romantique Fernando Calpena qui proposait le récit des faits depuis la première Guerre

---

<sup>576</sup> *Ibid.* (Del Moral, 2005).

Carlisme jusqu'à la régence de Marie-Christine. La quatrième série a pour protagoniste José García Fajardo qui présente la différence de ne pas appartenir au monde politique, contrairement aux précédents. Il fait le récit des dernières années de règne d'Isabel II, vécus par l'auteur lui-même. Quant à la quatrième série, elle est quelque peu différente, puisque cette fois il s'agit d'un narrateur à la première personne, prénommé Tito. Ce personnage, considéré par la critique comme le dédoublement intérieur de l'auteur, présente et vit cette cinquième série, qui resta inachevée. Elle débute avec la Révolution Glorieuse de 1868.

Le narrateur interne est l'un des procédés efficaces permettant cette fusion entre Histoire et fiction. A moins de prendre comme narrateur interne un personnage historique, ce choix de narrateur intradiégétique induit la présence de personnages fictionnels aux côtés des personnages historiques. C'est le parti que Galdós a pris. Par conséquent, dans les *Episodios*, les personnages fictionnels côtoient les personnages historiques.

Juan Ignacio Ferreras explique que, dans les « *Episodios* » de Galdós, la liaison Histoire et fiction repose principalement sur la création d'un personnage "intermédiaire" qui est, soit un personnage historique de seconde file, soit un personnage fictif inséré dans l'univers historique :

*La estructura de la novela histórica implica la aceptación de otra estructura, objetiva y real, que es recogida de alguna manera por la novela histórica. Hay, pues, dos planos que hay que tener constantemente en cuenta, el histórico, llámese objetivo o real, y el novelesco. Lukács, referencia obligada, había descubierto ya la existencia de un «héroe medio», de un protagonista, para ser más exactos, que por ser «medio» podía pertenecer a los dos planos. Y con este protagonista medio se han construido la mayor parte de las novelas históricas: el escritor escoge un personaje histórico de segunda fila y obligatoriamente mal conocido, o crea, de otra manera, un personaje ficticio que inserta en el universo histórico.<sup>577</sup>*

Les personnages constituent le moyen de pallier la difficulté liée à l'univers historique imposé. En effet, l'auteur de roman historique se doit d'éviter de se

---

<sup>577</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1274.

rapprocher dangereusement de la reconstruction historique. Pour ce faire, il peut jouer sur le paramètre principal qui est celui des personnages. En effet, grâce à la création de personnages, le romancier acquiert plus de liberté et pour le lecteur ceux-ci seront une source d'imaginaire, de surprise, d'attachement. Le choix du narrateur intradiégétique offre la possibilité de créer un univers fictionnel riche et vraisemblable que la création d'autres personnages fictionnels permet d'accroître et d'étoffer :

*En la novela histórica, y dado que es histórica, el universo de la misma parece obligado: ha de ser histórico, rigurosamente homologable con el mundo objetivo, y el autor ha de ingeniárselas para que su novela no sea una repetición de un libro de historia ni tampoco una reconstrucción histórica; sólo podrá jugar, pues, con el o los protagonistas, y tanto más jugará con ellos cuanto menos históricos sean estos personajes.<sup>578</sup>*

Pour parvenir à une liaison réussie entre Histoire et fiction, il est important également de définir et de concevoir la place et le lien de chacune des deux dimensions, la part de réalité historique, la part de fiction et leur combinaison. Il convient de produire un récit qui soit à la fois dans l'historicité et dans la vraisemblance. Dans tout récit fictionnel à visée historique, les faits historiques déterminent plus ou moins la trame spatio-temporelle pour être dans cette vraisemblance. La part fictionnelle permet de donner vie à ce récit historique. Tout l'art de l'auteur du roman historique tient à rendre passionnant le récit de ces faits historiques, voire à fondre ce récit dans leur fiction, dans l'histoire qu'ils ont créée. C'est ce qu'il incombe à Benito Pérez Galdós, comme à Almudena Grandes.

Au début de ses « *Episodios* », Galdós s'attache à séparer bien distinctement les deux niveaux Histoire/ fiction comme de coutume mais rapidement il fait évoluer cette conception en l'adaptant aux innovations de son époque, et même les devançant. Dans la première partie de ces épisodes, Galdós positionnait l'action romanesque dans une fonction subsidiaire, en tant que simple illustration de l'Histoire. En effet, pour Galdós, au départ de son projet, la base de son écriture est constituée par le fond historique et politique et l'intrigue se greffe dessus, a posteriori, comme l'explique Hans Hinterhäuser : « Lo primario, en el proceso creador del autor de los Episodios, es la

---

<sup>578</sup> *Ibid.* (Ferrerías, 2013), p. 1315.

Historia, y, en estrecha relación con ella, la política, y que la acción novelesca, “la intriga”, se inventa posteriormente de modo que se adapta a las exigencias cronológicas del cañamazo histórico.”<sup>579</sup>

C’est sans doute ce qui lui a valu certaines critiques qui lui reprochent un manque de création ou d’art littéraire, soulevant le problème de la fusion de l’art et de la science que pose le roman historique. Les « *Episodios* » de Galdós sont plus, aux yeux de nombreux critiques, une bonne réécriture de l’Histoire qu’une création romanesque. Selon eux, la fiction est élémentaire chez Galdós:

*“Los Episodios nacionales » son una serie de cuadros de historia atravesados por el hilo unitivo de cierta acción novelesca elemental. La técnica de los Episodios puede ser reducida a sencillísima receta: Tómese la materia histórica contenida en un tomo de la « Historia de Lafuente », redactésela con mejor pluma, vístasela de ropaje novelesco- y si el ropaje es una simple hoja de parra, mejor-... ; hágase todo esto y se tendrá un tomo de Galdós... » (Pedro Laín Entralgo, « La generación del noventa y ocho » col. Austral, 1947, págs. 170 y sig.)<sup>580</sup>*

Mais, dès le début de la deuxième série, Galdós se joue du modèle classique, dans lequel la distinction entre Histoire et fiction est nette. Il le fait évoluer et amincit cette frontière entre réalité historique et fiction. Même s’il maintient la séparation, en reproduisant dans les deux niveaux une dualité parallèle, il en arrive parfois à faire disparaître le récit historique, prémisse d’une part croissante du romanesque, comme l’explique Juan Ignacio Ferreras :

*Galdós parece haber encontrado el procedimiento, aunque, y a veces, sea capaz de eludir, hasta la casi desaparición, el plano histórico: en El terror de 1824, Galdós se centra sobre la víctima, inventada, Patricio Sarmiento para sugerirnos, a través de un solo plano novelesco, todo lo que históricamente ocurre.<sup>581</sup>*

---

<sup>579</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p.16.

<sup>580</sup> *In. Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), pp. 16-17.

<sup>581</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1362.

Tel que le met en évidence l'exemple cité, il recrée l'univers historique uniquement par le romanesque, sans passer par le plan historique. Le récit est centré uniquement sur l'évolution d'un personnage fictionnel et non pas sur les faits historiques qui se déroulent. Néanmoins, à travers l'évolution de personnage, le lecteur est en mesure de percevoir le déroulement historique qui est seulement suggéré. La part fictionnelle accroît son importance par rapport à la réalité historique. Les deux niveaux sont toujours bien distincts et ne fusionnent pas, néanmoins, ils se mettent en contact. Le récit historique dicte toujours la trame du romanesque, mais de façon non explicite. Ce procédé est novateur pour l'époque et Galdós ne va avoir de cesse de le faire évoluer. Cette position de primauté du romanesque sur l'historique se poursuivra. Ferreras retranscrit un autre exemple en témoignant:

*En Zumalacárregui, primer título de la Tercera Serie, Galdós encuentra un subterfugio para salvaguardar este doble plano, y el cura Fago vivirá en su imaginación la personalidad del caudillo carlista que da título al episodio; nos encontramos ante una reducción novelesca de la historia, y el episodio es, así, uno de los mejores de la serie.*<sup>582</sup>

Le modèle, ainsi pensé, du double niveau, avec une place de plus en plus réduite pour le récit historique se poursuit dans la Quatrième Série :

*En la Cuarta Serie, pocos episodios se escapan a esta doble estructura galdosiana de novela histórica; los dos planos se hacen presentes constantemente, sin mezclarse nunca, sin fundirse; el lector puede seguir la historia de España no solamente caminando por el plano histórico, siempre reducido, sino caminando por el plano novelesco.*<sup>583</sup>

Après l'interruption de son écriture, Galdós procèdera à un changement artistique notoire. La fonction romanesque occupera dès lors une situation prédominante. Peut-être que ce choix s'est imposé de lui-même, la fiction permettant de mettre la distance temporelle manquante nécessaire entre son écriture et le déroulement des faits historiques. Il écrira ainsi à nouveau dix tomes. Selon Juan Ignacio Ferreras l'écriture des « *Episodios* » de Galdós a débuté par une séparation nette entre

---

<sup>582</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1368.

<sup>583</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1368.



le plan historique et le plan fictionnel, avec une prédominance du premier, laquelle va s'amoinrir pour tendre vers une évolution parallèle des deux plans. Le plan historique tend alors à disparaître et n'être présent qu'au travers des personnages romanesques :

*Si intentamos resumir, si recordamos las primeras posiciones o los diferentes tipos de novelas históricas conocidos o en boga en los tiempos de Galdós, podríamos definir o delimitar la nueva estructura de novela histórica descubierta por Galdós de la siguiente manera: 1. Existencia de dos planos bien diferenciados: el plano histórico y el plano novelesco. 2. Mediación del plano histórico sobre el plano novelesco. 3. Separación constante, aunque no tajante, entre los dos planos. 4. Aventuras paralelas o intencionalmente paralelas, entre los dos campos. 5. Posibilidad de una narración novelesca, aparentemente independiente del plano histórico, y que, sin embargo, nos está sugiriendo el plano histórico no explícito. 6. Existencia de personajes novelescos o de personajes históricos mediadores entre los dos planos, pero nunca protagonistas de ninguno de los dos planos. 7. La mediación o el determinismo histórico no se encuentra nunca materializado, explícito, en la novela.<sup>584</sup>*

Enfin, dans les Cinquième et Sixième Séries, il n'en est plus ainsi. Juan Ignacio Ferreras décrit comment le lecteur assiste à une « liquidation romanesque ». En effet, Galdós introduit l'intervention de la muse Clío dans son récit. Clío est Galdós. Or cette muse n'appartient ni au plan historique, ni au plan romanesque. Elle matérialise la dépendance entre les deux plans qui, de ce fait, disparaissent :

*La dependencia, la mediación y hasta la determinación del plano histórico sobre el novelesco, a lo largo de tantos títulos, no se muestra explícita en ningún momento; esta falta de explicitad, esta implicación, da toda su originalidad a la nueva estructura. Pero llega Clío, llega la materialización de esta dependencia o dependencia y los dos planos desaparecen. Los cuatro últimos títulos de los episodios corresponden a un nuevo tipo de novela histórica (memorias políticas, discursos, etc.). Yo diría que este nuevo tipo de novela histórica es el negativo del tipo de novela histórica que venimos examinando.<sup>585</sup>*

---

<sup>584</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1401.

<sup>585</sup> *Ibid.* (Ferreras, 2013), p. 1384.

Cette fusion entre réalité historique et fiction constitue la base du roman historique mais la réussite de celui-ci est difficile et c'est là que tient tout l'art car un roman historique est avant tout, comme son nom l'indique, un roman. Le roman historique doit pouvoir se suffire à lui-même en tant que roman à savoir proposer une fiction narrative riche, captivante et cohérente qui sache transporter le lecteur dans le monde fictif créé.

Comment faire pour raconter l'Histoire de façon aussi vivante que si c'était l'un des témoins qui en faisait le récit ? Comment recréer le passé, non pas comme une liste de grands faits et de personnages historiques, mais plutôt, comme un récit vivant de l'Histoire ? Almudena Grandes a prolongé cette réflexion de Galdós et l'a faite sienne. Elle a parfaitement saisi cette problématique de la fusion entre réalité historique et fiction et elle uni à son tour l'Histoire de l'Espagne « l'Opération Reconquête d'Espagne » et la fiction littéraire qui voit le jour grâce à la création de deux narrateurs intradiégétiques qui font vivre au lecteur une version intégrale de l'Histoire de l'intérieur.

Pour réussir ce rapprochement entre Histoire et fiction, Galdós avait eu recours à ce que l'on appelle « *l'intrahistoire* » ou « *histoires de l'Histoire* » dans le but d'enrichir son récit et de le rendre plus vivant, plus attrayant, plus convaincant aussi. Il s'agit de la notion d'Histoire intégrale qui fait référence à une conception de l'Histoire basée, à la fois sur les faits historiques, mais aussi sur l'humain, son quotidien, ses mœurs, sa culture, ses passions au sens large du terme

S'inscrivant dans le prolongement de celui-ci, Almudena Grandes a opté pour ce modèle. Cela fait partie des principales caractéristiques réutilisées par Almudena Grandes poursuivant ce même but d'informer et d'éduquer, tout en offrant du plaisir au lecteur. Le récit de cette invasion pourrait se faire dans un livre d'Histoire, mais le récit n'aurait jamais eu ce relief, ces couleurs, cette vie. De plus, un récit purement historique n'aurait jamais eu autant d'impact sur le lecteur que celui d'Almudena Grandes. Cet événement serait probablement resté anecdotique, en parti dû au fait qu'il est très difficile de s'imaginer les choses, d'autant plus lorsque la situation est éloignée dans le temps ou culturellement parlant. La solution de faire vivre l'Histoire semble appropriée pour donner à connaître une version de ce fait historique, amener le lecteur à se

questionner, se documenter, engager des recherches et des discussions. Ainsi le but de faire connaître l'Histoire et d'éveiller les consciences des citoyens serait atteint

Galdós, pour qui l'histoire est le fondement de tout art du roman, a utilisé ces moyens évoqués par Hinterhäuser. Ainsi, le lecteur des *Episodios Nacionales* découvre les faits historiques, mais également la vie quotidienne du peuple, la riche variété des sentiments, des émotions, des sensations, des hasards de la vie. Selon Emilio Sosa López, dans son article sur Benito Pérez Galdós, proposé dans *l'Encyclopédie Universalis*, l'histoire quotidienne des Hommes fait partie intégrante de l'Histoire :

*Pour Galdós, l'histoire n'est donc pas une suite passée de faits liés à un ordre institutionnel ou au devenir politique de l'État, l'histoire, comme totalité du devenir humain, détermine la marche existentielle des hommes, par-delà les événements de la vie quotidienne, en ce qu'ils font et en ce qu'ils sont.*<sup>586</sup>

Cela renvoie au concept d'historicité qui allie, les dimensions individuelles au collectif, la part de l'humain dans le déroulement historique. La définition actuelle de l'historicité, en particulier dans son acception philosophique, porte cette dimension de l'Histoire qui s'inscrit dans l'existence humaine de ceux qui la vivent comme le confirme la définition proposée par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL),<sup>587</sup> :

*Caractère d'un fait, d'une personne qui appartient à l'histoire, dont la réalité est attestée par elle.*

*Philosophie. (Existentialisme) Dimension historique, temporelle de l'existence en situation.*

*Psychologie. Ensemble des facteurs qui constituent l'histoire d'une personne et qui conditionne son comportement dans une situation donnée. »*

---

<sup>586</sup> Sosa López, E. (profesor y catedrático de la universidad nacional de Córdoba, Espagne), "Pérez Galdós Benito (1843-1920), Encyclopedia Universalis [Consultable en ligne à l'adresse URL: [http://www.universalis.fr/encyclopedie/benito-perez-galdos/.](http://www.universalis.fr/encyclopedie/benito-perez-galdos/)], (consulté le 25 octobre 2014).

<sup>587</sup> Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), [Consultable en ligne à l'adresse URL : [http:// www.cnrtl.fr/lexicographie/historicité](http://www.cnrtl.fr/lexicographie/historicité)], (Consulté le 25 octobre 2014).

L'être humain, dans son individualité, son quotidien, est influencé par l'Histoire, mais il l'influence en retour ; ce sont les histoires de l'Histoire. Emilio Sosa López explique que cette idée fut à l'origine des conceptions modernes, selon lesquelles l'intra-histoire représente la connexion entre le concret individuel et le collectif universel : « [...] *l'intime cohésion de l'universel avec le particulier, de l'abstrait au concret, c'est à-dire cette réalité de la vie quotidienne qu'Unamuno appelait « histoire intérieure » (intrahistoria) »*<sup>588</sup>

Et de Galdós à Unamuno, jusqu'à Almudena Grandes, c'est bien de cela dont il s'agit. Ce qui intéresse ces auteurs est de raconter cette « *intrahistoria* », car c'est grâce à ces histoires quotidiennes des gens ordinaires, que l'on découvre la réalité des choses, d'une époque. Cela permet de découvrir ce qu'il s'est réellement passé, ce que les populations ont vécu. Grâce à cette intra-histoire le récit ne se contente pas simplement d'un enchaînement de décisions politiques et de faits historiques, imposés à ceux d'en bas. Tel un voyageur qui s'écarte des sentiers touristiques, tracés pour lui, afin d'aller à la rencontre de la population, de leurs lieux de vie, leurs habitudes, leurs coutumes, leurs mœurs, le lecteur galdosien pénètre à l'intérieur des événements et se retrouve plongé au cœur d'une époque, la vivant à son tour de l'intérieur.

Galdós, plus que quiconque, a su restituer la société espagnole contemporaine avec lucidité et art. Emilio Sosa López l'analyse comme suit :

*Si la valeur et la responsabilité intellectuelle de l'écrivain se mesurent à sa capacité d'assumer son époque, peu d'hommes ont réalisé cet idéal si apprécié aujourd'hui autant que le romancier espagnol Pérez Galdós. Il a le don de la : en transparence : en ce sens, on peut dire qu'il fut un moment de la conscience espagnole capable d'opposer, par le seul effet de sa propre lucidité, une sorte de miroir critique à la réalité sociale d'alors. Mais s'il est certain que Galdós meurt en une société historiquement fermée, sa propre conscience « récréatrice » ou sa capacité de pénétration est, elle-même, une réponse. Ainsi, par la médiation de sa vision éclairée, sa production littéraire surgit comme le reflet vivant d'une conception de l'art du roman, pour laquelle le maintien de l'harmonie*

---

<sup>588</sup> *Ibid.* (Sosa López).

*la plus juste « entre l'exactitude et la beauté de la représentation » selon l'affirmation de Galdós lui-même, est une valeur primordiale.*<sup>589</sup>

Galdós recrée une image de la société contemporaine, née de sa vision personnelle des choses. Il s'inscrit dans cette historicité, puisqu'il ancre l'Histoire dans une trajectoire personnelle, parcourant le temps et l'espace. Néanmoins, il se différencie de ses contemporains car il adopte une position d'observateur éclairé, qui lui permet de donner à voir, à ses semblables, un reflet critique de la société, dans laquelle ils évoluent. De plus, il veut offrir, non seulement une vision qui soit à la fois personnelle et réaliste, mais en plus une œuvre frappée au sceau de la beauté. Avec Galdós, le fond doit être d'une haute qualité mais aussi la forme. Selon Emilio Sosa López, Galdós a atteint un degré inégalable puisqu'il a su « dépasser le seuil du pur romanesque pour atteindre à une vision philosophique du réel »<sup>590</sup> Il est en quelque sorte parvenu à cette fragile alchimie entre le réel et le romanesque, à tel point que ses écrits surpassent à la fois la réalité et l'imaginaire par leur parfaite fusion.

Comme Almudena Grandes l'évoque dans sa postface, il est très difficile de combiner à la perfection réalité et fiction. En ce qui concerne Almudena Grandes, le propos historique précède également la fiction puisqu'elle a expliqué que le but de son écriture était de faire le récit d'épisodes historiques nationaux méconnus. Néanmoins, même si la proposition d'Almudena Grandes s'inspire de celle de Galdós, la composition de son œuvre est différente.

Pour ce qui est de la liaison entre Histoire et fiction, elle se réalise, de la même façon que chez Galdós, par l'introduction de personnages fictifs aux côtés de personnages historiques réels, le tout dans un univers historique vraisemblable. Almudena Grandes soignera leur création de façon à ce qu'ils soient représentatifs, typiques, historiquement, comme l'avait fait Galdós avant elle. En effet, comme lui, Almudena Grandes offre une représentation générale de toutes les classes sociales mais également de toutes les caractéristiques du type espagnol, par le biais de personnages. Selon Hinterhäuser, certains critiques avaient reproché à Galdós d'avoir créé des

---

<sup>589</sup> *Ibid.* (Sosa López).

<sup>590</sup> *Ibid.* (Sosa López).

personnages trop caricaturaux, trop simplistes, du point de vue de leur richesse émotionnelle et comportementale. De ce fait probablement, Almudena Grandes met un soin tout particulier à faire en sorte qu'ils soient aussi riches et complexes, d'un point de vue fictionnel. Hinterhäuser explique que cette connexion entre Histoire et intra-histoire peut se faire par ce qu'il nomme, "la tertulia", qui permet de faire passer le matériel historique, à travers le point de vue personnel de plusieurs personnages. Leurs points de vue multiples permettent au lecteur d'en tirer une vision globale. L'Histoire est un déroulement continu qui est influencé par la vie de ces hommes et ces femmes qui la vivent et l'écrivent en même temps. C'est la société qui vit, qui évolue lentement, passant par des épreuves souvent longues et douloureuses. Et au sein même de cette société, ce sont les Hommes eux-mêmes, en tant qu'individu, qui agissent. L'Histoire vécue de l'intérieur prend forme dans quatre chapitres : I *Aquí, Radio España Independiente* (175 pages), II *La cocinera de Bosost* (197 pages), III *El mejor restaurante español de Francia* (183 pages), IV *Cinco kilos de rosquillas* (15 pages). Au sein de chaque chapitre, les narrateurs intradiégétiques, Inés et Galán, alternent leur récit, selon l'ordre Inés, Galán, Inés pour chaque chapitre, excepté le dernier, où seule Inés est narratrice. Cela est probablement dû au fait qu'Inés est la protagoniste principale du roman, comme son titre l'indique. Ce roman, c'est l'Histoire des combattants de l'invasion du Val d'Aran et l'histoire d'Inés. L'histoire d'Inés et celle de Galán viennent prendre place dans cette période historique, dans ces événements qui ont réellement eu lieu et l'incarnent ; ces personnages fictionnels côtoient les personnages historiques qui interviennent également à ce niveau. Ce qui rend possible de faire varier les points de vue, de faire des allers-retours dans la chronologie et, de ce fait, le lecteur doit faire le lien entre chaque narrateur et reconstituer le fil de l'histoire.

Le fait de choisir deux narrateurs intradiégétiques donne lieu à une vision à la fois plus large, plus globale mais aussi plus proche de la réalité historique. Ce parti pris enrichit et complexifie le récit historique et fictionnel. Les aventures vécues par les deux narrateurs intradiégétiques, Inés et Galán, permettent de rendre le récit historique à la fois plus historiquement complet et juste, mais également plus passionnant, plus humain, plus accessible aussi. Le narrateur interne Galán offre la possibilité de vivre l'invasion depuis l'intérieur, au sein même des protagonistes, les combattants. De ce fait, il peut révéler tout ce qu'il se passe réellement lorsqu'on est sur le terrain, sur le

champ de bataille. Ainsi, le lecteur peut-il vivre les événements au plus près, appréhender les faits, se les imaginer plus précisément, mieux les comprendre et, par conséquent, les estimer à leur juste valeur.

Le choix du narrateur interne est judicieux également en ce qui concerne la traduction de la vision humaine de l'Histoire d'Almudena Grandes, dont il est fait état précédemment, ainsi que du point de vue de la révélation progressive de la manipulation dont les combattants avaient été victimes. À travers Galán, à ses côtés, le lecteur découvre la réalité interne de l'invasion, de la vie quotidienne des combattants et la cruelle désillusion qu'il leur est donné de vivre. Le fait d'adopter ce point de vue renforce l'effet de vraisemblance historique mais aussi le suspense et l'intérêt de la fiction. L'art d'Almudena Grandes consiste à avoir trouvé une structure narrative qui desserve autant l'Histoire que l'histoire, autant la réalité historique que la fiction.

De la même façon, la narratrice interne Inés, va offrir un autre point de vue. En effet, premièrement, il s'agit d'un membre de la population parmi les autres. Ainsi le point de vue du peuple, victime également de cette guerre, est-il fortement représenté. Cela donne une vision plus complète de la façon dont toute l'Espagne a vécu la guerre. Ensuite, Inés est issue d'une riche famille phalangiste, son frère est délégué provincial de la Phalange. Cet aspect est important car de cette manière, Almudena Grandes propose un narrateur issu de chaque « camp », de chaque classe sociale. La vision des deux narrateurs peut permettre une perception du point de vue des « deux Espagne ». Enfin, il s'agit d'une femme, à part entière, ce qui complète la globalité, la représentativité de tous les Espagnols. Grâce à ce choix, Almudena Grandes peut dévoiler d'autres aspects de la Guerre civile tels que l'oppression machiste, l'éducation traditionnelle « castratrice » des filles, mais aussi l'égalité homme-femme à travers ce personnage d'Inés qui n'a rien à envier au personnage narrateur masculin Galán. Cet aspect est essentiel dans l'écriture d'Almudena Grandes comme ce travail de recherche le démontrera plus en avant.

Autour de ces deux narrateurs internes se greffent les autres combattants et les dirigeants politiques communistes, pour Galán, et d'autres civils ou les dirigeants phalangistes pour Inés. La représentativité et la vision des « deux Espagne » sont ainsi assurées. Puis, les deux narrateurs se rencontrent, tombent amoureux et s'unissent. A

partir de ce moment-là, leurs visions continuent à se compléter, mais depuis le même camp, celui des combattants républicains. Là encore, cela permet de proposer une vision plus globale, plus complète, puisque Galán sait des choses qu'Inés ne sait pas et vice-versa. De ce fait, bénéficiant des deux visions, le lecteur lui sait plus de choses que les deux narrateurs. Il en tire la sensation d'être bien informé et cela contribue à créer de la vraisemblance et à susciter en lui beaucoup d'intérêt. Ce choix de deux narrateurs internes est en accord avec la volonté de l'auteur de retranscrire une version fidèle et humaine de l'Histoire ainsi qu'une histoire passionnante.

## 1.2 L'opération vécue par les combattants

En ayant recours à la fiction, Almudena Grandes fait pénétrer le lecteur dans le cœur de l'histoire, dans la vie des guérilleros au cœur de l'Histoire et ainsi il découvre l'opération telle qu'elle est vécue par les combattants.

Dans sa note métafictionnelle qui définit les principes de création, Almudena Grandes mène elle-même une réflexion métadiscursive sur cette création qui marie Histoire et fiction. Elle précise par exemple des événements historiques réels qu'elle a choisis de réinvestir par la fiction et comment. Elle cite quelques exemples concrets de cette vie qu'elle donne à l'Histoire à travers quelques anecdotes. Elle choisit des faits significatifs mais qui n'apparaissent pourtant pas dans les livres d'Histoire. L'intrahistoire permet de voir des « détails » de l'Histoire qui n'en sont pas ; au contraire ce sont des « détails » qui permettent de comprendre réellement les choses, qui font sens et/ou qui trahissent laissant apercevoir la réalité. Elle fait appel, par exemple, à ce principe en action avec les agissements et la lutte des guérilleros en France, aux côtés de la Résistance française pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il s'agit d'un fait réel mais les acteurs qui l'incarnent sont fictifs. Ils donnent vie aux faits qui ont réellement existé.

La réalité est retranscrite dans la fiction et Almudena Grandes choisit de mettre en relief des faits significatifs comme par exemple le fait que les Allemands, vaincus par les Républicains espagnols engagés dans la Résistance française, refusaient de se rendre



à eux. Dans la note métafictionnelle, elle explique les faits et comment elle a réinvesti ce « détail » significatif :

*Algo parecido ocurre con los episodios que sitúan a Galán y a Comprendes en el sur de Francia durante la Segunda Guerra Mundial. Aunque ellos dos no estuvieran allí, los guerrilleros de la AGE (Agrupación de Guerrilleros Españoles), inserta en las FFI (Fuerzas Francesas del Interior), se enfrentaron muchas veces con la resistencia de los alemanes a quienes habían derrotado, pero que no querían rendirse oficialmente a los "rotspaniers", como llamaban a los rojos españoles. Aquellas crisis se resolvieron de diversas maneras, entre las que yo he escogido a la más expeditiva.<sup>591</sup>*

Dans le roman, l'intrahistoire donne vie à ce fait significatif. Le fait prend une incarnation, il a un visage, des mots, des émotions, des réactions. Cela permet toujours selon une double fonction de susciter l'intérêt du lecteur, de stimuler son imagination, d'attiser sa curiosité, en créant de l'intensité, du suspense, de l'émotion. Lire dans un éventuel livre d'Histoire « Les Allemands refusaient parfois de se rendre aux Espagnols engagés dans la Résistance Française » pourrait a priori sembler quelque détail superfétatoire compte tenu que les Espagnols ont été laissés pour compte dans les événements qui ont fait s'affronter la France et l'Allemagne. Leur réhabilitation dans la Résistance française et dans la libération de la France n'est pas encore tout à fait définie. Aussi le livre d'Histoire ne peut être qu'éventuel. Cependant vivre la scène sous ses yeux avec de « vrais » hommes, leurs réactions à vif, leurs émotions, l'enjeu humain de l'Histoire, n'a pas d'équivalent. Nous pouvons l'observer dans le passage suivant au cours duquel un officier allemand refuse de se rendre aux Guérilleros. Le dialogue, le vocabulaire choisi qui exprime clairement les états émotionnels qui traversent les hommes font de ce moment une expression très parlante du fait :

*\_ ¿Qué pasa? \_le había mandado a parlamentar en mi lugar después de que el jefe alemán, que llevaba insignias de comandante, destacara a un teniente en vez de dirigirse a mí en persona.*

*\_ Tenemos problemas, ¿Comprendes? \_y meneó la cabeza con desánimo\_. No se quieren rendir.*

---

<sup>591</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 724.

*\_ ¿Qué? \_y lo pregunté en voz tan alta que al oficial que hablaba español no le quedó más remedio que mirarme\_. ¿Pero cómo no van a querer rendirse, si les hemos desarmado y todo?*

*\_Ya, a la tropa, pero el comandante no quiere entregarse a nosotros, ¿comprendes? Dice que sólo está dispuesto a rendirse a los franceses.*

*\_ ¿Y por qué, si puede saberse?*

*\_Es que... \_Comprendes miró a nuestro alrededor, comprobó que estábamos rodeados de hombres que nos miraban con extrañeza, y bajó la voz\_. El comandante estuvo en nuestra guerra, ¿comprendes? Era el asistente de uno de los asesores de Burgos, y dice que... \_el Bocas y el Tarugo, un chico riojano de su edad, que apenas hablaba y por eso se lo había convertido en su compañero inseparable, estaban tan cerca que su voz descendió al nivel de un murmullo\_. Dice que a nosotros ya nos ha vencido.*

*\_ ¡Me voy a cagar en Dios!<sup>592</sup>*

Le lecteur vit l'événement directement sous ses yeux, il le comprend de façon beaucoup plus exacte, il prend conscience de toutes les dimensions et en particulier de l'honneur et de l'engagement entier de ces hommes. Le champ lexical du corps humain et les verbes qui traduisent ce bouillonnement intérieur sur le point d'exploser donnent de l'épaisseur aux faits, de la vie, de l'impact :

*Me parte unos pasos y me mordí la lengua doblada entre los dientes, mientras sentía la sangre latiendo en las venas del cuello, en las sienes y en las cuencas de los ojos, mi corazón bombeándola a tal velocidad que mi cabeza parecía a punto de estallar de un momento a otro. Decidí correr ese riesgo, y me volví para mirar a los ojos a aquel comandante de la Wehrmacht. Él me sostuvo la mirada con una arrogancia que no le correspondía, porque yo no había estudiado en ninguna academia militar, nunca me había condecorado ningún ministro de la Guerra, no tenía sable, ni estado mayor, ni un caballo blanco sobre el que entrar cabalgando en ninguna ciudad, pero le había vencido. Él, con todos sus galones, sus condecoraciones y sus águilas de metal reluciente, había sucumbido a un simple parche tricolor, cosido de cualquier manera en una guerrera prestada, que ni siquiera se parecía a la que llevaban otros de mis hombres. Y sin*

---

<sup>592</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 135-136.

*embargo, a mi derecha, el Bocas, que no había luchado en ninguna otra guerra, que no sabía lo que era una desbandada, una retirada, una derrota, que no tenía por qué saberlo, me miraba con una inquietud que me dolía, porque era un soldado victorioso y todavía no se había dado cuenta.*<sup>593</sup>

Cet épisode souligne les valeurs et le courage de ces hommes qui font don de leur personne pour la démocratie et également ce code de l'honneur qu'ils incarnent. Ce sont de simples soldats qui ne sont pas issus de grandes académies militaires mais ils sont là, dans la lutte et efficaces. La suite de l'anecdote, sa résolution, met en avant les émotions, les réactions viscérales et le sens de la guérilla et de la lutte. Cela permet de créer un moment très intense, riche en émotions et historiquement parlant également. Le choix de l'anecdote fait historiquement sens, en ce qui concerne la lutte des Républicains espagnols contre les Allemands au sein de la résistance française, et littérairement car c'est un instant hautement dramatique et intense. Cela donne la capacité au roman de diffuser une information historique véridique à haute valeur humaine, de la faire vivre intensément et à la fois d'étourdir le lecteur et de le convaincre :

*-Buenas tardes, comandante - le saludé en español cuando todo estuvo listo, las ametralladoras montadas, los alemanes, tan altos, encajados en aquellas sillas tan pequeñas, mis hombres más bajos, de pie, tiesos como postes; cada uno en su sitio\_. Me parece que tenemos un problema y necesitamos resolverlo, ¿no?*

*El teniente que había hablado antes con Comprendes se inclinó hacia delante, en un ángulo muy difícil, para poder traducir mis palabras a su jefe, que estaba impertérrito en su pupitre, la barbilla altiva, los labios fruncidos en un gesto de desprecio tan ridículo, tan desproporcionado con el ángulo de sus piernas, encogidas, que le sonreí antes de seguir.*

*-La solución está en su mano, comandante. Tiene usted dos opciones \_ las marqué con dos dedos de la mano derecha-. La primera es rendirse. A mí -y posé el dedo índice sobre mi pecho-. No a los franceses - aparté el dedo para señalar hacia la ventana-*

---

<sup>593</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 135-136.

, sino a mí, porque quien manda aquí - y de nuevo golpeé mi pecho con el dedo- soy yo.  
Y la segunda...

*Retrocedí unos pasos sin dejar de mirarle, cogí por una esquina la lona azul con la que mis hombres habían cubierto las ametralladoras, y la aparté de un tirón, con un movimiento un tanto exagerado, incluso teatral, pero eficaz, porque dejó todas las armas a la vista.*

*\_La segunda opción ya la está usted viendo \_hice una pausa para mirarle\_. Así que usted dirá...*

*Cuando el teniente alemán intentó traducir mi última frase, el comandante negó con la cabeza. No necesitaba más traducción, y se limitó a sacar su pistola con una mano, ponerla encima de la palma de la otra, y extenderla hacia mí.*

*-Merci beaucoup, commandant - fui a recogerla con una sonrisa-. Nous vous laisserons entre les mains de l'armée française.<sup>594</sup>*

L'Histoire sert l'histoire, la nourrit et vice-versa, l'histoire sert l'Histoire, l'incarne. Selon ce même principe, Almudena Grandes revient sur une anecdote lourde de sens. José del Barrio, chef du XVIII<sup>e</sup> Corps de l'Armée Populaire de la République, avait demandé à ses hommes une tenue impeccable -lavés, peignés, uniformes irréprochables- pour passer la frontière française en février 1939. Cette volonté de se rendre présentable traduisait son état d'esprit et celui que devait partager ses hommes. Ils n'étaient pas une bande de voyous sans foi, ni loi, qui fuyaient vaincus par la loi. En soignant leur apparence, ils soignaient leur état d'esprit, ils étaient des soldats de la République, des défenseurs de la Démocratie, obligés de fuir leur pays en proie à un régime dictatorial imposé par une force illégale.

Ce fait signifiant, qui plus est, était accompagné d'une anecdote qui soulignait la bêtise humaine avec ce journaliste qui ne trouvait rien de mieux à faire que prendre en photo une femme totalement exsangue tentant d'allaiter son fils, publiée par la suite dans le célèbre hebdomadaire français coutumier des photos chocs *Paris Match* :

---

<sup>594</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 137-138.

*Yo me he inventado el nombre de guerra de Galán, pero entre los jefes de la AGE, más de uno obligaba a sus hombres a lavarse, a arreglarse el uniforme y cortarse el pelo, para entrar en los pueblos que liberaban desfilando en perfecta formación. Seguían el ejemplo que José del Barrio, jefe del XVIII Cuerpo del Ejército Popular de la República, dio en la frontera franco-española en febrero de 1939, mientras el general Jurado, tal y como cuenta el general Cordón en sus memorias, sólo sabía repetir “somos unos cabrones, unos cabrones, somos unos cabrones”. Mientras tanto, un fotógrafo extranjero hizo lo que quizás es la foto más cruel de la derrota, al captar la imagen de una mujer exhausta, amamantando a su hijo con un pecho vacío, que “Paris Match” se apresuró a publicar en su portada.<sup>595</sup>*

Almudena Grandes prend soin de souligner ce fait dans sa note et le transpose également dans la fiction. Le fait prend vie, forme, devant les yeux du lecteur grâce à la fiction et l’Histoire réelle permet de créer un événement hautement significatif dans la fiction. Dépeignant l’étendue de toute de cette misère et de ce désespoir humains grâce à l’emploi d’un champ lexical explicite et significatif, le fait prend vie aux yeux du lecteur :

*Era cierto que la lucha acababa de terminar. Era cierto que mis hombres estaban cansados, que necesitaban descansar, pero no creo que aquellos diez minutos resultaran tan largos para ninguno como para mí. La decisión que acababa de tomar me había devuelto al día más amargo de mi vida, y mientras escuchaba a lo lejos los gritos de Comprendes, volví a Vivirlo, a verlo todo, montones de maletas abandonadas flanqueando la carretera y aquellas mujeres moribundas de cansancio, cargadas de bultos y de niños, algún hijo más grande de la mano, que avanzaban despacio por la calzada entre soldados sucios, encogidos. Ellos también entraban en Francia solos, en parejas o en pequeños grupos, a veces junto a algún animal suelto, atado a un cordel que nadie sostenía por el otro extremo. Yo estaba allí, viéndolo todo, escuchando el sonido de la derrota, ecos de voces que repetían un nombre a gritos, quejas, juramentos, los gimoteos de una niña que se había perdido. También el silencio de una mujer exangüe, que llevaba toda la desesperación del mundo prendida en los ojos y el pañuelo de las campesinas sobre la cabeza. Aquella mujer que se sentó en una cuneta y se sacó*

---

<sup>595</sup>Op.cit. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 724.

*un pecho flaco, vacío, para intentar aplacar al bebé que llevaba entre los brazos, no para que un fotógrafo norteamericano la encuadrara con su cámara.*<sup>596</sup>

L'auteure fait directement référence dans le roman à cette célèbre photo de *Paris-Match* qui fait l'étalage publiquement de la misère absolue dans laquelle une frange de la population s'est retrouvée par simple conviction républicaine. Ce passage fait imaginer ce que fut « La Retirada ». Derrière la définition historique de fuite massive des Espagnols à la fin de la Guerre civile, il y a des hommes, des femmes, et beaucoup d'enfants qui ont franchi les Pyrénées à pied, en plein hiver, jour et nuit dans des conditions extrêmement difficiles physiquement et moralement<sup>597</sup>. L'intrahistoire met de l'humain dans les faits historiques. Almudena Grandes illustre l'Histoire par les humains qui ont vécu ces événements :

*Al final, aquella foto dio la vuelta al mundo desde la portada del "Paris Match", porque cuando estaba a punto de ir a partirle la cara a aquel cabrón, mi teniente coronel me llamó a gritos, ¡González! Aquel día de febrero de 1939, yo aún no era el Gaitero, y él, José del Barrio, todavía el jefe del XVIII Cuerpo del Ejército Popular de la República Española, mi jefe. Cuando llegué a su lado, vi que él también estaba mirando a aquella mujer, la miraba de un modo que me obligó a preguntarme de dónde iba a sacar la leche que iba a pedirme de un momento a otro, pero lo que dijo fui distinto. Mis hombres no van a pasar la frontera como vagabundos, como maleantes, mis hombres no, eso fue lo que me dijo. Avisa al mando de que cede mi turno. Pasaremos mañana.*

*Somos unos cabrones. Antes de obedecer aquella orden, me fui a por el fotógrafo, le aparté de la mujer, y cuando ya estaba a punto de meterle una hostia, empezó a apaciguarme en español, con los brazos extendidos hacia delante, las manos abiertas, está bien, está bien. Luego se marchó corriendo, y fui tan tonto que ni siquiera le quité el carrete. Después de eso, creí que ya nada podría impresionarme, pero en el puesto de mando había un general mayor, con la guerrera alicatada de medallas, que lloraba como un niño de sesenta años y sólo sabía repetir esa frase, somos unos cabrones, unos cabrones, somos unos cabrones. Y ni siquiera eso me conmovió tanto como el discurso*

---

<sup>596</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 139-140.

<sup>597</sup> Dans les Hautes-Pyrénées, en tant que terre d'accueil de cet exil forcé, nombreux sont les témoignages abondant en ce sens qui donnent un visage, de la vie, des émotions, des ressentis à ce tragique événement.

Comme cité précédemment, José Manuel Pedrosa a su en recueillir et sauvegarder quelques-uns.

*que pronunció el teniente coronel a mi regreso, ante una masa de hombres desaliñados, rendidos por fuera y por dentro, formados a regañadientes.*<sup>598</sup>

De plus, dans cette anecdote, se trouve une possibilité de réaction humaine effective à cette attitude insupportable du journaliste, puisque Galán réagit immédiatement avec colère prêt à faire usage de la force devant cette attitude imprudente de ce journaliste. Cet événement souligne, en outre, l'opposition entre une catégorie de population toujours mue par le profit à tirer et une autre au service de la société du bien commun, du bien de tous, de l'entraide. La réaction des soldats de la République est totalement opposée à celle du journaliste ; immédiatement Galán se demande comment faire pour venir en aide à cette femme, même si finalement ce n'est pas ce que lui ordonne son chef.

Galán fait écho à cet épisode de « *La Retirada* », car lui et ses hommes revivent en France cette sensation d'être traitée comme des moins que rien après la façon dont ils ont été traités par les Allemands malgré leur victoire. Aussi, se souvient-il de son passé et il y fait référence pour perpétuer cet esprit inculqué par son chef dans le XIV<sup>e</sup> Corps : ils ne sont pas des Vagabonds, des miséreux. Ils ont lutté armes à la main pour la défense de la Démocratie Espagnole et ils doivent en être fiers :

*Yo los vi, vi su cansancio, su desesperación, tan semejante a la mía, y cómo se esfumaban todas juntas, cómo íbamos irguiéndonos uno por uno, cómo levantábamos el ánimo, y la cabeza, mientras escuchábamos aquellas palabras, hemos perdido la guerra, pero no el honor, hemos perdido la guerra, pero no la razón, hemos combatido durante tres años por la legalidad constitucional de nuestro país, como el único ejército español legítimo... Al día siguiente, todos los hombres del XVIII pasamos la frontera afeitados, limpios, repeinados y desfilando, cantando el "Himno de Riego" en perfecta formación, para ir a parar a los mismos campos que los demás, como si fuéramos vagabundos, cómo si fuéramos maleantes. En apariencia, aquel gesto no sirvió de nada, y sin embargo, el 2 de julio de 1944, cuando entré en la plaza de aquel pueblo de Haute-Garonne cuya liberación nunca aparecerá en ningún tratado sobre la Segunda Guerra Mundial, miré al cielo, como miran los toreros cuando quieren brindar un toro a alguien que ya no está a*

---

<sup>598</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 139-140.

*su lado, antes de empezar como empezaba mi teniente coronel cuando hacíamos las cosas bien.*<sup>599</sup>

La force des « détails », qui n'en sont pas, prend toute son ampleur dans cette anecdote. Le fait de se rendre présentables malgré la difficulté de la situation permet aux combattants de relever la tête, au sens propre comme au sens figuré. Trouver la force d'avancer dans toutes les petites choses, dans le collectif, dans un meneur rappelle la philosophie qu'incarne Inés. Et la suite de l'anecdote confirme cette essence des choses qui animent une vie et lui donne l'élan, en l'occurrence le collectif, l'honneur, la lutte, la légalité, les droits, la liberté, l'espoir nourrissent les guérilleros :

*¡Enhorabuena, camaradas! Enhorabuena y gracias a todos. Hemos ocupado esta posición sin bajas mortales ante un enemigo numéricamente superior, y esto es sólo el principio, pero nuestro camino no termina en París aquella frase les desconcertó tanto que sólo al escucharla empezaron a prestarme atención de verdad.-. Eso es lo primero que quiero advertiros. Nosotros no luchamos para llegar a París, y tampoco somos soldados de fortuna. No somos mercenarios, nos somos forajidos, no somos bandoleros ni salteadores de caminos -hice una pausa y levanté la voz-. Nosotros seguimos siendo el Ejército de la República Española -ellos rugieron, pero yo rugí más que ellos-. Eso es lo que han aprendido los alemanes hace un rato, y eso es lo que no voy a consentir que se le olvide a nadie, ¿está claro? ¡A nadie! Porque hace cinco años perdimos una guerra, pero durante tres años luchamos con las armas contra el fascismo, por la legalidad constitucional de nuestro país, por los derechos y por las libertades de los españoles. Y no sé por qué lucháis vosotros, pero yo sigo luchando por la misma causa...*<sup>600</sup>

Transmettre ces « détails », qui sont en réalité des petites richesses, des trésors que l'on a reçus, que l'on nous a confiés à un moment donné, apparaît comme essentiel dans toute l'œuvre d'Almudena Grandes.

---

<sup>599</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 740-741.

<sup>600</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 740-741.



Par le biais de cette anecdote, les soldats de la République lavent l'affront qui leur a été fait et ils récupèrent tout l'honneur qui leur est dû et dont ils peuvent, à juste titre, s'enorgueillir :

*Después, lo que hicimos todos, yo el primero, fue lavarnos, afeitarnos, cosernos los botones, cortarnos el pelo. Sentir que la costra de la derrota se disolvía en el agua sucia, que la navaja desprendía de nuestras mejillas en cansancio humillado de las playas inhóspitas, que la aguja y el hilo volvían a coser nuestro honor, el honor de España, al parche tricolor de nuestros uniformes. En los cabellos muertos que el peluquero nos quitaba del cuello con una brocha, caía al suelo una desgracia vieja, una injusticia vieja, el viejo dolor de los desterrados que acaban de encontrar un camino para volver a casa.*

*El 2 de julio de 1944 me convertí en el capitán Galán. El hombre que salió de aquel pueblo era distinto del que había entrado en él, y necesitaba un nombre nuevo. Mis hombres sólo lo encontraron después de que el Lobo, al bajar del camión en el que había venido a felicitarnos con los franceses de la VI, se preguntara en voz alta si estaba viendo soldados o galanes de cine.<sup>601</sup>*

L'intrahistoire est mise au service de l'humain, pour tenter de réparer un tant soit peu l'injustice dont ont été victimes ces hommes traités comme des bandits de grand chemin alors qu'ils se battaient pour la légalité et la démocratie. A ce propos, l'origine du surnom de Galán, fictionnel, s'avère hautement symbolique, explicite et cathartique. De plus, dans sa note, Almudena Grandes explique que le surnom de Comprendes est quant à lui authentique.

L'opération est lancée et le lecteur vit tout le déroulement aux côtés des combattants de l'annonce jusqu'à l'échec et même l'après. Les combattants ayant déjà lutté aux côtés de la Résistance française n'hésitent pas une seule seconde à s'engager dans le combat pour tenter de reconquérir l'Espagne :

*Volvemos a invadir España. Vamos a invadir.*

---

<sup>601</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 742-743.

*El primero en reaccionar fue el Zurdo, que empezó a darles puñetazos a la mesa con las dos manos a la vez, mientras asentía con la cabeza y gritaba ¡sí,sí,sí! Yo me levanté como si un muelle me hubiera expulsado de la silla y, antes de abrazar a Comprendes, vi que Zafarraya se había tirado al suelo y que le Cabrero, a su lado, le sacudía, como si pretendiera levantarlo como para sacarlo a hombros. Si el Lobo nos hubiera contado que nos había tocado la lotería, no lo habríamos celebrado tanto, risas, gritos, abrazos repetidos una y otra vez, mientras el Pasiego, el más taciturno de todos nosotros, el único que nunca hablaba por hablar, escupía palabras como una ametralladora, fascistas, cabrones, hijos de puta, chulos de mierda, os vais a enterar...<sup>602</sup>*

Le lecteur découvre l'exposition du plan qui leur est faite où chaque détail semble avoir été au préalable soigneusement pesé : les pré-invasions leurres tout au long des Pyrénées, la pénétration massive le 19 octobre par *Caneján* pour envahir le Val d'Aran, la prise du tunnel de *Vielha*, la conquête du territoire, la prise de *Vielha*, la division en trois secteurs d'attaque, le gouvernement républicain provisoire qui sera présidé par Negrín, l'engagement allié à leurs côtés qui ne saurait tarder, le soutien des camarades français prêts à s'engager avec eux.

La fiction traduit la réalité historique en retranscrivant les doutes que ne nombreux chefs AGE avaient émis. Lobo fait donc part à ses hommes de son inquiétude et de ses doutes quant aux acteurs à l'origine de ce plan et leurs motivations :

*- ¿Qué es lo que no te gusta? -insistí yo-. Vamos, Lobo, échalo ya...*

*-Sí, porque, desde luego, el plan es cojonudo, ¿comprendes?*

*- Cojonudo, eso es verdad -se frotó la cara con las manos y tomó impulso-. Es cojonudo, pero no tiene ni padre ni madre. No sé de quién es. No sé quién está detrás de esto, nadie sabe una palabra, ni siquiera López Tóvar, y eso que va a ser el comandante en jefe.<sup>603</sup>*

Ces dialogues internes permettent réellement de saisir la problématique de l'opération avec précision et impactent car ils mettent en exergue aux yeux du lecteur ce fossé entre dirigeants politiques et combattants à travers l'exposition des motivations

---

<sup>602</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 158.

<sup>603</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 161.

oposées des uns et des autres. Ces échanges humains, à cœur ouvert, donnent la possibilité de constater les effets de ceux qui décident sur ceux qui subissent ces décisions. Seule une plongée dans la vie des combattants offre la chance de partager leur ressenti :

*Esta es una operación política, eso es lo primero que no me gusta, o mejor dicho... - volvió a mirarnos, a pasear sus ojos por nuestras caras, una por una-. Va a ser una operación militar, porque los que vamos a entrar somos nosotros, nosotros somos los que vamos a arriesgar, los que vamos a jugarlos la vida y las vidas de nuestros hombres, ¿no? -y uno por uno, fuimos asintiendo con la cabeza-. Bueno, pues no hemos podido opinar. No nos han dejado decidir ni siquiera la fecha. Todo, hasta los mapas, estaba hecho ya, las fases establecidas de antemano, los objetivos asignados, las brigadas desplegadas. Hasta los pueblos donde se van a situar los puestos de mando estaban escogidos. ¿Por qué? ¿Por quién? Por alguien que sabe lo que hace, no digo que no, pero el caso es que allí no se levantó nadie para responsabilizarse de esta campaña.*<sup>604</sup>

De la même façon, donner vie à ces dialogues plausibles est une occasion unique, concomitamment, de dénoncer de façon criante les turpitudes des dirigeants et d'encenser l'engagement loyal des combattants :

*Nadie dio explicaciones, nadie pidió opiniones, sólo habló Carmen, habló, y habló, y habló sin parar, pero tampoco dijo nada por sí misma. Jesús dice esto, Jesús dice lo otro, Jesús ha pensado, Jesús, Jesús, Jesús... Lo dijo tantas veces que alguien, y creo que fue Pinocho pero podría haber sido yo, porque estaba pensando lo mismo, preguntó por qué el Partido no había enviado a nadie para respaldar una operación de tanta envergadura, y en ese momento, se puso a la defensiva. La delegada del Buró Político en Francia soy yo, ya lo sabes... Tampoco digo que eso no sea verdad. Es verdad que Moscú está muy lejos, que en medio está Alemania, la guerra, que nadie lograría cruzar Europa y llegar vivo hasta aquí, sí, pero de todas maneras, en junio mandaron a Zoroa desde América sólo para que echara un vistazo, ¿no?, y que ahora no hayan matado a nadie.*<sup>605</sup>

---

<sup>604</sup> *bid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 162.

<sup>605</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 162.

La fiction vient incarner les combattants. Elle témoigne, par exemple, des préoccupations réelles dont ils étaient en proie concernant les commanditaires de cette opération et leur sentiment d'abandon de la part de leurs dirigeants. Ainsi revient-elle, pour illustrer ce fait historique, sur l'abandon des militants par la classe politique dirigeante, Zoroa, Ibárruri, Carrillo, etc. réfugiés à l'étranger et qui, de ce fait, se retrouvent à juste titre écartés par ceux restés là à lutter, avec à leur tête Monzón :

*En aquella época, tampoco sabíamos nada de Agustín Zoroa, excepto que vivía en México hasta que el Comité Central lo mandó a España para que le pusiera al corriente de lo que había sucedido durante su ausencia; En otras circunstancias habríamos sospechado que esa inquietud no armonizaba demasiado bien con la permanencia de Carmen en el puesto al que la había encaramado el Buró Político, pero en aquel momento no le dimos importancia. La guerra había aislado de tal manera a la dirección del Partido de la situación de Europa occidental, que nos habrían sorprendido más que perseveraran en su cómoda indolencia, sin aprovechar la primera ocasión para enviar a nadie. Y lo que se hubiera encontrado Zoroa en Madrid, pensábamos todos nosotros, no era ni más ni menos que lo que se merecía, después de llevarse cinco años tocándose los huevos y tomando el sol. El que se fue a Sevilla perdió su silla. Los que se fueron a Moscú, o a América del Sur, ya no digamos.<sup>606</sup>*

Le cas de Monzón, qui fait l'objet d'une étude approfondie dans les parties entre parenthèses pour revenir sur les faits historiques, politiques et personnels qui le définissent, est également un fil conducteur tout au long de la fiction au cœur de l'Histoire. La lutte qu'il perpétue et l'organisation communiste qu'il met en place en France et en Espagne, son arrivée à la tête du parti, la naissance de l'opération accompagne la préparation des combattants à l'opération. Cet angle de vue permet de se faire une idée de comment les combattants percevaient Monzón et cette opération :

*Monzón se había ganado a pulso el poder, y el respeto de los que habíamos trabajado con él, que éramos, precisamente, los que habíamos acabado con los nazis en el sur de Francia. Los mismos a quienes, más precisamente todavía, nos la sudaba que lo hubieran elegido o no en un congreso.*

---

<sup>606</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 162-163.

Pour les combattants peu importe que Monzón ne soit pas issu d'un congrès politique en bonne et due forme ; il s'est hissé à la tête du parti à la force de son investissement personnel. Par contre, la nébuleuse qui entoure cette opération les préoccupe :

*-Esto es muy gordo, supongo que os dais cuenta -y son embargo, aquel día el Lobo logró contagiarnos su preocupación-. Es muy gordo hasta si sale mal, y si sale bien, ya no digamos. Y tengo la impresión, y es sólo una impresión, pero me molesta, de que nosotros sólo somos los peones que Monzón mueve encima del tablero. No me atrevo a decir que en Moscú, en Buenos Aires, no saben nada, pero si me obligaran a apostar...*

*-Si tenemos éxito \_el Pasiego completó en voz alta el razonamiento que nuestro jefe no se había atrevido a rematar- cuando los aliados invadan, su interlocutor político sería Monzón, la Unión Nacional, ¿no?, que es Monzón. Él asumirá el poder, y no sólo en el Partido, sino en España entera, el poder con mayúscula. Le cederá a Negrín la presidencia de la República, supongo, y formará un gobierno de concentración nacional, con socialistas, con anarquistas, con republicanos, con liberales incluso, hasta que se puedan convocar elecciones, hasta que pueda ganarlas...*

*- Bueno, ¿y qué? - pregunté yo entonces, porque había pensado lo mismo que él, pero más deprisa-. Siempre hemos sido los peones de alguien, en España y en Francia. Se supone que eso es lo que nos distingue de los fascistas, que no tomamos el poder para quedárnoslo, sino para devolvérselo a los civiles.*

*¿O qué hemos hecho aquí, si no?*

*-Eso es verdad -me contestó el Pasiego-. Tienes tanta razón, que te voy a decir otra cosa. El día que Monzón asuma el poder, yo seré muy feliz.<sup>607</sup>*

La responsabilité de Monzón est engagée. Néanmoins, ce retour permet également de voir que les combattants n'étaient pas naïfs, ingénus, dépourvus de sens politique ou décisionnaire. Mais ils ont accepté de tenter l'invasion, malgré le risque et l'incertitude, puisqu'il subsistait une chance de rendre à L'Espagne sa liberté, sa légalité constitutionnelle. De plus, leurs échanges entre eux permettent de donner une

---

<sup>607</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 163.

définition de leur engagement. Ils sont forcément les pions de quelqu'un au-dessus d'eux puisqu'ils se battent pour le collectif et non pas dans le but de s'emparer du pouvoir pour eux-mêmes et c'est ce qui les différencie des autres, des dirigeants qui eux agissent pour eux, pour être en haut, pour être en possession du pouvoir. Et enfin, Les combattants étaient fidèles et loyaux envers Monzón car il était comme des leurs, sur le terrain et à se battre pour rendre la démocratie à L'Espagne.

Le personnage de Galán, qui est mis en contact direct avec le personnage « historique » de Monzón, permet de traduire cette volonté farouche de Monzón de réussir, quitte à enjoliver très fortement la réalité et Galán de le suivre et de le soutenir témoignant du pouvoir de conviction de celui-ci :

*Esa cosa fue la que me envenenó después, porque el Lobo, y el Pasiago, y por supuesto Comprendes, eran más amigos míos, más íntimos, más imprescindibles que Jesús. Pero tenía tantas ganas que aquello saliera bien, que les llevé la contraria con el mismo ardor que había puesto Carmen en negar la evidencia, la misma convicción con la que ella había sostenido dos días antes de que el descontento se respiraba en las calles de todas las ciudades, que los desórdenes eran constantes, que las mujeres se amotinaban en los mercados ante la carestía y la escasez de los alimentos, que los franquistas estaban muy desmoralizados por la inminente derrota del Eje, que la policía no cargaba contra los manifestantes, que en las fábricas y en los talleres, en los comercios y en las oficinas, todo estaba a punto para convocar la huelga general que nos daría la bienvenida. ¿Y por qué no sabemos eso?, me preguntaron ellos? Estando tan cerca como estamos, teniendo allí amigos, familia, recibiendo cada dos por tres a refugiados que acaban de cruzar la frontera... ¿Cómo es que no tenemos ni idea, por qué no dicen ni una palabra los periódicos de aquí, por qué nadie nos lo ha contado hasta ahora? Yo no tenía respuesta para esas preguntas, pero confiaba en Jesús. Él está en Madrid, les dije, él sabrá, tendrá datos, la información que nos falta...<sup>608</sup>*

L'expression de cette pensée indirecte, de ce libre monologue donne la possibilité de poursuivre les explications en préservant le rythme et la vivacité du texte. Cela accentue également la tension dramatique en mettant en scène le dilemme dont souffre Galán et qui est symbolique de ce que les combattants ont possiblement

---

<sup>608</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 164.

ressenti. A travers ce récit, la réalité des faits historiques prend vie, elle prend des corps, des visages, des émotions et elle donne à vivre au lecteur « en direct » la désillusion qui se dessine toujours plus cruellement devant les yeux des combattants. La population peu nombreuse à cet endroit et totalement terrorisée pour ceux qui étaient encore là : « Estos eran civiles y entendían perfectamente mi idioma, pero me acogieron con la misma frialdad que habrían esperado de un ejército enemigo. De ellos, no. De ellos, nunca ». <sup>609</sup>

Les combattants pensaient retrouver leurs compatriotes, prêts à se joindre à eux pour ne former plus qu'un, afin de vaincre le Franquisme et de rétablir la démocratie mais il n'en est rien. Cette constatation met fin aux espoirs de réussite de l'opération, mais aussi aux illusions de renouer avec l'ensemble du peuple espagnol, qui semblait à jamais divisé sous la menace du joug franquiste.

Plusieurs faits de guerre significatifs réels ont été choisis par l'auteure et réinvestis dans le récit en les adaptant mais en préservant leur authenticité historique tels que la prise du premier village, la découverte d'un pénitencier à proximité du camp de base, la capture d'un officier de l'Etat Major, García Valiño, et l'accueil majoritairement hostile de la population :

*De la misma manera, los episodios de la invasión reflejan acontecimientos reales. La ocupación del primer pueblo se ajusta caso escrupulosamente al relato que un guerrillero -Carlos Guijarro Feijóo, cuyo testimonio me sigue resultando imprescindible de libro en libro- me hizo en persona de la ocupación de un pueblo de Huesca, llamado La España. El episodio del destacamento penal y la subsiguiente huida de los presos, también es auténtico -aunque sucedió en una fecha y un escenario distinto a los que yo he escogido-, así como la captura de un oficial del estado mayor de García Valiño, y la mayoritaria hostilidad de la población civil en los pueblos ocupados. <sup>610</sup>*

Cette incarnation historique sert à la fois l'intérêt historique, littéraire et idéologique. Le lecteur découvre des aspects précis de cette tentative de reconquête,

---

<sup>609</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 332.

<sup>610</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 725.

les dessous des cartes du plan et cela lui révèle et dénonce les tromperies des dirigeants communistes, la terreur de la répression franquiste. C'est aussi un vecteur d'intérêt littéraire car ce sont des moments forts de l'opération vus depuis l'intérieur, à hauteur d'hommes. Enfin, la volonté d'hommage est renforcée puisque vivre les événements à niveau de ces combattants témoigne de leur engagement honnête, loyal, droit, altruiste envers la République espagnole.

Le récit de la première prise du village, fortement calqué sur les récits historiques qui en font état comme l'a expliqué l'auteure dans sa note, permet au lecteur de vivre les faits, vivre la surprise, la désillusion dont ont été victimes les combattants. En effet, la prise d'un des premiers villages, même si elle est couronnée de succès, laisse un goût amer aux combattants. A la suite de cette victoire, les combattants prennent conscience que la population espagnole, non seulement ne les attendait pas, mais, qui plus est, ne les soutient pas et ne partagent pas majoritairement leur opinion, leur désir de reconquête du pouvoir coûte que coûte. Ce qui domine c'est la peur, la peur de la répression, la peur que la guerre fratricide recommence, la peur de tout et de tous. Alors qu'ils viennent de prendre le village et demandent à rencontrer le Maire, celui-ci refuse par peur. Le curé, quant à lui, se jette par le balcon et la population, à qui Galán s'adresse dans le but d'expliquer leur cause et de les y rallier, oppose une froideur qui laisse celui-ci stupéfait :

*Paseé la mirada por sus rostros antes de empezar a hablar, y apenas logré contemplar algunos ojos, porque la mayoría de los vecinos los tenían fijos en su regazo, como si no sintieran curiosidad por enterarse de qué les estaba pasando, o como si ya tuvieran preparada una respuesta para cualquier cosa que yo pudiera decirles. En la primera fila estaban los guardias civiles, el alcalde, su mujer, y dos señores vestidos con traje y corbata, un atuendo que destacaba sobre la ropa campesina, de trabajo, que llevaban los demás. Mientras tomaba aliento, volví a extrañar el aire, su tibia temperatura, su deshilachada consistencia, y busqué en los rostros que procuraban esconderse de mis ojos, algún indicio, algún rastro de la antigua energía, el viejo coraje que aún calentaba mi memoria, pero no lo encontré.*

Le personnage de Galán qui avait fondé beaucoup d'espoir dans l'opération et dans Jesús Monzón, vit la désillusion de plein fouet et pour sûr il sert de médiateur au



lecteur pour la vivre. Galán incarne cette désillusion face au mensonge des dirigeants communistes mais aussi face au visage de cette Espagne qu'il découvre et qui n'est pas du tout celle qu'il imaginait, cette Espagne toujours debout prête à se battre pour la démocratie et la liberté jusqu'à son dernier souffle qui faisait leur fierté et qui n'est plus :

*Mis hombres me estaban esperando, sin embargo. Tiosos, formados, rodeando el aula como aquella vez, cada uno de ellos me miraba desde el lugar que le tenía asignado. Pero ahora estoy en España, me obligué a pensar, estoy en mi país, un país que no se rindió, que no se resignó, que se desangró antes de perderlo todo...*

*En los años que estuvo preso en Francia había pensado en eso muchas veces, mientras veía cómo se venían abajo los franceses, cómo se derrumbaban bajo la menor presión, toda una línea Maginot cada casa de cada pueblo, de cada ciudad. Mientras los europeos iban entregándose a los alemanes como una voluntariosa manada de corderos desorientados, los españoles recordábamos, comparábamos nuestros recuerdos todos los días, nos aferrábamos al orgullo de haber caído con un fusil en la mano, luchando hasta el final, a la desesperada. Ese orgullo, lo único que teníamos, nos había sostenido, nos había alimentado, nos había levantado, nos había armado, y nos había empujado hasta una gran victoria que nos importaba exactamente una mierda. Porque habíamos luchado en Francia, pero no por Francia. En Francia, pero no para Francia. En Francia o donde fuera, pero sólo por volver, para volver a casa. [...] <sup>611</sup>*

Galán vient porter le message de ces combattants républicains espagnols jusqu'aux lecteurs à savoir que ces hommes se sont sacrifiés pour l'Espagne, n'ont jamais cessé de lutter pour elle et ont toujours gardé l'espoir de lui rendre sa liberté.

Galán se livre à un monologue criant exprimant son ressenti face à l'indifférence de ses compatriotes, entrecoupé à l'opposé d'une rétrospection émue sur leur lutte interrompue et courageuse. Cette façon de livrer sa pensée avec des coupures, des reprises, des répétitions produit une sensation de réalité, de spontanéité, de sincérité et émeut le lecteur :

*Pensé también en ellos antes de empezar a hablar , a leer el manifiesto de la Unión Nacional Española, "ningún español honrado puede dejar de acudir al llamamiento de la*

---

<sup>611</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 333-334.

*Patria”, y al principio todavía les miraba, “queremos que todos, fraternalmente unidos, puedan honrarse con su participación en la causa que hoy exige el esfuerzo unánime de la nación”, todavía esperaba un grito, un gesto, una sonrisa, “el desarrollo de la lucha tenaz de nuestro pueblo y la fatal derrota de Hitler hacen inminente el hundimiento de Franco y su Falange”, pero sólo veía cabezas agachadas, escuchaba solamente silencio, “y con ellos, el de todos cuantos han contribuido a prolongar el martirio de España”, y Comprendes estaba nervioso, el Bocas estaba nervioso, el Pollito estaba nervioso, “se acerca la hora de las batallas decisivas”, y no se movían, no hablaban, no se miraban, “debemos estar preparados, y preparados quiere decir unidos”, pero tampoco sabían mirarme a mí sin mover la cabeza, sin apartarse el cuello de la camisa de la garganta, removiéndose en la ropa como si la tela les irritara la piel, “unidos no en la espera pasiva que atrofia”, me estaba acercando al final de mi discurso y me sentía peor por ellos que por mí mismo, “sino en la acción combativa que fortalece”, porque presentía que lo que había sabido hacer con un comandante de la Wehrmacht iba a estrellarse contra la indiferencia de mis propios compatriotas.”<sup>612</sup>*

Galán doit se faire à l'idée que ses concitoyens, ses “frères” le perçoivent comme un parfait étranger. Il est devenu un étranger dans son propre pays. Et eux le sont aussi pour lui, car il ne les reconnaît plus. Il ne retrouve désespérément plus ce peuple d'Hommes fiers, combatifs que vantait déjà Galdós. Or, c'est doublement décevant pour lui, car la fierté de faire partie de ce peuple debout, luttant pour la liberté contre l'oppression, constituait le leitmotiv qui les avait aidés à tenir, lui et ses camarades, en France. Néanmoins, sans le dire de façon explicite, mais en le laissant entrevoir, le lecteur comprend, à travers l'attitude de la population, que ce régime autoritaire et répressif a annihilé toute forme de pensée et d'action sous la menace. C'est une cruelle désillusion d'autant plus grande. Et cette désillusion se poursuit au fil de l'avancée de l'opération, laissant présager la fatale issue.

Almudena Grandes reprend également dans sa fiction une autre « anecdote » historique significative, celle du pénitencier qu'elle cite dans sa note. Cette reprise illustre le récit historiquement et humainement. En effet, à cette occasion le personnage narrateur Galán souffre sa deuxième grosse désillusion face à ces prisonniers qu'il tente

---

<sup>612</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 333-334.

de libérer. Cela ne se passe pas du tout comme prévu ; les prisonniers préfèrent s'enfuir plutôt que de rejoindre les combattants et leur cause :

*Antes de que me diera tiempo a pronunciar la mitad de mi discurso, los que estaban más lejos habían tirado ya el pico, la pala, y habían empezado a huir, monte arriba.*

*Mientras hablaba, mientras repetía la fórmula de una verdad en la que hasta un instante había creído a ojos cerrados, y que resonaba ahora en mis oídos como la cáscara de una consigna, pura propaganda hueca, los veía saltar como conejos, esconderse entre los matorrales, asomar un instante y desaparecer de nuevo, cada vez más lejos de mí.<sup>613</sup>*

Ce récit de Galán montre ô combien est difficile et cruel l'affrontement entre pairs, entre Espagnols. Il ponctue également la déception de leur engagement politique puisque ces hommes qui les fuient, au lieu de les soutenir, sont des républicains, comme eux. Ces pensées introspectives du personnage ont un pouvoir d'émotion et de conviction indéniables :

*Mis hombres los miraban, me miraban, volvían a mirarlos, y no sabían qué hacer. Yo tampoco, porque no sabía cómo retener a los que huían, ni ordenar a mis hombres que abrieran fuego contra aquellos fugitivos que eran nuestros, de los nuestros. Hasta que llegó un momento en el que, por no poder, ni siquiera pude seguir hablando. Dejé una frase a medias para asistir en silencio a aquella desbandada, aquella imagen tristísima, una realidad tan dolorosa, tan vergonzosa, tan insoportable de admitir, que intenté refugiarme en un error que no creía haber cometido.*

*- No lo entiendo...- murmuré, y miré al Bocas, que me devolvió una mirada desamparada*

*Mientras mantenía una pistola imperturbable contra la cabeza del hombre al que yo había desarmado-. Parecía un destacamento penal.*

*- Y es un destacamento penal- me contestó el soldado, tan joven que debía de ser un recluta, con un acento gallego muy marcado y una serenidad que tampoco logré comprender en aquel momento-. Son presos políticos, republicanos.*

---

<sup>613</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 357.

*-Pero no puede ser- y me hubiera gustado estar solo, ser un soldado raso y estar solo, para sentarme encima de una piedra, taparme la cabeza con las manos y echarme a llorar-. No puede ser...*

*Por no seguir mirando mi propio desconsuelo en los ojos del Bocas, levanté los míos hacia el monte, y vi una ladera repleta de figuras grises que se movían deprisa. Corrían tanto, por una pendiente tan empinada, que tropezaban y se caían cada dos por tres. Pero se levantaban sin perder tiempo y seguían ascendiendo, cubriéndose con los árboles, con las peñas, trepando y trepando, huyendo despavoridos en todas las direcciones, deteniéndose apenas para mirar hacia atrás de vez en cuando, como animales torpes, asustados.<sup>614</sup>*

Cela laisse Galán et ses hommes sombrer dans une profonde détresse, rongés par leur désillusion de constater que, définitivement, personne ne souhaite reprendre la lutte contre le Franquisme à leurs côtés, même pas ceux qui ont fait partie des leurs. C'est dire combien ces derniers ont été annihilés par le Franquisme et c'est aussi constater amèrement que si eux, qui sont républicains et anciens guérilleros, ne sont pas prêts à les soutenir alors personne ne le sera :

*Esos eran los nuestros, de los nuestros. Esos eran los que nos habían vitoreado, los que no habían dejado escapar ningún suspiro, ningún grito de júbilo, ni una sola palabra de alivio, los que no habían celebrado su libertad antes de escapar a toda prisa de nosotros. Esos eran los nuestros, los que huían de los suyos, nosotros, los hombres que los habían liberado, los que habían cruzado la frontera para derrocar al tirano que los mantenía presos, cautivos condenados a trabajos forzados por haber luchado una vez a nuestro lado. Preferían ese cautiverio a la libertad que les habíamos ofrecido, la libertad de volver a luchar, con las armas en la mano, por su propio futuro, por el futuro de sus hijos. Y yo no podía aceptar eso, no podía. Para mí, en aquel momento, no eran sólo ellos, no eran sólo cien. Para mí, mientras los veía huir, eran todos, lo eran todo. El fracaso de mi vida entera, el final de mi última esperanza, el hundimiento definitivo. Así me sentía, sumergido en un pantano donde apenas podía respirar por la nariz, mi boca llena de barro y el deseo de estar muerto, de caer fulminado por un rayo y estar muerto, de dormir, y morir, y dormir, y no despertar jamás.<sup>615</sup>*

---

<sup>614</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 357-358.

<sup>615</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 358-359.

A la suite à cet événement, Galán perd tout espoir en ces concitoyens, en son peuple, en son pays et il voit son engagement comme tout à fait vain, alors qu'il aurait donné sa vie pour cette cause, pour libérer de l'opresseur franquiste, ses frères de sang. Définitivement Galán se sent perdu, rejeté par son propre pays, comme exclu du paradis. Dans cet « épisode » un des soldats franquistes, quant à lui, décide de se joindre à eux, confiant qu'il est en leur camp et qu'il a été contraint de s'engager dans l'armée nationaliste. Mais ce retournement de situation ne parvient pas à rassurer Galán, face à l'ampleur du désaveu du reste des prisonniers, qui eux, étaient de son camp et pour qui il aurait donné sa vie :

*-Yo me paso, me voy ahora mismo con vosotros- y sólo al escucharle me di cuenta de que se estaba arrancando las insignias de la guerrera-. A mí me han obligado a hacer la mili, pero soy de los vuestros, bueno, yo y toda mi familia. Mi padre era socialista, y hasta que le fusilaron, secretario general de la UGT de mi pueblo, Covelo, en Pontevedra, no sé si...*

*Le miré como si no entendiera lo que me estaba diciendo, como si nunca hubiera visto a un chico como él, unos veinte años, ni muy alto ni demasiado bajo, el pelo castaño, los ojos marrones, los dientes blancos, todo tan corriente, tan extraño a la vez. Él se dio cuenta y se calló de pronto. Me miró y le seguí mirando, y me ordené a mí mismo hablar con él, darle la bienvenida, interrogarle, aferrarme al menos a sus ojos, tan corrientes, tan limpios, tan extraños, capturar aquella mirada para poder seguir mirando el mundo a través de ella. Pero no fui capaz de moverme. No logré hacer, decir nada, y él se asustó, frunció las cejas, torció la cabeza.*

*- Puedo quedarme con vosotros, ¿verdad?*

*- Claro que sí- y al escuchar mi propia voz, sentí que llevaba callado mucho tiempo, días, semanas, meses enteros-. Perdóname, claro que puedes quedarte, bienvenido, es que...- volví a mirarle-. Es que no entiendo nada.*

*- No me extraña- admitió, dándome la razón con la cabeza-. Yo tampoco lo entiendo. Pero tengo dos compañeros que seguro que se pasan conmigo. Si quiere voy a buscarlos. [...]<sup>616</sup>*

---

<sup>616</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 360.

L'auteure livre le ressenti du personnage, ses émotions incontrôlables, ses pensées introspectives et elle lui donne ainsi une psychologie, une âme, une conscience qui convainquent et impactent le lecteur. Cette dimension humaine est, cette fois, mise au service du sentiment des républicains d'avoir perdu leur Espagne :

*Mientras le veía hablar con ellos, calculé el entusiasmo que me habría inspirado aquella escena si las cosas hubieran sido distintas, o si hubieran sucedido en mi país, y no en aquel que había suplantado su nombre, su espacio en todos los mapas, pero que ya no era el mismo, porque en él no ocurrían las mismas cosas. Sólo entonces logré calibrar una amargura tan extensa que había sido capaz de sobrepasar su propia naturaleza incorpórea, moral, para posar un regusto a podrido en mi paladar.*

*No podía huir de lo que sucedía dentro de mí, pero me puse en marcha para no llegar a ninguna parte. Eché a andar casi sin darme cuenta, tres pasos a la derecha, tres a la izquierda, y a la derecha, y a la izquierda otra vez, como una fiera enjaulada. Mientras tanto, los cuatro arrepentidos a los que el Bocas había distinguido antes que nadie, bajaron del monte de uno en uno, andando despacio y con mucha cautela, como si no hubiéramos visto la prisa que se habían dado en subir. Al llegar a la explanada, se pasaron ante un montón de escombros y me miraron. Yo me quedé quieto para devolverles la mirada, pero no debió de gustarles lo que leyeron en mis ojos, porque decidieron dirigirse a Comprendes.”<sup>617</sup>*

Finalmente, les hommes, libérés par les combattants de l'UNE, choisiront de leur tourner le dos et de s'enfuir à nouveau, laissant les combattants dans un état de stupéfaction, de colère, de profonde tristesse et de totale incompréhension, ensemble, mais seuls face à leur désillusion :

*\_ ¿Qué ha pasado aquí? –pero yo no estaba dispuesto a dejarme consolar por aquellos miserables cálculos-. ¿En qué clase de país de mierda se ha convertido España? Esos que han salido corriendo eran nuestros hombres, ¿me oyes?, los mismos que hace cinco años se habrían dejado matar por una orden tuya, por una orden mía... ahora prefieren estar en una cárcel de Franco a luchar a nuestro lado. Y no me lo puedo creer, Comprendes – porque hasta aquel día, yo aún había podido aferrarme al orgullo de haber nacido, de*

---

<sup>617</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 360.

*haber luchado en España, pero nunca más podría volver a hacerlo- Eso es lo que pasa, que no me lo creo.*<sup>618</sup>

Très rapidement après leur euphorique arrivée et leurs premiers succès, les combattants ont tôt fait de constater que la situation n'est pas celle à laquelle ils s'attendaient. Force est de constater que, ni le soutien allié, ni le soutien de la population, qui, soi-disant, n'attendait que leur arrivée pour se soulever à leurs côtés, n'étaient au rendez-vous. Au contraire, la population semble très craintive, voire hostile à leurs égards. Qui plus est, il n'y a plus la liaison promise avec le commandement à Toulouse. Ils comprennent alors la tromperie dont ils ont été victimes, de la part de leurs dirigeants. Ces derniers les avaient envoyés au front, sans avoir aucune conviction d'un quelconque soutien. Leurs croyances en la possibilité de retrouver une Espagne unie se voyaient cruellement brisées. Ces faits sont avérés par les historiens et par différents témoignages<sup>619</sup> ; Almudena Grandes en le donnant à connaître, les dénonce et les fait vivre de l'intérieur grâce à son récit ce qui en multiplie l'impact. Almudena Grandes sert bien son propos, qui permet à la fois de donner à connaître cet événement, d'en donner une version réelle et de rendre hommage à ces hommes sacrifiés.

L'arrestation d'un chef franquiste fait également partie de ces faits historiques significatifs qui prennent vie dans la fiction car il souligne l'écart entre classe dirigeante et guérilleros. Il montre comment les dirigeants de l'opération savaient eux que l'opération ne se déroulait pas comme prévu et était compromise mais ils cachaient ces informations aux guérilleros pour qu'ils continuent la lutte :

*Esa era la verdad más indiscutible de todas las que se pronunciaron en aquella reunión. Nadie nos había regalado nunca nada, todos lo sabíamos y Flores no era una excepción. Por eso, cuando me quedé a solas con aquel teniente coronel fascista que tenía cabeza baja y los ojos fijos en sus pies para no devolverme la mirada, estuve seguro de que a Pinocho se le habían torcido las cosas. El comisario había insistido en alargar un interrogatorio infructuoso para escurrir el bulto, pero aún no me desanimé, no quise*

---

<sup>618</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 363.

<sup>619</sup> *Op.cit.* (*Enviados al matadero*).

*desanimarme. La guerra es imprescindible, escapa a la lógica de las fechas y las ofensivas trazadas con tiralíneas. La guerra es caprichosa, caótica, rebelde.*<sup>620</sup>

L'auteure donne également à vivre au lecteur une bataille : la Bataille de Vilamós a été inventée mais choisie pour des raisons de vraisemblance, présentant des caractéristiques très proches de celles réelles de la prise de *Es Bordes*, avec les défenseurs retranchés dans le clocher de l'église et de nombreuses pertes parmi les guérilleros. Le récit fictionnel permet au lecteur de vivre l'intensité humaine et émotionnelle d'une bataille de ce type et c'est le personnage d'Inés qui se retrouve sur le champ de bataille sans en faire partie. Elle décrit intensément la scène, elle joint des détails sur l'air qui règne, les ressentis physiques qui apportent un regard à la fois proche et extérieur d'un témoin au plus près des événements :

*Yo nunca había respirado aquel aire caliente, picante, que seca la nariz e irrita las encías para arder en la garganta como un zumo de guindillas. Nunca me había bañado en las aguas estancadas de unos segundos tan largos como vidas enteras de un tiempo elástico, perezoso, capaz de dilatarse hasta el infinito del presente, del pasado, y contraerse después en el instante en que un solo dedo aprieta un gatillo. Aquel charco de inquietud, cálido y turbio, era nuevo para mí, y sin embargo, al mirar aquel chico sólo pude pensar en una cosa, no lo hagas, no lo hagas., mientras Galán y Comprendes negaban a la vez con la cabeza como si fueran dos péndulos de un mismo reloj que sólo supieran decir no, no, no, en cada segundo.*<sup>621</sup>

Le personnage d'Inés offre une position intermédiaire entre ceux qui vivent les événements et ceux qui y sont extérieurs. Elle constitue un témoin précieux, elle permet de vivre les faits au plus près des acteurs de l'Histoire. Et à cette occasion, elle livre son regard poignant sur la mort au combat, sur la perte des enfants, des camarades :

*Entonces, una voz de mujer gritó dos veces el mismo nombre, Joanet, y luego algo más, un par de frases haberme resultado incomprensibles y tradujo en cambio a la perfección, porque aquella debía de ser la voz de su madre, y la angustia que la atormentaba habría sonado igual en cualquier otro idioma. Yo, que no entendía el aranés, la entendí como si*

---

<sup>620</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 348.

<sup>621</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 409.



*hablara en mi propia lengua mientras le pedía a su hijo a gritos que se estuviera quieto, que se diera la vuelta, que no hiciera tonterías [...]*

*Corría tan deprisa que por un momento pensé que lo iba a conseguir. Alguien disparó desde el campanario y no le derribó, alguien gritó desde allí, ¿quién ha sido?, con una voz temblorosa de cólera, alguien, esta vez de los nuestros, les llamó hijos de puta mientras Galán y Comprendes abrían fuego para intentar cubrir el último tramo de su carrera, y el mundo estalló de pronto, pero su explosión no impidió que una bala se incrustara en la espalda del corredor, que cayó de bruces en el suelo, a unos pocos pasos de la fuente.*

*¡Me voy a cagar en Dios! Galán no sabía que aquel disparo no lo había matado, tampoco que no llegaría vivo al día siguiente-.<sup>622</sup>*

La guerre, ce sont des hommes, des jeunes adultes, des mères, des pères, des enfants qui risquent ou perdent leur vie. C'est ce que mettre en relief le fait de vivre les événements de l'intérieur, aux côtés des narrateurs.

A travers Inés, il est donné au lecteur de sentir réellement cette tension, cet impact sur l'humain émotionnellement, psychologiquement et physiquement :

*Yo me quedé detrás de la fuente, sola y desarmada, intentando comprender lo que ocurría, lográndolo sólo a medias, hombres que corrían para cambiar de posición o reptaban sobre el suelo de piedra, una explosión, otra más, y siempre disparos y más disparos, gritos de voces desconocidas, ¡a cubierto!, ¡por aquí!, ¡no!, ¡mira!, hasta que la puerta de la iglesia se abrió desde el atrio para que alguien chillara desde allí, ¡vamos!, y otro respondiera desde fuera, ¡estamos dentro!*

*Todavía escucharía muchos más disparos antes de ver una bandera blanca en una de las ventanas del campanario, y poco después, a Galán en la que estaba justo debajo, ordenando que cesara el fuego.<sup>623</sup>*

L'auteure fait aussi vivre au lecteur de l'intérieur la fin de l'opération telle qu'elle a pu être vécue par les combattants et cela aide à la compréhension et à la concision. Le

---

<sup>622</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 409-410.

<sup>623</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 410.

lecteur découvre par là-même une version de ce qu'aurait pu être le refus d'attaquer Vielha, compte-tenu que les conditions n'étaient pas du tout celles qui leur avait été décrites. Le commandant fictif Lobo incarne les combattants réels qui ont décidé de ne pas attaquer en raison de l'absence de soulèvement général, de l'absence de liaison avec Toulouse et à l'intérieur :

*-Sé cuál es mi deber, pero también sé lo que me prometieron en Toulouse, antes de venir -y eso no los lo estaba contando a nosotros\_. Que nunca me dejarían solo, y ya estoy solo. Que recibiría miles de voluntarios, y no han llegado. Que tendría enlaces, y no he visto a ninguno. No he escuchado ni una palabra de la huelga general que iba a darnos la bienvenida, y mi mujer, que es la única mujer con la que he logrado hablar en Toulouse, tampoco ha escuchado ni ha leído una sola noticia de protestas, manifestaciones a nuestro favor, ni disturbios de ninguna clase, en ninguna parte. Me aseguraron que estaría en contacto permanente con la organización del interior, y no han mandado a nadie para contactar conmigo, no con ningún otro mando de ningún sector.<sup>624</sup>*

L'écrivaine donne la parole directement à ces guérilleros qui menaient les combats et elle leur donne ainsi une tribune afin de dire les raisons pour lesquelles ils n'ont pas attaqué :

*Soy militar, pero no soy tonto, y no voy a atacar Viella en estas condiciones. No voy a hacerle hasta que no me entere de qué ha pasado con el túnel, hasta que no sepa dónde está Pinocho, cómo están las cosas en mi retaguardia. Si es verdad que en Lérida, en Zaragoza, en Barcelona, en Madrid no se está moviendo nada, que nadie cuenta con nosotros no sabe que estamos aquí, ¿para qué vamos a atacar? ¿Qué sentido tiene tomar una ciudad con cuatro mil hombres, para que el enemigo la cerque al día siguiente con diez, con veinte, con treinta mil? Hemos venido hasta aquí para derrocar a Franco, no para jugar a los soldaditos. Y tengo las mismas ganas de entrar en Viella que vosotros, pero mientras no cambien las cosas, no contéis conmigo para dar una orden que puede terminar en una masacre.<sup>625</sup>*

---

<sup>624</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 379-380.

<sup>625</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 379-380.

Le personnage d'Inés, quant à elle, dresse un bilan de cet opération, vécue depuis la proximité physique, émotionnelle, humaine mais aussi sociale et idéologique :

*No estaba contento, no podía estarlo. Había ganado una batalla minúscula, una victoria carísima, tres bajas son contar al muchacho que agonizaba en el suelo, varios heridos, demasiados para haber tomado aquel pueblo tan pequeño, tan incrustado en la montaña que, al principio, cuando avanzaban frontalmente sobre Viella, ni siquiera habían considerado la posibilidad de desviarse para apoderarse de él. Cinco días después de pasar la frontera, las cosas habían cambiado mucho también en Vilamós, hasta en Vilamós, y Galán se daba cuenta.*<sup>626</sup>

Le constat amer est donné de vivre au lecteur à travers les combattants. La cruauté du régime franquiste apparaît à travers la mort des civils et des enfants :

*¡Es un crío, Galán, un niño! Todavía no le ha crecido la barba, y ya le han disparado por la espalda. Primero matarían a su padre, ¿comprendes? Primero a su padre, o a su hermano, y ahora, a él. ¿Es que no vas a tomar represalias?*

*¿Represalias? - Galán también chillaba y, aunque todavía no entendí por qué, me di cuenta de que estaba tan furioso como Comprendes, aunque siguiera teniendo todos los nervios en su sitio.-. ¿Contra qué? ¿Contra quién quieres que tome represalias? Estamos solos en el culo del mundo, ¿me oyes?, jugándonos la vida sin saber por qué, para qué, qué estamos haciendo aquí, dónde está todo eso que nos íbamos a encontrar, mujeres con ramos de flores, fábricas vacías, pancartas en la entrada de los pueblos, las masas asaltando los cuarteles para venir corriendo a unirse a nosotros y esa huelga general de la que nadie sabe una mierda... ¿Y tú quieres que tome represalias? ¿Y para qué van a servir? ¿Me lo quieres decir?*<sup>627</sup>

Il est ainsi permis de dresser le bilan de cette opération basée sur des circonstances favorables qui en fait n'existaient pas. Vivre l'opération aux côtés des combattants apporte une matérialisation irréfutable à l'analyse critique scientifique des faits qui a conclu que les combattants ont découvert sur le terrain l'absence de conditions favorables et la tromperie dont ils avaient été victimes. Les retours sur

---

<sup>626</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 411.

<sup>627</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 412.

l'expérience supposée des combattants, vécue à leurs côtés rend possible de vivre les choses de façon plus humaine et plus prenante mais également d'y incorporer les informations issues des études historiques pour tendre vers une version à la fois plus humaine et plus juste.

Grâce au personnage de Galán, qui a été mis en contact du personnage historique de Monzón, un retour sur ce dernier est effectué de l'intérieur, ce qui l'amène à souligner ces bons comme ces mauvais côtés :

*Por el camino decidí que yo era el más desgraciado y, a la vez, el más afortunado de los oficiales del ejército de la Unión Nacional Española. Porque era amigo de Jesús, pero había encontrado a Inés. Si ella no hubiera estado allí, la certeza de que Monzón nos había mentado, de que nos había engañado para que nos precipitáramos por nuestro propio pie en una trampa que aún podía resultar mortal, y de que lo había hecho sólo para disponer de una pequeña posibilidad de hacerse con el poder, tal vez habría podido terminar conmigo. Que el hombre más inteligente, más simpático, más valiente y con más talento de cuantos yo había admirado nunca, hubiera sido capaz de planear una jugada tan brillante y tan sucia al mismo tiempo, me habría hundido si no hubiera podido agarrarme a Inés, si ella no hubiera servido para mantenerme a flote.<sup>628</sup>*

La venue de Carrillo, Manolo Azcárate, Carmen de Pedro au Camp Général est importante historiquement et de ce fait elle trouve sa place dans le récit des narrateurs pour laisser percevoir humainement la déception, l'incompréhension, la tension, la colère de ceux qui sont venus risquer leur vie :

*No se escondían, y los visitantes se estaban dando cuenta de todo mientras la atmósfera se impregnaba de un espesor rojizo, caliente, pura violencia, como un improvisado remolino de polvo preludiando una tormenta, tensando por sus dos extremos el hilo frágil, transparente, al que había quedado reducida una normalidad que parecía incapaz de conservar su forma. Nadie sostenía un arma entre las manos, pero el aire me picaba la nariz, tanto o más que en la plaza de Vilamós.<sup>629</sup>*

---

<sup>628</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 381.

<sup>629</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 440.

Le lecteur vit, à travers les yeux d'Inés symboliquement, au sens propre comme au sens figuré, l'annonce de la fin de l'opération en direct et découvre, ressent l'immense frustration, la tristesse, le courroux qui déchirent les combattants. Ce qu'aucun récit historique n'inclurait assurément pas et qui pourtant permet de prendre réellement la juste mesure de l'engagement de ces hommes pour leur pays, pour sa démocratie :

*-Nos vamos -sus ojos, pequeños y redondos, seguían siendo negros, pero habían perdido el brillo de los botones de charol que relucían en su cara la primera vez que le vi. Mañana, al amanecer, repasamos la frontera. El orden de la operación, igual que cuando vinimos.*

*Nunca llegaría a saber lo que sentí en aquel momento.*<sup>630</sup>

L'expression de ce choc et de cette immense déception passe également par l'expression corporelle, verbale qui intensifie l'action :

*Apenas podría recordar que mis venas se vaciaron de golpe, que las piernas no me sostenían, que me quería morir, que había empezado a morirme. Tambaleándome, busqué una pared donde apoyarme y miré sin ver, vi sin mirar la absoluta quietud de aquel instante, las figuras inmóviles de una docena de hombres partidos por la mitad entre lo que sabían y lo que deseaban, entre lo que les convenía y lo que deseaban, entre los que les esperaba y lo que deseaban, hasta que Galán, la lengua doblada, sus dientes mordiéndola dentro de la boca, dio un paso hacia delante, luego otro, y otro más, le va a pegar, y me asusté, se van a pegar... Montse vino corriendo, se apoyó en la pared, a mi lado, y se tapó la cabeza con el delantal para no verle, tan cerca del Lobo que parecía a punto de comérselo o de besarlo en la boca.*

*- ¡No! -pero no hizo más que gritar-. No nos vamos. Me toca los cojones lo que hayáis decidido en esa reunión, ¿me oyes?*

*¡No nos vamos! [...]*

*-No nos vamos -insistió, más sereno en apariencia\_. No podemos irnos. No podemos abandonar, no podemos regalarles España otra vez.*<sup>631</sup>

---

<sup>630</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 445.

<sup>631</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), pp. 445-446.

L'aspect humain de ce renoncement est incomparable avec le récit historique du point de vue de la compréhension des faits, des combattants pour le récepteur de ce récit. Le recours au dialogue donne du rythme, rend le texte vivant et accentue l'intensité du moment. L'expression de sentiments forts humanise le fait historique et le rend plus compréhensible et percutant pour le lecteur :

*- ¡Escúchame de una vez, Galán! -el Lobo fue a por él, le cogió por los brazos, le obligó a mirarle-. España ya no es nuestro país, te guste o no, esa es la verdad. Los españoles que nosotros conocimos ya no existen. Están todos muertos, o en la cárcel, o tienen tanto miedo que no saben ni cómo se llaman.*

*- ¡Eso no es verdad! -él se zafó tanta fuerza que su contrincante estuvo a punto de perder el equilibrio-. En el monte hay un ejército, decenas de miles de hombres que sí saben quiénes son, que nos están esperando...*

*Y eso fue lo que me hundió del todo. Mientras Galán repetía su propia versión del discurso con el que yo había intentado consolarle una noche en la que él no quería saber nada, excepto que los presos a quienes acababa de liberar habían salido huyendo monte arriba como conejos, comprendí la medida de mi desgracia, la desgracia de mi amor y de mi amante, la desgracia de España, mi pobre país aterrorizado, humillado, cada día un poco más pequeño, más encogido, más cobarde, su pequeña gente harta de sufrir, y nuestra propia desgracia, aquel círculo vicioso de energía y desesperanza, de fe y desconsuelo, en el que nos íbamos intercambiando los papeles, las mentiras, a medida que nos fallaban las fuerzas o las recobrábamos, aferrados, todos al mismo poste, el mástil tambaleante de un barco que hacía agua, eso éramos nosotros, hasta que alguien gritaba ¡tierra!, y no había tierra, sólo aire, la aérea inexistencia de la nada, sobre ella pisábamos, pero no era tierra, y el aire cedía, y nos caíamos, nos hacíamos daño, aunque siempre había alguien para levantarse, para levantarnos, y cuando uno se rendía, otro volvía a empezar.<sup>632</sup>*

La question des responsabilités de l'opération rigoureusement questionnée dans les parties sur les faits historiques et dans les études historiques sur l'invasion du Val d'Aran trouve son incarnation dans le roman à travers le personnage fictionnel de Lobo

---

<sup>632</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 447.

en tant que chef de secteur de celle-ci. Le récit a cette possibilité de donner la parole à ses hommes qui n'ont fait qu'appliquer les ordres et les consignes, et qui ne peuvent pas être associés à semblable responsabilité :

*Yo no he planeado nada, no he decidido nada, no soy responsable de lo que ha pasado aquí, y lo dejé bien claro antes de venir. Os dije que no me fiaba un pelo, ¿o no os lo dije? \_les fue mirando, uno por uno, y uno, y uno por uno agacharon la cabeza\_. Pero vosotros queráis venir. Todos queráis venir y lo demás os importaba una mierda, el plan es cojonudo, el plan es cojonudo... Y qué queréis que haga ahora, ¿eh ? ¿Qué queréis ?<sup>633</sup>*

Avant toute chose, Almudena Grandes a souhaité précisément raconter l'histoire de ces hommes qui ont fait l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran. Ce qui importe, ce sont ces Hommes et leurs histoires et c'est la raison pour laquelle est né ce récit. Ainsi, peut-elle raconter leur histoire, la donner à connaître et à vivre, leur rendre hommage et les sauvegarder à jamais de l'oubli. Chez Galdós, comme chez Almudena Grandes, l'Histoire se vit au pouls des hommes qui l'ont vécue. Le lecteur effectue une plongée dans la société contemporaine des faits, pour la vivre à son tour, à travers les personnages. Grâce à ce récit, le lecteur a une connaissance bien plus précise, profonde des faits, des personnages et il peut aisément imaginer toute l'histoire de l'Histoire.

Par le truchement de cette incursion aux côtés des personnages, le lecteur peut découvrir une version très vraisemblable de la façon dont les choses se sont déroulées et de la façon dont ont réagi les combattants face à cette tentative d'invasion du début à la fin, en même en amont et en aval. Cela permet historiquement de mieux comprendre et imaginer les événements, idéologiquement de percevoir la tromperie dont ont été victimes les combattants et humainement de vivre les choses de l'intérieur avec les réactions et émotions humaines qui rendent ce récit à la fois convaincant et humain. Le lecteur vit l'Histoire aux côtés des personnages, il vit l'Histoire à travers les hommes et les femmes qui l'ont vécue. Ce qui lui donne l'impression d'être un témoin direct de l'Histoire, presque même d'en faire partie, selon la part d'identification de chacun avec les personnages. Nous sommes face à l'un des atouts majeurs pour connaître, comprendre, retenir, et poursuivre ce récit de l'invasion. Ces stratégies

---

<sup>633</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 447-448.

stimulent l'imagination, la représentation de la scène et donc la compréhension, l'empathie. Cette incursion dans l'aventure du Val d'Aran aux côtés des combattants ne laisse pas le lecteur indemne, indifférent, car il met à présent des noms, des vies, des émotions fortes au sein même de l'événement historique. Contrairement à la simple lecture du fait, la sollicitation de l'émotion, l'humanisation du récit impacte beaucoup plus. Il s'agit de créer une histoire de l'Histoire qui soit aussi authentique qu'attachante historiquement et humainement afin de créer une version historique juste, mais aussi cathartique, réparatrice et d'impacter le lecteur afin que celle-ci soit communiquée, transmise et perdue.

La pénétration au cœur de l'Histoire se fait par le biais d'un autre personnage, Inés, qui favorise la rencontre entre l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran par les guérilleros espagnols et l'histoire des contemporains de cette opération, des civils, des femmes.

Le personnage d'Inés rend possible la recréation de plusieurs points de vue dans le récit, celui d'une femme espagnole civile, issue d'une famille pro-franquiste, qui est restée en Espagne pendant et après la guerre et qui a subi la répression franquiste et toutes les horreurs que cela entraîne. Elle apporte avec elle une toute autre vision des choses qui n'aurait pas pu voir le jour dans le récit sans elle.

## 2. Rencontre entre Histoire et fiction pour incarner la société

### 2.1 Inés à la rencontre de l'Histoire



Pour construire son récit de l'opération du Val d'Aran, Almudena Grandes a choisi d'adopter trois narrateurs ; elle-même et les deux narrateurs intradiégétiques, Inés et Galán, qui alternent tous leur récit pour donner une seule version large, riche, complexe, captivante. La vision plurielle qu'elle propose ouvre également l'Histoire aux civils, aux Espagnols qui sont restés sur le territoire espagnol après la Guerre civile, aux Espagnols qui ont évolué dans leur réflexion pour adopter les idées républicaines, aux femmes. Ainsi le multiperspectivisme est déployé grâce aux différents niveaux et aux différents narrateurs qui s'entrecroisent et s'unissent pour faire une version de l'Histoire du Val d'Aran complète, à la fois scientifique et humaine qui implique une structure riche et complexe alliant Histoire et intrahistoire.

Les narrateurs alternent leurs récits -leurs témoignages- selon un ordre régulier qui construit progressivement l'histoire. Le récit n'est pas chronologiquement linéaire, il est fragmenté par des digressions dans un passé plus lointain qui interrompent le récit en cours. Le récit de l'un, par exemple, s'interrompt abruptement et débute celui de l'autre qui repart à une date antérieure à la fin du précédent. Fréquemment le récit débute à une date donnée et replonge immédiatement dans les quelques années qui précèdent, ce qui permet au lecteur de percevoir comment les choses en sont arrivées là et comment s'est déroulée la vie entière de ce personnage. Ensuite, une fois cette digression effectuée, le récit reprend au moment où il avait commencé.

Le récit de Almudena Grandes sur les faits historiques quant à lui sert à mieux comprendre les événements en apportant des informations cruciales. De ce fait, il accompagne la fiction en amont et en aval de l'invasion en suivant une progression temporelle. Ce récit complète celui des narrateurs et vice-versa.

Ayant recours à cette stratégie narrative, Almudena Grandes propose un récit fragmenté, fait d'interruptions et de reprises, de plusieurs versions du même événement, qui est à reconstituer par le lecteur. Almudena Grandes sollicite la participation active du lecteur pour la reconstitution de l'Histoire.

Le lecteur est rendu partie prenante, acteur de la reconstruction de l'Histoire, ce qui l'implique et a le don de rendre cette version plus pénétrante dans son esprit, plus convaincante.

Le récit historique prend la forme d'une histoire à reconstruire par le lecteur à partir des éléments scientifiques donnés par l'auteure et des faits témoignés par les narrateurs. Cette technique augmente nettement l'aspect vraisemblable et convaincant du récit puisque c'est le lecteur lui-même qui bâtit la version totale du récit à partir de tout ce à quoi il lui a été offert d'assister. La construction de l'auteure témoigne d'une volonté d'impacter le lecteur, de l'impliquer, de le solliciter, et de l'amener à adopter une attitude réflexive et active vis-à-vis de l'Histoire passée et donc présente. C'est ainsi que les chemins de Galán et d'Inés partent à la rencontre l'un de l'autre pour que l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran rencontre l'histoire de ceux qui étaient en Espagne le cœur rempli d'espoir de voir la République vaincre à nouveau et de ceux qui luttèrent contre ce retour.

Le premier chapitre porté par les narrateurs internes s'intitule « *Aquí, Radio España Independiente* » en référence à l'appel lancé sur « *Radio Pirenaica* », par l'Union Nationale Espagnole, pour inciter les guérilleros et la population à se soulever et à participer à l'opération de reconquête de l'Espagne, l'invasion du val d'Aran. Le choix de titre est important pour l'Histoire, puisqu'il constitue le début de l'opération, mais aussi car il est le premier indice de la tromperie dont étaient victimes les combattants et tous les participants. En effet, la radio contribuait à diffuser un mensonge de taille stipulant le soulèvement d'une partie de l'Espagne outre-Pyrénées. Ce subterfuge visait à inciter les troupes à se lancer dans la reconquête mais aussi à rattacher *la Pasionaria* au commandement de cette opération pour bénéficier des retombées positives en cas de succès.

Le titre représente un premier signe de l'incarnation de l'Histoire scientifique dans l'histoire fictionnelle et leur union. En effet, cet appel est aussi très important pour la fiction car il est à l'origine de la fuite d'Inés pour rejoindre les combattants de l'UNE. Il constitue par conséquent l'élément déclencheur de l'Histoire et de la fiction et, en ce sens, il les réunit et les fait coïncider pour ce début de chapitre.

Constitué de 176 pages, le premier chapitre revêt une importance certaine. Il pose les bases du récit historique et fictionnel et de la structure multiperspectiviste. Il s'établit selon une alternance entre les deux narrateurs internes, Inés et Galán. Inés débute le récit qui s'interrompt pour laisser place à celui de Galán qui, à son tour, cède à nouveau la place à la suite de celui d'Inés. Tout au long de ces pages, le lecteur est amené à vivre le début de l'aventure romanesque qui va à la rencontre de l'aventure historique, vécue par les combattants de l'invasion du Val d'Aran. Au cours de ce premier chapitre, le lecteur découvre les antécédents de Galán et d'Inés, leur jeunesse au sein de leur famille respective, puis leur vie de jeune adulte jusqu'au jour où leurs destinées se rejoignent dans la lutte pour la république espagnole au cœur de l'invasion du Val d'Aran.

Galán participe à la lutte armée républicaine depuis la révolte des Asturies en 1934. Il a momentanément dû s'exiler en France puis est revenu lutter en Espagne lors de la Guerre civile avant de devoir s'exiler à nouveau en France. Passé par les camps d'internement réservés aux exilés républicains espagnols, il est ensuite envoyé sur un chantier forestier. Comme avérés historiquement, ces chantiers ont servi de leurre pour reconstruire clandestinement une armée républicaine, qui après avoir lutté aux côtés de la résistance française, deviendra l'Union Nationale Espagnole. Il s'engage peu à peu dans cette opération aux côtés des autres guérilleros, sous l'impulsion de Jesús Monzón.

Inés est une jeune fille qui vit à Madrid, dans une famille bourgeoise nationaliste jusqu'à ce que la guerre vienne bousculer toute sa vie et l'engage sur un chemin initiatique qui révèle peu à peu sa propre personnalité et la conduit vers un engagement progressif dans la résistance active aux côtés des Républicains, jusqu'à aller à leur rencontre, sur le camp à Vielha, au premier jour de l'invasion du Val d'Aran.

La rencontre entre Galán et Inés incarne la rencontre entre l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran et l'histoire de Galán et d'Inés, la rencontre entre eux Espagnols que le destin semblait devoir opposer et pourtant, une jeune fille issue de la bourgeoisie franquiste/un jeune homme issu d'une famille modeste de mineurs des Asturies qui a toujours lutté pour la République, un guérillero et une civile, un homme et une femme.

Inés débute la narration interne. Par le biais de ce personnage, le lecteur pénètre en Espagne aux débuts de la Guerre civile Espagnole, dans une famille bourgeoise de la

capitale. Cette incursion permet à l'auteure de révéler un tout autre aspect de la guerre vécue, cette fois, de l'intérieur dans une famille nationaliste, parmi les civils et dans la peau d'une jeune femme. Le lecteur découvre progressivement la vie de ce personnage, depuis sa jeunesse jusqu'au grand tournant de sa vie, le moment où elle décide de rejoindre les combattants de l'Union Nationale qui ont pénétré en Espagne par le Val d'Aran dans l'espoir d'y établir un gouvernement républicain provisoire.

Inés est une jeune femme espagnole, née le 30 juillet 1916. Elle vit à Madrid, dans une famille très aisée. Elle a un frère aîné, Ricardo, et une sœur, Matilde. A la suite de la mort de son père en juin 1933, sa mère n'assume plus son rôle et c'est son frère aîné qui prend en charge la famille. Inés est cantonnée au rôle d'aide-soignante de sa mère, en bonne fille de famille. Mais les contours de la guerre se dessinent et son frère Ricardo s'engage de plus en plus radicalement dans la Phalange, au point d'en devenir un membre éminent. Sa mère se satisfait de cette situation. Son frère étant de plus en plus absent, l'étau se desserre et Inés se prend à aspirer à quelque souffle de liberté. Grâce à la rencontre d'une cousine et d'une voisine émancipées, elle commence à s'ouvrir à la vie et ce désir de liberté ne la quittera plus. Elle apprend progressivement à penser par elle-même, à se faire sa propre conception de la société tout en se défaisant de l'éducation traditionnelle qu'elle a reçue.

Puis la guerre éclate. Son frère, impliqué très activement dans une tentative de rébellion contre la République, disparaît provisoirement. Inés se retrouve seule face à ses peurs, ses entraves, mais elle choisit de passer outre et de vivre sa vie coûte que coûte. Aidée de sa servante et amie, Virtudes, elle monte un bureau de Secours Rouge dans l'appartement madrilène. Dénoncée par son « fiancé » républicain, elle est emprisonnée dans les geôles franquistes ainsi que Virtudes. Son frère la sort de prison, malgré elle et malgré lui, uniquement pour tenir la promesse qu'il avait faite à leur mère qui entre temps était décédée. Ce n'est que pour mieux l'enfermer à nouveau, dans un couvent d'abord puis, après une tentative de suicide d'Inés, auprès de sa femme, dans une maison de campagne, afin qu'elle lui tienne compagnie pendant ses longues et fréquentes absences.

Le lecteur découvre ainsi tout l'enfer de la guerre et de la dictature pour les civils, pour les républicains et pour les femmes républicaines. La délation, l'emprisonnement

arbitraire, les soudoiements, les mensonges, la prison et la violence carcérale, les condamnations à mort, les maltraitances, les humiliations faites aux femmes, l'enfermement, la soumission, le viol. Puis survient l'appel radiophonique de « *Radio Pirenaica* » annonçant l'invasion du Val d'Aran par les combattants républicains de l'Union Nationale Espagnole. C'est le tournant dans lequel se rejoignent Histoire et fiction. Inés décide immédiatement de se joindre aux combattants parvenus à s'emparer de *Bossost* pour lutter à leurs côtés et reconquérir la République Espagnole aux mains des franquistes. C'est là qu'elle fera la rencontre de Galán. A partir de ce moment-là, le lecteur vit l'Histoire aux côtés de Galán et d'Inés, dans leur histoire. Histoire et fiction sont unies. Grâce à ces personnages, l'Histoire se vit à échelle humaine. Ce sont deux personnes de sexe différent, issus des « deux camps différents », une civile et un militaire, mais qui se rejoignent et peuvent ainsi faciliter une peinture large et vivante de la société d'alors.

Impliquant totalement le lecteur dans la reconstruction de l'Histoire et de cette histoire entremêlées, l'auteure propose ce récit polyphonique à construire progressivement par le lecteur entre faits historiques et témoignages des deux narrateurs. Le récit n'est pas chronologiquement linéaire. Il y a sans cesse des interruptions pour effectuer des retours en arrière, afin de faire remonter des informations passées rendues nécessaires à la compréhension du présent. Ce qui équivaut à l'idée que pour comprendre le présent, il y a lieu de procéder de la sorte. Les événements d'une vie s'enchaînent en dépendance les uns des autres. Un fait entraîne un autre et détermine la suite d'une vie. Tout est lié. Ceci induit une attitude active et impliquée du lecteur qui doit reconstruire l'histoire à partir des deux voix et de ces allers-retours dans le temps. Almudena Grandes montre également que la vérité n'est pas unique, mais relative.

Le tout premier chapitre débute le jour même où Inés s'apprête à rejoindre les guérilleros de l'Union Nationale parvenus à *Bossost*, le 20 octobre 1944. Elle est alors retenue « captive » par son frère, devenu délégué de la Phalange dans la province de Lérida, dans une maison de campagne isolée à Pont de Suert, où elle tient compagnie à sa belle-sœur qui se morfond à attendre les visites de son mari, cachée, à l'écart de ses

compatriotes républicains dont elle servait la cause, lorsqu'elle vivait encore à Madrid. A Madrid, Inés organisait et finançait un poste de Secours Rouge dans le coscu appartement familial, raison pour laquelle elle fut emprisonnée en 1936, conséquemment à l'odieuse dénonciation d'un membre de son propre camp.

Le récit débute *in media res* alors qu'elle est en train de cuisiner des rousquilles qu'elle tient à apporter aux combattants. Ces fameuses rousquilles feront les délices des combattants et, en particulier, du combattant Comprendes auquel elle promettra d'en confectionner uniquement pour lui, une fois rentrés chez eux, en Espagne. Ce n'est que plus de trente après, de retour à Madrid, qu'elle sera en mesure de tenir sa promesse, confectionnant à nouveau, et pour la dernière fois, des rousquilles pour son camarade. Une sorte de cycle est ainsi mise en place. En effet, "harina" est le premier mot de cette narration et "rousquille" est le dernier mot du roman, comme si la boucle était enfin bouclée.

La date historique fixée, telle que la réalité, est 1944, moment où débute le récit d'Inés. Ensuite, il s'interrompt pour repartir en arrière, en 1936, début de la guerre. Le lecteur découvre ainsi toutes les informations concernant la vie de cette dernière précédant sa fuite et son ralliement aux combattants de l'UNE. Une nouvelle interruption se fait ensuite lorsque le récit est à nouveau parvenu en 1944, à ce jour du 20 octobre, alors qu'Inés, après des mois d'abnégation, s'apprête à fuir arme à la main, contraignant sa belle-sœur Adèle à lui laisser le champ libre.

Inés, narratrice resserre le lien entre Histoire et fiction car, en rencontrant Galán, elle permet à l'univers fictionnel de rencontrer celui de l'Histoire. Inés représente une illustration représentative des conséquences de la Guerre civile sur la vie de chaque habitant espagnol. Grâce à elle, le lecteur pénètre au cœur de la population civile et découvre tous les "types" caractéristiques de la population espagnole dans les deux camps. Cela est favorisé par le fait qu'Almudena Grandes a choisi l'opposition, le contraste entre un personnage, issu d'une famille hautement engagée dans le Franquisme, à laquelle Inés a tourné le dos pour rejoindre le camp républicain et s'y engager. Ainsi, grâce à ce personnage le lecteur vit l'Histoire de la Guerre civile de l'intérieur, sous différents angles qui tendent à amenuiser une vision dichotomique

poussée à l'extrême, à travers les histoires vécues par les Espagnols. Le chapitre s'interrompt sur le suspense de la fuite d'Inés.

Le narrateur change, sans que presque aucune indication de ce changement ne soit donnée, si ce n'est par un blanc typographique. D'un point de vue narratologique, seule l'introduction d'un indice peut interpeller le lecteur. En effet, les mots qui débutent cette partie sont en français "Bonjour Nicole"<sup>634</sup>. Ce qui interpelle le lecteur qui se doute par conséquent que le narrateur est différent. Il peut prendre conscience du fait qu'il s'agit, cette fois-ci, d'un homme et qu'il se trouve en France. Progressivement, le lecteur découvre son identité. L'on peut percevoir à ce point précis du récit combien Almudena Grandes joue sur cet effet de surprise chez son lecteur. Elle tente par-là de capter encore plus son attention, de le faire réagir et de l'impliquer davantage dans la trame du récit. Cela met aussi en exergue à la fois l'éloignement géographique et culturel entre la France et l'Espagne et leur proximité. Il s'agit d'un combattant républicain communiste, exilé en France après la victoire franquiste en 1939. Il se trouve à Toulouse en 1945, après la Libération de la France de l'envahisseur allemand. De la même façon que dans la partie concernant Inés, le lecteur assiste rapidement à un retour en arrière qui le conduit en 1939. Cette fois, le récit fait part de la vie de cet homme, qui sera surnommé Galán par la suite. Le lecteur découvre dans ce flash-back ce qu'il a vécu jusque-là, confronté lui-aussi aux tourments de la guerre, comme évoqué précédemment. Au sein de l'exploitation forestière, à Bagnères de Luchon, dans laquelle il avait été transféré, il a participé à la résistance française, avant de prendre part à l'opération de reconquête du Val d'Aran.

Après cette incursion dans le passé de Galán, le récit reprend son cours, en 1944, à la veille de l'opération. La partie de Galán narrateur se termine le 19 octobre 1944, alors que les combattants de l'UNE en charge de l'invasion du Val d'Aran, arrivent à la frontière et pénètrent en Espagne. A ce moment-là, le lecteur peut commencer à supposer que les destins d'Inés et de Galán sont amenés à se croiser.

Un nouveau changement de narrateur se produit alors avec le retour d'Inés. Cette fois, même s'il n'y a jamais de transition annoncée clairement, le lecteur

---

<sup>634</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 107.

comprend qu'il s'agit de la suite du récit d'Inés, grâce au lien établi par la présence d'un pistolet en main, avec lequel s'était interrompu la partie d'Inés.

Une fois encore le récit oscillera entre le moment "présent" au 20 octobre 1944 et son passé proche. De cette façon, le récit fait un retour sur la vie d'Inés auprès de sa belle-sœur Adela, à *Pont de Suert*, à partir de 1942. Il remonte plus en amont encore en racontant sa vie en prison, à partir de 1936, puis sa vie au couvent en 1941 et enfin son hospitalisation, après une tentative de suicide en 1942. Ensuite, le récit revient sur la vie d'Inés auprès de sa belle-sœur, « captive », à *Pont de Suert* qui fut ponctuée d'énormément de souffrances. Grâce à son abnégation, à son courage et à sa force de vivre, elle parviendra à s'enfuir pour mener une vie en accord avec elle-même. Ce chapitre illustre parfaitement le fait que chaque acte a des conséquences dans le futur et que les choix effectués par les hommes et les femmes, qui semblent insignifiants, ont en réalité beaucoup de poids dans une vie et entraînent des conséquences pour eux et pour les autres. La partie d'Inés se termine, et le chapitre avec elle, à nouveau le 20 octobre 1944, lorsqu'elle arrive à *Bossost* et qu'elle a retrouvé les combattants de l'UNE, dont Galán qui l'accueille.

Dans ce roman d'Almudena Grandes la forme est porteuse de sens. En effet, la présence de ces deux narrateurs et leur rencontre laisse entrevoir une croisée de destins entre ces derniers et partant une croisée de deux mondes ; celui des républicains et celui d'une farouche républicaine issue du Franquisme, celui des civils et des militaires, celui du masculin et du féminin, éveillant l'attrait du lecteur pour leurs futures aventures.

Il y aussi un aspect cyclique important. Tout au long du roman, il y a dans ces chapitres d'alternance Inés, Galán et à nouveau Inés. Ce qui encadre leur récit dans une sorte de cercle tutélaire. Par exemple, pour Inés, le récit commence le 20 octobre et se termine le 20 octobre. La forme sert le sens, le renforce. Cette journée du 20 octobre peut sembler anodine dans l'Histoire, mais elle est cruciale, essentielle, source de toute une vie pour Inés et Galán. C'est le début de leur histoire qui les plonge dans une autre dimension. Cette conception de l'auteure amène le lecteur à en prendre conscience.



Du reste, cet aspect cyclique se retrouve au sein de chaque partie. De façon générale, les parties se terminent dans la continuité de la façon dont elles avaient commencé, mettant en relief des événements forts à l'échelle de la vie des protagonistes. La construction des autres chapitres confirme cette organisation, alternant les narrateurs selon le même schéma, excepté le dernier chapitre dans lequel seule Inés est narratrice et qui est de ce fait beaucoup plus court.

Le deuxième chapitre « *La cocinera de Bosost* » fait pénétrer le lecteur dans le quotidien des combattants de l'Union Nationale Espagnole, aux côtés de Galán et d'Inés. Dans ce second chapitre, Inés a rejoint les combattants de l'UNE et vit parmi eux la poursuite, et la tragique fin, de l'Opération Reconquête, aux côtés de Galán. Le titre indique que l'action se situe en Espagne et il laisse supposer qu'Inés, dont on sait déjà qu'elle sait cuisiner puisqu'elle le faisait chez sa belle-sœur et son frère ainsi qu'au couvent, va devenir la cuisinière du camp de base des combattants, établis à *Bossost*. A noter que la primauté dans les titres est donnée à l'aventure d'Inés.

Les deux narrateurs sont unis pour le meilleur, leur amour, et pour le pire, la défaite, accompagnée de la cruelle désillusion d'avoir été trahis et d'avoir perdu l'Espagne. Le lecteur suit, au plus près, leurs péripéties amoureuses, au cœur des vicissitudes de la guerre, leur histoire dans l'Histoire. Une passionnelle et passionnante histoire d'amour débute entre Inés et Galán et c'est le quotidien, l'humain reprend sa place dans l'Histoire. L'Histoire est à échelle humaine et le lecteur qui peut ainsi la vivre pleinement.

La partie d'Inés débute le 20 octobre 1944, comme la fin de sa précédente partie, lorsqu'elle arrive au camp, à *Bossost* et qu'elle est reçue par Galán. L'action fictionnelle et l'action historique se déroulent parallèlement, donnant vie et humanité au récit historique.

Inés devient la cuisinière du camp, « *la cocinera de Bosost* », ravissant les papilles des combattants. Néanmoins, en s'évertuant à trouver des victuailles, elle tombe dans un piège ennemi qui la conduira à être exclue du camp, injustement soupçonnée de trahison. L'homme qui lui fournit des victuailles est, en réalité, aux ordres des hommes

du « Somatén » qui préparent leur attaque ; il en profite pour s'introduire dans le Quartier Général et fouiller. Inés est alors soupçonnée d'être leur complice. Ce qui plonge Inés dans les affres d'une autre trahison et qui renvoie à l'état de tension, de suspicion, en temps de guerre.

Cette partie d'Inés termine à l'instant où Galán l'expulse du camp, sans discussion aucune, le 23 octobre 1944. Le lecteur sait qu'Inés est innocente, puisqu'il a vécu les faits à travers les allégations de la narratrice. Mais Galán, lui, ne le sait pas et, poussé par de nombreuses considérations, il l'accuse à tort. La polyphonie favorise ces jeux d'informations non communes entre narrateurs également : l'un sait des choses que l'autre ne sait pas et vice-versa. Ce qui complexifie le récit, l'intensifie et également montre que chacun est honnête. Ces ruptures dramatiques portent le suspense à son comble. Parallèlement, le récit de l'opération s'est déroulé et le lecteur l'a vécu à travers le récit parcellaire d'Inés. En effet, Inés n'a pas connaissance de tout ce qu'il se passe sur le terrain pour Galán. Grâce à Inés, le lecteur vit les événements, au plus près, mais de façon partielle et plus par suggestion, Inés n'étant pas aussi près que Galán des combats. Par ce procédé, Almudena Grandes crée une attente. Le lecteur est impatient de découvrir le point de vue de Galán, que ce soit sur leur histoire d'amour, ou sur le déroulement de l'opération.

Conséquemment, la partie de Galán débute sur le même événement mais, cette fois-ci, vécu du point de vue du protagoniste. Il apporte d'autres informations, permettant de mieux comprendre les faits. Ainsi, le lecteur, quant à lui, sait davantage de choses que chaque protagoniste puisqu'il possède les versions des deux narrateurs. Galán vit parallèlement la fin de son histoire d'amour et la fin de son espoir de victoire. En effet, dans cette partie, le lecteur découvre le déroulement inattendu de l'opération tel que l'absence de soutien de la population, le manque d'information. Progressivement, les combattants prennent conscience du piège dans lequel ils sont tombés et devant l'échec imminent, ils doivent finalement renoncer à attaquer Viella.

Sa partie débute sur une considération à lui qui pense avoir tout perdu, Inés et l'Espagne : « Hasta aquel momento, creí que me quedaba Inés. Hasta aquel momento, creí que aquel viaje me había dado algo que necesitaba. Si no un país, al menos una

mujer donde vivir”.<sup>635</sup> Galán associe la terre espagnole au corps d’Inés, de façon tout à fait symbolique. Cette métaphore entre le corps d’Inés et l’Espagne montre qu’Inés incarne parfaitement l’Espagne, ses traditions, sa culture, son terroir et, de ce fait, elle pourrait pallier la perte de celle-ci. Sa partie se clôture par des mots presque similaires: «En ese momento fue cuando me atreví a creer que todavía me quedaba Inés, que aquel viaje me había dado algo que necesitaba. Si no un país, al menos una mujer donde vivir. »<sup>636</sup>

Cette métaphore d’Inés qui pourrait représenter sa terre d’accueil englobe, de ce fait, toute cette aventure de l’invasion du val d’Aran, dans celle qu’il a vécu avec Inés. Les relations humaines, amoureuses surtout, priment finalement sur l’Histoire. De plus, une fois encore, la partie se clôture en plein suspense, laissant le lecteur dans l’attente de ce qu’il va advenir d’Inés et de la relation avortée entre elle et Galán.

Ainsi, la partie d’Inés s’enchaîne au lendemain de cette expulsion du camp et du cœur de Galán. Le lecteur est suspendu à cette tristesse que vit Inés. Mais Inés n’étant pas femme à se laisser abattre, elle se lance dans une bataille pour prouver son innocence à Galán. Parallèlement, le lecteur assiste aux derniers combats, livrés en vain, pour sauver cette opération, avec la tragique bataille de Vilamós.

Inés parvient à prouver son innocence et Galán et Inés parviennent à se réconcilier. La vie reprend son cours et, à travers le regard d’Inès, le lecteur découvre la suite des échecs militaires. En effet, elle fait le récit de la mort de certains de leurs plus proches compagnons et de la défaite finale, avec la renonciation de la prise de Bossost, face à tous les obstacles qui l’empêchaient. Avec la fin de cette partie s’annonce la fin de l’opération « Reconquête ». Il est intéressant de noter que c’est à Inés que revient la lourde charge de raconter la fin de tous les espoirs de reconquérir leur pays. Inés est un personnage fictif, ce qui permet justement une liberté créatrice pour l’auteure, par exemple dans l’expression du ressenti, de l’analyse. Les personnages fictifs représentent une formidable variable d’ajustement et une capacité de création libre vis-à-vis de l’Histoire. Aussi, Inés permet ici de montrer l’impact de l’Histoire sur les hommes et les femmes qui la vivent à travers l’illustration que constitue sa vie personnelle, intime,

---

<sup>635</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 322.

<sup>636</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 380.

amoureuse. Avec l'anéantissement de tous ses espoirs, Inés n'a plus aucune raison de vivre et ne veut en aucune façon voir l'ennemi reprendre possession de leur pays, cependant grâce à Galán elle se raccroche à la vie. Cette partie répond aussi à cette forme cyclique déjà énoncée. Cette fois, c'est une métaphore du froid qui englobe la partie. Ce froid traduit au départ la tristesse d'avoir perdu Galán, d'avoir été exclue de cette parenthèse « enchantée ». Celui de la fin correspond au froid de la défaite et de l'exclusion de son pays.

Il y a bien fusion entre devenir historique et devenir fictionnel. Les deux histoires semblent se terminer conjointement, réalisant un parfait syncrétisme entre Histoire et fiction. Néanmoins, avec la dernière phrase du chapitre « Te voy a sacar de aquí. »<sup>637</sup>, le lecteur découvre une autre dimension, propre à Almudena Grandes, qui laisse entendre qu'il y a un après pour cette histoire, et donc pour l'Histoire.

A travers l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran jointe à l'histoire de ses protagonistes fictifs, l'auteure compose une version de l'Histoire à la fois scientifiquement argumentée et humainement illustrée. Cette rencontre entre Histoire et littérature est créatrice à la fois de complétude historique, de contribution pédagogique et sociale en tant que participation à l'élaboration d'une mémoire collective qui fait consensus et facilite l'identité collective, l'ensemble dans un plaisir littéraire.

## 2.2 Une fresque de la société

Afin de proposer une version de l'Histoire plus juste, réaliste, authentique, Almudena Grandes cherche à offrir une vision la plus large et représentative possible de la société. Pour ce faire, elle crée une multitude de personnages fictionnels. Le fait de créer de nombreux personnages permet d'augmenter les aventures possibles, et également la création de tous les types de personnes existant réellement. Grâce à ce

---

<sup>637</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 451.

procédé, Almudena Grandes peut proposer des personnages appartenant aux deux camps, à toutes les classes sociales, aux deux genres, féminin comme masculin. Cela offre une représentation humaine la plus proche possible de la réalité. Le lecteur retrouve ainsi une représentativité des deux camps dans toute leur hiérarchie.

Dans le camp républicain, le panel regroupe toutes les possibilités d'engagement pour la cause. La majorité est constituée par les combattants et leurs chefs de terrain, leurs dirigeants « inférieurs » jusqu'à ceux des plus hautes sphères. Cela tient également à de simples civils qui s'engagent volontairement aux côtés des guérilleros des militaires -comme Inés- sur le terrain. Pour tous ceux qui sont engagés sur le terrain, leur provenance est différente, leur forme d'engagement également mais tous sont unis autour de la défense des idéaux démocratiques et de l'Espagne. Pour les dirigeants, le panel est étendu également et ce qui les réunit est la primauté de la défense de leurs intérêts individuels avant le collectif. L'étendue sociologique des personnages renforce à la fois cette idée de scission entre dirigeants et combattants ainsi que la force indéfectible de l'engagement qui les lie.

Dans le camp franquiste, le lecteur découvre toutes les catégories d'engagés, des grands chefs militaires convaincus de la Cause jusqu'à des hommes présents seulement par crainte, par nécessité ou par obligation. Le camp franquiste est représenté par de simples combattants, comme ceux qui luttent dans les villages reconquis, et par toute leur hiérarchie. A plusieurs reprises apparaissent de simples exécutants soumis, comme les soldats surveillant le pénitencier mais ne partageant pas les conceptions franquistes. Le panorama est le plus large et représentatif possible. Cela met en relief deux grandes tendances, la cruauté et la violence des franquistes convaincus, l'absence de conviction franquiste pour nombre d'entre eux seulement soumis par la peur, la contrainte ou la nécessité. Ce qui permet de relativiser une idée d'opposition totale aux Républicains d'une si grande partie de la population espagnole. Parmi les civils, il y a également un large éventail de population. Il y a des personnages qui incarnent ceux qui sont neutres, ceux qui jouissent de l'instauration de la dictature et tirent profit de la situation, ceux qui trahissent, ceux qui s'engagent, convaincus par le Franquisme.

En outre, il y a ceux qui luttent contre le Franquisme, qui s'engagent ouvertement et pleinement, les combattants, mais aussi des civils. Il y a également une forte

représentation de personnages féminins dans les deux camps, de tous âges, plus ou moins engagés dans la Guerre civile. Enfin, la dernière catégorie importante de personnages est constituée par tous ces enfants, abandonnés à leur triste sort, orphelins, pauvres, crève la faim mais débrouillards et portés par la soif de vivre.

Toute la société espagnole est représentée ; les civils et les militaires, les Républicains et les Franquistes, les Hommes droits et les traîtres, les hommes et les femmes, des gens riches ou pauvres, différents corps de métiers, des politiques, de simples citoyens. Almudena Grandes propose des personnages riches et complexes, ce qui les rend plus humains encore.

Le lecteur est face à une fresque représentative et authentique de la société qui convainc par sa vraisemblance, suscite l'intérêt et permet de faire passer une idéologie que mettent en avant les combattants républicains, quels qu'ils soient.

Le personnage principal Inés est riche, complexe, inattendu. Galán non plus n'est pas caricatural d'un combattant ou d'un type d'homme. Inés et Galán représentent une infinité de choses à eux seuls, que ce soit lié au genre, à leur condition sociale, à leur choix de vie, à leur amour. De plus, ils évoluent tout au long du roman, ils sont capables de commettre des erreurs et de le reconnaître. Ils sont ouverts.

De même, les autres personnages ne sont pas stéréotypés. Ils correspondent et renvoient, certes, aux caractéristiques d'un certain type qui rend ceux-ci reconnaissables par tous, mais leur psychologie est plus riche, plus complexe, moins dichotomique.

Les personnages servent ainsi l'aspect historique et tout autant l'aspect littéraire, dans un but pédagogique, et idéologique, de donner à connaître et de convaincre. Ce qui renvoie à la volonté de Galdós de faire connaître l'Histoire le plus largement possible, afin d'éveiller et d'éduquer les consciences populaires en rendant l'Histoire la plus vivante possible, grâce aux nombreux pouvoirs de la littérature. La difficulté d'écriture liée à ce type de roman tient au fait qu'ils doivent être aussi vraisemblables que la réalité et aussi passionnants que l'imaginaire. Il s'agit de parvenir à proposer une œuvre romanesque, digne de ce nom, qui sache captiver le lecteur et le transporter dans cet univers historique, afin de lui donner envie d'en savoir plus. Une

œuvre historique aurait pu faire le récit des faits, mais ces écrits n'auraient jamais pu rendre aussi attrayant, passionnant et humain ce récit qu'une œuvre romanesque car celle-ci l'enrichit par la création d'un univers fictionnel. La fiction permet de donner corps et âme au récit, elle habille, le squelette de l'Histoire, de chair et d'os, de sentiments, d'émotions, de vie. Il s'agit avant tout d'un roman et, de ce fait, il doit pouvoir se suffire à lui-même et proposer au lecteur une fiction historique riche, captivante et cohérente

Almudena Grandes crée une proximité, une familiarité, un attachement aux personnages. Cela pousse le lecteur à vouloir poursuivre la lecture du roman et à garder leurs histoires en mémoire, sauvegardant par la même la grande Histoire de l'invasion du val d'Aran. Ils participent également à la construction et à la structuration du récit, étayés par le multiperspectivisme narratif et par la cassure de la linéarité chronologique. Ces histoires de l'Histoire prennent vie dans tout ce qui est lié aux relations humaines. Ce peut être des relations familiales, fraternelles, amicales, amoureuses voire sexuelles, tout ce qu'il y a de plus humain, en somme. Les histoires d'amour qui les animent sont sincères et ne sont pas intéressées contrairement à celles qui se nouent au niveau supérieur. Ces histoires d'amour entraînent d'autres histoires, de famille, d'amitié, filiales, fraternelles qui ponctuent tout le long du récit au niveau fictionnel. De ce fait, elles captivent l'intérêt du lecteur, d'un bout à l'autre du roman.

L'histoire romanesque d'Inés et de Galán permet de donner vie -corps, cœur, âme à l'invasion du Val d'Aran ; car les combattants de l'Union Nationale sont avant tout des hommes et des femmes qui ont choisi de mettre leur vie au service des autres, de la démocratie, de l'humanisme.

La reconstitution historico-fictionnelle de cet événement permet à la fois de fonder cette mémoire collective et d'affirmer que celle-ci est avant tout une Histoire d'humains. Reconstituer la mémoire collective de l'Espagne de la Guerre civile c'est raconter l'Histoire à hauteur d'Hommes ; à la mesure et au rythme de leurs vies. L'Histoire de l'invasion se construit à l'échelle de l'Homme, à l'échelle de la vie de ces combattants et également à l'échelle de l'histoire d'Inés et de Galán.

## SECTION 2-L'HISTOIRE RECONSTRUITE À ÉCHELLE HUMAINE

### 1. Un repère temporel humain

#### 1.1 “Antes, durante, después, punto y seguido”<sup>638</sup>

Reconstituer la mémoire collective de l'Espagne de la Guerre civile c'est raconter l'Histoire à hauteur d'Hommes ; à la mesure et au rythme de leurs vies. L'Histoire de l'invasion se construit à l'échelle de l'Homme politique, à l'échelle de la vie des hommes et des femmes, des combattants et également à la mesure de la vie d'Inés et de Galán.

Les parties entre parenthèses *Antes, Durante, Después, Punto y seguido* expriment dès leur titre la conception de l'Histoire de l'auteure qui ne se limite pas au simple fait historique en lui-même. Ces titres semblent indiquer que lorsqu'un événement historique a lieu, il est dû à ce qui l'a précédé et il aura des conséquences certaines dans le futur. Comme évoqué précédemment, l'analyse de ces chapitres vient confirmer ces prémices. L'invasion du Val d'Aran découle de l'attitude de tous les protagonistes, la dictature franquiste, les dirigeants communistes espagnols, les combattants et d'un enchaînement de circonstances, de choix qui peuvent sembler anodins, mais ne le sont pas.

A mesure de notre analyse, la gestion du temps dans le récit apparaît comme essentielle et révélatrice. Le choix de construction que fait la romancière met en

---

<sup>638</sup> “*Antes, durante, después, punto y seguido*”, il s'agit des titres des chapitres entre parenthèses - historiques- dans lesquelles l'auteure est la narratrice.



évidence l'importance capitale de l'humain dans le déroulement de l'Histoire car l'humain est en proie à des émotions -qui peuvent être incontrôlables-, car il a une personnalité qui sous-tend son comportement du plus louable au plus vil et qu'il a la faculté de faire des choix. L'auteure met ainsi en évidence la considérable potentialité de l'Homme dans l'Histoire. Ce qui peut être effrayant au vu des atrocités commises en ce XXI<sup>e</sup> siècle, mais qui, par là-même, met en exergue la potentialité et la capacité de l'Homme à faire des choix éclairés, en toute conscience. Il semble que cette faculté de prendre des décisions, peu importe leur teneur, soit clairement mise en avant à travers ce récit, associée à une prise de conscience de l'impact des choix sur l'Autre et dans le temps. Ceci est particulièrement vrai pour les hommes et les femmes politiques, dont les choix impactent grandement la population tout entière, au moment des faits, et durablement. L'auteure amène ainsi tous lecteurs à une prise de conscience de cela.

Dans le cadre de ce roman, ces hommes et ces femmes politiques agissent sans réellement prendre en compte ces paramètres, ni celui des émotions et de la personnalité qui peuvent empêcher un jugement éclairé, ni celui de l'impact de leurs décisions sur le peuple et sur l'Histoire au long cours. C'est ce que le refrain lancinant qui berce tout le récit vient sans cesse rappeler à l'esprit du lecteur : « La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales ». <sup>639</sup>

La conception de l'Histoire définie par l'Homme se confirme, assurément, dans le récit des protagonistes. Même si leurs décisions n'ont pas directement la capacité d'impacter tout le pays puisqu'ils n'ont pas d'autorité sur le pouvoir décisionnel, le récit met en avant une capacité d'agir, en particulier grâce à l'association de plusieurs. Tel est précisément le cas dans le cadre de l'invasion du Val d'Aran.

La potentialité d'agir en conscience et sa résultante d'impacter l'Autre, se retrouve pour ce qui est de la vie quotidienne de tout un chacun. En effet, les hommes et les femmes, de la même façon au quotidien, sont affectés par des émotions intenses, par leurs traits de personnalités mais ils ont la capacité d'agir, dans la juste mesure, en ayant conscience de cette influence. Quant à leurs choix, ils peuvent être très

---

<sup>639</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 23.

impactants également, même s'ils touchent un nombre de personnes a priori beaucoup plus réduits. Cela étant valable au sens négatif, mais aussi au sens positif. Une décision d'une seule peut grandement changer positivement la vie de plusieurs, ou même d'un seul, et cela compte. Aussi, le récit de l'invasion ne se limite-t-il pas seulement au fait lui-même, ni chronologiquement, ni historiquement. Cela n'aurait pas de sens. En effet, le récit ne se contente pas d'évoquer seulement ce qui a lieu en octobre 1944. Bien au contraire, il revient bien en arrière, aux débuts du Franquisme, et se termine bien après, à la fin de celui-ci.

Du point de vue fictionnel, l'étendue temporelle du récit correspond finalement à une vie qui aurait vu le jour dans les années 1910-1920 et qui aurait entamé ses jours anciens dans les années 1970-1980. Ainsi, le récit accompagnerait-il les protagonistes de leur jeunesse jusqu'à leurs vieux jours.

Cette gestion temporelle calquée sur une vie humaine tombe sous le sens car l'histoire des combattants qui ont participé à l'invasion de n'est pas seulement l'Histoire de l'invasion -ce qui s'est déroulé à ce moment-là précis- il faut également y inclure tout ce qui fait la vie de ces hommes et de ces femmes qui ont fait l'Histoire : leur origine, leur jeunesse, leur évolution, leur vie d'adulte, leur vieillissement, leur descendance.

L'histoire s'étend ainsi approximativement du début des années 30 jusqu'à la fin des années 70. Almudena Grandes choisit l'option d'un récit chronologique mais pas linéaire. Autrement dit, le récit général va dans le sens d'une évolution temporelle croissante mais pas au sens strict du terme. En effet, il ne débute pas dans les années 30, mais en 1944. Il revient ensuite en arrière pour raconter ce qui a eu lieu entre 1944 et le début des années 30. De la même façon, tout au long du roman, le récit avance par à-coups, faisant un bond en avant dans le temps, puis il repart en arrière pour revenir au moment avant le saut. Le récit procède ainsi pour raconter toute cette période, faisant des allers-retours entre le temps présent et ce qui le précède. Néanmoins, alternant les digressions, il avance progressivement dans le temps, jusqu'à la fin des années 70. Le récit remonte juste avant la Guerre civile, alors que les personnages, qui ont environ entre vingt et trente ans, sont à la fleur de l'âge. Ensuite, le lecteur découvre leur vie à partir de là jusqu'en 1976, avec des allers-retours sur des « épisodes » de leur

vie antérieure, permettant de comprendre leur vie présente. Une telle conception du temps du récit est extrêmement riche, complexe mais aussi passionnante et envoûtante. Elle demande un effort intellectuel de reconstruction mais qui se fait sans trop de difficultés et qui ajoute de la richesse au récit. A ce propos, une attitude active, participative et intéressée du lecteur est exigée de la part de l'écrivain.

Enfin avec *Inés y la alegría*, il n'y a pas vraiment de présent du récit et, de ce fait, de passé ou de futur. Tout est dans le moment de l'épisode, comme si ce qui comptait, ce n'était pas le temps dans lequel ont lieu les événements, mais plutôt l'importance des faits dans une vie et les conséquences que ceux-ci entraînent chez chacun. Le temps n'est pas une suite linéaire de faits qui rendraient compte de l'Histoire, mais une composition tissée par chacun, mêlant émotions, personnalité, amours et amitiés, hasards mais aussi libre-arbitre dans la vie de chaque individu. D'où l'importance pour chacun d'en avoir conscience et de le garder à l'esprit pour agir en connaissance de cause et être maître de ses décisions. Chaque individu a une potentialité d'action, d'influence sur l'Autre et sur l'Histoire ; il se doit d'en prendre la mesure et de se comporter en conséquence.

## 1.2 Une vie sous le Franquisme

Le Franquisme a impacté durablement toute une génération et, par ricochets, les suivantes également. Les personnages d'Inés et de Galán sont là pour le dire. Inés et Galán montrent combien leur vie tout entière a été marquée par le Franquisme de leur jeunesse jusqu'à leurs vieux jours, et combien elle a marqué leurs enfants et probablement les enfants de ceux-ci car cette Histoire se transmet directement ou indirectement sous tellement de façons différentes. Le message apparaît comme essentiel à travers le récit d'Almudena Grandes. On ne peut comprendre l'Histoire sans la vie des hommes et des femmes, sans leur évolution. Le fait d'avoir choisi d'accompagner l'événement historique au rythme d'une vie permet une meilleure

compréhension du fait historique lui-même et d'un point de vue fictionnel cela enrichit le récit et en augmente fortement l'attrait pour le lecteur.

La première partie d'Inés du premier chapitre « *Aquí, Radio España Independiente* » permet de comprendre que ces sauts dans le temps, d'une époque à l'autre, servent autant la compréhension historique, qu'humaine ainsi que la captation d'intérêt. Comme mentionné précédemment, le récit débute le jour de l'invasion alors qu'Inés s'apprête à fuir de la maison de campagne de son frère phalangiste, dans laquelle elle vit recluse. Il s'interrompt abruptement permettant de maintenir le lecteur dans l'expectative. Et cela rend possible une meilleure compréhension. En effet, grâce à cette interruption, le récit revient en arrière pour éclairer le lecteur, en fouillant dans le passé, ce qui a fait qu'Inés est à ce moment-là dans cette situation (sa séparation avec sa famille, son engagement dans la lutte républicaine, sa dénonciation, son arrestation, son incarcération, sa libération, son intégration au couvent, sa tentative de suicide, son enfermement dans la maison de campagne). L'énigmatique situation dans laquelle elle se trouve en 1944 demande, pour comprendre son histoire et l'Histoire, selon son échelle temporelle, de revenir sur les faits passés. Cela explique et justifie le retour en arrière du récit qui reprend en 1936, alors qu'elle évolue dans une famille catholique, bourgeoise et pro-franquiste. Ce dernier se déroule ainsi jusqu'en 1944, retraçant son parcours et son évolution vers le camp républicain. Le lecteur pénètre progressivement à la fois dans la vie d'Inés jusque-là, dans sa jeunesse, mais également dans les affres naissantes du Franquisme, dans son instauration et dans ses premières conséquences.

De façon logique, le même principe est mis en œuvre pour le personnage de Galán, montrant l'Histoire à travers son histoire, depuis ses débuts de mineurs, en passant par son exil forcé et son engagement dans la résistance française, puis dans la tentative de reconquête jusqu'à sa rencontre avec Inés, ce qui permet de dresser un tableau plus complet d'une vie qui débute sous le Franquisme. Une fois les deux personnages réunis, le récit porte ensuite sur une histoire commune, toujours parsemée de retour en arrière, que ce soit concernant l'évolution d'Inés, au sein de son restaurant, ou de celle de Galán, dans sa vie de clandestin. A chaque fois, le chapitre débute plus tard que là où il s'est arrêté dans le précédent, pour un laps de temps plus ou moins

long, et il repart en arrière pour faire le récit de tout ce qui s'est passé entre ces deux moments. L'ensemble, reconstruit par l'implication active du lecteur, retrace la vie sous le Franquisme au fil du temps, à travers deux protagonistes en exil.

Le troisième chapitre, *El mejor restaurante español de Francia*, dans la partie de Galán, débute en 1965, alors qu'Inés a suspendu son récit en 1945, soit vingt ans plus tard. Ce bond en avant va donner lieu ensuite à un retour en arrière sur tout ce qui a constitué cette période. Ces interruptions permettent au lecteur d'anticiper, puisque par exemple dans ce cas, il sait que Galán et Inés forment toujours un couple harmonieux. Cela éveille son intérêt car il désire savoir ce qu'il s'est passé durant tout ce laps de temps. Tout le roman fonctionne ainsi avec des sauts dans le temps et des retours en arrière, aussi stimulants intellectuellement qu'émotionnellement.

Grâce aux personnages d'Inés et de Galán que le lecteur suit tout au long de leur vie, l'opération est retracée en amont pour une meilleure compréhension scientifique des faits concernant les causes, les acteurs, les enjeux, les turpitudes, les idéaux. Cela donne également une vision beaucoup plus humaine, complète, réelle des faits historiques qui ne se limitent pas aux dates ou aux personnages historiques mais qui impacte les acteurs et ce durablement tout au long de leur vie et de celle de leur descendance. L'invasion du Val d'Aran n'est pas seulement un fait historique isolé ne concernant que les hommes historiques et les militaires ; c'est aussi un fait de l'Histoire qui a impacté les hommes et les femmes qui l'ont vécu, leur famille et sans date de fin. Cela a des conséquences également sur la mémoire collective et donc sur l'identité collective de l'Espagne et de la France aussi dans une certaine mesure.

L'histoire d'Inés et de Galán livre peu à peu les clefs de compréhension de ce roman, de l'Histoire de l'invasion mais aussi de l'Histoire en général, de la vie des hommes et des femmes en Espagne hier et même aujourd'hui. Aussi, il s'avère nécessaire d'approfondir les faits seulement évoqués précédemment de la vie de ces deux protagonistes et d'analyser quelques anecdotes significatives pour l'histoire mais aussi d'un point de vue sociologique et idéologique pour les lecteurs contemporains que nous sommes.

## 2. L'Histoire à l'échelle d'Inés et de Galán

### 2.1 Leur vie jusqu'à et pendant l'invasion

Faire le récit de l'Histoire à hauteur des personnages Inés et Galán sert l'Histoire comme l'aspect littéraire et sociologique. En effet, cela permet d'élaborer une version historique complète en élargissant le champ de vision des événements, cela ajoute du pouvoir de vraisemblance et de conviction, c'est une source d'intérêt et de captation du lecteur et cela engage progressivement vers une réflexion plus profonde sur ce qu'est la société à ce jour.

Le premier chapitre d'Inés a permis au lecteur de prendre conscience de la difficulté à laquelle étaient confrontées les femmes civiles espagnoles sous le Franquisme. La domination patriarcale exercée par son frère phalangiste, la fadeur, l'immobilisme et les restrictions d'une éducation genrée féminine, les trahisons, l'enfermement, l'emprisonnement, l'oppression religieuse, le machisme, les violences sexuelles même. Ces pages ouvrent une perspective de réflexion sur la violence faite aux femmes, hier comme aujourd'hui, qui sera développée plus en avant.

Le deuxième chapitre d'Inés fait le jour sur l'invasion elle-même et sur l'après. Il est lui aussi l'occasion de faire surgir des pistes de réflexion sur ce passé, qui perdurent encore à ce jour. Il commence lui aussi le 20 octobre 1944 alors qu'elle est sur le point de s'enfuir, pistolet en main et termine également le 20 octobre 1944 lorsqu'elle arrive au camp *de Bossost*. L'aspect cyclique donne l'impression que tout commence, et se termine, ce jour-là, le 20 octobre 1944. Finalement, c'est le cas, puisqu'Inés tourne à jamais la page sur son passé, de fille de bonne famille soumise, pour devenir une

républicaine accomplie et une femme amoureuse. La forme est au service des idées et ensemble elles constituent le sens complet, profond.

Le récit s'interrompt au beau milieu de la fuite d'Inés, à son acmé, avec une rupture dramatique intense. Inés a entendu la veille l'appel de l'UNE à la radio annonçant l'arrivée imminente des combattants au Val d'Aran, non loin de là. Inés a immédiatement décidé de s'enfuir et l'occasion s'est présentée, le matin suivant, après le départ de son frère, et avant celui de sa belle-sœur. Ces dernières se trouvaient dans la chambre de sa belle-sœur Adela, Inés s'est saisie de l'arme que son frère avait laissée pour sa belle-sœur. Le récit s'interrompt à ce moment-là, tel un coup de théâtre. Cela vient créer un fort suspense, et une attente du lecteur, qui est impatient de connaître la suite, de savoir si Inés va utiliser l'arme ou pas. La ligne suivante appartient à un autre narrateur, une autre histoire, celle de Galán. Mais, comme pour Inés, au début de son histoire, le lecteur ne sait pas vraiment de qui il s'agit. Les indices apparaissent graduellement permettant de comprendre que, cette fois, le récit se situe en France et qu'il s'agit d'un homme capable de parler français, un militaire "Capitán". Avec ces seules informations, le lecteur peut commencer à élaborer des hypothèses et, peut – être, saisir les prémisses d'une future rencontre entre cette femme courageuse et téméraire et ce jeune Capitaine :

*"Voy a llevarme medio kilo de esos rusos que tienes ahí. [...]"*

*- ¡Oh la la! –entonces se echó a reír-. Ajourd'hui c'est le jour des Espagnols qui achètent des gâteaux russes. Vous êtes le troisième, je crois.*

*En ese instante, me empecé a mosquear: no porque yo fuera el tercer español que había comprado una bandeja de rusos en aquella pequeña y exquisita pastelería de la calle León Gambetta que, según la mujer de Comprendes, era la mejor de Toulouse, sino porque estaba casi seguro de quiénes habían sido los otros dos. Podría haberlo confirmado con un par de preguntas sencillas, pero no merecía la pena. Iba a enterarme enseguida porque ya era más de la una y Angelita me había citado a las dos cuando llamó para invitarme a comer."<sup>640</sup>*

Le récit du narrateur commence sans présentation, sans que le lecteur ne sache qui il est, ni ce qu'il fait, ni pourquoi. Almudena Grandes nous fait découvrir des personnages

---

<sup>640</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 107-108.

secondaires, mais importants, pour le narrateur et son histoire, comme le combattant Comprendes et sa femme Angelita. Là encore, le lecteur ne demande qu'à poursuivre la lecture, afin de découvrir qui est cet homme et quelle est son histoire. L'anecdote des "gâteaux russes" demande aussi à être résolue. Elle permettra d'établir un lien lors des allers-retours pratiqués dans la partie de Galán.

Le récit débute donc, comme Inés, en 1944 mais en France, à Toulouse et quelques jours après la Libération. Très rapidement il s'interrompt pour laisser place à un retour en arrière qui débute, comme Inés, en 1936, alors que Galán lutte à Madrid, dans le camp républicain. Ensuite, le récit de « *La Retirada* » et de son arrivée en France débute et va se dérouler pour regagner 1944. Celui-ci renoue avec une anecdote qui fait le lien, la rencontre entre un combattant, el Cabrero, et Solange, ainsi que celle de Galán et Madame Mercier, femme d'un riche industriel dont Galán n'est pas amoureux et se lassera très rapidement. D'incessants allers-retours se font entre sa vie à Toulouse en 1944, et les années précédentes. Ces retours permettent de reconstituer la vie de Galán, sa jeunesse dans sa famille de mineur, son précoce engagement dans la lutte au cours de la Révolte des Asturies, puis pendant la Guerre civile et finalement en France, aux côtés de la résistance française, jusqu'à l'invasion. Les vies des narrateurs sont comme des puzzles à reconstituer. Le schéma, découvert avec Inés, se répète puisque le début a lieu en 1944 et la fin revient également en 1944, quelques jours avant l'invasion. A ce moment-là, le récit marque un nouvel arrêt, pour laisser place à un autre chapitre. Cette fois, le lecteur identifie rapidement le narrateur comme étant Inés, grâce à la référence au pistolet chargé dans la main du narrateur : « Cuando me di cuenta de que tenía en la mano una pistola cargada ». <sup>641</sup>

Inés reprend le récit au moment crucial où elle l'a laissé, alors qu'elle avait l'arme en main et qu'elle s'apprêtait à fuir. Le lecteur découvre alors qu'elle a été obligée de prendre Adela en otage, contrainte et forcée, mais elle ne lui a fait aucun mal. La tension dramatique s'apaise mais la suite du récit de cette fuite est différée, créant une attente. Le récit d'Inés replonge dans ce qu'a été sa vie entre 1936 et 1944, en particulier après sa sortie de prison, au couvent dans un premier temps, puis auprès de sa belle-sœur Adela, à *Pont de Suert*. Elle revient en particulier sur le harcèlement sexuel et le viol dont

---

<sup>641</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 168.



elle a été victime de la part d'un dirigeant franquiste, ami de son frère, le commandant Garrido. A la suite de quoi, Inés retourne à ce jour d'octobre 1944 où elle prend la suite du récit de sa fuite. Elle fait découvrir son arrivée à *Bossost* auprès des combattants et sa rencontre avec son futur amour Galán.

Toutes ces anecdotes, ces histoires de l'histoire individuelle au cœur de l'Histoire collective en font la saveur, la couleur. Ces allers-retours entre elles permettent de stimuler l'intérêt, l'intelligence, la mémoire, le bon sens du lecteur. Celui-ci, mêlé par le suspense et la curiosité, lit activement le récit pour reconstituer les histoires de ces deux personnages qui font l'Histoire. Ce premier chapitre est représentatif de ceux qui suivent, puisque l'alternance des narrateurs est toujours identique, sauf au dernier chapitre où seule Inés intervient. Cela favorise la création, à chaque fin de chapitre, d'une rupture dramatique et attise la curiosité des lecteurs. L'attention et l'intérêt du lecteur sont également éveillés par les allers-retours entre l'époque de l'invasion et le passé proche, pour cette première partie, puis ensuite, pour les parties suivantes, entre le départ de l'Espagne, suite à l'échec de l'opération, et leur vie en France, entre 1944 et environ 1976. Dans la deuxième partie, le procédé est identique mais les allers-retours se font sur une période plus courte, portant sur les quelques jours durant l'invasion.

Dans la deuxième partie *La cocinera de Bosost*, les deux narrateurs témoignent tour à tour de ce qu'ils ont vécu au cours de cette invasion. Le récit de l'invasion en elle-même se construit à partir de leur parole, de la façon dont ils ont personnellement vécu les événements. Les éléments historiques énoncés par l'auteure prennent maintenant vie. Cela débute avec le chapitre d'Inés, ce même 20 octobre 1944, comme s'il n'en finissait pas. Il est vrai que, tellement d'aventures ont ponctué ce jour si particulier, qu'il semble s'étirer à l'infini. Ce chapitre d'Inés finit quelques jours après, le 23 octobre 1944, le jour où elle est expulsée du camp des combattants, comme traîtresse.

Une grande rupture d'une haute intensité dramatique a lieu lorsque Galán décide d'expulser Inés, soupçonnée d'être une traîtresse ayant aidé des Franquistes à s'introduire dans le quartier général. Il s'agissait en réalité d'un piège tendu par un jeune homme, qui était censé lui fournir de la nourriture. Le jeu des narrateurs qui alternent

permet de créer du suspense, en faisant en sorte que le lecteur ait des informations qu'Inés ignore, et d'autres que Galán ne connaît pas non plus.

Inés fait le récit de la visite de cet homme qui lui porte des aliments et qui en profite pour tenter d'abuser d'elle. Puis, elle apprend qu'elle doit quitter le camp, mais sans savoir pourquoi puisque Galán refuse de le lui dire. Le lecteur sait qu'Inés n'a rien fait de mal, elle a seulement cherché à se procurer de la nourriture. Une expectative très forte est créée. L'émotion est à son comble étant donné que le lecteur s'est attaché au couple naissant :

*- Pero tú vendrás a verme, ¿no? - le gritó al hueco de la escalera- ¿Es que no vas a venir a verme?*

*Y el hueco de la escalera no supo contestar a esa pregunta.<sup>642</sup>*

Le lecteur est captivé par cette histoire d'amour entre les personnages. De ce fait, il est impatient de connaître la suite des événements qui se fait attendre.

Galán reprend le récit au moment où il est informé de la supposée trahison d'Inés. Il livre sa version des faits, dans laquelle le lecteur découvre que la sentinelle a vu Inés faire entrer cet homme et que quelqu'un en a profité pour tenter de s'introduire dans le bureau. Il l'a aussi vu dans les bras de cet homme. A ce moment-là, le lecteur sait que ce n'est pas la réalité, mais Galán ne peut pas le savoir et Inés ne peut pas le supposer non plus. Le récit de Galán ne délivre pas la résolution du problème, qui ne viendra que dans le chapitre suivant, celui d'Inés. Ce procédé est très ingénieux puisqu'ainsi l'auteure donne des informations nouvelles sur "l'anecdote" qui permettent de satisfaire partiellement l'intérêt du lecteur, mais le maintiennent en haleine. Le lecteur ne connaît pas l'issue de cette rupture, les retrouvailles ou la séparation définitive. De ce fait, le lecteur reste dans une attente concernant l'histoire d'amour entre Inés et Galán. Historiquement, cette anecdote illustre les malversations dont certains ont fait usage pendant la guerre. Elle invite également à une réflexion psychologique sur le fait que les apparences, même si elles semblent réelles et irréfutables, peuvent être totalement trompeuses. Cela fait écho à l'usage du libre-arbitre et de la confiance.

---

<sup>642</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 321.

Le suspense est un procédé qui crée de l'intérêt mais aussi qui permet de mettre en avant des éléments significatifs. Aussi, ce suspense se porte également sur l'attente créée par l'Histoire de l'invasion. En effet, à travers le récit de Galán, le lecteur découvre que l'opération ne se passe pas du tout comme prévu. Aux côtés des combattants, il s'aperçoit que la population ne s'est pas soulevée et ne les soutient pas comme attendu. Au contraire, Galán découvre avec dépit qu'il ne reconnaît plus les Espagnols, ceux qui ont combattu à ses côtés et qui sont restés en Espagne. De plus, les combattants n'ont plus la liaison promise avec Toulouse leur permettant de savoir si le tunnel de Vielha a été pris.

Vivre cette invasion de l'intérieur est un moyen très efficace pour donner à vivre les faits au lecteur qui prend conscience de la fourberie des dirigeants communistes au fur et à mesure aux côtés des combattants. De plus, cela permet d'humaniser les réactions des combattants face à cette tromperie et également face à la déception de retrouver un pays qui n'est plus vraiment leur Espagne. Les visions de Galán et d'Inés associées sont alors très précieuses pour cerner une situation complexe. L'exemple le plus significatif a lieu lors de l'échec de l'opération. Galán vit les déceptions sur le terrain en découvrant que les conditions ne sont pas celles qu'il attendait et principalement que les Espagnols restés en Espagne ne sont absolument pas prêts à se soulever à leurs côtés. C'est Inés qui lui livre la clef de ce qui semble incompréhensible pour lui à propos de cette Espagne qui n'est plus l'Espagne.

Le fait est qu'il y ait ces deux personnages narrateurs offre au lecteur un récit riche et actif. Sans cesse, il reconstitue les événements, selon les deux visions qui lui en sont données. Cela amplifie la tension dramatique et invite à poursuivre la lecture. En effet, le lecteur sait qu'il va découvrir les événements sous un nouvel angle, celui de l'autre, celui de la femme ou de l'homme, celui du combattant ou celui d'une civile, celui d'un républicain d'origine, celui d'une « convertie ». Ce qui permet d'avoir une vision globale des faits qui se complètent et ne se contredisent pas.

De la même façon, ils font tous les deux le récit de leur rencontre, de leur séparation du vécu des premières défaites, du final de l'opération, de leur départ, de leur arrivée à Toulouse, puis de leur vie en France, jusqu'à leur retour en Espagne. Tous ces moments rendent la lecture aussi intéressante d'un point de vue historique,

sociologique qu'émotionnel. Les exemples sont extrêmement nombreux et pourraient se diviser en deux catégories. Il y a d'un côté tous ceux qui permettent de comprendre et vivre pleinement les épisodes historiques concernant l'invasion, les combats, les défaites. D'une part, Galán raconte ce qu'il vit, en tant que combattant de l'UNE, exilé en France, venu libérer l'Espagne et confronté à la tromperie dont ont été victimes les combattants les condamnant à une défaite inévitable. D'autre part, le lecteur est face à Inés, civile engagée à ses côtés dans le combat, ayant connu la violente répression et l'oppression franquiste en Espagne, encore portée par l'utopique victoire, affairée à la vie quotidienne du camp. Cela permet d'avoir une vision bilatérale des faits, prenant en compte à la fois l'aspect civil et militaire, le camp franquiste, par la famille dont Inés est issue, et républicain, la vision féminine et masculine, la répression franquiste et l'exil.

D'un autre côté, se trouveraient tous les exemples concernant l'histoire d'amour entre Galán et Inés ainsi que toutes celles et ceux qui l'entourent. Avec Galán, le lecteur a la vision d'un homme, fidèle en amour comme en amitié, ou en politique, mais obligé de cacher des choses à Inés, à cause de son activité clandestine. Grâce à Inés, il existe une autre vision, celle de la femme, obligée elle aussi de cacher certaines choses à Galán pour différentes raisons, mais tout aussi fidèle en tous points, forte, courageuse, loyale. Cela favorise une fusion entre vision masculine et féminine, vie clandestine au quotidien et sur le terrain.

Pour ce qui est de cette vision bilatérale de l'invasion, la période passée durant ces quelques jours de lutte dans le val d'Aran est tout à fait significative. En effet, Galán raconte ce qu'il vit, ce qu'il découvre sur le terrain et qui le désenchante progressivement. Inés, quant à elle, fait le récit de sa vie quotidienne sur le camp et de ce qu'elle perçoit de la guerre, à travers Galán. Galán possède des informations militaires qu'Inés ne connaît pas, et inversement, Inés sait certaines choses, concernant le régime franquiste, que Galán ne sait pas. Cela est inhérent à leur passé et à leur position, d'où l'intérêt d'avoir ces deux narrateurs en présence, qui fournissent une vision beaucoup plus large, dans laquelle chacun ouvre l'esprit à l'autre et donc celui du lecteur.

Le chapitre de Galán reprend, selon le même principe, en débutant ce même 23 octobre, où il apprend qu'Inés l'aurait trahi. Il se termine encore ce même jour, lorsqu'il

la congédie. Le cycle porte sur des périodes très courtes, puisqu'il s'agit de quelques jours seulement. Ce procédé met en exergue l'intensité de ces derniers. Il permet également de souligner la valeur des faits, de créer du suspense, de l'attente et, également peut-être, d'enserrer l'Histoire au creux de leur histoire. L'utilisation de ruptures dramatiques en fin de chapitres contribue également à cette création de sens, de suspense mais aussi à impliquer le lecteur dans la reconstitution de l'Histoire.

Ce passage de la vie d'Inés participe au récit de l'Histoire de l'invasion sous un angle différent puisqu'elle n'a pas vécu les mêmes événements. Pour Inés l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran, incarne le geste héroïque de ces hommes ayant décidé d'engager leur vie pour sauver la République espagnole et ses habitants. Elle connaît le Franquisme, elle sait sa violence, sa répression et en soulignant tout l'espoir que ces hommes ont représenté pour elles, elle en souligne la valeur. Elle permet de compléter le récit historique, le récit des combattants et de lui donner une couleur supplémentaire.

L'usage de l'expectative et de l'effet de surprise sont utilisés par l'auteure afin de mettre en évidence la déconvenue et la consternation dans lesquelles les combattants se sont retrouvés plongés au cœur de cette invasion.

Dans le deuxième chapitre *La cocinera de Bosost*, dans sa première partie, Inés raconte les événements concernant l'invasion, tels qu'elle les vit, à travers les combattants, qui rentrent au camp, tous les soirs un peu plus abattus. Elle raconte ainsi un soir où les combattants, et en particulier Galán, sont totalement désespérés. Elle fait le récit de l'état d'esprit dans lequel elle le trouve et très succinctement d'une discussion qu'ils ont eue tous deux, sans en révéler le contenu, ni même aborder le pourquoi de l'état de Galán. Ce qui laisse le lecteur en attente, mais sans lui donner un goût d'inachevé non plus. En effet, le lecteur ne sait pas ce sur quoi Almudena Grandes va revenir dans la partie suivante du narrateur et cette « anecdote » peut se suffire elle-même, tout comme elle peut être complétée :

*- Por eso Galán no ha querido entrar, y se ha quedado sentado, ahí fuera -el Lobo vino a buscarme a la cocina y me contó lo que había pasado-. Deberías salir a verle, ¿sabes? Y tratarle bien.*

*- ¿Por qué me dices eso? –protesté-. Yo siempre le trato bien.*

*- Ya me lo imagino. Pero es que ahora está muy mal, muy desmoralizado, y yo no puedo quedarme sin él, Inés, no puedo permitirme que se hunda, y tampoco sé cómo evitarlo - le miré a los ojos y me di cuenta de que estaba hablando en serio- Tú, seguramente, sí sabes.*

*Aquella confianza me asustó, pero no tanto como el aspecto del hombre al que encontré sentado en el banco, con la espalda erguida, apoyada en la fachada de la casa, los ojos clavados en el muro de enfrente, y el gesto de desorientación absoluta de quien no sabe nada, ni quién es, ni cómo se llama, ni dónde está, ni qué hace, ni por qué, ni para qué. La cara de Galán no era la de un hombre derrotado, sino la de un hombre hundido, pero cuando intenté tratarle bien, no funcionó.*

*Tuve que tratarle mal para que empezara a reaccionar, tan mal que hasta me arrepentí, y cuando lo malo se convirtió en lo peor, le pedí perdón por las cosas que le había dicho. Él me respondió que no tenía nada que perdonarme, me rodeó con sus brazos, me besó [...].<sup>643</sup>*

Ce passage souligne l'état de désespoir qui s'est emparé de ces hommes. Le lecteur le découvre sous ses yeux puisque le récit donne un visage humain à cette immense déception que les combattants ont souffert. A contrario, le personnage d'Inés offre le pendant à toute cette douleur puisqu'elle donne son amour inconditionnel à Galán. Elle vient symboliser l'espoir au milieu du néant, le positif né du négatif.

Le récit s'enchaîne avec celui de Galán qui relate sa confrontation à la réalité de cette Espagne qui ne les attendait pas, et qui, à aucun moment, n'envisageait de les soutenir. Il raconte l'état dans lequel il rentrait au camp, à la fin de ces journées qui le démoralisaient et lui laissaient entrevoir la défaite. Il fait référence, en particulier, en détail, à cette soirée au cours de laquelle, complètement abattu et désespéré, ce fut Inés qui vint à lui pour discuter et essayer de le sortir de ce désespoir. Et toutes ces informations, nouvelles pour le lecteur, lui parviennent et viennent compléter cette version d'Inés, comblant ses attentes. Il découvre ainsi que, Galán et les siens, avaient eu à subir le choc de voir leurs propres compatriotes, qu'ils venaient de libérer d'un pénitencier, préférer s'enfuir dans la montagne, plutôt que de les rejoindre. Cela avait fini d'achever les combattants car c'était la constatation irréfutable qu'aucun Espagnol ne souhaitait se joindre à leur cause. On leur avait menti ; leur Espagne, et les Espagnols

---

<sup>643</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 310-311.

qu'ils connaissaient, n'existaient plus. Le soir même, complètement démoralisé, il était resté dehors, avant qu'Inés le rejoigne. Il fait le récit total de cette discussion qui lui avait ouvert les yeux sur la situation de leur pays et de leur concitoyens, paralysés par la violence qu'ils avaient eu à subir du régime franquiste. Inés avait alors éclairé Galán:

*Es que estás equivocado, Galán...*

*Aquella noche cuando volvimos a Bosost, no quise entrar en el cuartel general. No me apetecía mirar a mis camaradas a la cara, asistir a las explicaciones de Comprendes, mostrarme fuerte y risueño, animoso y paciente como un buen comunista. El Lobo intentó recordarme cuál era mi obligación, y le mandé a la mierda. Me miró y comprendí al mismo tiempo que no iba a insistir pero que tampoco iba a tirar la toalla, eso nunca, jamás. Cuando entró en la casa, me quedé fuera, sentado en el banco. Volvió a estudiarme desde el umbral, y aposté conmigo mismo a que Inés no tardaba ni cinco minutos en salir. Gané aquella apuesta y todo me siguió dando lo mismo.*<sup>644</sup>

S'ensuit la retranscription de toute la discussion entre eux, dans tous ses détails. Il en ressort surtout qu'Inés est en mesure d'apprendre des choses à Galán. En effet, elle fait partie de ces Espagnols qui ont été victimes du Franquisme, de sa répression, de son oppression, de sa violence, de la terreur qu'il a fait régner. De ce fait, elle connaît la peur viscérale dont souffraient les républicains, restés en Espagne. Galán n'a pas vécu cette répression de l'intérieur, tout comme Inés ne vit pas les batailles sur le terrain. Leurs deux visions se complètent et permettent d'éviter l'écueil d'une vision unilatérale :

*- Es que estás equivocado, Galán...Lo que te ha pasado no es tan raro, porque aquí nadie vive en paz. No estamos en un país pacificado, sino en un país ocupado. Hasta que no entiendas eso, no entenderás...*

*Tú no estabas allí, Inés –la interrumpí, y ya logré reconocer mi verdadera voz, igual que acababa de reconocer la suya-. No les has visto correr, salir huyendo monte arriba, como conejos asustados.*

*Y tú no has estado aquí. No has visto cómo nos rompían todos los huesos, una vez y otra, y otra más. Cinco años de palizas, uno detrás de otro, cinco años seguidos, y nosotros cada vez más encogidos, más pequeños, más cobardes – hizo una pausa para mirarme, y entonces, para demostrar que estaba dispuesto a respetar lo que decía,*

---

<sup>644</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 363-364.

*cargué en la cuchara lo que quedaba en el plato y me lo comí de un bocado-. Eso es lo que ha pasado aquí, y tú has tenido la suerte de no tener que verlo. Desde Francia, eso no se ve.*<sup>645</sup>

La discussion se poursuit sur ce thème et Inés prouve la véracité de ses allégations à Galán, lui affirmant que s'il ne comprend pas que les gens sont terrorisés, paralysés par la peur, alors il n'a rien à faire là. Elle poursuit ses remontrances, puis craignant d'être allée trop loin, elle lui présente ses excuses. Cela se termine par leurs étreintes, comme Galán l'a déjà raconté, unissant leurs deux versions de l'Histoire d'Espagne. Ces exemples permettent de saisir cette dimension bilatérale du récit qui rend accessible une vision plus large, plus vraisemblable, à la fois aux narrateurs et au lecteur. Ces procédés narratifs ajoutent de l'intérêt à l'intrigue, mais aussi à la découverte de l'Histoire.

Les deux perspectives sur toute leur vie commune participent à la complétude, ainsi qu'à la mise en valeur des moments importants. Cela permet également de ne dévoiler qu'une partie des faits, à un moment donné, de retenir certaines informations et de les différer, afin de maintenir le lecteur en haleine et à l'affût de nouvelles informations. Les procédés sont très nombreux et efficaces. Ils se complètent pour capter l'attention du lecteur et pour solliciter ses émotions, les mettre en émoi. Ils permettent son imprégnation profonde par ces histoires qui font, sont, cette Histoire de l'invasion du Val d'Aran.

Le chapitre d'Inés maintient encore le suspense puisqu'il débute au lendemain de son expulsion et chemine vers la résolution. Cela commence avec la reconquête d'Inés, qui prouve son innocence en capturant et en livrant le responsable du piège qui lui a été tendu. Ensuite, elle se rend sur le champ de bataille pour prévenir les combattants d'un piège du Somatén, qui était en embuscade dans une ferme, non loin d'eux, préparant l'arrivée des franquistes et de leurs armes. Là elle sauve les combattants des balles d'un tireur embusqué dans le clocher. Inés a réussi à prouver son innocence et les valeurs auxquelles elle tient, par la même.

---

<sup>645</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 367.



Cette anecdote sert le récit historique par l'évocation du Somatén qui représente la réaction franquiste en train de se mettre en place parallèlement à l'opération annoncée, comme évoqué dans les parties entre parenthèses. Elle permet également de mettre en évidence les valeurs humaines des combattants qui ont tenté cette invasion mais aussi des femmes qui sont mises en valeur à la hauteur qui leur est due. L'idylle entre Inés et Galán renaît et représente dès lors le fil conducteur de la suite éternelle de l'invasion du Val d'Aran puisque cette histoire d'amour continue à se dérouler, là, puis tout au long de leur vie et dans celle de leurs enfants, et ainsi de suite. Le lecteur continue à découvrir la vie quotidienne des combattants, et celle sur les champs de bataille, avec les pertes humaines que cela entraîne. Ces deux histoires parallèles, agrémentées de celles qui touchent les nombreux autres personnages, font que l'intérêt du lecteur, pour la fiction comme pour l'Histoire, ne retombe à aucun moment.

Les événements se dégradent rapidement et l'invasion se termine par un échec. Les combattants ont découvert la tromperie et surtout les responsables de celle-ci. Ils perdent à nouveau leur Espagne et leurs espoirs. Inés, qui ne veut pas quitter à nouveau son pays et le perdre définitivement, en vient à préférer mourir. Elle demande à Galán de mettre fin à ses jours. L'aspect fictionnel, les histoires individuelles prennent le dessus sur l'histoire collective témoignant ainsi que ce sont avant tout des hommes et des femmes à part entière, pourvus d'émotions, qui ont vécu cette cruelle déception et qui doivent faire face aux conséquences dans leur propre vie.

Galán tente de mettre fin au désespoir d'Inés, concluant sur une promesse de futur :

*-No voy a matarte Inés -y me besó en los labios, en las mejillas, en las sienes, en la frente, en el pelo, en la boca otra vez-.*

*Te voy a sacar de aquí.<sup>646</sup>*

Cette fois c'est le personnage masculin qui apporte son amour salutaire à la protagoniste laissant deviner l'importance de la solidarité, dans le couple, comme dans la vie en général. La promesse d'un futur commun pour Galán et Inés invite à poursuivre

---

<sup>646</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 451.

l'aventure de cette Histoire et surtout de ces histoires, qui vont tissant une aventure humaine. Alors que les espoirs de reconquête se meurent, cette histoire d'amour permet au lecteur, comme aux personnages, de garder espoir et foi en la vie. Cette passion amoureuse laisse entrevoir que même si l'Histoire de l'invasion est officiellement close, elle continuera longtemps encore, dans les esprits et les cœurs des combattants, et probablement de leurs descendants. L'histoire de Galán et d'Inés prolonge la vie de l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran et de ses hommes et leur témoignage fictif basé sur les faits réels devient un passage de témoins pour les lecteurs.

## 2.2 Après l'invasion, leur vie continue.

Après l'échec de l'invasion, la vie des combattants continue malgré tout et l'histoire d'Inés et de Galán, ainsi que de leurs camarades, font vivre la suite de celle-ci. La troisième partie annonce un tournant dans le récit puisque cette fois le titre semble indiquer que l'action s'est déplacée en France *El mejor restaurante español de Francia*. Effectivement, à la suite de la défaite, les combattants et Inés ont dû fuir et regagner Toulouse. C'est là que se déroule la suite qui livre le récit de cette nouvelle vie pour Inés, Galán et tous les autres combattants, rassemblés, autour de leur expérience de vie, dans le restaurant d'Inés.

L'Histoire, une fois l'invasion terminée, poursuit sa route à l'échelle de la vie d'Inés et de Galán, et même de leur descendance. Ce chapitre ne reprend pas ces cycles courts. Les chapitres ont une échelle temporelle différente puisque le récit couvre une période beaucoup plus longue, de 1944, après l'échec de l'invasion, jusqu'en 1976, date de leur retour en Espagne.

L'intrigue reprend avec Inés, en février 1945, dans la « *Taberna española de la Rue Saint Bernard* » à Toulouse. Le récit débute *in medias res*. Il n'y a pas de description ou d'explication données précédant le récit afin de faire le lien ou d'expliquer le comment et le pourquoi de cette nouvelle situation. Néanmoins, les informations nécessaires minimales apparaissent succinctement. Les autres informations sont dévoilées graduellement et le lecteur reconstitue l'histoire chronologique.

Très rapidement, l'histoire procède à un flashback, pour reprendre la suite de celui interrompu après l'annonce de leur départ imminent. Il recommence après l'échec de l'opération, au 27 octobre 1944, au moment de quitter à nouveau l'Espagne. Le départ d'Espagne des combattants prend corps dans le récit ainsi que leur arrivée à Toulouse et les jours qui suivent.

Puis l'histoire se poursuit en février 1945, correspondant au début de ce chapitre. Ce qui correspond une fois encore à une forme cyclique. Dans cette partie, le lecteur découvre leurs débuts en France et tous les changements qui font évoluer leur vie de couple d'exilés Espagnols en France. Le chapitre suit son cours jusqu'en octobre 1945, livrant quelques anecdotes supplémentaires, riches de sens qui feront l'objet d'un approfondissement plus en avant.

Galán prend la relève du récit qui débute en octobre 1965, faisant un bond en avant de vingt ans. Inés et Galán forment toujours ce couple passionnant qui constitue le fil conducteur du roman depuis leur rencontre au cours de l'invasion. Ils symbolisent l'espoir en raison de la naissance des plus belles choses au milieu du chaos, Ils montrent que l'amour aide à surmonter toutes les épreuves, mais aussi que cette histoire de l'invasion ne mourra jamais, entre autres grâce à eux. L'activité des deux personnages, ainsi que celle de leurs camarades, en France le prouve d'ailleurs. Inés comme Galán continuent de faire vivre leur Espagne ; leur lutte, leurs valeurs humaines, leur culture sont restés intacts.

Galán est à la tête d'un négoce de transactions franco-espagnoles qu'il a lui-même créé. Cette affaire lui permet d'œuvrer pour le parti, clandestinement, en partenariat avec l'Espagne. Après cette brève incursion en 1965, le récit se tourne à nouveau vers 1945. Il vient prolonger le récit d'Inés. Le lecteur revit alors, du point de vue de Galán, les événements qui ont jalonné leur vie à partir de 1945. Cela permet d'apporter tous les éléments nouveaux, inconnus d'Inés, relatifs à ce qu'a vécu Galán dans sa vie clandestine. Le récit prend fin en octobre 1965, comme il a commencé, toujours selon cette conception cyclique.

En alternance, le chapitre d'Inés prend la suite du récit de Galán, dans les années 65 et 66. Il fait découvrir au lecteur leur trajectoire professionnelle tout autant que familiale et le conduit jusqu'en 1976, à la fin du régime franquiste et début d'une nouvelle ère pour eux. En effet, Inés, Galán et leurs trois enfants sont tous retournés en Espagne, leur propre pays. Cependant, ils font l'amère constatation que ce pays n'est plus celui qu'ils ont tant aimé et dont ils ont tant rêvé. Au terme du chapitre, en décembre 1976, Inés et ses associées mettent un terme à leur collaboration professionnelle et ferment leur restaurant à Toulouse. Inés se tourne alors vers Madrid et le restaurant de sa fille, Virtudes. Un autre cycle se termine.

Parmi les procédés qui permettent de réaliser les transitions entre deux époques, il y a soit des ellipses abruptes par un dialogue, soit plus progressives par des rappels, des indices d'un événement déjà abordé. Dans l'exemple précédent, dans la partie d'Inés précédant celle de Galán, il y avait une anecdote sur le combattant Ninot, surpris par Inés et Lola dans une relation homosexuelle. La partie suivante de Galán débute également sur ce même Ninot mais 20 ans plus tard. Ce procédé de sauts temporels, en avant ou en arrière, tissés par un chapelet d'indices, a cours tout au long du roman et le caractérise. Cette façon de procéder constitue l'une de ses principales richesses car il crée autour de ceux-ci une surprise, une attente qui viennent mettre en relief des éléments et rendent par conséquent certaines « anecdotes » signifiantes. Par exemple, Galán fait référence à une bribe de conversation entre Inés et sa fille qui sert de lien entre deux moments, éloignés de 20 ans. En 1965, Adela, la deuxième fille du couple, avait surpris ses parents au lit et elle les avait gentiment taquinés. Galán venait de raconter à Inés, de nombreuses années après les faits, son entrevue en 1945 avec Jesús Monzón, en Espagne :

*- ¿Cómo iba a contarte algo así, con la que estaba cayendo? - volvió a ocurrirse contra mí, sin decir nada. Yo era amigo de Monzón, tú lo sabes, lo sabía todo el mundo. No era nada más que eso, amigo suyo, pero tú estabas aquí sola, con los niños, y en aquella época... Bueno, eso fue lo que pensé, que cuanto menos supiera, mejor para ti.*

*Entonces se incorporó, se tendió encima de mí, cruzó los brazos sobre mi pecho, apoyó la barbilla sobre las manos, me miró.*

*-Te quiero, Galán.*

*-Y yo te quiero a ti.*

*Antes de que terminara de decirlo, oímos la puerta de la calle y la voz de una zángana de trece años, que preguntaba en español si había alguien en casa.*

*- Se acabó lo que se daba - Inés me besó en los labios, se levantó, y le dio tiempo a ponerse una bata antes de que Adela abriera la puerta.*

*- ¿No hay nadie en...? - nos vio, sonrió, jugó a esconderse tras la hoja entreabierta-. ¡Vaya lo siento!*

*Inés salió tras ella y llegué a escuchar algo más, oye, mamá, ¿y no crees que estáis ya un poco mayores para esto?<sup>647</sup>*

Cette anecdote permet de mettre en valeur cette entrevue, si importante pour la version de l'Histoire d'Almudena Grandes. Cette entrevue fictionnelle permet à Galán, et par là-même aux combattants, de s'expliquer avec Monzón, de comprendre son geste et de lui expliquer quelles furent les conséquences humaines de ses décisions. Il s'agit d'une sorte de seconde chance pour les combattants. Cela leur donne une possibilité fictionnelle de dire ce qu'ils avaient sur le cœur et ainsi de vivre mieux cet épisode et ses conséquences. Les procédés narratifs mettent encore plus en valeur cette proposition. Le retour en arrière très postérieur souligne l'importance des faits, puisque tant de temps après la mémoire les conserve intacts. Au cours de cette incursion dans le passé, Galán raconte également ses épisodes de clandestin, dont celui au cours duquel il a failli perdre la vie, en 1948 dans une boutique madrilène, à la suite d'une dénonciation. Il y a plusieurs cas de dénonciations dans le roman qui donnent un visage humain à celles-ci, mieux que le ferait la simple évocation historique de cas de dénonciations.

Le protagoniste était sorti vivant de cette embuscade mais très grièvement blessé. Il avait dû rester un an en convalescence, caché, à attendre de trouver un moyen de quitter l'Espagne. Inés retrace à son tour cette période mais de son point de vue, seule, à Toulouse et sans nouvelles de Galán. Aussi, dans la partie suivante d'Inés, elle raconte cette confession de Galán. Elle fait le récit de comment elle a ressenti cette absence inquiétante, de ce qu'elle a vécu durant celle-ci mais aussi de son retour, avec l'intrusion d'Adela dans leur chambre.

---

<sup>647</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 608.

Quant à elle, l'anecdote de leur fille Adela qui les surprend, les ramenant à leur présent, sera réutilisée par Inés à la toute fin du roman, à l'heure des bilans. En effet, Inés fera référence à cette anecdote, lors de son retour en Espagne, bien des années plus tard. Elle se remémorait ce jour où Galán lui avait expliqué son entrevue avec Monzón peu de temps après l'échec de l'opération et peu de temps avant son arrestation. Elle se souvenait également ce que Galán lui avait confié. Pour lui, le Parti Communiste, ce n'était pas seulement les dirigeants, c'était eux aussi, les combattants, elle, ses amies, tous ces simples gens honnêtes en somme. Avec ce deuxième témoignage, le lecteur se remémore le moment et reconstitue complètement la scène. Ce procédé permet d'approfondir certaines situations, d'être davantage associé et complice. Qui plus est, ce sont aussi des scènes qui humanisent les personnages et qui plaisent au grand public. Même si ces éléments paraissent anecdotiques, ils sont révélateurs de l'essentiel, et prouvent, une fois de plus, que les personnages sont honnêtes, puisqu'ils racontent des versions concordantes des faits :

*Aquella tarde, al volver al colegio, Adela, que tenía trece años, me preguntó si no me parecía que su padre y yo éramos demasiado mayores para estar juntos en la cama a las seis de la tarde, pero me encontró tan impresionada, tan sobrecogida por lo que había pasado, que ni siquiera la regañé por hablarme así.<sup>648</sup>*

Ce même jour où Adela les avait surpris au lit, la légèreté n'était qu'une apparence trompeuse. Ils avaient parlé de l'essence même du parti, de leur engagement d'une vie et ils étaient parvenus à la conclusion qu'ils ne regrettaient rien. Avec cette scène qui vient conclure le roman, ce sont l'Histoire et leur histoire qui se rencontrent à nouveau, intrinsèquement liées. Cette fusion entre Histoire et histoire conduit à l'essence même de leur combat pour sauver les valeurs humaines, en lesquelles ils croient, et pour faire perdurer à jamais leur amour comme leur engagement.

Le quatrième chapitre vient clôturer cette Histoire de l'invasion du Val d'Aran, à travers l'histoire d'Inés, de Galán et de leurs camarades combattants. 33 ans après l'invasion, ils sont, presque tous, de retour en Espagne. Tout naturellement, ce dernier chapitre a lieu à Madrid, là où tout a commencé, en avril 1977. Le lecteur assiste aux

---

<sup>648</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 715.

retrouvailles de tous les combattants de l'*Operación Reconquista*, et de leurs femmes. Ainsi, Inés peut tenir sa parole de faire cinq kilos de rousquilles pour le combattant Comprendes, puisqu'ils sont rentrés chez eux. En effet, Inés peut concrétiser la promesse qu'elle avait faite à Comprendes, alors qu'ils vivaient l'invasion du Val d'Aran, de confectionner pour lui, lors de leur retour, cinq kilos de rousquilles. Ainsi cette anecdote enchevêtre l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran dans l'histoire fictionnelle de leur vie. La rousquille ne va pas sans rappeler cet aspect cyclique de par sa forme ronde. Le rond est une forme chargée de symbolique - d'interprétations- dont la première est l'infini. Il n'a ni commencement, ni fin, c'est pourquoi il est rattaché aux notions d'univers, d'éternité et de cycle perpétuel. Il évoque également la complétude, la perfection et l'harmonie. Ces rousquilles viennent possiblement symboliser à la fois la fin du cycle de l'épisode franquiste, mais aussi sa perdurance dans les esprits, dans les corps, dans les cœurs, dans l'Histoire. Elles représentent probablement également la notion d'éternité de l'amitié, de la parole donnée, des valeurs humanistes, de l'engagement idéologique mais aussi de l'amour de leur Espagne. En tant que spécialité régionale traditionnelle catalane, elles font écho au terroir, à la culture, à la tradition culinaire, à la transmission d'un héritage. Enfin, ce cercle incarne cette histoire de l'invasion du val d'Aran qui se ferme et qui en même temps ne disparaîtra jamais, tel une cicatrice.

Une fois réunis à Madrid, c'est l'occasion de dresser des bilans sur leur vie et sur l'Histoire de l'Espagne, leur Espagne. Le roman débute et termine avec la confection des rousquilles. Au début du roman, Inés est en train de confectionner les rousquilles qu'elle souhaite offrir aux combattants de l'UNE, à son arrivée au camp, afin de célébrer leur venue et l'espoir qu'ils faisaient naître. A ce moment-là, les rousquilles symbolisaient la joie et l'espoir : « Harina, la que admita. »<sup>649</sup>

A la fin du roman, Inés a fait à nouveau les rousquilles pour le combattant Comprendes mais, cette fois, elles sous-tendent une dimension plus complexe, plus mitigée. En effet, il y a plusieurs sentiments mêlés, tels que la joie du retour et la

---

<sup>649</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 49.

tristesse de constater que ce pays n'est plus le même. De ce fait, Inés ne fera plus jamais de rousquilles, la boucle est définitivement bouclée :

*Cuando vi nuestra foto en el periódico, no tuve que recordar aquellas palabras, porque nunca había llegado a olvidarlas. Pero me dio tanta rabia leer otras, tan distintas, que desde aquel día no he vuelto a hacer ni una sola rosquilla.*<sup>650</sup>

Inés se promet de ne plus faire de rousquilles, car le retour dans son pays, et la façon dont l'Histoire de ces combattants est écrite ou pas écrite, a mis fin à toutes ces illusions. Néanmoins, le lecteur se prend à penser que, malgré tout, Inés et sa joie inébranlable, sauront avancer encore et toujours.

Tous les procédés abordés au cours de cette de cette partie convergent pour créer une version de l'Histoire à l'échelle des humains qui l'ont vécue. Le récit historique est ponctué des histoires individuelles de ces combattants, ces Espagnols, fiers, nobles, loyaux, courageux qui ont fait l'Histoire. Grâce à ce récit ils ont un nom, un visage et ils vivront dans le témoignage de l'auteure qui se fait passeuse de témoins et dans l'esprit et le cœur des lecteurs.

A partir de ces deux versions de la fiction historique, le lecteur a une vision large, fournie et vraisemblable des faits historiques. Celle-ci est complétée par le niveau des faits historiques, des grands dirigeants. La fusion des deux niveaux permet de parvenir à une version historique complète, riche, passionnante et convaincante. Les deux niveaux et les trois narrateurs sont indispensables, se complètent mutuellement, se nourrissent pour créer une magnifique et subjuguante version historique de l'Invasion du val d'Aran. L'Histoire de l'invasion du Val d'Aran ce n'est pas uniquement le récit des faits historiques c'est aussi l'histoire temporelle de chaque individu pesant sur l'Histoire totale et l'Histoire totale pesant sur lui. Chaque individu porte l'Histoire à l'échelle de son temps. Et c'est au lecteur du roman d'Almudena Grandes de reconstruire sa version personnelle de cette réalité.

Le lecteur se trouve devant une version de l'Histoire substantielle, composite, émouvante d'humanité. Acteur de la reconstruction de cette Histoire et de ses histoires, il ne peut qu'avoir envie de poursuivre la lecture et de garder en mémoire cette version

---

<sup>650</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 715.



humaine de l'Histoire du val d'Aran. Ainsi, le but premier d'Almudena Grandes, hérité de Galdós, serait atteint. *Inés y la alegría*, c'est une aventure historique, humaine et littéraire.

L'histoire d'Inés conclut le roman et l'Histoire de l'invasion du val d'Aran. Cela amène à constater la prédominance de l'intrahistoire, incarnée par l'histoire fictionnelle, sur l'Histoire officielle. Le roman se termine sur un chapitre fictionnel. Ce qui semble logique, étant donné que l'Histoire officielle de l'invasion est close depuis longtemps, alors que dans la réalité d'une vie, elle ne le sera jamais. Elle aura vécu à travers les combattants et vivra à travers leur descendance. Cette prédominance du fictionnel est, sans doute, la raison pour laquelle il domine également quantitativement, répondant ainsi à la volonté de l'auteure de mettre en avant le peuple, les combattants, ceux qui évoluent dans la fiction. En effet, la répartition quantitative de ces niveaux corrobore ce propos, puisqu'il y a un plus grand nombre de pages consacrées au récit des narrateurs qu'à ceux des faits historiques (environ quatre fois et demie plus, 570 pages pour la fiction pour 124 pour les faits historiques).

À la suite de l'analyse de la postface, dans laquelle Almudena Grandes fait état des clefs de son roman, le lecteur est conforté dans l'idée que, pour elle, l'Histoire de l'invasion du val d'Aran, est l'histoire de ces combattants, de ces hommes et de ces femmes qui ont fait cette Histoire, conviction que cette thèse tend à partager.

Dans ce roman, Almudena Grandes met les transformations historico-sociales à l'échelle d'une vie, celle de ses personnages principaux Inés et Galán et des hommes et femmes qui les entourent contemporains de l'invasion du Val d'Aran. Conception qui lui permettra d'inclure les mémoires familiales et populaires facilitant ainsi la compréhension des changements sociaux dans la vie quotidienne, l'éducation, la santé, les loisirs, ce qui met à jour une échelle biographique individuelle en même temps que collective. En effet, à travers cette aventure de l'invasion du Val d'Aran, le roman d'Almudena Grandes propose également de parcourir un chemin au cœur la culture et l'identité espagnole qui met en valeur le peuple, l'humanisme républicain qui les anime, et cette veine espagnole qui les unit.

# CHAPITRE II/ L'IDENTITÉ

## CULTURELLE

La veine culturelle afflue tout au long de ce roman ce qui, par conséquent, affirme son importance aux yeux de l'auteur. De surcroît, cette nécessité de culture correspond à une réalité scientifique du XXI<sup>e</sup> siècle. L'Espagne est en souffrance face à une génération « *post-desencanto* », sans mémoire et sans futur, déracinée, en perte d'identité, selon José F. Colmeiro :

*La renuncia al pasado y al futuro va acompañada del asentamiento en un presente sin grandes narrativas ni señas de identidad permanentes, convertidos en consumidores globales homogeneizados, desconciados, desmemoriados y desidentificados de sí mismos.”*<sup>651</sup>

Ce déficit identitaire, de loin point de vue, est dû à la disparition des différences locales et culturelles car en effaçant le passé, on déracine la société.

De plus, comme l'explique Piero Paolicchi dans *Memoria colectiva e identidad cultural*, de tels bouleversements dramatiques nécessitent une reconstruction du passé et en retour cette reconstruction du passé modifie le présent :

*No es casualidad que la memoria colectiva, en su aspecto de gestor del recuerdo, asuma un papel central en la vida de individuos y grupos en momentos, como el presente, en el que la identidad y la pertenencia se ponen en tensión y desequilibrio por la rapidez de*

---

<sup>651</sup> *Op.cit.* (Colmeiro, 2005), p. 154.

*los cambios que tienen lugar y por el encuentro y confrontación entre diferentes recuerdos y tradiciones en sociedades multiétnicas y multiculturales.*

*Los cambios dramáticos en las situaciones de la vida pueden implicar en los individuos, así como para los colectivos, la reconstrucción (de una parte) de su pasado; e, inversamente, cambios importantes en la interpretación del pasado propio son un requisito necesario para introducir cambios en sus vidas.<sup>652</sup>*

Pour d'autres chercheurs, tels que Nicolás Sartorius et Javier Alfaya, la démocratie actuelle cherche à déconstruire la fausse identité culturelle espagnole fabriquée par le Franquisme et à reconstruire la réelle identité espagnole: «Los largos años del franquismo configuraron lo que denominamos la perversión de la identidad de los españoles, que estamos superando con la democracia...»<sup>653</sup>

Le Franquisme a cherché à effacer, à faire disparaître tous les signes d'identité politique et culturelle présents dans les différentes régions d'Espagne, sous prétexte d'un esprit d'unification nationaliste. Nicolás Sartorius et Javier Alfaya considèrent qu'il s'agit d'un véritable « *genocidio cultural* » dans des régions à forte identité politique et culturelle comme La Catalogne, le Pays Basque ou encore la Galice. Les langues régionales furent, en outre, la cible principale du Franquisme : « La persecución del uso público de la lengua fue sistemática e implacable ».<sup>654</sup>

Paloma Aguilar, quant à elle, avance l'idée que cette répression des particularités régionales a finalement renforcé le sentiment régionaliste de certaines régions et l'a en quelque sorte lié à la lutte pour la démocratie :

*Finalmente, es obvio que el Franquismo había alentado con su política represiva no sólo los sentimientos nacionalistas fundamentalmente del País Vasco y Cataluña, sino también la conciencia regionalista de muchas otras zonas de España. Además, por todo ello, la lucha por el reconocimiento de las peculiaridades culturales de las distintas*

---

<sup>652</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 301.

<sup>653</sup> *Op.cit.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 21.

<sup>654</sup> *Ibid.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 197.

*regiones estaba indisolublemente ligada, en la mente de muchos españoles, a la lucha por la democracia.*<sup>655</sup>

L'uniformisation nationale que ces historiens dénoncent est également présente dans ce roman d'Almudena Grandes. L'auteure convoque le souvenir de Galdós autour de la défense des mêmes idéaux humanistes démocratiques. Elle a confié que c'est grâce à la lecture de ce dernier qu'elle a voulu devenir écrivaine. Ses créations ont bouleversé sa vie. Il donnait à voir une tout autre image de l'Espagne que celle qu'elle avait pu se forger. Almudena Grandes précise également qu'elle découvrit ainsi qu'elle vivait dans un pays « anormal » ce qui, selon ses mots, deviendra l'une des clefs de sa vie et de sa littérature. On comprend, alors, aisément le rapprochement avec le projet qu'elle se propose de réaliser, puisqu'elle aussi aspire à proposer une autre vision des choses, une autre que celle des « vainqueurs », une autre que celle des « grands dirigeants » de cette société.

Par conséquent, dans le roman *Inés y la alegría*, l'auteure donne une autre vision de cet épisode mal connu, l'invasion du Val d'Aran. Une vision qui n'est pas celle des historiens précédents, une vision qui n'est pas celle forgée par les Franquistes, ni par les Communistes, ni par des militaires, mais par une femme écrivaine, amoureuse de son Espagne, et soucieuse de restituer une vérité historique autant que faire se peut. Selon ses mots, ce projet d'écriture est avant tout un hommage et un acte public d'amour pour Galdós et pour l'Espagne que celui-ci aimait comme en témoigne la citation suivante :

*Inés y la alegría es, por tanto, la primera entrega de lo que pretende ser al mismo tiempo un homenaje y un acto público de amor por Galdós, y por la España que Galdós amaba, la única patria que Luis Cernuda reconocía como propia, querida y necesaria, cuando escribió un espléndido poema, "Díptico español", cuyos últimos versos he tomado prestados como cita común de todos mis Episodios.*<sup>656</sup>

---

<sup>655</sup> *Op.cit.* (Fernández Aguilar, 1996), p. 256.

<sup>656</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 720

Hans Lauge Hansen et Juan Carlos Cruz Suárez soulignent une affection particulière pour cette Espagne idéalisée des auteurs espagnols, pour pallier l'instabilité temporelle actuelle, en recréant et en fixant ce qui pour eux constitue le réel.

Avant même que de proposer la lecture de son roman, Almudena Grandes signifie ce rapprochement, cette veine puisqu'elle dévoile gracieusement cette clef de son œuvre en incluant en guise de préface un poème de Luis Cernuda qui porte cette idée. En effet, ce poème « *Díptico español* »<sup>657</sup> souligne que l'écriture permet de sauvegarder l'Espagne, leur Espagne ; non pas celle qui existe au moment de l'écriture, principalement après la Guerre civile, mais celle qu'il aime, celle qui est la véritable Espagne pour lui. Il s'agit d'une l'Espagne réelle pour eux mais qui a disparu. Luis Cernuda fait référence à cette Espagne que Galdós louait déjà, cette Espagne forte, fière, noble. Le 5 octobre 1960 alors qu'il est en exil, Luis Cernuda écrit ce poème, un dyptique, dans lequel il tenta d'expliquer son ressenti face à l'Espagne, son pays, celui que Galdós a su décrire, « écrire », dans ce qu'il est de sa langue, de ses racines. Almudena Grandes, mue par le même désir, dessein, que Galdós ou Cernuda, a repris ces vers. Elle traduit ainsi cet état d'esprit complexe qui dénote, non pas un antipatriotisme, mais au contraire, une déclaration d'amour à ce qu'est vraiment, pour eux, l'Espagne. Pour elle, comme pour Cernuda ou Galdós avant elle, l'Espagne aimée n'est pas celle qu'elle est devenue au fil des siècles, sous le joug de diverses contraintes, mais l'Espagne originelle, idéale. Afin de clarifier et affirmer son propos, elle choisit de retranscrire ces vers de Cernuda :

*Hoy, cuando a tu tierra ya no necesitas,  
aún en estos libros te es querida y necesaria,  
más real y entresonada que la otra:  
no ésa, mas aquélla es hoy tu tierra,  
la que Galdós a conocer te diese,  
como él tolerante de lealtad contraria,  
según la tradición generosa de Cervantes,  
heroica viviendo, heroica luchando*

---

<sup>657</sup> Cernuda Luis, *Díptico español, Desolación de la Quimera (1956-1962)* in *Inés y la alegría*, préface.

*por el futuro que era el suyo,  
no el siniestro pasado donde a la otra han vuelto.  
La real para ti no es esa España obscena y deprimente  
en la que regentea hoy la canalla,  
sino esta España viva y siempre noble  
que Galdós en sus libros ha creado.  
De aquélla nos consuela y cura ésta.*

L'écriture représente un moyen idéal de reconstruire cette Espagne « rêvée » et perdue, et en particulier le roman, comme le soulignait Galdós lui-même, selon ses propos retranscrits par Almudena Grandes. Le roman permet de recréer l'Espagne: "Imagen de la vida es la novela, dijo entonces, y al contar la de los españoles, sus libros fueron trazando la imagen de un país que se llamaba igual que el nuestro, aunque ya no son el mismo".<sup>658</sup>

Les propos de Galdós, issus de son Discours de réception à la Royale Académie de la langue espagnole en 1889 sont repris par Almudena Grandes dans l'épilogue de sa compilation d'articles, *La herida perpetua*.<sup>659</sup> Elle souligne ainsi leur importance dans sa production personnelle. Le roman est une image de la vie, il en redessine absolument tous les aspects humains, le visible et l'insaisissable :

*[...] Imagen de la vida es la Novela, y el arte de componerla estriba en reproducir los caracteres humanos, las pasiones, las debilidades, lo grande y lo pequeño, las almas y las fisonomías, todo lo espiritual y lo físico que nos constituye y nos rodea, y el lenguaje, que es la marca de raza, y las viviendas, que son el signo de familia, y la vestidura, que diseña los últimos trazos externos de la personalidad.*<sup>660</sup>

Malgré le pessimiste constat fait de l'Espagne contemporaine, une lueur d'espoir naît de l'écriture. Grâce à elle, l'autre Espagne existe et existera toujours et ainsi elle

---

<sup>658</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Galdós para entender la España de hoy*, 2020).

<sup>659</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019)

<sup>660</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), p. 377.

reste à jamais dans les têtes, dans les cœurs. Il s'agit, en fait, d'une conception, en quelque sorte utopiste, de la conception historique comme le décrit Hans Hinterhäuser. En effet, ce dernier explique que la *Génération de 98* a développé une tendance à se réfugier dans le monde du rêve et de la fantaisie, face à l'amère constatation de la situation en Espagne, et de ce qu'il aurait pu être ou de ce qu'elle aurait aimé qu'il fût. Ce rejet de la réalité telle qu'elle est, l'a amenée à adopter une position liée à une vérité logique et essentiellement esthétique. Pour Hinterhäuser, Galdós est à rattacher à cette mouvance. Selon lui, il a choisi d'élaborer une version finalement plus «rêvée» de la réalité : « En cierto punto de su camino se liberó Galdós de su acuciante búsqueda de una historia "verdadera" y del sufrimiento que le causaba la historia "real" elaborando idealmente el plan de una Historia libre de los "errores" de la realidad y construida "lógicamente" por la razón. """<sup>661</sup>

Pour Hinterhäuser, Galdós "huyendo de la insuficiencia de la realidad histórica, se refugia en la utopía nacionalista."<sup>662</sup>. Ce qui renvoie aussi à la brève réflexion sur l'adjectif « national » et confirme l'idée que cet adjectif n'avait pas pour Galdós le sens actuel, mais bien celui d'union d'un peuple autour de ce qui le caractérise.

Cernuda, quant à lui, relaie l'idée que cette Espagne, qui leur est contemporaine, ne lui convient pas. Il ne se reconnaît pas en ces valeurs héritées du passé lointain, les qualités intrinsèques de son peuple, qui ont été dévoyées et annihilées, au cours des siècles, par une succession de puissants et autoritaires dirigeants, imposant leur vision de l'Espagne, au prix de l'humanité de son peuple.

Pour un certain nombre d'Espagnols, écrire sur ce passé de la Guerre civile est nécessaire, vital parfois. Cela leur permet de garder les faits en mémoire et de les diffuser en restituant une version plus juste. De cette réécriture de l'Histoire, il ressort également l'idée que, grâce à cette littérature, les auteurs se donnent la possibilité de « recréer » une Espagne en adéquation avec celle qu'ils souhaitent voir exister. Le roman permet à la culture de traverser les temps et d'offrir une autre perspective.

---

<sup>661</sup> *Op.cit.* (Hinterhäuser, 1963), p. 129.

<sup>662</sup> *Ibid.* (Hinterhäuser, 1963), p. 131.

Almudena Grandes, dans sa réécriture de l'Histoire, donne vie à une version qui met en avant les Espagnols et qui reconstruit cette Espagne, celle que les auteurs comme Galdós louaient, fière, valeureuse, combative, leur Espagne idéale.

Dans le roman *Inés y la alegría*, l'idée de recréer une version de cette Espagne rêvée, cette Espagne telle qu'elle la souhaiterait ou telle qu'elle aimerait qu'elle soit encore est bien présente. Almudena Grandes renoue avec cette philosophie de dessiner une Espagne rêvée, correspondant à une réalité idéalisée. En effet, elle livre une tout autre vision des épisodes de la Guerre civile, plus humaine avec des personnages hauts en couleurs, fiers, courageux, tenaces, combattifs, au fort tempérament mais généreux, altruistes, droits et honnêtes au service de la démocratie espagnole, comme le sont les combattants de l'Opération Reconquête, à l'opposé de leurs grands dirigeants, mus par des désirs de toute puissance et de réussite personnelle.

A travers ce roman, tout au long de sa lecture, se tisse l'idée d'une Espagne perdue, qui n'existe plus et n'existera plus jamais. Cela paraît pessimiste, mais l'étude du texte conduit à penser que finalement l'existence intangible de cette Espagne perdure, pas forcément uniquement sur le territoire espagnol et ce qu'il est devenu, mais dans son peuple, dans ses hommes et ses femmes qui, à jamais, portent dans leur chair et dans leurs os les grandes valeurs de celui-ci.

Cette idée d'une Espagne idéale disparue est assez présente dans le roman. En effet, à de nombreuses reprises, les personnages d'Almudena Grandes sont amenés à constater que leur Espagne, celle qu'ils aimaient, qu'ils aiment, n'existe plus vraiment, voire plus du tout. Ils aspirent à en recréer une version, selon leur possibilité, leurs passions, leurs motivations personnelles. Ce qui leur permet de garder un lien avec leur Espagne. Cela peut passer par l'histoire gardée en mémoire, par la lutte politique, mais également par la culture, la langue, la musique, la vie quotidienne même. Il s'agit d'une quête pour reconstruire et conserver ce qui les définit de façon essentielle, ce qu'ils portent en eux, dont ils ont hérité et dont ils sont le fruit. Les auteurs de *La Memoria novelada* la définissent comme mémoire culturelle. La présence forte de la mémoire culturelle donne la possibilité d'enrichir l'univers fictionnel, en le rendant plus vivant,



plus véridique, plus intéressant mais également elle contribue à la reconstruction, la diffusion et la sauvegarde de la mémoire culturelle espagnole.

Almudena Grandes manie implicitement ce concept et livre une peinture vivante de tout ce qui constituait la société de l'époque, que ce soit les personnages, les mœurs, et tout ce qui a trait à la culture comme les traditions politique, sociale, linguistique, culturelle, quotidienne.

# SECTION 1- LE PEUPLE ESPAGNOL

Avec *Inés y la alegría*, Almudena Grandes rend donc hommage à Galdós et à son génie littéraire, mais aussi humain, en mettant à l'honneur les simples gens qui ont risqué, et parfois même donné leur vie, pour offrir à l'Espagne un système démocratique respectueux de chacun. De nos jours encore, il paraît essentiel de rappeler que ce sont ces combattants volontaires qui ont tenté d'œuvrer pour permettre aux citoyens contemporains de jouir de leurs droits, de bénéficier de nombre de libertés et d'un système qui se veut a priori égalitaire.

Toute une conception de la société, basée sur une domination et une exploitation du peuple, des classes inférieures par les supérieures, quel que soit leur parti, leur appellation, leur fonction, transparait au-delà de cet épisode caractérisé par cette machination politique. *Inés y la alegría* dénonce cela et remet le peuple sur le devant de la scène pour lui rendre la place qui lui est due.

## 1. Le peuple à sa juste valeur

### 1.1 Une mise en avant du peuple

Aux yeux d'Almudena Grande, Galdós, tout au long de son œuvre, s'est comporté comme un homme engagé dans sa littérature qui ne s'est pas privé de mettre en lumière l'évolution de ses conceptions idéologiques et politiques.

Dans un article qui analyse sa vie et son œuvre, Michel André, philosophe de formation, le décrit comme « un libéral et un humaniste attaché à la liberté, au

rationalisme, à la tolérance et à la justice. ». <sup>663</sup> Galdós a toujours eu à cœur d'atteindre un public très large afin de faire bouger les choses, de bousculer et moderniser des conceptions surannées. Sous le régime franquiste, son œuvre a d'ailleurs été censurée, étant considérée par ce dernier comme trop républicain, immoral et anticlérical.

Issu plutôt du milieu de la bourgeoisie, conséquemment à ses expériences personnelles, il s'est dirigé peu à peu dans une voie que l'on pourrait qualifier de « progressiste ». Sa vie personnelle l'a conduit, dans sa jeunesse, à Madrid, où il a découvert un nouveau sentiment, celui de la liberté, lequel a fait naître en lui une instinctive rébellion contre son entourage. Il était, entre autres, révolté contre les abus de pouvoir du clergé espagnol et ses positions autoritaires en matière de morale et de mœurs.

Les personnages issus de sa création ont fréquemment un profil politique semblable au sien et le parallèle s'établit avec Almudena Grandes. En effet, elle choisit un personnage féminin issu de la bourgeoisie qui, cheminant peu à peu vers les idées républicaines, prend position contre son entourage familial et toutes les conceptions liées à celui-ci, que ce soit l'éducation judéo-chrétienne, la conception sexiste de la société ou encore les idées politiques conservatrices, comme la troisième partie de cette étude le met en lumière.

Galdós avait un regard critique à l'égard de la politique, comme le laisse transparaître son activité journalistique. Bien qu'ayant été député, il a toujours déclaré ne pas être un homme politique. Il fut un temps proche des Républicains réformistes, avant de s'en éloigner et de s'orienter vers le socialisme de Pablo Iglesias.

Cet intérêt pour la politique, mais sans vouloir en faire partie en opposition avec les castes politiques et leurs agissements, fait écho au positionnement d'Almudena Grandes qui s'intéresse de près à la politique, a été membre du Parti Communiste, mais adopte vis-à-vis de ses dirigeants, et des dirigeants politiques en général, un regard très critique. La perte de confiance dans les partis politiques apparaît également chez Almudena Grandes, dont la critique porte sur les deux camps et leurs machinations pour

---

<sup>663</sup> André, M., *Benito Pérez Galdós, génie méconnu de la littérature espagnole*, Books, n°111, Octobre 2020, [Article consultable sur le site Books à l'adresse URL : <https://www.books.fr/benito-perez-galdos-genie-meconnu-litterature-espagnole/>], (Article consulté le 19 février 2021).

s'emparer du pouvoir et le conserver, sans faire cas des personnes qu'ils sont censés représenter et pour lesquelles ils auraient dû œuvrer. Il s'agit d'un rejet général de la classe politique et dirigeante. De plus, Galdós défendait passionnément la liberté et la justice, credo qu'Almudena Grandes partage avec lui, comme en témoigne ce roman.

Hans Hinterhäuser explique que pour Galdós la politique c'était «un campo de batalla de ambiciones desatadas, con un arte retórico, pero impotente.»<sup>664</sup>. Néanmoins, à la fin de sa vie, il a été très actif au sein du Republicanisme. Il s'agit probablement d'une remise en cause d'une élite politique encline à l'art du langage mais peu à l'action.

Et le roman d'Almudena Grandes en est une parfaite illustration car tous les partis politiques présentent des aspects négatifs. En effet, d'une part le Franquisme est forcément présenté à travers la personnalité de Franco lequel inflige violence et humiliations à toute une population. D'autre part, les partis républicains, principalement le parti communiste et ses dirigeants, apparaissent beaucoup plus concernés par leurs ambitions personnelles, que par le sort de la collectivité. De même, dans les deux camps, des personnes ne partagent pas la conception de leur propre camp, mais la subissent. Cette conception de la société portant accusation sur toute la classe dirigeante, quel que soit le parti, tend à diminuer le fossé entre les Espagnols des deux camps mais, à amplifier celui entre les dirigeants et le reste de la population. Finalement, qu'elle que soit l'époque et son évolution, le système est présenté comme depuis toujours identique, avec une classe supérieure fortunée toute puissante et une classe déshéritée à leur merci. Galdós l'expliquait déjà et Almudena Grandes le met en scène. La lutte des classes apparaît comme inévitable.

Néanmoins, Galdós croyait aux possibilités de changement, d'évolution du peuple, à sa capacité de progression et de prise en charge de son destin. C'est la raison pour laquelle il aspirait à faire l'éducation politique du peuple afin de lui permettre de prendre les décisions politiques, bénéfiques pour lui. Au vu du contexte espagnol de l'époque, le besoin d'éducation s'intensifiera chez Galdós au fur et à mesure de

---

<sup>664</sup> *Op.cit.* (Hinterhäuser, 1963), p. 140.

l'avancée de son œuvre et de sa vie laissant place à une empathie de plus en plus marquée pour le peuple et toute la souffrance de la classe des déshérités.

Almudena Grandes poursuit son œuvre, en essayant d'ouvrir les esprits sur cette oppression perpétuelle et perpétuée. Elle tente de mettre les classes dirigeantes devant leurs responsabilités et elle tend à prouver que, dans chaque camp, les citoyens étaient fréquemment des victimes. Hinterhäuser explique que Galdós a effectué une vive critique du peuple espagnol mais, non pas par mépris pour lui, au contraire. Il a établi une sorte de bilan clinique de la nation, afin de proposer les solutions envisageables, pour améliorer son sort et l'éduquer en ce sens. Il lui a reproché son impétuosité, son ardent tempérament guerrier, son inaptitude à gérer sa liberté ainsi qu'un manque de patriotisme et il comptait participer à la remédiation de ses travers moyennant la production de ses *Episodios*. Selon lui, le peuple opprimé se devait de développer son instinct et sa prédisposition à lutter pour sa liberté sans tonalité épique ou héroïque. Il souhaitait mobiliser l'ensemble du peuple, selon la notion de patriotisme qu'il choyait. Pour Galdós, il ne s'agissait pas de trouver des héros prêts à mourir pour la patrie dans un désir mystique, mais de mobiliser un sentiment collectif de lutte pour le bien commun du peuple.

Michel André témoigne, lui-aussi, de cette focalisation sur l'humain, sur tous ses contemporains et en particulier sur les classes moyennes à qui il consacre son génie.

*Les personnages de Galdós, comme Francisco Cánovas, composent une photographie de la société [...] madrilène de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : commerçants, fonctionnaires, rentiers, militaires, artisans, professeurs. » Et, avec eux, tous les anonymes qui n'ont ni travail ni patrimoine, les sin oficio ni beneficio, comme on dit en espagnol, « les mendiants, les indigents, les marginaux ». Il est le peintre de l'entrée de l'Espagne dans la modernité et, au centre de son attention, figurent les classes moyennes.<sup>665</sup>*

De ce point de vue, il est évident que Galdós s'avère un « observateur sagace et irremplaçable de la société espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle ». <sup>666</sup> Pour cette raison, on peut considérer, en accord avec Michel André, que :

---

<sup>665</sup> *Op.cit.* (André, 2020).

<sup>666</sup> *Ibid.* (André, 2020).

*En Espagne, il est aujourd'hui révééré comme un créateur puissant, le témoin privilégié d'une époque et l'auteur d'une fresque historique passionnante. Comme le fait remarquer Javier Cercas, « les débats à son sujet prouvent que Galdós est toujours vivant. Et c'est ce qui peut arriver de mieux à un auteur classique ».*<sup>667</sup>

Et nous sommes là au cœur du sujet. La littérature montre ainsi qu'elle a la capacité de représenter des choses au moment de son écriture qui peuvent entraîner une modification du cours des événements. En outre, elle continue son œuvre des années, voire des siècles plus tard, en témoignant d'une vision passée, dont il faut être éclairé, à ce jour et pour les suivants.

L'attachement pour la classe moyenne, que nous remarquons chez ces écrivains, prend forme sous le visage des simples héros du quotidien.

Dans les *Episodios* d'Almudena Grandes, comme dans ceux de Galdós, il n'y a pas de « héros » au sens tragique du terme. Dans *Inés y la alegría*, le narrateur Galán est un combattant, parmi les autres. Il est droit, courageux et altruiste mais profondément humain aussi, avec ses faiblesses. Il commet des erreurs, comme lorsqu'il laisse Inés être accusée sans preuve, ou encore lorsqu'il est prêt à se lancer dans l'attaque de Viella, selon les ordres hiérarchiques, alors que tout semble prouver que les conditions ne sont pas suffisantes pour espérer atteindre le but. A ce moment-là, c'est son chef, Lobo, qui fait preuve de bon sens et il n'agit pas sous cette fameuse impulsivité espagnole, chère à Galdós. Mais Lobo n'est pas non plus un héros, il connaît aussi les faiblesses humaines et commet des erreurs, comme tous les autres. Il n'y a pas de héros, certes, mais il y a quand même des hommes et des femmes dotés de qualités humaines supérieures, en ce sens qu'ils sont honnêtes, droits et engagés pour leur patrie. Ces êtres-là seraient donc, en quelque sorte, l'incarnation de l'idée patriotique de Galdós. Et cette idée de patriotisme du peuple est opposée à la volonté de toute-puissance des instances dirigeantes, bien loin des considérations humanistes qui animent ces hommes, tel que

---

<sup>667</sup> *Ibid.* (André, 2020).

nous l'avions évoqué dans la partie précédente, guide également l'écriture d'Almudena Grandes.

Par le truchement de son personnage de Gabriel Araceli, Galdós mène une réflexion sur le pourquoi des guerres, dues à un désir de puissance des dirigeants qui les provoquent pour servir leurs intérêts particuliers. Pour ce faire, ils s'engagent dans des guerres de pouvoir qui entraînent dans leur sillage toute la population, qui elle, vit concrètement les conséquences mortifères de celles-ci : « Estos hombres son los que engañan a los demás, a todos estos infelices que van a pelear; [...] »<sup>668</sup>

Selon Galdós, le mal est incarné par la classe dirigeante. A l'opposé de cette force populaire, évoluant lentement vers la conquête de sa liberté. Pour lui, le peuple est la première force historique déterminante de l'Histoire. Au cours de son œuvre, Galdós dénonce fortement ce problème de soumission de l'individu à un ordre supérieur, au pouvoir et en particulier à l'Eglise, en raison de son illettrisme, associé à l'idée du Mal puisqu'il n'a pas de visage : il est multiple et indéfinissable et donc d'autant plus pernicieux et dangereux.

La même idée se retrouve totalement chez Almudena Grandes, dans son œuvre *Inés y la alegría*. L'Histoire de l'invasion du Val d'Aran et l'histoire d'Inés et de Galán incarnent parfaitement cet écart entre les puissants décideurs de l'Opération Reconquête et les exécutants, considérés comme de misérables pions, envoyés au combat pour préserver des intérêts politiques, et ignorant tout de ce qui motivait ceux d'en haut. Les dirigeants de tous bords sont montrés du doigt à travers leurs manigances servant à asseoir leur domination.

La méthode à laquelle a recours l'auteure consiste à donner à connaître des anecdotes révélatrices, signifiantes, symboliques sur le comportement public ou privé des personnages historiques comme fictifs afin que le lecteur en prenne connaissance et établisse lui-même le portrait des personnages. Ce qui permet à Almudena Grandes de créer un intérêt lié à l'apport d'informations nouvelles relevant plus de la dimension privée mais utiles à la compréhension réelle de ces personnages y compris dans leurs comportements publics. De plus, cela lui donne la possibilité de ne pas imposer son avis

---

<sup>668</sup> *Op.cit.* (Galdós, 2013 [1805-1880]), p. 169.

personnel mais de le suggérer, en proposant au lecteur de construire son propre avis, tout en sachant qu'elle induit fortement celui-ci. Le message inhérent à cette opération se construit à travers la mise en avant des comportements, attitudes, d'un côté des dirigeants et de l'autre des gens simples du peuple.

Pour signifier cette suprématie du peuple, cette force collective historique dont parlait Galdós, Almudena Grandes distille tout au long du roman des éléments qui font sens et qui contribuent à élaborer l'idée que la richesse de l'Espagne n'est autre que son propre peuple.

## 1.2 Un exemple au quotidien

La « confrontation » au quotidien entre civils des deux camps, nationalistes versus républicains, participe activement à la construction du sens et à la mise en exergue concrète de ce qui les oppose. Ces relations entre civils gravitent autour du personnage d'Inés dont la conception est celle d'une facilitatrice. Elle est issue du camp franquiste, du milieu bourgeois privilégié et elle évolue jusqu'au camp des républicains. Elle est donc en présence des deux camps et de ceux qui les composent. Elle est témoin direct de leurs agissements et elle choisit sans aucune hésitation celui des Républicains au vu de ses propres constatations. Le lecteur chemine à ses côtés et suit son évolution.

Au début du roman Inés vit sous l'emprise de sa famille, sacrifiant à une tradition bourgeoise et catholique. Elle reçoit l'éducation qui en découle dans laquelle les jeunes filles sont consacrées aux tâches domestiques et n'ont pas la possibilité d'aspirer à autre chose que devenir femme au foyer. Galdós s'est attaché, lui aussi, à dénoncer et bousculer ces mœurs autoritaires injustes imposées aux femmes.

Au printemps 1936, à l'aube de la Guerre civile, un élément perturbateur de cette vie morne et insipide fait irruption. Florencia, une cousine d'Inés au caractère rebelle et anticonformiste, débarque dans la vie d'Inés. Florencia a fait son éducation à l'étranger car à la mort de son père, sa mère se refusait à éduquer une fille si réfractaire. Elle



revient à Madrid en visite avec son fiancé, un pianiste uruguayen. A ce moment-là, les deux Espagnes se rencontrent et se confrontent, voire s'opposent.

D'un côté, le lecteur découvre la famille d'Inés, des conservateurs, des défenseurs de la tradition bourgeoise et catholique ; de l'autre, Florencia, ouverte, moderne, libre-penseuse qui rejette totalement cette façon de penser et l'éducation imposée qui en découle. La rencontre avec cette cousine, qui attire Inés dès le premier instant sans savoir vraiment pourquoi, constitue les prémices de sa réflexion sur sa condition. A la suite de cette découverte, elle médite sur elle-même, mais aussi sur la condition des femmes en général et sur cette éducation traditionnelle, catholique, opprimant les filles dès leur plus jeune âge. La mise en présence des deux femmes est primordiale. Elle révèle et dénonce cette éducation catholico-bourgeoise « castratrice » et également le fossé qui existe au quotidien entre le peuple et la bourgeoisie. Elle met à nu cette opposition entre la vie rude de la classe populaire condamnée à mener une lutte quotidienne pour des conditions de vie décentes et la classe bourgeoise, habituée à une vie aisée, facile, privilégiée. La préoccupation de cette dernière était de conserver les choses telles qu'elles étaient jusque-là. Cette rencontre, enfin, fera naître en Inés un sentiment de rejet de la classe dont elle est issue et un profond attachement et respect pour les classes considérées inférieures de la société et qui, à son avis, constitue la plus grande richesse de l'Espagne :

*-! Qué gusto oler a vacas, a campos, a aire fresco! – y por si fuera poco, sonreía -. Cualquier cosa mejor que el olor a brasero, a rebotica y a sacristía, de una familia tan orgullosa de no haber salido nunca de este país inculto de conquistadores de pacotilla. Lo mejor de España son los establos, querida. Los establos, y la gente que vive en ello. Ya os gustaría a vosotros ser tan elegantes.”<sup>669</sup>*

Florencia exprime tout son dégoût pour l'Espagne catholico-traditionnelle refermée sur elle-même, comme dans son carcan. A l'opposé, elle livre une déclaration d'amour à l'Espagne du peuple, au terroir, à la terre et à ceux qui la travaillent, ce qui représente pour elle, ni plus ni moins, ce que l'Espagne a de plus beau. Il est chez elle une dénonciation de cette conception de la société basé sur un système de

---

<sup>669</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 56.

dominés/dominants et sur la mise en œuvre d'une politique consacrée à la perpétuation du système, au maintien de l'ordre établi. La catégorie des dominants -tous ceux qui sont suffisamment hauts placés dans la hiérarchie pour bénéficier de ce système- œuvrent pour conserver leurs privilèges et garder le peuple sous tutelle. La classe supérieure, peu nombreuse mais extrêmement riche, décide de tout le fonctionnement du système socio-politique et met en place tous les moyens possibles pour que les choses soient immuables et que ses privilèges restent intacts.

Malgré la fin de l'Ancien Régime, nous sommes à nouveau face à un système féodal : le Roi, sa cour opprimant les cerfs et les paysans, dans le but de vivre dans la pleine opulence. Finalement, malgré l'évolution de la société et les différents systèmes politiques mis en place, ce même schéma, classe dominante et classe dominée, quel que soit leur appellation, leur forme, l'époque demeure toujours. À travers ce roman, l'auteure, dénonce ce système au XX<sup>e</sup> siècle, mais cette dénonciation reste présente dans les discours sociaux de la société post-franquiste et actuelle.

Tout au long du roman, des personnages des deux « camps » viennent illustrer ce propos et porter cette conception. Les hautes qualités humaines des gens du peuple et leurs capacités sont mises en avant, en particulier chez les combattants et leur entourage. Porter aux nues les qualités du peuple tend à modifier la façon de penser d'une partie de la société qui tendrait à les mépriser et à les opprimer. Ainsi, de nombreux autres personnages viennent valoriser le peuple : des gens de la classe ouvrière, agricole ou encore tous ceux qui exercent des métiers de l'enseignement, comme nombre de combattants. Il ne s'agit, cependant pas, de créer un autre cliché et une utopie qui associeraient systématiquement les gens du peuple à des personnes humainement irréprochable. Pour cette raison, des personnages apparaissent également appartenant à ces milieux qui ne répondent pas à ces qualités, comme par exemple les agriculteurs qui exploitent les trois jeunes enfants Mercedes, Andrés et Matías.

L'un des premiers personnages avec qui Inés est en contact est le personnage de Virtudes. Elle incarne bien cette conception et elle représente l'impulsion de l'ouverture d'esprit d'Inés et de son évolution. D'origine très modeste, Virtudes est la servante de

la famille d'Inés. A la suite de la mort du père d'Inés, du départ de son frère engagé dans la Phalange, et de la fuite de sa mère et de sa sœur dans leur résidence secondaire, Inés se retrouve seule avec Virtudes dans l'appartement madrilène. Virtudes se révèle être une personne altruiste, droite, honnête, courageuse. Elle contribue fortement à la transformation d'Inés et à son rapprochement vers le monde de ceux d'en bas.

Son comportement exemplaire s'illustre au quotidien. Par exemple, elle choisit de rester au service d'Inés alors que tout le reste de la famille a déserté et que cette dernière ne peut plus la payer. Elles échangent entre elles et elle lui fait découvrir les idées républicaines à travers les réunions auxquelles elle participe et qui se tiennent à l'appartement avec l'accord d'Inés. Inés finit par être convaincue de la justesse des propos républicains et elle s'investit dans la lutte à leurs côtés. Ensemble, elles décident de créer le centre de Secours Rouge dans l'appartement familial de la rue Montesquiza. A la suite d'une ignoble trahison et de leur dénonciation, elles finiront toutes deux en prison. Virtudes sera condamnée à mort et exécutée pour être venue en aide aux combattants républicains. En l'honneur de cette dernière, Inés donnera le prénom de Virtudes à sa fille.

Dans la suite de son parcours, Inés rencontre de nombreuses autres femmes généreuses, altruistes, qui témoignent d'une grandeur d'âme, de valeurs simples, sur lesquelles l'on peut compter. Il y a sa belle-sœur Adèle, qui même si elle est mariée à un Chef Phalangiste, fait montre de générosité, de compréhension et d'empathie. Elle fait tout ce qui est en son possible pour aider Inés, quitte à prendre de gros risques. Issue du camp franquiste, elle prouve, elle aussi, que l'on peut ne pas en partager les idées, même si l'on est rattaché à ce camp. Elle aussi évolue au contact d'Inés et parvient progressivement à faire céder le carcan dans lequel l'a enfermée son éducation.

Les femmes de guérilleros représentent un parfait exemple de ces valeurs humanistes. Elles se comportent avec droiture, honnêteté, altruisme, courage au quotidien, tout au long du roman sans jamais faillir. Elles incarnent réellement l'esprit humaniste sans faille.

Les combattants participent fortement également à cette démonstration des qualités humaines du peuple. Au cours de « l'historique épisode » de l'invasion du val d'Aran, mais aussi toute leur vie entière, ils incarnent les idéaux qu'ils défendent. Ils sont

solidaires entre eux, respectueux, altruistes, engagés, courageux, honnêtes, loyaux. Les exemples attestant de ces valeurs humaines qui les animent sont très nombreux puisque leur vie quotidienne en témoigne à chaque instant. Cela leur est inhérent. Parmi les exemples les plus éloquents, il y a leur attitude lors de l'invasion, vis à vis de la population envers laquelle ils n'exercent pas de violence, ne cherchent pas à se venger. Ce qui correspond à la fois à leur état d'esprit et aux consignes reçues de leur chef Lobo. Les combattants se veulent irréprochables, car ils savent qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes, que le parti ne les soutient pas vraiment. Les guérilleros s'engagent en se sacrifiant pour des idéaux, dans l'espoir de reconquérir leur pays. De plus, leur vie quotidienne sur le camp témoigne, également de ce sacrifice. Ils vivent chichement, à l'inverse de leurs dirigeants exilés qui mènent une vie de nantis. Ils mangent selon les réserves, se dépensent beaucoup, partagent un logement commun, se contentant de peu.

D'un point de vue moral, ils sont loyaux, les uns envers les autres, et s'entraident, coûte que coûte, que ce soit dans la vie quotidienne ou sur le champ de bataille. Chez eux, il y a accord entre les principes qui leurs sont chers et leurs actes, contrairement aux dirigeants qui ne s'appliquent pas les principes qu'ils ne font finalement que prôner. Lobo, par exemple, cède à Galán la chambre qui lui était revenue en tant que chef pour qu'il puisse vivre son idylle avec Inés. Qui plus est, il a accueilli cette dernière malgré son arrivée impromptue et ses origines familiales phalangistes, même si, lui aussi, est tombé dans la machination des franquistes et a pensé qu'Inés était une traîtresse. Par contre, il se raviserait et lui présenterait, comme les autres d'ailleurs, ses excuses, témoignant d'une honnêteté et d'une capacité à reconnaître ses erreurs. Inés n'en tiendra pas rigueur ni à lui ni aux autres. D'ailleurs, certains d'entre eux s'étaient refusés à croire semblable forfaiture, comme El Cabrero qui ne doutait pas d'elle et était fermement convaincu de son innocence. L'accueil, réservé à Inés, montre aussi que ces républicains respectaient les femmes. Malgré la tentation première de lui confisquer son arme, que l'on peut comprendre, elle lui avait été rendue en guise de témoignage de son intégration dans le groupe, à la suite de sa rébellion face à la provocation du prisonnier franquiste Gordillo, dont le surnom laisse imaginer le genre de personnage.

Quant aux combattants, ils veillent les uns sur les autres, et n'hésitent pas à risquer leur vie, pour sauver celle de l'autre. Comprendes a sauvé Galán pendant les

combats à Madrid. Galán l'a souvent couvert, lors de ses rendez-vous secrets avec Angelita. Bocas s'est sacrifié, près de *Bossost*, pour tenter de couvrir les autres. Les exemples ne manquent pas. D'ailleurs Inés, comme un combattant à part entière, n'hésite pas à prendre les armes, pour laver son honneur. D'abord, elle captura Arturo, le responsable du piège qui lui avait été tendu, puis, elle partit au front pour prévenir les combattants de l'arrivée imminente de groupes du Somatén et des troupes franquistes et enfin, elle sauva les combattants des tirs d'un Franquiste embusqué dans le clocher. Dans ce groupe, d'hommes et de femmes, tous sont unis dans le même combat, pour la même cause et la loyauté, l'entraide, le respect sont de mise concrètement, au quotidien.

## 2. L'humanisme républicain

### 2.1 Unis pour le même combat

Almudena Grandes réussit le tour de force de reconstruire l'esprit du republicanisme espagnol par le choix de cet événement, l'invasion du Val d'Aran, mais également par la façon dont elle traite le thème basant son récit sur l'humain. Fond et forme s'unissent à la perfection pour servir le propos de réhabiliter les hommes et femmes qui se sont sacrifiés pour tenter de sauver la Démocratie. Décrédibilisés par la dictature franquiste qui dépolitisa leur combat et les qualifia de criminels, ce récit contribue à les réhabiliter et à remettre en valeur leur combat pour la République.

Mercedes Yusta, dans l'étude dirigée par Julio Aróstegui et Jorge Marco, fait référence à cette population très hétérogène intellectuellement, culturellement, mais unis fortement par un état d'esprit commun, par un même combat pour la défense des idéaux républicains :

*Los huidos de posguerra (también los que se dieron desde 1936) tenían un denominador común: su condición de “desafectos” a la dictadura, su condición de antifranquistas y su pertenencia a la base social de la República. Se podrá discutir su nivel de preparación política, su cultura, su cualificación teórica o intelectual, pero tan antifranquista podía ser un peón caminero como un profesor o un cuadro directivo del partido comunista. En los montes de España se daban las mismas diferencias intelectuales que se dan en la sociedad y, sin embargo, todos los ciudadanos podían tener los mismos compromisos y las mismas convicciones, y de hecho así ocurría. En los montes, no sólo se daban las mismas diferencias culturales que se dan en la sociedad, sino también la misma composición heterogénea que se daba en el seno del Frente Popular, ganador de las últimas elecciones democráticas. A pesar de tales diferencias, no parece lícito, y además no es posible, especular sobre las convicciones internas de las personas.<sup>670</sup>*

Malgré ses disparités, ce groupe humain est solidement rassemblé autour des idées fortes de la République : la liberté, le laïcisme, la volonté de réforme, l’émancipation du prolétariat et le rejet de la dictature. Ils ont choisi de se solidariser et de lutter au sein de la guérilla afin de défendre le républicanisme démocratique ainsi que la conscience ouvrière et de classe :

*Lo que está fuera de duda es que la masa heterogénea de huidos y maquis pertenecía a la base social de la República, aquella base que había alentado esperanzas de reforma agraria; aquella base que había soñado con la libertad, el laicismo, el librepensamiento; aquella base que tenía puesta su fe en la modernidad de España, en la emancipación del proletariado y en toda la gama de reformas que había puesto en marcha la República. Ésta era la gente que, con mayor o menor formulación teórica, se definía como “desafecta” a la dictadura y que por diversos motivos se negó a resignarse y a morir como corderos y prefirieron morir como los lobos en el monte.*

*La guerrilla fue la pervivencia, no sólo del republicanismo democrático sino, sobre todo, del movimiento obrero español de los años treinta, de la conciencia obrerista y de clase, más allá de la derrota de 1939.<sup>671</sup>*

---

<sup>670</sup> *Op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 24.

<sup>671</sup> *Op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 24.

Josefina Cuesta souligne, elle aussi, cette mémoire de l'exil républicain comme référence commune identitaire : « No obstante, sus diferencias internas, varios rasgos comunes pueden definir esta memoria en el exilio: las huellas de la República han sido profundas y vivaces y, a pesar de sus diferencias, han jugado un papel de cohesión identitaria en el exilio".<sup>672</sup> Cet élan humain tentait de perpétuer, sauver ce combat pour la liberté, l'émancipation, l'esprit démocratique contre l'oppression du vieil ordre traditionnel :

*Porque no se olvide este dato importante: el golpe de Estado, y la guerra subsiguiente, se hicieron para esto, para truncar aquella pedagogía emancipadora, para aniquilar aquel protagonismo de la masa, y para reprimir la conciencia ciudadana y el espíritu democrático. Por ello se persiguió con saña y se mató a los maestros, laicos, racionalistas o progresistas. Reprimir, someter y reprimir: para ello, y no para otra cosa, se llevó a cabo la guerra por parte del cuartel, el casino y la sacristía.*<sup>673</sup>

Armés de telles convictions, il était impensable de se soumettre à un ce vieil ordre traditionnel illégal et d'être, qui plus est, puni pour avoir défendu à juste titre la légalité démocratique et la République :

*[...] Ante este panorama, la conclusión es clara: miles de personas con esta trayectoria de lucha no podían doblar la rodilla, sin más, ante la arrogancia despótica de los vencedores. Ni podían aceptar la derrota ni sufrir impasibles una represión descomunal no volver a la humillación tradicional del viejo orden, por cuya desaparición tantos esfuerzos se habían derrochado. Ni la trayectoria obrerista ni aquella amplia base social con que contó la República democrática de podían borrar de un plumazo de la noche a la mañana.*<sup>674</sup>

La mémoire républicaine a constitué le ciment de cette affirmation identitaire espagnole. C'est d'ailleurs en faisant appel à cette mémoire républicaine, corde sensible de ces guérilleros exilés, que les dirigeants communistes les ont incités à reprendre les

---

<sup>672</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p.179.

<sup>673</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 25.

<sup>673</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 25.

<sup>674</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 25.

armes. Enfin, Josefina Cuesta insiste sur le fait que cette mémoire républicaine a été fédératrice de l'identité culturelle forgée autour de celle-ci :

*Por encima de las diferencias ideológicas que pudieran distinguir a los defensores de la II República, en el plan cultural el recuerdo de ésta sirvió de aglutinante y de afirmación identitaria de los republicanos. La defensa de una herencia histórica y cultural, especialmente de acción educativa republicana, hizo del exilio también una resistencia cultural.<sup>675</sup>*

Avec ce roman et ses « *Episodios* », Almudena Grandes se propose justement de prolonger cette mémoire républicaine, la mémoire de ces hommes et de ces femmes qui ont défendu les valeurs démocratiques, en les mettant en scène dans sa fiction comme en témoigne son recueil d'articles *La herida perpetua* : «Ellos no pudieron lograrlo, pero no estaban solos, porque nosotros estamos aquí. No lo perdieron todo, porque nosotros estamos aquí. No lucharon en vano, porque nosotros estamos aquí. Y nosotros somos la memoria de su futuro ».<sup>676</sup>

Ces hommes et ces femmes donnent tout pour que leurs concitoyens et leurs descendants puissent jouir de la liberté, d'une société démocratique laïque et égalitaire, autant que faire se peut. Conformément à ce propos, le roman *Inés y la alegría* permet de témoigner de cette mémoire républicaine, de l'honorer, de réparer la « défaite » que ces hommes et femmes ont dû endurer en montrant que d'autres portent leur lutte et la perpétuent, de nos jours encore. Tant que leur mémoire vit, ils n'ont pas lutté pour rien, leur combat n'a pas été vain et ils n'ont pas tout à fait perdu.

## 2.2 La lutte avant tout

---

<sup>675</sup> *Op.cit.* (Cuesta, 2008), p.184.

<sup>676</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), pp. 373-374.



Tout au long du récit, cet esprit de sacrifice, de lutte pour la démocratie, pour l'Espagne, pour l'humanisme, s'incarne. Les fervents défenseurs de la l'humanisme républicain espagnol du texte choisissent, sans vaciller, de se battre en France aux côtés des résistants français pour vaincre l'Allemagne, dans l'espoir de reconquérir la légalité en Espagne par la suite. Aussi, lorsque l'opération Reconquête de l'Espagne est annoncée, ils n'hésitent pas un seul instant à se lancer dans le combat au prix de la tranquillité de leur vie difficilement conquise.

Leurs femmes se trouvent à leurs côtés et même si elles préféreraient vivre une vie sereine, pacifique, elles ne s'opposent jamais à l'engagement de leurs maris, à une vie de sacrifice au service de la démocratie espagnole :

*-Bueno, pues bajo yo, ¿comprendes? Pero antes dime qué te pasa -se acercó a ella e intentó abrazarla, pero Angelita desarboló el intento de dos manotazos-. No entiendo por qué está enfadada.*

*-No lo entiendes? Míralos, Sebastián -y nos señaló con un movimiento de la mano-, y mírate tú, anda. Cualquiera que os viera pensaría que acabáis de quedar para ir de putas, y no es eso, ¿sabes? No es eso. Tú no te vas a España, Sebas. Tú te vas a la guerra, otra vez a la guerra. Acabas de volver y te vas otra vez, ahora que estamos tan bien, los dos juntos, en nuestra casa, tan contentos, ahora te vuelves a ir y yo me quedo aquí sola, con mi barriga y un comercio recién abierto, a pensar todo el tiempo si estarás vivo o estarás muerto, si te han pegado un tiro ya o si te lo van a pegar dentro de un rato, otra vez lo mismo, la misma pesadilla que no termina nunca... -su voz empezó a ahogarse en un llanto que cayó sobre nuestro ánimo como una tormenta de granizo en una mañana de primavera-. Y lo peor es que ni siquiera voy a pedirte que te quedes. Lo peor es que no puedo pedírtelo... Tú te vas, y yo lo entiendo, pero no quiero que te vayas, ¿me oyes? No quiero.<sup>677</sup>*

Les combattants privilégient l'intérêt commun à leur intérêt personnel. En effet, les ils font primer le collectif, leur engagement politique, leur loyauté à la cause qu'ils défendent, à leur intérêt personnel. Leurs histoires personnelles restent, en

---

<sup>677</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 159.

conséquence, en retrait pour mieux contribuer à construire cette image du héros anonyme et utopique. De nombreux exemples l'attestent.

L'un des exemples les plus frappants est celui, précédemment évoqué, de Galán qui sacrifie Inés et leur amour lorsqu'il pense que cette dernière les a trahis. Il privilégie le groupe et la cause qu'ils défendent, écarte sans sourciller son bonheur personnel. Même après leur retour en France, Galán reste engagé pour la cause républicaine avant tout. Il devient un résistant clandestin, effectuant de dangereux aller-retour en Espagne, jusqu'à faillir y perdre la vie. Il ne verra pas naître ses trois premiers enfants et ne partagera pas la vie quotidienne auprès d'eux, pendant de longs mois. Il ressentira, pour cette raison précise, le besoin d'un quatrième enfant, afin de connaître le bonheur d'en voir naître au moins un. L'exemple d'Inés, accouchant et élevant sans Galán ses enfants, est typique de ce sens du sacrifice des combattants et de leurs femmes.

Les autres combattants font de même. A l'image d'Inés, les femmes se sacrifient à la défense de la cause commune et font passer le respect de l'engagement de leur mari avant tout, d'où une solidarité sans faille entre elles. Tel que cela a été dit précédemment, l'exemple d'Angelita est important également et significatif de ce sacrifice de toutes. Lorsqu'elle apprend que son conjoint Comprendes va repartir en Espagne pour combattre à nouveau, elle est effondrée. Les guérilleros, qui ont la lutte dans l'âme, sont immédiatement grisés à l'idée de reprendre les combats. Mais leurs femmes, quant à elles, réagissent différemment :

*-Ahora sí que estamos todos, ¿comprendes? -su marido fue el último en abrazar al Sacristán, que se echó a reír a carcajadas, se pegó a la pared que tenía más a mano, y estrelló las palmas contra ella una y otra vez, para volverse loco a su manera-. Bájate a la taberna, Angelita, y pídele a Amparo una botella de coñac... O dos, que tenemos que brindar, ¿comprendes?*

*-Baja tú -le contestó ella muy enfurruñada, cruzando los brazos y apoyándolos en su tripa como si fuera la barandilla de un balcón.*

*-Bueno, pues bajo yo, ¿comprendes? Pero antes dime qué te pasa -se acercó a ella e intentó abrazarla, pero Angelita desbarboló el intento de dos manotazos—. No entiendo por qué estás enfadada...*

Les femmes des guérilleros savent le prix de ce retour, que c'est un risque incommensurable. Elles tremblent dans l'idée de les perdre. Elles voient aussi que cela va rompre tout leur équilibre, si difficilement conquis, et les laisser seule face à toutes les responsabilités familiales. Néanmoins cet exemple montre que ces femmes sont totalement à la hauteur des engagements altruistes de leurs maris. A l'instar d'Angelita qui se résigne à le laisser repartir pour réaliser l'invasion. Elle est immensément triste mais elle ne le retient pas, elle ne s'en donnerait jamais le droit, comme elle le dit elle-même :

*-¿No lo entiendes? Míralos, Sebastián -y nos señaló con un movimiento de la mano-, y mírate tú, anda. Cualquiera que os viera pensaría que acabáis de quedar para ir de putas, y no es eso, ¿sabes? No es eso. Tú no te vas a España, Sebas. Tú te vas a la guerra, otra vez a la guerra. Acabas de volver y te vas otra vez, ahora que estamos tan bien, los dos juntos, en nuestra casa, tan contentos, ahora te vuelves a ir y yo me quedo aquí sola, con mi barriga y un negocio recién abierto, a pensar todo el tiempo en si estarás vivo o estarás muerto, si te han pegado un tiro ya o si te lo van a pegar dentro de un rato, otra vez lo mismo, la misma pesadilla que no se termina nunca... -su voz empezó a ahogarse en un llanto que cayó sobre nuestro ánimo como una tormenta de granizo en una mañana de primavera-. Y lo peor es que ni siquiera voy a pedirte que te quedes. Lo peor es que no puedo pedírtelo... Tú te vas, y yo lo entiendo, pero no quiero que te vayas, ¿me oyes? No quiero.*

*-Por fin, un poco de sensatez -sentenció el Lobo, y nos fue mirando, uno por uno, para calibrar los efectos de aquel discurso-. Sacristán, baja tú a por el coñac, que te lo tienes bien empleado, por tardón.*

*-No, no, si ya voy yo Angelita se desembarazó del abrazo de Comprendes, se limpió la cara con las manos y cruzó la habitación tan deprisa como si estuviera deseando llegar a la escalera para echarse a llorar otra vez." <sup>678</sup>*

L'engagement de ces hommes intègres est total et l'appui sans failles de leurs femmes représente une aide précieuse, essentielle même. Cette idée est sans équivoque dans le roman. *Inés y la alegría* rend aux femmes la place d'honneur qui leur

---

<sup>678</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 158-159.

est due, que ce soit au niveau familial ou sociétal, sans se départir de la contrainte historique et sociale qui pèse sur la réalité.

L'auteure choisit des personnages fictifs qui lui permettent de mettre en avant ces portraits engagés, mais aussi de les présenter comme des individus sans failles, purs, possiblement quelque peu idéalisés du point de vue politique. Nonobstant, le roman *Inés y la alegría* construit autour de ce fait significatif de la résistance antifranquiste et de l'idéal humaniste républicain met à l'honneur les hommes et les femmes qui ont incarné ce combat historiquement, politiquement et dans leur vie personnelle et participe à perpétuer ces idéaux collectifs pour lesquels ils ont combattu toute leur vie. Ce combat humaniste républicain était aussi un combat de cœur pour leur pays, leur terre, sa culture, ses traditions car cela fait partie d'eux.

# SECTION 2- LE ROMAN AU SERVICE DE L'ESPAGNE

## 1. Un sentiment d'appartenance

### 1.1 L'identification à une terre

Tout en rendant hommage à Galdós et en prolongeant son œuvre de mise en lumière de l'Histoire par le biais du romanesque, à travers ce récit Almudena Grandes honore l'Espagne, les Espagnols, les Hommes qui ont réalisé cette tentative d'invasion de l'Espagne. Elle attire la lumière sur ces hommes et ces femmes « ordinaires » qui, finalement, sont ceux qui vivent et portent l'Histoire selon cette dimension pédagogique et cet amour du peuple chers à Galdós.

Almudena Grandes se consacre à mettre en valeur et sauvegarder la plus belle version de l'Espagne et de son peuple qui tenait tant à cœur à Galdós. L'auteure définit ce sentiment d'appartenance fort autour duquel s'unissent les Hommes et incarne cette idée dans la chair et dans l'âme de ses personnages. Ses hommes et femmes portent en eux à la fois l'idéal humaniste républicain ainsi que l'amour de leur Espagne, leur pays, leur terre et toute la culture qui la caractérise et qui fait partie d'eux.

Dans *Inés y la alegría*, concrètement il y a très peu de descriptions de paysages au sens propre du terme, néanmoins l'amour de leur terre transparaît à travers des exemples discrets mais parlants. Almudena Grandes a recours, comme pour les personnages, à quelques exemples bien choisis et significatifs plutôt que de longues

descriptions. En effet, quel que soit le thème, Almudena Grandes semble préférer la qualité représentative et significative à la quantité, à valeur descriptive par exemple.

Aussi, Almudena Grandes fait une référence au paysage lors de l'arrivée des combattants espagnols en Espagne, pour le début de l'invasion. Cela lui permet de traduire leur émotion alors qu'ils retrouvent leur Terre :

Pour faire référence au paysage, à la terre espagnole, seuls quelques mots suffisent :

*Cuando llegó a mi lado, el Lobo ya había empezado a bajar la cuesta.*

*- ¿Qué pasa? - me preguntó, y yo le pasé el brazo derecho por los hombros mientras señalaba a los que iban por delante.*

*- Nada. Pero si echas a andar por dónde van esos, ¿los ves?, y sigues adelante, llegas andando a Vicálvaro.*

*- ¿Estamos en España?*

*- Sí.*

*Nos quedamos allí, juntos, solos, sin hablar, sin mirarnos, quietos como dos estatuas con la vista fija en el horizonte, hasta que pasó el último de nuestros hombres. Después, Comprendes rompió el hechizo en el que nos habíamos quedado atrapados. Cuando su codo izquierdo rozó mi brazo derecho, le miré, y vi que se estaba levantando las gafas para limpiarse los ojos con los dedos.*

*- ¡Joder!- me dijo, meneando la cabeza como si no pudiera creérselo-. Me he emocionado y todo, ¿comprendes ?<sup>679</sup>*

Les combattants sont en train de franchir les Pyrénées, de retourner en Espagne, leur pays, leur terre, dans l'espoir de la reconquérir. Par conséquent, malgré une présence seulement infime du paysage, le lecteur peut ressentir tout l'amour que les combattants ont pour celui-ci, et l'émotion intense qui les saisit, en remettant le pied sur leur terre. Finalement deux mots seulement définissent vraiment la géographie, « cuesta » et « Vicálvaro ». Mais ces deux mots suffisent pour suggérer aux Espagnols, et aux autres également, les pentes des Pyrénées qu'ils sont en train de gravir et les paysages des alentours de Vicálvaro. C'est toute la force d'Almudena Grandes de dire beaucoup avec

---

<sup>679</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 167

peu de mots. Moins les choses sont dites et mieux le lecteur peut se les imaginer et donc, plus cela lui parle, le convainc, le captive. En dire peu, suggérer seulement pour que le lecteur chemine, cela constitue l'une des spécificités de l'auteure que nous retrouvons tout au long du roman, quel que soit le thème. Chez Almudena Grandes, il y a peu de références aux paysages mais le paysage fait sens.

Almudena Grandes fait également référence au paysage lors d'une bataille livrée dans un des villages. Cette fois, elle le mentionne dans l'intention de souligner l'hostilité de leur Terre à l'égard des républicains. Dans ce deuxième exemple, Inés chevauche jusqu'au village de Vilamós, afin de prévenir Galán du danger qui les menace, une attaque du Somatén en préparation. Elle arrive alors sur le lieu d'une bataille que sont en train de livrer les combattants et elle découvre la situation extrêmement tendue à laquelle ces derniers sont soumis. Cette tension se retrouve exprimée à travers la description succincte du paysage qui participe à la construction du sens et se veut, à ce moment-là, comme une expression des difficultés et de l'issue défavorable qui attend les combattants :

*Antes de llegar a las primeras casas, vi que la placa con su nombre exhibía todavía el yugo y las flechas que los soldados siempre eliminaban, tapando o doblando el metal, inmediatamente después de detener a los guardias civiles, pero tal vez no habían tenido tiempo, no eran todavía las dos de la tarde. El lugar donde había desmontado por última vez para que Lauro descansara y bebiera agua, no estaría a más de tres kilómetros y decidí dejarle allí, para tapar aquel símbolo con sus riendas y encontrarlo con facilidad a la vuelta. Entonces, por segunda vez en una sola mañana, escuché el silencio, y su sonido me sobrecogió.*

*Mis oídos no fueron capaces de percibir ruido alguno, voces, pasos, el eco de ningún ser vivo, humano o animal, cerca o lejos de mí, en aquel pueblo donde todas las contraventanas estaban cerradas, las puertas atrancadas, los perros escondidos tras los gruesos muros de piedra de unas casas que habrían parecido deshabitadas si no fuera por el humo que escapaba de las chimeneas. Empecé a subir una cuesta, muy despacio, y me asaltó por sorpresa el rebuzno de un burro, un estrépito agudo, tres veces repetido, que me provocó una inquietud tan instantánea como el sonido de una alarma. El campanario de la vieja iglesia románica, armonioso y elegante, esbelto, muy hermoso,*

*se recortaba sobre la irregular silueta de los techos de pizarra como la única referencia posible. En Bosost, la plaza donde estaba la parroquia era el único lugar llano de un barrio de casas trepadoras, un milagro de equilibrio sobre un terreno tan escarpado como una montaña rusa, y el perfil de Vilamós no era distinto, pero no me resultó fácil llegar hasta la iglesia. [...]*<sup>680</sup>

Les reliefs environnants abrupts et escarpés, le symbole du joug et de la flèche trônant à l'entrée du village, la cruelle inhospitalité du village et cette place sur laquelle plane lugubrement le clocher de l'église, des silences sonores, un air lourd, pesant, presque métallique, contribuent à faire apparaître sous les yeux du lecteur un village fantomatique qui n'a plus de consistance réelle et n'est plus que l'ombre de lui-même :

*Cuando pregunté por el camino de Vilamós, esperaba encontrar un paisaje completamente distinto, el pueblo tomado, controlado, los vecinos reunidos en la escuela, Galán leyendo el manifiesto o comiendo con sus hombres, tomando quizás un vino en la taberna. [...]*

*La plaza, una explanada de forma irregular, estrecha y alargada, estaba bordeada por edificios que se habían ido levantando por su cuenta, sin integrarse en ninguna disciplina preconcebida, y rodeada de soldados que ni siquiera pestañeaban. Mientras les miraba, los pies como clavados en el suelo, los brazos tensos, sosteniendo un fusil que parecía una prolongación natural de sus propias manos, las piernas flexionadas, listas para saltar, y la cabeza tan rígida que ni siquiera la movieron para mirarme, me parecieron los habitantes de un pueblo encantado, un ejército paralizado por el hechizo de una bruja poderosa. Pero el aire se ensució, se hizo espeso, turbio de repente, y cada segundo empezó a pesar también en mis piernas. Hasta aquel día, para mí, la guerra había sido una sirena sonando en medio de la noche, boquetes abiertos en el asfalto de las calles, disparos en la Casa de Campo, cristales rotos en los escaparates y la primera página de los periódicos, pero nunca había respirado esa atmósfera metálica que va cuajando lentamente en el tiempo denso, plomizo, que antecede a las batallas. Y sin embargo, no tuve miedo, ni siquiera cuando empecé que el aire me picaba dentro de la nariz. [...]*

*No llegué a terminar la frase porque en aquel momento, en una plaza donde la vida parecía haberse extinguido, un pueblo que parecía un decorado, una fotografía de sí*

---

<sup>680</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 403-404



*mismo o el recuerdo del último de sus habitantes al abandonarlo para siempre, un ruido vulgar, difícil de confundir, estalló en el silencio como un trueno en el manso cielo azul de una tarde de verano.*<sup>681</sup>

Almudena Grandes a expliqué dans sa note avoir choisi Vilamós pour créer sa version des faits, dans le plus grand respect de la réalité historique. Cela devient le lieu de sa version des batailles qui ont eu réellement lieu, s'inspirant ainsi de la réalité historique pour créer son propre univers puisque ce sont ses personnages et leurs histoires personnelles, individuelles, humaines qui évoluent dans ces lieux :

*La batalla de Vilamós, a cambio, le la he inventado yo. No he encontrado ningún relato de la ocupación de este pueblo y me he permitido escogerlo por razones de verosimilitud. Está lo suficientemente cerca de Bosost como para albergar los hechos que necesitaba contar, y no figura entre las poblaciones cuya toma se detalla en los libros, lo que le convierte en algo parecido a un territorio virgen. Los pocos historiadores que se han ocupado de la invasión de Arán se habrán dado cuenta de que, más allá de los frutos de mi imaginación, las características de esta batalla ficticia son muy parecidas a las que la toma de Es Bordes tuvo en la realidad. Allí, los defensores también se hicieron fuertes en el campanario de la iglesia, y los guerrilleros tuvieron un número de bajas muy elevado, que empañó su alegría por una victoria más importante que la logra Galán en esta novela.*<sup>682</sup>

Dans cet extrait, le lecteur retrouve les éléments symboliques espagnols, au sens large du terme, comme l'église au centre du village, la place centrale, la taverne. Almudena Grandes fait aussi référence à la physionomie des lieux, très escarpés et difficiles d'accès. Cela lui permet d'être à la fois proche de la réalité historique, puisqu'ainsi est le Val d'Aran choisi pour cette rude physionomie, et proche également de la symbolique de la difficulté de reconquérir cette terre espagnole. Ces références au « paysage » au sens large permettent également de percevoir le poids de la solitude dans ces villages, la nécessité de se protéger de l'autre dû à la féroce répression du régime franquiste, le sentiment d'hostilité de la population envers ces combattants qui finalement représentaient le retour de la violence, des affrontements fratricides.

---

<sup>681</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 405-407

<sup>682</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 725.

L'emploi du mot « paysage » décrit l'atmosphère générale. Le paysage est symbolique ? confirmant l'idée selon laquelle le paysage pour Almudena Grandes fait sens. Enfin, cet extrait laisse également entrevoir l'idée soulignée dans ce roman que l'Espagne n'est plus ce qu'elle était. Cette Espagne rêvée, cette Espagne qu'ils aimaient avec son peuple solidaire et fraternel, n'existe plus. L'Espagne qu'ils découvrent à Vilamós n'est que le pâle reflet de celle-ci. Néanmoins chez Almudena Grandes fréquemment les choses n'apparaissent pas toutes noires ou toutes blanches. Certains personnages viennent nuancer cette perte de l'Espagne en ayant un comportement valeureux et plein d'humanité, en osant braver le danger pour aider les combattants. La volonté de nuancer la dichotomie bons/mauvais représente une idée forte développée au cours de la troisième partie.

Ensuite, cette anecdote souligne également la séparation qui existe entre ceux qui vivent la guerre de loin et ceux qui l'affrontent à bras le corps, comme ces combattants qui sont directement impliqués sur le terrain. Ce fossé est symbolisé par la réaction d'Inés, se voyant concrètement confrontée au terrain de bataille. Grâce à sa médiation, c'est le lecteur qui se voit confronté à la mise en présence de la réalité et il peut ainsi s'imaginer au mieux ce qu'il vivrait le cas échéant dans le but d'avoir un impact plus profond sur lui que s'il y avait juste eu une description des faits, par un tiers. De plus, Galán reviendra aussi sur ces faits, donnant ainsi une autre version de l'événement, une autre vision de l'intérieur. La double perspective enrichit l'expérience du lecteur et le convainc de sa véracité puisque les deux témoignages concordent et se complètent. C'est enfin, l'occasion d'entrevoir le fort caractère du personnage d'Inés valeureuse et droite. Ces dimensions importantes de l'œuvre feront l'objet de la troisième partie de l'étude.

L'arrivée à des combattants à Toulouse, après l'échec de l'opération *Reconquista*, est aussi significatif. Cette terre d'accueil est un succédané pour les combattants et leurs proches, une vie future certaine d'exilés en France. Le récit de cet « épisode » débute dans le deuxième chapitre *La cocinera de Bosóst*, dans la partie d'Inés, avec la prise de conscience de la perte de leur terre et la fin de leurs espoirs, qu'ils voient à présent comme fous et utopiques :

*Y eso fue lo que me hundió del todo. Mientras Galán repetía su propia versión del discurso con el que yo había intentado consolarle una noche en la que él no quería saber nada, excepto que los presos a quienes acababa de liberar habían salido huyendo monte abajo como conejos, comprendí la medida de mi desgracia, la desgracia de mi amor y de mi amante, la desgracia de España, mi pobre país aterrorizado, humillado, cada día un poco más pequeño, más encogido, más cobarde, su pequeña gente harta de sufrir, y nuestra propia desgracia, aquel círculo vicioso de energía y desesperanza, de fe y desconsuelo, en el que nos íbamos intercambiando los papeles, las mentiras, a medidas que nos fallaban las fuerzas o las recobrábamos, aferrados todos al mismo poste, el mástil tambaleante de un barco que hacía agua, eso éramos nosotros, hasta que alguien gritaba tierra! sin verla, y no la veía, pero los demás sí, los demás la veíamos, donde no existía, y hasta se la enseñábamos con el dedo , tierra!, y no había tierra, sólo aire, la aérea inexistencia de la nada, sobre ella pisábamos, pero no era tierra, y el aire cedía, y nos caíamos, nos hacíamos daño, aunque siempre había alguien para levantarnos, y cuando uno se rendía, otro volvía a empezar.*<sup>683</sup>

À travers cette dimension d'un peuple et d'un pays meurtris qui ne seront plus jamais les mêmes se tisse une identification entre histoires personnelles, individuelles et collectives, nationales.

Face au désenchantement du mirage que les dirigeants communistes, en quête de pouvoir, ont fait miroiter à leurs yeux afin qu'ils mènent cette opération téméraire, les combattants apparaissent dans toute leur humanité, avec leurs faiblesses, leurs espoirs déçus mais également leur force, leur solidarité, leur courage et leur abnégation. Avec peu de mots, la situation est suggérée et donc perçue, imaginée de façon percutante et convaincante. Malgré l'échec de l'opération, l'espoir perdure, les combattants ne cesseront pas la lutte et ils continueront de croire en leur terre et à se battre pour elle.

Ce « poste », ce « mástil » auquel ils sont attachés rappelle une chanson, symbole de la résistance antifranquiste de Lluís Llach « *L'Estaca* », une invitation à s'unir et à ne jamais cesser de lutter contre le pouvoir autoritaire :<sup>684</sup>

---

<sup>683</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 447

<sup>684</sup> Llach, L., *L'estaca*, 1968. [Cf. annexes].

*Si estirem tots, ella caurà*  
Si nous tirons tous, il tombera  
*I molt de temps no pot durar*  
Cela ne peut durer plus longtemps  
*Segur que tomba, tomba, tomba*  
C'est sûr il tombera, tombera, tombera  
*Ben corcada deu ser ja.*  
Bien vermoulu il doit être déjà.  
*Si tu l'estires fort per aqui*  
Si tu le tires fort par ici  
*I jo l'estiro fort per alla*  
Et que je le tire fort par là  
*Segur que tomba, tomba, tomba,*  
C'est sûr, il tombera, tombera, tombera,  
*I ens podrem alliberar.*  
Et nous pourrons nous libérer.

La célèbre chanson de LLach fait écho au célèbre adage « L'union fait la force » dont on retrouve l'idée, de façon très prégnante, tout au long de ce roman, ainsi que dans les épisodes suivants. Les combattants s'unissent entre eux pour lutter, les femmes de combattants s'unissent entre elles pour faire front à la difficulté de cette vie d'exil, de lutte, les auteurs espagnols unissent leurs productions pour faire entendre la voix de l'Espagne républicaine.

Ce récit s'interrompt à son acmé alors que les combattants sont sur le point de devoir abandonner à nouveau l'Espagne conséquemment à l'échec de l'opération. Cette deuxième partie se clôt, la suite du récit est remise à plus tard, suscitant du suspense et une attente du lecteur. Le récit de la suite du retour en France reprend dans le troisième chapitre *El mejor restaurante de Francia* avec Inés qui fait part de son ressenti, lors de cette deuxième fuite :

*Nunca habría podido cruzar sola. Cuando el camión en el que nos marchamos de Bosost desembocó en la carretera donde algunos viejos amigos franceses, viejos*

*expertos también en la internacional, incondicional solidaridad con la República Española, habían venido a esperarnos, intenté consolarme pensando en eso, que en los viejos tiempos de Pont de Suert, por mucho ejercicio que me hubiera obligado a hacer, jamás habría llegado a prepararme para cruzar la cordillera. De pie, en la caja del camión, miraba a mi alrededor, y sólo podía distinguir a lo lejos una monótona muralla de rocas escarpadas, piedras y más piedras, cuevas y más cuevas, y todavía más piedras, y todavía más cuevas, y más piedras y más cuevas siempre iguales, en las que habría incapaz de orientarme.*

*-Ya estamos en Francia- un paisaje siempre idéntico, antes de que Galán me apretara contra él, para besarme en los labios, y después de que le devolviera el beso-  
¿Cómo estás?<sup>685</sup>*

A travers cet extrait, la succincte description du rude paysage pyrénéen qui les accueille vient participer à nouveau à la construction du sens. Il renforce cette impression d'exil, de se trouver dans le néant, face à un mur.

Cette nostalgie de l'Espagne est très présente dans le roman *La Madre de Frankenstein*<sup>686</sup>. En effet, le protagoniste Germán -contraint de vivre en exil en Suisse- exprime à de nombreuses reprises une nostalgie certaine pour son pays, les siens, sa patrie, sa langue, son terroir si spécifique.

*Esa sensación intensificó el dolor que sentía por mi propia patria perdida, mi propia familia abandonada, mi propia lengua en la que ya no podía hablar con nadie. La convicción de que era un privilegiado que no tenía derecho alguno a sufrir agudizaba mi sufrimiento. La memoria de los veranos del pasado, las excursiones con mi padre a Peñalara, las semanas que pasábamos en la playa todos juntos, el sabor de la horchata helada en cualquier terraza, durante las noches más sofocantes de los julios madrileños, todas esas contraseñas de una felicidad natural, simple, barata, que no volvería a vivir, convirtieron aquel verano templado, de sol cauto y madrugadas frías, en un tormento insoportable.<sup>687</sup>*

---

<sup>685</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 488-489.

<sup>686</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020).

<sup>687</sup> *Ibid.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), p. 209.

L'expression de cette nostalgie pour la terre originelle est également liée à celle de l'amour pour les choses simples qui constituent la clef du bonheur, comme dans le roman *Inés y la alegría*.

Dans le roman d'Inés, l'arrivée à Toulouse et, la description qui en est faite, traduisent le sentiment ambivalent d'Inés, à ce moment-là. Elle sait que toute sa vie elle regrettera son Espagne, « Nunca dejé de echar de menos Madrid, nunca dejé de echar de menos España [...]»<sup>688</sup>, néanmoins elle se sent capable d'adopter cette ville et d'y vivre heureuse. Inés a vécu à Madrid jusque-là et les similitudes entre Madrid et Toulouse, deux grandes villes animées, la rassurent. La description très succincte de la ville laisse transparaître l'adaptation d'Inés à celle-ci et dévoile les éléments « paysagers » qui vont y contribuer et qui sont, en fait, des éléments citadins proches de ceux dont Inés était habituée en Espagne. Elle se montre ainsi fidèle à son éternel optimisme. Son amour pour Galán est aussi un élément qui participe grandement à sa bonne adaptation à sa nouvelle vie :

*Al abrir los ojos, lo primero que contemplé fue su rostro, y no me sorprendió recordar que no existía nada que me gustara tanto mirar, pero después vi por la ventanilla un paisaje que me emocionó mucho más de lo que esperaba. Habíamos llegado a Toulouse, y eso significaba que, en primer lugar, estábamos en un atasco, un contratiempo propio de una ciudad, una aglomeración de edificios y de calles, de ruidos y de humos, de teatros y de tiendas, restaurantes, farolas, casas de muchos pisos y personas que andaban deprisa por las aceras, una ciudad más pequeña que Madrid, pero una ciudad semejante a aquella en la que yo había nacido, en la que había crecido, en la que había sido feliz y desgraciada durante veintitrés años, hasta que el infortunio se la tragó de un bocado y me engulló a mí con ella.[...] En aquel momento comprendí que allí podría ser feliz, que iba a ser feliz viviendo en Toulouse, aquella ciudad que me adoptó durante un breve viaje en coche, antes de que yo tuviera tiempo de pensar en adoptarla a ella. Y nunca dejé de echar de menos Madrid, nunca dejé de echar de menos España, pero cuando Ben aparcó delante del hotel Les Arcades, si alguien me hubiera advertido que llegaría un día en el que comenzaría a echar de menos aquella ciudad en la que no había elegido vivir, le habría creído.*

---

<sup>688</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 491.

Ces trois exemples montrent à quel point les descriptions de paysages, de la terre, bien que rares, sont significatifs. La référence à une terre mère se fait plutôt dans le sens général d'environnement de vie dans le but de servir et de participer à la construction du sens. L'identification à un terroir est également réellement importante dans ce roman.

Cette présence de l'environnement permet de dégager deux axes d'identification à une terre. Nous observons, tout d'abord, la présence d'une notion d'espace espagnol absent, empreint de nostalgie, puisque la majorité du roman a lieu en terre d'exil. Cette nostalgie de la terre d'Espagne empreint tout autant le cinquième roman *La madre de Frankenstein* à travers l'exil de Germán :

*Durante mi primer año en Suiza, nada me había enseñado tanto sobre las trampas de la nostalgia como la luz del sol. Yo siempre había creído que odiaba los veranos de Madrid. La ferocidad del calor que caía encima de mi cabeza como una placa de hormigón activada por un motor que pretendiera incrustarme en el suelo. La aplastante victoria de los días sobre la pusilanimidad de unas noches que no lograban templar siquiera las paredes de mi cuarto. El sudor de mi cuerpo empapando las sábanas, mientras daba vueltas y más vueltas en la cama sin lograr adormecerme siquiera. En Neuchâtel había llegado a echar de menos hasta eso, y al cubrirme con una manta por las noches, sentía que aquel verano era una farsa, una ilusión traidora, fraudulenta. En Madrid jamás se me habría ocurrido sentarme en un banco al sol, a las doce de la mañana, en el mes de junio. Habría escogido la sombra fresca, deliciosa, de un árbol grande, e iría armado con una cerveza helada, que bebería despacio para notar cómo me iba enfriando por dentro poco a poco.<sup>689</sup>*

Dans le roman *Inés y la alegría*, à cette terre originelle qui manque cruellement, s'ajoute, ensuite, l'espace de la France présent mais vécu dans ce qu'il rappelle et permet de reconstituer les éléments propres de leur environnement originel. Les exilés espagnols recréent, en quelque sorte, une petite Espagne, en France. En effet, beaucoup d'exilés républicains se sont installés dans des lieux les plus proches possibles de

---

<sup>689</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 213.

l'Espagne, donc plutôt au sud de la France, comme en témoigne le roman. Au cœur du sud de la France, ils se sont regroupés autant que possible et ont récréé une communauté espagnole au sein de laquelle préserver leur culture, leur langue, leurs traditions. Ils ont affectionné les quartiers les plus ressemblants aux leurs, dans lesquels ils pouvaient trouver une place, des arcades, des ruelles et tout ce qui pouvait leur permettre d'avoir l'impression d'être en Espagne. Cette réalité s'incarne dans le roman. Les personnages exilés se retrouvent à Toulouse et recréent leur univers.

De ces premiers éléments, se déduit une forte présence d'amour de leur terre de la part des exilés espagnols et conséquemment d'une reconstruction de leur Espagne rêvée. La supplantation d'une réalité qui n'existe plus, ou pas telle qu'on le souhaite, par une recréation collective permet de vivre mieux, de survivre, comme ce fut le cas pour les exilés espagnols en France. Il s'agit à la fois d'une déclaration d'amour à l'Espagne telle qu'ils l'aiment et de la mise en valeur d'une des façons qui a permis aux exilés de survivre et à leur Espagne de perdurer à travers eux. Les Espagnols exilés ont emporté, dans leur essence même, ce qui fait leur terre au-delà d'éléments géographiques spécifiques. Ainsi, cette nostalgie de l'Espagne constitue-t-elle une force inaltérable qui rassemble autour d'une identité commune.

## 1.2 La nostalgie de l'Espagne

Puisque la nostalgie de l'Espagne contribue à rassembler autour d'une identification commune, elle peut également participer à la mémoire collective du pays. En effet, dans l'étude *Memoria colectiva e identidad española*, James W. Pennebaker y D. Michael Crow affirment que cette nostalgie de la terre d'origine nourrit le sentiment d'appartenance : « Los inmigrantes con frecuencia sufren la nostalgia asociada a su tierra nativa como parte de un proceso que facilita su integración en la nueva tierra. Mientras se van adaptando a un nuevo hogar, la nostalgia por el antiguo país mantiene



un sentimiento de pertenencia".<sup>690</sup> Le roman *Inés y la alegría* témoigne à son tour de l'importance dans la vie individuelle et collective de cette nostalgie de l'Espagne.

*Inés y la alegría* débute avec l'évocation d'une Espagne à jamais perdue. Le tout premier exemple se trouve dès la première page, dans la première partie (*Antes*) ayant l'auteure pour narratrice. La scène se situe à Toulouse, au cours de l'été 1939, et le personnage qui ouvre le roman est une femme, une Espagnole exilée en France qui se prénomme Carmen. Le lecteur apprend ensuite qu'il s'agit de Carmen de Pedro en charge du Parti Communiste Espagnol en exil, en l'absence de tous les dirigeants réfugiés pour leur sécurité personnelle en URSS ou en Amérique latine. Carmen jouera un rôle très important dans l'Histoire, malgré elle, puisqu'en devenant la fiancée naïve, manipulable de Jesús Monzón, elle lui permettra de s'emparer du pouvoir du PCE. Néanmoins, le roman s'ouvre, à travers elle, sur une note nostalgique de l'Espagne que partagent tous ces exilés espagnols en France :

*Carmen pensaría en eso y, quizás, en un archipiélago de azoteas con sábanas tendidas o parras deformadas por el peso de los racimos verdes, el sol rebotando contra la cal de las paredes en el silencio perezoso de la siesta, una mosca mareada de sobrevolar durante horas y horas el redondo misterio del mismo botijo, y niños medio desnudos con sonrisas de higo, o de sandía, el agua azucarada de la fruta dibujando alegres ríos de placer sobre sus barbillas. Eso fue otro tiempo, veranos recientes que ahora le parecen lejanísimos, un país que existe y no existe, que ha desaparecido pero seguirá teniendo las ventanas cerradas, las persianas bajadas como escudos contra el calor, y en las ciudades, terrazas repletas de noctámbulos cantarines y borrachos, felices de ver amanecer otro día en plena calle. En la costa también seguirían existiendo pueblos con cuevas vertiginosas, como toboganes de albero polvoriento y son aceras, que dejan ver al fondo retazos de un mar propio, tan limpio, tan hermoso, tan azul, como nunca podrá ser un mar extranjero. Mejor no saber, no recordar. Mientras escucha a lo lejos la voz de una cliente desconocida, Carmen piensa en España y aprieta un poco más el paso, los labios, esa exasperada variante de la determinación que es el único patrimonio de los desesperados.*<sup>691</sup>

---

<sup>690</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 250.

<sup>691</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 17-18.

Par cette tout première référence à cette Espagne qui n'existe plus, Almudena Grandes met l'accent sur la douleur de l'exil, d'être loin de son pays, de sa terre, de sa chaleur et également sur la transformation irréversible que vient de vivre l'Espagne, avec l'avènement de la dictature franquiste. À la page suivante, elle renforce cette idée de difficulté de vivre dans l'exil :

*Ahora, mientras Toulouse disfruta de otro día amable, templado, de la vida aburrida de una Francia que no quiere saber nada, ni dónde está, ni en qué día vive, ni quiénes son sus vecinos, ni a qué juegan, ni qué pretenden, Carmen de Pedro camina por sus calles con un infierno a cuestas, un tormento portátil, otra maldita bendición española.*<sup>692</sup>

Cette phrase parvient, à elle seule, à dénoncer l'absence de soutien du gouvernement français pour les Espagnols en guerre, pour sauver leur démocratie. Elle souligne sa non-intervention, son ignorance volontaire ainsi que la difficulté pour les réfugiés espagnols de vivre dans ce pays voisin et pourtant si indifférent à leur sort. C'est aussi un clin d'œil à Galdós, qui croyait à une espèce de malédiction qui aurait frappé le peuple espagnol, le condamnant à la difficulté perpétuelle, aux combats sans fin. Les deux premières dimensions qui tissent cette toile d'une Espagne perdue sont par conséquent celle de l'exil et celle de la perte irrémédiable de ce qu'était l'Espagne avant d'être déchirée en deux par la Guerre civile.

Perte et exil vont vertébrer la suite du roman. Aussi, lorsque les combattants de l'Union Nationale Espagnole arrivent en Espagne, emplis d'espoir, c'est une cruelle désillusion qui les attend. La population n'est plus la même, elle a trop souffert de la cruelle répression.

Galán n'avait pas compris la réaction de ses compatriotes lors de la libération du pénitencier et pour cause. Il n'est pas resté en Espagne vivre l'atroce répression franquiste. La double narration prend alors tout son sens car Inés est demeurée en Espagne et a vécu cette répression, les délations, les arrestations sommaires, les exécutions, les faux témoignages, les fausses accusations, la prison, les peines de prison

---

<sup>692</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 19.

à vie ou les condamnations à mort. C'est Inés qui livre à Galán la clef de cette énigme. En effet, Inés est une victime du Franquisme, de ses prisons et de ses geôliers. Elle est à même de comprendre la peur atroce qui s'est emparée de la population et les réactions de survie que cela a entraîné, telles que la passivité, la soumission forcée, l'absence d'expression de tous sentiments ou opinions, le besoin de se terrer ou de fuir à tout prix. La présence des deux narrateurs, issus de milieux opposés, l'un populaire, l'autre très aisé, l'un du camp républicain, l'autre de celui des Franquistes, et réunis à présent, permet de bien saisir la situation. Effectivement, cela offre une vision globale, en dévoilant les perceptions de part et d'autre, des « deux camps ». L'auteure dépasse toute vision qui pourrait être trop manichéenne, si le point de vue avait été uniquement celui des combattants de l'UNE. En proposant ce point de vue unique, le risque aurait été pris d'être le pendant de la version unique des Franquistes. Ce qui réaffirme une volonté de véracité mais aussi de conviction de la part de l'auteure à l'égard du lecteur :

*-Es que estás equivocado, Galán... Lo que te ha pasado no es tan raro, porque aquí nadie vive en paz. No estamos en un país pacificado, sino en un país ocupado. Hasta que no entiendas eso, no entenderás...*

*-Tú no estabas allí, Inés- la interrumpí, y ya logré reconocer mi verdadera voz, igual que acababa de reconocer la suya-. No les has visto correr, salir huyendo monte arriba, como conejos asustados.*

*- Y tú no has estado aquí. No has visto cómo nos rompían todos los huesos, una vez, y otra, y otra más. Cinco años de palizas, uno detrás de otro, cinco años seguidos, y nosotros cada vez más encogidos, más pequeños, más cobardes- hizo una pausa para mirarme, y entonces, para demostrar que estaba dispuesto a respetar lo que decía, cargué en la cuchara lo que quedaba en el plato y me lo comí de un bocado- Eso es lo que ha pasado aquí, y tú has tenido la suerte de no tener que verlo. Desde Francia, eso no se ve.*

*Sí, es verdad y después de darle la razón, dejé el plato en el banco, me levanté, la miré, y contraataqué con mis propias razones—. Pero, si eso es así..., ¿quieres decirme para qué he venido? ¿Para qué hemos cruzado la frontera, eh? Dímelo tú, que parece que lo sabes todo. Ella también se levantó. Se acercó a mí, me cogió de los brazos, me sostuvo la mirada y no se arrugó. Has venido porque eso era lo que tenías que hacer. No, pensé. No, Inés, por ahí no, y negué con la cabeza, lamentando por dentro aquella frase hecha, la consabida píldora de responsabilidad histórica que más podía tocarme los*

*cojones en aquel momento. ¡Qué pena! Ibas tan bien, me habría gustado añadir, tan bien, pero la firmeza con la que pronunció la consigna suprema me sacó de quicio antes de tiempo. ¡Eso, lo mismo que el Lobo! y fui mucho más ramplón, más vulgar de lo que me habría gustado—. Te advierto que él ya me ha soltado ese discursito, ¿sabes? Así que te lo puedes ir ahorrando. Me solté de ella e intenté alejarme, pero no me lo consintió. Aún le quedaban palabras por decir, y a mí me aguardaba la sorpresa de escucharlas.<sup>693</sup>*

C'est l'occasion pour Inés de livrer toutes les souffrances qu'elle et ses camarades républicaines ont dû endurer. Cette libération de parole revêt une puissance cathartique pour elle-même et, symboliquement, pour tous ceux qui ont souffert de telles atrocités sous le Franquisme. Qui plus est, elle permet à Galán de prendre conscience de celles-ci et de parvenir à prendre quelque peu de distance avec son immense déception :

*¡No! también la de descubrir que estaba más cabreada que yo—. ¡No te equivoques, Galán! El Lobo es igual que tú. Él también viene de Francia, él también se da mucha lástima a sí mismo, él tampoco sabe de lo que estoy hablando. El Lobo no ha estado en una cárcel de Franco, no le han detenido, no le han humillado, no le ha denunciado su hermano, ni su novia, ni su mejor amigo, no ha tenido que aprender cómo han sido las cosas aquí, ¿te enteras?, como siguen siendo... Hablaba muy deprisa, con la vehemencia de quien no necesita comunicarse, sino escupir, vomitar un veneno que le está haciendo daño, y me miraba como si pretendiera taladrarme, subrayando con los ojos cada sílaba. Yo la escuchaba en silencio, aturdido por el asombro, consciente sin embargo de que ya había logrado hacerme un agujero y deslizaba por él, una tras otra, frases artilladas, explosivas, capaces de estallar en mi pecho como una secuencia de cargas de dinamita. Pero lo más extraño no era eso. Antes de que llegara al final, empecé a sospechar que no hablaba sólo para mí, que lo estaba haciendo también por ella misma. Y esa fue su arma secreta, decisiva. Al Lobo nadie le ha puesto nunca una pistola en la cabeza, ¿sabes? Ni él, ni tú, habéis tenido que oír cómo le quitaban el seguro a una pistola apoyada en vuestra cabeza, para obligaros a hacer cosas que no queríais hacer, y no habéis tenido que hacerlas, y no os habéis sentido igual que una mierda después. Así que no me vengas con tonterías. ¡No tenéis ni idea de lo que decís, ninguno de vosotros, ni idea tenéis! Pero yo sí lo sé, porque yo he pasado por todo eso, ¿me oyes? Por eso, y por cosas peores. Se alejó unos pasos, se apartó el pelo de la cara, tomó aliento. Parecía haber terminado, pero cambió de opinión. Volvió a acercarse a mí, me*

---

<sup>693</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 366-367.

*agarró con las dos manos del cuello de la camisa, y me atrajo hacia ella como si quisiera besarme. En lugar de eso, me soltó de golpe y añadió algo más. Yo he tenido que pasar por cosas que tú ni siquiera te imaginas.*<sup>694</sup>

Le personnage d'Inés acquiert toujours plus de profondeur et de maturité. Inés a fait partie de cette catégorie d'Espagnols apeurés, terrorisés, violentés, torturés, emprisonnés et, de ce fait elle comprend très bien l'attitude des prisonniers qui ne pensaient qu'à s'enfuir. Elle a vécu cette nécessité vitale, même si elle a eu une extraordinaire force, qui lui a permis de résister, malgré la violence et la peur. Grâce à cela, le lecteur perçoit progressivement le tempérament d'Inés, qui est forte, courageuse, intègre. Elle ne stigmatise pas l'autre car elle a vécu des choses qui lui permettent d'avoir acquis suffisamment de sagesse et de bon sens pour être tolérante et compréhensive.

Inés confie avoir vécu cinq années de violence « *Cinco años de palizas* » qui semblent faire écho aux cinq kilos de rousquilles qu'elle avait soigneusement préparées, lorsqu'elle avait rejoint les combattants. C'est un peu comme si chaque kilo de rousquilles venait réparer une année de souffrance. La cuisine lui permet de panser ses blessures.

Aussi, si cette scène de la fuite des prisonniers républicains et du soldat qui se rallie à leur cause ne parvient pas à apaiser Galán sur le changement du peuple espagnol, cela permet tout de même au lecteur de comprendre à travers ce seul exemple que tout n'est pas si simple dans l'opposition des deux camps, tout n'est pas tout noir ou tout blanc. Almudena Grandes suggère l'idée que la population ne partage pas forcément les convictions franquistes mais se tait et se soumet, par peur, par contrainte, par manque de culture ou d'information aussi parfois. Et grâce à cet exemple, Almudena Grandes rend concrète cette position et plutôt que de l'énoncer simplement, sans grand pouvoir de conviction, elle la met en scène, rendant ainsi les choses plus palpables, plus visibles et donc plus convaincantes.

Inès, quant à elle, a su trouver les mots justes, dû au fait qu'ils étaient vrais et sincères. Elle complète ainsi son témoignage qui suffit à comprendre ce qu'ont vécu les

---

<sup>694</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 367.

Espagnols n'ayant pas pu fuir, contraints de rester en Espagne et de subir l'atroce répression franquiste, si traumatisante que certains en ont perdu jusqu'à leur identité. Mais Inés est là, et c'est grâce à cette opération qu'elle a trouvé la force de se battre. Elle suggère l'idée que d'autres peut-être la trouveront aussi, réaffirmant ainsi que cette opération n'est pas vaine :

*- España está llena de gente como yo, Galán. Gente que habría dado cualquier cosa, media vida, por salir de aquí en el 39, y que tuvo que quedarse para abarrotar las cárceles, para escuchar sus sentencias de muerte, para dormir durante treinta años en una baldosa y media de suelo sucio, con el cuerpo lleno de heridas gangrenadas, comidas por la sarna. ¿Y cómo quieres que estén? Pues muertos de miedo, claro. ¿Cómo no van a tener miedo, si les han pegado tanto que ya no se acuerdan ni de quiénes son? Pero otros están de pie, siguen estando de pie y os están esperando apretó mi mano, y adiviné que no estaba muy segura de que fuera a gustarme lo que me iba a decir—. Yo os he estado esperando durante cinco años, así que a mí no me preguntes para qué has venido. Si no lo sabes, lo mejor que puedes hacer es volver a marcharte.*

*La miré y no dije nada, pero ella supo leer en mis ojos. Estábamos tan cerca que no tuvo que mover los pies para dejarse caer sobre mí, pero no me abrazó hasta que sintió mis brazos alrededor de su cuerpo.<sup>695</sup>*

Cette idée de l'Espagne qui n'est plus l'Espagne, étroitement liée à celle que seuls ceux qui sont restés là-bas peuvent saisir ce qu'elle est réellement devenue et combien cela est devenu difficile et violent à vivre est aussi un fil conducteur du roman *La Madre de Frankenstein*. Le personnage de María qui n'a pas quitté l'Espagne après la guerre en témoigne auprès de Germán, qui lui a vécu l'autre enfer que peut-être l'exil :

*Eso fue lo que sentí al escucharla, que su experiencia de la alegría y de la desgracia, de la esperanza y la desolación, se parecía demasiado a la mía para que no fueran dos versiones distintas de la misma tristeza, y estaba tan arraigada en los corazones de la gente que andaba por la calle que, mientras brotaban de sus labios, sus palabras iban fabricando una metáfora de su país, del mío. La historia de la nieta del jardinero era un minúsculo fragmento de la historia de España, un pequeño párrafo de un capítulo que nadie se atrevería a escribir en ningún manual, pero su verdad era tan grande como todas las verdades que nadie se atreve a contar en voz alta. Al entregármela, me había*

---

<sup>695</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 369.

*enseñado un lenguaje, una clave capaz de descifrar todo lo que no entendía desde que regresé.*<sup>696</sup>

Que l'on soit resté ou parti, cette Espagne -leur Espagne- a été perdue. Tous les romans de cette série concourent à traduire cette idée, telles les pièces d'un puzzle qui sont données au fil des romans pour parfaire une image totale de ce qu'est cette Espagne d'Almudena Grandes ; une image de l'Espagne qu'aucun manuel historique ne mettrait en lumière et à laquelle seule la littérature peut donner vie. Plusieurs autres occurrences sont livrées dans le premier roman de la série. Parmi celles-ci, une autre occurrence de cette Espagne qui n'existe définitivement plus intervient à la toute fin du chapitre. En effet, ce chapitre se clôture sur le départ imminent pour la France des combattants à la suite de la décision du haut-commandement d'abandonner et de battre en retraite, scène qui met fin à l'épisode *Operación Reconquista*, alors que le roman est loin d'être achevé. Cette fin abrupte laisse deviner que l'histoire de Inés et Galán est primordiale dans le roman et va prolonger l'Histoire de cet événement. Faisant écho au concept d'historicité de Galdós ; cet événement vécu par ces hommes et ces femmes apparaît comme le plus important c'est. En effet, comme il a été évoqué précédemment, ce récit historique ne se contente pas de narrer uniquement le fait historique ; il englobe également l'avant et l'après, dans la vie de chacun des concernés. L'Histoire, chez Galdós comme chez Almudena Grandes, s'inscrit à l'échelle spatio-temporelle humaine. Pour Almudena Grandes, l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran, ce ne sont pas uniquement les faits qui se sont déroulés entre le 19 et le 24 octobre 1944. Au contraire, le vécu des êtres humains, concernés de plus ou moins près, avant et après la tentative est primordial. La vie de tous ces êtres humains est influencée par l'événement historique et l'influence aussi. L'Histoire s'inscrit dans l'échelle humaine, qu'elle façonne et qui l'a façonnée également. Aussi, l'abandon, la deuxième défaite, la perte définitive de leur pays et de terre, le retour à la vie en exil, signent un tournant de l'Histoire et de leur histoire mais, la fin de tout espoir de conquête, ne signifie pas la fin, ni de l'une ni de l'autre.

---

<sup>696</sup> *Ibid.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), pp. 135-136.

Néanmoins, étant donné l'importance de ce moment, Almudena Grandes revient sur celui-ci en donnant à connaître la version d'Inés, cette fois. Le lecteur est, donc, en possession des deux versions : celle de Galán, puis celle d'Inès. Les deux versions se complètent et concordent pour offrir une vision globale et vraisemblable du bilan de cette tentative – au niveau fictionnel maintenant- qui met à jour l'absence total de soutien, dont ils ont souffert que ce soit de la part des Alliés ou de celle de leurs compatriotes :

*- No nos vamos insistió, más sereno en apariencia—. No podemos irnos. No podemos abandonar, no podemos regalarles España otra vez.*

*\_ ¿Y qué te crees, que a mí me gusta? ¿Qué estoy deseando volver a Francia? ¡No me jodas, anda!*

*- Pero es que... No... Galán se apartó de él, empezó a andar en círculo, dibujó uno completo alrededor del Lobo antes de seguir—. No hemos planificado esto bien. No lo hemos hecho bien. Hay que encontrar una manera, tiene que haber... Esta zona no es propicia para nosotros.*

*- Ese no es el problema, Galán, y tú lo sabes. Si la gente nos hubiera apoyado, todo habría sido distinto, aquí, en Toulouse, en todas partes. Si la gente nos hubiera apoyado, sólo dependeríamos de nosotros mismos.*

*- Pero aquí no hay fábricas, no hay jornaleros, la población no está politizada. ¡Si hubiéramos desembarcado en Asturias! Mira que os lo dije...<sup>697</sup>*

Cette “anecdote” racontée par les deux protagonistes met en relief la perte de leur Espagne qui, définitivement, n'est plus à leur image ainsi que la fin de leurs attentes et de leurs espérances déçues. Les personnages le montrent par le biais des dialogues, notamment lorsque Galán échange à ce sujet avec Lobo qui essaie de lui ouvrir les yeux.

*- ¡Escúchame de una vez, Galán! El Lobo fue a por él, le cogió por los brazos, le obligó a mirarle-. España ya no es nuestro país, te guste o no, esa es la verdad. Los españoles que nosotros conocimos ya no existen. Están todos muertos, o en la cárcel, o tienen tanto miedo que no saben ni cómo se llaman.*

---

<sup>697</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 446.



- ¡Eso no es verdad! Él se zafó con tanta fuerza que su contrincante estuvo a punto de perder el equilibrio-. En el monte hay un ejército, decenas de miles de hombres que sí saben quiénes son, que nos están esperando...

*Y eso fue lo que me hundió del todo. Mientras Galán repetía su propia versión del discurso con el que yo había intentado consolarle una noche en la que él no quería saber nada, excepto que los presos a quienes acababa de liberar habían salido huyendo monte arriba como conejos, comprendí la medida de mi desgracia, la desgracia de mi amor y de mi amante, la desgracia de España, mi pobre país aterrorizado, humillado, cada día un poco más pequeño, más encogido, más cobarde, su pequeña gente harta de sufrir, y nuestra propia desgracia, aquel círculo vicioso de energía y desesperanza, de fe y desconsuelo, en el que nos íbamos intercambiando los papeles, las mentiras, a medida que nos fallaban las fuerzas o las recobrábamos, aferrados todos al mismo poste, el mástil tambaleante de un barco que hacía agua, eso éramos nosotros, hasta que alguien gritaba ¡tierra! Sin verla, y no la veía, pero los demás sí, los demás la veíamos donde no existía, y hasta se la enseñábamos con el dedo, ¡tierra!, y no había tierra, sólo aire, la aérea inexistencia de la nada, sobre ella pisábamos, pero no era tierra, y el aire cedía, y nos caíamos, nos hacíamos daño, aunque siempre había alguien para levantarse, para levantarnos, y cuando uno se rendía, otro volvía a empezar.*<sup>698</sup>

Cependant, le lecteur constate bien que malgré le désespoir immense causé par la perte de leur Espagne qui s'est emparé d'eux, au beau milieu de la tourmente, apparaît une lueur d'espoir. L'Espagne est maltraitée, humiliée, traumatisée mais les guérilleros qu'ils sont la conserve en eux et sont capables de continuer à la faire vivre. Ils trouvent la force de garder espoir au milieu du désespoir, quitte à se mentir à eux-mêmes. Qui plus est, il y a toujours un guérillero qui se relève et entraîne les autres vers l'avant dans son sillage.

La vérité a vu le jour et les combattants ont pris conscience de la réalité. L'Espagne ne sera plus jamais semble-t-il, car elle a trop souffert de cette guerre et de cette dictature qui a anéanti tout ce qu'elle avait de plus beau. Leur Espagne est comme morte, même si certains d'entre eux ont du mal à l'accepter :

---

<sup>698</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 446.

*España ya no es nuestro país, te guste o no, esa es la verdad. Los españoles que nosotros conocimos ya no existen. Están todos muertos, o en la cárcel, o tienen tanto miedo que no saben ni cómo se llaman.*

*- ¡Eso no es verdad!<sup>699</sup>*

Cette antinomie entre une Espagne qui n'existe plus et qui, pourtant, existera toujours est une ligne de vie de cette série de romans. Certes, l'Espagne qu'ils aimaient tant n'est plus -en tant que telle- mais elle persiste dans la mémoire et dans les cœurs. Cette clef d'écriture guide le premier roman et persiste dans chacun d'entre eux. *La Madre de Frankenstein* confirme ce propos par de nombreuses occurrences. Germán offre, à son tour, une réflexion tout au long de celui-ci sur l'opposition entre Espagne perdue et Espagne qui perdure. Dans celui-ci l'accent est aussi mis sur une dénonciation de certains aspects du Franquisme qui complètent les faits précédemment, par exemple, les comportements homophobes et le mauvais traitement des malades mentaux :

*Los tres le habían asegurado a la señora Méndez que la homosexualidad era una simple enfermedad para la que existían curas eficaces. Desde la hipnosis hasta los electrochoques, Eduardo había experimentado todo un catálogo de soluciones terapéuticas que había dado sus frutos, depresión, insomnio, anemia, ansiedad.<sup>700</sup>*

Ce roman *La Madre de Frankenstein* confirme également des thèmes clefs comme la dénonciation de la place inférieure à laquelle les femmes étaient cantonnées à travers le personnage de María sur laquelle la société fait peser le poids de la destinée imposée aux filles et encore plus aux jeunes filles pauvres : « Allí sólo iban a enseñarme tonterías que no me iban a servir de nada, me dijeron, era mejor que me quedara en casa, para aprender a guisar, a coser, a limpiar, porque esa iba a ser mi vida y cuanto antes me hiciera a la idea, mejor para mí”.<sup>701</sup>

---

<sup>699</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 446.

<sup>700</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 195.

<sup>701</sup> *Ibid.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), p. 81.

La contrainte imposée par une éducation catholique rigide apparaît fortement dans ce cinquième roman, comme dans le premier, élevant au rang de condamnable tous les plaisirs de la chair, des sens, de l'esprit et, finalement, toute joie :

*Todo eso era verdad. Pero una verdad mezquina, sucia, una verdad española. La que sembraba el padre Armenteros en los Cursillos de Cristiandad. La que convertía el sexo en un artículo de estraperlo, el placer en una actividad clandestina, el cuerpo en un objeto de delito. La que vaciaba el corazón de las mujeres como Pastora para rellenarlo con una culpa ajena, implantada a traición, que había matado por asfixia, hacía ya muchos años, la libertad de la que seguía alardeando en vano. La que intoxicaba la imaginación de las mujeres, pintando de negro lo que debería ser rosa. La que humillaba el deseo de sus novios, sometiéndolos a la humedad rojiza, sórdida, de un sótano perpetuo donde las tinieblas se confundían con la luz del día. La que desvirtuaba la alegría, convirtiéndola en vicio, la felicidad, convirtiéndola en debilidad, la piel, convirtiéndola en un puente hacia el Infierno. Era una mierda de verdad, la cárcel portátil, de pura mierda, que aprisionaba los sentidos, el cuerpo y la mente de todos los españoles.<sup>702</sup>*

Comme les précédents, ce cinquième roman fait état de la censure de la parole et de la culture<sup>703</sup> ou encore d'un système social cruellement inégalitaire et coercitif. Dans l'asile pour femmes, par exemple, tout contact entre riches et pauvres est prohibé :

*El manicomio de mujeres de Ciempozuelos era un modelo a escala de la sociedad a la que pertenecía, una miniatura patológica de un país enfermo. Las reglas que se aplicaban sin que nadie las discutiera eran tan rígidas que las enfermas ricas no tenían ninguna clase de contacto con las pobres, más allá de las consultas de los psiquiatras y la sala de espera del médico general que les trataba a todas.<sup>704</sup>*

De la même façon, les relations officielles, sérieuses, entre les médecins et le reste du personnel soignant ne sont pas admises. Il n'est pas concevable dans cette société de fréquenter quelqu'un qui n'appartienne pas à la même classe sociale d'origine :

---

<sup>702</sup> *Ibid.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), p. 235.

<sup>703</sup> *Ibid.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), pp. 62-63.

<sup>704</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 65.

[...] pero España no es Suiza, Germán. Aquí, los médicos no salen con las auxiliares de enfermería. Aquí, sólo se acuestan con ellas y les arruinan la vida. [...] España no era Suiza y nadie me había obligado a volver. Lo que había encontrado era lo que había, un país fracturado, fragmentado, donde nadie era libre en absoluto, ni siquiera para enamorarse fuera del carril social al que estaba asignado desde su nacimiento.<sup>705</sup>

Le roman *La madre de Frankenstein* fait fortement écho à celui d'Inés en ce qu'il porte à la connaissance -et par là-même condamne- la coercition injuste de l'état fasciste et de la religion catholique attenante à celui-ci : « Es culpa de este puto país -y lo adelgazaba hasta reducirlo a una hebra de sonido apenas perceptible- de los hijos de puta que lo han convertido en un país de mierda”.<sup>706</sup> Est également soulignée l'idée que malgré l'instauration du Franquisme, les Espagnols restés en Espagne ont dû continuer à vivre malgré tout : « Porque España seguía existiendo. Porque los españoles tenían que vivir. [...] Porque España no desaparecería cuando Franco desapareciera. Porque mi país no podía seguir prescindiendo de gente como yo”.<sup>707</sup>

L'idée que l'Espagne est encore debout au cœur de ceux qui l'incarne et la porte s'affirme assurément, au-delà des régimes, des circonstances. L'essence, l'âme de leur pays va rester ancrée chez eux en dehors du temps.

Grâce à l'histoire d'Inés et de Galán, Almudena Grandes permet à l'Histoire d'avancer, malgré la fin de cet épisode. L'horizon fictionnel s'ouvre sur un autre « épisode », l'après-invasion dans la vie des personnages narrateurs. Dans cette inscription de l'Histoire dans l'humain, il y a une dimension à la fois cyclique et d'immortalité. Grâce aux deux personnages, l'histoire survivra, vivra, à travers eux d'abord, puis à travers leurs enfants, prolongeant ainsi à jamais l'existence de l'Histoire.

Cet exemple concret contribue à réduire le manichéisme qui entoure toute cette période. Cela permet, plutôt que de jeter l'opprobre sur la population et de la stigmatiser, de faire le récit concret d'expériences vécues de l'intérieur par les

---

<sup>705</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), pp. 313-314.

<sup>706</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 359.

<sup>707</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), pp. 32-33.

combattants. Ainsi, elle montre la complexité de la situation humaine dans laquelle ils étaient plongés. En révélant que la prise de position idéologique pour l'un des deux camps n'était pas toujours choisie volontairement, par conviction, ce qui permet de relativiser quelque peu. Parmi la population, certains se montraient hostiles aux républicains, comme Ramona l'épicière. Mais d'autres n'étaient pas farouchement opposés aux républicains ; ils restaient passifs, cachés, terrorisés par la crainte d'une reprise de la Guerre civile et par l'oppression franquiste. Cet exemple invite à la prudence quant aux jugements hâtifs et tranchés sur les prises de positions de la population pendant le conflit armé.

La troisième dimension de cette Espagne qui n'existe plus concerne les suites de l'échec de l'opération de reconquête avec le retour à Toulouse, pour un temps indéfini. Almudena Grandes s'ingénie pour laisser entrevoir ce tournant de l'Histoire et de l'histoire, non pas comme une fin, malgré la « mort » que les combattants viennent de frôler physiquement comme émotionnellement, mais plutôt comme un nouveau départ à construire. C'est ainsi que le troisième chapitre s'ouvre, avec le témoignage d'Inés sur son arrivée à Toulouse et sa prise de conscience que la vie continue malgré tout. Toulouse sera plus qu'un pâle succédané. Pour Galán et Inés, la vie continue. Tant que l'on est vivant, tout est possible.

Néanmoins, la toute fin du roman offre encore une dernière dimension de cette Espagne qui n'existe plus. Inés et Galán sont de retour en Espagne, à Madrid, auprès de leurs enfants qui s'y sont déjà installés. Malgré son éternel optimisme, Inés confie sa déception en constatant que jamais plus l'Espagne ne retrouvera sa vraie âme. Selon elle, si la Dictature ne l'a pas tout à fait tuée, elle a annihilé sa plus belle version pour n'en laisser qu'une pâle copie, vide de son essence. Ce qui souligne, une fois encore, l'importance vitale de l'humain et de la mémoire pour que cette Espagne vive encore, si ce n'est dans la réalité, du moins dans les cœurs et dans les esprits, où qu'ils soient. Pour Inés, l'Espagne incarne, reprenant les images religieuses du Christ, le sang coulant dans ses veines et dans celles de ses compatriotes, qui ont lutté pour elle, pour sa démocratie, pour la survie de ses valeurs, principalement la droiture et le courage, la noblesse d'esprit et de cœur. Pour elle, l'Espagne est sa vie, celle qu'elle a courageusement

construite, solidairement et fraternellement avec ces condisciples, exilés au cœur de Toulouse. Pour Inés, L'Espagne n'est pas celle qui s'est déroulée et installée depuis 1975, à la suite de cette longue dictature qu'elle retrouve pour ses vieux jours et qu'elle ne reconnaît plus, plus comme sienne :

*Desde que había vuelto a vivir en España, me acordaba a todas horas del día en que me marché, el último que pasé en casa de Ricardo, en Pont de Suert. Y de todos los instantes de todos los días, de aquellas noches brillantes, luminosas, que alcancé a vivir en un país distinto, un país dulce y mínimo que apenas poseía unas pocas casas a orillas del Garona. Eso fue España para mí. El país al que había vuelto se llamaba igual, pero yo sabía poco de él, y él nada de mí, nada de aquello.<sup>708</sup>*

Inés ne reconnaît pas son pays ; elle ne se reconnaît pas en lui et son pays ignore tout d'elle et surtout des sacrifices que ces simples citoyens ont fait pour elle. L'Espagne les a « oubliés », « ignorés ». A aucun moment, elle ne les a mis à l'honneur, alors qu'ils se sont battus, qu'ils ont tout donné pour elle. Cela ne peut pas être son pays, celui qu'elle aime, elle qui est si humble, si droite, si courageuse et qui aurait tout donné pour l'Espagne. Alors l'Espagne, son Espagne, c'est ce qu'elle a construit avec tous les autres et qui a animé son cœur, tout au long de ces années. Pour elle, l'Espagne, va résider dans tous ces gens qui ont une noblesse d'esprit et de cœur et qui, luttant pour l'Espagne, sa démocratie, l'avenir de son peuple, ont souvent payé de leur vie ou ont été condamnés à la prison ou à l'exil. Elle réaffirme que ces gens-là, ceux qui ont le courage de se lever et de se battre pour défendre leurs idées, représentent l'Espagne et non pas ceux qui vivent en Espagne et ne sont que de pâles copies des flamboyants caractères qui l'animaient. L'Espagne existe, mais uniquement dans les cœurs et les esprits de ces Hommes qui en portent toujours des valeurs.

A la fin du roman, lorsqu' Inés revient en Espagne, elle porte cet exil en elle, ce qui l'a blessée, ce qu'elle en a gardé et ce qu'elle en a fait

Dans le cinquième roman *La madre de Frankenstein*<sup>709</sup>, lorsque le personnage principal, Germán, envisage de revenir en Espagne pour travailler dans l'hôpital psychiatrique pour femmes de Ciempozuelos, conséquemment à la sollicitation du

---

<sup>708</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 709.

<sup>709</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020).

directeur, ancien ami de son père José Luis Robles, sa mère qui vit encore là tente de l'en dissuader. Son père, professeur de Psychiatrie à l'Université centrale de Madrid, s'est suicidé à la prison de Porlier après avoir été condamné à mort. Et malgré son envie de le revoir, sa mère lui conseille, de ne pas revenir en avançant le fait que l'Espagne n'est plus l'Espagne et que sa vie en Suisse doit être bien meilleure : « Pero me imagino que se habrá vuelto como los demás, porque tú no sabes lo que es vivir aquí, Germán. La dictadura convierte en mierda todo lo que toca, créeme<sup>710</sup>. Le narrateur confirme lui-même, d'ailleurs, ce propos dès qu'il est de retour en Espagne et à plusieurs reprises par la suite face à la constatation de la façon dont sont traités les malades psychiatriques, les homosexuels, les femmes: « Sólo llevaba dos meses trabajando con el equipo de Robles, pero me había sobrado tiempo para reconocer que mi madre tenía razón. España se había convertido en un país remoto, desconocido para mí<sup>711</sup> ».

La peur de parler, alors même que l'action se situe dans les années 50, continue à prédominer dans ce pays souffrant, encore en proie à un système autoritaire et injuste : « Que hablar, leer libros, sobre todo traducidos, comprar “La Codorniz” o besarse en la boca a la luz del día incluso en el seno del matrimonio eran actividades muy sospechosas, que podían llamar la atención de alguien que tuviera un conocido en la policía<sup>712</sup> ». Les dénonciations sont toujours monnaie courante, les persécutions et les privations de liberté également et parler, lire, écrire sont des activités suspectes. *La madre de Frankenstein* dénonce également les inégalités riches/pauvres en soulignant que l'hôpital psychiatrique les sépare, les traite différemment et qu'il est un reflet de la société.<sup>713</sup>

L'ami du père de Germán qui le sollicite est devenu directeur de l'hôpital grâce à son beau-frère, ancien nazi, ami d'un Franquiste très influent. Lui-même reconnaît ne pas être très fier d'être parvenu dans de telles conditions mais les Espagnols qui n'ont pas pu fuir se sont « adaptés » selon ce qui leur semblait le mieux. Comme dans *Inés y la alegría*, il y a une référence au fait que le Franquisme a expulsé, détruit ou obligé à fuir toutes les forces les plus vives.<sup>714</sup> Néanmoins pour German ce pays ne cessera jamais

---

<sup>710</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 35.

<sup>711</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 57.

<sup>712</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 63.

<sup>713</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), p. 65.

<sup>714</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 33.

d'être le sien « [...] del que jamás dejaría de ser mi país. »<sup>715</sup> Dans l'exil, il a gardé son pays en lui et beaucoup de choses lui manquaient, sa famille, la cuisine, le soleil ; l'aridité de la terre, la silhouette des femmes : « Durante quince años me había esforzado por recordar los colores, las texturas; las sensaciones que había perdido, pero cuando regresé todo me sorprendía ». <sup>716</sup>

Il culpabilise d'être parti, d'avoir fui et d'avoir une vie aisée alors qu'elle est si dure pour ceux restés en Espagne :

*Durante quince años seguidos, me había sentido culpable todos los días por no haber arruinado mi vida. Durante quince años seguidos, todas las mañanas me asqueaba el olor del café y todas las noches me torturaba la culpa de haberme acostada sin hambre. Casi todos los meses recibía carta de Madrid, una cuartilla de mi madre y otra de Rita, en la que se disculpaban por no escribir más a menudo porque los sellos eran muy caros. Al principio me daban noticias de mi padre encarcelado. Después ya no, aunque seguían contándome su vida. A mí me daba vergüenza contarles la mía.*<sup>717</sup>

Ces récurrences thématiques -telles que la douleur de l'exil, la perte de l'Espagne et en même temps sa perduration dans les cœurs, dans les âmes et dans la culture du quotidien- assoient avec certitude l'importance de celles-ci dans la construction du sens de ce projet de l'auteure.

Comme le souligne justement José Cubero, beaucoup d'Espagnols ne sont jamais revenus en Espagne ; certains pour des raisons politiques dues aux risques juridiques et légaux, d'autres pour des raisons financières ou familiales mais aussi car le retour aurait été trop douloureux et/ou il aurait symbolisé une sorte de « reconnaissance » du régime franquiste à laquelle ils se refusaient :

*Rares sont en effet les retours après-guerre. [...] ils considèrent que c'est reconnaître implicitement le régime de Franco que d'aller dans une Espagne toujours soumise à la dictature. Ils ne veulent pas briser le pacte qu'ils ont conclu avec eux-mêmes en prenant le chemin de l'exil.*<sup>718</sup>

---

<sup>715</sup> *Ibid.* (Grandes, La Madre de Frankenstein, 2020), p. 28.

<sup>716</sup> *Ibid.* (Grandes, La Madre de Frankenstein, 2020), p. 13.

<sup>717</sup> *Ibid.* (Grandes, La Madre de Frankenstein, 2020), p. 36.

<sup>718</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013), pp. 341-342.



Certains renoncent à leur culture originelle par choix ou par nécessité ; d'autres en font un leitmotiv. Chacun gère cet exil selon ses propres moyens et capacités ; parfois il est source de création, il est « bonifié », mais il n'en reste pas moins souffrance. José Cubero a parfaitement su saisir et illustrer ce propos :<sup>719</sup>

*Mais quelle que soit leur réussite, la souffrance de l'exil demeure. Dans son recueil « Sempre en Galiza » édité à Buenos Aires en 1944, le poète galicien Pablo Castelao s'épanche : « Je dessinai toujours en galicien ; j'écrivis toujours en galicien et, si vous ôtiez tout ce qu'il y a de galicien et d'humain dans mon œuvre, il n'en resterait rien<sup>720</sup>. » Le romancier Pedro Salinas qui enseignait à Boston parvient à atténuer cette déchirure grâce à la langue. « Aujourd'hui, la langue est la meilleure mémoire de mon pays, et comme je l'étudie et je l'explique, sans le vouloir, sans la chercher, je la retrouve à toute heure.<sup>721</sup> »*

Selon beaucoup d'exilés, mais aussi des historiens, des artistes, l'exil habite celui qui l'a subi, il relève de chaque individu et se transforme en fonction de chacun, en un silence, en une parole, en une œuvre, en une philosophie de vie. Pour un grand nombre, la conservation et la permanence des valeurs républicaines espagnoles en leur sein est fondamentale : « Enfin, ces exilés, au moment du retour, ont le sentiment qu'ils ont assuré la permanence des valeurs de l'Espagne devenue « Numance errante ».<sup>722</sup>

Dans le roman d'Almudena Grandes, la sublimation de cet exil forcé ou de cette perte d'essence de l'Espagne se transforme à la fois en un engagement politique, social, humaniste, culturel, artistique et philosophique. Ce qui prolonge cette réflexion tendant à démontrer que ce roman, c'est l'histoire à l'échelle des Hommes. Almudena Grandes semble rejoindre le propos de José Luis Cubero consistant à dire que, le plus important dans le déroulement de la vie, c'est l'homme, ses richesses immatérielles. Selon eux, il est crucial de garder en mémoire, pour continuer à avancer et vivre tous ensemble, cette

---

<sup>719</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 345.

<sup>720</sup> Cuesta Bustillo J., "Exilio de científicos españoles en Argentina (1939-2000), un esbozo", *Exilio*, Museo Nacional, Centro de Arte Reina Sofía 2003, p.169 en *op. cit.* (Cubero, 2013), p. 345.

<sup>721</sup> *Ibid.* Cuesta Bustillo J., "Exilio de científicos españoles en Argentina (1939-2000), un esbozo", *Exilio*, Museo Nacional, Centro de Arte Reina Sofía 2003, p.169 en *op. cit.* (Cubero, 2013), p. 345.

<sup>722</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013),p. 346.

mémoire d'hommes et de femmes. Dans le roman, leur mémoire personnelle, alliée à leur mémoire culturelle, se retrouve concrètement et témoigne à la fois des investigations historiques auxquelles ils se sont livrés et des histoires de vie personnelles qu'ils ont reçu en héritage pour une offrir une histoire témoin, véridique, passionnante et humaine.

Faisant référence à la vie dans les camps de concentration conséquemment à *La Retirada*, Geneviève Dreyfus Armand souligne combien l'identité culturelle républicaine était cruciale dans la vie de ces hommes et de ces femmes. Pour eux, continuer à faire vivre cette culture, supposait pouvoir perpétuer l'entreprise culturelle et éducative menée en Espagne par la République :

*Ce travail d'éducation et de culture permet de retrouver la dignité et de lutter contre l'abattement né de la déroute, de l'isolement, de l'humiliation et de l'inaction forcée ; en perpétuant l'idéal pour lequel ils se sont battus en Espagne, cette activité aide les réfugiés à lutter contre la désespérance de leur situation. Surmonter la défaite et l'exil passe par l'affirmation d'une identité. De même qu'en Espagne la lutte contre le Franquisme a été menée largement au nom de la défense de la culture, la survie dans les camps passe par la sauvegarde et l'expression de l'identité culturelle républicaine ; l'exil espagnol se veut immédiatement une résistance culturelle. Dès les premiers mois de leur arrivée en France, s'impose donc aux républicains espagnols la nécessité intellectuelle et moral de poursuivre purement et simplement la vue culturelle de la République qu'ils sont défendue : une République qui a mené un travail important en matière d'enseignement et d'éducation, travail qu'il s'agit de poursuivre afin de nier la défaite et d'abolir la dure réalité de l'exil. Naturellement loin d'être neutres, les activités culturelles menées par les républicains espagnols se trouvent intimement liées à leur combat politique.<sup>723</sup>*

Les réfugiés espagnols incarnent ces valeurs culturelles républicaines qui, selon eux, représentent très justement l'Espagne. Geneviève Dreyfus Armand illustre cette conception par la retranscription d'un témoignage d'un étudiant du camp d'Argelès-sur-Mer qui porte ce message « Ce sont eux l'anti-culture. Ils ne sont pas l'Espagne. C'est

---

<sup>723</sup> *Op.cit.* (Dreyfus-Armand, 1999), p. 90.

nous qui sommes l'Espagne. ». <sup>724</sup> Préserver cette culture, devient essentiel car c'est préserver ce qui leur reste de cette Espagne républicaine perdue.

Même si l'Espagne existe, mais n'existe plus vraiment, il règne un besoin de créer finalement une autre version du pays, une version « rêvée » bâtie sur ce que ceux qui en sont amoureux lui trouvent de meilleur, comme le proposait Galdós et qu'Almudena Grandes reprend à son compte.

La partie suivante se propose de mettre en lumière comment Almudena Grandes a trouvé un moyen pour sauvegarder et faire vivre cette Espagne qui n'existe plus vraiment. En effet, cette dernière l'a subtilement et habilement « incarnée », donnant ainsi une version moins utopique de cette Espagne rêvée, mais plus humaine.

## 2. L'Espagne dans les veines

### 2.1 Les régionalismes

Dans *Inés y la alegría*, l'identité culturelle est très présente et Almudena Grandes la reconstruit tout au long du roman avec ses personnages masculins et féminins républicains. Au fil de la lecture, l'identité culturelle espagnole se tisse par la présence des valeurs républicaines et humanistes, par la langue, par les régionalismes, par les arts. En effet, dans le roman, il y a une très forte présence de régionalismes, qu'ils soient linguistiques, culturels, anthropologiques ou même familiaux. L'accent est mis sur les traditions espagnoles, que ce soit au niveau culinaire de façon très marquée, mais aussi pour les célébrations, l'art de vivre, etc. Les spécificités liées à l'origine régionales sont

---

<sup>724</sup> *Ibid.* (Dreyfus-Armand, 1999), p.98.

très présentes et très importantes. Chaque personnage est relié à son origine, sa région, son village, son accent, ce qui le caractérise, définit son caractère, sa langue, ses goûts, sa façon d'être.

Tel que présenté dans la partie 1 à propos de l'intitulé des épisodes que l'auteure n'a volontairement pas qualifié de « nationaux » comme Galdós avant elle, la Nation telle que Renan la définit est vue comme une communauté qui partage des valeurs et de la culture. La langue, Schlegel le soutenait, était un vecteur de cohésion.

Dans *Inés y la alegría*, la culture est omniprésente. A chaque rencontre d'un nouveau personnage, Almudena Grandes qualifie celui-ci par quelques éléments physiques caractéristiques, ceux qui se voient de prime abord, des détails significatifs souvent. Les détails font de chacun un être unique justement. Dans la plupart des cas, Almudena Grandes enchaîne sur l'accent du personnage et, conséquemment, sur sa région d'origine. Cela dénote un intérêt tout particulier, voire un amour, pour les spécificités régionales, liées au terroir espagnol. Le terroir au sens noble qu'il devrait toujours avoir qui sous-tend la terre d'une région, sa langue, son accent, sa culture, ses traditions, les traits de caractère qui sont prêtés à ses habitants. L'idée que cette tradition des régions d'Espagne constitue la richesse de l'Espagne. La langue régionale, l'accent différencient chaque Espagnol selon la terre qui l'a vu naître et nourrissent le panorama espagnol et l'enrichit. Une langue régionale n'est pas anodine, elle est porteuse de la culture de ceux qui la partagent. Elle parle de sa région, de ses paysages par la toponymie par exemple, des traditions. Certains mots d'une langue régionale sont intraduisibles en ce qu'ils nomment quelque chose qui n'existe pas ailleurs. Il s'agit d'un lien entre les humains et intergénérationnel aussi. Ses détracteurs l'accusent d'être synonyme de communautarisme, de repli sur soi. Selon eux, les langues régionales constituent une barrière empêchant de s'ouvrir au monde, et aux autres langues, mais nombre de linguistes ont prouvé qu'il n'en est rien.

D'un point de vue linguistique, l'apprentissage d'une langue régionale permet, au contraire, d'être plus à même d'apprendre d'autres langues par la suite, car elle développe certaines connexions neuronales et favorisent le bon développement des zones responsables du langage parlé et compris, appelées aires de Wernicke et de Broca. Ainsi, elles facilitent ensuite l'apprentissage de toutes les autres langues, à l'oral comme

à l'écrit. L'apprentissage de l'occitan dans le sud-ouest permet, par exemple, d'apprendre avec beaucoup plus de facilité toutes les langues romanes. De plus, connaître et aimer sa région, sa culture, ses traditions, sa langue n'entrave en rien l'ouverture sur les autres, bien au contraire, en réassurant ses racines, on est plus propices à élargir ses horizons.

Au cœur de l'Espagne, ces régionalismes donnent la couleur de chacun dans un même ensemble. Dans l'exil les régionalismes rassemblent encore plus car ils facilitent une identification et une connexion entre Espagnols.

Ces héritages régionaux rapprochent les êtres entre eux. Dans le Sud-Ouest, l'occitan a facilité l'intégration des Espagnols car il était plus proche de l'espagnol et permettait de mieux comprendre et mieux communiquer, ce qu'a souligné José Cubero dans son étude sur les Républicains espagnols<sup>725</sup> :

*De plus, dans le Sud-Ouest, l'occitan, encore largement parlé dans les milieux populaires, constitue une sorte de pont entre l'espagnol et le français dans les relations de travail. Julio García qui appartient à la première génération de réfugiés se souvient de ce moment : « A la mine, ça faisait du bien de parler espagnol entre nous, mais les Français râlaient... Le « patois » nous a beaucoup aidés. C'était plus facile de l'apprendre. Je ne le maîtrise pas mais le comprend parfaitement. »<sup>726</sup>*

De plus, la défense des identités régionales fait partie intégrante de la résistance anti-franquiste. Le Franquisme, sous prétexte d'unité, refusait toutes les spécificités régionales espagnoles et a toujours eu à cœur de les annihiler. Même s'il leur a beaucoup nui, il ne les a cependant pas anéanties et elles perdurent de nos jours. Progressivement, elles ont réapparu avec la prise de conscience des jeunes générations de la nécessité de les maintenir vivaces.

Au Pays-Basque comme en Occitanie, l'héritage culturel continue de vivre et de se transmettre à travers les traditions, l'art, la cuisine, la musique, les chants, les fêtes.

---

<sup>725</sup> *Op.cit.* (Cubero, 2013),p. 339.

<sup>726</sup> Montbroussous M.-L., *Une intégration réussie : les Espagnols dans le bassin de Decazeville*, éditions du Rouergue, 1995, p.154 in *op.cit.* (Cubero, 2013).

Ce sont des éléments qui distinguent, certes, mais qui unissent surtout beaucoup. Cet état d'esprit d'amour pour les régionalismes que l'on observe également en France témoigne de cette volonté de porter ce message de part et d'autre des Pyrénées, comme une correspondance inter-pyrénéenne. De nos jours, les accents tendent à disparaître, se conformant aux volontés internationales de standardisation au détriment d'une identité collective commune forte et structurante. Alors cette proposition d'Almudena Grandes semble importante à souligner.

Une chanson du chanteur basque Michel Etcheverry vient faire écho à cette défense des accents proclamée dans le roman *Inés y la alegría*, intitulée de façon suggestive *Une pointe d'accent*. Cette chanson porte elle aussi ce message d'hommage et d'amour aux accents et à tout ce qu'ils portent en eux, la mémoire d'un pays, d'un terroir, d'une culture, de ses traditions. Grâce à l'accent, on porte en soi ce que l'on a hérité de ses parents, de ses aïeux, de son terroir. Où que l'on soit, tant que l'on conserve sa pointe d'accent alors, on emporte avec soi, au creux de son cœur, ses racines, son terroir, la mémoire de ses racines et de sa culture. L'accent permet d'emporter partout avec soi ses racines, ses origines, son héritage familial et culturel. Cette chanson souligne cette capacité de l'accent à rapprocher, dans le cadre du sud-ouest, Basques et Occitans, et dans des versions semblables également les Catalans :

*Mes amis, mes amours, si vous partez un jour,  
Laissez-moi, je vous prie, votre pointe d'accent,  
Cette musique-là me restera toujours.  
Rien ne peut la changer, ni la vie, ni le temps,  
C'est la magie des mots quand on berce un enfant,  
Le vol de la palombe à l'éveil du printemps,  
C'est l'envol de l'abeille dans le matin naissant,  
En un mot comme en cent, c'est la pointe d'accent.  
Mon beau pays s'appelle Occitanie, j'ai dans le sang une pointe d'accent,  
On ne peut pas renier sa patrie, tant que l'on garde une pointe d'accent ;  
On oublie les chagrins, les instants de bonheur,  
Les jardins sous la pluie, les étés sous les fleurs,  
On oublie les soleils et les neiges d'antan,*

*Mais on garde toujours une pointe d'accent.*  
*Les fameux mousquetaires avaient, disait l'histoire*  
*Au bout de leur épée une pointe d'accent.*  
*C'était un don du ciel et un titre de gloire, Henri était fier*  
*De l'avoir en naissant.*  
*Mon beau pays salut l'Occitanie, nous avons tous une pointe d'accent,*  
*On ne peut pas renier sa patrie tant que l'on garde une pointe d'accent.*  
*Toi qui cherches un ami en pays d'Euskadi,*  
*S'il prononce des mots que tu ne comprends pas,*  
*Dès le premier regard, tu le reconnaîtras,*  
*Il aura dans les yeux une pointe d'accent,*  
*Et à Toi qui t'en vas, ami de mon enfance,*  
*Je dis n'emporte pas ma terre à tes souliers,*  
*Mais accroche à ton cœur ce joli coin de France,*  
*Et sa pointe d'accent qu'on ne peut oublier.*  
*Mon beau pays, salut l'Occitanie, nous avons tous une pointe d'accent*  
*On ne peut pas renier sa patrie tant que l'on garde une pointe d'accent.*<sup>727</sup>

Et c'est bien cette dimension qu'Almudena Grandes exprime à travers ses personnages. Ses combattants, fiers de leur Espagne, de ses régions, de ses langues, de ses accents, de ses couleurs et qui conservent toute cette mémoire d'hommes et de terre dans leurs accents. Les accents sont des signes d'identité parlants car ils permettent de se reconnaître comme appartenant à un même pays, une même région, mais aussi, d'entrer en contact avec l'autre, puisque à travers les accents de chacun un lien se crée. Dans le roman d'Almudena Grandes, les accents des régions espagnoles unissent également tous les combattants espagnols.

À travers ces précieux accents, l'auteure, vient traduire une réalité dont les derniers témoins de cette Histoire font précisément état. Lors de l'interview accordée à Monsieur José Manuel Pedrosa à Bagnères de Bigorre en 2015, María Luisa De La Torre

---

<sup>727</sup> Etcheverry Michel, *Une pointe d'accent*, Irrintzina, 1997.

confiait justement que ce furent les accents des uns et des autres qui permirent les premiers rapprochements et les premières amitiés dans les camps. Tous étaient effrayés et n'osaient pas parler de peur de souffrir quelconques représailles. Néanmoins, en entendant les gens autour d'eux parler avec le même accent qu'eux-mêmes, ils étaient naturellement enclins à se rapprocher car ils identifiaient de la sorte leurs origines géographiques :

*En el campo, hicimos amistad con los que pensaban como nosotros, de Aragón. Había más amistad cuando venías de la misma región. No sé porque se simpatizaba uno más que con otro que era lejano.*

*Por ejemplo, había catalanes, primero que la lengua no había tanta amistad que, si cogía otro aragonés, aunque no era de tu pueblo, te simpatizaba sin hacerte nada.*

*Eso es la forma de hablar de cada uno.*<sup>728</sup>

Comme Almudena Grandes le montre, ces exilés emportent dans leur tête et dans leur cœur leur petit paradis perdu avec sa musique, ses bruits, ses odeurs, ses reliefs, ses racines, ses origines, son héritage. L'accent porte en lui toute la civilisation qui l'a vu naître et, le fait est qu'Almudena Grandes ait choisi de le mettre en avant, reflète cette conception des choses car en sauvant les accents, on sauve également toute la culture, la civilisation qui y sont attachées. Or, étant donné qu'Almudena Grandes se propose de sauvegarder la mémoire des Hommes espagnols et de leur culture, quoi de plus normal que cela passe par la mise en valeur et la sauvegarde des variantes linguistiques.

Concrètement, Almudena Grande n'évoque pas directement une telle conception, selon des allégations qui ne sauraient convaincre. Mais les très nombreuses occurrences positives et le fait est qu'elles aient un impact dans l'histoire forcent à penser qu'elle affectionne ces accents et qu'ils sont cruciaux. Tout au long du roman, des fréquentes références à ces accents et à ces particularités régionales sont disséminées. Cette méthode subtile spécifique adoptée par Almudena Grandes est très efficace. En effet,

---

<sup>728</sup> Entregar de José Manuel Pedrosa a María Luisa De La Torre, Bagnères de Bigorre, septembre de 2015.

A Bagnères de Bigorre, 24 personnes du même village trouvèrent refuge ainsi que beaucoup d'autres aragonais.



en tendant à montrer concrètement les choses et en laissant le lecteur les déduire, plutôt que de les lui imposer, elle a de fortes chances de convaincre ce dernier car il se laisse imprégner par l'idée, de façon plus ou moins inconsciente. Cela rappellerait presque les méthodes publicitaires qui visent à s'inscrire dans l'inconscient du lecteur, en disséminant des indices ou des images discrètes de la marque dans des situations quotidiennes télévisuelles qui s'imprègnent ainsi mieux dans son cerveau et tendent à le convaincre des qualités de ces produits. Almudena Grandes emploie cette méthode très fréquemment et pour la plupart des thèmes portés, que ce soit pour les manipulations des dirigeants, les valeurs humaines des combattants, l'importance de l'amour, des émotions et des sens dans la vie humaine. Pour revenir à cette mise en pratique, il n'est pas possible de lister toutes les occurrences aux régionalismes, aux accents car elles sont vraiment très nombreuses ; néanmoins quelques exemples significatifs permettent d'illustrer ce propos. Comme pour les références au terroir espagnol, les références à l'accent servent à la construction du sens.

Lorsqu'Inés rejoint les combattants à Viella, l'une des premières choses qui la frappe c'est justement l'accent du premier homme : « -Pero ¿esto qué es? \_el que parecía estar al mando no había perdido en Francia ni una pizca de su acento andaluz- ». <sup>729</sup> Immédiatement cela lui permet de constater, avec une émotion supposée mais non dite, que ces combattants ont en quelque sorte conservé leur idiosyncrasie, leur âme espagnole. À travers la conservation de l'accent, c'est le signe qu'ils n'ont pas changé et qu'ils portent toujours leurs valeurs et leur fierté d'être espagnols. Cette conservation des origines rejoint tout à fait le propos de la chanson de Michel Etcheverry, *une pointe d'accent* qui induit une certaine « Bienvenue, je te reconnais, nous sommes liés. »

Symboliquement, avec cette seule référence, le lecteur pressent l'importance de l'accent par ce qu'il représente en tant que vecteur de toute une culture, toute une civilisation, un état d'esprit. Ces hommes n'ont pas changé et n'ont rien perdu en France de ce qui fait leur identité. Au fur et à mesure qu'Inés rencontre les combattants, elle fait référence à leurs accents. Lorsqu'elle rencontre, par la suite, le chef des combattants, Lobo, elle remarque aussitôt son accent catalan : « ¿Una voluntaria? el coronel, que conservaba un acento catalán tan elocuente como las serpentinas que

---

<sup>729</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 217.

rizaban las sílabas del sevillano que me había llevado hasta allí, se echó a reír, pero al comisario no le hizo gracia”.<sup>730</sup> Puis, c’est l’accent d’un autre combattant, Zafaraya, qui l’interpelle. Elle reconnaît, dans sa voix, les caractéristiques de l’accent andalou :

*Dentro de diez minutos, esta casa tiene que estar vacía pero el hombre que irrumpió en la cocina, un oficial con la cabeza rapada y un acento característico, que le impulsaba a abrir las aes y a zamparse las eses de todos los plurales, cambió de tono cuando me vio—. Hola, ¿has dormido bien ?<sup>731</sup>*

La reconnaissance des accents permet, d’ailleurs, de dessiner une espèce de carte humaine des combattants qui viennent apparemment principalement de la région andalouse, de Catalogne ou encore d’Aragon, des Asturies. La plupart sont issus de villages ou de petites villes, comme si, là encore, les gens humbles des campagnes étaient plus prompts à risquer leur vie, pour défendre l’Espagne et sa démocratie.

Petit à petit, tous les combattants sont définis par leur accent comme une cartographie régionale. D’ailleurs, les combattants n’ont pour rien perdu de leur caractère et de leur accent en France. Certains d’entre eux, les plus jeunes, conservent, comme une trace de ce passage de leur vie, une tonalité francisante dans leur espagnol. Tel est le cas pour El Bocas ou Romesco, probablement car ils étaient très jeunes et, donc, plus influençables, moins imprégnés par la langue et la culture espagnole. Garder son accent apparaît presque alors comme une preuve de caractère, une force :

*Me acerqué a él para descubrir que, pese a su corpulencia, era demasiado joven para llevar en la guerra mucho tiempo. Tenía una cabeza enorme, las cejas, los pómulos, las mandíbulas muy marcadas, y sobre un acento del norte, un casi imperceptible soniquete francés, semejante al que había detectado ya en otros soldados de veinte años, como el Bocas, o Romesco, que no eran conscientes de la híbrida naturaleza de sus úes, la cantarina finura que adelgazaba el final de cada palabra que pronunciaban. Aún no sabía que le llamaban el Tarugo pero, descontando la ambigüedad de su acento, con aquella cabeza y aquel cuerpo, dentro de poco daría miedo. Sin embargo, aún debía de estar acostumbrado a obedecer a su madre. <sup>732</sup>*

---

<sup>730</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 258.

<sup>731</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 280.

<sup>732</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 404.

Almudena Grandes joue également sur les deux acceptions du mot « accent », avec la tonalité régionale mêlée à l'intonation expressive, comme dans cet exemple de El Zurdo qui joue avec son spécifique accent des Canaries, une douce mélodie pour sa future bien-aimée :

*El Zurdo... ¿Por qué habla así?*

*- ¿El Zurdo? la miré y seguí sin entender lo que quería decir—. No sé. ¿Cómo habla?*

*- Pues así... -y se dedicó a hacer dibujitos en el mantel con el dedo índice—, con esa voz tan... Tan suavisima.*

*- ¿Suavisima? -repetí, y luego me eché a reír—. Pues porque es canario, Montse. Los canarios tienen ese acento, todos hablan así.*

*- Ya, ya sé que es canario, aunque sea tan rubio, que es raro, ¿no? -y me miró, antes de lanzarse—. O sea, que habla así con todo el mundo. »<sup>733</sup>*

Avec la rencontre de Mari, la cousine de sa nouvelle amie Montse, qui travaille avec elle sur le camp, c'est l'accent aranais et la mise en avant d'une spécificité qui consiste à mêler des mots de langue régionale à l'espagnol, dans son cas l'aranais à l'espagnol :

*¡Qué fòrt eres tú!, ¿no? Mari hablaba un castellano mucho peor que el de Montse, que había vivido algunos años en Barcelona, en casa de una hermana casada con un andaluz, pero muy gracioso, porque tenía un acento cerradísimo, y en lugar de pararse a buscar las palabras que necesitaba, las sustituía alegremente por sus sinónimos en aranés.<sup>734</sup>*

Cette particularité a cours également en France, particulièrement dans les Pyrénées, puisque les populations parlent également des langues régionales, le basque, l'occitan ou catalan de l'ouest à l'est. Cette langue également varie selon le lieu du parler, que ce soit par l'accent ou par les termes qui diffèrent. Bien souvent, de nos jours encore, les mots occitans se mêlent au français, car ce sont eux qui viennent en premier à l'esprit du locuteur et qui décrivent parfaitement une réalité dont la traduction en français ne permettrait pas de restituer parfaitement son identité et son essence. Cela

---

<sup>733</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 302

<sup>734</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 286.

confirme l'idée selon laquelle l'accent n'est pas un effet de style comme le pensent certains, mais un marqueur d'identité et un reflet de l'essence d'une culture qui fait sens.

D'ailleurs le simple fait d'être de la même région, ou d'y avoir un lien, suffit à rapprocher profondément. Inés et le combattant Comprendes créent un lien, à la simple évocation du village de Vicálvaro d'où Comprendes est originaire et qui est aussi le village de Faustina, l'amie de guerre d'Inés, comme elle condamnée à trente ans de prison :

*- Ya, así que eres de Madrid, ¿no? asentí con la cabeza—. Yo también, bueno, de Vicálvaro, ¿comprendes?*

*- ¡De Vicálvaro! al escuchar el nombre de su pueblo, sonreí, cerré los ojos y volví a verlo como si lo tuviera delante—. Pues yo me hice amiga en la guerra de una paisana tuya que se llamaba Faustina, pelirroja, grandona... Le echaron treinta años, igual que a mí, no sé dónde estará ahora.*

*- Sí, la conozco él también sonrió—, la hija del panadero, una muchacha enorme, gordísima, ¿comprendes?*

*- Bueno, cuando yo la conocí, en Madrid ya no había mujeres gordas. Pero dime una cosa, camarada... ¿Tú nunca te limpias las gafas?<sup>735</sup>*

La région d'origine, le village, l'accent sont porteurs de sens, d'identité et, partant, ils sont un vecteur de liens solides. L'accent, et tout ce qu'il porte en lui, permet de créer une proximité immédiate et naturelle. Par exemple, le guérillero Zafaraya utilise cette proximité créée par l'accent pour rassurer le petit Andrés qui, se retrouvant sans ses parents une fois encore, avait peur de quitter l'Espagne :

*Tu tío es español, ¿a que sí? Y habla con un acento igual que el tuyo, porque sois del mismo pueblo, ¿a que también? Tendrá... Treinta y pico años, como yo, más o menos, ¿no?<sup>736</sup>*

---

<sup>735</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 261.

<sup>736</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 497.

Ou encore, lorsqu'Inés rencontre Mercedes, cette fillette de douze ans, à l'accent de la région d'Estrémadure. Elle lui rappelle la concierge de son immeuble à Madrid et immédiatement, elle ressent de l'affection pour elle. De même, c'est grâce à son accent que Mercedes sera recueillie dans la famille de *María la Tranquila* et *Germán El Tranquilo* puisque María, attirée par cet accent familier de sa région, s'est intéressée à elle et a découvert que son mari connaissait son père, membre d'un comité anarchiste dans le village d'Almendralejo :

*Era una niña. Tan alta como la dueña de la casa y más corpulenta, pero una niña, con la cara redonda, los mofletes mullidos y sonrosados, tersos, y la frente, la nariz, tapizadas de granos. Tenía las manos fuertes, los dedos hinchados, la piel áspera, rojiza y tirante, pero ni siquiera era una adolescente, sólo una niña grande, doce años vestidos de luto, el raído borde de su vestido asomando bajo una bata a cuadros muy desgastada, las alpargatas también negras, las piernas desnudas y un acento extraño, muy lejano y sin embargo familiar, el acento de Eugenia, la portera de mi casa de Montesquínza.<sup>737</sup>*

Une référence à l'importance des patronymes en Espagne permet aussi de souligner l'une des injustices et oppressions franquistes car le régime franquiste annulait les mariages célébrés civilement, contraignant les enfants à perdre leur patronyme paternel.

Mercedes García Rodríguez est forcée d'abandonner son nom composé du nom de son père et de celui de sa mère, pour reprendre celui de sa mère uniquement Rodríguez Calvo et empêchant, en quelque sorte, la reconnaissance de son père. Un détail qui en dit long et qui offre un exemple de l'impact que ces mesures autoritaires ont eu dans la vie des gens.

A l'inverse de ces affectueux accents régionaux, le propriétaire de la maison dans laquelle Inés est mise à l'isolement à la suite de la trahison dont elle est accusée à tort, avare financièrement comme spirituellement, a un accent qui n'est pas celui des gens de cette région et qui déplaît fortement à Inés. L'accent semble définir la personne. Les accents régionaux apportant une sorte de chaleur, de proximité à l'inverse des autres :

*Él tampoco era de Bosost, ni del valle, no era catalán, ni siquiera aragonés, pero su acento era distinto al de la niña, y cada una de sus palabras incrementó la presión del*

---

<sup>737</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p 382.

*aire sobre mi cabeza, el peso de una atmósfera enrarecida y turbia, tan miserable como la tortilla que dejé por la mitad mientras presentía que nunca tendría ganas de volver a comer.*<sup>738</sup>

Aussi, en tant que porteur d'identité, l'accent permet de servir d'identificateur, surtout en période franquiste puisque le Franquisme voulait venir à bout de ces langues régionales et, par là-même, de ces accents. En temps de guerre, il fallait trouver des moyens de communiquer secrètement et l'accent faisait partie des indicateurs. Par exemple, lorsque Galán s'est retrouvé exilé, enrôlé dans un camp de travail à Argelès, il a pu établir un contact avec un homme, grâce à un code et à son accent. En effet, l'accent de celui qui a prononcé le code a contribué à instaurer de la confiance dans son message :

*Qué ricos están los boquerones, ¿verdad? Al levantar la cabeza, me encontré con un desconocido al otro lado de la máquina en la que me había tocado trabajar aquel día. Estaba seguro de que nunca le había visto, porque no habría podido olvidarle. Tenía las pestañas espesas, tan oscuras que parecían dibujadas, y los ojos negros, ligeramente rasgados en los extremos. A cambio, su piel era muy clara, y la nariz, la boca, los pómulos, se repartían en un óvalo perfecto, como el que yo sólo había visto antes en la cara de algunas mujeres muy guapas. Si antes de mirarle no hubiera escuchado la primera mitad de la contraseña en un vozarrón de acento aragonés, tan cerrado como el de los chistes de esos maños que se cruzan con los trenes, habría pensado que era maricón. Sobre todo en vinagre respondí, y los dos sonreímos a la vez. Dentro de un rato os va a llamar el capataz para anunciaros que os trasladan, a tu amigo y a ti me advirtió—. No os neguéis.*<sup>739</sup>

Dans ce roman, le physique sert aussi cette conception identitaire, de même que les particularités linguistiques, car il apparaît comme un « type » espagnol, variant selon l'origine de sa région.

---

<sup>738</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p 383.

<sup>739</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 112-113.

Les spécificités des Espagnols sont comme une sorte de trait d'union entre eux, un lien indéfectible, et, en ces temps de guerre et qui plus est en exil, reconnaître l'autre comme ayant un lien essentiel avec soi est plus que précieux.

Dans le cinquième roman, *La Madre de Frankenstein*<sup>740</sup>, Germán aussi s'attarde sur l'accent andalou lorsqu'il rencontre, à son tour, Pepe el Portugués et sa déjà célèbre dent fendue en deux.

Dans l'épisode du départ du camp, pour se rendre dans la scierie de Bagnères de Luchon, Galán rencontre nombre de camarades qui deviendront ses futurs compagnons de combat, lors de l'invasion. À chaque rencontre, après une référence à l'aspect général dans ce qu'il a de plus significatif, l'accent est la deuxième caractéristique qui transparaît, dès les premiers mots. Il fait ainsi état de la rencontre également de son compagnon El Bocas :

*-Menos mal, ya creía que te habías dormido tenía un pelo extraño, a medio camino entre el naranja amarronado y el marrón anaranjado, y por el acento, al principio creí que era asturiano-. ¿Sabes adónde nos llevan?*

*-No le contesté, y volví a mirar al frente, sin sospechar el monstruoso mecanismo que un solo monosílabo acababa de poner en marcha.*<sup>741</sup>

Les premiers villageois à les rejoindre sont aussi définissables, et définis, par leurs accents qui, une fois de plus, sont issus de villes périphériques :

*Antes de responder a su saludo, ya me había dado cuenta, por sus acentos, de que ninguno de los dos era de allí. Eusebio era de un pueblo de Alicante, Martín, de uno de Segovia, y no se conocían de nada hasta que coincidieron en el valle de Arán. Los dos habían estado en la cárcel, el primero en Valencia, el segundo en Madrid, y todavía les había tocado hacer el servicio militar al salir. Al encontrarse en libertad, los dos habían tenido la misma idea, mudarse a una provincia fronteriza con Francia, buscar trabajo por allí, ahorrar un poco, y esperar a la primera ocasión para cruzar los Pirineos.*<sup>742</sup>

---

<sup>740</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020).

<sup>741</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 114.

<sup>742</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 335.

Les trois autres jeunes hommes, qui se joignent à eux, sont également marqués par de forts accents. Ils ont tous trois une jeunesse malheureuse puisqu'ils ont seulement quatorze et quinze ans et sont déjà orphelins de père et de mère pour deux d'entre eux et sans aucune nouvelle de ses parents pour le troisième. Ce qui amène à constater un autre point noir de cette Guerre civile Espagnole qui a laissé tant d'enfants orphelins. Ils ne vont pas sans rappeler les enfants « pícaros », miséreux et orphelins, caractéristiques des siècles précédents, tel *Lazarillo de Tormes*.<sup>743</sup> A travers cet exemple bref, Almudena Grandes suggère ce point important de la Guerre civile. La forme utilisée est identique à celle déjà évoquée. Il s'agit de choisir un exemple représentatif, parlant, pour faire passer une idée plutôt que de l'énoncer abruptement ou d'en faire de longues descriptions. Une occurrence brève et bien sentie est préférée pour solliciter le lecteur et son imagination, susciter son intérêt et avoir plus d'impact sur lui :

*El que acababa de ofrecerse era casi tan alto como yo, pero no tendría más de quince años y parecía hablar en nombre de otros dos, tan críos como él y bastante más bajos.*

*- Puede contar con nosotros, capitán -insistió, con un acento aranés muy fuerte-. Somos tres. Ellos nos conocen. ¿O no? - añadió en un tono desafiante.*<sup>744</sup>

Avoir un accent donne une « couleur » aux personnes, néanmoins il ne signifie pas obligatoirement être partisan des idées républicaines des combattants. Preuve en est, lorsqu'ils rencontrent leurs compatriotes dans les villages qu'ils conquièrent, ils ont des accents identiques aux leurs, cependant ces derniers refusent de se joindre à eux. C'est aussi le cas lorsque, ces mêmes espagnols aux accents de leurs régions, s'enfuient à travers la montagne, plutôt que les rejoindre.

Néanmoins, lors de la libération du pénitencier, le soldat franquiste à l'accent galicien décide de se joindre à eux, alors que les autres, dont le porte-parole révèle un accent madrilène, choisit de leur tourner le dos et de s'enfuir. Cette occurrence souligne, une fois de plus, cette mise en valeur des gens de Province :

---

<sup>743</sup> Anónimo, *La vida de lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades*, edición de Alberto Blecua, Clásicos Castalia, Madrid, 1972.

<sup>744</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 335-336.



*¿Es verdad lo que ha dicho el chaval antes?*

*El que hacía de portavoz, acento arrastrado, seguramente madrileño, muy delgado, con la piel del color del cuero oscuro y poco pelo en la cabeza, no debía ser mucho mayor que yo, treinta y dos, treinta y tres años a lo sumo. Los dos hombres que lo flanqueaban tenían una edad, un aspecto semejante, aunque por detrás de ellos, como si pretendiera parapetarse tras sus cuerpos, asomaba un hombre más menudo que no cumpliría ya los cuarenta.*

*- ¿Que si es verdad? Comprendes puso los brazos en jarras para mirarle desde arriba, como a un insecto—. Pero vosotros ¿qué os habéis creído que...? No os entiendo, ¿comprendes?*

*- Es que... -y bajó la cabeza, como si se sorprendiera de sentirse avergonzado—  
Es que nosotros no sabíamos quiénes erais, teníamos miedo, podía ser una trampa...*

*- ¿Una trampa? -aquella palabra le hizo estallar por fin—. ¿Los de Franco iban a venir a soltarnos diciendo que eran rojos? ¡Vamos, no me jodas!, ¿comprendes?*

*En ese momento, el mayor de los cuatro se atrevió a salir de su escondite, avanzó unos pasos, levantó la cabeza para mirar a Comprendes y le habló con una vocecita tímida, tan miedosa como el piar de un jilguero.*

*- Perdón, yo quería preguntar... ¿Es verdad que estamos libres? -mi lugarteniente no quiso darle la satisfacción de asentir—. Lo digo porque, en ese caso... Yo puedo irme a mi casa, ¿verdad?*

*- ¡Sí, vete a tu casa! Pero vete corriendo, ¿comprendes? ¡Empieza a correr ahora mismo si no quieres que te mande yo de una hostia! <sup>745</sup>*

A l'inverse, dans les hautes sphères, généralement, les dirigeants cherchent à se défaire de leur accent pour adopter un parler plus neutre, qui leur donnera une image plus « professionnelle », plus « sophistiquée » afin de se distinguer du peuple et de ces régionalismes qu'ils méprisent.

Étant donné la présence très forte de ces références aux régions et aux accents dans ce roman, il est possible de supposer que c'est une façon de militer pour la

---

<sup>745</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 361.

préservation des spécificités régionales et, par là-même, une façon de faire un pied de nez au régime franquiste qui pourrait voir là une confirmation de la persistance de cette richesse du terroir espagnol. Alors certes, l'Espagne régionale est moins marquée, comme cette Espagne épique qui n'existe plus vraiment, mais elle survit à travers ses hommes et ses femmes et leurs accents. Même si certains vivent en exil, ils portent en eux leur Espagne, celle qui n'existe plus vraiment en Espagne mais qu'ils ont dans leur cœur.

D'ailleurs, dans ce roman, les combattants exilés à Toulouse recréent leur Espagne, autour du restaurant d'Inés. En effet, chaque jour, tous ou presque tous les combattants de *Bossost*, se réunissent autour de leur cuisine traditionnelle et ils préservent ainsi leur façon de vivre, d'être, leur culture. L'Espagne est en eux, ils sont Espagnols. Cela se confirme pour Inés également avec ses enfants, par exemple. En effet, elle aura quatre enfants nés en France, Virtudes, Miguel, Fernando et Adela, mais ils sont tous espagnols, même si seule Virtudes a été conçue en Espagne, au Val d'Aran. Lorsque Carmen de Pedro la questionne sur la supposée origine espagnole de ce premier enfant, Inés lui stipule clairement qu'ils seront tous espagnols :

*Y por cierto, me he enterado de que estás esperando- asentí con la cabeza-. Enhorabuena, porque, además, debe de ser español.*

*-Bueno, españoles serán todos, pero, por lo que dice el médico, parece que a este nos lo trajimos de Arán, sí...<sup>746</sup>*

Qui plus est, tous ses enfants partiront rejoindre l'Espagne et s'y établiront, avant que leurs parents, et les autres combattants de *Bossost* fassent de même. Les enfants de Galán et d'Inés partent, en quelque sorte, à la reconquête de l'Espagne. Ainsi, ils témoignent du profond amour pour ce pays, inculqué, plus ou moins consciemment, par leurs parents et ils prolongent cette Espagne, que « ceux de Bossost » avait nourrie et préservée dans leur cœur.

Par conséquent, dans *Inés y la alegría*, il est possible de constater que cette dimension de l'Espagne qui existe mais n'existe plus vraiment, est présente, comme chez Galdós ou Cernuda. Néanmoins, chez Almudena Grandes, elle survit finalement

---

<sup>746</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 522.

symboliquement à travers ces hommes et ces femmes qui portent en eux toutes les valeurs de l'Espagne noble, combative et humaniste. Ces hommes et ces femmes conservent dans leur esprit et leur cœur, leurs accents, leurs traditions, leur culture espagnole de façon générale. Porteurs de l'identité et la culture espagnoles mais aussi des valeurs humanistes républicaines, selon Almudena Grandes, ce sont ces hommes simples la richesse de l'Espagne à préserver. D'où son souhait de les mettre en avant, de leur rendre hommage et de laisser leur empreinte dans les mémoires

## 2.2 Des personnages hauts en couleur

Pour rendre hommage aux Maquis d'Aran, Almudena Grandes a créé des personnages représentatifs, vraisemblables, significatifs. Elle a imaginé toutes sortes de caractères, avec une nette prédisposition aux valeurs humaines les plus nobles, du côté des combattants et, à l'inverse, une classe dirigeante corrompue, arriviste et servant ses propres intérêts avant tout.

La variété des personnages est source d'intérêt car elle permet au lecteur de trouver plus aisément une identification. Le fait est qu'il y ait deux narrateurs, un masculin et un féminin, facilite justement cette identification d'un point de vue du genre. Elle favorise également l'identification d'un point de vue sociétal puisque Galán est issu d'un milieu populaire républicain alors qu'Inés est issue d'une famille bourgeoise conservatrice catholique dont elle se détache. Comme évoqué précédemment, le choix de personnages permet d'engager un dialogue entre les deux camps afin de donner une vision plus large, plus globale, plus neutre et donc de donner la sensation au lecteur de représentativité, de vérité et d'objectivité.

Avoir un personnage narrateur masculin et un personnage narrateur féminin permet de formuler des problématiques différentes et une identification sexuée. Le fait qu'ils soient issus des deux camps permet un autre type d'identification tout comme leur provenance du civil pour Inés ou du militaire pour Galán. Ainsi, grâce à ces deux

personnages, l'identification et l'attachement aux personnages pour le lecteur sont le plus large possible. Galán donne le point de vue d'un homme, sa perception de la guerre en tant que combattant de la Guerre civile, exilé forcé, acteur victorieux de la Seconde Guerre Mondiale, résistant de toute une vie. Inés, permet de vivre une vie difficile également de civil qui choisit de ne pas s'unir au Franquisme ; une vie de femme également qui doit conquérir sa liberté au prix cher pour s'extirper de cette éducation traditionnelle qui emprisonne les filles.

Afin de renforcer encore le sentiment de véracité et l'attachement aux personnages, Almudena Grandes fait en sorte de créer une intimité entre le lecteur et les personnages. Pour ce faire, elle use de plusieurs stratagèmes. Elle insiste, par exemple, sur les spécificités de chacun, que ce soit les particularismes régionaux, les caractéristiques physiques ou les traits de caractère. Elle dépeint ensuite des personnages « humains », des personnages qui expriment toutes sortes d'émotions intellectuelles, auditives, olfactives, sensibles, y compris charnelles.

Parmi les stratagèmes qui visent à humaniser les personnages et partant à séduire le lecteur, il existe chez Galdós un art du portrait. En effet, ce dernier savait parfaitement saisir les particularités de chacun, comme un regard humain le ferait au premier abord. Il y a les particularités physiques, les traits de caractère, le nom ou surnom et le tout contribue à dessiner un portrait vivant, unique, parlant, de chaque personnage. Almudena Grandes s'en est inspirée et les portraits des personnages permettent aux lecteurs de saisir parfaitement le personnage et de se le représenter. Lorsqu'un nouveau personnage apparaît, Almudena Grandes fait d'abord référence à ce que l'œil ou l'oreille perçoivent en premier, lors d'une rencontre. Il s'agit, par exemple, des lunettes sales de Comprendes et de sa manie à répéter sans cesse « comprendes », de la stature de Bocas, tout allongé et dégingandé comme Galán, ce qui l'émeut d'ailleurs, comme cela pourrait avoir lieu dans la réalité. Ce qui apparaît comme des « détails » est en réalité tout à fait signifiant et parlant, pour les personnages entre eux, mais aussi pour le lecteur. L'expression de manies donnent au lecteur l'impression de connaître plus intimement le personnage. Pour exemple, Galán se mord fréquemment la langue lorsqu'il est en colère, Comprendes ne nettoie pas ses lunettes, Bocas parle sans cesse, etc. Précédemment, l'importance des accents régionaux qui rapprochent les personnages entre eux mais aussi les lecteurs espagnols, ou culturellement proches, a

été évoquée. Ils donnent une couleur au personnage, une épaisseur, des racines. Ils relient à un type régional, une culture qui font écho chez le lecteur.

Dans cet art du portrait, intervient aussi le poids des surnoms qui participent à la caractérisation de chacun ainsi qu'à la véracité du récit. Effectivement, d'un point de vue sociétal et culturel, les surnoms jouent un rôle important. Ils sont synonymes de proximité, de familiarité, d'affection ou au contraire de distanciation. Dans tous les cas ? ils signifient un lien entre les êtres. Dans la vie quotidienne, les surnoms marquent le lien. Ils sont fréquemment utilisés dans le milieu militaire, sportif, familial, amical. Ils sont choisis généralement en référence à une particularité qui peut être physique, morale, sociale ou à un lien d'attachement ou à l'inverse.

Dans *Inés y la alegría*, l'onomastique des personnages sont choisis bien à propos selon ce même fonctionnement. Ils contribuent à part entière à la création du sens, à l'humanisation des personnages, à la crédibilité du récit. Ils traduisent, eux aussi, cette scission entre combattants, gens du peuple et dirigeants.

Du côté des Franquistes, par exemple, il n'y a pas l'emploi de surnom plutôt liés à l'idée de camaraderie, de fraternité. Pour ces personnages, ce sont les noms de famille qui sont employés. Ils sont connotés péjorativement et ils servent à renforcer les portraits négatifs de ces derniers. Le dirigeant franquiste qui harcèle moralement et sexuellement Inés a pour nom Garrido, induisant l'idée des griffes acérées grâce auxquelles il entend déchiqueter Inés. Il y a également Gordillo, l'impotent dirigeant ou encore Flores, si éloigné de la réalité du terrain de combat.

Le nom de famille d'Inés « Maldonado » semble faire un clin d'œil au fait qu'Inés soit en désaccord et rejette ses origines familiales bourgeoises et franquistes. Notons que le choix de l'onomastique fonctionne également avec les noms de lieux. Un des exemples les plus significatifs porte sur le lieu depuis lequel Inés tente sa chance et s'échappe vers une nouvelle aventure, rompant avec son ancienne vie de recluse, qui a pour nom « *Pont de Suert* ». Cela semble être une indication de cette nouvelle voie qui s'ouvre "chanceusement" à elle.

Les portraits physiques sont tout autant signifiants. Il y a un parallèle entre le portrait physique et le portrait moral. Le portrait physique d'Inés s'accorde au mieux par exemple avec son caractère. Elle est une femme grande, musclée, carrée témoignant d'une force physique et mentale. Ce parallèle entre constitution robuste physique et force dans la vie qui est valable pour Inés n'est pas une théorie. Par exemple, le personnage d'Angelita, qui travaille avec Inés au restaurant, est une femme extrêmement forte, intelligente, travailleuse et courageuse et pourtant menue, fragile et d'une beauté délicate.

Néanmoins, les portraits sont toujours significatifs, que ce soit d'un point de vue esthétique ou spirituel. Qui plus est, ils sont très complets et très « parlants » grâce au recours à une description faisant appel aux cinq sens. En effet, afin de donner un portrait toujours plus humain, plus significatif pour le lecteur, Almudena Grandes sollicite tous ses sens. Celui de la vue est bien évidemment sollicité. En particulier, Almudena Grandes fait appel à la vision globale avant de se pencher sur les détails, et ce en accord à la réalité la plus banale. L'autre sens crucial est l'ouïe représentée par les caractéristiques vocales, les accents. L'odorat est également sollicité avec la référence aux parfums qui se dégagent de chacun. De plus, Almudena Grandes parvient même à faire vivre le toucher à travers les contacts entre les personnages narrateurs et d'autres. Les portraits d'Almudena Grandes sont en cinq dimensions. Ils éveillent tous les sens du lecteur pour mieux l'attirer, le captiver et lui permettre une identification.

Le portrait le plus significatif est celui de Galán fait par Inés. Rien de surprenant puisqu'elle tombe amoureuse de lui, de son apparence générale, de son corps, de sa voix, de son odeur surtout. En décrivant tout ce qu'Inés ressent, Almudena Grandes permet au lecteur de saisir tout à fait, dans toutes ses dimensions, ce qui fait qu'Inés est sous le charme. A travers les perceptions d'Inés, le lecteur reçoit une image humaine de Galán. Inés le décrit sous toutes ses dimensions physiques et spirituelles, qui se répondent ; à la fois doux, tendre et acide, fort, humble et naturel, comme ces odeurs de clou, de bois, de citron et de tabac qui le caractérisent. A la fois tendre et fort, Galán fait écho à un genre d'homme qui plaît. Inés le décrit comme plutôt grand, robuste, brun, ni beau ni moche mais avec un regard qui brille. Ce personnage ne laisse pas indifférents les lecteurs et les lectrices qui peuvent ainsi s'identifier et/ou s'attacher encore plus à ce couple naissant. Tout ce l'auteure adjoint dans le récit de cette

rencontre, les mouvements de tête, les échanges de regards, les contacts, les odeurs, la gêne, les rires nerveux correspondent à une réalité amoureuse que reconnaissent et apprécient les lecteurs :

- *Buenas tardes.*

*Al escuchar aquellas palabras, solté la bandera, me di la vuelta, giré sobre mis talones y me llevé el puño cerrado a la sien con tanta fuerza que me hice daño.*

- *¡Salud!*

*El hombre que tenía delante me miró con atención antes de devolverme un saludo idéntico, pero mucho más sereno.*

*-¡Salud! - parecía algo mayor que yo y era más alto que bajo, más robusto que flaco, más castaño que rubio y ni guapo ni feo, porque tenía la nariz rota pero, a cambio, le brillaban los ojos cuando sonreía -. Soy el capitán Galán. ¿Quién eres tú? –y me estaba sonriendo-. ¿Qué quieres?*

*-Yo... -avancé unos pasos hacia él para entrar en la zona que alumbraba la bombilla encendida sobre la puerta-. Yo me llamo Inés Ruiz Maldonado... -él vio las huellas del llanto sobre mis ojos e inclinó un poco la cabeza, como si ese detalle le hubiera conmovido-. Soy la hermana del delegado de Falange Española en Lérida... -y a mí me conmovió tanto su mirada que no pude seguir-. Perdóname, pero...no puedo hablar. Estoy muy emocionada.*

*Nunca sabré cuál de los dos dio el paso que salvó la distancia que nos separaba. Ni siquiera entonces supe quién abrió antes los brazos, pero nos abrazamos, yo le abracé, él me abrazó, y antes que la presión de sus manos y más intensamente, percibí su olor, un aroma a madera, a tabaco, a clavo y a jabón, que tenía un fondo ácido y dulce al mismo tiempo, como la ralladura de un limón no demasiado maduro, y una punta que picaba en la nariz como el rastro de pimienta recién molida. Nunca había conocido a un hombre que oliera tan bien, pensé, antes de recordar que se me había olvidado cómo olían los hombres.*

*Aquel prodigio me desordenó hasta tal punto, que cuando levanté la cabeza para apartarla de la suya, no me di cuenta de que él estaba haciendo el mismo movimiento en sentido contrario, y nos dimos un cabezazo sin querer.*

*-Lo siento – porque tuve la impresión de que había sido culpa mía.*

Le portrait de Galán est complet et suggestif pour les lecteurs. Grâce à l'art du portrait, Almudena Grandes signifie beaucoup. Dès cette première rencontre, le lecteur constate que Galán est plus, plus, plus... laissant deviner l'importance de ce personnage et l'amour naissant d'Inés pour lui.

Les portraits sont aussi progressifs. Ils se tissent et se complètent au fil du temps et des événements, comme dans la vie réelle. Inés se demandera par la suite comment elle avait pu le trouver ni moche ni beau, alors qu'elle le trouvait très beau par la suite. Ces constats renforcent la sensation de véracité. Le fait de lier les émotions au moment rend le tout plus humain encore. De plus, leur rencontre témoigne également d'une sorte d'égalité entre eux, puisque tous deux sont émus et l'on ne sait qui fera le premier pas. De la même façon, lorsqu'ils se cognent la tête en se baissant au même moment, l'un et l'autre pensent être responsables. Ainsi pourrait-on présager d'une absence de domination machiste, d'une humilité et d'une honnêteté de la part des deux narrateurs. Ce premier portrait est fort éloquent. Il fait entrevoir leurs caractères respectifs, leurs sentiments naissants et même leur passé. Par exemple, le lecteur devine le caractère rude de Galán avec quelques indices comme celui qui le qualifie de « tête dure ». Son caractère l'a conduit à lutter, encore et toujours jusqu'ici. Quant à Inés, cette première entrevue qui l'émoustille au plus haut point révèle un passé traumatique à travers la gêne mais aussi l'attirance qu'elle ressent puisqu'elle n'a pas partagé de relations charnelles avec un autre homme depuis longtemps sauf les relations forcées avec Garrido teintées de dégoût et malgré tout d'envie. La confession des personnages narrateurs sur leurs impressions, leurs doutes, leurs failles, renforce cette sensation d'humanité et de proximité avec eux.

L'humanité des personnages est, à vrai dire, une clef et un point fort du récit. Tout au long du roman, Almudena Grandes fait état de tous les sentiments et émotions qui animent ses personnages, ce qui les humanise fortement et ce qui permet au lecteur

---

<sup>747</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 220-221.



une identification à l'humain, à soi ou à des proches, possiblement un attachement tel qu'il a été analysé dans la section précédente.

Ainsi, pour quasiment tous les personnages, elle en souligne les faiblesses, les défauts. Les personnages narrateurs font également part de leurs doutes, de leurs sentiments, ce qui les humanise grandement. Lorsqu'Inés confie ses peurs, ses doutes, ses envies, ses besoins, le lecteur reconnaît en elle les grandes émotions qui peuvent le traverser lui aussi. Grâce à cela, il se sent proche d'elle, il se reconnaît en elle. Elle agit de la même façon pour Galán. Il n'y a pas de super-héros seulement des personnages humains avec leurs qualités, leurs défauts, leurs émotions. Même si pour tous les combattants, leurs femmes, leurs enfants, ce sont des héros du quotidien guidés par des valeurs humanistes irréprochables.

Enfin, cette humanisation des personnages atteint sa complétude grâce au récit de tous les types de relations humaines, qu'elles soient professionnelles, amicales, familiales, amoureuses et même charnelles, sexuelles. Cette proximité, cette humanité renforce à la fois l'intérêt et l'identification. Le fait de suivre l'évolution des personnages sur quasiment toute leur vie favorise la sensation de les connaître et par conséquent de les apprécier et de s'y attacher. Partager leurs joies, leurs peines, les grands événements de leur vie, tels que les rencontres amoureuses, les mariages, les naissances, les décès, etc., donne la sensation de les connaître intimement, depuis toujours. La découverte tend à rapprocher le lecteur, lui donne envie de continuer à suivre l'évolution de leur vie. Cette stratégie favorise une addiction aux personnages, que le lecteur apprend à aimer ou à détester et qu'il suit. Elle facilite aussi une alternance entre leurs histoires respectives, permettant de conserver intact l'intérêt, de créer du suspense, de susciter l'attente et donc, de garder captif le lecteur.

Tout ce travail sur la conception des personnages sert autant la fiction que l'Histoire. Donner vie aux Hommes de l'invasion du Val d'Aran permet à la fois de créer une sensation de véracité qui sert la défense de la version historique des faits et la proximité et l'attachement créées par la fiction avec ces derniers renforce ce propos. La vie qu'elle donne aux combattants et à ce couple Inés/Galán permet une attirance autant intellectuelle qu'émotionnelle pour le lecteur qui reste captivé et convaincu du

début à la fin par le récit. L'intérêt du lecteur est sans cesse tenu en haleine par le fil de la vie des personnages, les combattants, Inés et Galán, les personnages historiques et toutes les histoires de l'Histoire et de l'intrahistoire.

La reconstruction de l'épisode historique du Val d'Aran à hauteur d'hommes et de femmes sert autant la fiction que l'Histoire puisque vivre les choses de l'intérieur, à hauteur de ceux qui l'ont vécue permet à la fois de servir la vérité historique et l'intérêt fictionnel. Grâce à cette conception, le récit est à la fois véridique, vraisemblable et captivant. Grâce à lui, le lecteur construit un regard neuf, averti, aiguisé, sur l'Histoire passée et présente et sur les hommes et les femmes qui ont fait l'Histoire de l'Espagne. L'Histoire est ainsi humanisée, sans manichéismes et réintégrée dans la culture espagnole en respectant toutes ses diversités.

Dans l'épilogue de *La herida perpetua*<sup>748</sup>, Juan Díaz Delgado analyse brièvement l'aspiration et la réussite d'Almudena Grandes, comme Galdós avant elle, dans ses *Episodios* à mettre en fiction des individus vrais, en chair et en os, pour nous livrer une société réelle :

*Almudena Grandes también lo ha logrado, no solo con sus artículos sino también con sus novelas, y más concretamente a través de ese órgano novelístico que componen sus Episodios de una Guerra Interminable. En ellos, Almudena recurre a esta forma dictada por Galdós para hacer de la novela algo real y entendible, identificable con las personas, con todas las personas.*<sup>749</sup>

Il confirme qu'Almudena Grandes réalise une radiographie de la nation espagnole ces dix dernières années. Il stipule qu'elle invite le lecteur à réfléchir et à agir, et de ce fait la qualifie de « pensée en action » : « En su tiempo, Ortega y Galdós reflexionaron sobre la sociedad; en el nuestro, podemos afirmar que Almudena Grandes representa "el pensamiento en la acción".<sup>750</sup>

Dans *Inés y la alegría*, Almudena Grandes met la mémoire au service de l'humain et de l'Espagne. Elle contribue à la mise en valeur et à la sauvegarde de l'humanisme républicain incarné corps et âme par ces guérilleros, mais aussi de l'Espagne et de tout

---

<sup>748</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), épilogue de Juan Díaz Delgado.

<sup>749</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), pp. 377-378.

<sup>750</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua*, 2019), p. 378.

ce qui fait son essence, sa terre, sa culture, ses régionalismes, ses caractères. Almudena Grandes se fait le porte-étendard d'une Espagne et des Espagnols qu'elle affectionne, comme Galdós avant elle, pour les préserver de l'oubli et les faire vivre au présent. D'un combat passé, elle fait un combat présent. En réparant le passé, elle contribue à la réparation au présent dans lequel doit pouvoir survivre cet esprit humaniste républicain et cette âme espagnole.

Ce travail de sauvegarde de l'identité humaine et culturelle espagnole est un fil conducteur de l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran et de l'histoire qu'Almudena Grandes a choisi d'écrire. Son implication personnelle transparait dans le choix de l'épisode et dans son traitement ce qui conduit la réflexion à approfondir ce qui est apparu comme les clefs de l'écriture personnelle de ce roman. L'implication de la mémoire individuelle dans le roman, *Inés y la alegría*, représente le troisième degré de lecture auquel se consacre cette dernière partie de l'étude. Il conduit le lecteur sur les pas de l'auteure autour d'une mise en valeur des valeurs républicaines, des femmes et au-delà-encore sur une philosophie de la vie que l'auteure fait découvrir en l'incarnant dans le personnage d'Inés. Cette philosophie qui anime le personnage d'Inés, portée par l'auteure, consiste à vivre la vie dans la joie, quelles que soient les difficultés de la vie.

# TROISIÈME PARTIE: LA MÉMOIRE INDIVIDUELLE DANS LE ROMAN

La mémoire collective constitue la rencontre entre dynamiques individuelles et dynamiques sociales dans une relation qui se doit d'être flexible et intégrative, comme la définit Bruno Mazzara dans l'étude collective *Memoria colectiva e identidad nacional*.<sup>751</sup>

Les romans tels qu'*Inés y la alegría* qui allient Histoire et Mémoire, vont au-delà de cette reconstruction de la mémoire ; ils ne sont pas passéistes. Il s'agit de prendre ancrage dans ce passé pour inviter à une réflexion personnelle et/ou collective de dimension sociale et philosophique sur l'identité collective et individuelle. L'objectif est de conserver, sauvegarder une Histoire, un terroir, une culture, des valeurs humanistes mais aussi, si nécessaire, remettre en question certaines choses d'une tradition culturelle, sociale, éducationnelle : « Las funciones de la memoria no son solamente registrar y esclarecer la realidad o la verdad de los hechos pasados, sino también dar sentido al mundo, siempre mudable, que rodea a individuos vivientes concretos ». <sup>752</sup>

Dans le roman *Inés y la alegría*<sup>753</sup>, Almudena Grandes propose une contribution à l'élaboration de la mémoire collective à travers la reconstruction de la mémoire historique, tel que nous l'avons déjà développé, d'un événement significatif de la résistance antifranquiste dans toutes ses dimensions au cœur de l'humain. Il ne s'agit pas seulement de tenter de proposer une version plus juste d'un fait historique, même s'il s'est avéré que le récit tend à être le plus véridique possible, mais également de s'interroger sur les potentialités offertes par ce roman, que ce soit d'un point de vue collectif ou d'un point de vue individuel, qui serviraient de points d'appui pour interroger les préoccupations actuelles présentes et futures.

Le travail de reconstruction de la mémoire collective -historique, politique, sociale, culturelle- est le fruit d'un auteur individuel, actif, qui invite à la réflexion et à l'action au présent. L'auteur fait appel à tout type de mémoire, élabore un récit qui lui est propre et qui porte l'empreinte de cette bigarrure, malgré tout à tout point de vue : le choix de l'événement historique, le point de vue adopté, les choix thématiques et leurs traitements :

---

<sup>751</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 107.

<sup>752</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 295.

<sup>753</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

*La utilidad de un modelo narrativo para el estudio de la memoria se relaciona, pues, no sólo con la conexión esencial que establece con las prácticas culturales de narrar y recordar, sino también con la posibilidad que ofrece de ver en cada historia recordada o narrada un “producto” concreto y único y, por consiguiente, de recuperar la idea de un sujeto recordador-narrador como agente activo en el proceso de construcción de la memoria colectiva, como un punto de vista autónomo, aunque situado también dentro de un marco de referencia cultural.<sup>754</sup>*

Le récit faisant appel à la mémoire demande à être analysé en tant que tel, mais aussi, en tant que production singulière d'un sujet qui sélectionne la matière historique et mémorielle, l'agence et lui donne forme pour faire naître un produit unique qui est à la fois mémoire collective et personnelle.

Pour José Colmeiro également, la mémoire est un travail de reconstruction d'un auteur : « La memoria busca su propia estructura siguiendo un continuo proceso de transformación del pasado, subordinado al proceso reconstructivo del sujeto rememorador ». <sup>755</sup> Il ne faut pas écarter le fait que cet intense et complexe travail de reconstruction de la mémoire, tendît-il à l'objectivité et à la rigueur scientifique maximale, reste cependant l'œuvre d'un auteur. Lequel met dans son œuvre sa lecture des choses, sa conception, son idéologie. Ce qui distancie, certes, les romans de la mémoire de la rigueur scientifique historique pure, mais, en contrepartie, insuffle un souffle individuel actuel, significatif et substantiel dans ces romans. Le texte créatif est source de réflexion et fait, dans le cadre de cette étude, l'objet de la troisième partie de notre analyse.

Almudena Grandes, quant à elle, ne laisse transparaître aucune ambiguïté face à la bivalence de ces romans. Consciente de cette problématique -et de ses enjeux-, elle la soulève avec sérénité, confiance et honnêteté dans sa note métafictionnelle. Elle déclare ouvertement et explicitement qu'il s'agit de sa propre version des faits et, avant tout, d'un roman. Aussi spécifie-t-elle ce qui relève strictement de la mémoire historique rigoureusement documentée, des éléments purement fictionnels, et laisse-t-elle

---

<sup>754</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 299.

<sup>755</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p. 63.

entrevoir la présence de sa propre mémoire. Piero Paolicchi explique clairement à ce propos que ce travail de mise en récit de la mémoire est une prise de position face au monde: “El acto de recordar, como el de narrar, finaliza porque tiene un significado, porque expresa la forma en que un sujeto situado “toma postura” (Bruner, 1990), también a nivel moral, con respecto al mundo”.<sup>756</sup>

Dans les romans portant sur la mémoire de la Guerre Civile, l’auteur peut recréer, compléter, transformer, grâce à son imagination, la mémoire qu’elle soit collective, sa propre histoire ou celle de ses proches (famille, amis, connaissances, témoignages lus ou entendus) -.

Piero Paolicchi, concernant cette relation entre la mémoire et son récit, souligne la présence de l’écrivain qui construit le récit en adoptant une orientation qui vient servir un but :

*Más aún, los actos de recuerdos, como conductas, incluso cuando son conductas verbales o récits, están orientados hacia una meta concreta sil la cual estarían totalmente de significado; deben, por tanto, ser interpretados como un todo complejo que no está separado de los motivos, que son siempre de naturaleza afectiva, que los generan como productos de una actividad en curso en que el sujeto está presente y es parte activa dándoles estructura y significado.*<sup>757</sup>

Dans l’étude *El arte de la memoria: incursiones en la narrativa española contemporánea*, José Ángel Ascunce conclut de son étude sur le roman *Obabakoak* de Bernardo Atxaga<sup>758</sup> que, pour ce dernier, toute écriture naît du vécu personnel, des émotions ressenties, des sentiments éprouvés. Chaque auteur trouve en lui la matière et la raison d’écrire :

*Según el narrador, toda escritura se fundamenta en unas vivencias de orden personal, que con el paso del tiempo o bajo el peso de las circunstancias se convierten en recuerdos o evocaciones de una experiencia vivida en el pasado y recreada en el presente. Este*

---

<sup>756</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 302.

<sup>757</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 292.

<sup>758</sup> Atxaga, B., *Obabakoak*, 1988.

*corrimiento de lo objetivo a lo subjetivo explica el dominio completo de los espacios interiores y del tiempo evocativo. Las experiencias interiorizadas se transforman en materia y razón del hecho de escritura. Por eso, según la teoría narrativa de Atxaga, toda novela o relato es la concreción de unos estados emocionales a partir de unas experiencias de vida y sentimiento.*<sup>759</sup>

La mémoire, le vécu, le ressenti et l'imagination s'unissent dans ce type de création littéraire, peut-être avec plus d'intensité que dans des textes d'autre nature.

Dans les notes qu'elle insère dans chacun de ses romans de la Série *Episodios de una guerra interminable*, Almudena Grandes, revient sur le processus de création à partir de la mémoire. Elle spécifie chaque fois qu'elles ont été ses sources d'inspiration. Tel que nous l'avons déjà évoqué, pour son premier roman de la série, *Inés y la alegría*<sup>760</sup>, elle fait état de son hommage à Benito Pérez Galdós, de la défense des valeurs démocratiques et de la nécessaire et juste remise à l'honneur de ces hommes et de ces femmes qui se sont battus pour les préserver à travers le récit de la tentative de l'invasion du Val d'Aran en octobre 1944.

Dans les pages précédant le début de la narration, Almudena Grandes déclare, très ouvertement, qu'il y a une part d'elle dans son personnage principal, Inés, et aussi de sa grande amie Azucena Rodríguez, avec qui elle a partagé et nourri ce projet : « Las dos somos Inés, porque esta es nuestra historia. »<sup>761</sup> De plus, même si elle n'a pas vécu la Guerre civile directement, celle-ci touche de près son histoire car ses grands-parents l'ont vécue. Il y a, assurément, une part autobiographique dans le choix des événements dont elle fait le récit, puisqu'ils sont étroitement liés à son histoire familiale, ainsi qu'à ses valeurs humaines, idéologiques :

*Almudena Grandes, née à Madrid en 1960, a pourtant commencé par étudier la préhistoire : "Je trouvais l'histoire contemporaine un peu vulgaire", confie cette grande brune joviale qui écrit depuis l'âge de 8 ans. "Mon intérêt pour cette guerre est celui de ma génération : mes grands-parents l'ont vécue, mes parents en ont hérité, et nous, nous l'avons récupérée." Issue d'une famille très divisée, avec autant de républicains que de*

---

<sup>759</sup> *Op.cit.* (Beisel, 1997), p. 95.

<sup>760</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), nota de la autora.

<sup>761</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), page dédiée aux dédicaces précédant le début du roman.



*franquistes, Almudena Grandes a voulu en savoir plus. "La dictature a coupé les ailes de la mémoire." Une mémoire qu'elle a ravivée en convoquant les souvenirs des siens et en se documentant tous azimuts. "J'ai mis du temps à aborder ce thème, mais je ne l'ai plus lâché. »<sup>762</sup>*

Impliquée émotionnellement, humainement et idéologiquement par l'histoire de la Guerre civile espagnole, Almudena Grandes se met à raconter l'Histoire qui la touche à travers l'histoire des autres.

Dans le cadre d'un roman sur l'Histoire, les convictions, l'idéologie de l'auteur guident cette écriture. Cela influence les choix, le point de vue à partir des matières premières que sont l'Histoire et la mémoire selon la nature de romans.

La mise en perspective de la mémoire- qui sous-tend le vécu, l'expérience directe ou indirecte, les émotions et les ressentis directs ou indirects - est particulièrement présente dans les romans contemporains sur la Guerre civile de par sa proximité temporelle, culturelle, sociale, politique, identitaire. Le travail de mémoire peut constituer un processus de transformation et de catharsis, une façon de régler ses comptes avec le passé en particulier pour ceux qui ont été touchés de très près par la guerre directement -les « enfants de la guerre »- mais aussi par ceux qui l'ont été indirectement -les « petits-enfants de la guerre »-. La guerre de 36-39, pour beaucoup, a symbolisé la « perte du paradis » qu'ils ont transmise, sciemment ou malgré eux, à leurs enfants et petits-enfants comme l'explique José Colmeiro :

*Para los intelectuales republicanos españoles que vivieron personalmente la experiencia de la guerra civil, así como para los llamados "niños de la guerra", el gran trauma de la guerra civil supuso la pérdida definitiva de un mundo irrecuperable, de ilusiones, esperanzas y sueños postergados indefinidamente."<sup>763</sup>*

---

<sup>762</sup> Peras, D., *La guerre d'Almudena Grandes*, L'express, article publié le 24 /05/2012, [Consultable à l'adresse URL : [http://www.lexpress.fr/culture/livre/ines-et-la-joie\\_1118397.html#v8C63SAD89QJAYl6.99](http://www.lexpress.fr/culture/livre/ines-et-la-joie_1118397.html#v8C63SAD89QJAYl6.99)], (Consulté le 02 mai 2019).

<sup>763</sup> *Op.cit.* (Colmeiro, 2005), p. 65.

Mais la perte est aussi un moteur de vie qui les poussent à la résistance, au mouvement. Se confronter au passé, reconstruire la mémoire historique, culturelle et collective en tant qu'être individuel s'effectue au regard d'un désir de résistance, de lutte et de changement au présent et également de transformation de cette expérience, de surpassement collectif et individuel : « Así la memoria se convierte en un instrumento de la crónica de un pasado olvidado y suprimido, y también en desafío al presente ». <sup>764</sup>

Le roman objet de notre étude, à l'image des productions d'autres auteurs, tels que Carmen Martín Gaité par exemple, représente une forme symbolique de catharsis du drame historique individuel et collectif de la Guerre civile et de la dictature. Il permet, par le biais de la mémoire et de l'écriture, de panser les plaies, de soigner l'âme, en dépassant les fantômes du passé. Ces romans se situent à la croisée des chemins, entre ce passé, le présent et le futur à construire ; entre mémoire et oubli ; entre reconnaissance des coupables et restauration des vaincus et acceptation, dépassement. Questionner le passé pour parvenir à ne pas être trop entravé par ses liens et parvenir à proposer une vie meilleure, au niveau individuel comme collectif. Cette littérature se propose d'utiliser l'écriture pour soigner les maux d'une histoire à la fois collective et personnelle par les mots.

Les auteurs de l'étude *Memoria colectiva e identidad nacional* abondent aussi en ce sens: "Los recuerdos son usados explícitamente por individuos y grupos como un recurso para proteger su identidad y planificar cambios en el futuro". <sup>765</sup>

Les changements dans le présent invitent à reconstruire le passé et cette reconstruction du passé invite à modifier le présent :

*Los cambios dramáticos en las situaciones de la vida pueden implicar en los individuos, así como para los colectivos, la reconstrucción (de una parte) de su pasado; e, inversamente, cambios importantes en la interpretación del pasado propio son un requisito necesario para introducir cambios en sus vidas.* <sup>766</sup>

---

<sup>764</sup> *Ibid.* (Colmeiro, 2005), p. 66.

<sup>765</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 300.

<sup>766</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 301.

Le travail de mémoire dans le roman, la plongée dans le passé poursuit finalement le but présent de mieux vivre avec soi et avec les autres. Idée qui est présente tout au long de l'étude des auteurs de *Memoria colectiva e identidad nacional* et en particulier dans les propos de Piero Paolicchi :

*En el estudio de la memoria, tanto individual como colectiva, el punto central no es cómo las memorias se estructuran en sí mismas, de acuerdo con leyes objetivas o impersonales procesos de recuerdo, sino cómo son continuamente construidas y reconstruidas por personas como medio para vivir en el mundo de las relaciones actuales consigo mismo (su propio pasado, presente y futuro) y con los otros.*<sup>767</sup>

Propos qui sont confortés par ceux de Giuseppe Mininni : « La intelligibilité de nuestro futuro depende de cómo negociemos las interpretaciones de nuestro pasado, pues “sin raíces no hay imaginación” “(Mantovani, 1998, pág.181).<sup>768</sup>

Dans les deux premières parties de cette thèse, la mémoire au service d'une reconstruction fictionnelle historique a permis de réécrire cette histoire de l'invasion du Val d'Aran par les guérilleros, sans la subjectivité du prisme franquiste et communiste qui avait produit une version erronée et cachée. Elle a mis également sur le devant de la scène un vibrant hommage aux hommes et aux femmes qui ont défendu les idéaux humanistes et démocratiques, coûte que coûte, et, par là-même, à cette Espagne chérie par Galdós.

Dans cette troisième partie, la mémoire est en quelque sorte mise en perspective. Elle prend racine dans ce passé traditionnel, fondateur et chéri pour l'élever jusqu'au présent. Piero Paolicchi synthétise cette idée de production à la fois individuelle et collective : « Es por esta razón por lo que los recuerdos, como cualquier otro producto de la (una) mente, pueden ser interpretados como parte de un todo individual (biografía) y como parte de un todo colectivo (tradición, historia, cultura).”<sup>769</sup>

---

<sup>767</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 303.

<sup>768</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 307.

Se référer à la note qui précise que la clef du futur est dans le passé et que la clef du passé est dans le présent.

<sup>769</sup> *Ibid.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 301.

Ainsi que le dénomme Inge Beisel dans son étude sur la thématisation de la mémoire, ce roman relève d'un « *arte de la memoria* »<sup>770</sup> car cette dernière y est à la fois respectée, complétée, et transformée, pour servir des buts historiques, sociaux, politiques, pédagogiques, philosophiques même.

A travers ce roman, Almudena Grandes s'implique en tant qu'auteure pour agir sur le présent autour des thématiques qui lui tiennent à cœur -l'humanisme républicain, les femmes et la philosophie de la joie.

---

<sup>770</sup> *Op.cit.* (Beisel, 1997).

# CHAPITRE I/ LA MÉMOIRE

## PERSONNELLE À TRAVERS LA

### CONCEPTION DE LA SOCIÉTÉ

#### ESPAGNOLE

Dans *Inés y la alegría*<sup>771</sup>, Almudena Grandes met cette mémoire en perspective. Elle reconstruit le passé pour rétablir une version de l'Histoire plus juste, pour réhabiliter et rendre hommage à ses Hommes, pour mettre en exergue l'Espagne qu'elle aime et également pour agir sur le présent. Par le biais de cette reconstruction du passé, l'auteure questionne et bouscule le présent. Ainsi, il y a une prise de position en faveur des hommes et femmes qui incarnent l'humanisme républicain de tous temps, en faveur des femmes en général et également en faveur d'une philosophie de la joie à laquelle elle donne incarnation au travers d'Inés.

L'auteure agit pour la conservation de ces racines qui guident encore aujourd'hui les hommes et femmes qui partagent cet esprit de lutte et de défense humaniste démocratique, qui ne cessent jamais de se relever et de savourer la vie, à l'espagnole. Elle ouvre également une voie de dénonciation de la traditionnelle société sexiste espagnole dans laquelle les femmes sont depuis leur tout jeune âge conditionnée à un

---

<sup>771</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

rôle secondaire, de soumission à l'homme. Cette mémoire tend un pont entre le passé, au cours duquel s'est construit cette tradition machiste et dont toutes les générations suivantes ont hérité, et le présent qui souffre de cet héritage encore bien présent. La mémoire est alors vivante, actuelle, active pour changer les choses.

# SECTION 1.- L'HUMANISME REPUBLICAIN

## 1. Un passage de témoin : dire l'humanité

### 1.1 Dire sa préoccupation

Almudena Grandes revendique la nécessité d'écrire pour ses Hommes qui l'importent. Elle a à cœur de dénoncer le traitement qui leur a été infligé et de réhabiliter leur œuvre. Elle se propose de réaliser un passage de témoin. L'écrivaine se sent investie du devoir de dire ce qui dans l'Histoire a touché son esprit et son cœur. En tant qu'individu, elle revendique un rôle de témoin de l'Histoire et en tant qu'écrivaine elle devient une passeuse de témoignage de l'Histoire pour les autres.

Il y a une différence entre le témoignage comme source documentaire et le témoignage en littérature. Dans son étude *Le passage de témoin*, Jean-Philippe Pierron précise que le témoignage en littérature tend plus vers la véracité que vers la recherche d'une vérité absolue et exhaustive :

*Tel est le point de rupture entre le témoignage envisagé comme source documentaire placé sous la vieille critique des sciences historiques, et le témoignage en littérature dont l'ambition est moins l'exhaustive minutie servant la vérité que la force expressive visant la véracité.*

*[...] Le témoignage pour le dire autrement, nous étroitement l'écriture et la vie, le texte et l'action, la narrativité et la normativité, l'intériorité et l'extériorité. L'ambition du*

*témoignage sera donc de réussir à faire percevoir la voix de l'Autre ou des autres dans la voix du témoin.*<sup>772</sup>

En littérature, le témoignage cherche à transmettre la voix de l'autre à travers celle du témoin. Jean-Philippe Pierron explique au commencement de son étude que la littérature permet d'exprimer la vie : « Témoignage qui se fait littérature, nouant l'écriture et la vie, pour que le verbe exprimer l'essentiel, la chair du monde vécu ».<sup>773</sup>

En outre, l'auteur exprime très clairement l'idée que le témoignage engage celui qui le porte. Son témoignage est le fruit d'un besoin de dire sa préoccupation, ce qui implique à la fois un souci de dire vrai et une subjectivité inhérente :

*En suivant l'étymologie et l'histoire du mot on arrive à la description suivante : « marturia », le témoignage, est l'acte ou le résultat de témoigner, c'est-à-dire d'attester, de déposer une conviction qu'on porte en soi, dont on se soucie, qu'on se rappelle, et pour laquelle on est anxieux.*

*L'étymologie grecque accentue la dimension éthique, délaissant la sphère juridique au profit de catégories très existentielles liées à la question du souci de soi. Penser le témoignage comme un souci (souci de dire vrai, souci de rapporter fidèlement, souci de faire entendre et de donner à voir) fore à reconnaître le travail de la subjectivité sur elle-même.*<sup>774</sup>

Le témoignage, certes, est porteur de l'empreinte de celui qui témoigne mais il n'en est pas moins guidé par un souci de vérité. L'auteur cherche à dire vrai :

*Le souci, dont est porteur le témoin, a la fragilité de la conviction sous le regard de la critique, et s'il n'a pas le statut de vérité au sens théorique du terme, il révèle d'un vraisemblable, au plan pratique, irréductible à l'arbitraire. Le souci du vrai qui habite le témoin l'ouvre à d'autres horizons que la seule opinion personnelle. Une normativité le*

---

<sup>772</sup> Pierron J.-P., *Le passage de témoin*, Les éditions du Cerf, 2006, p. 62.

<sup>773</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 11.

<sup>774</sup> Panikkar, R., « Témoignage et dialogue », dans Enrico Castelli (sous la dir.de), *Le Témoignage*, actes du colloque organisé par le Centre international d'études humanistes et par l'Institut d'études philosophiques de Rome, Aubier-Montaigne, 1972, p.373. *in Ibid.* (Pierron, 2006), p.22.



*préoccupe et le constitue. Le témoignage lie, dans sa parole et dans sa vie, le destin de la vérité avec sa propre destinée.*<sup>775</sup>

Le témoignage porte ses effets dans la durée et, par le biais de la sollicitation de la tradition et de l'institution, il multiplie les possibilités de passation de son message. Né d'une volonté individuelle, il porte en lui une dimension collective et historique qui permet de conserver vivante l'Histoire d'une société :

*Le témoignage se soucie dans la durée, expérimentant la fidélité à ce qu'il transmet dans une temporalité longue, maintenant le souvenir vivant. Dans l'histoire, il se fait histoire. Sous cet angle, le témoignage n'est pas seulement individuel. Il engage également une dimension collective ou communautaire, puisque dans la durée sont convoquées les traditions et les institutions qui constituent autant de relais prolongeant la réception du témoignage. La communauté humaine, en tant que communauté historique, est une communauté attestante. On entend par là non pas une communauté d'élus, de saints ou de parfaits qui auraient le statut privilégié de témoins. Mais la solidarité du témoignage et de sa réception permet de penser le témoignage comme rayonnement, à l'échelle d'une communauté, d'une moralité incarnée.*

De surcroît, le témoignage peut être perçu comme une illustration qui fait preuve :

*La prise en compte de la dimension historique du témoignage est d'ailleurs suggérée par l'étymologie du mot « histoire ». Si en effet le verbe « historeô » veut dire chercher à savoir, rechercher, examiner, observer, donc connaître et finalement raconter et décrire ; si « ho » ou « hê histor » est celui ou celle qui sait, qui connaît, et en particulier qui connaît la loi, donc le juge, « to historion » signifie, dans les sciences naturelles, du moins chez Hippocrate, le fait, l'indice, l'illustration qui fait preuve et finalement le témoignage.*<sup>776</sup>

Le témoin accomplit un acte d'auteur. Il s'exprime sur le passé guidé par ce souci de dire son essentiel à l'Autre et de laisser une trace. Il exerce une activité de médiation,

---

<sup>775</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 23.

<sup>776</sup> *Op.cit.* (Pierron, 2006), p. 24.

un « passage de témoin » qui a un impact sur le présent. Le témoignage agit sur le monde, il lui apporte une richesse supplémentaire et donne une autre dimension à la réalité. Or le XX<sup>e</sup> siècle, extrêmement violent en Europe, a précisément besoin de ce supplément d'analyse pour comprendre et surmonter les atrocités humaines qui ont déchiré les populations.

Face à ces cataclysmes, Jean-Philippe Pierron définit cette démarche littéraire de témoigner de ce traumatique passé comme une poétique de l'action, « *Comme si, face à la démesure de la violence et du mal, seule la fragilité d'un témoin pouvait se dresser* ». <sup>777</sup>

L'écriture, et en particulier le témoignage, permettent d'apporter une réponse à un être blessé, traumatisé par la vie. Le témoignage porte la trace des figures d'humanité à travers les âges, à travers toutes les situations, les lieux, les époques ; il en permet la survie et atteste de leur réalité, de leur existence et persistance : « Le témoin n'est-il pas celui qui tient témoignage de l'humanité, attestant qu'il est possible d'être homme jusque-là, jusqu'à cette limite ? » <sup>778</sup>

Le témoignage c'est l'œuvre d'un témoin qui porte un message, atteste d'une réalité et la transmet. Il raconte ou écrit la vie dans la singularité des histoires et des aventures humaines, comme l'explique si bien Jean-Philippe Pierron. Il s'écrit à hauteur d'Hommes. Il porte la nécessité impérieuse de dire l'humanité. Il lie l'Histoire et l'individu, le singulier à l'universel et, en ce sens, au beau milieu des atrocités, il peut apporter une réponse salutaire, une preuve d'humanité irréfutable. Le témoin singulier atteste de son histoire pour l'humanité dans son entier :

*Comme si la réplique aux universels abstraits que véhiculent les idéologies ne pouvait être qu'un singulier concret attestant un universel : le témoin. L'histoire ne peut se dispenser des petites histoires imprévisibles, car c'est en elles qu'elle se donne. Aussi la littérature de témoignage est-elle une littérature en première personne, le quelque chose à dire étant indissociablement lié au quelqu'un qui l'atteste. Cela ne fait pas, pour*

---

<sup>777</sup> Ibid. (Pierron, 2006), p. 59.

<sup>778</sup> Ibid. (Pierron, 2006), p. 61.

*autant, de cette littérature, une littérature de l'intime ou de l'infime, une écriture du presque rien, mais une écriture qui exhausse le singulier en prisme de l'universel.*<sup>779</sup>

Ce souci de dire vrai du témoignage poursuit un but éthique. En écrivant, l'auteur témoigne de ce qui l'importe et qu'il vise en tant que vérité pour agir sur le monde :

*Le témoignage, dans son devenir texte, cherche donc à inventer un style faisant en sorte que le souci de la vérité du rendre témoignage soit la porte d'entrée dans le monde éthique, du « J'atteste l'importance d'entendre et de faire mémoire de ce que j'ai expérimenté ». Jorge Semprún part donc à la recherche d'une écriture qui élabore une continuité de l'« écrivant » vers l'« agissant » assumée par un « témoinant ». C'est la raison pour laquelle nous nous arrêtons principalement sur ce dernier. Le « je » du récit-témoignage y ouvre sur un sujet moral, se comprenant comme tel dans le souvenir de son action et dans la mise en œuvre du récit de cette action. La mémoire que l'on atteste et à laquelle on est lié est ici une mémoire pour l'avenir.*<sup>780</sup>

Le témoinant écrit pour impacter la vie, pour transformer les choses et, de ce fait, pour influencer le futur. La puissance du témoignage en littérature permet de dire une éthique sans dogmatisme, ainsi le témoignage s'implique-t-il dans le présent et s'engage pour l'avenir : « Le témoignage ne laisse pas indemne. Il fait trace. Il touche. Il marque. [...] Le pari est alors de penser que la marque de l'évènement est à tel point sensible qu'elle mobilise affectivité et imagination pour agir ». <sup>781</sup>

Le témoignage en littérature aspire, en touchant à l'affectivité et à l'imagination, à mettre en mouvement le désir de changer les choses et d'agir. C'est sur cette capacité du témoignage historique en littérature que s'appuie Almudena Grandes. Elle dit sa préoccupation, elle cherche à transmettre la voix de l'Autre en ayant pour ligne de conduite de rapporter fidèlement, de dire vrai. Elle sacrifie à une moralité, à une éthique à laquelle elle croit et qu'elle a reçue, un rayonnement et la possibilité de maintenir cette éthique vivante et agissante. Elle choisit de faire mémoire de cette éthique

---

<sup>779</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 65.

<sup>780</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 69.

<sup>781</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 72.

incarnée par ces hommes de l'invasion du Val d'Aran pour qu'elle survive et qu'elle impacte le présent et le futur :

*Choisir de témoigner de l'horreur des camps et aussi des silencieuses grandeurs qui purent s'y vivre, par l'écriture, l'art ou la militance devient, par ces médiations, un passage de témoin. Ici le bâton témoin se fait œuvre, littérature ou cinéma. Le témoignage jouera son travail de transmission relayé par une transcription silencieuse de l'agir dans le champ sensible.*<sup>782</sup>

La vérité essentielle dont elle a hérité à travers l'expérience de ces Hommes, elle choisit de la transmettre à l'Autre par le biais de la littérature, incarnation vraisemblable, vivante, affective, émotionnelle comme le confirme l'étude de Jean-Philippe Pierron :

*Plus tard les historiens recueilleront, rassembleront, analyseront les uns et les autres : ils en feront des ouvrages savants... Tout y sera dit, consigné... Tout y sera vrai ...sauf qu'il manquera l'essentielle vérité, à laquelle aucune reconstruction historique ne pourra jamais atteindre, pour parfaite et omnicompréhensive qu'elle soit... [...] L'autre genre de compréhension, la vérité essentielle de l'expérience n'est pas transmissible... Ou plutôt, elle ne l'est que par l'écriture littéraire... Par l'artifice de l'œuvre d'art bien sûr.*

L'œuvre littéraire renferme un monde qu'elle ouvre à l'Autre, pour entrer dans le sien : « Une œuvre ne reflète pas seulement son temps, mais elle ouvre un monde qu'elle porte en elle-même. »<sup>783</sup> Avec *Inés y la alegría*, Almudena Grandes ouvre son monde aux lecteurs, celui de l'humanisme, celui des femmes, celui de la joie d'être dans la vie. Elle veut témoigner de ce qui l'anime et le transmettre pour toucher et, pourquoi pas, mettre en mouvement des choses qui modifieront l'avenir.

Selon Jean-Philippe Pierron, la littérature prend le pari que témoigner de cette éthique humaniste qui a survécu à l'horreur du XX<sup>e</sup> siècle à hauteur d'hommes peut changer la face du monde. Cette littérature agit sur l'Autre qui devient à son tour, s'il le souhaite, un passage de témoin ; c'est ce que Jean-Philippe Pierron nomme une « poétique de l'action » : « La littérature testimoniale initie donc une « poétique » de

---

<sup>782</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 73.

<sup>783</sup> Semprún, J., *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994 in *Ibid.* (Pierron, 2006), p.74.

l'action ». <sup>784</sup> Le témoignage ne sert pas seulement la mise en mémoire ; il fait mémoire pour agir, pour inciter à l'action dans l'espoir de vivre -bien- : « Le témoignage vise plus loin que lui-même, situant l'urgence du passage de témoin à l'échelle de la suite des générations, comme une mémoire du mal mise au service d'une tentative de vivre le bien ». <sup>785</sup> Cette littérature peut être salvatrice car elle atteste que, même dans le mal le plus absolu, le bien -aussi infime et fragile soit-il- reste possible : « Le témoin atteste la possibilité de se tenir en homme jusque dans la condition d'inhumanité ». <sup>786</sup> C'est la raison impérieuse pour laquelle témoigner des expériences de ceux qui ont lutté contre les fascismes, pour la démocratie, l'humanisme, pour le bien vivre de tous, est nécessaire, pour eux et pour tous, hier, aujourd'hui et demain. Grâce à ce témoignage, chacun sait que cela est possible, a existé et peut donc exister : « La mémoire des justes importe. Elle témoigne de la possibilité de l'éthique. » <sup>787</sup>

Cette littérature donne à penser et ouvre des possibles :

*Cette imagination pratique, réveillée chez le lecteur, devient alors une ressource pour l'action, puisque des épreuves du possible ont été entrevues qui ouvrent des promesses et dénoncent des impasses. [...] Si la littérature de témoignages est un don fait au lecteur, elle n'est pas donneuse de leçons.* <sup>788</sup>

Almudena Grandes n'est pas un témoin direct des faits dont elle fait le récit, pour ce qui a trait à l'Histoire, mais elle a creusé le sujet, s'est chargée des voix de ceux qui l'ont vécu afin d'en percevoir leur message, d'en devenir le témoin et enfin de le transmettre. Elle se propose d'être un relais, un passeur de témoin de ces hommes et de ces femmes qui ont vécu l'invasion du val d'Aran car ils ne sont plus là pour le faire, ni l'Histoire officielle. Sans cela leur histoire et leur humanité se perdrait. Elle raconte donc ce récit à la fois en tant que narratrice de l'Histoire mais également à hauteur d'hommes en employant le « je » des deux narrateurs qui incarnent cette histoire. Et par le biais de ce processus, elle transforme le lecteur en témoin de témoins.

---

<sup>784</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 79.

<sup>785</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 75.

<sup>786</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 81.

<sup>787</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p. 147.

<sup>788</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), pp. 86-87.

Dans son écriture, le récit scientifiquement historique -l'universel- est complété, renforcé et amplifié par la narration du témoignage -le singulier- et leur union fait trace signifiante du passé, dans le présent afin d'œuvrer pour l'avenir :

*Le témoignage collabore à la construction d'une mémoire collective de l'agir, qui ne saurait se confondre ni avec la mémoire privée, ni avec une mémoire officialisée, objet d'un contrôle idéologique et politique. Sauvante de l'oubli l'« admirable », l'« horrible » et l'« authentique », le témoignage préserve une mémoire de l'action pour l'action. Sorte de pédagogie morale, l'usage du témoignage, faisant mémoire des façons qu'a l'homme d'être homme, libère la richesse et la pluralité des figurations du bien*

*[...] Cette anthologie au service d'une pédagogie morale de la mémoire en histoire joint une poétique du récit et une poétique de l'action. De la sorte, le récit historique est une des modalités par lesquelles notre action se laisse affecter par l'autre, par le lointain, par le passé. Il y a donc une fraternité qui unit le discours historique et le discours éthique...<sup>789</sup>*

La littérature testimoniale rattache à l'universalité de l'histoire, la singularité des témoins dans l'histoire ; elle concrétise cet universel, elle lui donne un visage. Ainsi, accompagnant le nécessaire témoignage historique pur pour la connaissance historique mais aussi pour pouvoir accéder à la compréhension, c'est cette impulsion de témoignage qui semble guider le travail d'écriture d'Almudena Grandes qui s'offre en tant que passage de témoin de ces combattants de l'Union Nationale Espagnole, ces républicains humanistes pour donner à connaître, faire vivre, perpétuer leur éthique et aspirer à changer la face du monde. A la manière du colibri de la célèbre légende amérindienne, racontée par Pierre Rhabi, qui porte l'idée que chaque petit geste compte ; il peut en entraîner d'autres et faire déferler un mouvement d'humanisme collectif.<sup>790</sup> De plus, cette littérature invite à réfléchir et à agir comme l'explique Jean-

---

<sup>789</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), pp. 147-149.

<sup>790</sup> Colibris tire son nom d'une légende amérindienne, racontée par Pierre Rhabi, son fondateur : « Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : "Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! " Et le colibri lui répondit : "Je le sais, mais je fais ma part." ».

[Consultable sur le site Colibris à l'adresse : <https://www.colibris-lemouvement.org/mouvement/legende-colibri>], (Consulté le 02 avril 2020).

Philippe Pierron : « La mémoire en histoire participe ainsi explicitement à la constitution d'un « ethos » qui, par les habitudes, les mœurs, l'imaginaire, les variations imaginatives ou réellement vécues, est une mémoire de l'agir.<sup>791</sup> Almudena Grandes a fait la « rencontre » de ces hommes à travers l'histoire, une rencontre signifiante qu'elle a voulu transmettre, offrir à d'autres pour que la parole de ces témoins passe à d'autres qui en deviennent témoins et la confie à leur tour.

## 1.2 L'Histoire à cœur ouvert

*Inés y la alegría* est un roman indépendant mais, comme évoqué précédemment, il appartient à cette série d'épisodes dont il constitue l'ouverture, qui plus est. Il n'est, de ce fait, pas arbitraire de penser que ce roman introduit assurément un certain nombre de thèmes et d'idées clefs de l'œuvre d'Almudena Grandes. Une ouverture est, par conséquent, proposée sur les autres épisodes de la série parus à ce jour car plusieurs constantes structurelles et thématiques se retrouvent dans tous ces romans renforçant par là-même leur importance.

Dans tous les romans qui composent les « *Episodios de una guerra interminable* », Almudena Grandes livre l'histoire à cœur ouvert. Le processus de création de l'auteure, pressenti dans le premier roman, se confirme à travers une affiliation de celle-ci à son œuvre, une implication et une mise en perspective de la mémoire personnelle, d'un positionnement politique, social et philosophique dans le passé qui s'étend et retentit jusqu'au présent porté par un engagement actuel. Dans sa littérature Almudena Grandes dit sa préoccupation

Tout d'abord, il y a chaque fois l'hommage à son mari et le poème de Cernuda ; ensuite la plupart du temps il y a une autre référence artistique signifiante pour ce roman précisément et une note métafictionnelle très éclairante qui dévoilent déjà les grandes lignes de la réflexion portée par l'auteure. Almudena Grandes donne au lecteur

---

<sup>791</sup> *Ibid.* (Pierron, 2006), p.150.

sa bibliographie, elle mentionne des études et des auteurs à qui elle s'est référée et qui l'ont aidée. Elle fait part de ces sources d'inspiration pour écrire ce roman. L'auteure rappelle également, à chaque fois, qu'il s'agit d'une fiction basée sur des faits réels et fait également état de la mise en présence de personnages réels parmi les personnages de fiction. Il y a également de grandes lignes thématiques conductrices greffées autour de la problématique de la Guerre civile espagnole et de la résistance antifranquiste. Les quatre premiers romans laissent clairement entrevoir que ce travail cherche à faire éclore le souvenir et mettre en lumière la vie de tous ces hommes et de ces femmes qui luttèrent toute leur vie pour la Démocratie et pour offrir à la postérité un futur.

Dans chacun de ses romans, Almudena Grandes offre au lecteur le « témoignage fictionnel » de la vie de personnes ordinaires, si extraordinaires, qu'elles méritent un roman afin de les mettre en valeur. Il s'agit principalement de personnes toujours amoureuses et ferventes défenseuses de la Démocratie et de l'Espagne et, en les faisant vivre, l'auteure fait perdurer leur lutte pour la république espagnole et ses valeurs, pour la liberté. La persistance de ces témoignages et leur transmission représentent et symbolisent la victoire posthume de ces républicains vaincus d'hier et le changement de demain.

Avec son premier roman, elle donne la voix aux républicains espagnols, aux guérilleros en particulier et aux femmes en général. Elle réalise un travail de transmission de son respect et de son admiration pour ces républicains espagnols humanistes, de l'Espagne, des femmes et de la philosophie de la joie incarnée par Inés.

Tous les romans s'ouvrent par l'hommage à son mari Luis García Montero « A Luis. Otra vez, y nunca serán bastantes », accompagné du poème de Luis Cernuda, déjà présenté et suivi par d'autres hommages, ainsi qu'un autre poème différent à chaque fois qui donne une couleur à la suite<sup>792</sup>.

Dans *Inés y la alegría*, il s'agissait d'un hommage à des personnes qui lui sont chères, Azucena Rodríguez « *Las dos somos Inés, porque esta es nuestra historia* » ainsi

---

<sup>792</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012).



que Toni López Lamadrid en hommage à la passion de ce dernier pour ce livre. Le poème est de Rafael Alberti, « *A Niebla, mi perro* », *Capital de la gloria (1936-1938)* et il laissait clairement entrevoir la philosophie du roman en soulignant la persistance de la foi en la vie, de la joie, au milieu de cet atroce tourment de la Guerre civile espagnole :

*Niebla, mi camarada,  
aunque tú no lo sabes, nos queda todavía,  
en medio de esta heroica pena bombardeada,  
la fe, que es alegría, alegría, alegría*<sup>793</sup>

Dans le second roman, *El lector de Julio Verne*, l'hommage s'adresse également à deux de ses amis Cristino Pérez Meléndez qui lui a inspiré cette histoire ainsi qu'à Ángeles Aguilera Moya. Le poème est de Ángel González, « *Glosas a Heráclito* », *Muestra, corregida y aumentada, de algunos procedimientos narrativos y de las actitudes sentimentales que habitualmente comportan* (1976) qui souligne l'importance et la permanence de l'Histoire et du sang versé au cours de celle-ci. Dans ce second roman, Almudena Grandes conserve des éléments fondateurs des romans parus jusque-là, tant au niveau de la forme que du fond. Le titre à double niveau historico-fictionnel rappelle celui du premier roman -*El lector de Julio Verne La guerrilla de Cencerro y el Trienio del Terror Jaén, Sierra Sur, 1947-1949*.

La lecture de la note de l'auteure, guide éclairant du premier roman, retrouve sa place pour établir un pacte de lecture clair spécifiant à nouveau les origines de ce dernier, la part de réalité historique et celle de création, ses sources d'inspiration humaines et littéraires.

Il y a, à nouveau, une réflexion métanarrative sur le processus de conditionnement mutuel de la mémoire et de l'imagination qui est très clairement spécifié chez Almudena Grandes le rendant transparent pour le lecteur, ce qui ajoute à la sincérité et à la crédibilité de son œuvre. Un des points les plus marquants qui ressort à la lecture de cette note conforte l'hypothèse de la sollicitation de la mémoire personnelle de l'auteure dans l'écriture de ces romans, même s'il ne s'agit pas de mémoires autobiographiques.

---

<sup>793</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

Dans ce premier roman, Almudena Grandes faisait référence à la fois à l'inspiration conjointe de l'Histoire réelle, de son amour pour Galdós et cette Espagne rêvée, de sa proximité avec son amie Azucena Rodríguez concernant la naissance du personnage d'Inés.

Le deuxième roman naît également de la mémoire personnelle d'Almudena Grandes puisqu'il prend sa source au cours d'un voyage sur les terres marocaines, dont était issue une partie des ancêtres de l'auteure, guidée par un ami de son mari Luis García Montero, Cristino Pérez Meléndez, professeur de Psychologie à l'Université de Grenade. Ce dernier lui avait fait part de l'histoire de Cencerro à l'origine de la naissance de ce roman :

*Quizás mi llanto creo una atmósfera propicia a las confidencias, porque en el viaje de vuelta a Tánger, donde nos alojábamos, Cristino me contó una historia de su infancia en la que yo vi inmediatamente, con esos ojos que ven mucho más, con mucha más precisión y a mucha más distancia que los que tengo en la cara, una novela.*

*El lector de Julio Verne es esa novela, la novela de Cristino que aquella noche me habló de Cencerro [...] <sup>794</sup>*

Ainsi la procédure créative reste fidèle au projet de l'écrivaine renforçant l'unité et la cohésion de la série.

Cette idée de la survivance des choses grâce à leur mise en mémoire est très présente dans toute cette œuvre. Dans *El lector de Julio Verne*, Almudena Grandes fait acte de mémoire de l'acte de celui hérité de son ami Cristino Pérez Meléndez :

*Después de un instante de desconcierto, porque nadie que hubiera escuchado aquella voz cargada de emoción y de sinceridad, podría sospechar que no relatara una historia vivida en primera persona, me di cuenta de que precisamente por eso tenía que contarla. Porque Tomás Villén Roldán, que murió el 17 de julio de 1947 en Valdepeñas de Jaén, no había muerto en realidad, no todavía, cuando un fuensanteño nacido en 1949 podía hablar de él, más de cincuenta años después, igual que si lo hubiera conocido <sup>795</sup>*

---

<sup>794</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p.406.

<sup>795</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 407.

Almudena Grandes confesse, d'ailleurs, s'être rendue sur place en 2009 et avoir pu constater la survivance du mythe de Cencerro, même 50 ans plus tard :

*Aunque con esa confirmación me hubiera bastado, en julio de 2009, meses después de terminar la primera versión del "El lector de Julio Verne", que escribí entre enero y noviembre de 2008, recorrí los pueblos de la Sierra Sur gracias al coche, y a la complicidad, de Juan Carlos Abril. Y cuando él, que nació en Los Villares y se mueve por aquella sierra como por su casa, se acercó a unos señores mayores que tomaban el sol a media mañana en la plaza de Valdepeñas de Jaén, para preguntarles si sabían cuál era la casa en la que mataron a Cencerro, uno de ellos se apresuró a contestar, "a Cencerro no lo mató nadie, Cencerro se suicidó", antes de señalarnos la manera de llegar a un lugar que, en Valdepeñas, siguen conociendo hasta los niños de diez años.<sup>796</sup>*

Almudena Grandes recueille cette information, l'entend, la ressent et la traduit en lui donnant vie dans la fiction :

*- No lo han matado- cuando le corregí, fue el Portugués quien me miró con atención -. Se ha matado él, que no es lo mismo.<sup>797</sup>*

Pour Almudena Grandes, les autres comptent - leur parole, leurs actes, leurs valeurs, leur courage, leur humanité, leur engagement, leurs combats. Elle se fait le passeur de ces êtres et leurs vies.

De même, Almudena Grandes souligne l'importance de ces témoignages qui sont à la source de détails qu'aucun livre d'histoire n'aurait pu fournir. Grâce à son travail de recherche, de recueil et d'imagination, Almudena Grandes créé pour le lecteur un lieu de rencontre entre l'Histoire et ceux qui la vivent.

Sur la signification du détail, Jean-Philippe Pierron explique clairement que le détail dans ses témoignages est crucial et signifiant en faisant référence à l'étude du roman de Svetlana Alexievitch *Derniers témoins*<sup>798</sup> :

---

<sup>796</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 407.

<sup>797</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 76.

<sup>798</sup> ALEXIEVITCH, S., *Derniers témoins*, trad. du russe par Anne Coldefy-Faucard, Presses de la Renaissance, 2005. In *Ibid* (Pierron, 2006), p.66.

*En effet, dans l'écriture de Svetlana Alexievitch, chaque témoignage est associé à un détail, à un presque rien qui est le concentré, l'objet d'une condensation de significations relatives au presque tout attesté. Le détail [...] brise la continuité de la description. Le détail n'est pas une manière d'honorer la fidélité à la tâche de décrire, mais une manière de faire éclater la force de l'altérité attestée qui résiste à la description. Le détail élabore une rupture narrative, une fracture dans le récit qui est comme une faille, une brisure opérant comme une sorte d'absolu, d'appel. Au point de jonction entre séries causales distinctes, se cristallisant en un objet ou une expression inédite, le détail qui fait toute la force du témoignage atteste dans le réel, moins le hasard que l'inattendu et la surprise. [...] Il s'agit là d'un rendre compte qui n'est pas un compte-rendu mais plutôt un « Rendez-vous compte ! ».*<sup>799</sup>

Le troisième roman, *Las tres bodas de Manolita*, fait référence à Eduardo Mendicutti, « *compañero del alma y de tantas resistencias* », et s'ensuit un poème de César Vallejo, « *Masa* », *España, aparta de mí este cáliz* (1937) sur le caractère inéluctable de la mort ainsi qu'un autre de Rafael de León (Quintero, León y Quiroga), « *¡Ay, pena, penita, pena!* » (1952) qui présente un triptyque de la peine en écho à celui de la joie du premier roman.

La note reprend le même schéma avec les origines du roman, les personnes qui ont contribué à la naissance de ce roman, et les différentes sources qui ont été utiles à l'auteure. Elle retrace les mêmes lignes de vie que sont l'hommage aux Républicains espagnols en référence à la participation de l'auteure le 25 juin 2014 à un concert hommage à ces derniers organisé par L'Association pour la Récupération de la Mémoire Historique et la Fondation « *Contamíname* » et à un autre hommage au cours duquel elle a rencontré Isabel Perales dont la vie d'enfant esclave dans l'orphelinat de Zababilde lui a inspiré l'histoire de Manolita. Cette rencontre représente, cette fois encore, le poids de l'héritage des rencontres, des témoignages, des parcours de vie et également la souffrance des femmes sous le Franquisme et leur abnégation à vivre.

*Las tres bodas de Manolita* naît de la joie ressentie lors de ce concert hommage aux républicains espagnols, une génération qui a lutté pour la Démocratie : « *Sin tristeza, sin culpa, sin más amargura que la imprescindible, los republicanos celebramos*

---

<sup>799</sup> *Op.cit.* (Pierron, 2006), pp.66-67.

una fiesta, y con ella, el orgullo de pertenecer a la mejor tradición de la historia de este país”.<sup>800</sup>

Le troisième roman rend à son tour hommage à ces Hommes qui ont lutté pour la démocratie, pour le collectif, pour le futur, pour les Espagnols d’aujourd’hui d’où sa volonté forte de leur rendre témoignage toute sa reconnaissance et sa gratitude. Témoigner aujourd’hui de l’amour pour ces Hommes et leur combat, de la survivance de l’idéologie humaniste républicaine pour laquelle ils ont lutté corps et âme et se sont sacrifiés, permet de leur offrir la victoire posthume sur les fascismes qui se sont emparés du pouvoir pour détruire cette idéologie et imposer des fonctionnements dictatoriaux et totalitaires :

*Muchos de los participantes agradecemos desde el escenario su coraje y su ejemplo, la determinación de una lucha destinada a conquistar, para los españoles de ayer, un futuro que es el presente de los españoles de hoy. Nunca como entonces percibí que nuestra propia existencia representa la victoria póstuma de los derrotados de 1939, la derrota de quienes provocaron una guerra atroz para ganarla, ocupar el poder durante casi cuarenta años, y disolverse después, como un azucarillo en un vaso de agua, en esa posteridad que pretendieron eterna e imperial.*<sup>801</sup>

Cette fois encore, c’est bien un témoignage est à l’origine de ce roman. Il s’agit d’une rencontre lors de cette journée hommage avec Isabel Perales qui lui a raconté sa vie, sa jeunesse dans un collège de Bilbao dans lequel elle et sa sœur étaient condamnées à laver du linge jusqu’à en avoir les mains brûlées par la soude :

*He contado la historia de Isabel, de su desamparo, de su sufrimiento, de su soledad, y de lo que representó para ella, en aquella implacable desolación, el cariño de una monja llamada Carmen, en una novela que no había podido escribir sin su tenebrosa revelación de que en la España de la posguerra, los hijos de los presos\_ las niñas de Zabalbide al menos-estaban sometidas a un régimen de trabajos forzados para redimir las penas de sus padres, el pecado original de ser hijos de rojos. Al margen de esta*

---

<sup>800</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 748-749.

<sup>801</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, p. 748.

*monstruosidad moral y jurídica, la vida de Isabel, su extraordinaria trayectoria de superviviente, me ha inspirado tanto como la historia que me contó.*<sup>802</sup>

Le témoignage a donné naissance au personnage principal de Manolita pour lequel elle confie avoir conservé un certain nombre d'éléments comme son nom, le collègue, le fait qu'elle soit orpheline très jeune, le second mariage de son père, le caractère de sa belle-mère, la pauvreté radicale, l'engagement politique d'une femme qui ne cessa jamais de lutter contre la dictature.

L'auteure est reconnaissante envers Isabel Perales pour son témoignage et cette dernière l'est tout autant à l'égard de l'écrivaine, car Almudena Grandes a donné voix à son témoignage : « Desde aquí quiero agradecer una vez más a Isabel todo lo que ha hecho por esta novela, aunque siempre que nos vemos ella insiste en darme las gracias a mí por haber atendido a su deseo. "Yo lo único que quiero es que esto se sepa, que se entere la gente..."<sup>803</sup>

Almudena Grandes fait référence à d'autres témoignages, principalement celui de Juana qui a écrit une chronique sur son amour pour Eugenio Mesón en 2003. Comme le roman précédent, ce témoignage présente une teneur à la fois fictionnelle et historique à la faveur de cette histoire d'amour indestructible et de cette illustration criante du traitement imposé aux femmes républicaines sous le Franquisme :

*"Las tres bodas de Manolita" tampoco habría llegado a existir sin Juana Doña, sin la conmovedora crónica de su amor por Eugenio Mesón que publicó en 2003, más de sesenta años después de que su marido cayera ante un pelotón en la tapia del cementerio del Este. "Querido Eugenio" es quizás el testimonio escrito que más me ha emocionado entre todos, y son muchos, los que he conocido a lo largo de los últimos años. Esta historia de amor perfecta, contra la que no pudo nada ni siquiera la muerte,*

---

<sup>802</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, p. 749.

<sup>803</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 749-750.

Sur la valeur du témoignage, nous adressons nos remerciements à José Manuel Pedrosa, professeur de Théorie de la Littérature et Littérature Comparée de l'Université d'Alcalá de Henares, qui a fait l'honneur à des témoins espagnols de la Guerre civile réfugiés dans la petite ville des Hautes-Pyrénées de Bagnères de Bigorre de venir recueillir leurs témoignages. Ils lui sont reconnaissants, ainsi que leurs descendants, d'avoir redonné vie à leur histoire.

*representa además una fuente excepcional para conocer la vida cotidiana de los presos de Porlier y sus mujeres.*<sup>804</sup>

La réalité historique, dont s'imprègne Almudena Grandes, lui offre une matière incomparable pour bâtir ses fictions. Elle en tire la moëlle, la transforme et, de là, découle la trame du récit, des personnages, des comportements, des paroles dans une histoire imaginée mais au plus près d'une réalité. Et elle tient tout particulièrement à identifier toutes ses sources d'inspiration et, en particulier, les personnes qui l'ont marquée et lui ont transmis leur témoignage en héritage, leg précieux qu'elle sublime dans ses romans :

*Cuando encontré en sus páginas la figura de aquel capellán que se forró durante años, organizando cinco "bodas" al día -dos mil pesetas, diez kilos de pasteles, diez cartones de tabaco, una espectacular mina de oro fundada en la desesperación de los presos y sus familias-, supe que algún día escribiría una novela sobre ese tema. Esa novela, que es esta, le debe al libro y a la figura de Juana muchas más cosas. Sobre todas. Sobre todas, la declaración final de Manolita, "no me arrepiento de nada", con la que a aquella incansable luchadora le gustaba resumir una existencia que la dictadura franquista pretendió convertir en un calvario sin lograrlo jamás. Este libro es también un homenaje a la resistencia de las mujeres antifranquistas, entre las que la figura de Juana Doña adquirió una dimensión ejemplar. Entre todas las personas que me han ayudado a escribirlo, se cuenta también su hijo Alexis Mesón Doña, con quien siempre estaré en deuda por su aliento y generosidad.*<sup>805</sup>

Tous les ingrédients de l'écriture d'Almudena Grandes se retrouvent dans cette explication -l'Histoire, les témoignages, la mémoire, la transmission, la création fictionnelle qui en découle, les émotions motrices de tout cet élan, les humains, les injustices franquistes, la lutte pour la démocratie, les femmes, la descendance-.

Le roman apparaît comme un moyen de donner voix, de transmettre et de rendre hommage :

---

<sup>804</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora.

<sup>805</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora.

Juana Doña cuenta en *“Querido Eugenio”* cómo eran las bodas de Porlier y quiénes fueron sus padrinos en la primera. No cita los nombres de la pareja que hizo aquel papel en la segunda, y por eso me he atrevido a escogerlos. Cuando busqué información sobre los compañeros de expediente de Eugenio, me tropecé con una página web que me pareció conmovedora. “José Suárez Montero, en memoria de quien sólo conocí por las cosas que me contaron, y que quisiera que hubiera sido más. Mi abuelo.” Allí, un nieto de José Suárez ha publicado los pocos datos y fotografías de su abuelo que ha logrado reunir. No lo conozco, no sé quién es, pero cuando leí esta página, pensé que tanto amor merecía una recompensa. Por eso elegí a José Suárez, y a su mujer y tocaya, Josefa, a la que me he tomado la libertad de llamar Pepa, como compañeros de Eugenio y Juani en el cuartucho de Porlier, igual que ellos compartieron su destino en la vida y en la muerte, ellas lo hicieron en la obligación de sobrevivirles.<sup>806</sup>

Les choix qu’elle fait en que créatrice et en tant qu’écrivaine sont liés, une fois encore, à l’émotion qu’elle ressent en découvrant ces histoires de vie dont elle devient témoin, puis passeuse de témoin, pour que leurs voix et leurs histoires restent vivantes à long terme.

Ce troisième roman, *Las tres bodas de Manolita El cura de porlier, el patronato de Redención de Penas y el nacimiento de la resistencia clandestina contra el franquismo Madrid 1940-1950*<sup>807</sup>, présente lui aussi un certain nombre de liens remarquables avec le premier. Le titre et la double structure historique et fictionnelle rappelle le premier roman *Inés y la alegría*. Il s’agit, comme le projet initial le prévoit, d’une fiction basée sur des faits réels, sur de véritables histoires. Elle se compose de six chapitres, dont deux entre parenthèses, rappelant la conception de ce dernier. Les chapitres entre parenthèses fonctionnent de la même façon ; les informations apparaissant dans ces parties sont authentiques.<sup>808</sup>

Almudena Grandes fait aussi référence à des personnages historique réels comme « el Comisario Roberto Conesa Escudero el Orejas », Heriberto Quiñones, Secrétaire Général du PCE lors de l’après-guerre ou encore Jesús Monzón, le célèbre

---

<sup>806</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, p. 751.

<sup>807</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014).

<sup>808</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 752.



personnage historique du Parti Communiste Espagnol qui occupe une place centrale dans l'invasion du Val d'Aran et, donc, dans la fiction de *Inés y la alegría*<sup>809</sup> :

*Para mis lectores más constantes, añadiré que sólo unos meses más tarde, en marzo de 1943, llegó a Madrid un hombre alto, distinguido y joven aún, todo un señor de aspecto tan impecable como su acento de Pamplona, que se instaló en un chalé confortable, discreto y con jardín, del barrio de Ciudad Lineal. Se llamaba Jesús Monzón Reparaz. Y cuando parecía que todo había terminado, todo volvió a empezar.*<sup>810</sup>

Le quatrième roman, *Los pacientes del Doctor García*, ne présente pas d'autres mentions que celle adressée à son mari Luis García Montero mais est joint un court poème de Jaime Gil de Biedma, « Apología y petición », *Moralidades* (1966), porteur de cette idée de la lourde et triste Histoire de l'Espagne. Dans ce texte, légèrement différent, le lecteur retrouve les lignes de vie qui traversent tous les épisodes et que la note souligne avec la réécriture de l'Histoire qui mêle personnages de fiction et personnages réels, les sources qui l'ont inspirée, les témoignages qu'elle reçoit de quelqu'un et qui sont à l'origine de l'histoire à laquelle elle donne vie dans le roman et toujours cet hommage à la République et à ses Hommes.

Le cinquième roman, *La madre de Frankenstein*, débute lui aussi par l'hommage à son mari et le poème de Luis Cernuda. Almudena Grandes joint une référence à une gravure de Goya "El sueño de la razón produce monstruos" Título del grabado número 43 de los « Caprichos » de Francisco de Goya (1797-1799)<sup>811</sup>. Trois interprétations sont faites de cette œuvre par le Musée du Prado ; la raison comme conjuratrice des ténèbres, la raison et l'imagination comme notions antithétiques que l'artiste doit savoir combiner et la troisième, le constat de l'échec de la raison dans ce monde. S'ensuit un poème de Ángel González, « *Inventario de lugares propicios al amor* » *Tratado de*

---

<sup>809</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>810</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 754.

<sup>811</sup> "El sueño de la razón produce monstruos" Título del grabado número 43 de los « Caprichos » de Francisco de Goya (1797-1799).

Analyse du Musée du Prado en référence à cette œuvre, [consultable à l'adresse URL <https://www.museodelprado.es/coleccion/obra-de-arte/el-sueo-de-la-razon-produce-monstruos/e4845219-9365-4b36-8c89-3146dc34f280>], (consultée le 25 mai 2020).

*urbanismo* (1967) en référence à la difficulté de laisser place à l'amour en ces temps hostiles, propices à la haine. Ces deux références ouvrent une réflexion sur la déraison humaine et sur la capacité de l'amour à triompher en temps de haine.

Dans la note adjointe de l'auteure, Almudena Grandes se livre à un exercice d'honnêteté au cours duquel elle cite ses sources et tous ceux qui l'ont aidée dans la réalisation de ce roman. Elle s'adonne à son devoir de gratitude, comme elle le dit elle-même,<sup>812</sup> en rendant un hommage aux personnes qui ont contribué à l'élaboration de ce roman et qui restent ainsi à la fois dans son être et inscrits dans l'éternité. Elle évoque, à nouveau, une des femmes de sa famille, en l'occurrence sa tante Agripina, « Ina », qu'elle aimait plus que tout et qu'elle n'a pas oublié malgré sa disparition. Ainsi lui rend-elle hommage et maintient-elle son souvenir vivant. Chez Almudena Grandes, l'idée que même la mort ne peut pas mettre fin au souvenir et, donc, au lien est criante. Le souvenir permet de maintenir intacte la relation et de la faire vivre au-delà du possible :

*Pero la muerte tampoco fue capaz de arrancarla de mi lado.*

*Siempre ha estado conmigo, y su recuerdo me ha acompañado en cada una de las páginas de una novela que también aspira a contar la vida de muchísimas mujeres españolas; todas distintas y todas semejantes, todas sometidas por igual a una de las consecuencias menos visibles, menos consideradas, de la larga dictadura del general Franco.*<sup>813</sup>

Les procédés narratifs, et même créatifs, de l'auteure sont rendus visibles au lecteur. En choisissant ce personnage, cette femme de sa famille, elle met à l'honneur la personne en elle-même, mais aussi l'histoire singulière qu'elle a vécu et, par ce biais, la mémoire collective de la dite époque. Ce témoignage permet de dénoncer clairement l'oppression de l'éducation catholique, le poids d'une honte de leur corps inventée de toutes pièces, la privation totale de libertés telle de sous personnes, l'absence de droits, l'inégalité salariale. A travers ce roman, une fois encore, elle œuvre pour la défense des

---

<sup>812</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), Nota de la autora: "Entre las deudas de gratitud, y son muchas, que he contraído a lo largo de la escritura de "La madre de Frankenstein", [...]., p.534.

<sup>813</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 549.

femmes, victimes de ce système coercitif cruellement injuste, et en particulier envers elles :

*La alianza entre el Estado y la Iglesia católica desató sobre ellas una represión íntima, invisible en apariencia, que las encarceló por dentro e intervino su vida privada, que coartó ferozmente su libertad para impedir que fueran felices mientras trabajaban como mulas a cambio de salarios de hambre y sin derechos de ninguna clase, que las indujo a avergonzarse de su propio cuerpo hasta el punto de convertir la manga corta en un pecado.*

*En memoria de todas esas mujeres, que no pudieron atreverse a tomar sus propias decisiones sin que las llamaran putas, que pasaron directamente de la tutela de sus padres a la de sus maridos, que perdieron la libertad en la que habían vivido sus madres para llegar tarde a la libertad en la que hemos vivido sus hijas, he escrito este libro.*

*Pero quiero que sus últimas palabras sean para Ina.<sup>814</sup>*

L'auteure – si elle atteste d'une réalité historique certaine- met toujours nonobstant l'accent sur l'humain, sur l'individu, sur certaines personnes en particulier qui ont marqué sa propre vie. Elle tisse un canevas historique et social avec les fils de sa propre vie.

Avec ces cinq premiers romans, une ligne conductrice de mise en perspective de la mémoire se trace. Mémoire historique, politique, sociale, collective mais également individuelle, personnelle et témoignages s'unissent, se complètent et érigent ensemble, grâce à la littérature d'Almudena Grandes, la mémoire d'une période tragique et hautement intense humainement parlant de tous les Espagnols, afin de permettre à chacun de puiser dans ce dont il a besoin – une rigueur historique la plus objective possible, une mémoire juste, des histoires et témoignages humains, une base historique, psychologique et sociale pour comprendre la passé, appréhender le futur et agir sur lui, un sentiment d'appartenance à un collectif, des clefs pour vivre mieux ensemble et avec soi.

La lecture des notes de tous les épisodes parus jusqu'à présent confirme une hypothèse pressentie au moment de débiter ce travail de recherche sur le premier

---

<sup>814</sup> *Ibid.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), pp. 549-550.

roman de la série. Almudena Grandes suit des lignes de vie essentielles tout au long de ce travail, lesquelles confèrent une unité et donnent une couleur singulière à l'ensemble de son œuvre.

Affirmés dès le premier roman et confirmés tout au long des *Episodios de una guerra interminable*, des thèmes majeurs et essentiels se dégagent. Le thème de la défense de l'héritage familial et l'héritage en général issu des rencontres au sens large est primordial ; se souvenir de ceux qui transmettent les éléments les plus importants pour chacun, le dire et l'écrire pour rendre un hommage à ces derniers et pour qu'eux-mêmes et leur transmission survivent à jamais. L'autre thème de vie essentiel est celui des femmes, des femmes de sa famille, des femmes qui ont atrocement souffert sous le Franquisme et qui, malgré tout, ont continué à lutter, à avancer et à transmettre. Finalement, tous s'accordent pour œuvrer contre l'injustice au sens large, celle faite aux républicains, celles faites aux enfants, aux femmes, aux homosexuels, aux malades mentaux, à tous.

Ce travail de recherche est centré sur le premier des « *Episodios de una guerra interminable* » qui nécessitait une analyse approfondie de par sa richesse et sa complexité. Les épisodes suivants, même s'ils sont totalement indépendants, font un important écho à ce premier épisode de plusieurs manières : une récurrence des thèmes clefs, une réutilisation de procédés stylistiques (comme la conception globale histoire/fiction, les titres, le recours à des refrains), la récurrence des personnages, des lieux, des anecdotes qui réapparaissent.

Tous contribuent à tracer progressivement et avec certitude une voie de réflexion qui porte la voix de l'auteure. Les mêmes clefs de voûte thématiques apparaissent tout au long de ces « *Episodios* », confirmant l'hypothèse première selon laquelle l'auteure semble livrer à travers l'ensemble des clefs qui sont à la fois structurelles des romans et essentielles dans l'analyse des romans.

Ce travail s'appuie sur l'analyse du premier roman et se conforte grâce à l'ensemble des autres romans constituant les *Episodios*. Aussi, référence est faite à des

éléments significatifs des épisodes suivants. Les points soulignés le sont car ils renforcent les assertions tirées de l'étude de ce premier épisode.

Les grands thèmes de la vie pendant la guerre sont très prégnants à travers la lutte, le maquis, la clandestinité, la résistance qui vont de pair avec l'oppression franquiste, la souffrance, l'injustice, les dénonciations, l'emprisonnement, la mort, et tout cela vécu à hauteur d'hommes et de femmes. Le fil conducteur de la résistance antifranquiste sous toutes ses formes est accompagné des grands thèmes de l'humanité – la vie quotidienne, l'amitié, l'amour, les émotions- et d'une philosophie à toutes épreuves, teintée d'Espagne et de féminité, la philosophie de la joie.

L'importance de l'amour dans les histoires, quelles qu'elles soient, est un fil de vie. Initiée avec *Inés y la alegría*, l'importance des histoires d'amour dans l'Histoire, dans les histoires collectives et individuelles est pour sûr un fil conducteur de tous ces romans. Une assertion subtile glissée dans le deuxième roman, *El lector de Julio Verne*, confirme ce propos. Lors d'une conversation entre Nino et Pepe el Portugués, ce dernier confie aimer seulement les histoires dans lesquelles il y a des histoires d'amour : « ¿Pero en este salen chicas o no salen chicas?, me preguntaba siempre. A mí, los libros sin chicas no me gustan, porque no hay historias de amor, y sin amor, me aburro...”

Avec cette phrase discrète dans la lecture, se laisse deviner une clef de la conception de la littérature d'Almudena Grandes qui, même si elle est consacrée à l'Histoire dans ses *Episodios*, est toujours aussi portée par les histoires d'amour, ce qui appuie cette hypothèse née de la lecture du premier roman. Dans ces simples références, des clefs de l'œuvre d'Almudena Grandes apparaissent. L'importance de l'hommage est très clairement soulignée que ce soit à sa famille, à ses amis, au hasard des rencontres, aux auteurs et à leurs œuvres, et à travers cela sont mises en valeur l'honnêteté, la transmission, la reconnaissance, l'enrichissement grâce à l'Autre.

Ses romans puisent leur source et leur richesse dans la mémoire personnelle de l'auteure et de ceux qui l'entourent. L'auteure transpose dans ses romans ce précieux capital intellectuel et émotionnel qui l'habite, qu'elle tire de toutes ses expériences qu'elles soient directes ou indirectes, de sa famille, de ses amis, des témoignages recueillis, de ses lectures, de ses émotions, de sa culture, de ses croyances politiques, sociales ou philosophiques. De là découlent les thèmes clefs qui jalonnent ce roman tels

que la famille, la culture, la transmission, l'amour, l'amitié, la loyauté, le courage, l'engagement politique et social, les femmes et la notion de vivre malgré tout.

Avec ce premier roman Almudena Grandes fait vivre Galdós et son idée de l'Espagne, les combattants républicains et en particulier ceux de l'invasion du val d'Aran, les femmes dans la guerre et les femmes en général, ses amis, ses lectures et leurs auteurs, ses rencontres au fil de sa vie. Le roman apparaît comme une mémoire en héritage qui voyage jusqu'au présent et vers le futur car, en inscrivant cette mémoire au présent, l'auteure multiplie les chances de la faire vivre au futur, telles des graines qu'elle sème ou jette au vent et qui pourront germer quelque part, sous l'influence d'une rencontre fortuite ou recherchée.

Almudena Grandes a une implication personnelle considérable dans son œuvre qui permet à l'héritage qu'elle porte et incarne de voyager à travers le temps et pourquoi pas de devenir l'héritage d'autres, ainsi de survivre et d'influencer la présent et le futur. La romancière revient sur l'Histoire à cœur ouvert, du passé à son présent, pour le futur.

## 2. El final de esta historia es un punto y seguido

### 2.1 Une histoire qui continue

Les « *Episodios de una Guerra Interminable* » d'Almudena Grandes, nous l'avons montré, amène le lecteur sur les pas de la résistance antifranquiste. Le premier roman donne à vivre un des éléments significatifs de cette lutte antifranquiste au travers

duquel, au-delà de l'Histoire de la Guerre civile, le lecteur découvre la résistance, la lutte de ces combattants républicains de l'ombre pour sauver la démocratie espagnole et toutes les valeurs qu'elle incarne -la solidarité, la fraternité, la loyauté, la fidélité, l'intégrité, l'égalité, la valeur de la vie, la force des hommes et des femmes. Tous ces éléments se retrouvent dans les romans suivants et confirment, de ce fait, leur importance, leur prédominance, dans ce qui apparaît comme la conception personnelle de l'auteure qui promeut l'humanisme républicain.

Cette étude porte sur le premier roman de cette série, *Inés y la alegría*, néanmoins il est fait référence à quelques aspects des autres romans de cette série car ils confirment les lignes de vie de tous ces épisodes, pressenties dès le premier, et ils contribuent à l'hypothèse soulevée de la mise en perspective de la mémoire -historique, politique, sociale, collective et individuelle- au service du présent. L'apparition des romans suivants permet de constater que, bien que totalement indépendants, ces derniers perpétuent l'histoire d'Inés et de Galán.

Dans le second roman, *El lector de Julio Verne*, le lecteur se retrouve encore au cœur de cette résistance antifranquiste ; cette fois le cœur du combat bat parmi les combattants républicains dans le maquis. Ce second roman semble conforter une idée clef de toute la série, apparue dès le premier roman, et dès le titre même de la conception du projet qui s'attache à souligner le fait que cette guerre ne finira à proprement parler jamais, puisqu'elle aura toujours des retentissements sur les vies futures que ce soit au niveau collectif ou individuel. L'idée d'une guerre qui ne se termine jamais apparaît dès le titre global de tous les épisodes *Episodios de una guerra interminable* et, dans *Inés y la alegría*, le dernier chapitre historique s'intitule « *El final de esta historia es un punto y seguido* ». La fiction prouve que la descendance portera toute cette Histoire en elle. Dans ce deuxième roman, cette idée est prégnante ; elle est portée stylistiquement par le recours au refrain déjà caractéristique dans le premier roman : « *Esto es una guerra y no se va a acabar nunca* ». <sup>815</sup>

---

<sup>815</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), nombreuses occurrences dont pp. 72, 127, 155, 218, 374, 389.

L'un des procédés qui permet d'illustrer cette idée d'empreinte humaine de la Guerre civile, consiste à faire réapparaître au cours des autres épisodes des références au premier roman, des lieux, des personnages. Ce qui favorise une proximité avec les personnages, une sensation de véracité, un sentiment d'appartenance et également une motivation et un plaisir pour le lecteur qui reconstruit et complète les histoires au fur et à mesure.

La première idée poursuivie par cette suite est de donner à connaître, d'asseoir et de diffuser cette résistance antifranquiste des combattants républicains pour défendre la Démocratie espagnole et ses idéaux humanistes. Pour ce faire, l'auteure avait choisi de raconter cet événement hautement significatif de l'invasion du Val d'Aran ; celui-ci apparaît ainsi comme fer de lance du projet et comme guide tout au long de cette série des *Episodios*.

Grâce à ses talents de composition romanesque, Almudena Grandes a trouvé un moyen d'asseoir, de multiplier, la capacité de diffusion de cette histoire en y faisant également référence dans les autres romans, tout du moins dans les trois suivants que la chronologie des recherches a permis d'intégrer dans ce travail. Ce procédé permet à la fois de créer un intérêt littéraire, un intérêt politique, idéologique, social et humain.

Dans le troisième roman, *Las tres bodas de Manolita*, par exemple, Almudena Grandes fait le récit d'un voyage d'infiltration du personnage Orejas en mission pour découvrir si les risques d'une attaque armée organisée de l'intérieur existent :

*Mientras él los buscaba en Toulouse, Jesús Monzón estaba en Madrid, y Carmen de Pedro, con Manuel Azcárate, en Ginebra. Sin esa información, que sólo conocería años después, el Orejas fue incapaz de descubrir cómo, por qué, quién sostenía una organización que parecía funcionar sola. Y después de romperse la cabeza durante semanas, optó por una interpretación tan genuinamente española que empezó por descartar los méritos de sus compatriotas.*

*Él conocía bien el percal y se acordaba de la guerra, la improvisación, el caos, las luchas intestinas, el furibundo individualismo sobre él que el nuevo régimen había fundado su espuria legitimidad. El Caudillo sabe que a los españoles no se nos puede dejar solos. Esa frase, uno de los pilares del somero pensamiento político de don Joaquín, le inspiró un*



*análisis muy conveniente para sus intereses. Al regresar a Madrid, elaboró un informe en el que situaba a los resistentes españoles bajo mando francés o aliado, una tropa dispersa de voluntarios sin dirección política unificada. Eso era todo lo que él había logrado averiguar, y por eso, sus conclusiones minimizaban los riesgos de una acción armada en el interior, haciendo hincapié en el bajo nivel política de los pocos militantes con quienes se había visto en Toulouse. El instinto le decía que se estaba equivocando, que alguien tenía que estar dando órdenes desde alguna parte, pero reconocerlo habría sido lo mismo que aceptar su fracaso. Decidió arriesgarse, y don Joaquín quedó muy satisfecho con aquel documento que le permitió tranquilizar a sus superiores sólo para hundirle seis meses después.<sup>816</sup>*

C'est également l'occasion pour l'auteur de dénoncer à la fois la manque de bon sens et d'efficacité des franquistes ainsi que la non-intervention des Alliés, considérée comme raison de l'échec :

*El 19 de octubre de 1944, mientras su jefe seguía repitiendo por pasillos y des pachos que no había nada que temer, un ejército de cuatro mil hombres, excombatientes republicanos procedentes de la Resistencia francesa, invadió España para ocupar el valle de Arán sin la menor dificultad. Su retirada, que tuvo lugar nueve días más tarde, no fue mérito del Ejército franquista, sino de la indiferente pasividad de los aliados, que en lugar de intervenir, como pretendían los invasores; siguieron silbando mientras miraban hacia otro lado que ya debían conocer tan bien como la palma de su mano, porque desde 1936 no habían hecho otra cosa.<sup>817</sup>*

Ce personnage fait l'objet d'un récit détaillé de sa vie à la fois du point de vue historique et fictionnel (chapitre « Un final : la trayectoria de un ejemplar servidor del estado <sup>818</sup> et « IV.La última boda de Manolita Perales García » <sup>819</sup> rappelant le fonctionnement de *Inés y la alegría* avec la rencontre entre Histoire et histoire vécue de l'intérieur.

---

<sup>816</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 473.

<sup>817</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 473.

<sup>818</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 715.

<sup>819</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 729.

Parmi les éléments clefs de l'œuvre sur l'ensemble des *Episodios*, le lecteur retrouve la notion de capacité de survivre, de reconstruire quoi qu'il arrive, de poursuivre la lutte. Le principal symbole de cette lutte dans le premier roman est Inés et sa capacité à créer de la vie. Cela s'incarne, entre autres, dans la création du restaurant à Toulouse autour duquel se recrée « leur monde », une micro société espagnole qui leur permet de vivre correctement malgré l'exil, malgré la dictature, malgré toutes les souffrances endurées. Il n'est pas étonnant dans de telles conditions que le restaurant Casa Inés, que la protagoniste a ouvert à Toulouse, réapparaisse dans le second roman. Ce qui permet, d'un point de vue fictionnel, de souligner son importance pour ceux qui sont restés en Espagne et, d'un point de vue littéraire, de renforcer le lien entre les différents romans de cet ensemble d'épisodes :

*Se había pegado un tiro en la sien, y antes, había entregado todo lo que llevaba a los otros dos, porque no lo encontraron nada encima, ni armas, ni municiones, ni dinero, sólo un papelito muy bien doblado en el fondo de un bolsillo, donde estaba anotado un nombre vulgar y español, "Casa Inés", que no concordaba con la dirección escrita debajo, una calle francesa, de la misma ciudad, Toulouse, donde seguía viviendo Anselmo el Rubio después de la muerte de su hermano Paco.<sup>820</sup>*

D'autres références à Casa Inés apparaissent dans ce second roman :

*Era un retrato de grupo, unos quince hombres vestidos de paisano, entre los que se reconocía muy bien a Elías, por el flequillo, a Celestino, por esa frente tan ancha que había dado lugar al mote de su familia, a los dos Fingenegocios, y a algunos más, posando con tres o cuatro mujeres, entre ellas Fernanda la Pesetilla, que llevaba un uniforme blanco, como de cocinera, y estaba colgado del brazo de su marido, Nicolás Saltacharquitos. En aquel retrato había también dos desconocidos, uno altísimo con el pelo rizado y unas gafas que debían de estar muy sucias, porque de sol no eran, pero tampoco dejaban ver bien sus ojos, y otro que no lo era del todo, porque medía un metro ochenta, tenía el pelo claro, los ojos de color miel, y era muy, muy guapo, aunque en mi opinión no tanto como Sanchís. Todos ellos estaban plantados en una acera, delante de la puerta de un bar, o un restaurante, en cuyo toldo aparecía un nombre que cualquiera de nosotros sabía leer de un tirón, "Casa Inés, la cocinera de Bosost".<sup>821</sup>*

---

<sup>820</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 263-264.

<sup>821</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), pp.375-376.

A ce moment-là, le lecteur fait le lien entre ces habitants de Jaén et ceux qui ont échappé à l'échec de l'invasion du val d'Aran (les quatre femmes qui font vivre le restaurant mais également, grâce à la caractéristique des lunettes sales évoquée à de nombreuses reprises dans le premier roman, *Inés y la alegría*, Comprendes et de la même façon, grâce à sa beauté déjà tant vantée, el Greco) qui se retrouvent tous à Toulouse, réunis. Ce dernier comprend également que les habitants de Jaén n'ont absolument pas entendu parler de cette tentative de reconquête, ne sachant même pas ce que représente Bossost.

Un autre lien entre eux se fait à travers l'épisode de l'huile d'olive qu'Inés fait parvenir d'Espagne, grâce au personnage de Guillermo. Le lecteur découvre que c'est Pepe el Portugués qui achète l'huile d'olive pour une de ses amies et qu'il confie cette huile à un transporteur madrilène qui n'est autre que Guillermo García Medina.<sup>822</sup> Guillermo est un personnage qui apparaît ainsi dans les deux premiers romans ainsi que dans le quatrième et le cinquième ; son histoire se dessine au fur et à mesure.

Dans le premier roman, Guillermo sauve Galán qui en prenant la fuite s'était blessé en brisant la vitrine d'un magasin à Madrid. C'est à ce prix qu'il avait échappé à la traque de la police qui le suivait à la trace. Galán savait où se rendre en pareil cas. Guillermo l'avait soigné et caché pendant des jours. Il s'agit d'un médecin qui, à l'arrivée du Franquisme en Espagne, a été contraint de renoncer à sa carrière et qui a préféré se mettre au service de la résistance en lui apportant sa pratique de soignant :

*El 18 de julio de 1936, Guillermo García Medina ya había terminado la carrera de Medicina, pero le faltaba un año para completar la especialidad. La guerra triplicó ese plazo, y le ofreció una docena larga de especialidades donde elegir, pero en su caso, los vencedores no estuvieron dispuestos a reconocer ni una cosa ni la otra. Él se enteró a tiempo, antes de reclamar un título que le habría mandado derecho a la cárcel por un delito de adhesión a la rebelión, y se resignó a no ejercer su oficio. Se equivocaba. Cuando yo le conocí, llevaba más de ocho años ejerciéndolo clandestinamente.<sup>823</sup>*

---

<sup>822</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), pp.379, 381, 382.

<sup>823</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 551.

Cet épisode refait surface dans le quatrième roman à travers le récit du propre praticien, cette fois. Ce multiperspectivisme, maintes fois sollicité dans le premier roman, est réutilisé entre les différents romans eux-mêmes. Ce qui donne une impression de véracité et qui crée une véritable complicité avec le lecteur :

*-Perdone ¿es usted don Rafael Cuesta?*

*A mediados de mayo, había recibido un aviso como los de viejos tiempos, y fui corriendo a Buenavista 16 para atender a un clandestino que había tenido que atravesar el escaparate de una pastelería para escapar de la policía. Carmen, la dueña de aquel piso que ya conocía de otras veces, le había arrancado un cristal que tenía incrustado en el abdomen y eso, en lugar de ayudarlo, había provocado una hemorragia que me puso las cosas muy difíciles. Pero mi paciente era un hombre joven, fuerte, que aguantó dos operaciones seguidas y se recuperó muy deprisa. Después, él mismo me pidió que escribiera a su mujer, que vivía en Toulouse, para informarle de su situación. Desde que empezó junio, esperaba que alguien se me acercara a preguntar por él, pero cuando elle lo hizo, no atiné a contestar con palabras.*

*- ¿Es usted Rafael Cuesta? -repitió, y asentí con la cabeza mientras miraba sus ojos, dos charcos brillantes como gemas de zafiro muy oscuro, tan raros y perfilados, como si alguien los hubiera dibujado entre sus párpados-. Vamos a tomar algo, ¿quiere? He venido a verle porque estoy muy interesada en unas botellas de sidra El Gaitero.*

*Esa era la contraseña que esperaba su camarada en un piso de Lavapiés, pero desde el instante en el que aquella mujer se sentó frente a mí, sus planes para sacar a mi paciente de allí dejaron de interesarme.<sup>824</sup>*

Cette femme qui intervient alors se prénomme Rita ; c'est un personnage important du troisième roman car elle est une fidèle amie de l'héroïne Manolita qu'elle a rencontrée en attendant ses tours de visite à la prison.

Dans le quatrième roman, elle devient la femme de Guillermo. Elle avait permis de mettre Galán en contact avec Inés, alors qu'il était blessé ; quant à ce dernier il avait été sauvé et caché en Espagne par Guillermo. Qui plus est, elle est la fille du docteur Velázquez, ami de Guillermo.

---

<sup>824</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 559.

Dans le cinquième roman, *La madre de Frankenstein*, le lecteur retrouve Guillermo sous la fausse identité de Rafa, mari de Rita, la sœur de Germán Velázquez, le protagoniste.<sup>825</sup> Ce roman complète assurément le récit de Inés et Galán du premier roman. Il vient combler les vides en faisant le récit de qu'il est arrivé à Galán lors de ses missions clandestines en Espagne et sur ceux qui lui sont venus en aide :

*A Galán, el nombre por el que me había pedido que le llamara, no le gustaba jugar al ajedrez, pero era muy buen conversador, y agradecía los libros, las revistas; tanto como un rato de charla. Exiliado desde el 39, instalado en Toulouse des la liberación de Francia, estaba solo en Madrid. Yo era su único contacto con el exterior, porque Rita prefería no aparecer por aquel piso de Lavapiés cuyos dueños, y la incondicional hospitalidad que ofrecían, representaba un elemento precioso de su organización.*<sup>826</sup>

Rita permet également d'établir un lien entre les différents romans puisqu'elle aide Galán, devient la femme de Guillermo et qu'elle est amie de Manolita, héroïne du troisième roman :

*Mi amiga Manolita, que es igual que tú, que no se afilia porque no le da la gana, aunque se ha arriesgado más que la mayoría de los militantes que conozco, se ha ido a Cuelgamuros para poder ver todos los días a su novio, un preso del Partido, de los de antes de la guerra. Vive en una casa perdida en el monte, sin agua, sin luz, casi sin muebles, pero contenta como unas Pascuas, eso sí, y yo...*<sup>827</sup>

Ces personnages récurrents créent un lien avec le lecteur qui prend plaisir à les reconnaître et à découvrir ce qu'ils deviennent. Ce procédé humanise fortement les personnages et donne l'impression qu'ils existent réellement :

*Durante aquel verano sin vacaciones, subimos a la sierra algunos domingos para comer con la mejor amiga de mi novia. Manolita Perales nunca se había casado, pero vivía en Cuelgamuros gracias a un libro de familia falso, en el que constaba que era la legítima esposa de Silverio Aguado, un preso político que redimía pena en las obras del Valle de los Caídos.*<sup>828</sup>

---

<sup>825</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), p. 36.

<sup>826</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 595.

<sup>827</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 597.

<sup>828</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 659-660.

Le quatrième roman revient à d'autres reprises sur la vie d'Inés et de ses compatriotes à Toulouse et recrée des liens supplémentaires. Ce qui permet de faire, une autre fois, référence à cet épisode de l'invasion du Val d'Aran mais également aux êtres humains qui l'ont incarnée :

*En octubre de 1944, cuando llegó a Toulouse con el ejército de la UNE que había invadido el valle de Arán en vano, Inés Ruiz Maldonado se había incorporado a la cocina de una taberna pequeña, una cooperativa de mujeres donde todas trabajaban las mismas horas, recibían el mismo salario y se repartían los beneficios. Desde entonces, habían prosperado mucho. Ahora eran las dueñas de un local que "La Dépêche du Midi" había definido como "el mejor restaurante español de Francia" antes de que, en 1966, la Guía Michelin le otorgara su primera estrella.<sup>829</sup>*

Ces récurrences pérennisent l'importance de ce lieu, le sanctuarise et c'est justement par le biais du champ lexical de la sacralisation que celui-ci est mis en valeur : « santuario », « monumento », « memoria », « hogar », « reclamo », « admiración », « orgullo », « identificaban », « respeto », « conmovido », « lágrimas ». Le lecteur comprend, perçoit, sent combien cette tentative a pu être importante pour tous les républicains espagnols convaincus et ce restaurant qui les rassemble tous en est le symbole. L'auteure arrive à faire de ce lieu fictif un lieu réel de mémoire de l'invasion du Val d'Aran. *Casa Inés* devient le lieu sacré qui fait mémoire de l'invasion du Val d'Aran dans la série des *Episodios* mais aussi dans l'esprit de tous les lecteurs :

*Sabían que aquel local era un santuario del exilio comunista, un monumento a la memoria de la invasión de Arán, el restaurante que Pasionaria había escogido para celebrar su cincuenta cumpleaños, el hogar de un pequeño ejército de militares republicanos y guerrilleros antifascistas que comían o cenaban allí todos los días. Al principio, las dueñas de Casa Inés se resistieron a creer que su fracaso pudiera haberse convertido en un reclamo para tantos españoles jóvenes, educados en la dictadura, que ni siquiera habían hecho la guerra. Pero, con el tiempo, se animaron a pensar que aquel inesperado desenlace tenía el poder de convertir su derrota en una victoria final, duradera, tal vez definitiva, muchos años después de que se hubiera, resignado a enterrar su última esperanza. La admiración con la que todos aquellos críos se quedaban*

---

<sup>829</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 679.

*mirando las fotos que decoraban las paredes, el orgullo con el que se identificaban como militantes del Partido, el respeto con el que pedían a los camareros que les tomaran una foto, solos o con cualquier luchador al que hubieran podido conocer, había conmovido a Inés hasta las lágrimas muchas veces.*<sup>830</sup>

Parfois l'auteure a subrepticement recours à la suggestion de détails pour amener les rappels de certains personnages. Elle l'utilise, par exemple, avec ce profil de *El Greco* qui permet de créer des échos dans les romans suivants :

*Había aparecido al borde de la medianoche, vestido de oficinista, con un maletín más acorde con su aspecto que con el instrumental que transportaba. Un año mayor que yo y algo más alto, delgado desde siempre, de los de antes de la guerra; llevaba unas gafas redondas, pasadas de moda, y tenía la piel cetrina, la cara larga, un vago aire de caballero antiguo pintado por el Greco.*<sup>831</sup>

Même si ce personnage est secondaire dans *Inés y la alegría* ; néanmoins il présente un intérêt pour ce dernier qui se laisse facilement deviner. Sa présence récurrente souligne indubitablement son importance dans le projet de l'écrivaine. Et, en effet, cela se vérifie nettement puisqu'il incarne le protagoniste du roman *Los pacientes del doctor García*. Ce personnage porte un message important car il n'est pas communiste et pourtant, il apporte sans faillir son aide aux êtres d'obédience communiste. Il est un homme engagé, altruiste, humaniste et il est décrit comme l'un des meilleurs camarades possibles alors qu'il n'est pas un des leurs à proprement parler :

*-¿No ?-él sonrió a mi asombro.*

*-No. Es que, verás...-hizo una pausa, corrigió la posición de sus gafas, me miró- Aunque parezca mentira, algunos millones de personas en el mundo no somos comunistas, ¿sabes?-me reí y me dolió-. No te rías. Te he dicho que no te rías. No te conviene hacer movimientos bruscos.*

*-Pero, entonces, si no eres comunista... ¿Qué haces aquí?*

---

<sup>830</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 681.

<sup>831</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 551.

*-Bueno...-y se encogió de hombros antes de responder-. Tú tenías el hígado desgarrado, el vientre lleno de cristales, y una hemorragia interna de tres pares de cojones. Yo diría que necesitabas un médico, ¿no? Y yo no soy comunista, pero médico sí que soy.*

*-¡Joder! -cuando escuché aquel diagnóstico, su ideología dejó de inquietarme-. ¿Me vas a operar?*

*-No. Te he operado ya -y volvió a sonreír-. Dos veces. La recuperación será muy lenta, pero vas a salir de esta.*

*Guillermo García Medina, antifascista sin partido, no era comunista, pero sí uno de los mejores camaradas que yo tendría en mi vida. Generoso y constante, valiente, leal como el que más, fue mi principal contacto con el mundo durante los seis meses que tardé en volver a Toulouse.<sup>832</sup>*

Semblable extrait souligné, sans conteste, les éléments clefs : l'humour, la solidarité et la fraternité indépendamment de l'appartenance à l'idéologie communiste, et ouvre un lien vers les romans à venir.

Cet épisode entretient tout autant un lien avec l'anecdote de l'huile d'olive qu'Inés a décidé de se procurer en Espagne, contre l'avis de Galán, en établissant un contact à Jaén avec un personnage Pepe el Portugués que l'on découvre dans le second roman, *El lector de Julio Verne*, dont il est le personnage principal et ce grâce à un transporteur qui vient en aide clandestinement aux républicains, Guillermo García Medina, qui devient le personnage principal du quatrième roman, *Los pacientes del doctor García* : « Por eso, al enterarme de que había aprovechado mi ausencia para montar una red que, a través de un desconocido de Jaén, llegaba hasta el hombre que sonreía al borde de mi cama, pensé que estaba salvado ».<sup>833</sup> Cette anecdote de l'huile d'olive est bien évidemment symbolique. Autour d'elle se noue les amitiés les plus importantes du roman, mettant en exergue un réseau d'entraide et d'humanisme caractéristique de ces combattants républicains. Il n'est pas anodin que cet élément fédérateur soit un aliment régional, un pur produit du terroir espagnol.

---

<sup>832</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 552.

<sup>833</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 555.



Dans le quatrième roman, ces liens sont toujours présents et le canevas se précise davantage ajoutant des fils qui renforcent le tissage. Ainsi, le récit remet en présence Rafael Cuesta, soit Guillermo, avec Inés qui ne le reconnaît pas de prime abord. C'est l'occasion de rappeler l'importance pour Inés de cette huile issue de sa terre mais aussi de mettre en relief cette chaîne de solidarité qui s'était nouée autour de cette quête d'Inés, grâce à Fernanda, sa camarade de cuisine, liant par là-même Inés, Pepe el Portugués et Guillermo :

*Alto, delgado, de piel cetrina, tenía el pelo oscuro, la cara muy larga y gafas de pasta. Estaba absolutamente segura de que no lo había visto nunca, pero se equivocaba al pensar que no le conocía.*

*-Hola, tú debes de ser Inés, ¿verdad? -le extrañó un poco que la tuteara de buenas a primeras, pero estrechó la mano que le había ofrecido con una sonrisa que también le pareció excesiva-*

*Yo soy Rafael Cuesta.*

*- ¡Joder!*

*Lo dijo en un murmullo, y confió en que el visitante se diera cuenta de que aquella exclamación tan descortés no iba dirigida a él, sino a sí misma. Porque un simple nombre, un apellido, habían bastado para convencer a Inés Ruiz Maldonado de que acababa de meter la pata con quien menos lo merecía.<sup>834</sup>*

Le canevas de l'histoire initiale continue à se tisser pour les lecteurs qui auraient entrepris de lire toute la série. Ce retour sur cette anecdote permet de mieux connaître encore le personnage d'Inés mais également il témoigne manifestement de la force et de la sincérité des liens qui unissent ces personnages. Cette pérennité des liens amicaux assouvit le besoin de réassurance de tous ceux qui, comme l'auteure, apprécient par-dessus tout ces valeurs humaines simples, mais cruciales. Cet extrait fait montre de plusieurs éléments clefs pour l'écrivaine tels que l'amitié entière et indestructible, le poids du hasard des rencontres, l'amour de son terroir à travers la cuisine, la vie clandestine, la solidarité sans failles :

*Rafael Cuesta había sido una persona importantísima para una joven cocinera española a la que el aceite de oliva no dejaba dormir por las noches desde que llegó a Francia. No podía cocinar sin mantequilla sin desvirtuar el sabor, el aroma de todos sus platos, y el*

---

<sup>834</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 682-683.

*aceite francés, malo, escaso y carísimo, no era una buena alternativa. En la segunda mitad de los años cuarenta, cuando su marido empezó a trabajar como clandestino en el interior, intentó que le mandara aceite de oliva desde España en todos sus viajes, pero sólo lo consiguió una vez, y el suministro le siguió quitando el sueño hasta la primavera de 1949. En junio de aquel año, Comprendes, el marido de Angelita, guió hasta Toulouse a una veintena de guerrilleros de la Sierra Sur de Jaén que habían huido con sus familias. En aquel grupo Fernanda, que siempre había sido carnicera pero se incorporó de buena gana a la cocina del restaurante, y se echó a reír el mismo día en que Inés estuvo a punto de echarse a llorar, al comprobar lo poco que quedaba en el último bidón que Galán le había mandado desde Zaragoza.*

*- Pero ¿qué es lo que quieres tú, aceite? Pues te va a hartar, hija mía, porque mira... En Fuensanta no tendremos otra cosa, pero lo que son olivas... Para hartarse de verlas, no te digo más.<sup>835</sup>*

Cette association de personnages structure les récits internes des romans et elle les lie tous entre eux. Ce réseau amical est une ligne de vie de l'ensemble du projet. C'est encore grâce à eux qu'Inés peut enfin recevoir des nouvelles rassurantes de Galán lors de sa longue disparition en Espagne. En effet, Rafael Cuesta, qui n'est autre que Guillermo le médecin, a secouru Galán et il utilise sa deuxième identité de livreur de produits espagnols en France pour faire passer des messages à Inés de la part de Galán. Il lui fait donc livrer l'huile dont elle rêve tant et ensuite, de façon codée, il tente de l'informer qu'il a recueilli Galán, qu'il est bien vivant mais en dans un état fragile qui l'empêche de le ramener en France mais que cela se fera :

*- Oye, Fernanda -Inés fue a buscarla un mes y pico después. Ese amigo tuyo, Pepe, el que nos ha comprado el aceite... ¿Te fías de él?*

*Como de mi misma madre, contestó ella, pero ni siquiera esa respuesta tranquilizó a su jefa. Tenía razones para estar preocupada, porque en menos de seis semanas había recibido dos cartas de un tal Rafael Cuesta Sánchez, en sendos sobres de la misma agencia de transportes de Madrid. La primera era un simple albarán que acompañaba al envío de noventa litros de un aceite de oliva virgen de extraordinaria calidad. Pero en la segunda, el señor Cuesta Sánchez se dirigía directamente a ella para comunicarle, en el tono de una carta comercial, que había encontrado unas cajas de sidra El Gaitero y se*

---

<sup>835</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 682-683.

*les estaba guardando hasta que se le presentara la ocasión de enviárselas en buenas condiciones, porque eran muy frágiles.*<sup>836</sup>

Inés, Galán et Guillermo constituent une structure formelle et thématique de l'ensemble du projet teintée d'amitié, de solidarité, de terroir, d'exil, de lutte :

*Cuando Inés leyó estas palabras, hacía ya muchos meses que Galán, cuyo primer nombre de guerra había sido Gaitero, se había marchado a España, y no había vuelto. No volvió hasta el 28 de noviembre y entonces, entre otras cosas, le contó a su mujer que seguía vivo gracias a un médico clandestino que trabajaba en una agencia llamada La Meridiana, el mismo nombre que no había dejado de mandarle aceite cuando se presentó en Casa Inés para que ella no quisiera salir a saludarle y tuviera que irse a comer en otro restaurante.*<sup>837</sup>

Cette récurrence des personnages principaux permet d'en dresser des portraits de vie. Grâce à ce procédé, le lecteur les connaît de mieux en mieux, renforçant une attractive complicité. Cette anecdote ne manque pas de souligner la fidélité et la droiture sans faille du personnage de Guillermo envers Inés et Galán. Lorsque ce dernier monte son entreprise d'import-export entre la France et l'Espagne, Guillermo s'associe à lui pour lui venir en aide :

*Hacía casi veinte años que no se veían, pero hablaban por teléfono a menudo. Cuando el marido de Inés escapó de la policía atravesando el escaparate de una confitería, se quemó para el trabajo clandestino. Al regresar a Francia, después de darle muchas vueltas, acabó montando una empresa de importación y exportación, un negocio en el que solía recurrir a la Meridiana, que tenía una flota de vehículos mucho más grande que la suya, para envíos pequeños, cuyo volumen no hacía rentable el uso de un camión. Además, aunque Rafa nunca había llegado a afiliarse al Partido, se hacía cargo de muchos de los envíos que circulaban entre España y el exterior.*

*Inés, que sabía todo esto, les dejó para volver a la cocina y encargar unos postres.*<sup>838</sup>

---

<sup>836</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 682-683.

<sup>837</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 682-683.

<sup>838</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp.683-684.

Cet épisode relie tous les romans, multiplie et perpétue l'histoire d'Inés puisque le personnage de Guillermo intervient également dans les épisodes suivants, qu'il est le protagoniste du roman *Los Pacientes del doctor García*<sup>839</sup> et que chaque fois le lecteur retrouve des informations concernant cette anecdote selon différents points de vue qui offrent de nouvelles informations.

De plus, dans ce quatrième roman, des liens familiaux et amoureux se tissent toujours autour des racines du départ, ce qui témoigne d'une certaine permanence des choses, une transmission, un lien invisible indestructible et le hasard des rencontres qui fait bien les choses parfois.

Par exemple, Guillermo est devenu le mari de Rita, amie de Manolita et sœur de Germán Velázquez, respectivement protagonistes des troisième et quatrième roman. Ils auront trois enfants Manuel, Rita y Andrea. Les prénoms choisis confirment l'importance du choix de ceux-ci car ils incarnent, eux-aussi, une idée de transmission, de fidélité, de mémoire.

Le fils que Guillermo a eu avec Amparo, Guillermo, alias José Antonio, est incarcéré conséquemment à son engagement dans la lutte républicaine après avoir découvert que son père n'était pas un franquiste mort au combat mais ce médecin humaniste et républicain qui avait pris soin de lui lorsqu'il était si malade et qui lui avait appris à jouer aux échecs. Guillermo se fait passer pour un avocat afin de pouvoir visiter son fils en prison, et ce grâce à un personnage qui se nomme Ricardo lequel n'est autre que le neveu de Inés, fils aîné du frère de Inés, Ricardo Ruiz Aguilar :

*Ricardo, el abogado este, es sobrino de la mujer de aquel camarada que tuvimos escondido hace veinte años, ¿te acuerdas? El que atravesó el escaparate de una pastelería, y tuviste que operarle no sé cuántas veces en casa de Cipri y Carmen, en la calle Buena vista...*

*Ricardo Ruiz Aguilar, primogénito del hermano mayor de Inés Ruiz Maldonado, tenía la misma edad que mi hijo mayor, treinta años.*<sup>840</sup>

---

<sup>839</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017).

<sup>840</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 699.

Guillermo, fils, se marie avec Laura dont il aura un enfant. Ces ponts entre romans se créent sans cesse. Dans *Inés y la alegría*, Galán est accueilli par une jeune femme chez elle en toute confiance car c'est une amie de Tasio, compagnon de Galán : « Yo... \_ tomé aliento antes de preguntar con cautela-. ¿No se llamará usted Manolita, verdad?»<sup>841</sup>

Dans *Las tres bodas de Manolita*, le lecteur découvre qu'il s'agit, en fait, de Manolita, héroïne du troisième roman :

*Un año y pico más tarde, cuando volvía del mercado, me encontré en el portal con un desconocido. Treinta años, más bien alto, atlético y muy tieso, era un hombre atractivo, pero no me fijé en él por eso. [...] Él correspondió con un acento del norte y se ofreció a subir mi cesta por la escalera. Cuando llegamos hasta mi puerta, le di las gracias, le pregunté adónde iba y me miró como si supiera por dónde empezar.*

*-Yo... No se llamará usted Manolita, ¿verdad?»<sup>842</sup>*

Ces anecdotes sur ce personnage de Guillermo sont les prémices du roman *Los pacientes del doctor García*<sup>843</sup> :

*- ¿No será usted familia de don Guillermo Medina?*

*La cara alargada, el pelo oscuro, los ojos tristes que solían asociarme con los modelos de El Greco en la memoria de quienes me habían conocido antes de verme reír, eran herencia directa de mi padre. Pero la miopía, la nariz, la forma de la boca y la sonrisa, las había heredado de mi madre, que era un calco de mi abuelo Guillermo. Con eso, mi nombre propio y mi segundo apellido, conseguí caerle en gracia a Basilio Rodríguez.*

*-Sí, soy su nieto.<sup>844</sup>*

Et le lecteur retrouve le personnage de Pepe el Portugués dans le troisième roman, *Las tres bodas de Manolita*, sans qu'il soit nommé directement-il est surnommé Pepe el Olivares car il ne parle que de cela- mais son identification est rendue possible au lecteur du second roman grâce à la description physique qui en est donnée ;

---

<sup>841</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 597.

<sup>842</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 495.

<sup>843</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017).

<sup>844</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 158.

processus d'identification auquel l'auteur a recours à plusieurs reprises dans les différents romans. On apprend qu'il a sauvé la vie du frère de Manolita, ce passage confirme l'idée que le lecteur s'était faite du personnage dans le second roman : « - *Mira- y le puso una mano en el hombro mientras sonreía para enseñarle sus dientes blanquísimos, una de las paletas partida, quebrada en diagonal como un cuchillo\_ qué buen amigo me he echado...* »<sup>845</sup> Cette dent cassée obliquement sert de signe distinctif pour ce personnage. Aussi, dans le second roman, *El lector de Julio Verne*, Nino fait référence à ce détail physique significatif qui lui permet de reconnaître sans doute aucun Pepe el Portugués lorsqu'il le voit apparaître à l'écran, trente ans après, lors de la libération des derniers prisonniers de Carabanchel :

*[...] porque allí, ante la cámara, también estaba él, Pepe el Portugués, porque le estaba viendo en el televisor de mi casa, treinta años más tarde, un primer plano en blanco y negro donde cabían todos los colores del mundo, sus dientes blanquísimos, una paleta partida, quebrada todavía en diagonal como un cuchillo, y hebras blancas donde antes el sol las pintaba de amarillo, la piel pálida, arrugada, el brazo derecho en alto y el puño cerrado al fin, para que lo viera todo el mundo.*<sup>846</sup>

Dans le quatrième roman, *Los pacientes del doctor García*, le lecteur retrouve encore ce même personnage avec cette même référence qui est devenue inévitable. Le docteur García est face aux blessés et il tente de sauver l'un d'entre eux. Les détails que fournit le personnage sur cette rencontre - la dent fendue, l'insigne du rameau d'olivier, l'accent andalou- font mouche chez le lecteur qui reconnaît immédiatement Pepe el Portugués :

*Estaba en un extremo, desahuciado entre los desahuciados, respirando ruidosamente en los estertores de la muerte. Ma arrodillé a su lado, tomé una muestra, y le miré. Era más joven que yo, que era muy joven, y tenía cara de crío, la piel curtida, hebras rubias de sol en el pelo castaño y una ramita de olivo, como una insignia, enganchada en el ojal del segundo botón. Por eso le elegí, y temí haberme equivocado porque el primer frasco que le transfundí apenas le hizo efecto. El segundo estaba ya más vacío que lleno cuando abrió al mismo tiempo los ojos y los labios. Los primeros eran castaños con reflejos dorados, igual que su pelo, pero me llamaron más la atención sus dientes regulares,*

---

<sup>845</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 190.

<sup>846</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 400.

*blanquísimos, una de las paletas partida, quebrada en diagonal como la hoja de un cuchillo. [...]*

*- ¿Qué me ha pasado? -hablaba con un acento muy cerrado, andaluz del interior, calculé, quizás manchego-. ¿Por qué te ríes ?<sup>847</sup>*

Et le roman poursuit le portrait de Pepe el Portugués en apportant des éléments supplémentaires sur ce personnage. Le lecteur constate alors que ce personnage est quelqu'un de droit et fidèle à la cause républicaine, mais aussi en amitié :

*Se llamaba José Moya Aguilera y había venido a defender a Madrid desde Torreperogil, un pueblo de Jaén. Me obligó a aprenderlo de memoria antes de dejarme marchar y me prometió que volveríamos a vernos. No había pasado ni una semana cuando me lo encontré en la puerta del quirófano, exhibiendo un ejemplar de "El Heraldo de Madrid" que había reproducido en portada una foto en la que aparecíamos los dos bajo un titular muy aparatoso, pura propaganda, que me identificaba como el Bethune español.*

*-Si estuviera en mi pueblo le habría traído aceite, que lo hacemos buenísimo, pero aquí... He pensado que le gustaría tenerlo.*

*-Claro que sí -le di un abrazo después de agradecerle su regalo como si no tuviera otros seis números de aquel periódico en el cajón de la mesa-. Muchas gracias, hombre.*

*Desde entonces, Pepe Moya venía a verme de vez en cuando, casi nunca con las manos vacías, [...].<sup>848</sup>*

Guillermo relie le quatrième roman avec le premier puisqu'il fait la rencontre de Jesús Monzón dans son chalet de Ciudad Lineal, dont il est fait état dans les deux romans :

*La segunda la propició el propio Pepe, aquella tarde de julio de 1943 en la que me llevó a un chalet de Ciudad Lineal donde no había ningún enfermo grave por más que todos hubieran empezado hablando del tiempo.*

*-Me interesaba mucho conocer tu opinión sobre la situación actual \_hasta que el hombre grande, calvo y risueño, que me había invitado a una cerveza, empezó a hablar de otras*

---

<sup>847</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 85.

<sup>848</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 86.

*cosas como si lo supiera todo de mí, como si diera sentado de antemano que yo no sabía nada de él.*<sup>849</sup>

Le projet de ce dernier lui est d'ailleurs exposé. Le personnage de Jesús Monzón fait état d'éléments destinés à engager une action pour renverser Franco à commencer par une intervention des Alliés une fois la Guerre remportée aux côtés des Républicains espagnols. Jesús Monzón apparaît comme un homme avisé, prévoyant et fédérateur de toutes les forces pour vaincre la dictature :

*Después de Stalingrado todo será distinto, y cuando los aliados derrotan al Eje, la suerte de Franco estará echada. Conviene ir preparando ese momento, entablar alianzas entre las diversas fuerzas democráticas, meditar con cuidado los pasos necesarios para restaurar lo antes posible la República y las libertades. Estoy trabajando en un proyecto de unidad de todos los demócratas, desde nacionalistas vascos hasta anarquistas de la CNT, incluyendo a sectores no fascistas de círculos monárquicos y conservadores. Yo soy comunista, claro, pero ahora el interés del país está por encima del interés del Partido. La Unión Nacional Española trabajará desde la clandestinidad contra la dictadura hasta que llegue el momento de que las fuerzas democráticas vuelvan a asumir el poder. Le he pedido a Pepe que te trajera esta tarde porque quiero proponerte que te unas a nosotros.*<sup>850</sup>

Le portrait qui est dressé de Jesús Monzón à travers cette rencontre rappelle celui fait par le personnage de Galán dans *Inés y la alegría*<sup>851</sup>. Indubitablement, Monzón est présenté comme un homme très charismatique, comme un orateur hors pair, quelqu'un qui respire l'honnêteté et inspire la confiance. L'homme est tellement convaincu de la cause et pourvu d'un tel pouvoir de persuasion qu'il gagne les autres à sa cause sans difficulté :

*Aquel hombre debía de estar acostumbrado a hablar en público porque lo hacía muy bien, y ni siquiera necesitaba levantar la voz para convencer. Le bastaba con mirar a la gente a los ojos, porque sabía transmitir sinceridad, honestidad, con la mirada. Estaba además tan seguro de su causa que me emocionó identificarla con la mía. Me impresionó*

---

<sup>849</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 275.

<sup>850</sup> *Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 275.

<sup>851</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).



*tanto que ni siquiera me paré a pensar que mi entusiasmo podía deberse a que llevaba mucho tiempo deseando, casi con desesperación, que alguien pronunciara esas palabras en mi presencia, aunque enseguida tendría la ocasión de descubrir que no sonaban igual cuando no las decía él.*

*- ¿Yo? -su petición me desconcertó a pesar de todo\_. ¿Y qué puedo aportar? Yo no soy nadie.*

*- ¿No? -me sonrió-. Claro que eres alguien, un hombre capaz de salvar vidas, ¿te parece poco? Pero además trabajas en una agencia de transportes. En tu puesto, tratas a diario con muchas personas, ricas, pobres, bien relacionadas con el régimen o perseguidas... Eres muy valioso para mí, porque yo no puedo moverme con la libertad que me gustaría, necesito más ojos, más oídos, la ayuda de personas inteligentes que sean capaces de interpretar lo que no se dice, que respiren el aire de la calle y saquen sus propias conclusiones. Tú eres muy útil para mí y para la Unión Nacional.*

*-Pues cuenta conmigo -acepté sin pensarlo-. Para lo que sea.*

*Cuando me despedí de él con un abrazo, no sabía que acababa de ser reclutado por Jesús Monzón, secretario general del Partido Comunista de España en Francia y en el interior. Si lo hubiera sabido, habría actuado igual. Después de oírle hablar, no habría dudado de que los intereses de mi país estaban en aquel momento muy por encima de mis intereses personales, porque él era capaz de eso y mucho más.<sup>852</sup>*

Le personnage de Monzón assure ainsi également une continuité de l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran dans l'histoire du projet romanesque d'Almudena Grandes. A ce propos, à deux reprises, référence est faite à l'invasion du Val d'Aran.

*A finales de septiembre, el dueño de la casa nos habló por primera vez de la posibilidad de desplazar tropas desde el otro lado de los Pirineos para invadir parte del territorio español.*

*Veinte días más tarde, el ejército de la Unión Nacional ocupó el valle de Arán.*

*Nunca volví a ver a Jesús Monzón.<sup>853</sup>*

---

<sup>852</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 275-277.

<sup>853</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 278.

Plus avant dans le roman, comme un fil conducteur qui se déroule tout au long du projet, il est fait état de l'opération, depuis sa préparation jusqu'à ses conséquences, avec Jesús Monzón en fer de lance, rappelant et confirmant la version initiale de *Inés y la alegría*<sup>854</sup> :

*A finales de octubre de 1946, Pablo de Azcárate recibió un informe exhaustivo sobre la organización clandestina del PCE en Madrid bajo la dirección de Jesús Monzón. En él, se narraba todo el proceso de preparación de la fallida invasión de Arán desde el interior, los contactos que el dirigente comunista había entablado con disidentes del régimen y representantes de otros partidos ilegales, las reuniones en las que se había forjado la efímera Unión Nacional Española, y la actividad clandestina desarrollada en la capital. También el descalabro de la dirección monzonista, las represalias que la dirección del Partido había tomado al regresar a Francia desde Moscú y que habían dejado a Guillermo sin el único amigo que tenía en Madrid. Manuel Arroyo Benítez desconocía el elevado nivel de organización que habían consolidado los comunistas en la clandestinidad. A Azcárate no le sorprendió, pero le llamó mucho la atención que su corresponsal insistiera tanto en el aspecto sanitario, la cantidad de farmacias que suministraban medicamentos a los médicos clandestinos, la actividad de estos, y la cobertura de la que gozaban los activistas heridos, un beneficio que se extendía tanto a las familias de los presos políticos como a otras sin recursos económicos. Al final del informe, su corresponsal explicaba que su fuente era, precisamente, un médico clandestino, el mismo cirujano que le salvó la vida cuando le tirotearon delante de la puerta de El Pardo.*<sup>855</sup>

Le personnage de Guillermo, médecin, non communiste mais engagé loyalement pour la cause, est une clé de cette continuité à la fois de l'Histoire et de l'histoire. Il porte en lui des clefs du projet comme l'idée qu'il n'est pas nécessaire d'être affilié à un parti pour défendre les valeurs républicaines et s'engager loyalement pour la cause. Il incarne des valeurs humaines essentielles qui traversent tout le projet et en font l'essence même telles que l'amitié, la loyauté, la fidélité, la droiture, l'engagement, la persistance des liens forts, quels que soient les événements de la vie. Ainsi, dans cette optique de continuité et de constance, la vie de ces personnages, cruciaux, se tisse au fil des

---

<sup>854</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>855</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 395.

romans. Guillermo García Medina, Pepe el Portugués et Inés forment un triangle indéfectible qui se tisse au fil de la vie, uni par un partage de valeurs humanistes, au-delà même d'une quelconque appartenance politique. La récurrence de ces personnages au cours des différents romans atteste de la solidité de leur amitié et de sa perdurance dans le temps.

Symboliquement, cette union est rendue possible grâce à Inés et à sa cuisine, grâce à son amour pour les produits issus de son terroir -l'huile en l'occurrence-. En effet, Inés se bat pour obtenir cette huile. Pepe el Portugués la lui fournit, Guillermo la transporte et, qui plus est, il le sauveur de Galán : « -Yo, por ejemplo, en Torreperogil soy el Portugués para mucha gente que ni siquiera sabe cómo me llamo. »<sup>856</sup> L'énigmatique Pepe el Portugués apparaît dans le premier roman et, au fil des autres, le lecteur découvre peu à peu l'état profond de ce personnage. Dans le cinquième roman, le lecteur continue à découvrir ce personnage auprès de Guillermo, Rita et Germán.

L'invasion est également mise en lien avec le personnage de Garrido dont Inés fut victime pour rappeler cet épisode douloureux dont Inés a pâti et renforcer le caractère odieux. C'est également l'occasion de formuler une critique envers le système franquiste en général qui valorise ceux qui sont prêts à tout pour servir ses intérêts, quelles que soient les malversations dont ils se sont rendus coupables :

*La invasión de Arán forzó el tercer viaje del Orejas a Toulouse, pero sólo después de propiciar un encuentro inesperado en los primeros días de 1945.*

*-Cuánto tiempo, señor... ¿Cómo está?*

*Alfonso Garrido había cambiado mucho desde la época en la que se comía a Eladia con los ojos cada noche. Cuando el Orejas volvió a verlo en una sala de reuniones del Ministerio de Gobernación, lucía insignias de teniente coronel y una fama legendaria. Él había sido el único mando, civil o militar, destinado en la provincia de Lérida en otoño del año anterior, que no había sido cesado ni degradado después de la invasión.*<sup>857</sup>

---

<sup>856</sup> *Op.cit.* (Grandes, Los pacientes del doctor García, 2017), p. 151.

<sup>857</sup> *Op.cit.* (Grandes, Las tres bodas de Manolita, 2014), p. 473.

Cette référence fait écho à son récit dans *Inés y la alegría*, mais selon un point de vue différent. En effet, c'est Inés qui raconte cet épisode car ce n'était pas un commando d'hommes armés qui était venu capturer le fils de la maison, mais Inés, seule avec son cheval. Il s'agissait d'un traître qui l'avait fait exclure du camp à torts ; quant à elle, elle tenait à prouver son innocence.<sup>858</sup> :

*Mientras los demás permanecían anonadados, paralizados por la sorpresa y con un pie en el coche que habían preparado para salir pitando, el entonces comandante Garrido había cruzado las líneas enemigas disfrazado de civil para llevar armas a Can Fanés, una masía próxima a Bosost que funcionaba como centro neurálgico del somatén del valle. La operación había tenido éxito, pese a que los rojos atacaron a la masía antes de que las armas llegaran a distribuirse. El hijo del masovero había sido secuestrado aquella misma mañana por un comando de hombres armados, y no estaba muy claro si había cantado él sólo o si sus raptos habían contemplado la entrega por casualidad, pero en cualquier caso, Garrido había seguido dando ejemplo. Después de salir ileso del asalto a la masía, permaneció tras las líneas enemigas hasta que el ejército de la UNE se retiró, y fue el primero en entrar en Bosost para recabar información de primera mano de los vecinos del pueblo. Su actuación le había valido una medalla, un ascenso y la soberbia con la que se dirigió a aquel policía que se atrevió a reconocerle en público después de haberla cagado.*<sup>859</sup>

Le personnage de Garrido perpétue la présence de ces comportements abjects auxquels se sont soumis certains dirigeants franquistes et en permet la dénonciation. Dans *Las tres bodas de Manolita*<sup>860</sup>, en outre, il demande à Orejas d'identifier les communistes qui fréquentent le restaurant d'Inés :

*Garrido aceptó sus disculpas antes de sentarse a su lado y mostrarle el retrato de una mujer alta, morena, con buen cuerpo, pensó el Orejas.*

*- Esta mujer se llama Inés Ruiz Maldonado. Madrileña, veintiochos años, era la cocinera del cuartel general, y esta...- puso sobre la mesa otra foto de una chica más joven, de cara redonda, expresión dulce y el pelo rizado en bucles diminutos\_, Montserrat Abós Serra, veintitrés años, nacida en Bosost, era su ayudante y su compañera. Las dos*

---

<sup>858</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 396 à 403.

<sup>859</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 474.

<sup>860</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014).

*cruzaron la frontera con el Ejército Rojo y ahora viven en Toulouse. [...] Sus nombres de guerra son Galán y el Zurdo. Los demás también son oficiales, pero no hemos logrado identificarlos. Creemos que esta foto se hizo y se reveló en Bosost, durante la invasión. La encontramos en la guerrera de un prisionero al que hubo que aplicarle la ley de fugas porque intentó escapar.*

*-Muy bien, pero...-el Orejas miró a Garrido, a don Joaquín, a los hombres que los rodeaban\_. Y yo, ¿Qué tengo que hacer?*

*- Inés Ruiz Maldonado trabajaba en un local que se llama Taberna Española, en la rue Saint-Bernard, junto con otras mujeres comunistas. Los mandos de UNE van a comer allí caso todos los días. Lo que esperamos de usted es que los identifique, a ser posible con fotografías, que averigüe quiénes están allí, quiénes se han quedado en España y, sobre todo, quiénes están preparándose para trabajar clandestinamente en el interior.<sup>861</sup>*

S'ensuit le récit de l'infiltration de Orejas qui ramène le lecteur dans la vie des combattants de l'UNE à Toulouse et permet de faire un retour sur les personnages de l'invasion :

*Su camarada de la Todt, un comunista gallego muy simpático, escogió por él la identidad que usaría desde aquel momento. A cambio, le introdujo por su propia iniciativa en la Taberna Española para presentarle a las mujeres que trabajaban allí y a algunos hombres, uno muy moreno, de aspecto agitanado, que era de Tordesillas, paisano tuyo, le dijo, otro catalán, más bajito, que era el marido de Amparo, la mujer que regentaba la barra, y algunos más, ninguno peligroso para el dependiente de los Garbanzos. Identificó sin dificultad a Inés Ruiz Maldonado y a Montserrat Abós Serra, ambas igual de embarazadas. La aranesa iba acompañada con frecuencia por el hombre apodado el Zurdo, pero la cocinera parecía estar sola, como otra amiga suya llamada Angelita, que iba de vez en cuando a echar una mano empujando el cochecito de un bebé recién nacido. Retuvo todos esos datos en la memoria mientras procuraba hablar poco, hacerse el simpático sin parecer empalagoso, esperar el momento de posar en una fotografía de grupo, como las que decoraban las paredes del local. Entonces pediría una copia y, con ella en el bolsillo, desaparecería sin dejar rastro. Ese era su plan, y salió bien hasta que un hombre alto, con unas gafas muy sucias y el pelo rizado, al que nunca había visto en*

---

<sup>861</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 474-475.

*Toulouse, pero sí antes, en la sede de Antón Martín y muchas veces, porque había tonteado con una amiga de Chata al principio de la guerra.*

*-Yo a ti te conozco, ¿comprendes? -llegó con Angelita, y al verle fue derecho hacia él\_ Nunca podría olvidar esas orejas.*

*-Claro Sebas...- el Orejas aparentó una alegría que le ayudó a disimular su nerviosismo\_ ¡Qué sorpresa!- y se precipitó a abrazarle mientras temblaba como una hoja-. ¿Cómo estás ? Nunca te había visto por aquí.<sup>862</sup>*

Ce personnage historique, Roberto Conesa Escudero, alias *Orejas*, apparaît également dans le quatrième roman, affectant une attitude toujours aussi fausse et confirmant le portrait du premier.<sup>863</sup>

Dans le premier roman, le personnage de Garrido est lié au harcèlement psychologique et physique d'Inés. Dans le troisième roman, ce personnage réapparaît abusant à nouveau de sa fonction de militaire franquiste pour obtenir ce qu'il souhaite, en l'occurrence il veut offrir à son frère de profiter moralement et sexuellement d'une femme, Eladia qui « accepte » d'assouvir ses désirs pour sauver Antonio, l'homme dont elle est amoureuse :

*Ya tenía veintisiete años cuando se arrodilló en el suelo de un despacho del Ministerio del Ejército, en una mañana de abril tan luminosa que el sol entraba hasta el centro de la habitación mientras el teniente coronel Alfonso Garrido eyaculaba en su boca. Comercio, recordó, negociación que se hace comprando y vendiendo géneros y mercancías.*

*- Ya puedes levantarte -el militar volvió a su escritorio, abrió una carpeta, sacó un papel mecanografiado con una firma autógrafa al pie-. Siéntate, por favor. Vamos a ver qué pone aquí... -y empezó a leer-. Aval presentado por don Alfonso María Garrido Fernández, teniente coronel del Ejército de Tierra, condecorado con tal y tal medalla, destinado en tal y tal sitio, a favor de Antonio Perales García, condenado a muerte por*

---

<sup>862</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 477-478.

<sup>863</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 573 à 577.

*el delito de rebelión militar en consejo de guerra celebrado en Madrid, el día tal de tal...  
Es esto lo que quieres, ¿no?*

*-Sí -todavía tenía la boca impregnada del sabor de su semen, pero no le tembló la voz-,  
eso es lo que quiero.<sup>864</sup>*

Cette anecdote tisse également des liens avec le deuxième roman, *El Lector de Julio Verne*. Eladia a préparé un plan pour qu'Antonio prenne la fuite et lui a permis de s'échapper en couvrant sa fuite devant Garrido sur lequel elle n'hésite pas à tirer et qu'elle tue avant d'être elle-même abattue par *El Orejas*, personnage du premier roman *Inés y la alegría*.

Un garde civil récupère Antonio à la gare mais il s'agit, en réalité, d'un complice qui participe à son évasion. Ce dernier est Sanchís accompagné de Cuelloduro, tous deux personnages de *El Lector de Julio Verne*. Sanchís feint de conduire Antonio jusqu'auprès de la « *Comandancia de Alcalá la Real* » mais en réalité il l'aide à s'enfuir. Chemin faisant, ils rencontrent un personnage qui n'est autre que Pepe el Olivares accompagné de Nino, les deux personnages phares du second roman *El Lector de Julio Verne* :

*Antes de que coronaran la cuesta, una extraña pareja empezó a bajarla hacia ellos.  
Antonio reconoció a Pepe el Olivares y sonrió, pero al guardia civil no le hizo ninguna  
gracia la estatura de su acompañante.<sup>865</sup>*

On découvre le surnom de ce personnage qui est *Antonio El Guapo*, or il était déjà fait référence à ce personnage dans *El lector de Julio Verne* :

*-Pues yo creo que será ese nuevo que le dicen Antonio el Guapo, mira lo que te digo.  
- ¡Antonio el Guapo, Antonio el Guapo! -mi padre imitaba a mi madre con una vocecilla  
burlona, los ojos en blanco, porque la sola mención de aquel nombre le sacaba de quicio-  
. ¡Mira que sois tontas las mujeres, Mercedes, que es que no tenéis remedio! Antonio el  
Guapo no puede ser Cencerro porque Antonio el Guapo no existe, a ver si te enteras de  
una vez.<sup>866</sup>*

---

<sup>864</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 575.

<sup>865</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 596.

<sup>866</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 90.

Toutes ces anecdotes parsèment le récit d'un roman à l'autre. Parfois elles complètent le récit ou révèlent d'autres informations, parfois elles réitèrent un évènement selon un autre point de vue. Ce qui contribue, chaque fois, d'un point de vue fictionnel à attirer l'attention du lecteur, à solliciter son activité intellectuelle et son implication, à établir une proximité et une sensation d'être dans le partage, le secret, à mettre en relief des idées porteuses et également, d'un point de vue historique, à asseoir le récit, à le rendre plus véridique et convaincant.

L'analyse des nombreux personnages a laissé entrevoir une catégorie d'hommes et de femmes républicains humainement irréprochables, des dirigeants politiques plus ou moins blâmables et a contrario des dirigeants franquistes inhumains.

En effet, les bourreaux, les imposteurs et les trahisons accompagnent ce récit et celui des épisodes suivants. Mais ces catégories qui semblent bien définies sont volontairement bousculées par d'autres personnages moins dualistes qu'il convient d'ajouter. Des personnages paradoxaux affluent, parfois éloignés des stéréotypes liés aux deux camps. Un des mots d'ordre de *Inés y la alegría* est basé sur l'absence de détermination familiale et sur l'importance du libre arbitre, deux thèmes qui vont se répétant.

## 2.2 Une histoire de choix

L'absence de détermination familiale est une idée essentielle du premier roman, réaffirmée avec force dans le second roman par le biais de plusieurs personnages et, en particulier, par Nino le personnage principal, fils de garde civil, et son père. Nino mène cette réflexion sur le refus d'une détermination paternelle et revendique son droit à penser librement : « [...] como si yo, sólo por ser hijo de un guardia civil, no pudiera



opinar sobre lo que era justo y lo que era injusto, lo que estaba bien y lo que estaba mal, lo que estaba aprendiendo en los libros porque la realidad se negaba a enseñármelo”.<sup>867</sup>

Tout comme Inés avant lui dans *Inés y la alegría*, le personnage de Nino fait montre à la fois de l’empêchement de penser par soi-même imposé par le régime mais également de la capacité à aller à l’encontre de cette privation de liberté grâce à l’Autre, la rencontre mais aussi la culture, les livres. Il permet, qui plus est, de souligner que l’on peut décider de refuser l’éducation reçue. Par le biais de Nino, l’auteure souligne le fait que certains espagnols ont appartenu au camp franquiste par contrainte pure -par peur de représailles, par nécessité économique parfois, par tradition familiale- sans pour autant en embrasser les idées. Cette capacité à faire un choix personnel affirmé est une véritable pierre d’édifice du projet de l’auteure. Elle positionne en clef de voûte cette nécessité d’user de son libre arbitre grâce à l’Autre.

En outre, cette réflexion se tisse et se prolonge tout au long du roman. Le lecteur découvre que le père de Nino est devenu garde-civil, non pas par choix ou conviction, mais par nécessité. En effet, ce sont ses antécédents familiaux à cacher, pour survivre, qui l’ont conduit à s’engager dans cette profession :

*Tu padre es guardia civil porque el 18 de julio estaba en un pueblo donde triunfó el Alzamiento, porque nadie allí conocía los antecedentes de su familia, ni los de la familia de su mujer, porque pensó que alistarse era la mejor manera de que no os pasara nada a ninguno de vosotros si en algún momento llegaban a conocerse, y porque hizo la guerra entera en el bando que ganó.*<sup>868</sup>

Le grand-père de Nino était anarchiste et a été assassiné. Deux frères de sa mère ont été passés par les armes à Almería en avril 1939 et deux cousins de son père ont été fusillés également en 1939. Or, le régime franquiste avait pour règle d’enquêter sur les antécédents familiaux, aussi le père de Nino a pensé que pour lui la meilleure solution était d’intégrer le régime.

Cette problématique de l’adhésion au régime franquiste par défaut, par nécessité, par peur, par obligation pour certains est cruciale. Loin de là l’idée d’affirmer que tous les membres du régime franquiste avaient fait ce choix par défaut mais l’idée que nombre

---

<sup>867</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), pp. 160-161.

<sup>868</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 214.

d'entre eux s'y étaient vu contraints peut être avancée. La mémoire permet de prendre en compte ce fait afin de diminuer la douleur de penser que tant d'espagnols partageaient cette idéologie et étaient prêts à tuer pour la défendre :

*Era la mejor manera de asegurarse su lealtad, de hacerle cómplice de los demás, de convencerle que nunca podría bajarse del barco al que la guerra le había subido. De convertirle en un asesino, sí, pero a la fuerza, porque él era un Carajita, seguía siendo un Carajita, hijo y nieto de Carajita, y no podía elegir no matar a Pesetilla sin arriesgarse a que lo mataran a él. ¿Lo entiendes ahora, Nino? Tu padre no mató por deporte, no mató por placer, no por gusto, ni porque estuviera convencido de que Fernando el Pesetilla tenía que morir. Tu padre mató porque no podía negarse a matar, mató porque estaba muerto de miedo.<sup>869</sup>*

Tous les hommes et toutes les femmes affiliés au régime n'étaient pas des franquistes convaincus et de ferveurs défenseurs des idées de celui-ci. Une telle problématique est accompagnée de ce besoin de sortir tout cela au grand jour, de dire pour survivre et pour apaiser :

*[...] la ruina de mi propia vida, la tragedia de no poder llorar, de no poder hablar, de no poder compartir con nadie la memoria de un padre, de tres hermanos muertos, la trágica obligación de tragárselo todo, las lágrimas, las palabras, las culpas, todo dentro, siempre adentro, mi padre y mi madre cuchicheando cuando andábamos cerca, dándose golpecitos en los labios con el dedo índice, y cállate, Mercedes que te pueden oír, y calla; Antonino, que te puede oír alguien, aquella vida mala, sórdida, insana como un sótano húmedo y sin ventilar donde florecía el moho de un miedo perpetuo, un grumo polvoriento y gris, tan espeso como si fuera sólido, que taponaba su boca para que los secretos les horadaran por dentro, para que perforaran su garganta, su estómago, sus intestinos, porque las palabras que no se dicen hieren, golpean, pinchan, queman, destruyen los tejidos del cuerpo y del espíritu.<sup>870</sup>*

Le personnage principal sous l'égide de son mentor Pepe el Portugués considère les choses sous un jour nouveau, commence à les comprendre, ce qui aboutit chez lui à

---

<sup>869</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 217.

<sup>870</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 219.

une prise de conscience de la capacité de chacun à user de son libre arbitre pour choisir ce qu'il veut véritablement être :

*Eso sólo depende de ti, Nino, tú tendrás que decidirlo. Tendrás que pensar cómo quieres vivir a partir de ahora y calcular bien las consecuencias, ¿no? [...].*

*Eso es lo más importante, qué va a pasar contigo, qué clase de persona quieres ser, si vas a acatar la voluntad de los que mandan, o vas a ser capaz de no tenerla en cuenta. Hay personas que creen que en España las cosas son como deben ser, que la Guardia Civil no tiene por qué dar explicaciones a nadie de sus actos, que no hace falta ningún juicio para decidir que una persona es culpable, que toda ley debe cumplirse, aunque sea injusta, sólo porque es la ley. Otras personas, muchas más, no lo creen, pero no se atreven en decirlo en voz alta porque tienen miedo, y les gustaría vivir en un país diferente, con leyes diferentes, una policía diferente que cumpliera otra clase de deberes, pero encogen los hombros y se callan para que no les pasa nada malo, porque saben la clase de cosas que pasan, y hasta qué punto puede ser peligroso llevarle la contraria a los que tienen el poder. Y hay algunas personas, pocas, que piensan por su cuenta, y dicen lo que piensan, y actúan de acuerdo con sus ideas, y no porque no conozcan el riesgo que corren, sino porque creen que correr ese riesgo merece la pena. ¿Y tú? [...]*

*- ¿Qué clase de persona vas a ser tú? ¿A quién quieres parecer? Eso es lo más importante de todo, porque tú, ahora mismo, tienes la facultad de decidir sobre la suerte de mucha gente, tu padre, tu madre, seguramente también tus hermanas, y todas las Rubias, y eso en mucho para un niño de diez años, lo sé, es demasiado, pero lo peor es que no vas a tener siempre diez años, Nino. El año que viene tendrás once, y al otro doce, y luego veinte, y después veinticinco, y todos los días de esos años, y de los que vengan más tarde, te acordarás de la decisión que vayas a tomar ahora, te alegrarás o te arrepentirás, y esa clase de persona serás, un hombre valiente, que a los diez años fue capaz de cargar con un secreto terrible, que hizo de tripas corazón, y apretó los dientes, y siguió adelante para no hundir a su padre, a su madre, a cinco mujeres que no se lo merecían y a una que tal vez se lo había buscado, o un hombre cobarde que prefirió lloriquear, darse pena a sí mismo, que se escondió en su cuarto diciendo que le dolía la barriga y que no quiso hacerle mal a nadie, pero tampoco hizo nada por evitarlo.<sup>871</sup>*

A travers ce dialogue, l'auteure met en avant les différentes catégories de personne sous cette dictature ; ceux qui embrassaient volontairement et pleinement les principes

---

<sup>871</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), pp. 222-223.

liberticides franquistes, ceux qui ne les partageaient pas du tout mais les subissaient et se taisaient par peur de représailles et, enfin, quelques rares qui osaient prendre le risque de les braver. Le personnage crucial de Pepe el Portugués incarne cette vision éclairée et également cette force et cette capacité de faire valoir son libre arbitre. Il transmet cette valeur à Nino « ¿Qué clase de persona vas a ser tú ? ¿A quién quieres parecerte ? » Nino fait le choix de ressembler à Pepe el Portugués et de penser par lui-même, de faire ce qui lui semble être ce qu'il doit faire. Cette question acquiert une telle force dans le dialogue intime que l'auteure donne à vivre au lecteur qu'elle ne peut que raisonner dans l'esprit du lecteur lui-même et c'est là toute la force de la littérature d'Almudena Grandes.

Cette idée d'absence de détermination familiale et de la nécessité d'exercer son libre arbitre apparue très clairement avec Inés dans le premier roman a cours tout au long du projet. Dans le quatrième roman, *Los pacientes del doctor García*, le fils de Guillermo, élevé dans la tradition franquiste par sa mère Amparo qui lui fait croire que son père était un soldat franquiste mort au combat, finit par devenir un républicain engagé de son propre chef lorsqu'il comprend qui était véritablement son père.

La démonstration de l'absence de détermination familiale et de l'importance du libre arbitre est liée à celle de la culture et en particulier des livres. La lecture apparaît dans toutes ses dimensions, celle du plaisir lorsque Nino le personnage découvre et savoure le bonheur de lire <sup>872</sup>, celle de l'échappatoire, celle de l'instruction.

Dans ce roman, l'auteure livre également à travers le personnage de Doña Elena une définition du lien entre Histoire et histoires, et de l'importance de ces dernières :

*Doña Elena sabía muchísimas más cosas que taquigrafía y mecanografía. Yo nunca había conocido a nadie que supiera tanto como ella, ni siquiera don Eusebio, que nos enseñaba Historia a base de nombres de batallas y cuando nos preguntaba Literatura siempre decía, dando golpes en la mesa como si estuviera enfadado, japellido del escritor, fecha, lugar de nacimiento y obras más importantes! Ella no era así. Ella contaba historias, y se sabía tantas que nunca se agotaban, historias verdaderas e inventadas, alegres y*

---

<sup>872</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), pp. 124, 144-145, 191.

*cruelles, cómicas y tristísimas, historias completas que parecían grandes y luego eran pequeñas, porque siempre formaban parte de una historia mayor, una historia infinita que mucho adultos como ella y muchos niños como yo habían fabricado juntos a lo largo de los siglos, la historia de la sabiduría y de la curiosidad, la historia del conocimiento y del hambre de conocer, la historia que quien sabe mucho entrega a quien no sabe nada para que, en lugar de dividirse, crezca más y viva para siempre.*<sup>873</sup>

L'auteure complète cette référence, ce lien au moyen d'une adresse directe à Benito Pérez Galdós et à ses romans historiques, lorsque doña Elena fait découvrir ses *Episodios* à Nino :

*- «El diecinueve de marzo y el dos de mayo» - y con sólo pronunciar su título, me pareció que el aire olía a pólvora, a sangre, a la piel perfumada de las majas con tabuco, y escuché a los gritos de los vecinos, los cascos de los caballos, el llanto de las madres, las arengas de los héroes, el eco de los besos antes de la batalla- Me ha encantado de verdad. Se me han saltado las lágrimas y todo. Y varias veces, no crea.*

*- ¿A que sí?- entonces se volvió a mirarme, me sonrió-. Es muy emocionante.*

*- Es... -me paré a buscar las palabras que necesitaba, pero las encontré en seguida\_ Es como una novela de aventuras, ¿no?, pero más real, más auténtica, porque en una historia inventada, que al final los buenos pierdan sería un problema, ¿no?, lo echaría todo a perder, pero aquí, saber que los personajes existieron en realidad, en una ciudad de verdad, en aquel momento. No sé, me ha impresionado mucho, aunque termine mal, con tantos muertos. Por eso me he quedado con el libro.*<sup>874</sup>

A travers Nino, l'auteure réaffirme son hommage à Galdós et à ses *Episodios*, capable d'amplifier encore l'intérêt d'un roman d'aventure en injectant la passion vivante de la réalité et, ainsi, d'émouvoir et de captiver le lecteur. Cette mise en valeur de l'auteur est complétée par une référence à sa capacité d'analyse de l'Histoire, clairvoyante et à contre-courant de l'idéologie en vigueur, avec pour exemple dans ce cas précis celle qui est enseignée à l'école par certains maîtres, tel celui de Nino qui lui reproche ses lectures de Galdós et sa façon d'interpréter l'histoire qui en a découlé :

---

<sup>873</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 190.

<sup>874</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 194.

*Nunca he leído tantas insensateces juntas sobre el 2 de mayo de 1808. El pueblo en armas, los motivos de los afrancesados, el patriotismo de Jovellanos, la Revolución Francesa... ¿Es que yo había preguntado la Revolución Francesa?*

*- Pues no. Pero Galdós explica muy bien que la política de Napoleón...*

*- Galdós? - y escuchar ese nombre le sorprendió tanto, que por un instante hasta se olvidó de lo enfadado que estaba conmigo-. ¿Es que yo te he pedido que leas a Galdós?*

*-Pues no. Pero lo he leído.*

*- ¡Pues muy mal hecho!, ¿Me oyes? - y recobró en un instante el furor que en aquel momento equivalía a su compostura-. ¡Muy mal hecho!*

*- No sé por qué, yo no creo...*

*- ¡Porque se lo digo yo! ¡Galdós nada, y Napoleón nada, y las Cortes de Cádiz nada, y la Constitución de 1812, nada de nada! Yo no os he explicado eso, yo no había preguntado eso, yo...*

Cette anecdote montre que le régime franquiste abhorrait Galdós car ses textes instillaient des idées libérales et démocrates dans l'esprit de ses lecteurs d'où les références à la Révolution française, aux Cortes de Cadix, à la Constitution de 1812 qu'il faudrait taire.

L'aversion d'une partie de la population pour Galdós apparaît aussi dans le troisième roman par le biais de la belle-mère de Manolita qui dédaigne les livres de Galdós. Ce qui pousse Manolita à cacher un objet de valeur dans un livre de Galdós, sachant très bien que sa belle-mère ne s'y aventurerait pas : <sup>875</sup>

La fin du roman revient à nouveau sur une référence à Galdós pour rappeler combien les combats de ce dernier furent ceux d'autres écrivains dans le passé et sont encore ceux de nombre d'entre eux pendant la Guerre civile :

*Pero en ese momento, antes de terminar de pensar que en el fondo había sido una suerte que doña Elena no tuviera más que quince novelas de Julio Verne y no sus Obras Completas porque de lo contrario quizás no hubiera llegado a leer a Stevenson a tiempo, me di cuenta de que lo que estaba viviendo no pasaba en un libro, sino en la realidad, una noche de abril de 1949, España, Andalucía, la provincia de Jaén, un pueblo llamado*

---

<sup>875</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, p. 147.

*Fuensanta de Martos, una sierra ocupada por la guerrilla y sus hombres en marcha, armados, dispersos, avanzando sigilosamente en grupos de dos, de tres, por una ruta que apenas ellos mismos conocían. Sólo entonces lo entendí, entonces comprendí que estaba viviendo en otro libro, “El diecinueve de marzo y el dos de mayo, aquella guerra sucia de civiles mal armados y mamelucos a caballo, y eché a correr sin pensar en nada más [...].*<sup>876</sup>

Almudena Grandes complète cette référence à Galdós et à l’Histoire par une réflexion sur la vérité qui apparaît comme un tout, englobant à la fois ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas, soit une vérité entière :

*Lo que quiero explicarte es que la verdad es toda la verdad, y no sólo una parte. La verdad es lo que nos gusta que haya sucedido y, además, lo que ha sucedido, aunque nos guste tan poco que daríamos cualquier cosa por haberlo podido evitar. [...] Sin embargo, hasta las personas más valientes, las más justas, las más honradas, interpretan la realidad de acuerdo con sus propias ideas sobre lo que es bueno y lo que es malo, lo que desean, lo que temen, lo que creen, lo que detestan. Al hacerlo, fabrican su propia verdad.*<sup>877</sup>

Qui plus est, la réalité est toujours une interprétation de chacun quels que soient les efforts faits pour être le plus objectif et juste possible. Cette anecdote fait référence à la note de l’auteure, dont nous avons déjà parlé précédemment, dans laquelle elle a soin de préciser que *Inés y la alegría*<sup>878</sup> n’est que son interprétation personnelle de la réalité historique.

Almudena Grandes livre ici à travers les propos de ce personnage le processus de création de l’Histoire, ou à tout le moins, de l’Histoire faite par les Hommes en général qui ne peuvent, malgré toute la bonne volonté du monde pour être objectifs, proposer que leur vérité arbitraire. La notion de subjectivité de la vérité, malgré tous les efforts consacrés pour être le plus juste possible, prévaut. Il est intéressant de constater que l’auteure souligne à nouveau ce facteur d’arbitraire dans toute production intellectuelle et d’en déduire l’importance primordiale dans sa conception personnelle. Dans ce projet, l’auteure se livre à une reconception romanesque de l’Histoire - scientifiquement conçue-, qui n’en reste pas moins sa version personnelle qui porte sa

---

<sup>876</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 366.

<sup>877</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 198.

<sup>878</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

signature, comme elle ne cesse de l'affirmer. Ce faisant, l'auteure met en exergue -au-delà de l'Histoire- sa réalité présente.

Par le biais de Galdós, l'auteure semble faire surgir et souligner ce qui l'importe, à la fois dans le passé et dans son présent, d'où la réitération de cette référence tout au long de sa série des *Episodios*. Ainsi, une autre adresse à Galdós et à ses *Episodios* se manifeste dans la passion que Nino éprouve pour ceux-ci, ce qui n'est pas sans rappeler celle qu'Almudena Grandes a toujours montrée à l'égard de cet écrivain :

*-Ya- doña Elena me leyó el pensamiento-, ya sé que estás harto de barcos, y de islas, pero los que aparecen en esta novela no tienen nada que ver con los de Julio Verne, y te va a encantar, estoy segura. No puedes abandonar las novelas de aventuras sin leer esta, Nino. Y después, ya seguirás con los "Episodios", no te preocupes.*

*- Yo quería que te compráramos otro libro, porque en este por lo visto no salen chicas, ni hay amor, ni nada, pero bueno- Elenita me dirigió una sonrisa cargada de malicia- como a ti no te importan tanto esas cosas...<sup>879</sup>*

Alors que Manolita s'apprête à célébrer sa "*boda*" avec Silverio, Galdós refait irruption dans le récit car c'est dans ses romans que Manolita avait dissimulé le plan qu'elle devait faire pénétrer en prison, en le cachant sur elle, et le remettre à Silverio, laissant entrevoir tout un symbole de liberté.<sup>880</sup> Manolita confie, qui plus est, avoir lu seulement les *Episodios Nacionales* de Galdós témoignant ainsi de la valeur particulière de ceux-ci et probablement de leur influence dans la vie de ceux qui les lisent.<sup>881</sup>

Faute d'argent la "*boda* » est annulée et, là encore, c'est à Galdós que Manolita fait référence pour exprimer son désarroi :

*En las letras de las coplas y los argumentos de las películas, en los cuentos de mi madre y en las novelas de Galdós había aprendido que el amor hace mejor a las personas. En aquel momento, sentí que yo era una monstruosa excepción a aquella regla, quizás porque nadie la había formulado en un lugar tan perverso como Porlier. La miseria*

---

<sup>879</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 290.

<sup>880</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 390.

<sup>881</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 625.



*engendra miseria, la pobreza, avaricia, la desgracia, indiferencia, y el amor, mi única riqueza, iba a hacerme peor, egoísta, mezquina, codiciosa.*<sup>882</sup>

Ce sont également les *Episodios Nacionales* qui facilitent la création d'un lien entre Guillermo et son fils – qui ne sait pas que Guillermo est son père- lorsque ce dernier est souffrant et que Amparo a recours à lui afin qu'il lui apporte des soins :

*-Vale, pero ¿por qué has cogido a ese libro? -estaba en su estantería, entre varios de sus compañeros, el lomo perfecto, las páginas tan tiesas como si ni siquiera lo hubiera abierto para hojearlo cuando alguien se lo regaló-. ¿A ti te gusta?*

*-Sí. Lo leí cuando tenía tu edad y me gustó. Es una novela de aventuras sobre la batalla de Trafalgar, y el protagonista es un chaval, igual que tú.*<sup>883</sup>

*Me conmovió aún más comprobar que volvía a leer por las mañanas lo que yo había leído para él la tarde anterior, en primer lugar porque era un indicio claro de mejoría, pero además, y sobre todo, porque Trafalgar representaba una isla desierta que habitábamos los dos solos, el vínculo íntimo, secreto, que me devolvió a mi hijo perdido con una intensidad más decisiva que sus fiebres reumáticas, cuando ya no tenía esperanzas de recuperarlo.*<sup>884</sup>

D'un point de vue métafictionnel, Almudena Grandes transcrit par ces références récurrentes, l'engagement qu'elle éprouve pour Galdós et, par là-même, elle met en exergue les personnages qui lui sont sympathiques ou à l'inverse. Tout au long des *Episodios*, ces premiers se retrouvent et se reconnaissent autour de la lecture, en particulier celle de Galdós, mais aussi fréquemment par l'humour, le rire, les jeux :

*-No, ya lo he empezado yo -sacó "La Corte Carlos IV" de debajo de la almohada, se echó a reír y lo celebré, porque la risa era un síntoma tan halagüeño como la lectura -. Pero podríamos hacer otra cosa, jugar a las cartas, por ejemplo.*

*-No, se me ocurre algo mejor.*

---

<sup>882</sup>*Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 397.

<sup>883</sup>*Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 667.

<sup>884</sup>*Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 668.

*Al día siguiente, enseñé a José Antonio Urbieta a jugar al ajedrez en el viejo tablero de don Fermín, que su madre había guardado en el maletero de su armario como si fuera un trasto viejo.*<sup>885</sup>

Aussi, cette symbolique tactique de cacher des informations dans les livres de Galdós se retrouve également dans *Los pacientes del doctor García* :

*Cuando Amparo volvió de la cocina, ya habíamos averiguado que en el cuartel de El Pardo había un par de colecciones completas de la primera serie de los Episodios Nacionales de Galdós que había editado el Quinto Regimiento. Pepe se comprometió a coger un ejemplar de “Bailén” y dárselo a algún soldado de confianza para que nos lo trajera a casa en la primera oportunidad.*<sup>886</sup>

Au-delà encore de la lecture, l’aspect que souligne l’auteure, à maintes reprises, est celui de la transmission, de l’héritage, dont fait partie la culture :

*Galdós escribió muchos «Episodios Nacionales», pero hasta si se empeñaba en leerlo todos, mi hijo los terminaría alguna vez, para emprender nuevas lecturas que harían que fuera olvidando sus detalles poco a poco. Sin embargo, no olvidaría jamás quién le había enseñado a jugar al ajedrez, como había olvidado yo que quien me enseñó a jugar fue mi abuelo. Eso era todo lo que heredaría de mí, y para afianzar su memoria, le hice una última visita después de darle el alta, cuando ya estaba preparado para perderle de nuevo.*<sup>887</sup>

Par conséquent, de manière attendue, dans le cinquième roman, *La madre de Frankenstein*, les lecteurs retrouvent à nouveau cette référence à Galdós lorsque la protagoniste María découvre le plaisir de la lecture qu’elle confie au docteur Velázquez -ce qui la rattache au clan de ces personnages choyés par l’auteure :

*Total, que cuando me acabé “Los Miserables”, como ya había aprendido a esconder tomos gordos, empecé con las “Obras completas” de Pérez Galdós, que también habían sido del marido de doña Albertina.*

---

<sup>885</sup>*Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 157.

<sup>886</sup>*Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), p. 157.

<sup>887</sup>*Ibid.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017), pp. 669-670.

- Pues muy beato no sería- el doctor Velázquez sonrió.

- ¿Verdad que no? Eso pensé yo cuando me leí "Tormento", que fue la primera y me encantó, pero tanto, tanto...

*Lo bueno de Galdós era que no se acababa nunca.*<sup>888</sup>

Dans ce roman, l'hommage à Galdós est grandement réitéré à travers les yeux de la jeune María :

*[...] me llevé uno de los tomos de las novelas de Galdós de la parroquia. Me metí en el cuarto donde está ahora mi abuela, ese que tiene una forma tan rara, en el Sagrado Corazón, y aunque elle me interrumpía mucho, y me pedía que la ayudara cada dos por tres, me leí Fortunata y Jacinta dos veces seguidas. Es que cuando la terminé, no me apetecía leer ninguna otra cosa, así que me la empecé otra vez. Y no me arrepentí, no crea, me pareció un libro maravilloso.*

*-A mí también me lo parece- el doctor Velázquez asintió con la cabeza, muy despacio -. En la Universidad de Neuchâtel, donde estudié el primer curso de Medicina, había una biblioteca bastante buena. En la sección de español, tenían un ejemplar de "Fortunata". Ya la había leído, pero desde que lo vi, lo saqué un par de veces y, siempre, mientras lo leía, sentía que estaba en Madrid. Le tengo mucho cariño a ese libro.*

*-Sí – eso me habría gustado decir a mí también, que le tenía cariño-. Es una novela buenísima.*<sup>889</sup>

La lecture de Galdós apparaît comme un formidable moyen de rapprocher les êtres entre eux, d'eux-mêmes aussi et, pour ceux à qui elle manque, de leur Espagne.

Non seulement ces extraits tissent des liens entre les personnages, entre les romans, entre les lecteurs et les personnages aussi, mais, qui plus est, ils bâtissent les structures thématiques et l'idéologie humaniste qui soutient tous ces romans. La transmission - sous-tendant la fidélité, la loyauté, la justice, la reconnaissance- de

---

<sup>888</sup> *Op. cit.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), p. 265.

<sup>889</sup> *Ibid.* (Grandes, *La madre de Frankenstein*, 2020), pp. 265-266.

génération en génération apparaît comme quelque chose de crucial. Elle permet la création de liens indéfectibles et elle offre un ancrage auquel se raccrocher pour mieux avancer.

Ce qu'Almudena Grandes a reçu de Galdós est partie prenante d'elle-même et elle se propose de l'offrir à son tour à qui le souhaite, et ainsi de suite. Il en va de même pour tout ce que le passé, ses ancêtres, sa famille ou ses amis lui ont transmis. Les rencontres de l'Autre, de façon générale, revêtent une grande importance dans sa vie et, par conséquent, dans son œuvre. Elle semble s'imprégner de tout ce qui l'entoure avec une grande sensibilité et en effectuer une analyse pointue qui est, certes, intellectuelle mais qui ne se départie jamais de l'aspect émotionnel. Les deux aspects apparaissent en elle de façon indissociable pour une perception complète du monde qui l'entoure.

En écrivant, elle transmet tous ces legs divers et variés -son patrimoine familial, culturel, politique, humain- qu'elle a reçus en héritage. Ce sont autant de graines en devenir que chacun peut recueillir et semer à son tour. La transmission, essentielle et vitale, apparaît dans tous les romans à la fois par le biais de l'héritage du passé, de l'Espagne humaniste, de Galdós mais aussi par la famille, les amis, les rencontres.

Parmi les éléments indispensables dans une vie, que l'auteure met particulièrement en lumière, trône tout simplement l'amour. Bien évidemment, cette gageure qu'est l'amour est inhérente dans ses livres, comme elle l'était dans ceux de Galdós. Nino, protagoniste du deuxième roman, affirme d'ailleurs l'idée selon laquelle il y a toujours de l'amour dans les livres, quelle que soit sa forme, en dehors des modèles classiques avec une fin heureuse :

*Todos los libros tratan del amor, aunque no haya chicas, ni besos, ni boda al final. Todos los libros tratan de amor, aunque el amor no sea más que la fascinación, la difícil lealtad de un niño bueno y valiente hacia un valiente y codicioso pirata con una pata de palo y un loro en el hombro.*

Ainsi l'amour apparaît-il sous toutes ces formes, l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour de l'autre en général. Et cet Amour se partage, se transmet, est gardé en mémoire et perpétué par les amis, la famille, la descendance, les rencontres. Cette

influence de l'autre, de la rencontre d'amour, quel qu'il soit, et sa permanence dans le temps est essentielle dans tous ses romans, comme elle en témoigne dans le second :

*Se marchaba, y era la persona más importante de mi vida, un amor más fuerte que el amor, pero se marchaba, y sin embargo se quedaba en mí, porque yo sería otro niño, otro Nino, [...]. Él me había convertido en alguien distinto, en alguien mejor, me había enseñado qué clase de hombre quería llegar a ser, a quién me gustaría parecer.*<sup>890</sup>

La mémoire est, sans conteste, le leitmotiv de cette fin du deuxième roman puisque Nino fait part de la permanence de sa famille (il choisit le surnom Carajita porté par son grand-père en hommage), de son ami Pepe el Portugués, de tous ces combattants, de leur lutte, dans son cœur et dans son esprit, et il ressent au plus profond de lui-même la nécessité de faire vivre leur combat :

*Yo había abandonado el monte, pero el monte nunca me había abandonado a mí. Su memoria seguía viviendo en mi cabeza y en mis tripas, me protegía, me amparaba, afilaba mis instintos, mis reflejos, congelaba mi sangre dentro de las venas y me recordaba siempre a tiempo el número y el nombre, los rostros y los hechos de los traidores.*<sup>891</sup>

C'est précisément sur la mémoire et cette permanence de l'amitié symbolique, de la loyauté, de la fidélité, du courage, de la lutte, que se referme le roman, trente ans plus tard. Pepe el Portugués et Nino se trouvent unis pour prolonger une lutte et une amitié qu'ils n'ont jamais trahies :

*Ni siquiera la miraba, no podía mirarla, no podía hablar, ni moverme, apenas respirar, porque allí estaba él, Pepe el Portugués, porque le estaba viendo en el televisor de mi casa, treinta años más tarde, un primer plano en blanco y negro donde cabían todos los colores del mundo, sus dientes blanquísimos, una paleta partida, quebrada todavía en diagonal como un cuchillo, y hebras blancas donde antes el sol las pintaba de amarillo, la piel pálida, arrugada, el brazo derecho en alto y el puño cerrado al fin, para que lo viera todo el mundo. Todo eso veía yo, y Fuensanta de Martos, el molino viejo, los olivos, el río, los cangrejos, las truchas, los libros de Julio Verne, un amor más fuerte que el amor, y a aquel niño que se había convertido en mí, aunque entonces no supiera qué clase de*

---

<sup>890</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 386.

<sup>891</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 397.

*hombre llevaría algún día su nombre, sus apellidos. Todo eso pude ver, todo eso sentí mientras la voz impersonal del locutor hablaba de Camilo, de su larga trayectoria de luchador por la libertad.*<sup>892</sup>

C'est l'occasion de rappeler tout ce qui constitue la mémoire, les images mentales, les détails physiques, les attitudes, les lieux, la nourriture, la terre, le terroir, les animaux, la culture, l'amour, le parcours de chacun.

Nino réaffirme sa fidélité en amitié comme à la cause, en reprenant contact avec Pepe et en s'associant à lui au sein du Parti Communiste. Ce fait permet de perpétuer tout au long du projet cette notion d'engagement fidèle, en amitié comme ainsi que dans leurs propres convictions :

*Aquella misma noche hablé con Pepe por teléfono por primera vez en mi vida. [...]*

*- estoy muy orgulloso de ti, Carajita- me dijo, y a punto de echarme a llorar otra vez porque lo sabía todo, seguía sabiéndolo todo, des pues de tantos años. [...]*

*En las primeras elecciones democráticas, José Moya Aguilera, alias Pepe el Portugués, alias Francisco Rojas, alias Juan Sánchez, alias Miguel Montero, alias Jorge Martínez, alias Camilo, ocupó el primer lugar de la lista que presentó el partido el Partido Comunista de España por la provincia de Jaén, y en la que mi nombre ocupaba el primer lugar.*

*Fue manera de honrar la presencia de los vivos y la memoria de los muertos, una corona de laurel simbólica para el monte y para el llano, el definitivo final feliz que merecían los que se fueron, y aún más los que se quedaron.*<sup>893</sup>

Le roman *Inés y la alegría* a incontestablement initié le projet de l'auteur de communiquer sa préoccupation et de la manifester à cœur ouvert quant à la Guerre civile espagnole qui a été si traumatique. Il y avait lieu d'insister sur semblable trauma qui est encore bien présent dans les esprits et les chairs des Espagnols, mais qui, a

---

<sup>892</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 400.

<sup>893</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), pp. 400-401.

sûrement consisté à faire que se dresse ou se redresse un humanisme dans le camp des républicains, seul garant d'espoir et de foi.

Le combat pour l'humanisme républicain va de pair avec des clefs de vie portées par l'auteure au sein des romans des *Episodios*, telles que l'importance des témoignages, des héritages, de l'Autre dans la vie de chacun mais aussi l'importance de la famille, de l'amour, de l'amitié, des enfants, des passions, de la lecture, de la philosophie de la joie de vivre malgré tout. Cette épopée dans le passé souligne la possibilité pour chacun d'user de son libre arbitre et de faire des choix pour être en accord avec ce que l'on souhaite être en tant que témoin et dépositaire des héritages qui nous constituent. Parmi ces combats à mener, celui des femmes apparaît primordial dans ce premier roman et se confirme dans les suivants. La mémoire personnelle de l'auteure investit le roman en filigrane pour mener un combat pour les femmes et pour cette philosophie à toute épreuve qui les anime, la philosophie de la joie.

# SECTION 2.- LA FEMME EN ESPAGNE

## 1. Les femmes dans la guerre

### 1.1 Les oubliées de l'Histoire

Dans un article précieux, Odette Martínez Maleft<sup>894</sup> souligne l'importance de la mémoire, en particulier des témoignages des femmes de la guérilla antifranquiste pour comprendre l'Histoire. Les femmes sous le Franquisme sont doublement victimes, à la fois de leur statut d'antifranquistes et de celui de femme. Être une femme républicaine c'est être coupable de s'opposer à la dictature mais aussi de refuser d'embrasser le rôle médiocre et limitatif dévolu aux femmes selon la conception franquiste. De plus, les franquistes utilisaient les femmes -y compris leurs corps- pour atteindre, blesser et humilier les combattants.<sup>895</sup>

Odette Martínez Maleft souligne ô combien il est indispensable de sauver ces témoignages car ces aspects sont rarement présents dans les travaux historiques classiques dont généralement les femmes sont exclues. Or, il est nécessaire de revenir sur les préjudices subis par les femmes pour panser quelque peu les plaies et pour que cette dénonciation d'un passé injuste et sexiste serve à modifier les comportements présents et futurs : « Pero esa dimensión íntima de su compromiso es difícil percibirla en las fuentes archivísticas clásicas: de ahí que la fuente oral sea quizá la única fuente para aproximarse a ella. Por eso es importante recoger estos testimonios ». <sup>896</sup>

---

<sup>894</sup> Martínez Maleft Odette en *Op. Cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008).

<sup>895</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 138.

<sup>896</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 138.



Sous le joug franquiste, les femmes républicaines luttèrent d'un point de vue politique contre la dictature franquiste, mais également d'un point de vue culturel contre une société patriarcale traditionnelle oppressive et extrêmement limitatrice pour les femmes. La mémoire de ces prémices de lutte contre une éducation patriarcale machiste doit être faite pour en souligner l'importance dans le passé mais également au présent compte tenu que cela reste une problématique actuelle à laquelle sont encore confrontées les femmes.

Odette Martínez Malef met fortement l'accent sur cette nécessité de sauvegarder cette mémoire pour réparer une version fautive et mettre fin à l'impunité des crimes franquistes qui a toujours cours. Ces témoignages constituent de véritables actes de résistances contre l'oubli volontaire passé ou présent. Ils permettent de renouer avec une exactitude scientifique retrouvée mais également d'agir sur le présent, de le transformer : "Es intentar resituarnos más allá de su valor documental como actos de transmisión que, como tal, merecen ser recibidos, no sólo porque forman parte de la historia sino porque también la transforman".<sup>897</sup>

La parole des femmes est victime à la fois de la répression franquiste mais aussi de la domination masculine. Mettre en fiction la mémoire de ces femmes c'est leur donner consistance, leur redonner vie et conséquemment aspirer à modifier non seulement l'Histoire mais aussi les consciences présentes et futures pour modifier le statut des femmes dans cette lutte pour l'égalité toujours d'actualité :

*Pero, entre todos estos olvidados de la historia, las mujeres forman una categoría doblemente amenazada de invisibilidad. Para ellas, la implicación moral y política del reconocimiento es mayor porque pesan sobre sus palabras no sólo el peso de la represión franquista sino también el peso de la dominación masculina que las ha marginado (antes), lo cual amenaza con excluirlas del relato resistente y, por consiguiente, de un reconocimiento que, de por sí ya es muy frágil. Por tanto comprender estos relatos femeninos es tomar la medida de esa desigualdad frente al olvido y observar cómo estos testimonios se enfrentan a dos tipos de obstáculos: por una parte, los que están*

---

<sup>897</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), pp. 138-139.

*relacionados con la transmisión de un combate violento en un ejército irregular y clandestino; por otra parte, los que -en el pasado o en el presente\_ están relacionados con el sexo femenino.*<sup>898</sup>

Les femmes ont souffert une violence psychologique qui a empêché plus que tout autre d'exprimer leur mémoire, de faire connaître leur engagement, certes souvent intermédiaire de par l'organisation sociétale, toujours dévalorisé par rapport au sexe masculin. Le témoignage de ces femmes aspire à rompre ce silence, rétablir la vérité historique et questionner le présent :

*Así, el pasado resistente que intentan transmitir estas mujeres es un pasado que se quise borrar desde el principio: la censura contemporánea de los hechos fue reforzada por una prohibición de memoria que, en el presente, encierra sus recuerdos en la esfera privada., reduciéndolas al silencio. Evidentemente, esa invisibilidad presente de la resistencia femenina es una construcción, producto de una mirada de antaño pero también un efecto de miradas retrospectivas que son incapaces de concebir esos espacios intermediarios donde se desarrolla la resistencia femenina como lo subraya Mercedes Yusta.*<sup>899</sup>

Le témoignage de ces femmes victimes de violences sexuées et sexuelles contribue à une « réparation psychologique » du préjudice subi en le dénonçant et en étant reconnu comme tel :

*Estos testimonios confirman la intensidad de la violencia de la represión y sus formas sexuadas y sexuales. Pero también la dificultad de hablar de esa misma violencia, justamente porque era sexuada: ¿cómo hablar del pelo rapado, de la violación, de la violencia que se refiere a la intimidad del cuerpo?*

*Para estas mujeres, testimoniar sobre las torturas que sufrieron responde a una necesidad ética esencial. Es un acto que permite, como en todos los casos de experiencias*

---

<sup>898</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p.139.

<sup>899</sup> Yusta Mercedes, "Las mujeres en la resistencia antifranquista un estado de la cuestión", Arenal, Revista de Historia de las Mujeres, Universidad de Granada, 2006 en *op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), p. 139.

*extremas en los que se violan los derechos de la persona humana, una reparación psíquica.*<sup>900</sup>

Ce témoignage crucial rend leur place aux femmes dans l'Histoire, dans la société passée, actuelle et contribue à améliorer leur futur.

En choisissant une héroïne féminine dans le roman *Inés y la alegría*<sup>901</sup>, Almudena Grandes fait le choix d'offrir une tribune à ces femmes et permet à leur témoignage de voir le jour et d'être entendu. Il y a une multitude de personnages féminins hauts en couleur, riches et intenses dans ce premier roman mais également dans les suivants. Cette décision témoigne d'une inclination et d'une affection pour les femmes dont fait preuve Almudena Grandes. Cela fait écho à l'intérêt que Galdós leur portait déjà, en tant que source essentielle de vie et, par conséquent, d'inspiration, d'art, comme en témoigne Michel André dans son article précédemment cité :

*Mais les femmes de sa vie furent pour lui une puissante source d'inspiration. On en retrouve les traits dans les personnages féminins de ses romans, des femmes fortes, attachantes et inoubliables. « Sans les femmes, il n'y a pas d'art, disait-il. Elles sont l'enchantement de la vie, le moteur des ambitions grandes et petites ; elles sont l'origine et la source d'où émanent toutes les vertus. » Son progressisme le poussait à défendre leurs droits, notamment en matière d'instruction.*<sup>902</sup>

L'amour de Galdós pour les femmes « fortes, attachantes, inoubliables » qu'il retranscrit dans ses personnages féminins résonne incontestablement dans la vie d'Almudena Grandes, comme elle en témoigne dans ses notes métaphoriques en faisant référence à toutes les femmes fortes dont regorge sa famille, et, par conséquent, dans son œuvre, dans sa production littéraire.

## 1.2 La littérature au secours de l'Histoire

---

<sup>900</sup> Martínez Malef Odette en *op.cit.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), pp. 139-140.

<sup>901</sup> *Op.cit.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011).

<sup>902</sup> *Op.cit.* (André, 2020).

Si l'on considère cette nécessité de témoigner de cet aspect grâce au travail de mémoire, dans le cadre de notre étude c'est la littérature qui sert de médium à cette problématique. L'oppression, la persécution des femmes, en tant que telles, sont particulièrement présentes dans le roman d'Almudena Grandes. En effet, le roman d'Almudena Grandes illustre, met en scène, la place des femmes avant, pendant et après la Guerre civile grâce au choix d'une protagoniste, Inés, et de toutes ces femmes qui partagent le chemin de sa vie.

Grâce au personnage d'Inés, immensément riche, ainsi qu'aux femmes qui l'entourent dans son aventure, Almudena Grandes reconstruit et transmet la mémoire de ces femmes.

La mise en perspective de la mémoire des femmes espagnoles contribue à sauvegarder leur mémoire mais également à transformer l'Histoire qui en a été faite auparavant et à modifier le présent et le futur en contribuant à une modification des mentalités rétrogrades héritées d'un système patriarcal, paternaliste, traditionnel, oppressif et méprisant, concernant la femme.

Dans les autres romans de la série des « Episodios », le thème des femmes est une constante. Il reste très présent et marqué, ce qui en confirme l'importance dans l'idéologie de l'auteure qui guide l'écriture de ce projet.

Dans le deuxième roman, les femmes ne sont pas au centre du récit mais elles sont également bien présentes et remises en valeur, par exemple, à travers le personnage de Doña Elena qui fait découvrir Galdós à Nino et grâce à laquelle il rencontre Pepe el Portugués, deux événements qui lui ouvrent une voie différente dans laquelle il choisit de s'engager, celle des Républicains humanistes.

Dans chacun des autres romans, le lecteur retrouve des personnages féminins au caractère bien trempé. Le roman *Las tres bodas de Manolita* est celui qui fait le plus écho à *Inés y la alegría* car il retrace la vie du personnage de Manolita qui incarne ces femmes qui ont eu à souffrir terriblement du Franquisme. Elle doit survivre à la Guerre civile alors qu'elle est toute jeune, son père et son frère sont emprisonnés, sa belle-mère également et elle se retrouve seule avec ses petits frères et ses sœurs. Elle se rend aux différentes prisons pour soutenir chacun ; puis ce sont ses sœurs qui se retrouvent dans un pensionnat puisqu'elles sont mineures et sans parents dans le but de les « soigner »

de ce mal qui les a frappées, c'est-à-dire, d'être issues d'une famille républicaine. Elles sont traitées comme des esclaves auxquelles il revient de laver du linge à la soude, quitte à s'en brûler les mains, et de recevoir l'éducation franquiste imposée. Manolita et toutes les femmes qui l'entourent permettent de donner la voix à ces femmes qui ont dû survivre et faire survivre leur famille alors que leur père, leur mari, étaient incarcérés. Elle fait connaître au lecteur l'enfer de la *Cárcel de Porlier* dans laquelle son père, simple adhérent à la UGT, se trouve emprisonné avant d'être fusillé pour un délit qu'il n'a pas commis, en septembre 1940.

Manolita fait également découvrir l'univers de la *Cárcel de Ventas* lorsque sa belle-mère est incarcérée alors qu'elle n'a que dix-sept ans. Elle doit alors prendre en charge seule ses petits frères et sœurs. Elle doit faire front seule et dans la pénurie, mais peut compter sur la solidarité féminine républicaine. Ses petites sœurs permettent d'introduire l'histoire vraie d'Isabel Perales, témoin de semblable enfer. De cette manière, Almudena Grandes ouvre une brèche dans l'Histoire pour dénoncer cette horreur.

Au printemps 1941, Manolita accepte d'épouser un prisonnier afin que ce dernier aide son frère à remettre en état de marche des photocopieuses nécessaires à la diffusion de la propagande républicaine. Ses visites à la prison font pénétrer le lecteur à la fois dans l'enfermement des prisonniers et dans l'atmosphère très particulière qui entoure les femmes qui font la queue aux portes de la prison de Porlier. Dans cette queue se nouent des solidarités, des amitiés profondes qui rappellent celles de Inés. L'ensemble de ces femmes incarnent le portrait de la femme républicaine en lutte qui s'acharne pour vivre et pour aider les autres à vivre, sa famille, ses amis, les républicains en général. Elles vivent la peur, la pauvreté, la faim, l'oppression masculine aussi souvent. De la même façon qu'Inés, Manolita est entourée de femmes fortes et combattives comme par exemple, Eladia, orpheline également, dont la mère était prostituée, qui fut victime sexuelle de son beau-père avant de finir assassinée par Garrido, pour sauver Antonio, l'amour de sa vie. Manolita conduit à ses côtés le lecteur jusqu'à Cuelgamuros où son mari Silverio se trouve réquisitionné et elle choisit d'y vivre montrant, comme Inés, une force de caractère et un usage de son libre arbitre éclairé par le cœur et les valeurs humaines.

Les femmes de ce roman font preuve de nombreuses qualités humaines, elles se montrent énergiques, courageuses, intelligentes, astucieuses. Elles ne s'avouent jamais vaincues et elles luttent durement à leur façon. La dimension des femmes qui luttent dans la guerre est généralement passée sous silence dans les versions de l'Histoire. Manolita décrit ces femmes, dont elle fait partie, comme des recluses qui vivent en dehors des murs de la prison. La version d'Almudena Grandes permet de mettre en lumière ces femmes résistantes, de leur donner voix et de prolonger leur combat.

Inés, comme Manolita, ouvrent au lecteur le monde des femmes républicaines dans la guerre. Elles permettent de faire vivre leur expérience au lecteur et ainsi elles redonnent la voix à ces femmes pour rendre à leur combat quotidien toute son importance et pour perpétuer leur esprit de courage, de force, d'abnégation, face à l'adversité et à l'horreur guidées par cette philosophie qui les anime, toujours lutter pour la vie.

Un des seuls moyens à la portée des femmes pour lutter contre ce système injuste dont elles sont victimes est l'éducation. Faire mémoire pour réparer, dénoncer et surtout inviter à agir pour changer les choses. Pour ce faire, la littérature vient au secours de l'Histoire. Le personnage d'Inés constitue la mémoire de la condition des femmes sous le Franquisme et de façon plus générale au XX<sup>e</sup> siècle ; elle permet la dénonciation des violences faites aux femmes par la constatation « directe » des faits que le lecteur a sous les yeux.

## 2. Le rejet de l'éducation traditionnelle

## 2.1 Le cheminement libérateur d'Inés

La littérature offre un moyen de lutte contre les injustices faites aux femmes, elle permet, par exemple, de lutter contre ce mal à la racine qui se situe dans l'éducation qui contribue à introduire une conception inégalitaire dans l'esprit des hommes et des femmes et permet de la perpétuer.

Pour aspirer à modifier les comportements, il est nécessaire de dénoncer l'éducation inégalitaire et d'inciter à y mettre fin ou de s'en extraire en se lançant dans un cheminement libérateur de conquête de ses droits, quitte à s'opposer frontalement à sa famille ou à la société. Le personnage d'Inés incarne cette lutte ; elle devient la voix des femmes qui réécrit une version scientifiquement exacte, répare le passé et le présent et invite à la lutte future. Le lecteur découvre sa vie depuis sa tendre enfance sous le joug catholico-traditionnel paternaliste et vit à ses côtés le cheminement libérateur dans lequel elle se lance pour devenir une femme libre de penser et d'agir en son âme et conscience.

Le début du roman « *Aquí, Radio España Independiente* » s'ouvre sur une référence républicaine puisqu'il fait écho à « *la Radio Pirenaica* », créée par le groupe communiste de l'UNE, pour pouvoir continuer à informer les sympathisants républicains. Ce titre fait référence à l'appel lancé par cette radio pour annoncer l'invasion du Val d'Aran par les combattants de l'UNE. Or, contre toute attente, le début du roman contraste avec cet effet d'annonce. Etant donné que le début du récit situe la scène au lendemain de cet appel de la radio, soit le 20 octobre 1944, juste avant l'invasion du val d'Aran, alors que le personnage narrateur se trouve en train de préparer quelque met dans la cuisine d'un délégué provincial de la Phalange Espagnole. Cela ne correspond pas au type d'auditeurs de cette radio républicaine et suscite donc l'étonnement du lecteur. Ce premier contraste aiguise la curiosité du lecteur et peut déjà laisser penser qu'il s'agit d'un personnage dissident qui peut induire une oppression, une contrainte allant de pair avec un cheminement libérateur, un rejet d'une éducation reçue ou d'une famille avec laquelle le personnage se sent en désaccord. Seulement quelques lignes après, le récit est suspendu pour replonger en

1936, après le début de la Guerre civile. En octobre 1944, la guerre a débuté depuis longtemps mais pour le personnage c'est le début de « tout ». Almudena Grandes crée un effet d'annonce et suscite l'intérêt, la curiosité et la réflexion : « Aquel día de septiembre de 1936, todo había empezado ya, y sin embargo, fue entonces cuando empezó todo ». <sup>903</sup>

Les informations arrivent graduellement par la suite et de façon non chronologique. Le lecteur apprend d'abord que le personnage d'Inés se trouve seule dans son appartement, depuis un mois et demi, soit depuis le début de la Guerre civile, en compagnie de Virtudes, bonne à tout faire dans la famille d'Inés. Il découvre également qu'elles se connaissent depuis toujours, car la grand-mère de Virtudes y remplissait déjà les mêmes fonctions, secondée par sa petite-fille. Le lecteur est informé qu'une réunion clandestine, donc plutôt républicaine, est en préparation dans l'appartement familial, à l'initiative de Virtudes. Ces informations confirment l'idée d'une situation qui a évolué radicalement pour le personnage.

De façon symbolique, le lecteur ne prend connaissance du prénom de la narratrice qu'après avoir déjà découvert celui de la servante de la famille, Virtudes, dont le prénom ne peut être plus révélateur. Cela semble marquer, d'ores et déjà, un refus de reléguer au second rang, les personnes humbles, la classe pauvre. Ceci témoigne également de cette caractéristique d'Inés qui ne méprise pas ces derniers, bien au contraire. L'art du détail signifiant est prédominant chez Almudena Grandes ; elle parvient à dire beaucoup avec très peu de choses, très peu de mots. Souvent, elle n'énonce pas les choses, elle amène à les penser, consciemment ou non. Sur ce, le récit s'interrompt à nouveau, pour remonter aux premiers jours de la Guerre civile. Ce qui permet de comprendre comment Inés a évolué, au cours de ces quelques mois, vers une attitude de plus en plus républicaine, abandonnant -ou plutôt rejetant- son éducation traditionnelle. Inés fait, alors, le récit de tous les événements qui l'ont conduite à prendre conscience de la réalité et à revendiquer son libre arbitre, ce qui va l'amener à choisir les idées, et de ce fait le camp, qui correspondaient à ses aspirations.

---

<sup>903</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 50.



Inés a reçu une éducation traditionnelle, catholique et bourgeoise, dans laquelle les jeunes filles de bonne famille n'ont pour seul horizon que l'entretien du foyer, de la famille et l'union forcée à un mari qu'elles ne peuvent choisir. Elles reçoivent, dès leur plus âge, une éducation qui leur apprend à être femmes au foyer, de bonnes épouses, de bonnes mères, et surtout, à ne rien faire qui laisse supposer quelque exercice du libre-arbitre, qui puisse révéler quelques manifestations de passion ou de rébellion. Aussi, Inés, comme le fut sa sœur aînée Matilde, était destinée à connaître un tel sort. Elle devait être une jeune fille bonne à marier, puis une bonne épouse, mais c'était sans compter sur une force de caractère naissante qui abhorrait cette éducation "dentelle" pour fille :

*En aquella época, yo ya había empezado a pensar por mi cuenta, aunque eso aún no lo sabía nadie, quizás ni siquiera yo misma, en la inmejorable familia de gente de orden en la que había nacido. Mi infancia, plácida y confortable, almidonada como las sábanas de hilo entre las que dormía, transcurrió en un país de puntillas blancas, donde todo cuanto existía, mi ropa y la de mis muñecas, las cortinas de mi habitación y las de su casita, la colcha de mi cama, las colchas de sus cunas, mis pañuelos y hasta las repisas de mi cocina de juguete, estaba rematado con una monótona variedad de primorosas tiras de encaje. Cuando cumplí trece años, miré a mi alrededor y decidí que las puntillas no me gustaban, pero nadie tuvo en cuenta mi opinión. Tampoco la escucharon un par de años más tarde, cuando me obligaron a renunciar a la equitación, quizás porque los caballos eran el único elemento de mi vida que no podía adornarse con puntillas.<sup>904</sup>*

Cette présentation de la famille d'Inés et de ce type d'éducation destructeur pour les filles, qu'Inés a en horreur et refuse catégoriquement, permet sa dénonciation de façon concrète. Aussi, très rapidement rien ne se passe comme prévu. Tout d'abord, Inés ne correspond pas aux normes de beauté requises, qui voudraient qu'elle soit une jeune fille frêle, distinguée et « d'une délicate fémininité ». Au contraire, elle est grande, musclée, a des traits anguleux, très marqués. Elle se rapproche davantage de l'Amazone, que de la petite poupée, révélant ainsi un caractère différent, même si le physique ne détermine la force de caractère :

*Carmencita tenía casi dos años más que yo, y una singular especie de éxito congénito que multiplicaba nuestra diferencia de edad por varias cifras en el mismo*

---

<sup>904</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 57.

*instante en que abría la boca. Cuando estábamos quietas y calladas, yo parecía la mayor de las dos, porque era más alta, demasiado para el gusto de la época, y tenía los hombros, el pecho, las caderas más pronunciadas, demasiado para el gusto de la burguesía de la época, y músculos de amazona, demasiado deportivos para el gusto de las madres casamenteras de la burguesía de la época. Tenía además una cara alargada, de rasgos marcados, los pómulos salientes y la boca muy grande, que era demasiado distinta a las de las muñecas que proclamaban desde los escaparates de las jugueterías un canon de belleza en el que el rostro de Carmencita encajaba como un guante. Quizás por eso, a mí nadie me había llamado nunca Inesita, pero el espejismo de mi superioridad se desvanecía en el instante en que mi prima empezaba a asentir con la cabeza, para darse la razón a sí misma, mientras murmuraba, sí, sí, sí, sí, sí, con los labios fruncidos.*<sup>905</sup>

Inés découvre le milieu qui l'entoure et -contrairement aux autres membres de sa famille- celui-ci ne lui convient pas du tout. Lorsqu'elle entend et voit agir les gens qui l'entourent elle se rend compte qu'elle ne partage pas leur façon de penser et d'être. Cette prise de conscience est symbolisée par le récit d'une anecdote concernant sa cousine, son mari et son frère qui se délectent à raconter comment ils ont méprisé les officiers républicains lors d'une soirée en répandant des céréales sur la piste de danse, au beau milieu de ces derniers. Cette anecdote, qui témoigne d'un mépris gratuit des Franquistes pour les Républicains, ne fait pas rire Inés. Elle constitue les prémices d'un rejet de ces attitudes mesquines et méprisantes des Franquistes pour les gens n'appartenant pas à leur camp, les Républicains : « Yo no me reí. Quizás, todo empezó en realidad en aquel instante, porque no me reí, a mí no me hizo gracia la hazaña de mi prima. »<sup>906</sup> Au fil du récit, le lecteur assiste à la rébellion progressive d'Inés, contre sa famille franquiste et son éducation qu'elle juge injuste et sexiste. Le papillon sort peu à peu de sa chrysalide.

Cette évolution se traduit par le récit d'une autre anecdote symbolique qui ramène le lecteur, cette fois, plus en amont encore, en 1933, impliquant une autre de ses cousines, Florencia. Cette dernière, orpheline de père et rebelle depuis sa plus tendre enfance, avait été envoyée le plus loin possible, à l'étranger, par sa mère. Elle a

---

<sup>905</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 52-53.

<sup>906</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 52.

ainsi pu se développer indépendamment de cette éducation « dentelle », comme elle la surnomme. Sa cousine Florencia a éveillé Inés à un autre type de vie possible, une vie passionnée comme celle qu'elle mène, avec son musicien de mari. Florencia incarne une vie dans laquelle les jeunes femmes s'expriment, sortent, fument et font ce que bon leur plaît, à l'instar de tout être de sexe masculin. De plus, sa cousine exprime sa préférence pour les gens du peuple, des campagnes, à l'opposé des gens aisés et étripés de sa famille. Tout cela éveillera Inés à ces idées libératrices. A travers cette anecdote, le lecteur sent tout le poids de la famille et de l'éducation transmise. C'est un biais pour dénoncer cette éducation dans laquelle les parents décident du destin de leurs enfants, les cataloguent et ne leur laissent aucunement la possibilité de s'épanouir et d'être eux-mêmes, les enfermant dans un carcan prédéfini. Mais c'est aussi l'occasion de mettre en exergue que chacun est libre de ses actes et peut se rebeller contre ce schéma préétabli, comme l'a fait Florencia. Le lecteur sent qu'Inés se prépare à faire de même :

*-Llámame Florencia, tía respondió su sobrina con suavidad, después de plantarle dos besos tan falsos como los que había recibido de ella -. Me gusta más.*

*-¡Desde luego, a quien se lo cuentes...! entonces, Carmencita, con la dosis suplementaria de seguridad que le daba estar en el salón de su casa, se atrevió a pronunciar una sentencia condenatoria sin dejar de darse la razón con la cabeza -. Mira que te ha servido a ti de mucho conocer mundo, sí, sí, sí, sí, sí, para volver con ese nombre pueblerino, que huele a vacas, y que llevamos todas como una cruz...*

*Y en ese instante, Florencia, que había sido bautizada como María Florencia, igual que Carmencita era Carmen Florencia, mi hermana, Matilde Florencia, y yo, Inés Florencia, todo en honor a una tradición ancestral, que había sido escrupulosamente respetada hasta que la generación anterior a la nuestra la relegó al segundo lugar de todas las partidas de nacimiento, se paró en seco, se volvió a mirarla, y habló desde lo alto de una torre imaginaria, tan alta como si entre ella y nosotros hubiera espacio de sobra para un mar de nubes.*

*- ¡Qué gusto oler a vacas, a campo, a aire fresco! y, por si fuera poco, sonreía— . Cualquier cosa mejor que el olor a brasero, a rebotica y a sacristía, de una familia tan orgullosa de no haber salido nunca de este país inculto de conquistadores de pacotilla.*

*Lo mejor de España son los establos, querida. Los establos, y la gente que vive en ellos. Ya os gustaría a vosotros ser tan elegantes.*<sup>907</sup>

Florencia peut vivre comme elle l'entend, danse lascivement, parle librement. Elle rejette la tradition et son prénom, par la même occasion. Elle aime le peuple. Elle représente tout ce que rejettent les bourgeois pro-conservateurs, désireux de maintenir la société telle qu'elle a toujours été, hermétique à tous changements, avec riches et pauvres à leur place et les femmes contraintes, dans ce rôle avilissant qui leur incombe. La famille d'Inés permet de montrer la cristallisation des opinions, avec un durcissement des positions des conservateurs, qui considéraient comme ennemis, tous ceux qui ne pensaient pas comme eux. Sa cousine Carmencita incarne le prototype de la fasciste, tandis que Florencia celui d'une républicaine. Cette scène marquera durablement Inés. Elle lui a ouvert les yeux sur une situation dont elle verra l'existence confirmée, au fur et à mesure de son ouverture à la réalité.

Quelque temps après cet événement, la mort de son père la libèrera du triste sort qui lui était réservé. Elle n'aura pas à s'unir à « ce trésor de mari », dont elle n'a aucune envie. En effet, sa mère sombrera dans une profonde dépression, son frère se consacrera tout entier à sa cause politique au sein de la Phalange, et par conséquent, ils n'auront que faire d'elle, pour son plus grand bonheur :

*Ricardo, asumía el papel de padre de familia para decidir que yo me ocuparía de cuidar a mamá hasta que se repusiera. Aquel encargo, por un lado, me pesó por lo que tenía de encierro, pero por otro me liberó de encontrar pronto marido, un tesoro que no tenía el menor deseo de poseer. Salía de vez en cuando, eso sí, con una carabina distinta en cada ocasión, para que no se olvidaran de mí y preparar mi definitiva incursión en el mercado de las solteras disponibles, el supuesto debut en la felicidad adulta, que consistía en soportar los pisotones de un montón de jovencitos granujientos sin dejar de ponerle buena cara a sus mamás, hasta que lograra alzarme con el premio gordo de un buen partido, del que nadie me preguntaría jamás si me gustaba, o no, tanto como a Florencia su pianista uruguayo. Esa era la prolongación natural del mundo de puntillas en el que había vivido durante tantos años, y por eso, a pesar del aislamiento que me iba rezagando de los compromisos de mis primas, de sus amigas y de las mías, nunca me*

---

<sup>907</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 56.

*quejé de quedarme en casa, cuidando a mamá, un empeño por el que pronto me recompensó ella misma, abandonando la cama por las mañanas para permanecer sentada en una butaca durante las horas de luz.*<sup>908</sup>

Inés comprend la position monarchique de sa mère et celle, plus complexe, de son frère qui semblait rejeter la monarchie et son immobilisme, avant de s'engager dans la Phalange Espagnole et de durcir ses positions. L'évolution de son frère montre ainsi que l'on ne naît pas fasciste, ou franquiste, mais que ce sont des circonstances particulières qui y conduisent, comme l'éducation, le poids de la famille ou de l'entourage. Inés, quant à elle, avait tout pour devenir franquiste. Elle n'avait aucune culture politique. Elle pensait, par exemple, au début, que son frère était devenu communiste. Elle est apolitique et se trouve incapable de faire un choix raisonné et fondé. Mais, grâce à des rencontres avec d'autres milieux, intellectuels particulièrement, son esprit s'est ouvert et lui a permis d'utiliser son libre-arbitre. Ainsi elle a pris, peu à peu, de l'assurance et elle a forgé sa propre opinion, restant cependant perméable au chantage affectif de sa mère, pour la contraindre à partager ses idées.

Inés incarne à la fois la possibilité d'évolution de chacun selon son libre-arbitre et l'importance de s'ouvrir aux autres et à la culture pour que cette vision élargie permette à chacun (e) de choisir d'être ce qui lui semble convenir à ses propres critères. Le personnage d'Inés soulève ainsi une problématique et ouvre la voie à des solutions.

Inés poursuit son éclosion mais se retrouve face à ces peurs qu'on lui a inculquées, peur de sortir, peur de parler, peur d'être ridicule, peur de ne pas être à la hauteur :

*Yo sólo salía de casa para pasear con mi madre o asistir con alguno de mis hermanos a fiestas de gente muy formal, en las que muchas veces ni siquiera llegaba a hablar con nadie que no fuera de mi familia, porque todavía no había aprendido a bailar y porque, hasta en aquellos salones, lo único que les interesaba a todos era hablar de política. Con aquel equipaje, no podía ir a ninguna parte, y la verdad era que tenía miedo de hacer el*

---

<sup>908</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 58.

*ridículo, de no resultar lo suficientemente brillante, o mordaz, o atractiva, o moderna, en un mundo donde las solteras salían solas por la noche para volver de madrugada con algunas copas de sobra. Pero, más allá de mi inseguridad, sus ofertas me tentaban como si presintiera que su interés y los desplantes de Florencia estaban unidos por un invisible y poderoso cordón umbilical. Y a veces, un presentimiento sin forma me insinuaba que, desde el otro lado, el brumoso paisaje que nunca había visto y ni siquiera me atrevía a imaginar, una voz me llamaba por mi nombre, como si me estuviera esperando.*

*Hasta que un día Aurora me propuso un plan al que no pude resistirme.*<sup>909</sup>

Inés mène une vie de recluse, de vieille femme, entre son intérieur et la messe. Elle s'ennuie à mourir, jusqu'à ce qu'une rencontre vienne tout bouleverser. Sa voisine Aurora, jeune femme libre et cultivée, s'aperçoit de la profonde détresse d'Inés, contrairement à sa famille. Elle lui propose de sortir pour la tirer de cette léthargie physique et intellectuelle. Elle l'emmène au Lyceum club, assister à un événement culturel lequel, en fait, avait pour but de fêter la victoire du Front populaire. Inés en ignorait jusqu'à l'existence contrairement à son frère qui s'engagea dans la Phalange à ce moment précis pour le combattre. Il voulut lui interdire l'accès à ce lieu et aux gens qui le fréquentaient, car à ses yeux ils constituaient un réel danger pour l'Espagne.

Cette autre rencontre de la femme libre, incarnée par Aurora, au prénom très suggestif, lui fera découvrir le monde des intellectuels, des penseurs, de la culture et, en particulier, Alejandro Casona, un grand réalisateur espagnol. Grâce à ce dernier, Inés ouvrira les yeux, et son cœur, à la misère des enfants du peuple espagnol, maigres, sales, mal habillés, et pourtant, dansant et chantant, le sourire aux lèvres. Ce que prend le réalisateur comme une leçon de vie, qui danse avec eux, pour le transmettre ensuite à son public et donc à Inés. Cette anecdote souligne l'importance de la culture, dans sa capacité à faire changer et évoluer les mentalités. Le réalisateur retiendra ses larmes, par pudeur et respect envers ces enfants, qui ne pleurent pas sur leur sort. Ces larmes passeront dans les yeux d'Inés, pour y laisser une trace indélébile. A la suite de cet événement, elle comprend que sa cousine Florencia avait raison. La beauté, la richesse et la grandeur d'âme sont du côté du peuple et non pas du côté de ces dominateurs qui

---

<sup>909</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 65.

s'acharnent à vouloir contrôler le monde, en maintenant en position d'opprimé ce peuple. Elle perçoit de même que cette oppression touche également les femmes en général. Par conséquent, elle prend conscience qu'elle rejette cette vision dichotomique du monde, avec d'un côté, une société puissante et dominatrice menée par les hommes, et de l'autre un peuple, et particulièrement les femmes, soumis à leur « dictature » :

*De ellas, y de los hombres que circulaban a su alrededor a despecho de los estatutos, había empezado a aprender lo que eran el fascismo y el socialismo, el progreso y la reacción, el machismo y el feminismo. Pero, sobre todo, gracias a ellas, a ellos, había descubierto que al otro lado de la puerta de mi casa, existía un lugar que se llamaba el mundo, y que me gustaba mucho más de lo que había podido sospechar mientras lo miraba con el melancólico anhelo de la favorita de un sultán, privilegiada y cautiva al mismo tiempo, a través de unos visillos rematados con puntillas.<sup>910</sup>*

Inés a découvert l'autre facette du monde, celle qu'on lui cachait, et celle que les Franquistes voulaient détruire. Elle prend conscience que cette facette précisément correspond à ses aspirations, et pour laquelle elle veut vivre. Inés découvre qu'elle ne partage pas les convictions de sa famille, celles dans lesquelles elle a été élevée. La répétition du verbe "savoir" à l'imparfait traduit sa prise de conscience de ce rejet de l'éducation traditionnelle et de l'idéologie franquiste qui avait débuté auparavant. La prise de conscience résonne comme une dénonciation auprès des lecteurs : les privations de liberté qu'opère le régime franquiste à l'égard des femmes, de la culture. Inés associe le triomphe du Franquisme à la fin de la joie. Or le roman porte le titre de « Inés et la joie », ce qui témoigne de la persistance de celle-ci dans l'âme d'Inés et auprès de ceux qui la fréquentent :

*Por eso, el 18 de julio de 1936, cuando me enteré de que el Ejército de África se había sublevado, volví a escuchar, una por una, las palabras que me había dirigido sólo unos meses antes, y comprendí que sabía mucho más de lo que me habría gustado saber.*

*Sabía que mi prima Carmencita y sus amigas habían sembrado aquella sublevación con alpiste en los bailes del Casino. Sabía que Ricardo y sus amigos la habían organizado en el despacho de mi padre. Sabía que, si triunfaba, se acabarían las mujeres que fumaban*

---

<sup>910</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.69.

*y conducían sus propios coches, los poetas guapos y rubios que besaban en la boca a escritoras rubias y guapísimas delante de todo el mundo, los poetas morenos que tocaban el piano, y los dramaturgos de éxito que se emocionaban jugando con unos niños rotos y tiñosos mientras contagiaban sus sonrisas a una cámara.*<sup>911</sup>

Introduit par la même phrase sous sa forme négative « Lo único que no sabía era [...] », le paragraphe suivant fait état de cette transformation amorcée d'Inés qui chemine vers ce qu'elle est réellement et non plus ce qu'on a essayé de lui imposer d'être. Elle rompt avec la sempiternelle tradition familiale pour devenir elle-même. Inés associe l'Autre, la liberté, la culture à la joie et sans cela, plus de joie dans la vie. C'est la raison pour laquelle elle fait le choix, conscient et assumé, de rejoindre l'autre camp :

*Lo único que no sabía era por qué me encontraba yo tan bien entre ellos, por qué sentía que aquel lugar me pertenecía, por qué aquellas costumbres, aquellas palabras, aquella manera de entender el mundo, la vida, todas las cosas, que repugnaban a mi familia, me atraían y me reconfortaban al mismo tiempo. No sabía por qué, cuándo, cómo había logrado mudarme al otro lado, acogerme a la hospitalidad de una orilla donde la oscuridad y la luz viajaban en dirección contraria a las que había conocido siempre, pero estaba segura de que, si los generales triunfaban, se acabaría el Lyceum Club, y ese mundo que aún no había logrado hacer completamente mío, se desharía entre mis dedos como una nube de polvo dorado, un espejismo tan bello y mentiroso como las caricias de un amante infiel, una trampa en la que yo ni siquiera había podido medirme todavía. Entonces, las lágrimas que temblaban en mis ojos, esas lágrimas que me acompañaban a todas partes como la promesa de una emoción que aún desconocía, se secarían para siempre, y nunca volvería a haber teatro en los pueblos que acababan de descubrir lo que era el teatro. Sabía que eso sería terrible, y que, a la vez, sería lo de menos, y que mis dos hermanos, tal vez también mi cuñado, estaban pringados hasta el cuello en aquel intento de acabar con la alegría de unos niños que jugaban al corro, porque sólo eso explicaba que estuviera sola, con Ricardo, en Madrid.*<sup>912</sup>

Inés incarne la possibilité et de la capacité pour chacun de s'extraire d'une éducation franquiste traditionnelle dans laquelle la personne aurait été élevée et aurait

---

<sup>911</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 69.

<sup>912</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 70.



grandi grâce à une ouverture à l'Autre, une ouverture d'esprit et d'écoute, dont elle a pris conscience avant d'engager le lecteur à ses côtés sur son cheminement libérateur.

Quelques jours avant qu'éclate la guerre, sa mère et sa sœur sont parties à Saint Sébastien, pour le bien-être de sa sœur qui est enceinte. Son frère, impliqué dans un soulèvement franquiste avorté, a été contraint de se réfugier dans l'Ambassade Suisse. De ce fait, il n'est pas rentré au domicile familial. Inés est seule avec Virtudes, la servante de la famille qui est une jeune fille humble, honnête, impliquée dans le camp républicain. Cette dernière lui fait alors découvrir les réunions de son groupe, l'entraîne dans l'organisation d'un bureau du Secours Rouge au sein de l'appartement madrilène. Trahies par un des leurs dont Inés était tombée amoureuse, elles sont dénoncées, arrêtées et condamnées à mort ; condamnation mise à exécution dans le cas de Virtudes.

Avant de s'engager définitivement dans cette lutte, Inés se retrouve face à un dilemme dont elle fait part -rester recluse, confinée dans une vie sans risque, sans surprise, sans intérêt, « sans vie » et en proie à la culpabilité ou oser se lancer, prendre des risques et vivre pleinement en accord avec elle-même-. Elle ose choisir la seconde option, qui la conduira vers de trépidantes aventures, parfois très dangereuses, mais aussi vers de sublimes émotions, telles que l'amour et l'amitié :

*El 30 de julio de 1936 cumplí veinte años, y me hice a mí misma el regalo de pararme a pensar. Miré a mi alrededor, resté lo que había perdido de lo que aún conservaba, y así comprendí, en primer lugar, que lo que hasta entonces había sido mi vida, con sus costumbres y sus rutinas, las normas que siempre había acatado dócilmente y la culpa que me retorció por dentro cuando las infringía, habían perdido todo su sentido. Para mí sólo había dos caminos, echar todos los cerrojos de todas las puertas y enterrarme en vida sin más horizonte, sin otro propósito que mi propio encierro, o aprender a vivir de otra manera.<sup>913</sup>*

Inés a eu le courage de prendre sa vie en main, elle s'est fait le cadeau de vivre sa vie :

---

<sup>913</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p.78.

*Cuando escogí el segundo, descubrí que aún podía hacerme otro regalo, y me fui a buscar a Virtudes. La encontré en la cocina, planchando, pero me opuso una resistencia más tenaz de la que habría esperado incluso si hubiera tenido la cena a medio hacer.*

*- ¿A la Gran Vía?*

*Lo repitió muy despacio, mientras me miraba como si se lo hubiera propuesto en un idioma indescifrable, y cuando volvió a hablar, su voz había adelgazado hasta encajar en los límites de un hilo precario, tembloroso.*

*- ¿Y para qué vamos a ir a la Gran Vía? eso me preguntó, y no supe por dónde seguir.*

*Si me hubiera preguntado por qué, habría sido más sencillo, porque llevaba todo el día meditando esa respuesta. Si me hubiera preguntado por qué, le habría contestado que porque yo no tenía la culpa de nada, porque estaba harta de estar metida en casa, porque si todos me habían dejado allí, abandonada a mi suerte, tenía derecho a hacer lo que me apeteciera, porque me estaba quedando pálida como una muerta de no ver el sol, porque si era capaz de salir aquella noche, también podría salir al día siguiente, y porque era mi cumpleaños, porque aquel día había cumplido veinte años y sólo podía elegir entre salir y morirme. Pero no me había preguntado por qué, sino para qué, y no me resultó fácil hallar una respuesta.<sup>914</sup>*

Inés n'a plus que deux solutions, sortir et vivre, ou continuer sa vie d'avant, et mourir. Ce dialogue est symbolique et cela transparaît grâce à la langue espagnole. Le fond et la forme se complètent. En effet, Virtudes souhaitant savoir pourquoi Inés veut sortir sur la Gran Vía, pose la question « *para qué* ». La question "*por qué*" aurait renvoyé à toutes les raisons qu'Inés connaît à présent, le rejet de sa vie de recluse, attentiste, inactive, morne, fade. Mais à la question "*para qué*", Inés n'a pas de réponse. À ce moment-là du récit, de sa vie, Inés sait ce qu'elle ne veut plus mais elle ne sait pas exactement encore ce qu'elle veut, ce qu'elle voudra. Cette question met Inés devant l'incertitude de cette nouvelle vie qui s'ouvre à elles, et qui reste à écrire. Elle a acquis la certitude du rejet de son ancienne vie, mais elle ne sait pas ce vers quoi elle se tourne, ce qui l'attend et l'inconnu est effrayant.

---

<sup>914</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp.78-79.

Le personnage d'Inés exprime la difficulté d'être seule face à soi-même, face à la liberté. Le personnage ne présente pas cette opportunité de liberté comme une chose facile qui ouvre la porte sur toutes les jouissances sans difficulté, mais plutôt comme une nécessité d'être responsable et de savoir ce que l'on veut faire de sa vie, ce que l'on veut être, quels sont les principes qui nous anime. Le personnage d'Inés acquiert de la profondeur dans la révélation de ce conflit intérieur qui l'habite, ce qui l'humanise fortement, la rend attachante et convaincante.

Inés doit cheminer pour se détacher de ce qui lui a toujours été inculqué et qui faisait sa vie, même si elle ne se sentait pas à sa place. La conquête de la liberté, du libre arbitre est une quête vers soi-même, difficile, et le personnage d'Inés le traduit parfaitement :

*La revelación de Aurora me inquietó más de lo que me había preocupado la ausencia de mi hermano, porque la buena noticia de que estaba a salvo vino envuelta en una amarga paradoja. Yo, que nunca había estado sola, y tampoco había deseado nunca otra cosa que estarlo, lo había logrado en el momento menos oportuno. Yo, que jamás había podido decidir sobre mi vida, sobre mis actos y mi destino, me había convertido en la única autoridad con poder sobre mí misma en la peor coyuntura que habría podido imaginar. Yo, que siempre había pensado en el mundo como en una suma infinita de cosas interesantes que ver, que hacer, de las que disfrutar, tenía el mundo ante mí, al alcance de la mano, y me faltaban fuerzas hasta para salir al rellano de la escalera. No era fácil. Olvidar todo lo que había aprendido, aunque nunca me hubiera gustado, no fue fácil. Hacer las cosas sin permiso, por más que hubiera detestado tener que pedirlo, no fue fácil. Dar un paso desde el pasado que aborrecía hasta un futuro incógnito, en el que cabía lo mejor y lo peor, no me resultó nada fácil. Pero aquello era una guerra, y se habían acabado las contemplaciones.*<sup>915</sup>

Inés vacille devant tant de liberté ; cependant elle ose franchir le pas et elle envoie ainsi un message aux lecteurs que cela est possible, difficile, mais faisable. Elle ose sortir dans la rue et affronter ses peurs, à la découverte de la vie. Elle se découvre d'ailleurs rapidement, une assurance qu'elle ne se connaissait pas, si habituée qu'elle est à être cantonnée dans un rôle de jeune fille timide, effacée et incapable de faire

---

<sup>915</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 75.

autre chose que s'occuper des tâches quotidiennes. Aussi, se lance-t-elle dans les rues de Madrid, malgré les réticences de Virtudes, soumise elle aussi à cette éducation "dentelle ». Elle découvre avec délectation les plaisirs du dehors, les bruits, les couleurs, les odeurs, les échanges avec autrui, et avec les jeunes hommes en particulier. Enivrée de toute cette nouvelle vie, elle comprend que rien ne sera plus jamais identique, ni pour elle, ni pour son pays. Alors que le carcan tombe sur l'Espagne, Inés sort du sien, tout à fait symboliquement, un bonheur dans ce malheur, tout au long du roman, de l'Histoire :

*Antes de llegar a Callao, ya había decidido que no podía existir una causa mejor que aquella, la causa de mis brazos, de la brisa, de aquel piropo y las sonrisas juveniles que lo acompañaban, la causa de una ciudad volcada hacia fuera, viviendo en la calle, las aceras abarrotadas como si fuera de día, aquella noche brillante, luminosa, en la que el peligro aún parecía muy lejano y sin embargo ya estaba ahí, sacándole punta a todo, a las palabras, a los gestos, a los cuerpos, a la vida. Aquello era más de lo que yo podía esperar, y esperaba tanto que aquel desbordamiento me aturdió, pero por encima de mi confusión, empecé a sentirme bien en aquel tumulto de gente desapareja, misteriosamente integrada en un conjunto armónico que tenía sentido pese a su dificultad, mujeres perfumadas, elegantes, aceptando con una sonrisa la lumbre que les ofrecía un obrero que no se había quitado su ropa de trabajo, señores impecablemente vestidos discutiendo a blasfemia pelada en las mesas de los cafés, parejas de adúlteros a quienes les había tocado la lotería de besarse en las esquinas sin que nadie se parara a mirarles, oficiales de uniforme que sonreían con el puño en alto cuando escuchaban aplausos a su paso, muchos extranjeros, Virtudes y yo, una multitud vivísima de hombres y mujeres de aspecto familiar y naturaleza desconocida, un Madrid distinto, insospechado, que seguía siendo el mismo y mi ciudad, a la que me sentía pertenecer como nunca antes. Nada de lo que pasó después habría ocurrido si aquella noche no me hubiera enseñado que mi sangre podía llegar a ser efervescente.*<sup>916</sup>

Cette ouverture intellectuelle, sensorielle, est précisément ce contre quoi lutte l'éducation franquiste. Dans le deuxième épisode « *Las tres bodas de Manolita* », Manolita et ses sœurs sont envoyées dans un collège religieux franquiste dans lequel elles subissent l'éducation franquiste qui vise à les corriger, à leur faire expier le péché

---

<sup>916</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 81.

d'être nées de parents républicains à force de travail harassant, d'humiliations. Ce « mal » est à éradiquer dès la racine et jusqu'à la moindre ramification. La métaphore de l'arbre vient logiquement exprimer cette pensée : « Nuestra obligación es arrancar las ramas antes de que lleguen a troncos ». <sup>917</sup>

Pour le Franquisme, naître de parents républicains constitue un péché à lui seul d'où l'acharnement sur ces enfants, afin de les conditionner à l'idéologie franquiste. La métaphore de l'arbre est réutilisée pour rappeler à quel point le franquisme voulait annihiler la moindre susceptible pousse de philosophie républicaine :

*Así, con el sudor de su frente, pagaban el pecado haber nacido, la culpa de ser hijas de sus padres y sus madres, ramas del tronco del mal que abarrotaba las cárceles de España.* <sup>918</sup>

Ce roman souligne et dénonce précisément le poids de l'éducation et également de la manipulation mentale, sur ces jeunes filles: « Poco a poco, fueron convenciéndose de que eran culpables, de qué tenían que pagar por ello aunque no supieran qué delito habían cometido ni a qué pecado se habían entregado, y aprendieron a aceptar su vida como una vida corriente, la que se merecían » <sup>919</sup>. L'éducation vise à convaincre les jeunes filles qu'elles sont coupables et ainsi elle les maintient dans un moule qui les prive de toute liberté de penser et d'agir : « [...] eran malas, brutas, inútiles. Lo escucharon tantas veces que se lo creyeron. Las más débiles se empeñaron en demostrar lo contrario, [...] ». <sup>920</sup>

Mais dans ce deuxième épisode également cette notion d'éducation coercitive et punitive est rattachée à la possibilité de s'en extraire ou de lutter contre, malgré la difficulté de la tâche. La littérature permet une dénonciation catégorique et poignante de la problématique de la coercition dont sont victimes les femmes dans l'éducation traditionnelle et encore plus sous le Franquisme. Elle offre la possibilité, à travers le

---

<sup>917</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p.314.

<sup>918</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p.316.

<sup>919</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 316.

<sup>920</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p.321.

roman, de donner des visages de femmes concernées au premier chef par cette problématique, d'en apprécier les conséquences à l'échelle d'une vie. Ce qui rend les choses plus personnelles, plus touchantes, plus convaincantes. Qui plus est, la dénonciation s'accompagne de pistes de solution à travers les différents personnages féminins. Dans cet exemple précédemment cité, Manolita et ses sœurs démontrent l'idée que chacun réagit différemment à la souffrance vécue. Toutes les jeunes filles qui ont vécu l'enfer de Zababilde sont profondément touchées mais il y a celles qui font tout pour prouver qu'elles ne sont pas les monstres que l'on prétend qu'elles sont et celles qui s'endurcissent et érigent un système de défense qui empêchent quoi que ce soit de les atteindre, le bon comme le mauvais :

*Isabel siempre fue de las otras, de las que se volvieron de piedra, duras y rígidas como estatuas en las que nada malo, tampoco nada bueno, podía hacer mella. Como los recuerdos dolían, no recordaban. Como las lágrimas herían, no lloraban. Como los sentimientos debilitaban, no sentían.<sup>921</sup>*

Par le truchement d'Inés, de Manolita, de María aussi, et nombre d'autres, l'auteure tient à montrer que cette « éducation » cherche seulement à annihiler toute velléité de liberté, d'expansion, de découverte, de libre arbitre aux femmes :

*Un año en Zabalbide había desterrado de su ánimo la memoria de la rebelión, el sentido de la justicia y hasta el impulso de la rabia, para dejarla a solas con el deber de la penitencia.*

*[...] Se limitó a sentirse culpable. Esa era la única educación que había recibido desde que llegó a aquel lugar.<sup>922</sup>*

Le roman offre une tribune libre pour dénoncer hautement cette injustice et cette violence, en concrétisant les faits aux yeux des lecteurs. Il permet aussi de ne pas se contenter de dénoncer. La littérature d'Almudena Grandes se fait mémoire pour réagir puis pour agir dans le futur le plus immédiat possible.

---

<sup>921</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 321.

<sup>922</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 362.

Inés incarne cette lutte pour l'égalité et la liberté des femmes. Cette lutte se réalise au cours d'un cheminement d'ouverture d'esprit, d'éveil de la conscience libérateur et d'engagement personnel et collectif. Le lecteur assiste à ce cheminement vers elle-même et vers les autres et il découvre les problématiques auxquelles elle est confrontée, qui peuvent être collectives comme la Guerre civile, comme la violence sexuée ou personnelle.

L'appréciation de l'idéologie républicaine et l'engagement dans ce camp font partie des fils conducteurs du personnage d'Inés. Elle démontre qu'on peut s'extraire de ce milieu originel franquiste en usant de son libre arbitre et de sa liberté de penser et d'agir.

Au fur et à mesure, Inés -et le lecteur à ses côtés- pénètrent dans le milieu républicain. Inés découvre l'implication politique de Virtudes et se politise elle aussi, s'associant à sa cause. Ses convictions ne cessent d'évoluer et son engagement de croître. Hélas, cet engagement, et surtout l'histoire d'amour qui la liera à l'un des membres de ce groupe politique républicain la conduira à sa perte, puisque ce dernier, Pedro Palacios, jouait un double jeu et dénonce tous les membres du groupe aux autorités franquistes. S'ensuivront des années atroces d'emprisonnement, face à la peur, la faim, le froid, l'humiliation, la privation de sommeil, d'hygiène. Ces atrocités sont juste évoquées mais cela est d'autant plus poignant. La référence à ces années d'emprisonnement constitue aussi l'occasion de mettre en avant la solidarité, l'amour, la loyauté indéfectible qui régnait parmi les combattantes républicaines, donnant une force intérieure, une joie profonde indestructible.

Inés incarne la possibilité de dire non au Franquisme, non au système et aux avantages réservés exclusivement à une caste. Ce qui s'illustre, par exemple, lorsqu'elle refuse de trahir une amie pour pouvoir être libérée de prison. Issue du camp franquiste, Inés, pourrait bénéficier de ces avantages pour sortir de prison en trahissant Virtudes mais elle refuse, guidée par l'honnêteté, la droiture et la loyauté. Elle n'accepte pas de faire porter tous les torts à Virtudes, même si cela lui permettrait d'être libérée. Elle sera libérée de sa prison par son propre frère, contraint par les vœux posthumes de sa mère. Néanmoins, elle sera enfermée à nouveau dans un couvent car sa belle-sœur, issue du même type d'éducation, pensait que c'était pour elle la voie du salut. Or, cela s'avère

pire pour elle car elle n'a même plus ses amies, nécessaires à sa survie. Aussi, elle en viendra au suicide, qui ayant échoué, la conduira à devenir dame de compagnie de sa belle-sœur, à Pont de Suert. De là, naîtra une nouvelle vie, celle de l'aventure de l'invasion du Val d'Aran.

Le lecteur découvre ainsi que, certes, dans la vie de chacun, il y a le poids du hasard, de l'éducation, mais que dans la plupart des situations il est possible de faire des choix susceptibles de bouleverser les prévisions. Ces choix personnels changent la donne et ouvrent de nouveaux horizons. Ce qui résonne comme une invitation à la vie et à prendre les risques qui s'imposent. Aussi, ce choix d'Inés est-il une preuve de courage, de maturité d'esprit et c'est également la preuve concrète, par l'exemple, qu'il est possible de choisir son camp et de décider par soi-même, selon son libre arbitre, quel que soit le poids de l'éducation et de l'entourage. Preuve en est, dans cette famille de trois enfants, ayant reçu sensiblement la même éducation, le frère Ricardo a évolué vers un engagement profond dans le Franquisme, la sœur aînée Matilde n'est pas décrite comme active dans le Franquisme mais elle semble acquise à la cause, alors qu'Inés est entièrement et viscéralement encline aux idées républicaines.

Les personnages de cette famille sont une mine pour incriminer le poids de l'éducation castratrice et en même temps un espoir de pouvoir la contrecarrer. Ce refus du déterminisme familial et éducationnel est fortement présent dans ce roman et dans les suivants, en particulier dans le deuxième épisode « *El lector de Julio Verne* » avec Nino qui devient républicain convaincu et engagé alors qu'il est fils de garde civil. Inés symbolise cette capacité à réfuter cette éducation, ce déterminisme et à user de sa liberté de penser pour être ce qu'elle a choisi de devenir.

Almudena Grandes, et ses histoires de l'Histoire non-fictionnelles, contribue également à montrer que la famille de Franco lui-même répond à ce schéma. En effet, le père de Franco était l'archétype de l'Homme républicain, anarchiste et libre penseur. Le frère et le cousin de Franco étaient engagés aux côtés des républicains. A l'opposé de sa famille, Franco devint le leader de cette dictature d'extrême droite. Quant à sa sœur, elle se contenait de le suivre aveuglément. De plus, au franquiste convaincu, à la républicaine convaincue, viennent s'ajouter tout un panel de personnages plus ou moins neutres, qui subissent le régime franquiste, sans le contredire, mais sans l'approuver



non plus. Ce qui force à prendre en compte cet aspect selon lequel de nombreux Espagnols n'ont pas eu le courage de se rebeller ou n'ont pas compris, faute d'instruction et de culture, la gravité de la situation. Ils ne soutenaient pas pour autant pleinement le régime et ses idées fascistes. Cela tend à amenuiser quelque peu la dichotomie espagnole qui divisait la société en deux.

Avec ces personnages dissidents qui vont à l'encontre de l'éducation qu'ils ont reçue, de leur famille même, l'auteure souligne le caractère réversible du déterminisme familial et éducationnel et tend à réduire cette vision dichotomique de la société, en déconstruisant le patron narratif de "*Las Dos Españas*", au profit de l'usage du libre arbitre et de l'implication personnelle de l'individu dans ses choix.

## 2.2 Le libre arbitre

Inés, qui est le personnage central, est un personnage dissident. Elle démontre par l'exemple le caractère -non inéluctable- de l'appartenance à une famille idéologique. Elle est issue d'une famille franquiste bourgeoise mais elle a su rejeter ce qui ne lui convenait pas et choisir son camp, indépendamment de sa culture familiale, pour correspondre à ce qu'elle ressentait au plus profond d'elle-même. Elle est un élément actif qui participe à la déconstruction du patron des deux Espagne, d'un point de vue narratif, mais aussi d'un point de vue sociétal.

Un autre personnage remplit cette fonction, et pas des moindres, puisqu'il s'agit de Jesús Monzón. En effet, ce dernier, est issu d'une riche famille de Pampelune pro-franquiste, ce qui lui attirera, comme à Inés d'ailleurs, la méfiance des autres Républicains. Il se verra reprocher ses origines, lors de sa fuite en France, facilitée par sa famille. De la même façon, Inés sera plus facilement accusée de trahison, sans preuve, parce qu'elle est issue d'une famille bourgeoise et que son frère est un Délégué provincial de la Phalange. Leurs origines bourgeoises sont perçues comme des tares indélébiles, jusque dans le camp des Républicains que l'on attendrait plus ouverts. Lola,

une espagnole travaillant au restaurant à Toulouse avec Inés, témoigne, auprès d'Inés, de cette injustice dont Monzón a été victime, sans savoir que c'est également son cas :

*Bueno, que a mí siempre me pareció muy injusto cómo trataba el Partido a Jesús, porque con otros de buena familia no lo hicieron. Además, creo que fue un error, y gravísimo, encima asentí con la cabeza, y ella se animó—. Porque, vamos, que sea comunista yo, que nací en Torrebrea, en una choza con el suelo de tierra, pues... ¿Qué mérito tiene? Pero él tenía mucho que perder, y lo perdió todo, y no quisieron tenerlo en cuenta. Para Jesús, habría sido muy fácil quedarse en Pamplona, a pegarse la gran vida, o venirse aquí en el 36, con el dinero de su familia, pero él se quedó, hizo la guerra con la República hasta el final, cruzó la frontera igual que los demás, y... No sé si me entiendes.*

*Claro que te entiendo. Yo soy de una familia muy rica, de falangistas de Madrid.*<sup>923</sup>

Il y a aussi de nombreux autres exemples qui contribuent à déconstruire ces clichés concernant la population espagnole et ces deux camps. Par exemple, Almudena Grandes fait le récit d'une anecdote, au cours de laquelle des soldats franquistes changent de camp alors que des civils républicains préfèrent fuir plutôt que de rejoindre les combattants de l'UNE qui les délivrent.

Il y a aussi tous ceux qui ne connaissent pas leur appartenance et usent de leur libre arbitre, pour choisir le camp républicain et sa cause. C'est le cas des enfants qui se rallient aux combattants. Il y a également le cas de Mercedes qui sert les combattants sur le camp, sans appartenance particulière. Elle finit par adhérer à leurs idéaux et les suit en France. Et puis, il y a Inés qui, malgré ses origines bourgeoises, sa famille pro-falangiste et son manque de culture politique, choisit sans trembler le camp républicain.

Montrer que l'appartenance à un camp ou à un autre n'est ni héréditaire, ni génétique témoigne de ce caractère non inéluctable du Franquisme et de la primauté du libre-arbitre sur ce choix. D'où la mission pédagogique dont Almudena Grandes se charge, inspirée de Galdós, et qui a recours à la littérature par l'exemple caractéristique plutôt que par un discours moralisateur, susceptible d'entraîner l'effet inverse. Dans le même esprit, Almudena Grandes donne à voir des exemples de Républicains qui ont un

---

<sup>923</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 536.

comportement qui ne l'est point du tout. C'est le cas, par exemple, de ces dirigeants qui, bien loin de penser au collectif, se consacrent à l'assouvissement de leurs intérêts personnels et à la conquête de pouvoir, comme vu précédemment.

Il y a également ce personnage fictionnel, Pedro Palacios qui prouve qu'un double jeu et les manigances cruelles sont également possibles dans le camp républicain. Après avoir harangué Inés et ses camarades à la lutte active contre le Franquisme, il l'a séduite pour finalement la dénoncer, ainsi que tous les autres, aux autorités franquistes, avec lesquelles il était en contact, tout en prônant les grands idéaux républicains.

A l'inverse, il peut y avoir des "franquistes" sans conviction, ayant un bon fond, tout comme Adela, la belle-sœur d'Inés. En effet, cette dernière s'occupe d'Inés et prend des risques pour elle. Elle lui envoie des colis au couvent, elle la laisse monter à cheval alors que son frère le lui interdit ou encore, plus tard, elle lui rend visite en cachette à Toulouse. Son caractère bienveillant se perçoit également car elle ne tient pas rigueur à Inés de sa fuite, alors qu'elle en a été punie, considérée comme responsable. Néanmoins, si elle appartient à ces franquistes, en raison de son absence de révolte, elle n'en partage pas les idées, les convictions, bien au contraire. Elle aussi, comme Inés, évoluera jusqu'à se détacher de ce camp, et de ce carcan de femme au foyer, pour vivre sa vie de femme libre et amoureuse. Le fils d'Adela et du frère d'Inés, Ricardo, ne sera pas non plus franquiste. Il défendra les idées du camp opposé. Ainsi des « bons » et des « mauvais » apparaissent dans les deux camps, ce qui contribue à réduire les clichés et à amoindrir les dichotomies entre Espagnols des deux camps.

Le fait de ne pas appartenir obligatoirement au camp dont on est, plus ou moins, issu et celui de trouver, dans les deux camps, des contre-exemples, avec des Républicains, pas si honnêtes, et des Franquistes, pas si convaincus, participent à un phénomène plus général dans la littérature espagnole qui consiste à déconstruire la trame narrative des deux Espagne. Dans l'ouvrage, *La Memoria novelada*<sup>924</sup>, les auteurs parlent de ce type de littérature, comme d'un moyen de comprendre la réalité politique, culturelle et sociale à partir de l'interprétation de l'histoire récente. Ils évoquent un

---

<sup>924</sup> *Op.cit.* (Lauge Hansen, Cruz Suárez, & eds, 2012).

« multiperspectivisme axiologique » qui tend à rejeter cette division manichéenne du monde qui a eu cours jusque dans les années 2000. Les années postfranquistes présentèrent les franquistes comme des héros nationaux ayant libéré l'Espagne de la terrible menace bolchevique, réduisant les vaincus à un rôle d'égarés. A l'opposé, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, les auteurs prenaient le contre-pied de cette conception, reproduisant le même manichéisme à l'inverse, avec les bourreaux franquistes et uniquement des victimes républicaines. Depuis les années 2000, une nouvelle tendance voit le jour à laquelle pourrait être rapprochée l'œuvre d'Almudena Grande qui tend à amoindrir cette vision manichéenne. Pour la plupart des œuvres, il s'agit de se centrer sur les victimes de la Guerre civile, plutôt que sur les principaux acteurs de celle-ci, dont nombre d'Espagnols contraints de se cacher, d'autres à être emprisonnés voire condamnés à mort, d'autres à vivre toute leur vie, loin de chez eux, en exil.

Cette nouvelle littérature aspire à ne pas retomber dans une autre vision manichéenne. Almudena Grande a su dépasser cette dichotomie grâce à la richesse de son roman. Cela est rendu possible, entre autres, par la présence de ces nombreux personnages dissidents dans les deux camps. La multiplicité de personnages favorise la possibilité de montrer des contre-exemples et augmente le pouvoir de conviction. Cela tient également à la focalisation de la « faute » sur les principaux responsables -les dirigeants- car ce sont eux qui prennent des décisions engageant la population toute entière d'un pays pour des intérêts souvent bien éloignés du bien-vivre commun. Les dirigeants sont présentés comme les grands responsables. Ils sont mus par leurs intérêts personnels, franquistes sans surprise mais également républicains contre toute attente, d'où il ressort qu'il est chez eux un mépris pour le peuple en général. Ce dernier point est particulièrement parlant, car le peuple en son entier est victime de cet affrontement qui servait principalement les intérêts de deux puissances qui s'affrontaient, pour conquérir le pouvoir.

Les auteurs de *La memoria novelada* évoquent d'autres stratégies servant cette volonté de déconstruire le patron narratif des deux Espagne comme la rupture avec l'image traditionnelle du criminel nationaliste, la représentation du mauvais dans le camp républicain, l'évocation du point de vue de la majorité non belligérante. Tout cela permet à la littérature d'œuvrer pour la déconstruction de ce schéma des deux Espagne,

même si l'on retrouve la différence entre la violence subie par les Franquistes et celle subie par les Républicains avant, pendant et après la guerre, qui est avant tout le fruit de l'œuvre des dirigeants franquistes.

Les auteurs complètent ce dernier point par une référence au procédé du multiperspectivisme, évoqué précédemment. Il s'agit d'une "metareflexión como una estrategia dialógica" qui consiste en un dialogue autoréférentiel entre différentes voix du texte qui représentent différents points de vue idéologiques sur l'Histoire. Ce procédé demande au lecteur une attitude critique, autoréflexive, face à l'Histoire et à ses témoignages. Selon eux, cela inquiète les opposants au révisionnisme de la droite car il favorise l'expression de toutes les voix, laissant craindre un "todos somos culpables.". Ce collectif d'auteurs défend la thèse selon laquelle, au contraire, émerge une maturité culturelle, laquelle constitue un présupposé pour que la littérature puisse tenter de participer à l'instauration d'une justice restauratrice.

Almudena Grandes s'inscrit parfaitement dans cette mouvance. Elle participe à cette déconstruction de la trame narrative des deux Espagne, par les procédés cités plus haut. De plus, elle les complète par la focalisation de la culpabilité sur les puissants dirigeants des deux camps, à laquelle se prête particulièrement l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran, puisque celle-ci tient précisément à une machination politique des dirigeants communistes face à la prise illégale de pouvoir des dirigeants franquistes.

Ce multi-perspectivisme et cette déconstruction du schéma des deux Espagne que recherche cette littérature, ainsi que d'autres discours artistiques, contribuent à éviter une construction basée sur deux visions unilatérales, s'opposant plus ou moins directement, jusqu'à nos jours encore. Cela vise à développer, à partir d'une nouvelle vision du passé moins manichéenne, un autre modèle de société actuelle, ayant réussi à surmonter son traumatique passé et qui aspire à une nation plus unie. Cette mémoire revisitée doit permettre de construire une nouvelle base qui fasse consensus et permette d'ériger une nouvelle société pacifiée. D'aucuns trouveront cette conception utopique mais, comme Galdós en son temps, cela témoigne de la croyance en la capacité d'évolution du peuple, au service de laquelle se met la littérature.

Pour tendre à la déconstruction de cette dichotomie, mais également pour témoigner de la persistance de cette Espagne rêvée, idéale, de Galdós ou d'Unamuno, Almudena Grandes utilise Inés tel un symbole unificateur.

Dans cette optique d'unifier le peuple espagnol, en parvenant à surpasser ce passé traumatique et source de division, Inés peut représenter un atout majeur. En effet, elle peut représenter plusieurs catégories de la société à elle seule puisqu'elle est originaire d'une famille bourgeoise franquiste, dont elle s'est détachée. Elle devient une civile qui s'engage pour la cause républicaine à sa hauteur, en montant le bureau du Secours Rouge. Elle subit trahison y compris dans son propre camp, délation, arrestation sommaire, emprisonnement injuste, oppressions, violences de toutes sortes y compris sexuelles, enfermement au couvent, réclusion forcée, harcèlement moral et sexuel, tout cela à cause de ce régime franquiste et de ses représentants. Avec l'arrivée des guérilleros du Val d'Aran, elle se joint à eux et devient une combattante républicaine à part entière. Enfin, à la suite de l'échec de l'opération, elle est condamnée à l'exil. Elle est à ce propos représentative de nombreuses situations et de nombreux Espagnols. Elle correspond à des situations très diverses qui permettent d'avoir un panel large de la situation des Espagnols pendant la Guerre civile et elle contribue à faire bouger les lignes qui séparent dichotomiquement toute la population espagnole.

De plus, son point de vue est complété par celui de Galán, qui lui est lié. En effet, Galán quant à lui est issu de la révolution minière, c'est un combattant républicain de longue date. Il a connu la dureté du travail dans les mines, l'abandon de ses études et de ses rêves, pour ses idéaux. S'en sont suivis les combats, en Espagne, puis en France, et de nouveau en Espagne. Cela l'a conduit à mener une vie d'exilé, et de clandestin dans son propre pays, luttant toujours pour la même cause. A eux deux, ils sont très représentatifs de deux grands types de la population espagnole de la Guerre civile. Grâce à ce personnage d'Inés, à Galán, et à toutes les "histoires" qui entourent l'Histoire de l'invasion du val d'Aran et ses protagonistes historiques et fictifs, Almudena Grandes parvient à donner une vision représentative de toute l'Espagne, du camp franquiste et du républicain, des civils et des militaires, des femmes et des hommes, de la classe pauvre et de la classe aisée.

Au-delà de cette fonction représentative de toute la société espagnole de par ses valeurs humaines irréprochables, son histoire personnelle et par sa personne toute entière, Inés incarne la notion même d'Espagne et des Espagnols que défendait Galdós. Cette Espagne noble et fière devant tout type d'épreuves. C'est Galán lui-même, l'homme qui partage la vie d'Inés, qui met le lecteur sur cette piste. En effet, il dit clairement qu'Inés, pour lui -c'est l'Espagne-, celle qu'il aime plus que tout au monde, avec ses valeurs, ses caractères, ses hommes droits et courageux, prêts à lutter pour défendre la cause collective de la démocratie. Galán évoque cette assimilation de l'Espagne à Inés, au début de sa partie dans le deuxième chapitre *La cocinera de Bosost*. Il vient de prendre conscience que les combattants ne prendront jamais Viella, que rien de ce qu'on leur avait promis n'était vrai, et que, de ce fait, il perd l'Espagne une deuxième fois. A ce moment-là, la pensée d'Inés et de son amour, l'aide à surmonter ce cap très difficile. De retour au quartier général, on lui annonce qu'Inés est une traîtresse, qui a facilité l'introduction de l'ennemi dans le quartier général et tout s'effondre pour lui. Il a perdu l'Espagne une première fois, en constatant que plus aucun Espagnol ne les soutenait, une deuxième fois, devant la manigance politique dont les dirigeants communistes ont usé à leur égard, les conduisant à la défaite et à la fin de tout espoir de reconquête de leur pays, et finalement, une troisième fois, en croyant qu'Inés, en qui il avait une entière confiance, l'a trahi :

*Hasta aquel momento, creí que me quedaba Inés.*

*Hasta aquel momento, creí que aquel viaje me había dado algo que necesitaba. Si no un país, al menos una mujer donde vivir. Eso creía, y a eso me había agarrado al mirar Viella por última vez desde aquel mirador de la carretera, un instante antes de subir al camión que me devolvería a un territorio y a un calendario, una campaña que para mí ya no serían otra cosa que el cuerpo de una mujer.*<sup>925</sup>

Ce refrain revient à la fin de sa partie, lorsqu'il expulse Inés soupçonnée de trahison, et qu'avec la perte d'Inés et de ses espoirs de reconquête, il pense avoir tout perdu, définitivement :

---

<sup>925</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 322.

*En ese momento fue cuando me atreví a creer que todavía me quedaba Inés, que aquel viaje me había dado algo que necesitaba. Si no un país, al menos una mujer donde vivir. Porque después de escuchar al Lobo, las pocas esperanzas que me quedaban se desplomaron de golpe.*<sup>926</sup>

La répétition rappelle la notion de cycle, précédemment évoquée qui enserme un propos essentiel et le met en relief.

Galán fait revivre au lecteur sa rencontre avec Inés, déjà racontée par celle-ci. Inés représentait pour Galán cette Espagne, belle, honnête, droite, courageuse, combative, qu'il croyait disparue "mi propia versión de la patria perdida".<sup>927</sup> Inés représente pour Galán sa version de l'Espagne perdue. Inès donne du sens à l'invasion car ce sont pour des gens comme elle qu'ils luttent sans faillir, pour des gens comme elle, à leurs côtés et en leur nom. Inés incarne ce combat pour l'humanisme républicain et le caractère espagnol issu de son terroir, de son identité culturelle.

Avec Inés ce sont tous les espoirs de retrouver son Espagne qui s'embrasent pour Galán en même temps. Avec Inés, Galán retrouve l'Espagne, ce qu'est l'Espagne pour lui et qui plus est tous ces sens sont mis en émoi par cette femme, au physique peu commun, sans pour autant correspondre au stéréotype de la femme séduisante. Que ce soit physiquement ou spirituellement, Inés représente l'Espagne différente, forte et belle sans être une beauté classique, mais pleine de caractère. Elle apparaît comme une femme athlétique, musclée, typiquement espagnole, qui rappelle les femmes amazones, que ce soit physiquement ou dans son tempérament décidé. C'est aussi l'occasion pour le lecteur de percevoir Inés, à travers les yeux d'un autre qu'elle. Ce portrait ne contredit pas du tout celui qu'Inés avait fait d'elle-même et le complète. Il reprend les mêmes grandes caractéristiques physiques d'Inés mais il y le regard d'un homme amoureux. Inés représente en quelque sorte l'idéal espagnol de Galdós, belle, grande, forte, athlétique, courageuse, droite, honnête, loyale, intelligente, ouverte, tenace, combative, noble de cœur et d'esprit, fière. Galán va jusqu'à la prénommer *España* pour la décrire, ce qui rend le lien on ne peut plus explicite :

---

<sup>926</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 380.

<sup>927</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 338.



*[...] aparecieron dos soldados diciendo a la vez que teníamos una invitada y una prisionera. Como no se ponían de acuerdo, salí a curiosear, y me encontré en la puerta con mi propia versión de la patria perdida.*

*España medía un metro setenta. Nunca antes había sido tan alta, pero su estatura no era lo único que llamaba la atención en ella. Llevaba el pelo, liso, casi negro, recogido en un moño medio deshecho, algunos mechones sueltos, tan estratégicos como si los hubiera liberado con sus propios dedos, enmarcando su rostro. A partir de ahí, nada era previsible. España era guapa y no era guapa. Su rostro no encajaba del todo en la definición clásica de la belleza, pero estaba muy lejos de los dominios de la fealdad, aunque lo que más la favorecía era que ni Amparo, ni Angelita, podrían haberla despachado diciendo que era «una chica mona». Tenía los ojos oscuros, la piel bronceada, colores típicos en una cara atípica, angulosa, de huesos finos y expresión decidida, un rostro delicado pero no frágil, alargado pero nada espiritual. España podía presumir de nariz, estar contenta con su barbilla y celebrar aún más la desnuda elegancia de sus mandíbulas. A cambio, tenía una boca tan grande que no le daba opción a pintarse sólo el centro de los labios en forma de corazón, según la moda de la época, y para compensarla, una cabeza redonda, demasiado pequeña para tanta mujer, que desmentía sus pómulos esclavos. Mucho más indiscutible era su cuerpo.*

*España tenía un esqueleto interesante, poderoso, incluso vestida de aquella extraña manera, un cruce pintoresco entre señorita amazona y miliciana aficionada, botas y pantalones de montar, una camisa blanca con volantes en el pecho, una americana de terciopelo, un chubasquero muy usado, una manta sobre los hombros y una pistola bien visible, encajada en la cintura del pantalón. Hasta con tanta tela encima, adiviné que tenía los hombros anchos, aunque no tanto como parecían, unos pechos lo suficientemente rotundos como para abrir un hueco entre el tercero y el cuarto botón de una blusa que no le estaba pequeña, unas caderas prometedoras, a pesar del ridículo abultamiento de los pantalones, y las piernas muy largas.<sup>928</sup>*

Cet amour pour l'Espagne républicaine transpire des pores de la peau d'Inés qui l'incarne à la perfection. Et c'est bien ainsi que Galán la voit. Elle a le pouvoir de représenter aux yeux de tous cette Espagne chérie perdue qui vit à travers elle. Inès donne un visage à cette Espagne humaniste, républicaine et à forte identité territoriale

---

<sup>928</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 338-339.

et culturelle que célébrait déjà Galdós et qu'Almudena Grandes fait perdurer. Pour les combattants de l'invasion elle est, qui plus est, synonyme d'espoir, l'espoir d'être attendus, l'espoir de libérer le peuple du joug franquiste :

*Eso fue lo primero que vi de ella, porque cuando salí, se había tapado la cara con el pico de la bandera, como si fuera un quinto obligado a besarla en el patio de un cuartel. Yo nunca había besado aquella bandera por la que llevaba diez años jugándome la vida, y aquel gesto me pareció excesivo, teatral, un poco histérico. Pero cuando le di las buenas tardes, España me saludó como un soldado de los de antes, llevándose el puño cerrado a la sien, y sus ojos me enseñaron que no había estado besando la bandera, sino limpiándose la cara con ella. Porque cuando salí a su encuentro, España estaba llorando.*

*Eso fue Inés para mí, un país cuyos límites coincidían exactamente con el que yo añoraba, la España que había poseído, a la que había pertenecido una vez y ya no sabía dónde encontrar fuera de mi memoria. Eso fue Inés desde que empezó a darme con creces, cada noche, todo lo que buscaba de día, en vano, fuera de su cuerpo. Una fuente de energía tan formidable que, si su beneficiario no hubiera sido yo, lo habría sido cualquiera de los hombres que se quedaron dentro de la casa, sin presentir lo que se estaban perdiendo. Aunque, tal vez, si se hubiera abandonado en otros brazos, su dueño no habría sido tan torpe como yo, ni habría provocado en ella la torpeza que contribuyó a que, en lugar de mover nuestras cabezas hacia fuera para separarlas, las moviéramos hacia dentro, y a la vez, para darnos un cabezazo sonoro, doloroso y mutuo, antes de soltarnos.*

*Luego, cuando la acompañé adentro, mientras la oía hablar, explicarse, contar que había venido a caballo, que nos había traído tres mil pesetas y cinco kilos de rosquillas, que estaba dispuesta a hacer lo que fuera con tal de que no la devolviéramos, la miré, miré a los demás, y comprendí que estaban pensando lo mismo que yo. Aquella mujer encajaba como un guante en nuestras esperanzas, y su llegada le daba sentido, consistencia, a la invasión. Porque habíamos cruzado la frontera para luchar por gente como ella, al lado de personas como ella, y en su nombre.<sup>929</sup>*

Au moment de son exclusion du camp, alors que tout semble perdu pour les Espagnols, pour Galán, pour elle, une fois de plus Inés va révéler sa force de caractère inébranlable et sa loyauté. En effet, elle va tout mettre en œuvre pour prouver son

---

<sup>929</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 339-340.

innocence, quitte à risquer sa vie. Elle se rend au cœur des combats pour prévenir les combattants de l'arrivée des franquistes et elle se risque même à prendre les armes pour sauver les guérilleros d'un tireur embusqué passé inaperçu. Elle prouve ainsi toute sa valeur humaine, son courage, sa droiture, son sens du sacrifice, son amour aussi. Ainsi, elle redevient cette Espagne, qu'elle incarne réellement. Ce qui renvoie, assurément, un message optimiste. Alors que la défaite est sans issue, que les « Espagnols d'Espagne » sont contraints d'être l'ombre d'eux-mêmes, elle prouve que l'Espagne rêvée existe, bel et bien, encore, incarnée dans Inés, symbole de son peuple. Même si ce dernier est contraint à l'exil, il porte, et portera toujours, l'essence de l'Espagne et tout ce qui fait sa beauté, sa richesse, son caractère.

Il est fait écho à la première partie de cette étude. Ainsi est souligné l'intérêt, porté par Almudena Grandes, d'écrire l'Histoire, de la raconter, de la transmettre en y incluant ses histoires, ses hommes et ses femmes et leur quotidien, ses traditions, sa culture, son terroir, ses régionalismes, ses couleurs, ses accents, rappelant l'Espagne de Galdós, celle de Cernuda. Almudena Grandes se joint à eux pour porter cette Espagne rêvée et elle donne un visage actuel à cette idée en l'incarnant dans le personnage d'Inés. Qui plus est, Almudena Grandes s'évertue à montrer qu'Inés a transmis cette essence de l'Espagne à ses enfants. Ce qui laisse supposer, espérer, que ses enfants incarneront encore cette Espagne, la vraie, la belle, la noble immortelle. Ce qui replace les femmes dans une position essentielle et hautement valorisée contrairement au traitement traditionnel qui leur est réservé.

En effet, la société, et donc l'Histoire, laissent fréquemment les femmes de côté. Elles sont généralement les oubliées de l'Histoire. Leur voix ne se fait pas entendre, leurs actions sont tues et considérées comme inexistantes. En temps de guerre, les femmes ne font pas partie de l'Histoire. Pourtant de tout temps, elles ont, elles aussi, œuvré. Au cours de la seconde Guerre Mondiale, les femmes ont participé à la victoire contre le nazisme en France. Elles ont activement contribué à l'effort de guerre en participant activement à la résistance clandestine, en faisant tourner les usines et en assurant la survie de leur famille. En Espagne, les femmes aussi ont lutté dans la résistance et ont œuvré pour leurs maris, leurs pères, leurs enfants.

Almudena Grandes vient au secours de l'Histoire avec sa littérature pour réhabiliter les combattants républicains espagnols, hommes et femmes. Grâce à son

écriture, les femmes réapparaissent dans l'Histoire, à leur juste valeur. A travers le personnage d'Inés et de la constellation de femmes qui l'entourent, et grâce à ses autres « Episodios », Almudena Grandes redonne aux femmes la place qui leur est due dans l'Histoire. Leurs histoires incarnent toutes ces femmes espagnoles républicaines, leur vie quotidienne démontre les qualités humaines de ces dernières -leur courage, leur force, leur investissement pour le collectif, leur abnégation, leur capacité de créer et alimenter la vie. Almudena Grandes pallie les failles de l'Histoire à l'égard des femmes.

Cette période de la Guerre civile permet de mettre l'accent sur l'oppression dont les femmes sont victimes à pareille époque ; cela dénonce l'éducation traditionnelle catholique et bourgeoise qui faisait des filles de dociles et obéissantes femmes d'intérieur et mère de famille. Leur liberté et leurs possibilités étaient réduites au maximum, leurs faits et gestes, leurs pensées même étaient totalement entravées.

Le personnage d'Inés incarne ces femmes issues de ce type d'éducation et qui ont dû grandir dans semblable carcan. Par contre, Almudena Grandes accompagne ce personnage dans une ouverture d'esprit et un éveil de la conscience libérateur qui la conduit à user de son libre-arbitre pour rejeter cette éducation coercitive et annihilatrice des femmes. Inés vient bousculer l'image des femmes issues de la tradition catholique, bourgeoise et entreprend de s'extraire de ce système oppressif pour devenir une femme courageuse, intelligente, cultivée, engagée, capable de décider et gérer seule, de faire face sans faiblir à toutes les difficultés possibles. Elle s'engage dans la lutte républicaine et la défense des idéaux humanistes. Elle se bat quotidiennement, entourée de femmes républicaines espagnoles comme elle, aux côtés de son mari, pour l'Espagne, pour la République, pour la famille, pour les femmes, pour la vie.

Dans ce roman, l'auteure procède à une dénonciation de cette injustice faite aux femmes et elle ouvre et engage une réflexion à ce sujet. Elle implique donc sa personne dans son écriture sur le passé dans un combat présent pour inciter à l'action et changer le futur.

# CHAPITRE II/ LA MÉMOIRE

## PERSONNELLE À TRAVERS LE

### CONCEPT DE LA FEMME ET

#### DE LA JOIE

Dans *Inés y la alegría*, Almudena Grandes a recours à la mémoire historique, culturelle, individuelle et collective pour produire une version de l'Histoire qui est la sienne. Cette version de l'Histoire est le fruit de son auteure qui engage nécessairement son idéologie dans sa création. Comme exposé précédemment, le choix de l'événement lui-même traduit clairement une remise en question des dirigeants politiques du Franquisme, de ceux du Parti Communiste et des dirigeants de façon générale. C'est aussi un engagement envers la défense des valeurs humanistes démocratiques républicaines incarnées par ces résistants espagnols, hommes ou femmes. C'est enfin une prise de position envers les femmes pour dénoncer les injustices et les violences dont elles sont victimes et mettre en valeur toutes les forces qui les animent.

L'auteure n'a de cesse de réaffirmer cet engagement en faveur de la défense des femmes dans ses entrevues : « La situación de la mujer en el mundo está muy ligada a

la pobreza, a la esclavitud, a la explotación... Me identifico con todas las causas que denuncian que hemos construido una civilización injusta, arbitraria, cruel y odiosa".<sup>930</sup>

La mémoire individuelle de l'auteure parle à travers tous ces choix qu'elle exprime, qui plus est, dans ses notes rendant le message clair et intelligible par tous, sans laisser place au doute.

Elle choisit de donner vie, voix à des témoignages réels colligés au gré des rencontres devenant témoin de ces témoignages, un relais entre eux et l'Histoire, la société, la postérité et ce faisant elle traduit sa propre façon de voir les choses. En effet, les témoignages qui lui sont chers et à qui elle souhaite donner voix sont ceux qui l'ont touchée le plus, qui lui tiennent le plus à cœur et qu'elle veut donner à connaître pour faire passer des messages. En se proposant d'être ce témoin de témoins, elle sert la cause de ceux qui ont vécu l'Histoire, d'elle-même et de ceux qui la lisent.

La mémoire individuelle de l'auteure est engagée à travers chaque choix car chacun résulte de l'auteure avec tout ce qu'elle porte en elle, l'héritage historique, culturel, familial, émotionnel. Dans ses notes, l'auteure fait référence à de nombreuses reprises à ses rencontres amicales, professionnelles et surtout à sa famille, à ses ancêtres, à toutes les femmes de sa famille qui influencent, inspirent et motivent son écriture.

En ce qui concerne le roman *Inés y la alegría*, Almudena Grandes exprime clairement un rapprochement entre elle-même, son amie Azucena, et Inés. Inés incarne plusieurs vies dont celle de l'auteure et des femmes fortes de façon générale. Inés se révèle être tout un symbole ; un symbole de l'Espagne, des femmes mais également de la philosophie de la joie, indispensable compagne de route de ceux qui ont souffert. Au travers de cette troisième dimension du roman, ce qui se révèle être le fil conducteur, c'est l'auteure elle-même, sa mémoire, sa conception des événements passés, présents et futurs, ses convictions idéologiques, culturelles, humaines qui parlent. L'auteure s'exprime à travers le choix de l'événement qui met en valeur les humanistes

---

<sup>930</sup> *Op.cit.* (Borgo, 2020).

républicains et fustige les dirigeants politiques franquistes et communistes et à travers le choix de l'héroïne Inés qui parle au nom des femmes engagées, humanistes, républicaines, espagnoles et des femmes au sens large.

Almudena Grandes fait le choix capital de ce personnage féminin pour porter cette Histoire. Grâce à ce dernier, elle replace les femmes sur le devant de la scène, autant que les hommes dans l'Histoire. Elle permet d'inclure dans l'Histoire, l'histoire des femmes. Qui plus est, le personnage d'Inés porte, incarne, défend, prône une philosophie vie, une philosophie de la joie qui prend sa source dans l'auteure elle-même et qui pénètre dans le lecteur par ce biais de la littérature pour venir bousculer, questionner voire modifier ses propres conceptions.

# SECTION 1.- INÉS, UNE FEMME

## 1. Femmes fortes

### 1.1 L'Histoire à hauteur de femmes

Le personnage central de ce roman est une femme et le choix ne peut pas être anodin, ne serait-ce que parce que cet épisode historique est incarné par des hommes à qui elle souhaite rendre hommage. Elle prend le parti d'adjoindre un autre versant de l'Histoire, oublié, méconnu, dévalorisé, celui des femmes dans la lutte et la résistance également. Grâce à ce choix, le lecteur chemine aux côtés d'Inés pour découvrir une autre version de l'Histoire, complémentaire et nécessaire pour une version plus juste. La littérature cette fois est mise au service des femmes pour les réhabiliter, elles aussi.

Dès le titre de ce premier épisode, Almudena Grandes propose une rencontre avec le personnage d'Inés, au cours duquel elle invite le lecteur à sa découverte et à la construction de son personnage tout au long du récit, jusqu'à la dernière ligne.

Pour porter son message et le rendre convaincant, Almudena Grandes construit au fil du roman un personnage riche et passionnant auquel le lecteur s'attache et qui, par conséquent, impacte sa vision des choses historiquement et émotionnellement : « [...] l'identité du personnage ne peut se concevoir que comme le résultat d'une coopération productive entre le texte et le sujet lisant ». <sup>931</sup>

---

<sup>931</sup> Jouve, V., *L'effet personnage dans le roman*, Presses Universitaires de France, Paris, 2001, p. 27.



Le récit qui concerne Inés est réalisé par les narrateurs internes, Inés elle-même, ainsi que Galán, à la première personne. Le récit fait à la première personne facilite, comme l'explique Vincent Jouve, une identification au personnage et une intimité<sup>932</sup> ; ainsi se construit le personnage d'Inés entre l'auteure et le lecteur. En effet, dans cette aventure, le lecteur entre dans l'intimité d'Inés et vit sa vie, à ses côtés, dans ses malheurs et dans ses joies. Ce personnage n'est ni complètement réel, ni complètement irréel, mais il est là et il transporte, il questionne et il transmet à celui qui veut l'entendre des messages signifiants derrière lesquels se cache l'auteure qui invite le lecteur à la réflexion :

*Le « lectant » a donc pour horizon une image de l'auteur qui le guide dans sa relation au texte. L'auteur peut être perçu de deux façons : il est aussi bien l'instance narrative qui préside à la construction de l'œuvre que l'instance intellectuelle qui, par le canal du texte, s'efforce de transmettre un « message ». Le « lectant » peut ainsi être dédoublé en un « lectant jouant » (qui s'essaye à deviner la stratégie narrative du romancier) et un « lectant interprétant » (qui vise à déchiffrer le sens global de l'œuvre).<sup>933</sup>*

Le lecteur d'*Inés y la alegría El ejército de la Unión Nacional Española y la invasión del Valle de Arán, Pirineo de Lérida 19-27 de octubre de 1944* part à la rencontre de l'Histoire et d'une histoire de femmes:

*Toute lecture, avons-nous dit, est fondée sur la curiosité. Le lecteur, lorsqu'il ouvre le livre, est en quête de quelque chose. Le roman existe pour combler un manque, une absence. Cette mélancolie du lecteur, ce besoin de faire du plein avec du vide, a sa source dans la « nostalgie de l'objet perdu » décrite par la psychanalyse, L'objet perdu, pour le sujet, c'est la mère : la force du lien entre texte et lecteur est comme l'écho lointain de la relation à la mère. Ce qu'on recherche si passionnément à travers la lecture, c'est la clé de son mystère.*

*En ce sens, le terme de « lu » est particulièrement bien choisi : si ce n'est pas toujours soi-même qu'on cherche à lire, à retrouver, à situer. Ce qui séduit dans le roman, n'est-*

---

<sup>932</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), pp. 52-53.

<sup>933</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p. 84.

*ce pas d'abord la promesse d'une aventure intérieure ? Il y a bien un niveau de lecture où ce qui se joue, c'est la relation su sujet à lui-même, du moi à ses propres fantasmes.*<sup>934</sup>

Le moteur de toute l'histoire, de toute la réflexion repose sur le personnage d'Inés. Le personnage d'Inés apparaît presque comme réel, comme une vraie femme et il interpelle vivement le lecteur. C'est ce que Vincent Jouve appelle « l'effet de vie » : « L'effet de vie d'un personnage s'impose parfois avec tant de force que certains lecteurs en arrivent à inférer une existence autonome de l'être romanesque ». <sup>935</sup>

Le lecteur vit aux côtés d'Inés une expérience de vie. Avec Inés, le lecteur vit une expérience affective de l'Autre : « L'effet-personne est un des fondements de la lecture romanesque. On peut même se demander si ce n'en est pas l'essence. [...] L'attrait de la lecture résiderait ainsi dans une expérience affective de l'autre. L'illusion de vie est une constante du genre romanesque ». <sup>936</sup>

L'état de crise qu'il lui est donné de vivre, l'évocation de sa richesse intérieure, la présence d'une vie affective, son évolution, sa construction progressive, font d'Inés un personnage « vivant », captivant et dont la signification se précise et grandit au fur et à mesure du récit.

Vincent Jouve affirme que le lecteur ne sort pas indemne de sa lecture. Le lecteur d'*Inés y la alegría* ne sort pas indemne de cette lecture, que ce soit d'un point de vue intellectuel englobant une réflexion historique, politique, culturelle ou que ce soit sur le plan humain où affleurent l'affectivité, l'émotion. La vie d'Inés impacte profondément et durablement le lecteur : « Il se produit une sorte de contagion : l'être imaginaire des personnages affecte la réalité même du sujet lisant ». <sup>937</sup>

---

<sup>934</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p. 90.

<sup>935</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p.108.

<sup>936</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p.109.

<sup>937</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p. 197.

Le lecteur s'intéresse à Inés, à ce qui lui arrive, à ce qu'elle fait, à ses choix, à ses ressentis -ses joies, ses doutes, ses peines-, il « vit » avec elle et s'en trouve impacté :

*Vivre avec un personnage ne consiste pas à conformer nos actes aux siens, mais à transposer dans notre vie des réflexions et des remarques empruntés à sa vision du monde. [...]*

*La transformation du lecteur par personnages interposés est donc plus réelle qu'on ne le croit. Elle peut prendre des formes mineures (le souvenir de lecture nous donnant le courage de briser certaines codes), mais aussi des formes extrêmes.<sup>938</sup>*

Inés pénètre au plus profond de son lecteur et impacte sa psyché : « Nous sommes face à un constat : la relation aux figures textuelles est vécue comme une expérience ; elle a des prolongements dans le monde « réel » où le lecteur vit au jour le jour ». <sup>939</sup>

A travers ce personnage d'Inés, l'auteure invite le lecteur à s'inspirer des valeurs et de la philosophie qu'elle incarne : « Dans nombre de romans, le personnage incarne des pensées ou des valeurs dont le lecteur est invité à s'inspirer, au-delà de la lecture, dans le monde extra-textuel de son existence ». <sup>940</sup> L'auteure fait représenter à Inés toutes ces femmes qui de tout temps ont lutté contre vents et marées pour la vie, semant la joie là où elle n'est pas.

Dans l'œuvre de Galdós, il y avait déjà une Inés. Néanmoins, l'Inés d'Almudena Grandes n'est pas une prolongation du personnage galdosien. En effet, les deux Inés sont bien différentes et ne correspondent pas à la même image de la femme. L'époque n'est pas la même et les conceptions de la femme et les femmes elles-mêmes ont évolué.

---

<sup>938</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p. 201.

<sup>939</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p. 202.

<sup>940</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p.218.

Dans son étude sur Galdós, Hans Hinterhäuser explique que les personnages féminins de Galdós sont à ses débuts quelque peu primitifs, caricaturaux et surtout présentés comme asexués. Il relie la cause de cette conception au fait que Galdós a été influencé par sa mère dans sa création des personnages féminins. Ce dernier a été victime d'une mère tyrannique qui menait son foyer d'une main de fer ; il en a sûrement développé une aversion pour les femmes autoritaires. L'aversion pour sa mère associée à une influence de l'éducation bourgeoise oppressive de la femme ont pu constituer dans son esprit une image de la femme limitée et erronée. La femme apparaissait comme uniquement bonne à tenir un foyer, comme un être dépourvu de sensations, d'émotions et de capacité de réflexion. Selon cette conception, la femme est une femme d'intérieur -"genio doméstico", "mujer hogareña"- . Il s'agit d'un être asexué, dépourvu de désirs. De plus, la femme est associée à une attitude générale de passivité, manquant de réflexion propre, d'implication politique, ce qui justifie sa place dans la société. Cette vision correspond, en somme, au rôle traditionnel de la femme dans la société de l'époque et forcément dans la littérature qui lui est contemporaine. Cette conception répandue a évolué progressivement avec la société mais sans parvenir totalement à éliminer cette part profondément injuste de la femme d'où l'intérêt de l'investissement de l'auteure dans la défense de la femme au sein de l'Histoire.

À partir de la Quatrième Série, les personnages féminins galdosiens se transforment ; ils sont dotés d'une véritable anatomie. Les femmes sont plus charnelles, plus sensuelles, même si l'époque constitue en soi une limitation importante. Cette limitation de Galdós dans la création de personnages féminins donne à Almudena Grandes une raison supplémentaire de prolonger son œuvre en la « modernisant » et en y ajoutant sa conception personnelle. Ainsi, peut-elle poursuivre l'évolution du personnage féminin et la pousser jusqu'à une nouvelle conception dans laquelle la femme est l'égale de l'homme.

Dans *El lector de Julio Verne*, Almudena Grandes rend hommage aux femmes combattives dans l'œuvre de Galdós et au fait que Galdós appréciait de telles femmes :

*Y léete «Zaragoza», si quieres, que eso sí que es una novela de aventuras, con Agustina disparando el cañón, hecha una jabata- y se echó a reír, como si sus propias*

*palabras le hicieran mucha gracia-. ¡Qué prodigio de mujeres, madre mía! Cómo se nota que en la vida le gustaban peleonas...*<sup>941</sup>

Ce parallèle rapproche et éloigne à la fois de l'Inés de Galdós. Il permet d'en proposer une autre version, plus adaptée à la réalité, moins empreinte des clichés de l'époque, qui cantonnaient la femme au rôle de femme d'intérieur, incapable de penser ou d'agir. Ainsi, Almudena Grandes peut créer une femme digne de Galdós, telle qu'il aurait pu le faire, s'il avait vécu jusque-là. Cette évolution d'Inés, apparaît sous la plume d'Almudena Grandes comme si cette dernière appliquait la notion d'historicité à l'Inés de Galdós, lui rendant doublement hommage en prolongeant son œuvre et en l'inscrivant dans le temps présent.

Inspirée par ces femmes « combattantes », Almudena Grandes a sa propre conception des femmes qui prend vie dans son roman. Dans les romans d'Almudena Grandes, la femme a des qualités et des capacités identiques à celles de l'homme. Comme lui, elle est pourvue d'intelligence, de besoins, de désirs, de volonté, de force, de courage. La femme Grandesienne est non seulement l'égale de l'homme et même plus encore, les femmes de son roman sont des femmes robustes et vigoureuses.

*Inés* est une femme active, résolue, courageuse qui use de son libre arbitre pour choisir son camp, celui de la lutte pour la démocratie, pour la liberté, pour l'égalité entre tous les êtres humains -hommes comme femmes-. Elle n'est pas une femme forte parce que dépourvue d'attributs féminins et imitant les hommes. Elle est une femme avec tous ses attributs et spécificités mais elle est égale à l'homme, intelligente, engagée, combative, valeureuse et intrépide.

Ce positionnement de mettre sur le devant de la scène des femmes de cet acabit se confirme dans les épisodes suivants : *El lector de Julio Verne*, *Las tres bodas de Manolita* ou encore *La madre de Frankenstein* font écho à cette conception.

---

<sup>941</sup> *Ibid.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 195.

Dans *El Lector de Julio Verne*, les Rubias «*tienen un par de cojones*».<sup>942</sup> et l'emblématique personnage de Pepe el Portugués confie sa préférence pour les filles de caractère :

- *Pues Filo es mucho más guapa.*

- *Sí, pero a mí me gusta más su hermana.*

-*Pues es la que peor leche tiene.*

-*Ya- entonces sí me miró-. Por eso me gusta.*<sup>943</sup>

Le personnage de Manolita est également une femme qui affronte toutes les difficultés sans jamais faillir, entourée d'autres femmes comme elles avec lesquelles elles forment un groupe d'entraide indéfectible, comme Inés avec ses amies.

Dans le contexte politique et socio-culturel de la Guerre civile espagnole, le champ d'action féminin est forcément grandement limité. Les actions de résistance féminines se produisaient dans l'ombre. Ces femmes luttèrent selon leurs possibilités dans la clandestinité pour soutenir les combattants pour la logistique, les soins, les communications, la propagande.

Le personnage d'Inés est, par conséquent, contraint de tenir compte et d'intégrer de telles limitations. Almudena Grandes, pour sa part, réussit à la fois à « respecter » ces limitations et à les « enfreindre » en faisant évoluer le personnage qui reconquiert son libre arbitre et sa liberté progressivement.

Après avoir analysé les archives, Odette Martínez Maleft explique très clairement cette limitation du féminin : « Estos archivos confirman, lo hemos visto, la hipótesis que una diferencia sexuada determinaba las formas de la experiencia resistente. No sorprende nada el hecho de que la guerrilla reproduzca en su seno las relaciones sociales que caracterizan el entorno en el cual se inscribe ».<sup>944</sup>

---

<sup>942</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p.285.

<sup>943</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p.189.

<sup>944</sup> *Op. Cit.* Martínez Maleft Odette in *El último frente*, Aróstegui Julio y Marco Jorge (eds.), 2008, capítulo 13 , 2.2 "Palabras que apenas se pueden oír".

Comme le rappellent Nicolás Sartorius et Javier Alaya, la femme dans la tradition franquiste est inférieure dans tous les aspects à l'homme, elle n'est que son complément :

*Un destino nada envidiable, que se iba reproduciendo desde la niñez en juegos, en vestidos, en juguetes -bien diferenciados los de las niñas de los de los niños- cuyo objetivo era - y es- inculcar una mentalidad sexista mediante el manejo continuo y permanente de figuras, objetos y símbolos que al llegar a la plenitud sexual conviertan en natural y llevadero el destino de cada cual según su sexo.<sup>945</sup>*

Almudena Grandes ne peut donc que prendre en considération cette limitation et s'y plier. Aussi donne-t-elle à ses personnages des rôles adaptés aux « codes » de l'époque, que ce soit au sein du milieu familial, politique ou dans la guérilla. Mais le personnage d'Inés parvient à bousculer ces codes en restant cependant dans la vraisemblance, qu'ils soient politiques, culturels ou sociologiques, comme ont pu le faire certaines femmes dans la réalité.

Almudena Grandes a su créer un personnage riche, complexe et évolutif qui porte en lui beaucoup de messages concernant les femmes en général. L'Inés d'Almudena Grandes est une nouvelle Inés, une femme, moderne, active, déterminée, engagée, courageuse, intelligente, altruiste, droite, honnête, fidèle, mais aussi une femme de chair et d'os, avec un corps sensible, des besoins, des désirs, des plaisirs et comme tout un chacun des "faiblesses".

Le lecteur découvre qu'Inés a osé croquer la vie à pleines dents et, de ce fait, elle en affronte aussi les difficultés. Mais loin de s'arrêter, Inés poursuit son chemin et le lecteur suit son évolution. Les exemples témoignant de cette force de caractère d'Inés, face à la vie, ne manquent pas. En effet, étant donné la douloureuse époque qui lui est donnée de vivre, ainsi que le chemin qu'elle a choisi, les obstacles et les malheurs ne manqueront pas, les joies, non plus. A partir du moment où Inés choisit de rejoindre le camp républicain et de mener une lutte clandestine, elle s'engage, corps et âme, dans une vie dangereuse, mais elle est en paix avec elle-même. D'autres firent le même choix

---

<sup>945</sup> *Op.cit.* (Sartorius & Alfaya, 1999), p. 339.

qu'elle, à l'aube de cette Guerre civile. Mais cet engagement, ce don de soi, ne constituent pas un choix majoritaire et facile. Ces vies résonnent comme des histoires extraordinaires qui méritent d'être relayées. Inés est une femme. Le rôle attribué aux femmes est souvent bien loin de celui que choisit Inés alors que les exemples de femmes ayant lutté dans la résistance, en Espagne comme en France, ne manquent pas. Avec Inés, point le message selon lequel il est possible de s'engager pour la défense des valeurs auxquelles on croit. Une femme peut, tout autant qu'un homme, le faire ; elle en a la force, le courage, l'intelligence.

Dans ce premier roman, la référence à son amie Azucena Rodríguez est considérée comme l'origine du personnage de Inés : « *Las dos somos Inés, porque esta es nuestra historia* »<sup>946</sup> ; le second puise son origine dans l'histoire que l'ami de son mari, Cristino Pérez Meléndez, lui a racontée et qui l'a ramenée sur les terres de ses racines marocaines, à Arcila, lui rappelant ses arrière-grands-parents, en particulier son arrière-grand-mère Isabel García, sa grand-mère Francisca, sa mère qui y a grandi à cause de la Guerre civile avec ses six frères. Elle cite également son arrière-grand-mère paternelle, Benita Alonso de la Iglesia, qui elle aussi était partie s'installer au Maroc à Casablanca chez sa belle-mère :

*[...] todo un personaje para una bisnieta novelista. Cuando esta posibilidad se frustró \_por razones que no conozco del todo, y aun así, apenas podría contar en otra novela que seguramente escribiré algún día\_ Francisca cogió a su madre y a sus siete hijos, y se cruzó medio Marruecos, desde Casablanca hasta Asilah, para buscar refugio en casa de una amiga de su infancia.*<sup>947</sup>

Au fil des notes suivantes, Almudena Grandes confirme cette inclination à rendre hommage à ces femmes fortes de sa famille qui ont influencé ce qu'elle est aujourd'hui. Elle distille les informations sur ses racines, sa famille. Le lecteur, qui dès le premier roman pressent l'importance de la famille dans la vie et l'écriture de l'auteure, confirme son hypothèse car elle décrit peu à peu ses ascendants et leur importance.

---

<sup>946</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), remerciements.

<sup>947</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 406.



Le troisième roman complète ce portrait de famille. L'auteure fait référence au quartier d'enfance de sa mère et de celui de son père à Madrid qu'elle évoque dans cette œuvre, ainsi qu'à son arrière-grand-père Manuel Rodríguez qu'elle transforme en personnage secondaire, propriétaire d'une taverne. Almudena Grandes fait référence à cette lignée de femmes dont elle est issue, une fois de plus comme un hommage, ce qui témoigne de l'importance de celle-ci dans sa vie et dans son écriture :

*Cuando nos estábamos acercando a esta última ciudad, por alguna razón que no logro explicarme pero tampoco precisa de mucha explicación, me puse a llorar, y lloré durante mucho rato, pensando en aquellas dos mujeres solas, mi bisabuela y mi abuela, cargada de niños, tan lejos de casa, y también en sus hijas, dos niñas españolas, mi abuela y mi madre, que de repente me parecieron más pequeñas, más perdidas, más conmovedoras que nunca al situarlas en aquella belleza tan esplendorosa como extraña.<sup>948</sup>*

Ainsi, l'œuvre d'Almudena Grandes doit-elle se percevoir comme un lien qu'elle tisse avec toutes ces femmes extraordinaires qui ont marqué sa vie personnelle, un hommage qui leur est rendu et une invitation à s'en inspirer.

Au-delà d'un acte de mémoire, de témoignage, d'hommage à ces femmes, l'auteure livre un combat au quotidien pour les femmes. Grâce à tous les romans de ces *Episodios*, Almudena Grandes aspire à lutter pour défendre ces femmes, leur rendre hommage -rien ni personne ne pourra effacer leur mémoire- et, pourquoi pas, impulser une nouvelle dynamique sociale quant aux femmes. Dans le cinquième roman, Almudena Grandes l'affirme avec vigueur en faisant mémoire de sa tante Agripina :

*Pero la muerte tampoco fue capaz de arrancarla de mi lado.*

*Siempre ha estado conmigo, y su recuerdo me ha acompañado en cada una de las páginas de una novela que también aspira a contar la vida de muchísimas mujeres españolas, todas distintas y todas semejantes, todas sometidas por igual a una de las consecuencias menos visibles, menos consideradas, de la larga dictadura del general Franco. La alianza entre el Estado y la Iglesia católica desató sobre ellas una represión*

---

<sup>948</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 406.

*intima, invisible en apariencia, que las encarceló por dentro e intervino su vida privada, que coartó ferozmente su libertad para impedir que fueran felices mientras trabajaban como mulas a cambio de salarios de hambre y son derechos de ninguna clase, que las indujo a avergonzarse de su propio cuerpo hasta el punto de convertir la manga corta en un pecado.*

*En memoria de todas esas mujeres, que no pudieron atreverse a tomar sus propias decisiones sin que las llamaran putas, que pasaron directamente de la tutela de sus padres a la de sus maridos, que perdieron la libertad en la que habían vivido sus madres para llegar tarde a la libertad en la que hemos vivido sus hijas, he escrito este libro.*

*Pero quiero que sus últimas palabras sean para Ina.<sup>949</sup>*

Dans cette note, où rien n'est laissé au hasard, la ferme affirmation d'écrire pour la défense de ces femmes victimes de l'oppression nationale-catholique franquiste est sans détour. La réaffirmation de l'importance de la mémoire l'est aussi. Grâce à Almudena Grandes, ces femmes, et celles de sa famille avant toutes choses, sont mises à l'honneur et ne disparaîtront jamais.

L'essor des idées féministes et la récupération de la mémoire des femmes opprimées n'a été possible qu'après la disparition du Franquisme, comme l'explique José F. Colmeiro. A émergé alors un nouveau mouvement littéraire qui écrit l'Histoire à hauteur des femmes :

*La salida del franquismo y el levantamiento de la represión coincide con la entrada en la postmodernidad, con el final de las grandes narrativas y las oposiciones jerárquicas, la fragmentación narrativa, la disolución de los parámetros espaciotemporales y lógico-causales tradicionales, y la hibridación genérica.*

*Igualmente coincide con el auge de las ideas feministas, con su replanteamiento de la conciencia sexuada de la identidad y la recuperación de la memoria de las mujeres.<sup>950</sup>*

---

<sup>949</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020), pp. 549-550.

<sup>950</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p. 148.

La défense des femmes, non pas en tant que clivage supplémentaire, mais en tant que doctrine pour l'égalité entre les hommes et les femmes, en tant que mouvement militant qui œuvre pour l'amélioration et l'extension du rôle et des droits des femmes dans la société est un concept indispensable à cette dernière. L'actualité ne cesse de le prouver chaque jour. Cette montée de la récupération de la mémoire des femmes contribue à la fois à réhabiliter une catégorie de population maltraitée, minimisée, oubliée de l'Histoire mais également à la défendre dans le présent pour qu'elle trouve une place qui lui est due, égale à celle de l'Homme.

Il convient de pas tomber dans le leurre d'une éventuelle « castisation » consistant à opposer obligatoirement la femme à l'homme, la considérant comme supérieure, car ce serait alors reproduire exactement le même schéma d'opposition et de relation de dominant/dominé qui est à bannir.

Almudena Grandes s'inscrit dans cette veine. Elle déclare ouvertement préférer le concept d'égalité à celui de féminisme, entendu au sens de mouvement pro-femmes et non pas égalitaire entre hommes et femmes : « Me gusta más el concepto de igualdad que el de feminismo. »<sup>951</sup> En ce sens, il est à noter également que la littérature qui œuvrerait pour la mémoire des femmes, pour l'égalité hommes/femmes dans le traitement du passé historique comme dans le présent, ne revient pas uniquement à des auteurs de sexe féminin. De la même façon, une femme qui s'inscrirait dans cette veine s'adresse à tous, hommes comme femmes : « ¿Una mujer solo interpela a las mujeres? Eso es una barbaridad. Esa es la barrera que hay que derribar ».<sup>952</sup>

Pendant la Guerre civile et durant les années qui ont suivi, les femmes ont subi, en tant que telles, une violence de genre tout à fait cruelle. Il est avéré que les oppresseurs ont eu recours à la violence psychologique (femmes traitées comme des parias, tondues, exhibées, dénigrées, isolées socialement) ainsi qu'à la violence sexuelle (abus sexuels et viols). Odette Martínez Malefí explique qu'une femme qui venait en

---

<sup>951</sup> *Op. cit.* (Moreno, 2018), propos de Almudena Grandes recueillis dans l'article de Mar Moreno.

<sup>952</sup> *Ibid.* (Moreno, 2018).

aide aux guérilleros était qualifiée de « pute », coupable d’être républicaine, coupable d’être libre et d’avoir des relations avec des hommes librement :

*Y que en el discurso de la época, las mujeres que ayudaban a los guerrilleros o que se echaban al monte no eran designadas como resistentes sino como “putas” Su delito era entonces sexuado y doblemente político frente a una sociedad que hizo de la Iglesia católica un pilar de retorno al orden, asignando a las mujeres su papel tradicional. “bandidas y putas”, las mujeres de la guerrilla eran dos veces culpables: culpables de bandolerismo y culpables de tener “amores bandidos”<sup>953</sup>*

Il est très difficile de parler de cette expérience de par la répression, d’une part, et, d’autre part, d’un point de vue sociétal, culturel. Ces violences subies par les femmes n’ont pas été reconnues par des instances politiques ou juridiques. Ce thème concerne le passé mais également le présent ; l’actualité en fait encore état.

En tant que citoyenne politiquement engagée, Almudena Grandes aborde ce problème grave à travers le personnage d’Inés en bravant une opinion répandue consistant à ne pas inclure les femmes dans la résistance. Elle réalise ainsi un acte de défi. De plus, cette résistance féminine n’est en rien tronquée mais décrite dans ses menus détails. Elle assume cet acte de transmission de la mémoire à travers un pan méconnu et passé sous silence de la résistance féminine. Elle répare une injustice et œuvre au présent et au futur pour la cause des femmes. Inés permet l’accomplissement de la volonté première d’Almudena Grandes : mettre la fiction au service de l’Histoire. Elle sert également la volonté, non explicitée, de mettre cette histoire au service du mieux vivre ensemble de façon générale et de la cause des femmes, en particulier. Inés est à la fois un vecteur du récit de l’invasion du Val d’Aran, un vecteur de l’histoire des hommes et des femmes qui l’incarnent et un vecteur de l’histoire des femmes.

Tel qu’évoqué précédemment, Almudena Grandes déclare très ouvertement dans les pages précédant le début de la narration, qu’il y a une part d’elle et aussi de sa

---

<sup>953</sup> *Op. Cit.* Martínez Maleft Odette in *El último frente*, Aróstegui Julio y Marco Jorge (eds.), 2008, capítulo 13 , 2.2 “Palabras que apenas se pueden oír”.

grande amie Azucena Rodríguez, avec qui elle a partagé et nourri ce projet, dans Inés, son personnage principal.

Inés c'est l'histoire d'Almudena Grandes et de son amie Azucena Rodríguez. L'auteure s'est elle-même définie dans sa compilation d'articles, *La herida perpetua*, précédemment évoquée<sup>954</sup> comme une femme républicaine, espagnole, de gauche, anticléricale, plébéienne, combative et partisane de la félicité : « [...] yo, mujer republicana, española, de izquierdas, anticlerical, plebeya, peleona y partidaria de la felicidad ». <sup>955</sup>

A l'image de Almudena Grandes, Inés peut se définir ainsi et de tels qualificatifs sont un guide de lecture pour l'idéologie qui sous-tend le récit et les messages qui en découlent. Inés est une femme, républicaine, espagnole, de gauche par choix, anticléricale, plébéienne par choix, combative et partisane de la félicité, ce qui ne va pas sans rappeler les caractéristiques d'Inés.

## 1.2 L'Histoire à hauteur d'Inés.

L'Histoire vécue à hauteur d'Hommes prend vie autour du personnage d'Inés. Ce roman c'est aussi l'histoire d'Inés et de sa joie inébranlable qui apparaît au fil du roman comme une philosophie de vie. Comme le titre l'indique, ce roman c'est l'histoire d'Inés et de sa joie indéfectible.

Inés, en tant que narratrice du récit, débute et termine ce roman. Elle est le fil conducteur des histoires de l'Histoire. C'est Inés qui permet la rencontre entre l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran et ses combattants, entre les civils et les militaires, entre une femme et un homme. Son histoire, unie à celle de Galán, sert d'échelle du temps au roman, puisque le temps est calqué sur la vie de ces deux protagonistes, et non pas uniquement sur le fait historique de l'invasion. Aussi, le lecteur vit-il l'Histoire à travers

---

<sup>955</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua* El problema de España y la regeneración del presente., 2019), p. 11.

celle d'Inés et de Galán, de leur enfance jusqu'à leur vieillesse. Ils portent dans leur histoire, l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran.

Avec Inés, deux mondes opposés se découvrent. Inés, est une jeune fille issue d'une riche famille franquiste, catholique, bourgeoise dont elle s'extrait pour devenir républicaine et s'engager dans la cause, cela la mène à la rencontre de Galán, jeune homme issu d'une famille de mineurs, républicain, politisé et engagé très jeune dans la lutte démocratique.

Inés n'est pas un personnage figé, immuable, intolérant, hermétique ; elle évolue tout au long du roman. Sa transformation débute à l'aube de la vingtaine, avec la naissance du conflit des deux Espagne et l'arrivée de la Guerre civile. Face à cette réalité, elle prend conscience de nombreuses choses et elle décide de choisir son camp, en toute connaissance de cause, écoutant son libre-arbitre. Elle ne se laisse pas influencer par sa famille franquiste et par l'éducation catholico-bourgeoise dans laquelle elle a été éduquée et qu'on veut lui imposer. Ainsi, Inés rompt de son propre chef avec les idées franquistes et, pour ce faire, avec sa famille, devenant ce que certains critiques nomment "un personaje escindido", un personnage dissident.

Almudena Grandes fait d'Inés un exemple représentatif de ces premières femmes qui ont décidé de rompre avec ce système patriarcal coercitif et oppressif. Inés a douté, faibli, mais elle a su trouver la force de toujours avancer et de ne plus jamais se complaire dans cette situation de départ, de confort douillet mais morne et insipide dans lequel on la faisait vivre, comme tant d'autres jeunes filles espagnoles. Elle incarne, dans le passé, les prémices de la femme moderne, libre et indépendante. Inés tend à anéantir les clichés féminins, selon lesquels une femme aime avant tout la vie de femme d'intérieur. Elle vient contredire le fait que les femmes sont apolitiques, incapables de réfléchir ou de penser par elles-mêmes, peureuses, passives et dépourvues de désirs sensuels et sexuels. Inés déconstruit les clichés sociétaux des deux Espagne mais aussi ceux de la suprématie du masculin sur le féminin.

Ce personnage permet de faire un récit de la résistance d'un point de vue féminin dans le sens où dans les récits féminins de la résistance s'exprime une part d'intime, de sensualité, de sexualité, exclue des récits écrits par des hommes :

*Contar lo íntimo: el sentimiento y la sexualidad. Una de las características de los relatos femeninos (aquí como en otros contextos históricos) es parte concedida a la memoria íntima y la voluntad de tener en cuenta la articulación entre lo afectivo y lo político, entre lo individual y lo colectivo al contrario de lo que pasa con muchos relatos de guerrilleros que sacrifican esa dimensión sentimental, personal, en nombre de respeto a la ortodoxia o en virtud del deseo de generalizar.*<sup>956</sup>

Avec le personnage d'Inés, les dimensions sociales, politiques mais aussi humaines et intimes se trouvent associées et non plus en contradiction. Ce qui crée une richesse, une complétude et également un personnage vraisemblable, proche d'une réalité jusqu'alors tue.

Selon David Becerra Mayor<sup>957</sup>, cette inclusion de l'intime, du féminin, dans le récit fait perdre la dimension historique au profit d'une « reconstruction *pop* » basée sur des éléments superficiels, citant à l'appui quelques passages concernant principalement les tenues vestimentaires (robes, dentelles, coiffure) dont la présence serait censée être dépourvue de dimension historique. Or, tous ces éléments font partie intégrante de l'Histoire et ont une fonction symbolique importante, en particulier pour exprimer le rejet de cette éducation « dentelle » sans pour autant cataloguer les femmes qui s'intéresseraient à leur apparence dans la catégorie d'êtres futiles et inutiles.

Inés, c'est un récit de vie humaine de femme au cœur de l'Histoire, pour l'Histoire, pour le présent, pour le futur et l'Histoire se déroule, une fois n'est pas coutume, à hauteur de femmes, à hauteur d'Inés.

Cette étude a précédemment évoqué le rejet de sa condition de jeune fille bourgeoise en proie à une éducation restrictive, coercitive comme élément déclencheur de l'histoire d'Inés et comme point de rencontre entre ce qu'elle était et ce qu'elle

---

<sup>956</sup> *Op. Cit.* Martínez Maleft Odette in *El último frente*, Aróstegui Julio y Marco Jorge (eds.), 2008, capítulo 13 , 2.2 "Palabras que apenas se pueden oír".

<sup>957</sup> *Op. Cit.* (Becerra Mayor, 2013).

souhaite devenir. Cette libération, précisément, l'a conduite vers l'humanisme républicain qu'elle adopte. Aussi constitue-t-elle un point clef à approfondir.

A la suite d'une rencontre avec le groupe politique auquel appartenait son amie Virtudes, Inés s'est engagée volontairement dans la lutte républicaine contre le Franquisme qui lui semblait être ce qu'elle trouvait juste, brisant par là-même les liens avec son éducation et avec sa famille. En embrassant ce parcours dissident, Inés rompt avec la tradition et fait voler en éclat le caractère inéluctable de son déterminisme. Inés pouvait alors apparaître comme une sur-femme, une héroïne irréaliste. Mais Almudena Grandes fait en sorte que cela ne soit pas le cas. Inés est une femme normale qui, en s'ouvrant à l'Autre, libère son esprit critique, son libre arbitre et entame une réflexion identitaire. Ce chemin libérateur n'est pas sans embûches extérieures et intérieures, ce qui rationalise le personnage et sa transformation, progressive et coûteuse.

Almudena Grandes fait parler l'intériorité du personnage, elle fait faire à Inés le récit d'événements qui soulignent son humanité à travers la confession de ses « faiblesses ». Ainsi, fait-elle part de certaines anecdotes qui vont en ce sens. Par exemple, elle décrit de quelle façon Inés est tombée sous le charme de Pedro Palacios. Ce dernier la trompait et Inés fermait les yeux par amour. C'est lui-même qui finit par la dénoncer aux autorités franquistes, ce qui entraîna la perte de tous les militants du groupe. Ce n'est pas sans rappeler le cas de Carmen de Pedro mais, contrairement à cette dernière, Inés n'a trompé personne pour sauver cet amour. De plus, Inés aura la sagesse de tirer les conséquences de semblable leçon.

Almudena Grandes humanise et rend plus crédible, plus vraisemblable, plus humain le personnage d'Inés. Elle n'épargne aucun détail du récit. En particulier, elle souligne, qu'au début de son engagement, le charme du leader du groupe, Pedro Palacios, a pesé dans la balance. Inés en était subjuguée. Almudena Grandes insiste ainsi sur le poids de l'expression involontaire du corps, du ressenti, dans les prises de décision, qu'elles soient humaines ou politiques, comme elle le fait au niveau des dirigeants historiques. La différence étant qu'Inés n'a pas cherché à nuire à quiconque pour servir ses intérêts. Cet amour qu'elle ressent pour Pedro Palacios, la fait subitement se sentir vivante, mais aussi la rend naïve et la fragilise tout autant. Almudena Grandes montre comment tous ces facteurs l'empêcheront d'être lucide quant aux agissements de ce dernier, et ce



malgré les avertissements de son amie Virtudes. Cela la conduira à sa perte et à celle de ses camarades, dont Virtudes. Inés apparaît tout à fait humaine, avec ses tentations, ses émotions, ses désirs et ses faiblesses, capable de s'engager mais aussi de commettre des faux pas. Ce qui ne la rend que plus humaine, plus attachante pour le lecteur et donc plus crédible. Les faiblesses du personnage dont elle fait le récit révèlent sa personnalité honnête et humaine, renforcent sa vraisemblance et ne la placent pas sur un piédestal de héros inaccessible. Elle est devenue une héroïne du quotidien comme d'autres.

Tout au long du récit, l'auteure fait exprimer au personnage ses doutes, ses « faiblesses ». Inés confie ses « faiblesses » de l'esprit à plusieurs reprises. Elle avoue s'être laissée aller au désespoir, elle ne se sentait plus le courage de lutter, comme lors de sa tentative de suicide au couvent ou lors de son désir de ne plus vivre après l'échec de l'opération. Elle confie aussi les « faiblesses » de son corps fragilisé, qui dépérit, se meurt peu à peu, comme en prison, au couvent. Mais également, au contraire, celles de son corps en ébullition qui réclame à cor et à cri du contact, de l'amour, du sexe, comme lors de ses pensées nocturnes au couvent, ou à Pont de Suert, face au colonel Garrido, si attirant malgré son mépris, ou encore face à Galán, lors de leur première rencontre. Ses « confessions » rendent Inés humaine, profondément humaine, forte, profondément forte. Le message sous-tendu est que le plus difficile est de se relever des chutes et Inés finit toujours par y parvenir, grâce à la joie qui ne la quitte presque jamais. Inés est une femme dans toute son humanité, dans ses faiblesses et dans ses forces, qui ne cesse d'évoluer au fil du roman, au fil de son histoire.

Une fois arrêtée et emprisonnée, Inés révèle son caractère de battante, son abnégation sans faille. Elle se montre courageuse, résistante. Ses camarades font de même, et, toutes, elles luttent contre les conditions atroces, dans lesquelles elles sont incarcérées. Elles affrontent la faim, le froid, l'insalubrité, la promiscuité extrême, la privation de sommeil, le manque d'hygiène, l'humiliation. Mais grâce à leur courage, et à la solidarité qu'elles tissent entre elles, elles survivent, pour celles qui ne sont pas exécutées, comme Virtudes en 1941. En ce début d'aventures, à deux reprises, Inés démontre sa loyauté, son courage et sa ténacité. Elle refuse, par exemple, l'aide d'un missionnaire, envoyé par son frère pour la sortir de Madrid, et récupérer les économies

familiales au passage. Néanmoins, toujours dans cette optique de créer un personnage humain, Almudena Grandes présente une Inés en proie aux doutes quant au choix à faire : combattre et risquer sa vie pour la cause collective, ou bien rentrer dans le cocon et le moule familial. La confiance de ses hésitations rend le personnage beaucoup plus humain et crédible. Le doute est inhérent à l'Homme et, il n'aurait pas été logique de ne pas douter au moment de choisir entre une vie aisée et rangée, et une vie trépidante mais dangereuse. Malgré ses doutes, Inés tient bon et fait le choix du courage et de la vie. Ce qui insiste sur la possibilité et l'importance de faire des choix.

Peu de temps après, alors qu'elle était en prison, son frère lui envoie un avocat pour la faire sortir de prison, en échange de la délation de son amie Virtudes, qui serait ainsi tenue pour seule responsable. Inés refuse catégoriquement, cette fois sans hésitation aucune. Cet acte démontre d'une part l'évolution de son engagement et d'autre part la certitude de ses valeurs humaines. Elle répète qu'elle ne regretta jamais son choix, même si elle ne connaissait que trop bien, le pays dans lequel elle vivait. Elle savait que, malgré son refus d'obtempérer, Virtudes finirait par être tenue pour responsable et condamnée à mort. Mais au moins, elle ne porterait pas une telle responsabilité. Elle donnera le prénom "Virtudes" à sa fille aînée, montrant de la sorte qu'elle ne l'a pas oubliée, qu'elle lui reste fidèle. Qui plus est, elle inscrit cette "histoire" dans une échelle de temps supérieure, puisqu'ainsi, grâce à sa fille, elle permet à Virtudes de survivre à la mort. La transmission des prénoms de génération en génération est une tradition qui représente bien évidemment un héritage symbolique.

Après ces deux événements, on comprend qu'Inés ne fera jamais marche arrière, qu'elle est sûre de ses décisions et de ses valeurs. Elle finit par sortir de prison, au bout de deux ans, mais en laissant derrière elle, avec une immense tristesse, toutes ses camarades. Elle ne reverra jamais Virtudes, qui sera tenue pour responsable et exécutée. Inés sera ensuite recluse dans un couvent, ce qui pour elle sera bien pire que la prison, privée de ses camarades, privée d'échanges, privée de vie. Elle fera, à ce moment-là, preuve de beaucoup de courage également, puisqu'elle devra faire face à une déshumanisation, imposée par les religieuses. Au couvent, les odeurs, le toucher, les rires n'ont plus leur place. Inés a l'impression de ne plus exister, de n'être plus personne. Ce passage au couvent permet d'exprimer un rejet de l'autorité cléricale et

de son mode de fonctionnement oppressif, coercitif, inhumain imposé par la force et par la violence aux femmes.

Cet « épisode » permet de mettre en avant l'importance des sens dans la vie puisque c'est justement ce que nie l'éducation catholique. Au couvent, son corps et son esprit accusent un manque d'amour, de contact, de plaisir. Elle confesse ainsi ses désirs nocturnes qui l'envahissent malgré elle. Une fois de plus, c'est à la fois l'expression de sa « faiblesse » qui la rend humaine. C'est aussi l'occasion de montrer sa force admirable.

Inés survit malgré tout grâce à des interventions extérieures, grâce à l'Autre. Cet Autre, cette ouverture sur l'extérieur, s'incarne dans sa belle-sœur Adela, qui grâce à ses visites et à ses présents permet à Inés de vivre. Les livres lui servent d'échappatoire, en particulier, les « *Episodios Nacionales* » de Galdós, comme le feront également par la suite Nino dans *El lector de Julio Verne*, ou encore María dans *La madre de Frankenstein* :

*Las obras completas de Galdós porque, si podía elegir, quería volver a casa, a mi país, a una España que pudiera entender, que me perteneciera, aunque no llegué a formular ese anhelo en voz alta, porque la expresión de Adela volvió a desconcertarme.* Benito Pérez Galdós, *sabes, ¿no ?*<sup>958</sup>

Au couvent, Inés ne baisse pas les armes et fait front malgré l'oppression. Elle tient tête à une religieuse, jusqu'à obtenir quelques concessions : ne pas porter l'habit de sœur, mais celui de novice, ne pas porter la toque, ne pas chanter à la messe, occuper un poste fixe à la cuisine et ne pas porter l'habit lorsqu'elle sort avec Adèle. Ce sont de petites choses mais ce sont celles-là même qui l'aident à tenir. Ces visites d'Adèle lui permettent de s'évader un peu de son quotidien, morne et fade, et elles la raccrochent à la vie, laquelle pour Inés ne saurait se concevoir sans plaisirs, sans rires et sans sourires :

---

<sup>958</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 179.

*Así, durante algunas horas, volvía a interesarme por el mundo, a sonreír, a reírme, a beber vino, a tocar con mis dedos, a abrazar con mis brazos, a verme las piernas mientras andaba, y recibía todos esos pequeños, inmensos regalos, con la mansedumbre de una mendiga que no se pregunta por qué una señora la ha escogido para hacer caridad, por qué le da limosna a ella, y no a ninguna de las otras con las que se apiña en las mismas escaleras todas las mañanas.*<sup>959</sup>

Mais une fois de plus, Inés est victime de l'idéologie franquiste, incarnée par son propre frère. En effet, ce dernier apprenant que sa femme Adela rend visite à Inés, lui interdit de poursuivre ces visites. Conséquemment, cela entraîne l'effondrement d'Inés, qui ne tenait que grâce à ce contact. L'absence des visites d'Adela plonge Inés dans un abîme où règne l'absence de toute chaleur, que l'auteure transmet au lecteur par le biais d'une métaphore du froid, de l'humidité qui s'abat au sens propre comme au sens figuré : « frío », « negro », « muerta de frío », « helado », « hielo », « feo », « sucio », « película fina y quebradiza », « agua embarrada de los charcos », « la aguanieve », « caía sin cesar », « otoño », « llovido », « cielo justiciero », « espesa tristeza », « pobre llovizna » :

*El 22 de diciembre de 1942, amaneció negro, feo desde el principio, desde que me levanté, muerta de frío, y vi que el suelo del claustro estaba helado, pero no como el espejo de inmaculada blancura que me había deslumbrado otras veces. Aquella mañana, el hielo también era feo, sucio, y apenas formaba una película fina y quebradiza sobre el agua embarrada de los charcos, mientras la ambigua naturaleza de la aguanieve que caía sin cesar impedía al mismo tiempo que se consolidara y que se deshiciera. Durante el otoño que acababa de terminar, en toda España había llovido demasiado poco, menos aún que en la primavera anterior, pero un cielo justiciero, rácano, nos daba lo que nos merecíamos, la espesa tristeza de una pobre llovizna en lugar de la alegría de una buena nevada limpia y copiosa. El 22 de diciembre de 1942, cuando ya sabía que Adela no iba a venir a verme, se cumplía, además, un año desde el fusilamiento de Virtudes.*<sup>960</sup>

---

<sup>959</sup>*Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 187.

<sup>960</sup>*Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 188-189.

Le désespoir d'Inés la conduit à vouloir en finir avec la vie, décidément trop dure, trop injuste, avec elle. Sa tentative échoue heureusement. Ce qui une fois de plus souligne qu'Inés est seulement un être humain :

*Lo hice mal. Perdí mucha sangre, pero no la suficiente, porque los cortes longitudinales matan, los horizontales se secan, y yo había visto demasiadas veces, en un libro de mujeres célebres que me regalaron de pequeña, a Carlota Corday agonizando en la bañera, con dos cortes horizontales, como pulseras de sangre, muy bien dibujados en la cara interior de las muñecas. Aquel libro me salvó la vida, pero no se lo agradecí al despertarme en un hospital. Aún me sentía más muerta que viva, y sin embargo, ese fracaso cambió mi destino.<sup>961</sup>*

C'est l'occasion pour le lecteur de découvrir une autre facette d'Inés, qui est capable de se relever, au moment même où on la croit perdue. Elle révèle à la fois, son humanité et la faiblesse qui en découle, et sa force de caractère qu'elle tire de tout ce qu'elle peut. Dans l'exemple précédent, Inés a recours à l'humour noir à la suite de son suicide raté qui symbolise un tournant. A la mort de leur mère et compte-tenu de ses dernières volontés, son frère Ricardo se voit contraint de prendre soin d'Inés. Il la fait sortir du couvent et l'envoie dans sa maison de campagne, où elle devra rester recluse et effacée, pour tenir compagnie à sa femme.

Ces retrouvailles avec son frère sont bouleversantes pour Inés car elle ne le reconnaît plus. Elle ne se reconnaît plus, non plus. Elle a l'impression de plus être la sœur de Ricardo et même de ne plus être femme, de chair et d'os. Ricardo n'est plus ce frère qu'elle a connu, même si elle réaffirme à plusieurs reprises l'amour qu'elle ressent pour lui. Ricardo, n'est plus Ricardo, Inés n'est plus Inés, l'Espagne n'est plus l'Espagne. Son frère est le pur produit de la philosophie et de la politique franquistes, froid, insensible, calculateur, autoritaire, mû par ses intérêts, ses ambitions. Et Inés n'est plus Inés ; elle a perdu sa joie de vivre, son goût de la vie, ses sensations, ses émotions, ses espoirs, comme tous ces Républicains désenchantés, maltraités, violentés. La rencontre entre Inés et son frère symbolise la rencontre entre les deux Espagne. Même si quelques notes

---

<sup>961</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 189.

fugaces d'avant la guerre persistent, au temps où tous les Espagnols étaient eux-mêmes, la fusion n'est plus possible. Trop de choses ont changé et cela a creusé un fossé, trop difficilement franchissable. Néanmoins, il reste quelque chose d'indéfectible entre Inés et son frère :

*¿Dónde está mi hermano?, me pregunté mientras me levantaba y cogía una maleta con todas mis posesiones, un camisón, unos calcetines, una camiseta y dos tarros de crema hidratante medio vacíos. Pero yo tampoco era yo, recordé mientras le seguía por el pasillo, cuando salimos a la calle, y al comprobar que prefería sentarse al lado del chófer para dejarme sola en el asiento trasero. ¿Dónde estoy yo, dónde está mi hermano? Nunca pude contestar a esa pregunta, porque él había cambiado tanto como España y yo no era más que un hueco que olía a jabón de fregar. Así nos comportamos, aunque yo no era un objeto, ni él un territorio. Los dos deberíamos haber seguido siendo otra cosa, él, un hombre, yo, una mujer con ojos y con oídos, con piel y con memoria, un hermano mayor y su hermana pequeña, como cuando vivíamos solos con mamá en aquel piso de la calle Montesquín, siempre, para siempre. Pero nunca logramos volver a ser nosotros mismos, y cuando lo parecía, aún resultaba peor.*

*Yo seguía queriendo a Ricardo, quería al Ricardo con el que había vivido en Madrid, y a veces descubría destellos, notas fugaces de aquel muchacho, en el señor malhumorado que alternaba los silencios hoscos con órdenes tajantes, como si la autoridad que aspiraba a ejercer a toda costa no pudiera sustentarse sobre una base amable, pacífica. Y sin embargo, seguía teniendo amigos, diversiones que llenaban la casa de voces y de risas, chasquidos de mecheros y tintineo de copas todos los sábados, a veces también los viernes, invitados que me miraban con mucha atención al principio, que eran amables conmigo por pura curiosidad, y se me acercaban como se habrían acercado a un papagayo multicolor o a una planta carnívora, un ser incomprensible, atractivo de puro exótico.<sup>962</sup>*

Dans cette maison de campagne, auprès de sa belle-sœur Adela, Inés aurait pu être heureuse. En effet, libérée de la prison franquiste, de l'oppression du couvent, elle pouvait à nouveau sortir et goûter à quelques plaisirs de la vie. Hélas, ce ne sera pas le cas puisque cette demeure illustrera la scène de ce fossé infranchissable entre frère et

---

<sup>962</sup>*Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 192.

sœur mais également entre républicains et franquistes, entre les hommes franquistes et les femmes républicaines. De plus, Inés est victime de harcèlement moral et physique de la part d'un des hauts-gradés franquistes, ami de son frère. En effet, alors qu'elle menait une vie "paisible", auprès de sa belle-sœur et de ses neveux, Inés fait la rencontre d'un des amis de son frère Ricardo, nommé Garrido. Celui-ci s'intéresse dès le début à elle et, dès lors, il ne cessera de la harceler. Il ira même jusqu'au viol, pour assouvir son plaisir de soumettre une de ces femmes républicaines, libres de penser et d'agir en toute impunité, révélant une facette du Franquisme et de ses représentants.

Cet aspect de la violence psychologique et sexuelle perpétrée par les franquistes sur les femmes a réellement existé pendant la Guerre civile. José Cubero revient sur cet aspect dans son étude sur les Républicains espagnols dans laquelle il souligne l'importance de prêter voix à ces survivantes passées sous silence jusqu'alors. La loi virile du vainqueur devait être totale, allant jusqu'à l'anéantissement de la femme « rouge » instrumentalisée dans le cadre du Franquisme. Le viol a été utilisé comme arme, comme instrument de terreur. Les femmes étaient ainsi doublement punies, pour être républicaines et pour être femmes :

*Le viol perpétré par les deux camps qui s'en accusaient mutuellement fut constamment condamné par les autorités républicaines qui s'efforçaient de punir les coupables pendant que les nationalistes purent en faire un instrument de terreur. Le général Queipo de Llano qui, d'emblée, contrôla Séville, promettait le viol aux femmes dévergondées des « rouges ». « Nos valeureux légionnaires et réguliers, clamait-t-il sur les ondes de Radio Séville le 23 juillet 1936, ont montré aux rouges ce que c'est d'être un homme. Et par la même occasion aux femmes. [...] Maintenant au moins, elles sauront ce que sont de vrais hommes et non des miliciens efféminés. Elles auront beau résister, elles n'y échapperont pas<sup>963</sup>.*

*Incitation suivie d'effets malgré le silence des sources manipulées par les vainqueurs. Mais, plus encore que le viol, la tonte des femmes républicaines releva d'une stratégie organisée et réfléchie des nationalistes non seulement pendant la Guerre civile mais aussi lorsque la victoire fut acquise.<sup>964</sup>*

---

<sup>963</sup> Wikanda, «Gonzalo Queipo de Llano», ABC de Sevilla, 8 de septiembre de 1936 en *op.cit.* (Cubero, 2013), p. 363.

<sup>964</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 363.

L'importance de la mémoire prend ici tout son sens. La libération de cette parole, en témoignant de ces agissements passés sous silence, permet une dénonciation historique cruciale quant à la teneur de l'idéologie des vainqueurs. C'est aussi une « réparation » qui est opérée, par cette dénonciation irréfutable d'un crime perpétré contre une partie de l'humanité :

*Or, cette volonté délibérée d'humilier ne fut réellement exprimée qu'à partir des années 1990 par des survivantes, victimes de ces violences. Elles osent alors briser un non-dit mais, ce faisant, en dévoilent aussi les processus à l'œuvre dans l'idéologie des vainqueurs. Leur mémoire devient matériau de l'histoire que la société espagnole peut alors commencer à s'approprier.<sup>965</sup>*

La mémoire devient le moteur de la recherche historique. A partir du témoignage, l'historien peut ouvrir une recherche historique sur ce point et compléter les apports historiques scientifiques. La mémoire est un matériau de l'histoire à part entière et le témoignage est un apport indispensable, car certains faits réels ne peuvent entrer dans l'Histoire que par le témoignage. La réalité historique de la violence sexuée faite aux femmes pendant le Franquisme est un de ces faits qui resteraient méconnus et non jugés sans l'individualité du témoignage.

La violence sexuée imposées aux femmes républicaines visait à annihiler toute rébellion, toute velléité de liberté et d'indépendance. Les franquistes et l'église catholique en fer de lance voulaient conserver la soumission de la femme à l'autorité supposée naturelle de l'homme, la femme confinée au foyer, l'épouse soumise, la mère dévouée. La république qui permettait la liberté aux femmes était une menace pour ce système coercitif, oppressif injuste :

*Ces rites devaient, dans l'esprit des nationalistes, mais plus particulièrement des fascistes de la Phalange, permettre la purification des coupables. Ils dévoilent*

---

<sup>965</sup> *Ibid.* (Cubero, 2013), p. 363.



*aujourd'hui l'ampleur des humiliations et des violences subies au nom d'une idéologie durablement triomphante et imposée par la terreur. Pour les vainqueurs, ces femmes avaient oublié leurs devoirs traditionnels et avaient été perverties par la République qui les avait projetées hors de leur foyer, de leur famille, dans l'espace public en leur accordant une égalité des droits. Elles avaient manifesté dans les rues, le poing levé ; elles s'étaient exprimées devant les foules, sous le regard des hommes ; certaines avaient accepté des responsabilités publiques et ainsi participé à la « destruction » de la famille traditionnelle, la famille catholique, espagnole. De plus, en acceptant le divorce, alors que le mariage religieux est par nature indissoluble, elles avaient porté atteinte à une autorité supposée naturelle de l'homme. La République était ainsi accusée de détruire les fondements de la société espagnole au profit d'un cosmopolitisme qui ouvrait la porte à l'athéisme, au marxisme, à l'anarchisme et aux idées rouges. L'amoralité des mères se doublait de l'infidélité des épouses puisque l'amour libre que la République était censée prôner engendrait la « pourriture républicaine » ou, si l'on préfère, littéralement des « hijos de puta ». Sous le regard fasciste, ces femmes, oublieuses de la foi, étaient donc devenues des prostituées.*

*La répression s'acharna alors sur celles qui, en mettant des habits de deuil, en restant fidèles aux idéaux des fusillés, refusaient de s'intégrer dans la communauté nationaliste. Elles passaient ainsi outre à la tradition qui exigeait que la femme, dans la mesure où elle était décente et respectable, demeurât confinée dans son foyer.<sup>966</sup>*

Le personnage d'Inés permet de mettre totalement en lumière cette violence sexuée faite aux femmes. En lui donnant un visage, elle permet d'accroître le pouvoir de vraisemblance, de conviction et également d'empathie. Le lecteur met un visage et des émotions sur cette violence, ce qui lui permet d'obtenir une perception des faits beaucoup plus percutante. Cette dénonciation répare le passé, l'Histoire mais elle a également une répercussion dans la société actuelle puisque la violence sexuée faite aux femmes perdure et se doit d'être dénoncée et combattue. La violence faite aux femmes est incarnée, dénoncée et combattue grâce au roman.

---

<sup>966</sup> *Op. cit.* (Cubero, 2013), p. 366.

Le thème de la violence faite aux femmes sous le Franquisme est récurrent et majeur dans l'œuvre des épisodes d'Almudena Grandes. Essentiel dans le premier roman, *Inés y la alegría*, il apparaît également comme fondamental dans le troisième roman, *Las tres bodas de Manolita*, à travers le personnage de Manolita, confirmant l'hypothèse selon laquelle ce thème est l'une des clefs de l'auteure et de l'idéologie qui guide l'écriture des « *Episodios de una guerra interminable* ». Ce lien est renforcé et réaffirmé par une référence directe au personnage d'Inés dans ce roman. Il y a une brève référence à sa famille tout d'abord afin de souligner la rébellion d'Inés qui monte un bureau du secours populaire :

*Antonia, ama de llave de los Ruiz Maldonado, una opulenta familia de banqueros de Santander. [...] La señorita Inés, la pequeña...Que se ha hecho revolucionaria. [...] Mi nieta y ella se tutean, y hasta se llaman camaradas la una a la otra, así que...* <sup>967</sup>

*Porque, dentro de lo malo, parece que mi Virtudes y su señorita han montado una oficina del Socorro Rojo, así que, por el lado de las afiliaciones...* <sup>968</sup>

Le lecteur retrouve également le personnage de Garrido et son harcèlement à travers son frère qui, bien qu'ayant une fiancée, essaie de posséder Eladia laquelle, comme Inés, se refuse à lui. Les mots de Garrido traduisent sa vision des femmes qui pour lui sont uniquement un terrain à conquérir ou du simple bétail. La vision de la femme par ces hommes débordant de machisme, de violence et de domination rappelle celle qui apparaissait déjà dans le premier roman : « La única mujer irresistible es la que no se consigue a tiempo. Una vez conquistadas, son todas iguales, como usted sabrá ». <sup>969</sup>. Selon cette conception machiste, la femme est un objet ou du bétail : « Hablaba de Eladia como si fuera ganado ». <sup>970</sup>

Parallèlement à cette violence, le lecteur retrouve cette universalité des femmes dans leur dimension de force, de courage, de résilience, de capacité de survie et d'adaptation, de puissance, propre à créer de la vie par tous les moyens. Cette

---

<sup>967</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 42-43.

<sup>968</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 44.

<sup>969</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 124.

<sup>970</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 125.

dimension est très nette dans *Inés y la alegría*<sup>971</sup> car nombreux sont les personnages féminins qui incarnent cette force féminine avec Inés en porte-étendard. Elle se confirme dans *Las Tres bodas de Manolita*. Manolita et les femmes républicaines qui l'entourent en sont à leur tour de parfaites représentantes.

Dans ce roman également ce binôme violence subie/ alliance, résistance et espoir est très présent. L'une de ces femmes en témoigne directement dans ses propos soulignant la force de cette union face à l'adversité, dans l'espoir de jours meilleurs : « Aquí sí que somos todas iguales, decía siempre, de momento para mal y ojalá pronto sea para bien ».<sup>972</sup>

Il s'agit à la fois une union positive de force et en même temps une perte d'individualité douloureuse en un sens : « En la cola de Porlier todas éramos iguales, todas para lo peor, y los rostros, los cuerpos, las voces de todas se borraba, para confundirse en una sola, el rostro, el cuerpo, la voz de la cola de la cárcel ».<sup>973</sup> Cette dilution en une seule entité est une force mais également une douleur : « Durante unos instantes sentí su condena como una tragedia personal. [...] era un fenómeno corriente en aquel lugar donde la propia identidad se diluía en una especie de órgano universal, como si todas las mujeres de la cola fuéramos una sola, como si todos los presos de Porlier fueran el padre, el hermano, el marido de todas ».<sup>974</sup>

Malgré la douleur de la perte d'individualité, cette union est une force incommensurable qui malgré tout permet à l'être humain de se sentir vivre. La communauté rend plus fort et donne à l'individu le sentiment de ne pas être seul. Le collectif renforce la foi en l'humanité ; l'appartenance à ce collectif donne une identité collective nécessaire à l'être humain :

*Nunca lo había creído, pero aquella mañana me sentí bien en la cola de la cárcel, rodeada de unas pocas conocidas y muchas más desconocidas que formaban parte de mí, como*

---

<sup>971</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>972</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 150.

<sup>973</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 252.

<sup>974</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 150.

*yo era parte de ellas en una comunidad sin apellidos donde el destino había reservado una plaza a mi nombre.*<sup>975</sup>

L'identité et cette force collective est rendue possible si les individus qui la composent sont en accord avec l'idéologie du groupe, si celle-ci est commune et fait l'objet d'un consensus. C'est le cas pour l'idéologie humaniste républicaine qui rassemble de façon volontaire, libre et réfléchie tous ceux et celles qui partagent ces valeurs. Aussi Manolita, comme Inés, se sentent-elles à leur place dans ce collectif de femmes républicaines qui leur ressemblent, les soutiennent, leur montrent qu'elles ne sont pas seules à penser ainsi et les rassurent :

*La evidencia de mi pequeñez, lejos de deprimirme o inspirarme una rabia inútil, reforzó la impresión de que la cola de Porlier era mi sitio, un espacio dónde mi presencia tenía sentido y yo una misión que cumplir.*<sup>976</sup>

Vivre l'Histoire à hauteur d'Inés, c'est aussi témoigner de la force des femmes face à cette violence, de leur capacité à survivre et, même plus, à créer de la vie en toute circonstance. Cette capacité est liée à leur propension à s'unir dans la souffrance et la violence pour agir ensemble, être plus fortes et affronter les difficultés de la vie. Les situations les plus dures à vivre ont la capacité de faire surgir le meilleur et c'est le cas avec ces groupes de femmes républicaines qui s'unissent contre l'adversité. Cela souligne aussi la nécessité pour l'homme d'être en harmonie avec ces principes car Inés comme Manolita vivent heureuses malgré l'immense difficulté de leur vie.

Vivre l'Histoire à hauteur d'Inés c'est également vivre l'Histoire dans la peau d'une femme, à part entière. Inés vit l'Histoire depuis son cœur et son corps de femme et cet aspect entre dans l'histoire et donc dans l'Histoire. L'épisode du harcèlement sexuel et moral dont est victime Inés s'accompagne également de la problématique du

---

<sup>975</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 277.

<sup>976</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 278.

désir, évidente chez les hommes mais bien souvent cachée et tue chez les femmes. Almudena Grandes, en tant qu'auteure, ne le passe pas sous silence.

L'épisode du colonel Garrido incarne ces différentes facettes. Selon le principe de vraisemblance et d'humanisation des personnages, Almudena Grandes fait dévoiler à Inés ses failles, ses faiblesses, ses désirs. Ainsi, elle confesse qu'une partie d'elle-même désire ce bel homme et ne peut refréner son envie aux premiers instants de leur rencontre. Elle avait déjà témoigné de ce désir ardent, de ce besoin corporel et émotionnel vital, lors de sa rencontre avec le palefrenier, dont la chemise ouverte, l'odeur, la chaleur l'avait au plus haut point émoustillée. Au tout début de leur rencontre, Inés est attirée, malgré elle, par ce physique avantageux de Garrido. Elle avoue, faisant état de tout ce qui physiquement provoque en elle un grand émoi, qu'une proposition décente de ce dernier aurait sûrement satisfait les deux parties :

*En Pont de Suert, volví a estar viva. Allí tenía una cocina para mí sola, el recetario de la Sección Femenina, mucho mejor de lo que me habría gustado reconocer, el de la Marquesa de Parabere, tan mundano y chispeante, y un cuaderno en el que fui reinventando a mano las recetas de la hermana Anunciación hasta que me las aprendí de memoria. Allí estaban los niños, y Adela, la radio de la biblioteca, sus libros, el jardín. Me faltaban muchas cosas, pero en Pont de Suert habría podido llegar a ser feliz. No lo conseguí.*

*-¿Y cómo estás, Inés, cómo te adaptas a todo esto?*

*- Bien, gracias. ¿Seguro? y Alfonso Garrido, tan amable, tan galante, tan caballeroso hasta aquel momento, sonrió de una manera que no me gustó—. Yo te encuentro muy nerviosa, ¿no?*

*En otras circunstancias, seguramente no me habría fijado en el comandante Garrido. Si hubiera conservado la libertad de vivir en un mundo completo, poblado por hombres de todas clases, tal vez ni siquiera lo habría mirado dos veces. Sin embargo, Garrido no era un tipo corriente, y tenía una forma personal, especial, de ser atractivo. Con casi dos metros de estatura, las manos enormes, las piernas larguísimas, una cabeza importante, como de busto romano, y unos hombros inmensos, habría podido parecer un fenómeno de feria si todo en él no hubiera estado tan bien proporcionado que su corpulencia, aun prestándole cierto aire de coloso, le alejaba de la gordura para revelar la fuerza, la elasticidad de un deportista. Su rostro, de rasgos grandes, la mandíbula*

*cuadrada, la nariz ancha, ligeramente aguileña, era acorde con su cuerpo excepto por el reglamentario bigotito que sombreaba su labio superior. A cambio, sus ojos, marrón claro con matices verdosos, eran serenos, a veces hasta dulces, muy favorecidos siempre por el bronceado que los iluminaba durante todo el año.<sup>977</sup>*

La description du personnage par Inés fait état de toutes les qualités de cet homme, vu de l'extérieur, qui ne sont pas du tout un reflet de sa personnalité intérieure. Inés met aussi en évidence un paradoxe dans ses propres réactions puisqu'elle pressent que quelque chose ne va pas chez cet homme mais ses pulsions, amplifiées par la situation « d'enfermement », de restrictions, à laquelle elle est soumise, prennent le dessus sur sa raison :

*Antes de la guerra, Alfonso Garrido había sido campeón de esquí, un deporte exclusivo, caro, hasta aristocrático en un país meridional, tan seco como el nuestro. Cuando nos conocimos, estaba al mando de un batallón de Infantería destinado en la capital, pero en invierno se trasladaba a las pistas del Pirineo para trabajar como instructor de una compañía de esquiadores. Tras el deshielo, volvía a ser un invitado habitual en la casa de mi hermano, del que se había hecho íntimo en Salamanca, durante la guerra, poco antes de quedarse viudo, con dos hijas pequeñas a las que había dejado allí, con sus padres. No tenía ninguna obligación en la ciudad, y por eso, cuando hacía buen tiempo, solía venir con Ricardo muchos sábados, a la hora de comer, para marcharse con él los lunes por la mañana. Entretanto, no me perdía de vista.*

*Yo llevaba ya tanto tiempo fuera del mundo, que tardé algunos meses en sospechar que no era una casualidad. No podía salir de casa, ni llevar a mis sobrinos de paseo, ni sentarme con ellos en el jardín, sin que el comandante tardara más de unos minutos en reunirse conmigo. Y no entendía qué podía encontrar un hombre como él en una mujer devastada, convaleciente y flaca, pero tampoco podía evitar sentirme halagada por su incomprensible atención. Garrido me miraba con un interés tan constante que Adela no fue la única en confundirse. Durante el primer verano que pasé en Pont de Suert, también logró confundirme a mí.<sup>978</sup>*

---

<sup>977</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), pp. 194-195.

<sup>978</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), pp. 194-195.

Inés avoue humblement s'en vouloir de cette réaction d'attirance incontrôlée :

*Bueno al levantarme, sentí en las piernas un hormigueo tan antiguo que me costó trabajo reconocerlo, y al verme tan pequeña a su lado, cuando estaba acostumbrada a que un hombre, en el mejor de los casos, me sacara unos pocos centímetros, se me escapó una sonrisa que después, durante mucho tiempo, me perforaría la memoria como la punta de un clavo oxidado.*<sup>979</sup>

Ce conflit intérieur entre la répulsion morale et l'attirance physique se retrouve dans le troisième roman avec l'héroïne Manolita qui est rebutée moralement par le personnage d'Orejas mais ressent malgré cela de l'attirance pour lui : « Siempre había sabido que el Orejas no era de fiar y eso nunca había impedido que me gustara ». <sup>980</sup> L'auteure réitère ce propos pour le mettre en évidence et souligner la complexité de l'humain tiraillé entre le cœur, la raison et les pulsions : « Tampoco habría deseado que su ausencia me decepcionara, pero no lo pude evitar ». <sup>981</sup>

L'ambivalence des sentiments, des émotions parfois en contradiction avec la raison témoigne d'une volonté d'être au plus proche de la réalité et donc de sa profondeur. L'humain est complexe, il peut être soumis au désir mais cet « épisode » démontre également qu'il est possible de résister aux passions, que la raison peut l'emporter forte des valeurs qui tiennent à cœur à l'individu et Inés en est l'exemple. Inés avait son honneur, faisant passer ses valeurs collectives avant ses désirs, et même ses besoins personnels. Contrairement à l'Inés galdosienne, celle d'Almudena Grandes a des désirs et des besoins sensuels, corporels, sexuels qu'elle n'hésite pas à retranscrire, de façon naturelle.

Garrido incarne cette violence sexuée franquiste, machiste, dominante qui a réellement existé. Il souhaitait une relation de soumission, assouvissant ses désirs de

---

<sup>979</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 196.

<sup>980</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 276.

<sup>981</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 283.

toute puissance et de maîtrise totale de l'ennemi, à travers l'annihilation de ces femmes libres :

*A mí me gustan otro tipo de mujeres. Las mujeres malas. No las putas, porque ellas suelen ser buenas chicas con mala suerte, y terminan aburriéndome. No, me refiero a otro tipo de putas, las que no son profesionales... En la guerra, por ejemplo, pensaba mucho en las chicas como tú entonces me cogió del brazo, pero no lo apretó, ni me hizo daño, sólo enganchó su brazo en el mío, como si pretendiera asegurarse de que no escaparía antes de escuchar lo que me iba a decir—. Pensaba, yo estoy aquí jodido, en esta trinchera, pero los de enfrente las tienen a ellas, mujeres libres, ¿no?, sin novios, sin maridos, que sólo se deben a la revolución, a su partido. Yo luchaba contra eso, claro, pero al pensar en vosotras, me ponía... ¡Uf! Por eso, cada vez que te veo me imagino lo bien que te lo pasarías cuando ibas desnuda debajo del mono... al escuchar aquellas famosas palabras, violentas como bofetadas, intenté zafarme de su brazo pero no me lo consintió—. Estate quieta y siguió hablando ya sin andar, sin moverse, disfrutando de mi desconcierto, de mi confusión, mirándome, supongo, mientras yo miraba sólo el suelo alfombrado de púas—. Y te imagino bajándote la cremallera con unos y con otros, jodiendo sin mirar con quién, porque eso no os importaba, ¿verdad? En nuestra zona, las chicas iban a misa, rezaban el rosario, tejían jerséis y escribían cartitas ñoñas a los soldados, pero vosotras no, vosotras no perdáis el tiempo en esas tonterías... Vosotras erais de todos, de la causa, para eso habíais superado la superstición del matrimonio, el prejuicio de la decencia, y estabais todo el día calientes, porque había que recompensar a los héroes del pueblo, tenerlos contentos, ¿no?, aunque a los jefazos los trataríais mejor, seguro.<sup>982</sup>*

Toute la haine de ce type d'homme franquiste et machiste transpire dans ses paroles. Il pousse même le vice jusqu'à penser que les femmes républicaines sont totalement assujetties à leurs hommes et encore plus à leurs chefs, reproduisant un schéma d'échelle de valeur humaine en fonction du rang social.

---

<sup>982</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 197-198.



S'ensuit un déferlement de violence morale et physique dont la grande cruauté n'est pas tue, loin s'en faut, dénonçant une vision de la femme en tant que simple objet, vulgaire animal à la merci de l'homme :

*Dime una cosa, Inés, cuando se la chupabas a tu responsable político, ¿te ponías de rodillas? ¡Déjame! intenté desasirme con todas mis fuerzas, apartarme de él, pero era mucho más fuerte que yo, y apenas tuvo que esforzarse para inmovilizarme, apresando mis muñecas con sus manos. ¿Por qué? su voz era suave, y le miré, y le vi sonreír, reírse de mí, sin más violencia que la imprescindible para mantenerme a su lado—. Sólo estoy preguntando. Quiero saber, y eso no es malo, ¿verdad? Deberías portarte mejor conmigo, Inés, porque yo he ganado la guerra, no sé si te acuerdas. Pero si no quieres contestarme, da igual. Sé que te acostabas con tu responsable político porque fue él quien te entregó, he leído tu expediente. Un obrero ferroviario, tirándose a una señorita como tú... ¡Joder! Va a ser difícil competir con él, la tendría como una piedra, el hijo de puta... ¿Y con cuántos te compartía, dime? ¿Cuántas veces te mandó al Gaylord a chupársela a los rusos, que para eso eran los amos? ¡Es mentira! en ese momento, muerta de miedo como estaba, decidí que no ganaba nada estando callada—. Todo eso que dices es mentira, y lo sabes, lo sabes, no eres más que un cabrón mentiroso... ¡Eh, eh, eh! se acercó tanto a mí que sentí su erección, el bulto de su sexo contra mi cadera, mientras reunía mis dos muñecas para sujetarlas con su mano derecha y me tocaba los pechos con la izquierda, siempre sin hacerme daño, en su voz, en sus manos, una desconcertante suavidad—. Cuidadito con lo que dices, no vayamos a tener un disgusto. Sobre todo porque... pegó su cara a la mía, para hablarme muy cerca, al borde del oído—. Tú tienes un problema conmigo, Inés, un problema muy gordo. Estás salida como una perra, y parece que los demás no se dan cuenta, pero yo sí, yo te estoy viendo venir desde que llegaste. Te mueres de ganas de echar un polvo, y lo peor es que se te nota, pero un montón, ¿sabes? No puedes más, ¿a que no puedes más? en ese momento se me saltaron las lágrimas, y él se rió—. No llores, imbécil, si no te voy a hacer nada. ¿Qué te crees? Podría tumbarte ahora mismo en el suelo y metértela hasta la garganta, y te gustaría, encima, estoy seguro de que te gustaría, pero ¿qué ganaría yo con eso, aparte de un disgusto con Adela, en comparación con lo que puedo ganar? No. Prefiero que vengas arrastrándote, suplicándome que te deje arrodillarte delante de mí, y si tú me complaces, yo te complaceré, no lo dudes. La vida es muy larga, Inés, yo, muy paciente y Lérica, una provincia muy aburrida. Tenemos mucho tiempo por delante. Si no es ahora, será dentro de poco, pero tú y yo acabaremos pasándolo muy bien aquí, ya lo verás.*

*Entonces sentí su lengua, que me lamió el cuello muy despacio, desde el hombro hasta el lóbulo de la oreja, que mordió después, sin hacerme daño.*<sup>983</sup>

L'état de choc d'Inés est ensuite décrit lui aussi afin de ne pas taire la voix de la victime en de pareilles circonstances :

*Luego, con una sonrisa triunfal, me soltó, se dio la vuelta y siguió andando despacio, sin volverse a mirarme. Yo salí corriendo en dirección contraria, y mientras corría, esperaba que pasara algo, cualquier cosa, que me agarrara de las piernas para tirarme al suelo, que saliera otro hombre a cortarme el paso, pero no ocurrió nada, y crucé la verja, recorrí el jardín, entré en casa, me metí en mi cuarto, cerré la puerta sin que nada ni nadie me lo impidieran. Aquella noche no salí de mi habitación, y al día siguiente, cuando Adela me reclamó para que fuéramos juntas a misa, el comandante ya se había marchado. Pasaron más de veinte días antes de que volviera a verle, sólo de lejos, y a aquellas alturas ya no sabía qué pensar, cómo definir o clasificar lo que había ocurrido en el pinar. Todo había sido tan repentino, tan extraño, que me convencí a mí misma de que no se repetiría.*<sup>984</sup>

Garrido, en homme intelligent, avait saisi les désirs d'Inés et en homme manipulateur et oppressif, il voulait en tirer profit :

*No tenía más remedio que reconocer que su diagnóstico sobre mi estado era certero, tanto que hacía sólo unos meses, en los primeros días de calor, un mozo de cuadra con la camisa abierta y un caballo encabritado habían bastado para hacerme perder el control. Era verdad que no podía más, y si él hubiera escogido otro camino, una aproximación más amable o ni siquiera eso, si me hubiera ofrecido sexo a secas, sin insultos, sin desprecio, sin esa odiosa arrogancia de los fascistas españoles, tal vez habría aceptado allí mismo. El comandante Garrido se había equivocado conmigo, y en el fondo, era una lástima, pero yo no dejaba de ser la hermana pequeña de Ricardo Ruiz Maldonado, y él era demasiado maduro, demasiado atractivo, demasiado poderoso como para perseverar en aquel pasatiempo de adolescentes pajilleros. Eso pensé, y así*

---

<sup>983</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 198-199.

<sup>984</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 199.

*recobré la calma, hasta que un sábado de noviembre, cuando ni siquiera sabía que estaba en casa, me di cuenta de que la equivocada era yo.*<sup>985</sup>

Malgré la résistance d'Inés, tout comme le régime franquiste voulait soumettre l'Espagne, Garrido soumet Inés. Il la violente à plusieurs reprises, jouant un double jeu. Il faisait bonne figure devant sa famille et celle de sa victime afin d'empêcher toute suspicion. Le langage utilisé, dans ces passages de violence sexuelle, est aussi cru et violent qu'il le serait dans la réalité. Ce qui contribue à la vraisemblance et à l'intensité de la scène afin d'en faire ressentir toute la violence.

A la suite de semblable confrontation, Inés est à nouveau prisonnière, prisonnière de son silence, prisonnière de ses désirs, prisonnière de ses principes. Elle fait front du mieux qu'elle peut. Cet aveu de "faiblesse", bien loin de donner une image déficiente d'elle-même au lecteur, procure la sensation inverse. Elle en apparaît d'autant plus forte, une humaine "normale" luttant courageusement.

Parmi cet enfer, la seule personne qui lui porte de l'attention et de l'affection est sa belle-sœur Adela, comme depuis leur rencontre. Adela, apparaît comme une personne naïve et peu cultivée, ce qui l'empêche de comprendre les choses, mais elle a l'intelligence du cœur. Aussi, s'intéresse-t-elle sincèrement à Inés:

*Cuando comprendí a lo que estaba jugando, el miedo que le tenía se complicó con factores oscuros, más temibles que el terror. Garrido me daba asco, pero no tanto como el que podría llegar a darme yo misma si entraba en su juego, si aceptaba las miguitas envenenadas que sabía deslizar entre sus amenazas, la ofrenda de aquella voz, aquellas manos, aquella lengua que sabía ponerme la piel de gallina sin tener en cuenta mi voluntad. Garrido era inteligente, poderoso y mortífero, porque si conseguía hacerme sucumbir, me arrasaría por completo, por dentro y por fuera, acabaría conmigo, con todo aquello en lo que yo había creído, por lo que yo había luchado, y lograría la victoria suprema de envilecer lo que había sido noble, de ensuciar lo que había sido limpio, de pervertir la inocencia que aún seguía viva en mi memoria. No pretendía conquistarme, sino rendirme, hacerme capitular, claudicar, entregarme a él sin condiciones, y por eso renunciaba a vencer en las batallas que él mismo planteaba. No quería violarme, abusar de mi debilidad, disfrutar de mi cuerpo, no, aspiraba a mucho más. Lo que quería era*

---

<sup>985</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 200.

*volver a ganar la guerra, y ganarla en mí, tomar posesión de una mujer vencida, humillada, sin dignidad, sin esperanza, sin respeto por sí misma. No se lo consentiría. A solas en mi habitación, era muy fácil pensarlo, muy fácil decirlo, por eso lo hice una y otra vez. Alfonso Garrido jamás me poseería, antes me mataría, a solas en mi habitación era muy fácil pensarlo, muy fácil decirlo, muy fácil imaginar mi cuerpo cayendo desde un balcón para estrellarse en el suelo, y sin embargo, aquel hombre tan grande, tan listo, tan peligroso, seguía dándome miedo. Así, en los primeros meses de 1944, mi vida en aquella casa donde había llegado a estar bien, a disfrutar del campo, de los libros, de mis sobrinos, bajo la protección de mi cuñada, se convirtió en el tormento de una cobaya encerrada en una jaula sin salida, un laberinto de alambre donde no existía ningún lugar seguro. La sombra de Garrido se cernía sobre mí de día y de noche, y era tan poderosa en su presencia como en su ausencia, porque apenas me dejaba espacio para pensar en otras cosas. ¿Qué te pasa, Inés? sin contar a Garrido, Adela era la única que se fijaba en mí, y no tardó mucho tiempo en descubrirlo—. Tienes muy mala cara y te estás quedando en los huesos, no pareces la misma que llegó del convento. Deberías tomar vitaminas, o algo así. Yo le decía que no me pasaba nada, que no se preocupara, pero ella tenía razón, estaba mal, y si seguía viviendo en su casa, estaría cada vez peor. Sólo existía una vitamina capaz de curarme, y era casi tan peligrosa como mi enfermedad, porque no lograría nada contándole la verdad a Adela.*<sup>986</sup>

À partir de ce moment-là, seuls ses espoirs de fuite, aident Inés à tenir le coup. Elle s'entraîne durement, tout en continuant à subir le harcèlement de Garrido. Celui s'intensifie jusqu'à ce jour où il la contraint à pratiquer une fellation, lui promettant qui plus est, qu'il n'en resterait pas là. Le langage, cette fois également, est cru et violent et l'effet n'en est que plus saisissant. La première impression qui se dégage de cet acte de violence est vraiment liée à cette idée de besoin de domination, de soumission de la femme républicaine, dans ce qu'elle incarne de liberté féminine :

*Muy bien, Inés me advirtió con la misma suavidad con la que se había dirigido siempre a mí, la mano apoyada en la culata de su pistola—. Tú lo has querido. Ya te he dicho demasiadas veces que no te convenía cabrearme, que deberías ser complaciente conmigo, pero... Yo me había levantado de la butaca donde estaba sentada, pero todavía tenía un libro entre las manos. Cuando empezó a acercarse, lo dejé caer, y cedí al ingenuo*

---

<sup>986</sup>*Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 202-203.

*impulso de correr, como si tuviera alguna posibilidad de esquivarle, de alcanzar la puerta, pero él me cortó el paso sin esforzarse, y le bastó con estirar un brazo para hacerme caer al suelo. Mira que eres tonta, hija mía. Te lo digo en serio, porque siendo tan puta como eres, y estando tan salida como estás, la verdad es que no lo entiendo me ofreció la misma mano que me había derribado, pero preferí levantarme por mis propios medios y sólo logré hacerle sonreír—. Podríamos habernos divertido tanto, Inés, podríamos haber pasado tan buenos ratos juntos... Yo estaba dispuesto, ya lo sabes, pero tú, con esa estúpida dignidad, has sido tan desagradable, tan antipática conmigo... Y ahora qué, ¿eh? Ya ves lo que has conseguido. Claro, que la violencia también tiene su encanto, sobre todo para el que manda, que aquí, evidentemente, soy yo.<sup>987</sup>*

En soumettant Inés, Garrido assoit concomitamment sa domination d'homme et de franquiste. Quant à elle, Inés raconte comment elle s'est vue paralysée par la peur. Les mots qu'elle emploie témoignent de la violence du moment à travers un vocabulaire qui fait penser à une mort par empoisonnement : « quemadura venenosa », « repentina intoxicación de rabia ácida, solidísima », « semejante a la locura », « quedarme ciega », « quedarme sorda », « como si hubiera perdido la facultad de comprender ». La violence semble s'immiscer jusqu'au plus profond de son être :

*Escuché el ruido de un motor, y giré la cabeza hacia la ventana para ver cómo se alejaba el coche de mi hermano, el pelo rubio platino de Adela reconocible a través de la luna trasera, y Garrido volvió a sonreír. Luego, me hizo retroceder hasta que mi espalda se encontró con la pared, y cuando consiguió acorralarme en una esquina, cogió la butaca en la que yo había estado sentada y la colocó tras él, pero siguió de pie.*

*- De rodillas- me ordenó, y al escucharlo, sentí una especie de quemadura venenosa en el estómago, una repentina intoxicación de rabia ácida, solidísima, semejante a la locura, porque fue como si acabara de quedarme ciega, como si acabara de quedarme sorda, como si hubiera perdido la facultad de comprender la escena que estaba viviendo, las imágenes que veía, los sonidos que escuchaba.*

---

<sup>987</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 212.

*-No me da la gana. Eso dije, y estuve a punto de añadir algo más, y ahora, mátame si tienes cojones, pero sólo un segundo más tarde le vi sacar la pistola de la funda, colocarla a la altura de mi cabeza.*

*-¿Qué? -y escuché, aún mejor que su voz, un chasquido revelador de que acababa de quitarle el seguro.*

*No se atreverá, quise tranquilizarme todavía, no se atreverá, yo soy la hermana pequeña de Ricardo Ruiz Maldonado, estoy en su casa, en mi casa, no puede matarme, no sabría cómo explicarlo, como justificar mi cadáver tirado en la alfombra...<sup>988</sup>*

Malgré la peur, Inés tente de se défendre en provoquant Garrido « mátame si tienes cojones » mais cela ne fait qu'amplifier le courroux de ce dernier qui ne tolère pas la résistance dont Inés fait preuve face à lui.

A la suite de quoi Garrido la menace de son pistolet, annihilant par là-même toute capacité de rébellion et provoquant chez elle une inévitable perte totale de contrôle. S'ensuit une terrible culpabilité de « ne pas avoir réagi », de s'être « laissée » soumettre. Ce type de réaction de peur paralysante est décrit par les femmes victimes de violences sexuelles. En la « mettant en scène », l'auteure donne la possibilité aux lecteurs d'essayer de l'appréhender et de mieux comprendre de quoi il s'agit. Elle permet aux victimes de s'identifier et de se sentir possiblement moins seule et aux autres – aux hommes principalement- de prendre conscience de la violence de leurs actes :

*Eso pensé durante un segundo, quizás menos tiempo aún, hasta que le miré a los ojos y él sonrió, me acarició el cráneo con el cañón de la pistola, y se dio cuenta antes que yo de que me estaba haciendo pis encima.*

*-Nada - porque soy una mierda-. No he dicho nada eso pensé, mientras me arrodillaba a toda prisa-. Perdón, perdón... Ya estoy de rodillas.<sup>989</sup>*

---

<sup>988</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 213.

<sup>989</sup> *Ibid.* (Grandes, Inés y la alegría, 2011), p. 213.

Almudena Grandes focalise ensuite l'attention sur le comportement de l'agresseur qui jouit de cette situation de domination machiste. En effet, Garrido se délecte de ce moment et en rit :

*- ¿Qué pasa, que disfrutas con el peligro? - se echó a reír, pero no volvió a ponerle el seguro a la pistola mientras se sentaba—. Muy bien, como quieras, pero a partir de ahora será mejor que te portes bien, ¿sabes? A ver, demuéstrame lo que sabes hacer tú solita, pero con cariño, ¿eh?, entregándote, como se lo hacías a los rusos, porque estarás notando algo redondo y duro en la coronilla, ¿verdad? Es mi otra pistola, así que mucho cuidado con los dientes...*

*Soy una mierda. Eso pensé antes de enterrar mi cabeza entre sus muslos, y luego nada, porque el sabor del pánico, más intenso aún que el de su sexo, me embotó al mismo tiempo el paladar y el pensamiento, y me porté bien, muy bien, mejor incluso de lo que él esperaba, tanto que creí que nunca podría perdonármelo, mientras permanecía al acecho de la menor de sus distracciones, cualquier relajamiento de la mano que mantenía la pistola firme contra mi cabeza, el más mínimo cambio de posición del dedo que descansaba sobre el gatillo. Pero Garrido era un experto, capaz de insultarme y elogiarme, de darme instrucciones para excitarse hablando, sin perder nunca el control, y sólo cuando notó que se acercaba el final, me quitó la pistola de la cabeza para aferrarla con las dos manos, y tanta fuerza que apenas pude volver a respirar hasta que él me lo consintió.<sup>990</sup>*

Le lecteur se retrouve face à cette double violence contre les femmes évoquée précédemment. Inés est punie à la fois parce qu'elle est femme -Garrido estime avoir droit à profiter d'elle selon son gré- et parce qu'elle est républicaine -pour ce haut gradé franquiste elle est une proie à soumettre, à avilir, à anéantir-.

Comme à de nombreuses reprises, l'auteure après avoir dénoncé quelque violence soumet subrepticement une solution, une clef pour s'en sortir et surmonter. Aussi Inés est un témoin de cette capacité à vaincre tous les obstacles. C'est un point de

---

<sup>990</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 213-214.

vue qui est appréciable et plausible, si ce n'est face à la maladie. L'auteure n'évoque pas ce cas de figure justement car, face à cette dernière, il n'est pas toujours possible de vaincre même si une telle détermination peut aider et apporter certaines choses qui survivent à la disparition. Le décès récent de l'auteure fait montre à la fois de l'invincibilité de cet obstacle mais aussi de la faculté et la chance de pouvoir agir, donner, transmettre en héritage jusqu'au dernier moment. Son mari Luis García Montero a témoigné de cet aspect dans la presse en hommage à sa femme « Me he acordado mucho de eso ahora. Cualquier persona que acompaña a un enfermo de estas características sabe los momentos duros que se pasan, pero ahora, en mi memoria, los últimos días cuidando de Almudena han sido los más felices de mi vida. »<sup>991</sup>. Chaque personne laisse une trace dans ce monde et c'est la raison pour laquelle il est si important de choisir laquelle et de lutter pour.

A travers Inés, Almudena Grandes ouvre la voie à la possibilité et à la faculté de toujours se relever et de lutter. Elle instille cette force et cette chance dans l'esprit de chacun et chacune. Elle a appliqué ce principe dans sa vie personnelle et elle le livre et le transmet grâce à son écriture et, en ce qui concerne notre étude, nous pouvons affirmer en particulier dans ce premier roman des *Episodios* « Inés y la alegría ». L'écrivain et journaliste sévillan, Daniel Ruiz, a témoigné de cet enseignement que donne l'auteure dans ses romans mais également dans sa vie quotidienne, comme elle a su le faire pour lui. Il livre à son tour cette leçon de vie qu'il a reçue d'Almudena Grandes: «Las cosas pueden ir mal, pero siempre merecen la pena.»<sup>992</sup>. L'écriture de l'auteure est en adéquation avec ses principes qu'elle porte, qu'elle défend, et même, qu'elle incarne.

---

<sup>991</sup> García Montero, L., "Los últimos días cuidando de Almudena han sido los más felices de mi vida", *El País*, 02/01/2022, [Article consultable à l'adresse URL : Luis García Montero: "Los últimos días cuidando de Almudena han sido los más felices de mi vida" | Cultura | EL PAÍS (elpais.com)], (Consulté le 02 mars 2022).

<sup>992</sup> Ruiz, D., *La lección de Almudena*, ABC de Sevilla in Facebook, page de l'auteure, 25/01/2022. [Article consultable à l'adresse URL : <https://www.facebook.com/photo/?fbid=486876462798814&set=a.295208751965587>], (Article consulté le 02 mars 2022).



Almudena Grandes démontre avec ce roman que la vie vaut la peine d'être vécue, quelles que soient les difficultés, et qu'elle vaut la peine qu'on se batte pour elle, toujours. Aussi, face à ce sentiment extrême de dégoût d'elle-même, Inés réagit immédiatement et relève la tête en s'accrochant à l'espoir de fuite qu'elle nourrit depuis quelques temps :

*- ¡Muy bien, Inés! Si sigues esmerándote así una temporada, a lo mejor, un día de estos, te la meto por el coño y todo... Y ahora tengo que dejarte, ¿sabes?, porque tu hermano debe de estar a punto de volver. Es una pena que no te haya visto hace un momento. Estoy seguro de que estaría muy orgulloso de ti.*

*Sólo después aseguró la pistola, la devolvió a su funda, se estiró la guerrera y salió sin decir nada ni volverse a mirarme, mientras yo seguía sentada en el suelo, contra la pared, sin fuerzas ni para explicarme una vez más la mierda de mujer que era. Cuando por fin logré levantarme, y fui al baño, y me lavé la cara, y bebí agua, me miré en el espejo y dije algo distinto.*

*- No pasa nada - el espejo me devolvió un rostro tan pálido como si toda la sangre se hubiera acumulado alrededor de los ojos, dos cercos blandos, inflamados, rojizos—. Me voy a escapar y eso es lo único que importa. Esto no. No ha pasado nada, porque me voy a escapar, y cuando esté lejos, esto dará lo mismo -hablaba en voz alta con mi propia imagen, me veía mover los labios, escuchaba mi voz, y sentía cómo la mujer que hablaba conseguía serenar poco a poco a la mujer que me miraba, y que también era yo—. No estoy llorando. Mira, ¿ves? Ya no lloro. Porque te juro que me voy a escapar. Nos vamos a escapar y eso es lo único que importa.*<sup>993</sup>

Inés raconte chaque détail de cette scène et son ressenti. Elle fait part de sa peur atroce ainsi que de sa honte de s'être ainsi soumise " Yo soy una mierda".<sup>994</sup> / Le lecteur s'aperçoit grâce à ces mots crus et criants que le personnage est profondément atteint et en proie aux pires sentiments. Il peut ainsi s'imprégner de la situation et en prendre la mesure. Mais, aussitôt, elle fait montre de sa volonté de fer, raccrochée à ses espoirs de fuite "me voy a escapar".<sup>995</sup> La violence subie est ainsi rattachée à la capacité à

---

<sup>993</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 214.

<sup>994</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 213.

<sup>995</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 214.

survivre et à l'espoir. Cet événement marquant contribue à la fois à cerner la psychologie d'un archétype de dirigeant franquiste, comme celui d'une femme républicaine, soumise à la violence, à la fois franquiste et machiste. Il sert l'Histoire intégrale, celle de l'invasion mais aussi celles des Espagnols, des hommes et des femmes sous le Franquisme : « El terror es un recurso sumamente eficaz. Yo lo sabía porque era española, porque vivía en España y no era más fuerte que los demás ». <sup>996</sup> Il permet aussi de parfaire le portrait d'Inés soumise à une vie rude qu'elle affronte à bras le corps, sans pour autant être une femme dotée de pouvoirs surhumains.

La suite évolue dans ce sens puisque, grâce au bon cœur de sa belle-sœur Adela, Inés pourra mettre fin à ce calvaire. Adela est une autre "franquiste", par dépit, qui n'en partage pas vraiment la conception. Elle est sous l'influence du joug national catholique qui lui a été imposé. Elle saura, elle-aussi, s'en défaire avec le temps, poursuivant son évolution, auprès d'Inés, à Toulouse. Elle finira même par mentir à son mari et le tromper. Comme Inés, Adela renaîtra enfin à la vie. Grâce à cette dernière, Inés pourra remonter à cheval et s'entraîner pour préparer sa fuite. Ce qui obligera Inés à lui faire la promesse de ne pas fuir. Elle ne pourra pas la tenir car elle n'avait pas le choix, pour survivre. Inés sera navrée d'avoir dû la rompre, honnête et reconnaissante qu'elle est. Mais elle est contrainte, non seulement de fuir à cheval, mais aussi de ligoter et bâillonner Adela, la menaçant de son propre pistolet. Sa belle-sœur comprendra ce geste, ne lui en tiendra pas rigueur et absoudra Inés de ce poids, qui lui pesait, depuis sa fuite. Elle montre ainsi sa grandeur d'âme.

Le jour de la fuite, Inés fait encore preuve de sang-froid et de courage. D'abord, elle arrive à dissimuler son émotion à son frère. Ensuite, elle contraint Adela à la laisser partir, puis le palefrenier à l'aider en la guidant vers les siens. Elle s'enfuit vers sa libération, le sourire aux lèvres et armée de cinq kilos de rousquilles, dont la confection lui aura permis également de surmonter ce dur et intense moment. C'est une image très forte puisque Inés se dirige, de son propre chef, par ses propres moyens, vers les combattants. Sa passion pour le cheval, interdite par sa famille qui la jugeait inadaptée

---

<sup>996</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 203-204.

à une jeune fille, lui permet de se sauver. Quant à sa passion pour la cuisine, elle lui permet d'affronter la tension extrême de ce moment. Inés, l'amazone, conquiert sa liberté. Sa fuite et son arrivée parmi "les siens" seront, une nouvelle fois, l'occasion de prouver son honnêteté, son courage et sa détermination. Elle en fera preuve dès son arrivée, car une jeune femme, sœur d'un délégué provincial de la Phalange, arrivant à cheval, armée, avec de l'argent et cinq kilos de rousquilles, n'est pas chose commune.

L'image d'Inés arrivant à cheval avec ses cinq kilos de rousquilles constituait la vision première d'Almudena Grandes et résonne comme tout un symbole. Elle représente également le tournant de l'histoire et de l'Histoire. Inés permet au lecteur de vivre l'Histoire à hauteur de femmes dans toutes ses dimensions. Elle permet de dénoncer l'oppression, l'assujettissement de l'éducation traditionnelle catholique, bourgeoise, franquiste. Elle se livre également à la dénonciation de la violence sexuée du régime franquiste dont furent victimes les femmes républicaines.

En choisissant un personnage féminin, Almudena Grandes permet au témoignage des femmes d'entrer dans l'Histoire, de dénoncer la violence dont elles sont victimes et d'entrer en lutte contre cette dernière. La violence subie est également associée à la force des femmes, une capacité qu'elles ont à résister, à lutter en raison de leur grandeur d'âme, de leurs inépuisables ressources et leur solidarité face à l'adversité. La capacité des femmes à lutter est également mise en avant dans ce roman à travers Inés.

## 2. Une combattante

### 2.1 L'engagement dans la lutte

Inés décide de s'enfuir de la maison de campagne de son frère lorsqu'elle entend sur Radio Pirenaica que les guérilleros espagnols réalisent l'invasion du Val d'Aran et elle y parvient. Elle part à la rencontre des combattants pour s'engager à leurs côtés dans la lutte. C'est le point de rencontre entre l'histoire et l'Histoire. Une fois arrivée au camp, Inés rencontre le guérillero Galán et une nouvelle histoire s'écrit, dans le sillon de l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran. Cette rencontre compte beaucoup pour Inés qui rejoint enfin les siens, ceux avec lesquels elle se sent chez elle. C'est la fin de sa transition entre son héritage familial et éducationnel franquiste et son choix personnel d'un engagement humaniste républicain. Inés confie, dès le premier instant, cette évolution à Galán, ce qui témoigne de son désir d'honnêteté et de transparence.

Inés retranscrit toute son émotion, sa joie, de rejoindre ces combattants de la liberté. Alors qu'elle sèche ses larmes dans le drapeau républicain, elle est bouleversée par le regard de Galán. L'Histoire et l'histoire se rejoignent, Histoire et histoires, Histoire et fiction, militaire et civils, hommes et femmes correspondent dans cette rencontre qui fait la richesse de ce roman.

Une page se tourne pour Inés, c'est la fin de son calvaire et la promesse d'une nouvelle vie qui s'ouvre. Mais, l'Espagne est en guerre, et les choses ne sont jamais faciles en pareil cas-là. Aussi, Inés devra-t-elle affronter de nombreuses nouvelles difficultés. Le combat contre les difficultés de la vie, pour la vie, semble ne jamais vouloir se terminer, comme si la malédiction espagnole, dont parlait Galdós, s'était incarnée en elle. En effet, elle devra encore affronter la trahison, la perte de l'Espagne et de ses espoirs, l'exil, la vie clandestine avec le rôle d'agent de liaison de Galán et enfin le retour en Espagne. Ce dernier sera ponctué de tout le désenchantement qui l'accompagne, face à cette Espagne qui n'est plus leur Espagne, qui les a oubliés, eux, leurs douleurs, leurs sacrifices, leurs morts, leurs histoires.

Inés débute sa nouvelle vie au sein du quartier général par une présentation au cours de laquelle elle fait preuve d'honnêteté et de courage. Elle est accueillie amicalement dans l'ensemble et chaleureusement par certains, sous le charme de son sourire, de sa beauté atypique, ou encore de ses rousquilles. Très rapidement et avec aisance, elle tisse une amitié sincère avec les combattants. Sa passion pour la cuisine l'aide à trouver sa place parmi eux :

*A aquellas alturas, ya me había dado cuenta de que, a pesar de su juventud, porque los más viejos apenas sobrepasaban los treinta años, todos eran oficiales, el estado mayor del coronel que había presidido mi tribunal. Un par de días después, habría aprendido a identificarles sólo con oír su voz y, más allá de sus nombres, sabría muchas otras cosas, que Zafarraya era alérgico al pimiento verde, que al Botafumeiro le daban asco las tortillas de patata poco hechas, que el Cabrero prefería tomar leche a secas para desayunar, que a Perdigón sólo le gustaba la verdura cruda, que al Lobo, ni así, que el Afilador era muy goloso, y que el Sacristán, aparte de ser el más guapo y el más presumido de todos, solía tener hambre a todas horas.<sup>997</sup>*

La première rencontre est suivie d'un interrogatoire à la charge de Galán, au cours duquel elle lui raconte, sereinement et honnêtement, toute son histoire. À ce moment-là, le récit rapporte toutes les émotions d'Inés qui est tenaillée par le désir, exaltée par l'odeur enivrante de Galán. Odeur qui l'obsède déjà, depuis le premier instant. Leur amour naissant se concrétise le soir même. Ce moment est important car il traduit tout l'emportement spirituel et corporel qui s'empare d'un être lorsqu'il tombe sous le charme de quelqu'un. Almudena Grandes immisce dans son récit de nombreuses références aux émotions et aux sens en émoi. L'expression des ressentis intimes permet d'humaniser fortement les personnages, de les mettre en relief, selon toutes leurs dimensions, les cinq sens. L'humanisation complète des personnages contribue également à l'intensification du récit qui sert la fiction et à la vraisemblance qui sert l'Histoire :

*Madera y tabaco, clavo y jabón, limón verde y una pizca de pimienta, Galán me cogió del brazo para apartarse conmigo y hablarme casi al oído, sin perder de vista al Sacristán, que no me quitaba los ojos de encima.*

*- ¿Quieres venir conmigo? Voy a interrogarte.*

*-Claro -qué bien, murmuré para mí misma mientras le miraba despacio, con las ganas que tenía yo de que me interrogara alguien en condiciones...<sup>998</sup>*

---

<sup>997</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 262.

<sup>998</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 264.

Cette rencontre entre les deux protagonistes donne encore l'occasion à l'Histoire et à l'histoire, à l'Histoire et à l'humain de se frôler puisqu'Inés et Galán sont partagés entre leur engagement politique et leur attrait mutuel. Une fois leur engagement politique mis en évidence, à la suite de l'interrogatoire en règle d'Inés, leur attrait mutuel les emporte mettant fin au calvaire d'Inés. Face à cette force d'attraction inégalable, la peur, l'enfermement, la violence, l'oppression, la tristesse, le froid, la déshumanisation disparaissent pour laisser place aux rires, aux sourires, aux échanges, à la chaleur, aux odeurs, au toucher, au plaisir. C'est une renaissance émotionnelle, sensuelle, vitale pour Inés. Elle reprend vie et, bien qu'elle soit encore tiraillée par sa conscience, habituée à agir par raison et non plus par émotion, elle a de plus en plus de mal à résister à cette attraction passionnelle :

*-No, gracias. No tengo hambre.*

*No lo hagas, Inés.*

*Tardó casi media hora en volver. Durante su ausencia, debería haber pensado, antes que en nada, en mí misma. Debería haber analizado mi situación, mis expectativas, mi futuro inmediato, decidir si iba a quedarme allí, cerca del ejército, o si sería mejor aprovechar la posibilidad de marcharme a Francia cuanto antes, a esperar tranquilamente el desenlace. Debería haber pensado en buscarme un alojamiento, un trabajo incluso, por si aquello se alargaba, o pedir una lista de los ocupantes, que tal vez incluiría el nombre de algún viejo amigo. Yo conocía la guerra, y no era tonta. Me daba cuenta de que tenía muchas cosas en las que pensar, muchas decisiones que tomar, pero durante media hora, sólo logré darle vueltas a una frase. No lo hagas, Inés.<sup>999</sup>*

Almudena Grandes donne une grande importance à la vie intérieure des personnages comme le montrent Inés et Galán. Les moments de réflexion intense, de trouble intérieur qui précèdent les choix sont cruciaux dans la vie de tout un chacun et le lecteur retrouve cet aspect essentiel dans les personnages du roman. Inés fait le bilan de sa vie jusque-là intense et difficile et malgré toutes les difficultés, malgré toutes les réflexions intellectuelles et le cheminement de l'esprit, le corps qui parle reste un élément prédominant malgré tout :

---

<sup>999</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 266.

*Había vivido un día largo, intenso, las horas tal vez decisivas de mi vida. Había logrado romper el cerco, escapar de mi prisión, vencer en la mínima y descomunal batalla de mi propio destino, pero al poner un pie en el borde del futuro, todos mis cálculos se habían trastocado, todos los números se habían revelado, habían roto las tranquilizadoras cadenas de la aritmética para improvisar una peligrosa disciplina de cifras borrachas, insensatas. No lo hagas, Inés. Intenté reagruparlos, devolverlos a un orden anterior y diferente, someterlos al rigor de otras operaciones, quería fugarme, y me he fugado, quería reunirme con los míos, y lo he logrado, son cuatro mil y han invadido España, qué emoción, eso me decía, ¡qué emoción!, pero los signos de admiración no me ayudaban. La ortografía se había sublevado al mismo tiempo que las matemáticas, y sus símbolos estaban al servicio de otros números.*

*Yo era comunista, pero tenía veintiocho años. Yo era antifascista, pero llevaba cinco y medio encerrada en una cárcel, en un convento, en la ratonera predilecta del comandante Garrido. Estaba segura, convencida de mi causa, pero aquel día era el 20 de octubre de 1944 los nervios no me dejaban pensar con claridad, pero me había acostado siempre sola, en el suelo, en una cama incómoda, en otra más mullida, todas las noches que se habían sucedido desde el 25 de marzo de 1939. En el instante en que pudiera volver a pensar con claridad, comprendería que el olor del capitán no era importante, pero el capitán olía a madera y a tabaco, a clavo y a jabón, por debajo, algo dulce y ácido, como la ralladura de un limón no demasiado maduro, por encima, algo que picaba en la nariz como una nube de pimienta recién molida. Eso era lo primero que había aprendido de él. Su olor había tenido la culpa de que mis manos obraran el prodigio de reconocer un cuerpo que no conocían, de que mi cabeza se acoplara a su cuello como si estuviera modelada para encajar en aquella y en ninguna otra curva, de que mi nariz supiera respirarlo mejor que el aire. Su olor tenía la culpa de que no lograra pensar con claridad.<sup>1000</sup>*

La part d'incontrôlable de chacun est très bien décrite par Inés qui en souligne les éléments déclencheurs, pour elle, tels que la jeunesse, les privations, les sollicitations des sens -son odorat en particulier et le toucher-.

---

<sup>1000</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 266-269.

L'auteure diffère l'acmé de ce moment de grâce -l'union d'Inés et de Galán- pour mieux en faire savourer la teneur au lecteur. Lorsque celui advient, il est accompagné d'une explosion sensorielle dont Inés témoigne sans retenue :

*-Y sed, ¿tienes? -no lo hagas, Inés-. He subido un poco de queso, del que has traído tú, que está muy bueno, para que no nos emborrachemos antes de tiempo...*

*Me miró como si hubiera descubierto la batalla que estaba librando conmigo misma, y sonrió, pero en lugar de volver al escritorio, decidió depositar las provisiones en una mesa baja colocada ante el diván donde el alcalde de Bosost debía de acomodar a sus visitas. Desde ese momento, todas mis palabras fueron inocentes, pero adquirieron un sentido extraño, rebelde, al brotar de mis labios, como si mi suerte estuviera echada.*

*-Pues, mira... Un poco de sed sí que tengo.*

*-Mejor cuando me senté a su lado, me miró como si estuviera dudando entre servirme un vaso de vino o no, pero al final lo hizo.*

*Y al final, aparte de liquidar la botella, nos comimos todo el queso, que estaba buenísimo de verdad, y hasta nos fumamos un pitillo cada uno.*

*-Me habría encantado verte vestida de monja -murmuró mientras apagaba el suyo en un cenicero que me precipité a ponerle delante cuando vi que estaba a punto de sacudir la ceniza encima del plato del queso.*

*-No creas- yo estaba sentada de lado sobre una de mis piernas, y me incorporé sobre ella para inclinarme hacia delante y llegar al cenicero—. Estoy mucho más guapa sin hábitos.*

*Cuando giré la cabeza a la derecha, para mirarle, su cara estaba tan cerca de la mía que cerré los ojos. No lo hagas, Inés. Él me rodeó con sus brazos, pasando el derecho por debajo de mis axilas y el izquierdo por encima de mis caderas, como si fuera una niña grande. No lo hagas, Inés. Entonces me acomodó contra su cuerpo y me besó. Y todo lo que sabía, todo lo que pensaba y era capaz de decir, lo que había aprendido y lo que recordaba, lo que deseaba y lo que temía, se fundió en su lengua al mismo tiempo. Desde hacía más de cinco años, había pensado infinitas veces en lo que sentiría si alguna vez un hombre volvía a besarme, a abrazarme, a arrastrarme con él hasta una cama, y lo había imaginado como una especie de cataclismo, un diluvio universal, casi doloroso, una pasión física pero también sentimental, moral, ideológica, agri dulce, cegadora y fría*



*como la venganza. Eso era lo que iba a suceder, pero cuando Galán separó su cabeza de la mía, y me miró, y volvió a besarme, se me olvidó.*<sup>1001</sup>

L'expression du corps qui renverse tout sur son passage apparaît très clairement ici en particulier lorsque, comme entre Inés et Galán, c'est le sentiment amoureux qui s'empare du corps et de l'esprit. Almudena Grandes a le pouvoir de recréer ces moments intimes au plus proche de la réalité.

Elle démontre ainsi le pouvoir de l'amour et des sens sur le monde, sur tout un chacun. Grâce à l'amour, les difficultés deviennent surmontables, il apaise et rassure. Littéralement Inés revit sous les doigts de Galán qui apaise sa douloureuse mémoire :

*Las victorias militares trastornan a las mujeres. Unos días después, él me explicó la teoría del Pasiego, y yo estaba ya tan trastornada que le conté lo que me había pasado aquella noche, mientras sus dedos trabajaban deprisa debajo de mi ropa, encima de mi piel, una piel nueva que empezó a existir en aquel momento como nunca había existido la anterior. Yo ya no me acordaba de nada, pero mi cuerpo guardaba la memoria de la desolación, aquella soledad de aroma frío, musgoso, el hueco putrefacto del convento y la amargura de otra piel desconocida, vieja y hambrienta, que las caricias de Garrido erizaban contra mi voluntad. Mi cuerpo recordaba la tristeza y el pánico, mientras nacía de nuevo, terso y maleable, dócil a mi voluntad, tan sensible a la de aquel hombre, que le consintió levantarme con él sin dejar de besarme. Sus brazos me sujetaron para impedir que perdiera el equilibrio, sus manos me despojaron de la camisa, y sólo después, su cabeza me abandonó para que sus ojos pudieran mirarme de arriba abajo.*

*Me gustas mucho, camarada- me miraba y se reía, yo le miraba y me reía.”*<sup>1002</sup>

Plongée dans ce nuage d'amour, de rires, de sourires, Inés n'en oublie pas pour autant les autres. En effet, elle se met rapidement en charge de ravitailler le garde-manger et de préparer tout ce qui se fait de meilleur pour les combattants. Contrairement aux dirigeants communistes, Inés pense au collectif.

---

<sup>1001</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 267-268.

<sup>1002</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 268.

Parmi les combattants, Inés est heureuse. Elle est fière de compter parmi eux, d'être une des leurs, et elle se soumet volontiers à la même discipline :

*Esto era un ejército y yo estaba dentro, sometida a la misma disciplina, la misma jerarquía que los soldados a los que había visto en el campamento que bordeaba el pueblo. Esa idea me dio calor, pero también me sugirió que había llegado el momento de callarme cuando vi al capitán recostado en la silla, con los brazos cruzados, mientras escuchaba la receta de las rosquillas que me había enseñado a hacer la hermana Anunciación.<sup>1003</sup>*

Inés est dans la conservation de la mémoire au quotidien, elle porte en elle les gens qui lui sont chers ou qui lui sont venus en aide, les héritages culturels qui lui ont été transmis, les anecdotes qui lui ont été confiées. Elle tisse son être au fur et à mesure de sa vie et dans ce tissage, elle mêle les fils que d'autres lui apportent. La cuisine fait partie de ces transmissions, de ces héritages et ces cadeaux simples qui peuvent être donnés.

Inés est engagée dans la lutte et elle se comporte conformément à un tel engagement. Sur le camp, elle fait preuve de toujours autant de caractère et n'est pas en reste par rapport aux autres combattants, habituée comme elle l'est, à lutter, à se battre seule. Elle en fait montre, par exemple, lorsque le Franquiste Gordillo, une de ses anciennes connaissances du temps de la vie chez son frère à *Pont de Suert*, est fait prisonnier. Face à la provocation de celui-ci, elle n'hésite pas à lui cracher au visage, ce qui lui vaudra l'incrédulité générale, teintée d'une admiration certaine des combattants. Cela finit de faire d'elle une vraie combattante, parmi les autres, puisque Lobo décide, immédiatement après, de lui rendre l'arme, dérobée à Adela, qui lui avait été confisquée par Galán à son arrivée, contrariant quelque peu par là-même Inés :

*-Toma –era mi pistola.*

*-Ya no me hace falta –le respondí, sin decidirme a recuperarla.*

---

<sup>1003</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 265.

*-Lo sé – cogió mi mano derecha, puso el arma encima y la apretó con sus dos manos.*

*-Gracias –me la encajó en la cintura del pantalón y le devolví una mirada confusa, complicada por la emoción, pero él se limitó a sonreír.”*

*[...] Nada era importante después de lo que había pasado dentro de la casa, y mi revancha, mucho menos que su gesto.*

*[...] Y aunque estaba segura de que el Lobo había tenido en cuenta que su decisión de armarme serviría para darle otra vuelta de tuerca a la mortificación de Gordillo; eso no bastaba para justificar aquella prueba suprema de confianza, que me había convertido en uno de sus soldados.<sup>1004</sup>*

Inés devient une combattante parmi les autres, et rien ne peut lui faire plus plaisir, ne peut la toucher plus. C'est ce qui est le plus important pour elle. Son attitude montre qu'elle le mérite tout à fait puisqu'elle accorde plus d'importance au groupe, au collectif qu'à une vengeance personnelle, en accord avec la philosophie des combattants. Tout chez Inés témoigne de cet engagement pour le collectif, pour ces hommes. Par exemple, elle refuse d'être payée et travaille sans relâche pour leur bien-être. Le fait qu'Inés devienne la cuisinière permet à la fois de coller à l'histoire -c'est sa passion-, et à l'Histoire -à l'époque les femmes n'étaient pas souvent sur le terrain de combat, mais plutôt dans la gestion de la vie quotidienne-.

Dans l'étude *El último frente*<sup>1005</sup> de Julio Aróstegui et Jorge Marco (eds.) Odette Martínez Maleft évoque cette différence sexuée qui déterminait les formes de résistance. Elle explique très clairement que la majorité des femmes engagées dans la résistance agissait dans les sphères plus discrètes telles que la logistique, l'approvisionnement, les liaisons et que ce rôle mérite d'être reconnu à sa juste valeur car il est très important également. Il faut tout de même ajouter que certaines ont aussi occupé des postes de « guérillera », armes à la main, même si dans l'imaginaire collectif et dans la société culturelle lutte armée et sexe féminin sont a priori antithétiques.

---

<sup>1004</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 283-284.

<sup>1005</sup> Martínez Maleft Odette in *El último frente*, id. (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008), Capítulo 13 "Los testimonios de las mujeres de la guerrilla antifranquista de León-Galicia (1939-1951).

Odette Martínez Malefí évoque cette image de la femme guerrière, telle une bête sanguinaire, et elle la contrecarre en stipulant qu'il ne faut pas confondre action armée et héroïsme : « Y en el espacio mental en el que hablan estas mujeres, las imágenes de combatientes femeninas parecen monstruosas: hermafroditas sanguinarias, andróginas, Amazonas desexualizadas ». <sup>1006</sup>

Même si elles étaient peu nombreuses, la présence de quelques femmes ayant pris les armes au sein des guérilleros est avérée par certaines études, dont celle de Daniel Arasa : « Si el total de mujeres podía contarse con los dedos de las manos, su valentía y, en algunos casos, su agresividad, dejaba cortos a sus compañeros. Eran, nunca mejor dicho, de "armas tomar" ». <sup>1007</sup>

Almudena Grandes construit sciemment son roman de bout en bout pour servir son propos que ce soit dans le choix de la structure ou de l'énonciation, dont des personnages narrateurs. En choisissant Inés, la romancière donne naissance à un personnage féminin de façon voulue pour défendre la cause féminine pendant la Guerre civile et sous le Franquisme. Les femmes combattantes de la résistance ont une place plus que limitée dans la mémoire collective espagnole et pour cause. En faisant ce choix, Almudena Grandes permet de contribuer à cette réparation.

Almudena Grandes réussit ce tour de force d'être dans la véracité historique tout en rendant une place aux femmes ; elle fait d'Inés une femme forte tout en restant dans les limites d'un personnage crédible. Inés n'est pas une super-héroïne inaccessible. Inés est une femme « normale ». Elle évolue progressivement en commençant simplement par une résistance envers le milieu familial et s'engage progressivement vers une résistance sociale, humanitaire. Elle aboutit à un engagement politique et social concret en devenant une combattante et en restant en accord avec le rôle des femmes dans cette résistance. A savoir que ces femmes ont fini par prendre les armes, non pas car elles sont des monstres asexués, sanguinaires, mais par nécessité de défense, par engagement humain et politique.

---

<sup>1006</sup> *Ibid.* (Aróstegui, Marco, & (eds.), 2008).

<sup>1007</sup> *Op. cit.* (Arasa D., 1984), p. 120.

Après les péripéties précédemment évoquées, Inés devient dans un premier temps la cuisinière du camp. Elle est dans la logistique de cette résistance et elle n'est pas entièrement consacrée aux combats. Néanmoins, elle est capable de se servir à bon escient d'une arme. Elle en a les capacités et le courage. Inés est une femme mais elle a du caractère, de la force et le sens du sacrifice qu'ont les combattants, et elle le prouve. Par exemple, elle prouve sa force de caractère lorsqu'elle décide, au lieu de sombrer dans la tristesse et de se laisser abattre conséquemment à son expulsion injuste du camp, de prouver son innocence. Elle décide d'aller capturer seule et armée de son pistolet, Arturo, le responsable de son éviction du quartier général. Elle réitère un tour de force lorsqu'elle rejoint Galán à cheval, dans le village en plein assaut, pour le prévenir de la menace franquiste qui les menaçait. Elle n'hésite pas non plus à faire feu sur un homme embusqué dans le clocher du village qui s'apprêtait à tirer sur Galán et Comprendes qui étaient en train de se disputer.

Almudena Grandes utilise une méthode identique à la précédente pour construire un personnage féminin « extra-ordinaire », humain. Elle montre qu'Inés est une femme combative, courageuse, téméraire, tenace mais pas une femme surhumaine. Inés ose et parvient à capturer l'homme responsable de son malheur, mais elle le fait de façon « artisanale ». Elle le ficèle comme un poulet. Inés fait aussi part de ses doutes, de ses peurs, de ses difficultés, ce qui rend la scène intense et réaliste. De la même façon, lorsqu'elle tire sur l'homme, elle essaie d'abord de prévenir les combattants, mais comme ils ne l'entendent pas, elle est obligée de tirer. N'étant pas habituée à tirer, elle manque sa cible. Néanmoins, c'est grâce à elle qu'un autre combattant comprend la situation et tire mais, cette fois, en atteignant sa cible. Inés apparaît comme une femme « normale » mais possédant de grandes valeurs humaines et beaucoup de courage. Elle est en proie aux peurs, aux doutes mais elle a le courage de les affronter, pour faire ce qui lui semble bon et juste ; et c'est là le plus important. Inés c'est une invitation pour toutes les femmes, les hommes, à suivre sa détermination, son courage, ses valeurs et à oser affronter la vie, pour défendre ses principes. Le personnage d'Inés porte le roman, tout autant que les combattants, car elle incarne les mêmes valeurs qu'eux mais sous un prisme féminin. Elle est une vraie femme, dans toutes ses dimensions et cela ne l'empêche pas d'être tout aussi valeureuse, intelligente

et loyale qu'un homme. Inés porte un message universel de reconnaissance de la valeur des femmes et une invitation pour celles-ci à en prendre conscience.

Le système traditionnel patriarcal considérait la femme comme inférieure, incapable d'avoir une réflexion propre et encore moins une réflexion politique. Almudena Grandes utilise ce personnage féminin pour prouver le contraire. Certes, au départ, Inés n'est pas en capacité de mener une réflexion politique non pas car elle n'en est pas capable mais parce qu'elle en a été écartée jusque-là, comme toutes les jeunes filles victimes de ce système limitatif et oppressif. Inés est à même de comprendre clairement et d'interpréter le déroulement des faits historiques. Elle perçoit la défaite qui point, les conflits d'autorités entre les combattants et les autorités du parti. Là encore, cela peut signifier à un lecteur éventuel qu'avoir une culture politique n'est pas inné et se cultive. Inés, quant à elle, l'a appris par l'expérience, parfois à ses dépens. Ce qui lui a permis de savoir que dans les deux camps, il peut y avoir des traîtres, des gens qui mènent un trouble double jeu. Dans les deux camps, les dirigeants n'ont pour principal souci que celui d'asseoir et de conserver leur autorité, alors qu'en bas, il y a les simples gens, les combattants anonymes, les victimes, anonymes elles aussi, oubliés de l'Histoire : « Yo sabía mucho, demasiado, pero por desgracia no sólo de tenientes coroneles, de comandantes fascistas. Pedro Palacios me había enseñado cómo podían llegar a ser las cosas en el otro bando, en el mío, antes de venderme en dos palabras”.

1008

Inés s'étonne que les Espagnols n'aient pas appris plus de cette guerre, qu'ils n'en aient pas tiré davantage d'enseignements. Cette réflexion du personnage semble faire écho à la dimension pédagogique et éducative de Galdós qui souhaitait, grâce à ses *Episodios*, éveiller la conscience du lecteur. Cette distance qu'Inés arrive à acquérir par rapport à ces faits encore assez récents peut découler de sa grande expérience traumatique passée. Cela peut, peut-être, également témoigner d'une présence de

---

<sup>1008</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 288.

l'auteur qui s'exprime à travers son personnage, puisque comme elle l'a dit en amont du récit, il y a un peu d'elle dans Inés :

*Y Montse vino, se llevó los moldes rellenos de masa cruda, trajo los bollos cocidos, dorados, su superficie agrietada de puro crujiente, y seguí cocinando mientras me preguntaba por qué siempre tenía que ser así, siempre igual, cómo era posible que el coraje y la abnegación, el trabajo y el dolor de tantos, siguiera dependiendo aún de la ambición personal de unos pocos. Me acordé una vez más de la guerra, de la consigna del mando único, un millón de veces repetida y jamás acatada, ni siquiera entendida, y de la amargura de aquel capitán de artillería que me cortejaba como un caballero, la amargura en la que le acompañaba su comisario político, que era comisario pero no era imbécil, que sabía que lo único importante era ganar la guerra, y por eso se fiaba más de aquel militar de carrera, capaz, leal, seguro de sí mismo, que de los civiles que le daban órdenes desde un despacho. Cómo es posible, seguía pensando yo, que tanto años después, hayamos aprendido tan poco, cómo es posible que haber perdido una guerra no haya servido de nada, cómo es posible que sigamos igual después de haber ganado otra...*<sup>1009</sup>

C'est encore Inés qui relie histoire et Histoire, en faisant part de sa réflexion sur cette organisation de la société basée sur le sacrifice de tous pour l'ambition personnelle de quelques-uns. Elle rappelle ce fossé entre dirigeants malintentionnés et combattants honnêtes et loyaux.

Malgré toutes les difficultés, Inés garde de l'optimisme teinté d'innocence, puisque juste après elle se prend encore à rêver d'une prise de Viella et d'une reconquête progressive qu'elle confesse à Galán. Ce dernier par amour n'ose pas la désenchanter. Ainsi, Inés apparaît toujours aussi proche d'un humain réel puisqu'elle est capable de maturité, de réflexion et en même temps, elle se laisse aller à croire encore en une issue qu'au fond elle sait vouée à l'échec. Inés tend à prouver que ces femmes résistantes sont des combattantes à part entière qui se sont engagées sciemment dans la résistance. Elle montre qu'elles étaient portées par des idéaux humanitaires et politiques de la même façon que les hommes. Elle fait également état

---

<sup>1009</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 289.

de leurs valeurs humaines telles que leur investissement, leur optimisme, leur don de soi, leur courage.

Le personnage d'Inés témoigne aussi d'un engagement égal dans le combat politique, social et dans la vie quotidienne. Les actes d'Inés au quotidien sont en accord avec ses principes, à l'opposé des dirigeants politiques communistes dont les actes sont en contradiction avec les principes.

Inés est une personne honnête et fidèle en amitié. Elle l'avait déjà prouvé avec Virtudes et Adela, elle le confirme avec Montse, rencontrée sur le camp, puis avec Mercedes, Andrés et Matías, enfants dont elle fait la connaissance, à la suite de son expulsion et de son éloignement, chez l'ancienne cuisinière du campement. Inés aime les gens, les gens simples. En rencontrant ces trois enfants malheureux, elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour les aider. Elle les secondera, par exemple, dans leurs tâches quotidiennes et elle finira par les emmener avec elle, à Toulouse, dans l'espoir de leur offrir une vie meilleure, une famille. Inés a beaucoup d'empathie pour tous les autres et elle aime leur venir en aide. D'ailleurs, cela lui rend service à elle aussi car, en se rendant compte qu'il y a des gens bien plus malheureux qu'elle, elle trouve une raison supplémentaire de ne pas se laisser abattre et d'avancer :

*Vamos, los tres a la cama, que ya recojo yo todo esto. ¿Es que no estáis cansados? – Andrés se levantó, se estiró, bostezó, asintió con la cabeza- Yo no tengo sueño.*

*Cuando se fueron, metí las dos manos en el agua, helada como el mundo, y dediqué toda mi atención al estropajo, al jabón, la efímera resistencia de la grasa. Estaba más triste que antes y sin embargo mejor, más entera, como si la cantidad de tristeza que me había hubiera llegado a su límite, mi desolación, a anularse a sí misma. Mientras limpiaba el fregadero, había comprendido ya que no era eso, sino la certeza de que, por mucho que pudiera pasarme todavía, mi destino nunca sería tan negro como el de aquellos niños.<sup>1010</sup>*

---

<sup>1010</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 388.



Inés a la capacidad de se raccrocher à de menus faits pour se reprendre. Ces enfants le lui auront permis. Elle retrouve la force de lutter. Après avoir tenté de parler à Galán qui n'y était pas prêt et avoir compris ce qui lui était reproché, elle décide de faire la preuve de son innocence. Elle parvient à capturer Arturo faisant preuve de sang-froid, d'intelligence, de courage, selon l'épisode déjà évoqué. Inés fait encore preuve de grandeur d'âme et de pragmatisme, en raison de son expérience de la vie en temps de guerre, en se mettant à la place des combattants et en comprenant leur suspicion. Elle pardonne à Galán, ce qui montre, une fois de plus, son caractère d'insoumise et de femme forte et indépendante. Cette parenthèse dans la parenthèse de l'invasion se referme. Inés sent tout son être, son âme et son corps, dans toutes ses dimensions, lui signifier cet amour pour Galán. Les cœurs et les corps se retrouvent, leurs odeurs, leurs contacts, leurs sourires, leurs rires se rétablissent, sans difficulté aucune :

*-Galán -pronuncié su nombre sin alterarme.*

*-¿Qué?*

*-Vete a la mierda -y tampoco me alteré al decir eso.*

*Él asintió varias veces con la cabeza, los ojos cerrados, los labios apretados, el gesto serio, compungido, de un niño pequeño que acepta un castigo que se tiene bien empleado, pues bueno, pues sí, pues me voy a la mierda, antes de que Comprendes intentara interceder a su favor.*

*-Mujer, yo creo que tampoco...*

*-¡Tú te callas!*

*Entonces sí levanté la voz, y volví a mirar por la ventanilla, pero su dedo meñique siguió posado en el mío mientras mi nariz se abría de pronto para oler a madera, para oler a tabaco, para oler a clavo, y a jabón, un fondo ácido y dulce al mismo tiempo, como la ralladura de un limón no demasiado maduro, y una punta que picaba en la nariz como el rastro de la pimienta recién molida. Reconocía el olor del hombre que estaba a mi lado, y reconocí sus manos, tan grandes, su tacto áspero y suave a la vez, el volumen del brazo que rozaba mi brazo, mientras el aire de aquel camión se volvía denso y caliente, mientras su presencia lo impregnaba de incienso imaginado, perfumado, espeso. Por eso dejé de mirarle, pero al cerrar los ojos, comprobé que era peor, y al entrar en el pueblo,*

*vi antes que nadie a dos niños que movían los brazos en el centro de la calle, para parar el camión.”*<sup>1011</sup>

L'invasion a échoué, l'arrivée des Franquistes est imminente, le départ des combattants aussi. La parenthèse de *Bossost* se referme, laissant à jamais dans les cœurs ce mélange de tristesse et de joie infinie. L'heure des adieux a sonné et Inés, une fois de plus, se raccroche à tout ce qu'elle peut, les adieux à ceux qui restent, les embrassades, la cuisine, son cheval, les enfants qu'elle emmènera avec elle.

## 2.2 Une lutte au quotidien

Une fois l'aventure de *Bossost* refermée, Inés, Galán, et les autres, repartent à Toulouse, pour ouvrir une nouvelle page de leur vie. Ce n'est pas celle qu'ils auraient aimé ouvrir, mais une page nouvelle à écrire tout de même, celle d'une vie en exil. Grâce à ce changement dans la vie des personnages, Almudena Grandes aborde concrètement cet autre pan de l'histoire des Républicains espagnols qu'est l'exil. A travers Inés, l'auteure démontre que ces Espagnols exilés ont su s'adapter à leurs conditions de vie et les surmonter pour vivre autant que faire se peut.

L'aventure du Val d'Aran se poursuit à l'échelle du temps de la vie des personnages avec leur vie en exil. Une fois à Toulouse Inés prend rapidement conscience de la difficulté de cette vie mais également de la possibilité de vivre correctement. Combative et active, contrairement à la fausse image donnée à l'accoutumée des femmes, Inés s'efforce de commencer la reconstruction de leur vie, le plus rapidement et efficacement possible. Aussi, propose-t-elle immédiatement ses services dans le restaurant de la femme de Lobo, Amparo, en tant que cuisinière. Même si ce n'est pas ce dont elle rêvait, Inés sait apprécier ce qu'elle a. Elle n'est plus prisonnière en Espagne,

---

<sup>1011</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 420.

elle est en France, mais libre, dans une cuisine lui appartenant : « En febrero de 1945, trabajaba en una cocina más pequeña y más fea que la del alcalde de Bossost pero mía ». <sup>1012</sup> La situation est loin d'être idyllique en exil, mais Inés montre qu'elle sait se satisfaire de ce qu'elle a et, par conséquent, signifie que cela est possible :

*Aquella cocina tan rara y tan pequeña fue el broche que cerró el círculo de mi vida nueva, no tan esplendorosa como aquella a la que creí dirigirme al escapar de la casa de Ricardo, pero mucho mejor que cualquiera de las que me habrían esperado si no hubiera robado un caballo a tiempo.* <sup>1013</sup>

Les premiers jours en France voient se dérouler une lutte intérieure entre la déception profonde d'avoir dû fuir à nouveau l'Espagne et la joie d'avoir la possibilité de reconstruire quelque chose en France. Ce conflit est vraisemblablement ce qu'ont pu ressentir les exilés à leur arrivée en France :

*-Ya estamos en Francia - un paisaje siempre idéntico, antes de que Galán me apretara contra él, para besarme en los labios, y después de que le devolviera el beso-. ¿Cómo estás?*

*-Bien - le sonreí para que se lo creyera, pero no lo conseguí.*

*Él se dio cuenta de que estaba mal, aunque, concentrado en sus propias sensaciones, seguramente no tuvo ganas ni tiempo que dedicar a las raíces de mi malestar. Me había salido con la mía, pero me dolía más pensar estaba huyendo, que me marchaba de España por la puerta trasera de un nuevo fracaso. Aquella partida, que durante cinco años había anhelado más que ninguna otra cosa, se había convertido en un juguete roto, un bombón envenenado, un deseo muerto por asfixia antes de nacer. Eso fue lo que sentí, y no júbilo, al entrar en Francia, y sin embargo, aunque ni siquiera yo lograra creerlo después, la verdad es que llegué a estar muy bien aquella noche.*

*-Salut, copain! -un hombre con uniforme militar, una insignia con la estrella de tres puntas de las Brigadas Internacionales prendida en el pecho, abrazó a Galán al borde de la carretera-.*

---

<sup>1012</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 487.

<sup>1013</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 488.

*Bienvenu encore, malheureusement...*

*Tenía el pelo canoso, casi blanco, la nariz muy larga y un atractivo intenso, indefinible, que fue la primera cosa que me llamó la atención después de cruzar la frontera. Nunca le confesé a Galán que a la luz tenue, amarillenta, de aquel día de otoño, Ben Laffon me había parecido muy guapo. Nunca más volví a encontrarle tan atractivo, pero en aquel momento ese detalle fue importante porque me reveló que, por encima de todo, el desconsuelo, el agotamiento, y ese hábito de la derrota al que nunca lograríamos acomodarnos como a una costumbre, yo estaba viva, y lo seguiría estando durante muchos años en un país que no era el mío, pero sí el de aquel hombre que, después de esperar hasta que se organizaron los turnos de transporte con la lenta, caótica confusión de los fracasos, nos llevó a Toulouse en su propio coche, un viejo modelo americano que tenía tres plazas en el asiento delantero.<sup>1014</sup>*

Inés fait montre de sa capacité à survivre, à reconstruire et elle révèle tout ce qui l'aide en pareille entreprise, ce qui pourrait être valable également pour de nombreux autres Espagnols exilés. Inés puise sa force dans l'amour de l'autre, le contact, le toucher, la solidarité, les sensations, les émotions, la beauté des choses et des gens qui l'entourent. Au-delà de toutes ces épreuves, Inés est, et reste, une femme, dans toutes ses dimensions. Les capacités de sentir, ressentir, aimer, partager font également partie de ce qui l'aidera à tenir, à se sentir en vie. Tant qu'elle ressent des sensations, qu'elle éprouve des émotions, elle est vivante. LA prise de conscience se poursuit, en prenant conscience de la chance d'avoir Galán à ses côtés, et en découvrant en Toulouse une ville lui rappelant la sienne, Madrid. Elle s'aperçoit que Toulouse a toutes les qualités pour lui plaire et devenir sa terre d'accueil, où tous deux pourront se reconstruire :

*Despiértate, Inés, hemos llegado a Toulouse.*

*Al abrir los ojos, lo primero que contemplé fue su rostro, y no me sorprendió recordar que no existía nada que me gustara tanto mirar, pero después vi por la ventanilla un paisaje que me emocionó mucho más de lo que esperaba. Habíamos llegado a Toulouse, y eso significaba que, en primer lugar, estábamos en un atasco, un contratiempo propio de una ciudad, una aglomeración de edificios y de calles, , de ruidos y de humos, de*

---

<sup>1014</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 489.

*teatros y de tiendas, restaurantes, farolas, casas de muchos pisos y personas que andaban de prisa por las aceras, una ciudad más pequeña que Madrid, pero una ciudad, semejante a aquella en la que yo había nacido, en la que había crecido, en la que había sido feliz y desgraciada durante veintitrés años, hasta que el infortunio se la tragó de un bocado y me engulló con ella.*<sup>1015</sup>

Toulouse ne remplacera jamais l'Espagne, qui restera toujours dans leur cœur. Mais Toulouse laisse entrevoir la possibilité d'une ville de remplacement, une ville où Inés, Galán et les autres pourront mener une vie heureuse, malgré tout. Dès lors, c'est ce à quoi ils s'attacheront:

*En aquel momento comprendí que allí podría ser feliz, que iba a ser feliz viviendo en Toulouse, aquella ciudad que me adoptó durante un breve viaje en coche, antes de que yo tuviera tiempo de pensar en adoptarla a ella. Y nunca dejé de echar de menos Madrid, nunca dejé de echar de menos España, pero cuando Ben aparcó delante del hotel Les Arcades, si alguien me hubiera advertido que llegaría un día en el que comenzaría a echar de menos aquella ciudad en la que no había elegido vivir, le habría creído.*<sup>1016</sup>

Battante comme elle l'est, Inés se reprend rapidement, elle trouve un travail qui lui plaît, un appartement où construire son nouveau foyer. Quant à Galán, il reprend l'œuvre de sa vie, servir l'Espagne et les Espagnols. Pour ce faire, il redevient un clandestin et risque sa vie, dans l'espoir de voir un jour la démocratie revenir en Espagne et leur ouvrir de nouveau ses portes, comme la plupart de ses camarades combattants.

Inés aussi est une communiste convaincue, active. Malgré ses origines bourgeoises, déjà évoquées, son manque d'éducation politique, elle a conquis sa liberté de penser et celle-ci lui a montré qu'elle était une humaniste républicaine. La guerre et ces vicissitudes, les rencontres, la vie, lui ont inculqué les véritables valeurs communistes, dans ce qu'elles ont de respect, de solidarité, de partage, d'équité entre tous. De plus, Inés possède instinctivement, profondément, ces valeurs. Aussi, cela ne lui pose aucun problème de vivre au quotidien dans le respect de celles-ci. Un des exemples les plus parlants est celui de « *La Taberna española* » devenue « *Casa Inés, la*

---

<sup>1015</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 490.

<sup>1016</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 491.

*cocinera de Bosost* » puis « *Casa Inés, El mejor restaurante español de Francia* » qui fonctionna dès le début comme une coopérative, dans laquelle tout le monde travaillait autant et percevait une part égale des bénéfices. Dans cette entreprise « familiale », les sociétaires, toutes femmes espagnoles de combattants, s'entraidaient sans compter et sans faillir : "A mí me pareció bien que el restaurante funcionara como una cooperativa donde todas las socias trabajaban las mismas horas y se repartían a partes iguales lo que quedaba después de restar los gastos de los ingresos".<sup>1017</sup> Les guérilleros et leurs proches ne font pas que prôner les idéaux communistes, ils les incarnent au quotidien.

Inés rappelle dans la fiction, dans l'intrahistoire, dans le quotidien humain, ce fossé, qu'Almudena Grandes évoque, démontre et dénonce dans le niveau historique entre dirigeants et combattants, en mettant à jour les turpitudes et le jeu malintentionné des dirigeants communistes. Le lecteur constate que le véritable communisme est, en fait, incarné par ces femmes et ces hommes, qui eux, appliquent les principes communistes dans leur vie de tous les jours. Eux savent partager équitablement, n'ont pas d'aspirations à diriger, ni d'ambitions personnelles à assouvir. Ils œuvrent pour le groupe, pour la communauté, avant de penser à leur propre personne ; ils s'entraident pour que chacun vive bien.

Almudena Grandes fait ainsi le récit du quotidien de ces combattants qui offre de multiples preuves de ces valeurs humanistes qui les animent. Le fonctionnement du restaurant des femmes de combattants en est une parfaite illustration. Lorsqu'Angelita, femme de Comprendes, est enceinte, Inés la suppléera, puis c'est Lola qui viendra les aider. Elles décideront de continuer à verser sa part de bénéfices à Montse alors que celle-ci ne travaille plus. En effet, Montse est partie avec son mari, El Zurdo, aux Canaries, pour que ce dernier continue le travail clandestin qui lui était confié au sein du parti. Ces hommes et ces femmes sont le communisme, car ils l'incarnent réellement, contrairement à leurs dirigeants communistes, tout aussi intéressés et égoïstes que n'importe quel autre dirigeant.

---

<sup>1017</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 511.

Inés s'installe dans sa vie toulousaine, adaptée à leur mode de vie espagnol. Une fois encore, il s'agit de s'appuyer sur ce qui est possible, pour avancer. Aussi ils recréent, tous ensemble, leur Espagne, leur quartier, leur restaurant, leur cuisine, leurs traditions, leur culture, leurs accents, au sein de cette terre d'accueil. Dès lors, le combat d'Inés sera celui de la vie clandestine, à laquelle elle est forcée, puisque, en homme intègre, loyal et combatif, Galán continue la lutte pour l'Espagne, jouant les intermédiaires entre l'Espagne et la France. A ce moment-là, Inés a recours aux mêmes ressorts qu'en Espagne pour survivre : la cuisine, les amis et amies, le don de soi, les enfants. Cette clandestinité de Galán prolonge l'intensité de l'histoire et de l'Histoire. L'Histoire de l'invasion est terminée, pas le Franquisme. Cette guerre est « *interminable* ». Cette vie de clandestin renouvelle la tension dramatique et le suspense. Le lecteur pouvait connaître l'issue de l'opération du Val d'Aran, mais il ne peut pas connaître celle de l'histoire d'Inés et de Galán :

*En la clandestinidad, que es la peor, y sobre todo, la mejor de las vidas posibles, sólo se puede vivir de una manera. Antes de quedarme sola por primera vez, aprendí a apoderarme de cada minuto, cada hora, cada día que pasaba, y a pensar que mañana no, mañana nunca. Mañana era una palabra, un plazo, un concepto que dejó de existir para mí. Sólo existía hoy, ahora, en este mismo momento. Ese era el único tiempo verdadero, el único que lo sería en muchos años, ahora, un presente rabioso que apenas alcanzaba a proyectarse en un futuro siempre lejano, un plazo que comenzaría mucho, pero mucho después de mañana, esa palabra hueca e inútil, temible y odiosa, que no podía pensar, y por lo tanto, ni siquiera decir, porque para mí, el futuro sólo sería hoy, otro hoy que empezaría el día en que él volviera.*

*Aquella vez, la primera, mañana significaba febrero de 1945, y por eso, febrero de 1945 dejó de existir. Y el 15 de noviembre de 1944, cuando empecé a trabajar, comprendí por qué eso era lo mejor para los dos. En cerrada en aquella cocina tan pequeña, tan incómoda, subiéndome y bajándome de la silla sin parar mientras disfrutaba del bullicio, la creciente frecuencia con la que Amparo me cantaba los pedidos desde la barra, febrero se alejaba un poco más, el lugar de acercarse un poco más cada día. Lo que había aprendido en Bosost, seguía sirviendo en Toulouse. Fuera de una*

*cocina, todo sería peor que dentro, y lo peor, siempre menos malo si me encontraba cocinando.*<sup>1018</sup>

La conception du temps est définitivement liée à la conception humaine. Le temps est relatif. Pour Inés, le temps oscille entre un passé douloureux et un futur incertain, il ne reste plus qu'un intense présent, dans lequel s'impose la philosophie du « *carpe diem* ». Elle saisit et savoure chaque instant et se réfugie, hors du temps, dans son éternelle passion, la cuisine. Une autre façon de conjurer le sort, et de faciliter le travail de Galán, fut le mariage entre Inés et Galán, le 24 janvier 1945 alors qu'Inés était enceinte de Virtudes : «El 24 de enero de 1945 no fue el día más feliz de mi vida. »<sup>1019</sup> Inés vit dans la crainte de perdre Galán, néanmoins elle transforme cette difficulté en amour grâce à toutes ces clefs de vie dont elle sait user pour avancer. Inés reprend cette phrase pour mettre en avant la beauté de la vie y compris dans la difficulté :

*“El 24 de enero no fue el día más feliz de mi vida, pero sí uno de los más emocionantes aunque esa condición se acrecentaría hora tras hora, como si manara de un pozo inagotable, hasta la madrugada del 2 de febrero, cuando me cansé de fingir que estaba dormida, y me di la vuelta en la cama para descubrir que Galán estaba tan despierto como yo, mirándome.*

*-No sé si he sido capaz de explicarte alguna vez cuánto te quiero –le dije, y él primero cerró los ojos, luego sonrió, por último volvió a abrirlos-. Pero quiero que sepas que ninguna mujer, en este mundo, puede querer a un hombre más de lo que yo te quiero a ti. Ninguna, nunca. Es así de sencillo, y necesito que lo sepas, que te lo aprendas bien, y si pasa cualquier...*

*No me dejó seguir y yo se lo agradecí. Ninguno de los dos volvió a hablar hasta que el despertador sonó a la misma hora de todas las mañanas. Después, nos despedimos como él quería.*

*-Me voy a trabajar –y me siguió hasta el recibidor, me abrazó, me besó como todas las mañanas-. Ten mucho cuidado.*

*-Sí –y se limitó a sonreír-. Hasta pronto.*

---

<sup>1018</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 513.

<sup>1019</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 516.



*Eso fue todo. Quedaba lo peor, y siempre sería menos malo si me pillaba cocinando. Por eso, al llegar a la taberna, me quité el abrigo, me puse el delantal, escurrí los garbanzos y puse un cocido en el fuego. No sabía a qué hora se marchaba ni por qué medio, ni si iba solo, ni quién lo acompañaba. Él no me lo había dicho y yo no se lo había preguntado. Nunca lo sabría, como tampoco sabría cuándo, qué día, a qué hora, de qué manera volvería.*<sup>1020</sup>

Ainsi se déroule le quotidien d'Inés, plongée dans sa cuisine et soutenue par ses camarades, devenues à part entière membres de sa famille. Elle attend le retour de Galán. Cette fois, ce dernier revient cinq jours après la naissance de Virtudes, alors que précisément la date de l'accouchement avait été fixée. Son retour procure à Inés le meilleur été de sa vie, auprès de Galán et de sa fille. Ensuite la vie continue entre départs et retours de Galán. Inés se jette à corps perdu dans le travail, dans leur restaurant familial qui prospère, et auprès de ses enfants. En 1947, naît leur deuxième enfant Miguel. En 1948, Galán repart en Espagne mais ne revient qu'un an plus tard en 1949, ayant frôlé la mort conséquemment à une délation, comme évoqué précédemment. Cette longue absence révèle, là encore, le caractère d'Inés qui continue à se battre, à cuisiner, à s'occuper des enfants. C'est grâce à son amour de la cuisine et à son entêtement à trouver de l'huile d'olive espagnole qu'elle parviendra à obtenir des nouvelles de Galán. En effet, il se trouve que l'homme, qui le secourt et le soigne, est aussi celui grâce à qui Inés parvient à se faire livrer de l'huile d'olive. Tel est le métier n'éveillant pas les soupçons, que revendique le médecin madrilène qui a pris le parti d'aider les clandestins espagnols. Ce médecin n'est autre que Guillermo, ou Rafael Cuesta, personnage récurrent de la série de « *Episodios* » dont nous avons évoqué l'histoire en amont.

Pendant son absence, Inés est solide, mais elle confie aussi ses doutes, ses faiblesses, comme la peur de perdre Galán ou celle, inavouable, qu'il rencontre une autre femme. Une femme tenace mais humaine. Pendant ce temps, en Espagne, Galán souffre d'abord de sa blessure, puis de la séparation et des relations sexuelles que son hôtesse le force à consommer. Cette « anecdote » montre que les violences sexuelles peuvent aussi être le fait des femmes à l'égard des hommes. Le récit de toute cette

---

<sup>1020</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 517-518.

période est réalisé par les deux narrateurs. Ce qui permet de voir comment chaque narrateur vit cette séparation et de reconstituer une version à partir de chacune d'entre elles. De son côté, Inés ne sait pas ce que vit Galán en Espagne. De la même façon, Galán ne sait pas ce que vit Inés à Toulouse. Mais le lecteur découvre leur vie en parallèle, reconstruit le récit complet de cette période de vie clandestine. L'histoire continue, leur vie continue, suit son cours. C'est au tour du petit Fernando de naître, en hommage à son papa qui n'est toujours pas revenu d'Espagne, à sa naissance. Galán reviendra en 1949, quelques mois après, sans avoir vu naître aucun de ses enfants ; Miguel, le second, était né en 1947. Galán avait appris cette seconde grossesse à seulement quatre mois du terme et il avait dû repartir en Espagne quelques jours avant cette naissance. Le prénom de Miguel est symbolique, comme tous ceux des enfants d'Inés et de Galán. Il rend hommage au jeune Miguel Silva Macías, el Bocas, le protégé de Galán pendant l'invasion, mort au combat en essayant de protéger ses camarades. Étant donné qu'il n'avait vu aucun de ses enfants naître, cela le pousse à en vouloir un quatrième. Inés accède à cette volonté, donnant naissance à une petite fille qu'elle nomme Adela. Ainsi, elle rend à sa belle-sœur Adela, un dernier hommage, dont celle-ci se réjouira fortement.

Même si Inés est une femme « extra-ordinaire », Almudena Grandes ne faillit pas à la vraisemblance du récit puisqu'elle fait d'Inés, certes, une femme particulièrement admirable mais qui tout au long du chemin qu'elle suivra sera en proie aux doutes, aux difficultés, aux faiblesses, comme tout un chacun. La clef se trouve dans cette volonté de s'en sortir et de vivre qu'elles que soient les difficultés.

Inés invite le lecteur à constater que les femmes sont intelligentes, solides, courageuses, combattives et également que malgré les obstacles et les difficultés que la vie impose, il est possible de vivre heureux en s'appuyant sur tout ce que l'on peut, la famille, les amis, les enfants, les valeurs, les passions, les loisirs, la nature, l'Autre.

Inés démontre au lecteur que la vie vaut la peine d'être vécue et qu'au quotidien elle peut être belle en s'appuyant sur toutes les richesses qu'elle offre.



# SECTION 2- LA JOIE, UNE PHILOSOPHIE

## 1. Le devoir de vivre

### 1.1 Une vie de résilience

L'aventure vécue aux côtés d'Inés, le parcours de sa vie touche, impacte le lecteur. Le lecteur ne s'identifie pas forcément totalement à proprement parler avec ses actions, en particulier puisqu'elles sont le fruit d'un temps spécifique qui est celui de la Guerre civile ; néanmoins il peut quand même s'identifier à cette femme et tirer de son histoire des réflexions inspirantes, des leçons de vie, qui ne le laissent pas indifférent et identique au sortir de cette lecture. Le contact avec Inés et ses compagnons de route, leur vie ponctuée de solidarité, d'entraide, de joie, face à toutes les adversités de la vie sont susceptibles de réveiller, de conforter, d'asseoir une vision de la vie enfouie en son for intérieur, une croyance en l'humanisme, en l'humain, une capacité à s'entourer de gens honnêtes, droits et valeureux pour affronter toutes les tempêtes.

Dans son étude sur les personnages, Vincent Jouve précise cette différence ; il ne s'agit pas pour le lecteur de se reconnaître dans le roman mais de ce qu'il apprend de lui-même. Les femmes, ou les hommes, ne se reconnaissent peut-être pas dans ce combat de la Guerre civile car ce n'est pas leur vécu, néanmoins elles ou ils peuvent imaginer les choses, entamer une réflexion, se projeter et apprendre sur elles ou eux-mêmes aux côtés d'Inés :

*L'intérêt que nous éprouvons pour les personnages ne vient donc pas de ce que nous y reconnaissons de nous-mêmes (seuls les romans les plus frustes jouent de ce procédé), mais de ce que nous y apprenons de nous-mêmes. La vérité qui se dégage de notre interaction avec les figures fictives est, le plus souvent, une vérité ignorée. C'est la différence et non la ressemblance qui permet de se découvrir.<sup>1021</sup>*

---

<sup>1021</sup> *Op.cit.* (Jouve, 2001), p. 235.

Inés offre la possibilité de faire la rencontre de ce type de femmes fortes, courageuses, combatives, déterminées de l'intérieur. Ce qui permet de comprendre comment elles réagissent et de s'en inspirer. Dans le cas de ces femmes fortes, cela permet de constater qu'elles ont peur, qu'elles doutent, qu'elles faiblissent, qu'elles plient mais qu'elles ne rompent pas et ce grâce à un ensemble de facteurs à portée de tous puisqu'elles puisent leur force dans tout ce qui les entourent.

Almudena Grandes rend transparent l'intérieur de ces femmes pour les réhabiliter et pour impacter le lecteur. L'auteure fait pénétrer le lecteur dans la vie intérieure d'Inés et des femmes qui l'entourent pour transmettre ce qu'elles sont à l'Autre et qu'il puisse en tirer parti ; c'est ce que Jouve nomme la « pédagogie de l'autre » :

*Au terme de notre réflexion, rappelons-le avec force : la réception du personnage littéraire est la seule expérience d'une connaissance intérieure de l'autre. Le texte éclaire l'opacité d'autrui qui, dans le monde réel, fonde toutes les solitudes et les intolérances. La lecture romanesque est bien d'abord cela : une pédagogie de l'autre.<sup>1022</sup>*

Tout au long de ce roman, Almudena Grandes a su guider le lecteur sur les pas de sa réflexion et du message qu'elle souhaitait transmettre pour prendre défense des femmes et de leur philosophie de vivre, de leur joie de vivre. Cette dimension avait été suggérée, avant même la première ligne du roman, par le poème de Rafael Alberti, *A Niebla, mi perro*.<sup>1023</sup>. En effet, ce poème oriente sensiblement vers l'idée que, face à toutes les pires difficultés, la joie est le remède à tout et que tant qu'elle est présente, l'espoir est permis :

*A pesar del mejor compañero perdido,  
de mi más que tristísima familia que no entiende  
lo que yo más quisiera que hubiera comprendido,  
y a pesar del amigo que deserta y nos vende;*

---

<sup>1022</sup> *Ibid.* (Jouve, 2001), p. 261.

<sup>1023</sup> Première de couverture, Rafael Alberti, "A Niebla, mi perro", *Capital de la gloria* (1936-1938).

*Niebla, mi camarada,  
aunque tú no lo sabes, nos queda todavía,  
en medio de esta heroica pena bombardeada,  
la fe, que es alegría, alegría, alegría.*

Les vers d'Alberti constituaient un indice de la vie qui attendait Inés, symbole des Espagnols de cette génération. Le lecteur trouvait dans ces vers des indices des épreuves terribles qu'Inés a dû traverser, propres à un temps de guerre, et en particulier à la Guerre civile espagnole. En effet, Rafael Alberti fait référence à la perte de l'ami cher, à l'incompréhension et au rejet de la famille, à l'abandon, à la trahison. Le lecteur peut noter également un parallèle, entre le chien de Rafael Alberti, et le cheval d'Inés, Lauro, tous deux amis fidèles. Ce poème aiguille le lecteur vers l'idée que pour cette génération des Espagnols de la Guerre civile, il a fallu apprendre à survivre malgré tout. Il fait écho bien évidemment au concept de résilience.

La joie vitale, l'« *alegría* » émane du roman, de façon intrinsèque, et ce, dès le titre. En effet, le titre associe les termes Inés et « *alegría* » pour souligner l'importance de la joie dans ce roman, malgré la gravité et la tristesse du thème. En dépit de la triste réalité historique, demeure la joie. Celle-ci est incarnée dans le personnage d'Inés, symbolisant probablement les hommes et femmes qui ont réellement vécu cette période. Ceux-ci par conséquent sont « le pendant positif » de l'Histoire de la Guerre-Civile Espagnole. Cette conception fait écho au roman de Erri de Lucca, qui exprime également cette même philosophie, italienne cette fois, mais identique : « Chez nous, on oublie le malheur dès qu'arrive un peu de bien. »<sup>1024</sup> Nous pouvons ainsi repérer des liens entre l'Espagne et l'Italie à travers la ville de Naples que l'auteur exprime lui-même dans son roman :

*C'est à ce moment-là que j'ai compris la ville : monarchie et anarchie. Elle voulait un roi, mais pas de gouvernement. C'était une ville espagnole. L'Espagne a toujours connu la*

---

<sup>1024</sup> *Op.cit.* (De Lucca, 2010 Pour la traduction française), p. 46.

*monarchie, mais aussi le plus fort mouvement anarchiste. Naples est espagnole, elle se trouve en Italie par erreur.*<sup>1025</sup>

Almudena Grandes a justement fait référence à cette sensation de vivre dans un pays anormal et cette spécificité en fait aussi une richesse, une richesse bien sûr à transmettre.

La capacité à survivre et à surpasser tous les malheurs, renvoie au concept de « résilience » ou « âmes blessées », développé en France par Boris Cyrulnik, qui consiste à la capacité d'un être humain à surmonter et surpasser des événements traumatiques.

Du verbe latin *resilio, ire*, littéralement « sauter en arrière », ce concept de résilience était utilisé, à l'origine, dans le domaine de la physique, pour caractériser l'énergie absorbée par un corps lors d'une déformation (Test de Charpy). Il fut ensuite réutilisé dans le domaine de la psychologie, au sens figuré de « rebondir, résister au choc ». Le concept a vu le jour, après que l'on a constaté, lors d'études américaines datant du milieu du vingtième siècle, que parmi un groupe d'enfants sélectionnés pour les risques de troubles psychopathologiques qu'ils présentaient, certains d'entre-eux, contrairement à ce qui était attendu, ne développaient aucun trouble et que cela était dû à des qualités individuelles et/ou des opportunités de l'environnement. L'analyse de la capacité à surmonter des événements traumatiques s'est développé et il fut introduit en France par John Bowlby, dans ses écrits sur l'attachement. En France, la notion de résilience a été développée en psychologie et médiatisé par Boris Cyrulnik, à partir de l'étude de groupes ayant suivi différents traumatismes comme des orphelins, des enfants de la rue, des survivants des camps de concentration, etc., pour parvenir à comprendre et à définir cette notion cruciale pour le bien-être humain. La résilience serait le résultat de multiples processus qui viennent interrompre des trajectoires négatives et contrer la vulnérabilité psychologique liée à l'histoire traumatique de l'individu, pour parvenir à un état de surassement de ce traumatisme.

---

<sup>1025</sup> *Ibid.* (De Lucca, 2010 Pour la traduction française), pp. 111-112.

Le principe de résilience a évolué dans le temps et il est de nos jours assez connu et reconnu par la communauté scientifique comme par le grand public. Un des artisans de sa « vulgarisation » est Boris Cyrulnik, neuropsychiatre et directeur d'enseignement à l'université du Sud-Toulon-Var. Son étude réalisée en codirection avec Gérard Jorland, philosophe et directeur d'études à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, permet de définir clairement ce concept<sup>1026</sup> :

*Le mot « résilience », qui vient du latin « resalire » (ressaut, résilier), est régulièrement employé dans les sciences physiques où il désigne l'aptitude d'un matériau à résister aux chocs et à reprendre une forme convenable. Comme très souvent en psychologie et particulièrement chez Freud, ce phénomène physique a servi de métaphore pour illustrer l'idée qu'un être humain peut résister à un trauma, tenir le coup et redémarrer.<sup>1027</sup>*

Selon ce principe, les auteurs donnent une définition simple : « La définition de la résilience est donc très simple : c'est un processus biologique, psychoaffectif, social et culturel qui permet un nouveau développement après un traumatisme psychique ». <sup>1028</sup> Le questionnement inhérent à la problématique de la résilience est logiquement celui des conditions qui la favorisent, auquel les auteurs se sont consacrés :

*Etudier la résilience, c'est simplement se demander quelles sont les conditions qui permettent de reprendre un nouveau développement après une agonie traumatique. La réponse, pluridisciplinaire, exige l'intégration dans un système indivisible de données hétérogènes, biologiques, affectives, psychologiques, familiales, sociales et culturelles.<sup>1029</sup>*

D'après ces chercheurs, la condition *sine qua non* pour accéder à la résilience d'un traumatisme est d'en faire un récit partagé et pour ce faire la sublimation artistique est idéalement adaptée : « [...] le récit de la blessure n'a d'effet de résilience que s'il est sublimé et partagé. L'expression artistique permet de donner une forme socialement

---

<sup>1026</sup> Cyrulnik, B., Jorland, G. (sous la direction de), *Résilience connaissances de base*, Odile Jacob, Paris, 2012.

<sup>1027</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 9-10.

<sup>1028</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 11.

<sup>1029</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp.356-357.



partageable à une blessure intime ». <sup>1030</sup>. Dans le cadre de ce roman, il ne s'agit pas d'une autobiographie. L'auteure se fait témoin de témoins ; elle offre une forme de résilience à ces derniers a posteriori et étant femme et espagnole, cela porte probablement une partie de son histoire personnelle non pas en tant que vécu personnel mais en tant que ressenti, en tant que réflexion personnelle, en tant qu'idéologie et philosophie de vie.

Dans *Inés y la alegría*, il y a plusieurs temps. L'avant-invasion, le temps de l'invasion, l'après invasion en Espagne et le retour en Espagne mais chacun à sa façon demande une résilience.

Avant l'invasion, Inés est confrontée à sa famille, à son éducation, à la violence machiste, à la guerre avec ses trahisons. Pendant l'invasion elle se retrouve à nouveau confrontée aux désillusions aussi et ensuite à l'exil, à la perte de son territoire, de ses racines, de sa langue, de ce qui contribue à son identité et enfin de retour en Espagne, à son propre pays qui est l'Espagne mais qui ne l'est plus vraiment. Tout au long de sa vie, elle se doit de s'adapter, de faire face et de trouver des moyens de résilience.

Pour ce qui est de la première partie de sa vie, cette étude a abordé le thème de l'éducation limitante, injuste et coercitive imposée aux jeunes femmes par une société patriarcale catholique qui constitue le premier traumatisme subi par les femmes. Inés connaît cette violence et elle doit se rebeller contre semblable système, lutter pour s'en extraire et le surpasser. Les amitiés, les rencontres font qu'elle surmonte ces événements ; elle grandit, mûrit et avance dans sa vie, plus forte. Le temps de la guerre est traumatisant pour tous les Espagnols. Inés est confrontée aux violences de la guerre, aux privations, aux blessés, aux morts, aux mensonges, aux trahisons, aux arrestations sommaires, aux condamnations, aux incarcérations. En prison, elle découvre toute la violence de ce régime franquiste, l'injustice, la maltraitance, la faim, le froid, la torture et encore le mensonge, la trahison, la délation, les abus de pouvoir. Une fois encore, ce sont les rencontres, les amitiés qui font que la vie l'emporte. La solidarité entre détenues et l'amitié qui les unit rendent cette torture supportable. Tout au long de sa vie de

---

<sup>1030</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 24-25.

résilience l'amitié, l'amour seront des piliers sûrs et infaillibles, sur lesquels elle pourra s'appuyer.

Une fois sortie de prison, elle découvre de nouveaux refuges contre la dure réalité et d'autres moyens de lutter, tels que la cuisine, la lecture, la lutte aussi. Dans un deuxième temps après sa sortie du couvent, elle se découvre un nouveau moyen de survie qu'elle fonde dans l'espoir de l'invasion du Val d'Aran par les guérilleros espagnols.

Le temps suivant est la parenthèse de l'invasion et, cette fois, elle devra survivre à la trahison une nouvelle fois, à l'injustice, aux cruautés de la guerre qui ravit sur son passage jusqu'aux enfants. Mais, c'est aussi l'occasion de découvrir ces hommes, leurs valeurs, leur engagement, leur beauté intérieure. Pour Inés, il s'agit de la découverte de l'amour qui ne cessera dès lors d'être un pilier de sa vie de résilience.

Grâce à cet amour, à l'amitié et à cet idéal humaniste qui les anime tous, Inés survit à cette nouvelle défaite dans laquelle elle avait fondé tant d'espoir. Ensuite, elle aura encore besoin de résilience pour surmonter l'exil, ce qui sera l'occasion de montrer à quel point incarne cette capacité puisqu'elle est riche de nombreuses clefs de résilience qu'elle révèle au fil du récit.

## 1.2 Les clefs de la résilience

Selon Boris Cyrulnik et Gérard Jorland, certes, la génétique joue dans cette capacité de résilience, mais « le déterminant génétique est beaucoup moins puissant que le déterminant épigénétique où le milieu circuite durablement l'expression des gènes » :

*Puisque la biologie de la solitude empêche toute résilience, l'absence de soutien affectif après l'impact empêche aussi une reprise développementale. Le non-sens aura le même effet d'antirésilience quand la famille ou la culture rendent impossible le partage d'un*

*récit et sa sublimation. Le blessé, confus, seul au monde ne peut pas se défendre, réagir à sa blessure, rêver d'avenir et orienter ses efforts.*

*Mais, lorsqu'on associe les trois domaines-le réceptacle biologique sculpté par le milieu-, le soutien affectif qui réorganise une nouvelle base de sécurité- et le sens que les récits donnent à la blessure-, alors beaucoup de blessés de l'âme se remettent à vivre et connaissent quand même des moments de bonheur.*

*En conclusion, Gérard Jorland esquisse une philosophie de la résilience. Il montre comment la théorie de la résilience distend les déterminismes psychologiques et introduit de nouveaux degrés de liberté où le blessé peut se glisser pour inventer un nouveau développement en son nom propre.<sup>1031</sup>*

Ainsi existe-t-il des facteurs facilitant pour la résilience dont font état les deux auteurs tels que la mentalisation, l'altruisme, l'humour jusqu'au déni si celui-ci est momentané :

*Les défenses immatures-régression, agression, hypocondrie-troublent les relations, altèrent le soutien. Au lieu d'affronter le trauma et sa représentation, au lieu de mentaliser et de chercher un soutien affectif et verbal, ces blessés agressent et s'isolent, ce qui aggrave leur souffrance et empêche leur évolution résiliente. D'autres mécanismes de défense sont, au contraire, matures ; la mentalisation est le plus précieux d'entre eux.<sup>1032</sup>Se faire des représentations d'images et de mots ménage un refuge dans la rêverie, protection contre un réel douloureux et source de créativité. L'altruisme organise la resocialisation. L'humour, qui permet de dire le trauma en maîtrisant l'émotion et en ne choquant pas l'auditeur, est proche de la sublimation qui métamorphose la souffrance en œuvre d'art. certains mécanismes de défense sont momentanément acceptables, comme le déni. Celui-ci protège de la souffrance et peut donner le temps de se calmer et de déclencher plus tard un processus de résilience, mais il risque d'évoluer vers le clivage qui constitue alors un important trouble de la personnalité.<sup>1033</sup>*

---

<sup>1031</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 26.

<sup>1032</sup> Bateman A., Fonagy P., *Mentalization-Based Treatment for Borderline Personality Disorder*, Oxford University Press, 2007. In. *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 18.

<sup>1033</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 18.

Parvenir à la résilience dépend à la fois des capacités propres à chaque individu mais aussi de l'apport de son entourage familial et de son environnement social. De façon générale les liens favorisent la résilience :

*Le processus de résilience est un construit multifactoriel qui résulte du maillage complexe entre des aptitudes individuelles (psychiques, cognitives, comportementales) et des compétences psychoaffectives familiales. Ces dernières peuvent être complétées, ou éventuellement supplées, par des ressources issues de l'environnement social. [...] Les liens affectifs participent pour une grande part à ce terreau sur lequel va se construire la résilience. »<sup>1034</sup>*

Les ressources que possède chacun mais également tout l'environnement familial, psychoaffectif, socio-environnemental participent à la résilience à différentes hauteurs selon le sujet. La clef principale réside dans les liens affectifs :

*En effet, le processus résilient prend appui sur un tripode composé de facteurs d'ordre interne aux sujets (particularités singulières, capacités et aptitudes cognitives, éléments de personnalité, modalités défensives...), de facteurs d'ordre familial et psychoaffectif (soutien et qualité des relations familiales et périfamiliales...) et de facteurs relevant du contexte socio-environnemental (étayages amicaux et sociaux, soutiens communautaires, religieux, idéologiques...). Chacun de ces trois piliers va contribuer à l'élaboration du processus défensif menant à la résilience, en jouant un rôle plus ou moins important ou efficace en fonction du contexte de vie du sujet et des phases de son développement et de ses attaches affectives. [...] Ainsi, on peut considérer que les attaches affectives sont l'une des composantes essentielles du processus de reconstruction après les traumatismes, c'est pourquoi nous allons nous concentrer sur le rôle des liens affectifs dans la mise en place d'un processus de résilience.<sup>1035</sup>*

La résilience tient à deux choses essentielles: « le soutien affectif et le sens donné par les récits »<sup>1036</sup>. Avec *Inés y la alegría*, le lecteur est précisément dans cette veine. Le récit d'Inés porte le sens de la vie de ces hommes et de ces femmes, leur esprit républicain et humaniste pour dire que, même au milieu de l'horreur, de l'inhumanité, de l'injustice, de l'oppression, il peut naître de belles choses et qu'il est possible de lutter pour les défendre. Non seulement ce récit dit combien cela est réalisable mais, qui plus

---

<sup>1034</sup> *Ibid.* (Cyrułnik Boris, 2012), pp. 114-115.

<sup>1035</sup> *Ibid.* (Cyrułnik Boris, 2012), p. 116.

<sup>1036</sup> *Ibid.* (Cyrułnik Boris, 2012), p. 20.

est, il livre des clefs pour y parvenir, telles que le soutien affectif principalement qui induit l'amour, l'amitié, l'humour, le contact physique, la filiation mais également les loisirs, la cuisine, le terroir et l'ensemble avec la joie comme fil conducteur.

À la lecture de *Inés y la alegría*, le lecteur retrouve concrètement ce concept de résilience. L'Histoire d'Inés et de Galán en témoigne. Ils connaissent tous deux de nombreux événements traumatiques mais, par divers processus, ils parviennent à les surmonter et à vivre heureux. Pour Inés et Galán, les processus tiennent à plusieurs facteurs essentiels évoqués précédemment, tels que la solidarité, l'amitié, la loyauté, la croyance dans leurs idéaux, les passions, les traditions, la culture, leurs racines espagnoles, le couple, l'amour, les enfants.

*Inés y la alegría* apparaît comme un manifeste pratique de la résilience, et conséquemment comme une invitation à la joie. Le roman exhorte à la résilience, à croire en la capacité de chacun à surmonter n'importe quel événement traumatique, grâce à soi-même et aux autres et, ainsi, de parvenir à la joie.

Dans l'œuvre des *Episodios* d'Almudena Grandes, surmonter le traumatisme, l'horreur parfois, est un leitmotiv non pas dans un sens de plainte désespérée mais plutôt dans un élan de survie optimiste qui tiendrait au fait qu'il faut toujours garder espoir, que les choses peuvent changer et s'arranger et que chaque jour il faut se lever, avancer et pour ce faire s'ouvrir à tous les bonheurs qu'offre la vie, les relations humaines, l'amitié, la loyauté, la fidélité, l'amour, la sensualité, la sexualité, la famille, les ascendants disparus, les enfants, l'humour, le rire, les sourires, le terroir, les loisirs, la lecture, la cuisine, la musique et tout ce qui peut apporter à chacun quelque chose :

*Certains affirment que lorsque le mal est trop fort, lorsqu'il prend par exemple le visage des camps d'extermination, plus aucun bonheur, plus aucune joie n'est possible sur terre. Je pense exactement l'inverse. Non seulement le bonheur et la joie sont encore possibles, mais ils constituent même un devoir pour que de telles tragédies, issues des passions tristes de l'homme, ne se reproduisent plus. Mieux encore, la joie a pu exister au cœur de l'horreur.*<sup>1037</sup>

---

<sup>1037</sup> *Op.cit.* (Lenoir, 2018), p. 201.

Dans *Inés et la alegría*, cette idée que la joie est possible même au milieu de l'horreur est l'une des lignes conductrices du roman. Inés incarne cette lutte pour la vie, cette joie impossible à anéantir face aux difficultés de la vie aussi dures soient-elles. Inés sait puiser ses ressources dans tout ce qui l'entoure, sa passion pour la cuisine, l'amitié, l'amour, l'éveil de tous ses sens, constituent une source puissante et sûre de force pour elle. Grâce à cette capacité à recourir à tout son environnement ainsi qu'aux liens affectifs puissants qu'elle tisse, Inés est une femme résiliente qui parvient à la joie, malgré toutes les difficultés et les malheurs qui lui sont donnés de vivre.

Cette idée de pouvoir trouver la joie même au beau milieu de l'horreur perdue dans les autres romans. Elle se retrouve, d'ailleurs, en particulier, pour ce qui est de la résistance féminine dans le troisième roman *Las tres bodas de Manolita*<sup>1038</sup> :

*Por mí y por todos mis compañeros, recordé, y todas las cosas buenas que me habían pasado en el infierno de Porlier, pestilencia, cucarachas y tristezas, pero también Rita, la emoción, la compañía, aquella sensación de formar parte de algo mucho más grande que yo, una fantasía muy parecida al amor. Mi madrastra no era consciente del proceso que había puesto en marcha, y sin embargo, la insoportable arbitrariedad de su comentario acababa de explicarme en qué país me había tocado vivir y algo aún más importante, quién era yo, en qué clase de mujer me había convertido.*<sup>1039</sup>

Dans *Las tres bodas de Manolita*, le lecteur retrouve la philosophie de la joie qui guide les femmes espagnoles durant cette époque de la Guerre civile incarnée par le personnage d'Inés dans le premier roman et par Manolita dans ce troisième roman. Décider d'être heureux dans cet enfer est une forme de survie et également de résistance, de fierté :

*Con ellas había aprendido que renunciar a la felicidad era peor que morir, y que el anhelo, el deseo, la ilusión de un porvenir mejor, aunque fuera tan pequeño como el que cabe entre una pena de muerte y una condena a treinta años de reclusión, era posible, era*

---

<sup>1038</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014).

<sup>1039</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 610.

*bueno y legítimo, era digno, honroso hasta en aquella sucursal del infierno donde había hecho cola todos los lunes del mejor verano de mi vida. Aspirar a ser feliz en una cárcel era una forma de resistir, y eso, aunque mi madrastra jamás lo entendería, no era una renuncia a la normalidad, a la comodidad, al destino apacible de la gente corriente, sino una elección libre y soberana. El fruto de la única libertad que me quedaba.*<sup>1040</sup>

Dans cette vie immensément difficile, l'amitié, la solidarité, les sourires, soutiennent la vie et sont même multipliés face à l'adversité :

*Sabía muy bien lo que me esperaba, era toda una experta en el sistema penitenciario español, en el frío, en la miseria, en el hambre, en la peste y en la insalubridad de las cárceles. También en su calor, ¡ohhh, mira a los tortolitos!, en la entereza de las mujeres desnutridas que se quitaban la comida de la boca para alimentar a sus presos, en la fortaleza de los brazos que sostenían a las que se venían abajo y la intensidad de las pocas, pequeñas alegrías que se multiplicaban hasta hacerse inmensas en el número de las sonrisas que las compartían.*<sup>1041</sup>

Manolita, comme Inés, porte et incarne cette philosophie de la joie :

*Cada día y cada noche pensaba en todo esto y al principio me sentía incómoda, casi traidora por la razonable placidez de mi vida en el epicentro de tanto dolor, aquel monumento a mi propia derrota. Sin embargo, con el tiempo comprendí que la alegría era un arma superior al odio, las sonrisas más útiles, más feroces que los gestos de rabia y desaliento.*

*Para las mujeres de Cuelgamuros la felicidad era una consigna, el grito mudo que recordaba a los de abajo, día tras día, que su victoria no había sido bastante para acabar con nosotras, que preferíamos vivir en los márgenes, en casas sin agua y sin luz, edificadas con nuestras propias manos, a habitar en el centro que habían levantado sobre nuestra ruina. Por eso me acostumbré a sonreír siempre, a toda hora, con motivos o sin ellos, para que entendieran que no podían herirme, ya no, y mis sonrisas, las de las demás, se fueron infiltrando poco a poco en mi interior, moldeando mi carácter para hacerme cada vez más fuerte.*<sup>1042</sup>

---

<sup>1040</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 610.

<sup>1041</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 610.

<sup>1042</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 655.

La philosophie incarnée originellement par Inés et perpétuée par Manolita consiste à ne jamais baisser les bras et à sourire face à l'adversité de la vie :

*[...] Manolita le miraba, sonreía, le daba la risa, se ponía colorada y, sin más herramientas que su cuerpo, inventaba mecanismos capaces de suspender el tiempo y la historia, de desmentir la cárcel y la muerte, de disolver las sentencias de jueces que no la conocían y de convertir el placer, las caricias, los besos, en una barricada.<sup>1043</sup>*

*[...], él sabía la verdad y que su trabajo no implicaría sumisión, renuncia alguna, mientras siguiera existiendo una isla desierta, una casa en el monte, una mujer, un amor en el que atrincherarse y resistir.<sup>1044</sup>*

En dépit de toutes les difficultés, malgré la prison, Manolita a vécu une vie heureuse avec Silverio et à l'heure du bilan, qui ressemble au final de *Inés y la alegría*, entourés de leurs amis, de leur famille et assistant à la consécration de Roberto Conesa Escudero *El Orejas*, ils s'accordent sur le fait qu'ils ont été heureux, qu'ils n'ont pas de regrets.<sup>1045</sup>

Il est à noter qu'Almudena Grandes montre également que cette philosophie était portée par *La Pasionaria*. En effet, elle montre que cette dernière se relevait de toutes les difficultés et qu'elle prônait cette philosophie de vie *alegría, alegría, alegría*. Néanmoins, Almudena Grandes semble nous laisser entendre qu'ils vivaient selon une philosophie de façade, comme pour les valeurs humanistes pour tous les dirigeants communistes. Une fois seule et sans témoin, Pasionaria, apparaissait empreinte de tristesse, de solitude, d'amertume, voire d'aigreur. Tout le contraire d'Inés qui menait une vie en totale harmonie avec ses principes :

*La sonrisa de Dolores, su alegría, inspira muchos malos poemas a partir de este momento. Muchos malos poetas y otros buenos, algunos hasta buenísimos, cantarán tenazmente a su sonrisa, la inagotable fuente de energía que nutre el sueño de una*

---

<sup>1043</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 708.

<sup>1044</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 709.

<sup>1045</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 740-741.



*España libre, justa, mejor. Esa es otra de las grandes creaciones de Pasionaria, uno de sus hallazgos más admirables, más perdurables también. Ningún otro dirigente comunista, en ningún país, en ninguna época, llevará tan lejos el permanente elogio de la alegría en condiciones tan permanentemente adversas. Esa es la receta de dolores para sobrevivir al franquismo, vivir de la alegría, masticarla despacio cuando no hay nada más que llevarse a la boca, abrigarse con ella para sentirse libre en la última celda de la cárcel más lóbrega, armarse de alegría para resistir lo irresistible, para soportar lo insoportable, para afirmar lo imposible, como elle lo resiste, como elle lo soporta, como sabe afirmar su inmarcesible sonrisa.”<sup>1046</sup>*

Malgré tout, cette philosophie était sienne et elle l’a inculquée à beaucoup d’autres, des Espagnols, des Communistes que l’Histoire a contraints à une vie semée de souffrances à endurer. Leur conception de la vie a pu les aider à surmonter ces épreuves. C’est une sorte de paradoxe espagnol, qui signifie que plus la vie est dure, plus il faut être dans la joie. On ne peut se permettre de faire autrement. Dans la difficulté, se révèlent les caractères les plus trempés, les plus beaux :

*Esa es la consigna, alegría. Para no acusar los mordiscos del destino, la muerte, el hambre, la farsa intolerable, el frío de los paredones al amanecer, la tenaz crueldad de una derrota que renace en la luz de cada mañana. Alegría para no venirse abajo, para no ablandarse, para no ceder al desánimo, para soportar las caídas, para caer con entereza, para aguantar la tortura con la boca cerrada en los sótanos de las comisarías.*

*-Me llamo... Simón, Juana, Lucio, Soledad, y tantos, y tantos, y tantos, y todavía tantísimos nombres más-. Pertenezco al Partido Comunista de España y no os voy a decir nada más.*

*Alegría. Golpes. Alegrías. Palizas. Alegría. Huesos rotos. Alegría. Quemaduras. Alegría. Descargas eléctricas en los genitales, en los pezones, en los labios, en las plantas de los pies. Alegría, alegría, alegría.<sup>1047</sup>*

---

<sup>1046</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 458.

<sup>1047</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 459.

Cette philosophie est prônée, mais pas toujours pratiquée par les dirigeants communistes y compris par *La Pasionaria*. Elle est, par contre, incarnée par Inés, dans sa vie quotidienne, concrètement, essentiellement, vitalement. Elle la met en pratique. Almudena Grandes le donne à voir par de nombreux exemples, par un foisonnement de détails. Ce qui confirme l'idée première selon laquelle ce sont ces gens du peuple, ces combattants honnêtes, loyaux, altruistes, combatifs, ces femmes, Inés, qui incarnent les valeurs communistes, humanistes, la joie.

Dans le deuxième et le troisième roman, cette idée d'avoir réussi à surmonter les difficultés extrêmes, psychologiques, morales, physiques, sociales, logistiques malgré tout et d'avoir réussi à vivre bien, est très présente : « [...] es una demostración irrefutable del valor de una generación que encontró manera de salir a flote, de progresar y vivir con dignidad, partiendo de la más despiadadas de las penurias”.<sup>1048</sup>

Dans le troisième roman, plusieurs femmes livrent une lutte acharnée, un véritable combat pour la vie, en particulier le personnage principal de Manolita qui exprime le fait qu'elle n'a d'autres solutions que s'adapter et continuer à avancer, à survivre : « Yo me adapté con la misma facilidad a una rutina en la que la vida triunfó rotundamente sobre el desolado anonadamiento de los primeros días”.<sup>1049</sup>

*Cabalgaba sobre las ruinas ajenas con la misma naturalidad con la que sabía que otros cabalgarían sobre la mía, y no me paraba a pensar, no podía.*<sup>1050</sup>

*En el instante en que me detuviera, me vendría abajo, y por eso lo hacía todo de prisa, con esa alegría impostada que desde fuera parecía frívola, pero me sostenía por dentro como un almacén de acero.*<sup>1051</sup>

---

<sup>1048</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, p. 749.

<sup>1049</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, p. 151.

<sup>1050</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, p. 154.

<sup>1051</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), Nota de la autora, pp. 154-155.

Continuer à avancer est une nécessité ; s'arrêter, c'est tomber. Cela est flagrant également dans ce même roman à la Cárcel de Porlier où la vie est si dure que rire n'est plus un choix mais une nécessité : « Al otro lado de la alambrada de enfrente, ellos tenían más motivos que nosotras para burlar a la muerte, para ahuyentarlo con chistes y con risas”.<sup>1052</sup>

*Por eso, porque necesitaban reírse de cualquier cosa, me uní a ellos aquella mañana.*<sup>1053</sup>

*Quizás esa sensación, la remota serenidad de estar viviendo en una pesadilla que terminaría abruptamente en cualquier momento, era una simple consecuencia de nuestro instinto de supervivencia. Si no hubiéramos sospechado que, pese a todo, lo que nos estaba pasando era imposible, los suicidios habrían dejado desiertas las dos mitades del locutorio.*<sup>1054</sup>

L'instinct de survie est prédominant chez ces hommes et chez ces femmes, et l'enfer de Porlier avec ces hommes qui disparaissent peu à peu en raison de leurs condamnations à mort, le met à rude épreuve :

*Eso era lo que había pasado y era insoportable. No se podía pensar, no se podía creer, no se podía aceptar y seguir viviendo como si tal cosa, pero no os quedaba más remedio que hacerlo, teníamos que seguir viviendo, levantarnos con el amanecer como si la víspera no hubiera pasado nada, [...]*<sup>1055</sup>

*[...] se me olvidaba que su vida era más horrible que la mía, más horrible que la de Silverio, demasiado horrible para no ceder a la tentación de creer que el calor, la ilusión y el futuro seguirían existiendo sin ellos.*<sup>1056</sup>

---

<sup>1052</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 254.

<sup>1053</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 254.

<sup>1054</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 258.

<sup>1055</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 372.

<sup>1056</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 374.

Ils ne peuvent rien contre la mort mais ils peuvent lutter et porter en eux la lutte et la mémoire de ceux qui sont tombés : « Sus viejos camaradas ya no estaban con él, pero sus muertes le hacían compañía ». <sup>1057</sup>

*Podía respirar sus muertes en el aire del pasillo que nos separaba. Podía ver su sombra como un halo siniestro sobre el prematuro cadáver de Silverio. Podía escucharla, podía olerla, podía tocarla, pero no podía nada contra la muerte.* <sup>1058</sup>

*A partir del día siguiente, en el locutorio de Porlier siempre seríamos tres, Silverio, su muerte y yo, pero los dos teníamos que seguir viviendo, no nos quedaba más remedio que vivir, levantarnos a la mañana siguiente como si tal cosa, y eso hicimos.* <sup>1059</sup>

Tous les moyens sont bons pour survivre, y compris se mentir à soi-même ou aux autres pour pouvoir supporter la réalité :

*En España no se podía vivir, pero vivíamos. Los que tenían una oportunidad, se fugaban a Francia o se echaban al monte. Los que las habían perdido todas se suicidaban. Para los que no teníamos la ocasión ni el coraje de escapar, sólo existía una receta, conformidad, paciencia y, sobre todo, resignación, la falsa amiga, la piadosa enemiga. [...] La conocía tan bien como el reflejo de mi rostro en un espejo. La odiaba, pero no podía vivir sin ella. Por eso me dejé mecer por su voz, el arrullo tierno, zalamero, que limaba las aristas de una verdad deformada, de contornos progresivamente blandos, redondeados como los cantos de la mentira.* <sup>1060</sup>

La clef de la résilience réside dans les relations humaines. L'amitié est l'un de ces piliers nécessaires à la vie, à la joie, ce qui apparaît de façon prédominante dans tous les romans parus à ce jour.

Pour Inés et ses camarades, le temps de l'exil met encore à rude épreuve leur résilience. Inés confirme et accroît sa grande capacité de résilience qui emporte avec elle sur les chemins de la joie tous ceux qui l'entourent. Boris Cyrulnik évoque ce

---

<sup>1057</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 374.

<sup>1058</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 375.

<sup>1059</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 376.

<sup>1060</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 522.

processus de résilience chez les exilés qui est rendu possible par la perpétuation du lien avec le pays d'origine permettant d'amoindrir la douleur de l'arrachement :

*Les cultures peuvent encourager ou empêcher un processus résilient, nous dit Michel Tousignant. Quand un groupe est chassé de son pays, agressé pendant le voyage et isolé dans son pays d'accueil, les individus qui survivent auront une faible probabilité de résilience. Mais, quand, dans cette même population, un groupe parvient à garder un contact avec sa culture d'origine, l'arrachement n'est pas totalement traumatisant. Ce groupe conserve ces rituels qui confirment son identité et assurent les rencontres qui lui servent de base de sécurité. Un tel groupe stabilisé peut avoir un projet d'existence qui renforce la solidarité et donne sens à l'épreuve de la migration. Les individus qui vivent dans un tel groupe auront une probabilité d'intégration supérieure au groupe déchiré et isolé. Les marqueurs de désocialisation seront nettement inférieurs : il y aura moins de consommation médicale, de manifestations psychiatriques, de délinquances et de suicides. [...]*

*Quand la mémoire ne sert qu'à retenir la blessure, elle empêche la résilience nous dit Martine Lani-Bayle, mais, quand notre entourage nous propose un lieu de parole, nous pouvons partager notre émotion douloureuse. Non seulement nous ne sommes plus seuls au monde, mais, pour communiquer, nous devons choisir les mots, les images et les gestes qui nous permettront d'exister dans l'âme de l'autre.<sup>1061</sup>*

Dans le roman, autour d'Inés et de son restaurant se recrée un univers espagnol. Chaque jour, elle et ses compagnons de route se retrouvent au restaurant et y partagent dans leur langue, leur cuisine, leurs traditions, leur humour, leur idéologie, leur philosophie empreinte d'humanisme. La vie d'Inés est une illustration parfaite de ce qu'est la résilience et la vie dans la joie simple, quelles que soient les difficultés qui les cernent. Inés et ses camarades républicains espagnols ont trouvé un moyen d'amoindrir les effets du traumatisme de l'exil en créant un univers espagnol en France :

*On considère qu'il y a mise en place d'un processus de résilience lorsque des personnes, ou des groupes familiaux, arrivent à réguler les effets d'un traumatisme, à juguler les séquelles de la désorganisation psychique qui en résulte et parviennent à une*

---

<sup>1061</sup> *Op.cit.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 22-23.

*reconstruction psychique et sociale, après les épreuves traumatiques. Ainsi, la résilience fait référence aux ressources développées par les sujets pour tolérer et dépasser les suites délétères ou pathogènes des traumatismes et vivre malgré l'adversité, en gardant une qualité de vie avec le moins de dommages possible.<sup>1062</sup>*

La résilience tient à ce que l'être humain est capable de développer, grâce à l'Autre, pour vivre au mieux :

*Le processus de résilience ne se réduit pas simplement à l'intégration et au dépassement du traumatisme, mais implique toutes les capacités humaines permettant de se confronter à des expériences aversives, de les intégrer et d'être transformé par elles. Ainsi, il ne conduit pas à un retour à l'état antérieur, en oblitérant les changements nécessairement provoqués par la confrontation aux épreuves traumatiques. C'est un processus évolutif qui résulte d'un échange interactif et multifactoriel, situé au croisement entre l'individu, la famille et l'environnement social.<sup>1063</sup>*

Le processus de résilience se déroule en deux temps. La première phase est une phase d'adaptation face à la situation traumatique au cours de laquelle l'individu met en action des moyens de protection puisés à l'intérieur de lui-même ou bien dans son environnement afin de survivre au traumatisme et le traverser dans un premier temps. Une fois que le péril est « maîtrisé » et que la violence de la blessure est tempérée, le sujet peut alors entamer l'étape suivante qui est une phase de transition, un « néodéveloppement » vers un état autre mais qui aura préservé l'identité essentielle de l'individu et vers un nouveau mode de fonctionnement :

*La première phase du processus de résilience suppose une forme d'accommodation, face aux situations fortement délétères, en mettant à contribution des modes de protection relevant des ressources internes et externes au sujet, notamment l'environnement affectif et social. Ces modalités défensives permettront de réunir les conditions nécessaires à la reconstruction psychique et à la reprise d'un nouveau développement, qui attestent de la mise en place du fonctionnement résilient. Ainsi, la résilience s'élabore*

---

<sup>1062</sup> *Op.cit.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 119.

<sup>1063</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 121.

*entre facteurs de risque et facteurs de protection, lorsque ces derniers prennent le dessus et permettent de tempérer le danger de désorganisation psychique et d'atténuer l'impact délétère du traumatisme. Mais faire un travail de résilience consiste à mettre en place un néodéveloppement, en préservant son identité psychique et sociale, après la déchirure traumatique.<sup>1064</sup>*

Ce qui permet d'accéder à la résilience tient, pour sûr, au lien social et affectif, aux figures d'attachement qui peuvent être d'ordre familial et/ou extra-familial. Tous ces liens que l'on noue sont, partant, structurants :

*Par ailleurs de nombreux sujets adultes ayant vécu de lourds traumatismes disent avoir rencontré une personne ou un réseau d'entraide qui, par un comportement ou un discours social approprié, ont constitué un point d'étayage vital qui s'est traduit par un changement fondamental. Le récit des individus résilients fait fréquemment état de l'importance du soutien d'un tiers bénéfique, d'un ami confident, d'une personne qui les a soutenus en leur offrant une écoute, une aide, ou en leur proposant un modèle. Ces rencontres significatives, parfois déterminantes dans le cheminement social et psychoaffectif, montrent l'importance du lien structurant dans le processus de résilience. C'est la croyance en l'autre qui renforce la confiance en soi et aide le sujet à construire un nouveau type de développement.<sup>1065</sup>*

Ces personnes que l'on rencontre et qui sont là pour nous, soutiennent voire structurent notre cheminement. C'est ce que Cyrulnik nomme les tuteurs de résilience :

*Les rencontres significatives constituent pour les personnes en détresse des pôles d'étayage qui vont les aider à surmonter l'adversité, soit directement en les encourageant et en les aidant, soit de manière plus symbolique en tant que supports identificatoires. Elles assurent un rôle de « tuteur de résilience » (Cyrulnik) en accompagnant et en aidant le sujet à supporter les souffrances et à les dépasser. Les tuteurs de résilience contribuent à l'étayage d'une personne entrant en résilience, soit à travers des interactions relationnelles effectives de soutien (encouragements, aide,*

---

<sup>1064</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 121.

<sup>1065</sup> *Op.cit.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 142-143.

*écoute), soit à partir de ce que le sujet va projeter sur eux en leur attribuant une valeur de modèle identificatoire.*<sup>1066</sup>

Pour Boris Cyrulnik, ces liens sont indispensables à la résilience : « *La résilience s'appuie sur des liens affectifs qui constituent un socle principal sur lequel le sujet va élaborer, transformer, métaboliser ses expériences traumatiques en processus de résilience* ». <sup>1067</sup>

Le lien avec l'Autre est essentiel, indispensable, dans le processus de résilience. Indépendamment de l'âge, le sujet a besoin de ces figures d'attachement qui sont des secours, des appuis, des tuteurs pour surmonter un traumatisme et parvenir à réédifier une structure de vie personnelle stable et solide :

*La capacité à faire lien et à s'attacher à une personne empathique est un élément central du processus développemental qui conduit à la résilience et peut se produire à tout âge. L'attachement n'est pas réservé à la prime enfance, il demeure une aptitude permanente qui permet aux sujets de trouver des étayages structurants.*<sup>1068</sup>

L'idée que cette capacité de résilience grâce au lien à l'Autre existe, qu'elle est possible à tout âge, pour tous, transmet assurément un message positif au lecteur. Chacun peut intégrer le message qu'il est réalisable de se sortir d'une situation inextricable, de dépasser le malheur. De plus, cette possibilité induit également la capacité pour chacun d'être un tuteur pour l'autre à un moment donné. L'aptitude à vaincre les difficultés inhérentes dans le contact à l'Autre délivre incontestablement un message fort de réassurance pour tout un chacun que porte et défend vigoureusement et passionnément le projet des *Episodios* d'Almudena Grandes.

Tous les personnages des « *Episodios* » rencontrent un ou plusieurs tuteurs de résilience. Par exemple, Inés a pu compter, à ce titre, sur sa cousine Florencia, Virtudes, Adela, toutes les femmes du restaurant issues de l'invasion du Val d'Aran, les combattants, Galán. Dans le deuxième roman, Nino a bénéficié du concours de doña

---

<sup>1066</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 143-144.

<sup>1067</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 147-148

<sup>1068</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 148-149



Elena et Pepe el Portugués. Dans le troisième, Manolita est aidée sur son chemin par Martina, Rita, la sœur Carmen, l'homme qu'elle aime aussi. Dans le quatrième roman, Guillermo est un lui-même un tuteur de résilience. Quant au cinquième, Germán et María le sont l'un pour l'autre.

Le père de Germán lui ouvre sa vocation et lui livre une clef de vie en lui expliquant qu'il faut aimer les choses pour les faire bien : « Nunca lograrás hacer bien nada que no te apetezca hacer ». <sup>1069</sup> Le poids d'une rencontre dans une vie est également très présent. La rencontre avec la parricide Aurora Rodríguez Carballeira est décisive car elle lui révèle sa vocation, ses aptitudes pour la psychologie et elle l'impactera toute sa vie. <sup>1070</sup>

Les tuteurs de résilience sont un facteur crucial dans les romans des « *Episodios* ». La rencontre, l'ouverture à l'Autre est cruciale pour surmonter les difficultés de la vie. Dans la relation à l'autre, il y a l'ouverture à une autre façon de voir. Il y a aussi la chaleur des échanges qui aident à supporter les difficultés de la vie. Le lien entre joie de vivre et amitié, humour, rire, est très présent.

L'humour et l'amitié sont aussi nécessaires à Manolita qu'à Inés, et les amies en sont le vecteur :

*Aquí no se llora, no se siente, ¿entiendes? [...] lo que hay que hacer es apretar los dientes y pensar en otra cosa. ¿Tú sabes en lo que estaba pensando yo mientras ese cerdo me decía esas guarradas? - no respondí y me estrechó un poco más fuerte- ¿Quieres saberlo? -asentí con la cabeza y la presión de su brazo se aflojó-. Pues pensaba... ¡qué gordas deben estar las lombrices que tienes en el culo, hijo de la gran puta!*

*- ¿Lombrices? -aquellas palabras me sorprendieron tanto que logré pasar del llanto a la risa en un instante-. ¿Y cómo se te ocurre...? ¡Qué asco!*

*- Pues por eso- ella también se rió-. <sup>1071</sup>*

---

<sup>1069</sup> Op.cit. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 47.

<sup>1070</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 53-54.

<sup>1071</sup> Op.cit. (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 248.

Son autre ami, La Palmera, parvient également avec vivacité d'esprit et humour à soutenir Manolita. Lors de son deuxième mariage par exemple, Manolita lui annonce qu'elle se mariera en noir... ce à quoi il répond « - ¡Uy, mucho más elegante ! -y no me quedó más remedio que sonreír.- »<sup>1072</sup> Manolita, comme Inés, est un exemple de résilience féminine et comme chez Inés cela est rendu possible par leur désir de ne jamais se laisser abattre et par l'Autre qui est là et qui aide à surmonter les difficultés. Les tuteurs de résilience sont aussi très présents et les paroles réconfortantes qu'ils prononcent restent comme des planches de salut :

*Dios aprieta, y además ahoga, pero nada puede salir mal eternamente.*

*Aquellas palabras me acompañaron como una bendición hasta la cola de la cárcel, donde acepté con una sonrisa mansa, complacida, una catarata de bromas disfrazadas de felicitaciones.*<sup>1073</sup>

Lorsque l'amie de Manolita, Rita, vient annoncer la sentence qui s'est abattue sur Silverio l'amour, l'amitié, l'humour et la lutte contre le désespoir sont portés à leur comble :

*Tengo dos noticias, una buena y una buenísima. [...]*

*-No lo van a matar- la miré y las dos nos echamos a reír al mismo tiempo-. [...]*

*- La buena es que no es feo, Manolita- y de que me aguardaba una cifra mucho peor-. Eres una exagerada, de verdad. No es que me haya parecido guapo, porque guapo no es, pero tampoco...*<sup>1074</sup>

S'ensuit un passage très émouvant et révélateur de cette philosophie de la joie apparue dans *Inés y la alegría*, qui consiste à vivre, sourire malgré tout : « Esto no va a

---

<sup>1072</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 272.

<sup>1073</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 273.

<sup>1074</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 402.

durar siempre, manolita. Franco no va a durar siempre, los americanos entrarán en la guerra”<sup>1075</sup>

Dans ces deux romans, la solidarité entre femmes est une constante vitale. Elle crée une capacité de survie à toutes les épreuves de la vie. Inés, comme Manolita, sont entourées d’un groupe de femmes, d’amies, indéfectible qui les aide à surmonter toutes les épreuves et à les dépasser. Le roman *Las tres bodas de Manolita* s’inscrit également dans cette veine ; l’amitié et la solidarité entre femmes combattives est une des clefs de la survie. Toutes unies, les femmes de la prison de Porlier sont plus fortes ; le sentiment d’unité et d’appartenance rend plus fort : “Pero cuando la lista terminó, volví a sentir que las dos formábamos parte de algo mucho más grande que nosotras, como si la cola de Porlier no fuera una larga fila de mujeres solas, sino una sola mujer y a la vez la madre, la hija, la hermana, la mujer de todos.”<sup>1076</sup>

Les rencontres fortuites d’une personne qui devient peu à peu une sorte d’ange gardien sont très présentes dans *Inés y la alegría* à travers plusieurs solides amitiés qui se lient entre femmes et elle l’est également dans *El lector de Julio Verne* principalement par cette relation qui se noue entre Nino le protagoniste et Pepe el Portugués, ainsi que d’autres et dans *Las tres bodas de Manolita* avec les amitiés nouées entre Manolita et les personnes rencontrées à la fois au collège des sœurs et celles qui se forgent dans la queue des femmes de la prison de Porlier ou parmi les prisonniers. Son amitié qui la lie à la sœur Carmen est inattendue et importante. Cette dernière s’engage et prend des risques pour Manolita à laquelle elle s’est attachée : « Usted no tiene la culpa de estar enferma. Ella son culpables de no cuidarla y no me arrepiento de nada. Aunque me echen, me castiguen, volvería a hacerlo hoy mismo, lo haría todas las veces que...”<sup>1077</sup>

---

<sup>1075</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 403-404.

<sup>1076</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 368.

<sup>1077</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 363.

Alors qu'elle rend visite en prison à sa belle-mère, cette femme méprisante qui n'a eu cesse de tricher, Manolita souligne combien ces femmes qui se battent sont admirables, belles, pleines de vie et de joie quelles que soient les circonstances :

*[...] grupo de mujeres posando ante una cámara con la misma alegría con la que disfrutarían de una merienda campestre, rodeadas de niño, caminando del brazo por el patio, hablando, sonriendo, distrayéndose mutuamente para ayudarse a soportar el calor, como pronto se apiñarían para combatir el frío del invierno. Eran presas políticas, la hez de la hez, y sin embargo tenían mucho mejor aspecto, mejor humor que las comunes, mujeres sin brillo que paseaban solas o se apoyaban en una tapia, a la sombra, para ver pasear a las demás.<sup>1078</sup>*

La culture, au sens large, est également un facteur de résilience, souvent méconnu, mais que l'on retrouve très présent chez Almudena Grandes :

*La mise en valeur par les sociétés occidentales du succès individuel, de la réalisation de soi et de l'hédonisme de consommation occulte l'importance de la culture pour permettre aux peuples de surmonter les grands bouleversements de l'histoire ou les cataclysmes naturels. [...].*

*Elle est une force vivante qui agit sur chacun de ses membres et qui leur procure sagesse et inspiration pour faire face aux grandes calamités. En son absence, il n'y aurait plus de valeurs à défendre, de passé pour nourrir sa fierté ou de futur à rêver. La culture agit donc comme un catalyseur pour permettre à ses membres de se remettre des traumatismes qui mettent en danger la survie du groupe.<sup>1079</sup>*

Inés survit au couvent en partie grâce à la lecture de Galdós. Dans le deuxième roman, *El lector de Julio Verne*<sup>1080</sup>, la lecture est la clef de la résilience de Nino qui grâce à elle voit la vie autrement et grandit pour devenir un adulte en accord avec ces principes. Dans le cinquième roman, la lecture de Galdós est aussi précieuse pour Germán qui retrouve en elle son pays, alors qu'il est exilé en Suisse, et pour María qui commence à s'ouvrir à la vie grâce à celle-ci. La restauration du lien socio-culturel contribue grandement au processus de guérison.

---

<sup>1078</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 393.

<sup>1079</sup> *Ibid.* (Cyrulnik Boris, 2012), pp. 242-243.

<sup>1080</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

Les « loisirs » constituent tout autant de possibilités d'échappatoire et d'amélioration du quotidien. Pour Inés, il s'agissait de la cuisine ; pour Manolita, il y a la musique ; pour Nino, pour María, la lecture.

La résilience peut aussi se trouver dans le simple fait de se sentir vivant et en accord avec soi-même. C'est le cas d'Inés lorsqu'elle parvient à rejoindre les guérilleros républicains. Malgré les difficultés de la guerre, Inés se sent à sa place dans ce groupe de guérilleros, entourée d'amitié, d'amour, d'humour et d'humanisme.

Les jours de *Bosost* constituent une parenthèse dans sa vie. Ils représentent une parenthèse « extraordinaire », tant par l'exacerbation des sentiments joyeux et amoureux, que par le cruel désenchantement survenu. Ce qui prime c'est l'intensité des sentiments, des émotions, qu'ils ont partagé tous ensemble, Galán et elle, mais aussi Montse et elle, les enfants et elle, les combattants et elle, les combattants entre eux, et tous, ensembles :

*En Bosost, a medida que la situación se fue tensando para producir días intensos, frenéticos, decisivos, capaces de albergar en unas pocas horas acontecimientos tan graves y contradictorios como los que no llegan a suceder en algunas vidas completas, no tuve muchos ratos libres para darme cuenta de lo feliz que era, pero en aquel momento, mientras cabalgaba con Galán, por un valle iluminado por una luna como un gajo de naranja, fui consciente de mi suerte.<sup>1081</sup>*

L'auteure souligne l'importance de l'amour des corps mortels dans l'Histoire immortelle « La Historia inmortal hace cosas raras cuando se cruza con el amor de los cuerpos mortales [...] »<sup>1082</sup> et elle réitère ce propos dans l'histoire d'Inés. Elle a à nouveau recours à ce procédé afin d'insister sur le fait que la clandestinité intensifie la vie, elle démultiplie les émotions, les sensations. Il n'y a rien de pire, mais surtout rien de meilleur :

*Allí estaba yo, y conmigo, un hombre que me poseía con la misma intensidad, tanto entusiasmo como la noche anterior, pero me daba un placer que era distinto, más*

---

<sup>1081</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 293.

<sup>1082</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 681.

*dulce, y en la misma proporción, más venenoso, raro y sublime como todas las cosas efímeras por naturaleza, todo lo que puede llegar a terminar antes de tiempo, lo que depende de un azar tan sutil que puede expresarse en un segundo, en un milímetro, en el suspiro que logra desviar la trayectoria de una bala.[...] Y sin embargo, la repentina conciencia del peligro, la posibilidad de que aquella cuenta atrás no estuviera descontando días del triunfo definitivo, sino de una derrota que no sería la última, no enturbiaba nada de lo que estaba sucediendo entre nosotros. Al contrario, nos iluminaba con una potencia asombrosa y radical que extremaba todas las cosas para enfatizar su esencia, y hacia la materia más densa, el espíritu más aéreo, la piel más sensible, el sexo más feroz, y el corazón más rojo, más caliente. Porque no hay vida como la clandestinidad. Ni tan mala ni, sobre todo, tan buena.*<sup>1083</sup>

La défaite qui se profile n’amenuise en rien l’amour brûlant. Au contraire, le danger imminent ne fait qu’amplifier les sensations. L’idée que les circonstances dramatiques intensifient toutes les situations, y compris les meilleures, revient à plusieurs reprises, par ce refrain « Porque no hay vida como la clandestinidad. Ni tan mala ni, sobre todo, tan buena. ».<sup>1084</sup> En vivant dans cette clandestinité, Inés et Galán connaissent à la fois le pire et le meilleur. Ils signifient au lecteur que mieux vaut vivre une vie intense, quitte à ce qu’elle soit dangereuse, puisque ces deux facettes sont intimement liées. C’est une façon positive de voir les choses. Inés et Galán voient un avantage non négligeable au sein même de leur situation périlleuse.

Même au beau milieu du chaos, naissent de belles choses d’entre les décombres. La vie des combattants dans la guerre vient témoigner de l’existence du beau y compris lorsque la guerre fait rage tout autour. Il s’agit de la primauté des histoires individuelles -de chair et d’os- sur l’histoire collective, officielle que l’auteure traduit dans ces chemins de vie personnels. Les petits bonheurs du quotidien permettent aux combattants de surmonter les tragédies de l’Histoire collective. Cela met encore en correspondance Histoire et intrahistoire, Histoire et fiction. Ainsi, dans la fiction, Galán et Inés survivront-ils à la terrible défaite du Val d’Aran, principalement grâce à leur histoire d’amour et à

---

<sup>1083</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 296-297.

<sup>1084</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 297.

leurs amitiés entre combattants, soudés dans la joie comme dans la peine. Les aventures entre les êtres humains traversent le temps et se perpétuent, mais seulement tant que quelqu'un est là pour s'en souvenir ou les raconter. Par conséquent, pour les préserver, il est important de les faire passer dans le domaine public grâce à la littérature, de façon à ce qu'elles ne meurent jamais et que d'autres puissent se nourrir d'elles.

A plusieurs reprises Inés souligne qu'elle n'oubliera jamais ces moments intenses de la « parenthèse » de l'invasion du Val d'Aran :

*Después, Montse y yo recordaríamos muchas veces aquella mañana, que fue el principio del resto de su vida y el final de la alegría, de aquella bendita, gloriosa, incomparable alegría de Arán, el signo de unos días que nos enseñaron a ser felices, porque ninguna de las dos había sido nunca tan feliz como en aquel dorado paréntesis de placer crujiente, fugacísimo, que no parecía tan importante mientras lo estábamos viviendo aunque nos vinculó siempre, para siempre, a todos los habitantes de aquella casa que nunca desaparecerá, que seguirá existiendo mientras quede uno solo de nosotros para recordarla. Lo que nos esperaba sería muy duro, muy amargo, pero nunca recordaríamos así aquella mañana en la que se echó a perder, el preludeo de un día en el que yo iba a perder mucho más, tanto que no podía imaginar lo que se me venía encima cuando fui a la cocina a hacer café para llenar la taza del Zurdo, y al salir, vi otro hueco en la mesa y a José en la puerta, hablando con Comprendes.<sup>1085</sup>*

Pour Inés, cette histoire collective de reconquête de l'Espagne lui a rendu la liberté et la vie. Elle lui a permis de rencontrer l'amour de sa vie, Galán. Dans ce grand malheur, Inés a trouvé son plus grand bonheur. Désormais, cette histoire comptera plus que tout pour elle. C'est la raison pour laquelle, lorsque Galán expulse Inés du camp, toute sa vie s'effondre et elle est plongée dans la plus grande douleur, celle de perdre l'être aimé. Inés a beaucoup souffert pendant la guerre, et après, mais la souffrance la plus atroce est celle que lui a infligée Galán car elle l'aime. Ce qui confirme assurément l'idée selon laquelle, dans une vie, les relations d'amour, d'amitiés, le ressenti, les émotions priment :

---

<sup>1085</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 312.

*Yo era inocente, sólo sabía eso, que era inocente, que no había dicho nada, no había hecho nada excepto tratarles bien, a todos y a él más que a ninguno, esa era mi culpa, hacer unas sopas de ajo que estaban para cantarles coplas y chillar de placer después, sólo eso, y no era la primera vez que se me venía encima una desgracia injusta, no era la primera vez que me maltrataban sin que lo mereciera, para apartarme del lugar al que pertenecía, pero nunca me había dolido tanto. La traición de Pedro Palacios, fea y sucia, tenía un sentido, feo y sucio también, pero sentido. La suya no, porque no tenían derecho a tratarme así, a hacer conmigo lo que habían hecho. Ninguno u él, menos que ninguno.*

*Eso sí lo sabía con certeza, que nunca me habían hecho tanto daño, porque las heridas que inflige el enemigo se pueden soportar con la cabeza alta, sin dudar, sin descreer de lo que se sabe, de lo que se siente, pero las que abre un amante no se cierran jamás, y yo amaba a Galán.”<sup>1086</sup>*

Cette étude avait évoqué les trois grandes fonctions de la littérature résumées dans les trois verbes, informer, éduquer, distraire. Le roman permet de remplir ces trois fonctions à la fois. La troisième dimension qui consiste à donner du plaisir au lecteur du récit historique, passe, entre autres, par l’humanisation du récit, des personnages, et donc par la communication des sentiments, des émotions. La relation entre Inés et Galán est source de toutes sortes d’émotions, en particulier amoureuses. Cette dernière participe activement au plaisir de la lecture :

*Al día siguiente, cuando abrí los ojos, era él quien estaba desnudo de cintura para arriba. Aún no había amanecido del todo, pero la luz que entraba por el balcón, una claridad blanca e imprecisa, contaminada por los restos de la noche que se resistía a desaparecer, era suficiente para él, que se afeitaba ante un palanganero colocado en un rincón, y fue suficiente para mí, conmovida a distancia por el trapecio perfecto de su espalda, los hombros redondos, mullidos, los brazos largos, con los músculos bien marcados. Disfruté en silencio de aquella imagen, y vi cómo se repasaba las patillas, como se lavaba la cara, como se la secaba y se ponía la camisa; segura de que él me creía dormida aún, pero cuando se dio la vuelta, ya estaba sonriendo, y el día que comenzaba crujió de placer en esa sonrisa.”[...]*

---

<sup>1086</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 384-385.



*“Hasta esa noche.*

*Esas tres palabras me despertaron del todo, y me senté en la cama para verle salir, pero no tuve tiempo de asustarme, porque cuando ya tenía la mano en el picaporte, se volvió para decirme algo que me devolvió a ese mundo perfecto y recién nacido en el que no había lugar para la desgracia.*

*- Yo creía que en España ya no quedaban mujeres como tú.<sup>1087</sup>*

Toujours dans cet esprit, Almudena Grandes fait également raconter à Inés des moments sensuels et même sexuels, qui contribuent à amplifier l'intérêt chez le lecteur, mais aussi à rendre plus crédible l'humanité de ses personnages. Leurs premières approches, leurs premières relations sexuelles empreintes de douceur, d'amour et en même temps de fougue et de passion ont lieu dès le premier jour de leur rencontre. Le récit de ces moments permet aux personnages de vivre dans l'intensité et au lecteur de la ressentir. Ce sont de tels émois qui font vivre les personnages, malgré le malheur de la guerre et l'auteure ne les passe pas sous silence, bien au contraire. Elle fait directement référence aux parties du corps ainsi qu'aux émotions ressenties. Le lecteur apprécie ainsi des formes de joie les plus pures qui nourrissent la vie, le contact charnel et le sentiment amoureux :

*Sus brazos me sujetaron para impedir que perdiera el equilibrio, sus manos me despojaron de la camisa, y sólo después, su cabeza me abandonó para que sus ojos pudieran mirarme de arriba abajo.*

*-Me gustas mucho, camarada –me miraba y se reía mientras sus manos acariciaban los pechos, las caderas que volvían a nacer en las yemas de sus dedos-. Nunca he conocido a ninguna monja que me guste tanto como tú... -encajó los pulgares en la cintura de mis pantalones y los empujó hacia abajo para que yo pudiera salir de ellos levantando los pies con elegancia, como de un charco-. Y eso estudié en un seminario.*

*Cuando pude volver a pensar con claridad, no perdí el tiempo calculando adónde habían ido a parar mis propias previsiones, la solemne avidez de mi venganza, aquella nostalgia del placer que había estallado en pedazos bajo la presión de un placer real que se multiplicaba sin desvirtuarse, y a la vez era dulce, redondo, afilado, violento y*

---

<sup>1087</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 274-275.

*luminoso, todo eso y más placer, una alegría limpia y salvaje. Después, todavía me reía sin saber por qué, y por eso, cuando pude volver a pensar con claridad, ni se me ocurrió seguir pensando.*<sup>1088</sup>

La joie intense d'être amoureux, l'attirance, l'attraction et même les plaisirs sensuels et la tension sexuelle font partie de ce qui rend les personnages vivants d'un point de vue fictionnel et d'un point de vue psychologique. Cette tension amoureuse, sensuelle est exprimée à plusieurs reprises dans le roman de Manolita également. Elle naît entre Antonio et Eladia, par exemple : "[...] percibir entre ambos una tensión casi física, como si las palabras que no se decían fueran capaces de calentar el aire que mediaba entre sus cabezas para provocar una tormenta en miniatura, con sus rayos, y sus truenos, y sus relámpagos, [...]"<sup>1089</sup>

Les rencontres avec Silverio en prison se chargent également de semblable tension. L'auteure décrit parfaitement cet état de confusion propre à ces moments forts intimes. Elle parvient à recréer cette intensité dans les regards et dans les gestes :

*Avanzaron uno paso, dos, tres, tropezaron con los pies de Silverio, y ninguno de los dos supo qué hacer después. Estábamos muy cerca, muy quietos, esperando a que pasara algo, y de repente me acordé de las multicopistas. Ahora tendría que decirle que tengo el plano metido en el pelo... Pero él me miraba con una intensidad confusa, desconcertante, donde la emoción y el nerviosismo, el recelo y el miedo a hacer el ridículo, se mezclaban en unas proporciones familiares, las mismas que contagiaban a mis manos, a mis labios, una rigidez que no sabía combatir. Las multicopistas, recordé de nuevo, pero no quería hablar de eso., y durante un minuto interminable le escuché respirar, me escuché respirar, los dos seguimos mirándonos, él no dijo nada, yo tampoco. Eso fue todo hasta que distinguí una sombra en movimiento, la cucaracha que escogió aquel momento para trepar por la pared justo detrás de su cabeza. Gracias a ella pude volver a pensar, y pensé en lombrices, en unos ojos tan amarillos como los dientes de un funcionario, en los dedos de otro trepando por debajo de mi ropa, en las manos de Jero el tonto tocándome las tetas desde que decidió que verlas ya no valía un pistolín. Esa era toda mi experiencia con los hombres, y era tan triste que cogí las manos de Silverio, las*

---

<sup>1088</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014),p. 269.

<sup>1089</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p.114.

*apreté un momento entre las mías, las solté para deslizar mis brazos alrededor de su cintura y le abracé, me pegué a él como si quisiera confundir su cuerpo con el mío, crear un monstruo de dos cabezas, fuerte, poderoso, capaz de expulsar de mi memoria los ojos de reptil de un chico tonto, otros sucios, amarillentos, el discreto jadeo del seminarista. Así debuté en una armonía desconocida que se hizo más dulce, más profunda, mientras él recorría mi espalda con las manos, mientras me apretaba contra sí para que la fusión fuera completa, y mi cara se unió con su cara, su mano derecha se posó con delicadeza en mi sien izquierda, y en las yemas de sus dedos la cárcel se derrumbó, desapareció, saltó por los aires en un millón de serpentinas de colores, hasta que sentí su aliento en mi oreja y un bulto creciendo a toda velocidad contra mi vientre.*<sup>1090</sup>

Almudena Grandes fait également à pareil moment-là référence à un épisode passé au cours duquel Manolita a subi, elle aussi comme Inés, des violences sexuelles. Et l'amour apparaît comme un remède qui panse les plaies, qui apaise la mémoire, qui facilite la résilience. L'écrivaine dépeint la fusion simultanée magique des corps et des esprits.

Les passages au cours desquels Almudena Grandes retrace avec précision et puissance les rencontres charnelles et amoureuses ponctuent le récit pour en faire une histoire « vraie » et profondément humaine. Il se détache l'idée que lorsque l'amour charnel et spirituel sont réunis, ils acquièrent une force incommensurable et plongent les êtres hors du temps et du lieu. Ils alimentent le bien-être et la force de vie :

*Sin pensar en lo que hacía, le empujé con suavidad para apoyarle en la pared y volví a abrazarle. Mi cuerpo decidió pegarse al suyo, mis brazos se elevaron hasta sus hombros, mis manos rodearon su cuello, pero fui yo quien le besé. Mi lengua entró en su boca, su lengua entró en la mía, y durante un instante, no existió nada más a nuestro alrededor, y no había existido nada antes, y no existiría nada después, sólo su boca, mi boca, aquel misterio sin principio ni final que conmovió al mundo de norte a sur, de este a oeste, y de dentro afuera, porque el universo entero cabía en mi boca, en su boca, en aquel beso que me estaba enseñando que yo era grande, que era única, una mujer afortunada, poderosa, dueña de una plenitud desconocida de la que apenas llegué a gozar, porque no podía haber pasado ni siquiera medio minuto, ni siquiera veinte segundos, cuando oí el cerrojo de la puerta.*<sup>1091</sup>

---

<sup>1090</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 383-384.

<sup>1091</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), pp. 386-387.

María et Germán témoignent, eux-aussi, de cette passion. Le souvenir de ce baiser l'aide à résister par la suite. Ce tourbillon de sensations amoureuses et sensuelles font partie intégrante de l'humanité et elles ont même le pouvoir de faire vivre et survivre quelqu'un. L'humain est entier et ne peut dissocier totalement le corps et la raison.

Inés, Galán et tous leurs camarades ponctuent leur vie de sourires, de rires, d'humour. Grâce à cela, ils rendent leur vie plus belle. En effet, dès les jours qui suivent leur rencontre, la vie est parsemée de leurs rires, de leurs sourires, de tendresse, d'amour. Toutes ces émotions positives sont la promesse d'un futur inespéré pour Galán et Inés. Réfugiés dans cet amour, dans leur histoire personnelle, ils parviennent à supporter la dure réalité que leur impose l'Histoire collective. Ainsi histoire et Histoire se rencontrent encore. En effet, Galán incarne l'Histoire réelle des combattants et Inés, associée à lui, représentent la belle histoire de cette Histoire. Galán et Inés sont deux personnages, certes fictifs, mais qui auraient très bien pu exister dans la réalité même si celle-ci est parfois plus belle dans les romans, dans l'imaginaire, comme l'Espagne de Galdós. Toutefois, cette version de l'Histoire intégrale, associant aux faits historiques la vie quotidienne, ne peut que captiver le lecteur, l'émouvoir, lui permettre de s'identifier. Ainsi, elle a toutes les chances de lui laisser une empreinte durable de cette histoire de l'invasion du Val d'Aran, à travers l'histoire d'amour d'Inés et de Galán.

Les histoires puissantes d'amitié font partie de l'essence même de tous les romans des « *Episodios* », comme évoqué précédemment. Les histoires d'amour intenses et profondes le sont tout autant.

Dans *Las tres bodas de Manolita*, par exemple, le frère de Manolita, Antonio, vit une intense histoire d'amour avec Eladia, dont la force arrive à l'extraire de la cruauté du monde qui l'entoure :

*Duró treinta y dos días, y fue, de principio a fin, una locura, un paréntesis de irrealidad plena y eufórica como el baile de un condenado camino de la horca. Más allá de las paredes de aquella habitación, el mundo, su mundo, se caía a pedazos, pero él se sentía al margen de cualquier catástrofe, como un viajero de paso en un país ajeno, un turista*

*alojado en un hotel de lujo desde cuyas ventanas se oyera un clamor incomprensible, un corresponsal de guerra aburrido por un conflicto que había dejado de interesarle. Todo lo demás era Eladia.*<sup>1092</sup>

Manolita crée dans ce chaos un lien indéfectible avec Silverio, le prisonnier de Porlier à qui elle doit rendre visite et qu'il lui faut épouser. Cette relation les éloigne de la dure réalité qui les entoure. L'écrivaine rend un hommage au sourire en créant une métaphore dans laquelle ce dernier apparaît comme une précieuse échappatoire, une lumière dans la l'obscurité de la dureté de la vie, une porte de secours qui donne accès à une réalité parallèle, qui ouvre des cieux meilleurs dans lesquels reposer son esprit. Le regard apparaît de même comme une clef d'un bonheur accessible à tous et partout qui donne accès à un bien être intense et profond :

*La sonrisa de Silverio encendió una luz, abrió una puerta, y de repente me encontré con él en otro lugar, un lugar que era y no era el locutorio de la cárcel, una realidad paralela donde la verdad y la mentira se fundían en una frontera imprecisa, una tierra de nadie donde creer sin pensar, y sentir sin pensar, y hablar sin pensar, apurando unos minutos de algo semejante al placer de gustar, de coquetear, de mirar al otro con una intensidad capaz de fulminar las alambradas, de borrar cada nudo, cada clavo, hasta deshacerlos con los ojos.*<sup>1093</sup>

*Yo tenía dieciocho y una vida horrible. Silverio tenía veintitrés, y una vida más horrible que la mía en aquel agujero dónde llevaba dos años encerrado. A mí casi nunca me pasaba nada bueno. A él, jamás.*

*Era sólo que aquella ficción, [...], era mejor que mi vida verdadera, mucho mejor que la suya.*<sup>1094</sup>

*[...] y en mi pobreza, en la del hombre que me sonreía desde el otro lado de una tela metálica, aquellos minutos eran preciosos, balsámicos como una medicina para un*

---

<sup>1092</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p.235.

<sup>1093</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 294.

<sup>1094</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 294.

*enfermo, una ilusión tibia, insensata, o esos sueños donde los muertos siguen estando vivos.*<sup>1095</sup>

Dans le cinquième roman, le lien qui unit Germán et María est un fil conducteur essentiel pour eux, et, partant, pour le lecteur.

Ces éléments contribuent à la fois à la survie des personnages fictionnels et à la sauvegarde de l'Histoire grâce à la captation et à la conservation de l'intérêt du lecteur. Dans ce même esprit, tout ce qui a trait à la vie dans le groupe de combattants contribue également au bien-être des personnages et à l'intérêt du lecteur. Leur vie quotidienne est ponctuée d'amitiés sincères, de loyauté, de solidarité, de fraternité mais aussi de toutes sortes d'émotions fortes, d'humour, de plaisanterie, de fanfaronnades. Ces amitiés indéfectibles touchent, soudent le groupe de combattants, permettent leur survie. Cela va de pair avec le maniement de l'humour, Almudena Grandes y recourt fréquemment, pour délier certaines situations périlleuses, hautes en tension, par exemple. L'humour apparaît comme l'une des clefs de cette philosophie. Il permet de surmonter les difficultés, d'avancer vers un moment meilleur. Par exemple, lorsqu'Inés a libéré Arturo et qu'elle a sauvé Galán et Comprendes, en tirant sur l'homme embusqué, le contact avec Galán n'est pas facile à reprendre, étant donné les circonstances. C'est en partie grâce à l'humour qu'ils s'extirpent de cette situation : « Supongo que, aunque tenga mala puntería, ya no seré sospechosa, ¿no? »<sup>1096</sup> Un peu plus tard, elle confirmera son caractère humble en refusant tout honneur, tiré de cet événement :

*Lo siento en el alma, de verdad, y entiendo que estés enfadada conmigo, ¿cómo no voy a entenderlo, si me has salvado la vida?*

*-¿Yo? Si ni siquiera le he acertado...*<sup>1097</sup>

Ou encore, quand Galán avoue, à Inés, la rage qu'il a ressentie lorsqu'il la croyait coupable, cette dernière détourne avec humour ce douloureux souvenir. Elle en profite

---

<sup>1095</sup> *Ibid.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014), p. 295.

<sup>1096</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 415.

<sup>1097</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 417.

pour préciser qu'elle n'est plus tout à fait la même, malgré toute la souffrance de la Guerre civile qu'elle n'oubliera jamais. A présent, elle a la force de sourire. A la suite de l'échec de l'invasion, ses yeux laissent échapper deux nouvelles larmes, en référence à celles héritées d'Alejandro Casona et de ces enfants miséreux mais joyeux. Ces deux nouvelles larmes pèsent sur son cœur mais maintenant l'amour infini qu'elle porte à Galán lui permet de sourire. Leur histoire d'amour fait éclore sa joie, malgré toute la tristesse d'avoir échoué, d'avoir perdu des Hommes, des amis, et à nouveau l'Espagne :

*Con lo furioso que estaba, que te habría matado, y la rabia que me daba echarte tanto de menos...*

*-Pues menos mal que no me mataste, ¿no?—me separé de él, me incorporé sobre un codo para mirarle, y me di cuenta de que mis ojos, aquellos ojos tontos, frívolos e insufribles, que me crecieron en Arán, habían fabricado dos lágrimas nuevas, pero no me impidieron sonreír.<sup>1098</sup>*

L'amour et l'amitié sont des éléments qui contribuent à humaniser le récit et à attirer le lecteur et dans la réalité elles véhiculent cette conception des sentiments et des liens affectifs qui aident les humains à survivre dans le malheur. L'ensemble des personnages permet d'en témoigner. Même dans les moments les plus difficiles, Inés a toujours pu compter sur ses amies femmes, comme celles-ci ont toujours pu compter sur elle. Inés a toujours trouvé un soutien indéfectible dans ses amies, telles Virtudes à Madrid puis en prison, Adela au couvent, à Pont de Suert puis jusqu'à Toulouse et enfin Montse, depuis la parenthèse du Val d'Aran, Angelita, Lola, Amparo, avec qui elle a monté le restaurant *Casa Inés, la cocinera de Bosost*. Elle a toujours pu compter aussi sur ses amis hommes, combattants, que leur expérience commune de l'invasion du Val d'Aran a soudés à jamais. Alors que Lobo, Galán, Comprendes et les autres, jugeaient Inés coupable, sans plus de détours. Montse ou encore Cabrero lui restèrent incontestablement fidèles. Cela met assurément en lumière toute l'importance des valeurs nobles, la loyauté en amitié comme Montse, celle du pardon, comme Inés, et l'honnêteté de reconnaître ses torts, comme ont su le faire Galán, Lobo et les autres. Cabrero affirma qu'une aussi bonne cuisinière ne pouvait être coupable, fidèle à

---

<sup>1098</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 422.

l'enseignement de sa grand-mère, selon lequel pour bien cuisiner il faut mettre de l'amour dans ce que l'on fait. Cette anecdote souligne l'importance de la tradition, tradition familiale et tradition culinaire entrelacées :

*-Que sepas que se lo dije, que le dije que la estaba cagando, que era imposible que a una traidora le saliera tan buena la comida –y se volvió para señalar al Lobo con un dedo-. ¿Te lo dije o no?*

*-Sí –su jefe lo reconoció con un acento desganado-. Me lo dijo.*<sup>1099</sup>

L'anecdote de Cabrero illustre parfaitement la conception de la cuisine, de la famille et de l'amitié d'Inés. En effet, Cabrero avait confié à Inés qu'il avait pour habitude de passer tous les jours, matin et soir, chez sa grand-mère pour mener aux champs et rentrer les chèvres. Chaque jour, elle lui confectionnait des « paparajotes », un met sucré, aussi bon marché que succulent, mais très difficile à faire, étant donné qu'il fallait cueillir les feuilles de limonier et les faire frire sans les abîmer. La confection est très révélatrice de la vie de ces gens simples et généreux puisque pour confectionner de telles « douceurs », il faut des ingrédients simples, peu coûteux, mais de la générosité et de l'amour. Alors que Cabrero, en bon garçon qu'il est, s'inquiète de voir sa grand-mère se donner tant de peine pour cueillir les feuilles depuis l'échelle, elle lui confie que si elle se donne cette peine, c'est parce qu'elle l'aime, tout simplement, et que c'est précisément pour cette raison qu'elle les réussit si bien :

*[...] pero abuela, ¿no te cansas? Y en vez de decirle que sí, o quedarse callada, elle le miró, se echó a reír y le hizo otra pregunta. ¿Te cansas tú de venir a por las cabras? Pues yo tampoco, ¿y sabes por qué? Porque te quiero. So no te quisiera, los paparajotes me saldrían tan malos que me pedirías pan con manteca para merendar.*

*Después, todas las veces que algo o alguien me devolvió a la emoción de aquellos días amargos y dulcísimos, recuperé siempre aquel instante, el instante en que abracé al Cabrero, en el que me dejé abrazar por él, en aquella cocina mía y prestada donde pasaron tantas cosas memorables. Estuvimos abrazados un rato, sin hablar, y sin hablar, como si ninguno de los dos tuviera nada que añadir, nos separamos. Él salió para*

---

<sup>1099</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 423.



*reunirse con los demás, y yo, sabiendo ya que nunca, por muchos años que llegara a vivir, dejaría de tener presente la lección de su abuela, le di la última vuelta a las migas.*<sup>1100</sup>

Almudena Grandes offre au lecteur le plaisir, simple et sincère, de constater que ces paroles n'ont pas été veines. Cabrero porte en lui l'héritage culturel et humain de sa grand-mère ; et il l'a transmis à Inés. Cette dernière, fidèle à son amitié, se souviendra à son tour de cette précieuse transmission. Elle en témoigne en racontant comment, vingt-et-un an après, dans son restaurant devenu « *Casa Inés* » (dépourvu à regret de la devise « *la cocinera de Bosost* » devenue incompréhensible pour tout le monde, sauf ceux qui vécurent cette aventure), elle se souvient encore de ce moment et elle continue à cuisiner les « paparajotes » de la grand-mère de Cabrero, cueillant elle-même les feuilles de limonier. Cette anecdote de transmission de recette familiale est cruciale ; elle témoigne de l'importance des traditions, des transmissions familiales et de leur préservation. Cet aspect constitue une autre clef du bonheur d'Inés, et de beaucoup d'autres comme elle. *Inés y la alegría* est un roman de la mémoire et de la transmission qui sont des rochers auxquels se raccrocher tout au long de sa vie pour affronter les tempêtes. Dans la cuisine familiale et traditionnelle, dans les produits du terroir, se transmettent une identité, une culture, une tradition et de l'amour. C'est la raison pour laquelle Inés y est tant attachée.

La présence de semblables anecdotes semble signifier au lecteur toutes les pistes de ce qui est essentiel et qui peut permettre à chacun de prendre ou garder goût à la vie :

*A principios de 1945, el Cabrero me consiguió la receta de su abuela, y desde que estrené sus fogones, aquel había sido el postre recomendado de Casa Inés mientras la temporada lo permitiera, cuatro paparajotes y tres rebanadas de naranja con aceite de oliva virgen, azúcar y canela, a los que añadí más tarde una bola de helado que parecía de vainilla, era de queso Idiazábal con Pedro Ximénez, y me habría llevado a la tumba si no hubiera tenido una hija cocinera. Mientras Angelita calculaba en voz alta que tendríamos que encargarnos de toldos, vajillas, tarjetas, cartas y un letrero nuevo, "Casa Inés, el mejor restaurante español de Francia", volví a sentir el frío, el calor, la emoción de una mañana de octubre de 1944, y escuché el acento murciano de aquel hombre que*

---

<sup>1100</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 424.

*afirmaba que a una traidora nunca podría salirle tan roca la comida. Y así me sentí yo, traidora, pero no lo confesé en voz alta, porque ninguna me habría entendido.*

*Ni siquiera Montse, que había nacido en Bosost, se resistió tanto como yo a perder el nombre de su pueblo, aquel título que para mí nunca fue un reclamo, sino un apellido, un sinónimo de la emoción, de la intensidad, una imagen precisa y completa de la mejor versión de mí misma que podía recordar. Angelita tenía razón, en asuntos de negocios siempre la tuvo, pero yo habría preferido seguir siendo la cocinera de Bosost por más que todos los periodistas españoles que venían de vez en cuando a entrevistarnos, reaccionaran de la misma manera; frunciendo las cejas, entornando los ojos y abriendo la boca como pasmarotes, ¿la invasión de qué...? Perdona, pero yo no sé nada de eso, ¿y cuándo dice que fue? A pesar de todo, seguí haciendo paparajotes con las hojas de limonero que yo misma escogía en los huertos de los alrededores, el único ingrediente de mi cocina que nunca llegó de España.<sup>1101</sup>*

Ces journées d'octobre resteront à jamais les plus fortes, les plus tristes, pour les espoirs démocratiques de l'Espagne, mais aussi les plus beaux et chaleureux moments qu'ont pu vivre ces hommes et ces femmes. L'amour et l'amitié sont le ciment de l'Histoire et de leur survie. D'autres sources dans lesquelles les combattants puisent de la force s'ajoutent. Parmi celles-ci, il y a la cuisine, dans laquelle transparaissent l'héritage culturel, mais aussi l'âme et le cœur, de celui qui la confectionne avec amour. La cuisine est presque vitale pour Inés, elle devient son échappatoire et lui permet de surmonter les moments les plus pénibles. Aussi, c'est tout naturellement que le roman débute sur la confection de rousquilles, pour les combattants de l'UNE, qui lui permettent d'établir le contact en arrivant au camp, d'être acceptée immédiatement et de trouver sa place. Ce sont ces fameuses rousquilles que Comprendes adore plus que tout et qui lui vaudront la promesse d'Inés d'en confectionner cinq kilos pour lui seul, lorsqu'ils rentreraient chez eux, en Espagne :

*-Gracias a tus rosquillas, ¿comprendes? Se han hecho famosas hasta en el campamento... Ahora, que ya se lo he dicho a este -y le dio un codazo a José-, que como*

---

<sup>1101</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 622.

*sigla corriendo la voz, más que racionarlas, las voy a esconder, ¿comprendes?, y se acabó lo que se daba.*

*Agarró la sombrerera, se puso encima de las rodillas y me sonrió. Había tanto calor en aquella sonrisa, y aquel calor me sentó tan bien, que me acerqué a él para hacerle una promesa.*

*-Cuando entremos en Madrid, Comprendes, voy a hacer cinco kilos de rosquillas para ti solo –y una pausa añadió solemnidad a mis palabras-. Te lo prometo.*<sup>1102</sup>

La fameuse promesse des rousquilles, Inés la tiendra plus de trente ans après, fidèle à elle-même, à sa parole, aux combattants de l'UNE de l'invasion du Val d'Aran. Ces rousquilles symbolisent la tradition, l'héritage, la mémoire de l'histoire d'Inés, la mémoire de l'invasion du Val d'Aran. Ainsi, grâce à cette promesse tenue, c'est la loyauté, la fidélité, l'amour, l'amitié qui survivent, pour le plus grand plaisir des personnages et des lecteurs. Grâce à cette anecdote on peut supposer que leur histoire de l'invasion du val d'Aran, et ainsi l'Histoire de « *Operación Reconquista* » resteront dans les mémoires. Dans la mémoire d'Inés, c'est certain, et c'est l'occasion pour elle de se rappeler les mots de Galán, qui lui avait confié qu'il n'avait aucun regret, car ils avaient fait ce qu'ils pouvaient, ils avaient agi.

Néanmoins, pour les personnages et pour les lecteurs, la toute fin du roman voit la promesse d'Inés de ne plus jamais faire de rousquilles. Il est possible qu'elle signifie ainsi que leur histoire, aussi dure que belle à vivre, ne les concerne qu'eux, et pas le reste de l'Espagne. Qui plus est l'Espagne ne les connaît pas, ne se souvient pas d'eux, les ignore. En effet, en cette fin de roman, Inés nous amène à constater que l'Espagne et ses citoyens ont oublié, mal connu, ou même jamais entendu mentionner cette invasion du Val d'Aran. C'est la raison pour laquelle Inés est une fois encore désabusée et la tristesse qui découle de cette constatation, la poussera à ne jamais plus faire de rousquilles : « Cuando vi nuestra foto en el periódico, no tuve que recordar aquellas palabras, porque nunca había llegado a olvidarlas. Pero me dio tanta rabia leer otras, tan distintas, que desde aquel día no he vuelto a hacer ni una sola rosquilla. »<sup>1103</sup>

---

<sup>1102</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 296.

<sup>1103</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 715.

Le désenchantement final permet de ne pas tomber dans une version utopiste, dans laquelle toute l'Espagne et les Espagnols contemporains de cette dictature découvrirait ou mettraient en avant cet épisode. Il ne serait pas crédible que cet événement soit loué, au sortir de la Dictature, alors même que les versions de la guerre, ayant existé jusque-là, étaient celles imposées par Franco et les franquistes, faisant abstraction de tout événement positif concernant le camp républicain et à l'inverse mettant en valeur les exploits franquistes. Cette histoire fut une parenthèse « extraordinaire » dans l'Histoire, telle qu'il put y en avoir en réalité. Aussi, Almudena Grandes, par sa création, permet la survie de ce type d'histoires, oubliées de l'Histoire, et donc oubliées du précieux héritage culturel. En cette fin de récit, le lecteur connaît bien le personnage d'Inés et il sait qu'elle ne se laissera pas abattre par cette nouvelle désillusion. Il est fort probable qu'elle repartira de plus belle de l'avant, entourée d'amour et d'amitiés, accompagnée de Galán, de ses fidèles amis combattants et de leurs épouses, mais aussi de ses passions, de son goût pour la vie, de son éternel optimisme, malgré une lucidité totale. Le souvenir de la plus belle, sincère, intense et dure expérience de sa vie, l'invasion du Val d'Aran, lui permettra également de voir la vie avec joie.

Le courage et la joie inébranlable, inaltérable, nourrie d'amitiés, d'amour, de plaisir, d'éveil des sens, d'amour de l'Espagne ont conduit Inés, ses amies et amis combattants à pouvoir regagner l'Espagne, leur terre. Ils puisent, dans tout cela, leur force pour affronter toutes les difficultés, tous les malheurs, ensemble, jusqu'à parvenir au retour tant espéré. Cette force leur permet de préserver leur histoire, leur amour, leur fierté, leur solidarité, leurs valeurs, leurs traditions, leur culture, leurs amitiés, leurs amours, leur Espagne. De plus, nous verrons qu'ils ont aussi transmis tout cet héritage à leurs enfants, qui à leur tour, auront très certainement à cœur de porter cette même Espagne et de lutter pour sa survie, pour sa perpétuation.

L'exemple des rousquilles est riche de sens et cet amour pour la cuisine traverse tout le roman et soutient Inés tout au long de sa vie, du début à la fin. La cuisine l'aide à affronter les difficultés que la vie lui impose. Grâce à cela, elle survit au couvent, à la

réclusion de Pont de Suert, à son exclusion du camp et de la vie de Galán, à son exil toulousain, à l'absence de Galán, à son retour, dans ce pays qui est l'Espagne, mais qui ne l'est plus vraiment. La confection des rousquilles l'aide à affronter sereinement sa fuite :

*\_ No son sombreros, sino rosquillas. Cinco kilos, me salen muy ricas. Es que cuando me pongo nerviosa, me da por cocinar. Y esta mañana, como llevaba mucho tiempo pensando en escaparme, pues... Me he liado a hacer rosquillas.*

*\_ ¿Y para qué queremos nosotros cinco kilos de rosquillas?*

*\_ ¿Pues para qué las vais a querer? -Aquella pregunta me sumió en un estupor tan profundo, que hasta me molesté en contestarla-. ¡Para comérolas! ¿Es que no tenéis hambre?<sup>1104</sup>*

En cuisinant, elle donne de l'amour aux autres et cela lui apporte apaisement et satisfaction :

*- ¡Qué bueno! – exclamó, después del primer mordisco.*

*- ¿A que sí? –sonreí, porque acababa de descubrir que me encantaba verle comer-.<sup>1105</sup>*

Lorsque l'invasion était promise à une funeste issue, alors que la joie était éteinte, c'est grâce à la cuisine qu'Inés et Montse parviennent à survivre, se jetant à corps perdu dans la confection du repas pour les combattants :

*La verdad era que no quería separarme de Montse, no quería quedarme a sola, no quería saber, no quería pensar, no quería darme cuenta de nada, sólo cocinar, encerrarme en la cocina y ensuciar todos los cuchillos, todas las sartenes, todas las cacerolas, para lavarlas, y secarlas, y ensuciarlas otra vez. Eso era lo único que podía hacer, poner toda mi atención, mi habilidad, mi capacidad de trabajo, al servicio de mi amor, cocinar con amor, por amor, derramarme entera sobre los fogones, para combatir la silueta de aquellos cazas. Cocinar, pensé; cocinar, decidí, cocinar es lo importante, tengo que cocinar muchos platos salados y dulces, contundentes y ligeros, de cuchara y de tenedor; vaciar la despensa y volver a llenarla para conjurar el peligro, para proteger*

---

<sup>1104</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 260.

<sup>1105</sup> Ibid. (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 572.

*a los hombres que tienen que volver a casa a comérselo todo, para salvar mi amor, por amor, cocinar todo el día. [...] Yo tampoco hablaba, sólo cocinaba, pelaba cebollas, patatas, zanahorias, espumaba el caldo, amasaba, rehogaba, rellenaba, freía, guisaba sin hablar, sin saber cómo interpretar aquel silencio, bueno o malo, que hacía temblar las manos de Montse mientras rallaba las naranjas hasta la pulpa sin darse cuenta, y hacía temblar las mías para que se me resbalaran los cuchillos una y otra vez, por más empeño que pusiera en secarme los dedos en el delantal. Ella hablaba sola, en un murmullo, yo ni siquiera eso, pero cociné más, mejor que nunca. Aquel día, Montse aborreció la cocina para siempre, pero yo descubrí que cualquier desgracia me dolería menos si me pillaba cocinando.*<sup>1106</sup>

Aussitôt après, Inés et Montse découvraient horrifiée que l'intervention de ce jour avait coûté la vie de Bocas, et à d'autres, et avait eu raison des jambes de Sacristán. Une fois de plus, malgré la douleur immense, Inés continue à cuisiner, comme si le dilemme affronter se résumait à mourir ou cuisiner. Dans ce moment atrocement difficile, Inés se raccroche à tout ce qu'elle peut, à la cuisine d'abord, mais aussi aux enfants dont elle s'occupe en souriant malgré tout, à l'affection et à l'amitié de Montse et aux autres combattants : « Negué con la cabeza y me solté con suavidad, cogí un cazo, lo llené de leche, la puse a calentar, y al volverme, la vi tan perdida, tan sola, tan igual a mí, que alargué las manos para abrazarla, hasta que volvimos a estar unidas como dos niñas asustadas en una sola mujer. »<sup>1107</sup>

Dans ce roman, Almudena Grandes réussit à mener à bien la dure tâche de conserver l'aspect culturel de la femme consacrée aux travaux domestiques tout en l'associant à une particularité espagnole de sublimer ces tâches grâce au collectif, à l'humour, à l'amour de la cuisine, à l'entraide entre femmes. Cette conception se retrouve également dans le roman de Carmen Martín Gaité, comme le souligne José F. Colmeiro : « De igual manera, el lenguaje metafórico de la novela acentúa aspectos prototípicos de la experiencia femenina asociado al domus -tejer, cocinar, limpiar y

---

<sup>1106</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 427-429.

<sup>1107</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 436.

ordenar, criar- actualizados desde una perspectiva creativa que en lugar de provocar la alienación promueve la imaginación. “<sup>1108</sup>

Les liens indéfectibles entre les combattants permettent la survie. L’humour également occupe toujours une place de choix dans les moments dramatiques tout comme le toucher, le contact. Les combattants font bloc, afin de se témoigner tout leur amour :

*Oye, Inés, menos mal que no dejaste al Gaitero para casarte conmigo, ¿eh? Menudo negocio habrías hecho.*

*Me incliné sobre él y le besé en la mejilla. Cuando levanté la cabeza para mirarle, él la agarró con su mano izquierda, pegó su bosa a la mía, y me devolvió el beso.*

*Aquel día de muchas lágrimas, fue también un día de muchos besos, como si los abrazos ya no fueran suficientes, como si todos necesitáramos más, dar más, recibir más, besarnos para protegernos, para reconocernos, para sentirnos seguros.” [...] Yo también besé a Andrés, besé a Mercedes, a Matías y al Afilador, que me enlazó por la cintura mientras los niños salían por la puerta, para besarme a su vez. Montse también me besó, me voy a dar una vuelta con este, y nos besamos, nuestros besos más fuertes, más sonoros, de los que hacían ruido, y besé también al Zurdo en la mejilla, sin pensarlo, y él sonrió, me besó mientras Galán nos miraba desde la mesa, con una expresión melancólica, triste pero apacible a la vez. Fui hacia él, me senté a su lado y le besé muchas veces, tengo que ir a poner las lentejas, le dije, al final, salpicando de besos todas mis palabras, vuelvo enseguida, y él me besó en la boca, un beso largo antes de dejarme ir, bueno, pero no tardes...<sup>1109</sup>*

Le couple Inés/Galán semble indestructible, comme l’amitié profonde et sincère qui unit tous les combattants. L’espoir leur permet d’affronter la pire des situations, l’échec de l’opération, la perte de l’Espagne, la mort de leurs camarades. Le lecteur s’est progressivement attaché à ces personnages, qu’il a vus et voit évoluer sous ses yeux. Il a été témoin de leurs joies, comme de leurs peines. Aussi, comme eux, il s’accroche à

---

<sup>1108</sup> *Op. cit.* (Colmeiro, 2005), p. 107.

<sup>1109</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 437-438.

cet espoir. Ainsi l'histoire continue-t-elle car l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran, c'est avant tout l'histoire de ces hommes et de ces femmes. Précisément à ce moment-là, Inés a envie d'avoir un enfant de Galán, comme un besoin irrésistible de donner la vie face à la mort, de préserver et perpétuer l'amour pour Galán dans un enfant qui serait le prolongement de leur histoire :

*No le vi llorar cuando me abrazó antes de dormirme, ni después, al borde del amanecer, mientras descubrí que estaba tan despierto como yo. Entonces, yo tampoco lloraba, y sin embargo, lo que sentí formó parte de un duelo raro y extenso, sincero, aunque tan ambiguo que la memoria del Bocas se mezcló en él con mi propio futuro, la vida que me esperaba después de aquel día. Porque mientras volvía a verme en casa de mi hermano, bajo la limitada protección del cariño de Adela, a merced de los caprichos de Garrido, o en un convento distinto, tan frío como el que conocía, tal vez en una cárcel como aquellas en las que había visto a mis compañeras mientras se les morían los bebés en los brazos, lo único que deseé con todas mis fuerzas fue un hijo de Galán. Desde que llegué a Bosost, ni siquiera había pensado en esa posibilidad, una complicación descomunal pero un camino, una razón, una semilla de futuro y la huella del amor más extraño, más poderoso y benéfico de mi vida, una pasión tan breve, tan concentrada e intensa que jamás se marchitaría. Eso pensé mientras deseaba un hijo de Galán, un niño que se le pareciera, que me lo recordara, que permaneciera en mí, a mi lado, cuando él se marchara.<sup>1110</sup>*

L'Histoire officielle du Val d'Aran se termine avec la venue des dirigeants communistes au camp, qui se sont déplacés pour annoncer la fin de celle-ci. Le niveau d'en haut rejoint celui d'en bas, pour un bref instant. L'Histoire vient à la rencontre de l'histoire de ces Hommes mais par nécessité seulement. Santiago Carrillo, Manolo Azcárate et Carmen de Pedro se sont rendus sur place pour conclure cette opération, dans laquelle ils avaient envoyés les combattants. Comme on peut s'y attendre, ils ne sont pas les bienvenus. Inés la première le leur fait sentir, les traitant avec froideur. Elle leur signifie également, symboliquement, qu'ils ne sont en rien supérieurs à ces hommes, en les servant après les autres, après Sacristán, après Hormiguita, simple soldat venu pour la relève de la garde dont le nom constitue encore un clin d'œil. Pour Inés, le plus simple des soldats est plus méritant, plus important que ces dirigeants.

---

<sup>1110</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 435.



À ce moment-là et après leur départ, ce sont tous les éléments déjà évoqués, réunis, qui permettent de survivre à ce moment tragique. Plus la difficulté est intense, plus les « remèdes », les bonheurs, les joies, les émotions, le sont aussi. Aussi, à ce moment-là, c'est surtout la solidarité, la joie d'être ensemble, spirituellement mais aussi physiquement, soudés face à l'adversité, qui priment. Le bonheur d'être, malgré tout, ensemble s'exprime à « l'espagnole » autour d'un verre, trinquant, s'enivrant, chantant, fumant, pour oublier le malheur et la douleur. Pour Inés en particulier, c'est aussi l'amour de Galán, l'espoir d'un futur entre eux et pourquoi pas pour l'Espagne qui la sauve. En effet, l'annonce officielle du départ provoque l'effondrement de tous, et en particulier d'Inés qui avait fondé tant d'espoir dans cette invasion. Qui plus est, elle est encore plus anéantie de voir Galán, son Galán, s'acharner à y croire encore et se mentir à lui-même, mentir aux autres, comme si cela pouvait leur permettre de survivre à cet instant. Définitivement, l'Espagne n'existe plus. Mais, ils n'ont pas conscience, tel qu'Almudena Grandes s'évertue à souligner tout au long du roman, du fait qu'ils incarnent l'Espagne ainsi que leurs valeurs, leur courage, leur loyauté, leur droiture mais aussi leurs traditions, leurs amitiés, leurs amours, leurs émotions, leurs sens. Certains y croient encore, à tel point qu'ils décident de rester là, comme Tijeras et el Afilador et ce quitte à sacrifier leur propre vie, leur famille, comme Comprendes laissant Angelita enceinte seule. Malgré sa capacité extrême à lutter pour survivre, Inés s'effondre une deuxième fois et préfère mourir, plutôt que de perdre son pays, son Espagne. Mais Galán est là, et, à son tour, il sauve Inés alors qu'elle ne connaît encore même pas son nom : « Le miré a la cara, y lo que vi me gustó tanto, me pareció tan hermoso, tan deseable, tan digno de ser amado durante una vida entera, que estuvo a punto de hacerme flaquear. »<sup>1111</sup>

Le regard de Galán, ses mains, son contact, son odeur si caractéristique et si irrésistibles pour Inés, font fondre le froid glacial qui est en train de s'emparer d'elle. Il parvient à la tirer du gouffre dans lequel elle était en train de tomber à jamais, la ramenant sensuellement à la vie, ravivant ces cinq sens. Il lui fait également une promesse qui laisse entrevoir l'espoir d'un avenir commun, ailleurs. La promesse d'une nouvelle page à écrire ensemble clôture l'épisode de l'invasion du Val d'Aran mais pas l'histoire, cette histoire de l'Histoire qui, pour le plus grand bonheur du lecteur, se

---

<sup>1111</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 450.

prolongera en réaffirmant ainsi la suprématie de l'individuel sur le collectif et de l'inscription de l'Histoire dans une dimension d'historicité à l'échelle humaine :

*- No voy a matarte, Inés – y me besó en los labios, en las mejillas, en las sienes, en la frente, en el pelo, en la boca otra vez-*

*Te voy a sacar de aquí.* <sup>1112</sup>

Inés, c'est la joie, mais c'est une joie plurielle collective, humaine, sensorielle, sensuelle, passionnelle couronnée d'un espoir en l'avenir, que la postérité se chargera de rendre encore plus beau tout en prolongeant cette philosophie d'Inés, « alegría », « alegría », « alegría ».

En effet, ces clefs du « bonheur » évoquées jusque-là continuent à tenir debout les combattants après l'invasion et toute leur vie, complétées par une des clefs les plus importantes, les enfants, ceux des autres et puis ceux qu'Inés et Galán auront ensemble. Ils auront quatre enfants, concrétisation et prolongation de leur amour et de tout ce qui les constitue, leurs valeurs humanistes, leurs traditions, leurs cultures, leur humour, leur histoire, l'amour de l'Espagne. Comme le lecteur le découvre à la fin du roman, ses enfants, tous en Espagne, ont pris le relais d'Inés. À eux quatre, ils portent toutes les valeurs que leur ont transmises leurs héroïques parents. Tous ont beaucoup de caractère, Virtudes cuisine, Adela croque la vie à pleines dents, Fernando travaille avec acharnement avec son père, Miguel est engagé pour les valeurs de l'Espagne.

Qui plus est, avant même d'avoir ses propres enfants, Inés puisait déjà des forces, dans les enfants des autres en général. Dans cette nouvelle page de leur vie qui s'ouvre à Toulouse, ce sont les enfants qui aident Inés à redémarrer. En effet, voyant Andrés et Matías, exilés, orphelins, jouer, dès leur arrivée à l'hôtel, Inés en tire une leçon de vie qui la pousse à avancer elle aussi, pour eux. Finalement Inés a un amour pour l'humanité en général. Elle témoigne aussi de son amour pour les animaux et de la force qu'elle en tire, en rappelant ce regard de son cheval lorsqu'ils se sont dit adieu. Inés aime les gens, les animaux dans toute leur simplicité, leur humanité. Et tous ceux-ci lui

---

<sup>1112</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 451.

rendent tout cet amour en lui donnant la force nécessaire pour toujours se relever et avancer :

*Eso también me lo enseñaron los niños, porque cuando subí a verles, por no ver a Galán, tan solo y tan perdido en cada cigarrillo que encendía, en cada copa que apuraba, me encontré a los dos hermanos muertos de risa, botando sobre sus camas mientras se tiraban las almohadas a la cabeza.<sup>1113</sup>*

C'est aussi une enfant, Mercedes, qui l'amène à analyser leur situation, identique pour tous ceux qui comme Inés et Galán, ont perdu leur terre tant aimée mais, malgré toute la douleur de l'exil, sont toujours debouts, vivants et continuent d'avancer. Mercedes est effondrée de tristesse, de savoir sa mère, ses frères, en Espagne, malheureux, soumis au froid, à la faim, à la peur, alors qu'elle est en France, à l'abri, bien logée et bien nourrie. Mercedes fait prendre conscience à Inés de l'utopie dont se nourrissent tous ces Espagnols exilés pour survivre. Ils se racontent des histoires, se bercent d'illusions pour « rendre habitable ce désert dévasté jusqu'au sous-sol ». Tous les moyens sont bons pour survivre y compris se nourrir d'illusions. Tant qu'ils sentent, ressentent la vie, même si elle n'est faite que de douleurs, ils luttent pour continuer à survivre. La résilience apparaît comme la seule issue de secours possible. Cette incommensurable force est donc nécessaire, et même vitale. Ils ne peuvent pas faire autrement, combattre la vie ou mourir, et ils y parviennent.

Dans le cas de ce roman, ils sont nombreux à avoir réussi à tout supporter, endurer et surmonter, et en cette fin de roman, ils sont de retour en Espagne. Ils symbolisent la grande victoire des Républicains espagnols, que personne ne pourra jamais leur enlever, et que ce roman permet de mettre à jour et de sauvegarder à jamais de l'oubli. Les Républicains espagnols sont toujours là et leurs valeurs humanistes sont intactes, leur esprit vivra, leur Espagne vivra :

*Yo no podía hacer nada para arreglar eso. Nada de lo que yo pudiera hacer, nada de lo que pudiera decir o pensar serviría para remediarlo, y sin embargo, hablé y hablé con ella, para ella, durante mucho tiempo, minutos enteros haciéndole promesas que no*

---

<sup>1113</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 499.

*podría cumplir, embaucándola con mentiras que tampoco lo eran del todo, porque no había otra verdad a mi alcance. Escribiremos a tu madre, Mercedes, le diremos que busque un teléfono al que podemos llamarla desde aquí para que hables con ella, intentaremos reclamarla, hablaremos con algún camarada francés que esté en el gobierno, le pediremos que le conceda un pasaporte, ya verás, con un poco de suerte, dentro de poco, igual hasta está aquí, contigo... Era mentira, y no era mentira, porque lo único importante era que se tranquilizara, que pudiera dormir y se levantara con ánimos por la mañana, no la verdad. Eso era lo que iba pensando yo mientras le contaba un cuento de hadas, no tan diferente de los que me había contado a mí misma durante años, "aquí, Radio España Independiente, estación pirenaica", esa era nuestra vida, la mía y la de la hija de un fusilado que se había apellidado García antes de dejarla huérfana hasta de sus apellidos. Esa era nuestra vida y no había nada que hacer, no podíamos hacer nada excepto contarnos cuentos, y contárselos a los demás para hacer habitable aquel desierto devastado hasta el subsuelo, la pena negra en la que nos había tocado vivir y en la que no podíamos permitirnos el lujo de pensar que mejor habría sido morir, mientras tuviéramos un cuerpo capaz de sentir hambre y sed, de acusar el frío, el calor, de reclamar el sueño.*

*Cuando logré meter a Mercedes en la cama, mullirle la almohada, arroparla bien, me había convertido en toda una exiliada comunista española, una representante más de la fabulosa estirpe de creadores, ilustradores y consumidores de fantasías, que lograrían alimentarse y dormir, trabajar y ser felices durante treinta años, a fuerza de encaramarse sobre una nube sonrosada, aislada de la dura realidad del suelo, donde ni las verdades eran verdades ni las mentiras lo eran del todo. Sólo así, mientras parecía que navegábamos sin brújula por un mar ficticio de olas de cartón piedra, conseguiríamos llegar a ser también una tenaz estirpe de supervivientes, y nuestra propia vida, la victoria decisiva.<sup>1114</sup>*

L'épisode de Mercedes et d'autres que nous venons de présenter, comme lorsque Galán est désespéré après la fuite des prisonniers, lorsqu'Inés veut mourir à la suite de leur défaite, semblent montrer que dans ces moments très difficiles à vivre, l'important est de trouver quelqu'un, quelque chose à quoi se raccrocher le temps de survivre à ce moment-là, que le temps adoucira, rendra plus supportable. Parvenir à la

---

<sup>1114</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), pp. 500-501.

résilience ne peut se faire seul. D'où l'importance de l'amitié, de l'amour, de la beauté des choses simples, des animaux, des passions, des enfants et de tout ce qui fait sentir vivants et amoureux des gens et de la vie. Toutes ces choses permettent de surmonter les difficultés que la vie impose de vivre, quitte à se mentir un peu à soi-même. Et Inés incarne parfaitement cette philosophie qui vise à apprécier tous les petits bonheurs de la vie pour survivre et vivre bien. Tant que l'on vit, que l'on sent, que l'on touche, que l'on goûte, que l'on apprécie ce et ceux qui nous entourent, que l'on sourit, que l'on rit, alors la vie peut continuer.

Alors qu'elle console Mercedes, Galán est très précieux encore car il sait rassurer Inés qui est en proie au doute quant à son entêtement à entraîner ces enfants en l'exil. Il lui rappelle qu'être en Espagne, en 1944, c'est comme être à l'étranger, car elle n'est plus ce qu'elle était. Mercedes ne serait pas plus proche de sa famille en Espagne, qu'à Toulouse. Il sait aussi qu'ils sont capables de lui offrir une vie de famille heureuse, empreinte d'une solidarité espagnole, de ses traditions, de ses rires, de ses sourires qui adoucira son quotidien. Une fois de plus, l'humain prend le dessus ; Inés n'écoute que ses propres sentiments, mais c'est l'amour de Galán qui la raccroche à la vie et introduit en elle l'essence même du bonheur. Et malgré tout, persiste un espoir indestructible de revoir l'Espagne libérée, peut-être après la défaite allemande. Cela confirme l'idée récemment évoquée, selon laquelle, les Espagnols ont été si malheureux qu'ils ne peuvent même pas se permettre de s'épancher sur leur sort, sur leur tristesse, de se laisser aller. Ils sont comme condamnés à se relever, à se battre, à lutter et à remporter la victoire finale, celle de ne jamais avoir baissé les bras :

*[...] por la mañana, aprendí en su manera de abrazarme que aquello, lo que fuera, había pasado ya. Esa era la contrapartida de los bonitos cuentos que nos contábamos, un requisito más de nuestra implacable manera de sobrevivir. Las caídas eran fulminantes, pero provisionales, porque, desterrados de todo como estábamos, no podíamos permitirnos largas estancias en ningún otro lugar, menos aún en la melancolía.*<sup>1115</sup>

L'intrigue se déroule de la sorte ; Inés et Galán reviennent à la vie. Inés devient cuisinière dans le restaurant collectif, se trouve immergée parmi les femmes de

---

<sup>1115</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 503.

combattants. Galán reprend sa mission de liaison entre le parti communiste en Espagne et en France, devenant clandestin. Puis il y aura leur mariage, leur première fille Virtudes, 9 mois après l'invasion du Val d'Aran. Virtudes, symbole de l'amitié entre Inés et Virtudes, morte pour la démocratie espagnole, symbole de l'invasion du Val d'Aran, symbole de cette passion amoureuse intense entre Galán et Inés, symbole de ces enfants d'exilés qui prolongent la vie et l'histoire de leurs parents, symbole du caractère d'Inés et de sa philosophie, symbole des traditions espagnoles et de l'Espagne, symbole de la vie en général. Et la vie continue. L'histoire de Galán et d'Inés prolonge l'Histoire jusqu'aux vieux jours d'Inés et de Galán, et même plus loin, car la promesse de voir l'histoire continuer encore et encore est portée par les enfants d'Inés et de Galán puis par leurs petits-enfants. Ainsi, l'Histoire du Val d'Aran officiellement close, Almudena Grandes la prolonge, l'inscrit dans l'histoire des vies et relance l'intérêt du lecteur, en laissant entendre que la suite promet de nouveaux rebondissements :

*-Me gustaría vivir en un piso bonito, que tenga luz, y macetas en los balcones, una casa en la que pueda andar descalzo y desayunar en pijama.*

*-A mí también –y me enterneció aquella imagen tan sencilla de una vida ficticia, porque la nuestra iba a ser mucho más complicada de lo que yo era capaz de imaginar en aquel momento.<sup>1116</sup>*

Après toute cette vie intense, entre quotidien et clandestinité, c'est un retour progressif à l'Espagne qui se profile. Les camarades du restaurant d'Inés rentrent peu à peu en Espagne, puis ce sont les enfants d'Inés et de Galán, jusqu'à ce que ce soit au tour d'Inés et de Galán eux-mêmes de rentrer, pour tenir une promesse vieille de plus de trente ans mais intacte :

*Nos habíamos hecho mayores casi sin darnos cuenta. El tiempo, aquella fiebre frenética que nos había obligado a vivir una vida entera en cada mañana, que estiraba unas noches en las que amanecía muchas veces y forjaba alianzas eternas en un instante, había envejecido con nosotras, se había vuelto torpe, lento, desmemoriado y perezoso,*

---

<sup>1116</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 505.

*terco como una mula vieja que no tuviera las patas para trotes y nunca hubiera sabido galopar.* <sup>1117</sup>

Le moment des bilans est venu de cette vie, si intense, qui les a propulsés de la jeunesse à la maturité, courant après un objectif qu'ils n'ont pu atteindre, celui de libérer l'Espagne. A présent, pour Galán et Inés, ce sont leurs enfants qui occupent le devant de la scène. Ils donnent au lecteur l'occasion, et le plaisir, de constater que ces derniers porteront en eux tout l'héritage de leurs parents et leur histoire. Tout naturellement, c'est en Espagne que ceux-ci s'épanouissent, avec pour commencer Virtudes qui se marie avec Andrés, au grand dam de ses parents. En effet, Andrés est beaucoup plus âgé qu'Inés et ils ont symboliquement un lien presque familial, aussi Galán en est-il fort contrarié. Mais Virtudes, opiniâtre comme sa mère, ne cède pas, elle s'unit à Andrés. Ensuite, elle part vivre en Espagne et y monte un restaurant du même nom que celui de sa mère « *Casa Inés* ». Avec ce restaurant éponyme en Espagne, la boucle de sa mère est bouclée. Virtudes lui offre une sorte de revanche sur la vie. De plus Virtudes est une grande cuisinière et elle a le même caractère que sa mère, promettant ainsi de perpétuer la tradition familiale, la tradition espagnole, la philosophie de la joie d'Inés : « Hay que ver, me dijo Galán aquella noche, y esta niña, ¿de dónde habrá sacado ese carácter que tiene? »<sup>1118</sup>

Leur deuxième fils, Miguel, fraîchement diplômé en droit et avocat, rejoint son cousin Ricardo, fils de Ricardo et Adela, pour s'engager dans la lutte politique à son tour. Il boucle une autre boucle, celle de l'engagement de ses parents. Il finit même, lui aussi, incarcéré à deux reprises, en 1971 et 1974. Lui aussi se marie avec une Espagnole.

Les retours en Espagne, et les unions entre Espagnols, laissent entrevoir la prédominance que l'Espagne a toujours gardée dans la vie de leurs parents et, par conséquent, dans la leur, laissant Toulouse et la France au rang de terre d'accueil provisoire, de succédané.

---

<sup>1117</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 619.

<sup>1118</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 611.

Virtudes invite sa petite sœur Adela à les rejoindre. Il ne restait plus à Toulouse que Galán, Inés et Fernando qui travaillait avec son père. En décembre 1976, la page toulousaine se referme, avec un dîner d'adieu chez Casa Inés, en France. Cela donne l'occasion aux cinq amies associées dans le restaurant, Amparo, Angelita, Montse, Lola et Inés de tourner la page sur cet « épisode », laissant échapper les larmes si longtemps contenues, s'autorisant enfin à se laisser aller.

Aussi, Inés et sa joie conduit à la fin de ce chapitre, de cet épisode, de cette aventure, d'une vie, d'une histoire de l'Histoire. Elle tient cette fameuse promesse faite à Comprendes du temps de l'invasion, prouvant ses valeurs, sa fidélité, son intégrité, son courage, son amour, qu'elle met une dernière fois dans la confection de ses rousquilles :

*Y, por fin, llegó una tarde luminosa y soleada de otro mes de abril. Y por fin, me encerré en la cocina de un piso de Madrid, para cumplir una promesa más vieja que mis hijos. Treinta años después de haberla formulado, respiré hondo, apoyé las manos en una encimera blanca, flamante, destinada a envejecer más despacio que mi cuerpo, y cerré los ojos. [...] Harina la que admita.* <sup>1119</sup>

L'histoire se referme sur elle-même pour Inés, mais il reste encore de l'espoir, car ses enfants et quatre petits-enfants les entourent et perpétuent tout ce que leur ont transmis Inés et Galán. Malgré tout c'est avec Galán qu'Inés se sent en réelle phase, ainsi qu'avec tous ces milliers de soldats et une centaine de civils, franchissant les Pyrénées, le 27 octobre 1944, exclus de leur pays, de leur terre. Et ces retrouvailles en Espagne, même si elles sont joyeuses, laissent un goût amer à Inés qui ne peut que constater que cette Espagne a effacé toute trace du passé, toute trace de leur lutte, de leur sacrifice, pour adopter une image de façade superficielle devenue l'Espagne. C'est également cette sensation qui prédominera à la lecture de l'article de journal les concernant. Ce dernier mettait l'accent uniquement sur cette promesse, comme un fait divers, et faisait fi de toute l'aventure de l'invasion du Val d'Aran et de ces hommes, ceux qui sont encore là, ceux qui sont morts au combat. Alors, définitivement, cette Espagne n'est plus celle qu'aimait Inés, qu'aimaient Galdós et probablement Almudena Grandes, et Inés ne fera

---

<sup>1119</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 703.



plus jamais de rousquilles. Pour Inés, l'Espagne, le parti communiste resteront ceux et celles qui ont vécu cette extraordinaire aventure de l'invasion du Val d'Aran et qui ont risqué leur vie, consacré toute leur vie à défendre les valeurs de la démocratie, de l'Espagne :

*Desde que había vuelto a vivir en España, me acordaba a todas horas del día en que me marché, el último día que pasé en casa de Ricardo, en Pont de Suert. Y de todos los instantes de todos los días, de aquellas noches brillantes, luminosas que alcancé a vivir en un país distinto, un país dulce y mínimo que apenas poseía unas pocas casas a orillas del Garona. Eso fue España, para mí. El país al que había vuelto se llamaba igual, pero yo sabía poco de él, y él nada de mí, nada de aquello.*

*Nuestra retirada me dolía como una herida infectada desde que salí de Bosost, y sin embargo, en algún momento, mientras pensaba que habría preferido hacer aquel viaje al lado de Galán, en algún lugar entre la calle Sagasta y la plaza del Callao, esa cicatriz dejó de hacerme daño. Para mí, Arán siempre había sido un principio, un final y una frontera, la raya que separaba la mejor vida que había llegado a desear, y la mejor que me había consentido vivir, pero cuando Adela enfiló la Gran Vía, las dos se habían fundido en una sola, que seguía siendo mi vida, y el tiempo que me quedaba por delante.*

*\_ Anda, papá, que en el 44 no invadisteis España, pero ahora... -Adela lo entendió también a su manera-.<sup>1120</sup>*

La fin de roman met en exergue qu'Inés signifie la perte de ses illusions de cette Espagne qui n'est plus sienne, qui n'est plus ce qu'elle était. Mais en même temps, elle laisse toujours l'espoir dominer, car les combattants du Val d'Aran sont toujours là, fidèles et loyaux. Ils ont su transmettre leur précieux trésor à leurs enfants, leur mémoire et les valeurs humaines qui ont animé ces hommes et femmes ayant lutté toute leur vie. L'Espagne rêvée vivra.

La préservation et la perpétuation de leur idéologie à travers eux-mêmes et leurs enfants contribuent également à ce processus de résilience. Cela renforce le sentiment d'être dans le juste, de s'être battus pour et que d'autres continueront la lutte : « La

---

<sup>1120</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011), p. 711.

résilience doit donc passer par le rétablissement d'un sentiment de justice et d'un ordre social ». <sup>1121</sup>

Inés est une incarnation de cette vie de résilience que nombre d'Espagnols a dû vivre, et plus précisément une vie de résilience des femmes espagnoles. Elle démontre que l'on peut survivre aux difficultés de la vie et elle livre au lecteur toutes les pistes qui permettent d'y parvenir, puisées dans l'autre, dans les rencontres, dans la famille, l'amour, les enfants, l'amitié, la solidarité, l'humanisme, l'humour, le rire, les passions et chaque petite chose simple qui procure du bien-être au quotidien :

Pour reprendre les mots de Paul Ricoeur,

*Sous l'histoire, la mémoire et l'oubli.*

*Sous la mémoire et l'oubli, la vie.*

*Mais écrire la vie est une autre histoire.*

*Inachèvement.* <sup>1122</sup>

Inés écrit la vie pour ces femmes et ces hommes, pour l'auteure, pour les lecteurs et elle devient tuteur de résilience en immergeant en chacun la capacité de résilience et les clefs pour y parvenir.

## 2. La philosophie de la joie

---

<sup>1121</sup> *Op.cit.* (Cyrulnik Boris, 2012), p. 264.

<sup>1122</sup> *Op.cit.* (Ricoeur, 2003), p. 657.

## 2.1 Le paradoxe de la vie : l'imbrication du tragique et de la joie

Cette joie à saisir dans le présent paraît bien inaccessible quand celui-ci est si tragique, si horrible qu'il semble ne laisser aucune place à un quelconque sentiment de joie, comme ce fut le cas pour la période de la Guerre civile espagnole.

Au-delà de l'intérêt historique, social et humain de cet épisode, le récit de la vie d'Inés d'Almudena Grandes permet de découvrir une philosophie que nous avons appelée tout simplement philosophie de la joie. La philosophie de la joie signifie que, quoi qu'il arrive dans la vie, il est possible de s'en sortir et d'aller de l'avant grâce à l'Autre, aux autres, à la nature, aux émotions, aux sensations, aux passions, aux enfants. Dans le but de questionner cette hypothèse et de voir si d'autres partageaient cette philosophie, si elle avait fait l'objet d'une conceptualisation, cette recherche a abouti sur la découverte d'un ouvrage précieux intitulé *La joie une spiritualité philosophique* de Xavier Verougstraete<sup>1123</sup> qui permet de découvrir cette philosophie.

Xavier Verougstraete, ingénieur civil de formation, s'est formé à la philosophie témoignant déjà ainsi d'une certaine ouverture d'esprit. Avec cet ouvrage, il tente de traduire ce qu'est pour lui la joie. Il ne peut la définir précisément mais la qualifie de multiple, discrète, progressive, ouverture à l'autre, au monde, aux sens, à la vie. Il invite, d'ailleurs, le lecteur à « goûter » à cette philosophie, dans l'espoir qu'il la savoure et qu'elle lui permette, en pratique, de vivre mieux son quotidien, en vivant tout simplement la vie. Cette approche a rappelé de façon précise celle d'Almudena Grandes, dont la conception de la joie est proche. Pour elle aussi, à travers les exemples de ce roman, la joie apparaît ouverte et multiple. De la même façon, elle ne se définit pas, comme une recette miracle à suivre, qui donne accès au bonheur. Elle se donne à vivre, dans toute la complexité et difficulté de la vie.

Dans la préface de cet ouvrage, Alexandre Jollien explique que cette conception de la joie diffère de celles qui donneraient la joie, de façon théorique, comme une

---

<sup>1123</sup> Verougstraete, X., *La joie une spiritualité philosophique*, Éditions Accarias L'Originel, Paris, 2012.

recette miracle à appliquer, qui permettrait de vivre dans le bonheur. C'est plutôt, dans un esprit pratique, la mise en relation de l'idée de la joie avec la réalité, le quotidien de notre vie souvent difficile, parfois douloureux et angoissant de mortel :

*La joie, une spiritualité philosophique de Xavier Verougstraete m'est un livre infiniment précieux car il participe à édifier une école de la joie au sein même du tragique. On est loin des conceptions mièvres sur la notion qui l'affadissent et qui bricolent dans le bien être sans prendre en compte la difficulté de vivre, les abîmes de notre condition et la mort qui nous attend tous. J'aime le va-et-vient de l'auteur entre la tradition philosophique et l'expérience immédiate et simple que prodigue la vie quotidienne.*<sup>1124</sup>

Comment trouver la joie dans un quotidien de Guerre civile, d'oppression, de violence. L'auteur éclaire ce paradoxe, dans la quatrième lettre consacrée à l'idée de la joie comme force majeure de Clément Rosset. « *La joie est paradoxale, ou n'est pas la joie.* »<sup>1125</sup> La question qui se pose à nous est ainsi définie : « *Comment endiguer le tragique parfois difficilement supportable de l'existence humaine ?* »<sup>1126</sup>. Et cette même question semble se poser et trouver réponse dans *Inés y la alegría*, ne serait-ce que dans le titre qui évoque déjà la présence certaine de la joie dans la vie d'Inés, à qui il a été donné de vivre toutes les affres de la Guerre civile espagnole. Sont évoqués conséquemment les possibles moyens pour affronter ces terribles difficultés qui écartent le divertissement, l'occupation de l'esprit et l'espérance, considérés comme fuite inefficace malgré leur nécessité. Il évoque alors un autre possible qu'il nomme la joie paradoxale qui consiste à ne pas nier la réalité, ne pas l'occulter pour affronter les difficultés mais plutôt lui faire face.

Rien ne peut effacer le tragique de la vie, aucun moyen miracle n'existe, alors autant affronter la réalité et tenter de la vivre le mieux possible : « Cela ne t'étonnera pas mais pour moi, la vraie sagesse est de se confronter à la réalité du tragique. Non pas pour s'en plaindre, ni pour la rejeter ou la nier, mais pour assumer la part incontournable de la réalité. »<sup>1127</sup> Xavier Verougstaete signifie, à travers les propos de Clément Rosset, que malgré cette dure réalité, la joie est possible dans le simple fait de vivre, d'être

---

<sup>1124</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 11.

<sup>1125</sup> Rosset, C., *La force majeure*, Paris, Minuit, 1983, p.25. *Ibid.* p. 59. *In* (Verougstraete, 2006).

<sup>1126</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 60.

<sup>1127</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 62.

présent, en contact avec la vie et d'aimer le réel malgré tout. Il faut assumer ce paradoxe de l'imbrication de la joie et de la souffrance : « La seule alternative possible est d'assumer le paradoxe et de tenir bon au cœur de la tension inéluctable entre le tragique et la joie ». <sup>1128</sup>

Le roman d'Almudena Grandes, et *Inés* en particulier, apparaît comme la parfaite illustration de cette philosophie. La vie d'*Inés* est on ne peut plus dure, cruelle, imprégnée de souffrances, que ce soit celles infligées par la guerre, celles dues au rejet de sa famille, celles liées à la violence machiste, aux trahisons et malgré tout, elle est toujours habitée par la joie de vivre, de goûter à toutes les saveurs de la vie. Xavier Verougstraete trouve les mots justes pour exprimer cette philosophie d'*Inés* et nous donne ainsi la possibilité de la définir, en ce qu'elle a de si particulier, puisqu'elle n'est ni optimisme, ni pessimisme mais acceptation du réel, de l'existence irrémédiablement tragique et de la présence contigüe de la souffrance et de la joie : « La joie comme approbation inconditionnelle de la vie ». <sup>1129</sup>. Les propos qui viennent conclure cette lettre pourraient également apparaître au terme du roman *Inés y la alegría* :

*Réelle est la souffrance de l'autre, réelle est ma souffrance. Réelle aussi est la joie paradoxale et cruelle.* <sup>1130</sup>.

*Être heureux, c'est toujours être heureux malgré tout.* <sup>1131</sup>

Chaque lettre de Xavier Verougstraete confirme cette idée, la développe et nous rapproche de la philosophie d'*Inés*. Les conclusions de ces écrits réaffirment l'impossibilité de circonscrire la joie. La joie est présente et persiste, au-delà des souffrances, des malheurs, qu'elle permet d'affronter et de surpasser. Elle est accessible à tous, du moment que l'acceptation d'affectation est acquise. Elle est multiple, mystérieuse et son expérience est unique, mais elle est possible :

---

<sup>1128</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 63.

<sup>1129</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 64.

<sup>1130</sup> Rosset Clément, *Le principe de cruauté*, Paris, Minuit, "Critique", 1988, passim. In (Verougstraete, 2006).

<sup>1131</sup> Rosset Clément, extrait d'une interview dans *Le Monde de l'éducation* – Novembre 1999. In (Verougstraete, 2006).

*[...] l'expérience de la joie est accessible à tout un chacun, à condition qu'il puisse s'abandonner à ce qui vient à « sa rencontre », accepter de souffrir, se laisser aller à la fragilisation de lui-même, quitter l'ipséité close et se laisser effracter par ce qui arrive. Faite de chair et d'histoire, comme les mots, la joie est et restera à jamais une dynamique multiple. Elle gardera toujours sa part de mystère, car elle plonge ses racines au cœur des mouvements qui animent l'inconscient. Toute expérience de joie est unique, même si elle vient s'inscrire dans une trame commune- car il s'agit toujours de moi, du monde et de ma relation au monde. Elle se colore des fils qui la composent- relation, puissance, approbation, présent, porosité, ouverture, élan, mouvement, irruption – et qui donnent au patchwork sa tonalité unique avec pour revers, dans l'ordre du réel, le terrible que j'ai évoqué çà et là de façon allusive.<sup>1132</sup>*

La vie est difficile, et pour certains, plus encore que pour d'autres. Inés et ses camarades en sont une illustration. Mais malgré tout, ils sont dans la joie. Pour être dans la joie, il est nécessaire d'accepter sa relation au monde dans ses dimensions d'horreur et de beauté. Inés nous le prouve, par l'exemple tel que définit Xavier Verougstraete dans les termes suivants :

*Sans l'antidote de la joie, je ne vois pas comment je pourrais continuer à vivre lucide dans un monde aussi aléatoire et parfois menaçant. C'est pourquoi je ressens la joie comme vitale pour moi. Non pas que je la vive en permanence, loin de là, ce n'est pas nécessaire. Mais je sais pour l'avoir vécue, expérimentée, qu'elle est possible. Sans cette possibilité, je me sentirais déjà mort. [...] « Pourquoi la joie ? – Pour la vie ». Pour que la vie soit viable, pour que je puisse la sentir couler dans mes veines, pour que je sente sa présence multiforme. C'est là le point d'arrivée car il n'y a pas de réponse à « Pourquoi la vie ? ». Cette vie parfois si dure, parfois légère, parfois tendre, parfois rude, parfois drôle, parfois...toujours changeante, la seule qui me soit donnée, ma seule responsabilité. La seule chose que j'ai à vivre.<sup>1133</sup>*

---

<sup>1132</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 117.

<sup>1133</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 123.

Dans son étude intitulée *La puissance de la joie*<sup>1134</sup>, Frédéric Lenoir rejoint cette conclusion pour exprimer l'idée que ceux qui parviennent à affronter les difficultés et continuent à avancer, malgré elles, sont dans la joie. Accepter ce qui est et continuer malgré tout ouvre l'accès à la joie de vivre :

*Ceux qui ont accepté de persévérer dans la douleur, dans le doute, dans la nuit, qui ont franchi les obstacles et continué d'avancer malgré les difficultés au lieu de tenter de les éviter, ceux-là connaîtront les plus grandes joies. Non pas à cause d'une quelconque rétribution divine, mais par cette mystérieuse loi de la vie qui fait que le consentement, l'acceptation de ce qui est, ouvre la porte de la joie de vivre. L'enfant et les gens simples sont dans la joie car ils acceptent la vie comme elle est. Ils prennent la vie telle qu'elle s'offre à eux ; savent recevoir ce qui est donné, n'exigent pas que la vie soit autre. Le consentement nous ouvre la porte de la joie de vivre qui nous était fermée. Il faut notre consentement pour que la vie soit aimable.*<sup>1135</sup>

Croire en la capacité de surmonter l'adversité, en avoir l'ambition et se donner les moyens de le faire, tel est le credo qui anime certaines personnes et qui leur autorise l'accès à la joie de vivre. Cette façon de concevoir la vie et le bonheur rejoint la conclusion d'Inés qui rappelle que pour les Espagnols exilés, la joie était vitale, ils la savaient possible et ils s'y accrochaient pour survivre.

La philosophie de la joie, ce n'est pas nager dans le bonheur, être toujours joyeux, cela serait bien utopique. Il s'agit plutôt de s'aider de celle-ci pour vivre mieux, pour vivre le mieux possible ce quotidien pas toujours facile et parfois même franchement difficile. La vie est dure mais tant qu'elle est là, demeure la joie. Cette joie discrète, motrice, évolutive, polymorphe, différente pour chacun est surtout accessible, car elle trouve racine dans une infinité de petites choses, dans un état de perméabilité, d'ouverture aux autres, à la nature, au monde, aux sens, aux émotions, en laissant la vie nous imprégner tout simplement.

Inés incarne réellement la philosophie de la joie. Elle a parfaitement compris et intégré le principe de pas attendre que les choses soient parfaites, ou même seulement positives, et d'aller puiser la joie dans toutes choses y compris dans les moments

---

<sup>1134</sup> LENOIR, F., *La puissance de la joie*, Fayard, France, 2018.

<sup>1135</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 184.

critiques et même surtout dans ceux là. Elle est bien consciente que sa passion de la cuisine l'aide à survivre, en toute circonstance, et elle s'y raccroche, chaque fois que le besoin s'en fait sentir. Elle est aussi ouverte aux autres et à toutes relations à l'autre, que ce soit avec la nature, les objets, les animaux et bien-sûr les humains, dans toute leur âme et leur corporéité. Grâce à tout cela, elle survit et vit sa vie dans la joie. Alexandre Jollien soutient fermement cette conception de la joie présente en toute chose et surtout dans la relation à l'autre en général :

*La joie, c'est être en lien avec l'autre, avec l'univers, avec soi. Loin d'un individualisme effréné, elle nous invite au partage, à la reconnaissance d'abord. Je suis ce que je suis, ici et maintenant, grâce à une constellation infinie d'événements, de soutiens, de sourires, de rires et de larmes. Je ne me suis pas fait tout seul.*<sup>1136</sup>

A la lecture de ces ouvrages, ressort l'impression que cette philosophie qui a cours dans *Inés y la alegría* est une incarnation de ces idées. Principalement dans *Inés* qui incarne parfaitement toutes ces dimensions de la philosophie de la joie, ouverte au monde des sens, des émotions, des passions, des relations humaines, entourée de ces camarades et amis combattants de l'Union Nationale Espagnole et de leurs femmes, avec lesquels, quoi qu'il arrive, elle parvient toujours à sourire et à rire, « *alegría* » !

Frédéric Lenoir confirme cette idée que la joie est puissante et qu'elle touche l'être humain dans son ensemble : « Sa particularité est d'être toujours intense et de toucher l'être dans son ensemble ; le corps, l'esprit, le cœur, l'imagination. La joie est une sorte de plaisir décuplé : plus intense, plus global, plus profond. »<sup>1137</sup>

Cette étude avait pour thèse que la littérature a le pouvoir de contribuer à changer le monde, à transformer l'individu. Avec *Inés y la alegría*, ces ouvrages philosophiques confirment cette hypothèse, la littérature impacte l'individu collectivement en récrivant une Histoire scientifique juste, individuellement également à la fois dans la justice et la réparation que cette réécriture de l'Histoire permet mais

---

<sup>1136</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 13.

<sup>1137</sup> *Op.cit.* (Lenoir, 2018), p.27.



également de façon très personnelle avec l'apport de cette philosophie capable d'influer sur l'individu et de transformer sa vie.

Les mots écrits, les mots en général, ont le pouvoir d'influer l'individu et ce que souhaitent Xavier Verougstraete et Almudena Grandes, très probablement, c'est de permettre à l'autre de vivre mieux, grâce à leurs mots :

*De quelque mot profond*

*Tout homme est le disciple »*

*Victor Hugo*<sup>1138</sup>

Avec Xavier Verougstraete et Almudena Grandes, avec la philosophie, comme avec la littérature, les mots invitent le lecteur à découvrir, à goûter, à apprécier et à faire sienne cette philosophie de la joie. Frédéric Lenoir exprime, lui aussi, clairement la force de vie de la joie :

*Nous y aspirons tous, obstinément, pour l'avoir déjà vécue, ne serait-ce que de manière fugace. L'amoureux en présence de l'être aimé, le joueur à l'instant de la victoire, l'artiste devant sa création, le chercheur au moment de la découverte ressentent une émotion plus profonde que le plaisir, plus concrète que le bonheur, une émotion qui emporte tout l'être et qui devient, à travers ses mille facettes, le suprême désirable.*

*La joie porte en elle une puissance qui nous bouscule, nous envahit, nous fait goûter à la plénitude. La joie est une affirmation de la vie. Manifestation de notre puissance vitale, elle est le moyen que nous avons de toucher cette force d'exister, de la goûter. Rien ne nous rend plus vivants que l'expérience de la joie.*<sup>1139</sup>

La joie est si plurielle, elle peut puiser sa source dans le fait d'aimer, dans la performance sportive collective ou individuelle, dans la création artistique, dans la stimulation intellectuelle. La joie se trouve dans le simple fait de vivre des choses, d'expérimenter, de tenter, de se confronter, d'être soi et parmi les autres. Qui plus est, la joie a ce privilège d'être tangible directement comparée au bonheur. Enfin, la joie est

---

1 Hugo Victor, *Les Contemplations*, I,8, in Chrétien Jean-Louis, *La joie spacieuse*, Paris, Minuit, 2007, p.9. In. (Verougstraete, 2006), p. 15.

<sup>1139</sup> Ibid. (Lenoir, 2018), pp. 11-12.

extrêmement puissante et bouleversante. Accepter de vivre pleinement c'est entrer dans la joie, la joie c'est la vie : « En même temps que ce sentiment d'euphorie, la joie apporte une force qui augmente notre puissance d'exister. Elle nous rend pleinement vivants ». <sup>1140</sup>

Frédéric Lenoir cite de grands philosophes qui ont étudié la question de la joie ; pour Spinoza la joie est « *le perfectionnement, l'augmentation de la puissance d'exister* » <sup>1141</sup> et Nietzsche aboutit aux mêmes conclusions : « *la joie est la puissance de vie sur laquelle il faut s'appuyer* ». <sup>1142</sup> :

*Pour Nietzsche, le principe de joie, c'est la puissance et tout ce qui augmente notre force vitale. C'est l'affirmation de la vie contre la mort, de la santé contre la maladie, de la création contre l'inertie. Sans entrer, comme Spinoza, dans le détail des affects et des désirs, il procède par une affirmation globale, mais il reste attaché à la même idée fondamentale que son prédécesseur : la joie se cultive par un travail sur soi, une sorte d'autothérapie précédée et accompagnée d'une introspection, non pour réprimer les instincts, comme le préconisent les religions, mais, au contraire, pour affirmer tout ce qui nous porte vers la vie, tout désir qui nous épanouit, nous grandit. Il s'agit d'apprendre à reconnaître la multiplicité des sources de joie en soi et de les faire croître. [...] on aboutit, selon lui, à la Lust, la « joie parfaite », lorsqu'on est dans le consentement total à la vie.* <sup>1143</sup>

Xavier Verougstraete et Almudena Grandes amènent le lecteur à la rencontre de la joie, à travers la rencontre entre l'expérience philosophique et quotidienne. Le cheminement que Xavier Verougstraete propose au lecteur de suivre passe par la mise en relation des conceptions philosophiques et de son quotidien, à travers huit lettres qui lui ouvrent différentes portes d'entrée sur la joie permettant d'en saisir toute l'étendue et donc tous les chemins possibles pour y accéder. Ces lettres font écho tout au long de leur lecture au cheminement d'Inés qui l'ont conduite à adopter une

---

<sup>1140</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 29.

<sup>1141</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 44.

<sup>1142</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 45.

<sup>1143</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 47.

philosophie de la vie basée sur la joie, lui permettant d'affronter et de surpasser tous les malheurs sur son chemin. Grâce à celle-ci, elle a tout surmonté, en se raccrochant à la vie tout simplement et à tout ce qu'elle offre d'émotions, de relations, de sensations, « alegría, alegría, alegría ». Ces deux œuvres constituent deux approches du même chemin vers la joie.

Xavier Verougstraete définit une distinction entre le plaisir, plus corporel, le bonheur, plus personnel, et la joie, plus large, « *de l'ordre de la relation au monde* ». Par le biais des lettres, il communique, en s'adressant directement à son interlocuteur, les différentes dimensions de la joie pour être plus proche de lui et le persuader. Cette proximité qui rappelle celle qui est incarnée par le personnage d'Inés. Avec la première lettre, qui fait référence à *l'Éthique*<sup>1144</sup> de Spinoza, dont la joie constitue le fil conducteur, il présente la joie comme un itinéraire vers une perfection plus grande, par le biais de l'affect, en tant que capacité du corps et de l'esprit à être affecté : « Pour connaître le chemin, il s'agit donc de se laisser affecter ».<sup>1145</sup> Xavier Verougstraete cite un passage de *l'Éthique* très explicite à ce sujet :

*Ce qui prédispose le corps humain à être affecté selon de nombreuses modalités, ou le rend capable d'affecter les corps extérieurs selon de nombreuses modalités, est utile à l'homme, et cela d'autant plus que le corps est par là rendu plus apte à être affecté et à affecter d'autres corps.*<sup>1146</sup>

Ainsi la joie trouve-t-elle naissance dans la puissance du corps et de l'esprit à saisir l'essence même des choses, à s'en laisser affecter et à en affecter l'autre en retour. C'est ouvrir son être pour que l'Autre, le Monde, puissent y entrer et l'ouvrir pour entrer dans l'autre. Ce qui consiste à adopter une attitude de porosité, de perméabilité, dans les deux sens, avec une relation au réel, sans exclusion, à la beauté, au plaisir, aux sens, aux émotions. Toute cette conception de la joie renvoie précisément à celle d'Inés, qui

---

2 Spinoza Baruch, *Éthique*, écrit en latin et publié pour la première fois à Amsterdam en 1677 après la mort de son auteur, traduction Mirashi, Paris, L'Éclat, 2005.

<sup>1145</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 24.

<sup>1146</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p.140 (*Éth. IV, prop.38, op.cit., p. 255*).

ne le déclare pas ainsi, mais l'applique au quotidien. Elle est ouverte aux autres, va vers eux et s'ouvre à eux, elle nourrit l'autre au sens propre comme au sens figuré. Elle reçoit, grâce à cette capacité d'ouverture aux richesses humaines, sensorielles, émotionnelles, autant d'amour qu'elle en donne.

L'analyse de Frédéric Lenoir, philosophe et sociologue spécialiste de la réflexion sur la sagesse et l'art de vivre, rejoint ce propos :

*Je tenterai de montrer, de manière très concrète, qu'il existe trois voies d'accès à la joie. Tout d'abord, un chemin qui favorise son émergence à travers des attitudes telles que l'attention et la présence, la confiance et l'ouverture du cœur, la gratuité, la bienveillance, la gratitude, la persévérance dans l'effort, le lâcher-prise ou encore la jouissance du corps. Deux autres voies, ensuite, nous conduisent à expérimenter une joie plus durable : un chemin de déliaison, c'est-à-dire de libération intérieure, qui nous permet de devenir de plus en plus nous-mêmes et, inversement, un chemin de reliaison, d'amour, qui nous permet d'être accordés au monde et aux autres de manière pleine et juste. Nous découvrirons alors que la joie parfaite, celle promise au terme de ces deux chemins d'accomplissement de soi et de communion avec le monde, n'est autre qu'une expression profonde, active et consciente de qui est offert à tous dès les premiers instants de notre existence et que nous avons bien souvent perdu au fil des difficultés rencontrées : la joie de vivre.<sup>1147</sup>*

Pour Frédéric Lenoir, nous venons au monde avec la joie parfaite, la joie de vivre<sup>1148</sup> et « la joie de vivre : c'est recevoir la vie comme un cadeau et s'en réjouir ».<sup>1149</sup>

De la même façon qu'Almudena Grandes s'interroge à travers Inés à la fin de ce roman, Xavier Verougstraete procède de même quant à la congruité de faire coexister cette philosophie avec le malheur, la tristesse, la perte, la mort. Comme Inés, il ne peut que conclure que, tant qu'il y a de la vie, il reste une capacité de relation à l'autre, au monde et donc une possibilité de joie, « simplement d'être... encore et encore. »<sup>1150</sup>.

---

<sup>1147</sup> *Op.cit.* (Lenoir, 2018), p. 13.

<sup>1148</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 168.

<sup>1149</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 176.

<sup>1150</sup> *Op.cit.* (Verougstraete, 2006), p. 36.

Or, le lecteur d'*Inés y la alegría* sait combien la vie d'Inés et des combattants de l'Union Nationale Espagnole fut difficile. Malgré cela, ils ont prouvé, tout au long du roman, tout au long de leur existence, qu'il est possible de survivre à tous ces malheurs, lorsque l'on sait trouver la joie dans les choses simples, dans la fraternité, dans l'amour, dans les idéaux, dans tout ce que chacun sait apprécier.

Selon Xavier Verougstraete, la joie et le malheur peuvent coexister et Almudena Grandes à travers l'aventure de la vie d'Inés le prouve aisément. Tous deux cherchent et parviennent à donner envie au lecteur d'essayer. Mais il n'y a pas de moralisation chez *Inés y la alegría*, de même il n'y en a pas non plus dans la philosophie de la joie de Xavier Verougstraete lequel invite seulement à vivre cette éthique de la joie. La joie est un chemin à emprunter qui guide celui qui s'y lance vers un accroissement de puissance et une participation de plus en plus active dans son environnement pour passer d'une joie passive et extérieure, à une joie active, jusqu'à la perfection de la joie, en tant que saisie immédiate de l'essence des choses. Cela correspond également au parcours d'Inés qui dans sa jeunesse mène une vie passive soumise à l'emprise de sa famille et qui, peu à peu, accroît son entendement, donc sa puissance et devient actrice de sa propre joie, en saisissant l'essence des choses et en agissant en conséquence. Tous deux invitent à essayer et, pour Almudena Grandes, à suivre l'exemple d'Inés.

Frédéric Lenoir explique que pour accéder à la joie « parfaite » qui n'est plus liée à une cause extérieure et devient intarissable, deux temps sont nécessaires. Le premier consiste à aller vers soi, se libérer, procéder à un processus d'individuation. Il s'agit d'une introspection pour devenir soi-même, se débarrasser des liens qui encombrant, briser les chaînes limitantes, prendre conscience de ses véritables besoins et de sa nature profonde, retrouver son substrat originel, singulier, unique. Mieux se connaître, pour devenir qui on est vraiment, constitue le premier pas vers la joie.<sup>1151</sup> Pour Bergson, « La nature nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie ».<sup>1152</sup>

---

<sup>1151</sup> *Op.cit.* (Lenoir, 2018), pp. 95 à 117.

<sup>1152</sup> BERGSON, *L'énergie spirituelle*, Petite bibliothèque Payot, p.52 *In Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 50.

Le second temps consiste à aller vers les autres, s'accorder au monde, se relier comme le définit Frédéric Lenoir : « liaison » le chemin au long duquel nous allons chercher à recréer des liens justes, vrais, des liens qui nous font grandir et nous mettent dans la joie ». <sup>1153</sup>. Aimer et être aimé d'un amour profond, gratuit, réciproque en amour mais aussi en amitié ; vouloir le meilleur pour l'autre comme pour soi-même, savoir donner : « C'est, fondamentalement, mener une vie éthiquement juste, mais, plus encore, c'est vibrer dans la joie de se sentir en harmonie avec ce qui nous entoure ». <sup>1154</sup>

Oser être soi, savoir puiser le bonheur dans toutes les petites choses de la vie pour vivre bien avec soi-même et ainsi pouvoir s'ouvrir à l'Autre, donner, recevoir et se nourrir mutuellement de ces liens qui font l'essence de la vie.

## 2.2 Inés, l'incarnation de cette philosophie.

Inés se caractérise par le cheminement qu'elle accomplit tout au long de sa vie. Elle s'extrait d'une vie passive en proie aux idées conservatrices, bourgeoises de sa famille vers une réflexion propre, une liberté de penser. Elle conquiert son libre arbitre qui la conduit à se détacher totalement des conceptions franquistes pour adopter celles qui lui conviennent profondément, celles des Républicains. Inés accomplit un véritable cheminement personnel vers elle-même et c'est le premier pas vers la joie. Son cheminement dans la joie a débuté par un refus du collectif dont elle est issue.

Dans la deuxième lettre de Xavier Verougstraete, ce dernier fait référence à la philosophie de Nietzsche qui présente la joie comme un combat contre le nihilisme « *Nietzsche La joie, un combat contre le nihilisme* ». <sup>1155</sup> Le nihilisme correspond à une négation des valeurs intellectuelles et morales communes à un groupe social, à un refus de l'idéal collectif de ce groupe. Cette lettre fait écho au cheminement d'Inés et de cette philosophie de la joie qu'elle incarne.

---

<sup>1153</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 121.

<sup>1154</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 138.

<sup>1155</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006).

La joie n'est pas donnée. On ne peut pas la décréter comme philosophie positive. Elle n'est pas non plus impossible à atteindre. La joie est plutôt comme un cheminement personnel qui débute par un moment de négation et consiste à le surpasser. En effet, s'appuyant sur la philosophie de Nietzsche qui témoigne de toute la passion qu'il met dans sa vie, Xavier Verougstraete montre que cette joie multiple, diverse, dynamique, liée à la puissance des affects est à conquérir. Il réutilise l'exemple de Nietzsche qui se base sur les métaphores qui introduisent le discours de Zarathoustra<sup>1156</sup>. Il décrit les métamorphoses de l'esprit qui est chameau subissant la vie et soumis à une joie uniquement réactive devient lion « *qui conquiert, qui dit « non », qui dit « je veux », qui déchire et détruit, qui nie aussi pour sortir enfin du nihilisme inconscient* »<sup>1157</sup> et qui parvient ainsi à devenir l'enfant, créateur de valeurs nouvelles, joie de l'innocence et du jeu, mouvement. Cela met en exergue une démonstration de la capacité de changement et d'évolution qui est en chacun de nous et une invitation à faire de même, à se positionner, à s'affirmer. Cela correspond, ni plus ni moins, au parcours d'Inés. Inés est une enfant soumise à sa famille, plongée dans un nihilisme inconscient. Elle dit non à tout cela. Elle déchire le carcan pour devenir elle-même, active, battante, engagée dans la lutte.

La découverte du film d'Alejandro Casona et de ces enfants miséreux et pourtant si joyeux, jouant, dansant, chantant est le déclencheur de ce changement. Inés prend conscience que dans le malheur, on peut être dans la joie, comme le font si bien les enfants. La rencontre avec d'autres enfants résilients comme Montse, Mercedes, Andrés et Matías, lui confirme la voie à suivre vers la joie. Ensuite, devenue femme « puissante » au sens où l'entend Xavier Verougstraete, c'est-à-dire convaincue de la joie, elle mène une vie passionnée mais sereine, forte de la présence indéfectible de la joie. Cheminer vers la joie exige ainsi une implication personnelle qui passe par une ouverture à l'Autre mais également par une interprétation personnelle de la vie qui mène à la joie. Cela exige de surpasser cette étape nihiliste de négativité et de la transmuier pour parvenir à la puissance de la logique affirmative. Certes, les forces à affronter sont multiples mais sachant l'existence de la joie, il est possible de s'accrocher

---

<sup>1156</sup> Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. G.-A. Goldschmidt, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de poche », 1983, in. *Ibid.* (Verougstraete, 2006), pp. 39-41.

<sup>1157</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 41.

à celle-ci, pour surmonter ces dernières. La joie est « *transmutation du nihilisme* »<sup>1158</sup> et cela grâce à ce que Nietzsche appelle « *l'amor fati et l'éternel retour* ». « *L'amor fati* » consiste à aimer la fatalité dans le sens d'aimer ce qui advient, ce qui est, tel quel, sans juger ; accueillir la vie dans toutes ses provocations. Cela confirme que chacun peut agir et conquérir la joie en ne portant pas de jugement négatif sur ce qu'il advient mais en l'acceptant tel quel. Le deuxième point, *l'éternel retour*, soulève la problématique de la survie de la joie dans le cas de la présence du malheur et de leur évolution conjointe. Pour Nietzsche, joie et douleur peuvent cohabiter, non pas dans un utopique optimisme mais plutôt « *éprouver en même temps la profonde douleur du monde, tenter de la rendre supportable par le fait de donner du poids à la joie.* »<sup>1159</sup>. L'homme peut ainsi accroître sa puissance en donnant du poids à la joie, ce qui l'aidera à surpasser les difficultés de la vie.

Inés incarne la capacité à puiser la joie pour vaincre tout ce qui fait obstacle. Elle sait instinctivement laisser entrer la joie de vivre en toute circonstance. Inés ne trouve pas cette puissance uniquement en elle-même puisqu'à deux reprises elle manque de mettre fin à ses jours mais dans toutes choses, dans tout être humain, dans toute émotion, dans toute stimulation sensorielle :

*Et si la joie était tributaire de l'interprétation ?*

*La joie non pas comme une chose extérieure qu'il s'agirait de conquérir mais comme une interprétation de ma vie dans laquelle j'accorde plus de poids à la joie qu'à la peine.*<sup>1160</sup>

Chacun est en partie responsable de ce qui l'entoure dans le sens où une grande partie de la façon dont les individus vivent les événements leur est directement imputable. Les choses arrivent et il n'est pas possible de les changer ou de les maîtriser ; néanmoins il est possible de changer la façon de réagir aux choses. La façon de réagir,

---

<sup>1158</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 43.

<sup>1159</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 44.

<sup>1160</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 45.



d'interpréter est de la responsabilité de chacun. Il est donc possible de modifier l'environnement qui nous entoure.

Et Inés applique cette conception. Face à toutes les difficultés qui entravent son chemin. Elle réagit et agit pour faire en sorte que les choses soient les moins dures possibles. Elle modifie son environnement avec sa philosophie de la joie puisée en tous et en tout ce qu'elle peut. Elle a ses clefs de résilience nombreuses, variées et elle les livre au lecteur qui peut choisir d'en bénéficier à son tour. La joie apparaît comme multiple et accessible à tous, pour qui le souhaite. Être dans la joie ne signifie pas vivre seulement des événements heureux ou prendre la vie du bon côté, mais accepter la vie telle qu'elle est, dure, parfois cruelle, et surmonter cette difficulté de vivre grâce à l'Autre en général, grâce à une perméabilité bi-directionnelle à toutes choses.

Faisant écho à cette responsabilité de l'individu dans son bonheur, un conte philosophique issu d'une fable amérindienne fait référence à un combat que chacun mène en soi entre sa partie sombre et sa partie lumineuse. La partie que l'individu nourrit le plus va croître au détriment de l'autre ; à chacun de savoir quelle partie il va nourrir.<sup>1161</sup>

Inés nourrit chaque jour « le loup du bien » et par là-même « le loup du bien » de tous ceux qui l'entourent.

La solution serait donc en chacun de nous et la joie aurait la capacité de vaincre la peine. Xavier Vergougstraete cite à nouveau la ronde de Zarathoustra<sup>1162</sup> afin de corroborer ce propos ; cette capacité puissante de la joie correspond à cette philosophie de la joie d'Inés :

---

<sup>1161</sup> Fable amérindienne *Les Deux Loups* :

« Un soir, un vieil indien Cherokee raconte à son petit-fils l'histoire de la bataille intérieure qui existe chez les gens et lui dit :

*Mon fils, il y a une bataille entre deux loups à l'intérieur de nous tous.*

*L'un est le Mal : C'est la colère, l'envie, la jalousie, la tristesse, le regret, l'avidité, l'arrogance, la honte, le rejet, l'infériorité, le mensonge, la fierté, la supériorité, et l'égo.*

*L'autre est le Bien : C'est la joie, la paix, l'amour, l'espoir, la sérénité, l'humilité, la gentillesse, la bienveillance, l'empathie, la générosité, la vérité, la compassion et la foi. »*

*Le petit fils songea à cette histoire pendant un instant et demanda à son grand-père :*

*Lequel des deux loups gagne ?*

*Le vieux Cherokee répondit simplement : Celui que tu nourris. »*

<sup>1162</sup> Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, in. op.cit. (Verougstraete, 2006), p. 378.

*La joie, plus profonde que peine du cœur.*<sup>1163</sup>

Pour Frédéric Lenoir, également, chacun crée le monde qui l'entoure en grande partie :

*[...] chacun porte son univers dans son cœur. Le regard que nous portons sur le monde n'est pas le monde lui-même, mais le monde tel que nous le percevons.*<sup>1164</sup>

Frédéric Lenoir affirme aussi que « *La joie ne se commande pas, elle s'invite.* ». <sup>1165</sup>

Il définit très concrètement quels sont les principaux ingrédients qui favorisent l'accès à la joie : l'attention – les expériences sensorielles telles que regarder, écouter, toucher, sentir, goûter-, la qualité de présence – engager réellement nos sens, notre cœur, notre esprit dans la présence à l'autre, donner et recevoir dans cet échange-, la méditation, la confiance et l'ouverture du cœur -accepter la vulnérabilité, la possibilité de la douleur, prendre le risque de vivre, ouvrir son cœur en ayant confiance en la vie au hasard de l'autre-, la bienveillance -remède contre l'envie-, la gratuité – ne rien attendre, ne pas chercher à gagner quelque chose-, la gratitude -remercier la vie pour ce qu'elle nous a donné-, la persévérance dans l'effort jusqu'à la réalisation de notre projet-, le lâcher-prise et le consentement -agir en épousant le mouvement de la vie-, la jouissance du corps -symbiose entre le cœur et l'esprit, la sexualité-.<sup>1166</sup> Tous ces éléments prédisposent à la joie, lui permettent d'advenir.

Chacun possède en lui-même la capacité à la joie qu'il peut trouver dans les plaisirs ordinaires de la vie : « Nous cherchons en permanence le bonheur en nous projetant dans le monde extérieur alors qu'il se trouve en nous, dans la satisfaction

---

<sup>1163</sup> Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, in. *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 46. Intégralité du texte en annexe.

<sup>1164</sup> *Op.cit.* (Lenoir, 2018), p. 26.

<sup>1165</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), p. 55.

<sup>1166</sup> *Ibid.* (Lenoir, 2018), pp. 55 à 91.

profonde que nous pouvons tirer des plaisirs et des joies ordinaires de la vie, qui, pour la plupart ne coûtent rien ».<sup>1167</sup>

Le sujet est, par conséquent, acteur de sa joie. Il la conquiert en faisant tomber les obstacles qu'il a lui-même édifiés, en gagnant sa liberté intérieure puis en créant du lien :

*La joie est en nous, elle nous est donnée, mais nous l'étouffons, nous en bouchons la source à mesure que nous accumulons au-dessus d'elle les rochers qui proviennent de l'ego et du mental. Tout le cheminement vers soi et vers les autres consiste à lever ces obstacles que nous avons-nous-même édifiés, pour retrouver la joie simple, cette joie pure qui nous est naturellement donnée.*<sup>1168</sup>

Xavier Verougstraete s'initie à la philosophie de Bergson et ouvre une nouvelle perspective qui souligne l'indicible de la joie qui précède la naissance même et surtout le langage. Avant les mots, se trouvent toutes les sensations originelles qui feront le berceau du développement de notre être et dont les mots ne permettront jamais totalement l'expression. Cela rapproche la joie de l'intuition en ce qu'elle cherche à accéder à l'indicible, à l'inexprimable, à ce qui n'est pas analysable. Cette conception écho dans *Inés y la alegría* puisqu'Almudena Grandes tente de faire vivre justement cela à travers le personnage d'Inés. La vie sentimentale, amoureuse, émotionnelle, sensorielle font de la vie d'Inés, malgré tous les malheurs, une joie. Inés vit, sent, touche, échange et c'est cela la joie, la joie d'être en vie, dans tous ce ressenti qu'elle offre et que les mots ont bien du mal à retranscrire.

Xavier Verougstraete complète la description de la philosophie de Bergson en dévoilant deux dimensions complémentaires et inhérentes que sont la durée et l'élan. Selon lui, pour être dans la joie, il convient de se détacher d'un temps spatialisé pour permettre au présent d'acquérir toute sa densité, pour en saisir tout le dynamisme.

De la même façon, Almudena Grandes ne spatialise pas le temps de la Guerre civile, mais au contraire, elle inscrit le temps dans le présent de l'humain qui le vit et

---

<sup>1167</sup> Ibid. (Lenoir, 2018), p. 180.

<sup>1168</sup> Ibid. (Lenoir, 2018), p. 181.

retranscrit le mouvement de ce temps dans une vie. Ce que Xavier Verougstraete définit comme « *sortir du temps « horloge » pour revenir à la densité du vécu.* »<sup>1169</sup> ou encore « *La joie est située dans le présent continué de l'action* »<sup>1170</sup>. La joie est dans le présent. Elle est un chemin, une création de soi et non pas un but à atteindre. C'est probablement aussi ce qui pousse les combattants à agir, à s'engager pour la défense de leurs valeurs humanistes plutôt que de rester passifs pensant aux conséquences pour eux et d'attendre un futur autre. La joie se saisit dans l'instant et dans l'indicible, en toute chose. Sans besoin de mots, Inés saisit la joie à chaque instant, dans toutes les émotions et sensations, les liens.

Xavier Verougstraete ajoute que selon Spinoza l'amour, le lien en général est joie : « L'amour, la possibilité de se relier et d'être relié, est l'expérience essentielle de la joie ». <sup>1171</sup>

Inés est dans le lien et l'amour au gré de ses rencontres. Elle se met en lien avec les êtres humains, avec les animaux, avec les sensations corporelles et spirituelles. Elle fait l'expérience essentielle de la joie dans le lien avec la vie dans toutes ses dimensions. Selon Nietzsche, « *la vie est femme* ». La vie et la joie sont étroitement liées. Inés est amour, Inés est vie, Inés est joie.

L'auteure elle-même fait référence, à chaque épisode, à tous ces liens qui la relient à la vie de ses épisodes. Elle met en mots ses liens avec les personnes qui ont impacté sa vie, que ce soit sa famille, ses amis, des auteurs et en signifie toute l'importance.

Qui plus est, Almudena Grandes fait clairement référence à une formule de la joie propre à chacun dans un article qu'elle publie dans *El País* et dans lequel elle révèle sa formule de la joie<sup>1172</sup>. Elle raconte comment sa formule de la joie tient à des bonheurs

---

<sup>1169</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 54.

<sup>1170</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 55.

<sup>1171</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 120.

<sup>1172</sup> Almudena Grandes, *La fórmula de la alegría*, *El País Semanal*, 21 juillet 2019, [article consultable à l'adresse URL : [https://elpais.com/elpais/2019/07/16/eps/1563268899\\_134908.html](https://elpais.com/elpais/2019/07/16/eps/1563268899_134908.html)], (consulté le 03 juin 2020).

simples, en l'occurrence elle fait référence aux « almadraba » construites sur la plage de Rota par les Phéniciens pour capturer les thons à marée haute et les récupérer à marée basse et qui restent là, choyées par les générations futures qui se retrouvent et se raccrochent à cet héritage qui les caractérisent depuis. L'ingéniosité humaine qui traverse les générations intactes jusqu'à elle participent à sa joie. Elle décrit que les gens aujourd'hui encore peuvent aller dans ses « almadrabas » avec leur simple seau et leur sens olfactif en éveil ramasser des crabes, des couteaux, des palourdes, des crevettes et que lorsque la marée remonte à un instant précis on dirait que ces gens marchent sur l'eau. Ce miracle de la vie dont elle ne se lasse pas est sa joie.

Son article laisse transparaître l'importance de la tradition millénaire, des racines, de l'héritage et sa permanence au-delà des générations tel un repère auquel se raccrocher indéfiniment mais également l'éloge des choses simples, des sens.

Almudena Grandes trouve la joie dans ce qui l'entoure, les choses simples de la vie, les gens, la mise en éveil des sens, ses racines, tout ce qui est hérité du passé et tout ce qui est lien. Comme Inés.

Les autres romans des « *Episodios* » servent et confirment cette conception de la vie.

Le deuxième roman, *El lector de Julio Verne*,<sup>1173</sup> confirme cette idée selon laquelle la vie vaut la peine d'être vécue, portée par toutes les choses simples qui éclairent la vie de chacun. Nino témoigne de cette envie de vivre pour dévorer encore tout ce qui lui tient à cœur :

*La guerrilla seguía funcionando, su imprenta también y mi padre y sus compañeros estaban demasiados ocupados como para andar a la caza de recolectores furtivos. Por eso, cuando pasaba el día entero en el monte, cortando juncos, haciendo gavillas, llevándolas al molino, me quedaba dormido después de leer un par de páginas, sin tiempo para ver nada, para escuchar nada, para pensar en nada. Otras noches eran peores, pero cuando empezó a refrescar, me di cuenta de que me estaba acostumbrando*

---

<sup>1173</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012).

*a mis propias pesadillas, a las visitas de esos sangrientos fantasmas que, con cada repetición, parecían menos reales, menos dolorosos y terribles. Al principio me sentí incómodo, casi culpables por abandonarles, por dejarles cada vez más solos, por caer dormido un poco antes cada noche mientras ellos seguían muriendo una y otra vez dentro de mi cabeza, pero luego recordé que también las viudas sobrevivían, y sobrevivían los huérfanos, y todos desayunaban, y comían, y cenaban, se levantaban por la mañana, se acostaban por la noche, y hasta se divertían a veces. Así no se puede vivir, pero así se vivía, así vivíamos todos, y yo no tenía ganas de morirme mientras me quedaran tantos libros por leer, tantas historias por escuchar, tanto monte y tanto río por explorar con el Portugués.*<sup>1174</sup>

Dans le troisième roman, *Las tres bodas de Manolita*<sup>1175</sup>, Manolita trouve le bonheur tout au long de sa vie, entourée des femmes qui la soutiennent puis dans la prison de Cuelgamuros auprès de celui qu'elle aime dans la joie des choses simples et vraies.

Dans le quatrième *Los pacientes del doctor García*<sup>1176</sup>, le personnage de Guillermo incarne, lui aussi, une façon de mener un combat pour la joie qu'il finit par trouver auprès de Rita.

Dans le cinquième roman, *La madre de Frankenstein*<sup>1177</sup>, Germán et María parcourent eux aussi un chemin de lutte pour conquérir leur joie.

L'auteure et sa production romanesque des « *Episodios* » incarnent la philosophie de la joie à travers des personnages humanisés qui font part de leurs expériences vitales à la conquête de la joie.

Grâce à *Inés y la alegría*, Almudena Grandes fait découvrir au lecteur ce chemin de la joie qu'il est possible de conquérir, quelles que soient les difficultés, grâce à toutes les choses simples de la vie et aux plaisirs quotidiens, grâce aux liens qu'ils soient spirituels, physiques, sensoriels, amoureux, amicaux, familiaux, culturels. Elle livre la formule de la joie d'Inés, qui fait probablement écho à la sienne, et elle invite le lecteur

---

<sup>1174</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 244.

<sup>1175</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Las tres bodas de Manolita*, 2014).

<sup>1176</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Los pacientes del doctor García*, 2017).

<sup>1177</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La Madre de Frankenstein*, 2020).

à s'en inspirer, ou tout au moins à en prendre connaissance, pour pouvoir y prétendre lui aussi, s'il le souhaite. Les choses sont suggérées, glissées au lecteur à son conscient ou à son inconscient, et c'est à lui que revient la tâche de choisir de s'engager dans ce chemin ou pas.

Almudena Grandes éveille la conscience du lecteur et fait appel à son libre arbitre, à son engagement personnel pour opter pour la vie qui lui convient et qui est susceptible de lui procurer du bonheur.

L'histoire d'Inés est peut-être une goutte d'eau dans l'immensité du monde mais cette goutte d'eau peut changer les choses. Grâce à elle le lecteur peut s'inscrire dans la philosophie de la joie et s'engager dans un mieux vivre en accord avec lui-même.

La philosophie de la joie d'Almudena suggère une réponse théorique et pratique au mieux vivre. Prenant racine dans le passé, elle apporte une pierre à la société actuelle pour la construction d'un monde meilleur, d'un mieux vivre collectif et individuel.

Almudena Grandes passe un message à ses lecteurs, elle leur transmet un héritage précieux qui consiste à adopter la philosophie de la joie que le personnage d'Inés a conduit sous nos yeux, a démontré et prouvé et qui a possiblement fait naître l'envie de tenter de l'adopter. L'attitude de l'auteure consiste à se donner, à agir pour les autres. De sa place de simple individu, par le biais de l'écriture, elle change la vie. Ce choix de s'engager pour les autres, pour tenter de rendre les choses meilleures, même si on est une simple personne, rappelle le sens du mouvement « Colibri » fondé par Pierre Rhabi. Tel le colibri qui tente d'éteindre l'incendie qui ravage la forêt en transportant une petite goutte d'eau dans son bec, essayons de « faire notre part » de cette œuvre immense qui incombe à l'humanité afin de guérir le monde de toutes les plaies que nos passions mauvaises lui infligent : désir de dominer, cupidité, envie, jalousie, orgueil, peur. C'est le meilleur engagement pour favoriser la conversion philosophique, laquelle invite chacun à se transformer soi-même, à convertir ses passions en actions, à passer des joies passives aux joies actives dont la puissance est salvatrice pour lui-même et pour les autres.<sup>1178</sup>

---

<sup>1178</sup> *Op.cit.* (Lenoir, 2018), pp. 202-203.





# CONCLUSION

Inspirée de son mentor Benito Pérez Galdós, Almudena Grandes se lance dans ce projet des « Episodios » au sein duquel elle reconstitue fictionnellement des événements historiques réels de l'Histoire espagnole avant, pendant et après la Guerre civile espagnole.

La réécriture de l'Histoire dans la fiction est motivée par différentes raisons dont l'auteure fait part dans ses notes métaphictives. La première motivation de l'auteure est de retirer la chape de plomb qui pèse sur l'histoire des républicains espagnols due à l'écriture parcellaire et très subjective de l'Histoire par les Franquistes eux-mêmes dans un premier temps, puis par le silence imposé par la Transition afin de faciliter un état de pacification apparent.

Cette mise sous silence, si elle a facilité une transition, a été préjudiciable tant au niveau individuel que collectif. Les plaies individuelles sont restées ouvertes, douloureuses et l'absence de justice pour les coupables a empêché une adhésion collective autour d'une version consensuelle de l'Histoire espagnole. D'un point de vue commun, cela rend impossible la création d'une identité collective espagnole qui facilite le vivre ensemble, l'action commune pour le bien-être de tous. D'un point de vue individuel, l'absence de justice, le voile jeté sur le traumatisme subi entrave le processus de surpassement du traumatisme et l'évolution positive de l'individu.

L'injustice dont ont été victimes tous ces Espagnols ne peut pas être tue et rester impunie, ou tout du moins reconnue, pour que le processus de guérison et de dépassement individuel et collectif atteigne son terme.

Almudena Grandes, comme de nombreux auteurs, artistes ou même simples citoyens, s'est investie dans cette mission de pallier cette injustice en faisant mémoire, une mémoire juste. Almudena Grandes reconstitue ces événements significatifs de

l'Histoire espagnole, de la résistance antifranquiste, afin de réhabiliter ces hommes et ces femmes qui ont fait l'Histoire de la République Espagnole.

Avec ce premier roman, *Inés y la alegría*, Almudena Grandes livre sa propre version de l'Histoire espagnole, à travers cet épisode inconnu, ou mal connu, de la Guerre civile espagnole que constitue l'invasion du Val d'Aran par les combattants républicains de l'Union Nationale Espagnole. Ces combattants ont tenté cette invasion, convaincus par leurs dirigeants communistes que les conditions idéales de réussite étaient réunies. Les Alliés allaient leur apporter leur soutien et se battre à leurs côtés, l'Espagne était en proie à la rébellion antifranquiste et les Espagnols n'attendaient que leur arrivée pour se soulever à leurs côtés. Une fois sur place, les combattants se sont rendu compte de la supercherie, aucune des conditions attendues n'était présente ; ils avaient été trompés volontairement pour les inciter à tenter cette opération afin que les dirigeants qui en étaient à l'origine en tirent gloire. Cette opération a failli à cause d'une course à la conquête de pouvoir pour occuper la tête du Parti Communiste Espagnol. Néanmoins, elle est significative car ces milliers d'hommes et de femmes ont réussi à pénétrer en Espagne, à commencer la conquête, à faire vaciller Franco et il est possible de penser qu'une issue favorable eut été possible si principalement les Alliés avaient apporté leur soutien à semblable tentative et si le peuple espagnol avait réellement été en capacité de se rebeller.

Avec *Inès*, elle informe sur une version de l'Histoire qu'elle cherche à rendre plus juste. Elle reconstitue la mémoire historique de cet événement pour mettre ce fait significatif en lumière ainsi que les dessous des cartes de celui-ci qui dénoncent à la fois le Franquisme et les manipulations politiques, en particulier celles des dirigeants communistes au détriment de ces combattants républicains qui se sont sacrifiés.

Cette tentative modifie doublement la version classique de l'Histoire puisqu'elle incrimine l'attitude des dirigeants politiques et remet à une place d'honneur les simples combattants républicains qui ont lutté toute leur vie pour la République espagnole, pour la démocratie, pour les valeurs humanistes.

Tel que nous l'avons montré par l'étude des structures et des faits, la littérature est un moyen très efficace pour servir ce dessein. Elle permet de donner vie à l'Histoire et lui offre une tribune beaucoup plus large, du fait de sa grande et aisée capacité de diffusion. Qui plus est, elle possède indéniablement un pouvoir de conviction. Cette littérature réparatrice du passé, cathartique, humanise également l'Histoire ; elle permet ainsi de porter et défendre des conceptions sur la vie qui sont empreintes de l'idéologie de l'auteur.

Au commencement, nous avons émis l'hypothèse que la littérature d'Almudena Grandes – au travers l'étude du premier roman des « *Episodios* », *Inés y la alegría* – possédait une capacité de modification du cours des choses, que ce soit au niveau collectif ou individuel. Nous avons, en conséquence, élaboré un plan de recherche qui permette de vérifier dans un premier temps la capacité de cette littérature à réécrire une version plus juste de l'Histoire officielle manipulée, afin de mettre tous les responsables politiques concernés devant leurs responsabilités et, par là-même, de réhabiliter les hommes et les femmes qui ont combattu pour tenter de sauver la République espagnole.

La première partie de notre analyse a permis de répondre à nos questions. Elle a confirmé la capacité du roman *Inés y la alegría* à réécrire une version plus proche de la réalité -documentée et argumentée- de l'Histoire de l'invasion du Val d'Aran qui remette en cause les responsables politiques et qui, au contraire, redonne une place d'honneur aux combattants.

S'appuyant sur le modèle de Galdós, Almudena Grandes fait vivre l'Histoire à hauteur d'hommes et de femmes car ce sont eux qui font l'Histoire. Elle unit Histoire et fiction dans son projet en établissant un pacte de lecture clair et honnête qui consiste à respecter les faits historiques réels et à les inclure dans une fiction. L'ensemble reste une fiction, néanmoins le propos de vraisemblance et de justesse guide l'écriture. Les faits historiques relatés dans les études témoignent de la justesse historique du propos et leur traitement dans la fiction vise la vraisemblance la plus plausible. Il s'agit de la

version personnelle de l'auteure mais guidée par un esprit de justesse et de véracité historique. Cette conception la conduit à adopter une analyse critique des faits sur les responsabilités de cette invasion, sur les conditions de réalisation, sur les conséquences de cette opération également. Ainsi elle revient sur les responsabilités des dirigeants communistes qu'elle remet en cause et sur le personnage de Jesús Monzón pour lequel elle se livre à une réécriture à visée objective de son histoire injustement faussée par les dirigeants communistes. Nous avons procédé à une analyse critique des faits et de leur exposition structurelle, temporelle et idéologique afin de vérifier la teneur de ce retour historique ainsi que les tenants et aboutissants. Cet examen nous a permis de déduire que l'auteure se livre réellement à une critique politique et sociale à travers la reprise de cet événement précis.

Toutes les dimensions sont prises en compte pour cette réécriture qui tient compte du fait que ces personnages historiques sont avant tout des êtres humains mus par leurs émotions et leurs sentiments et que certains d'entre eux agissent avant tout pour leurs intérêts personnels. Cette réécriture permet également de remettre sur le devant de la scène les combattants républicains qui ont œuvré et lutté toute leur vie pour le collectif, pour la république, la démocratie et les valeurs humanistes.

Almudena Grandes rend un poignant hommage à ces Hommes et elle invite à apprécier toute leur valeur, leur courage, leur loyauté, leur altruisme. Elle signifie également, de façon antithétique, les motivations troubles, égoïstes et détachées des dirigeants en général, qui ont la plus grande responsabilité face aux conflits sociétaux. Elle invite ainsi à plus de tolérance envers les Hommes entre eux et à une méfiance envers tous ces dirigeants. Grâce à ce roman, le lecteur accède à une dimension supérieure, une vision de la vie qui se construit sur l'héritage du passé, vient s'inscrire dans le temps présent, et s'écrit à partir de là, pour offrir un futur meilleur, avec peut-être une Espagne réconciliée. Grâce au roman, la mémoire historique -critique- des faits est réalisée et corrige le passé, modifie le présent et influe le futur. Cette réécriture invite le lecteur à être acteur de sa lecture de l'Histoire au passé, au présent et au futur.

Dans un second temps, nous avons en ligne de mire l'hypothèse que ce roman permettait également de contribuer à la création d'une mémoire collective espagnole

par la mise en exergue de l'humanisme républicain lié à cet événement, ainsi que par la mise en lumière de toute une culture espagnole héritée du passé et qui survit en chacun de ces hommes et de ces femmes. L'analyse du roman a corroboré ce propos.

La réécriture de l'Histoire à hauteur d'hommes et de femmes sous-tend une idéologie humaniste. Ecrire l'Histoire à l'échelle humaine n'est pas anodin du tout. Cette position permet de vivre l'Histoire de l'intérieur. Cela donne concrètement la possibilité de constater, par soi-même, les effets de l'Histoire sur l'humain et l'impact de l'humain sur l'Histoire.

Du point de vue de cette invasion, vivre l'opération aux côtés des combattants permet de saisir le fossé qui sépare les dirigeants des simples gens et le poids des conséquences des choix des premiers sur les seconds. Les motivations personnelles et égocentriques des dirigeants impactent au plus haut degré la vie des gens simples qui en subissent les lourdes conséquences. Cela met également en exergue le comportement quotidien exemplaire de ces combattants républicains qui œuvrent pour le collectif, pour la défense des idéaux humanistes républicains, pour l'Espagne et les Espagnols.

L'étude des personnages a permis de mettre en évidence que l'auteure reconstruit la mémoire collective de l'Histoire espagnole à travers ces hommes et ces femmes en représentant une fresque fidèle de la société. Au gré du récit l'identité espagnole se tisse autour de cet humanisme républicain, de l'identification à cet idéal mais aussi à une terre, un terroir teinté de nature, de régionalismes, de couleurs et d'accents. Cette Espagne « idéale » est celle dont beaucoup sont nostalgiques et si elle n'existe plus forcément sous sa forme originelle, elle a la capacité de survivre en chacun ; elle prend la forme qu'elle veut ou peut dans le cœur de chacun. Elle peut être langue, accent, terroir, idéaux humanistes, quotidien et elle ne peut être détruite aussi longtemps qu'elle sera transmise. La littérature permet à la fois cette transmission massive et sa perdurance infinie dans le temps.

Le titre choisi pour le roman avait orienté la troisième partie de notre analyse vers le personnage d'Inés et tout ce qu'il symbolise. Nous pressentions qu'Inés était une

incarnation de l'idéologie de l'auteure qui, par ce truchement, permettait à sa propre voix de s'exprimer et de faire passer des messages essentiels concernant les femmes et la vie.

L'analyse de ce personnage -mettant à jour une ferme volonté de défense des femmes et une invitation à une philosophie de la vie basée sur une joie inconditionnelle- a permis assurément de confirmer cette supposition.

Notre étude soutient fermement que la richesse de ce roman est très nettement augmentée par la création du personnage d'Inés. En effet, grâce à Inés l'auteur met en perspective la mémoire individuelle et personnelle. Ce personnage féminin et civil permet d'introduire de nouvelles problématiques dans le récit. Elle permet à l'auteure de dire sa préoccupation et d'aborder l'Histoire à cœur ouvert. Grâce à Inés, l'auteur atteste de sa volonté de dire et faire entendre ce qu'elle a expérimenté qui doit être dit, entendu. Ainsi, Inés permet-elle de donner voix aux femmes, les grandes oubliées de l'Histoire au passé et au présent. L'Histoire des femmes pendant la Guerre civile n'a pas d'existence dans les récits. La littérature historique permet justement de pallier cette absence injuste. Grâce à elle, l'auteure met sur le devant de la scène leur action dans la guerre et également elle dénonce toutes les violences dont elles sont victimes. Les violences d'une éducation restrictive, oppressive et répressive des femmes dès leur plus jeune âge, les violences machistes qui les écorchent tout au long de leur vie. Cette littérature permet à la fois une réhabilitation au passé et au présent et également une remise en question du statut injuste imposé aux femmes pour soutenir et impulser une action modificatrice ; dénoncer pour agir contre.

Les qualités des femmes sont mises en avant et, en particulier, cette force de vivre, de créer la vie. Comme le titre le suggère, au-delà de toute cette version historique de l'invasion du Val d'Aran, il y a Inés, son histoire, sa joie. Grâce à ce personnage passionnant, le lecteur découvre une vie de résilience pour le peuple espagnol, les exilés en particulier, capables d'affronter les pires difficultés, les plus cruelles souffrances, les malheurs, grâce à leur croyance en la vie, en toutes ces belles choses simples qui en font toute la richesse. L'auteure fait passer, grâce à son personnage, les clefs de la résilience, les clefs de la joie inébranlable malgré les difficultés qui parsèment le chemin de la vie.

En effet, grâce à Inés le lecteur découvre que, même dans le malheur, la vie peut être belle grâce à l'amour de l'humanité, grâce aux relations humaines de toute sorte, grâce à l'amitié, à l'amour, aux enfants, aux rires, aux sourires, grâce au terroir, grâce à tous les plaisirs quotidiens simples de la vie. A travers Inés, l'auteure invite à s'engager dans une attitude active face à la vie qui consiste à chercher en toutes choses sa formule de la joie, ce qui permet à chacun de tenir, avancer et être dans la joie malgré les peines. L'auteur dévoile et invite à découvrir et à adopter la philosophie de la joie. Il s'agit d'une invitation à embrasser la philosophie d'Inés qui croit en la vie, sans être utopique. Certes, les illusions sont perdues quant à l'Espagne rêvée. Jamais plus Inés ne fera de rousquilles, mais, grâce à l'amour, à l'amitié, à la joie, aux rires et sourires, aux valeurs humaines, à la culture, aux traditions régionales, aux passions, et surtout grâce aux enfants et petits-enfants, leur Espagne ne mourra jamais. Elle survivra dans le cœur de tous ces hommes et ces femmes mus par les valeurs humaines d'amour, d'amitié, de solidarité, de fraternité, de respect, de loyauté et par tout cet héritage historique, culturel, humain qui leur a été transmis.

Grâce à ce roman d'Almudena Grandes, il nous a été donné la chance de recevoir cette philosophie et la possibilité de l'adopter à notre tour. Xavier Verougstraete offre l'adage que « La joie est un secret qui gagne à être divulgué. »<sup>1179</sup> Almudena Grandes semble avoir placé de telles aspirations dans ce roman.

Il offre au lecteur la possibilité de tenter une aventure pour vivre mieux. Ainsi, Inés symbole de la joie à toute épreuve parce qu'elle aime la vie dans toutes ces choses simples sème des graines de joie que chacun peut choisir de faire pousser à son tour. Il y aura ainsi d'autres Inés, et tant qu'il y aura des Inés, il y aura de l'humanité, de la vie, de la joie. La notion de transmission de ce qui a été reçu par l'Autre, les anciens, la famille, les amis, les inconnus, les artistes, les auteurs, les enfants, la terre, le terroir, est primordiale dans ce roman. Ce roman atteste de l'idée que j'ai reçu quelque chose qui est important pour moi donc je le transmets à d'autres pour eux, pour moi, et pour ces choses qui me paraissent importantes.

---

<sup>1179</sup> *Op.cit.* (Verougstraete, 2006), p. 127.

Ce livre s'adresse au lecteur pour lui présenter sa joie, proposer de la recevoir et d'en faire usage. Le livre d'Almudena Grandes fait cadeau de la joie dans son contenant et dans son contenu :

*Quand on y songe, la proximité de ces deux termes, le livre et la joie, crée l'effet étrange d'un redoublement, comme si en parlant de livres, on parlait déjà de joie, et comme si, également, en parlant de joie, le livre n'était pas très loin. La joie est une passion ; le livre en est un de ses instruments. « Si vous aimez les livres, vous serez heureux toute votre vie » répètent à travers les siècles les membres de la tribu des lettrés.*

*Quand il est bien écrit, quand sa voix est singulière et concrète, quand sa parole est unique et ici encore sans synonyme, le livre offre une joie sans pareille. Et l'on pourrait donc se dire qu'un livre sur la joie l'offre deux fois, le contenu étant exalté par le contenant. [...].*

*C'est comme s'il y avait deux voies vers la joie. L'une simple, naturelle, peu réfléchie. L'autre complexe, cultivée, pensée. Le grand art est de conjuguer ces deux voies, et, comme ici, de parvenir à ce que jamais l'une n'éclipse l'autre.<sup>1180</sup>*

Avec *Inés y la alegría*, les deux voies d'accès à la joie, la simple et la complexe, semblent s'être conjuguées avec succès et ne font qu'une « *Alegría* ».

Dans la compilation de ses articles parus dans *El País*<sup>1181</sup> relatifs à la colonne de la dernière page du journal publiée par Manolo Vázquez Montalbán, Almudena Grandes confie avoir hérité de l'idée que ce qui est le plus important ce ne sont pas les réponses mais les questions : « [...] porque él me enseño que en el columnismo, en la literatura y en la vida, las preguntas son mucho más importantes que las respuestas ».

Cette maxime apparaît, d'ailleurs, sous forme de clin d'œil dans *El lector de Julio Verne* lorsque Nino explique combien la lecture que lui a fait découvrir Doña Elena a enrichi sa culture mais aussi sa vie :

---

<sup>1180</sup> *Ibid.* (Verougstraete, 2006), p. 129.

<sup>1181</sup> *Op.cit.* (Grandes, *La herida perpetua* El problema de España y la regeneración del presente., 2019), Preliminar historia de este libro, p. 10.



[...] me enseñó un camino, un destino, una forma de mirar el mundo, y que las preguntas verdaderamente importantes son siempre más importantes que cualquiera de sus respuestas.<sup>1182</sup>

Il n'est pas possible de nier qu'avec ce roman Almudena Grandes invite à parcourir un chemin, autant que faire se peut, vers la joie.

Au moment de conclure cette étude qui a soulevé la question suivante : est-ce que la littérature a le pouvoir de changer le monde ?

Au vu des analyses effectuées tout au long de ce travail de recherche, il semble juste de dire que le roman d'Almudena Grandes *Inés y la alegría* change d'une certaine façon le monde. Cette thèse tend à démontrer que ce roman impacte premièrement ses lecteurs du fait de la reconstruction historique rigoureuse qui rétablit une mémoire juste et pansé quelque peu les plaies laissées béantes par la Guerre civile. Elle modifie la façon de voir les combattants républicains espagnols et permet de prendre toute la dimension de leur sacrifice et de leur importance dans l'Histoire. Savoir que cet altruisme est possible et si crucial dans l'Histoire impacte le lecteur. Il prend conscience que cela est possible et que l'individu peut agir à sa hauteur pour le collectif. Elle agit également sur lui en éveillant et aiguisant son esprit civique, social, idéologique par la remise en cause politique et sociétale d'un système oligarchique exploitant à ce moment-là et de nos jours encore. Il est recevable de penser que cette découverte des turpitudes communistes peut modifier la façon de voir et d'interpréter la vie politique actuelle. Enfin, la remise en question de la traditionnelle éducation catholico-bourgeoise oppressive des femmes ne peut qu'entraîner une réflexion et une prise de conscience de l'injustice infondée de celle-ci, ce qui donne une impulsion pour changer les choses et tendre vers une éducation et un système égalitaire.

Ce roman permet la revalorisation de la femme, dans le passé, dans le présent, et dans le futur grâce à la mise en exergue de ses capacités, de ses forces qui font qu'elle insuffle la vie, affrontant toutes les difficultés. Cette capacité des femmes à créer la vie est liée à une philosophie de la joie qui permet de surmonter toutes les épreuves grâce

---

<sup>1182</sup> *Op.cit.* (Grandes, *El lector de Julio Verne*, 2012), p. 191.

à l'Autre, quel qu'il soit, grâce aux liens de toute sorte, grâce à tous les plaisirs simples de la vie. Almudena Grandes révèle à travers le personnage d'Inés le fait qu'elle-même est une « decidida partidaria de las alegrías de este mundo. »<sup>1183</sup>

Dans leur étude *Memoria colectiva e identidad nacional*, Alberto Rosa, Florentino Blanco, David Travieso y Juan A. Huertas définissent l'évocation du passé depuis le présent comme une recherche de ce que nous fûmes, comment sommes-nous arrivés à ce que nous sommes et que souhaitons nous devenir. Mémoire, identité et histoire se fondent dans cet acte: "Cuando desde el presente se evoca el pasado para dilucidar quiénes fuimos, cómo hemos llegado a ser lo que somos, y en qué queremos convertirnos, memoria, historia e identidad se funden indisociablemente en un mismo acto".<sup>1184</sup>

Notre thèse nous a permis de constater que dans le roman, *Inés y la alegría*<sup>1185</sup>, Almudena Grandes met en perspective Histoire, Littérature et Mémoire pour réparer l'Histoire passée et conséquemment le présent avec une réécriture plus juste, pour mettre le Franquisme et les dirigeants politiques communistes face à leur responsabilité et rendre hommage à ses Hommes et à l'humanisme républicain qui les a toujours animés et pour lequel ils ont toujours lutté. La critique de l'oligarchie politique et à l'opposé la mise en valeur de l'humanisme républicain répare le passé et influe la vision politique et sociale du présent.

Le roman *Inés y la alegría*<sup>1186</sup> participe à la construction d'une mémoire collective autour d'éléments fondateurs, l'humanisme républicain, l'identité et la culture espagnole. L'auteure s'engage dans son écriture en défendant ces éléments qui lui sont chers et elle les transmet pour les faire vivre. L'auteure engage sa propre mémoire individuelle en faisant référence à des problématiques qui lui sont chères telle que la place de la femme dans la société espagnole. Elle fait mémoire des femmes dans

---

<sup>1183</sup> *Ibid.* (Grandes, *La herida perpetua El problema de España y la regeneración del presente.*, 2019), p.10.

<sup>1184</sup> *Op.cit.* (Rosa, Bellelli, Bakhurst, & eds., 2000), p. 382.

<sup>1185</sup> *Op.cit.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

<sup>1186</sup> *Ibid.* (Grandes, *Inés y la alegría*, 2011).

l'Histoire, des femmes qui l'ont marquée devenant témoin de témoins pour passer leur expérience qu'elle considère importante de donner à connaître.

Almudena Grandes signifie ce qui lui paraît essentiel -la mise en valeur du peuple, des hommes et des femmes ordinaires ; la valorisation, la préservation et la transmission de l'identité culturelle ; la diffusion et l'incitation à la philosophie de la joie, la défense des femmes passées, présentes et futures dans une société à tendance sexiste de tous temps- dans cette passation de mémoire, dans cette transmission utile pour le présent et pour les combats qu'il reste à mener, en particulier pour les femmes. L'écrivaine croise l'Histoire de l'Espagne et les Mémoires de ceux qui font l'Histoire pour le présent, pour inviter à la réflexion, à l'action ; l'humanisme républicain et la cause des femmes sont deux luttes qu'elle fait renaître du passé pour les sauver au présent. Elle fait acte également de mémoire pour le présent des lecteurs. En incarnant cette Histoire de l'humanisme républicain et des femmes dans *Inés*, l'auteure lui permet d'agir sur l'actualité.

*Inés* œuvre pour les Républicains, pour les femmes et plus encore. En effet, cette étude a également démontré que l'auteure fait vivre à travers ce personnage une philosophie de la joie qui l'anime personnellement, qui a animé nombre de femmes espagnoles républicaines avant elle et qu'elle souhaite tout particulièrement transmettre. Avec ce roman, l'auteure sème une graine, une invitation à l'humanisme et à la philosophie de la joie et elle propose de la saisir pour la transmettre à son tour. *Inés y la alegría* est une ode à l'humanisme républicain, une ode aux femmes et une invitation à la philosophie de la joie.

# BIBLIOGRAPHIE

## A. Etudes historiques :

- Agustí, F. S. (2001). *Maquis y Pirineos La gran invasión (1944-1945)* (éd. 2a Edición). Lleida: Editorial Milenio Biblioteca de los Pirineos.
- André, M. (2020, Octubre). *Books n°111*. <https://www.books.fr/benito-perez-galdos-genie-meconnu-litterature-espagnole/>
- Arasa, D. (1984). *Años 40, Los maquis y el PCE*. (p. I. v0.62, Éd.) Editorial Argos Vergara.
- Aróstegui, J., Marco, J., & (eds.). (2008). *El último frente La resistencia armada antifranquista en España 1939-1952*. (e. e. r1.0, Éd.) NC.: Editor digital ugesan64&jasopa 1963.
- Casanova, J. (2013). *España partida en dos, Breve historia de la guerra civil española*. (Crítica, Éd.) Barcelone: Planeta.
- Colmeiro, J. F. (2005). *Memoria histórica e identidad cultural De la postguerra a la postmodernidad* (éd. Memoria rota Exilios y Heterodoxias Serie Estudios). Barcelona: Anthropos.
- Cruz, R., Pérez, M., & eds. (1997). *Cultura y movilización en la España contemporánea*. Madrid: Alianza Editorial.
- Cubero, J. (2013). *Les Républicains espagnols la retirada*. Pau: éditions Cairn.
- Domínguez, A. M. (2001). *Exorcismos de la memoria Políticas y poéticas de la melancolía en la España de la transición*. Madrid: Ediciones Libertarias.
- Dosse, F., (2005). *L'Histoire en miettes : des Annales à la nouvelle histoire*, La Découverte, Paris.
- Dreyfus-Armand, G. (1999). *L'exil des Républicains espagnols en France De la Guerre civile à la mort de Franco*. Paris: Albin Michel.
- Líster E., (1983). *Así destruyó Carrillo el PCE*, Barcelona, 1983.
- Lukacs, G. (2000 [1965, Férenc Jánossy]). *Le roman historique*. Paris: Petite bibliothèque Payot.
- Martorell, M. (08.12.14 [2000]). *Jesús Monzón, el líder comunista olvidado por la historia*. ePub Ugesan64&jasopa1963.
- Medina Domínguez, R., *Exorcismos de la memoria Políticas y poéticas de la melancolía en la España de la transición*, Ediciones Libertarias, Madrid, 2001, p. 16.

- Ortiz, J. (2006). *ROUGES Maquis de France et d'Espagne LES GUERILLEROS*. Pau: Atlantica.
- Ortiz, J. (2010). *Sobre la gesta de los guerrilleros en Francia*. Biarritz: Atlantica Séguier édition.
- Renan, E. (1882). *Qu'est-ce qu'une nation?* Paris : La Sorbonne.
- Sirinelli, J. (2005). Réflexions sur l'histoire et l'historiographie du XXe siècle français. *Revue historique* : <https://doi.org/10.3917/rhis.053.0609>, (Consulté le 11 août 2021).
- Traverso, E. (2005). *Le passé, mode d'emploi histoire, mémoire, politique*. Paris: La fabrique éditions.

## **B. Etudes littéraires:**

- Faber, S. (2011). *La literatura como acto afiliativo. La nueva novela de la guerra civil. Contornos de la narrativa española actual (2000-2010). Un diálogo entre creadores y críticos*. Coord. Palmar Álvarez-Blanco y Toni Dorca. Madrid: Iberoamericana/Vervuert.
- Ferreras, J. I. (2013). *La novela en el siglo XIX (desde 1968)*. (eBooks, Éd.) Madrid: ACVF Ensayo Editorial.
- Jouve, V. (2001). *L'effet-personnage dans le roman*. Paris: Presses Universitaires de France
- Lukacs, G., 2000 ; [1965, Ferenc Jànosy] *Le roman historique*, Petite bibliothèque Fayot : Paris.
- Mata, C., (1995), *La novela histórica teoría y comentarios*, Edición de Kurt Spang, Ignacio Arellano y Carlos Mata, Ediciones Universidad de Navarra, S. A. (EUNSA), Navarra, 1995.
- Merlo-Morat, P. (2013). *Littérature espagnole contemporaine*. Paris: PUF .
- Miquel, M. A. (2014 Edición en forma digital [2013]). *Cómo escribir una novela histórica*. Barcelona: Alba Guías del escritor.
- Thion Soriano Mollá, D., *Destins, Destinations, Destinataires*, Université de Nantes, Centre International des Langues, 2001.

## **C. Etudes sur la Mémoire**

- Beisel, I. (1997). *El arte de la memoria: incursiones en la narrativa española contemporánea*. Mannheim: ask.
- Cuesta, J. (2008). *La Odisea de la memoria Historia de la memoria en España siglo XX*. Madrid: Alianza Editorial.
- Fernández Aguilar, P. (1996). *Memoria y olvido de la guerra civil española*. Madrid: Alianza Editorial.
- Halbwachs, M. (1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris: Albin Michel.
- Lauge Hansen, H., Cruz Suárez, J. C., & eds. (2012). *La memoria novelada, Hibridación de géneros y metaficción en la novela española sobre la guerra civil y el franquismo (2000-2010)*. (P. Hispánicas, Éd.) Bern: Peter Lang.
- Petit, L. (2006). *La mémoire "Histoire du concept de mémoire"*. Paris: PUF.
- Pierron, J.-P. (2006). *Le passage de témoins*. Les édition du Cerf.
- Ricoeur, P. (2003). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Lonrai: Editions points.
- Rosa, A., Bellelli, G., Bakhurst, D., & eds. (2000). *Memoria colectiva e identidad nacional*. Madrid: Bibioteca nueva.
- Sartorius, N., & Alfaya, J. (1999). *La memoria insumisa sobre la dictadura de Franco*. Madrid: Espasa e Hoy.

#### D. Etudes philosophiques:

- Cyrulnik Boris, J. G. (2012). *Résilience, connaissances de base*. Paris: Odile-Jacob.
- Lenoir, F. (2018). *La puissance de la joie*. France: Fayard.
- Verougstraete, X. (2006). *La joie Une spiritualité philosophique* . Paris: Editions Accarias L'originel.

#### E. Etudes sur Benito Pérez Galdós

- Del Moral, R. (2005). *Episodios nacionales Primera serie Benito Pérez Galdós*. (E. R. Moral, Éd.) NC.: Mare Nostrum Comunicación.
- Galdós, B. P. (2013 [1805-1880]). *Episodios Nacionales*. e.artnow.
- Hinterhäuser, H. (1963). *Los episodios nacionales de Benito Pérez Galdós*. (B. r. hispánica, Éd.) Madrid: Editorial Gredos.

F. **Romans:**

- Aub, M. (1978-1979). *El Laberinto Mágico*. España: Alfaguara.
- De Lucca, E. (2010 Pour la traduction française). *Le jour avant le bonheur*. Imprimé en Espagne: Folio Gallimard.
- Zafón, C. R. (2009). *La sombra del viento*. Barcelona: Vintage Español.

G. **Ecrits d'Almudena Grandes :**

- Grandes, A. (1991). *Te llamaré viernes*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (1996). *Modelos de mujer*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (1998 [2004]). *Atlas de geografía humana*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2002 [1994]). *Malena es un nombre de tango*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2003). *Mercado de Barceló*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2004 [1989]). *Las edades de Lulú*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2004). *Castillos de cartón*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2007 [2002]). *Los aires difíciles*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2009 [2005]). *Estaciones de paso*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2009 [2007]). *Corazón helado*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2011). *Inés y la alegría El ejército de la Unión Nacional Española y la invasión del valle de Arán, Pirineo de Lérida, 19-27 de octubre de 1944*. Barcelona: Maxi Tusquets Editores.
- Grandes, A. (2012). *El lector de Julio Verne*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2014). *Las tres bodas de Manolita*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2015). *Los besos en el pan*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2017). *Los pacientes del doctor García*. Barcelona: Tusquets.
- Grandes, A. (2019). *La herida perpetua El problema de España y la regeneración del presente*. Barcelona: Tusquets Editores.
- Grandes, A. (2020, 01 05). Galdós para entender la España de hoy. *El País* : [https://elpais.com/cultura/2020/01/03/actualidad/1578059139\\_077727.html](https://elpais.com/cultura/2020/01/03/actualidad/1578059139_077727.html)
- Grandes, A. (2020). *La madre de Frankenstein*. Barcelona: Tusquets editores.

- Grandes, A. (s.d.). *Play SER La columna de Almudena Grandes*. Récupéré sur Cadena Ser: [https://play.cadenaser.com/seccion/hoy\\_por\\_hoy\\_la\\_columna\\_de\\_almudena\\_grandes/](https://play.cadenaser.com/seccion/hoy_por_hoy_la_columna_de_almudena_grandes/)
- Grandes, A. (s.d.). *Almudena Grandes*. El País: [https://elpais.com/autor/almudena\\_grandes/a/](https://elpais.com/autor/almudena_grandes/a/)

#### H. Sites internet:

- *Asociación para la Recuperación de la Memoria Histórica*. (s.d.) <http://memoriahistorica.org.es/>

#### I. Articles:

- Becerra Mayor, D. (2013, Noviembre 12). *Kamchatka*. <https://ojs.uv.es/index.php/kamchatka/article/view/3162>
- Borgo, K. S. (2020, 09 26). *Vozpópuli Cultura*. Vozpópuli: [https://www.vozpopuli.com/altavoz/cultura/almudena-grandes-entrevista\\_0\\_1395161722.html](https://www.vozpopuli.com/altavoz/cultura/almudena-grandes-entrevista_0_1395161722.html)
- Boucaud, K. (2015, 01 09). Les inégalités en Europe : toujours plus ? quelle réponse ? . *L'Humanité*. <https://www.humanite.fr/les-inegalites-en-europe-toujours-plus-quelle-reponse-562187>
- Caamaño, J. (2018, janvier 8). España, una leyenda hecha realidad . Un precioso collar formado por diversas perlas. *El Debate de Hoy*. <https://eldebatedehoy.es/historia/nacion-espana-concepto/>
- Francesca Blockeel, L. H. (2005). Memoria histórica y hombre sin nombre de Suso de Toro. *Actas XVI Congreso AIH*. Centro Virtual Cervantes.
- Gruss, E. (2019, 07 27). *infoLibre*. [https://www.infolibre.es/tags/personajes/almudena\\_grandes.html](https://www.infolibre.es/tags/personajes/almudena_grandes.html)
- Hessel, S. (2011). *Indignez-vous!* (éd. Revue et augmentée le 07 décembre 2011). Indigène éditions.
- Pérez Galdós, B., (1897). *La sociedad presente como material novelable*, Discurso ante la Real Academia Española, con motivo de su recepción,
- Sanchez, P., (2019, Février 24). *Hommage du chef du gouvernement Pedro Sanchez à l'exil espagnol pour les 80 ans de la Retirada* : "Nous devons leur demander



*pardon*". La Dépêche du Midi: <https://www.ladepeche.fr/2019/02/24/hommage-du-president-du-gouvernement-espagnol-pedro-sanchez-pour-les-80-ans-de-la-retirada-nous-devons-leur-demander-pardon,8034608.php>

- Junquera, N. (2009, octobre 18). 1944: Operación Reconquista de España. *El País*. [https://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811\\_850215.html](https://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811_850215.html)
- L.B. (2016, janvier 18). L'Obs Monde: <https://www.nouvelobs.com/monde/20160118.OBS2935/inegalites-1-de-la-population-mondiale-possede-plus-que-les-99-restants.html>
- Leclerc, A. (2018, Novembre 6). "Les "gilets jaunes", nouveaux "bonnets rouges"?. *Le Monde*. [https://www.lemonde.fr/politique/article/2018/11/06/les-gilets-jaunes-nouveaux-bonnets-rouges\\_5379347\\_823448.html](https://www.lemonde.fr/politique/article/2018/11/06/les-gilets-jaunes-nouveaux-bonnets-rouges_5379347_823448.html)
- Mayor, D. B. (2013, Diciembre). Episodios de una guerra interminable de Almodena Grandes : ¿novelas de la memoria histórica? *Kamchatka*. <https://ojs.uv.es/index.php/kamchatka/article/view/3162>
- Molina, A. M. (2013, 08 31). Admirando a Galdós. *El País*. [https://elpais.com/cultura/2013/08/28/actualidad/1377702083\\_485658.html](https://elpais.com/cultura/2013/08/28/actualidad/1377702083_485658.html)
- Moreno, M. (2018, Décembre 29). *Christina Rosenvinge: "He leído muchas frases sexistas sobre mí. A las mujeres no se nos reconoce el cerebro que hay detrás"*. *El País* S moda Celebrities: <https://smoda.elpais.com/celebrities/christina-rosenvinge-he-leido-muchas-frases-sexistas-sobre-mi-a-las-mujeres-no-se-nos-reconoce-el-cerebro-que-hay-detras/>
- *Panzertruppen*.(s.d.).<http://www.panzertruppen.org/heer/infanteria/armas/matadero.html>].
- Peras, D. (2012, mai 24). La guerre d'Almodena Grandes. *L'express*.
- *Play SER La columna de Almodena Grandes*. (s.d.). Cadena Ser: [https://play.cadenaser.com/seccion/hoy\\_por\\_hoy\\_la\\_columna\\_de\\_almodena\\_grandes/](https://play.cadenaser.com/seccion/hoy_por_hoy_la_columna_de_almodena_grandes/)
- Polémica por la Ley de memoria histórica "El PP acusa a zapatero de 'olvidar la Transición y recordar la Guerra Civil'. (2007, octubre 8). *El Mundo.es*. <https://www.elmundo.es/elmundo/2007/10/08/espana/1191860210.html>
- Ramos, V. R. (2019, octubre 19). Almodena Grandes: «Esta democracia tiene una deuda profunda con los luchadores del pasado». *ZENDA*. <https://www.zendalibros.com/almodena-grandes-esta-democracia-tiene-una-deuda-profunda-con-los-luchadores-del-pasado/>
- UNE. (7 de juin de 1944). *Reconquista de España L'offensive du Val d'Aran (octobre 1944)*. 31 de Octubre de 2018. [espana36.pagesperso-orange.fr/exil/reconquista.html](http://espana36.pagesperso-orange.fr/exil/reconquista.html)

## J. Films :

- Herrero, G. (Réalisateur). (1995). *Malena es un nombre deTango*.
- Herrero, G. (Réalisateur). (2006). *Los aires difíciles*.
- Luna, B. (Réalisateur). (1990). *Las edades de Lulú*.
- Rodríguez, A. (Réalisateur). (2007). *Atlas de geografía humana*.

#### **K. Décrets et lois :**

- Real Decreto (2007, Décembre 26). Ley de la memoria Histórica 52/2007. <https://leymemoria.mjusticia.gob.es/cs/Satellite/LeyMemoria/es/memoria-historica-522007>.
- Ministerio de la Justicia. (2007, diciembre 26). Ley de la Memoria histórica.
- Real Decreto. (1976, 08 3-4). Ley de Amnistía del 30 de junio de 1976 n°10/76, B.O.E. 3 y 4/8/1976.
- Real Decreto. (s.d.). Ley del 14 de marzo de 1977.

#### **L. Réseaux sociaux:**

- Facebook Almudena Grandes: [https:// Almudena Grandes | Facebook](https://AlmudenaGrandes|Facebook).
- Twitter Almudena Grandes: <https://twitter.com/almudenagrandes>.
- Grandes, A. Site Almudena Grandes *Inés y la alegría*. Tusquets editores: [http://www.almudenagrandes.com/ines\\_y\\_la\\_alegria](http://www.almudenagrandes.com/ines_y_la_alegria).

# ANNEXES

- a. Ordre Général d'Opération : *Operación Reconquista de España*.
- b. Ordre général d'Opération N.23, daté du 16/10/1944.
- c. Carte de la pénétration des maquis en Espagne en 1944 tirée de Daniel Arasa.
- d. Carte de l'organisation de la 204e Division cédée à Daniel Arasa par Eduardo Pons Prades.
- e. Reportage tiré du journal El País, 1944: *Operación Reconquista de España. Un superviviente relata el descabellado intento de derrocar a Franco en 1944*.
- f. Article "*Enviados al matadero*" tiré du site Panzertruppen non disponible à ce jour.
- g. Chanson du groupe Nadau, *Qu'ém d'aqueth pais*, L'Encantada, 2013.

- a. Ordre Général d'Opération "*Operación Reconquista de España*".

*Pero más elocuente que cualquier explicación son los textos del propio Plan de Operaciones.*

*El más importante de dichos documentos es la Orden General de Operaciones número 3 y sus anexos, que reproducimos a continuación prácticamente en su integridad. Los textos están mecanografiados, pero escrito a mano en la cabecera se lee «SECRETO», así como el número de la brigada o jefe al que se le entrega y el número de ejemplar, ya que se hacen copias limitadas. El texto está firmado por el jefe de la división, López Tovar, a las 10 horas del día 16 de octubre de 1944.*

*Dice así:*

*«F.F.I. - U.N.E. / Agrupación de Guerrilleros "Reconquista de España". 204 División / 3.a Sección E.M. / ORDEN GENERAL DE OPERACIONES N.3.*

*»I. Situación general, (a) Propia: La 3, 21, 468 y la 402 Brigada se encuentran en territorio español. La 7, 9, 11, 15, 410, 471, 526 y 551 Brigada están acantonadas actualmente en las proximidades de la frontera, (b) Enemiga: Las fuerzas enemigas compuestas de carabineros, Guardia Civil, Policía Armada y algunas unidades del Ejército, están situadas a lo largo de la frontera española.*

*»II. Propósito del mando. Liberación de España, siendo los guerrilleros los que provoquen la insurrección nacional.*

*»III. Misión de la División. La División tiene por misión, como primera fase, la ocupación y liberación del sector delimitado al Norte por la frontera francesa, al Sur por la convergencia de los ríos Cinca y Segre, al Este por el río Segre y al Oeste por el río Cinca. Este sector se dividirá en tantos subsectores como Brigadas tiene la División.*

*»IV. Misión de las Brigadas. Las Brigadas tienen como misión, en la primera fase, la de ocupar y liberar los subsectores que a cada una de ellas se le determina.*

*»3.ª Brigada (ya en España). La 3.a Brigada tiene como misión la ocupación y liberación del subsector que tiene como centro el pueblo de TREMP, limitando al Este por el río Segre y al Oeste por el río Ribagorzana.*

*»21.a Brigada (ya en España). La 21.a Brigada tiene como misión la ocupación del subsector que tiene como centro el pueblo de CAMPO, situado al Este de Boltaña, y*

*limitando al Este por el río Isábena, y al Oeste por el río Cinca. Al Noroeste del subsector, entre los ríos Cinca y Cinqueta, operan fuerzas de la 186 División.*

*»402.ª Brigada (ya en España). La 402.a Brigada tiene como misión la ocupación del subsector que tiene como centro SORT, con tendencia a fijar su dispositivo más*

*bien al sur de esta localidad. Este subsector está limitado al Este por el río Segre y al Oeste por el río Flamisell.*

*»468.ª Brigada (ya en España). La 468.a Brigada tiene como misión la ocupación y liberación del subsector que tiene como centro el pueblo de BENABARRE (Huesca), limitando al Este por el río Ribagorzana y al Oeste por el río Cinca.*

*»Estas unidades tienen en conjunto la misión de facilitar, impidiendo a toda costa el acceso de refuerzos enemigos, haciendo sabotajes y hostigándole continuamente en su retaguardia, una operación combinada que se ha de llevar a cabo por el resto de las Brigadas de la División teniendo como primer objetivo el establecer una cabeza de puente en la parte norte de los Pirineos.*

*»A partir de la recepción de esta Orden las unidades que a continuación se especifican dedicarán el máximo de esfuerzos para localizar pasos de frontera e inspeccionar los respectivos sectores en que cada una de ellas va a operar.*

*»11ª Brigada. Una vez en territorio español se situará en las cotas 2.167 y 2.173, situadas al oeste de VIELLA, desde donde el día A a la hora H iniciará un ataque por sorpresa a la dicha localidad. Se le agregarán 50 guerrilleros al mando de un capitán; éstos, que han efectuado ya varias incursiones en el Valle de Arán, serán utilizados por el mando de la Brigada como guías y fuerzas de refuerzo de gran garantía para el éxito de la operación.*

*»9ª Brigada. Iniciará su penetración en territorio español hasta colocarse en posición ventajosa a la altura del pueblo de SALARDÚ, más bien hacia el Norte, desde donde el día A, a la hora H atacará y conquistará por sorpresa esta localidad prosiguiendo su avance en dirección a Viella hasta enlazar con la 11.a Brigada, cooperará si es preciso en la acción ofensiva de esta Brigada contra VIELLA.*

*»410.ª Brigada. Empezará la marcha en territorio español hasta situarse en posición ventajosa al oeste del pueblo de LAS BORDAS, desde donde el día A a la hora H atacará esta localidad liberándola de las fuerzas enemigas, sin dejar de progresar en dirección de Viella para reforzar la 11.a Brigada, al mismo tiempo que conquista los pueblos que están situados sobre la carretera que va de LAS BORDAS a VIELLA.*

»551.ª Brigada. Las fuerzas de la 551 Brigada se situarán dentro del territorio español de manera que, dividiendo sus efectivos, pueda el día A a la hora H atacar y conquistar los pueblos de BOSSOST y LES. Una vez conseguido cada objetivo las fuerzas de LES se dirigirán hacia el Norte con objeto de liberar BAUSEN y PUENTE DEL REY llegando a la frontera francesa; las fuerzas que hayan conquistado BOSSOST se dirigirán sobre LAS BORDAS, para enlazar y reforzar la acción de 410 Brigada.

»471.ª Brigada. La misión de la 471.a Brigada es la de apoderarse de la localidad de ESTERRI D'ANEU, primeramente, para lo cual se situará lo más cerca y ventajosamente posible, de manera que el día A a la hora H pueda conseguir su objetivo. A continuación seguirá progresando hacia Llavorsí.

»526.ª Brigada. Se situará en las proximidades del pueblo de ALOS para atacar y liquidar la guarnición del mismo, el día A a la hora H. A continuación progresará en dirección de ISIL-BOREU, enlazando y reforzando, si preciso fuera, la acción de la 471.a Brigada, contra ESTERRI D'ANEU.

»15.ª Brigada. La 15.a Brigada en su progreso hacia el interior de España, tiene como primer objetivo la conquista del pueblo de ALINS, el día A a la hora H, con objeto de distraer fuerzas enemigas del sector de Llavorsí y facilitar la acción de la 471.a Brigada sobre Esterrí d'Aneu. Después de la toma de Alins, explotando el éxito, progresará en dirección de LLAVORSÍ, adonde se dirigen igualmente las fuerzas de la 471.a Brigada.

»7.ª Brigada. La 7.a Brigada constituirá la reserva táctica de la División, a las órdenes del jefe de la misma.

»V. Idea de la maniobra. La idea de la maniobra comprende cuatro fases: I) Paso de la frontera y aproximación a los objetivos sobre los cuales se va a operar. Para ello todas las Brigadas se harán auxiliar por un grupo de prácticos de la Región. II) Situar las fuerzas en orden de batalla lo más próximo posible a dichos objetivos. III) Ataque y conquista, el día A a la hora H de los objetivos señalados. La simultaneidad de las operaciones encomendadas a cada unidad es la garantía del éxito. IV) Progresión hacia el interior de España organizando (zonas) de operaciones constituidas sobre los puntos de apoyo y resistencia de los Batallones. Cada jefe de unidad tendrá presente que al alcanzar los puntos que se le han señalado, no sólo consiguen para sí y para su Unidad el orgullo del deber cumplido, sino que facilitará grandemente la misión de las otras unidades, y con ello asegurarán el éxito total de las operaciones. Estos objetivos conseguidos nos procurarán la base que necesitamos para operar en lo sucesivo con material bélico pesado.

»VI. Enlaces. Es de absoluta necesidad conservar el enlace con las unidades que operan en los flancos y con la División. Al iniciar la penetración en territorio español los jefes de unidades dispondrán el establecimiento de un sistema de enlaces con peatones escalonados en profundidad, con objeto de tener al corriente de la situación, en todo momento, a este P.C.(puesto de mando). Antes de que se efectúe el paso de las Brigadas a territorio español, los jefes de las mismas recibirán precisiones sobre la instalación del P.C. de la División.

»VII. Prevenciones. Prisioneros: Aquellos que se hayan significado por su represión en contra del pueblo español, serán juzgados en juicio sumarísimo y ejecutada la sentencia en presencia del pueblo. Los demás serán concentrados en locales que ofrezcan seguridad, en espera de la decisión de los tribunales civiles o militares. Evadidos: se seguirán las normas dadas por la segunda sección de este E.M. Los elementos civiles que merezcan garantías y, voluntariamente, quieran incorporarse a nuestras formaciones, se les armará con armamento recuperado y se les encuadrará con oficiales de las unidades de guerrilleros.

»En mi P.C. a las 10 horas del 16 de octubre de 1944. El Jefe de la División, López Tovar.»

*Cambia el día de la ofensiva*

*PERO tan elocuente como dicho texto son sus anexos. He aquí el primero, en el que se fija el día y hora de inicio de las operaciones, así como los puestos de mando, hospitales de campaña y destrucciones a realizar: «Inmediatamente después de haber recibido este anexo, los Jefes de las Unidades tomarán todas las disposiciones oportunas para, sin pérdida de tiempo, cumplimentar la primera y segunda fase de la IDEA DE MANIOBRA de mi orden de operaciones número 3.*

*1. Paso de la frontera y aproximación a los objetivos sobre los cuales se va a operar.*

*2. Situar las fuerzas en orden de batalla lo más próximo posible a dichos objetivos:*

*El día A es el miércoles dieciocho de octubre de 1944.*

*La hora H es las seis de la mañana del mismo día.*

*El Puesto de Mando de la División se situará dentro del territorio español en el vértice 1.928 (Coordenada X-918.800 Y-955.500), adonde serán dirigidos los comunicados sobre*

*la marcha de las operaciones durante la conquista de los primeros objetivos y una vez liberado el pueblo de Bossost, el P.C. (puesto de mando) Divisionario se trasladará a él.*

*SANIDAD. Se halla instalado en Bagneres de Luchon un hospital con 80 camas y un equipo quirúrgico, al cual serán enviadas las bajas sufridas por la 11, 410 y 451 Brigadas.*

*En Couflens un hospitalillo para las bajas de las 526 y 471 Brigadas.*

*En Hospitalet, un hospitalillo para la 15.a Brigada.*

*En Sentein, un hospitalillo para la 9.a Brigada.*

*DESTRUCCIONES. Adjunto se le envía un plan de destrucciones del sector de la División. Cada unidad lo ejecutará en el subsector que le ha sido asignado por este mando.»*

*Dicho anexo sería parcialmente modificado con otro de la misma fecha de la 3.a Sección del Estado Mayor (Operaciones) por medio del cual se retrasaba el inicio de la operación en 24 horas.*

*El texto es el siguiente: «Con objeto de facilitar los movimientos de las Unidades a los objetivos que se les han señalado, antes del ataque a los mismos.*

*LA HORA "H" SE RETARDA DE 24 HORAS,*

*es decir, que el día A será el jueves 19 de octubre y la hora H las 6 (seis) de la mañana del mismo día.»*

*Sobre los motivos de dicho retraso, López Tovar, que no recordaba inicialmente que se hubiera producido, dice que fue motivado porque faltaban camiones para situar a los guerrilleros en sus puntos de partida.*

*En días anteriores, con fecha 14 de octubre, los comandantes de las Brigadas habían recibido sendas comunicaciones en las que se les daba a conocer el objetivo asignado a su unidad y se les decía: «Sírvanse comunicarme antes de las 24 horas del día de hoy, previa consulta con prácticos o guías del terreno, las horas que necesitarán las fuerzas componentes de esta Brigada para, desde sus acantonamientos actuales, situarse en la posición más próxima y ventajosa al objetivo señalado antes de iniciar el ataque.»*

*En los diversos documentos se especifica, junto a los objetivos, las coordenadas y datos cartográficos en base a planos escala 1:50.000 del Ejército español.*



*Tal dato es particularmente importante, porque muchos de los planos que portaban consigo las unidades guerrilleras que entraron en España habían sido cogidos a los alemanes, lo que es un dato más acerca de los planes germanos para invadir España. Al producirse la Liberación de Francia fueron encontrados en*

*dependencias del Ejército alemán y después se iban vendiendo en tenderetes, como otros muchos objetos, como pianos turísticos o montañeros como recuerda Enric Carreras. Cuando en la AGE tuvieron conocimiento del hecho adquirieron todos los planos que encontraron. Lo que no está claro es como pudieron llegar tales planos a manos de los alemanes, ya que entonces no salían de los centros militares españoles. Mientras unos afirman que debió ser algún alto militar español quien se los facilitó —un dato objetivo es que el Alto Estado Mayor español era profundamente germanófilo—, otros creen que los alemanes pudieron disponer de ellos durante la Guerra Civil española cuando la «Legión Cóndor» y otras unidades teutonas ayudaron a Franco, y no faltan quienes opinan que los germanos lo consiguieron ocupando material cartográfico del evacuado por el Ejército Republicano en su retirada a Francia en 1939.*

*La documentación anteriormente aportada, que lógicamente no es la única pero sí algunos textos fundamentales, rebate argumentos que luego esgrimieron jefes políticos y guerrilleros para auto justificarse diciendo que todo había sido una improvisación. Incluso un importante jefe guerrillero llegó a decir que para la preparación de la ofensiva no se miró más que la guía Michelin. Ciertamente esta guía, escala 1:400.000, fue usada, pero la planificación básica parte de la 1:50.000, y ello aparece incluso citado en los documentos. En la elaboración del Plan estuvieron trabajando durante más de un mes los Estados Mayores antes citados. El propio Emilio Álvarez Canosa «Pinocho», explica que él estaba en contra de la operación, pero el jefe del Estado Mayor de la Agrupación, coronel José García Acevedo, le llevó en Montrejeau a una sala llena de mapas y banderitas por las paredes y mesas y le dijo: «Cómo quieres que nos ayuden los aliados a echar a Franco si nosotros no hacemos una acción como la que estamos preparando. Y me convencieron.»<sup>1187</sup>*

---

<sup>1187</sup> Daniel Arasa, *Años 40 Los maquis y el PCE*, Barcelona, 1984, pp. 114-120.

b. Ordre Général d'Opération N. 23 daté du 16 octobre 1944.<sup>1188</sup>

U.N.E.  
Sección de Guerrilleros  
Reconquista de España.  
204. División  
Sección. E.M.

Orden General de operaciones N°3.

**Situación General.**  
(a) propia. La 3.21.468 y parte de la 402 Brigada se encuentran en territorio español. La 7.9.II.15.410.471.526 y 551. Brigadas acantonadas actualmente en las proximidades de la frontera.  
(b) enemiga. Las fuerzas enemigas compuestas de carabineros, guardia civil, policía armada y algunas unidades del ejército, están situadas a lo largo de la frontera española.

I.- Propósito del mando. Liberación de España, siendo los guerrilleros los que provoquen la insurrección nacional.

II.- Misión de la División. La División tiene por misión, como primera fase la ocupación y liberación del sector delimitado al Norte por la frontera francesa, al Sur, por la convergencia de los ríos Cinca y Segre, al Este por el río Segre y al Oeste por el río Cinca. Este sector se dividirá en tantos subsectores como Brigadas tiene la División.

III.- Misión de las Brigadas. Las Brigadas tienen la misión como primera fase, de ocupar y liberar los subsectores que a cada una de ellas se...

en contra del pueblo español, serán juzgados en juicio sumario y ejecutada la sentencia en presencia del pueblo. Los delincuentes serán concentrados en locales que ofrezcan seguridad, en espera de la decisión de los tribunales civiles o militares.

**EVADIDOS...** Se seguirán las normas dadas por la segunda sección de este E.M.

Los elementos civiles que ofrezcan garantías y voluntariamente quieran incorporarse a nuestras formaciones, se les armara con armamento recuperado y se los encuadrara con oficiales de las unidades de Guerrilleros.

En mi P.C. a las 10 horas del 16 de Octubre de 1944.

El Jefe de la División.  
Lopez Tovar.

Destinatarios.

emplimiento : Srs Jefes de las Brigadas. 7.9.XI.XV.410.471.526.551  
Sr Jefe de la Agrupación.  
Senores Jefes de las Brigadas. 3.21.402.468.  
Archivos.

<sup>1188</sup> Ordre général d'opération N°23 de l'Opération Reconquista de España, 16 octobre 1944, In Ibid. (UNE, 1944), [Disponible à l'adresse URL : <https://espana36.pagesperso-orange.fr/exil/reconquista.html>], (Consulté le 02/09/2020).

c. Pénétration des maquis en Espagne en 1944<sup>1189</sup>.



<sup>1189</sup> *Ibid.* (Arasa D., 1984), p.153.

d. Carte de l'organisation de la 204<sup>e</sup> Division cédée à Daniel Arasa par Eduardo Pons Prades.

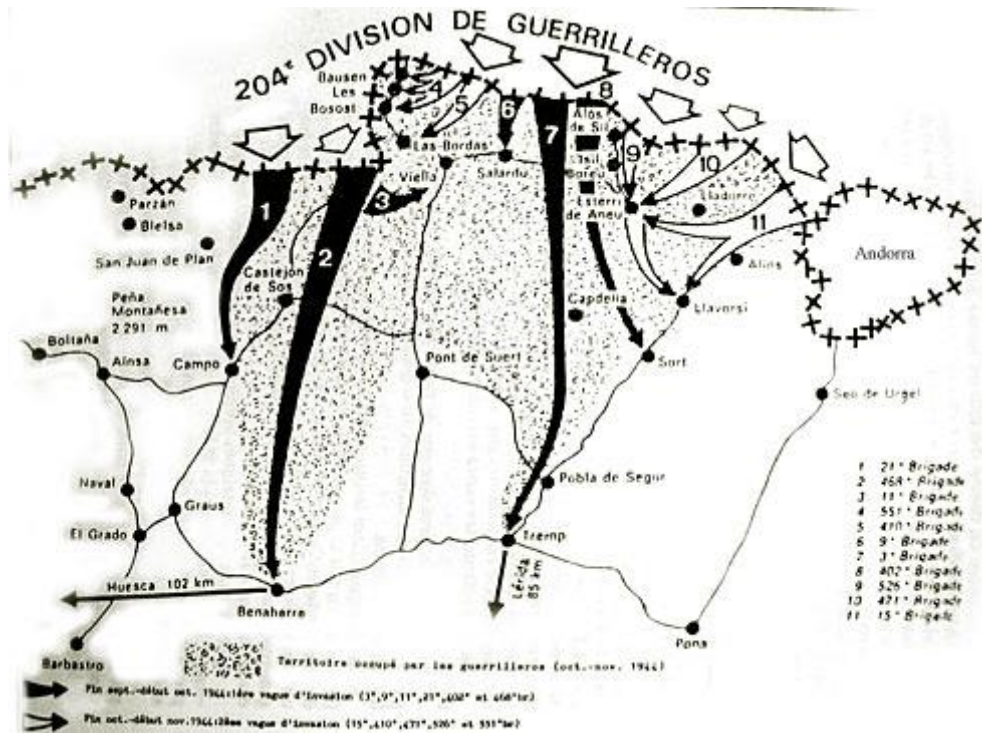


Figure 5 Carte schématique de l'organisation de la 204<sup>e</sup> Division cédée à Daniel Arasa par Eduardo Pons Prades.

e. Reportage tiré du journal *El país*, 1190

*1944: Operación Reconquista de España.*

*Un superviviente relata el descabellado intento de derrocar a Franco en 1944.*

*Mañana se cumplirán 65 años de una misión tan descabellada que ha pasado casi desapercibida. Recibió el ambicioso nombre de Operación Reconquista de España, reunió a cerca de 4.000 hombres muy motivados y mal preparados y consistió en el intento de invasión del país desde Francia para derrocar a Franco y devolverle el Gobierno a Juan Negrín. Fue un desastre. Murieron más de 50 maquis y al menos 30 miembros de las fuerzas franquistas. Y nunca más volvería a intentarse. Santiago Carrillo cuenta en sus memorias que él mismo dio la orden de asumir el fracaso y retirarse.*

*El grueso de los guerrilleros lo componían militantes del Partido Comunista que habían luchado en la Guerra Civil y que, tras huir a Francia, se habían unido a la lucha contra los nazis. "El PC esperaba que los aliados de la Segunda Guerra Mundial les ayudaran a derribar a Franco, pero no fue así", cuenta el ex militar e historiador Fernando Martín Baños, autor de una tesis sobre la operación (Hasta su total aniquilación. Editorial Almena). "Esperaban que se les uniera la población y se sublevase contra Franco", añade el historiador Julián Casanova, "pero habían pasado cinco años de terror y muy poca gente estaba dispuesta a hacer heroicidades".*

*César tardó 64 años en comunicar a la familia de su amigo que había muerto*

*La madre de Joaquín pensaba que su hijo había perdido la memoria*

*La operación duró una semana. "Ha estado tanto tiempo silenciada porque ni a Franco le interesó que se supiera ni al PC asumir un fracaso tan grande", explica Martín Baños.*

*Entre aquellos 4.000 hombres que venían de perder la Guerra Civil había también despistados. Es el caso de César Rodríguez y Joaquín Suárez León, dos jóvenes que no llegaban a los 20 años y que acabaron en 1944 disparando una ametralladora en un pueblecito de Lleida después de haber*

---

<sup>1190</sup>*El País*, Archivo, edición impresa, Natalia Junquera, Madrid, Domingo, 18 de Octubre de 2009. Archivado en: Francisco Franco PCE Franquismo Historia contemporánea Historia Partidos políticos Política Ciencia , [Disponible à l'adresse URL : [http://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811\\_850215.html](http://elpais.com/diario/2009/10/18/espana/1255816811_850215.html)], (consulté le 26 août 2019).

*escapado de la fábrica alemana de armamento nazi a la que habían ido a trabajar para enviar dinero a casa.*

*"Hacíamos los tanques Tigre para los nazis, pero pasábamos tanta hambre, tanto frío y tanto miedo con los bombardeos que decidimos escaparnos y regresar a España. Tuvimos la suerte de que bombardearon el tren en el que íbamos y nos libramos del control. Luego seguimos a pie, hasta que llegamos a Dijon (Francia)", cuenta César, de 84 años, desde Almuñécar (Granada).*

*Allí encontraron a una chica "muy guapa y de lo más simpática" que les llevó a su casa y les dio de comer. "Nunca pensé que ella era un enlace de las Fuerzas Francesas del Interior", confiesa César. "Nos hicimos novios y ella lo arregló todo para incorporarnos a estas fuerzas llamadas maquis".*

*Fue el principio de aquella aventura descabellada. Joaquín y César fueron conducidos a una brigada de guerrilleros españoles que los encerraron en un cuarto y les observaron con suspicacia. "Pensamos que nos iban a fusilar", recuerda César. Cuando sólo les propusieron unirse a su lucha, respiraron aliviados y aceptaron. Su primera tarea consistió en "buscar a los nazis que trataban de escapar para España y hacerlos prisioneros". En sus memorias, César describe así aquellos días: "Pasábamos el tiempo haciendo recorridos en busca de alemanes. Los aviones americanos les perseguían ametrallándolos en su retirada y ellos incendiaban casas de campesinos en su huida. Era dantesco".*

*Hasta que una mañana les reunió un oficial para hablarles de la Operación Reconquista. "Nos dijo que éramos la salvación de la patria, que los españoles estaban hartos del fascismo y que nos recibirían como héroes. Aquella arenga nos llegó al alma. Ahora lo pienso y me río. No es que no nos negáramos, ¡es que no hicimos una pregunta! Mandaban la brigada dos hermanos muy valientes pero sin idea de tácticas militares", cuenta César. Recibió una ametralladora "de las que los americanos lanzaban en paracaídas" y dos cintas de balas. "Eso eran cinco minutos de disparos", aclara. 300 segundos de munición para reconquistar España.*

*"Cruzamos el Pirineo con un petate que pesaba unos 50 kilos. Nos dijeron que estaba prohibido tirar una sola bala, que si queríamos deshacernos de algo de peso, tiráramos la ropa o la comida. Y así lo hicimos", cuenta César. En sus memorias añade: "Con el tiempo y mirando mapas vi la odisea en la que nos metieron. En la despedida con estos famosos oficiales se cantó la Internacional con el puño en alto. Fue donde supe que éramos comunistas".*

*Semanarios como Lucha llevaban tiempo arengando a sus guerrilleros a levantarse contra "Franco y los falangistas recalitrantes" con textos ingenuos en los que se leía: "Los unos y los otros (...) Muchos españoles han sido engañados y creyendo defender a la verdadera patria han luchado al lado de*

*Franco. Tienen tiempo a rectificar". Así que cuando llegaron a Alins (Lleida) los franquistas les estaban esperando.*

*La noche antes de entrar en combate, César y Joaquín se prometieron que si alguno de los dos moría, el otro avisaría a la familia. Joaquín fue la primera víctima en Alins. "Iba en el primer pelotón. Cuando lo vi, tenía tres balazos y las vendas en las manos pues se ve que había intentado taponarse las heridas", cuenta César. En sus memorias escribió: "En esos momentos no sé si tuve tristeza. Era como una película todo lo que nos estaba pasando". Lograron tomar aquel pueblo durante unas horas. "Los franquistas debieron pensar que éramos más y pidieron refuerzos. Hicimos salir al alcalde y salió llorando de miedo. Mataron una vaca y un carnero para que comiéramos, y justo cuando estaba lista la comida, empezaron a llover los tiros".*

*César huyó en el caballo de un general franquista. Al llegar a Tor, un pueblo cercano, vio que sus compañeros habían incendiado un cuartel de la Guardia Civil con los agentes dentro. "Había muertos de los nuestros con granadas en los correaes y los aldeanos nos pidieron que se las quitáramos porque les daba miedo tocarlos", recuerda. Con otro compañero intentaron deshacer el camino andado por la montaña. Y empezó a nevar. "Al que le dé sueño y cierre los ojos, muere", le dijo otro guerrillero. "Al regresar al punto de partida, en Francia, nos recibieron como cobardes". César durmió 24 horas seguidas. Al despertar "eché en falta a Joaquín".*

*"Nunca cumplí mi promesa", cuenta con remordimientos. Ha subrayado esta frase en sus memorias. El miedo y los años de huida que todavía le esperaban le impidieron contactar con la familia de su amigo. Hasta que en mayo de este año, casi 65 años después, y gracias a un amigo investigador, Jesús Eduardo Sánchez, localizaron en el Archivo General de la Administración las cartas que la madre de Joaquín, desesperada al no saber de su hijo, había escrito al Consulado alemán, e incluso al Papa. Y su dirección. "Mi abuela, la madre de Joaquín, murió hace 29 años. Casi se volvió loca de buscarle y aquella pena nos la pasó a todos", cuenta Irene Cuevas, sin poder contener las lágrimas. "Joaquín se había ido a Alemania para mandar dinero a casa. Falsificó la firma de sus padres porque era menor y cuando mi abuela le veía los papeles para irse se los rompía. Todo el dinero que le envió a mi abuela sigue en la misma cuenta. Ella nunca quiso tocarlo por si él volvía. Y pensar que este hombre sabía que Joaquín estaba muerto...", se lamenta.*

*Conmocionados por la noticia, las tres hermanas de Joaquín y sus sobrinos acudieron recientemente a la iglesia de Alins, el lugar donde César les dijo que estaba enterrado Joaquín. "Pero los restos fueron trasladados al cementerio municipal hace tiempo y ahora es muy difícil averiguar si está allí", cuenta Irene. "Mi abuela murió con la esperanza de que seguía vivo. Estaba convencida de que había perdido la memoria y vagaba por ahí sin saber quién era. Cuando veía a un mendigo por la calle, lo seguía*

*para ver si era su hijo. Si lo hubiéramos sabido antes, ¡nos habría ahorrado tanto sufrimiento!".*

*A sus 84 años, a César le pesa no haber cumplido su promesa. Perdió la dirección de Joaquín tras arrojar al mar la documentación que llevaba antes de ser interrogado por la policía secreta. Después, se fue a Venezuela, donde levantó tres constructoras y regresó a España con 82 años y miedo a los secuestros. "No supe por dónde buscar. Tuve miedo. Pero nunca dejé de pensar en él".*



- Article intitulé *Enviados al matadero* tiré du site Panzertruppen :<sup>1191</sup>

Cet article propose le témoignage de deux protagonistes de l'invasion du Val D'Aran que nous avons choisi car il apporte un point de vue quelque peu différent sur les événements de *Operación Reconquista*.

### Enviados al matadero

***"Hace cincuenta y ocho años, en octubre de 1944, tres mil guerrilleros comunistas invadieron el Valle de Arán para alzar al pueblo español contra Franco. Dos de sus protagonistas analizan hoy el estrepitoso fracaso de la "Operación Reconquista de España"***

*UNO DE LOS ACONTECIMIENTOS MÁS sorprendentes de la posguerra civil y de la resistencia exterior contra Franco es la invasión del Valle de Arán, en el Pirineo leridano, por guerrilleros republicanos -comunistas, fundamentalmente-. Ocurrió a finales de octubre de 1944 y tenía como objetivo, una vez ocupado el Valle, seguir avanzando por territorio español y desencadenar una sublevación general para derrocar al régimen franquista.*



*La operación Reconquista de España pasó de proyecto a ejecución el día 21 de septiembre de 1944, cuando el Estado Mayor de la Agrupación de Guerrilleros transmitió por escrito al coronel Vicente López Tovar, jefe de la XV División, la orden: " De conformidad con la Orden General de esta Agrupación, fecha de ayer, inmediatamente se pondrá Ud. en camino en dirección del P.C. (Poste de Commandement: Cuartel General) de la antigua XXVI División, situado en Chalabre (Ariège), Château de Chalabre, para hacerse cargo de la nueva Unidad que se constituye con el número 204 (...)*

*Asimismo con toda urgencia establecerá Vd. su nuevo P.C. en el Pirineo, dando cuenta inmediata del cumplimiento de la Orden, así como de las medidas que para ello tome". En el membrete figura "FF.I.-U.N.E./ AGRUPACION DE GUERRILLEROS / Reconquista de España"*

*Las siglas FFI corresponden a la organización Forces Francaises de l'Intérieur, que aglutinaba a los dos ejércitos guerrilleros franceses: el gaullista, Armée Secrète, y el comunista, Francs-Tireurs et*

---

<sup>1191</sup>*Enviados al matadero, Site Portal militar, Comunidad dedicada al Estudio de la Historia militar [Autrefois consultable à l'adresse : <http://www.panzertruppen.org/heer/infanteria/armas/matadero.html>],*

## *Partisans Français.*

*UNE (Unión Nacional Española) nace en el seno del Partido Comunista Español, a raíz de la invasión de la Unión Soviética por las tropas nazis en el verano de 1941, para evitar la entrada de España en la guerra al lado del Eje. No se concreta, sin embargo, en un programa político hasta la denominada Conferencia de Grenoble (se celebró en Toulouse, pero había que despistar a la policía) el 7 de noviembre de 1942, cuando ya la guerra había dejado de ser favorable al fascismo. La UNE se proponía la alianza de todas las fuerzas antifranquistas, fuera cual fuere su color político -no se descartaba ni siquiera a los falangistas- con el fin de derrocar a la dictadura y convocar elecciones democráticas.*

*Instrumento del PCE La Unión Nacional Española era el instrumento político del PCE y la Agrupación de Guerrilleros, su herramienta militar. En realidad esta Agrupación de Guerrilleros españoles no era sino una nueva etiqueta del denominado XIV Cuerpo de Guerrilleros que agrupaba a los combatientes españoles contra el ocupante nazi. La necesidad de unificar toda la resistencia en territorio francés implicaba el tener que ponerse a las órdenes del Estado Mayor de las FFI. Con el cambio de nombre perdió el maquis español la independencia absoluta, pero siguió conservando una práctica autonomía. En cuanto organismo militar continuó siendo un cuerpo de Ejército que encuadraba a toda la guerrilla española en Francia, en nueve divisiones, con un total de 2 5.000 a 30.000 partisanos. A una de estas divisiones, la XXVI, que fue reestructurada y rebautizada como 204, se le encargó invadir el Valle de Arán.*



*El coronel Vicente López Tovar, a quien se encomendó el mando, era miembro del Partido Comunista desde las elecciones del Frente Popular, febrero de 1936, y había desempeñado la jefatura de una división durante la guerra civil española. López Tovar se había visto obligado a pasarlos Pirineos, en compañía del general Modesto, el 10 de febrero de 1939, pero ocho días más tarde estaba de vuelta en España, a las órdenes del doctor Negrín, para apuntalar la resistencia de Madrid. De nuevo en Francia, participó en la creación de una empresa de carbón de leña, tapadera ideal para la concentración y adiestramiento de guerrilleros. Poco más tarde fundó una brigada que se integró en la MOI (Main d'Oeuvre Immigrée), organización del PCF que encuadraba al maquis extranjero.”*

*Como jefe de la XV División de Guerrilleros, el coronel López Tovar se había distinguido en la resistencia sabotando el tráfico ferroviario de la Dordoña, el Lot y la Corrèze, y estando en contacto con el Estado Mayor gaullista en Londres, donde era conocido como Albert, por medio del*

*enlace coronel Berger, alias André Malraux.*

*Era, pues, uno de los jefes guerrilleros que tenía más experiencia militar y que gozaba de mayor prestigio. Precisamente por ser un profesional de valía, Vicente López Tovar difícilmente podía hacerse cargo de la "Operación Reconquista de España" sin rechistar.*

*Asegurarse la retirada El coronel López Tovar, sabía que únicamente los militantes comunistas españoles habían oído hablar de Unión Nacional. Consideraba igualmente absurda la comparación de la ocupación alemana de Francia y Yugoslavia con la instalación en el gobierno español de la dictadura franquista. Pero por disciplina política y camaradería arrojó la dirección de la disparatada empresa. Y lo hizo de manera tan sensata como escasamente ortodoxa: comenzó por asegurar la retirada antes que el ataque, puesto que el ataque estaba abocado irremediabilmente al fracaso. Y en la orden de operaciones dio la prioridad a la salida del Valle situando allí las tropas que permitirían el repliegue.*

*La "Operación Reconquista de España" se inició el 19 de octubre de 1944. La consigna del Alto Mando de la Agrupación de Guerrilleros era ocupar el Valle de Arán y avanzar sembrando la sublevación del pueblo español. Este avance sin objetivos militares precisos le parecía suicida a López Tovar, que temía una maniobra envolvente del enemigo si se alejaba de la frontera. Se imponía, por consiguiente, asegurarla comunicación con Francia, establecer el Cuartel General en el Valle y no seguirla progresión en territorio español hasta no estar seguro de que la insurrección nacional era posible y no una quimera.*

*Una operación de tal envergadura no podía llevarse a cabo sin el consentimiento del Gobierno francés, pero por razones obvias de política internacional no cabía esperar una aprobación oficial. El jefe de las fuerzas fronterizas francesas, coronel Calvetti, le comunicó a López Tovar que tenía orden de no dejarle pasar la frontera, pero, seguidamente, le ofreció hospitales de campaña en territorio francés, haciéndose objetivamente cómplice de la operación. A esta complicidad le obligaba el hecho de que muchos soldados franceses a sus órdenes eran antiguos compañeros de maquis de los guerrilleros españoles; incluso algunos se le ofrecieron a López Tovar para ayudarle en aquella empresa.*

*Al anochecer del día 19 de octubre, el Estado Mayor de la 204 División (legó en automóvil a Superbagnères desde donde, a pie, llegó al día siguiente al pueblo de Bosost, ya desembarazado por los guerrilleros de guardias civiles. En Bosost se instaló el cuartel general.*

*De los 25.000 a 30.000 hombres que componían la Agrupación de Guerrilleros, sólo entre 12.000 y 15.000 se concentraron en los Pirineos, pero los efectivos de la 204 División ni llegaban a los 3.000 hombres. La penetración de la 204 División de Guerrilleros se inició en la madrugada del 19 de octubre, pero la operación había sido previamente detectada por el espionaje franquista: desde el 12 de octubre, al menos, se habían dado instrucciones a las fuerzas del servicio de fronteras (Guardia Civil y Policía Armada, principalmente) para que extremaran el control a fin de que "no pasen desapercibidos la existencia de grupo grande o pequeño que, infiltrado a través de las fragosidades del terreno, pudiera producir alarma, para aprehenderlo o exterminarlo si ofreciera*

resistencia".

*Sin embargo, la invasión se inició con éxito tanto por el Bajo como por el Alto Aragón. La 551 Brigada, dividida en dos columnas, se apoderó de Bosost por la mañana y de Lés a las 15,00 horas de la misma fecha. El balance fue de seis muertos y 20 heridos propios y tres muertos y dos heridos en las filas franquistas. Así es como Bosost, una de las más importantes poblaciones del valle, pudo ser utilizada como sede del Estado Mayor de los maquis cuando llegó allí, a pie, el día 20.*

*Hubo, sin embargo, fuerte lucha en algunos puntos. Tras 15 horas de marcha desde la frontera, la 410 Brigada se enfrentó en Las Bordas con 110 soldados y ocho carabineros. La guarnición resistió hasta las 19,30 horas del día 20. Las bajas fueron seis muertos y 20 heridos por parte de los guerrilleros y 20 muertos (doce de ellos fallecieron quemados por no querer rendirse) y diez heridos entre los defensores del pueblo.*



*Convencidos de su causa*

*Hay que destacar que, desde el principio, los guerrilleros estaban convencidos de que podían evitar el combate esgrimiendo simplemente el programa de Unión Nacional. En el informe fechado el 31 de octubre de 1944, redactado en el Cuartel general de la Agrupación de Guerrilleros, se lee: "Una guarnición de 17 guardias de asalto, situada en el pueblo de Arre, a un kilómetro de Las Bordas, hostigaba constantemente nuestras fuerzas en el ataque a dicha localidad. Dadas las características que tomaba la lucha a nuestro favor, la guarnición destacó un grupo para parlamentar. Se les leyó el programa de Unión Nacional y se les habló de nuestros fines. Volvieron a su base para informar al resto de la guarnición, considerando que no habría inconveniente por parte de ellos para sumarse a nuestro movimiento". La información es totalmente falsa: no se produjo tal conversión. Los guerrilleros comunistas pudieron atacar porque les llegaron refuerzos y "los oficiales abandonaron sus tropas entregándose éstas casi sin resistencia".*

*Hasta el día 23 de octubre fueron tomados Bausén, Caneján, Porcingles, Pradell, Lés, el Portillón, Bosost, Arrós, La Bordeta, Arró, Vilamós, Benós, Las Bordas, Aubert, Betlán, Vilach, Mont, Montcorbau, Vila y Begós.*

*Los mismos nombres figuran en el parte que el primero de noviembre firmó el jefe de Estado Mayor dando cuenta del resultado final de la campaña. De modo que no se avanzó más en la "conquista" a partir del día 23. El informe final dice así: "Con arreglo a la orden de operaciones dada por este Estado Mayor, se realizó la operación asignada para proceder a la liberación del valle de Aragón. Lo que resultó con todo éxito, conquistándose los pueblos de... [se repiten los nombres ya transcritos] estableciéndose una cabeza de puente que permitía con toda facilidad realizar toda clase de transporte y evacuación de heridos.*

*"Esta operación comenzó el día 19 de octubre, fecha en que nuestras fuerzas se lanzaron al ataque sobre los objetivos marcados, continuando la progresión hasta las cercanías de Viella, donde el*

*enemigo ofreció gran resistencia por mantener dicha localidad.*

*"Se le ha causado gran número de bajas, considerándose unas 350 aproximadamente el número de ellas, gran cantidad de heridos y 130 prisioneros. Después de permanecer en España durante el transcurso de once días, el Mando Superior ordenó se procediese a la retirada de todas las fuerzas operantes en el sector valle de Arán.*

*"El P.C. de la División se estableció en el pueblo de Bosost donde permaneció hasta que se efectuó la retirada completa de las unidades".*

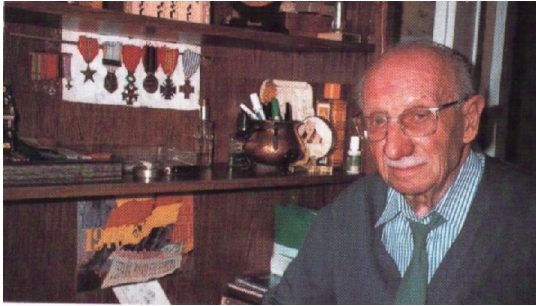
*Aldeas perdidas en el mapa En otras palabras, no sólo no consiguieron sobrepasar el Valle de Arán sino que ni siquiera tomaron Viella, la capital. Se cumplió el expediente permaneciendo cauta y sensatamente cerca de la frontera, prestos a emprender el repliegue, ya desde la entrada. Los pueblos cuyos nombres se esgrimen triunfalmente son pequeñas aldeas en la mayoría, algunas de las cuales deben buscarse con lupa en un mapa de Estado Mayor. De todos modos, los 41 núcleos de población del Valle de Arán no alcanzaban los 6.000 habitantes, escaso campo para la agitación política. Y cuando se puso de manifiesto que la sublevación nacional no surgía por ningún sitio, seguir avanzando carecía de sentido. Tampoco lo tenía atacarla capital, porque entrar en Viella era exponerse a no poder salir. En cuanto a la cifra de bajas causadas a las fuerzas franquista está multiplicada por diez...*

*Desde el momento en que no se podía contar con un mínimo de apoyo de la población, la "Operación Reconquista de España" planeada y ejecutada como una guerra de guerrillas, resultaba un contrasentido. La decisión de retirarse no le fue dictada al jefe de la 204 División por nadie. Al contrario, la dirección del partido no cesaba de apremiarle para que tomara Viella, incluso el día 25, cuando ya el coronel López Tovar había decidido retirarse del Valle.*

*Se ha escrito con frecuencia que Santiago Carrillo en persona ordenó la retirada. Vicente López Tovar lo niega: - No es cierto que Carrillo diera la orden. Carrillo no intervino para nada. Vino cuando ya nos íbamos a marchar. Estábamos en situación insegura desde hacía seis o siete días y cuando mis oficiales me dijeron que las tropas de Gerona y de Lérida comenzaban a subir hacia la frontera yo di la orden de prepararse para evacuar. Nos vamos antes de que nos cojan. Entonces llegó Carrillo con el jefe del PCE en Francia. Le enseñé el plan. "Comprenderás -le dije- que no quiero atacar. Y me voy". Me dio la mano: "Yo no tengo tiempo de estar aquí. Me voy". Y se fue sin decirme ni sí ni no.*

*Carrillo se atribuye mayor protagonismo cuando afirma en sus Memorias que estaba "preparado para prever de antemano la invasión del valle de Arán e intentar evitarla y para retirar de allí las unidades guerrilleras en cuanto desembarqué en Francia" (p. 370). Y más adelante: " No me costó trabajo convencerles y que aceptaran organizarla retirada".*

*Lo cierto es que el día 26 de octubre López Tovar ordenó que se desistiera de atacar Viella y se preparara discretamente la evacuación. La orden se precisó el día 27 cuando todos los jefes de brigada recibieron la ordenar de replegarse. El día 28 a las 24,00 horas comenzó la evacuación del*



*Valle y el 29, temprano, ya estaban todos en Francia.*

*Por consiguiente, cuando al anochecer del día 28 se presentaron en el Cuartel General de la 204 División los dirigentes del PCE, entre los cuales figuraba Santiago Carrillo, la orden de evacuación había sido ya cursada. López Tovar no se lo dice a*

*Carrillo porque desconocía cuáles eran sus propósitos; evidentemente, le tranquilizó el que Carrillo no se opusiera, porque no deseaba adoptar una postura de rebeldía respecto al partido comunista.*

*El coronel López Tovar no oculta su satisfacción ante el resultado: 12 muertos solamente en sus filas. Entraron alrededor de 2.500 guerrilleros y salieron 4.000, porque se les unieron otras unidades que ya estaban operando en territorio español... Claro, que las cifras de bajas no casan con la realidad de la operación y parece desmesuradamente exagerado que hubiera por la zona millar y medio de maquis que pudieran unírseles en su retirada.*

*Pinocho: "Querían que nos liquidaran" El comandante Pinocho, titular de la Legión de Honor francesa por su actividad como guerrillero en la resistencia francesa, nos recibió en octubre de 1996 en su domicilio del pueblo provenzal de Gréasque. Intervino en la "Operación Reconquista" como comandante de la 471 Brigada de Guerrilleros. Él era bastante más pesimista respecto a la operación del Valle de Arán en el otoño de 1944.*

*- Desde el día 20 de agosto de 1944 en que mi amigo y antiguo jefe de la 46 División, López Tovar, me convocó para comunicarme la decisión del Cuartel General, yo le dije que entrar por la fuerza en España me parecía descabellado. Me contestó que también a él. Juntos estuvimos escuchando al general Luis Fernández y a los coroneles Acevedo y Salcedo quienes, en una de las salas llenas de mapas con banderitas por todas partes, nos explicaron el desarrollo de las operaciones guerrilleras en la provincia de Lérida y las diversas fases del avance por territorio español.*

*Cuando se nos pidió nuestra opinión yo dije que si habíamos perdido la guerra con los medios con que contábamos todavía, cómo íbamos a poder hacer frente ahora, con 1.500 guerrilleros, a un ejército triunfante. Se nos contestó: "Si los camaradas de Madrid, que están más al corriente de lo que pasa en España, han decidido que el mes de octubre es el momento propicio para efectuar la invasión del Pirineo leridano, es que el pueblo español no espera más que la chispa de esa entrada en masa de los guerrilleros para echar abajo al tambaleante régimen franquista. Además, no vais a esperar a que la liberación de España os la sirvan en bandeja. Hay que hacer como los yugoslavos: organizarlas guerrillas en el interior del país. Los aliados han prometido liberar a Europa de todos los regímenes instalados con ayuda de Hitler y Mussolini, pero con algo tenemos que contribuir nosotros. Cuando consigamos establecer una cabeza de puente, tendremos nuestro pedazo de España, que podrá acoger a un gobierno español, y, desde allí, empezarla reconquista de España".*

*La verdad fue que nuestra brigada se encontró, al entrar en España con un desierto: se había obligado a la población a replegarse a 70 kilómetros al interior. Ni rebaños teníamos con qué sustentarnos. Allí no había más que la Guardia Civil, la Policía Armada, Somatenes, Falangistas y*

*la Legión Extranjera.*

*Ya el primer día me desaparecieron doce hombres a los que mandé que destruyeran un puente. Lo dinamitaron, pero no volvió ni uno. No sé si los mataron, fueron heridos o hechos prisioneros. El caso es que perdí a los doce.*

*Y donde mandaba una patrulla ya no volvía más. No tengo ni idea de lo que podía ser de ellos. Quizás se constituían luego en guerrillas. No quiero decir que los mataran forzosamente. Pero lo cierto es que yo perdí así 33 personas. Y había entrado con 280.*

*- Se dice que su brigada no llegó a librar combate, que se retiró sin pedir permiso a nadie. - Nos enfrentamos con una tropa de unos 900 hombres que llegaron en 30 camiones con las luces encendidas. Nosotros no teníamos más munición que la que llevábamos con nosotros. No teníamos ni para dos minutos de combate. Menos mal que no libramos batalla. Se fueron sin atacarnos. Era una escaramuza para tantear el terreno. ¿De qué nos servían las metralletas [Stern, inglesas] sin posibilidad de recargarlas cuando se nos acabaran las municiones que llevábamos en las cartucheras? - ¿Y no pensaron en eso antes? - Pero si se lo dijimos a los mandos - Y, a pesar de todo, entraron. - Porque nos convencieron. - Pero me está diciendo que no tenían más que para dos minutos de combate. - Y lo sabían ellos. Porque se lo dijimos: "no tenemos ni municiones ni intendencia. Sólo las balas y la comida que llevamos encima". A lo que se nos replicaba: "Pero Pinocho, en cuanto entréis los maquis vais a tener apoyo de toda la población. Y una vez instalado un gobierno en el territorio ocupado lo van a reconocer todas las demás potencias porque así lo han prometido". No teníamos ni dinero para pagar los alimentos que los campesinos pudieran procurarnos. Pero les pagábamos con bonos de la Unión Nacional que les reembolsaríamos cuando ganáramos. Y, claro, se sentían robados y nos denunciaban. - ¿Y no libró nunca batalla? - No, ¿con qué? El día de los camiones, mi comisario político, que era un fanático, me dijo: "Pinocho, hay que atacar". Yo me negué sabiendo que contaba con el respaldo de mis hombres. Era la noche del 19 de octubre y, para empeorar nuestra situación, cayó una nevada muy fuerte. - ¿Pudo retirarse sin problemas? - Sin problema alguno porque lo teníamos previsto. Luego, en Francia ya, se me acusó de haber ordenado la retirada por mi cuenta. Si me espero a que me llegue la orden de Tovar, estoy listo. Todos, menos el comisario, Ceferino Borrego, estábamos de acuerdo. - ¿No tuvo consecuencias personales la decisión? - Ninguna, aunque no las tenía todas conmigo. Me convocaron al Estado Mayor me dijeron que tenía que volver a España. Me negué. Me desmovilicé y me reintegré a mi trabajo en la mina. - A más de medio siglo de distancia, ¿cómo se explica usted que se llevara a cabo una acción bélica con tantas pretensiones y en condiciones tan precarias?*

*- La verdad es que por no tener no teníamos ni sanidad. Yo pregunté: ¿Y si a uno de los nuestros le pegan un tiro, qué hacemos? "Qué vais a hacer, Pinocho, -se me respondió-. Compréndelo...". Sobreentendido: lo rematáis. Nosotros no nos creíamos que la gente se iba a sublevar en cuanto nos vieran, pero nos decíamos: "Será verdad si ellos lo dicen. No nos van a llevar al matadero". Ya ve usted lo tontos que fuimos...*

- ¿Quiere usted decir que los dirigentes del PCE tuvieron el propósito deliberado de suprimirlos?

- Nos mandaron a España a que nos liquidaran. Persegúan una doble finalidad: realizar una operación de prestigio y eliminamos para, además de desembarazarse de militantes resabiados difíciles de manejar, reivindicar mártires. Todos los dirigentes del PCE se encontraron con el problema de hacerse con las riendas del poder. Mientras nosotros nos batíamos el cobre en la resistencia, ellos estaban fuera, en Moscú o en México. Éramos nosotros los que gozábamos de la confianza de los militantes. Había que desembarazar el terreno de competidores poco partidarios de aceptar sin más ni más una disciplina burocrática. En todo caso, el PCE no constituiría una excepción, con este tipo de comportamiento, dentro del movimiento comunista.

*El trasfondo de la operación* Esta es la fecha en la que se sigue sin saber de dónde partió la idea de la invasión y quién fue su estrategia. Enrique Lister ha escrito en su obra ¡Basta! Que fue Stalin mismo quien, a mediados de octubre de 1944, le hizo saber por medio del secretario general del Komintern, Georgi Dimitrov, la necesidad de "obligar a los dirigentes socialistas, anarquistas y republicanos españoles a abandonar su política de pasividad y de espera a que el problema español lo resolvieran desde fuera los imperialistas (...) formar un gobierno o algo parecido que pudiera hablar y tratar en nombre del pueblo español [con el respaldo de] un movimiento popular cuya expresión principal sólo podía ser, en la situación de España, la lucha guerrillera".

Que una decisión de esta envergadura tuviera que tener el beneplácito del Komintern (es decir, de Stalin) es más que plausible. Lo difícil es tener que admitir como pretende Santiago Carrillo, que la operación del Valle de Arán se ideó, planeó y ejecutó bajo la responsabilidad exclusiva del futuro "traidor" Jesús Monzón, a espaldas de la dirección oficial del PCE. En todo caso Carrillo no puede acusar al líder interior de labor "fraccional" por cuanto que la lucha guerrillera era por estas fechas la oficial del partido y en ella estaba implicado como dirigente el propio Carrillo.

Joan Estruch Tobella -El PCE en la clandestinidad, 1982- parece dar en el clavo cuando menciona el "desajuste entre el poder real del PCF en Francia y su representatividad en la escena política nacional e internacional". Por una parte, el Gobierno provisional francés había reconocido -por la autoridad que le confería su victorioso ejército guerrillero de 12.000 hombres- la representatividad oficial del movimiento de liberación español; y por otra republicanos, socialistas y anarquistas se habían unido en un frente común, la Alianza Nacional de Fuerzas Democráticas (en octubre de 1944 precisamente), que arrinconó definitivamente a la fantasmagórica Unión Nacional de obediencia comunista y que no había conseguido adhesiones de otras militancias más que a título personal.

Para Joan Estruch, se trató del "último y más audaz intento de conseguir logros reales que apuntalaran la hasta entonces estéril política de Unión Nacional. Podrá calificarse la operación de descabellada o precipitada en la medida en que no tuvo en cuenta la situación real del país, pero no cabe duda de que en aquella coyuntura específica no carecía de lógica política ni de oportunismo táctico (...) El espectacular fracaso de la invasión fue en gran parte motivado por una concepción de la operación miméticamente inspirada en la insurrección antinazi en Francia".



ENTREVISTA -¿Tenía idea, al recibir la orden, de lo que se trataba? En su actual domicilio de Toulouse, el jefe de la "Operación Reconquista de España" recuerda aquellos momentos. -Antes del 21 de septiembre de 1944, en las reuniones que tuve con el Partido, se me pedía, sobre todo, información sobre nuestra actividad en la resistencia. La primera vez que se me habló de la posibilidad de una invasión de España por el Valle de Arán fue de manera incidental y pensé que se trataba de una idea más de combatir contra el franquismo. Pero en una reunión posterior se volvió sobre el tema, asegurándome esta vez que en España nos estaba esperando el pueblo para sublevarse. Y, a renglón seguido, se me propuso que me hiciera cargo de la operación.

-¿Cuál fue su reacción?

- Reuní a todos los oficiales de mi Estado Mayor en el puesto de mando y llegamos rápidamente a la conclusión unánime de que no estábamos suficientemente armados para enfrentarnos con el ejército franquista. En la siguiente reunión con el Estado Mayor de la Agrupación de Guerrilleros, a cuyas órdenes estaba, manifesté mis dudas respecto a la eventualidad de una sublevación popular antifranquista. Se me reprochó mi escasa confianza en el partido y yo me retiré disgustado.

Rápidamente convoqué una reunión con todos los oficiales de mi futuro estado mayor y les comuniqué que no disponíamos más que de dos o tres coches mal blindados, dos cañones antiaéreos franceses de comienzos de la guerra que habíamos cogido a los alemanes, dos o tres morteros del 81, algunos fusiles de la guerra del 14... Nuestra arma principal era la metralleta que usábamos para la guerrilla. ¿Cómo afrontar en estas condiciones un ejército regular?

Con el hacha en la mano Queriendo saber a qué atenerme, envié a España algunos enlaces para conocer el estado de ánimo de la población. Como ya imaginaba, sus informes no coincidían, ni mucho menos, con lo que me comunicaba el Estado Mayor de la Agrupación de Guerrilleros. No solamente los campesinos no nos recibían con los brazos abiertos, sino que había sitios en que salían a nuestro encuentro con el hacha en la mano.

Volví, por consiguiente, a decir a mis superiores que aquella operación me parecía un disparate. Pero todas estas manifestaciones de protesta se terminaron el 21 de septiembre de 1944 cuando se me dio por escrito la orden de formar la 204 División de Guerrilleros para invadir el Valle de Arán.

-¿Obedeció sin rechistar? - Era una orden y yo, un militar. Obedecía o presentaba la dimisión. A mis oficiales llegué a decirles que dimitía. "No lo haga -me replicaron- porque nombrarán a otro que nos mandará al matadero. Quédese."

En el número de octubre del órgano de la 204 División, Anónimos, se publica un editorial que incitaba a la insurrección nacional: "Podemos y debemos derrumbar a Franco y su Falange (...) Todos los españoles sin distinción de ideología ni clase social y ante el interés común de salvar a la PATRIA, tienen que acudir a este llamamiento. Con la UNIDAD de todos, los franceses han expulsado de su territorio al ejército alemán. Con la UNIDAD de todos, los yugoeslavos han liberado

a su país.

*Con la UNIDAD y la lucha de todos los españoles entorno a nuestra JUNTA SUPREMA DE UNIÓN NACIONAL que en el corazón de ESPAÑA encauza y dirige la acción de nuestro pueblo contra el puñado de asesinos falangistas, vamos a liberar nuestra patria (...)"*

*"Operación Reconquista de España" Las cifras más fidedignas de aquella operación, es que en las diversas escaramuzas (incluidas las pequeñas operaciones del valle del Roncal, 3 de octubre, y de Roncesvalles, 7 de octubre) Ejército y Guardia Civil tuvieron 32 muertos y 248 heridos; las fuerzas guerrilleras padecieron 129 muertos, 588 heridos y 241 prisioneros (E. Aguado Sánchez EL maquis en España).*

*Según diversos historiadores fue Santiago Carrillo quien dio la orden de retirada ante la inminencia de un desastre total, pues el general Moscardó se aprestaba a atacarles con fuerzas muy superiores. El joven líder comunista revistió de gloria aquel fiasco: "Los guerrilleros han ocupado 16 pueblos. Han sido los diez días más felices desde hace seis años para esas poblaciones. Cuando, cubierto su objetivo, los guerrilleros se retiraron a la otra zona de Cataluña (...) los sacerdotes les daban su bendición" (Víctor Alba, El Partido Comunista en España, citando a José Borrás).*

*En sus memorias, Carrillo es más discreto: "A la salida del túnel de Viella estaba esperándonos el general Moscardó con varias decenas de miles de soldados, tanques y artillería; en conjunto una fuerza contra la que no teníamos ninguna posibilidad. Permanecer en el Valle de Arán no hubiera tenido ningún sentido; nos desalojarían fácilmente y avanzar por el túnel de Viella, como pensaban algunos, era meterse de cabeza en una trampa (S. Carrillo, Memoras, 1993)."*

*h. Chanson du groupe Nadau, Qu'ém d'aqueth país, L'Encantada, 2013.*

<i>En aqueste moment</i>	En ce moment même,
<i>Que i a un òmi fatigat</i>	il y a un homme fatigué,
<i>A l'aute cap deu monde</i>	A l'autre bout du monde,
<i>En America m'ai pensat</i>	En Amérique j'ai pensé
<i>Qu'es tot sol e dret ens ua gara</i>	Il est debout et seul dans une gare,
<i>Que cerca un aire de guitarra</i>	Il cherche un air de guitare
<i>Que lo ha saunejar mei luenh</i>	Qui le fait rêver plus loin.
<i>Que barra los ueis un cop encuera</i>	Il ferme les yeux une fois encore,
<i>Tà sentir l'aulor leugèra</i>	Il pense à l'odeur légère
<i>Du regain dens lo vent</i>	Du regain dans le vent.
Refrain :	
<i>Un corn de carrera</i>	Un coin de rue,
<i>Un camin de terra</i>	Un chemin de terre,
<i>Aqueth paradís perdut au hons de noste cap</i>	Ce paradis perdu au fond de notre tête,
<i>Ua simple cabana</i>	Une simple cabane,
<i>Ua caravana</i>	Une caravane,
<i>Qu'em d'aqueth país deus qui nos an aimat aimés.</i>	On est du pays de ceux qui nous ont aimés.
<i>La-baish en terra plana</i>	Là-bas en terre plane,
<i>Que i a un país de país</i>	il y a un pays de pays,
<i>Tà aqueth praube monde</i>	Pour ces pauvres gens
<i>Qui de casa son partits</i>	partis de chez eux,
<i>Qu'eus an bastit ua estranha villa</i>	On leur a bâti une étrange ville,
<i>Shens memoria, shens ahida,</i>	Sans mémoire et sans espoir,
<i>Shens arriu e shens casal</i>	Sans rivière et sans jardin,
<i>A cops qu'es embedent entà viver</i>	Ce n'est pas facile de vivre,
<i>Qu'an fostut lo huec aus libes</i>	Ils ont foutu le feu aux livres
<i>Deus marchands d'universal</i>	Des marchands d'universel.

Refrain

*La montanha qu'es clara*

*E Bordèu qu'es un drin escur*

*Tà doman que sera la neu*

*O ploja de segur*

*Las hemnas que van tà lo cemitèri*

*E n'on pas han nat mistèri*

*Deus couers qui an marteror hat  
Toussaint.*

*Que s'entend lo brut d'ua estroncadera*

*Lo paire que ha la lenhera*

*Tà l'ivern qui a començat*

La montagne est claire

et Bordeaux est un peu noir,

Demain ça sera la neige

ou la pluie c'est sûr,

Les femmes s'en vont au cimetière,

Sans faire aucun mystère

Des cœurs qui ont déménagé à

On entend le bruit d'une tronçonneuse,

C'est mon père qui fait le bois

Pour l'hiver qui a commencé.

Refrain<sup>1192</sup>

---

<sup>1192</sup> Nadau, *Qu'ém d'aqueth pais*, L'Encantada, 2013.